400

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1922

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1922



L'ASSASSINAT D'ALEXANDRE II

Ce rapport secret, sans nom d'auteur, extrait d'un document sur le mouvement socialiste en France, *qui n'a jamais été publié* et qui était destiné à éclairer le souverain et les ministres dirigeants sur les doctrines socialistes et leurs adhérents ainsi que sur leurs organisations et leurs menées, donne bien le ton et exprime la mentalité de la police politique sous Alexandre III : nous lui avons laissé sa forme.

L'assassinat d'Alexandre II, au moment où il allait entrer dans les voies libérales et doter la Russie d'une constitution, fut un acte machiavélique. Il enferma le gouvernement d'Alexandre III dans une cage et le voua à la réaction.

L'historien fidèle, consciencieux et impartial, de même que chaque observateur calme et exempt de passion, les contemporains de l'époque, tout comme ceux qui en seront séparés par l'espace de nombreuses années, ne pourront que difficilement se rendre compte de l'état des choses au sein du monde russe, au début de l'année 1881, et se former là-dessus un jugement stable et coordonné. La situation était infiniment complexe, à en juger par l'examen d'ensemble des événements de l'année écoulée, les menées sourdes des anarchistes et même un certain calme inquiétant, présage des pires orages. Le pouvoir était concentré, depuis près d'une année, exclusivement entre les mains d'un homme qui jouissait des sympathies du grand public et qui ne désespérait pas, à ce que l'on supposait, de venir à bout des ennemis de

1er Janvier 1922.

l'ordre. Il est vrai que des agissements terroristes récents n'étaient point venus à la connaissance du public; mais cette accalmie et les sympathies qu'on portait au chef ne suffisaient point à la paix et la tranquillité générales. On sentait, comme par intuition, qu'un grand malheur menaçait le pays; les esprits étaient agités, et, au milieu des gaietés d'une saison d'hiver animée et très bruyante dans la capitale, personne ne jouissait d'un sentiment de sécurité et de confiance dans l'avenir. Les financiers passaient leurs fonds à l'étranger; des correspondants exotiques de journaux étrangers venaient même se fixer à Pétersbourg pour être témoins des épisodes possibles du conflit entre le pouvoir et les révoltés; on ne pouvait rester ni tranquille, ni confiant, en voyant que le Chef du Pouvoir ne sortait qu'entouré d'une escorte.

Après avoir, pendant un an, accompli de multiples tentatives, fait juger de nombreux procès politiques, le Ministre de l'Intérieur, dont les pouvoirs avaient été considérablement accrus, voyait clairement que le Gouvernement était loin d'avoir avancé, que le mal progressait au contraire, et que l'audace des malfaiteurs devenait toujours plus grande : en un mot, que le programme qu'il avait adopté, le fameux système de « la dictature du cœur » (comme l'appelait la *Gazette de Moscou*) ne donnait aucun résultat. Ce système, à vrai dire, avait toutes les sympathies du gros public; or, c'était une considération très grave, car le nouveau dignitaire était enclin à écouter les on-dit de la masse et les sophismes de la presse; il cherchait, comme il l'avait annoncé dès le début, une force morale et matérielle dans l'approbation et la sanction de son activité et de ses idées par le « public », malgré que ce dernier fût principalement composé d'éléments pseudo-libéraux, qui parvinrent à insuffler au ministre des aperçus très opposés aux bases historiques sur lesquelles reposait le monde russe, et des principes qui ne pouvaient être qu'en opposition avec les sympathies dupeuple. La polémique sur ce sujet se fit jour dans le domaine de la presse, et la plume de feu de Katkov se mit en opposition ouverte avec les tendances du nouveau ministre. Ces luttes étaient loin de profiter et de contribuer à provoquer un apaisement : aussi toutes les sphères sociales et gouverne-

mentales étaient-elles agitées; le mécontentement et l'opposition grandissaient à vue d'œil.

Cette fièvre générale s'était ranimée dès le début de l'année par des bruits extraordinaires qui se répandirent un peu partout. Le public s'attendait à la promulgation d'un acte gouvernemental d'une portée immense, et c'est le comte Loris-Mélikow qui, disait-on, en était l'inspirateur et l'initiateur. Les mesures inspirées par le système de la « dictature du cœur » n'aboutissaient point à un résultat satisfaisant, elles n'étaient point parvenues à désarmer les clans anarchistes et portaient évidemment à faux; il fallait certainement chercher ailleurs les moyens de parvenir au but tant désiré. Ces moyens, selon l'opinion des conseillers du ministre, étaient faciles à trouver, ils étaient même évidents : il fallait transiger avec « l'opposition », lui faire des concessions, écouter ses conseils et suivre ses aspirations. Ceux qui professaient ce point de vue opportuniste oubliaient sans doute, que cette « opposition » avait des aboutissants, qu'elle était même parfois étroitement liée avec les ultra-libéraux et que ces derniers fréquentaient le monde des socialistes, dont les ramifications s'étendaient partout, même dans le domaine de l'administration. En faisant le premier pas sur cette pente glissante, on devait se trouver très vite en face d'une exigence qui caractérisait l'ensemble des projets, des vœux et des aspirations du parti des mécontents. On en venait à exiger de nouvelles réformes organiques, susceptibles de provoquer de profonds bouleversements, ne prenant en considération ni l'histoire, ni le tempérament, ni les croyances, ni les sympathies du peuple. Tout le mal gisait, d'après les conseillers, dans le maintien d'institutions archaïques devenues impuissantes : l'initiative et les études des nouvelles lois, la source première de l'activité du gouvernement devait donc être vivifiée par le concours des représentants du peuple, élus par un vote libre. Ce projet n'était, au fond, que la première pierre, la base du parlementarisme de l'Occident qu'exigeaient les novateurs. Selon eux, c'était la seule mesure qui fût en état de pacifier les esprits et de paralyser la révolte des anarchistes; de leur point de vue, c'étaient les institutions, qui, en raison de leurs côtés défectueux,

créaient et soutenaient le mouvement révolutionnaire, et non les socialistes et leurs doctrines qui faussaient les institutions et paralysaient l'activité des réformes déjà octroyées (comme c'était en réalité le cas). Les conseils de ce genre furent d'une très grande portée, car le comte Loris-Mélikow, qui guidait dans ce moment la marche de la politique intérieure du pays et qui même en tenait les rênes, était enclin à apprécier au-dessus de leur valeur les fluctuations des opinions et les encouragements de la presse; très impressionné par l'autorité publique, il se laissa persuader par elle de la nécessité de recourir à d'importantes mesures, qui pouvaient menacer l'avenir de très grands orages. On parlait ouvertement de la nouvelle loi et des communications sur ce sujet avaient déjà paru dans les journaux. Les quelques feuilles à tendances conservatrices protestaient seules contre les bases d'une pareille réforme et assuraient que le gouvernement faisait fausse route; le comte Loris-Mélikow apparaissait aux yeux de la minorité, représentée par les gens calmes et les vrais patriotes, qui connaissaient les besoins et les aspirations du grand peuple, sous la forme d'un nouveau Necker, d'un nouvel auteur des États Généraux, lesquels dans le temps furent suivis de perturbations violentes, ébranlèrent le principe monarchique en France et poussèrent le pays à la révolution.

Le 19 février, date à laquelle, pendant toute la durée du règne de l'Empereur Alexandre II, se promulguaient les actes les plus autoritaires et les plus réformateurs du gouvernement, s'était écoulé, il est vrai, sans que la nouvelle loi, qu'on attendait avec anxiété, eût paru; mais les bruits de sa promulgation, qui devait avoir lieu d'un jour à l'autre, ne cessaient point. Les esprits subissaient une tension immense et, pendant que cette effervescence se faisait sentir dans les classes les plus élevées de la société, le monde révolutionnaire des sous-sols et des bas-fonds continuait avec fureur son œuvre de destruction et travaillait aux derniers préparatifs pour exécuter son programme infernal. Ceux qui se plaignaient de la terreur blanche (comme ils appelaient le régime du comte Loris-Mélikow) jouissaient cependant, vu le relâchement de la police, d'une grande facilité d'action : aussi n'y a-t-il

rien d'étonnant à ce que les anarchistes les plus audacieux ne fussent point encore entre les mains de la justice; ils étaient déterminés et actifs. Le Comité Exécutif convoqua, en février, ses agents du fond des provinces et exigea d'eux des comptes rendus détaillés sur l'état des choses. Après l'examen de leurs rapports, on leur posa la grande question : croyaient-ils que l'organisation du parti anarchiste fût suffisamment développée et stable, l'opinion publique suffisamment travaillée et favorable, pour que la question de la « révolte » et de « l'insurrection » pût être mise, dès ce moment, à l'ordre du jour, afin que dorénavant toute l'activité du parti pût s'occuper principalement des moyens de provoquer un soulèvement; le pouvoir central devait-il déjà dès à présent s'adonner à l'étude du plan pratique nécessaire à l'accomplissement d'une révolution? La majorité des agents fut d'avis que la question de l'insurrection devait être mise à l'ordre du jour et qu'elle était très désirable. Plusieurs séances furent consacrées à ces débats qui avaient lieu dans le logement occupé par Wéra Filippow et Grégoire Issaïew, cohabitant sous le nom des époux Kokhanowski, à la perspective Woznessenski.

Le public n'était point initié à ces mystères des bas-fonds révolutionnaires; néanmoins, l'air était saturé de craintes pour l'avenir. Les hauts pouvoirs judiciaires aidés de la police développaient tous leurs efforts pour mettre la main sur les anarchistes les plus célèbres et les plus hardis, et leurs recherches furent en partie couronnées de succès : le 25 janvier, on arrêta Grégoire Friedensohn, l'affilié de l'attentat manqué d'Odessa; le même jour et dans le même logement, on mit la main sur Barannikow (pseudonyme « Koschournikow ») qui avait grandement pris part à l'assassinat du général Mézentzow; le 26 janvier, on fit main basse sur Kolodkiéwitsch, un affilié de plusieurs entreprises terroristes, arrêté dans le logement de Barannikow; et le 29, on arrêta dans le logement de Barannikow, l'anarchiste Léon Zlatopolski et Klétotschkine, — petit employé de l'ancienne « Troisième Section », qui n'était qu'un simple malfaiteur actif, tenant depuis deux ans le monde anarchiste au courant de toutes les mesures prises pour soutenir la lutte, qui avertissait ceux sur lesquels on allait mettre la main et

paralysait par là toute l'activité de la police. Le 30 janvier, on arrêta Macaire Téterka, qui vivait sous le pseudonyme de « Wessélowski », et s'était transformé en cocher de fiacre, conduisant un drojki attelé d'un cheval, dans le but d'aider la fuite des malfaiteurs, lors d'un attentat à l'aide d'engins-projectiles; des chevaux et un traîneau furent fournis à cet effet par Jéliabow. Mais à mesure que les arrestations devenaient plus nombreuses, à mesure que les rangs des anarchistes s'éclaircissaient leur activité n'en devenait que plus fébrile; ils se hâtaient et achevaient rapidement leurs derniers préparatifs. L'organisation suprême de l'attentat était dévolue à Jéliabow, tandis que Kibaltschitsch était parvenu à fabriquer un nouvel engin, aidé d'Issaïew, qui lui disputa même sa gloire d'inventeur. En compagnie de Kibaltschitsch, de Merkoulow, de Gratschewski et de nouveaux adeptes qui figuraient comme agents exécuteurs, Ryssakow Nicolas, Mikhaïlow Timothée et Iémélianow Jean, Jéliabow fit une excursion hors de la ville, à Pargolowo, pour essayer les nouveaux projectiles. C'est dans le logement de ce dernier, qui habitait avec Sophie Pérowskaïa, sous le nom de « Slatwinski » et de « Lydie Woïnow », que Nicolas Soukhanow fabriqua en partie la mine destinée à la rue Petite-Sadowaïa.

Le 27 février, on parvint enfin à découvrir et à arrêter Jéliabow, à sept heures du soir, dans le logement de Michel Trigoni...; et quarante heures plus tard, le livre du Destin s'ouvrit sur une page sanglante de l'histoire des peuples.

Le dimanche 1er mars, après avoir assisté le matin à la messe, Sa Majesté l'Empereur quitta, vers une heure de l'après-midi, le Palais d'Hiver en voiture fermée pour se rendre au manège sur la place du Palais-Michel, où avait lieu une revue de garde montante, à laquelle Sa Majesté voulut assister. En se mettant en voiture, l'Empereur donna ordre à son cocher (Flore Serguèiew) de prendre le chemin du Pont-des-Chantres. L'escorte qui accompagnait l'équipage impérial se composait d'un sous-officier des cosaques du Kouban, Matschnew, qui monta sur le siège de la voiture, et de six cosaques du Térek, chevauchant en avant, des deux côtés et derrière la voiture.

L'Empereur fut fort satisfait de la revue à laquelle il

assista et se trouvait dans une excellente disposition d'esprit. Au sortir du manège, vers une heure trois quarts, apprenant que son auguste frère, le grand-duc Michel Nicolaïewitsch, comptait se rendre chez la grande-duchesse Catherine Mikhaïlowna, l'Empereur lui proposa de prendre place dans sa voiture pour aller ensemble au Palais-Michel.

Après une demi-heure passée chez la grande-duchesse, durant laquelle l'Empereur prit part au déjeuner, il quitta le Palais seul, en disant au cocher de prendre le même chemin. La voiture prit sa course par la rue des Ingénieurs et tourna ensuite à droite, par le quai du canal Catherine. L'escorte était ainsi disposée : deux cosaques marchaient en avant de la voiture, et deux autres chevauchaient près de chaque portière; derrière cette escorte, dans un traîneau attelé de deux chevaux, suivait le maître de police de la 1re section de la ville, le colonel Dworjitzky, et après lui, le capitaine des gendarmes Koch avec le capitaine Koulébiakine, chef de l'escadron des cosaques du Térek, dans un traîneau attelé d'un seul cheval; le cosaque Matschnew était de nouveau sur le siège à côté du cocher. La voiture, une fois sur le quai du canal Catherine, prit le grand trot et l'allure des chevaux de l'Empereur était telle que les montures des cosaques durent prendre le galop. A 150 pas avant de tourner le coin du canal, l'Empereur dépassa un détachement de 47 hommes du 8e équipage de la flotte, qui revenait du manège; au même endroit, le souverain croisa le peloton des porte-enseigne de la seconde compagnie de l'Ecole Militaire Paul, au nombre de 25 cadets, commandé par un lieutenant, lequel débouchait aussi sur le canal, par la rue Grande-Italianskaïa. A l'exception de la maison appartenant à la 2e Section de la Chancellerie de l'Empereur (Section de codification) et des bâtiments de service y adjacents, le canal Catherine ne présentait, à cet endroit, sur une longueur d'environ 570 pas, jusqu'au pont du Théâtre, du côté que suivait le cortège impérial, qu'un long mur longeant le jardin du Palais-Michel. Le chemin était bordé du côté opposé par la grille en fer qui court le long du canal. La circulation dans cet endroit peu habité est toujours insignifiante, et au moment du passage de l'Empereur, on ne voyait que quelques agents

de police qui surveillaient le parcours, trois gardiens du Palais-Michel balayant les trottoirs près du jardin et un gardien de tramway marchant entre les rails. Un jeune garçon boucher, Nicolas Maximow, âgé de quatorze ans, passait à ce moment, insouciant, par le quai du Canal, tirant sur un traîneau une corbeille à provisions, et deux soldats de la garde, du régiment Préobrajenski, marchaient dans la direction de la voiture impériale; à leur rencontre venait un aide-chirurgien du régiment Pawlowski de la garde, Basile Gorokhow. Ce dernier était suivi d'un jeune homme de petite taille, ayant de longs cheveux châtains, revêtu d'un paletot de demi-saison en gros drap, coiffé d'un bonnet de loutre et portant un objet enveloppé dans une serviette, le tout formant un paquet de moyenne grosseur.

A deux heures vingt minutes, la voiture, ayant parcouru près de 330 pas sur le quai du canal Catherine, se trouva à la hauteur de cet inconnu qui se tourna de manière à se trouver en face de la voiture, et lança dans sa direction, sous les pieds des trotteurs, un objet blanc, ressemblant à une boule de neige, avant que les cosaques de l'escorte pussent se rendre compte de quoi que ce fût. Au même instant, on entendit une violente explosion, pareille à la détonation de plusieurs canons; l'engin éclata en forme d'éventail. Deux cosaques, Maléïtschew et Saguéïew, qui galopaient derrière la voiture, tombèrent blessés de leurs chevaux! le jeune Maximow, atteint grièvement, gémissait douloureusement, étendu sur le trottoir Un nuage épais, formé de neige et de débris divers, avait été soulevé par l'explosion, dont le bruit fut entendu très loin. La commotion brisa les vitres du bâtiment des Écuries de la Cour, situées de l'autre côté du canal, et les carreaux du manège Michel; toutes les glaces de la voiture furent brisées, et l'arrière-train de l'équipage presque entièrement détérioré.

Le grand-duc Michel Nicolaïéwitsch, qui était resté au Palais-Michel, ayant entendu l'explosion et pressentant un malheur, se rendit immédiatement sur le lieu de la catastrophe. Le détachement des marins et des porte-enseigne qui débouchait sur le canal par la rue Grande-Italianskaïa et celle des Ingénieurs, se mit à courir dans la même direction et les per-

sonnes suivantes qui passaient près de cet endroit s'y rendirent immédiatement : l'aide de camp général Baranow, membre du Conseil de l'Empire, qui sortait de son logement de la Grande-Rue des Écuries; le colonel Korotschentzow, aide de camp de Sa Majesté; le lieutenant-colonel du régiment Préobrajenski, Radzischewski, directeur de l'école des porte-enseigne; le capitaine du même régiment Alderberg; les capitaines en second Nowikow et Frank ; le sous-lieutenant Roudykowski, adjudant de place, le capitaine en second prince Myschetzki, le sous-lieutenant Krakhotkine; le lieutenant comte Hendrikow du régiment des chevaliers gardes; le capitaine en second d'artillerie Küster, les pages de la chambre Kossinski et Mexmontant; les élèves du 1er gymnase militaire Dawidowski et Petrowski, et Jules Capri, professeur de musique à l'Institut Patriotique des demoiselles.

Le personnage qui avait jeté la bombe était un bourgeois de la ville de Tikhwine, gouvernement de Nowgorod, et se nommait Nicolas Iwanowitsch Ryssakow, âgé de dix-neuf ans. Après avoir lancé l'engin explosif sous la voiture, il se mit à fuir dans la direction de la Perspective Newski, mais, à vingt pas du lieu de l'explosion, il trébucha et tomba. Le gardien de tramway, le paysan Nazarow, se jeta sur lui et fut secondé par le sergent de la ville Niezgoworow, par l'aide-chirurgien Gorokhow et par les soldats du régiment Préobrajenski Makarow et Iewtschenko, qui s'assurèrent de la personne du criminel. Au même instant, le capitaine Koch, sautant hors de son traîneau, et le capitaine Koulébiakine ayant suivi son exemple, s'approchèrent de Ryssakow. Le criminel répondit à Koch qui lui demanda si c'était lui qui avait produit l'explosion. « C'est moi, monsieur l'officier, c'est moi qui l'ai produite. » On trouva dans la poche de Ryssakow un revolver et sur sa poitrine un poignard pareil à ceux dont était munis la majorité des « terroristes ». Le capitaine Koch mit son sabre à nu pour sauvegarder le criminel, car on s'attendait à ce que la foule l'écharpât. Un soldat du régiment Préobrajenski donna un coup de poing à Ryssakow en lui criant : « Que faites-vous? » A quoi le criminel répondit : « Vous le saurez plus tard, car vous êtes encore des gens non éclairés » (obscurs).

L'Empereur se trouvait sain et sauf. Il ordonna à son cocher d'arrêter les chevaux et ouvrit lui-même la portière de gauche de sa voiture, avant que Matschew eût le temps de descendre du siège. Le maître de police Dworjitzky sauta hors de son traîneau, et se précipitant vers la voiture, rencontra l'Empereur qui en descendait et répondit à la question qui lui fut faite, que le criminel était arrêté. Il pria Sa Majesté de vouloir prendre place dans son traîneau pour rentrer au Palais d'Hiver; mais l'Empereur manifesta le désir de voir le criminel avant de se remettre en chemin et se dirigea vers l'endroit où il avait été arrêté, suivi du colonel Dworjitzky et du sous-officier Matschnew. Dans ce moment, le capitaine Koulébiakine, poussé par un sentiment de prudence dévouée, voyant la foule qui entourait le criminel, s'approcha de l'Empereur et pria Sa Majesté de remonter dans sa voiture. Si cette invitation eût été suivie, nul doute que les jours de Sa Majesté n'eussent été sauvés; mais l'Empereur ne lui répondit rien et continua sa marche dans la même direction mû par des sentiments d'humanité, de charité et de compassion à l'égard des blessés dont on entendait les gémissements et dont les souffrances étaient visibles.

Le détachement du 8e équipage de la flotte, qui venait d'atteindre le lieu de l'explosion, entoura immédiatement Ryssakow, et les porte-enseigne, qui se trouvaient à une quarantaine de pas des marins, se rangèrent sur la largeur du quai, en voyant l'Empereur venir à leur rencontre. Une foule de monde des classes les plus diverses, tout émotionnée des coups de sifflets des sergents de ville et par les cris de : « C'est sur l'Empereur qu'on tire », — se forma immédiatement au même endroit. Plusieurs officiers de différents grades se joignirent aux personnes qui suivaient l'Empereur, qui, en longeant le trottoir, s'approcha à trois pas de Ryssakow et à une vingtaine de mètres du lieu de la première explosion. Le criminel, au moment de son arrestation, avait dit qu'il se nommait « Glazow », nom sous lequel il vivait avec un faux passeport. Ryssakow fit tout le temps preuve d'un sang-froid audacieux et grossier. Quand le sous-lieutenant Roudykowski, qui venait d'arriver en courant, demanda aux personnes présentes : « Qu'est-il donc arrivé à l'Empereur? » Sa

Majesté, ayant entendu cette question, répondit : « Grâces à Dieu, je suis sain et sauf; mais voilà... »; et d'un geste, il montra les blessés et se pencha vers l'un d'eux. A ce moment Ryssakow dit avec une ironie sinistrement allègre : « Est-il déjà, vraiment, temps de dire grâces à Dieu,... » L'Empereur, en s'approchant du criminel, demanda : « Est-ce celui-là? » et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il ajouta : « Il est gentil! » D'après les dépositions d'autres témoins, l'Empereur aurait dit au criminel : « Que veux-tu de moi, impie? » Dans tous les cas, Sa Majesté n'est pas restée plus d'une demi-minute à cet endroit, et en retournant, s'est dirigée à l'instant vers le lieu de l'explosion; le colonel Dworjitzky marchait en avant, le cosaque de l'escorte Matschnew se trouvait à la droite de l'Empereur, et le capitaine Koulébiakine, à sa gauche.

A peine Sa Majesté avait-elle fait quelques pas sur le trottoir qui longe le canal, dans la direction de sa voiture, qu'un inconnu, vêtu d'un paletot d'hiver, âgé d'une trentaine d'années (à en juger d'après son extérieur) qui se tenait le dos appuyé au parapet du canal, au moment où il n'était éloigné de l'Empereur que de deux mètres et demi tout au plus, leva les mains en l'air (mouvement qui ne fut aperçu que de deux témoins, Pawlow et Gorokhow) et jeta avec force un objet blanc aux pieds de Sa Majesté. Dans ce moment (quatre ou cinq minutes après le lancement de la première bombe), on entendit le bruit d'une nouvelle explosion aussi étourdissante que la précédente; on vit s'élever dans les airs une colonne de neige, de poussière, et de toute sorte de débris. L'Empereur et tous ceux qui l'entouraient tombèrent; tout le monde resta saisi d'horreur pendant une seconde; on n'entendait que les gémissements des blessés et les cris de : « Au secours! », et « Arrêtez-le dans le jardin! »

Le spectacle qui se présenta aux yeux des assistants, quand le nuage produit par l'explosion se fut dissipé, est impossible à décrire dans tous ses détails effroyables. Vingt personnes plus ou moins grièvement blessées gisaient sur le trottoir et sur le pavé; quelques-unes avaient pu se relever, d'autres se traînaient sur les mains; plusieurs s'efforçaient de se dégager de dessous celles qui les écrasaient. Au milieu de la neige, de la poussière, et des mares de sang, on voyait des lambeaux de

vêtements, des débris d'épaulettes, de sabres, et même des fragments de chair humaine.

La force infernale qui avait produit tout ce désastre n'avait pas épargné le souverain. Plusieurs des témoins de l'horrible catastrophe affirment que l'Empereur serait tombé en avant, la joue droite sur la neige; mais les dépositions d'autres personnes paraissent plus vraisemblables. De leurs déclarations il résulte que Sa Majesté, ayant eu les deux jambes fracassées, s'est plutôt assise par terre, le visage tourné vers le pont du Théâtre, et qu'ayant rejeté le haut du corps en arrière, l'Empereur chercha à s'appuyer à terre sur ses mains. Sa casquette déchirée en mille pièces avait disparu; il ne restait de son manteau que des lambeaux ensanglantés et roussis. Les jambes fracassées étaient nues, le sang coulait à flots, les chairs pendaient par morceaux, et l'on voyait sur le visage pâle de Sa Majesté des traces de sang et des ecchymoses; il respirait avec difficulté. A cette vue, non seulement tous ceux qui étaient sains et saufs, mais aussi les blessés se précipitèrent vers l'Empereur. Des dizaines de mains relevèrent le monarque. Les élèves de l'École Militaire Paul s'approchèrent du lieu de l'explosion et cinq d'entre eux entourèrent l'auguste martyr.

C'est à ce moment qu'arriva le grand-duc Michel Nicolaïéwitsch. Il y eut alors quelques secondes d'indécision : fallait-il porter l'Empereur sur les bras ou fallait-il le transporter en voiture? Mais, voyant qu'il serait impossible d'y installer commodément le souverain, Son Altesse Impériale envoya chercher un traîneau : trois porte-enseigne s'élancèrent pour amener un fiacre de louage qui se trouvait tout près, devant la voiture, mais le cheval avait été tellement effrayé par l'explosion, que, malgré les efforts de tout le monde, il fut impossible de le faire marcher. C'est alors qu'on courut vers le pont du Théâtre où se trouvait le traîneau du colonel Dworjitzki et on y installa Sa Majesté, qui perdait des flots de sang. Le capitaine Koulébiakine se plaça sur le devant, à côté du cocher, le dos tourné aux chevaux, soutenant les jambes de l'auguste mourant. Deux cosaques et un soldat du régiment des gardes à cheval prirent aussi place dans le traîneau, et le capitaine en second Küster se tint debout sur

un des patins; mais ce dernier dut quitter cette place, vu les souffrances au cœur et à la tête qui le prirent à la suite de contusions reçues d'un cheval de cosaque qui se jeta sur lui dans la bagarre. Au moment où l'on portait l'Empereur dans le traîneau, le quartier-maître Kouryschow couvrit la tête du monarque d'un mouchoir; ce dernier tomba pendant qu'on établissait Sa Majesté dans le traîneau, c'est pourquoi un des assistants recouvrit la tête du souverain d'un casque avec un panache. Mais le lieutenant comte Hendrikow, craignant que ce couvre-chef ne fît mal à l'Empereur, le remplaça par sa casquette. Le capitaine en second Küster, ôtant son manteau, en recouvrit l'Empereur, aidé en cela par plusieurs des assistants.

Le traîneau se mit en marche. Le grand-duc Michel ordonna aux porte-enseigne et aux matelots de l'entourer et envoya en avant quatre cosaques à cheval. Le trajet vers le Palais d'Hiver se fit par le pont du Théâtre, le canal de la Moïka, le pont des Ecuries et la rue Millïonnaïa. L'Empereur était suivi par le grand-duc Michel Nicolaïéwitsch avec trois officiers. Le comte Baranow et le Directeur des télégraphes Lüders dépassèrent le convoi de Sa Majesté pour prévenir le service du Palais et préparer une couche pour recevoir l'auguste blessé. Le traîneau qui portait l'Empereur s'arrêta au perron de Sa Majesté, à l'intérieur du tambour. Les personnes qui accompagnaient le cortège et les cosaques de l'escorte, aidés par le service du Palais, se mirent à transporter l'Empereur; on ouvrit les deux battants de la porte du milieu et l'on prit le chemin vers l'ascenseur; mais voyant qu'il était impossible d'y installer l'Empereur, le grand-duc ordonna de suivre le grand escalier.

Il est évident que l'auguste martyr était dans ce moment en complète défaillance. Quant à l'état dans lequel se trouvait l'Empereur lorsqu'on le releva, pour le transporter au Palais d'Hiver, il est difficile de préciser, car les avis des témoins diffèrent beaucoup à ce sujet. Le maître de police, Dworjitzki, grièvement blessé aux côtés de l'Empereur, en s'élançant à son aide avec plusieurs autres personnes, entendit Sa Majesté prononcer presque inintelligiblement les mots : « Secourez-moi! » Sur les vingt-quatre porte-enseigne arrivés à

l'endroit où tomba l'Empereur, immédiatement après la seconde explosion, cinq ont déposé que Sa Majesté a demandé : « L'Héritier est-il vivant? » puis a ajouté deux fois : « J'ai froid », en portant la main vers le front. D'autres assurèrent n'avoir rien entendu, quoique l'Empereur remuât les lèvres. Le visage du martyr était tranquille, mais ses yeux semblaient chercher quelqu'un. Quand trois porte-enseigne se baissèrent pour répondre que l'héritier du trône était sain et sauf, l'Empereur fit un mouvement avec la main, comme s'il voulait faire un signe de croix. Le grand-duc Michel, marchant à la droite de son auguste frère transporté à bras par les assistants, lui demanda : « Votre Majesté m'entend-elle? » à quoi l'Empereur répondit faiblement : « J'entends. » A la question suivante du grand-duc : « Comment l'Empereur se sentait? » l'auguste blessé répondit : « Plus vite à la maison, plus vite à la maison! » Puis, comme s'il répondait à la proposition du capitaine en second, Nowikow, de porter Sa Majesté dans la maison la plus proche pour lui donner les premiers secours indispensables, l'Empereur prononça : « Portez-moi au Palais, là... mourir! » Pendant qu'on transportait l'Empereur vers le traîneau, Sa Majesté aurait dit à deux reprises : « Couvrez-moi avec un mouchoir ». Le cosaque Kouzmenko affirma qu'une fois installé, l'Empereur demanda au capitaine Koulébiakine : « Tu es aussi blessé? », mais cet officier assourdi par l'explosion n'entendit pas ces paroles. Le soldat Prokoudine, qui se trouvait dans le traîneau, dans un moment d'angoisse et d'effroi, se permit d'adresser à l'Empereur ces simples paroles : « Votre Majesté, Père des vrais croyants, a-t-elle le sentiment d'elle-même? » A quoi il reçut la réponse : « Un peu ». De l'ensemble des dépositions sur les dernières paroles prononcées par le monarque, on peut conclure que depuis le moment de l'explosion Sa Majesté n'a eu que de très rares éclairs de demi-connaissance.

Le chiffre des autres victimes de l'attentat atteignit en tout vingt personnes, dont trois furent blessées mortellement (le cosaque Maléïtschew, le garçon Maximow et l'inconnu qui lança le second engin explosible, âgé de trente ans, tous les trois décédés quelques heures après) et six blessés

très grièvement (le colonel Dworjitzky, le capitaine Koulébiakine, deux officiers de police, les cosaques Matschnew et Soschine); onze personnes ne furent atteintes que légèrement (le page Kossinski, Capri, les cosaques Kouzmenko, Loutzenko, et d'autres).

Pendant qu'on transportait l'Empereur à l'intérieur du Palais, Son Altesse le grand-duc Michel envoya à la recherche des médecins, puis, dépassant ceux qui portaient l'auguste blessé, entra dans le cabinet de l'Empereur, où se trouvait déjà l'aide de camp général comte Baranow, et se mit avec lui et les serviteurs à préparer la couche du souverain, en la plaçant entre une table à écrire et un canapé. Les premiers secours de la médecine furent donnés par le Conseiller d'État Markus, médecin de la cour, qui était de service ce jour-là, par le chirurgien de la cour Krouglewski et par l'aide-chirurgien Kogane. Il fallait avant tout arrêter le sang qui coulait à flots des jambes fracassées, et, à cet effet, on comprima avec les doigts les artères et l'on posa des bandages Essmarch en caoutchouc. L'Empereur était sans connaissance; son visage était très pâle, les yeux à demi ouverts, la lumière ne réagissait plus sur les prunelles, les mâchoires étaient contractées, la respiration incomplète et courte, les pulsations imperceptibles, et l'on n'entendait que faiblement les battements du cœur. Tous les remèdes connus, pour faire revenir l'Empereur à lui, furent employés; on jeta de l'eau froide pulvérisée sur son visage et des gouttes d'éther; on lui fit respirer de l'oxygène que l'on avait sous la main, car Sa Majesté y recourait souvent pour ses souffrances asthmatiques; mais toutes les tentatives faites pour rétablir l'activité du cœur et du cerveau, en comprimant les artères afin de faire remonter le sang vers le centre, furent vaines. Le docteur Botkine, une sommité bien connue dans le monde médical, arrivé vers les trois heures, trouva Sa Majesté dans l'état décrit plus haut, entièrement épuisée par la perte de sang et sans pouls aucun. Un instant il eut l'espérance de pouvoir tenter une transfusion du sang et il reçut des prières de plusieurs cosaques de l'escorte qui s'offrirent pour cette opération. On crut pendant quelques minutes que, sous l'influence de remèdes vivifiants et excitants, la respi-

ration devenait un peu plus forte; dans ce moment l'archiprêtre Rojdestwenski administra le Saint-Sacrement au monarque mourant; mais peu de temps après, l'action des poumons devint encore plus faible et la respiration ne se faisait que par leurs parties supérieures. A trois heures, arrivèrent les médecins de l'Empereur Tzytzourine et Golowine avec le professeur de chirurgie Bogdanowski, mais ils ne purent que constater la disparition graduelle des derniers restes de vitalité, malgré les inhalations constantes d'oxygène. L'approche inévitable des derniers moments était déterminée par une anémie aiguë, provenant des lésions violentes des extrémités inférieures. A trois heures et demie, on ne pouvait plus percevoir le moindre indice de respiration, et à trois heures trente-cinq minutes l'âme du souverain martyr monta au ciel, laissant dans le cœur de ses sujets l'image ineffaçable d'un « Père du Peuple », d'un monarque heureux, généreux et magnanime, en face duquel les Antonins et les Vespasiens de l'antiquité ne seront toujours qu'une ombre pâle et indécise.

Deux des principaux auteurs du crime monstrueux qui venait d'être commis avaient été arrêtés sur les lieux de l'explosion : c'étaient l'individu qui prétendait se nommer « Glazow » (Ryssakow), que le peuple avait voulu écharper et qu'on roua de coups lors du trajet jusqu'au dépôt de police, et celui qui gisait sans connaissance, grièvement blessé, sur le trottoir du quai. Il était évident que c'était ce dernier qui avait jeté la seconde bombe, qu'il était ce même individu qui avait levé les bras et projeté aussitôt avec violence un objet blanc à terre. On le transporta dans un hôpital voisin, mais il mourut le même soir, à dix heures, n'ayant eu qu'un instant de lucidité, pendant lequel, interrogé sur son nom et sa condition, il répondit : « Je ne sais pas ».

Telles étaient les données premières pour dévider les fils de ce nouveau monstrueux complot. On se mit à l'œuvre dès la première minute, et les efforts et le talent des représentants du Parquet parvinrent à élucider bientôt les mystères de l'enfer anarchiste. La direction de l'enquête fut remise aux mains du chef du Parquet de Pétersbourg, le procureur de

la Chambre d'appel, conseiller d'État actuel, Piéwé, dont le talent et l'infatigable activité se firent jour avec le plus grand éclat durant la période agitée du procès des régicides. Tous les autres membres du Parquet réunirent leurs forces dans cette même cause : le juge d'instruction pour les affaires exceptionnellement graves Knirim, les substituts du procureur Dobjanski et Mourawiew, tout le personnel judiciaire enfin, s'était mis à l'œuvre. Du côté du Corps des gendarmes agissait le lieutenant-colonel Nikolski.

L'enquête mit à jour la filiation du complot de même que ses antécédents criminels qui dataient de quelques mois. Lors de l'arrestation d'Alexandre Mikhaïlow, en novembre 1880, on trouva chez lui de la dynamite; plus tard on découvrit que, dans un des logements qui servaient de lieu de réunion aux anarchistes (celui de la rue Grande-Podïatscheskaïa, nº 37), se fabriquaient des matières explosives dans de grandes proportions; dans un autre (rue Podolskaïa, nº 11) se trouvait une imprimerie secrète : c'est dans ces deux logements, comme il a été déjà mentionné, que furent arrêtés Friedensohn (sous le pseudonyme d' « Agatscheskoulow »), Barannikow (pseudonyme « Alafouzow ») et Kolodkiéwitsch (pseudonyme « Pétrow »). On parvint à acquérir la conviction que dans ce cercle figuraient en outre l'anarchiste Michel Trigoni, qui occupait un logement sous son vrai nom, et le fameux André Jéliabow, recherché depuis si longtemps pour sa participation à plusieurs attentats contre Sa Majesté l'Empereur. Tous les deux furent arrêtés ensemble, dans le logement de Trigoni, au coin de la Perspective Newski et de la rue Karawannaïa, dans la maison Likhtschaew; quant au logement de Jéliabow, il fut bientôt découvert dans la rue de la première compagnie Izmaïlowski, nº 37, où il cohabitait avec une femme « Lydie Woïnow », qu'il prétendait être sa sœur; il portait lui-même le pseudonyme de « Nicolas Slatwinski ». Quelques heures avant le forfait du 1er mars, une perquisition faite dans ce logis fit découvrir des objets qui servaient à la confection de mines explosives. Le lendemain de l'arrestation de Jéliabow, la femme « Woïnow » disparut, mais elle fut arrêtée le 10 mars. C'était, en réalité, Sophie Pérowskaïa, — un des principaux acteurs de l'attentat près

de Moscou, la complice et le bras droit de Hartmann. « Slatwinski » et sa compagne menaient une vie très retirée; cette dernière quitta le logement le 28 février au soir, et n'y reparut plus.

Ryssakow, une fois mis au secret, voyant que tout espoir était perdu pour lui, commença à faire quelques aveux et indiqua l'existence d'un logement servant de réunion aux anarchistes, — un « local de conspiration », situé dans la rue Téléjnaïa, nº 5. Dans la nuit du 2 au 3 mars, le substitut du procureur Dobjanski, aidé de la police, procéda à une perquisition soudaine. Après que ces délégués eurent annoncé à travers la porte le but de leur arrivée et qu'une voix de femme eût demandé; qui était là, on commença à forcer la porte à coups de hache; dans ce moment, on entendit à l'intérieur plusieurs détonations, après quoi une femme ouvrit la porte. Dans la première chambre, se trouvait, gisant par terre, baigné dans son sang, un homme qui venait de se suicider; il s'était fait plusieurs blessures, dont l'une à la tempe était mortelle; il en mourut quelques heures plus tard, sans être revenu à lui. Le pseudonyme qu'il portait, de même que celui de la femme avec laquelle il cohabitait, était « Fessenko-Nawrotzki ». Cette femme était, en réalité, une bourgeoise israélite de la ville de Mozyr (gouvernement de Mohilew), Hessy Helfmann (ou Holtermann); quant au suicidé, on découvrit plus tard que c'était Nicolas Sabline, un socialiste, dont l'activité datait de l'année 1873, qui passa à l'étranger, fut arrêté à la frontière à son retour, englobé et jugé dans le procès des 193, en 1877; après quoi on le relâcha, en lui comptant comme peine sa longue détention préventive; depuis 1878, il avait disparu de Moscou, et on n'avait plus entendu parler de lui. Son logement, lieu de réunion des conspirateurs, était rempli d'objets qui dénotaient les menées criminelles de ses hôtes : deux engins-projectiles tout prêts, des ustensiles de chimie, des plans de la capitale avec les tracés de la direction des mines, etc.

Le même jour, les autorités procédèrent à une nouvelle arrestation. Après la perquisition du logement de la rue Téléjnaïa, dans lequel les employés de la police s'établirent pour un temps, ayant reçu l'ordre d'arrêter tout individu

qui viendrait dans ce logis (système policier, vulgairement nommé « souricière »), survint un jeune ouvrier qui, en montant l'escalier, rencontra le gardien de la maison (« dwornik »), Serguéïew, et, quand ce dernier lui demanda où il allait, il indiqua le logement nº 12, local qui pour le moment était complètement vide. Ce personnage paraissant suspect, le gardien l'invita à entrer dans le logement nº 5, les autorités le questionnèrent pendant une demi-heure sur ses nom et qualité, mais il donna des réponses très contradictoires; on commença alors à faire une perquisition sur sa personne, et dans ce moment, il sortit un revolver de sa poche, et tira six coups de feu contre les sergents de police : le sergent Dénissow fut blessé à l'aine droite et le commissaire Sloutzki reçut une contusion à la poitrine. On parvint à désarmer cet anarchiste, après quoi on le mena aux bureaux de la préfecture de la ville, où l'on constata très vite que c'était un paysan du gouvernement de Smolensk, Timothée Mikhaïlow. Dans sa poche on trouva une note concernant un rendez-vous pour quatre heures, à la confiserie Issakow, coin de la Perspective Newski et de la rue Petite-Sadowaïa, dans la même maison où était établi le magasin de Kobyzew. Parmi les personnes réunies dans cet établissement entre trois et quatre heures, on découvrit un anarchiste, Grégoire Orlow (pseudonyme « Kozyrew »), ayant un poignard dans la poche.

Le lendemain 4 mars, la police fut informée que le propriétaire du magasin de fromages situé au sous-sol de la même maison, Iéwdokine Kobyzew, avait disparu avec sa femme Eudoxie; quant à leur commis (Merkoulow, pseudonyme « Iakowenko »), il avait quitté depuis longtemps ses patrons; il était loin de ressembler au type des garçons boutiquiers et il ne semblait avoir aucune connaissance du métier. Dans divers endroits du magasin, on trouva de la terre fraîche et du sable dans des tonneaux, des caisses et des barils, en tout jusqu'à 109 pieds cubes. Une partie des conjurés, à tour de rôle, y avaient travaillé jour et nuit. La mine était chargée de 32 kilogrammes de dynamite noire; elle était entièrement achevée, prête à partir, munie de sa capsule d'amorce; si elle avait éclaté, sa force destructive, selon l'avis des experts, eût permis de creuser une exca-

vation de cinq mètres de profondeur au milieu de la rue; les fenêtres des maisons voisines auraient dû se briser; les poêles et les plafonds de ces maisons auraient pu tomber. Le loyer du magasin, composé de trois chambres, montait à 1,200 roubles, prix qui ne correspondait pas aux moyens d'un petit commerçant. En janvier, les époux Kobyzew s'y établirent, mais, dès leurs débuts, ils attirèrent sur eux l'attention de la police et des autres locataires, car leur commerce et leur genre de vie ne ressemblaient pas à ceux de la classe des petits boutiquiers. La femme du marchand avait des habitudes qui dénotaient qu'elle appartenait à une classe plus élevée; elle passait souvent les nuits dehors; des personnages suspects, quant à leur extérieur (Jéliabow, Mikhaïlow) venaient seuls voir ces locataires singuliers. Ayant conçu de sérieux soupçons, la police vérifia le passeport de Kobyzew, en écrivant aux autorités du gouvernement de Woronège, qui avaient délivré ce document : la réponse fut satisfaisante, car un certain Iéwdokine Kobyzew avait réellement reçu un passeport à telle et telle date, époque qui correspondait exactement au faux document que Georges Bogdanowitsch avait produit à la police. Le commerce du magasin allait assez mal et la marchandise vint un jour presque à manquer; mais Wéra Filippow parvint à trouver 300 roubles et les remit à l'anarchiste qu'elle avait chaleureusement recommandé pour cette entreprise. Le commerce reprit, mais les soupçons ne firent que grandir : un officier de police, Dmitriew, vint d'abord, comme par hasard, jeter un coup d'œil dans le magasin pour s'assurer si le local n'était pas trop humide et en contravention avec les règlements sanitaires. Le technicien en chef de la préfecture de la capitale, le général-major Mrowinski, avec un délégué de police, visita, le 28 février, le local en entier, sous le même prétexte, mais il ne trouva rien qui pût confirmer les soupçons, car les Kobyzew s'étaient déjà empressés de boucher l'ouverture de la mine avec des pierres, puis de recouvrir ces dernières de toile et de coller par-dessus des papiers peints glacés. La perquisition du général Mrowinski n'avait été faite, du reste, que très superficiellement, presque à la hâte, et prouva une négligence criminelle de la part de cet employé; ce fut le

sujet d'une grande enquête dirigée par l'adjoint du Ministre de l'Intérieur, le général Tschéréwine, et Mrowinski fut jugé, au mois de novembre de la même année. Après cette visite, les époux Kobyzew comprirent qu'ils pouvaient être découverts et, le 3 mars, abandonnèrent le magasin. La mine fut trouvée en parfait état et il ne fut pas facile de la décharger. Toutes les maisons de la rue Petite-Sadowaïa subirent une revision complète, exécutée la nuit, par onze substituts de procureur, fonctionnant à la même heure aidés par la police. Il est notoire que les anarchistes avaient depuis longtemps jeté leur dévolu sur cette rue de la Petite-Sadowaïa, car en décembre 1879, on avait déjà reçu de l'étranger des indications (prématurées, il est vrai) sur des mines pratiquées, soi-disant, sur ce point si peuplé de la capitale.

Ryssakow donna plus tard des indications sur le logement de l'individu qui avait jeté la seconde bombe. Il portait le faux nom de Iélnikow et habitait un garni tenu par une femme Artamonow, au faubourg de Wyborg; elle le reconnut, quand on lui montra son cadavre. La tête du grand criminel, de même que celle de Sabline, après avoir été embaumées, furent pendant quelques jours exposées pour le public dans un local de la police, afin de faciliter la découverte du mystère qui enveloppait le principal criminel et son affidé.

Le caractère de complot et de conspiration dont étaient revêtus les agissements des criminels durant les préparatifs de leur œuvre monstrueuse, la préméditation et tous les éléments d'une volonté malfaisante et dépravée à un degré presque surhumain, furent démontrés jusqu'à l'évidence par les renseignements que fournit l'enquête. L'idée d'entreprendre l'organisation d'un nouvel attentat régicide fut conçue pour la première fois dans les réunions des terroristes chez Ryssakow. Elle fut étudiée par la suite dans les réunions tenues chez Hessy Helfmann (dans la ruelle Troïtzka) environ dix jours seulement avant le 1er mars. L'audacieux Jéliabow donna le signal en faisant appel à des volontaires qui voulussent se charger de l'exécution du crime, décidé en principe par ce qu'on nommait le Comité Exécutif, autrement dit par une réunion délibérante de quelques anarchistes notoires, les mêmes, sans doute, qui étaient les exécuteurs

du crime; des conciliabules relatifs à cette entreprise eurent lieu, également, dans un petit restaurant populaire. Les « volontaires » supposaient cependant que le crime ne devait pas s'accomplir de sitôt; mais on remarqua bientôt chez Jéliabow et ses amis une agitation et une impatience fiévreuses qui provenaient de l'impression pénible causée par les arrestations des derniers jours. Ryssakow donna une réponse catégorique et affirmative à Jéliabow environ une semaine avant le 1er mars, entra ensuite en rapports personnels avec les nouveaux co-affiliés et fut introduit dans le logement de la rue Téléjnaïa, loué principalement pour les réunions relatives à l'attentat. Outre Ryssakow, trois autres personnes donnèrent leur consentement : un certain « Michel Iwanowitsch » (l'inconnu qui périt lors de l'attentat), l'ouvrier Timothée Mikhaïlow, et un certain « Michel ». Sophie Pérowskaïa faisait son apparition aux réunions en qualité d'agent actif et elle avait organisé une surveillance régulière et constante sur les sorties de l'Empereur, même sur les visites qu'il faisait dans les établissements d'éducation; la femme Olowennikow Elisabeth, Tyrkow Arcadie et Tytschynine Pierre s'occupaient aussi de cette mission, dirigés par elle; Ryssakow passa aussi sous ses ordres avec « Michel Iwanowitsch » et il lui faisait ses rapports chaque jour. Hessy Helfmann et Sabline étaient toujours présents aux conciliabules de la rue Téléjnaïa. Lors de la première réunion, survint un personnage que tout le monde nommait le « Technicien », lequel expliqua en détail l'organisation des engins-projectiles d'après les échantillons qu'il avait apportés. Le 28 février, on fit avec le « Technicien » un essai qui donna, sur les bords de la Néva, au delà du Smolnoï, des résultats très satisfaisants : une bombe avait régulièrement éclaté. Ce n'est que ce jour-là, la veille du crime, qu'il fut décidé définitivement que l'attentat devait avoir lieu le lendemain. Toute la nuit du 28 février au 1er mars, le fameux « Technicien », aidé de deux personnes (Soukhanow et Gratschewski), travaillèrent à la confection de quatre bombes, dans le logement de Wéra Filippow (Perspective Woznessenski), qui elle-même les aida de son mieux dans cette besogne. A neuf heures du matin, le 1er mars, tous les

conjurés se réunirent dans le logement de la rue Teléjnaïa où on leur remit les engins apportés dans une serviette par Sophie Pérowskaïa et le « Technicien », et on leur donna les dernières instructions élaborées par la compagne de Jéliabow. Elle crayonna le plan des localités et donna les explications nécessaires à chacun des conjurés : dans la rue Petite-Sadowaïa devait avoir lieu la grande explosion lors du passage de Sa Majesté, et les personnes munies des engins devaient absolument se trouver à proximité : Ryssakow, près du square du monument de l'impératrice Catherine; « Michel », au coin de la Perspective et de la Petite-Sadowaïa; à l'autre bout de cette rue, au coin de la Grande-Italianskaïa, devaient se trouver, comme sur un point plus dangereux, Timothée Mikhaïlow et « Michel Iwanowitsch ». Si la mine de la Petite-Sadowaïa venait à manquer son but, tous les meurtriers devaient courir à l'endroit de l'explosion, où ils pourraient encore trouver Sa Majesté, et faire agir leurs engins. En cas que l'Empereur ne passât point par la Petite-Sadowaïa, les conjurés devaient se rencontrer avec la Pérowskaïa dans la rue Michel, où elle devait leur faire un signal (en tirant un mouchoir de sa poche) qui devait signifier qu'il fallait se diriger vers le canal Catherine. Tout fut exécuté comme il avait été convenu; après que la Pérowskaïa eut réellement donné le signal, elle courut à la Perspective, au pont de Kazan, et se plaça de l'autre côté du canal, d'où elle regarda, en face et à l'abri du danger, le tableau de la sanglante catastrophe.

Le 17 mars, on arrêta, dans une maison du quai du canal Ligowka, un anarchiste qu'on recherchait depuis longtemps, un certain Nicolas Kibaltschitsch, sous le faux nom d'un bourgeois de la ville d'Akkermann, Nicolas Lanskoï : c'était le fameux « Technicien », qui avait donné ses instructions dans la rue Teléjnaïa et qui apporta plus tard les engins. Incorporé dans les rangs des socialistes depuis environ dix ans, Kibaltschitsch parvint de lui-même, bien avant le congrès de Lipetzk, à la conviction que le temps où la dynamite devrait figurer dans la lutte avec le gouvernement était proche. C'est pourquoi il s'adonna à une étude approfondie de tout ce qui avait rapport à la science des mines et des

matières explosives. En décembre 1879, il vint d'Odessa pour se fixer à Pétersbourg et se mettre au service du Comité Exécutif, et sur les ordres de celui-ci, confectionna la dynamite pour la mine de la Petite-Sadowaïa de même que la capsule d'amorce. Les engins-projectiles étaient entièrement de son invention; mais l'inventeur n'en faisait pas très grand cas et n'avait point en eux une confiance aveugle. Toutes les espérances des criminels étaient basées sur la mine de la Petite-Sadowaïa; on ne devait recourir aux engins qu'au cas où l'explosion n'eût point atteint son but effroyable. Ces engins étaient d'une forme carrée et oblongue et leur mécanisme était assez compliqué. Ils devaient éclater dans quelque direction qu'ils fussent lancés, horizontalement ou verticalement. A l'intérieur, se croisaient deux petits tubes en verre, remplis d'acide sulfurique; l'un des tubes devait infailliblement se briser au choc de la chute; après quoi l'acide enflammait une masse qui correspondait à l'aide de deux mèches à la gélatine explosive. Tout ce mécanisme s'adaptait dans une simple boîte de fer-blanc, dans le genre de celles qui s'emploient pour la vente du pétrole dans le petit commerce.

La partie des dépositions de Grégoire Goldenberg sur la participation de Kibaltschitsch en qualité de technicien à la construction et au chargement des mines d'Odessa et d'Alexandrowsk, en 1879, se confirma entièrement.

L'enquête permit de découvrir enfin que le malfaiteur le plus en vue, le jeune homme qui avait jeté aux pieds de l'Empereur la seconde bombe, était un certain Ignace Griniéwetzki, âgé de vingt-cinq ans, qui s'occupait, depuis quelque temps, de faire de la propagande dans les milieux ouvriers. Il vivait sous le faux passeport d'un certain Iélnikow et c'est lui qui portait parmi les membres du complot le nom de « Michel Iwanowitsch ».

★ ★ ★

(A suivre.)

PRISCILLE SÉVERAC

VI

L'aube. Un brouillard laiteux derrière les vitres ruisselantes. Priscille aperçoit de noires montagnes plaquées de neige qui se fondent dans la blancheur fumeuse du ciel. En bas, une eau verdâtre fuit, au fond d'une triste vallée. Priscille contemple ce pays inconnu et frissonne.

La suffocante odeur des corps affalés oppresse ses poumons. Elle sent, contre son épaule, l'épaule du peintre décorateur qui pèse sur elle. Gênée, elle se fait petite, pour ne pas réveiller ce voisin dont elle a éprouvé l'obligeance. Au cours de la nuit, ils ont parlé. Priscille sait que Giorgio Nera travaillait à Paris avant la guerre; qu'il a fait campagne sur le Piave et qu'après l'armistice, il est revenu en France, chez son patron. Maintenant, il s'en va épouser une cousine dont la mère tient un restaurant, à Venise, dans le quartier du Canareggio... Mais Nera n'est pas Vénitien.

— Je suis Piémontais, madame, et le Piémont, c'est la tête de la moderne Italie.

Priscille ne connaît rien de la géographie et de l'histoire. Ce qui l'intéresse, dans la « moderne Italie », c'est le Grand-Duc, dont elle a connu la présence, à Venise, par une note de journal. Elle va vers lui. Dépouillé de tous ses biens, déchu, exilé, persécuté, peut-être misérable, pareil au prophète Jérémie sous les saules de Babylone, ou à l'antique Job sur le fumier, avec quelle joie il recevra la messagère d'espérance! Elle lui dira :

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1921.

« Me voici! Je viens pour vous servir, vous et les vôtres, après que vos serviteurs vous ont abandonné. Je vous apporte tout ce que je possède au monde : le Livre de Dieu, un peu d'argent économisé sou par sou, et le Message destiné au Tzar... Écoutez celui qui parle par ma bouche et ne désespérez point; mais puisque vous connaissez la retraite de l'Élu, conduisez-moi vers lui, afin que je lui remette moi-même le Message, et que j'accomplisse ma mission... » Priscille — qui se représente le Grand-Duc comme un vieillard mal vêtu, dans une petite chambre d'hôtel, au coin d'un feu de pauvre, — entend déjà la parole de bon accueil. Elle voit l'auguste main tendue vers elle. Tous deux, le prince et la servante, s'agenouilleront pour remercier Dieu qui les rassemble au carrefour de leurs destins... Et le cœur de Priscille se fond en amour.

— J'ai dormi, dit le Piémontais.

Il redresse sa tête coiffée d'un feutre verdâtre, et montre sa bonne figure juvénile aux yeux bruns, aux moustaches noires, aux joues barbouillées d'un poil bleu qui a poussé pendant la nuit. Gaiement, il regarde sa voisine...

— Dans une heure, l'Italie!...

Les autres voyageurs se réveillent en bâillant. Chacun attire son sac ou son panier, et l'arome agressif du cervelas et du fromage se mêle au relent des corps mal lavés et des vêtements mal tenus. Ni les terrassiers, ni le peintre, ni la grosse femme entourée d'enfants pleurards, ne songent à baisser la vitre. Priscille, pâlissante, sort dans le couloir pour respirer. Là, elle se heurte à des marmailles grouillantes, à des monceaux de colis, à des femmes assises et dormant sur leurs valises écrasées.

Quand elle reprend sa place, un nuage de fumée embrume le compartiment. Les quatre terrassiers crachent à l'envi sur le parquet souillé d'épluchures. Cela ne gêne personne... Le décorateur sépare les quartiers d'une orange et les offre à Priscille sur la paume crasseuse de sa main. Après bien des cérémonies, selon le rite populaire, elle accepte, pour ne pas offenser le brave garçon qui la traite comme une vieille maman, avec une familiarité gentille, mêlée de compassion et de curiosité. Elle se dit que Giorgio Nera, lui aussi, est

un instrument choisi par Dieu; qu'il a été envoyé auprès d'elle pour la diriger, au seuil de cette Italie qui l'attire et l'épouvante...

Modane...

Un autre train. D'autres compagnons. L'interminable journée s'achève. Lasse de contempler des paysages qui ne lui apprennent rien que leur beauté, lasse d'entendre, autour d'elle, la langue chantante qu'elle ignore, Priscille appuie sa tête douloureuse à la dure cloison du compartiment. Dehors, une profonde couleur bleue se dilue lentement dans l'air léger. Des rivières luisent parmi les prairies marécageuses et les montagnes s'éloignent vers le nord, comme de hautes vagues violettes crêtées d'argent, confondues dans ce même bleu obscur qui monte de la plaine et qui envahit tout le ciel.

La nuit. Feux et reflets dans le noir, falots de barques devinées... Priscille demande :

—Est-ce la mer?

— Non, — dit Nera. — C'est la lagune... Il y a une grande chaussée, un pont au milieu de l'eau... Là et là, des îles... Et devant nous, une île plus grande : Venise!

Il décrit les canaux, Saint-Marc, le Campanile... Priscille ne peut se représenter une ville entière bâtie sur l'eau. Elle éprouve une certaine inquiétude quant à la solidité des constructions... L'homme se plaît à défier les lois de la nature, par orgueil, pour s'égaler à celui qui sépara les eaux du limon, et souvent, cette présomption est châtiée par des catastrophes.

— C'est vrai! — dit Nera. — Le Campanile s'est écroulé; mais il était très vieux...

Et comme ce sujet de conversation lui paraît triste et l'ennuie, il offre à Priscille, un quart de fiasque de vin rouge. Elle refuse poliment, et tous deux se taisent, jusqu'à Venise...

Dans la gare, Nera considère Priscille qui ne sait où aller...

— Qu'allez-vous faire, madame? Il ne faut pas rester là... Je vous mettrai dans le bateau, si vous me donnez une adresse.

— La personne que je dois rencontrer est à l'hôtel Danieli...

— Albergo Danieli!... Pauvre dame!

— C'est cher!

— Magnifique!... Grand luxe!... Mais pour vous...

— Je ne suis pas riche...

— Certes...

Il réfléchit un moment.

Sa prudence italienne lutte avec une amitié spontanée pour cette femme « tant sympathique » qu'il connaît depuis la veille. Jamais il n'a vu des yeux tels que ces yeux qui l'interrogent, si clairs, si confiants, si doux!... Il est séduit par le charme de ces yeux-là dont le regard est comme une parole...

— Venez! — dit-il. — Ma tante, vous logera bien... Elle ne sait pas le français, mais je ferai l'interprète... Vous pourriez tomber chez de mauvais gens, tandis que Zia Maria est une femme toute bonne... Elle vous recevra comme une sœur, à cause de moi... parce qu'elle m'aime terriblement... Vous voulez?

— Oh! oui, je veux...

— *Avanti!*

La gare ressemble à toutes les gares, mais dehors... Ah! c'est une fête sur l'eau! Des barques noires, effilées, cambrées, glissent, avec leurs feux jaunes, rouges, verts, traînant la moirure élargie de leur sillage... Noires sont les maisons; noire la coupole d'une église où des statues, éclairées par en bas, font des gestes immobiles... Un air tiède, qui sent la vase et les fleurs mortes; un silence où des appels lugubres passent, quand une barque croise une barque... Ni voitures, ni de ces grands tramways pareils au Léviathan qui effrayèrent Priscille lorsqu'elle découvrit Paris et sa banlieue...

— Nous prendrons la gondole, — dit Nera.

Voilà Priscille dans un de ces bateaux pointus et Nera s'assied auprès d'elle... La gare illuminée s'éloigne. On est au milieu d'un fleuve dont les rivages sont des maisons et tout à coup, on entre dans un canal plus petit qu'enjambent des arches de pierre... Les murs rougeâtres portent des balcons dentelés, et il y a des fenêtres qui ressemblent à celles des vieilles églises... Peu de lumières... A droite, à gauche, des ruisseaux noirs, des maisons où sèchent des

lessives suspendues... Priscille qui voit Venise avec ses yeux de paysanne pense que cette ville fait peur, ainsi noyée dans la mer, et dans la nuit... Les étrangers n'y doivent pas venir bien volontiers... Et cependant, il est ici, le Grand-Duc!... Il a choisi, pour sa retraite, la vieille cité marine, qui n'est peut-être pas très loin de son pays natal... A cette idée, Priscille s'attendrit. Oubliant le monde matériel qui pour elle n'est qu'un décor et un fantôme, elle cache sa figure entre ses mains comme si elle voulait dormir et elle prie, de toute son âme...

VII

Elle s'éveilla le lendemain dans une chambre étroite et haute, espèce de couloir aux murs de guingois dont la fenêtre en fer de lance encadrait un trèfle brisé. Un rayon jaune projetait sur la mosaïque ternie du dallage l'ombre délicate de ce trèfle de pierre. Le plafond était peint de figures volantes, toutes pâlies et moisies, qui s'écailllaient, et que la cloison gauche de la chambre coupait par le milieu de leurs draperies gonflées de vent. Sur le mur opposé à la cloison, il y avait aussi des traces de peintures presque indiscernables. Ces restes d'un décor somptueux contrastaient avec la pauvreté du lit aux panneaux de tôle noire, de la table en sapin, du tapis taché et râpé. Un doux silence où passaient des clapotis légers et des voix zézayantes, baignait l'étrange maison; et par la fenêtre, avec le rayon jaune, entrait cette odeur d'eau, de vase et de bouquet flétri qui est l'haleine même de Venise.

Après dix heures d'anéantissement dans le sommeil absolu, Priscille éprouvait la sensation d'une convalescence. Elle rassembla ses souvenirs... le voyage épuisant... Giorgio Nera... la lente navigation nocturne... l'arrivée dans la petite trattoria qui sentait le vin, l'huile chaude, l'acétylène et le fruit de mer... l'accueil de cette majestueuse personne au chignon pointu que Giorgio appelait « Zia Maria »... Tous ces Italiens avaient été bons pour la pauvre voyageuse, bons comme savent l'être les gens du peuple quand il ont

du cœur; et avec une manière à eux, familière et câline, qui était sans doute dans les mœurs de leur pays...

Et voilà donc que Priscille touchait au but de son voyage!

Une paix délicieuse lui ensoleillait le cœur. Elle se leva pour entr'ouvrir la fenêtre. Alors, elle vit que sa chambre prenait jour, non pas au-dessus de la trattoria, mais sur la façade opposée de la maison qui plongeait dans un canal, en face d'autres maisons grandes et vieilles, autrefois peintes de couleurs vives et maintenant rongées par le temps et l'humidité. Toutes avaient un air de famille et une sorte de splendeur cadavéreuse. Sans doute, elles menaçaient ruine, n'ayant pas été réparées depuis longtemps, depuis que leurs premiers maîtres étaient partis; et maintenant, des ouvriers habitaient ces demeures déchues... Des femmes dépeignées étendaient leur linge sur les beaux balcons en dentelle de marbre... Elles jetaient dans le canal les détritus de leur cuisine... Au bout du canal, il y avait un pont que des passants franchissaient sans hâte, et plus loin, très loin, c'était tout or et bleu, c'était comme une porte ouverte sur une lumière embrasant l'espace aérien et liquide...

Priscille fût restée longtemps à regarder cette lumière, mais elle devait lutter contre la langueur dissolvante qui lui donnait envie de s'accouder au marbre tiède. Elle s'en arracha brusquement, et finit de s'habiller; puis elle fit son lit, et mit en ordre sa chambre bizarre, dont les peintures l'inquiétaient par leur caractère païen. Et vêtue strictement de sa robe noire, petite silhouette longue et frêle dans la galerie de la cour intérieure, dans l'escalier colossal aux marches émoussées, elle descendit à la recherche de Giorgio Nera. Comme elle n'avait pas le sens de l'orientation, elle se perdit, erra de corridor en corridor, à travers le palais où l'ombre était froide, et sonores les moindres bruits. Des portes, s'entr'ouvrant, lui révélaient des chambres analogues à la sienne, prises sur les anciens salons, et devenues des logements populaires... Enfin, elle déboucha sur une placette ornée, au centre, d'un vieux puits, et elle reconnut la Trattoria de la *Stella d'oro*. Nera était assis sur une chaise, devant la porte, et fumait en causant avec une fille blonde qui était Beppa, sa fiancée.

Il alla vers Priscille, comme s'il l'avait connue depuis vingt ans, et la fit asseoir entre lui et la jeune fille. Aussitôt la magnifique Siora Maria apporta le déjeuner de la Française et les voisines, attirées comme des mouches, s'approchèrent, l'une après l'autre, serrées dans leurs châles noirs à franges et parlant, dans leur gracieux dialecte aux intonations puériles... Elles n'avaient pas conscience d'être importunes et elles laissaient leurs enfants toucher la jupe de Priscille qui, rougissante et confuse, se rappelait la tendresse de Jésus pour les petits... Et trouvant, à propos de toutes choses, une réminiscence des Écritures, pénétrée, par ce clair matin d'Italie, du plus tendre esprit évangélique, elle comparait Giorgio Nera au publicain Zachée qui monta sur un sycomore pour voir passer Jésus-Christ près de Jéricho. « Et Jésus appela Zachée et lui dit : « Descends. Je veux loger aujourd'hui chez toi. » Et la bénédiction fut sur la maison de Zachée. »

Pendant cette première journée, Priscille ne quitta pas sa chambre; ses hôtes crurent qu'elle se reposait, mais elle n'arrêta pas d'écrire sur la mauvaise table branlante où elle avait installé sa bible, son encrier, et le portrait de l'Élu.

Au crépuscule, Beppa lui apporta une lampe. Elle continua d'écrire jusqu'au dîner.

Il y avait une voix qui parlait en elle. Depuis plus de vingt ans elle l'*entendait*, — pensée distincte de sa pensée, voix inarticulée, insonore, à la fois conseil, commandement, consolation, — voix de Dieu, croyait Priscille. C'était la même voix qui avait gémi et tonné par la bouche des petits prophètes cévenols; la même voix qui s'élève du fond des âmes que la persécution ou la maladie ont désaxées, et que sollicite un gouffre mystique où elles trouvent l'extase dans la douleur. Comme les illuminés du Désert, Priscille annonçait la fin prochaine des temps, le règne de la Bête, l'immolation de l'Agneau, puis le salut, avant le jugement, par un peuple choisi de Dieu, et par le chef de ce peuple. La grande guerre et les révolutions européennes n'étaient, à ses yeux, que la confirmation des prophéties. Tous les événements qui se succédaient, interprétés dans un sens spirituel, justifiaient

son rôle. Le bolchevisme, d'essence juive, n'était-ce pas le triomphe passager de l'Antéchrist? La disparition mystérieuse du tsar, ne correspondait-elle pas à certaines « figures » de la Bible qui impliquent la mort apparente et la résurrection, la défaite et la revanche? Ainsi s'étaient formées dans l'esprit de la pauvre fille des hypothèses devenues des certitudes. Catholique, elle eût trouvé, au-dessus d'elle l'autorité d'un confesseur qui l'eût réduite à la règle commune ou brisée... Protestante, ne relevant que de sa conscience, libre d'interpréter la Bible en toute bonne foi, elle s'était écartée des pasteurs et des temples, et ne s'était heurtée qu'à des médecins. Qu'ils fussent incrédules par métier, c'était bien naturel, pensait Priscille. Elle ne s'était pas irritée quand ils lui avaient dit : « Vous rêvez tout éveillée et votre prétendue vocation n'est que le délire de votre orgueil. » Elle avait répondu simplement :

« L'épée est-elle orgueilleuse du coup qu'elle a porté et la faucille de la moisson qu'elle a faite?... Je suis un instrument aux mains du Seigneur, et par moi-même, rien... »

Ceux-là mêmes qui l'avaient tourmentée en voulant la guérir n'avaient pas été insensibles à l'exquise qualité de cette âme, aussi blanche que l'âme d'un petit enfant. L'amour qui rayonnait d'elle la faisait aimer. Priscille pardonnait aux incrédules...

« S'ils avaient su! pensait-elle... S'ils savaient!... »

VIII

Quand le Message fut soigneusement transcrit, Priscille décida qu'elle le porterait elle-même au Grand-Duc.

Le matin revenu, dès huit heures, elle fut habillée et pria Nera de la conduire.

Il avait plu pendant la nuit; Venise était une cité d'argent sous un ciel de perle grise. Le rouge et l'ocre des pierres, le blanc des marbres, le vert des jalousies, les reflets sur l'eau morte des canaux et les dalles humides des *campi*, s'accordaient pour le plaisir des yeux, dans une harmonie changeante. Les ruelles enchevêtrées derrière les Procuraties et la Merceria

étaient, à cette heure matinale, toutes pleines d'une foule qui s'en allait vers le travail quotidien; et Nera, bien qu'il fût un garçon très sage, et très amoureux de sa blondine, regardait beaucoup, les jolies vénitiennes, sveltes dans leurs châles noirs. Comme un étranger, venu là pour son plaisir, il musait aux étalages des boutiques. Elles étaient innombrables dans ce quartier marchand, et tous les rez-de-chaussée des grandes maisons anciennes, si obscurs par ce matin pluvieux qu'on y allumait les lampes électriques, offraient aux passants des bimbeloteries de luxe. Jamais Priscille n'avait vu tant de chaussures, de parapluies, de ganteries et de maroquineries; jamais un plus artistique mélange de fromages et de salaisons, de citrons et d'oranges dont l'or vert et l'or rouge, débordant les éventaires, éclairaient la grisaille mouillée des rues... Nera souriait aux vendeuses de fleurs, s'arrêtait devant un kiosque de journaux pour lire gratuitement quelques nouvelles sur les feuilles étalées; rencontrait des amis, qui l'accompagnaient un moment, oubliait Priscille et la retrouvait, plantée contre un magasin et tout éperdue. Quand ils débouchèrent, par la porte de l'Horloge, sur l'immense place dallée où le glorieux Saint-Marc dresse sa façade de marbres colorés et de mosaïques, Priscille n'eut d'yeux que pour les pigeons. Les architectures splendides lui rappelèrent seulement « des photographies de l'Exposition Universelle », et les discours de Nera ne purent l'intéresser au Palais des Doges non plus qu'aux colonnes de la Piazzetta. Il lui avait dit : « L'Albergo Danieli est là, tout près, sur les Esclavons ».

Cette seule phrase supprimait les monuments et le paysage. Pourquoi Nera parlait-il des Prisons et du pont des Soupirs? Pourquoi s'obstinait-il à vanter Saint-Georges-Majeur et la Douane de mer? Priscille, aveugle et sourde, passa, sans un regard pour le Bassin qui brillait, argent, nacre, étain, strié de reflets d'aigue-marine, caressé d'un rayon, sous les vapeurs déchirées du ciel.

— C'est ici, l'Albergo Danieli. Voulez-vous que j'aille avec vous?... Ces portiers sont habitués aux gens riches et ils ne sont pas toujours polis avec les autres, — proposa Nera, par bienveillance et aussi par une secrète curiosité.

— Oui... Vous parlerez...

— Oh! ils parlent toutes les langues, ces portiers de grands hôtels, français, anglais, allemand...

— Russe?

— Peut-être bien. Autrefois, il venait beaucoup de Russes à Venise; maintenant, ils sont ruinés...

— C'est un Russe que je dois voir, — dit Priscille qui considérait avec angoisse le vestibule de l'hôtel, et s'étonnait de sa magnificence.

Elle eût préféré entrer dans une pauvre maison. L'image qu'elle s'était faite du Grand-Duc abandonné, misérable, se détruisait tout à coup, et elle sentait bien que l'Altesse, logée dans ce palais dont tant de domestiques gardaient le seuil, n'aurait pas besoin du secours matériel de Priscille Séverac. L'argent qu'elle avait amassé, — deux cents francs, somme énorme pour elle, les services gratuits qu'elle eût souhaité rendre à l'exilé, ne serait-ce pas un objet de dédain et de moquerie?

Elle eut envie de fuir, mais une impulsion venue du fond d'elle-même la poussa en avant.

Le gros portier en livrée leva sur elle un œil vague. Des voyageurs quittaient l'hôtel. Des faquins emportaient des malles et des valises luxueuses, et une dame parfumée, couverte de fourrures fauves, tenant à la main une bourse en mailles d'or, recevait les saluts respectueux des employés qui l'appelaient : « Madame la comtesse... » Un vieillard la suivait, et aussi une femme de chambre qui portait — avec quels égards! — un monstrueux petit chien. Et sans cesse, des personnes entraient, élégantes et joyeuses. Les portes de verre battaient. L'ascenseur montait et descendait. Priscille eut conscience que sa robe noire et son chapeau de crêpe étaient choses scandaleuses dans ce vestibule, parmi ces gens riches et ces domestiques de gens riches. Elle songea :

— Voilà donc les « grands de la terre ».

Nera s'avança vers le portier et lui parla en italien. L'homme galonné dit alors à Priscille :

— Vous demandez quelqu'un?

— Oui, monsieur... Je voudrais... Je suis venue exprès pour cela... je voudrais remettre moi-même une lettre à...

Son Excellence... Son Altesse... enfin, Monseigneur le Grand-Duc*** qui est ici...

— *Cosa*? — fit le portier abasourdi.

Nera lui parla encore, et le gros homme hochait la tête... Il prit la Française pour une solliciteuse.

— On ne voit pas Son Altesse Impériale aussi facilement que vous croyez... Il faut obtenir une audience... Donnez votre lettre... Je la remettrai au secrétaire du Grand-Duc... Mais je dois vous avertir, ma bonne dame, que vous perdez votre temps. Son Altesse ne vous recevra pas... La porte est fermée pour tout le monde...

Et, tourné vers Nera, il acheva d'expliquer pourquoi en Italie Son Altesse était inabordable et invisible.

— Donnez votre lettre, — dit Nera — C'est tout ce que vous pouvez faire... Et puis, allons-nous-en.

Le portier approuva :

— *Benissimo!*... Allez-vous-en!

Priscille et Nera sortirent.

Quand ils furent sur le quai, le jeune homme, abasourdi, n'osa questionner sa compagne. L'instinct de sa race l'inclinait à la temporisation. Il se mit à siffloter entre ses dents, mais ses yeux et son sourire exprimaient deux pensées différentes.

Elle, marchant auprès de lui, sur les larges dalles tièdes que le soleil vaporeux séchait si vite, sentait le nœud de son angoisse se desserrer. Elle tourna la tête vers le bassin devenu tout bleu en quelques minutes, aperçut la vaste courbe du port, l'île de Saint-Georges avec son campanile rouge, la blanche coupole de la Salute et ses statues posées sur les angles, les frontons et les corniches, comme un peuple de colombes prêtes à s'envoler... Soudain, elle découvrait Venise. L'onde d'une émotion inexpliquée passa sur son âme ignorante, puis une sorte de méfiance devant cette ville assise sur les eaux, puis cette pensée :

« J'ai touché le but, moi, pauvre et chétive. Le Grand-Duc possède le message. Il le tient entre ses mains... Il déplie les feuilles... Il lit... »

Et Venise, avec sa beauté, sombra, dans les abîmes de la vie intérieure.

IX

L'inconnu qui entra, le soir, à la *Stella d'oro* parlait l'italien comme un Toscan et c'est à peine si le « chant » un peu spécial de la phrase, l'intonation plutôt que l'accent, décelaient un étranger. Ser Demetrio, le batelier, cousin germain de Siora Maria, buvait du vin d'Istrie, à la petite table près du comptoir. C'était un vieil homme, barbu, bouclé comme un Saint-Pierre, portant des anneaux d'or à ses oreilles velues, et qui, pendant plus de quarante ans, avait promené dans sa gondole des touristes de toutes les nations. Il considéra le visiteur, qui ne ressemblait pas aux clients ordinaires de la trattoria et reconnut ce type aux larges pommettes, aux yeux petits, un peu sauvage et très fin, qui n'est pas d'Europe.

— Je dois voir madame Priscille Séverac. Elle m'attend, — dit l'inconnu.

Il se tenait droit au-dessous de la lampe et la lumière brutale, rabattue par un réflecteur de fer-blanc, accusait les saillies de ses sourcils. Sa taille était haute, ses épaules puissantes. Les quatre ou cinq buveurs qui jouaient aux cartes le regardèrent de côté avec cette admiration que la force physique inspire aux hommes simples.

— Je vais vous conduire, monsieur, — dit Beppa.

Sans hésiter, il la suivit. Quand la porte se referma derrière eux, Ser Demetrio dit à Siora Maria :

— C'est un Russe.

Il but une gorgée de vin, médita, et conclut :

— ... Et un gentilhomme... Il n'est pas venu seul, à cette heure, dans ce quartier.

— Ma maison est honorable, — dit Siora Maria. Je ne crains personne...

Tous deux songeaient que le « gentilhomme » devait avoir pris des renseignements à la police avant de risquer cette visite... Les Russes exilés rencontrent partout le bolchevisme embusqué sous des noms divers et qui les guette... A Venise même, on pouvait lire sur les murs l'inscription « W. Lenin » et du côté de l'arsenal, communistes et fascistes échangeaient des coups de poing et des coups de revolver. Mais la *Stella d'oro* était une petite auberge fréquentée par des gens pai-

sibles, et Siora Maria, de ses mains robustes, savait mettre dehors les consommateurs échauffés qui se querellaient trop haut, sur la politique. Comme elle possédait quelque argent, elle n'était pas révolutionnaire, et ne haïssait que les Autrichiens. Néanmoins, elle n'aimait pas que la police mît le nez dans ses affaires.

— Il est venu pour la Française, — dit-elle tout bas à Demetrio. — Je regrette que Zorzi [1] soit absent. Il aurait pu expliquer comment il a voulu rendre service à cette personne que nous ne connaissons pas... Ses papiers sont en règle... Elle a une très bonne figure... Mais... mais...

— Il faut être prudent, — dit Ser Démetrio en regardant le fond de son verre, — Zorzi est devenu trop Français... Que sait-il de cette femme?... Maria, je vais sortir derrière ce Russe et je le suivrai. Je saurai bien s'il est seul, d'où il vient, et où il va...

Cependant Beppa guidait l'étranger, à travers les corridors et les escaliers du vieux palais déchu de sa gloire. La lueur dansante de la bougie qu'elle portait, en la protégeant de la main, projetait sur les murailles humides sa silhouette haut coiffée, comme une jolie marionnette noire.

Sous les portes, il y avait des lignes de lumière. On entendait des voix, des cris d'enfant, des bruits de vaisselle.

— Qui loge ici? — demanda le Russe.

— Des employés des fabriques de Murano, et aussi des verriers... Mais des chambres nous appartiennent que nous louons à nos clients.

— Et madame Séverac...

La Vénitienne perçut l'hésitante curiosité.

— *Oimé!* — dit-elle, — je ne sais rien des clients. Elle est arrivée. Nous l'avons reçue. C'est une vieille bien douce...

— Elle n'est pas...

— Quoi?

— Elle n'est pas un peu...

— Elle est bien douce... là, montez ces trois marches, monsieur... La première est usée... Prenez garde... Oui, bien douce! Nous n'avons rien à dire sur elle, et puisque vous venez

1. Forme vénitienne de Giorgio.

la voir, vous savez mieux que nous... qu'elle est bien douce... Allez devant... tout droit... la porte verte... Je reste ici pour vous reconduire, parce que la dame française, elle se perd dans la maison, chaque fois qu'elle sort de sa chambre... Si vous ne restez pas trop longtemps...

— Je ne me perdrai pas, — dit en souriant le Russe. — Laissez la bougie par terre. Tout à l'heure, je la reprendrai, Vous auriez froid dans ce couloir... Non... Ne m'attendez pas... Je vous remercie.

Il heurta la porte verte du doigt.

Et la porte s'ouvrit.

— Monsieur, — dit Priscille, interdite...

L'étranger entra dans la chambre. Il paraissait à la fois déçu, amusé et gêné.

— Vous êtes bien Priscille Séverac?

— Oui, monsieur.

— Vous venez de France?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes allée, hier matin...

— A l'hôtel Danieli, oui, monsieur... Mais permettez que je m'asseye, — dit la pauvre fille, suffoquée par l'émotion, — et vous-même, je vous en prie...

Elle poussa un fauteuil de reps grenat, tout fané et un peu crevé, vers le visiteur inconnu.

— J'ai dit en bas que vous m'attendiez — reprit le Russe, — parce que je désirais vous voir et que vous ne connaissez pas mon nom... Une certaine prudence était nécessaire... Je suis le secrétaire et je m'honore d'être l'ami dévoué du Grand-Duc ***... C'est moi qui ai reçu la lettre que vous avez remise au portier, pour Son Altesse... Et, comme c'était mon devoir, je l'ai lue, et je l'ai transmise...

Priscille, assise au bord du lit, ne put qu'incliner la tête... Dans sa poitrine, une houle montait comme un sanglot.

Le Russe regarda, sans parler, la chambre bizarre au plafond peint de fantômes, la femme si pauvrement vêtue, étique, flétrie, dont la figure avouait l'ardeur d'une attente plus passionnée que l'amour humain... Lui-même changeait de visage... L'expression de curiosité sceptique qui était

dans ses yeux jaunes, comme dans les yeux d'un homme ennuyé qui risque un pari pour se distraire, disparaissait sous une sorte d'attendrissement. Il dit :

— J'ai pris sur moi de venir ici.

Priscille balbutia :

— Je vous attendais.

— Comment saviez-vous?

— Je vous attendais... Vous êtes le premier qui devait venir... Le Grand-Duc est trop au-dessus de moi pour m'entendre, mais il ira aussi, où Dieu le mène... Et plus tard, un autre, plus grand...

Ses yeux bleus se remplirent de larmes...

Le Russe suivit la direction de son regard et vit le portrait de Nicolas II sur la table, entre la lampe et la Bible.

Il demanda :

— Que savez-vous?...

Une anxiété imprévue l'avait saisi tout à coup. Il répéta :

— Que savez-vous?... Quelqu'un vous a parlé?... Le hasard vous a montré une piste?... En ces temps terribles, nous allons dans les ténèbres, et tout est mystère, *là-bas*... Êtes-vous venue seulement pour apporter une lettre, ou bien la lettre est-elle un prétexte?... Parlez en toute confiance...

Elle sentit qu'en la suppliant de parler, « en toute confiance », il restait encore défiant.

— Monsieur, — dit-elle avec simplicité, — je ne sais rien que par une révélation intérieure... Ce n'est pas la main de l'homme qui me conduit... Si vous avez lu, vous comprendrez... Moi, je suis un instrument, pas autre chose... Il a plu à Dieu de choisir Priscille Séverac, une paysanne, une servante, qui gagne sa vie au jour le jour et qui n'a rien à faire par elle-même avec les princes et les grands-ducs... Mais il se sert des êtres les plus chétifs pour les fins les plus grandes... J'ai dû venir en ce pays, et dire à Son Altesse ce que l'Ange disait à Madeleine : « Celui que vous pleurez n'est pas mort... » Quand j'aurai vu le Grand-Duc, ma tâche sera terminée.

Ce langage correct, aisé, presque éloquent, dans la bouche d'une servante, étonnait le Russe. Un Français, un Italien, auraient souri peut-être, — le Slave rêva.

Maintenant, Priscille enhardie parlait, de sa voix lointaine,

ou plutôt l'esprit qui était en elle parlait. Elle racontait son enfance, ses maladies, sa vocation et comment la révélation s'était faite à elle et en elle. Tout son corps exténué tremblait. Par instant, sa parole devenait précipitée et confuse. Elle se taisait, passait sa main osseuse sur son front, parlait encore... Et il y avait, dans le bleu nocturne de ses yeux, une aube qui se levait.

L'homme qui était venu, — dans quel dessein? par méfiance, par curiosité, par fantaisie? — assistait à cette transfiguration. Il subissait, comme les Bridain, comme Nera l'avaient subi, le charme qui émanait de Priscille. Muet, il considérait cette créature égarée dans le xxe siècle, et qui semblait venir du fond des temps. L'immense terre russe nourrit des sectes innombrables. Elle a produit des apôtres, des thaumaturges, des ascètes, tous les purs et tous les impurs, ceux qui se mutilent par haine de la vie, ceux qui se détruisent par amour de la mort. Parmi ces foules d'illuminés, s'égarent des saints véritables, des âmes qui vivent sur un autre plan que les âmes moyennes, et qui ont reçu le don de clairvoyance et de prescience... Priscille était-elle une de ces âmes?... L'antique mysticisme russe se réveillait sous le scepticisme emprunté à l'Occident. L'homme n'avait plus envie de sourire. A travers le jargon biblique et la couleur protestante, il sentait le brûlant rayonnement d'une foi qui le troublait.

Il songea :

— Peut-être!

Car il était russe et pieux; et, parce qu'il avait beaucoup souffert, il ne comptait plus que sur le miracle pour sauver son pays et lui-même.

« Peut-être!... Après tout, les enquêtes, les témoins, cela ne constitue pas des preuves irréfutables... Il y a des témoins qui mentent; d'autres qui furent trompés... »

Sa raison protesta. Il réagit contre le doute qui renaissait en lui; mais, en dépit de sa volonté, un mot l'obsédait : « Peut-être ...»

Non, il ne voulait pas offenser cette pauvre femme qui était venue, si naïvement, comme une pèlerine des vieux âges, apporter une parole d'espérance aux exilés; et pourtant, il ne pouvait lui promettre qu'elle verrait le Grand-Duc. Il

fallait la persuader très doucement de repartir... Que ferait-elle à Venise?

L'épuisement de Priscille se trahissait par la courbure de sa taille. Elle se tut, et l'ombre descendit sur ses yeux. Dans le grand silence, le Russe entendit son souffle haletant.

— Ce que vous venez de me dire sera fidèlement rapporté au Grand-Duc, — dit-il en se levant. — Un jour, — qui sait? — votre espoir, qui est aussi le nôtre, se réalisera peut-être... Mais, hélas! il faut attendre... nous ne savons rien de précis, et, malheureusement, l'enquête...

Priscille affirma :

— *Il* est vivant. Des milliers de Russes croient qu'il est vivant. Moi, je le sais... Et le Grand-Duc lui-même... n'a-t-il pas dit...

— La pensée intime de Son Altesse n'appartient qu'à elle seule, et il est des questions qu'on ne lui pose pas.

— Dieu pose la question. L'homme répondra. Devant Dieu, un Grand-Duc n'est qu'un homme... Ah! monsieur, faites que je le voie! S'il daigne m'entendre...

— Non... non... Impossible!... Ne comptez pas que le Grand-Duc vous recevra, — dit le Russe un peu effrayé par l'exaltation renaissante de Priscille. — Son Altesse n'est pas indifférente à votre bonne pensée, à votre dévouement... mais, c'est une consigne générale... pour tous les étrangers, sans aucune exception... Si le Grand-Duc entr'ouvrait sa porte, une seule fois, il ne pourrait plus la refermer... et alors, des gens passeraient, par surprise, des gens qu'il ne doit pas, qu'il ne veut pas recevoir... C'est une précaution élémentaire, indispensable à la sécurité de Son Altesse... D'ailleurs, nous ne sommes pas chez nous, en Italie... Nous sommes des proscrits que l'on accepte, que l'on supporte, sous la condition qu'ils ne feront pas de bruit dans la maison étrangère... Vous comprenez?

Elle ne comprenait pas. Tout cela, c'étaient des raisons humaines, et Dieu ne s'en embarrasse pas quand il veut agir.

— Vous ne faites pas de bruit; vous vous laissez oublier; mais, dit-elle, si vous n'agissez pas, vous retardez l'heure de la justice... Et Celui qui souffre, dans l'obscurité et l'humiliation? son épreuve est donc prolongée... et par vous?...

— Allons!... allons!... ne vous affectez pas ainsi... Je vous promets que je parlerai de vous à Son Altesse... Peut-être consentira-t-elle à vous satisfaire... Je ne vous promets rien... J'essaierai... En attendant, ne bougez pas... Et bientôt, je vous ferai savoir ce qui sera décidé...

L'espoir revint au cœur de Priscille.

— Je vous remercie, monsieur, bien humblement... J'obéirai... J'attendrai... Mais dites au Grand-Duc que je suis là, prête à le servir, par n'importe quel moyen... On m'avait dit qu'il était malheureux et ruiné... Alors, j'avais rêvé de lui offrir le peu que je possède... le denier de la veuve... et puis, mes bras qui sont faibles, mais accoutumés au travail...

Le Russe qui était au seuil de la chambre et qui touchait déjà le bouton de la porte s'arrêta... Une dernière fois, il regarda cette pauvre créature qui dans la simplicité de son âme offrait au prince exilé une aumône sainte : l'argent gagné par le travail de ses mains. Il la vit si chétive, si dénuée, si pure, soulevée d'une foi si fervente, qu'il sentit ses yeux se mouiller. Il avait mesuré l'épouvantable égoïsme des gens « raisonnables », et la cruauté du monde envers les vaincus. Fallait-il donc que la déraison trouvât des mots que la sagesse n'inventerait point, des mots de pitié, d'amour, de charité naïve et sublime? Et qui pourrait entendre ces mots sans que son cœur tressaillît?... Le Russe revint vers Priscille, lui prit les mains et lui dit :

— Le Grand-Duc saura tout... Et je reviendrai.

— Ah! soyez béni, monsieur! répondit-elle...

L'émotion obscurcissait sa vue. Dans ses oreilles, il y avait un bruit de marée...

Quand elle se trouva plus calme, elle était seule.

X

Elle attendit...

Deux jours, trois jours, elle patienta... puis trois jours encore... Une autre semaine commença qui s'acheva sans apporter aucune nouvelle... Chaque samedi, Siora Maria

présentait *il conto* à Priscille, et ce compte, assez modeste d'abord, s'enfla de suppléments inattendus. Priscille ne doutait point que le Grand-Duc ne la prît à son service. Elle ne demandait pas de gages. La nourriture et le gîte, et quelquefois un vieux vêtement abandonné par quelque femme de chambre, suffiraient à tous ses besoins. Le temps passait sans diminuer sa confiance. Elle avait dû entamer les deux cents francs réservés pour le Grand-Duc et elle en avait conçu quelques scrupules. Mais, se souvenant de l'hôtel Danieli, du portier galonné, des voyageurs élégants, elle se disait que Son Altesse Impériale n'était pas dans la misère, tandis que Lui, le Tsar, le plus grand devenu le plus obscur, souffrait de la faim et du froid. C'était donc pour lui et non pour le Grand-Duc qu'à l'avenir Priscille Séverac conserverait tout ce qu'elle pourrait acquérir. La voix intérieure l'encourageait... « Le chemin, disait cette voix, passe par Venise, mais le but définitif est ailleurs... Venise n'est qu'une halte nécessaire. » Docile à la voix, Priscille vivait au jour le jour. Quand sa petite provision d'argent tira vers la fin, elle s'en remit au Seigneur pour lui procurer des ressources. Cependant, elle diminua ses dépenses et se contenta de prendre, à la trattoria, la collation sans le souper; puis elle supprima le petit déjeuner du matin; et finit par se nourrir de pain et de fromage qu'elle mangeait dans sa chambre... A ce régime elle s'épuisa rapidement; sa figure amenuisée eut des transparences jaunâtres, des cernes sombres autour des yeux; ses mains se décharnèrent; son dos fléchit. Le bon Nera soupçonna cette détresse qui excitait la mauvaise humeur involontaire de Siora Maria. Il offrit des oranges à Priscille; quelquefois un petit gâteau qu'elle accepta comme un envoi du ciel...

Parce qu'il s'était chargé d'elle, il tenait à elle, avec le sentiment du sauveteur pour le noyé qu'il a tiré de l'eau. Il aimait causer avec elle et il était plus sensible à son charme que ne pouvaient l'être Siora Maria, Beppa ou Démetrio qui ne parlaient pas la même langue. Enfin, il soupçonnait que cette vieille personne avait des amis puissants, puisque le secrétaire du Grand-Duc était venu la voir... La lettre qu'elle avait remise à l'hôtel Danieli avait eu cet effet d'amener

à la *Stella d'oro* cet homme moins illustre que le Grand-Duc, mais qui représentait le Grand-Duc... Nera n'aimait pas les Altesses. Il était socialiste et la révolution russe lui inspirait quelque sympathie. Cependant, parce qu'il avait fait partie de la guerre au front de France, il détestait les Allemands, et se méfiait des bolchevistes. Ces sentiments divers, amalgamés dans un sincère et profond patriotisme, ne s'accordaient pas toujours entre eux et s'accordaient moins encore avec les sentiments que manifestaient les gens du Castello, les ouvriers de l'Arsenal, forcenés admirateurs de Lénine. Nera ne voulait pas offenser ses camarades en défendant les bourgeois; d'autre part, les idées des camarades heurtaient les siennes, et il était presque aussi loin d'eux que de Priscille. Cependant, il n'aurait pas voulu que tel et tel, petits parents ou amis de Siora Maria, passionnés pour la politique et adorateurs du drapeau rouge, le soupçonnassent de relations avec un Grand-Duc... Il eût passé pour un faux-frère et se fût déshonoré.

Ser Demetrio, qui avait identifié le secrétaire du Grand-Duc, M. Alexis P... connut bientôt que la police surveillait la maison. Il avait rencontré des figures d'argousins dans les environs de la placette. Cette constatation affola Siora Maria... Elle s'en prit à Zorzi : pourquoi donc avait-il conduit, dans un établissement honorable, cette espèce de folle qui peut-être n'était pas folle, et qui avait des relations inexplicables avec les Russes exilés? Elle parlait beaucoup de religion, mais elle n'allait pas à la messe. Toute seule dans sa chambre, elle écrivait... Ces écritures ne signifiaient rien de bon. Sans doute, elle était une espionne, au service des bolcheviks et qui cherchait à pénétrer chez le Grand-Duc pour l'assassiner peut-être... Un jour, la police descendrait chez Siora Maria, ferait des perquisitions, arrêterait Priscille Séverac, et confondrait avec elle, dans la même suspicion, les imprudents qui l'avaient reçue.

— Zorzi! tu as commis la bévue. Tâche de la réparer. Tu parles français. Dis à la vieille de trouver un autre gîte.

— La pauvre est si douce! — murmura Beppa en entendant cet arrêt.

Elle tenait Priscille pour folle, mais non pour criminelle. Une espionne? Avec ces yeux-là?

— Les espions ont toujours de l'argent. La Française est pauvre, — dit Nera.

— Alors, je ne serai jamais payée... De toutes façons, Zorzi, je veux qu'elle s'en aille. Va lui parler.

Ce jour-là, précisément, Priscille avait manifesté la volonté de sortir.

Elle ne quittait jamais les alentours immédiats de la placette et du canal, car elle se fût bientôt perdue dans le dédale des ruelles vénitiennes. Deux ou trois fois, Beppa et Giorgio l'avaient emmenée avec eux, par le *vaporetto*, à Murano, à la Giudecca, au Jardin public, et, sans qu'elle s'en doutât, l'innocente Priscille leur avait servi de chaperon. Que de baisers furtifs ils avaient échangés, derrière son maigre dos, pendant qu'elle contemplait les palais du Grand-Canal ou l'horizon de la lagune! Ils l'aimaient bien. Ils lui pardonnaient de ne pas comprendre Venise et de préférer un jardin en fleur à la place Saint-Marc. Beppa la défendait contre Siora Maria. Elle disait :

« Elle n'a pas beaucoup d'esprit, mais pour la douceur, c'est un pigeon blanc. »

Et voilà qu'il fallait effaroucher ce « pigeon blanc ». Siora Maria et Demetrio l'ordonnaient.

Nera saisit l'occasion de la promenade pour être seul avec Priscille.

Ils marchèrent, au hasard, dans ce quartier du Canareggio, qui est l'ancien ghetto de Venise, quartier malodorant, délabré, où des ruines de ruines tombent par morceaux sous les influences de l'eau marine et de l'air marin; quartier de petits commerces, de petites industries qui végètent entre les vieux murs des palais désaffectés. C'est là qu'on restaure les faux Bellini et les faux Véronèse; là qu'on fabrique des meubles peints, destinés aux antiquaires sans scrupule et qu'achèteront des voyageurs sans expérience. L'eau des petits canaux, plus sale que partout ailleurs, reflète des pavoisements de loques, et parmi ces loques, d'admirables fragments d'architectures, colonnes, mascarons, trèfles ajourés, façades zébrées de rides, où rougissent des fresques vagues dont les bleus et les verts ont disparu. Priscille et Nera s'égarèrent dans cette Venise des pauvres où les étran-

gers ne s'attardent pas. Le jeune homme voulait parler et n'osait parler. Il sentait la cruauté du coup qu'il allait porter et son injustice; et parce qu'il avait un cœur délicat, tout incliné par son bonheur d'amour à des sentiments optimistes, il songeait :

« Pourquoi la renvoyer brutalement! Elle a payé tout ce qu'elle devait. Elle n'a rien fait de mal... »

Et il craignait d'écarter de lui une influence bienfaisante, comme si la pauvre vieille Priscille était un porte-bonheur.

Sur les Fondamenta Nuove, il prit courage.

— Faites-moi la faveur de vous reposer un moment, dit-il à Priscille... Je vois que vous êtes fatiguée... Mettons-nous là... Vous prendrez bien un peu de muscat et des gâteaux secs...

Il désignait un petit café voisin de l'embarcadère où le vapeur de Murano vient accoster.

Des nuages somptueux voguaient dans un ciel verdâtre, gonflant de fauves blancheurs de voiles, et l'ombre de l'escadre aérienne passait très lentement sur l'eau à peine ondulée dont elle changeait la couleur. La vie silencieuse du vent et de la lumière se jouait parmi les bleus de la lagune. Au loin, se dressaient les quais et les campaniles de Murano. Plus près, au milieu de l'eau qui doublait son image blanche et noire, il y avait une île petite, dentelée de cyprès, et solitaire.

Priscille était affreusement lasse. Elle n'avait mangé, depuis la veille, qu'un peu de pain et du riz aux moules donné secrètement par Beppa. La promenade trop longue avait brisé ses faibles jambes. Elle ne put que sourire pour remercier.

Alors, quand ils furent assis sur des chaises de fer, devant la boutique où l'on vendait « pain, huile, vin et *altri generi* », Nera fit un beau tapage en réclamant le patron. Il commanda du vin, du chocolat, des gâteaux, des oranges et força Priscille à se restaurer. Elle obéit, car elle avait faim, et par l'ingénieuse charité de Nera, ce goûter improvisé devint un repas véritable, qui ranima Priscille et lui rendit l'énergie physique avec cette gaîté qu'elle avait parfois, à la façon enfantine des religieuses.

— Vous êtes bien bon, monsieur Nera, de tant vous occuper d'une vieille, d'une étrangère qui ne vous est rien... Vous seriez plus content de promener cette charmante demoi-

selle, votre fiancée... Et toutes ces bonnes choses qui vont me rendre gourmande!... Et ce panorama si joli que je n'ai jamais vu!

— Vous l'avez vu trois fois, madame Séverac.

— Est-ce possible!... Où avais-je les yeux?... Je n'avais pas remarqué...

— Allons, mangez!.. Encore un gâteau!.. Buvez... Si vous ne buvez pas, vous me ferez de la peine... Il reste des gâteaux?.. Mettez-les dans votre poche... Tout est payé...

— Oh! monsieur Nera!... J'admire la bonté de Dieu qui vous a choisi comme un instrument de ses desseins. C'est lui qui a tourné vers moi, vers une inconnue, votre regard et votre cœur... Pourquoi m'avez-vous protégée? Je ne suis ni belle, ni jeune, ni riche, ni bien élevée comme une dame... Une domestique! qui voudrait s'occuper d'une domestique?.., Non, jamais, monsieur Nera, jamais je ne saurai vous dire ma reconnaissance... Dieu paiera ma dette envers vous en bénissant votre foyer...

— C'est une sainte!... pensait Nera... Si ma tante Maria et mon cousin Demetrio pouvaient causer avec elle, ils seraient émus...

La vue de la tendre vieille figure aux brillants yeux bleus, aux cheveux gris, coiffée de crêpe, bouleversait le brave garçon.

— Signora, — dit-il, — madame... tout ça n'est rien!... Ce que j'ai fait pour vous, c'était par plaisir... Mais, je ne serai pas toujours à Venise... Avant de me marier avec Beppa, je retournerai à Turin... Alors, comment vivrez-vous, toute seule, sans personne à qui parler?.. Si vous avez fini vos affaires... — Oh! je ne vous demande rien, moi! — vous ferez bien de rentrer chez vous... en France...

Priscille hocha la tête.

— Non, monsieur Nera, non, ça n'est pas possible, maintenant...

— Et pourquoi?... Vous dépensez tout votre argent, ici...

— C'est vrai... Il ne me reste rien... ou presque rien... Je l'avoue sans honte, parce que le Dieu qui m'a envoyée pourvoira certainement à mes besoins... Personne n'est plus pauvre que moi, ajouta-t-elle, d'un air joyeux...

Nera fut glacé d'horreur en pensant à Siora Maria.

— Vous avez des amis, dit-il...

— Vous, d'abord, monsieur Nera et votre bonne tante, et votre aimable fiancée.

— Oui, certainement... Mais vous en avez d'autres... Ce monsieur russe...

— Je n'ose pas lui donner le nom d'ami... C'est un monsieur trop au-dessus de moi. Et pourtant, il m'a traitée avec une réelle bonté...

— Vous ne l'avez pas revu?

— Non... Il doit revenir. Il m'a dit : « Attendez! » J'attends avec confiance.

— Et s'il ne revenait pas!

— Je repousse cette pensée, monsieur Nera.

— Depuis trois semaines que ce beau seigneur vous fait languir, et il ne donne plus signe de vie... Écrivez-lui donc que ça ne peut pas durer.

— Je l'offenserais... Il croirait que je doute de sa parole...

— Et quand vous serez sans un sou, qui vous nourrira?... Écoutez, madame Séveraé, moi, je vous veux du bien. Je sens que vous avez le cœur très bon et qu'il n'y a pas en vous la plus petite fausseté...

— Oh! monsieur Nera, comment serais-je fausse? Dieu me rejetterait si je mentais une seule fois... Mentir! La mort est moins affreuse que le mensonge...

— Je vous crois sincère... Mais tout le monde n'est pas comme moi... Les gens qui ne peuvent pas causer avec vous, se trompent sur vos intentions... Et pour être franc, cette visite du monsieur russe a étonné bien du monde... Les voisins en ont parlé... La police surveille la maison...

— La police?

— Hé, oui! Cela n'est pas extraordinaire, en ce moment... Tous les étrangers sont suspects. Je le suis, à Paris, et vous, à Venise... Alors, madame Séverac, comprenez sans vous fâcher...comprenez que ma tante Maria...

Giorgio Nera vit se décolorer le visage de Priscille.

— Elle me renvoie!..

— Non... Elle vous prie seulement...

— Oh! j'ai compris...

Immobile, la tête un peu rentrée dans les épaules comme une personne qui sent venir un choc terrible et qui se ramasse sur elle-même pour résister, Priscille fixait, de ses yeux amortis, la surface moirée de la lagune. Il y avait un tourbillon dans sa tête, et dans ses membres une insensibilité pareille à la mort... Elle ne pensait plus. Son corps matériel n'était qu'une forme creuse, d'où la vie intérieure s'était retirée... En la touchant du doigt, on l'eût jetée sur les dalles du quai... Dans cet état, plus atroce que l'agonie, Priscille percevait encore quelques images qui se dispersaient dans le vide de son esprit... Un nuage se dorait en s'effilochant... le vapeur de Murano doublait l'île solitaire, blanche et noire... trois gondoliers enlevaient le felze d'une gondole... Une femme passait, serrée dans son châle... Puis les images disparurent dans un éblouissement... L'univers fut noir comme un ciel d'orage... Une voix, — la voix du bon Giorgio, parlait...

— Prenez encore un gâteau... Encore un doigt de vin... Je vous en supplie...

Cette voix venait de l'autre versant d'un gouffre... Et tout à coup, elle fut indistincte, bien qu'elle continuât de parler... Une autre voix s'élevait dans le vide intérieur, qui disait :

« Je suis là. Je suis avec toi, en toi... L'Ennemi te livre un assaut... Je suis ton rempart et ton bouclier... »

Priscille sentit la vie affluer dans ses veines. Exactement, elle parut ressusciter sous le regard étonné de Nera. Elle dit, avec une sérénité qui troubla le jeune homme :

— Qu'on me laisse encore la fin de cette journée et la nuit. Demain, je partirai.

— Pour la France?

— Non.

— Où irez-vous?

— Je ne sais. Dieu me conduira... S'il le veut, je resterai dans la rue. Je vivrai d'aumônes si je ne peux travailler de mes mains; mais je travaillerai.

— Comment?

— Il se trouvera bien, dans Venise, une âme charitable pour me donner un gîte et du pain contre le travail de mes bras. Je sais laver, coudre, cuisiner, repasser, et je ne fais

pas la délicate... Votre tante, si elle ne veut pas m'employer, me recommandera peut-être à quelqu'un... J'ai tous mes papiers en règle... J'ai des certificats légalisés... Oh! monsieur Nera, n'ayez pas cet air triste!... Je sais que vous n'avez pas parlé selon votre cœur mais que vous n'êtes pas le maître... La décision de votre tante peut-elle effacer de mon âme le souvenir de vos bontés?... Non, non, je ne serai pas ingrate... Dieu, je vous le redis formellement, paiera ma dette... La bénédiction est sur vous.

— On ne vous jettera pas dehors comme un chien, madame Séverac. Il n'en est pas question, et d'ailleurs, je ne le souffrirais pas... Rentrons à la maison... Je parlerai à ma tante... C'est une bonne femme, mais elle a peur.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN[1]

DEUXIÈME PARTIE (6 AVRIL-1er MAI 1917)

A l'heure même (6 avril) où se tenait le Conseil de Compiègne, la préparation d'artillerie était commencée sur le front anglais. Le 9 avril, une attaque puissante, précédée de tanks, se déclenchait sur les deux rives de la Scarpe et enlevait brillamment la côte de Vimy. Les Allemands furent surpris; ils n'avaient capté de ce côté-là aucun renseignement précis; leurs divisions d'intervention n'étaient pas sur place[2]. Ludendorff avoue que la situation était extrêmement critique et qu'elle resta critique le 10 et les jours suivants. Néanmoins, les objectifs assignés furent loin d'être atteints « contre un ennemi qui se défendait avec une extrême énergie[3] ». La rupture ne fut point réalisée. La marche sur Douai et Cambrai, indiquée par les directives du général Nivelle, était donc impossible.

Le 14, à six heures du matin, Compiègne téléphonait au ministère de la Guerre, que l'attaque contre Saint-Quentin, amorcée la veille, commençait et que nous entrerions dans la ville à quinze heures. Mais au bout de quelques heures,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1921.
2. Ludendorff (*op. cit.*, tome II, p. 27).
3. Mémoire du général Nivelle, p. 10.

notre artillerie ne mordant pas sur la ligne de Hindenburg, l'opération devait être interrompue.

Ces deux offensives n'étaient donc pas assez *pénétrantes* pour attirer et fixer le gros des réserves allemandes accumulées devant le G. A. R. En outre, un temps exécrable, une bourrasque indéfinie de neige et de tempête rendaient impossibles les réglages de l'artillerie, détrempaient les terrains et enlevaient à nos troupes noires la moitié de leur valeur combative. Néanmoins, l'ordre fut donné au G. A. R. d'attaquer.

Le 16 avril, à six heures du matin, entre Reims et Soupir [1], l'armée française se ruait à l'assaut, dans un des plus admirables élans dont elle ait donné l'exemple au monde.

Moins d'une heure plus tard, sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc, notre infanterie tournoyait sous les feux croisés d'innombrables mitrailleuses dissimulées dans les creutes ou dans les abris bétonnés. A la fin de la journée nous avions avancé de 500 mètres, au lieu des 10 kilomètres prévus par l'horaire de l'attaque. Devant Brimont à l'est, devant le moulin de Laffaux à l'ouest, l'arrêt était aussi brutal, et si, du côté de Juvincourt, nous crevions la première position de l'ennemi, ses contre-attaques massives, soutenues par de puissantes batteries [2], anéantissaient nos troupes d'assaut. La plaine de Juvincourt devenait le cimetière de nos tanks.

De tout l'immense champ de bataille, il était un point sur lequel l'attention était passionnément fixée, la ferme historique d'Hurtebise, à la jonction des plateaux de Craonne et de Vauclerc. C'était là, disait-on, que les noirs de Mangin enfonceraient tout et commenceraient la marche foudroyante sur Laon. C'est précisément un des endroits où le choc fut le plus rude et l'arrêt le plus brusque.

Au milieu de l'après-midi, après le passage en banlieue d'un train de blessés, la nouvelle commença à se répandre dans Paris de l'échec de l'offensive. Comme une traînée de poudre, le bruit courut que les tirailleurs sénégalais affolés s'étaient débandés, et refluant à l'arrière avaient envahi

1. Soupir est une localité à l'est de Soissons.

2. Vraisemblablement renforcées depuis son coup de main de Sapigneul du 5 avril et la capture de notre plan d'attaque dans ce secteur.

l'ambulance de Courlandon, pris d'assaut les trains sanitaires, et empêché pendant plusieurs heures l'évacuation des blessés. Je fis demander aussitôt au Grand Quartier Général si la nouvelle avait quelque fondement, et, sur la réponse formelle que c'était une pure invention, je la fis démentir officiellement. Je ne regrette pas ce démenti, mais le fait malheureusement était exact.

Le général Mangin a, par la suite, amèrement reproché au Gouvernement de n'avoir rien fait alors pour calmer l'opinion. Si désireux que je fusse d'atténuer aux yeux du public l'échec subi, il m'était pourtant impossible de faire croire que Courlandon, à 6 kilomètres de Fismes (Quartier Général de la VIe armée), était aux portes de Laon.

Des écrivains, des historiens même ont prétendu que le Gouvernement avait laissé publier dans certains journaux des chiffres fantastiques de pertes. *Aucun chiffre de pertes n'a paru dans aucun journal.* La presse entière, au contraire, s'évertuait à gonfler et à amplifier les résultats obtenus, si décevants par rapport à ceux qu'on attendait.

La vérité, c'est que la matinée du 16 avril laissait aux combattants qui y avaient pris part l'impression sinistre d'un massacre. Sa caractéristique, en effet, ce n'est pas seulement l'importance des pertes, c'est surtout leur foudroyante rapidité. Entre l'espoir et l'élan du départ et l'anéantissement en quelques minutes de ces unités magnifiques élancées vers le Rhin, le contraste était trop cruel. Il faut y ajouter les scènes affreuses des ambulances, comme celle de Prouilly, où affluait un nombre de blessés trois fois plus grand que le maximum prévu. Partout dans le pays où passait un train de blessés, il laissait comme une traînée d'horreur.

Aujourd'hui encore, à plus de quatre ans de distance, quand on relit non pas même les lettres d'officiers et de soldats, mais les documents officiels, d'ordinaire si secs et si glacés, il semble qu'on entende de tous côtés le crépitement meurtrier des mitrailleuses. « L'attaque », écrit dans son rapport le général Guignabaudet, commandant la 2e division d'infanterie [1] devant Craonne, « l'attaque part comme

1. C'est sur le corps d'un officier de cette division qu'avait été pris par l'ennemi, le 15 février, le plan d'attaque précis des plateaux de Craonne et de Vauclerc.

un seul homme, d'une façon merveilleuse, et arrive dans les tranchées ennemies. C'EST ALORS QUE LE DRAME COMMENCE; les mitrailleuses sous coupoles bétonnées se révèlent. L'attaque est prise en même temps de flanc par les mitrailleuses et les canons-revolvers du saillant du Tyrol, de Californie, du Bois de Chevreuse, de l'Enclume et de la route 144 .»

Dans les journaux de marche des armées, c'est partout « le même drame qui commence », la même impossibilité de franchir « la ligne de mort battue par les mitrailleuses ennemies ».

Lorsque le soir tomba sur cette journée tragique, la tentative de rupture était depuis longtemps brisée sur tout le front d'attaque.

Le lendemain matin 17, à dix heures trente, le général en chef, renonçant à percer vers le nord, ordonnait à l'armée Mangin de « se borner à terminer et consolider la conquête des hauteurs sud de l'Ailette ». Quant à l'armée Mazel, elle devait poursuivre la rupture vers le nord-est, entre Reims et Craonne, tandis que se déclenchait à l'est de Reims l'assaut prévu de Moronvilliers.

Ce dernier débuta brillamment; l'attaque n'avait été décidée que le 15 mars et surprit l'ennemi. Mais, comme l'avait prévu le général Pétain, elle fut coiffée par les réserves allemandes en avant de la deuxième position [1].

Quant à l'armée Mazel, elle se heurtait partout à une résistance meurtrière et insurmontable. Le 18 au soir, aucun espoir de rupture n'était plus possible, et, de ce côté, la violence de la bataille tombait graduellement comme un incendie qui s'éteint.

Pendant ce temps, l'armée Mangin marquait un important succès. Dans ce secteur l'ennemi, menacé sur ses deux ailes, abandonnait sa position avancée du fort de Condé et fortement bousculé ramenait ses troupes « avec de grosses pertes [2] » sur la ligne de hauteurs du Chemin-des-Dames.

1. Voici le récit de Ludendorff (*op. cit.*, t. II, p. 32) : « Une division céda, nous perdîmes des hauteurs qui constituaient des positions de tout premier ordre. Quand les Français voulurent descendre les pentes nord, ils tombèrent sous le feu de notre artillerie et durent se fixer au sol... La reprise (par les Allemands) du massif le 19 échoua. C'était une perte sensible, car ces hauteurs donnaient [aux Français] des vues très étendues vers le nord; il fallut nous résigner à cette perte. »

2. Ludendorff (*op. cit.*, t. II, p. 30).

On a écrit souvent que la 6e armée avait ainsi réalisé les objectifs qui lui étaient assignés dans la grande offensive : il n'en est rien. Sa mission essentielle c'était la marche sur Laon et au delà, qui avait complètement échoué. Au bout d'une semaine elle n'avait pas conquis entièrement le terrain qu'elle devait, le 16 avril, enlever en *trois heures*. Elle n'était pas même en possession de tous les objectifs, incomparablement plus restreints, que lui indiquait le général Nivelle (après l'échec du 16) par son ordre du 17 au matin; ce n'est donc pas cet ordre, soit dit en passant, qui l'avait empêchée d'aller plus loin.

***

Le 21 avril, le général Nivelle faisait tenir au maréchal Haig l'avis suivant :

« Bien que la progression des armées d'attaque soit moins rapide que nous ne l'avions escompté, je ne change rien aux instructions générales pour l'offensive que j'ai données précédemment. En particulier, aucun arrêt des opérations n'est à envisager. »

Mais, ce même jour, le général Micheler adressait au général en chef une lettre d'une importance capitale et qui est comme l'*acte officiel de décès* de l'offensive de rupture. Cette lettre — que tous les apologistes du 16 avril ont soigneusement dissimulée, car elle suffit à ruiner toutes les légendes — se résume ainsi :

Les attaques poursuivies conformément aux instructions du 17 avril afin de rompre le front vers le nord-est n'ont donné aucun résultat. Le G. A. R. n'a plus comme unités fraîches disponibles que quatre divisions d'infanterie, et ses ressources en munitions sont insuffisantes pour mener les attaques projetées. L'ennemi d'ailleurs est averti et a eu le temps de se ressaisir. En conséquence, le général Micheler proposait au général en chef de se contenter d'opérations partielles qu'il énumérait et qui, tout en fixant et usant l'ennemi, auraient pour résultat d'améliorer la situation actuelle.

Le dimanche 22 avril, après avoir conféré avec les généraux Pétain, Micheler et Mazel, le général Nivelle approuvait, dans

leur ensemble les propositions du général Micheler. A la tentative de rupture définitivement abandonnée, il substituait un plan de quatre opérations partielles conjuguées, intéressant quatre armées et portant sur les quatre secteurs Moronvilliers, Mont-Spin-Brimont, Craonne, et Chemin-des-Dames : ces opérations devaient se succéder à partir de la fin d'avril.

On constatera qu'il n'y a dans ce récit nulle trace d'intervention du Gouvernement ou du Parlement. Et en effet, durant toute la semaine de l'offensive, aucune intervention de cette nature, sous aucune forme, ne s'est produite auprès du haut commandement. On me permettra donc de traiter, avec le dédain qu'elles méritent, toutes les légendes auxquelles a donné lieu la journée du 16 avril, notamment la fable grossière — mais qui a fait le tour du monde — de parlementaires affolés par la vue de la bataille et arrachant à la faiblesse d'un ministre l'ordre téléphonique d'arrêter l'assaut victorieux. Que de telles billevesées aient été accueillies par des esprits d'ordinaire réfléchis, c'est une preuve de plus des ravages que peut faire dans les meilleurs cerveaux cette psychose collective connue sous le nom de « fièvre obsidionale ».

La tentative de rupture nous coûtait, d'après les statistiques officielles soigneusement établies, 28 000 à 29 000 tués sur le champ de bataille et environ 90 000 blessés dont 5 000 morts dans les formations sanitaires de l'avant; soit donc 33 000 à 34 000 tués. Si on réfléchit qu'une forte part de ces pertes incombe à la seule matinée du 16 avril, on conçoit l'impression qu'a laissée cette matinée dans l'esprit de ceux qui en furent les acteurs.

Le chiffre communiqué par le gouvernement aux commissions parlementaires et au commandement anglais fut de 25 000 tués, chiffre notablement inférieur, par conséquent, à la réalité. Une légende qui, elle aussi, a fait le tour du monde, veut que, pour arrêter l'offensive, nous ayons, M. Ribot et moi, sciemment doublé (ou presque) le chiffre vrai qui n'aurait été que de 15 000 tués. Aujourd'hui encore, on voit reparaître, de temps à autres, cette audacieuse affirmation, appuyée de signatures qui surprennent. Mais les statistiques officielles sont là, avec leur funèbre éloquence, et il ne suffit pas qu'un mensonge soit persistant pour se muer en vérité.

***

Ainsi donc l'offensive de rupture s'éteignait au bout de cinq jours, sans avoir atteint, sauf exceptionnellement, la seconde position allemande, et même, aux points les plus importants (comme à Craonne), sans avoir dépassé la première ligne de la première position. Ces maigres résultats, si inférieurs aux prévisions les plus pessimistes, coûtaient de très lourdes pertes à nos meilleurs corps d'armée. La rupture n'étant pas obtenue, les vastes projets d'exploitation intensive s'écroulaient du même coup; le plan général d'opérations adopté en janvier 1917 devenait caduc : les nouveaux projets du général Nivelle ne s'inspiraient plus des méthodes foudroyantes de Vaux-Douaumont; c'était comme une bataille de la Somme qui allait recommencer sur le front de l'Aisne.

La première question que devait trancher le Gouvernement était de savoir s'il convenait ou non d'entreprendre de nouvelles attaques. Après le choc que venait de subir l'armée française, et devant un ennemi si averti et si puissamment renforcé, le plus sage aurait peut-être été de s'abstenir, si la chose eût été possible, mais deux raisons rendaient indispensable la reprise des opérations.

Tout d'abord, la tentative de rupture laissait nos armées dans cette position intenable — aussi dangereuse que coûteuse à conserver — qu'on appelle position d'assaut interrompu. Il fallait ou avancer ou revenir sur nos positions de départ : or, reculer en abandonnant des avantages si chèrement conquis, c'était moralement impossible.

La seconde raison était plus impérieuse encore : comment abandonner à eux-mêmes nos alliés anglais qui s'engageaient dès le 24 avril dans une nouvelle et grande bataille sur la Scarpe? Notre devoir était de retenir et d'user sur notre front le plus grand nombre possible de divisions ennemies.

Le 24 avril, le maréchal Haig se rendait à Paris sur ma demande, et nous lui donnions, M. Ribot et moi, l'assurance que les opérations actives reprendraient de notre côté d'ici une semaine.

Mais une autre question, lourde de responsabilité, était désormais posée : la méthode de Vaux-Douaumont, étendue à une

échelle grandiose, avait échoué. Il ne s'agissait plus de crever d'un seul coup, de part en part, l'épaisse cuirasse de l'ennemi, mais de la marteler péniblement comme sur la Somme. Dans ces conditions, les raisons qui avaient fait choisir le général Nivelle comme général en chef gardaient-elles leur valeur? Et même en suspendant tout jugement sur ses responsabilités dans l'échec de l'offensive, une si terrible désillusion laissait-elle intacts, aux yeux de l'armée, son autorité et son crédit? Les renseignements et les lettres d'officiers combattants qui, dès le 22 avril, commençaient à affluer du front, donnaient lieu d'en douter.

Le 25 avril, un Comité de guerre restreint était convoqué à l'Élysée pour entendre le général Nivelle exposer son nouveau plan d'opérations. Ce plan comportait, je l'ai dit, quatre offensives se succédant à partir de la fin d'avril. L'ensemble de ces opérations intéressait quatre armées et engageait environ 200 000 hommes : les pertes à prévoir étaient, au bas mot, de 60 000 hommes.

Sur trois de ces opérations, tous les chefs militaires étaient d'accord, mais non sur l'opération projetée de l'armée Mazel. Le général Micheler avait proposé de frapper au nord de Brimont sur le front Mont-Spin-Sapigneul et, si le coup réussissait, de se rabattre ensuite sur Brimont en le débordant par le nord-est. La décision du général Nivelle était de réunir les deux *temps* en un seul et d'attaquer aussi Brimont par un assaut direct. Le général Mazel, qui devait exécuter l'opération, déclarait qu'il enlèverait sûrement Brimont par la méthode qu'on lui imposait, mais que, non moins sûrement, les Allemands le reprendraient aussitôt après : effet moral déplorable et pertes inutiles! Il était impossible, d'après lui, de conserver Brimont si on n'avait, au préalable, enlevé la ligne de crêtes Mont-Spin-Sapigneul et débordé Brimont par le nord. Tout le monde le reconnaissait, disait-il, avant le 16 avril, et c'est pourquoi l'offensive de rupture n'avait pas comporté d'assaut direct sur Brimont. Comment des raisons bonnes alors auraient-elles perdu leur valeur, alors que l'ennemi était aujourd'hui plus fort et mieux averti encore?

Je fis connaître au Comité de guerre ces objections des exé-

cutants de la Ve armée, objections que le général Nivelle semblait ignorer. Après discussion, la reprise des opérations fut décidée en principe; avant la fin de la semaine, le général Nivelle, qui allait inspecter les fronts des futures offensives et interroger sur place ses subordonnés, soumettrait au Gouvernement ses plans définitifs.

Alors que la discussion n'était pas encore ouverte, un incident s'était produit au sujet du général Mangin. Comme j'entrais en séance avec M. Ribot, j'entendis le général Nivelle demander à M. Maginot de nommer le général Mangin gouverneur de l'Afrique occidentale. Cette proposition me surprit : trois jours plus tôt, je m'étais rencontré aux armées avec le général en chef, et celui-ci m'avait fait savoir que, pour mettre fin au dissentiment qui s'aggravait entre les généraux Micheler et Mangin, il avait décidé de faire passer la VIe armée dans le groupe d'armées du Nord et de placer, par suite, le général Mangin sous les ordres du général Franchet d'Esperey. Rien ne me faisait donc prévoir qu'il eût envisagé le remplacement du général Mangin.

La proposition ainsi faite à l'improviste n'eut d'ailleurs aucune suite, le refus de M. Maginot ayant été catégorique.

***

Après la séance du Comité, le général Nivelle vint me trouver au ministère de la Guerre. Il était très abattu. Quelle que fût la force de son optimisme, et si habiles que soient les entourages à dissimuler aux grands chefs la vérité quand elle est désagréable, il ne pouvait pas ne pas sentir que l'armée lui échappait. L'indignation qu'exhalaient les officiers combattants était trop forte pour qu'il l'ignorât complètement, mais les rumeurs qu'on en laissait parvenir jusqu'à lui visaient surtout le général Mangin.

Aussi la question Mangin semblait-elle l'obséder. Il me demanda d'insister auprès de M. Maginot pour que sa proposition concernant le gouvernement de l'Afrique occidentale fût acceptée. Je lui répondis que le refus de M. Maginot, comme il avait pu s'en rendre compte, était formel, et que d'ailleurs le général Mangin — j'en étais sûr — n'accepterait

pas de quitter volontairement le front. Enfin, je demandai au général en chef ce que lui, personnellement, pensait de la situation du général Mangin. Il me répondit qu'il n'avait aucune faute militaire à lui reprocher, mais qu'il devait se rappeler l'aphorisme de Napoléon : « Un chef ne peut exercer utilement son commandement que s'il a la confiance non seulement de ses supérieurs, mais de ses subordonnés. » Or, c'était un fait qu'il devait constater : à tort ou à raison, le général Mangin ne remplissait plus cette dernière condition.

Je lui répondis que, s'il en était ainsi, il lui fallait remplir son devoir de général en chef, quelque douloureux qu'il lui fût, et remplacer le général Mangin à la tête de la VIe armée. Mais c'était une mesure grave à laquelle il ne devait recourir que s'il était sûr de son fait. « Pas de bouc émissaire, » ajoutai-je, « cela n'améliorerait pas les choses. » Il fut convenu alors que le général Nivelle, au cours de sa tournée sur le front, s'enquerrait de l'état des esprits et ferait à son retour connaître au Gouvernement la résolution à laquelle il s'était arrêté.

Le général en chef me dit ensuite qu'il sentait combien la situation était délicate : sa personne ne comptait pas, sa démission était à la disposition du Gouvernement, le jour où celui-ci la jugerait utile. Mais, dans l'intérêt de l'armée et en faisant entièrement abstraction de lui-même, il craignait qu'une telle mesure, prise immédiatement, ne provoquât de la dépression de notre côté, de l'exaltation chez l'ennemi, en soulignant comme une défaite la désillusion du 16 avril : il jugeait donc préférable d'attendre un moment plus opportun, mais le Gouvernement déciderait. Lui-même ne demandait rien et n'avait rien demandé. Jamais il n'avait été plus heureux qu'à la tête de cette armée de Verdun où on était venu le chercher sans qu'il y fût pour rien. Il exprimait toutefois un désir : c'était, — si le Gouvernement décidait par la suite de nommer un autre commandant en chef — d'en être averti à l'avance dans des conditions telles que sa dignité fût sauvegardée.

Je lui répondis que le Gouvernement sentait comme lui combien la situation était délicate, mais qu'il n'avait pris encore aucune décision de la nature de celle qui le préoccu-

pait. Si une telle décision devait être envisagée par la suite, elle ne serait prise, je lui en donnais ma parole, que dans des conditions où sa dignité serait sauvegardée. Je lui indiquai ensuite un certain nombre de mesures et réformes concernant le Grand Quartier Général, qui s'imposaient après l'expérience du 16 avril et que l'état d'esprit des officiers combattants rendait urgentes.

Le général Nivelle me promit que ces mesures seraient prises. Il ajouta que, dans les circonstances actuelles, la nomination comme chef d'état-major général d'un général aussi populaire dans l'armée que le général Pétain serait peut-être une mesure salutaire.

Le soir même (25 avril), il quittait Paris pour commencer sa tournée d'inspection au front.

***

Quel était, durant cette période, le moral de l'armée?

Les toutes premières lettres, venues des services de l'arrière et écrites dès le début de l'offensive, reflétaient encore les espoirs de la veille : « On a avancé », « on a poussé », « les Boches ont subi des pertes fantastiques », etc. Mais lorsque le lendemain, les corps d'armée, les convois, les camions s'arrêtent, *plaquent* et s'embouteillent, puis refluent dans une confusion inexprimable, quand les contacts avec les blessés se multiplient, quand les vrais combattants parlent, alors l'impression change brusquement du tout au tout, et, à partir du dimanche 23, un flux croissant déferle de lettres accusatrices, signalant l'insuffisance des préparatifs et la légèreté meurtrière avec laquelle l'infanterie a été engagée dans une tâche impossible.

Ce sont les lettres d'officiers qui exhalent dès le début la fureur et l'indignation. Celles des soldats reflètent surtout de la dépression et un profond découragement : plus tard seulement, en mai, quand les opérations reprendront, de découragé le ton deviendra violent et agressif.

Du 23 au 30 avril, je fus littéralement submergé par des renseignements issus d'officiers combattants de tous grades et que me transmettaient des hommes appartenant à toutes

les opinions et à tous les milieux, parlementaires, écrivains, journalistes, ingénieurs, membres de l'Académie française, etc. Qu'ils me vinssent d'un catholique tel que M. Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ou d'un socialiste tel que M. Renaudel, tous ces renseignements concordaient d'une façon saisissante; tous débordaient de la même douleur « d'avoir vu tant de braves gens tomber inutilement », comme l'écrivait un lieutenant-colonel couvert de blessures et de citations. Dans la brochure *La Vérité sur l'offensive du 16 avril 1917*, que j'ai publiée en octobre 1919, j'ai reproduit quelques-unes de ces lettres, en supprimant parfois les passages les plus violents : toutes émanent d'officiers de premier ordre, capitaines, commandants, généraux, maréchaux de France; elles sont unanimes dans leur sévérité. Si on excepte les troupes qui, dans le secteur du fort de Condé, avaient eu la joie de progresser franchement, c'est un cri général de réprobation qui montait de toutes les unités engagées dans l'offensive.

Je citerai seulement ici, à cause de son extrême modération et de son caractère documentaire, le rapport d'un officier du service des informations militaires, aujourd'hui membre de l'Académie française, M. Henri Bordeaux.

A partir du 21 ou du 22 avril, dit ce rapport, les convois militaires qui ramenaient au cantonnement de la région de Montmirail et du camp de Mailly les troupes relevées du 1er corps et du 1er et du 2e corps colonial et qui traversaient la région de Château-Thierry et d'Épernay, mettaient durement au courant de la situation, soit les troupes qu'ils rencontraient, soit la population. On put entendre crier : « Vive la paix! » et « On nous a fait assassiner! » sans que néanmoins il y eût des scènes de désordre. C'était plutôt déception, tristesse, fureur de l'échec qu'un état d'insubordination.

Les blessés emmenés dans les hôpitaux manifestaient la même impression de découragement et de lassitude, et racontaient qu'on s'était heurté à des défenses non détruites, qu'on avait tenté l'impossible.

Les soldats du 1er corps racontaient que devant le plateau de Craonne les troupes avaient été « fauchées » par des mitrailleuses tirant des abris bétonnés et tirant de flanc des hauteurs de Craonne. Elles n'avaient pu avancer d'un pas et avaient subi de terribles pertes sans aucun avantage et sans en faire subir aucune à l'ennemi. Une seule division, la 2e, avait perdu, pour ses trois régiments, plus de 100 officiers et 3 200 hommes. On y disait couramment qu'on

préférait un mois de la Somme aux trois ou quatre jours qu'on venait de passer dans cet enfer.

Les hommes avaient l'impression que l'artillerie avait été beaucoup moins bien réglée que sur la Somme et qu'elle tirait trop loin sans détruire les premières lignes...

L'impression générale était celle-ci : *gaspillage inutile d'une magnifique force*... Le départ a été très beau; il y a eu des résultats importants acquis, soit comme nombre de prisonniers, soit même comme terrain gagné. Mais cette importance même n'est pas apparue dans sa réalité à cause de la trop grande déception, le soldat ayant compris tout de suite que le véritable résultat était manqué.

Telle est, *traduite exactement*, l'impression des combattants ramenés à l'arrière dans la région de Château-Thierry et d'Épernay, et immédiatement après l'offensive du 16 avril.

L'armée traversait donc une crise de confiance, et cette crise se traduisait par des dissensions intestines.

Les fantassins reprochaient amèrement à l'artillerie et à l'aviation de n'avoir pas accompli les tirs de destruction : si ces deux armes avaient fait leur devoir, ils ne se seraient pas heurtés à des défenses non détruites. Et puis, pendant la bataille, le feu roulant n'avait pas protégé les vagues d'assaut, mais les devançait ridiculement ou les écrasait sous ses projectiles. Les fusées signalétiques, qui d'ailleurs avaient fait défaut en maint endroit, n'avaient presque jamais réussi à rectifier le tir de l'artillerie. Entre fantassins d'une part, artilleurs et aviateurs d'autre part, les rixes étaient fréquentes.

Une dissension autrement grave était celle qui se manifestait entre le haut commandement et le reste de l'armée. C'était à ses plans ambitieux, c'était à la présomption du Grand Quartier Général et à son ignorance des réalités de la guerre que les combattants — officiers et soldats — attribuaient le meurtrier échec. — « C'est comme en Champagne », s'écriaient les troupes au sortir de la fournaise. « Après deux années d'expériences, nous voici revenus à la ruée de Champagne en 1915 », écrivait un général, aujourd'hui Maréchal de France. Les vastes espoirs attachés à la méthode « Mangin-Nivelle » se retournaient contre ces deux chefs. Si, en dépit de tous les pronostics, la tentative de rupture avait réussi, leur gloire eût été immense : elle avait échoué et, lors même que l'échec eût été surtout le fait des circonstances, ils en supportaient l'impopularité.

***

Mais les circonstances étaient-elles seules coupables? Des fautes graves n'avaient-elles pas été commises? A cette question, ce n'étaient pas seulement les officiers de premières lignes qui répondaient avec l'indignation vibrante de témoins ayant assisté, suivant leur propre expression, « à une inutile boucherie ». Pour être plus mesuré, le jugement des grands chefs et des officiers les plus réfléchis n'était pas moins sévère.

Le 24 avril, le général Lyautey, alors à Vichy, me transmettait une lettre du général (alors colonel) Duval, lettre qu'il avait, me disait-il, hésité à m'envoyer; mais le souci de l'armée l'emportait sur toute autre considération. Le général Duval, qui avait été chef du cabinet militaire du général Lyautey, rue Saint-Dominique, est devenu plus tard, directeur de l'aviation au Grand Quartier, et c'est par lui que fut ordonné, aux jours graves de mars 1918, cette mobilisation massive des avions qui contribua à briser la ruée allemande.

Dans cette lettre, après avoir condamné « la conception puérile d'une opération de ballet dont on escomptait des résultats imaginaires et la nullité de la préparation et de l'organisation dans les détails », le général Duval ajoutait : « Ça a été lamentable de haut en bas. Le général Nivelle, que le général X. et moi avons vu à Compiègne trois ou quatre jours avant, vivait dans une extraordinaire insouciance de la situation. Le général Micheler disait qu'il avait voulu empêcher l'opération, au succès de laquelle il ne croyait pas, mais qu'il était obligé par le général Nivelle et débordé par le général Mangin... Nous aurons à la fin de cet été des canons, des avions, sans parler des Américains, mais il n'y aura plus de soldats français. *Tous ceux qui se battent sont consternés*... Un seul homme est capable de nous tirer de là, le général Pétain. Hors lui, il n'y a personne. Si vous avez encore une influence à Paris, je vous en supplie, mettez-là en œuvre. Nous sommes à une heure où il s'agit certainement du salut du pays... »

Un autre général, qui commande aujourd'hui un corps

d'armée, écrivait que les préparatifs et les directives avaient « dépassé en folie furieuse tout ce qu'on pouvait imaginer d'insensé ».

Les grands chefs les plus favorables au général Nivelle, tout en rendant hommage à ses brillantes qualités d'audace et d'imagination, estimaient qu'il ne possédait pas à un degré suffisant *le sens des possibilités*. Ce défaut s'était manifesté en maintes circonstances et de maintes manières, depuis qu'il exerçait le commandement suprême : alors qu'il préconisait lui-même de choisir le point faible, il avait décidé l'attaque directe du plateau de Craonne, le point le plus fort de l'ennemi. Cette décision prise, et malgré les énormes difficultés de l'opération, il s'était imaginé qu'il pourrait être prêt un mois plus tard, au début de février, et les préparatifs n'étaient pas terminés en avril. Il avait refusé de croire à la retraite de Hindenburg et de hâter l'offensive à l'heure où cette retraite s'accomplissait déjà. Ce repli effectué, il s'était obstiné à ne rien changer de ses plans. Il avait cru emporter Saint-Quentin et la ligne de Hindenburg d'un coup de main, et Saint-Quentin défiait nos efforts. Malgré l'accumulation des réserves, des travaux ennemis sur un terrain déjà formidable, il avait persisté dans le projet de crever en huit heures le front de Craonne. Il avait dispersé sa préparation d'artillerie en profondeur, sans que même fût détruite la seconde ligne de la première position allemande. Il avait tout sacrifié au rêve de l'exploitation intensive d'une rupture foudroyante, et, malgré les avertissements réitérés, il avait lancé ses troupes sur des organisations intactes et par des conditions météorologiques détestables, gaspillant ainsi, dans une tentative impossible, de merveilleuses ressources de force et d'héroïsme. Depuis le 12 décembre 1916, il n'était pas un de ses jugements qui n'eût été une erreur, pas une de ses prévisions que les faits n'eussent démentie. Telle était, sous sa forme la plus modérée, l'appréciation de la presque unanimité des chefs de l'armée sur le général en chef.

***

Dès le 27 avril, connaissant avec précision l'état moral de l'armée ainsi que les péripéties de la semaine de l'offen-

sive (16-22 avril), ma conviction était faite et désormais inébranlable : il était nécessaire que le chef de l'armée française fût un homme ayant un sens plus juste des possibilités. Et lors même que cette raison, à elle seule suffisante, n'eût pas existé, l'aphorisme de Napoléon, invoqué par le général Nivelle contre le général Mangin, le condamnait lui, le premier : « Un général ne peut commander utilement que s'il possède la confiance de ses subordonnés. »

Quant au nouveau général en chef, il était indiqué par le vœu quasi unanime de l'armée : c'était le général Pétain. Par sa connaissance de l'âme du troupier comme par la prudence et la sûreté de ses méthodes de guerre, nul n'était plus qualifié pour rendre aux combattants, officiers et soldats, la confiance perdue.

A ne considérer que le bon ordre intérieur de l'armée, il eût été préférable que ce changement du commandant en chef eût lieu immédiatement. Mais une décision brusque était impossible : c'eût été souligner l'échec de l'offensive aux yeux de l'ennemi, exalter son moral et sa propagande; et surtout, il était indispensable, la convention de Calais existant, de s'entendre au préalable avec les Anglais, puisque leur armée devait suivre, jusqu'à la fin des opérations engagées, les directives du général en chef français.

Pour toutes ces raisons, il fallait donc temporiser. Mais comment traverser cette période d'attente, sans laisser s'aggraver la crise d'autorité dont souffrait l'armée? Depuis longtemps, il était question de créer, au ministère de la Guerre, un poste de chef d'état-major général aux pouvoirs étendus. Je résolus de réaliser immédiatement cette création qui s'imposait, et, puisqu'il n'était pas possible de nommer immédiatement le général Pétain, généralissime, de lui confier ce poste nouveau non moins important. On épaulait ainsi, durant la transition difficile l'autorité ébranlée du général Nivelle, en même temps qu'on donnait au Gouvernement un conseiller technique d'une précieuse sagesse.

Le 27, pour être certain de son acceptation, je faisais pressentir le général Pétain. Cette solution n'était pour moi que transitoire et à court terme; dans la première quinzaine de mai, dès que les opérations nouvelles nous auraient donné

quelques succès, le général Pétain devrait remplacer le général Nivelle.

Le 27 au matin, dans un long entretien avec M. Ribot, je lui exposai les mesures qui me paraissaient s'imposer et j'emportai son adhésion : nous tombâmes d'accord sur le choix du général Foch pour remplacer le général Pétain au poste de chef d'état-major général, quand celui-ci deviendrait généralissime.

Mais à l'intérieur du Conseil des Ministres, l'idée d'une modification quelconque dans le haut commandement, à quatre mois d'une précédente crise, n'était pas sans rencontrer de vives résistances. Le 27 encore, MM. Malvy, Maginot, Léon Bourgeois notamment, s'étaient manifestés partisans du *statu quo* absolu.

Le 28, M. Ribot convoquait avec moi, aux Affaires Étrangères, nos trois collègues, et, après une discussion assez animée, l'accord se faisait sur la nomination du général Pétain comme chef d'état-major général. Mais cet accord sur une mesure à laquelle acquiesçait de lui-même le général Nivelle, cachait un dissentiment profond : car pour moi, cette mesure n'était qu'une solution provisoire, alors que pour nos trois collègues elle mettait on pouvait mettre fin à la crise.

***

Bien que les Chambres ne siégeassent pas durant le mois d'avril 1917, les événements de l'offensive avaient eu un retentissement profond dans le Parlement. Dès le 24 avril, les présidents des Commissions de l'armée du Sénat et de la Chambre, M. Clemenceau et M. Noulens, demandaient respectivement au Gouvernement d'apporter à ces commissions les explications indispensables.

Le 26 avril, je me rendais devant la Commission de l'armée du Sénat et le 27 devant celle de la Chambre. Des critiques fort vives et même violentes furent apportées par des représentants de tous les partis contre la conduite de l'offensive. « L'émotion est profonde dans le pays; de l'avant, elle gagne l'arrière », s'écriait M. Henry Bérenger. « C'est un échec, à prendre avec sang-froid, mais c'est un échec », constatait

M. Paul Doumer. Des députés demandaient des sanctions immédiates, mais je refusai énergiquement de prendre à l'aveugle des mesures qui risquaient d'être injustes. « Frapper de la même manière le général incapable et celui qui a fait tout son devoir, mais que la fortune a trahi, c'est briser l'initiative des chefs. La question qui se pose est de savoir si, dans les événements militaires de cette dernière semaine, des fautes graves ont été commises qui auraient pu être évitées : s'il en est ainsi, et alors seulement, des sanctions devront être prises [1]. »

Je n'insiste pas davantage sur ces deux séances qui n'ont eu aucune répercussion sur les décisions du Gouvernement. On a dit souvent que c'était l'agitation des deux Chambres qui m'avait contraint à changer le haut commandement. Rien n'est moins exact; et quelques critiques qu'aient pu soulever mes actes, il ne me plaît pas de m'abriter derrière une assemblée. Puisque j'étais seul à posséder l'ensemble de renseignements authentiques nécessaires pour apprécier la situation, c'est à moi qu'il appartenait de décider; si ma décision était prise de changer le général en chef, c'est que j'avais acquis la certitude que cette mesure s'imposait pour le bien de l'armée. Dans le cas où j'aurais eu la conviction inverse, aucune pression parlementaire ne m'eût fait agir contre cette conviction. Qu'on blâme les mesures prises en mai 1917 ou qu'on les approuve, la responsabilité m'en incombe et je la revendique.

***

Le samedi soir 28 avril, le général Nivelle, ayant terminé une visite complète du front, se rencontrait au ministère des Affaires étrangères avec M. Ribot et moi : dans cette entrevue allaient être arrêtées des résolutions de la plus haute importance.

En premier lieu, le général en chef adressa à M. Ribot la même demande qu'il m'avait faite trois jours plus tôt, à savoir d'obtenir de M. Maginot la nomination du général

1. Procès-verbal de la Commission de l'armée de la Chambre des Députés, séance du 27 avril 1917.

Mangin comme gouverneur de l'Afrique occidentale. M. Ribot lui répondit, comme je l'avais fait, que c'était impossible. Le général Nivelle, citant à nouveau le même aphorisme de Napoléon, déclara avec une profonde tristesse que le général Mangin, n'ayant plus la confiance de ses subordonnés, devait être relevé du commandement de la VIe armée. Comme cette armée devait attaquer dans quelques jours, il fallait que la décision fût prise sans retard; il fut convenu que le lendemain matin 29 avril, le général Nivelle informerait le général Mangin de la mesure qu'il avait proposée à son sujet ainsi que des motifs de cette mesure; d'autre part, au Conseil des Ministres qui devait se tenir le lendemain 29 avril, dans l'après-midi, nous ferions, M. Ribot et moi, ratifier cette mesure conformément à la proposition du général en chef et pour les motifs indiqués par lui; enfin, le général en chef nous confirmerait par écrit sa proposition orale après qu'il aurait averti le général Mangin.

Il fut ensuite décidé que le général Pétain serait nommé chef d'état-major général avec des pouvoirs analogues à ceux du général Robertson en Angleterre. C'était une très haute fonction, qui même, au dire de certains, semblait dominer celle du général en chef. Il était nettement spécifié pourtant qu'une fois adopté le plan d'opérations, l'exécution en incombait au seul général en chef.

Cette création et le choix du titulaire devaient également être ratifiés par le Conseil des Ministres du lendemain.

Comme le général Pétain était retenu à Châlons trois jours encore par l'offensive de la IVe armée, qui allait attaquer incessamment Moronvilliers, il fut décidé que je l'inviterais à venir à Paris le lendemain matin 29, conférer avec M. Ribot et avec moi sur ses nouveaux pouvoirs; il retournerait aussitôt à Châlons où, le 30, le général Nivelle irait s'entendre avec lui sur leur collaboration immédiate et sur le plan nouveau d'opérations.

Restait enfin la grosse question de ce plan d'opérations : sur les quatre opérations projetées, seule l'opération de l'armée Mazel prêtait à discussion. Le général Nivelle m'avait adressé la veille une lettre où il m'annonçait que l'accord était complet entre lui et tous les exécutants de la Ve armée.

J'ai vu ce matin (27 avril), écrivait-il, les généraux Mazel, de Bazelaire (7e corps d'armée), de Cadoudal (2e corps d'armée), leurs divisionnaires,... leurs généraux ou colonels commandant l'infanterie et les brigades... Tous, sans aucune exception, m'ont affirmé qu'ils ne voyaient aucune difficulté spéciale à l'opération,... que tous, officiers et troupes, ont entière confiance dans le succès.

En tout, vingt-sept bataillons, soit 15 000 hommes d'infanterie, participeront à l'attaque...

L'attaque se trouvait fixée au 2 mai, mais pouvait être reculée sans inconvénient.

Le général Nivelle m'ayant confirmé les termes de cette lettre, je répondis que, puisque tout le monde était d'accord, je ferais, le lendemain, ratifier sans difficulté le nouveau plan par le Comité de guerre.

***

Le lendemain matin 29 avril, le général Pétain, mandé à Paris, se rendait successivement aux Affaires étrangères et au ministère de la Guerre : ses nouveaux pouvoirs furent nettement définis. Mais mon entretien avec lui sur les opérations fit brusquement ressortir la divergence qui subsistait au sujet de l'attaque de la Ve armée. Le jour même en effet (27 avril), où le général Nivelle visitait les exécutants de cette armée et m'écrivait la lettre ci-dessus, le colonel (depuis général) Sérigny, chef d'état-major du général Pétain, chargé d'établir la liaison entre la Ve et la IVe armée, se rendait auprès du général Mazel et écrivait sous sa dictée une note dont voici les passages essentiels :

De l'avis des commandants de corps d'armée, l'objectif limité, fixé sera atteint, mais l'opération coûtera très cher. Le général Mazel l'estime à 20 000 hommes pour les deux premières journées.

De l'avis des commandants de corps d'armée et du général commandant l'armée, il faut s'attendre à une réaction formidable, car on attaque l'ennemi du fort au fort.

Il n'est pas douteux que, si l'ennemi veut s'en donner la peine et puisqu'il a tous les moyens sur place, il reprendra la position conquise.

La contradiction entre cette note et la lettre citée plus haut du général Nivelle était éclatante. L'avis personnel du général Pétain concordait d'ailleurs avec celui du général

Mazel. Dans le secteur de la Ve armée, il se fut volontiers borné à une démonstration, tant l'ennemi apparaissait là fort et averti : fort par le nombre et plus encore par ses défenses souterraines.

Dans ces conditions, je ne pouvais présenter l'après-midi au Comité de guerre [1] un plan sur lequel tout le monde fût d'accord. Je me bornai à faire adopter le principe de la reprise des opérations : le général Nivelle et le nouveau chef d'état-major général devaient se rencontrer le lendemain 30 pour arrêter définitivement le plan des opérations prévues. Le Comité de guerre acceptait d'avance leur plan s'ils se mettaient d'accord. Ce plan arrêté, c'était au général en chef qu'incomberait ensuite l'exécution des opérations.

Je prévins aussitôt le général en chef de la contradiction qui persistait, contrairement à ce qu'il pensait, entre lui et le général Mazel, dont l'avis concordait avec celui du général Pétain. Le lendemain 30 avril, le général Nivelle et le général Pétain se rencontraient à Châlons (comme il était convenu) et me téléphonaient qu'ils étaient d'accord : la Ve armée se conformerait au plan primitif du général Micheler, c'est-à-dire qu'elle attaquerait d'abord au nord de Brimont, et s'emparerait ensuite du fort si la première attaque réussissait. L'opération serait un peu retardée pour qu'on pût parachever la préparation.

Le général Nivelle s'était décidé à diviser l'opération en deux temps pour ne pas aller contre l'avis formel de ses subordonnés et du général Pétain : en outre, l'artillerie lourde ainsi libérée contribuerait efficacement à l'attaque de Craonne qui serait dure.

Quant au général Pétain, il acceptait l'opération, qu'il prévoyait ingrate, avant tout parce qu'elle contribuerait à accrocher et fixer l'ennemi conformément à la demande britannique.

Le 30 avril, le plan des opérations de mai était donc définitivement arrêté par un accord complet entre le général en chef et le chef d'état-major général. C'est ce plan que le général Nivelle allait exécuter librement.

1. Dans cet après-midi du dimanche 29, un Comité de guerre et un Conseil des Ministres se tinrent successivement et ratifièrent les propositions présentées par M. Ribot et moi.

***

Dans l'après-midi du 29 avril, sur la proposition orale du général en chef, qui le matin même avait prévenu par écrit le général Mangin, le Conseil des ministres décidait de remplacer le général Mangin par le général Maistre à la tête de la VIe armée.

Mais dès qu'il eut reçu la lettre du général Nivelle, le général Mangin se précipita au Grand Quartier et fit à son chef une scène si violente que celui-ci l'autorisa à partir pour Paris afin de plaider sa cause auprès du ministre de la Guerre. Le 29 au soir, un peu avant minuit, il se présentait donc rue Saint-Dominique et me demandait une audience immédiate : son sort, me dit-il, était entre mes mains, car le général Nivelle n'insistait plus pour qu'on lui retirât son commandement.

Mais le Comité de guerre et le Conseil des ministres avaient pris leur décision, et il était impossible à aucun gouvernement de se prêter aux sautes de volonté du généralissime.

C'est le 1er mai seulement que celui-ci m'adressait la lettre qui confirmait sa proposition orale; mais les motifs en étaient modifiés : « Au cours des dernières opérations offensives, écrivait-il, le général Mangin, emporté par l'ardeur d'un tempérament militaire, d'ailleurs remarquable, n'a pas apporté dans les calculs de la préparation des attaques, la méthode et la précision indispensables dans le commandement d'une armée. »

Il me fallut donc souligner cette variation dans mon accusé de réception (2 mai) :

« Dans vos propositions orales, répondis-je, vous m'avez déclaré, ainsi qu'au président du Conseil, que vous n'aviez aucun reproche militaire à adresser au général Mangin, mais que vous constatiez qu'à tort ou à raison, il n'avait plus la confiance de ses subordonnés : dans ces conditions, vous estimiez qu'il ne pouvait plus conserver son commandement.

» C'est conformément à ces propositions que le Conseil des

ministres a décidé de prendre la mesure concernant le général Mangin. »

Cette mesure m'avait d'ailleurs beaucoup coûté. J'avais depuis de longues années avec le général Mangin des relations amicales. Je connaissais ses hautes qualités et aussi ses défauts. A deux moments essentiels de sa carrière, alors qu'il me semblait l'objet de préventions injustifiées, j'étais intervenu efficacement auprès de deux ministres de la Guerre, une première fois auprès du général André, une seconde fois auprès de M. Bertaux. Dans le contre-projet que j'avais développé lors de la discussion de la loi de trois ans, je m'étais inspiré, pour le rôle des troupes sénégalaises, des idées de son livre : *L'Armée Noire*, en les réduisant à une échelle plus modeste. Mais le 28 avril 1917, les renseignements qui me venaient de la VIe et de la Ve armée s'accordaient trop avec la proposition du général Nivelle et avec ses motifs pour que j'y pusse faire opposition.

D'autre part, il n'était pas douteux que des fautes graves eussent été commises le 16 avril dans l'offensive de la VIe armée, notamment sur le plateau de Vauclerc. Mais à qui en incombait la principale responsabilité? Le général Mangin accusait l'impéritie du général Blondlat, mais celui-ci répondait qu'au Moulin de Laffaux, où il ne commandait pas, le 1er corps colonial n'avait pas été plus heureux que le 2e corps colonial devant Hurtebise. Le général Nivelle incriminait l'emploi massif et compact des troupes noires en un des coins les plus durs de la bataille : il l'aurait interdit s'il en eût été prévenu. Mais le général Micheler déclarait qu'il avait averti plusieurs fois de ce péril le général en chef et qu'il s'était heurté à une décision préméditée. Le responsable était-il le général Mangin? Mais sur le front de la Ve armée où le général Mazel commandait, devant Craonne comme devant Brimont, l'attaque du 16 avril avait été aussi impuissante, et non moins meurtrière. N'était-ce donc pas à la conception générale de l'offensive qu'incombait la plus lourde responsabilité, et aussi à l'insuffisance des attaques de la Scarpe et de la Somme pour décongestionner le front ennemi devant la VIe armée, aux conditions météorologiques effroyables dans lesquelles, malgré les instances du général Mangin, on avait déclenché

l'offensive? A mesure que les événements prenaient plus de recul, c'est cette dernière appréciation qui prenait plus de vraisemblance.

Dès le courant de juin, j'étais donc résolu à rendre au général Mangin un commandement sur le front. Mais les supérieurs pairs du général Mangin, le général Pétain comme le général Foch, estimaient que, si brillantes que fussent ses qualités militaires, on avait brûlé les étapes en le faisant passer du commandement d'un beau corps d'armée au commandement d'une armée de 450 000 hommes, et qu'il était indispensable de le mettre *provisoirement* à la tête d'un corps d'armée. C'est cette opinion que je traduisais le 28 juin devant la Commission de l'armée de la Chambre, lorsque MM. Abel Ferry et Albert Favre signalaient l'insuffisance des sanctions prises au sujet du 16 avril, ces sanctions que M. Albert Favre appelait spirituellement « des sanctions à la guimauve ». Sommé de mettre le général Mangin à la retraite d'office, je répondis [1] que non seulement je ne le ferais pas, mais que je pensais qu'il serait replacé bientôt à la tête d'un corps d'armée, poste dans lequel il avait rendu des services incontestés.

Toutefois l'agitation dont le général Mangin était le centre et qui m'avait forcé, dans son intérêt même, à l'écarter à quelque distance de Paris, ne me rendait pas la tâche facile, car un chef doit d'autant plus donner l'exemple de la discipline qu'il est plus en vue. Dans les premiers jours d'août 1917, après avoir consulté le général Pétain, et alors que le Comité des trois généraux chargé par moi d'une enquête sur les opérations d'avril commençait à peine ses travaux, j'offrais au général Mangin de le remettre immédiatement à la disposition du général en chef, en l'avertissant que celui-ci estimait ne pouvoir lui confier, *pour le moment*, qu'un corps d'armée. Le général Mangin me répondit qu'il préférerait donner sa démission. Je l'invitai à réfléchir, et quelques jours plus tard, le 14 août, il me confirmait son refus par écrit, estimant qu'après cette disgrâce, il n'aurait plus l'autorité sans con-

1. Procès-verbal de la Commission de l'armée de la Chambre, séance du 28 juin 1917.

teste qui lui avait permis d'obtenir, dans le commandement d'un corps d'armée, les résultats de 1916.

Lorsque à la fin d'octobre 1917, après le désastre de Caporetto, j'envoyai six divisions en Italie, je fus sur le point de faire appel au général Mangin, mais la nécessité, pour aller vite, de recourir à un état-major tout constitué, empêcha ce projet d'aboutir.

Le 17 novembre M. Clemenceau arrivait au pouvoir. C'était un ami et un défenseur du général Mangin. Il lui avait promis de lui rendre immédiatement une armée, et même la VI[e] armée. Ayant consulté les grands chefs, c'est seulement un corps d'armée qu'il lui proposa. Après deux mois de résistance, le général Mangin se résigna : le hasard fit que le corps d'armée qui lui fut confié était précisément le même que celui dont il eût pris le commandement cinq mois plus tôt, s'il avait accepté l'offre que je lui faisais. Il le commandait encore le 8 juin 1918, à la bataille de Courcelles : nul n'ignore qu'après ce brillant fait d'armes, la X[e] armée lui fut confiée.

Mais l'historique de la « question Mangin » m'a entraîné dans une *anticipation*. Revenons maintenant au 30 avril 1917.

***

Si, à cette date, j'avais encore balancé sur les résolutions à prendre dans le redoutable problème du haut commandement, les fluctuations du général en chef à propos du général Mangin auraient levé mes dernières hésitations.

Mais d'autres indices plus graves, comme les incidents Micheler-Messimy, Nivelle-Mazel, Hirschauer-Ybarnegaray [1],

1. Les deux premiers ont été contés plus haut. J'ai passé le troisième, dont on a tant parlé, sous silence parce qu'il n'a entraîné aucune conséquence de fait. Le 25 avril, le lieutenant Ybarnegaray, député, trois fois cité à l'ordre de l'armée, arrivait dans l'après-midi à l'Élysée, venant de l'état-major du général Hirschauer; au nom de ce général, il demandait instamment au Président de la République d'intervenir d'urgence pour empêcher une offensive imminente sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc : sinon la tragédie du 16 avril allait recommencer et le 18[e] corps succomberait inutilement sur les lieux mêmes qui avaient vu le massacre du 2[e] corps colonial. J'étais aux armées : M. Poincaré adressa au Grand Quartier un message téléphoné où il signalait en termes pressants les inquiétudes des exécutants qui considéraient comme

m'avaient montré déjà combien était profonde la crise d'autorité que traversait l'armée française.

L'origine en était lointaine; elle remontait jusqu'au début de la guerre. Elle résultait de l'application draconienne du principe en vertu duquel une opération militaire ne peut réussir que si les exécutants ont en elle une foi absolue. Et certes, ce principe n'est pas sans justesse à condition qu'on le tempère de quelque mesure. Depuis longtemps déjà, les officiers les plus indépendants et les plus clairvoyants se plaignaient de cette sorte de despotisme qui ne laissait le choix aux subordonnés qu'entre l'acquiescement automatique ou la disgrâce; mais jamais ce despotisme n'avait été plus pesant que depuis le jour où le projet avait été conçu d'entraîner l'armée dans la grande aventure de 1917. Le général Pétain lui-même, en janvier 1917, n'avait-il pas été « limogé de la Ve armée, exilé de l'offensive » parce qu'il avait signalé les obstacles du plateau de Craonne. Quelques observations sur la difficulté de tirs de destruction que ne guiderait aucun observatoire valaient au général Fatter une lettre de blâme. Vers la même date, au début de janvier, le général de Fonclare, commandant le 1er corps d'armée, qui devait attaquer le plateau de Craonne,

impossible, à la date fixée, la reprise des attaques sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc. Ce message n'eut aucune influence sur les opérations, car, à l'heure même où M. Ybarnegaray était à l'Élysée, le général Nivelle, après une visite dans les secteurs, avait spontanément décidé de prolonger jusqu'à la fin d'avril les délais de préparation; mais cet incident provoqua chez lui une grande irritation; il procéda à une enquête, en réclamant des sanctions exemplaires. « Le général commandant en chef, déclarait-il, n'a donné aucun ordre, ni fixé une date quelconque pour la reprise des attaques sur Craonne et le plateau de Vauclerc. Aucune autorité sous ses ordres n'a été autorisée jusqu'ici à donner un ordre de cette nature et il n'en a pas été donné. »

Après une rapide enquête, le général Nivelle adressait le 23 avril, à la Présidence, un nouveau message où il affirmait avoir vu lui-même les généraux Duchêne, Hirschauer et Mangin : « Tous trois, disait-il, déclarent sur l'honneur, qu'ils n'ont jamais donné ou reçu aucun ordre concernant la date de l'opération... Ils ont été navrés à en pleurer des faits qui leur ont été signalés... »

Tandis que ce message était transmis à l'Élysée, M. Ybarnegaray revenait à Paris et m'apportait, comme le tenant des mains du général Hirschauer, l'ordre préparatoire *authentique* adressé le 23 avril par l'état-major de la Xe armée au 18e corps :

« Le 9e et le 18e corps d'armée devront être prêts à commencer leur préparation dès le 25 avril au matin. »

ayant fait certaines réserves sur le succès foudroyant de l'entreprise, avait été enlevé aussitôt à son corps d'armée et placé à la tête du 20e corps qui se trouvait au repos à l'arrière. Une mésaventure plus grave était arrivée en mars, pour une raison analogue, au général Claret de la Touche, qui, lui, avait été renvoyé à l'intérieur. Des mesures aussi brutales aboutissent à ce double résultat : les subordonnés se taisent ou approuvent devant le chef, qui se trouve ainsi confirmé dans son optimisme; mais ils avouent leurs inquiétudes à des confidents non qualifiés. C'est de cette double attitude, détestable pour la discipline comme pour le succès des opérations, que notre armée souffrait profondément, à tous les degrés de la hiérarchie, fût-ce les plus élevés. Comme je demandais, vers la fin d'avril à un commandant d'armée pourquoi, estimant chimérique le plan qui lui était imposé, il avait néanmoins affirmé un jour au Président de la République qu'il emporterait à l'heure indiquée tous ses objectifs, il me répondait : « Comment aurais-je pu faire autrement devant le général en chef ? Nous avions l'ordre formel et sévère de ne manifester aucune objection, aucun doute, devant le Président ou un Ministre. »

Ainsi dépression et découragement des troupes, dissensions entre les diverses armes, ressentiment profond et indigné des officiers combattants contre le haut commandement et le Grand Quartier Général, défiance et manque de franchise à tous les degrés de la hiérarchie : jamais l'armée française n'avait traversé une crise morale aussi redoutable qu'au début de mai 1917. Il importait d'y porter remède sans retard.

PAUL PAINLEVÉ

(A suivre.)

L'HOMME ET LE DIEU

— Tiens, Louise, — dit Razaël, à sa vieille sœur qui brodait à côté de sa table de travail, dans la salle d'orgue, — lis ceci...

Et le maître de la musique française moderne, l'auteur de ce divin *Printemps de Mozart* où il a réalisé le tour de force de ressusciter, avec une technique toute neuve, le musicien du XVIIIe siècle, Jean Razaël tendit une lettre.

— De qui est-ce?

— De la princesse Blanche.

Au lieu de saisir l'enveloppe, Louise Éléazar laissant tomber son lorgnon sur sa broderie, se posa les poings aux hanches :

— Et tu en es là aujourd'hui, tu en es à me faire lire des lettres qui sont des morceaux du cœur de cette pauvre femme, des morceaux arrachés pour n'être exposés qu'à toi seul. Tu me les mets sous le nez — « je t'en prie, distrais-toi avec les lettres d'amour de celle qui m'adore ». C'est joli, mon garçon.

— Tu ne comprends rien, riposta Razaël agacé. — Tu juges tout avec ta sentimentalité de vieille fille. Ce n'est pas moi qu'elle aime, d'abord.

— Alors qui? grands dieux!

L'artiste donna un coup de poing dans le manuscrit de sa Sonate qui dormait là sur son bureau, puis montrant les ternes tuyaux d'étain de l'orgue, son clavecin gris à fleurs

roses, la bibliothèque tournante où s'alignaient les dos rouges de ses partitions et cette grande chose ailée en bronze offerte par l'orchestre du Trocadéro, un soir de triomphe, il dit à mi-voix :

— Cela, tout cela.

Louise Éléazar crut à ce geste qu'il accusait cette femme amoureuse d'un intérêt pour sa situation d'homme comblé d'honneurs. Et voyant en pensée la fine princesse de Vingré-Sansterre, et ses grands yeux gris craintifs où voguaient ouvertement les plus nobles rêves, elle se récria, indignée :

— Tu es odieux. Calomnier ainsi cette pureté vivante qui t'immolerait tout! Je l'entends encore me dire ici, à cette place, avec son tic de ramener toujours son manteau de martre sur sa frêle personne : « Je vous aime aussi, Mademoiselle, parce que vous l'avez élevé bien tendrement et que, la première, vous vous êtes dévouée à son génie. Dieu veuille que je puisse le servir, ce génie, aussi bien que vous... »

— Eh bien, oui, c'est cela, c'est ce que je disais, — fit Razaël, vainqueur. — Elle aime mon génie, mon talent, enfin appelez la chose comme vous voudrez, ce pouvoir que j'ai de transposer un monde dans un autre, de présenter la sensation humaine sous la forme du son. J'ai eu ça dans mon sac, en naissant; j'aurais pu avoir un autre don, ou même rien; mais j'ai eu ça, et voilà ce que les femmes cherchent en moi. Aujourd'hui, j'ai quarante ans, et je n'en ai pas connu même une seule, tu entends, Louise, pas une seule qui se soit préoccupée, en m'approchant, de mon *Moi* véritable, c'est-à-dire du pauvre diable que j'aurais été sans cette faculté d'invention musicale. Mais ce pauvre diable, Louise, il vit toujours au fond de mon être, c'est Jean Éléazar, c'est moi!

Louise le contemplait, silencieuse, inévitablement troublée dès que ce frère admirable entreprenait de formuler sa propre psychologie. Voilà plusieurs semaines qu'il vivait en proie à cette idée du dédoublement de sa personnalité. La docilité de la sœur-esclave l'y suivait. Pourtant est-ce que sa figure physique elle-même ne représentait pas la forme de son génie? Mademoiselle Éléazar le vit se lever. Ce grand corps en se détendant se dressait comme celui d'un dieu, et la physionomie des épaules pleines, du port de tête, de la mâchoire

avide, du front droit sous la chevelure crépue correspondait précisément au caractère de son harmonisation, robuste, puissante et parfois brutale; tandis que les yeux petits, bridés, d'une douceur souriante à leur ordinaire, dans leur transparente couleur de réséda, avaient un charme exactement semblable à celui qu'on retrouvait dans la phrase musicale de Razaël. Donc, pensait Louise, l'homme et le dieu faisaient en lui un être unique, indivisible. Pourquoi cette sorte de jalousie de l'un contre l'autre, comme si l'homme avait pâti?

Les mains aux poches, il se traîna jusqu'à la baie vitrée qui donnait sur le petit parc dévasté par octobre. Les peupliers qui composent la parure des jardins dans cette partie de Neuilly-Saint-James, voisine de la Seine, où le frère et la sœur habitaient un pavillon, agitaient, comme des piécettes d'or tremblantes, leurs dernières feuilles. Sans doute cette vision de l'automne si émouvante pour un homme qui atteint la quarantaine sans avoir encore fixé sa vie sentimentale dans une assiette définitive, aiguisa-t-elle l'état de crise où il se trouvait, car il murmura tragiquement :

— Quelle solitude!

Mademoiselle Éléazar, par nervosité, reprit son aiguille, tout en grommelant :

— Ingrat... Ingrat... Je ne veux pas parler de moi, non je ne parle pas de moi. Pourtant, je t'ai assez choyé depuis la boutique de papa jusqu'à aujourd'hui... et d'une façon qui doit bien te faire comprendre que ce n'est pas ta célébrité, pas ta maîtrise que j'ai chéries...

— Évidemment, oui, toi, ma pauvre vieille... Mais la princesse, par exemple, crois-tu qu'elle l'aurait assez dédaigné ce petit bonhomme que j'eusse été sans la musique, le fils du luthier de la rue Sainte-Anne! Ah! là, là... Je suis comme ces femmes qu'on épouse pour leur dot... Sais-tu, la princesse? tu aurais vu cela dans sa lettre, si tu l'avais lue... c'est de ma Sonate qu'elle est éprise. Elle est allée dimanche l'écouter au Concert Moderne. Elle me dit que ma musique prend l'être humain, le désagrège par l'émotion, puis le reforme, lui redonne une substance autre, d'une étoffe plus ample, plus céleste, un corps aux sens décuplés. En somme,

c'est la même théorie que l'on propose pour l'extase des saints. Mais alors, poussée à remonter aux sources de cet influx musical, elle me trouve et veut que cette puissance d'élévation, ce soit moi-même, tu comprends, Louise, elle confond l'Art et ma personne, cet art dont je suis si peu maître, que je ne sais même pas, moi, l'artiste, d'où il me vient...

— Comme tu compliques tout! C'est de la neurasthénie, ma foi. Plutôt que d'imaginer un tel procès, dis tout de suite que tu n'aimes plus la princesse. J'ignore ce qu'il y a entre vous, à ce jour, si tu en es déjà à la lassitude...

— Ce qu'il y a entre nous, se récria vivement Razaël, avec un empressement et une gêne qui démentaient son dire, il n'y a rien du tout. La princesse est une femme dont la société m'a plu beaucoup et voilà...

— Je t'ai vu envisager la possibilité de l'épouser. Vous avez le même âge; tu étais très ému par sa forme gracieuse, ne dis pas le contraire; tu me répétais : « C'est une Tanagra », et quand tu prends ce ton-là pour me parler d'une femme, je sais ce que cela signifie. Tu en étais possédé. Puis sont venues des périodes de mauvaise humeur, de repas taciturnes. Je connais encore le sens de ces attitudes, j'ai l'expérience de tes histoires de cœur, mon garçon; quand une de tes liaisons se lézarde, c'est moi que tu fais souffrir; mais quand tu me reviens bon et gentil comme tu es en ce moment, c'est comme si tu avais mis le mot « fin » au bas d'un roman.

Razaël regarda sa sœur avec un demi-sourire complaisant et se tut.

***

Mademoiselle Éléazar lisait un soir près de son frère dans la salle d'orgue où ils se tenaient constamment, quand on annonça madame la princesse de Vingré-Sansterre.

Razaël qui flânait là depuis une heure, oisif, en proie à son souci, se leva brusquement.

— Je n'y suis pas.

— Oh! — dit seulement la bonne Louise indignée.

Et elle donna l'ordre de faire entrer la visiteuse.

— Je ne veux pas la voir, dit Razaël, en se sauvant; — je n'en puis plus, je la déteste. Elle m'a trop humilié.

A la porte, il se retourna :

— Délivre-moi d'elle, Louise!

Il avait à peine disparu qu'on introduisit la jeune femme. Car c'était encore une jeune femme, cette mince créature hésitante dont les grands yeux timides parcouraient l'énorme pièce, les recoins d'ombre, cherchant celui qui venait de s'enfuir, s'obstinant au clavier de l'orgue où naguère, quand elle arrivait, le musicien se mettait parfois, pour jeter sous ses pas des guirlandes d'harmonies. Au moment où mademoiselle Éléazar se leva pour l'accueillir, elle comprit qu'il n'était pas là.

— Vous êtes seule? — questionna-t-elle d'une voix altérée.

— Oui. Jean est sorti, — mentit la vieille fille, torturée du rôle qu'on lui faisait jouer, mais impuissante à s'en dégager, tant elle épousait étroitement les modalités du cœur de son frère : adoratrice de la princesse, aussi longtemps qu'il l'avait aimée, prête à devenir son bourreau de l'instant que le grand homme souhaitait s'opérer de cette femme.

Là-dessus, elles s'embrassèrent, et la bonne Louise, sur ce baiser, se fit horreur à elle-même. Elle regardait cette douce princesse et se sentait attendrie devant sa victime.

— Tant mieux, peut-être, — murmura cette dernière en gardant la main de Louise Éléazar qu'elle pressait de toutes ses forces; — bien qu'il attendît ma visite et que j'éprouve un peu de chagrin à ne pas le rencontrer puisqu'il y a là une vexation bien intentionnelle de sa part, oui, malgré que j'aie le cœur déçu de ne pas trouver ici celui pour qui je venais, et pour qui...

Elle s'arrêta, sa main quitta celle de Louise Éléazar et vint cacher ses yeux pendant qu'elle balbutiait d'une voix à demi éteinte par la confusion :

— ... pour qui je vis (à quoi bon faire semblant de vous le cacher), je suis presque heureuse de vous voir seule, Mademoiselle. Je viens à vous comme les fidèles que Dieu semble repousser vont à Notre-Dame-de-Consolation. Je voudrais que vous m'expliquiez ce qui se passe en lui, et pourquoi, au moment même où nous projetions d'unir nos vies, après

tant de luttes que j'avais soutenues pour ce dessein contre ma famille, mes frères surtout (par un sursaut d'amour-propre bien naturel chez une pauvre femme abandonnée, elle n'était pas fâchée de rappeler ici la hauteur de sa naissance qui la faisait si lointaine des Éléazar), pourquoi il s'écarte et me fuit? Vous parle-t-il de moi, dites?

— Oui, dit — Louise, avec la sérénité d'un sacrificateur, bien que sa voix tremblât, — il me parle de vous, souvent. Mon pauvre Jean traverse une crise, actuellement, et souffre bien lui-même. On ne peut lui en vouloir. Vous avez eu un tort envers lui, Madame; oh! ne vous récriez pas; je sais la qualité de votre sentiment et qu'il plane au-dessus de tout reproche. Mais il y a dans l'homme plus de susceptibilité que nous ne croyons, nous autres femmes, et même que nous ne sommes capables d'en expérimenter, quoi qu'on dise. Votre admiration pour son génie atteint un degré qui, au lieu de le flatter, le blesse en secret, parce qu'elle semble laisser de côté sa personnalité intime. C'est en écoutant sa musique, et même, à ce qu'il m'a dit, cette fameuse Sonate, que vous l'avez aimé. Alors lui éprouve un sentiment d'envie envers ce génie.

Il y eut un petit silence; puis la princesse acculée à une sincérité qui débordait même les limites de sa réserve dit faiblement :

— Je n'aimais pas seulement son génie, il le sait bien...

Louise Éléazar, qui, sans pouvoir déterminer la précise signification de cette phrase, en devinait au moins la portée, se troubla légèrement. Mais l'instinct qui la pressait de défendre son frère, de le maintenir sur un piédestal dans l'instant même où il pouvait devenir haïssable, lui fit poursuivre :

— Il faut le comprendre. Songez qu'il a été pris par le succès comme par un torrent, dès sa vingt-cinquième année. Car enfin son succès date de sa musique de scène pour *René* à l'Odéon. Vous vous rappelez l'intermezzo — do, si, do, ré, ré, si, que la salle avait entendu avec stupeur, puis qui fut bissé, puis que la troisième fois, elle écouta debout, par respect. De ce jour-là le dieu fut reconnu. Au cercle qui l'entourait, toujours plus élargi, Razaël n'est plus apparu

que comme un phénomène, un être mystérieux, d'une humanité décuplée. Ainsi ce pauvre enfant de vingt-cinq ans, doué de tant d'autres qualités naturelles et charmantes, si gentil camarade, si bon frère, enclin au rire, à l'humour, à la farce d'étudiant, a-t-il dû endosser de force le personnage que le public et ses admirateurs voyaient en lui, gigantesque et surhumain. Combien, moi qui lui servais de secrétaire, ai-je lu de lettres où l'on identifiait absolument les accents si nouveaux, si impérieux, si ravissants de sa musique, avec lui-même, pour en faire un homme pathétique! Pathétique, lui, mon frère! Ah! Madame, que ne l'avez-vous connu à vingt ans! Je ne vous dis pas qu'il n'ait aimé le goût de ce vin-là. Il en a bu au delà de sa soif. Il a épuisé l'enivrement de l'orgueil. Bon gré, mal gré, il a joué le rôle qu'on voulait, et qui au fond le contentait. Mais aujourd'hui, à quarante ans, avec la nostalgie de la jeunesse, lui revient la vision de ce garçon juvénile et rieur que le public a tué, dont les femmes n'ont pas voulu et qui dort toujours au fond de lui-même sous l'être artificiel qu'on lui a fait. C'est l'ancien *moi* qu'il voudrait ressusciter. Mais celui-là vous ne l'aimez pas, Madame, vous ne connaissez que Razaël, le nouveau Mozart. Il vous en veut, car au fond c'est Éléazar qu'il s'appelle.

La princesse Blanche dont les prunelles agrandies disaient le désarroi intime, regardait cette vieille fille au profil sec, toute en gris argent, depuis le velours de sa pantoufle jusqu'à ses cheveux en auréole, et qui parlait de Razaël avec un instinct si sûr. Comme elle possédait par cœur les replis de son âme! Comme elle le lisait naturellement sans effort! Quel avantage a sur les plus grandes passions toujours incertaines et soumises au caprice, l'amour quasi maternel de la femme qui a tenu l'homme enfant dans ses bras! Entre les deux amours quelle revanche de la durée sur la violence!

— Il aurait pu m'expliquer tout cela comme il vous l'a expliqué à vous-même, — finit par murmurer la visiteuse en retenant ses larmes.

— Ce sont choses qu'il faut surprendre plutôt qu'entendre, — prononça Louise Éléazar, impitoyable.

— Mais je ne puis pas le suivre dans l'absurde et lui dire par exemple que le cri déchirant de sa Sonate ce n'est pas

lui qui l'a poussé. Pourquoi cet être divin veut-il retourner au vulgaire!

— Il n'était pas un jeune homme vulgaire, je vous assure, avant que la conception musicale ne se fût produite en lui.

— N'est-ce pas mon droit néanmoins de préférer l'autre à celui-là?

— Pour les perdre tous les deux, alors?

— Vous croyez donc qu'il ne m'aime plus?

Louise Éléazar n'eut pas le courage de répondre; elle laissait ainsi la victime venir toute seule au couteau. Il y eut un silence mortel. Les yeux craintifs imploraient la vieille fille, ils mendiaient un mot, une réticence, un doute, tout plutôt que ce silence qui répandait la mort dans les os de la femme amoureuse. Celle-ci donnait à ce silence pour durer encore, dix secondes, vingt secondes : un démenti viendrait. Il était impossible qu'on ne finît pas par lui dire : « Mais si, vous êtes toujours aimée. » Cependant les secondes passaient et l'on se taisait toujours. Ainsi la vérité la pénétrait toute seule, sans débat possible...

Instinctivement quand elle fut bien convaincue de son horrible malheur, elle se tourna vers la grande architecture de bois et de métal qu'était l'orgue, et crut revoir encore au clavier la silhouette de celui qui, tant de fois, de cette place, alors qu'elle était sa souveraine, l'avait enveloppée dans l'atmosphère passionnée de ses mélodies. C'était donc fini? Razaël ne lui appartenait plus. Pire encore, il la faisait chasser par cette vieille fille orgueilleuse, fière de le posséder toujours!

Il lui fallut se raidir contre le vertige de la douleur pour dire encore d'une voix humble :

— Mademoiselle, faites que je le revoie, je vous en prie. Comment voulez-vous que je vive sans lui? Personne, entendez-vous, personne au monde n'a ressenti son œuvre comme moi. Je l'ai comprise, moi, unique et faible, avec l'âme multipliée d'une foule. Mon cœur a pu contenir tout son art...

Cette agonie d'un amour qui n'acceptait pas de mourir affolait Louise Éléazar. Si bouleversée qu'elle fût, elle ne cédait pourtant pas, ni n'entendait abandonner le parti de son frère. Elle finit par imaginer de dire :

— C'est que nous allons partir. Oui nous partons un de ces jours. Il faut que Jean voyage, Madame. Il est victime de la gloire et aussi du surmenage, de cette fatigue nerveuse de la production cérébrale, si épuisante. Laissez passer quelques mois. Sans doute la crise actuelle sera guérie et il vous reviendra peut-être, moins compliqué, moins hanté par ce dédoublement de sa personnalité que vous n'avez pas daigné comprendre.

— Il est ici, — dit tout à coup la princesse, — je veux lui parler!

— Non, Madame, il est absent, mais fût-il ici qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas le revoir.

La princesse toute crispée murmura d'une voix presque inintelligible.

— Alors, Mademoiselle, dites-lui, je vous prie de lui dire pour moi que si jamais... non dites-lui au contraire que désormais ma vie... ou plutôt ne lui dites rien, sinon que je me suis retirée sans une larme.

Elle gagna la porte. Mais à ce moment le cœur de la vieille fille creva. Sous ses yeux l'amour fuyait la maison, Razaël perdait l'encens le plus grisant qu'il eût jamais respiré et surtout elle éprouvait jusqu'à l'angoisse la douleur de cette pauvre femme, que sa sauvage affection de sœur aînée avait élue entre toutes comme la plus aimante. Elle cacha son visage dans son mouchoir, honteuse de sa faiblesse.

Dans le parc le vent soulevait en tourbillon les piécettes d'or desséchées tombées des peupliers et qui ouataient le terrain d'un tapis fauve et lumineux. On sentait la mousse et la feuille pourrie. Ce sinistre crépuscule d'automne, humide et glacial, dramatisait la nature. Quand les pieds dans cette épaisseur jaune de feuilles, elles furent en vue de la grille, mademoiselle Éléazar bégaya, toute sèche et toute grise dans la brume.

— Je voudrais vous reconduire ainsi jusqu'au bout de la dure étape. Je vous pleurerai, Madame, je vous pleurerai bien longtemps. Vous m'étiez très chère.

La princesse Blanche disparut derrière les panneaux luisants de l'auto où deux roses se balançaient au bord de la glace.



De la fenêtre de sa chambre au premier étage, Razaël avait aperçu la fuite noire de la voiture dans la rue bordée de jardins. Comme s'il avait craint un retour possible de l'ennemie disparue, il attendit encore quelques instants, puis, impatient, descendit enfin vers sa sœur.

Elle était en pleurs, dans la salle d'orgue, accoudée à la table du musicien.

— Des besognes comme celle-là, mon garçon, tu les feras faire par d'autres la prochaine fois. Étrangler de mes mains une chère créature qui t'adore! Non, non, il fallait avoir le courage d'opérer toi-même. Je me tenais à quatre pour ne pas t'appeler et ne pas te la jeter dans les bras.

Mais Razaël nerveux voulait savoir ce qui s'était passé, surtout l'aboutissement de la scène qui lui importait principalement. Louise avait-elle frappé assez fort? Comment la princesse Blanche était-elle partie? Et sa sœur essayant de lui dépeindre la douleur de celle qui l'aimait toujours, il se récria férocement :

— Si j'avais été un pauvre petit musicien obscur, amoureux d'elle et que je me fusse traîné à ses genoux, tu aurais vu l'indifférence de mon idole. Or je puis bien t'expliquer mon cas, à toi, Louise, qui es un vieux camarade. Cette femme qui a été la grande passion de ma vie, je ne l'ai pas aimée en artiste comme elle l'a cru, je n'ai pas mêlé à cette sorte de délire qu'elle me donnait l'excitation de la musique. Ce *Printemps de Mozart* qu'elle se figure qu'elle m'a inspiré, je ne l'ai pas écrit sous son influence; quand je travaillais, même, elle mourait en moi. C'était autre chose. Et après une journée de labeur, je volais à elle comme à une absente. Mon amour était plus que mon art. Mais elle n'entendait pas de cette oreille-là! Elle exigeait au contraire que ce fût mon art qui prît la forme de l'amour pour s'emparer d'elle.

Louise Éléazar fit une restriction :

— Elle m'a dit : Je n'ai pas aimé que son génie...

— Tu n'as pas compris ce que cela signifiait. La preuve en est qu'elle s'est amusée le jour où, par ingénuité, par

simplicité, moi qui la chérissais de tout mon cœur d'homme, mais non pas avec ma sensibilité de musicien, je lui proposais la vie au désert, et d'élever notre bonheur sur les ruines de mon talent. Ce suprême témoignage d'un amour assez violent pour mépriser tout intérêt, toute vanité, tout orgueil sais-tu ce qu'elle y a vu, Louise? Une boutade, un paradoxe d'amoureux. Elle en a ri. Oh! quand je l'ai vue rire de cela, elle s'est effondrée devant moi; de ce moment, tout était fini. Il n'y a même plus d'attrait physique, il n'y a plus rien qui tienne devant la femme qui rit d'un tel dépouillement. Mais elle ne me voulait pas dépouillé de la musique, voilà toute l'histoire!

— Au fond, mon petit, elle n'avait pas tort.

— Louise, — reprit-il accablé, — ce qu'il m'aurait fallu, à moi, c'est une femme ignorante, qui n'aurait même pas soupçonné ce qu'est le génie, qui m'aurait mis en souriant ses bras au cou sans savoir qu'elle enlaçait un musicien célèbre, qui aurait aimé Jean Éléazar, mais pas l'autre. Cette femme là, vois-tu, si simple fût-elle, et dépourvue, et incapable, elle serait descendue plus profondément dans mon âme que les subtiles, les connaisseuses d'art, les cultivées; elle aurait atteint ce que nulle des autres n'a pu rencontrer : mon cœur misérable.

Louise Éléazar était habituée à ces désespoirs de l'artiste, à ces yeux mouillés de larmes, à cette tête se roulant sur l'appui du fauteuil, à la douleur de cette mâchoire sauvage crispée comme un étau faussé. Elle savait les mots qu'il fallait pour apaiser puérilement ces révoltes. Ils iraient faire un beau voyage, tous les deux. Ils fuiraient les femmes, sources de chagrin. On ne verrait que la nature. Personne même ne le reconnaîtrait, lui Razaël. Il serait traité comme n'importe qui. On ne donnerait pas seulement son adresse, de façon que l'incognito soit respecté. La bonne Louise finit même par l'égayer en ajoutant :

— Les tables d'hôtes t'aimeront pour toi-même, mon garçon.

***

Un soleil éblouissant passant comme un lait de chaux sur les maisons blanches au-dessous du ciel indigo, un coup de

mistral qui fit claquer le cache-poussière et le long voile de mademoiselle Éléazar, trois longs palmiers étiques dressant leur tête roussie au bout d'un mât écailleux, ce fut l'arrivée à Cannes.

Laissant à sa sœur le soin de trouver un hôtel, Razaël était tout entier au bonheur enfantin de la comédie dont il jouait le prologue. Il créait un rôle. Il venait ici en obscur professeur de musique. Il avait même poussé le souci de l'exactitude jusqu'à choisir dans sa garde-robe un pardessus assez usagé qu'il portait avec ravissement, se mirant d'occasion aux glaces qu'il rencontrait. La princesse Blanche semblait n'avoir plus laissé de trace dans son souvenir. Il y a dans la tranquillité de l'homme qui a quitté une maîtresse éplorée un large sentiment de vengeance et d'équité satisfaites. Une rupture est toujours le *prætium doloris* d'une offense, même inconsciente peut-être. C'est le contentement d'une rancune chez celui qui s'est lassé le premier. Et considérant, béat sous un palmier de la Croizette, les délicatesses opalines de la mer incolore, le petit fort aérien du Suquet avec sa tour sarrazine et la caravane lointaine des croupes de l'Estérel qui s'abaissent et s'enfoncent dans le lac méditerranéen, il répétait en riant :

— ... Un petit professeur de piano qui a laissé là ses élèves pour venir croquer ses quatre sous dans le midi.

Au bout d'une heure, Louise Éléazar vint le rejoindre, essoufflée, avec une figure de consternation. Les deux hôtels où on lui avait affirmé qu'elle trouverait des chambres, étaient pleins. Elle avait en vain parcouru la ville; même les pensions de famille regorgeaient de monde bien que la saison fût à peine commencée. Il ne leur restait plus qu'une ressource, une certaine villa, située au bord de la Croizette où des gens aisés, mais qui voulaient accommoder leur situation lésée par la vie chère, consentiraient à prendre en pension deux ou trois voyageurs. Elle possédait l'adresse : Monsieur et madame Charlemagne, villa des Algues.

— Si tu avais dit ton nom, mon garçon, nous aurions été sûrs d'une réception enthousiaste, tandis que...

Les Charlemagne furent accueillants; Razaël se fit connaître sous le nom de Jean Éléazar et présenta sa sœur en ajoutant

qu'ils donnaient l'un et l'autre des leçons de musique. Précisément les Charlemagne, bien qu'ayant vendu, toute leur vie, de la bijouterie à Lyon, adoraient les arts. D'ailleurs, dans l'instant même, on entendait le son d'un violon qui chantait faiblement derrière une porte à moulures d'or.

— C'est notre fille, — dit madame Charlemagne, avec un sourire d'aise.

— Oh! un violon! — dit Razaël, en prêtant l'oreille, — mon père en vendait.

— Vous étiez dans le commerce aussi? Très bien, — déclara le père.

Et l'on s'entendit aussitôt sur les prix de la pension.

Là-dessus, même avant de visiter les chambres, il fallut que le professeur, puisqu'il devait y être expert, appréciât le violon. Madame Charlemagne n'en voulait démordre. Et elle finit par pousser la porte à moulures d'or. La fille et l'instrument apparurent ensemble, tous deux figés. Juliette Charlemagne restait l'archet levé, le visage rose, les cheveux rejetés en arrière, avec deux touffes de frisons d'or cachant les oreilles.

— Mademoiselle, je suis confus de cette intrusion, — disait Razaël.

Il faisait toutes les coquetteries possibles pour plaire à ses hôtes. Il apprécia le violon, son bois, ses sons, jusqu'à son veinage, puis la vue qu'offraient les baies vitrées du salon, la clarté des tentures, l'exceptionnelle situation de la villa, bâtie en face des îles de Lérins. Mais plus encore que par tant de frais, il séduisait son monde insidieusement, grâce à ce pouvoir aimable et sûr que possède en soi, à son insu, l'homme célèbre. C'est une longue habitude d'adulation qui produit une grâce virile, l'art de ne se dérober qu'à demi au culte des gens; c'est la certitude des compliments qui en crée l'appel continu; c'est cette aménité supérieure de l'idole devant qui l'encens a trop fumé. Razaël avait beau affecter les manières d'un homme simple, il portait en lui ce caractère d'opulence morale qui charmait.

Le soir, à table, Juliette Charlemagne qui se trouvait à sa droite, sentait en lui quelque chose d'impérieux, de dominateur qui lui fit penser que c'était un grand professeur de

piano, quoique si modeste. Ils causèrent musique. Razaël l'examinait furtivement avec cette religion que les grands passionnés professent pour une jeune fille; il ne lui parlait qu'avec des termes choisis; il n'avançait que des idées délicates et hésitantes; il adoucissait jusqu'au son de sa voix, et il observait, avec un respect attendri d'homme de quarante ans, la fleur de sa joue.

Il voulut apprendre d'elle, d'aventure, si elle ne préférait pas un musicien à un autre. Là-dessus, toute la délirante jeunesse qui tenait cette jolie fille dans une sorte de griserie perpétuelle, qui allumait dans ses yeux étonnés une constante étincelle, éclata. Si elle avait un musicien préféré? Pouvait-on poser pareille question? Il fallait ignorer qu'un seul musicien existait au monde et que ce musicien était Massenet.

— Enfin, Monsieur, est-ce que vous n'avez jamais entendu Manon?

Et les deux mains jointes, son profil incertain tendu comme vers une vision :

— Ah! que j'aurais aimé le connaître!

Puis aussitôt d'un soprano fluet, vacillant, de grisette, elle fredonna :

Adieu notre petite table...

Mademoiselle Éléazar qui avait espéré qu'elle nommerait Razaël, scrutait éperdument son frère, craignant qu'il n'eût éprouvé comme une injure. Mais loin de là. Ses prunelles souriaient, donnant à son masque brutal une douceur irrésistible. Et se penchant un peu vers Juliette Charlemagne, il lui dit à mi-voix :

— Vous avez raison, ce fut un grand musicien, mais vous savez qu'il n'avait pas le visage d'Apollon.

Alors elle, sans même l'écouter.

— Vous l'avez vu, vous peut-être, Monsieur?

Il souriait toujours, curieux de ces enthousiasmes de femmes qu'il avait ainsi l'occasion d'étudier à propos d'un autre. C'était bien là le prestige dont elles s'enivrent. Pour une mélodie qui a caressé leurs nerfs, les voilà idolâtres. Que devient l'homme dans l'affaire? Et il s'applaudissait de

n'apparaître à celle-ci que débarrassé de ce prestige étranger qui au moins ne reléguait plus dans des limbes honteuses son Moi véritable. Car il avait bien trop de science des âmes féminines pour laisser inaperçu le goût que Juliette montrait dès ce premier jour, dès ce premier dîner pour le voyageur inconnu. Il sentait les fusées de son jeune rire, et les élans de son imagination enthousiaste sans cesse dirigés vers lui. Aussitôt seul avec sa sœur il s'écria :

— Quels braves gens! Voilà enfin la simplicité que j'aime.

— La petite joue du violon comme une pantoufle, objecta Louise dédaigneuse.

— Tant mieux, — reprit Razaël, — tant mieux. C'est ce qu'il faut.

Louise Éléazar ne fut par la suite qu'à demi contente d'une telle comédie. Quand elle voyait ces bijoutiers enrichis saisir par le bras son grand homme pour l'emmener prendre le café sur la terrasse blanche à balustres qu'un géranium grimpant fleurissait de touffes roses, elle éprouvait la sensation d'un sacrilège. Ou bien si M. Charlemagne, qui volontiers critiquait le gouvernement, s'oubliait dans une discussion politique jusqu'à nommer Razaël son « cher ami », elle pinçait la bouche avec ce certain air persifleur de qui a un bœuf sur la langue et se gonfle de son secret en face des sots qui ne l'ont pas deviné.

Il n'en était pas moins visible que les Charlemagne raffolaient de Razaël. Juliette ne se gênait pas pour lui déclarer.

— J'adore les gens comme vous, monsieur Éléazar. Décidément, ce n'est qu'avec les Parisiens que l'on ne s'ennuie jamais.

Elle ne voulait plus le quitter. Il avait les plus grandes peines à s'esquiver seul le soir après le train de Paris pour aller à la poste restante délivrer son courrier. Mais chose curieuse, lorsque à lire sous un réverbère ou au café ces lettres adressées au musicien, il était pour un quart d'heure ou deux redevenu Razaël, une hâte le prenait de retourner à la villa des Algues, à ce qu'il appelait « l'atmosphère de bonhomie ». Juliette l'attendait en grattant son violon dans le salon aux moulures d'or. Il le savait et pressait le pas.

Vers décembre, Louise Éléazar parla de continuer le voyage

qu'on devait pousser jusqu'au Maroc. Razaël s'emporta; ils ne pouvaient partir ainsi, non point qu'il s'amusât particulièrement à Cannes; il se défendait même assez bizarrement de s'y plaire, mais on allait donner en janvier le *Printemps de Mozart* au théâtre de Monte-Carlo. Il se promettait un plaisir puéril d'assister incognito à la première représentation. La vie était trop chiche d'inédit pour qu'on perdît une telle occasion de sensations neuves.

***

Lorsqu'en janvier, l'on commença de coller sur les murs les affiches du *Printemps de Mozart*, il questionna Juliette :

— Vous aimez la musique de Razaël?

Elle prit un air expert :

— Oh! il est très fort!

Et ce fut tout. Elle n'ajouta même pas, comme on faisait d'habitude, l'éternel : « Et sa Sonate! » Preuve qu'elle n'en connaissait rien. Mais, là-dessus, il imagina de l'emmener à Monte-Carlo pour son opéra et d'assister ainsi au travail de ses harmonies, sur la rudimentaire sensibilité musicale de Juliette. Il se flattait d'une victoire de son œuvre. Loin de s'opposer à ce petit voyage, le père et la mère Charlemagne se montrèrent confus de tant de politesse. Même ils s'obstinaient à payer d'avance le prix de billet de Juliette. « Car, disait le bonhomme, on sait bien ce qu'est un professeur de piano. »

Mademoiselle Éléazar dut intervenir :

— Nos parents ont gagné quelques rentes dans la lutherie, — expliqua-t-elle, — et vous pouvez laisser à mon frère le plaisir de faire les frais de cette partie.

— Bon, — se dit à part soi madame Charlemagne, — ceci m'aide à comprendre le nécessaire de toilette monté en or et les petits diamants des boutons de manchette que j'ai surpris dans sa chambre.

Et elle redoubla d'estime pour M. Jean.

Au dernier moment, Louise qui devait être de la fête accusa ses rhumatismes de ne pas le lui permettre. Elle resta. On vit donc la fine Juliette dans son tailleur fauve, partir

bavarde et rieuse aux côtés du professeur dont la haute stature devait s'infléchir un peu en l'écoutant. Les deux femmes, qui, de la terrasse à balustres, les suivaient sur la promenade courbe, se jetèrent un clin d'œil sans rien dire.

— Parlez-moi de vos élèves, — demanda Juliette dans le train.

Il se sentait en verve; loin d'être pris de court, il inventa mille histoires; il les appelait de noms élégants : Paulette, Monique, Dorine.

— Vous devez me trouver sotte auprès d'elles, — articulait Juliette d'un air chagrin.

— Non, c'est elles que je trouve sottes auprès de vous.

Le train passait sous des arches de roches rousses dont le pied rugueux trempait dans la mer. Elle paraissait un lac de satin bleu qu'un faible machinisme aurait légèrement agité. Déjà entre cette eau invraisemblable et la côte aux roches couleur de feu, on était au théâtre.

Razaël vivait dans une exaltation assez singulière. L'amitié que lui montrait cette fraîche Juliette, ce plaisir qu'elle prenait ostensiblement à sa présence, sa coquetterie donnaient de l'encens à l'être qui, en lui, n'en avait jamais eu. Lorsqu'il l'eut installée à ses côtés aux fauteuils, avec des soins discrets et timides de vieil expert de l'amour que la confiance d'une jeune fille terrifie secrètement, il attendit en rêvant les premières vagues symphoniques de son Ouverture, dont on a dit que la *Sonate à la Reine* en était seulement la semence. Il songeait à ces années où il n'avait jamais aimé que dans le doute, sentant le baiser de la femme passer comme au-dessus de lui, tendu en somme à ce génie qui n'était pas lui-même. Mais quand l'harmonieuse introduction du *Printemps de Mozart* se déchaîna sous le plafond boursouflé de dorures et que cette orchestration qu'il avait en un temps portée en lui roula de nouveau jusqu'à son âme, l'étonnant comme s'il ne la reconnaissait pas, il se mit à scruter Juliette. Et il vit ses yeux braqués sur le collier de perles d'une jeune femme à la nuque brune, assise à l'autre rang.

Pourtant vers la fin du premier acte, au moment où la soprano légère chante la ballade à cinq temps que l'on a considérée comme la plus victorieuse hardiesse moderne et

la plus séduisante, il ne se tint pas de se pencher vers Juliette en lui demandant :

— Êtes-vous contente?

— Oui, — répliqua-t-elle, — d'être auprès de vous.

Interdit, figé, doutant d'avoir compris, il dit en la dévorant du regard :

— Quoi?

Et elle se répéta, tranquillement, audacieusement avec cette sorte d'inconscience des jeunes filles très gardées qui s'abandonnent à un sentiment comme on se lance dans un abîme, les yeux bandés. Elle avait même un air de fermeté, de décision qui précisait irréfutablement son intention. Razaël des deux fut certes le plus troublé. Il balbutia :

— Vous êtes gentille.

Mais la tête lui tournait. Il crut sentir dans ses bras la fraîcheur de ce jeune corps. Et en même temps il était éperdu à penser que les parents Charlemagne lui avaient confié comme une pupille cette périlleuse petite fille.

A l'entr'acte, il aurait voulu s'enfuir, craignant d'être reconnu du chef d'orchestre. Mais Juliette que cette salle exaltait et grisait le retint. Avec l'assurance d'une fille riche qui aime un homme pauvre, elle lui demanda sans pudeur pourquoi il ne s'était jamais marié.

— C'est qu'autrefois, — plaisanta-t-il, — j'étais trop jeune et qu'aujourd'hui je suis trop vieux.

Vieux, lui! Et elle eut un rire qui coula dans les veines du grand homme comme une fontaine de Jouvence. Au surplus il n'avait pas dû manquer d'occasions parmi toutes ces jeunes filles auxquelles il enseignait le piano, cette Dorine, cette Paulette.

Sans répondre, il revint à sa pièce. N'aimait-elle pas cette musique de Razaël?

— Vous savez, — répliqua-t-elle, — quand on a entendu *Manon*!

Il souriait en la regardant. Elle était le Matin. Elle était l'Aurore. Sa vie avait tout le mystère du fleuve à sa source. Elle représentait non point le don qui est fini, mais la promesse qui n'a pas de mesure. Dans le chaos de toutes les richesses où plus tard la maturité fait son choix, son âge avait respecté

le désordre et elle respirait encore dans cette ignorance de soi-même, ombre plus enivrante que la lumière. Or Razaël qui n'avait pas encore connu de vraie jeune fille se laissait fasciner justement par cette obscurité que déjà tourmentait l'Aube.

Au second acte, alors que visiblement le public était extasié, arraché à lui-même par la mélodie à trois harpes qui dessine l'entrevue du jeune Mozart et de la Reine, la main timide et tendre de Juliette se glissa à son bras, s'y accrocha.

— Cet opéra, c'est gentil, évidemment, — murmurait-elle, — mais je m'amusais plus dans le train tout à l'heure quand vous me racontiez vos leçons de piano.

Il sentit comme un grand miracle se faire en lui. Il existait enfin. Il connaissait la plénitude de la vie humaine sans qu'il y eût au plus intime de son cœur un visage chagriné dont l'amour affectât de se détourner hautainement. C'était ce visage souffrant qui se crispait naguère quand la princesse Blanche écoutait Razaël à l'orgue et que des pleurs d'admiration se formaient dans les beaux yeux angoissés de la douce femme. Aujourd'hui le sourire amoureux de Juliette s'adressait enfin à cette triste figure, la dédommageait de ses vingt années de mortifications.

— Ah! Juliette, — prononça-t-il tout tremblant, — pourquoi n'ai-je pas dix ans de moins!

***

Le bijoutier se montrait aussi engoué du professeur que sa fille. Et un jour, en honnête et brave homme qui prévient les réticences d'un amoureux peu fortuné, il la lui offrit en mariage, tout en causant sur la Croizette.

Razaël en pleurait. Tant de confiance, de simplicité l'anéantissait. Seulement lorsque le Papa Charlemagne parla de la dot de Juliette, il l'arrêta net. Il n'en voulait pas. Ses leçons lui rapportaient gros. Il y avait aussi la fortune de ses parents. Il n'avait nul besoin de l'argent de Juliette. Pas un sou. Ce trait parut prodigieux à la famille. Il mit le comble à l'estime qu'on professait déjà pour Jean Éléazar. Il acheva de gagner

madame Charlemagne qui avait désapprouvé jusque-là ce mariage mal assorti.

Le bonheur de Razaël confinait à la folie. Durant des heures, il ne se lassait pas de regarder Juliette, le reflet des mèches blondes sur son oreille d'enfant, le rire qui dormait dans le bleu de ses yeux, la fleur de sa joue. Tout cela était à lui ! Et quand il songeait qu'elle l'aimait en ignorant sa célébrité et son génie, devant un tel désintéressement il avait des larmes de gratitude, de religion.

N'y tenant plus, un soir, dans le salon qui s'ouvrait en face des îles violettes, pour la première fois, lui qui s'était toujours dit passable professeur mais très mauvais exécutant, se mit au piano. Il étouffait d'harmonies inexprimées. Il joua son amour, la forme de Juliette, le désir sacré qu'il avait d'elle. De nouveau la fraîcheur de Mozart, absente dans sa sonate, renaissait avec une saveur inconnue. Juliette interdite s'approcha du clavier. Si puérile qu'elle fût, elle était prise et roulée dans ce torrent de sensations célestes.

— C'est trop beau, c'est trop beau, — prononça-t-elle.

L'artiste les yeux luisants de plaisir se repaissait inconsciemment de cette délectation supérieure qu'elle manifestait par tout son être frémissant.

— C'est de Razaël, — dit-il.

— Oh ! cela c'est beau !

— C'est peut-être en effet ce qu'il a fait de mieux.

Et le musicien souriait en dedans, souriait à ce qu'il venait de jeter dans l'univers, de neuf et de vivant et que, machinalement sa mémoire enregistrait déjà en vue de l'immortalité. Juliette l'entendit en fredonner la phrase principale dont en même temps son pouce balancé décrivait dans l'air le dessin. Puis, soudain, devant cet air émerveillé qu'avaient les yeux béants, les narines et les lèvres palpitantes de Juliette, il eut violemment la tentation de crier : « C'est moi Razaël ! » Il souhaita d'être admiré dans son art par cette petite amoureuse, et de posséder jusqu'à la dernière parcelle de cette âme enthousiaste. L'aveu était sur ses lèvres. Mais par raison il domina cette envie. Ne valait-il pas mieux conserver toute pure l'affection vouée au pauvre professeur de musique, bien autrement puissante et substantielle que l'idolâtrie d'un talent ?

Mademoiselle Éléazar objectait :

— Il serait temps de l'avertir. Tu la trompes cette petite. Tu as abusé de la confiance magnifique de ces gens-là et le soir de tes noces tu emmèneras abandonnée corps et âme à un personnage feint une enfant dont tout l'amour a été un acte de foi envers toi!

— Quelle erreur! J'agis au contraire par raffinement de sincérité, et elle m'épousera mieux ainsi, car le personnage feint c'est celui que les autres ont eu, c'est Razaël.

Il n'en démordit pas. Les bans furent publiés sous le seul nom de Jean Éléazar, artiste musicien, et la comédie se continua jusqu'au mariage. Les amis du grand homme s'y prêtèrent. Ses témoins venus de Paris étaient un membre de l'Institut et le plus célèbre chef d'orchestre des Grands Concerts, assez intimes l'un et l'autre pour que Razaël pût les faire entrer dans son plan, qui les amusa d'ailleurs follement. Cette expérience psychologique d'un des leurs, cette histoire de dédoublement de personnalité, ce transfert de la vanité du plan intellectuel au plan sensitif, devaient les ravir. Ils poussèrent même la conscience de leur rôle jusqu'à affecter chez les Charlemagne plus de jovialité qu'il n'en aurait fallu pour séduire d'anciens commerçants qui, bien que n'étant pas du monde, ne se trouvaient pas pour ce fait en situation de l'ignorer. Après le repas le chef d'orchestre joua des airs d'opérette, et le membre de l'Institut se montra empressé près de mademoiselle Éléazar, qui devait rentrer à Paris par le même train que lui pour s'installer seule au pavillon de Saint-James pendant les longs mois de voyage des nouveaux époux.

Razaël, tremblant de passion et de bonheur, emmena dans la nuit une petite épouse aveugle et tranquille, qui ne savait même pas dans quels bras elle se jetait. Chaque fois que le désir avait mordu l'artiste de se montrer plus grand à elle, de lui révéler qu'elle aimait un dieu, et c'était de plus en plus souvent maintenant, il avait étranglé cet orgueil par celui d'avoir conquis sans ce moyen, à quarante ans, une fille adorable. Ce soir il se serait loué de sa ténacité si l'enivrement de sentir sur sa poitrine sa jeune proie vaincue, lui eût laissé le don de réfléchir.

***

La dernière vision de France que garda Razaël fut le tailleur blanc et le voile de tulle de sa chérie sinuant parmi les barriques vineuses de la Joliette, pendant que derrière eux, entre la cathédrale grise toute gonflée de ses coupoles byzantines, et l'obélisque aérien portant sur la colline la Vierge d'or s'étalait, en nappe de toits d'un orange sali, la cité universelle. Ils passèrent au bastingage le temps de franchir les eaux unies de la rade. A la première secousse profonde qui balança le bateau l'idée d'un naufrage où il pourrait perdre son paradis le troubla.

— Tout bonheur est court, après tout, — pensa-t-il. Et il emmena Juliette en l'enlaçant, vers la salle à manger qui déjà était pleine.

Au moment où ils s'assirent à table, la jeune femme se sentit très observée. Il y avait surtout dans un groupe d'hommes seuls, là-bas, des chuchotements. Juliette voyait des yeux dévorateurs s'ouvrir sur elle, sur son mari, et cette attention singulière se communiquait de proche en proche. De-ci, de-là les paupières des convives se levaient et c'était alors un regard persistant; puis le chuchotement courait toujours, finissant dans un silence général. De son solide appétit, l'artiste mangeait sans rien voir, affirmant, rien que dans le jeu de sa mâchoire, sa force.

Tout à coup, un jeune homme dans le groupe du bout de la table, se leva, coupa net les anémones rouges au poil noir qui garnissaient un vase devant lui, en fit une poignée qu'à deux mains, en avançant de quelques pas, il jeta sur la serviette du compositeur.

— A Razaël! — cria-t-il.

Tout le monde se leva : une femme imita le geste de ce jeune admirateur du Maître et lança des roses. Un léger tangage, qui vous dérobait perfidement l'équilibre, forçait les gens de s'agripper aux fauteuils, mais ils ne cessaient pas de répéter dans un murmure adorateur :

— Razaël! Razaël!

Lui riait largement de toute sa figure puissante : ses yeux

à l'éclat tendre, se bridaient et se plissaient de plaisir. Il retrouvait après une longue absence un ami ancien secrètement cher : le public. La stupéfaction de Juliette qui à ses côtés, béante d'abord, répétait maintenant : « Mais dis-leur donc que ce n'est pas toi, dis-leur qu'ils se trompent », raffinait encore son régal. C'était ainsi qu'il avait rêvé de lui dévoiler le dieu, dans une sorte d'apothéose. Et il prolongeait exprès ces instants magnifiques.

Enfin il eut pitié de son insistance :

— Mais non, ma chérie, ils ne se trompent pas.

Les yeux de Juliette s'ouvrirent sur lui démesurément et le terrifièrent par leur durcissement de souffrance. Alors, il s'étonna. Quoi donc? Elle ne jouissait pas de ce triomphe, elle n'avait pas un vertige, pas un enivrement à connaître sa grandeur soudaine, à se savoir l'épouse d'un génie?

Razaël la vit pencher sur son assiette son profil mièvre à la joue enfantine. Elle semblait réfléchir éperdument. Sans doute elle se retraçait à elle-même son roman étrange. Elle se revoyait furetant, petite logeuse indiscrète, dans la chambre du locataire, intriguée des nécessaires en cuir fauve, des flacons de cristal armés d'or, des brosses au dos d'argent. Puis elle se rappelait peut-être la mélodie délicieuse dont il avait dit : « C'est ce que Razaël a fait de mieux. » Mais alors ce n'était pas *lui*?

Elle en laissa échapper le cri imperceptiblement.

— Alors, ce n'était pas *toi*.

Elle sentait pour la première fois depuis leurs semaines d'amour qu'il se désappliquait de son être à elle pour se donner à ses admirateurs. Son mari fut soudain l'étranger dont on ignore tout et il cessait de lui appartenir. En effet, Razaël ne s'apercevait même pas que son pauvre visage se décolorait, qu'elle défaillait presque. Il serrait des mains, reconnaissait des exécutants de ses concerts, tout le groupe d'instrumentistes, ici réuni, qui s'en allait à Alger pour une série de grands concerts.

— Nous donnerons d'abord votre Sonate, Maître.

— Attention à l'adagio, mes enfants, le mouvement en est souvent mal marqué.

Pendant que du manche de son couteau, sur la table, il

indiquait les premières mesures de cet adagio à la déchirante mélodie, Juliette se leva doucement, s'agrippant aux lambris de la salle à manger pour gagner le pont. Tout d'abord, attiré par ces regards pieux qui le dévoraient, repris et roulé par l'idolâtrie de ces musiciens, de ces gens du monde, il la laissa s'éclipser; mais inconsciemment, presque aussitôt, il eut le sens que cette présence chérie lui manquait. Il la chercha des yeux. Elle s'engageait déjà dans le petit escalier ripoliné qui menait à l'air libre. Ce fut là qu'il la rejoignit.

— Laisse-moi, — murmura-t-elle, — il me semble que je ne te connais plus.

Le bateau avait l'air balancé en un point fixe au milieu de la chevauchée infinie des vagues glauques. La côte avait disparu. Un vent infernal avec une sorte de méchanceté vous souffletait et vous glaçait. L'immensité du ciel était devenue grise. Razaël abrita la chaise-longue de Juliette dans un saillant des cabines, enveloppa la jeune femme de toutes leurs couvertures. Mais elle restait morose devant ces soins. Peu s'en fallait qu'elle ne l'appelât Monsieur avec cérémonie et timidité.

— Vois-tu, — expliqua-t-elle enfin, — il y a maintenant toute une partie de toi-même que je n'ai pas épousée. Je n'ai jamais épousé Razaël. Pourquoi cette comédie?

Il essaya de lui faire comprendre son désir de soustraire aux entachements de la vanité, du snobisme et même de la puissance musicale, son grand amour.

Là-dessus elle s'obstinait.

— J'ai tant aimé Jean Éléazar, que je ne peux plus aimer celui qui se substitue à l'être de mon choix. Pourquoi es-tu grand et célèbre? Que m'importe à moi?

— C'est vrai, — finit-il par prononcer avec aigreur, — tu n'aimes pas ma musique.

Elle attira sa tête tout près d'elle.

— Quand même tu aurais écrit *Manon*, entends-tu, et quand même tu aurais écrit *Werther*, je ne t'aurais jamais autant aimé que je n'ai aimé le pauvre professeur de piano que j'ai cru que tu étais.

***

Ils voyagèrent pendant treize mois, allant à l'aventure entre le Maroc et la Tunisie, s'improvisant une vie singulière, rompant avec toute habitude comme pour renaître en l'honneur de leur amour. Louise Éléazar en sa solitude se demandait s'ils reviendraient jamais, lorsque enfin ils écrivirent que la santé de Juliette s'altérant, les médecins de Tunis conseillaient le retour.

Ce fut un matin d'avril qu'ils débarquèrent avec leurs malles dans le petit parc aux bourgeons verdissants. Louise Éléazar et Razaël dirent les banalités usuelles, indispensables à qui se retrouve après une longue séparation. Puis ils se regardèrent, ayant l'un et l'autre, aussi sincèrement que possible, leur âme au fond des yeux. Louise chercha le bonheur éperdu dans ceux de Razaël, mais elle ne put dire que :

— Comme tu parais fatigué de ce voyage!

Elle le trouvait vieilli et changé, lui s'en aperçut et parla aussitôt de la pénible traversée en ajoutant :

— C'est surtout cette pauvre Juliette qui en a souffert.

Juliette était là, c'est vrai, donnant des ordres au chauffeur pour les bagages. Louise l'embrassa, l'interrogeant sur sa santé; est-ce qu'il était bien question d'un bébé? Oui! Oui! Alors il y eut une explosion de joie et mademoiselle Éléazar l'enlaça de nouveau, mais avec un tout autre sentiment cette fois, comme un être sacré.

— Il faut qu'elle aille immédiatement se reposer, la pauvre petite!

Razaël vit les deux femmes s'éloigner et monter ensemble. Alors il erra pensivement dans la maison, ouvrit la salle d'orgue. Le grand visage d'étain encadré de chêne qui représentait pour l'artiste une physionomie vivante, apparut, accueillant. Pourtant ce ne fut pas vers l'orgue qu'il se dirigea. Son bureau l'attirait. Il prit le manuscrit de sa Sonate et relut l'adagio. Puis, en sourdine, au piano, essaya des harmonies qu'il avait crayonnées sur son calepin. La porte s'entre-bâilla, la silhouette grise de Louise Éléazar

s'avança doucement. Elle se tint debout auprès du piano, souriant affectueusement à son grand homme revenu.

— Eh bien, tu es heureux, mon garçon?

— Oui, très heureux, — dit Razaël.

Et en effet, bien que sa réponse n'eût pas le feu d'une explosion de bonheur, une expression de contentement se réinstallait sur ses traits, dans ses yeux tranquillisés.

— Je crois que je vais travailler, — ajouta-t-il. — C'est en pleine Tripolitaine que j'ai eu l'idée d'une machine que j'appellerai la *Symphonie parisienne*. La nostalgie des lieux nous en donne une perception plus aiguisée, douloureuse. C'est en pleurant Paris, là-bas, que j'en ai vraiment entendu les grands bruissements, la chanson sourde. Tiens, j'ai ici une coulée des sons du boulevard qui étonnera bien des gens.

La fine mouche qu'était Louise, posa une question bénigne :

— Qu'en dit Juliette?

— Juliette? — reprit le mari avec un sourire de satiété, plus que de fatuité, — Juliette ne dit qu'une chose : « Embrasse moi ». Voilà tout ce qu'elle sait.

— Elle t'aime tant! déclara la vieille fille, croyant provoquer un peu d'abandon sentimental chez son frère. Mais celui-ci, à cent lieues déjà de Juliette, tira du piano, en épiant la surprise de Louise, des arpèges bizarres et discordants que soutenaient des basses unies.

— Écoute! — disait-il, — reconnais-tu les cornes des taxis et le gémissement des autobus?

***

Razaël, en effet, se mit au travail comme un affamé se met à table, dévoré d'envies et de désir. Louise et Juliette sortaient ensemble pour la layette. La vieille fille, s'attendrissant à l'idée de ce petit bébé, menait les achats, mais Juliette y apportait une sorte d'indifférence, laissait faire, semblait, au long des stations dans les magasins, n'y chercher que la possibilité d'un cadeau pour Jean. Après le désert, la ville lui paraissait agréable parce qu'on y pouvait contenter les fantaisies de Jean, son amour des bonbons rares, des

confiseries singulières, des lingeries masculines de haut luxe. Elle aurait couru Paris tout le jour pour la joie de lui rapporter le soir un petit présent. Et quand il avait développé le paquet et dit les mots d'usage, elle répétait son éternel « Embrasse-moi » qui faisait rire mademoiselle Éléazar.

Souvent possédé par l'harmonisation terrible de sa symphonie, Razaël regardait distraitement le discret témoignage d'amour et l'oubliait ensuite dans un coin de la salle d'orgue. Une fois même, triomphant de ce qu'il avait mis debout dans sa journée, ivre de ce tableau musical qu'il venait de peindre et savourant déjà l'admiration, la stupéfaction que déchaînerait cette page, tout au moins chez les grands initiés, il alla s'installer aux claviers, sans même goûter aux friandises que lui présentait Juliette.

— Tiens, écoute cela.

Elle écouta. Tout l'orgue était en jeu pour exprimer les diversités mélodiques de la nuit parisienne. Razaël avait accompli là un tour de force d'écriture; sa science avait fait un bond. L'amoureuse Juliette s'appliquait à comprendre, mais l'œuvre dépassait son cerveau léger. Bientôt son attention dévia de ce tonnerre composé de mille douceurs, qui remplissait la salle, au visage adoré que les réflecteurs mettaient en lumière avec sa chevelure africaine, son front génial, ses yeux magnétiques. Elle se rappelait leurs premiers jours d'union et comment ce grand séducteur, par le seul charme de sa maturité élégante, l'avait anéantie dans une aveugle tendresse, pour toujours. Quel délire! Jamais deux êtres ne s'étaient tant aimés. Juliette défaillait rien que d'y songer aujourd'hui. Et elle revoyait cette tête puissante dans les coussins rouge sang de leur hôtel à Marseille. L'encens sortait tout seul de son pauvre cœur consumé. Allait-il finir? Allait-il finir? Elle n'entendait plus qu'un immense brouhaha. La symphonie trop large se meurtrissait aux murs trop étroits et les sonorités se refoulaient, grondantes. Lui, le maître des éléments se complaisait à cet orage. La petite épouse était bien loin de lui! Pourquoi tant de bruit, se disait-elle, quand ses deux bras autour de mon cou suffiraient?

Il se redressa frémissant, alors que l'air vibrait encore sur la dominante. Il était transfiguré; ses prunelles jouisseuses

buvaient de la gloire. Le dieu renaissait magnifiquement et regardait autour de lui, avide de louange.

— Aimes-tu cela, Juliette?

— C'est joli, — dit Juliette en se glissant contre sa poitrine, — mais... embrasse-moi.

La mâchoire de Razaël se crispa. Il prit dans ses mains les fragiles épaules de Juliette, la contempla longuement, avec une sorte de commisération, puis après un baiser rapide la renvoya.

— Laisse-moi travailler...

Mais il retomba sur son bureau, la tête abattue avec la sensation d'un désert s'étendant autour de lui. Son chef-d'œuvre, cette page symbolique venait de tomber dans le néant sans écho, sans rejaillissement possible. Quelle sécheresse! quelle aridité! Pas un de ces cris sincères qui, naguère, le caressaient si délicieusement lorsqu'il sentait une âme passionnée mise en branle par sa musique. Pas une de ces larmes qu'il se glorifiait de tirer des paupières des femmes, rien que par certaines combinaisons harmoniques. Il souffrait comme un créateur qui a enfanté dans le vide. Mais au fond de sa nuit, deux grands yeux gris apparaissaient, tout seuls, comme deux fleurs coupées de leurs tiges, des yeux angoissés par l'admiration et l'idolâtrie; c'étaient ceux que la princesse Blanche fixait sur lui autrefois, quand il venait de lui jouer l'intermezzo de *René* ou l'adagio de sa Sonate.

Alors il songea que, lorsqu'on exécuterait pour la première fois la *Symphonie Parisienne*, aux Concerts Modernes, elle serait assurément présente. Et en connaisseur de soi-même, il faisait le décompte de toutes les singularités géniales de rythme, d'accidents, accumulées dans cette œuvre saisissante, dont il l'étonnerait pour forcer la femme trahie de frémir encore d'adoration en l'écoutant.

A partir de ce jour, il entreprit de recevoir davantage. Il réunissait maintenant aux fins de journée des amis, des musiciens connus, mais aussi et surtout des jeunes, et il leur expliquait la conception de sa Symphonie avec une sorte de gourmandise des louanges, des adulations qui l'amenait à de petites roueries pour en obtenir.

— Tu délaisses bien Juliette, mon garçon, — lui dit un

jour mademoiselle Éléazar. — Sa tendresse réclamerait plus de soins.

Razaël eut une explosion d'orgueil meurtri.

— A-t-elle des soins pour mon métier, elle qui se plaint? S'inquiète-t-elle de ce que j'endure pour mettre au monde mon œuvre? Sais-tu qu'il est moins facile de faire une Symphonie qu'un enfant. Son état, son état, eh bien oui, son état est touchant, mais le mien? Est-ce qu'elle s'intéresse à mes insomnies, à mes doutes, à mes combats? Elle n'a seulement pas l'air de soupçonner que ce qui sort de moi en ce moment, ce sera une des plus grosses machines de la musique moderne, comme ma Sonate, plus que ma Sonate. Ça lui est égal. Pire, elle aimerait mieux me voir tourner un piano mécanique ou vendre des doubles croches aux petites filles que créer une œuvre immortelle, parce que, dans son égoïsme, elle me mutile; elle est et reste Charlemagne jusqu'aux moelles et déteste tout ce qui me grandit, m'élevant ainsi au-dessus d'elle, m'arrachant à elle.

— Mais tu l'as voulu, mon garçon, tu dois être satisfait. Tu en avais assez d'être aimé pour ton génie, tu reprochais aux femmes de n'avoir jamais recherché en toi le pauvre diable que tu aurais été sans le talent et tu accusais la princesse d'être amoureuse de ta Sonate. Eh bien tu l'as tentée l'expérience de ton dédoublement. On l'a aimé le pauvre diable, et tellement qu'aujourd'hui il est le seul; l'autre n'existe plus. C'est une gloire aussi ce résultat.

— Ma vieille, — dit Razaël, — il faut avoir plus de bonhomie dans la vie. J'ai traversé une crise, oui c'est vrai. Quand cette idée-là, qu'il ne séduit que par son talent, s'implante dans la tête d'un artiste, c'est un doute affreux, exaspérant. J'en ai plus d'une nuit trempé de larmes mon oreiller. Mais ce doute a l'exagération des obsessions morbides. Au fond, la chaleur de ma tendresse pour les femmes que j'ai chéries était la même que celle qui animait mon art. La preuve en est que lorsque je me suis senti envahi par l'amour de Juliette, je lui ai improvisé à Cannes, la plus amoureuse mélodie de toute mon œuvre. On n'est pas double, ma pauvre vieille. Tu aurais dû me le faire comprendre, et c'était la princesse qui avait raison.

— Tu me disais : « Délivre-moi d'elle! »

— Ah! oui... Des mots comme on en a dans toute extraordinaire passion... Mais vois-tu, Louise, cette femme-là était la plus divine oreille qui ait jamais reçu ma musique. Tout mon public, celui qui me choie et m'adule et qui boit avec enivrement la liqueur que je lui verse, pourrait n'avoir jamais existé et je n'aurais pas pour cela produit en vain si la princesse Blanche m'avait été donnée seule pour vibrer à mon œuvre. Je la sentais si frémissante en m'écoutant que c'était dans sa frêle personne nerveuse et infinie que je trouvais seulement la beauté de ce que j'avais écrit.

— Eh bien, mon garçon, ce qui est fait est fait. Je te conseille de penser un peu moins à la princesse et de t'occuper plus de ta femme qui d'ici quatre ou cinq mois t'aura donné un fils.

Razaël ne répondit rien. Il restait debout devant l'orgue, perdu dans sa réflexion silencieuse, et Louise l'entendait respirer lourdement, comme un dieu blessé.

***

— Qui est cette dame? — avait demandé Juliette en découvrant un jour dans les papiers de son mari la photographie d'un visage aux prunelles élargies dont l'expression lui semblait belle, mais obsédante.

— C'est la princesse de Vingré–Sansterre, une de nos amies, — avait répondu Louise Éléazar.

Plus tard Juliette avait reconnu le même visage dans une autre photo minuscule représentant un groupe et que portait un petit cadre rond sur le bureau de Razaël.

— Pourquoi ne vient-elle jamais?

Juliette avait posé cette question d'un air naïf et personne n'aurait pu se douter de l'instinctive et douloureuse inquiétude qui s'éveillait en elle à cet instant. Elle-même n'avait pas la notion de ce qu'elle éprouvait. Il arrive que les natures peu réfléchies et mal habituées à faire jouer leur raison soient plus sensibles que d'autres aux éléments secrets d'une réalité quelconque, et qu'elles parviennent à la con-

naissance de ce qu'on leur cache par des moyens qui ne sont pas les procédés ordinaires du cerveau. Aucune déduction n'aurait valu pour Juliette l'extraordinaire émotion qu'elle avait ressentie à voir dans cette image les yeux avides et mélancoliques de la princesse Blanche. Même l'embarras de Louise Éléazar acculée à donner des explications la rendait moins soupçonneuse que le coup dont ces yeux l'avaient frappée.

Alors, observant que cette amie paraissait oubliée et même qu'on en faisait mystère, elle entreprit, avec des ruses, le siège de l'impénétrabilité de Razaël à ce sujet. C'étaient de temps en temps des « Quand la princesse de Vingré-Sansterre venait ici... », des « Ne trouves-tu pas que telle femme ressemble à la princesse de Vingré-Sansterre? » Une fois même en la contemplant avec insistance elle lui dit : « Si je mourais à la naissance de bébé tu n'aurais pas de photo de moi à conserver comme tu gardes celle de la princesse. »

Razaël haussa les épaules. Mais ces mots qui étaïent la plainte de l'instinct féminin avaient pour lui un ragoût étrange. Il en souffrait comme tout homme que deux femmes se disputent; mais c'étaient des rappels constants, et délicieux pour lui, de celle dont le regret le rongeait chaque jour davantage.

— Après tout, — dit-il un jour à Louise, — pourquoi n'inviterais-tu pas la princesse à un thé?

Elle le regarda indignée.

— Tu n'y penses pas! Et Juliette?

— Quoi? ce qui est passé n'est plus; mais je n'ai pas perdu toute amitié pour cette femme incomparable.

— Crois-tu, mon garçon, qu'auprès de Juliette languissante et éteinte par son état, j'aurai l'audace d'attirer ici une créature que tu as aimée et qui rayonnerait aux côtés d'une pauvre enfant dont tu n'as même pas l'air de soupçonner l'adoration. Fais donc comme si la princesse était morte. Ta vie désormais est en Juliette.

Il se serait mis à genoux pour qu'on lui permît d'apercevoir un seul moment ce regard admirateur que la Princesse levait naguère sur lui, les paupières battantes, lorsqu'elle venait d'entendre une phrase musicale nouvelle-née qui

la transportait de plaisir. La sensation d'orgueil était alors si forte chez Razaël que son être lui paraissait n'avoir pas plus de limites que l'univers. Voilà ce qu'il avait perdu avec cette tendre femme, le mélange capiteux, magique, divinisant, de la louange et de l'amour. Voilà ce qu'on lui refusait. Alors son esprit travailla pour arriver en secret à ce que lui défendait cette « puritaine de Louise ». Et il imagina de retourner dans certains salons où il s'ennuyait mais où il avait une chance sur dix de rencontrer la princesse Blanche en donnant à cet événement inappréciable les apparences d'un jeu du hasard. Or celui-ci qui n'aime pas être forcé, intervint pour frustrer de ce qu'il espérait, l'adversaire trop adroit. Ce fut après quatre ou cinq déceptions successives que Razaël n'en pouvant plus, affamé d'adulations, souffrant de porter seul sa Symphonie, las de rayonner toujours sans le reflet, c'est-à-dire sans le secours de l'être élu qui vous renvoie votre rayon décuplé, s'en alla un soir sonner chez la princesse. Comme une neige épaisse tombait il savait que sa santé délicate lui aurait interdit de sortir et qu'il la trouverait. En effet, elle était chez elle. Il tremblait qu'elle ne le reçût pas. Mais elle le reçut, non pas qu'elle manquât à concevoir que son agrément à cette visite était indigne d'elle, mais parce qu'elle n'avait pas assez de force pour le refuser. Quand elle entra dans son petit salon et qu'elle vit le dieu devant elle, qui par une métamorphose semblait s'humilier, se présenter sous une forme commune ainsi que ceux de la mythologie qui prenaient des apparences mortelles pour approcher des créatures aimées, tout souvenir de la trahison s'abolit en elle. Ses grands yeux gris faibles et tristes se mirent à sourire et il y eut entre les anciens amants un long silence. Les regrets qui sortaient de leurs deux âmes, aussi cruels ici que là, faisaient en s'unissant une sorte de baiser pathétique. Ce fut Razaël qui parla le premier, et cet homme aux deux mains vides, qu'on ne voyait chargé d'aucun présent, murmura :

— Je vous apporte une Symphonie que j'ai faite.

Ainsi c'était l'artiste seul qui revenait. Cette condition atténuait les scrupules qui la ravageaient, étant encore assez magnifique toutefois pour satisfaire l'amoureuse de

son génie. Il se forma là-dessus entre eux une convention muette. Ils ne penseraient plus à ce qui avait été, ils ne parleraient pas non plus de Juliette. Lui serait le musicien, elle, la femme qui écoute et comprend.

Et d'une voix composée, comme des acteurs, ils conversèrent de l'œuvre nouvelle. Razaël expliquait son idée et les méthodes de sa composition. Puis instinctivement, soudain, il se leva, se mit au piano, et ses mains jouèrent comme d'elles-mêmes son tableau enivrant de la nuit parisienne, celui-là qu'il avait un jour si sottement étalé devant Juliette. La princesse restait debout, à côté de lui, de sorte qu'il jouait la tête légèrement tournée et le profil levé vers elle.

D'abord il y avait la phrase qui ensorcelait à la manière de Mozart et la princesse transfigurée déjà de délectation la recueillit, la reçut, la sentit couler en elle jusqu'à ses pieds. Mais elle disparut, disséquée, éparpillée dans l'harmonisation. Alors on la désirait, cette poésie réalisée de Paris qui était comme la première danseuse, la figure symbolique d'un ballet; mais la troupe des harmonies qui lui faisaient cortège venaient danser à leur tour, et la figure ravissante se reposait au fond du piano, où de temps en temps, dessinée par des touches essayées, on croyait la reconnaître. Enfin tout à coup elle reparaissait toute seule sur la scène déserte. Et Razaël à ce moment regardait la princesse, le cœur battant, indécis, anxieux de savoir si elle allait comprendre le sens de cette figure ineffable, et si cette divine femme qui l'aimait encore, il ne le sentait que trop, mesurerait vraiment l'immensité de sa conception.

Ils étaient là les yeux gris grands comme une âme dont tant de nuits il avait vu le mirage, rêvant à eux, les recréant de même qu'on recrée les yeux d'une morte. Ils palpitaient d'admiration, d'angoisse. Ils formèrent enfin une larme de cristal qui s'arrêta une minute, et tomba, les laissant plus vastes, plus passionnés.

Razaël continuait. Le ballet des harmonies tourbillonnait de nouveau, et chacune avait pris un morceau du costume de la danseuse, cette phrase initiale à la Mozart qui dormait derrière le décor. Et puis en rapprochant ces parcelles de sa

robe, les harmonies finirent par la reconstituer, et quand pour la troisième fois la phrase éblouissante reparut, la princesse murmura :

— C'est Paris...

Alors le piano sembla plier sous le tonnerre de la joie du dieu. Toute la cité nocturne respirait dans ce rythme énorme, depuis les entablements bleus de l'Opéra jusqu'aux rondeurs aériennes du Panthéon; et l'on croyait même discerner le clapotis de la Seine noire, fluant sous les poivrières de la Conciergerie, ou les façades doriques du Louvre.

Quand Razaël eut fini, de nouveau les anciens amants se retrouvèrent en face l'un de l'autre, mais transportés cette fois dans ce ciel spécial de la musique où la vie se décuple.

— Jamais encore on n'a fait rien de tel.

Razaël entendit cette voix chérie le magnifier comme autrefois. L'amour pouvait donc encore se transposer sur le plan du génie. C'était cette adoration-là qu'il lui fallait, n'arrivant à sa vraie mesure qu'au moment où elle enlaçait pareille à deux bras élargis sa stature de Créateur.

— Blanche, — dit-il, — si vous saviez comme je suis malheureux.

Les yeux gris s'ouvrirent démesurément, et toute la détresse humaine y passa.

— Et moi!... murmura seulement la femme trahie.

***

Une heure plus tard quand il entra dans la chambre de Juliette et que d'une voix plus triste que jamais elle prononça son humble prière « Embrasse-moi » il s'attendrit, ses pleurs coulèrent. Il demeura près d'elle longtemps dévorant de baisers ses deux mains. Mais dès qu'il eut payé d'un peu de bonté l'offense qu'il venait de lui faire, le souvenir de l'autre lui revint si violent qu'il ne pensa plus qu'à s'isoler pour s'en repaître.

Qu'était Juliette pour son génie? un lent poison, un étouffoir, la stérilisation même. Dire qu'elle avait essayé de le

rapetisser jusqu'à sa propre mesure! Il la garderait certes par munificence, il la traînerait le long de sa vie, par compassion, mais la liberté de son cœur, après la terrible erreur de ce mariage, il ne pouvait pas ne pas la reprendre.

Et le lendemain il retourna chez la princesse.

— Il me semble, — lui dit-elle, — quand je vous vois entrer que je suis encore au temps de notre bonheur et que rien ne s'est passé depuis trois ans.

— Rien n'est changé, — murmura l'artiste.

Et il enveloppa sa frêle adoratrice d'un regard de remords, de désolation, de désespoir. Le désir de ce qu'il avait perdu par sa faute châtiait son orgueil, l'humiliait, l'accablait. Mais la princesse reprit :

— Alors pourquoi m'avez-vous abandonnée?

Connaissant trop le danger des mots, il ne répondit pas. Mais comme leurs habitudes de tendresse les ressaisissaient insidieusement, renaissaient comme pour une saison nouvelle, il rapprocha sa tête trop lourde de l'épaule délicate où elle se roulait naguère. Il savait vaincre et non point par des discussions impuissantes. Et il y avait au fond de son apparente confusion l'assurance du dieu sur qui l'homme s'en remet inconsciemment du soin de ses conquêtes. Cependant la princesse le repoussa.

— Non, plus cela désormais.

Elle songeait à cette petite épouse-enfant dont elle avait un respect religieux.

— Jamais plus, — dit-elle inflexible.

Alors Razaël retourna au piano et lentement dans le mouvement que lui seul savait, joua l'Adagio de sa Sonate.

***

Vers ce temps-là, Juliette devint plus souffrante et dut garder le lit. Elle s'y nourrissait d'inquiétudes imprécises, d'une peur latente. Elle aurait voulu que Jean ne la quittât jamais; et quand il s'asseyait à son chevet, elle le sentait à cent lieues de là. Elle était trop petite pour lui, ne pouvait parcourir

qu'une partie exiguë des jardins de son âme et redoutait l'obscurité du reste sans savoir pourquoi.

Quand Razaël était absent des heures entières, les yeux fixés sur la porte elle attendait son retour. Un jour elle entendit l'orgue et prêta l'oreille avec satisfaction, non point qu'elle recherchât cette musique dont elle était jalouse au contraire, mais parce que ce bruit hostile la raffermissait dans le sentiment que Jean était là, entouré de ces murs chéris de leur maison qu'elle n'aurait jamais voulu le voir franchir. Cependant la mélodie qui s'élevait d'en bas lui produisit bientôt une extraordinaire impression de contentement, de bien-être, d'anesthésie, et toute son attention légère et éparse se rassembla pour en suivre la longue fumée capiteuse. Elle le savait cet air. C'était celui que Jean lui avait joué à Cannes comme d'un autre, et qu'ensuite, redevenu Razaël, il avait avoué lui avoir improvisé par amour, tâchant de lui expliquer ainsi que son art n'était pas absent de sa passion et de réclamer par ce détour, un peu de l'admiration qu'elle osait refuser. Combien de fois, en Algérie, sur d'infâmes pianos d'hôtels, avait-il consenti à lui jouer ce qu'elle appelait « Mon air » et qui était comme une traduction dans une langue céleste, de leurs mots amoureux épuisés!

Voici que Juliette extasiée réentendait pour la première fois depuis de longs mois ce cantique. Elle s'enfonça haletante au fond de l'oreiller, buvant de l'ivresse avec cette sorte de romance naïve où les recherches modernes se bornaient à quelques surprises dans le rythme. C'était comme un embrassement de tout son être par l'ingrat. Pour mieux entendre, elle fit asseoir la garde, les allées et venues de cette blouse blanche troublant ses délices. Elle aurait voulu que ces instants durassent toujours, et pourtant elle appelait avec passion les dernières mesures, les préférées, plus douces que des baisers. Elles vinrent. Juliette ferma les yeux.

— Allez me chercher mon mari qui est à la salle d'orgue, — supplia-t-elle. — Dites-lui que j'ai besoin de lui parler immédiatement.

Son pauvre cœur battait follement. Mais la garde revint presque aussitôt.

— Monsieur Razaël vous demande d'attendre, Madame, il est occupé... il y a là une visite.

— Qui?

— Je ne sais pas... une dame.

— Voulez-vous, je vous prie, vous informer près des domestiques et me dire qui est là.

Quand la garde revint, elle prononça en entrant :

— C'est madame la princesse de Vingré–Sansterre.

Juliette de nouveau ferma les yeux et sembla dormir.

COLETTE YVER

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES

20 *novembre* 1915. — On ne voit d'abord de Meknès que des remparts et des ruines.

Les remparts déroulent, durant des heures, une ceinture farouche, derrière laquelle on ne devine rien...

Parfois un palmier incline sa tête au-dessus des murailles, un olivier gris surgit dans une crevasse, quelques figuiers s'agrippent entre les cailloux.

Il semble que l'on soit destiné, comme en un conte, à longer inlassablement une cité mystérieuse et morte...

Puis, sur la colline, apparaissent les ruines. Ce sont de très vieux murs aux tons fauves; des palais à demi détruits, dont quelques arcades attestent encore les dimensions colossales; un enchevêtrement de terrasses vétustes, de treilles, de logis abandonnés, de pierres qui ne tiennent plus et que la végétation envahit... Seuls des minarets émaillés de vert, sveltes et luisants, dominent, intacts, l'immense écroulement de la ville.

A cette heure tardive où nous arrivons, la chaîne du Zerhoun est revêtue d'une brume violette, striée de grandes ombres bleues, et les ruines subitement se dorent, flamboient et s'éteignent avec le crépuscule, plus grises, plus tragiques d'avoir été si lumineuses il y a quelques minutes à peine.

1. Ces chapitres sont extraits d'un ouvrage qui paraîtra prochainement.

Le Chérif [1] nous a envoyé des esclaves et des mules. Un négrillon nous précède à travers les ruelles qui se croisent, se multiplient, s'engouffrent sous des voûtes aux ténèbres profondes. Puis elles reviennent à la faible lueur nocturne, pour nous mieux révéler l'infinie vieillesse et la mélancolie des bâtisses qui s'effondrent.

Combien de temps devrons-nous circuler dans cet impressionnant dédale, où les rares passants, enveloppés de leurs burnous, semblent des fantômes? Ils glissent le long des murs, sans plus de bruit que le halo de leurs lanternes, dont les sautillements jaunâtres exécutent une danse de feux follets.

La ruelle se resserre, se fait plus noire et désolée, elle descend à présent, au fond de l'ombre, par un grossier escalier de pierres, dans lequel nos mules butent à chaque pas. Le négrillon s'arrête... C'est ici?... Cette porte derrière laquelle on aperçoit un vestibule misérable... Ici la demeure du noble et richissime Chérif Moulay Hassan?...

Le voici qui s'avance, tout de blanc drapé, avec cet air altier dont il ne se départit jamais. Des esclaves noirs l'accompagnent, car il ne se déplace qu'en grande pompe, comme le Sultan que son orgueil voudrait égaler. Mais un sourire adoucit pour nous la fierté de ses allures. Le Chérif nous honore d'une amitié particulière depuis que mon mari eut, au Maghzen [2], l'occasion de débrouiller une affaire de faux dont il avait été victime.

— Soyez les bienvenus chez moi! Soyez les bienvenus, — répète-t-il.

Après mille congratulations et politesses, nous le suivons dans le vestibule aux angles brusques. Plusieurs portes massives, blindées de fer, hérissées de clous, se succèdent, avec des airs hostiles. La dernière s'ouvre... Le patio nous apparaît tout à coup sous la caresse bleue des rayons lunaires, tandis que les salles flamboient, toutes dorées dans l'illumination des cierges de cire qui s'alignent sur les tapis.

Enchantement exquis et mystérieux de cette demeure, auquel on n'est pas préparé! Des reflets miroitent sur les

1. Chérif, descendant du Prophète. Pluriel : Chorfa, féminin : Chérifa.
2. Maghzen, entourage du Sultan.

murs revêtus de mosaïques, sur les ors des plafonds ciselés et peints, sur les dalles de marbre si polies qu'elles semblent mouillées. Ils dansent en étincelles opalines au sommet du jet d'eau. Chaque gouttelette est piquée d'un reflet vert par la lune, et d'un reflet orange par la lumière des flambeaux.

Une foule d'esclaves s'empressent à nous servir. Elles apportent le thé à la menthe et les parfums, avec un luxe princier d'argenterie. D'énormes plats de Fès, aux bleus rares, des coupes de Chine et d'autres en cristal, remplies de gâteaux, de noix, de dattes, sont disposés sur une mida [1] que recouvre une soie émeraude brochée d'or. Et l'on nous verse aussi du lait d'amandes, du sirop de grenades et du café à la cannelle.

Le Chérif, nonchalamment accroupi parmi les coussins, dirige les négresses d'un signe ou d'un clignement d'œil. Elles ne passent devant lui qu'humbles, les bras collés au corps, la tête basse dans une attitude de respect infini et de crainte. Mais leurs croupes rebondies, ondulant sous le caftan, leurs faces rondes et luisantes, leurs bras vigoureux, attestent la richesse d'une maison où l'abondance règne...

Toutes choses de ce palais, comme en un conte des Mille et une Nuits, sont d'une incomparable somptuosité. En nulle autre demeure je ne vis une décoration si luxueuse, des tapis si épais, des sofas si moelleux, ni pareille abondance de coussins. L'air est embaumé par les vapeurs légères et précieuses qui s'échappent des brûle-parfums; des esclaves nous aspergent d'eau de rose, avec les mrechs d'argent au col effilé; d'autres, agitant devant nous des mouchoirs de soie, chassent d'invisibles mouches...

Indolent et majestueux, le Chérif jouit de notre admiration à laquelle nous savons, comme il sied, donne un tour flatteur, mais discret.

— Oui, — dit-il, — cette demeure est agréable... J'en ai bien d'autres à Fès, à Tanger, à Marrakech, cent fois plus belles, où vous serez mes hôtes un jour, s'il plaît à Dieu!...

Son orgueil est immense et magnifique. Il rivalise de faste avec le Sultan son cousin, qu'il surpasse par la largesse de son hospitalité et l'éclat de son train.

Chacun se souvient encore du brigandage de ses ancêtres

1. Mida, petite table ronde et très basse.

berbères, toujours en dissidence, et dont Moulay Abder Rahman [1] ne se concilia l'amitié qu'en accordant sa fille, Lella Aïcha Mbarka, au père de notre hôte.

— C'était un homme! — nous dit-il, — un guerrier valeureux que nul n'a pu vaincre... Nous ne sommes point efféminés comme ces citadins au cœur de poules... et nous descendons, par les mâles, plus directement du Prophète que par notre alliance avec les Alaouïne [2]... Je me souviens des séjours que je fis, en mon enfance, dans nos tribus de l'Atlas... Nous partions dès l'aube à la chasse aux fauves, précédés par des centaines de rabatteurs. Il y avait de nombreuses victimes parmi eux, — cela compte peu, — et nous revenions chargés de trophées importants. Au reste, mes cousins, les Chorfa, qui vivent encore à Ifrane, ne recouvrent pas leurs couches avec des brocarts, mais avec des peaux de lions...

Ses yeux flambent en évoquant de tels souvenirs, sa taille se redresse, sa belle tête à barbe blanche est celle d'un chef, d'un conquérant. Moulay Hassan a raison : un sang plus brûlant court en ses veines qu'en celles des paisibles amis avec lesquels, d'habitude, nous devisons. Il ne parle guère que de lui, de ses aïeux, de ses chevaux, de ses biens et de ses exploits. Mais sa vanité devient superbe d'atteindre de telles proportions en un tel cadre! Il veut éblouir et ne ménage rien à cet effet. Un respect émerveillé l'entoure, à cause de ses richesses, des tribus qu'il domine encore dans la montagne et de l'influence extrême qu'il possède sur son impérial cousin.

L'agitation grandit parmi les esclaves, leur nombre se multiplie. Le patio est envahi de nègres portant les plats de cuivre coiffés de couvercles coniques. Ils les alignent à l'entrée de la salle, tandis qu'une fillette purifie nos mains sous l'eau parfumée d'une aiguière. Le Chérif s'accroupit avec nous autour de la table ronde et basse; il rompt lui-même les pains à l'anis dont il distribue abondamment les morceaux.

— Allons! Au nom d'Allah!

Les plats succèdent aux plats, succulents et formidables :

1. Sultan contemporain de Louis-Philippe.
2. Dynastie des sultans actuels.

ce sont des tagines [1] de mouton aux oignons, aux raisins secs, aux épices variées, et d'autres contenant cinq poulets rôtis, farcis ou à diverses sauces. Quelle basse-cour tout entière a-t-on sacrifiée pour notre dîner de ce soir!

Notre accoutumance aux mœurs arabes est telle que nous ne nous étonnons plus d'un pareil repas, et savons, très correctement, selon les règles, retirer la viande entre le pouce et l'index de la main droite, ou rouler, d'un petit mouvement saccadé de la paume, les boulettes de couscous que l'on porte à sa bouche, rondes et luisantes comme des œufs.

Mais l'excellence des mets nous surprend agréablement, habitués que nous sommes à la cuisine moins raffinée des Rbatis [2].

— C'est que — nous dit notre hôte, — ils n'emploient pas, ainsi que nous, le beurre et l'huile fine. Ces « marchands » se contentent de l'abondance, leurs gosiers n'ont point la délicatesse des nôtres... Au reste, on ne cuit bien que dans nos maisons du Maghzen, et j'ai fait venir de Tétouan plusieurs négresses expertes aux tagines et à la pâtisserie... Vous ne trouverez nulle part au Maroc, pas même à Fès, une cuisine comparable à celle-ci.

La mida se couvre à présent de coupes en cristal, contenant d'étranges petites salades qui témoignent d'une imagination culinaire très inventive : oranges assaisonnées de vinaigre et d'eau de roses, persil haché dans une sauce huileuse, patates douces relevées de piments, rondelles de carottes à la fleur d'oranger... Par le Prophète! ce n'est point mauvais et quelques-uns de ces mélanges ont même une succulence inattendue... Ils sont destinés à ranimer, pour la fin du repas, nos appétits défaillants. Car il convient encore de faire honneur à une dizaine de nouveaux poulets, au couscous et à ce très délectable « turban du Cadi », qui recèle, en une pâte croustillante et mince, des amandes pilées avec du sucre. Et comme aucune boisson n'accompagne un tel festin, le thé à la menthe, dont ensuite on prend trois tasses, est toujours le très bienvenu. Mais il s'accompagne de pâtisseries auxquelles, malgré l'insistance de notre hôte, nous ne saurions toucher...

1. Mets marocains dans la composition desquels entrent toujours des viandes.
2. Habitants de Rabat.

Je laisse Moulay Hassan décrire à mon mari, avec son habituelle emphase, l'étendue de ses domaines, et le nombre de ses serviteurs, et, sans prononcer une parole, je me lève pour aller rendre visite à l'invisible « maîtresse des choses ».

Une négresse a compris mon désir. Elle me précède à travers le patio. Quatre massifs piliers soutiennent, au premier étage, une galerie rectangulaire précieusement dorée, peinte et sculptée. Quelques femmes chuchotent dans l'ombre, et je les sais tapies derrière les balustrades en bois tourné, pour épier les hommes qu'elles ne doivent pas approcher.

Mais ce n'est point là-haut que nous allons. L'esclave me fait parcourir des couloirs sinueux et sombres aboutissant à un riadh [1] irréel dans l'enchantement azuré de la lune : les orangers, chargés de fruits, forment des masses noires au-dessus desquelles les bananiers balancent leurs larges feuilles déchiquetées. Quelques roses tardives, étrangement blafardes, surgissent dans la verdure; un jasmin recouvre une allée d'une tonnelle si parfumée que l'on ne saurait s'attarder à son ombre. Des bassins étroits et profonds, affleurant le sol au milieu des mosaïques, se moirent de larges reflets, et l'on n'entend, dans le recueillement nocturne, que les petits cris étouffés des oiseaux rêvant de l'épervier ou du serpent, et le bruit cristallin d'une fontaine...

Lella Fatima Zohra m'attend, accroupie en une salle étincelant à la lumière des flambeaux. C'est une femme assez âgée, au visage grave et bon, aux gestes sobres, dont on devine dès l'abord la haute naissance. Pourtant elle n'a point la morgue de Moulay Hassan, et les esclaves, autour d'elle, perdent leur air de servilité craintive; quelques-unes même, s'adossent, familières, aux montants de la porte et mettent leur mot à la conversation.

La Chérifa me reçoit avec une réelle bienveillance, quoiqu'elle ne me connaisse pas encore. Et certes je suis sensible à cet accueil, car je sais les vieilles dames marocaines beaucoup plus farouches aux Nazaréens [2] que leurs époux, et souvent même hostiles.

1. Jardin intérieur.
2. Nom donné aux chrétiens.

— Sois la bienvenue chez nous, — dit-elle, — tu honores notre maison.

— Sur toi la bénédiction d'Allah! C'est nous qui sommes honorés d'être reçus dans une si noble famille et une si magnifique demeure!

— Nos tapis sont indignes d'être foulés par tes pieds. Si je le pouvais, je te porterais sur mes épaules... O le grand jour chez nous, de vous avoir pour hôtes!

— Plus grande encore est notre réjouissance, ô Lella [1]!

— C'est la première fois que tu viens à Meknès? Que t'en semble?

— Je n'ai rien aperçu dans les ténèbres, mais il ne me reste plus quoi que ce soit à admirer, puisque j'ai vu ta maison.

— Elle est belle, et semble méprisable à qui n'en sort jamais...

— Le regretterais-tu?

— Certes je refuserais de franchir la porte si on me le proposait! Telle est notre coutume, et nous, gens du Maghzen, devons la suivre plus strictement que les autres. Mais je pense parfois qu'il y a des rues, des souks, des arsas [2], des montagnes... et je ne connais que ces murs...

— Ils sont d'une splendeur sans égale, et tu possèdes un riadh plein de verdure pour rafraîchir tes yeux...

— Louange à Dieu! Je te montrerai toute la maison lorsque les hommes en seront partis. Mais ce soir tu sembles fatiguée, ô ma fille, et malgré la joie que me donne ta compagnie, je ne veux pas, après ce long voyage, t'empêcher de prendre du repos.

— Dieu te bénisse, ô Lella! tu n'as pas « raccourci [3] » avec moi.

— Qu'Allah te fasse dormir en son contentement.

— Puisses-tu te réveiller au matin avec le bien!

1. Titre qui devrait être réservé aux Chérifat, mais que par politesse on donne indifféremment à toutes les femmes, ainsi que, en France, « Madame ou Mademoiselle ».

2. Vergers marocains.

3. Expression très courante signifiant à peu près : « Être généreux, ne rien ménager. »

A travers les couloirs en labyrinthe, je regagne la salle des hôtes que nous occupons.

Et, sur une couche de brocart violet ramagé d'or, je perçois encore, en un demi-sommeil, le clapotis clair du jet d'eau, le glissement des pieds nus dans le patio, puis, angoissante et sublime, la clameur dont le muezzin déchire la nuit :

La prière sur toi, ô Prophète de Dieu!
La prière sur toi, ô l'Aimé de Dieu!
La prière sur toi, ô Seigneur Mohammed!

23 *novembre* 1915. — Lella Fatima Zohra me fait appeler chaque matin, et je la trouve invariablement accroupie au milieu de la salle qui donne sur le riâdh. Elle se soulève à peine pour m'accueillir, car sa corpulence répugne au moindre mouvement. Toute une vie de réclusion appesantit ses membres. La Chérifa ne bouge guère de sa place favorite, d'où elle aperçoit le jardin, un coin de ciel, et surveille les allées et venues des esclaves. Son existence s'écoule sur un sofa, dans l'amoncellement des coussins; c'est là qu'elle dort, s'habille, boit le thé, prend ses repas. Ses nobles mains, qui ne connurent jamais le travail, reposent, blanches et potelées, parmi les étoffes. Depuis que l'âge et les soucis ont ravagé sa beauté, Lella Fatima Zohra ne porte plus que les vêtements sévères qui conviennent aux matrones : des caftans de drap, voilés par une simple tfina de mousseline; une sebenia tissée dans le pays, à rayures oranges et jaunes, alors que les jeunes femmes se coiffent de soyeux foulards à ramages venus d'Europe.

Haute et rigide, une ceinture de Fès enroule autour de sa taille des arabesques éblouissantes. C'est le seul luxe qu'elle garde, bien que la mode en soit passée.

— Car, — dit-elle, — je ne saurais sans cela me soutenir. J'y fus habituée dès l'enfance, mes os n'auraient pas la force de supporter mon corps.

Elle a renoncé à tout autre ornement. Ses joues ne se relèvent d'aucun fard; c'est à peine si elle noircit ses yeux de kohol et colore ses mains au henné. Pour qui du reste se parerait-elle?... L'indiscrétion des négresses m'a déjà révélé

que le Chérif ne va plus jamais la rejoindre en sa chambre...

Lella Fatima Zohra m'apparaît femme de grand sens, prudente et avisée. Elle accepte avec une résignation très digne les désordres de son époux, les innombrables favorites dont il emplit la maison. C'est elle-même, dit-on, qui lui ferma sa porte, après trop de scandales, et obtint cette séparation à l'amiable, si rare chez les Musulmans. Moulay Hassan ne la répudia pas, son orgueil dut plier devant les exigences de la Chérifa. Il ne fut pas, non plus, sans peser la grande fortune que l'épouse ajoutait à la sienne, ni cette luxueuse demeure héritée de son beau-père.

Au reste, qu'a-t-il à regretter d'une femme flétrie, alors qu'il peut se procurer si facilement toutes ces jeunes négresses à la peau lisse, aux reins mouvants et à la forte odeur capiteuse...

Lella Fatima Zohra reprit donc sa liberté, si l'on peut appeler liberté l'obligation de vivre entre les murs, dans la stricte observance des coutumes musulmanes.

Malgré le détachement du maître, elle jouit d'un réel prestige dans la maison, car elle est de noble race, riche et considérée, — outre l'entendement qu'Allah lui dispensa. Les esclaves semblent la vénérer, les concubines, dont le nombre augmente chaque jour, lui témoignent une humble déférence et sollicitent même ses conseils dans les circonstances graves. Un essaim de négrillons et de négrillonnes, aux teints plus ou moins foncés, bourdonnent sans cesse autour d'elle, se roulent sur les tapis, bousculent les coussins avec l'exubérance animale de leur âge. Progéniture du Chérif, — qui témoigne d'un goût particulier pour les négresses, — et qu'elle traite presque maternellement.

— Tu n'as pas d'enfant? — lui ai-je demandé.

— J'en ai perdu huit, mais, — louange à Dieu! — il me reste un fils, Moulay Abdallah, marié depuis le mois de Chabane. Sa demeure est toute proche. Il faudra que tu ailles voir ma belle-fille, Lella Meryem, une gazelle aux yeux langoureux.

— Elle sera mon amie, puisqu'elle paraît si chère à ton cœur.

— S'il plaît à Dieu!... Moulay Abdallah en a l'esprit perdu,

il la comble de présents et lui a même promis de ne prendre aucune autre femme.

— Crois-tu qu'il tiendra sa parole?

— Dieu seul connaît le cœur des hommes. Il est le plus savant.

— Les Meknasis [1] ont-ils toujours plusieurs épouses?

— Rare, ô ma fille! celui qui peut se contenter d'une... Généralement ils en prennent deux ou trois, parfois quatre — selon la permission du Livre — et combien d'esclaves!...

— Toi, du moins, tu n'as pas de co-épouse.

— Détrompe-toi, Moulay Hassan a trois femmes légitimes, l'une à la Mecque, fille du Mufti des quatre rites, l'autre à Marrakech, dont le père est un Caïd des Sgharna, et moi-même... Il songe à présent à en épouser une quatrième...

Lella Fatima Zohra n'en dit pas davantage, et malgré sa sérénité, je n'osai l'interroger sur ce sujet délicat.

24 *novembre* 1915. — Je suis lasse et ne puis encore te faire visiter la maison, — me répète la Chérifa toutes les fois que je me rends auprès d'elle.

Je n'imagine guère, du reste, sa lourde personne errant à travers les cours et les couloirs. C'est à peine si je la vis faire quelques pas dans les allées du jardin, vite essoufflée par cet effort.

— Aïcheta te guidera, — me dit-elle aujourd'hui, en désignant une esclave. — Pardonne-moi, ô ma fille, de ne t'accompagner comme je le voudrais, car mes membres affaiblis se refusent à moi.

La négresse m'entraîne dans le palais dont je ne connais encore qu'une partie, et consciencieusement, elle m'en fait visiter tous les recoins : les cuisines sombres, noircies de fumée, où flotte un relent d'huile et de graisse; les chambres à provisions, pleines d'énormes jarres ventrues; les escaliers étroits, les couloirs innombrables; le « menzah [2] » dans lequel le Chérif aime à recevoir ses amis, et qui a, sur le premier vestibule, son entrée indépendante; les salles immenses, étincelantes d'ors, de peintures et de mosaïques, toutes garnies

1. Habitants de Meknès.
2. Lieu « d'où l'on voit », sorte de belvédère.

de sofas et de coussins en brocart; et les cinq patios différents d'âge et de style, mais également admirables. Ils furent construits par les ancêtres de Lella Fatima Zohra, à mesure qu'augmentait l'opulence de la famille et le nombre des épouses. Les galeries du premier étage sont soutenues par des piliers sur lesquels repose l'entablement. Dans chaque patio l'eau scintille, telle la gemme précieuse au milieu de l'écrin. Elle fuse des grandes coupes de marbre, en jets minces et brillants, ruisselle des vasques très basses posées à même le sol, s'étale paresseusement dans les bassins, azurée, changeante, selon les caprices du ciel.

Des esclaves viennent aux fontaines remplir leurs amphores et les aiguières de cuivre destinées aux ablutions. Une extraordinaire population féminine s'agite dans le palais, cuit les aliments sur des canouns [1], lave le sol à grande eau, boit du thé, file de la laine. De belles négresses aux croupes arrondies se vautrent parmi les coussins. Leur indolence, le luxe de leurs parures multicolores et certain air de bestiale satisfaction épanouissant leurs faces, dénoncent les favorites du moment.

Mais il y a aussi de minces fillettes à peine nubiles, dont le Chérif ne dédaigne pas le charme aigrelet, et des matrones effrontément fardées qui savent parfois encore l'ensorceler de leurs attraits vieillissants.

— Du reste, — me confie Aïcheta, — il a connu, ne fût-ce qu'une fois, chaque femme de sa maison. Quand il achète une nouvelle esclave, on la fait bien reposer, manger avec abondance, aller au hammam et revêtir des vêtements neufs. Puis le maître l'appelle un soir. Celle qui sait plaire reçoit des bijoux, des caftans, des servantes; elle habite une belle chambre et n'a rien à faire de tout le jour. Les autres, les pauvres, retournent avec les esclaves et travaillent comme des ânes.

— Et toi, Aïcheta? — demandé-je, curieuse.

— O mon malheur! Le Seigneur ne m'avait pas désignée pour être une « maîtresse des choses ». Je ne fus chez Moulay Hassan qu'une seule nuit.

Aïcheta est noire et simiesque. Je m'étonne même que

1. Petits fourneaux de terre.

notre hôte n'ait pas jugé à propos de faire une infraction à sa coutume...

— As-tu vu ces vieilles qui filaient dans l'autre cour? — continue la négresse. — Elles ont eu des jours heureux, lorsque le Chérif était jeune... A présent, qui songerait à les regarder? Allah seul reste immuable...

— Certes! qu'Il soit exalté. Mais dis-moi ce que devient une favorite quand elle a cessé de plaire?

— Si ton vêtement de soie est abîmé, tu en fais un chiffon pour nettoyer les plateaux...

— Ainsi, elle retourne parmi les esclaves?

— En vérité! et nous nous moquons d'elle ce jour-là.

La face de guenon grimace d'un rire mauvais.

— Il ne tardera pas à luire pour Messaouda, la fière, — ajouta-t-elle en désignant une négresse en train d'allaiter un nouveau-né. Un sein noir et luisant sort d'une large manche de son caftan, où disparaît la tête de l'enfant.

— Mais, — dis-je, — elle a donné un fils au Chérif.

— Et qu'importe? Il sera Chérif lui-même si Dieu lui accorde l'existence. Sa mère n'en reste pas moins une esclave comme moi! Nous autres sommes faites pour servir et manger du bâton...

Aïcheta parle sans amertume. Elle envie le sort des favorites qui goûtent pendant quelques mois ou quelques années aux délices de la richesse, mais elle est parfaitement résignée à son sort qu'elle juge normal et dispensé par Allah.

— O Lella! ne répète rien de ce que je t'ai raconté à Lella Fatima Zohra, — me recommande-t-elle au retour.

— N'aie pas de crainte, ô ma fille, — murmuré-je, en lui glissant une pièce d'argent dans la main, — mon cœur est fermé sur les secrets par un cadenas.

27 *novembre* 1915. — C'est un triste patio, tout décoré de stucs et de peintures aux ors vieillis. Mais les murailles oppressent l'étroite cour, elles semblent étrangler le ciel, dont un carré se dessine au-dessus des arcades. Une terne lueur glisse le long des parois humides, les salles s'emplissent d'ombre et les reflets de leurs brocarts y meurent exténués.

Il fait gris et froid chez Mouley Abdallah; mon cœur est

serré d'angoisse par la mélancolie des choses, tandis que j'attends Lella Meryem.

Elle arrive, éblouissante de jeunesse, de parure et de beauté. On dirait que l'air s'échauffe tout à coup, que la lumière vibre plus ardente, qu'une nuée d'oiseaux s'est abattue auprès de moi.

Elle gazouille, elle rit, elle s'agite. Elle me pose mille questions et ne me laisse pas le temps d'y répondre. Elle proteste de son affection, me prodigue les flatteries et les compliments, remercie le Seigneur de m'avoir envoyée vers elle... Je n'ai pu encore placer une parole... C'est une folle petite mésange qui s'enivre de son babillage. Et je m'étonne qu'un tel entrain, qu'une exubérance aussi joyeuse, puissent s'ébattre en pareille cage!... Même en de plus riants décors, je ne connus jamais que des Musulmanes nonchalantes et graves, inconsciemment accablées par leur destin.

Mais Lella Meryem ne ressemble à aucune autre.

On ne perçoit d'abord que l'ensorcellement de ses yeux, noirs, immenses, allongés de kohol, des yeux au regard affolant sous l'arc sombre des sourcils. Ils pétillent et s'éteignent, ils s'alanguissent et se raniment, tour à tour candides, sensuels, étonnés ou provocants. Ils sont toute la lumière et toutes les ténèbres, étincelants comme des joyaux et plus mystérieux que l'onde au fond des puits. Ils éclipsent les autres grâces dont Allah combla Lella Meryem.

Car sa bouche est une fleur d'églantier prête à s'ouvrir, ses dents, les boutons de l'oranger, sa peau, un pétale délicat, et son petit nez frémissant, un faucon posé au milieu d'un parterre.

En vérité Mouley Abdallah ne trouverait nulle part une femme aussi séduisante, et ses promesses me semblent, à présent, moins extraordinaires.

Lella Meryem prépare le thé, tout en continuant à bavarder. Ses gestes sont harmonieux, d'un charme rare; les petites mains rougies au henné manient gracieusement les ustensiles d'argent et chacun de ses mouvements révèle la souplesse de son corps, malgré l'ampleur des vêtements. Elle porte un caftan orange et une tfina [1] de gaze citron pâle, qu'une cein-

1. Robe de dessus, transparente.

ture brodée d'or plisse à la taille en reflets chatoyants. La sebenia [1] violette, bien tendue sur les demmouges [2], encadre son visage comme une ancienne coiffure égyptienne. Un seul bijou brille au milieu de son front, plaque d'or rehaussée de rubis et de diamants, en dessous de laquelle se balance un minuscule croissant, dont la larme d'émeraude atteint l'extrémité des sourcils.

— Je t'attendais depuis tant de jours! — s'exclame-t-elle. — Les négresses m'avaient rapporté que tu habites chez Mouley Hassan, père de mon époux... Combien grande mon impatience de te connaître!... Je ne vis aucune Nazaréenne avant toi... Tu me plais! Promets-moi de revenir souvent... Je ne reçois jamais personne, comprends-tu. Mouley Abdallah ne me permet même pas de monter à la terrasse. Tu es la joie qu'Allah m'envoie! Ne me fais pas languir trop longtemps en ton absence.

Je promis tout ce qu'elle voulut. Et j'ai quitté la triste maison, stupéfaite, ensorcelée, ravie, les yeux éblouis de soleil et la tête pleine de chansons.

6 *décembre* 1915. — Yasmine et Kenza, les petites adoptées que nous avions laissées à Rabat, arrivent avec notre serviteur le Hadj Messaoud, très ahuries par ce long voyage qu'il leur fallut faire pour nous rejoindre.

Misérables fillettes du Sous que leur destin conduisît chez des Nazaréens, elles y ont pris l'âme des Marocaines habituées au luxe des villes. Oubliant les gourbis de terre et les tentes en poil de chèvre, elles évoluent sans étonnement dans notre nouvelle et somptueuse demeure.

— Celle de Rabat était mieux, — déclarent-elles; — par les fenêtres on apercevait toute la ville française!... Ici, on ne voit que les maisons du pays...

— Mais il y a des mosaïques et des stucs ciselés.

— Qu'ai-je à faire de ces choses à nous? — riposte Yasmine.

Pourtant la terrasse les ravit, car elles pourront y bavarder au crépuscule, avec des voisines.

1. Foulard de tête.

2. Sorte de gros bourrelets encadrant la tête, sur lesquels est appliqué le foulard de soie.

— O ma mère! sais-tu comment ces femmes portent la tfina? Étrange est leur coutume!

Non, certes, je n'avais pas remarqué ce détail...

Il y a quelques heures à peine que Yasmine et Kenza sont arrivées, et déjà elles retroussent élégamment leurs tuniques, selon la mode de Meknès!

8 *décembre* 1915. — Des babillages au-dessus de la ville, lorsque le soleil déclinant magnifie les plus humbles choses...

Les vieux remparts rougissent ainsi que des braises; les minarets étincellent par mille reflets de leurs faïences; les hirondelles qui tournoient, à la poursuite des moucherons, semblent des oiseaux d'or évoluant dans l'impalpable et changeante fantaisie du ciel.

Pépiements, disputes, bavardages, cris de femmes et d'oiseaux...

L'ombre de Meknès s'allonge, toute verte, sur le coteau voisin et l'envahit... Le dôme d'un petit marabout, ardent comme une orange au milieu des feuillages, n'est plus, soudain, qu'une coupole laiteuse, d'un bleu délicat. La lumière trop vive s'est atténuée, les montagnes s'enveloppent de brumes chatoyantes et pâles... seuls, les caftans des Marocaines jettent encore une note dure dans l'apaisement du crépuscule. Ils s'agitent sur toutes les terrasses. Ils sont rouges, violets, jaunes ou verts — excessivement. Leurs larges manches flottent au rythme convenu d'un langage par signes. Ainsi les femmes communiquent, de très loin, avec d'autres qu'elles n'approcheront jamais.

A cette heure, elles dominent la ville, interdisant aux hommes l'accès des terrasses. Elles surgissent au-dessus des demeures où elles attendirent impatiemment l'instant de détente et de presque liberté, dans l'étendue que balaye le vent... Mais il est des recluses, plus recluses que les autres, les très nobles, les très gardées, qui ne connaîtront jamais les vastes horizons, ni les chaînes du Zerhoun sinuant derrière la ville, ni les voisines bavardes et curieuses... Et les Cherifat sentent leur cœur plus pesant lorsque l'ombre envahit les demeures. Elles songent à celles qui s'ébattent là-haut : les esclaves, les fillettes, les femmes de petite naissance...

Combien leur sort est enviable! Quelques-unes se livrent aux escalades les plus hardies pour rejoindre des amies. Elles se montrent une étoffe, échangent des sucreries et des nouvelles. Rien ne saurait égaler la saveur d'une histoire scandaleuse!

Mais elles restent indifférentes à la magie du soir.

Une adolescente, ma voisine de terrasse, se tient à l'écart des groupes, toujours pensive.

Un obsédant souci contracte sa bouche aux lèvres charnues. Elle a le visage rond, les joues fermes et brunes, un nez légèrement épaté, des yeux plus noirs que les raisins du Zerhoun. Lella Oum Keltoum n'est pas belle, mais elle possède d'immenses richesses.

Son père, Sidi Mhammed Lifrani, mourut il y a quelques années. C'était un cousin de Mouly Hassan. Il ne laissa qu'une fille, héritière de sa fortune, ma sauvage petite voisine.

Je la salue :

— Il n'y a pas de mal sur toi?

— Il n'y a pas de mal, — répond-elle, sans un sourire.

Le silence nous sépare de nouveau, comme chaque soir, car je n'ai pas su encore apprivoiser la taciturne. Lella Oum Keltoum détourne la tête et son regard s'en va très loin, dans le vague du ciel... Les esclaves bavardent et rient, accoutumées sans doute à cette étrange mélancolie. Une grosse négresse, flamboyante de fard, promène ses airs repus en des vêtements trop somptueux. Ses formes, d'une plénitude abusive roulent et tanguent à chacun de ses pas. Une aimable grimace épanouit, en mon honneur, sa face de brute, tandis qu'elle s'approche de la terrasse.

— Comment vas-tu?

— Avec le bien... Quel est ton état?

— Grâce à Dieu!

— Qui es-tu?

— La « maîtresse des choses » en cette demeure, — répond-elle, non sans une vaniteuse complaisance.

— Je croyais que Sidi Mhammed Lifrani, — Dieu le garde en sa miséricorde! — n'avait laissé aucune épouse?

— Certes! mais moi, j'ai enfanté de lui Lella Oum Keltoum.

— Ah! c'est ta fille... Elle semble malade, la pauvre!

— Oui, sa tête est folle... Aucun « toubib » ne connaît de remède à ce mal, — ricane la négresse en s'éloignant.

La fillette, qui épiait notre entretien, me jette un regard malveillant. Qu'ai-je fait pour m'attirer sa rancune?

Je voudrais l'apaiser, mais elle a disparu tout à coup, comme une chevrette effarouchée.

La cité crépusculaire se vide.

La nuit bleuit doucement, noyant d'ombre les choses éteintes. La vallée devient un fleuve ténébreux, les montagnes ne sont plus que d'onduleuses silhouettes. Un grand silence plane sur la ville.

Tous les oiseaux ont regagné leurs nids, et toutes les femmes leurs demeures.

13 *décembre* 1915. — Lella Meryem incline aux confidences. Par elle, j'apprends les petits secrets des harems, ceux que les autres ne diront pas, malgré leur amitié.

— Tu es plus que ma sœur, — déclare-t-elle, — j'ai mesuré ton entendement.

— Pourquoi, — lui-ai-je demandé, — n'habites-tu pas, selon la coutume, chez le père de ton mari? Là, tu te plairais auprès de Lella Fatima Zohra. Là des jardins où te promener, des fontaines toujours murmurantes...

— Sans doute, — me répondit-elle, — mais là se trouve Moulay Hassan...

Son regard compléta les paroles, et je devinai : Moulay Abdallah, homme de sens, voulut soustraire sa charmante gazelle aux coups d'un chasseur endurci.

Certes, ce serait un grave péché, devant Allah, que de jeter les yeux sur l'épouse de son fils! Mais Moulay Hassan ne sait pas réfréner ses désirs, et peut-être croit-il à des droits d'exception, pour un personnage tel que lui...

Qui blâmerait la prudence de Moulay Abdallah, possesseur d'une perle si rare, à l'éclat merveilleux?

— O Puissant! que de négresses, que de vierges! — s'exclame la petite Chérifa. — Moulay Hassan se rend à Fès chaque fois qu'arrive un convoi d'esclaves et il en ramène les plus belles... Lella Fatima Zohra montre bien de la patience! Et que ferait-elle, la pauvre? Moulay Hassan l'a

rejetée comme un vieux caftan... Sais-tu, — continue-t-elle, les yeux brillants, — que malgré sa barbe blanche il veut encore épouser une jeune fille!

— Un jour, Lella Fatima Zohra m'en a parlé, mais j'ignore même le nom de celle qu'il choisit.

— C'est Lella Oum Keltoum, ta voisine de terrasse, tu dois la connaître?

Lella Oum Keltoum! La sombre fillette que ne peuvent distraire les splendeurs du couchant ni la réunion des femmes bavardes...

Pourquoi le Chérif la convoite-t-il ainsi? Elle n'est pas même jolie... Il ne manque pas à Meknès de vierges plus attirantes.

— Oui, — me répond Lella Meryem, — mais il ne saurait trouver dans tout le pays, une héritière aussi fortunée. Or, Moulay Hassan aime les réaux d'argent autant que les jouvencelles, et il veut épouser Lella Oum Keltoum bien qu'elle refuse obstinément ce mariage.

— Depuis quand, ô ma sœur, les vierges sont-elles consultées sur le choix de leur époux? Voici des années que je vis parmi les Musulmanes et, de ma vie, je n'entendis parler de ceci.

— O judicieuse! telle est en effet notre coutume, et les adolescentes sont mariées par leur père ou leur tuteur, sans avoir jamais vu celui qu'elles épousent... Alors comment donneraient-elles leur avis, et qui songerait à le leur demander?... Par Allah, ce serait inoui, et bien malséant! Mais, pour ce qui est de Lella Oum Keltoum, les choses sont différentes.

C'est une étrange histoire entre les histoires.

Son père, Sidi Mhammed Lifrani — Dieu l'ait en sa miséricorde, — était un cousin de Moulay Hassan. Il a laissé d'immenses richesses. Combien de vergers, de terres, d'oliveraies, de silos pleins de blé, de pressoirs d'huile! Et des moutons, des négresses, des sacs de douros empilés dans les chambres! Quand il mourut, à défaut d'héritier mâle, une partie de ses biens retournèrent au Makhzen, et Lella Oum Keltoum, son unique enfant, eut le reste. C'était encore la moitié du pays.

Or, il y avait eu, du temps de son père, une rivalité entre les deux cousins : Moulay Hassan détestait Sidi Mhammed

Lifrani, plus riche et plus puissant que lui... On dit qu'il essaya, par des cadeaux au grand vizir, de remplacer son cousin qui était Khalifa du Sultan. Il n'y parvint pas. Plus tard, une réconciliation étant intervenue, Moulay Hassan prétendit, pour l'assurer, faire un contrat de noces avec Lella Oum Keltoum. Elle perdait à peine ses petites dents!

Sidi Mhammed chérissait sa fille, la seule enfant qu'Allah lui eût conservée. Il refusa de la donner à son cousin, disant que ce serait un péché de marier à un homme déjà vieux une fillette à peine oublieuse de la mamelle. Mais, à partir de ce moment, il eut peur... Quand il sentit ployer ses os, il fit venir les notaires, et arrangea toutes ses affaires.

Et voici pour Lella Oum Keltoum : Il déclara dans son testament, par une formule très sacrée, qu'elle désignerait elle-même son époux, fût-il chrétien, fût-il juif, — hachek [1]! — pourvu qu'il se convertît à l'Islam. Et que son consentement devrait être donné par elle, devant notaires et inscrit dans un acte, pour que son mariage pût être célébré.

Le Cadi fut très scandalisé d'une pareille volonté, si contraire à nos usages. Mais la clause était valable, inscrite dans un testament conforme à la loi, et Sidi Mhammed y avait également inséré, par prudence, un legs important au Cadi. En sorte qu'il ne pouvait annuler ce testament sans se léser lui-même.

— Alors, que peut faire Moulay Hassan? Lella Oum Keltoum n'a qu'à le refuser et à choisir un époux de son gré.

— C'est justement ce qu'avait voulu son père, mais le meilleur cheval, quand il est mort, ne saurait porter un caillou... Moulay Hassan chercha tout d'abord à faire annuler le testament. Le Cadi s'y refusa. Il voulut ensuite ramener Lella Oum Keltoum à Meknès. Elle était restée à Fès comme au temps de son père, et elle échappait mieux ainsi aux desseins du Chérif.

Le tuteur, un homme juste et craignant Dieu, essaya de s'opposer à ce retour; il connaissait les convoitises de Moulay Hassan. Celui-ci demanda sa révocation. Certes, il dut payer beaucoup, car il l'obtint. Un autre tuteur fut nommé, et commencèrent les tourments de Lella Oum Keltoum. Elle vit

1. Sauf ton respect.

entourée d'ennemis. Sa mère, Marzaka, est la plus mauvaise, — une esclave ne saurait avoir qu'un cœur d'esclave. — Moulay Hassan acheta sa complicité par des cadeaux. C'est Marzaka elle-même qui a traîné sa fille à Meknès malgré sa résistance.

— Et si Lella Oum Keltoum désignait un autre homme?

— Elle l'a voulu. Par défi, elle prétendait épouser un nègre affranchi. Moulay Hassan interdit aux notaires d'aller recevoir sa déclaration, et Marzaka battit sa fille jusqu'à ce que la peau s'attachât aux cordes... Quant au nègre, on ignore ce qu'il devint, et les gens disent en parlant de lui : « Qu'Allah l'ait en sa miséricorde! » comme pour un mort...

— S'il plaît à Dieu! — m'écriai-je, — Lella Oum Keltoum finira par l'emporter sur tous ces perfides!

— Qui le sait! Nul n'échappe à son destin. Songe à l'histoire de ce marchand trop prudent : Pour éviter les voleurs, il coucha dans un fondouk. Or la terrasse était vieille et s'écroula sur lui... Sa mort était écrite cette nuit-là.

— Ne crains-tu pas, si Moulay Hassan parvient à épouser Lella Oum Keltoum, qu'il ne se venge de ses refus?

— Allah! Tu ne connais pas les hommes! Il se réjouira d'elle, parce qu'elle est jeune, et de ses biens, puisqu'elle est riche. Et sa résistance qui l'irrite à présent, il la jugera tout à fait excellente, quand elle sera sa femme. Une vierge pudique et bien gardée ne saurait agir autrement à l'égard de l'homme qu'elle doit épouser, même si le mariage la réjouit secrètement. Certes Lella Oum Keltoum hait Moulay Hassan à la limite de la haine, car il fut cause de tous ses maux. Mais il a bien trop d'orgueil pour le croire...

Lella Meryem se tait, lasse d'avoir si longtemps parlé d'une même chose... et soudain, l'esprit occupé d'un sujet tout aussi passionnant, elle s'écrie :

— O ma sœur!... le brocart que Lella Maléka portait, dit-on, aux noces de sa nièce, le connais-tu? sais-tu où l'on en peut avoir? Pour moi, on l'a cherché en vain à toutes les boutiques de la Kissaria... Dans ma pensée, elle l'aura fait venir de Fès.

A.-R. DE LENS

(A suivre.)

LE CULTE D'ICARE[1]

IV

— Marguerite boudera si je ne lui fais pas visite aujourd'hui...

Vers la fin de ce jour-là, épuisé par ses calculs de métallurgiste, de spéculateur en grains et en huiles, par ses études anxieuses du haut du beffroi sur le vol des corneilles et des colombes, par ses mille colères contre les imbéciles des moulins et du club, par ses courses à travers le marché aux grains de la Grande-Place, puis dans les banques, par ses démarches au conseil municipal, par la rédaction de ses trois rapports administratifs, par ses lectures avides, Raoul Héricourt pensa qu'il serait bon de vivre dans le repos un moment chez sa filleule. Elle lui jouerait du Chopin et l'amuserait en lui contant ses querelles d'amoureuse avec son mari. Pour qu'elle ne le grondât point, Raoul versa l'eau des Sultanes sur son cou, ses mains, sur sa chevelure divisée, sur sa barbiche. Par-dessus une chemise fraîche et à col rabattu, il enfila son pantalon, son gilet de moire et sa redingote lâche. Il se coupa les ongles très soigneusement afin que Marguerite ne lui fît pas honte, car il avait lui-même forgé pour convaincre deux idiots de mieux faire. Elle aimait qu'il fût très propre, autant que son mari qu'elle commençait à critiquer trop. Elle taquinait le savant pour les taches et pour les trous, méfaits quo-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1921.

tidiens des acides consultés au laboratoire, ou des étincelles reçues en parcourant les ateliers de métallurgie. De sa négligence, il rit. Il se reprocha de n'avoir pas admis, à quatre reprises, le tailleur implorant la licence d'essayer. Raoul tolérait mal le frôlement de cet homme qui vous mesure, vous touche, vous déshabille, vous habille, vous manie comme une chose, vous couvre et découvre, découd sur votre corps, et n'en finit pas. Sans parapluie un matin d'averse soudaine, n'avait-il pas mieux valu entrer chez le marchand de confections, Levi, au coin de la rue Saint-Aubert, et d'y avoir choisi cette ample redingote de propriétaire, ce pantalon d'officier en retraite, à la hussarde, ce gilet de paysan, en moire ponceau semblable à une veste de fermier général. En cinq minutes, le choix avait, du moins, été résolu. Raoul Héricourt se trouvait ainsi, comme il aimait, au large. Marguerite le raillerait. Tant pis. Pourquoi rechercher une ligne du vêtement lorsque la claudication vous déforme à chaque pas, vous rend pitoyable ou grotesque? Raoul serra les dents. Espérait-il, parce qu'elle se disputait avec son mari, séduire Marguerite?

Non, parbleu, la pure enfant. D'ailleurs elle était trop grande pour Raoul, bien trop grande. Lui-même l'avait unie à la taille, à la jeunesse, à la force et à l'élégance de Malescot, afin qu'elle fût heureuse dans l'amour. Ainsi bientôt il la saluait longue et fine, coiffée de boucles, en robe de grenadine noire. Au milieu du salon aux poufs de satin bleu capitonnés, sous l'une des quatre saisons en leurs cadres d'ébène, Marguerite l'embrassa tendrement. L'oncle bénit l'heure qui sonnait dans le socle de la coupe en marbre noir attachée par des chaînes d'or aux quatre pattes du lion soutenant cette pendule. Luxe chéri de Malescot. Depuis l'aube, il chassait de Mercatel à Beaurains. Tout d'abord, Marguerite s'en plaignit. A l'entendre, son mari de plus en plus la désolait. Quand il n'arpentait pas la campagne avec ses chiens, il jouait interminablement au boston en buvant la bière et le scheedam du café Sempeur avec ses amis les Camus, les Rikeche, les Douche, les Gillos et d'autres Nemrods habiles en outre à spéculer sur les grains, mais indifférents aux choses de l'esprit. Marguerite se consolait mal en évoquant au piano

de palissandre les âmes de Schumann et de Chopin, en relisant Lamartine et Chateaubriand. L'oncle écoutait et la plaisantait. Il la désira sans la vouloir.

Elle était trop grande pour lui, bien trop grande sur ces jambes démesurées. Il se fût moqué de lui-même s'il s'était vu courtisant cette jeune femme en deuil. Elle le surpassait de tout le front, plus haute encore en cette robe noire très simple mais à traîne, pour rendre hommage à la fin d'une vieille cousine. Marguerite, pour changer de conversation, essaya d'imiter la Patti. Elle tapa l'ivoire des touches. Elle ébaucha une roulade. Sa résille lourde sur le col très blanc, ses boucles châtain bien calamistrées, ses bandeaux sur les tempes plaisaient fort entre les pendants d'oreille à facettes qui scintillaient selon les gestes. Raoul Héricourt considérait sa nièce de dos. Il en aima la nuque frêle et pâle pendant qu'elle jouait, fredonnait, pendant qu'il lui narrait, par le menu, les fiançailles du marquis de Caux avec la fameuse cantatrice, et les détails scandaleux.

A la faveur d'un enjouement feint, Raoul Héricourt observait Marguerite. Il se demandait si l'instant était venu de recevoir les confidences qu'elle tenait trop évidemment à lui faire. Par avance, il lui donna tort. Chasseur émérite, les guêtres aux jambes, le chapeau de travers, le fusil au dos, bon courtier en grains et baryton agréable, Malescot paraissait l'amant type. Comment n'en raffolait-elle plus? Qu'il aimât jouer aux cartes entre temps, et boire de la bière fraîche avec les lurons de la taverne, c'était son caractère de flamand. Wouwerman, Steen et Teniers ainsi avaient peint ses aïeux. Marguerite le voulait-elle brodant à ses genoux? Elle lui reprocha brusquement de préférer Verdi à Chopin et Meyerbeer à Schumann. C'était grave un peu, mais quoi? Qu'il votât pour l'empereur et souhaitât la mort de tous les républicains, c'était pire. Le chasseur se moquait de Hugo et récitait sans trêve du Musset. La belle affaire! Pourtant Marguerite soudain grimaça. Son blanc visage se crispa et rougit autour des yeux noirs. Des sanglots la secouèrent. Et de pleurer, de pleurer. Raoul Héricourt en fut surpris, ce l'agaça. La sotte! Il pensa la prendre en ses bras comme au temps où, pensionnaire des Ursulines, elle ne trouvait pas

la solution des problèmes et fondait en larmes, avant qu'il l'eût consolée, puis aidée à finir l'équation. La pudeur l'empêcha, car ses instincts la convoitaient haletante, prostrée, douloureuse, échauffée par la peine. Marguerite se leva si grande. Elle essuyait ses paupières avec un linon bordé de noir. Elle renifla. Elle toussa. Raoul Héricourt la raillait sans miséricorde. Passant du chagrin à la colère, elle accusa brusquement son oncle de l'avoir mariée à un imbécile, après l'avoir élevée trop intelligemment. Elle s'arrêta pour écouter le carillon dans le soir. Son mari l'excédait avec ses romances, ses postures d'acteur, ses appétits de goinfre flamand. Et de plus, il l'exigeait paillarde, comme lui, quand il rentrait ayant bu le vieux grenache de Sempeur, après diverses bières. Contente ou non, il fallait que l'épouse consentît. Ensuite, assouvi, il s'endormait. Il ronflait, oui, jusqu'au souper de huit heures.

— Voilà ma vie... La vie que tu m'as préparée! Je ne t'en remercie pas, mon parrain. Oh non, je ne t'en remercie pas!... Tu ris?... Ne ris pas, je t'en conjure, ne ris pas. Ça me fait trop mal...

Marguerite trépigna.

Lui boitait de long en large dans le salon de satin bleu, en levant la tête pour que ses regards là-haut atteignissent les yeux noirs, les yeux d'Espagne, les yeux irrités de sa filleule. Elle lui paraissait bien ridicule et ingrate. Il l'avait copieusement dotée, après avoir accru, dix ans, le mince avoir de l'orpheline en le mêlant aux affaires des moulins, de la banque d'Artois et des mines d'Anzin. Il se rappelait toutes ces peines tandis qu'il la calmait. Elle avait d'ailleurs adoré, avec la fougue de ses aïeules espagnoles, ce beau Malescot. Qu'ils étaient charmants tous deux au temps des fiançailles, quand ils chantaient un duo du Trouvère passionnément, la brune, le blond! Et voilà que tout se cassait pour des divergences d'opinions musicales, littéraires et politiques, pour des façons différentes de concevoir les plaisirs de la table et de l'alcôve.

— Tu es autoritaire, ma chérie, comme Charles-Quint lui-même. Tu as voulu traiter Maurice en esclave, l'enchaîner à tes pieds, sans un mouvement libre. A la manière d'Arte-

velde, il s'est naturellement affranchi, peut-être un peu trop. Mais que fait-il de mal en somme? Il fait le flamand.

— Il me déplaît. Il me déplaît. Là!... Il me déplaît. C'est un imbécile.

Elle frappa du pied la carpette à ramages et, du poing, le paysage de nacre incrusté dans la table noire. La boîte à musique en tinta.

— Mais, sac à papier, rappelle-toi, Marguerite! Vous vous aimiez. Vous vous aimiez. Vous êtes la dernière joie de nos deux vieilles, de Virginie comme de Caroline. Vous sembliez une apparition de la jeunesse heureuse, un dessin de Prud'hon... ou de Goya.

— Si tu crois que Maurice apprécie Prud'hon, qu'il connaît Goya.

— Cependant...

— Il ne sait rien. Il n'a jamais pu devenir bachelier.

— Que prouve cela? Il y a tant de docteurs idiots...

— Il bâille dans les musées quand nous voyageons.

— La belle affaire!

— A Florence il s'endormait sur les banquettes des offices devant les Luini, les Raphaël et les Boticelli. Il répétait : « Trop d'histoire sainte! Trop d'histoire sainte! »

— Lui, un bonapartiste et un clérical! C'est piquant!

Raoul Héricourt se laissa rire avec affectation. Sa filleule ne l'amusait plus. Il la jugeait sotte. Ses jérémiades l'ennuyaient. Voilà donc le repos qu'il était venu prendre rue des Capucins, après tout un jour de travaux ardus. Il lui fallait entendre cette grande bête se plaindre d'un sort enviable et lui reprocher d'en être l'auteur. Comme il se fût mieux délassé dans l'auberge où l'étoile du café-concert lui procurait ces deux gamines si vicieuses et si drôles, qui se logeaient des louis dans le nombril, pour danser le cancan, toutes nues, mais avec les chapeaux cabriolets de leur grand'mère noués par les brides autour de leurs minois. Marguerite ne lui permit même pas de se complaire dans ce souvenir.

— Tu ris? Tu ris? Tu te réjouis de mon malheur.

Il se carra dans un fauteuil. Elle s'emportait :

— Ah! tout le monde dit bien que tu n'as pas de cœur,

que tu es un sauvage... oui, un vrai sauvage, que tu bats tes ouvriers, que tu giffles tes servantes. Oui. Oui.

Elle sanglotait en l'affirmant. Elle faisait allusion à l'urgence où l'administrateur s'était naguère trouvé de conduire violemment vers la porte un forgeron ivre et rebelle qui l'insultait devant les commis, puis, une autre fois, de corriger une stupide relaveuse qui lui avait rompu, malgré toutes les recommandations préalables, un plat en porcelaine d'Arras, pièce unique, portant le nom et le profil du lieutenant Héricourt entre les emblèmes militaires de la Révolution.

— Et toi, Marguerite, t'ai-je maltraitée?

— Ah! parrain, tu as la mémoire courte... Rappelle-toi ce soufflet parce que je n'avais pas le prix d'histoire... Tu m'as fait saigner tout un jour.

Il se souvint, en effet.

Raoul sourit. Cette enfant, dont il avait voulu faire une heureuse, le détestait en ce moment, ou presque. Il eût pu la laisser dans son ignorance, dans la pauvreté de sa famille, dans la boutique de la rue de Louez-Dieu, cette lamentable papeterie, après la mort de la mère emportée par le choléra. Mais il avait eu le culte du père, son ami de Polytechnique. Raoul conservait la tunique du capitaine Wartelle trouée par les balles à l'assaut de La Puebla. Marguerite lui ressemblait tant : brune, sérieuse et intelligente comme l'artilleur, coléreuse comme lui. Il manquait seulement la moustache cirée, l'impériale, à ce visage de passion, pour que l'identité fût parfaite avec cette sorte de Lazare Carnot, tué si bêtement au Mexique, en pleine jeunesse, avant d'avoir publié son remarquable *Traité de la Trajectoire et des feux concentriques*. Oui, Wartelle était là, ressuscité, travesti en ce deuil de la jeune femme. Elle reprochait à Raoul des sévérités anciennes, et le crime d'avoir choisi pour elle la fortune, les vices et les qualités de Malescot.

Raoul Héricourt regardait la gravure léguée à sa fille par le capitaine. Cela représentait le passage de l'Alma, par les zouaves, qu'avait protégé la batterie de l'artilleur. Cette image le rendait présent en quelque sorte.

— Voyons, ma chère Marguerite. Écoute-moi, — reprit le parrain. — Je t'ai mise en état d'avoir une vie intérieure,

une vie spirituelle, pour que tu puisses t'y réfugier aux heures fâcheuses de l'existence... Malescot s'attarde à la chasse ou à la taverne. Eh bien lis... Cultive la musique... Fais de l'aquarelle...

— Tu parles à ton aise. Quand l'insolence de Maurice m'exaspère, je ne puis ni parcourir un roman, ni déchiffrer une partition, ni dessiner une fleur.

— Je ne te comprends pas. Si ton mari te déplaît, pourquoi te plaindre de ses absences. Elles doivent au contraire t'être un soulagement... Tu ne réponds rien... Parbleu... Tu es jalouse... Tu as dans les veines du sang d'Espagne. Mais oui. Tu es jalouse... Donc tu l'aimes... Ton orgueil de femme souffre, parce que Malescot cherche dans les éteules de Beaurains ou chez Sempeur à se distraire plutôt que de rester dans l'adoration perpétuelle de tes vertus.

— L'aimer? Grand Dieu... Je le déteste... Je l'exècre... Je pense à m'enfuir pour ne jamais plus le voir...

— Est-ce la peine, si, déjà, tu le vois peu?

— Pas le jour... mais je l'ai le soir et toute la nuit...

— Hé, hé... Vous êtes jeunes, beaux. Vénus ne tarde pas sans doute à vous réconcilier.

— C'est là ce qui me révolte!... C'est quand cet imbécile me dompte et quand... malgré mon dégoût...

— N'insiste pas. Tu vas manquer de discrétion. Eh bien, mon enfant, ta haine, ses taquineries, vos querelles et vos embrassements, son apparente indifférence, ses absences et ses exigences, sa révolte et sa volonté, votre plaisir double, enfin, tout ça... c'est ce que la poésie nomme l'amour...

— Je n'en veux plus... Je n'en veux plus... Écoute, parrain, je vais te demander... une grosse faveur.

— Dis.

— Emmène-moi en voyage.

— Quel voyage?

— En Égypte... Ne dois-tu pas retrouver au Caire ton ami Mouillard et recommencer avec lui des expériences sur le vol des grands espaces?

— Sans doute, mais il y a la guerre.

— La guerre! Et puis après. Nous ne sommes pas des soldats. On vaincra les Prussiens sans nous.

— Peut-être. Les Moulins et les Forges vont travailler beaucoup plus pour les armées. Il faut que je sois là. Le club Carnot m'élit président. Il faut donner aux événements des suites politiques... Je dois retarder mes études en Égypte, et ma visite à l'admirable Mouillard.

— J'aurais tant voulu chercher avec vous deux le vol sans battement, comme vous l'avez cherché dans sa ferme de la Metidja, comme vous l'aviez auparavant cherché ensemble sur les tours de Notre-Dame les jours de grand vent, lorsque les corbeaux perchés sur les gargouilles, le bec au vent, n'avaient qu'à déployer leurs ailes sans les agiter pour planer, pour jouer dans l'espace.

— Le vrai principe de l'aéroplane, selon Mouillard. Et il a sans doute raison... C'était en 1855. J'avais rencontré Mouillard dans l'atelier d'Ingres... Comment? Tu te rappelles ça.

— Je me rappelle tout... ce que tu dis...

— A la bonne heure.

— Si l'esprit de Maurice ressemblait au tien, je connaîtrais le bonheur. Hélas! Figure-toi qu'il veut m'apprendre le piquet. L'indigence de son cerveau ne lui permet pas de soutenir une conversation avec moi. Alors il veut tuer les heures en remuant les reines, les rois et les as. Moi je ne peux pas... je ne peux pas... Ça m'énerve... Je préfère encore l'entendre chanter du Verdi, en roulant les yeux, et la main sur le cœur.

— Pauvre Marguerite!... Que je te plains!

— Ah oui, pauvre Marguerite. Tu peux te moquer, va. Ce que je souffre! Quand montons-nous ensemble au beffroi pour étudier le vol des corneilles?

— Quand tu voudras. Demain.

— Parle-moi des oiseaux encore...

Il en parla, très flatté, avec l'espoir qu'un jour peut-être sa disciple généreusement deviendrait complaisante. Il parla des vautours égyptiens, attendant l'heure où l'air s'échauffe dans le soleil et se dilate, et monte, pour s'envoler de leurs rocs, en glissant, les ailes immobiles, vers le bas, sur les pentes de l'atmosphère. Il dit encore l'effroi de Mouillard et le sien, lorsque ayant fabriqué avec de la toile leurs premiers plans de sustentation, ils s'élancèrent d'un haut talus, sous

ces appareils sans équilibre et restèrent un long moment sans pouvoir toucher le sol, avec la crainte de chavirer, de s'abattre au moindre retour de la brise. Il dit surtout les causes de la coquetterie coutumière à l'oiseau, et pourquoi, tout le jour, de son bec habile, il soigne, lisse, ébarbe ses plumes, les divise et les rassemble, les gonfle et les aplatit; chacun de ces duvets courbes formant une sorte d'alvéole où le volatile tantôt enferme de l'air, et d'où tantôt il le chasse; chacune de ces rémiges étant un levier utile et spécialisé pour le mécanisme du vol, pour ses directions variées, pour descendre, pour s'élever : l'oiseau qui fait sa toilette c'est un mécanicien qui nettoie, visite, règle minutieusement un moteur délicat et compliqué. Que de matins Raoul Héricourt avait, aux environs du Caire, étudié avec l'humble Mouillard aux lunettes bleues le vol sans battement des vautours, du grand *gyps fulvus*, dans l'espace de l'air rose aux ondes si visibles, si dansantes près du sable très chaud! Sous son parasol, le pauvre maître de dessin aux Écoles militaires du Khédive cédait alors à des enthousiasmes. Avec des accents de prophète il prévoyait, du haut de son âne jaune, que le vol sans battement du vautour serait dans l'avenir le modèle de l'aéroplane fixe, si l'on parvenait à munir cet appareil de la direction horizontale et de la direction verticale. Et Raoul Héricourt évoquait joyeusement ce pitoyable apôtre, ses lyrismes.

Marguerite écoutait en regardant les jeux des canaris dans la grande volière en forme d'église à trois dômes. Son parrain se plaisait à la voir attentive, ravie, parfois émerveillée. Que l'homme pût voler comme un archange au ciel, que le rêve d'Icare se réalisât un jour, demain sans doute, et par le génie de son parrain, c'était, pour elle, un songe passionnant... Ainsi qu'à leurs dernières entrevues, elle prit le crayon, ouvrit l'album, et, selon leurs propos, elle traça les silhouettes des vautours, des corneilles, des ramiers à telle et telle phase de l'essor, à tel moment de variation mécanique dans le vol. L'aéronaute corrigeait les dessins. Il les complétait en démontrant. Parce que Marguerite se penchait afin de mieux comprendre, il sentait les boucles lui frôler la joue, le parfum de lavande le pénétrer, le griser un peu. Il flairait l'odeur du corsage, des épaules et de la gorge moites sous la transpa-

rence de la grenadine noire, en cet août radieux. Ce plaisir très sensuel une fois encore le troubla délicieusement. Raoul Héricourt crut pâlir et qu'elle rougissait. Brusquement, elle s'écarta. Comme elle, il avisa, dans cette fenêtre au rez-de-chaussée, la figure de Malescot.

Il les épiait du dehors sur le trottoir, par l'interstice des rideaux bleus. Raoul Héricourt s'empressa de lui rire, d'aller à la croisée le plus vivement, afin de dissiper tout soupçon absurde. Malescot exagéra toute une mimique d'époux indigné, comme par forfanterie; mais il fut apparent que, sous cette farce, il dissimulait de la colère. Bien qu'entré, il chantât:

Enfin Edgar
Ma vengeance va t'atteindre,
Tu vas périr,
Succomber sous mon bras,

bien qu'il couchât Héricourt en joue avec son Lefaucheux, bien qu'il jetât noblement deux lièvres aux pieds de sa dame et déclarât ne faire grâce au séducteur que s'il acceptait les huîtres, le perdreau rôti et le Chambertin d'un souper à trois, l'humeur du Nemrod n'était pas franche. Il prétexta son inaptitude à découvrir les clefs de la cave pour emmener un moment Marguerite. Sans aucun doute, il la querellerait. Elle redescendit maussade et bouda sans trêve. Le souper fut lugubre en dépit d'une chère exquise. Raoul Héricourt parla seul des oiseaux, des aéroplanes, des ballons, du Caire et de Louis Mouillard. Le mari se contenta de l'interrompre trois ou quatre fois assez brutalement pour narguer les inventions et les inventeurs et préférer l'art à la science, Cabanel à Littré. De ces mains potelées, de son sourire écarlate et lumineux sous la moustache d'or, de sa voix claironnante, il accaparait l'importance dans le débat. Il évoqua l'ombre de Phidias. Il récita l'*Art poétique* de Boileau dont il opposait les simples et claires maximes à toute explication un peu difficile sur la mécanique du vol planant. Marguerite refusait de lui répondre sauf par des signes de tête, des haussements d'épaulees, des rires moqueurs.

Ainsi que Raoul Héricourt l'attendait, Malescot finit par se fâcher un peu. Il blâma sa femme d'être taciturne. Ce lui

semblait irrévérencieux pour l'âge du Chambertin, la succulence des framboises au Xérès. Le mari constata qu'après chaque visite de son parrain Marguerite devenait ainsi morose. C'était pour Raoul Héricourt le conseil de venir moins. Il faillit riposter vertement mais craignit de nuire à sa filleule et feignit de croire à une facétie. L'autre insista. Certes il n'était pas jaloux de Raoul Héricourt, mais il détestait que sa femme subît des influences contraires à la joie saine, à la gaîté de leur jeunesse. Cela le gênait. Il préférait le dire franchement à son cher ami Raoul Héricourt. Pourquoi dissimuler? Il allumait un cigare. Marguerite se leva toute blême, suffoquée. Ils se regardèrent, elle haineuse, lui goguenard. Raoul Héricourt, une seconde, pensa tuer ce beau garçon épanoui, hâlé, en guêtres de chasse et en veste de nankin, avec une cravate rose à gros pois verts. Mais fallait-il perdre l'avenir de Marguerite?

— Parbleu, — se contenta-t-il de dire, — je ne suis pas un loustic, moi. Aussi, je vous souhaite le bonsoir.

Et il s'en alla vers la rue, sans écouter Malescot qui répétait :

— N'en parlons plus. Soyons gais. Soyons gais. Tenez, passez au salon que je vous chante la *Belle Hélène* :

C'est le roi barbu qui s'avance,
Bu qui s'avance,
Bu qui s'avance.

Déjà le piano sonnait sous les mains du fumeur. Raoul Héricourt gagnait la rue.

— Ce qui nous manque le plus, parrain, c'est le courage, — lui cria Marguerite pendant qu'il refermait la porte.

Le courage! Elle l'accusait donc de lâcheté.

Il ricana sous l'insulte de sa filleule. Il s'éloigna rapidement. Il souffrait à l'extrême. Dans la rue déserte, son pas de boiteux frappait irrégulièrement le pavage de façon bruyante et grotesque. Raoul Héricourt permit aux larmes de mouiller ses yeux. Voilà donc ce que devenait le bonheur qu'il avait voulu pour la fille de son ami Wartelle. Elle lui reprochait le manque de courage. Pouvait-il l'enlever à son mari, la recueillir? C'eût été la perdre à jamais dans l'opinion. On leur eût imputé une affection scandaleuse et, pour elle,

intéressée. Il fallait que Marguerite demeurât et qu'elle souffrît. Avec le temps elle se calmerait. Elle s'habituerait aux farces de Malescot, à son absurde joie. Quant à remettre les pieds dans cette maison, jamais plus. « Never more », se dit-il évoquant le corbeau d'Edgar Poë et la tragique horreur de ce poème.

Pourtant c'était le sacrifice de la seule tendresse que Raoul Héricourt eût encore espérée du monde. Qui ne le détestait dans cette ville? Elle-même Marguerite le méprisait. Elle eût voulu qu'il dît son fait à Malescot, qu'il le condamnât devant elle, qu'il fût le maître subi dans la maison. Le pouvait-il sans attirer sur elle les réprobations consécutives aux plaintes de son mari, aux médisances et aux calomnies de la province? Mieux valait que Marguerite méprisât son parrain, certainement.

Il allait par la ville noire et sans vie. Au détour d'une rue, il rencontra cinq ou six ouvrières qui avaient fini de veiller apparemment pour terminer une robe de fête. Il les étonna. Il entendit chuchoter son nom parmi les rires nerveux de ces petites filles. Elles s'éloignèrent à l'inverse, et tout à coup, ensemble, elles se mirent à chanter le refrain :

J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va plus.

Aux dernières notes, les rires éclatèrent frénétiques dans la nuit. Et les enfants cruelles se gaussaient de l'infirme et de son sacrifice pour la science. Les échos des rues vides longtemps propagèrent l'insulte.

Raoul Héricourt permit aux larmes de mouiller encore ses yeux.

V

A la porte Méaulens, dans les couloirs aux sévères murailles de briques que couronnait le gazon des remparts, Raoul Héricourt évoqua le passé d'Arras, les garnisaires de Louis XIV, la lourdeur des mousquetaires en leurs buffleteries, sous le

feutre et les larges bottes, les pertuisanes des gardes, le gentilhomme de service, ses dentelles, sa rapière, son panache, le tambour armorié sur lequel se jouait une partie de dés. la ribaude et sa mémoire de *l'Astrée*. Soudain il vit parmi ces gens Pascal en noir inventant la brouette Pascal.

Pour les railleries des dentellières assises au bord des caves, le songeur s'avançait en boitant par la rue bruyante des maréchaleries. Ses mains gantées de jaune neuf étonnaient le promeneur quand il interrompait ses réflexions sur *les Provinciales* et l'esprit jésuite pour apercevoir la vie une seconde, si le trot d'un cheval l'avertissait de prendre garde, si l'odeur des tanneries offensait avec le vent ses narines, si la kyrielle des écoliers jouant à la guerre se jetait dans son chemin, sur le trottoir exigu encombré de perrons et de leurs marches creuses. L'irritation du savant était extrême contre cette marmaille quittant la classe. Les taches jaunes et inhabituelles de ses mains agaçaient autant l'aéronaute. Contre les tanneurs, contre les brasseurs, contre les charretiers, hâtant leurs besognes avec tumulte, rires, injures, cris, effaçant Pascal, sa brouette et les jésuites, il s'irrita.

« Ah! pensait-il, que ne suis-je comme dimanche à cent mètres en l'air, dans le royaume du silence, au sein d'un brouillard ouateur. A chaque minute, ici, je comprends la folie de l'assassin, le bonheur de tuer. Oui, oui, supprimer ces enfants criards, cette populace qui s'interpelle, cette boulangère qui envoie son auvent claquer le mur, la brute, pendant que je réfléchis utilement! Utilement. J'aimerais voir ces existences idiotes s'évanouir et les bouches enfin se taire. Oh! assouvir le paroxysme trop douloureux de ma rage! N'entendre plus que des rumeurs. Pouvoir, pourvoir méditer sans interruption... Oh! ce jaune de mes mains! Main jaune, stupide roman feuilleton. Assez! assez! Pensons à ceci qui changera l'existence des hommes, peut-être... Donc à mes deux pistolets bouche à bouche renvoyant, par leurs détonations alternatives et réglées, la tige horizontale qui réunit les deux balles en course dans les canons des deux armes. Pourquoi pas? Hein? Mon piston. Un vrai piston comme celui de la machine à vapeur. C'est simple comme la brouette de Pascal. Pas de charbon à emporter là-haut.

Pas de chaudière. Pas de fournaise. Rien qu'un peu de poudre. Ou mieux, C^5 D^0 A^2, mon C^5 D^0 A^2. Jamais il n'y eut explosif si puissant sous un volume infime, presque sans poids... Assez crié comme un sauvage. Laisse tes chevaux tranquilles. Ils sont moins que toi des bêtes... Le difficile sera de faire parvenir continûment la série des capsules sous les deux chiens que le ressort relèverait automatiquement dès leur chute, qu'il laisserait aussitôt retomber sur le fulminate introduit dans ce très court intervalle... Oh! ce crétin qui siffle son air de valse... Seulement... Seulement il faut rendre C^5 D^0 A^2 fort et maniable. Il importe qu'il ne détraque pas la machine. La frêle machine. La machine non pesante. Peut-on chausser les marmots avec des galoches?... La canaille n'a pas de sensibilité. Aucune. Bah! Mon explosif fera tout sauter s'il contient la force nécessaire pour que l'hélice tourne à la vitesse voulue. Pourtant elle se visserait dans l'air. Elle entraînerait après elle la nacelle et l'appareil... les ailes. Les ailes!... Faut-il des ailes!... Sans doute. Les plans de suspension seraient nécessaires. Faut-il qu'elles battent?.. Non, dit Mouillard. Et il a raison, parbleu. Il a raison. Il y a tant de moments où les oiseaux volent sans battre des ailes, en les maintenant étendues tout simplement. Là-haut, là-haut, ce ramier, il n'a point battu de toute une seconde!.. Suis-je fou! J'ai chaud! Je me casserai la tête, voilà tout... Je rabâche. Je rabâche. Pascal portait un rabat blanc sur sa roquelaure... Imbécile, tu rabâches. Et ces petites filles se moquent de toi. La blonde est jolie. Pour un louis, elle se laisserait peut-être caresser... La joie de lui baiser la gorge, d'envelopper avec mes mains la fraîcheur de ses deux seins. Vieux saligaud... Pourtant si je trouvais l'explosif! Les chimistes officiels sont trop prudents... Quels dédains! Est-elle jolie, et sa poitrine qui palpite. Enfin, tais-toi satyre! Satyre!... Berthelot a haussé les épaules. Je sais bien : Berthelot, c'est Berthelot. Mais les autres? En temps de guerre, quand il serait urgent d'inventer, de créer, ils critiquent. Ils rient. Ils font les génies, les dieux. Des génies, ça!... Oh! ce doit être si bon de tuer, de tuer, de tuer pour le plaisir, comme un animal sauvage, un anthropoïde uniquement soucieux de mesurer sa force. Mais tuer d'en haut en volant, l'ennemi, les ennemis, tous les ennemis! Passer

ainsi que l'ange exterminateur sur les Prussiens et les traîtres qui les secondent, et les inertes qui refusent d'entrevoir ce qui les anéantirait. Tuer. Les tuer en jetant des bombes. Les réduire au silence eux aussi. Les métamorphoser en silence. Entends-tu, colosse, qui roules des tonneaux à grand fracas? En silence!... Rien que du silence. Et planer là-haut, sans bruit, sans aucun bruit. On pourrait lire alors, penser. Lire. Penser. Calculer... Où s'est enfuie cette belle enfant? L'intinct me ronge le ventre. Ongles, vous ne percez pas mes paumes. Assez! Boiter, grisonner, vieillir. Torture. Un tempérament idiot qui s'obstine, passé l'heure!... Berthelot se trompe d'ailleurs. Et les autres donc! Ce Thénard! Ah! »

Un retentissement ébranlait les nerfs de Raoul Héricourt. Le forgeron lançait des barres de fer dans le chariot. A la volée, ce gnome hideux en jetait deux, trois, cinq encore. « Canaille, va! » L'inventeur frémissait de toute l'échine à chaque stridence du métal heurtant le métal. Il serra les dents. Il crispa le poing sur son parapluie. Il crut qu'il céderait à sa fureur, qu'il battrait cet imbécile ennemi de toute méditation. Mais dans la glace du cabaret ouvert, Raoul Héricourt s'aperçut trop ridicule, en ce long mac-ferlane qui cachait mal sa claudication, avec sa tignasse grise de vieux rapin, sa barbiche, son feutre. Le beau lutteur vraiment pour faire toucher le sol à ces cyclopes velus et râblés! Et se sauvant par le marché de Saint-Waast, il ricana tout haut à l'ahurissement de trois commères, occupées par l'échange de leurs légumes, au retour du marché. « Chest-i qui devient toc-toc ch' banban Héricourt?... » Les roquets aboyèrent contre l'étrange personnage. Les tuer. Les tuer. Il s'enfuit. « Cinq et trois font huit... Cinq et trois font huit!... » lui crièrent les gamins en imitant sa démarche et en la scandant sur le ton de cette phrase arithmétique. Des larmes lui noyaient les yeux. Le boulanger les fit taire.

Raoul Héricourt se calma dans la paix de la cathédrale immense et blanche, vide. Les colonnades des autels, puis les verdures du square désert lui furent rassérénantes. Il admira les pigeons. Il les fit s'envoler pour étudier leur essor. Il eût voulu relire du Pascal à la bibliothèque dans le palais épiscopal. Il hésita. Il se souvint du rendez-vous. Il arriva sur

la place de la Comédie. Lieu historique. Là, du théâtre au fronton angulaire, de la fenêtre centrale, Joseph Le Bon regarda le châtiment des suspects qui, par leur correspondance, avaient sur le territoire français guidé leurs amis ou parents émigrés conduisant les éclaireurs des Impériaux et des Prussiens. Joseph Le Bon, qui lutta contre tant d'esclaves obstinés pour rendre aux tyrans de la dynastie franque, autant dire germanique, à leurs féaux, la domination sur la terre celto-latine. Ce professeur de l'Oratoire au collège de Beaune, comme Fouché au collège d'Arras, ce prêtre de l'église romaine, avait compris l'urgence d'ôter leur pouvoir aux fils incapables des conquérants venus derrière Clovis, asservir en Gaule le génie méditerranéen, la magnificence de la civilisation augustale, flavienne, antonine, la grandeur et la sécurité de la paix romaine. Qu'elle avait eu raison, Cécile Héricourt, de croire en ce pauvre curé de Neuville-Vitasse, en ce fougueux prédicateur de Saint-Waast!... Tuer! cela vous rend fou. Quel malheur pour l'avenir de la République, ce délire sanguinaire qui avait ensuite justifié les accusateurs de Le Bon, de ses pareils! Raoul Héricourt enrageait de ne pouvoir dire cela, de taire sa pensée. Arras reniait celui même qui dans son sein avait appris à libérer le monde, Robespierre.

Le directeur des Forges pourtant se rendait dans la salle du cercle Carnot pour s'entendre nommer président, remercier, promettre son influence aux républicains d'Arras encore peu nombreux. Auparavant il alla revoir la maison de Robespierre dans la rue voisine pour une prière à l'Incorruptible ami de Juste Émile.

Noir sur blanc, le nom du journal *Le Carillon* s'imposait en hautes lettres sous les fenêtres de la maison où Raoul Héricourt pénétra. Il gravit, en se récitant son allocution prochaine, un escalier de vieilles dalles. Il poussa les battants d'une porte bourrée en drap vert. Il traversa le vestibule plein de chapeaux de paille. Il entra dans une salle enfumée par les pipes et les cigares de soixante messieurs, la plupart en redingotes noires, en pantalons et gilets de toile ou de coutil, en guêtres de nankin. Au fond, derrière une petite table, le gros Cattaert, en habit de chasse, lisait à voix sourde le texte de son rapport.

Achevant l'apologie d'Omer Héricourt, cet architecte des Moulins résumait le rôle de l'orateur libéral dans l'opposition sous Louis-Philippe et sous le second Empire. Ainsi que l'avaient, en 54, prédit Lamartine et Victor Hugo, Cavaignac, Odilon Barrot, l'Empire, pour la cinquième fois, engageait le pays dans les aventures de la guerre. Quelle clairvoyance avait eue, avec ces grands hommes, Omer Héricourt leur ami, ce bon citoyen! Le fils, le savant directeur des Forges unanimement estimé pour sa bienveillance envers les ouvriers des villes et des champs, pour ses fondations philanthropiques en faveur des hospices et des écoles mutuelles, acceptait la présidence selon le vœu du comité. Cattaert, pour lui, s'en réjouissait au plus haut point. Il était sûr au reste d'interpréter sans erreur les sentiments de l'assemblée s'il exprimait la gratitude de tous envers le vaillant aéronauté, envers l'habile administrateur, envers le physicien et le chimiste renommé, envers un loyal ami du peuple.

Agacé par ces épithètes vulgaires, Raoul Héricourt s'inclina cependant. Des mains se tendirent blanches ou hâlées, velues, garnies de bagues, ou d'ongles en deuil. Il cherchait à reconnaitre les gens et à se rappeler leurs caractères. Il salua le long nez courbe sur la barbe blonde du taillandier Fardel, un saint-simonien persévérant, ami de Gambetta, qui vendait aux Forges du fer en barres et leur achetait des outils agricoles. M. Codron avança. Naguère légitimiste, mais brouillé avec les partisans des princes qui n'avaient pas souscrit pour sa raffinerie modèle, ce client débiteur des Forges, se faisait un profil de Bourbon glabre. Affablement aussi félicitait un bonapartiste de la veille, mais dépité par des passe-droits encore, pourvu de l'impériale et de la moustache cirée propre aux capitaines qu'était M. de Grigny avant de donner sa démission. Alors surgirent des groupes la masse du brasseur Caudelier tonitruant, riant, dominant, puis la personne chafouine et mélancolique de l'orfèvre Waterlot qui prévoyait le pis en toutes choses. Il tendit ses doigts timides mais habiles. L'avoué Desmazières, un érudit, un humaniste fort digne entre ses favoris grisonnants, présenta ses hommages de libéral convaincu par les discours de Cicéron, le *Contr'un* de La Boëtie, les refrains de Béranger, les discours de

Lamartine et les poèmes de Victor Hugo. Il savait par cœur presque toute sa bibliothèque. Lagache, ce maître des tanneries, présenta sa trogne colorée par l'usage du vieux Bourgogne, sa panse engraissée par le lard des perdreaux et des lièvres rôtis. Économiste, il souhaita la lutte pour l'amélioration des canaux. L'horticulteur Gossart cita deux phrases de Barbès, un mot de Proud'hon, toujours les mêmes qu'il avait entendus autrefois dans les banquets politiques de Paris, lorsqu'il était compagnon jardinier. Le profil hautain de M. de Laderrière, orléaniste déçu et grand propriétaire terrien, se dérida devant le directeur des Forges. En lui recommandant les idées vertueuses de Rochefort, il lui remit un numéro de *la Lanterne* récente copiée clandestinement. La malice du docteur Guffroy s'exerçait contre Cattaert, contre le flegme du banquier Demonchaux silencieux entre ses favoris, contre le masque grêle du peintre Héroguelle, contre la stature imposante de l'ingénieur Camus qui récita deux ïambes de Barbier. La politesse du minotier Gerbore, si blond, fut excessive pour son fournisseur de farines, comme l'empressement de plusieurs autres. Beaucoup louaient le récipiendaire avec emphase. Héroguelle ouvrit le piano, et, en sourdine, ébaucha *la Marseillaise* que d'aucuns fredonnèrent. Certains pourtant saluèrent Héricourt de loin sans se déranger. Quelques autres affectèrent de converser entre eux. Raoul Héricourt découvrit une opposition. Il reconnut dans une veste d'alpaga, une culotte de nankin, entre des favoris poivre et sel, l'agioteur Isambert endoctrinant à l'écart son groupe de rentiers. Impassible, l'ancien professeur, le philosophe positiviste, le père Dericke, fumait, les yeux au plafond, derrière ses lunettes bleues, sans vouloir regarder le président. Le géomètre Desmuliez ouvrit *le Moniteur Universel* et se cacha derrière pour conspirer avec le botaniste Petiote, si joli, le grammairien Pingrenon, le distillateur Rosé Jessus, admirateurs éprouvés de M. Thiers et de sa politique modérée. Leurs casquettes à la main, les artisans et les ouvriers admis là pour assurer à la compagnie une physionomie indéniablement républicaine, se tenaient cois, en leurs blouses bleues ou blanches. Ils semblaient craindre de déplaire s'ils parlaient, s'ils remuaient. Quant au père Gossec, l'armurier chauve,

et à Dehodencq, le courtier en grains, frères de la Loge « *Amitié* », ils critiquaient à demi-voix parmi quelques gens de boutique. Delannoy, le rédacteur pied-bot de *l'Avenir*, le rouge des rouges, les excitait.

Parvenu jusqu'à la table de l'orateur, Raoul Héricourt se trouva près d'eux. Ils ne troublèrent point sa brève allocution de gratitude, mais durant l'exposé de son programme que lut un secrétaire, lui-même ouït quelques-unes de leurs médisances. Bientôt elles l'amusèrent, car le directeur des Forges et des Moulins n'ignorait pas les appétits de ces gens qui étaient pour la plupart fournisseurs ou débiteurs de la compagnie.

— Il parle, il parle. Mais qu'est-ce que ça prouve? Le voilà qui déblatère contre le libéralisme d'Emile Ollivier, murmurait un escogriffe.

— Au moment de Solférino, il pérorait en faveur de l'Empire, à la Loge. Vous vous rappelez bien?

— Si je m'en souviens? Parbleu. Il criait cela sur la Grand'-Place même en tâtant les grains dans nos sacs, — répondit le courtier Dehodencq.

Désireux d'obtenir aux Moulins de meilleures conditions pour ses marchés de grains, il voulait marquer sa puissance aux Héricourt et qu'ils compteraient avec lui. Il haussait les épaules, grattait sa barbe. Le père Gossex en sifflotant essuyait ses besicles. Delannoy prenait des notes sur un calepin fripé. Isambert chuchotait avec ses rentiers fidèles pour certaines opérations fructueuses qu'il dirigeait sur le marché du grain, à la Bourse de Lille, à celle de Paris même. De son large corps, de sa gesticulation, de sa tête rousse et argentée, il approuva les jugements sévères. A leur tour, ses rentiers, le bossu comme l'adonis, le sexagénaire comme le jouvenceau, opinèrent pareillement de la moue, du geste, du sourire. Repliant son *Moniteur*, Desmuliez creusa davantage son maigre ventre en gilet gris, et s'adressant à Pingrenon fait comme un satyre roux, il prononça :

— En 54, monsieur Héricourt faisait le républicain indigné par le coup d'État. Devant les professeurs du collège, il accusait l'empire de perdre les forces du pays dans cet Orient où nous n'avions pas de motifs raisonnables pour seconder

l'Angleterre contre la Russie notre alliée naturelle et, disait-il, géographique.

— Il était jeune alors, — ajouta le père Dericke. — Il comprenait tous les Bonapartes dans sa diatribe; il démontrait, sous la Porte Ronville, que Napoléon Ier avait eu tort de trahir Alexandre après le pacte de Tilsitt, et devant le portrait de son grand-père, que le second Empire recommençait les fautes désastreuses du premier, sans nous offrir la gloire d'Austerlitz.

— Raoul Héricourt nous montrait alors le véritable danger, la Maison d'Autriche et la Confédération germanique... à l'inauguration des Forges de Lens, répliqua M. Desmazières hardiment, les mains dans les poches.

— Celui même d'aujourd'hui, — remarqua froidement le flegmatique Demonchaux roide en ses habits neufs.

— A l'assemblée générale des Moulins en 56, il annonçait, — rappela M. de Laderrière très hautain, — que l'Angleterre nous laisserait en plan à l'heure du péril.

— Ce qui arrive, en effet, — constata le triste Waterlot les mains au ciel. — Je ne reçois plus d'or anglais depuis quinze jours.

— Oui, sur ce point il n'avait pas tort, — concédait Isambert impartial. — La Bourse de Londres nous est hostile.

— Parbleu. Nous connaissons il y a beau jour, — proclama Delannoy, — l'ingratitude anglaise. J'ai écrit assez d'articles là-dessus dans tous nos journaux.

— Tout cela c'était peut-être très joli — s'écria le père Dericke. — Mais en 59, avant la campagne d'Italie, voici monsieur Héricourt qui reparaît sur les colonnes de la Loge.

— Le républicain avait fait peau neuve, — déclara Dehodencq.

— Il ne jurait que par Napoléon III, même en parlant aux ouvriers de ma distillerie, — déclama le gnome Rosé Jessus en se haussant sur la pointe de ses bottines.

— Il le nommait « le carbonaro des carbonari » — rappela Desmuliez ironiquement.

— Il prêchait l'affranchissement des nationalités latines avant tout, — reprocha le joli Petiote de sa voix mélodieuse, — car il chantait tout Verdi.

— Et aux banquiers la ruine de la Maison d'Autriche, — ajouta Isambert.

— Monsieur Héricourt compara Badinguet à Richelieu. Oui, Monsieur, — assura le père Dericke derrière ses lunettes bleues.

— En tous cas, — reprit M. Desmazières, — l'Empire substituait au voisinage de l'Autriche, éternelle ennemie germanique, un peuple frère par la langue, la race, les traditions, les arts.

Raoul Héricourt sourit à l'amitié courageuse de l'avoué. Il avait les intelligences avec soi.

— C'était un miracle, quoi, et un vrai! — riposta Pingrenon ennemi des prêtres.

— Monsieur Héricourt invoquait alors Rome et Jupiter, en distribuant les prix aux enfants des écoles, — ricana Rosé Jessus.

Isambert s'exclama :

— Il eût voulu que Badingue montât tout de suite au Capitole. Il l'a écrit sur l'album de ma cousine.

Raoul Héricourt s'amusait de ces exagérations. C'était l'esprit critique de l'Artois et des Flandres qui les avait rendus au cours de l'histoire tant de fois rebelles, libertaires; même en un cercle d'amis les uns jalousaient les autres, diminuant le supérieur par haine d'obéir.

Les rentiers approuvèrent du rire leur chef. Les Boutiquiers, les Frères firent chorus. Croisant les bras, le géomètre Desmuliez persévéra dans ses attaques.

— Il y avait de quoi s'indigner pour de sincères républicains. Avouez-le. Il recevait le préfet à sa table aux Moulins.

M. Demonchaux nia simplement de la tête, sans un mot, et se rengorgea.

— C'est pourquoi nous nous sommes alors écartés de Raoul Héricourt, — déclara tout net Dericke. — Je n'ai plus mis les pieds aux Moulins.

Le père Gossec osa tout :

— Et nous trouvons étrange que la majorité nous l'impose comme président à une heure aussi grave, lorsque l'Empire va se trouver, par les résultats du plébiscite, et par sa victoire sur la Prusse, considérablement raffermi.

Petiote plus bel encore se passait la main dans ses cheveux, l'approuva. Les Frères de la Loge ébauchèrent une ovation à laquelle contribua l'opiniâtre Isambert, car il prétendait à conduire les affaires du Cercle, à y présider un jour, à placer là des actions parmi les grosses fortunes républicaines du département. Raoul Héricourt l'examinait avec une bienveillance sardonique.

— Enfin... — grogna le père Dericke, — monsieur Raoul Héricourt accepta de Persigny la croix de la Légion d'honneur, soi-disant pour ses essais de franchir la Manche en ballon.

— Donc, nous en avons souri, — dit Gossec.

— C'était pour ça que « notre président » avait tourné casaque... — conclut Dehodencq les bras étendus, et qui se vengeait ainsi de n'avoir pas mesuré le domaine des Moulins.

— Quelle méchanceté... — s'écria Cattaërt en soufflant. — Il avait manqué de périr dans les flots!

— Des pêcheurs anglais l'ont recueilli, — cria Camus.

— En pleine mer, — gronda Fardel.

— Et demi-mort, — prétendit Caudelier.

— A six milles de Falmouth, — précisa Fardel.

— Au mois de novembre, par un froid glacial, — affirma le minotier Gerbore.

M. de Laderrière ajouta sèchement :

— Et il s'était attaché au cou son baromètre enregistreur et ses notes, pour sauver du moins le fruit de ses observations si le flot rejetait son cadavre sur la plage.

A ces mots, Desmuliez dansa et fit le comique :

— César sauvant ses *Commentaires* à la nage, quoi!

— Oui Monsieur, tout autant... — répliqua le capitaine de Grigny en face du géomètre rougeaud semblable à Gambrinus.

— Vous y étiez, monsieur?

— Et vous?

Du silence plana dans la salle fumeuse sur les citoyens courroucés. La plupart de ces messieurs étaient venus avec leurs fils, leurs frères cadets, leurs neveux, dont la jeunesse s'échauffait dans cette atmosphère de courroux. Ils prenaient parti. On repoussait des chaises comme si l'on s'apprêtait

au pugilat. Ce silence était trop dangereux. Le long Hérogue1le, ému, tout pâle, le rompit en attaquant au piano *la Marseillaise* une fois encore, pour convier à l'union dans le sentiment de la patrie.

Raoul Héricourt admirait ces Silènes en pantalons blancs, ces Bacchus grossis dans leurs redingotes étroites, ces satyres émerillonnés, ces Nemrods en guêtres poudreuses, les gros Flamands, les sveltes Picards, les maigres Espagnols conçus jadis en Artois par les cavaliers du duc d'Albe, et qui s'affrontaient, les lèvres tremblantes, le nez blême, les poings serrés. Très sensible, Cattaërt pleurait presque. Il allait calmant les uns et les autres que déridait peu après l'énorme Caudelier par des farces et des calembours de taverne en patois. Raoul Héricourt demeurait assis derrière la table. Il feignait de ne pas comprendre, de discuter avec Desmazières et son docteur Guffroy quelques paragraphes des statuts. A voix basse tous trois se gaussaient de cette algarade, car le succès du président était sûr. Néanmoins les mots de ses adversaires le poignardaient, lui déchiraient la poitrine et le cœur. Ce n'était pas ainsi que Juste Émile avait été reçu par les Rosati à son retour d'Amérique, après ses ascensions et son passage du Pas de Calais par les airs. Les intérêts, les appétits étaient moins ardents alors, et les enthousiasmes plus sincères. Évidemment lui, Raoul, avait eu tort de négliger la loge, la Boutique. Frères et vénérables y proclamaient tant de sottises. On s'y payait de mots trop simples. On y développait des lieux communs si niais! Lui n'avait pu y tenir. Il y eût tué. Et maintenant les Frères se vengeaient de son insolence.

Le Frère expert de la Loge, le vieux Gossec, menait le branle avec une audace qui grandissait, parce que les Moulins avaient refusé le crédit au petit commerce :

— Mais votre père lui-même, monsieur de Grigny, votre père, major du 6e lanciers, n'a pu supporter, dans ma boutique où ils achetaient ensemble des cartouches, les propos de Raoul Héricourt quand, après Mentana, il jurait partout que, pour sauver Rome, l'empereur compromettait l'avenir de la France en faisant essayer sur les troupes de Garibaldi les chassepots de nos fantassins, en s'aliénant l'Italie à

jamais... Mais vous-même, monsieur de Laderrière, dans ma boutique, en me confiant votre Lefaucheux à réparer, vous-même monsieur Demonchaux, en marchandant mes carnassières belges, vous preniez alors parti contre lui et tous les officiers, le clergé, toute la ville, quoi!

Le père Dericke en sa barbe blanche derrière le scintillement de ses lunettes bleues, s'indigna davantage. Il étrangla, toussa, cracha, faillit étouffer. Intarissable, Dehodencq, en sueur, l'éclairait pourtant.

— Le farceur était redevenu républicain... pour retrouver l'appui de la Loge.

— C'est un sauteur, cet homme-là, — jugea le rentier bossu en pirouettant.

— Un sauteur, c'est moi qui vous le dis, — répétèrent l'adonis et le sexagénaire à leurs voisins hésitants.

— D'ailleurs il court les filles. La petite Adèle a dû l'autre soir le fuir rue des Capucines.

— Et maintenant il protège les socialistes, — nota Delannoy en traînant son pied bot jusqu'à M. de Laderrière qui eut un haut-le-corps.

— A Paris il affecte de fréquenter Blanqui, oui, monsieur, — dénonça Petiote de sa voix mélodieuse. Je les ai vus ensemble dans une loge au *Chiffonnier* de Félix Pyat.

— Il fréquente les hommes intelligents quel que soit leur parti, — intervint Cattaërt larmoyant et suant.

— A c't'heure on sait bien qu'il vous invite à dîner, — riposta Rosé Jessus.

Isambert dessillait les yeux :

— Allez, non : ce n'est pas un caractère comme celui de son grand-père Héricourt, le doyen d'Austerlitz et de Wagram.

— Ni celui de son grand-oncle Juste l'Américain.

— Ni celui de son père le ministre de 48...

— Il n'a jamais dérivé d'une ligne, celui-là. C'est net comme un exemple de syntaxe, — définit Pingrenon, l'index au ciel.

— Ah! celui là! — fit Dericke en extase élevant la tête hors de son col minable.

— Mais son fils! Tenez... A la loge même, il refusait de

se soumettre à la discipline maçonnique... Parfaitement, — déposait le père Gossec en sa barbe hirsute et grise, en ouvrant sa veste d'alpaga sur son gilet à fleurs.

— Comme à la discipline du parti, — renchérit Petiote.

— Monsieur Raoul Héricourt ne voulait pas, disait-il, « en adopter les erreurs »! — nargua l'opticien Brandt.

— En assumer les folies! — cita le charron Van Hooven.

— En admettre les crimes! — cria le libraire Topino.

— Voilà comme il parlait, « les crimes »! Vous entendez : « les crimes »!

— Oui les crimes des républicains, — conclut le vieux Dericke sous sa chevelure de prophète Élie.

— Il accuse de trahison Jules Favre qui s'oppose au développement inutile des armées, la suprématie du sabre...

Petiote chanta cette phrase comme le finale de son grand air d'*Haydée*. Ensuite, il se forma vers l'entrée de la salle où l'opposition se concentrait, un chœur de vitupérants plus audacieux. Mais les voix se mêlaient en un seul tumulte. Raoul Héricourt ne discernait plus les sources des interjections.

— Et ça se prétend républicain!

— Allons donc!

— Un sauteur!

— Aussi quelle boulette quand il s'est présenté aux élections!...

— Les bonapartistes l'ont rejeté.

— Nous l'avons exclu.

— Dans ses réunions, nous lui avons même posé quelques questions embarrassantes sur ses changements.

— Et alors?

— Alors! Il est monté sur ses grands chevaux, parbleu!

— Il a soutenu que « sa conscience le guidait seule, non les passions d'une secte fanatique »...

— Monsieur Raoul Héricourt n'aime que la vérité. Il la salue partout où il la rencontre, la vérité!

— Peu lui importe le parti qui la détient.

— Tantôt l'un.

— Tantôt l'autre.

— « La vérité d'abord! L'intérêt du parti ensuite! » Vraiment c'est trop commode.

— On se fait décorer par Persigny, et on vient briguer ensuite les suffrages des républicains, des purs, de ceux qui ont été arrêtés au 2 décembre et déportés à Lambessa.

— Moi, j'appelle ça trahir.

— Trahir honteusement les siens. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Dehodencq?

— Sans doute.

— Ce bonhomme-là, du reste, se conduit comme tous les Héricourt, comme la défunte Caroline Cavrois, comme le maréchal Augustin.

— Il aime, lui aussi, manger à tous les râteliers.

— A tous les râteliers! A tous!

— Le grand air donne de l'appétit.

— Le grand air?

— Celui que l'on respire au ballon? Ah, ah, ah!... Ah, ah, ah!

Une fois de plus Raoul Héricourt remarquait l'influence de la race sur les destins et les opinions de ces gens. Les blonds et les gros, les Flamands actifs, coléreux, rebelles, prédominaient entre ses adversaires. La plupart de ses amis étaient bruns, minces ou maigres, sévères et distingués, avec les mines des hidalgos orgueilleux qui avaient séduit les aïeules de l'Artois et des Flandres. Ceux-ci tenaient pour les hiérarchies de nom ou de fortune et pour la morale enseignée par l'Église. Ceux-là protestaient comme autant d'Arteveldes en faveur de leurs corporations marchandes, de leurs complots permanents dans la Loge qu'avait fondée, disait-on, vers la fin du XVIIIe siècle, le père de l'Incorruptible. Ils étaient la descendance de ceux qui avaient résisté merveilleusement derrière leurs remparts du moyen âge aux armées assiégeantes des ducs et des rois, qui, s'ils avaient à la longue capitulé, presque toujours avaient obtenu du vainqueur le respect des franchises artésiennes, des privilèges jalousement conservés par le municipe au temps des Romains, et depuis. Ces gnomes ventrus et barbus comme le distillateur Rosé Jessus, ces silènes émerillonnés comme l'intermédiaire Dehodencq, ces satyres roux comme l'agioteur Isambert, ces tritons blanchis par l'âge comme le professeur Dericke et l'ar-

murier Gossec, ces fauves aux cheveux d'or comme le chanteur Petiote avaient certes des ascendants indéniables parmi les membres des corporations que peignirent Franz Hals et Rembrandt, parmi les buveurs de Jordaëns et les bourgeois de Rubens. De ses amis, Raoul Héricourt revoyait les ancêtres au Prado de Madrid, dans les églises de Tolède. Goya, Velasquez, le Greco véritablement avaient jadis copié les visages hautains de M. de Laderrière, du capitaine de Grigny, du raffineur Codron, du triste Waterlot, du docteur Guffroy, du banquier Demonchaux, du maigre pianiste Héroguelle. De compter parmi les siens les masses de Cattaërt et de Caudelier, la trogne de Lagache, le colossal ingénieur Camus, le blond Gerbore et Gousseaume le pansu, c'était l'étonnement de Raoul Héricourt. Pourquoi n'obéissaient-ils point à la voix de leur sang, ces fils de Flandres ? Pourquoi trahissaient-ils au contraire, en s'exaltant sur la ligne ennemie, ce svelte Pingrenon, ce noir Delannoy, cet escogriffe de Desmuliez ? Leur physique les désignait pour agir et sentir avec de Laderrière, Waterlot, Codron, de Grigny. Au reste le sang picard aussi bien que l'espagnol avait pu former tels de ces bruns, de ces minces... Ces considérations ethnographiques intéressaient plus Raoul Héricourt que la diatribe du groupement adversaire, d'ailleurs en évidente minorité.

Cependant il reprit la parole tout en assurant l'assemblée de sa foi dans la victoire du libéralisme. Raoul Héricourt entendit encore des murmures. Il couvrit leurs voix en exagérant son débit. Ces imbéciles se turent. Ils l'amusèrent pesants, congestionnés, chauves. Malgré leur malveillance ils attestaient combien il avait eu raison au temps de Sébastopol, au temps de Solférino, au temps de Mentana. Il le dit brusquement, hautement. Il posa les questions. Napoléon III avait-il conservé l'alliance de l'Angleterre après Sébastopol? Non. Celle de l'Italie après Mentana? Non. En annonçant la fraternité des peuples, Jules Favre s'était-il entièrement trompé? Oui. A son vœu d'embrassade universel, les Prussiens répondaient par le canon. Ses contradicteurs n'avaient rien aperçu de ces évidences. Elles justifiaient par delà les variations logiques d'un esprit qu'ils eussent voulu comme eux, indifférent au bien de la nation, mais

fidèle étroitement au parti, à la naïveté aveugle du parti. Cette erreur livrait la France mal pourvue à la force redoutable des Allemagnes.

La masse de Caudelier l'applaudit, et M. de Laderrière, et le minotier Gerbore, et l'avoué.

Raoul Héricourt discrètement fit allusion aux divergences de sa famille. De son père, il n'avait pas admis l'habitude politique capable de souscrire aux énormes erreurs de sa faction pour garder la confiance des politiques. Que pour cela, ils se fussent à demi brouillés, Raoul le regrettait peu. Il répéta que ces fidélités absurdes à des principes contredits par les faits, sont des crimes contre la Patrie.

Il n'avait pas le temps, lui, avec sa logique, ni de contredire les faits, ni de jouer à l'orateur. Il admirait les savants du rite positiviste. Devant les faits, le sentiment même républicain n'avait qu'à s'évanouir. Il voulait une politique de précisions. Il voulait une constatation loyale des phénomènes sociaux et de leurs conséquences, des forces et de leurs pouvoirs. Non, il ne regrettait pas, républicain, d'avoir soutenu les plans du maréchal Niel pour la réorganisation de l'armée, ces factions opposantes qui avaient mis leurs intérêts de secte au-dessus de l'intérêt national : « Non, je ne regrette pas de l'avoir affirmé : Napoléon III eut raison à Solferino de remplacer à nos portes la force de l'Autriche par une force latine, mais tort à Mentana de nous brouiller avec Victor-Emmanuel pour défendre la papauté. Maintenant, l'Italie, oublieuse de Magenta, nous laisse seule aux prises avec toutes les Allemagnes coalisées. Oui, Napoléon eut tort à Sébastopol et à Palikao puisque l'Angleterre notre alliée nous abandonne à notre destin...

— Ce destin c'est déjà notre victoire de Sarrebruck ! — cria le joli Petiote en agitant ses mains pâles.

Pingrenon déclama :

— La France est assez grande pour triompher sans aucun secours !...

Et il eut très chaud.

— Je l'espère...

— Vous en doutez, — condamna l'offensif Isambert, et les rentiers ensemble manifestèrent leur indignation.

Waterlot qui rallumait sa pipe d'écume les calma d'un mot :

— On verra.

Mais Caudelier épanouit sa redingote d'alpaga, étendit les mains, et proposa de déboucher une bouteille de champagne en l'honneur du nouveau président. Une servante qu'il baisa dans le cou distribuait les flûtes de cristal. Les opposants acceptèrent chacun la sienne, même le père Derick, avec qui Raoul Héricourt voulut trinquer d'abord :

— J'aime la franchise. C'est en discutant avec clarté qu'on finit par acquérir la confiance mutuelle si nécessaire à l'effort que nous allons entreprendre dans une heure dangereuse pour la patrie...

Et il regarda ce vieillard indigné, hirsute, dont la main tremblait avec le verre, dont les lunettes scintillaient et qui ne répondit rien, mais s'inclina, but d'un trait, sortit.

PAUL ADAM

(A suivre.)

COLONIES ALSACIENNES

DANS LA PRAIRIE AMÉRICAINE

L'Européen connaît peu les États-Unis. Le peu qu'il en connaît, ce sont les villes, les très grandes villes, parfois encore les jolies cités universitaires de l'Est, ou des sites fameux : les chutes du Niagara, Colorado Springs. Mais la vraie campagne, la rase campagne, il ne la connaît guère que pour l'avoir vue à travers des fenêtres de Pullman. C'est dire qu'il ne la connaît pas.

Sait-on, par exemple, qu'il existe à Serena — distant de quelque 70 milles du lac Michigan, dans le comté de La Salle, Illinois — un *settlement* de colons alsaciens, presque tous de religion protestante, et originaires du Ban-de-la-Roche? Qu'à Woolstock, à 360 milles à l'ouest de Chicago, au cœur de l'État d'Iowa, prospère une autre colonie où l'on a, plus encore peut-être qu'à Serena, l'illusion de se retrouver au Ban-de-la-Roche — dans un Ban-de-la-Roche sans Roche ni rochers, spacieux et plat, que ne ravinent certes point la Bruche ni les torrents du Champ du Feu, mais où tous ils sont de Belmont, ou de Wildersbach, ou de Fouday, ou de Rothau, où tous ils s'appellent Bernard, Tisler, Caquelin, Krieger, Claude, Banzet, comme au « vieux pays », où tous ils patoisent entre eux, à la lorraine, comme au « vieux

pays », — à moins qu'ils ne préfèrent s'exprimer en pur français, comme au « vieux pays », — bref, où d'un bout de l'année à l'autre, c'est proprement de la vie vosgienne qui se vit aux bords des creeks indiens et des anciennes pistes de buffles, encore mal effacées.

Serena est un tout petit village situé dans la partie nord-ouest du comté de La Salle, entre le Big Indian Creek et le Fox River. Comme ce dernier cours d'eau se jette dans l'Illinois quelques milles plus au sud, vers Ottawa, il se trouve que Serena est presque sur la grande voie qu'empruntèrent Cavelier de La Salle et ses compagnons pour passer des Grands Lacs dans le bassin du Mississipi. D'ailleurs les noms français abondent partout alentour : Hennepin, Marseilles, Versailles, Au Sable River, etc., témoins d'un beau passé.

La tradition orale, que semblent corroborer les inscriptions sur les tombes, affirme que le premier *settler* du Ban-de-la-Roche fut un Belmontois que l'on connaît généralement sous le nom de « le Céleste », mais qui s'appelait en réalité Célestin Bernard, et qui traversa l'Océan en 1842. Voici l'inscription émouvante qui se lit sur sa tombe et sur celle de sa femme, au cimetière Elerding :

ÇÉLESTIN BERNARD
NÉ A BELMONT, EN 1793, FRANCE,
MORT LE 2 AVRIL 1868,
A NORTHVILLE[1] (Amérique).
Ancien soldat de la Garde
de Napoléon Ier.

CATHARINE C. BERNARD
NÉE A HOVALD, AN FRANCES
LE 8 MARS 1800.
Morte le 28 *mars* 1867,
âgée de 67 *ans et* 20 *jours.*

A côté de la tombe du couple Bernard, se dressent maintenant celles de leurs fils, de leurs petits-fils même, mais tous les vieux se souviennent encore d'avoir entendu « le Céleste » et la « Catherine » (ou « la Cathe ») narrer les péripéties de leur voyage — les longues étapes en char sur les routes de France, l'embarquement au Havre, les interminables semaines de voilier, la remontée de l'Hudson en bateau à vapeur, l'achat d'une terre à Millington, à quelques milles de Serena, les dures années de défrichage...

1. A quelques kilomètres de Serena.

Deux ans plus tard, en 1844, une seconde famille quitta le pays : Jean David Marschall, sa femme et leurs cinq fils, dont deux, Charles et Constant, vivent encore. Charles, né en 1837, a passé sept ans de sa vie en Alsace et soixante-seize au juste en Amérique, mais il se rappelle parfaitement le « grand voyage » et le raconte sans se faire prier.

Loin de s'interrompre, l'exode s'accéléra les années suivantes, amenant à Serena ou aux environs des Loux, des Hazemann, des Tisler, des Scheidecker, des Grohans, des Grandgeorge, des Banzet, des Claude, des Hess, des Girolt, des Bohy, etc. Il en venait non seulement des confins de l'ancienne seigneurie de la Roche de Belmont, de Solbach, de Fouday, de la Hutte — mais du territoire adjacent de l'ancienne seigneurie de Villé et de villages transvosgiens qui faisaient jadis partie du comté de Salm : Champeney, Senones.

Leurs tombes sont presque toutes intactes au cimetière Elerding (Northville), mais, malheureusement, elles donnent peu d'indications sur les lieux de naissance.

Néanmoins, la tombe de Louise Grohans, femme de Frédéric Grohans, morte le 1er janvier 1855, porte la mention « Born in Hovolt, France ». Il faut évidemment lire « Hohwald ». De même, l'épitaphe de Marguerite, femme de Wendelin Klein, porte l'indication : « Born in Walderspach, France, Aug. 10, 1809 », et celle de Magd. Girolt précise : « Born in Hochwalt, Alsace, France ».

Il n'est point difficile de se représenter les débuts de tous ces paysans de l'ancien monde dans le nouveau : la routine du *settler* qui s'installe est invariablement la même, et toujours il trouve des « copains » pour le guider et le conseiller, voire même pour lui avancer une petite somme.

S'il apporte un peu d'argent, ce qui n'est pas nécessairement le cas, il se dépêche d'acheter de la terre, profitant de ce que les prix sont encore très bas : 1 dollar 50 à 2 dollars l'acre. Charles Morel, par exemple, avait 80 dollars en arrivant à destination en 1844. Sa femme tombe malade. Il lui faut payer 3 dollars au médecin. Il achète 40 acres à 2 dollars l'acre. Donc il doit emprunter 3 dollars pour compléter le

paiement. L'histoire ne dit pas de quoi lui, sa femme et leurs enfants ont vécu les premiers mois. Mais on ne se trompera pas en pariant que les voisins alsaciens ne verrouillèrent pas leur huche à pain, non plus que leur grenier à maïs, à supposer qu'ils fussent installés depuis assez longtemps pour avoir huche et grenier!

Le premier soin du nouvel arrivé est de s'ériger au plus vite un *log-cabin*. C'est dire qu'il en choisit l'emplacement tout contre les bois d'érables, de sycomores, de peupliers, de chênes, de « box-elders », qui à cette époque alternent encore avec la prairie proprement dite. Puis il s'agit de labourer l'herbe vierge et drue de la prairie, point trop profondément, pour que les racines qui foisonnent puissent pourrir ou sécher à fond, sous l'influence des agents atmosphériques. Ce n'est qu'au bout de trois ans que la terre est assez travaillée et ameublie, assez débarrassée de mauvaises graines, pour que l'on puisse espérer une récolte satisfaisante de blé, de maïs ou d'avoine. De plus il importe de se protéger soi et son bétail contre les loups qui pullulent encore, de garantir les récoltes contre les déprédations de vaches et cochons en faisant des clôtures en bois (le fil de fer n'était pas encore répandu), de construire des toits pour les bêtes. Or il n'y avait pas toujours de scieries à portée.

Il y a toutefois lieu de croire que, si nos Alsaciens se sont installés en si grand nombre — plusieurs centaines — sur ce bief du Fox River, ce n'est pas seulement à cause de l'excellente qualité de la terre, mais en partie parce que, vers 1845, les frères Elerding, originaires de Windheim (Prusse), y faisaient déjà fonctionner une scierie à eau : cela permit d'assez bonne heure aux fermiers alsaciens de remplacer leurs *log-cabins*, mal éclairés, mal joints, et consistant souvent en une chambre unique, par de robustes et plus commodes cabanes en planches. On s'y chauffait au bois, dont il n'y avait qu'à se servir, sans préoccupation de garde champêtre.

Le grand point était de vendre ses produits. Cela n'allait pas sans mal. Le seul marché était Chicago, avec ses quelque 12 000 habitants, à 70 milles de là, et il fallait véhiculer son blé soi-même, totalement incertain du prix qu'on en

aurait. On se raconte encore dans la famille Bernard l'histoire de l'ancêtre parti à la ville avec une charge de froment, et revenu cinq jours après avec une paire de bottes : la pluie avait mouillé son blé en route, si bien qu'il n'avait trouvé preneur que pour deux dollars, tout juste de quoi se payer une paire de bottes contre la boue de l'hiver.

La vie était dure, certes, mais, quand on vient du Ban-de-la-Roche, on n'a pas l'habitude de ménager sa peine ! Le plus souvent, le succès récompensait la peine.

C'est ainsi que vers 1875, la veuve Georges Scheidecker possédait 656 acres estimés 32 800 dollars, tandis qu'Édouard Retz, arrivé en 1848, possédait vingt-cinq ans après une terre estimée 55 000 dollars, c'est-à-dire à peu près un millier d'acres.

Le renchérissement de la terre était donc déjà sensible vers les dernières années du second Empire, sans compter que les meilleurs emplacements étaient pris, car, outre nos Alsaciens, un certain nombre d'Allemands et une quantité de Norvégiens avaient émigré dans ces parages. Il était rare que les nouveaux venus du Ban-de-la-Roche apportassent assez d'argent pour pouvoir acheter une parcelle. Aussi y eut-il vers ce moment des déconvenues. Deux partis seulement se présentaient : ou bien se faire embaucher comme domestique par un fermier voisin — de préférence alsacien — aux gages d'une dizaine de dollars par mois, et attendre d'avoir accumulé assez de dollars pour pouvoir acheter une terre en l'hypothéquant ; ou bien reprendre vaillamment le bâton de l'émigrant et s'en aller plus à l'ouest, au delà du Mississipi, là où il y avait de la terre neuve, à bien meilleur compte.

***

C'est, on s'en souvient, un Bernard qui avait été le premier à quitter le Ban-de-la-Roche pour tenter fortune dans la prairie de l'Illinois. De même ce fut un Bernard — un Bernard du Hohwald — qui le premier tourna le dos à l'Illinois, et marcha résolument vers les prairies moins peuplées de l'Iowa, par delà le Mississipi, aux confins du mystique Far-West.

La tradition orale, dans cette nouvelle colonie ban-de-la-

rochoise, n'a point failli à s'emparer de cet événement, et nombreux sont ceux ou celles qui vous racontent comment, voici un demi-siècle, Louis Bernard s'en vint en chariot, avec ses soixante chevaux, « du Serena au Woolstock ».

Il n'est d'ailleurs guère surprenant que ce pittoresque voyage soit resté gravé dans les esprits, car celui qui le conçut et l'entreprit en 1869 n'est mort qu'en 1909, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et sa veuve, « la Sophie », vit encore pour le raconter.

Il est un incident surtout qu'elle se rappelle : comme on avait déjà traversé le Mississipi, et qu'on se trouvait à bonne distance de l'autre rive, une nuit que la caravane bivouaquait à son ordinaire, voilà les soixante chevaux qui s'esquivent sans tambour ni trompette, pris d'un irrésistible mal du bon pays sérénois, et quand « le Louis » réussit à les rattraper, ils avaient déjà refranchi en trombe le pont du Meschacébé !

La terre acquise par Louis Bernard se trouvait au cœur de l'Iowa, presque à égale distance du Mississipi et du Missouri, à quelque 350 milles à l'ouest de Serena.

Ici encore, il se fixait sur un terrain que nos ancêtres avaient exploré, comme tant de noms caressants à nos oreilles en font foi aux alentours de Woolstock : Belle Plaine, Montour, Le Grand, Lamoille, Audubon, Belle Fourche, Des Moines, Le Sueur. Mais il est à présumer que ce qui décida nos Sérénois à essaimer là, ce furent moins de ces futiles raisons toponymiques, que l'extraordinaire richesse de cette terre noire — à l'humus si épais qu'on ne trouve parfois pas encore le gravier à trois pieds de profondeur, et si gras, si lourd de ce qui fait « la bonne terre », que maintenant encore, quand vous parlez d'engrais, les fermiers les plus entichés de progrès mécanique et agricole haussent les épaules de compassion, car une année en trèfle a tôt fait de redonner au sol nourricier toute son aptitude à produire les belles moissons de maïs et d'avoine.

Le tableau qu'on ne manqua pas de tracer dans les lettres à Serena ne pouvait être qu'enthousiaste, et, sur la foi de celui-ci, Serena se serait peut-être progressivement vidé au profit de Woolstock, si la guerre de 1870 n'était survenue et n'avait

imprimé un nouvel élan à l'apport du vieux pays. Serena resta toujours la première étape de l'émigrant d'Alsace, qui y prenait souffle après l'ahurissement des premiers jours, s'initiait aux conditions d'existence du fermier au Nouveau Monde, consultait les « pays », et repartait au bout de quelques semaines, à moins qu'il ne s'embauchât sur place dans quelque ferme, et préférât ne risquer la seconde étape que quelques années après.

Il suffit d'interroger quelques-uns de ces colons émigrés après 1880 pour se rendre compte qu'à ce moment l'attraction de l'Amérique — et sans nul doute le surpeuplement de la haute vallée de la Bruche — avaient cessé d'être l'explication plausible à donner de cet exode régulier et continu : dorénavant, c'étaient tantôt les pères qui envoyaient leurs fils outre-Atlantique avant l'âge militaire, afin que ces derniers ne devinssent pas « soldats pour les Prussiens », tantôt les fils qui, après leurs deux ans de caserne à Cologne ou à Berlin, et au moment même où ils venaient d'acquérir une connaissance suffisante de la langue du vainqueur, se hâtaient d'aller en Amérique oublier tout leur haut-allemand et grossir le contingent des insoumis de la Terre d'Empire.

***

Il est infiniment doux, à quelques heures de trajet de la grande foire chicagoenne, de pouvoir se reposer parmi ces bons, parmi ces humbles. Car tous, jusqu'à la troisième génération, ils portent l'indélébile empreinte vosgienne.

Et pourtant, comme ils se sont bien adaptés aux conditions nouvelles !

Ni eux, ni leurs ancêtres n'avaient jamais songé à vivre ailleurs qu'au village, maison contre maison, ou du moins verger contre verger. Y eussent-ils songé, que les règlements de la vieille Alsace leur eussent interdit « de se soustraire au voisinage des autres habitations, de bâtir en dehors et loin du village [1] ».

1. P. Vidal de La Blache, *la France de l'Est*, p. 24.

Ici, chacun a sa ferme distante d'un demi-mille, souvent bien davantage, de la ferme la plus proche.

Ce que l'on convient d'appeler le village n'est qu'une carcasse de village — un village sans fermes ! Il comprend une gare, un ou plusieurs « elevators » à grain, une épicerie, un bazar-quincaillerie, un garage, une salle des fêtes où l'on se réunit de six à huit milles alentour pour entendre la causerie française de quelque rare compatriote de passage, la maison du chef de gare, celles d'une douzaine de fermiers métamorphosés en rentiers après une vie d'efforts, et c'est tout !

Le vrai village, la vraie vie villageoise, il faut monter en Ford pour les aller chercher, de ferme en ferme, par des chemins que la pluie a tôt fait de délayer en marécages.

« On conte à Solbach — assurait Carlos Fischer en 1907[1] — que là-bas, en Amérique, des enfants du village, des « cadets », qui ont émigré, aussi gueux que des puînés de grandes familles anglaises, ont construit leur maison comme était construite la maison de leurs pères... Ah ! dans les prairies du Nouveau Monde, je distinguerais aisément à leur physionomie vieillotte et riante les chaumières de Solbach ! »

Hélas ! cette légende put être vraie au temps jadis, mais elle a méchamment cessé de l'être : elles ressemblent, convenons-en, toutes à des fermes américaines, ces fermes alsaciennes, que protègent contre les vents glacés et les ardeurs caniculaires un épais bouquet d'arbres respectés par la scie c'est la même maison d'habitation en bois, à deux étages, peinte en vert olive, avec la même galerie-véranda au rez-de-chaussée, et les mêmes fenêtres à guillotine ; c'est le même égaillement des communs parmi la cour gazonnée : l'écurie et l'étable, la grange à maïs peinte en grenat, le toit à porcs, le poulailler, la remise à auto (car chacun a son auto, à présent : « on s'en passait du temps qu'il n'y en avait pas encore, mais maintenant qu'on en a, on ne pourrait plus s'en passer »), le hangar à instruments (souvent hébergeant un tracteur à vapeur), l'inévitable « éolienne » en bois ou en fer qui alimente l'abreuvoir, parfois même la buanderie avec son

1. *Alsace champêtre* (Sansot), p. 19.

moteur à *kerosene*, sa courroie de transmission et sa machine à laver. Sur le côté, un bout de potager avec un brin de vignoble. Tout autour, jusqu'au ras de l'horizon, des acres et des acres de champs noirs, ceints de fils de fer barbelés, pointillés çà et là d'autres îlots d'arbres abritant d'autres fermes.

Quand on pénètre au logis, on est frappé de ce qu'ont de spacieux et de clair la cuisine avec son immense fourneau et ses profonds placards vitrés, l'office, dont la porte entr'ouverte laisse apercevoir les étagères bien garnies, le *sitting-room*, avec ses fauteuils à bascule et son long radiateur — à moins qu'il n'y ait pas encore de chauffage central, auquel cas un poêle pansu ronfle en hiver au milieu de la pièce. Les chambres à coucher, réparties entre le rez-de-chaussée et le premier, sont non moins coquettes et avenantes, avec leur lit métallique houssé de blanc et leur calendrier rustique au mur, représentant le plus souvent un troupeau de bœufs gras avec la légende *The Prize Herd*. Sur la table, s'étalent quelques exemplaires du journal — le *Chicago Daily Tribune* à Serena, le *Eagle Grove Eagle* à Woolstock — avec un numéro ou deux du *Prairie Farmer*, ce compagnon indispensable du fermier depuis bientôt quatre-vingts ans.

Pendant que le repas se prépare, — un de ces repas plantureux de ferme américaine — on s'assoit au *sitting-room*, et l'on cause, en fumant cigarette ou pipe. Serions-nous vraiment en Amérique, parmi des Américains? A parler franc, il semblerait, car l'on parle du prix du cochon — tant de dollars les cent livres —, on suppute la valeur, en dollars, du maïs qu'on vient de cueillir en même temps qu'apparaissaient les premières gelées; et, comme il est beau et bien grenu cette année, et qu'on l'a récolté par temps sec, on estime qu'on pourra bien se faire 70 dollars par acre. Voici à présent qu'on palpe les deux lièvres dodus que le domestique a tués devers le *creek* ; puis on discute le meilleur modèle de tracteur, et quel prix il y faut mettre — les tout bons sont à 1 250 dollars, à trois charrues de 14 pouces — ; on regrette avec Théophile Ahnne, qui s'est retiré il y a deux ans, qu'il n'ait pas attendu pour vendre : comme la terre a doublé depuis 1917, au lieu de 192 dollars l'acre, il aurait vendu à plus de 350. Et, à ce propos, on rappelle le temps où,

dans ce même coin d'Amérique, la transaction la plus commune consistait à troquer deux vaches contre deux arpents. On évoque les terribles années 1895-1896, où le maïs était tombé à deux sous du boisseau, après le « coup » libre-échangiste de Cleveland.

Maintenant, la conversation se déplace : l'un des fermiers présents vient de faire une randonnée en auto jusque dans le Dakota, et il raconte comment là-bas chaque particulier possède ses sept ou huit mille arpents (ici mille arpents c'est déjà un joli chiffre, atteint par un Claude, un Marschall, mais rarement dépassé), comment aussi quatorze fermiers de cet État, où toutes choses se font sur une si vaste échelle, viennent de s'acheter chacun son aéroplane pour se transporter rapidement d'un coin à un autre de leurs terres, et surveiller les travaux des champs. Il raconte cela posément, sans gestes, sans grande surprise, en Américain pratique, en mécanicien-né, qui estime que le progrès de la science se mesure aux applications utiles, immédiates qu'il en peut tirer.

Est-ce vraiment là un Ban-de-la-Rochois qui parle? Sont-ce là des Ban-de-la-Rochois qui l'écoutent en se balançant dans leurs *rocking-chairs*?

Il faudrait être singulièrement dupe des apparences pour répondre à cette question autrement que par un franc oui.

Citoyens américains, ils le sont sans doute en majorité ; Américains, ils le sont tous en surface, dans leurs méthodes agricoles, dans leur habillement, dans le menu de leurs repas, et certains s'imaginent de bonne foi l'être pour de bon. Mais parlez-leur du « pays », du pays par excellence, dans leur langage, dans le langage qui est le nôtre, et voyez leurs yeux prendre un soudain éclat, remarquez ce frissonnement qui parcourt leurs bonnes moustaches broussailleuses — car ils n'ont point adopté l'habitude de se raser la lèvre supérieure —, percevez surtout cet accent d'âme qui chante dans chacun de leurs mots...

Et puis vous avez mal vu l'appartement : ce grand panorama photographique, encadré à la ville prochaine, et pendu au mur, mais ce n'est point un paysage d'ici ! L'Amérique n'en a pas

de pareils... Parbleu, c'est Waldersbach niché dans son creux : voilà l'église avec sa tourelle, voilà, entre ses deux vergers, le presbytère que le baron de Dietrich, le dernier seigneur de la Roche, a fait bâtir en 1787 au pasteur Oberlin ; voici le chemin qui dévale vers Fouday ; voilà celui qui grimpe vers Belmont ; voilà, au fond, les pentes du Champ du Feu, où paît le troupeau communal[1] !

Et sur l'autre mur, ces deux vieux d'aspect désuet, mais ce sont les grands-parents, lui vêtu à l'ancienne mode des paysans de là-bas, dans sa blouse — son cache-misère, comme on dit au Ban —, elle coiffée à la papa « Oberlin », avec son ruban noir et ses rigides bandeaux plats. Et ces deux œillets séchés, insinués entre le verre et le cadre, quelle en peut bien être l'histoire? Mais ce sont des œillets de Rothau, les premiers œillets français de Rothau, qu'une nièce de Bernard a cueillis ce premier printemps français, et lui a envoyés en exil, il y a quelques mois !

Dans cette autre ferme où nous mènent dix minutes d'auto, c'est encore le sourire ensoleillé de Waldersbach gracieusement tapi dans son vallon qui nous accueille en premier.

Ailleurs, c'est un portrait aux vives couleurs du maréchal Joffre, découpé dans un journal, qui nous frappe d'abord, ou une naïve image en simili-Épinal, destinée à commémorer la présidence de Sadi-Carnot ; elle est intitulée : *Passé, Présent, Avenir*, et se divise en plusieurs compartiments.

En haut, c'est le passé : Lazare Carnot, un fusil à la main, entraîne les régiments français à l'assaut des troupes de Cobourg, les met en fuite et débloque Maubeuge. Au centre, le président Carnot est sanglé dans son écharpe tricolore et cravaté de sa croix de commandeur ; il est flanqué à droite d'une figure allégorique de *Travail et Industrie*, et à gauche d'un soldat d'opéra-comique qui monte la garde au pied d'un rempart (*Honneur à l'armée!* dit la légende). — En bas — préfiguration de l'avenir — à un carrefour, près d'un poteau indicateur qui darde ce mot : Alsace, un sous-officier, vrai joujou de carton, montre théâtralement

1. Cet agrandissement d'une photographie rapportée il y a quelque vingt ans de Waldersbach se retrouve dans plus d'une douzaine de fermes, tant à Serena qu'à Woolstock.

à une compagnie de zouaves, précédée de son capitaine, la plus fantastique et invraisemblable et caricaturale cathédrale de Strasbourg qu'ait jamais dessinée le crayon délirant d'un imagier patriote.

Point n'est besoin de se demander pourquoi M. Ahnne, « fermier retiré », a fait encadrer cette gravure bruxelloise et l'a mise dans son salon à la place d'honneur : c'est que, lui aussi, il a désiré de toutes ses forces cet avenir, fait alors de mysticisme et de rêve, et maintenant devenu à la fois de l'inoubliable passé et du beau, du durable présent.

Et pourtant, de tous les indices, les plus nombreux restent toujours ceux d'un pieux amour pour le coin des Vosges quitté.

Devant la ferme d'un Bernard de Woolstock, entre la route et la cour, quatre sapins chétifs, maigrichons, d'aspect jaunissant et malsain, ont attiré votre regard. Tandis que le maître de céans, fidèle à l'habitude du vieux pays et dédaigneux de toute prohibition, vous fait goûter un échantillon de son moût — fait d'authentiques raisins, et non de rhubarbe, *more americano !* — vous lui parlez de ces sapins qui vous intriguent, comme vous parleriez d'autre chose. Lentement, la réponse vient ; c'est bien celle que vous prévoyiez : les *box-elders*, les ormes, les *buck's eyes*, c'est des bons arbres, il n'y a pas à le nier ! mais un sapin, un unique sapin, cela ferait tellement mieux l'affaire de Bernard ! Vivre parmi des sapins, entendre le sifflement du vent parmi les cimes sombres qui se balancent, marcher sur des aiguilles, — quel rêve quand on est montagnard vosgien ! Voici cinq ans, Bernard tenta d'acclimater ces quatre plants, mais allez donc violenter, *dépayser* un arbre ! Il fait trop chaud en été dans l'Iowa, trop froid en hiver, la terre est trop riche, il n'y a pas les rochers nécessaires à la vie, que sais-je !

La ferme prochaine appartient à un Pinkele de Solbach. Vous entrez par la cuisine comme de coutume. Vous saluez la grand'mère près du fourneau, la bru et le gendre, les petits-enfants qui baragouinent français, malgré qu'ils soient nés entre Mississipi et Missouri. En entrant au salon, un livre attire votre attention sur la table. On dirait un livre de cantiques, un de ces très vieux, que les doigts de plusieurs générations ont manié, usé, élimé. Vous ouvrez, et vous lisez

ceci : *Recueil de cantiques à l'usage des paroissiens du Ban-de-la-Roche. — Église de la Confession d'Augsbourg, chez H. Marchal, 8, Place d'armes, Schlestadt.*

Il vous est facile de mettre la conversation sur « papa Oberlin ». Un nom magique, ce nom d'Oberlin ! Il vous ouvre les cœurs, il suffit à mouvoir toutes les langues, à faire remonter au jour tous les souvenirs — ceux de votre interlocuteur en propre, ceux aussi de son père, de son grand-père. Et vous vous apercevez que, si tous ces « terreux » peuvent vous narrer la plus merveilleuse biographie du grand pasteur, c'est qu'ils ne l'ont pas lue dans les livres, mais qu'elle s'est transmise à eux de père en fils, de vieillard à enfant.

Déjà, les lecteurs de la *Revue* s'en souviennent[1], l'auteur de *l'Exode* avait signalé la présence à Thaon-les-Vosges de toute une colonie ban-la-rochoise, composée de Leypold, de Banzet, de Christmann, de Malaisé, de Claude (cousins ou frères de ceux de Serena et de Woolstock) ; et il ajoutait :

> Le souvenir du pasteur Oberlin, le célèbre éducateur du Ban-de-la-Roche, a continué de vivre parmi eux ; les moins instruits même ne l'ignorent point ; on trouve dans plusieurs familles les souvenirs traditionnels du « papa Oberlin », des médaillons, des silhouettes, des « bons points », qu'elles ont transportés ici, avec leurs pénates...

Et cela était déjà curieux et émouvant. Mais combien plus émouvant encore, surtout pour un Alsacien, de retrouver ces identiques souvenirs aussi vivants de l'autre côté de l'Océan, dans deux coins de la prairie où chassaient encore des tribus d'Ottavas ou d'Iowas il y a moins de cent ans, à l'époque où remontent ces souvenirs !

Mais la figure légendaire d'Oberlin n'est pas le seul restant du bon vieux temps que l'on puisse reconstruire à distance, à grande distance de temps et d'espace : il y a aussi l'autre passé, le passé national commun à tout notre pays, la commune gloire militaire que les soldats du Ban-de-la-Roche ont aidé à cueillir, et dont le souvenir vit encore chez tous ces vieillards transplantés — anciens soldats de France, fils et petits-fils de soldats de France.

On se raconte encore, par les veillées d'hiver, la bataille de

1. 1912? 1913? 1914? G. Delahache.

Leipzig, telle que l'avait vue « le Céleste ». Charles Marschall, qui a quitté le pays en 1844 quand il avait sept ans, n'a point oublié, et relate volontiers, les récits de son grand-père et du frère de sa grand'mère, tous deux soldats de Napoléon. Ce dernier alla jusqu'à Mosco (*sic*). Ce fut une terrible campagne : « Il faisait une froidure affreuse. Les pauvres soldats mettaient bas leurs pantalons, et ils ne se relevaient plus. Il y avait une grande rivière, que je ne me rappelle plus du nom, qu'il fallait traverser. Le pont, on l'a fait sauter, quand n'y avait encore un tiers de l'armée française qui ne l'avait pas passé. Alors les autres, ils ont suivi la rivière, et on se demande comment le peu qui s'en sont sortis, ils s'en sont sortis. »

De même, le passage des Impériaux dans la vallée de la Bruche a laissé des traces nombreuses dans la tradition orale. Le vieux Marschall conte encore l'histoire de Wolf, l'un des meilleurs tireurs de la vallée, qui, avec six cents hommes, tailla en pièces près de Rothau quinze cents Autrichiens, alors que la paix avait déjà été faite, et il poursuit : « Son neveu, même, je m'en rappelle, il a aussi été en Amérique. Il avait bien six pieds de haut ; un grand fort gaillard. Il a parti au Kansas. On dit qu'il a imprimé là-bas une gazette française qui s'appelait *l'Estafette*. Mais on n'en a plus entendu parler. Y a bien soixante ans de ça, vous comprenez, ou peut-être bien plus. »

Les vétérans de Crimée, d'Italie, du Mexique ne sont point encore une espèce disparue, et ils ne se font pas davantage prier pour évoquer les temps de leur aventureuse jeunesse. Il y a à Serena « le Voltigeur », « le Gendarme », « le Petit Soldat » — comme il y avait dans le Solbach de Carlos Fischer « le Dragon » et « le Chasseur ». « Le Petit Soldat » est le plus intéressant de tous, car il a gardé de ses sept ans de service militaire et de la campagne d'Italie des souvenirs d'une intensité et d'une précision sans égales.

Comme introduction, d'une vieille boîte de papier à lettres, il exhume tout un lot de photographies, tachées de rouille et colorées de jaunisse, — la plupart de chez « Bouras, Epinal, succursale à Schirmeck », ou de chez « Gerschel aîné, Strasbourg ». Ce sont les grands-parents, les tantes et les

neveux, Waldersbachois endimanchés, fiancés depuis longtemps mariés et décédés, chasseurs à pied ou zouaves à l'uniforme deux fois désuet, qui reposent « là-haut, dans le cimetière » — dans le cimetière de Waldersbach, s'entend, car ici, en Amérique, c'est plat comme la main, allez donc percher un cimetière « là-haut » ! Et chacune de ces photographies appelle son histoire, sa belle ou sa triste histoire, sa banale histoire...

Puis, d'un étui en cuir, râpé, pelé, galeux, il extrait des papiers, dont on ne sait trop s'ils sont roulés ou pliés, tant ils sont en loques, transparents aux plis. On croirait de la dentelle, de la dentelle safranée par l'âge ou le contact de mains glaiseuses.

L'un de ces papiers est un certificat prouvant que Gustave Caquelin a bien fait la campagne d'Italie ; un autre est un certificat de bonne conduite délivré audit, fusilier au 91e régiment de ligne, demeurant à Waldersbach, canton de Schirmeck, département des Vosges, à l'expiration de son temps de service. Le troisième est un « congé de libération » au même, en date du 31 décembre 1863, approuvé par la signature du général de division C. Bourbaki, commandant la 5e division militaire, comme en fait foi le cachet à l'aigle couronné, apposé au-dessous de la signature.

Puis le « Petit Soldat » (il mesurait 1 mètre 56 dans ce temps-là, maintenant un peu moins) sort d'une autre gaine une autre relique : la médaille de la campagne d'Italie, avec son ruban rouge et blanc — le blanc est douteux — et ses six beaux noms : Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, Marignan, Solférino.

Dès lors, c'est un flot ininterrompu de détails pittoresques, d'impressions lumineuses, comme si elles étaient d'hier : les rumeurs d'un prochain départ pour l'Italie qui circulaient dans les chambrées des casernes Reuilly et Picpus, au commencement de 1859; le coup de foudre de la relève inattendue après quelques heures de garde aux Jeunes Détenus (près du Père-Lachaise) le jeudi d'avant Pâques ; la surprise de trouver au retour la literie déjà inventoriée et versée au magasin, l'embarquement pour Toulon le dimanche de Pâques, la traversée jusqu'à Gênes, les acclamations des Italiens et surtout

des Italiennes — « il y en avait, des belles filles, et on ne les effarouchait guère! » —, le vin à quatre sous d'abord, et une admiration sans réserve pour ce « beau pays », puis le vin à huit sous, à neuf même, et une nuance de désenchantement, une perceptible baisse de l'Italie, des Italiens et même des Italiennes dans l'estime du soldat français, voire un peu de colère contre ces « exploiteurs pour lesquels on va se faire trouer la peau », et la tendance à boire le vin d'abord, à le payer ensuite au vieux prix, au « prix juste » ou, pour donner une leçon, à ne point le payer du tout ; les formidables marches sous un soleil de plomb, les cartouches qu'on déchirait avec les dents, et le temps que ça prenait : les balles et les boulets autrichiens, la dysenterie, l'hôpital à Milan au régime du riz, le retour en France, la routine du service, les changements de garnison, les rares permissions pour Waldersbach, la surprise désagréable de n'avoir que la demi-place sur le réseau de l'Est, tandis que, comme militaires, on avait le quart de place sur tous les autres réseaux... et tant d'autres lucides souvenirs d'une époque dès longtemps périmée...

Votre interlocuteur est-il un jeune au lieu d'un vieux, un insoumis du Kaiser, au lieu d'un fier soldat de Napoléon III, le ton des réminiscences change, mais le tableau d'une existence alsacienne à la caserne de Dietz-sur-Lahn ou au camp de Wahn près de Cologne, dans le dernier tiers du siècle écoulé, n'est pas plus précis que ne l'était celui de la vie d'un paysan alsacien dans une caserne parisienne quarante ans auparavant.

Il serait erroné de croire que nous ayons à présent épuisé les legs oraux de passé alsacien et français dont nos Rochois d'Amérique sont les héritiers directs, et qu' « Oberlin », « Au service de la France », « Au service de l'Allemagne » ce soient les trois seuls cycles de légendes vraies qui se soient conservées à Serena et à Woolstock. En réalité, quand on a passé trois jours à l'une ou à l'autre des deux colonies, — quand bien même on serait le moins imaginatif des annalistes, — on a tous les éléments d'une histoire de la société et des coutumes du Ban-de-la-Roche pendant les cent dernières années, tant ce fond de vallée vosgienne, si distant par la

géographie, est demeuré proche au cœur de ses enfants en exil.

C'est ainsi qu'il serait aisé de restaurer en esprit les fêtes de village de la vallée sous Napoléon III et même sous Louis-Philippe. Celle de Fouday se célébrait à la Saint-Jean ; celle de Waldersbach à la Saint-Louis ; celles de Belmont et Bellefosse à la Pentecôte. Parmi les attractions, le tir à la cible semble avoir été la plus populaire. Quand on mettait une balle dans le noir, le marqueur vous le faisait savoir en esquissant une courbette devant vous, et ce n'était certes point un mince honneur que d'avoir « eu la révérence ».

On dansait beaucoup aussi, les jeunes, sur le « dansoir » dressé au milieu du village, et l'on exerçait les pires ravages parmi les *kugelhopfs* pétris la veille par toutes les femmes et toutes les filles de l'endroit. Le vin, il va sans dire, n'était point banni de la fête, tant s'en faut. Mais c'était de la bonne gaieté et on gardait la mesure, « car papa Oberlin ne portait pas les ivrognes dans son cœur », non plus d'ailleurs que M. Witz, qui lui succéda.

L'histoire du Ban-de-la-Roche pendant les quarante-quatre ans qui s'écoulèrent entre les deux guerres, il ne convient point de la retracer, même sommairement, ici : sans doute nos émigrés la connaissent parfaitement aussi — c'est souvent parce qu'ils la connaissent trop bien qu'ils ont franchi l'océan — mais ils n'aiment, visiblement, pas trop à en parler. C'est comme si la présence d'un gendarme allemand à Waldersbach, d'un gendarme allemand dans chacun des cinq villages, leur paraissait une de ces profanations dont on souffre, mais dont on ne parle pas, par je ne sais quelle pudeur secrète.

Au contraire, mettez-les sur le chapitre des quatre ans et demi de guerre au Ban-de-la-Roche, et vous les trouverez non seulement admirablement documentés, mais tout prêts à parler : c'est que la guerre, ce fut pour leurs frères, donc pour eux-mêmes, le commencement de la délivrance — malgré toutes les douleurs et toutes les misères subies.

Pendant les deux premières années, ils purent correspondre tant bien que mal avec le pays, via Hambourg, et tentèrent même d'envoyer aux leurs de petits paquets de thé ou de

farine. Mais rien n'arriva à destination et la plupart des colis leur furent renvoyés de New-York.

En 1915, une lettre parut dans une des revues les plus lues à Serena, *la Bonne Revue*[1], sollicitant des dons en nature et particulièrement des vêtements pour les réfugiés alsaciens-lorrains. Aussitôt nos Rochois se mirent en campagne et eurent vite fait de recueillir cinq caisses de vêtements, grâce surtout à l'énergie endiablée du vieux papa Caquelin. Naturellement, il y eut diverses formalités auxquelles il fallut bien se plier, et qui retardèrent l'expédition, au grand désespoir du « Petit Soldat », qui « avait un temps long affreux pour envoyer ces vêtements ». Après bien des mois, les cinq caisses finirent tout de même par arriver à Nancy.

Pendant les deux dernières années de la guerre, toutes communications furent coupées entre le vieux et le nouveau pays, et il fallut attendre l'armistice et les heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine pour que les liens épistolaires se rétablissent, pour qu'aussi la poste acceptât de nouveau les envois d'argent et de denrées à destination de l'Alsace.

Ce dut être dans le courant de l'hiver 1918-19 un volumineux courrier entre le Ban et Serena-Woolstock, à en juger d'après la connaissance complète et détaillée que nos colonies alsaciennes ont à l'heure actuelle des conditions d'existence dans la petite mère-patrie pendant la guerre, et des plus récents, des plus menus événements qui s'y sont déroulés.

On y connaît les noms et l'histoire de tous les Ban-de-la-Rochois qui ont été arrachés de leur foyer, incarcérés, condamnés, internés, déportés par les Allemands sous les plus futiles prétextes. On y sait qu'un Rochel de Bellefosse, un Hazemann de Bambois, un Banot de Belmont (ces derniers apparentés aux Banot[2] et aux Hazemann de Serena) ont été fusillés après un simulacre de jugement.

On sait que M. Hertzog, pasteur à Waldersbach, et M. Freund, pasteur à Fouday, ont été condamnés à la prison pour des motifs odieux et ridicules; et on a appris par quelque canal que le premier, après avoir été expulsé en Suisse par les

1. Petite revue protestante paraissant à Digne.
2. Il n'y a actuellement plus de Banot à Serena.

Allemands à sa sortie de prison, est de retour parmi ses paroissiens.

On vous décrit toutes les opérations militaires au Ban-de-la-Roche en août 1914, l'établissement de batteries françaises à la Chatte-Pendue, au-dessus de Diesbach, l'incendie de Diesbach le 14 août, l'avance victorieuse des Français le 15, la contre-offensive allemande qui déboucha du Champ du Feu le 20 août, obligea les Français à se retirer, et retarda de plus de quatre ans la date de la délivrance définitive.

Mais surtout — tant est grande la télépathie qui relie entre eux les membres de ce corps rochois dispersé par les contingences — on vous raconte dans tous les détails la grande cérémonie patriotique qui s'est, paraît-il, déroulée au Ban-de-la-Roche au printemps 1919, lors de la restitution à Waldersbach du drapeau que possédait le village avant la guerre franco-prussienne.

On a parfois des émotions inattendues, dans le Nouveau Monde, et d'étranges surprises. Car c'en est bien une, d'entendre l'histoire d'Alsace, que nous croyions condamnée à n'être que savamment professée dans nos Universités, naïvement, et somme toute fidèlement contée dans des fermes reculées du Middle-West américain.

***

Les Bernard et les Banzet, les Claude et les Marschall, et tous ces humbles conquistadors alsaciens du XIXe et du XXe siècle, dont nous tentons de nous faire sobrement l'historiographe, ont donc emporté avec eux l'inépuisable richesse d'une dévotion presque miraculeuse à leur sol natal, d'une tendresse invincible pour les frères demeurés les gardiens de l'antique foyer ancestral.

Mais ils ont emporté davantage : ils ont emporté avec eux et su conserver intactes leur foi religieuse et jusqu'à la langue même de leurs pères — ces deux inestimables viatiques de l'émigrant qui en connaît le prix.

Or, ils en connaissaient le prix : ils le connaissaient depuis que le vénéré pasteur Oberlin le leur avait enseigné jour après jour, pendant ses cinquante-neuf ans d'apostolat. On

sait la foi naïve, exempte de puritanisme comme de compromissions, la charité active, inlassable, les exemples irrésistibles de ce grand homme de bien, dont le protestantisme aurait fait un saint, s'il eût eu des saints, et dont les Allemands eux-mêmes ont répandu la biographie dans leurs écoles par dizaines de milliers d'exemplaires.

Une personnalité aussi dominante ne pouvait manquer de laisser des marques durables dans la conscience religieuse d'une communauté aussi unie que l'étaient les Ban-de-la-Rochois, et ce sont ces marques qu'il est aisé de relever aujourd'hui encore dans les colonies que nous étudions.

C'est ainsi qu'il y a une église protestante française à Serena depuis qu'il y a des Alsaciens à Serena. En 1874, un petit temple fut érigé sur un terrain donné par l'un des paroissiens — tradition ban-de-la-rochoise — et des services bi-mensuels s'y tinrent en français, voire même une École du Dimanche. Ce petit temple existe encore, adossé à la terre de Henri Caquelin — et des services continuent de s'y célébrer en français.

Woolstock a également son temple luthérien, grâce surtout à Henri Kastler, qui donna le site — comme il donna d'ailleurs aussi celui du cimetière français adjacent. Bâti en 1896, ce temple est même plus spacieux que celui de Serena, mais les services y sont plus rares, car il est difficile de trouver un pasteur de langue française qui consente à se fixer si loin de la ville.

L'autre précieux bagage qu'ont emporté nos amis alsaciens de leur sol natal, c'est leur langue ou plutôt leurs deux langues, qu'ils mêlent un peu à l'occasion : leur patois lorrain de toujours, et la langue française « noble », qu'ils n'ont jamais plus oubliée depuis que leur recteur mit tant d'insistance à la leur enseigner.

N'empêche que le patois n'a perdu aucun de ses droits. Les vieux l'ont si bien conservé que les jeunes, les tard-venus, l'ont appris d'eux sans efforts, et il n'est pas jusqu'aux divergences de parler entre villages qui ne se soient fidèlement transmises. Comme chacun sait, on ne patoise pas tout à fait de la même manière à Waldersbach qu'à Belmont, et à Fouday c'est de

nouveau un peu autre chose : une intonation varie, un mot s'infléchit différemment, parfois une même chose se désigne par un autre vocable.

Au surplus, comme nos Rochois ont l'esprit observateur, ils n'ont pas manqué de remarquer que la « tchimnée » et la « tchaine » de leur dialecte se prononcent un peu comme « chimney » et « chain », leurs équivalents anglais, et, sans doute, s'ils étaient un peu moins dépourvus de vanité, ils prouveraient que l'anglais a emprunté au Ban-de-la-Roche ces deux mots et leur prononciation.

Il n'est pas sans charme non plus d'entendre à Woolstock parler du petit chemin de fer lambin de Schirmeck comme du *Poumelé* (l'essoufflé), et il est plaisant à l'oreille d'apprendre que les fermes ne sont pas toiturées de bardeaux, mais *d'esselins* [1], et qu'une béquille n'a jamais été qu'une *crosse*.

Comme le savent ceux qui ont été au Ban-de-la-Roche, il est d'usage de faire précéder de l'article le nom de baptême et le nom de famille, comme aussi le surnom. On y dit « le Henri », « le Dieterlen », « le Tondu ». Croyez-vous que cette habitude se soit perdue, sous prétexte de changement de continent? Il faudrait bien mal connaître nos gens ! « Au Woolstock », « au Serena », on ne s'appelle toujours encore que « le Thomas », « le Victor », « la Marie », à moins que l'on ne précise : « La Lydie, tu sais bien, la sœur de l'Adèle du Paul ! » Quand un membre de la famille Caquelin veut distinguer Prosper Caquelin de tous les autres Prosper de la colonie, il dit « notre Prosper », ou, plus souvent, abrège : « notre Prosse ».

Les surnoms se transmettent toujours encore d'une génération à l'autre : « le Pache », « le Tutu » (que les Américains ne parviennent qu'à prononcer « le Toutou », au grand amusement des Alsaciens). Le vieux Krieger n'est connu que sous le nom du « Gendarme »; un autre, vétéran du Mexique, est toujours « le Frisé », quoique depuis longtemps ses cheveux aient cessé de friser, et pour cause.

Ajoutons qu'un hasard facétieux a fait échouer à Woolstock, en pleine colonie alsacienne, M. Brindamour et sa

1. Diminutif du vieux mot français *aisseau*, *esseau*, *aissil*, qui signifie « bardeau ».

parente, mademoiselle Paradis, deux « Français de Québec » qui tiennent l'hôtellerie près de la gare, où on a une chambre pour un dollar. Et il est tentant de comparer les jolies intonations vieilles-normandes des uns au français un peu alangui, mais si pur et si correctement articulé des autres — sans d'ailleurs qu'il vous vienne seulement à l'idée de donner la préférence à l'une ou à l'autre de ces harmonies de nos bons vieux terroirs.

Si la contagion des nasales américaines ne semble s'être fait aucunement sentir dans le parler de tous ces Bernard, de tous ces Caquelin et de tous ces Kaiser, en revanche le vocabulaire témoigne d'assez nombreux emprunts à la langue anglaise. Et cela se comprend : essayez de traduire en français *log-cabin*, *corn-crib*, *buck's-eye*, *creek*, *township* ! Il est plus simple d'adopter tout droit ces mots. Parfois on pourrait aisément traduire *corn* par maïs, *mortgage* par hypothèque, *charge* par faire payer, mais, la paresse aidant, ou plutôt l'ambiance, il est plus commode de dire : « Le corn est bon cette année. » « Il a mortgagé sa terre. » « Ils chargent septante-cinq *cents* la douzaine. » En revanche, l'anglais acre est devenu arpent en français, car au vieux pays, on ne compte que par arpents.

Par-ci, par-là, il se rencontre des germanismes importés d'Alsace, ou même des canadianismes. L'origine de ces derniers s'explique facilement : faute de journaux récents en langue française, un certain nombre d'Alsaciens se sont abonnés à la feuille hebdomadaire canadienne *l'Indépendant de Fall River* (Massachusetts) — « malgré qu'il y a dedans bien des nouvelles de curés », remarque en passant le « Petit Soldat » qui est resté protestant impénitent.

Mais ce sont là cas relativement rares, et il est bien plutôt surprenant que les deux minuscules îlots linguistiques de Woolstock et de Serena aient si bien résisté à l'enveloppement, ou mieux, à l'érosion, du flot anglais environnant.

Naturellement, la jeune génération est un tant soit peu intimidée quand il s'agit de parler français devant un visiteur du vieux pays. Les jeunes filles notamment baissent la tête, rougissent, balbutient et préfèrent parler anglais, quoiqu'elles

comprennent fort bien notre langue et qu'il ne leur manque qu'un peu de hardiesse et de pratique.

Il est même évident que si de la sève nouvelle ne vient pas d'Alsace alimenter et enrichir le jeune arbre transplanté, le français ne pourra guère que céder de plus en plus de terrain à l'anglais, au fur et à mesure que vieilliront les adultes et que mourront les vieillards. Alors, outre-Atlantique, le Ban-de-la-Roche ne survivra plus à proprement parler que dans les noms, les fautes d'orthographe, et, çà et là, les versets de la Bible française gravés sur les tombes des trois émouvants cimetières Elerding, Banzet et Kastler.

Mais à présent, Dieu merci, comme on sort, le cœur rêveur, de ces enclos de nos trépassés, et que l'on en referme lentement derrière soi la grille grinçante et rouillée, on sait que le flambeau n'est pas éteint et que — malgré océan, plaine et prairie — les vivants sont encore tout ce qu'étaient les morts, des montagnards du Ban-de-la-Roche.

FRANCK-L. SCHŒLL

UNE AMIE INCONNUE DE MOLIÈRE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

Il n'est pas d'existence plus mystérieuse que celle de Molière dont la France se dispose à célébrer le troisième centenaire. Malgré toutes leurs recherches, les érudits penchés sur les archives, furetant dans les minutiers de notaires, ne sont pas parvenus à en éclairer les points obscurs. La famille Poquelin, composée de marchands et de bourgeois, a laissé de-ci de-là des traces de son négoce et de ses actes officiels. L'homme illustre de cette famille semble s'être volontairement soustrait à la curiosité.

On ignore à peu près tout de sa longue pérégrination en province. Ses amours ont provoqué des commentaires nombreux. Tout est à apprendre cependant sur les origines de madame Molière. Les amantes passent, comme des fantômes, sur les fonds de cette vie illuminée de gloire. Elles se perdent dans les lointains avant qu'on ait pu les atteindre, sans rien révéler de leurs secrets. Des amies, que sait-on ? Rien ou quasi rien.

Le rude censeur des mœurs n'emprunta point certainement à la province tous ses modèles de précieuses, de savantes, de coquettes. Il fréquenta certaines ruelles parisiennes, connut quelques dames intelligentes dont il acquit la complicité et écouta les confidences.

Honorée Le Bel de Bussy nous apparaît, sous le double témoignage de Boileau et de Tallemant des Réaux, comme l'une de ces amies de prédilection. Où Molière la connut-il à l'origine? Au cours de ses voyages en province, alors que l'Illustre-Théâtre parcourait l'ouest de la France? A son retour à Paris, en 1658? Nous ne pouvons le préciser. Il se fiera, dans tous les cas, à son jugement très sûr, plutôt qu'au jugement suspect de sa servante, pour éprouver, avant la présentation au public, la portée de ses Œuvres, Tallemant des Réaux nous dit : « Molière lui lisait toutes ses pièces et quand *l'Avare* sembla être tombé : — Cela me surprend, dit-il, car une demoiselle de très bon goût et qui ne se trompe guère, m'avait répondu du succès. — En effet, la pièce revint et plut. »

Qui était cette demoiselle aujourd'hui ensevelie dans des ténèbres épaisses? Des romanciers, des chroniqueurs, des poètes nous ont conservé son souvenir et des notaires ses actes. Nous pouvons, grâce à eux, tracer d'elle un portrait assez net pour montrer qu'elle avait bonne expérience de la vie et que son amour des belles-lettres en faisait une conseillère avisée.

I

Il existait en ce temps-là un savant jurisconsulte, nommé Adam Blackwood. Il était d'origine écossaise et exerçait à Poitiers la charge de conseiller au Présidial. Quatre garçons et sept filles étaient nés de son mariage avec Catherine Courtinier. L'une de ces filles, Hélène, après une première union avec Georges Critton, professeur en langue grecque et philosophie au Collège royal, avait épousé le 11 juillet 1622, François de La Mothe Le Vayer, conseiller du roi et substitut du procureur général au Parlement de Paris[1]. L'autre était devenue femme du sénéchal de Saumur et se nommait vraisemblablement madame Avril. La troisième avait joint sa destinée à celle du sieur Le Bel de Bussy.

Cette dernière était restée veuve, de bonne heure avec

1. Le contrat de mariage inédit est conservé aux *Archives nationales*, Y 163, f° 66.

deux enfants, Guillaume, personnage enjoué, nourri d'une solide culture, épicurien dont on avait fait un panetier du roi à 700 livres de gages; Honorée, petite fille capricieuse et turbulente. Cette dame Le Bel de Bussy portait avec une certaine désinvolture le poids de son veuvage. Il n'y avait pas de caillette plus folle, plus ardente au plaisir et moins capable de présider à l'éducation d'une enfant. Elle ne songeait qu'à promenades au cours, collations, cadeaux, bals et nulle comme elle n'excellait à « mettre en train » les pecques évaporées de sa paroisse.

Peut-être, madame Avril, la sénéchale de Saumur, comprit-elle que la petite Honorée, déjà parée de certaines grâces, pâtirait de l'humeur frivole de sa mère, car elle la prit dans sa maison, se chargeant de son entretien.

La fillette est âgée de douze ans, vers 1636, lorsqu'on l'aperçoit pour la première fois dans cette demeure nouvelle. Cultive-t-on son esprit? Peu et mal sans doute. Honorée ressemble, comme une sœur, à Cendrillon. Elle est habillée de vieilles hardes qui dissimulent sa joliesse. Nul ne lui accorde d'attention.

Déjà ses protecteurs apprécieraient de la marier. Les unions précoces sont fréquentes à cette époque. Mais peu de prétendants aspirent à posséder cette pauvresse empaquetée dans ses nippes vulgaires. Voici cependant que, dans cette bonne ville de Saumur, un prince allemand vient un jour s'égarer. C'est certainement un de ces lourdauds de Brunswick ou de Hanovre qui contemplent la France avec des yeux écarquillés d'admiration et qui copient les manières, les modes, les jardins même des Français. Si l'on parvenait à empaumer ce benêt, quelle bonne affaire! monsieur et madame Avril appellent les tailleurs et voilà Cendrillon toute transformée, si charmante dans ses habits de brocart d'or que, tel un lis dans un parterre, elle appelle tous les regards.

La Fortune veille sur elle et ne veut pas qu'elle quitte pour quelque triste résidence tudesque, la douce terre maternelle. On annonce, en effet, à ce moment-là que Mgr Gaston d'Orléans, frère du roi, fera, avec toute sa cour, séjour à Saumur. Ordre est donné à M. le Sénéchal de préparer des appartements pour le prince et d'assembler les plus belles

dames de la ville. Grosse émotion et grand tourment. Madame Avril, fort laide, n'aime guère à s'entourer de ces gentes filles auxquelles tout naturellement elle sert de « mouche[1] ». Elle les avait jusqu'à l'heure soigneusement éloignées d'elle : mais elle est ambitieuse et si adroite qu'elle espère bien, par son esprit, accaparer toutes les sympathies du jovial visiteur.

Dans cette ville où les femmes sont, disent les gens d'autrefois, gaies jusqu'à la goguenardise, madame Avril, sans peine, réunit bonne compagnie de frais visages. C'est en un bal qu'elle convia le prince à passer « la revue des troupes d'amour ». Il y vint fort riant, à son accoutumée, suivi de toute sa bande épicurienne qui, à son exemple, faisait grand ravage de cours en la province. Le gouverneur d'Anjou, Urbain de Maillé, marquis de Brézé, beau-frère du cardinal de Richelieu, avait, pour lui faire honneur, quitté sa résidence d'Angers.

Tandis que Mgr Gaston s'évertuait à complimenter les dames, ses courtisans rôdaient en quête de quelque proie, parmi les jupons. Ils pénétrèrent ainsi dans le cercle des petites filles sagement assises à l'écart. Et là, tout d'un coup, ils découvrirent Honorée de Bussy si délicieuse dans sa robe de brocart faite pour aguicher le prince allemand. C'étaient gens de goût raffiné et qui savaient discerner la vraie beauté de ses apparences. Tout de suite ils avertirent leur maître de leur trouvaille. Et l'on conduisit l'innocente vers le gai fils de France. Il la fit asseoir à ses côtés et sur l'heure la galantisa.

— Vous avez grand tort, dit-il à M. de Brézé, de ne pas vous parer de ce que vous avez de plus rare dans votre province. Tout ce qui m'a paru jusqu'à présent se peut rencontrer ailleurs; mais je crois qu'il n'y a qu'ici où il se puisse trouver une si belle fille.

M. de Brézé considéra peut-être que Mgr Gaston manquait de courtoisie, mais il convint en lui-même qu'il avait grandement raison; et il ne quitta plus des yeux la douce merveille. Bourru d'ordinaire, incivil, violent, il entoura madame Avril, ce soir-là, de toutes sortes de prévenances. La

1. De *repoussoir* en langage précieux.

pauvre dame crut dès lors sa fortune faite et qu'elle pourrait désormais utiliser la grande puissance du seigneur gouverneur.

Obligé de quitter Saumur sans poursuivre sa conquête ébauchée, Mgr Gaston partit, suivi de Brézé. Mais celui-ci revint vite. Il possédait des terres aux alentours de Saumur, Milly, Brézé, beaux châteaux d'élégante architecture. Il les habita; et il donna des fêtes où les Avril reçurent, pour le charme d'Honorée de Bussy, accueil chaleureux. Le barbon n'avait pas eu de chance avec les femmes. Il avait épousé la grande Nicole, sœur de Richelieu, pour obtenir plus sûrement le maréchalat, les gouvernements, tous les biens de la terre. C'était une folle qui se croyait affligée d'un derrière en verre et qui passait le temps à humecter de résine chaude un petit endroit de la main où elle sentait un froid perpétuel. Celle-ci enterrée, il se mit sous la tutelle d'une matrone, la Dervos, femme d'un laquais, qui régentait sa maison et son gouvernement.

Humer le parfum d'une jouvencelle lui procurait donc un plaisir si grand qu'il multiplia les folies. Un jour, il s'en alla à Angers, avec madame Avril et la petite Honorée pour leur montrer la procession du sacre. On la donnait le jour de la Fête-Dieu. De l'église cathédrale Saint-Maurice, ruisselante de lumières, où comme en un théâtre, on admirait des scènes des Testaments figurés par des personnages de cire, elle défilait dans des rues tendues de riches étoffes, jalonnées de pylônes sculptés aux ornements de fleurs, jusqu'à l'église paroissiale de Saint-Michel-du-Tertre. Un peuple immense la suivait, chantant des cantiques.

Tant il était amoureux et galant, M. de Brézé voulut que ce peuple rendît grâces aussi à sa maîtresse. Il fit bâtir sur le passage de la procession un échafaud à degrés, en haut duquel il plaça, parée d'ajustements somptueux, son idole. Sur les degrés, s'étageaient les plus belles filles angevines. Ainsi, au roman d'*Amadis*, fut glorifiée la belle Niquée. Cette galanterie parut si admirable au peuple d'Angers que, négligeant la procession, il accourut pour contempler la déesse. Il fallut mettre des gardes, pour contenir cette horde d'adorateurs.

On peut bien le penser, de tels hommages rendaient vaine

la petite fille qui en était l'objet. Elle n'aimait guère pourtant M. de Brézé. Celui-ci, pour triompher de sa résistance, parlait de mariage et de rentes. Mais Honorée, adulée par la société angevine, donnait, l'imprudente, des rivaux à son protecteur. Un poitevin doué de quelque astuce, Henry Gouffier, marquis de Boissy, lui chanta sa chanson amoureuse sur un ton si doux qu'il reçut permission d'écrire.

Monsieur de Brézé ne connaissait point son malheur. Mais la Dervois, qui gouvernait pour lui et dont cette fillette gênait le pouvoir, se chargea de « rompre le cou » à son amourette. Elle intercepta les lettres du galant subreptice et les mit sous le nez du barbon. Ce fut dès lors fini des « gloires de Niquée », et des fêtes, et des riches hardes. M. de Brézé se retira dans son Milly sur la porte duquel il écrivit hargneusement : *Nulli nisi vocati*.

Honorée restait avec son marquis de Boissy qui s'empressait de mourir après lui avoir ravi la fortune. Madame Avril ne décolérait point qu'on lui eût enlevé les bonnes grâces du gouverneur. Cependant, comme elle était convaincue que la beauté des femmes doit nécessairement entraîner les hommes aux extravagances, elle ne désespérait point. Alors vivait en exil à Angers, M. Abel Servien, secrétaire d'État, coupable d'avoir déplu à Richelieu. Il y « bigotait », disait-on, avec une dame Bigot, sa maîtresse. Il ne demandait rien. Il vivait heureux avec sa dame Bigot, ne craignant autre chose que de « marcher sur les plates-bandes » de M. de Brézé dont l'humeur irascible le terrorisait. Il était laid et borgne de l'œil droit, mais si riche qu'il y « avait presse » parmi les dames qui le convoitaient pour galant. Quand Ménage le pédant, bon angevin bien médisant, retournant dans sa ville natale, voyait cette émulation, il disait à ces affamées d'écus :

— Pourquoi vous tourmentez-vous tant? Monsieur Servien vous voit toutes du même œil!

Madame Avril eût voulu que cet œil-là n'eût d'attention que pour sa nièce Honorée. Il s'agissait de le tourner vers elle par quelque diplomatie. Madame Avril s'en alla voir madame Bigot pour obtenir ce résultat. Elle pouvait mieux faire, mais réfléchir n'était pas son acte préféré. Madame

Bigot la reçut comme une mauvaise nouvelle. Pour Servien, quand elle lui eut dit un mot du projet matrimonial de madame Avril, il prit aussitôt la fuite. Il avait déjà rencontré, sur le terrain galant, le marquis de Brézé et failli recevoir du bâton. De peur d'irriter une seconde fois ce dragon, il préférait ne jamais envisager belle fille de sa vie.

Madame Avril demeura interdite de voir une si belle combinaison échouer. Allait-elle toute sa vie garder auprès de soi cette nièce dont personne ne se souciait? Il arriva heureusement à Saumur, où les deux femmes étaient rentrées, un grand pendard de conseiller d'église au Parlement de Paris. Il se nommait Pierre Yvon, sieur de Lozières. Fou et fils de fou, ce rochelais courait derrière toutes les dames de réputation auxquelles il prétendait enseigner, selon les principes d'Amadis, la vraie galanterie. Il parlait d'un ton doctoral et ses phrases étaient pesantes comme s'il les eût construites avec des mots en plomb.

Tout de suite il s'éprit de la pauvre Honorée. Un chevalier tel que lui, ancien homme de guerre, ne regardait point à la fortune. Il lui fit miroiter les délices qu'elle éprouverait à vivre en sa compagnie toute une vie dans les nuées. Et en badinant, sur une carte, il écrivit une promesse de mariage dûment paraphée. Ainsi, c'en était fait : Honorée allait épouser ce fanfaron opulent en écus gagnés par sa famille dans les partis et le négoce.

Mais Lozières rentrait à Paris et, dans son carrosse, il méditait autant que les fous méditent. A Baugey, sa méditation l'obligea à aller frapper à la porte d'un notaire pour déclarer par acte en bonne forme que sa promesse de mariage était une promesse pour rire. Méfiant, le tabellion se refusa à recevoir pareille déclaration. A La Flèche, par bonheur, Pierre Yvon trouva un garde-notes plus accommodant.

Consternée, Honorée reçut cette déclaration. Elle eût pu plaider et, sinon gagner sa cause, du moins obtenir importante indemnité. Elle préféra quitter le théâtre de ses dérisoires exploits, cet Anjou persifleur qui commençait à la décrier. Elle se réfugia à Poitiers où continuait à vivre sa famille, sa mère en particulier. Celle-ci était fort répandue dans une société raffinée où le plaisir servait de guide. Poitiers

était alors, comme Angers, ville de relégation où cherchaient asile les malplaisants que Richelieu exilait par douzaines. Ils y dissipaient le souvenir de leur ancienne gloire en se divertissant. Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, jadis chancelier de France, y avait élu domicile, quand l'Éminentissime l'avait chassé, jaloux de sa faveur auprès d'Anne d'Autriche. C'était un homme « tout confit en galanterie » et que ses conquêtes avaient illustré.

Quand Honorée de Bussy arriva à Poitiers, Françoise de Barbezière, demoiselle de Chémerault, y survenait aussi, bannie de la capitale par le méchant cardinal. Cette fille de la reine avait participé à des intrigues de cour et menacé de prendre sur le roi une influence excessive. On l'avait surnommée « la belle gueuse » à cause de sa pauvreté et les faiseurs de proverbes satiriques disaient d'elle qu'elle était « étourdie comme un hanneton ». Mais d'avoir alarmé la sérénité du ministre, ému le cœur racorni du souverain, stimulé les hyperboles des poètes, cela la parait de gloire dans son malheur. Il y avait aussi, dans la ville où elle allait désormais végéter, une jouvencelle, mademoiselle de la Vacherie, dont les Poitevins tiraient fierté, croyant sa beauté supérieure à celle de ces illustres parisiennes dont les lettres exaltaient les prouesses.

Les trois jeunes femmes parurent ensemble dans les fêtes et les bals. Les esprits férus de mythologie les comparaient, à Aglaé, Thalie et Euphrosine. Mais elles ne songèrent pas un instant à unir leurs grâces respectives pour reconstituer le groupe adorable où l'antiquité symbolisa tous ses rêves d'eurythmie. Elles se jalousèrent et voulurent les unes sur les autres l'emporter. Mademoiselle de Chémerault avait sur ses adversaires provinciales l'avantage du « bel air ». Elle les écrasait de ses dédains. Les autres étaient plus naturelles, se riant, pour resplendir, des fards et des appretadors de pierreries.

Les suffrages se partagèrent et trois cabales se formèrent. Tandis que les gens de cour faisaient cortège à mademoiselle de Chémerault, Châteauneuf se déclarait pour mademoiselle de la Vacherie et François de Villemontée, intendant de la province, pour Honorée de Bussy. Ce fut une émulation de

faste, chacun soutenant le train de son héroïne. Les bourgeois eux-mêmes prirent parti et la ville se scinda en trois groupes acharnés. On ne s'abordait plus dans les rues et les maisons qu'en disant : Qui vive? et répondant : Chémerault, Vacherie ou Bussy!

Honorée connaissait une existence charmante, toute de plaisir. Villemontée était, malgré la longue robe qu'il s'entêtait à revêtir, un homme bien disant et bien fait. Le mariage l'avait fort maltraité, mais il s'était débarrassé d'une pécore trop indifférente à son mérite en la claustrant au couvent. Libre, il jouissait pleinement de sa liberté. Son caractère vaniteux et son tempérament sensuel l'inclinaient aux grandes dépenses. Chargé de gérer, pour le roi, police, justice et finances de la province, il arriva à ne plus gérer que le petit empire de coquetterie où Honorée, devenue tout uniment sa maîtresse, régnait en jalouse et en capricieuse.

Mais il commettait des imprudences et des sottises. Si bien que les Poitevins eurent un jour le sentiment qu'à l'intendance, une demoiselle en robes légères s'était substituée au magistrat en longue robe. Cela leur déplut. Ils murmurèrent. Les receveurs généraux aussi ne se gênèrent pas pour dire qu'ils n'étaient plus administrés et que la finance du roi se transformait en brocart d'or, en point d'Angleterre et en diamants de milliers de livres. C'était reproche très injuste. En réalité Villemontée ne ruinait que lui-même et vendait ses terres pour suffire à ses dissipations.

Et Honorée était le désintéressement même. Quand, pour arrêter les crieries, Villemontée l'eut abandonnée, elle demeura sans un écu en poche, n'ayant retiré de cette liaison « que du mauvais bruit ». Et sans doute madame de Bussy, la mère, tança vertement cette sotte, de n'avoir pas mis à l'abri quelques bonnes constitutions de rentes, car, nul dans cette ville de Poitiers, ne voudrait prendre les restes de monsieur l'Intendant.

Mais Honorée fit comprendre à sa mère quel dégoût elle éprouvait à vivre au milieu de ces provinciaux dont les idées étroites gênaient son action. Que n'allaient-elles à Paris d'où l'on voyait tant de gens partis en sabots revenir

avec un train de gentilshommes? Là, assurément, ne les accompagneraient pas les commérages des jaloux. On y trouverait bien quelque épouseur.

Madame de Bussy ne désapprouva point cette suggestion. Elle goûterait à Paris des joies pimentées dont son âge mûr sentait le besoin. En attendant leur installation, Hélène Blackwood sa sœur, femme de François de La Mothe Le Vayer, leur donnerait asile. La mère et la fille ne songèrent dès lors qu'au départ. Elles assemblèrent leurs plus riches atours, réalisèrent partie de leurs biens. Vers l'an 1645, elles gagnèrent la capitale.

II

M. François de La Mothe Le Vayer habitait avec sa femme et son fils âgé de seize ans, au delà de l'eau et des remparts, dans le faubourg Saint-Michel, non loin du Palais où il exerçait sa charge de substitut du procureur général. C'était un petit vieillard de soixante-quatre ans, d'esprit et de corps allègres, mais fantasque et débarrassé de toutes illusions. Nanteuil l'a représenté en belle robe de magistrat, le crâne couvert d'une calotte, de fins cheveux blancs en désordre, auréolant un visage d'ascète au front large, aux yeux sévères envahis par les rides, au nez aminci, aux lèvres pincées, au menton pointu. Il ne différait de ce portrait d'apparat que sous le rapport du vêtement, car il s'habillait volontiers en cavalier. Il s'habillait en cavalier, mais non à la mode du temps. Il avait reconnu qu'un costume doit être fait pour laisser aux mouvements leur souplesse et qu'une chaussure doit avant tout faciliter la marche. Il portait donc des hardes de panne taillées pour épouser son corps et des bottes où ses pieds s'agitaient à l'aise, se riant des étroits souliers et des justaucorps à dentelles des muguets. Ainsi fagoté, marchant « toujours la tête levée et les yeux attachés aux enseignes des rues », il passait pour un ministre protestant, un opérateur du Pont-Neuf, un astrologue ou un chercheur de pierre philosophale.

Quand elle l'eut envisagé, Honorée de Bussy, accoutumée à fréquenter plumets odorants assujettis à la mode, ne

ressentit aucune fierté de sa parenté avec un tel original. C'était donc cela, un philosophe, cet aspect calamiteux et cette humeur bourrue! Mais, après avoir vécu quelque temps en sa compagnie, elle changea de sentiment.

A la vérité La Mothe Le Vayer n'occupait sa charge de substitut que pour assurer sa subsistance. Il n'entendait rien « aux affaires de Thémis » et, méprisait les chicaniers, partagés, à son avis, en deux catégories également abjectes : « *Aut captantur*, disait-il, *aut captant.* »

Mais ce juriste par contrainte occupait une place très haute dans le domaine de la pensée. Il continuait Charron et Montaigne, et leur double scepticisme. Les voyages l'avaient familiarisé avec les mœurs de tous les hommes et les études avec les matières de tous les livres. Il ne s'était point contenté de douter : il était remonté jusqu'à Pyrrhon, source du doute humain; et sa doctrine se formulait de cette manière déprimante : « Notre vie n'est, à le bien prendre, qu'une fable, notre connaissance qu'une ânerie, notre certitude que des contes, tout ce monde qu'une farce et perpétuelle comédie. »

Ses livres où cette doctrine s'étalait avec indépendance avaient (qui l'eût cru?) conquis, à cause de leur universelle érudition, le cardinal de Richelieu qui l'avait agrégé à sa bande de polémistes politiques et l'avait ensuite introduit dans cette académie des Quarante où successivement entraient ses domestiques de plume. En mourant, l'Éminentissime avait même désigné le philosophe pyrrhonien, nourri de toutes les sciences, comme le plus digne d'instruire Louis XIV.

Dans la maison de La Mothe Le Vayer, Honorée de Bussy connut la cabale des libertins et des pédants qui préparaient l'avènement d'une philosophie fondée sur la raison, ou bien encore qui rêvaient d'établir le règne d'une pédantocratie. Elle vit le visage chafouin de Lhuillier le cynique et l'austère visage du docte Gassendi. Naudé le sceptique venait aussi dans ce lieu pour combattre de la langue et le médecin Gui Patin, tout boursouflé de rigueur scolastique, et Samuel de Sorbière tout gonflé de latin, et Ménage amoureux d'étymologie, et Bautru le bouffon, et Balzac si vaniteux qu'Horace lui eût dédié la satire de la grenouille et du bœuf, et Chape-

lain qui espérait, par sa science confuse, faire oublier la malpropreté de son accoutrement.

Madame de Bussy se sentait devenir folle au milieu des disputes de ces gens acharnés à soutenir leurs idées. Honorée écoutait avidement leurs savants propos. Habituée à considérer comme véritable le témoignage de ses sens, elle avait peine cependant à accepter les négations des sceptiques. Les épicuriens faisaient beaucoup mieux son affaire et parmi eux les poètes. Elle entourait de ses prévenances le vieil académiste Gombauld, tout chevrotant, tout cérémonieux, à la manière de l'ancienne cour, l'admirant d'avoir, dans le passé, suscité la tendresse de la reine Marie de Médicis. Elle goûtait moins un autre académiste, Guillaume Colletet, tombé dans la platitude des amours ancillaires et ne rêvant plus que de bien chopiner.

De temps à autre quelque juvénile libertin comme Jean Le Royer, sieur de Prades, venait au nom du groupe filial de Cyrano, rendre hommage au vieux La Mothe Le Vayer. Le visage radieux d'Honorée l'arrêtait au passage. Autour de la jeune fille se formait un groupe parallèle de causeurs ayant la galanterie pour sujet. François de La Mothe Le Vayer le fils s'y joignait volontiers bien qu'il se préparât à embrasser la carrière ecclésiastique. Parfois Guillaume de Bussy, frère d'Honorée, venait l'égayer de son enjouement d'épicurien toujours optimiste. Un autre parent aussi, Roland Le Vayer de Boutigny, avocat, que l'étude du droit n'empêchait pas d'écrire des tragédies, complétait ce petit cercle de joyeux bavards. Tel jour on y dissertait sur la différence à établir entre le mot « galant » et le mot « amant » et tel autre sur cette grave question : « L'amour est-il une guerre? »

Cependant madame de Bussy aspirait à posséder une maison où elle pût tenir ruelle et se livrer sans entraves à ses goûts puérils. Elle y parvint bientôt, Elle promena sa fille au Cours, particulièrement un jour où le roi avait ordonné aux belles de Paris d'y paraître avec leurs plus fastueuses parures, pour y éblouir un prince étranger. Honorée y fut remarquée. Madame de Bussy intrigua pour être priée aux bals de la cour. La mère et la fille furent conviées au Luxembourg, chez Gaston d'Orléans où l'on dansait un ballet.

Honorée plut à Mademoiselle et, complimentée par elle, fut admirée de l'assistance. Bientôt, tous les galantins de Paris accoururent dans sa maison.

Ce fut le moment que Pierre Yvon, sieur de Lozières, choisit pour faire une nouvelle extravagance. Étant rentré en grâce auprès d'Honorée, il sollicita et obtint la faveur de la mener chez un peintre. Il voulait posséder ses traits enchanteurs pour en jouir à son aise. Il ne savait point se comporter comme le reste des humains. Son imagination marchait à pas démesurés. Il souhaita donner à ce portrait un prix inestimable et à sa galanterie une nouvelle auréole.

Il conta donc à quelques bonnes langues qu'ayant envoyé son laquais chercher le portrait chez le peintre et ne le voyant pas revenir, il mit, bouillant d'impatience, le nez à la fenêtre. Il aperçut alors ce spectacle : devant la porte d'un cabaret, deux traîneurs d'épée s'estocadaient, cependant qu'un troisième tenait, haut dressé, comme prix du combat, l'image volée à son laquais.

Rendu furieux par cette profanation, il saisit ses pistolets, courut sus aux trois braves, les mit en fuite, et rapporta en triomphe la précieuse peinture.

Un tel exploit était de nature à lui valoir l'applaudissement unanime des galants. Il fit grand bruit dans Paris. Honorée en fut avertie. Elle chassa l'impudent de sa ruelle. Elle savait que ses fenêtres ne donnaient point sur la rue.

Elle n'avait nul besoin de ces matamores dans ses jupes. Toute sa volonté, à ce moment, tendait au mariage. Malheureusement, si les coquets l'entouraient par douzaines, les épouseurs s'abstenaient prudemment. Son charme n'opérait que sur des pauvres ou sur des chimériques. Déjà clerc du diocèse de Paris et enfoncé dans les études théologiques, François de La Mothe Le Vayer, le fils, était venu lui déclarer sa flamme et Roland Le Vayer de Boutigny la sienne. « Hélas! disait celui-ci à l'autre, mon cher cousin, les troubles d'un amant ne me sont que trop familiers depuis que tu m'as fait voir ta belle parente. » Écrivant à ce moment son roman *Mithridate*, il ajoutait : « Je règle maintenant les plus passionnés mouvements de mes héros sur ceux de mon âme et les yeux de cette adorable (Honorée) m'ont enfin rendu si

savant... que je sais tout ce qu'un amant a coutume de dire et de faire. »

Honorée prenait en pitié ces deux hommes, le premier surtout « mélancolique et sérieux », jaloux aussi, « prompt et plein de feu » dans la douleur. Mais ce n'étaient point des conquêtes enviables. Que faire d'un petit collet dévoué à Dieu et d'un jurisconsulte encore sans renommée?

Pourtant Honorée crut que le destin allait enfin lui devenir favorable. Deux épouseurs se présentèrent à la fois. L'un, Valliconte, était un de ces financiers engraissés dans les partis, contre lesquels le peuple murmurait en admirant leur faste; l'autre, le sieur de Villandry, était un homme d'épée, friand de la lame. Tout de suite, entre les deux, Honorée marqua sa préférence au second et s'en repentit bientôt, car le financier, désabusé, quitta la place avec humeur. Elle admirait le blond Villandry pour « sa belle taille, sa bonne mine, sa bravoure, son esprit incommode à force de brillant, les biens de sa fortune ». Il lui témoignait une tendresse si ardente que, comme les héros de *l'Astrée*, il versait des larmes à la moindre séparation.

Leurs épousailles furent décidées. Le malheur voulut qu'à ce moment le chevalier de Rivière, faiseur de chansons caustiques, et le marquis de Vassé, surnommé Son Impertinence, se prissent de querelle. Ils convinrent de vider leur différend l'épée à la main. C'était l'habitude de ces petits maîtres, d'amener sur le pré des seconds qui ferraillaient à côté d'eux. François Amarrieux d'Albret, comte de Miossens, et Villandry furent ces seconds. Ils étaient amis. Ils s'embrassèrent avant de se battre.Puis ils croisèrent le fer. Au premier engagement, Villandry tombait, la gorge traversée.

Ainsi Honorée de Bussy ne pouvait poursuivre le bonheur sans rencontrer l'amertume en route. Aimait-elle vraiment? Comment pénétrerait-on le cœur d'une femme? Les larmes abîment les yeux... Une coquette a besoin de ses yeux pour plaire... Honorée utilisa les siens à lire, pour échapper aux fâcheuses pensées, les poètes badins. Tout entière elle s'abandonna à leur charme et à leur grâce. Voiture surtout la consolait, lui apprenant à rire de la vie. Elle accordait aussi sa prédilection à Benserade, Sarrasin, Tristan Lhermite, Chan-

deville, Saint-Amant, Maynard, Des Barreaux, Montreuil et plusieurs autres, galants ou libertins. Leurs œuvres, sauf quelques-unes, n'étaient pas encore publiées et figuraient en petit nombre dans les recueils. Honorée en assemblait des copies. Le choix où son esprit s'était complu lui sembla digne d'être conservé. Un scribe le calligraphia, un relieur le revêtit de maroquin citron et inscrivit, sur les plats, le nom de l'anthologiste.

Ce manuscrit, où de nombreuses pièces intéressaient madame de Longueville, le grand Condé et leurs « troupes », fut offert probablement par Honorée de Bussy à M. le Prince qui le conserva dans ses archives [1]. Il indique la variété de ses lectures poétiques et précise la bonne qualité de son goût. Il permet d'affirmer que, vers 1647, la demoiselle fut admise rue Neuve-Saint-Lambert, dans cet hôtel de Condé d'où sourdait sans cesse une rumeur de joie.

On n'en peut, en effet, douter, car, à ce moment-là, elle s'éprit, comme une sotte, d'Amaury Goyon, marquis de La Moussaye, le plus particulier ami du prince. S'il fallait en croire le « romaniste » Le Vayer de Boutigny, la connaissance se serait nouée dans cette *vallée de Tempé* qui voile le pays du Maine où il situe les scènes de sa fade pastorale [2]. Lors d'une partie de pêche, Mélisée, (La Moussaye) aurait insinué à Arélise (Honorée) qu'on peut, en tendant l'hameçon, prendre aussi bien les cœurs que les ablettes.

Mais on perdrait son temps à ajouter foi à toutes les inventions des romanistes. Honorée à cette époque n'habitait pas la province où La Moussaye lui-même n'avait guère l'occasion d'aller. Les libertins s'attirent. L'hôtel de Condé était un foyer de libertinage. Madame la Princesse douairière, qui avait mené belle vie d'amoureuse, gémissant que l'âge lui défendît désormais toute action, témoignait grande indulgence aux jeunes gens entrant dans la carrière où elle avait connu tant de satisfactions.

Le prince de Marsillac, Arnauld le carabin, le duc de Châtillon, le marquis de Roquelaure, le comte de Toulongeon,

1. Il porte, aux Archives du Musée Condé à Chantilly, le n° 539.

2. *Tarsis et Zélie*, roman de Le Vayer de Boutigny, où Honorée de Bussy figure sous le nom de la bergère Arélise.

le marquis de Laval-Boisdauphin formaient, avec quelques autres, ce que l'on appelait « la cabale garçaillère » de M. le Prince. C'étaient gens d'esprit et de mérite, braves, chevaleresques, chimériques pour la plupart, ornés d'une solide culture, protecteurs des poètes, bons versificateurs eux-mêmes, mais brouillons, intrigants, ambitieux, livrés à la débauche. De cette cabale sortirent mille scandales et tous les fols qui troubleront la paix du royaume.

La Moussaye était le compagnon de guerre et d'amour de Condé. Ensemble, et avec la même furie aveugle, ils fonçaient sur l'ennemi; ensemble, ils ravageaient les ruelles; de concert ils écrivaient ces épîtres galantes que les demoiselles de l'Hôtel de Rambouillet recevaient avec transport et auxquelles répondait Voiture. On les soupçonnait tous deux d'athéisme et quand le prince eut adressé à son *carus amicus Mussaus* le quatrain célèbre auquel celui-ci répondit dans le même scandaleux latin macaronique, on suspecta jusqu'à leurs mœurs.

Mais ces soupçons étaient sans doute mal fondés. Condé, en effet, protégea tout de suite l'amour de son ami La Moussaye pour Honorée de Bussy. Ce fut une douce, une délicieuse idylle traversée par la jalousie réciproque, semée d'embûches, mais persistante et digne de respect. Arélise, cette fois, sentait son cœur soulevé d'enthousiasme. Quand, plus tard, elle conta à Le Vayer de Boutigny son histoire, voici dans quels termes elle présenta son nouvel amant :

« Mélisée était pour lors dans sa dix-neuvième année, parfaitement beau, plus quasi qu'il ne convient à un homme... Il avait la taille fort dégagée... l'air fort galant, toujours fort propre, sans aucune magnificence... Il avait un esprit admirable, brillant, pénétrant, doux, complaisant et plus de capacité que d'ordinaire n'en ont les gens de sa qualité, une vertu austère, une probité incorruptible. »

C'était un panégyrique. A peine lui reprocha-t-elle son goût de la raillerie et souffrit-elle de le voir compris parmi ces « petits maîtres » insupportables à beaucoup. Les deux amants se voyaient au logis de madame de Bussy, joyeuse de cette intrigue qui paraissait devoir aboutir à une conclusion matrimoniale. La Moussaye, en effet, malgré l'opposi-

tion de sa mère, Catherine de Champagne, déclarait son intention d'épouser Honorée.

Des événements imprévus empêchèrent la réalisation immédiate de ses projets. Condé entraîna son ami, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, à la bataille de Lens. La Moussaye, blessé au cours de l'action, fut emmené en captivité portant au bras le portrait de sa belle. Mais on l'échangea contre un prisonnier de sa qualité et les amoureux se revirent. Madame de La Moussaye était morte. Aucun obstacle ne les gênait désormais. La Fronde, par malheur, troublait Paris. M. le Prince avait pris parti contre la cour. Au soir de son arrestation, La Moussaye était aux pieds d'Honorée, tout confit d'adoration. On entendit un grand bruit dans la rue. Des gens pénétrèrent dans la maison. L'un d'eux, Jacques de Sault, comte de Tavannes, interrompit la douce causerie et brutalement dicta à La Moussaye son devoir qui consistait à se rendre dans son gouvernement de Stenay et à s'y préparer à la lutte contre les armées royales.

Le marquis obéit à regret. Les amants versèrent des torrents de larmes et se séparèrent. Dix mois passèrent agrémentés seulement par de mélancoliques correspondances. En novembre 1650, La Moussaye, emporté par une grosse fièvre, disparaissait de ce monde.

Le chagrin d'Honorée n'eut pas de limites. Elle était la femme fatale qui tuait tous ses amants. Elle reçut en voile de veuve les condoléances des visiteurs. Puis elle songea à se retirer au couvent, car madame de Bussy, déçue par ce dernier coup du sort, regagnait la province. En définitive, elle préféra retourner chez son oncle la Mothe Le Vayer qui lui offrait l'hospitalité.

III

Le philosophe, en 1649, avait été nommé précepteur de Philippe d'Orléans, duc d'Anjou, frère de Louis XIV et s'absorbait en d'immenses travaux pédagogiques pour meubler cette cervelle frivole. Il s'était rapproché du Louvre. Il habitait maintenant rue des Bons-Enfants, dans la paroisse Saint-Eustache.

Honorée rentrait dans sa maison comme l'enfant prodigue. Sa tante, qui était une bonne femme, pitoyable à l'infortune, pansa ses blessures d'amour. François de La Mothe Le Vayer le fils, alors docteur en théologie, fit fête à cette cousine toujours belle, plus attachante dans sa mélancolie. C'était un abbé comme il y en avait tant à cette époque, partagé entre les délices du monde et les devoirs ecclésiastiques, plus désireux de hanter les ruelles que de s'agenouiller devant les autels. Il avait étudié avec zèle et son érudition lui permettait d'aider son père dans sa lourde tâche de philosophe et de précepteur. Il mélangeait pour son compte les travaux profanes aux travaux religieux. Contre le parasite Montmaur, professeur de grec au Collège de France, il venait de lancer une prose satirique. De-ci, de-là, il dispersait les épigrammes tout en préparant une grave traduction de *Florus* que le duc d'Anjou publiera plus tard sous son nom.

Il était fort répandu parmi les poètes, très vivant, très ami de la bonne chère et des gais propos, malgré certaines inclinations à la mélancolie. Lui seul pouvait exercer une action sur Honorée, la sortir de sa torpeur, lui redonner le désir de vivre. Il recommença d'ailleurs tout de suite à s'enflammer pour elle. A partir de ce moment naquit entre eux une bizarre amitié amoureuse, faite de cajoleries, de querelles, de soupçons, de jalousies, de brouilles, de réconciliations. Tous les amis et parents étaient revenus au logis, et Guillaume de Bussy, et Le Vayer de Boutigny. Ils entraînaient la taciturne dans leurs plaisirs. Ils l'amenèrent à l'hôtel de Troyes contempler Scarron sur sa chaire à poulie, un Scarron glorieux de sa foudroyante *Mazarinade* et que l'on appelait alors l'Homère de la Fronde. L'infirme aussitôt chanta la « belle Bussy ». Ils la conduisirent aussi chez le plus fin des poètes, à l'Hôtel de Mélusine, chez Boisrobert, considéré comme le directeur du Royaume de Coquetterie. Boisrobert la divertit de ses contes à rire et, pour lui plaire, la célébra également dans ses vers. Peu à peu, elle chassait la tristesse. On la revit dans les ruelles galantes, chez madame de Cavoye, chez cette trépidante maréchale de La Ferté dont Bussy-Rabutin dit qu'en l'épousant son mari avait été plus hardi que dans toutes ses entreprises de guerre; chez la Pré-

sidente Le Coigneux dont le frère, le petit Le Camus, tenta, mais vainement, de gagner son cœur et mourut peut-être d'avoir affronté la femme fatale.

Comme Honorée se « remettant en réputation, avait l'esprit agréable, disait bien les choses, savait vivre et était bonne amie », elle trouvait partout bon accueil. Volontiers, les poètes lui prêtaient leurs plumes. L'un d'eux, écrivant pour elle à madame de La Ferté, donne quelque idée de son existence à cette époque. Il assure qu'elle se tient éloignée des « blondins », redoutables coquets de ruelles :

... leurs beaux discours ne viennent jusqu'à moi
Et si vous m'en voulez croire dessus ma foi,
Tous mes plus fins galants sont honnêtes personnes
Qui ne font pas de bruit, dont les âmes sont bonnes,
Qui parlent de combats fort médiocrement,
Qui font des bouts rimés, assez innocemment,
Qui sont un peu poudrés, dont les bottes sont nettes[1].

Ni princes, ni poètes crottés. Ainsi, dans cette quiétude, passèrent les années. La Mothe Le Vayer eut l'honneur de participer, au moins pendant un an, à l'éducation du Louis XIV. Son crédit était grand à la cour; cependant sa fortune, non plus que son élégance, ne s'accroissait. Honorée, redevenue à moitié Cendrillon, prenait soin du ménage. Le 23 décembre 1655, madame La Mothe Le Vayer mourait, entourée de la sollicitude de sa nièce. Le 4 mai 1656, reconnaissant assez mal cette sollicitude, l'abbé Le Vayer faisait à son père donation totale de ses droits sur la succession de sa mère [2].

Deux mois plus tard, le 5 juillet 1656, Honorée, partie pour le faubourg Saint-Marceau en carrosse, on ne sait pour quel divertissement « en bonne compagnie — d'où la tristesse était bannie », fut victime d'un affreux accident. Le carrosse versa, tuant le cocher, rompant bras et jambes des promeneurs. La belle Honorée, dit le chroniqueur

Faisant effort
Pour se dégager, une roue
Lui froissa front, oreille et joue;
On voyait des sources de sang
Qui ruisselaient sur son teint blanc.

1. *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. nº 4115, fº 1239.
2. *Archives nationales*, Y 193, fº 129.

On la ramena au logis sur un brancard et tout Paris la crut morte. Elle n'était point morte. Elle était défigurée.

Cet accident l'avait laissée nerveuse, impressionnable à l'excès. Un ami qui la rencontra vers ce temps conte d'elle : « Il y avait plus de six mois qu'elle était guérie quand elle se creva de cochon de lait à dîner chez une de ses amies. Ce cochon lui fit du mal... Après, elle fut voir Maulevrier qui était mort d'un mal dans la tête. Son cochon la travaillait; elle oublie que c'était cela et va se mettre dans l'esprit que c'était sa plaie. Elle envoie querir médecins et chirurgiens et, pour la satisfaire, il fallut mettre un emplâtre. »

Est-elle désormais sans beauté, comme l'assure le même chroniqueur, incapable de figurer parmi ces « héroïnes » qu'encensent les poètes de la société précieuse? Nous ne le croyons point. Lorsque l'abbé de Marolles, ami des Le Vayer, l'eut introduite chez sa parente, madame de Montbel et chez son amie, madame Deshoulières où l'on faisait profession de galanterie et d'où mille railleurs proscrivaient les laiderons, elle trouva en le sieur de Saint-Gabriel un élogiste charmé. Angélique Petit, magnifique amazone, maniant aussi dextrement l'épée que la plume, l'ayant rencontrée dans ce milieu, la peignit sous des traits enchanteurs : « Tout l'empire du grand Mégistandre, écrivit-elle, a admiré sa beauté. Elle a infiniment de l'esprit et l'a juste et vif. » Elle vanta ses relations, ses amours illustres, son amitié sûre jusqu'au sacrifice et sa « sévère vertu ». « Elle voit, ajouta-t-elle, dans les ouvrages d'esprit des choses qui échappent souvent aux plus éclairés. » Retenons bien cela. Au milieu de ses dithyrambes, Angélique Petit place souvent des faits justifiés.

Ainsi donc, Honorée, malgré sa grande balafre, pouvait encore séduire. Elle séduisit encore. Un galant caché sous l'anonymat (est-ce l'abbé Le Vayer?), un amoureux transi, craintif, respectueux, voulut laisser son portrait à l'admiration de la postérité. Avec quelles circonlocutions, quelle délicatesse, quel soin et quelle appréhension, il parcourut les charmes de la divine personne! Il n'osa tout d'abord monter jusqu'au visage. Il loua la taille souple et ronde. Puis enfin, plein de décision, il aborda cette figure sacrée, louant la chevelure d'un « brun clair », si longue, si touffue, si écla-

tante, que ses boucles serpentant négligemment sur la gorge lui semblèrent autant de chaînes pour assujettir les amants. Visiblement ensuite les mots lui manquèrent pour traduire les colorations délicates de la carnation, le modelé du front resplendissant de majesté, d'intelligence et de modestie. Sur le nez, proportionné à ravir, il ne sut conter qu'une anecdote. Un jour, une dame, jalouse de sa joliesse, le fit substituer au sien sur son propre portrait et supplia ensuite le peintre de l'effacer : cet objet parfait semblait en exil dans ce visage vulgaire. Que dire de la bouche, petite, incarnadine, « accompagnée de charmants je ne sais quoi », sinon qu'aucun art, industrieux ou savant, n'en saurait représenter l'alléchant dessin? Et quant à la gorge blanche et ferme, répondant en rondeur aux pures inflexions d'un menton orné d'un aimable embonpoint, quiconque penche sur elle un regard audacieux sent le vertige le pénétrer jusqu'aux moelles.

A jamais blessé par les yeux d'Honorée, le portraitiste avoua ingénument son impuissance à les décrire. C'étaient des sources intarissables de lumières. L'aigle qui contemple le soleil n'en soutiendrait pas l'éclat et, brûlé par leur fulgurance, n'en distinguerait pas la couleur.

Un tel crayon eût mérité qu'Honorée récompensât le peintre par moins de cruauté. S'y décida-t-elle? On regrette de l'ignorer. Ce fut, dans tous les cas, hélas! la dernière fois qu'elle plut pour ses charmes physiques. Nul ne lui fit plus, comme l'écrit un contemporain, de « sacrifices de larmes ».

IV

Elle avait terminé sa carrière amoureuse. Elle n'allait désormais plaire que, par l'esprit. Tous les témoins, et ceux mêmes qui l'estiment à demi, assurent qu'elle l'avait fin, pénétrant, dénué du pédantisme ordinaire aux femmes savantes. Nous savons par Angélique Petit sa perspicacité. Elle avait sans cesse vécu au milieu des doctes, écoutant leurs conversations, en faisant son profit. Il n'est donc nullement étonnant que, retirée de la coquetterie, elle attire les gens désireux d'entretiens intelligents.

Le ménage de La Mothe Le Vayer quitte, à ce moment, la rue des Bons-Enfants, mais ne s'éloigne guère de la paroisse Saint-Eustache, la plus riche de la ville, celle où logent les grands seigneurs, les financiers, les secrétaires d'État, les musiciens, les poètes, les érudits. Il s'établit rue Traversière, dans la paroisse Saint-Roch, au pied de cette butte grouillante de marchands et de bateleurs.

Dans cette rue habitent madame de la Sablière, dès lors séparée de son mari, et Tallemant des Réaux, un ami de jeunesse. Boisrobert et Ninon de Lenclos ont élu domicile non loin de là, rue de Richelieu, et madame Deshoulières, rue de la Sourdière. Tous se sont rencontrés au cours des années et volontiers se retrouvent. Autant de maisons, autant de cercles d'esprit et de ce même esprit de dangereux libertinage.

La maison de Le Vayer n'est pas la moins fréquentée. Par le philosophe-précepteur on peut aisément atteindre Monsieur et le Roi.

Qui donc y conduit Molière, lorsque, au retour de ses pérégrinations en province, il débute à Paris? Est-ce cette amie de madame Deshoulières, mademoiselle Desjardins, ancienne pensionnaire, dit-on, de l'Illustre-Théâtre et qui vient de donner au public, avant la représentation des *Précieuses ridicules*, un *Récit en prose et en vers* de cette « farce » inédite? Nous ne le croyons point. Est-ce Ninon de Lenclos ou madame de la Sablière qui toutes deux lièrent amitié avec le poète? Il ne les connaît certainement pas encore.

Molière habite, rue Saint-Thomas-du-Louvre, tout auprès de la paroisse Saint-Roch. Il n'a qu'un pas à faire pour rejoindre le philosophe. Le rencontre-t-il à la cour? Ou bien est-il introduit chez lui par Chapelle, ami de débauche du comédien et de Jacques de La Mothe Le Vayer, frère de François? Les points de contact sont nombreux dès l'origine. Le principal, c'est la parenté d'esprit philosophique. Molière, élève de Gassendi, n'entretiendra guère de sympathies réelles que parmi les sectateurs de la doctrine épicurienne, les libertins, les partisans du libre-penser. Rue Traversante, chez madame de la Sablière, loge François Bernier, son ancien condisciple, gassendiste fervent.

Chez La Mothe Le Vayer, si Gassendi n'est pas le maître

préféré, il fut un ami très affectionné. Quiconque se réclame de lui a droit d'asile. Le sceptique prend en pitié l'épicurien, mais volontiers l'adopte, car il sait que, de l'épicurien rassasié, on fait aisément un sceptique.

Molière entra donc dans la maison de La Mothe Le Vayer. Il était souvent mélancolique, très éloigné, comme culture et attitude, de ces histrions qui l'accompagnaient dans la vie. Tout de suite il avait été en butte, dès la représentation des *Précieuses*, à de violentes cabales. De tous côtés, les libelles furieux l'assaillaient. Sa vie publique, comme sa vie domestique, devint très rapidement une lutte cruelle, malgré la protection du roi, une lutte à soutenir au milieu des préoccupations d'argent, des procès, de l'intense création littéraire.

Il eut souvent besoin de repos, de quiétude dans un milieu amical, d'inspiration, de certitudes de lui-même. Il trouvera tout cela rue Traversante. L'érudition fabuleuse de la Mothe Le Vayer lui fournit certainement des indications de modèles à utiliser. Presque immédiatement, l'abbé Le Vayer lui voua son amitié, une amitié pleine de sollicitude, de douceur, de dévouement, une amitié un peu turbulente parfois. Le jeune homme raffolait de la comédie et surtout des comédiennes. Toujours Molière le trouvait dans leurs loges, mettant le désordre, suscitant des jalousies qu'il fallait apaiser.

Rue Traversante aussi, Molière rencontrait Boileau. Ce froid Boileau ne disait pas grand'chose de ses sentiments; mais quiconque lit son œuvre avec discernement s'aperçoit qu'il n'y eut pas de cartésien plus endurci, plus enfoncé dans le culte de la raison. Il trouvait davantage à se satisfaire en fréquentant La Mothe Le Vayer qu'en fréquentant les sulpiciens de M. Jean-Jacques Olier. Il respirait à pleins poumons dans sa maison. L'abbé Le Vayer faisait ses délices. La satire ruisselait sous toutes ses formes dans cette maison. Elle n'était pas moins vive lorsque Tallemant des Réaux y montrait son visage futé de voisin ou madame de la Sablière ses beaux yeux railleurs de voisine.

Molière eut vite discerné la captivante intelligence d'Honorée de Bussy à laquelle tous les hôtes de la maison d'ailleurs rendaient hommage. Certaines remarques, des mots justes placés de-ci, de-là, l'assurèrent que cette docte fille pouvait

devenir une conseillère précieuse. Il se rapprocha d'elle, attira vers son doux visage de taciturne aux pensées écrasantes sa sympathie. Ils furent amis. Ils furent amis au point que le poète l'autorisa à utiliser librement, pour les gros travaux de son ménage, ses porteurs. Un jour qu'elle les avait appelés et qu'ils la servaient de mauvaise grâce, elle les réprimanda, menaça même de se plaindre. Il y eut alors une vraie scène de comédie dont Molière fit à Boileau la confidence :

— Allez, disait mademoiselle de Bussy, vous êtes des marauds et des coquins.

— Monsieur de Molière, répondit gravement l'un des hommes, n'est ni un maraud, ni un coquin.

— Je vous traiterai comme vous le méritez. Je vous ferai donner des coups de bâton.

— On ne donne point des coups de bâton à monsieur de Molière.

— Je crois que vous faites les insolents!

— Monsieur de Molière n'est pas un insolent.

Elle ne put en tirer autre chose. Sans cesse ces maroufles s'identifiaient à leur maître.

Pourtant leur maître traitait d'autre manière Honorée de Bussy. Il avait besoin, nous l'avons dit, dans la tourmente de son existence, de certitudes sur la valeur de son œuvre. Peu à peu, il la vint consulter. Elle avait pratiqué la Cour, longuement parcouru les divers milieux de la ville où il prenait ses modèles, pouvait juger la vraisemblance de ses caractères, la profondeur de ses généralisations. Des types, comme ce *Misanthrope*, calqué sur Montausier, lui durent certainement quelques traits frappants. Honorée l'avait maintes fois envisagé et son ami Tallemant des Réaux lui en avait tracé une image vivante. Qui donc mieux qu'Honorée connaissait le vrai portrait de Célimène et des femmes savantes? Molière dans la suite lui lut « toutes ses pièces ». *Elle répondait du succès*. Le comédien se fiait entièrement au goût de sa confidente.

En 1664, un grand trouble agita la paisible maison de la rue Traversante. L'abbé Le Vayer auquel Boileau venait de dédier sa satire IV où éclate un singulier scepticisme, s'alita, atteint d'une griève maladie. Honorée s'installa à son chevet,

le soignant avec un dévouement sans bornes. Huit jours de fièvre l'emportèrent, à trente-cinq ans, riche de pensions, abbé commendataire de l'abbaye de Boullias, aumônier de Mademoiselle.

Ce fut un grand chagrin. Le vieux La Mothe Le Vayer, accablé, se reprochait d'avoir souvent incommodé ce fils en lui apparaissant le visage « tout gras de suif ». Son scepticisme sombrait sous le poids de la douleur. Pour reconnaître les soins dont Honorée avait successivement entouré sa femme et son fils défunts, il résolut de lui faire une donation. Cette donation ne vidait point sa bourse. Elle consistait à la libérer, par-devant notaires, de toutes les dettes qu'elle avait contractées à son endroit, tant pour son entretien que pour celui de sa femme de chambre et de ses laquais. Il est vrai, parmi ces dettes, le philosophe prévoyait celles de l'avenir [1].

Il eût pu donner davantage, car le supporter était une charge digne de récompense. Ayant quitté son royal préceptorat, gêné par des infirmités, il décelait une humeur de plus en plus acariâtre. Vainement Molière, lui adressant le fameux sonnet :

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts,
Ton deuil est raisonnable encor qu'il soit extrême
Et lorsque, pour toujours, on perd ce que tu perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même,

avait-il tenté d'adoucir sa tristesse. Celle-ci éclatait en brusques colères. On le vit jeter au milieu d'une chambre et fouler aux pieds un tison qui l'incommodait. Il s'exaspérait de voir sa nièce tomber dans la dévotion. Un jour qu'elle s'était mise en retard en demeurant à l'église et s'excusait de n'avoir pu plus tôt quitter Dieu :

— Je veux, lui cria-t-il, que vous le quittiez, et que vous ne me fassiez pas attendre.

Pourtant Honorée ajoutait à ses occupations de ménagère des occupations mondaines. Elle avait été nommée dame d'honneur sans gages de la reine-mère Anne d'Autriche.

1. *Archives nationales*, Y 206, f° 202, V°, Acte du 27 novembre 1664.

Sa tâche était lourde. La Mothe Le Vayer le comprit-il? Brusquement il se décida, à quatre-vingt-un ans, à se remarier.

Une personne de quarante ans, au teint jaune, faite comme une sibylle, mais lettrée, fort répandue dans la gent précieuse, Isabelle-Angélique de la Haye, fille de Jean, seigneur de Saint-Brisson, ambassadeur au Levant, avait su lui plaire. Elle lui apportait une dot modeste : 30 000 livres, mais une demi-jeunesse, de la distraction, de l'imprévu. Il se moqua des railleurs qui lui remémoraient ses propos de philosophe sur l'excellence du célibat. Le 29 décembre 1664, il appelait les notaires. Monsieur, duc d'Anjou et Madame l'assistaient au contrat[1]. Le 30, il était marié devant l'Eglise.

Honorée n'avait point signé au contrat. Son oncle, qu'il eût ou n'eût pas d'enfant, oubliant les services rendus, réservait tous ses biens à son décès à sa nouvelle épouse. Il est improbable que la pauvre fille soit demeurée auprès du vieil extravagant qui va remâcher, sous diverses formes, des livres déjà écrits et peupler maintes de ses pages de luxurieuses jaseries. Tandis que le barbon s'installe rue du Mail, elle vient habiter la rue de Richelieu.

Honorée est bien solitaire désormais, Molière lui demeure fidèle. Après avoir écrit *l'Avare*, il le lui vient lire. *L'Avare*, c'est au théâtre, une tentative hardie : cinq actes *en prose*. C'est un des types universels que le génie du poète ose affronter. Molière est plein de perplexité. Il craint la gravité du sujet et la préférence du public pour la poésie. Lorsqu'il quitte la rue de Richelieu, il a chaud au cœur; la Muse l'a rassuré...

Le 9 septembre 1668, la pièce tombe devant une salle indifférente. La Muse s'est donc trompée? Nullement! Le sujet a dépassé l'intelligence de l'auditoire. Honorée avait « répondu du succès ». En février 1669, l'œuvre, reprise, triomphe. Sa gloire dure encore.

On ne sait quel fut le sentiment d'Honorée dans la querelle du *Tartuffe*. Elle est âgée à l'époque où elle se produit, loin de toute influence libertine, sottement dévote, dévote au point de se confesser certain jour où, dans son voisinage, meurt un cocher. Elle est férue de blason, de noblesse, parle avec emphase des hobereaux dont elle est issue, veut prendre

1. *Archives nationales*, Y 206, f° 289, V°.

le pas, en dame de la cour, sur les dames de la ville. Son caractère devient inégal, soupçonneux, plein d'aigreur.

Allons-nous conserver d'elle cette vilaine image? Point. Voici que dans cette paroisse Saint-Eustache où elle est revenue, elle rencontre un homme riche, Jules de Loynes, seigneur de Villefavreuse, qui découvre, un jour où elle ne bougonne point, les charmes de son esprit. Il en est si ravi qu'il le lui déclare. Ils se voient plus intimement, comprennent qu'un mariage de raison les rendrait, l'un et l'autre heureux. Ils s'accordent. Silencieusement, sans apparat, sans témoins, ils dressent devant notaires le 12 septembre 1670 un bon contrat. La dot d'Honorée est respectable, environ 70 000 livres, en constitutions de rentes, livres tournois, vaisselle d'argent. L'époux possède des biens à la ville et à la campagne. Il assure à l'épouse un douaire annuel de 4 000 livres et la propriété de ses biens à son décès [1].

Quel dommage qu'Honorée n'ait pas rencontré plus tôt cet aimable homme! Il est vrai, le bonheur l'eût empêchée d'avoir une histoire. Dès qu'elle est mariée, elle se recroqueville dans sa joie, la savoure, disparaît de la chronique. On ne sait plus rien d'elle. Son sourire nous reste, à travers de vieux papiers, avant qu'il se soit tout à fait fané...

EMILE MAGNE

1. *Archives nationales*, Y 220, f° 62, V°.

LA FRANCE ET LE SAINT-SIÈGE

Le Sénat a voté, après un long débat, un ordre du jour approuvant le gouvernement d'avoir renoué les relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Ainsi s'est terminée une discussion ouverte depuis deux années devant le public, et qui demeurait en suspens depuis un an devant le Sénat. C'est une date dans l'histoire de nos rapports avec le Vatican et plus généralement dans notre histoire diplomatique. La crise qui avait amené la rupture, remonte au ministère de M. Combes, il y a quinze ans. Depuis ce temps, bien de graves événements ont passé; des dispositions nouvelles se sont manifestées; une conception plus réaliste de l'intérêt national a conduit les gouvernements à prendre, et les Chambres à approuver, une initiative qui a eu pour résultat de faire représenter de nouveau la France à Rome par un ambassadeur.

M. Briand avait deux raisons excellentes, le jour où il a été interpellé, pour demander au Sénat de conduire jusqu'à sa conclusion ce débat qu'il n'avait pas provoqué. Il revenait de Washington, où la Conférence siège toujours; il était à la veille de partir pour Londres, où il devait s'entretenir avec M. Lloyd George. Bien qu'il eût quelques jours auparavant fait approuver sa politique par le Sénat et obtenu une forte majorité, il ne pouvait pas laisser ouverte derrière lui une discussion qui mettait en jeu l'existence même du

cabinet. Il avait besoin d'arriver à Londres avec toute l'autorité que donne la confiance du Parlement. La conversation qu'il allait soutenir était une des plus difficiles et une des plus importantes de celles qui se succèdent depuis le traité de paix. Si nous n'en parlons pas davantage aujourd'hui, c'est qu'elle se poursuit encore au moment où nous écrivons. Mais il suffit de rappeler le programme de ces entretiens pour en marquer la nature. Entre l'opinion britannique et l'opinion française, il y a un malentendu qui porte sur trois graves questions : celle des réparations et de l'état économique de l'Allemagne, celle de la construction des sous-marins par la France, celle du règlement des affaires d'Orient. L'amitié franco-britannique qui est indispensable à la paix et à l'Europe passe périodiquement par des crises, que trop souvent les incidents oratoires et les polémiques de presse entretiennent. C'est le moment où les chefs de gouvernement sentent le besoin de se réunir, procèdent à un examen de la situation, et finissent heureusement par un accord qui ne cesse pas d'être indispensable. On comprend qu'à une pareille heure M. Briand ne se soit pas soucié de voir se prolonger la discussion sur la reprise des relations diplomatiques avec le Saint-Siège et qu'il ait prié le Sénat de faire l'effort nécessaire pour mener la discussion à son terme.

Il y avait une autre raison non moins sérieuse : c'est que le règlement de nos rapports avec le Vatican était en suspens depuis assez longtemps et qu'il convenait de conclure. Dans le discours qu'il a prononcé au cours de la dernière séance, M. Victor Bérard a fait un brillant exposé de ce qui s'est passé au Sénat et ceux qui sont curieux de l'histoire des commissions parlementaires trouveront là des renseignements fort intéressants. Mais dans sa généralité, l'opinion publique qui ne connaît pas et qui ne suit pas le détail de la vie des Chambres, l'opinion qui ne voit que les ensembles et ne constate que les résultats, avait le sentiment que cette affaire traînait en longueur. C'est en juillet 1919, que M. Viviani déclarait à la Chambre que, pour sa part, il ne serait pas effrayé de voir s'ouvrir une période de vie nouvelle avec le Vatican. Le 7 novembre 1919, M. Millerand prononçait à Ba-Ta-Clan le discours qui servit de préface aux élections

générales et il reprenait pour son compte la parole de M. Viviani. Le discours du 7 novembre est souvent considéré, non sans raison, comme le programme de la politique qui allait inspirer la nation, et ce n'est pas en effet un simple jeu du hasard, si celui qui l'a prononcé est devenu Président du Conseil, puis Président de la République. Dès qu'il a été chef du gouvernement, M. Millerand, fidèle à ses idées, s'est préoccupé de nos relations diplomatiques avec le Vatican : il a déposé un projet de loi et envoyé à Rome un chargé d'affaires.

A la fin du mois de novembre 1920, M. Leygues étant président du Conseil, la Chambre votait à une grande majorité les crédits qui permettaient de rétablir une ambassade auprès du Vatican. Le projet vint aussitôt devant la Commission sénatoriale. Certains paraissaient souhaiter alors que le Sénat allât très vite et votât le projet qui lui était présenté. Mais la Haute-Assemblée n'a point coutume de se hâter; elle a ses traditions; elle était peu disposée à se précipiter, alors que la Chambre avait discuté à son aise; elle jugeait qu'il était de sa dignité d'examiner à son tour et de délibérer à loisir. C'étaient là des sentiments très naturels. Peut-être d'ailleurs était-il bon que le temps fît son œuvre. Ce n'était un secret pour personne que le Sénat était très divisé sur ce sujet et qu'il n'avait pas de goût pour une bataille où paraîtraient publiquement des divergences entre des hommes unis sur beaucoup d'autres questions. Telle était la situation, lorsqu'en janvier 1921 M. Briand a pris le pouvoir. Il n'était pas homme à presser trop vivement le Sénat; mais il n'était pas homme non plus à négliger un problème pour lequel il avait manifesté son intérêt. Dès son arrivée au ministère, il annonçait son intention de transformer le projet déjà voté par la Chambre en une réalité. Bientôt, il faisait plus encore : voyant que la Commission du Sénat était partagée et n'aboutissait pas, il prenait l'initiative de ne pas attendre davantage et il envoyait comme ambassadeur à Rome, M. Jonnart, qui avait déjà exercé de grandes charges et rempli heureusement de difficiles missions, et qui par son autorité personnelle était capable de donner à la représentation de la France près du Saint-Siège, tout son éclat et toute son utilité. Il ne

manquait plus dès lors, pour que la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican fût complète, que l'adhésion du Sénat.

L'interpellation de M. Héry a donné à la Haute-Assemblée l'occasion de se prononcer. Quatre séances ont été consacrées à ce débat qui a été aussi approfondi que possible. De nombreux orateurs ont parlé pour ou contre le projet. Trois fois, le président du Conseil est monté à la tribune. On peut donc dire que le Sénat s'est décidé en pleine connaissance de cause et après avoir entendu toutes les objections et toutes les explications que chacun pouvait souhaiter. C'est ce qui confère au vote final toute sa valeur, à la fois en ce qui concerne les relations diplomatiques avec le Saint-Siège et la méthode de politique générale qui a prévalu. Ce que le Sénat a approuvé, c'est d'abord le rétablissement de l'ambassade, et c'est aussi les principes généraux de gouvernement exposés par M. Briand, résumés et commentés par les sénateurs qui avaient rédigé l'ordre du jour de confiance. Ainsi, par son développement même, le débat a été au delà de l'interpellation qui était discutée, et il a été de nature à mettre de l'ordre et de la clarté dans l'activité des partis.

Le gouvernement a tenu, pour demander au Parlement le rétablissement des relations diplomatiques avec le Saint-Siège, à faire un exposé aussi objectif que possible, et à s'élever au-dessus des préférences personnelles. Presque tous les orateurs en ont usé comme lui. Il faut faire une place spéciale, parmi les orateurs qui sont intervenus, aux représentants de l'Alsace-Lorraine, comme le général Hirschauer, M. Bompard, M. Lazare Weiller, le colonel Stuhl. Ils ont dit au Sénat, avec beaucoup de simplicité et d'émotion, les fortes raisons personnelles qu'ils avaient d'être partisans du projet gouvernemental. En rappelant l'attachement des populations d'Alsace et de Lorraine à la France et la longue épreuve qu'elles ont courageusement subie avant de pouvoir revenir à la patrie, ils ont tenu à rappeler les conditions où elles sont placées, en ce qui concerne l'organisation religieuse. La France a retrouvé en 1918, dans ces provinces, le régime cultuel qu'elle y avait laissé en 1871, le régime concordataire qui ne peut fonctionner sans une ambassade au Vatican. Or elles

tenaient à ce régime comme à un héritage de la mère patrie; elles l'ont conservé pendant la domination allemande; elles désirent le garder. De grands et beaux souvenirs y sont liés. Quelle émouvante évocation a été faite à la tribune de ce jour où, au lendemain de 1871, le grand évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, ayant à sa droite le pasteur de l'Église réformée et à sa gauche le rabbin, vint avec eux au cimetière de Chambières, où reposaient les soldats français morts pendant la guerre, et commenta le texte de saint Paul, qui recommande aux malheureux d'espérer! Le culte de la fidélité patriotique est étroitement associé aux cultes religieux : le Sénat tout entier a écouté et applaudi les représentants de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est surtout au point de vue de la politique extérieure que s'est placé M. Briand. Dans le premier des discours qu'il a prononcés, il a donné à ce sujet un grand nombre d'indications. Il a parlé non seulement des missions, de nos intérêts en Orient, de la Syrie, de la Chine, mais de la région rhénane. Il a mis en lumière l'utilité pour nous d'être à Rome en même temps que les nouvelles nations, comme la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie, qui ont une tendance à se tourner vers notre représentant. Surtout il a insisté sur la nécessité d'être présent dans un des lieux du monde où parviennent le plus de renseignements et où se traitent de multiples affaires. L'Église n'est pas seulement une grande puissance morale; elle est aussi un pouvoir politique et un pouvoir international. Toute l'argumentation de M. Briand peut être résumée dans cette phrase : « Le Saint-Siège est un carrefour vers lequel convergent toutes les diplomaties du monde; il s'y noue et il s'y dénoue bien des intrigues et le seul fait d'être présent est une grande force pour une nation. » Et sa conclusion tient en ces mots qu'il a énergiquement prononcés : « Je vous dis, moi, ministre des Affaires étrangères, que la France ne pourrait pas, dans le moment présent, dans l'état de l'Europe, et du monde, sans inconvénient, être absente du Saint-Siège. » Pour ceux qui ont vécu à Rome et qui ont eu occasion d'approcher un peu le monde qui touche au Vatican, ces paroles évoquent, d'une manière précise, une réalité toujours vivante.

M. le président du Conseil trouvait-il sur ce sujet des

contradicteurs au Sénat? La matière était difficile et un orateur ne pouvait l'aborder que s'il avait une documentation sérieuse. C'est sans doute ce qui fait qu'un seul sénateur a contesté, du point de vue de la politique extérieure, les idées exposées par M. Briand. M. Victor Bérard, qui a pris la parole, a des connaissances historiques et une compétence en politique étrangère qui lui assurent l'attention de l'auditoire. Mais il a l'esprit trop libre pour ne pas admettre qu'on puisse tirer des faits une conclusion différente de la sienne, aussi bien au Sénat qu'ici même où il a si souvent écrit et avec tant d'éclat. Le tableau qu'il a fait de l'état insuffisant de nos missions ne pouvait manquer de laisser une forte impression. On est tenté de croire cependant que cette insuffisance même ne nous dispense pas d'être à Rome, mais qu'au contraire, elle nous conseille d'y être, puisque c'est de Rome que dépendent tant de missionnaires qui ne sont pas de notre pays. Et en tous cas, même s'il était prouvé, par une analyse minutieuse, que, dans aucun des cas particuliers qui nous occupent présentement, notre action à Rome n'est assurée d'un résultat positif, est-ce à dire qu'il en sera de même demain et qu'il faille négliger les possibilités de l'avenir?

Il est bien remarquable que le Sénat n'ait pas insisté sur ce sujet. C'est à la politique intérieure que les contradicteurs de M. Briand ont demandé leurs arguments. Le président du Conseil a déclaré de le manière la plus nette que le rétablissement de l'ambassade au Saint-Siège ne changeait rien aux lois laïques; il a même ajouté que si un gouvernement avait l'idée de faire la moindre modification, il serait impuissant à y réussir à lui seul, puisque c'est du Parlement que dépend la législation. M. Jonnart, dans un discours prononcé au mois d'octobre dernier, s'était exprimé dans le même sens avec une complète franchise. Les auteurs de l'ordre du jour de confiance ont donné des explications qui ne laissent aucun doute. D'où venait donc l'émotion des radicaux-socialistes? En entendant un des leurs, M. François Albert, évoquer, d'ailleurs avec beaucoup de talent, l'hypothèse de ce qui pourrait arriver, les radicaux-socialistes se sont sentis tout à coup transportés dans un autre monde politique; ils ont eu la vision nostalgique d'un temps où la

lutte anticléricale tenait lieu de toute doctrine et permettait une action autrement facile que les grandes questions économiques et sociales de l'après-guerre. Seulement ils oubliaient que ce temps, ce n'est pas l'avenir; c'est un passé déjà ancien et qui paraît anachronique.

Et c'est ici que le débat a pris tout son sens. Il y a eu un parti qui avait fait des luttes religieuses le ressort de sa politique, et qui a voulu jadis la rupture des relations diplomatiques. Au moment où ces relations sont rétablies, ce parti, qui a perdu le pouvoir, comprendrait-il que nous étions à une autre époque, que des temps nouveaux étaient venus? M. Briand lui avait laissé, avec sa sagesse et sa modération, l'occasion de ne pas revenir sur le passé : il avait eu soin de limiter le débat à la politique extérieure. Et peut-être les radicaux ont-ils hésité. Mais au dernier moment, ils n'ont pu résister : M. Doumergue, qui en d'autres temps fut président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, est venu exposer leur politique périmée, faire le Sénat juge et rendre public l'échec du radicalisme à l'ancienne mode. Il a été manifeste qu'il y a au Sénat désormais une jeune gauche qui a de la politique une vue plus réaliste, plus indépendante, et que son attachement à la laïcité n'empêche pas de décider ce qui lui paraît pratiquement utile à l'intérêt national. Elle a répondu à l'appel de M. Briand, qui jadis a été le premier à parler d'apaisement et qui a conduit jusqu'au bout sa politique libérale en rétablissant l'ambassade de France auprès du Saint-Siège. Le vote du Sénat, acquis avec le concours d'une partie des radicaux, marque ainsi l'unité des idées directrices que l'on disait si différentes au Luxembourg et au Palais-Bourbon : il ne sera pas de peu de portée sur notre histoire intérieure, s'il indique la volonté d'une politique expérimentale, qui soit libérée des vieilles querelles, et qui réponde aux nécessités du présent.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LES FORCES MATÉRIELLES

A LA GUERRE

La puissance intrinsèque d'une armée, abstraction faite de la valeur du commandement, est évidemment fonction de forces morales et de forces matérielles. Ayant publié autrefois une étude sur « Les forces morales à la guerre[1] », nous ne parlerons ici que des forces matérielles, des « moyens », comme on appelle volontiers aujourd'hui les engins d'armement ou de transport, et parfois les effectifs.

Durant des milliers d'années, depuis l'âge préhistorique de la massue et de l'épieu jusqu'à l'invention de la poudre, la force matérielle d'une troupe d'effectif donné varie fort peu et l'on ne voit jamais l'art militaire brusquement bouleversé par un des moyens nouveaux surgissant au cours des lents progrès de l'industrie : glaives de fer, flèches, frondes, balistes, boucliers, chars de guerre, éléphants, animaux de selle, de bat, de trait, etc. Pendant cette longue période, on invente des formations inédites, on imagine des ruses nouvelles, mais la tactique proprement dite reste sensiblement stationnaire.

Un jour, les armes à feu apparaissent, et, bientôt, leurs perfectionnements successifs imposent à la tactique des modi-

1. *Revue du mois*, 1907.

fications profondes. Voici maintenant que le moteur mécanique oblige la vénérable stratégie, longtemps immuable comme les moyens de transport, à évoluer elle aussi.

I

NÉCESSITÉ D'UNE CULTURE TECHNIQUE POUR TOUS LES COMBATTANTS

Non seulement les forces matérielles conditionnent tactique et stratégie, mais, en présence de la rapidité, de l'importance des découvertes modernes, on peut se demander si demain elles ne conditionneront pas les forces morales elles-mêmes. Tout engin nouveau, en effet, fût-il médiocre, comme le lance-flammes, déprime le soldat, inquiète le chef; que l'engin se trouve vraiment efficace, largement réalisé, sa brusque révélation va peut-être, pour peu que la parade tarde, briser le moral de la troupe, désemparer le commandement, décider du sort de la campagne.

Au début de la dernière guerre, avant la période des tranchées, si notre artillerie avait eu constamment sous la main, en toute propriété, un avion transportable lui assurant des fourchettes de quatre cents mètres (l'hypothèse n'a rien de gratuit), chaque rencontre aurait été marquée par des hécatombes dont nos tirs d'aveugle ne sauraient donner idée; l'effet moral du 75, facteur capital de notre résistance victorieuse, se fût trouvé décuplé, obligeant l'ennemi à se terrer bien avant la bataille de la Marne.

L'exemple des chars d'assaut alliés est moins hypothétique. L'intervention en masse de ces engins abrégea-t-elle la guerre de plusieurs mois? Nous n'osons l'affirmer, mais, beaucoup le prétendent, en France, en Angleterre et aussi en Allemagne.

L'action morale de moyens dès longtemps existants n'est pas moins redoutable si la troupe n'a pas acquis l'expérience de ces moyens, les connaît seulement de nom, sans avoir eu l'occasion, avant la bataille, de constater leurs effets matériels. C'est ainsi qu'il aurait mieux valu, croyons-nous,

montrer franchement à l'infanterie de terrifiantes rafales sur le polygone, que la jeter brusquement dans la fournaise, nourrie de rodomontades sur l'inefficacité du canon. Au début d'une campagne, l'artilleur, on l'a souvent remarqué, supporte mieux les obus que le fantassin.

Ne pas dire la vérité, si dure soit-elle, atténuer, sans mesure, le sacrifice à consentir constitue à notre avis une erreur psychologique : les mots ne dupent pas longtemps, et quand l'holocauste se révèle plus effroyable qu'on ne l'avait fait entrevoir, le soldat moderne est mûr pour la démoralisante conviction d'une supériorité écrasante des forces matérielles de l'ennemi.

Une solide instruction technique, non seulement professionnelle, mais générale, apparaît indispensable aujourd'hui, au plus modeste combattant. A combien de légendes génératrices de découragements, de défaillances, de paniques parfois, à combien de pénibles malentendus, de suspicions coupables entre frères d'armes on couperait court grâce à une connaissance plus précise des divers moyens, des moyens de l'adversaire toujours surestimés, comme des nôtres trop souvent ignorés ou injustement dépréciés.

Le soldat qui souffre trouve un précieux réconfort dans la certitude que l'ennemi ne souffre pas moins. Aux premiers engagements, sous les gros noirs des mortiers de 15, nos canonniers, tout en serrant les dents, ripostaient avec entrain, soutenus par une foi justifiée dans la supériorité de leur matériel, de leurs projectiles; l'instruction du temps de paix aurait pu assurer à notre infanterie le bénéfice de cette confiance salutaire.

A quel artilleur n'a-t-on pas affirmé ceci : l'ennemi n'hésite pas à pousser des canons de 77 tout près de nous; il y en a un dans le petit bois, à cent mètres de nos tranchées, c'est intolérable et indiscutable : le coup de canon et l'éclatement de l'obus sont presque simultanés. « Mais c'est impossible, répond l'artilleur, il serait absurde de battre une tranchée à cent mètres en tir tendu; vous êtes probablement victime d'une illusion d'acoustique causée par l'onde de choc. » A bout d'arguments, on va sur les lieux, on constate le phénomène, mais, par bonheur, on ramasse une fusée dont l'évent

débouché accuse irréfutablement une portée de 3 à 4 000 mètres.

Il est ainsi maintes notions techniques, dont la diffusion éviterait bien des difficultés regrettables : à Verdun, nous faisions face au Nord-Est; pour profiter d'un meilleur éclairage l'ennemi exécutait ses reconnaissances aériennes le matin et nous l'après-midi : nos canonniers frondeurs et ignorants, survolés dès l'aube, ne manquaient pas de taxer d'indifférence, de paresse, leurs camarades de l'aviation.

Qu'on nous permette encore une anecdote d'où il résulte, entre autres choses, que chez l'adversaire, tout se passait comme chez nous. Peu après la bataille de la Marne, un lieutenant allemand légèrement blessé, fait prisonnier au cours d'une échauffourée, est amené à la division au moment du dîner; le général l'invite à sa table. Tout allant bien on est fort gai et chacun s'évertue à dérider le prisonnier, dans l'espoir de quelque indiscrétion anodine, dont on est si friand à la guerre, touchant l'état d'âme de l'adversaire. Notre lieutenant correct et fermé ne se livre pas; il se borne à affirmer sa confiance dans la victoire, à vanter l'organisation allemande; pourtant, au moment de se séparer, le champagne aidant (la scène se passe près de Reims), on finit par obtenir cette étrange confidence : « Une seule chose nous manque : vos avions d'artillerie; dès qu'on se trouve en terrain découvert, on est survolé, deux minutes après, un ouragan d'obus vous écrase. C'est terrible! » Stupéfaction de tout le monde, suivie d'un éclat de rire : depuis un mois dans la division, dans l'armée française tout entière probablement, on ne cessait d'entendre la même doléance, formulée en termes identiques. — Il convient d'ajouter, c'est le piquant de l'affaire, qu'à cette époque, d'un côté comme de l'autre, bien peu nombreux étaient les avions, ceux d'artillerie quasi inexistants.

Ces aperçus rendent manifeste l'extrême importance, à peine soupçonnée jadis, acquise par les forces matérielles et justifient l'intérêt suscité dans les milieux les plus divers, par la technique militaire, sorte de troisième personne du dieu de la guerre à qui la tradition n'en attribue que deux : la Stratégie et la Tactique. Mais, alors que la stratégie et la tactique restent l'apanage d'une minorité, la culture de la

technique s'impose à tous les combattants sans exception, culture supérieure pour le haut commandement, secondaire pour tout officier, primaire pour le soldat.

Il y a beaucoup à faire dans cette voie, d'autant plus que depuis une trentaine d'années, nous avons assisté à une singulière anomalie : plus la technique prenait d'importance, plus les études techniques étaient frappées de discrédit, même dans les armes dites savantes.

Ainsi, dans l'artillerie, les officiers complets, à la fois vrais artilleurs et vrais soldats, si nombreux autrefois, étaient fort rares au début de la campagne, dans la troupe aussi bien que dans les états-majors; et c'est sous les obus qu'il fallut apprendre bien des choses familières à nos pères, médiocres écuyers peut-être, mais canonniers fervents :

> Les feux du polygone étaient leur plus beau jeu,

dit à peu près le poète évoquant la jeunesse de Napoléon.

On n'aurait certainement pas vu, au siège de Sébastopol, une aventure pareille à celle-ci : au début de 1915, dans l'espoir d'éviter le retour d'accidents douloureux dus à des coups anormaux très courts, atteignant notre propre infanterie dans ses tranchées, un ordre général enjoignit de n'employer dans un même tir que des cartouches de même poids, à quelques grammes près. Remède illusoire : car, aux distances de combat, le poids des projectiles de 75 n'a sur la portée qu'une influence bien minime, pratiquement nulle vers 3 500 mètres. L'ordre, rédigé dans un état-major avec une légèreté fâcheuse, fut exécuté dans la troupe avec une conscience effrayante. Pendant un mois, de la mer du Nord aux frontières de Suisse, l'activité de la majorité de nos batteries fut consacrée à peser et à lotir, dans la boue des tranchées, un million de cartouches, et comme les balances manquaient, on en inventa un peu partout, certaines fort ingénieuses.

Cet énorme et vain labeur dénote une belle discipline, certes, mais aussi une remarquable insuffisance technique. La simple lecture des tables de tir permettait au premier venu de constater en deux minutes, sans calcul transcendant, que le poids des obus n'avait rien à faire dans la question, et moins encore celui des cartouches. Dans l'occurrence on

pouvait songer au thermomètre et au baromètre, non à la balance de précision.

Heureusement, la balistique délaissée dans l'artillerie de campagne pour des sports plus brillants, pour des cultures de meilleur rapport avait trouvé asile chez une parente pauvre, l'artillerie à pied, où des soldats fidèles aux anciennes disciplines, gardaient les traditions de l'arme, tels les moines du moyen âge conservant les trésors de l'antiquité dans les couvents, loin des honneurs, ignorés des grands.

II

OFFICIERS COMBATTANTS TECHNIQUES. LEUR RECRUTEMENT. LEUR RÔLE

Comment organiser la découverte ou plus exactement l'utilisation militaire de forces matérielles nouvelles, le perfectionnement et le bon rendement des forces existantes? D'excellents esprits préconisent la solution suivante :

1° Création d'un grand corps d'ingénieurs militaires *non combattants* chargé de la recherche, de l'étude et de la fabrication soit dans les établissements de l'État, soit dans l'industrie, de tous les moyens de guerre : canons, fusils, poudres, explosifs, gaz, cuirassements fixes et mobiles, avions, télégraphie, engins de communication et de transport, etc.

2° Institution d'une catégorie spéciale d'officiers *combattants* dits « officiers techniques », pourvus, à la suite d'examens, d'un brevet leur assurant la certitude d'une solde supérieure et la probabilité d'un avancement moindre.

La première partie paraît judicieuse, mais la seconde, l'esprit de la seconde plus exactement, appelle, à notre avis, les plus sérieuses réserves motivées par la crainte que la création d'une chapelle, d'une caste nouvelle, n'accentue de funestes divisions au sein de l'armée. On ne peut guère, en effet, se dissimuler que la vieille querelle des tactiques et des techniques a paru prendre au cours de ces dernières années une fâcheuse acuité; nous nous proposons dans ce qui suit de suggérer une solide organisation de la technique militaire tout en apaisant un conflit naissant autrement grave par ses

conséquences pratiques que les savoureuses querelles, purement académiques, des anciens et des modernes ou des littéraires et des scientifiques.

La technique militaire, telle que nous l'entendons du moins, est l'affaire exclusive d'officiers combattants, au même titre que la tactique et la stratégie, avec lesquelles elle forme une trinité indivisible. Mais comme la matière militaire devient tellement vaste que peu d'intelligences peuvent prétendre à exceller en tout, il est désirable que l'officier studieux approfondisse quelque spécialité en rapport avec ses aptitudes; quand la spécialité présente un intérêt capital, il convient d'inciter à sa culture les officiers d'élite par certains avantages attachés à la possession d'un brevet consacrant la valeur des connaissances acquises. Le brevet d'état-major s'est ainsi imposé depuis longtemps; un brevet de Technique apparaît aujourd'hui non moins nécessaire, nous le reconnaissons volontiers, mais nous réprouvons l'idée de proposer aux nouveaux brevetés une carrière spéciale, en marge de la grande famille des combattants.

A notre avis, brevetés de technique et brevetés d'état-major doivent être recrutés uniquement parmi les officiers de valeur militaire certaine et régis par un statut identique notamment en ce qui concerne les avantages de solde et d'avancement; le temps passé dans les bureaux par les uns, le sera, par les autres, dans des usines, dans des établissements, notamment dans les sections techniques d'armes, dans les commissions d'expérience et aussi dans les états-majors.

Les sujets distingués par la valeur scientifique, mais de vocation militaire douteuse, rendront de meilleurs services dans le corps des ingénieurs, car, pour remplir utilement un rôle technique aux armées, la science ne suffit pas; sans la mépriser réellement, le combattant, par un travers excusable dans le feu de l'action, est prompt à se gausser du savant; si celui-ci ne dispose pas du prestige d'un vrai soldat, rompu à la guerre, apte à tous les commandements de son grade, en ayant déjà assumé les responsabilités ou prêt à le faire, son intervention sera généralement plus nuisible qu'utile : en présence de suggestions, d'objections qu'il est tenté d'attribuer à la pusillanimité, à l'ignorance tactique, le combattant

s'irrite, ne veut rien entendre; il couperait volontiers court aux « sornettes techniques » par un ordre inconsidéré.

Il n'y a de place aux armées que pour des officiers responsables d'une tâche définie; le chef avisé consulte à sa guise tel ou tel subordonné de son choix; tout officier de troupe ou d'Etat-Major peut-être ainsi appelé à jouer utilement, suivant sa compétence reconnue, le rôle de conseiller technique ou tactique, mais le titre est à supprimer; loin de provoquer la confiance, il rend la fonction ingrate.

Le conseiller technique en pied, imposé, aura toujours l'air, quoi qu'il dise, de donner des leçons qu'on ne lui demande pas; il se rebutera vite et rentrera sous sa tente.

La mise hors la loi commune des officiers techniques apparaît nettement contraire aux intérêts de l'armée et ce n'est probablement pas d'ailleurs le seul attrait de quelques milliers de francs, entraînant la certitude d'une situation médiocre, ambiguë, qui disputerait à l'industrie les soldats d'élite plus que jamais indispensables à la technique. Pour les trouver nombreux, ces soldats d'élite, il est avant tout nécessaire de leur ouvrir, aussi bien qu'à leurs frères d'armes, l'espoir légitime d'une carrière sinon favorisée, du moins non limitée par le fait d'un savoir nullement incompatible avec les qualités purement militaires.

C'est ce que l'on faisait dans les anciennes armées, où l'on ne connaissait guère, il est vrai, nos subtiles distinctions d'école entre la tactique et la technique, entre l'emploi des moyens et leur pratique. Nul ne trouvait étrange, au siège de Toulon, qu'un commandant d'artillerie dirigeât des attaques d'infanterie; et quand un simple ingénieur militaire se révélait transcendant dans sa spécialité, Louis XIV n'hésitait pas à lui donner la direction d'un siège et le bâton de maréchal.

On n'agit pas autrement dans les grandes entreprises civiles, dans les chemins de fer : on y distingue un service technique et un service administratif ou commercial, mais pour choisir un directeur, les conseils d'administration s'inquiètent de la valeur générale des candidats, plus que de leur origine.

Le mode de recrutement et la situation militaire des brevetés de technique étant supposés admis, nous préciserons

assez exactement leur rôle, vis-à-vis du commandement d'une part, vis-à-vis du corps des ingénieurs militaires d'autre part, en le comparant à celui d'un architecte, intermédiaire normal entre le bourgeois qui fait bâtir et l'entrepreneur.

Le bourgeois a des idées sur la maison de ses rêves; il les expose à son architecte qui examine les possibilités de réalisation, présente des objections, suggère des améliorations, et même des dispositions entièrement nouvelles. Après discussion, l'architecte présente un plan, une maquette. Dès que le futur propriétaire, seul juge de la convenance du projet, a donné son approbation, l'entrepreneur, généralement consulté d'ailleurs au cours des études, entre en scène et la bâtisse s'élève, sous le contrôle de l'architecte, défenseur légal des intérêts de son client.

Adapter une maison à l'usage d'une famille ou une force matérielle aux besoins d'une armée sont œuvres fort analogues; il s'agit, remarquons-le, d'adaptation, non d'invention; l'invention, fleur rare à l'épanouissement capricieux, réfractaire à la culture en serre, germe dans des cerveaux prédestinés, de savants, d'ingénieurs, d'artisans et, à notre avis, l'idée d'un corps d'inventeurs patentés, ne saurait se soutenir sérieusement.

Toute découverte, que son origine soit civile ou militaire, intéresse au plus haut point l'homme de guerre moderne; peut-être va-t-il y trouver soit le puissant instrument de quelque tactique nouvelle, soit, plus souvent, la solution d'une difficulté classique, telle la liaison des armes, cauchemar de notre génération jusqu'à l'apparition du téléphone, de l'avion, de la télégraphie sans fil.

La proposition d'innovations ou de perfectionnements nés d'une invention spontanée ou suggérés par l'invention d'autrui appartient à tous, grands chefs, savants illustres, modestes citoyens; mais le commandement, après étude par les sections techniques d'armes, reste seul juge de l'opportunité des réalisations.

Les sections techniques jouent ainsi un rôle d'importance extrême et l'on comprend pourquoi nous les désirons composées *exclusivement* de vrais combattants distingués non seulement par la valeur technique mais aussi par la valeur militaire.

Au cours des labeurs du temps de paix, sur la place d'armes ou dans les bureaux, la pensée de la guerre doit orienter, vivifier toutes les activités physiques, intellectuelles et morales de l'officier; ceci exige, avouons-le, un constant effort; car si la vue d'un canon, par exemple, éveille naturellement l'idée du champ de bataille dans l'esprit d'un civil, c'est plutôt l'idée du champ de manœuvres qui se présente tout d'abord au militaire de profession. La méditation quotidienne des réalités de la lutte est le premier des devoirs du combattant chargé, dans une section technique, dans une commission d'expériences, d'apprécier, en tenant compte de tous les facteurs, la valeur d'un engin, d'un procédé de combat. De cela nous eûmes, au début de la carrière, une curieuse révélation. Nous assistions en amateur aux grandes manœuvres, à deux pas du village natal; près de nous un laboureur, qui passait pour sorcier, avait arrêté sa charrue et contemplait une batterie dont les canons, suivant la mode du temps, se profilaient fièrement sur la crête, position imposée par le pointage direct, alors seul usité. D'une voix tonnante le capitaine, à cheval, proférait d'interminables commandements, répétés par les trois chefs de section : « Pour les pièces pointées, plus près, un tour, plus un demi, plus un quart, diminuez la hausse de 12 millimètres, pour la première section, débouchez l'évent, etc. » C'était vraiment un beau spectacle.

« Mon lieutenant, nous dit le paysan, c'est-y qu'on ferait comme ça à la guerre; mais ils seraient tous tués. » Le bonhomme fut rabroué de la belle manière; mais par sa question narquoise ce vieil envoûteur nous avait imposé une véritable hantise, celle du tir indirect, et l'obsession dura plusieurs années, jusqu'à la réalisation d'un procédé libérant l'artillerie des sujétions du terrain.

« C'est-y qu'on ferait comme ça à la guerre? » Retenez la phrase du sorcier, jeunes camarades en mal d'invention; répétée cent fois par jour dans sa forme vulgaire et suggestive, elle acquiert le pouvoir magique des grandes incantations, tantôt exorcisant les démons, celui des rêves chimériques et celui des velléités stériles, tantôt évoquant les anges dispensateurs de l'intuition pratique et de la foi réalisatrice.

De tous les emplois ouverts aux officiers brevetés de tech-

nique, il n'en est pas de plus importants que ceux des sections techniques, sanctuaires des études d'armement, études vitales pour une arme, car, il n'y a des armes diverses que parce qu'il est des armements divers; ainsi les chars, par le seul fait de leur armement spécial, constituent une arme véritable, tandis que la cavalerie, si elle renonçait au combat à cheval, ne serait plus qu'une subdivision d'arme de l'infanterie.

La distinction des armes fut imposée depuis l'origine des temps par des raisons techniques, jamais par des raisons tactiques; il est donc indiqué de donner à chaque arme une section technique placée sous la haute autorité de l'Inspecteur général de l'arme et exclusivement composée d'officiers liés à l'arme par tous leurs intérêts de carrière.

La fusion en un corps unique des ingénieurs militaires non combattants présente des avantages certains, mais quand il s'agit de combattants on ne saurait trop se tenir en garde contre la séduction des analogies. La centralisation, si féconde en admirables résultats dans la grande industrie et généralement dans tous les services de l'arrière, est très souvent contre-indiquée dans les choses de la guerre; et, à notre avis très réfléchi, on ne pourrait songer à la fusion des sections techniques qu'après avoir réalisé au préalable la fusion de toutes les armes en une seule, opération fort peu recommandable.

L'artillerie et le génie disposent de sections techniques qui ont fait leurs preuves; c'est sur les bases solides de ces institutions plus que centenaires qu'il faut développer l'organisation des sections techniques des autres armes, et cela sans tarder, car l'empire des forces matérielles s'étend rapidement et le temps paraît proche où toute arme non savante, non technique, disparaîtra.

Il est bien entendu qu'aucune subordination hiérarchique n'existera entre les officiers brevetés de technique et les ingénieurs militaires; leurs fréquents rapports de clients à fournisseurs, réglés par la seule courtoisie, seront grandement facilités par la communauté des études et par un égal dévouement aux intérêts de l'armée; mais, les points de vue étant différents, la discussion s'imposera souvent : aussi est-il fort désirable que l'autorité technique soit égale de part et d'autre;

ceci exige qu'outre une solide formation d'école les brevetés militaires acquièrent en usine une sérieuse compétence pratique, dans des postes d'ingénieurs responsables et même de directeurs d'établissements. Voici un exemple qui nous fera bien comprendre sans plus d'explications.

Au lendemain de la guerre de 1870, un premier pas important et encourageant fut fait dans la voie de l'organisation d'un corps d'ingénieurs militaires non combattants : on créa les ingénieurs des Poudres et Salpêtres, chargés de la fabrication des poudres, assurée jusqu'alors par l'artillerie. Celle-ci s'amputa volontiers d'un service devenu trop lourd pour elle, à la seule condition qu'on lui laissât la direction d'une poudrerie.

Grosse cliente des poudriers, l'artillerie tenait à disposer dans sa section technique d'un ou deux officiers de l'arme, spécialistes des poudres, capables de discuter avec compétence et indépendance les conditions de réception, les mesures de conservation, etc. Pour avoir des spécialistes vraiment *compétents*, l'artillerie estimait indispensable de les former non dans un laboratoire mais dans une poudrerie, et, pour les avoir vraiment *indépendants*, elle préférait une poudrerie soustraite à l'influence du fournisseur. Voilà pourquoi la poudrerie du Bouchet se trouve encore aujourd'hui dirigée par des officiers d'artillerie.

On peut certes discuter la thèse de l'artillerie; mais, à tort ou à raison, elle inspire confiance à l'armée; et il y a une quinzaine d'années, au moment de la grande crise des explosions de bateaux, la Marine crut devoir s'inspirer de l'exemple de la Guerre, et former, dans son cadre combattant, des officiers spécialistes des poudres chargés de surveiller la fabrication en poudrerie.

III

ORIENTATION PRINCIPALE A DONNER AUX ÉTUDES TECHNIQUES

Après avoir constaté l'importance croissante des forces matérielles et suggéré les bases d'une organisation technique propre à assurer leur essor, il nous reste à dire brièvement

dans quelle voie il convient, selon nous, d'orienter le machinisme militaire.

Sans nier absolument la possibilité plus ou moins prochaine de vaincre par la seule vertu d'engins diaboliques répandant l'épouvante, nous ne nous arrêterons pas à discuter cette hypothèse, car nous venons d'éprouver l'impuissance manifeste d'une barbarie déjà bien raffinée à imposer la paix par la terreur.

Pendant quatre ans, gaz, avions, sous-marins, bombardements ont semé sur terre et sur mer, à l'arrière et au front, la ruine durable et l'effroi passager sans abattre la volonté de résister, la suscitant au contraire, l'exaspérant. On cherchait, sans trêve, parades et ripostes, on les trouvait et la guerre s'éternisait, épuisante pour les deux partis jusqu'au jour où la progression continue de l'infanterie agenouilla le vaincu.

Nous croyons trop à l'influence des inventions sur la tactique pour penser qu'une nouvelle guerre restera semblable à la précédente; il est néanmoins probable que, demain comme hier, il n'y aura victoire que si une masse de gens de pied arrive à submerger les positions ennemies et il n'y aura victoire décisive que si l'on peut, comme jadis, entamer une poursuite immédiate.

Or hier, malgré de formidables préparations, grandement facilitées par la stabilisation des fronts, la tâche de l'infanterie a souvent dépassé les forces humaines et l'arme de l'exploitation a dû généralement renoncer à sa mission séculaire.

C'est qu'hier déjà la puissance défensive des armes portatives était telle qu'il a parfois suffi de quelques individualités d'élite, ayant échappé aux obus, aux gaz, pour arrêter toute une division durant des heures, des journées.

Que sera-ce demain?

La bravoure, les artifices de manœuvre, le verbalisme tactique peuvent bien peu de chose pour la solution du redoutable problème de la bataille moderne qui consiste toujours essentiellement, sinon uniquement, à assurer la progression de l'infanterie.

S'il fallait encore se résigner à faire la guerre, faudrait-il donc aussi se résigner à ne la finir que par une ruineuse

et lente usure de l'adversaire au moyen de canons, d'avions perfectionnés? Nous espérons que non, car la technique, mère de tout progrès tactique réel est certainement capable de trouver un procédé nouveau permettant de sortir de l'angoissante situation dont elle est, en somme, responsable.

En réalisant des armes qui empêchent l'infanterie d'aborder l'ennemi, la technique a favorisé la défense; il appartient à la même technique de rétablir l'équilibre en dotant l'attaque d'engins aériens, terrestres ou même souterrains, physiques, chimiques ou mécaniques, peu importe, dont l'action intelligente et opportune *en avant de l'infanterie* réduira instantanément les résistances sans exiger comme l'artillerie actuelle des liaisons compliquées et souvent inefficaces.

Voilà le programme de première urgence qu'il convient, selon nous, d'imposer à la technique militaire.

C'est seulement quand on disposera d'engins aptes au combat rapproché et assez mobiles pour assurer par leurs seuls moyens soit l'exploitation du succès après la bataille, soit les opérations de grande police du temps de paix, qu'on pourra alléger très sérieusement les charges militaires de la nation; telle est du moins notre conviction de soldat.

GÉNÉRAL ESTIENNE

AVANT « LA CHAIR HUMAINE »

Ce qu'il y a d'intéressant, d'instructif dans cette lutte opiniâtre qui se poursuit depuis plus de vingt-cinq ans, entre la critique et l'auteur de ces lignes, ce n'est pas que la critique ait toujours été immanquablement vaincue c'est qu'elle ait toujours été du côté non de l'élite qui va de l'avant, mais de l'obstruction systématique, béotienne, butant toujours sur la partie de nouveauté, d'audace ou de réalité qui sauvegardera peut-être l'œuvre devant l'avenir, si elle ne doit pas tomber dans l'oubli, et qui la sauvegarde en tous cas devant le public contemporain. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que pour la millième fois peut-être, pour parvenir à ses fins, avec la plus visible mauvaise foi (car elle n'est tout de même pas si bête!) elle, indulgente à toutes les pornographies, à condition qu'elles émanent d'un journaliste ou d'un camarade, elle accumule des griefs d'amoralité, d'idées pernicieuses et subversives. Tous ceux qui ont eu à supporter ses assauts depuis Flaubert, Maupassant, Baudelaire, Gautier, l'ont constaté : c'est la vieille accusation dont elle a toujours chargé les œuvres humaines, animées d'un souffle de vie. Elle n'en est pas dégoûtée malgré son échec perpétuel ou la revision de ses procès. C'est la vieille arme que lui ont léguée ses pères. Elle a toujours confiance dans son efficacité. Quelquefois, il lui est arrivé d'être momentanément victorieuse et d'intimider l'opinion publique. Dans mon cas, qui est assez exceptionnel, il faut le noter, elle a toujours fait long feu et elle en éprouve une manifeste exaspération. Comme

ses cadres ne changent guère et comme, grâce à la longévité de ses généraux ou de ses caporaux, on ne voit guère se renouveler son personnel, elle court un peu après son enjeu et dès lors ce sont ou des attaques sans mesure, des campagnes violentes, exaspérées ou des manœuvres plus sournoises, des mouvements tournants à peine déguisés. Je veux rappeler ici les campagnes principales : *l'Enchantement*, *l'Enfant de l'Amour*, *l'Amazone*, *le Phalène* et *la Possession*. A *l'Enfant de l'Amour*, un journal organisa à mon propos une Ligue contre *l'Ordure au théâtre*. Elle réunissait les plus grands noms du théâtre. Je prévois l'attaque organisée contre *la Chair Humaine* que donnera le théâtre du Vaudeville d'ici peu et je m'en réjouis à l'avance. Comme ils se trouveront en présence d'une coupe nouvelle, ils ne manqueront pas d'en critiquer et d'en déplorer la construction. Quant aux idées que la pièce contient, et qui sont toutes de vérité et de franchise, vous verrez ce qu'elles deviendront sous la plume des salisseurs!... *Critica me juvat* : j'emploie cette citation sans forfanterie, simplement pour exprimer l'idée que si des hypocrites se sentent blessés, c'est que déjà une partie de mon but est atteint. Je ne nourris nul ressentiment contre la critique, son obstruction a été le réconfort de ma solitude. Ses injures ou ses erreurs, en même temps que la foule m'accordait pleine sympathie, ont fait mon plus grand honneur. Dès ma jeunesse, j'avais appris qu'elle était un mal indispensable et n'y ai plus attaché d'importance que pour m'entraîner sur la piste. J'ai pensé : il faut lutter contre elle ou plutôt malgré elle, car la foule, la juste foule, comme disait Mendès, a un cœur compréhensif, large, simple et sur lequel on peut compter. Je me souviens qu'à vingt ans, le jour où je reçus le premier exemplaire de mon premier livre, j'écrivis sur la page de garde : « A Francisque Sarcey avec l'expression de mon parfait dégoût ». Ce soulagement était déjà un indice ou si vous voulez un trait de caractère... Certes, je me souviens avec reconnaissance attendrie de certains enthousiasmes, de quelques mains tendues et je n'ai pas de peine à me rappeler les noms aimés, assez rares, à vrai dire, qui sont attachés au souvenir de mes premiers essais et de mes efforts. Mais c'est un fait que, depuis vingt-cinq ans et plus la critique n'a

jamais cessé, à de rares occasions près, de s'inscrire en faux contre le sens de mes ouvrages et d'incriminer leur morale. Je peux même dire qu'elle n'a jamais cessé de les flétrir devant l'opinion publique en les écrasant de charges dont ils étaient indemnes. Encore maintenant, c'est le public qui s'est fait à la longue une conception personnelle. Il n'écoute plus d'autre expérience que la sienne. Oui, il existe un malsain en art, mais c'est justement celui qui s'épanouit le plus librement, sous la protection de la presse! La sournoise pornographie de la pièce légère, la gauloiserie bien française, la convention du vice le plus vulgaire dissimulé sous la sucrerie élégiaque et bourgeoise, les voilà, avec leurs complices de la presse, les officines de salles de rédaction, les voilà les corrupteurs de la bourgeoisie française et les exploiteurs du mauvais goût public!...

Je le répète, ce qu'il y a d'admirable, ce qui est d'un salutaire enseignement et qu'il ne faudra pas oublier, c'est que le public a pour moi transgressé toujours les ordres donnés. Il a compris la sincérité indubitable de mes pièces, leur honnêteté et leur charité. Je lui garde une reconnaissance infinie.

De temps en temps, aux reprises, la presse reconnaît son erreur. Alors elle la reconnaît sans gêne aucune. Il y eut ainsi les palinodies de *l'Enchantement*, de *Maman Colibri*, de la *Marche Nuptiale*, de *l'Enfant de l'Amour*. L'antienne dans ce cas est celle-ci : « Nous nous étions trompés, l'œuvre s'est bonifiée en vieillissant (ce qui est d'ailleurs une image imbécile). Est-ce nous qui avons changé? Le public n'était pas mûr il y a quelques années pour écouter cette œuvre qui aujourd'hui apparaît claire, directe, etc. » Certains qualifient de chef-d'œuvre ce qu'ils avaient qualifié d'ordure quelques années auparavant. Oui, certes, ce sont des satisfactions pour l'auteur, mais ne vous fiez pas trop à ces repentirs. La plupart du temps, ils ne servent qu'à mieux vilipender l'œuvre nouvelle qui va surgir ou qui se joue en même temps sur une autre scène. C'est de la critique rétrospective et prospective à la fois selon l'expression de Th. Gautier.

Le combat s'est singulièrement corsé depuis quelques années, depuis que la politique s'en est mêlée. Les journaux

de réaction ont vu une arme dangereuse dans le théâtre, lorsque celui-ci représente des œuvres comme *l'Animateur* ou *l'Amazone*. Ils se sont précipités contre l'homme de gauche qui a confessé son idéal humanitaire et cette presse va jusqu'aux limites extrêmes de l'insulte et de la diffamation. Elle en arrive même à la distribution de placards aux portes du théâtre et vous lisez dans certaines feuilles, ces amènes appréciations : (je transcris) « bandit bas et louche... empoisonneur excrémentiel... faussaire lubrique... le plus nauséabond des mercantis... farceur et saligaud... gadouille de bateau, etc., etc. » Ces journaux trouvent pour faire chorus quelques confrères honteux ou souriants que le combat ranime ou amuse, quelques vieux laissers pour compte du naturalisme, des ratés du théâtre, des auteurs malheureux qui ont pris férule et que le succès d'une autre génération exaspère. Le reste est un contingent hésitant qui se range du côté de la majorité. Je ne parle pas ici, bien entendu, de ces belles sincérités, j'allais dire de ces belles sérénités qui sont l'honneur de la critique et qui émergent du flot. Même quand ils ne me sont pas favorables, je citerai de grands et de bons écrivains, en tête Henry Bidou, qui domine de beaucoup toute la critique contemporaine, Régis Gignoux, Antoine, Nozière, Savoir, Méré, Dorgèles, etc., bien d'autres; je ne veux pas ici établir un palmarès!... Ces écrivains trop rares sauvent et soutiennent l'honneur de la critique qui s'est ruinée elle-même d'année en année et que le public a presque complètement abandonnée, n'ajoutant plus foi à ces enthousiasmes qui lui ont coûté tant de déceptions ou à ces dénigrements qui lui ont valu tant d'enthousiasmes!... Et elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même si elle a vu se ruiner son crédit, petit à petit! Elle le doit à cette « république des camarades de lettres » qui encombrent les couloirs les jours de répétitions générales et qui se sentent les coudes pour faire campagne. Celle du *Phalène*, organisée à l'avance, M. Calmette en tête, fut certainement une des plus violentes qui aient été. Elle a marqué. On ne l'a pas oubliée et elle n'est pas étrangère au discrédit dans lequel est tombée la critique. J'en ai parlé longuement dans la préface de la pièce et j'en ai retracé les principales phases; mieux, j'ai donné

les extraits des journaux. J'y renvoie les lecteurs que ces poussières pourraient intéresser. Ils y verront d'après M. Calmette, que « Paris mérite d'autres œuvres que celles que l'Allemagne interdirait comme avilissantes sur ses scènes respectées », que M. Léon Daudet s'étonnait que « ces extravagances de collégien soient examinées par la critique, tant le gibier était pourri jusqu'à la corde ». M. Jean Drault me traitait de « louftingue grandiloquent »... M. Edmond Sée prétend que le public se *déshonore* en allant à mes pièces... Un autre met ce titre à son article « Exécution d'un malfaiteur ». M. Urbain Gohier appelle ma pièce un monceau d'ordure et regrette que je ne sois pas israélite. M. Paul Léotaud prophétise « que je ne me relèverai jamais du faux pas que je viens de faire et qu'il éprouve pour moi un sentiment de pitié très sincère ». D'autres réclament des poursuites, etc., etc. M. Henri de Weindel peint la physionomie de la salle qui « témoignait, dit-il, d'un formidable enthousiasme, alors que les couloirs prirent l'allure d'un cirque où l'auteur eût été livré aux bêtes »...

Le fait signalé n'a rien d'exceptionnel. On a connu des récidives. Il vient de se renouveler pour *la Possession*, — au point que l'exagération même du coup de boutoir provoque dans le public, au théâtre même, où se joue la pièce, des enthousiasmes qui prennent des significations évidentes de protestation. Des témoignages indignés de sympathie me sont adressés, cent fois plus que d'ordinaire, par des inconnus, des provinciaux, des étrangers. Il y a eu abus : l'étonnement des gens sincères devant cette crise de pudeur convulsée, exceptionnellement déployée à mon égard, dans le troupeau des lettres, provoque des réactions; — et les intéressés ne s'en doutent même pas, aveuglés qu'ils sont par leurs œillères qui circonscrivent le champ de leur vision à quelques salles de rédaction ou de spectacle!

On ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer de ces critiques à l'imagination perverse et obsédée comme celui-là qui s'est officiellement voué au bleu couleur du temps et qui osait naguère écrire de la pure et digne épouse de *la Vierge folle* « qu'elle éprouve une joie sadique à s'immiscer entre le couple adultère, à rechercher leur contact, à sur-

veiller leurs ébats et qu'on a presque la sensation à ce moment que, s'ils s'y prêtaient, elle en serait volontiers la spectatrice! », celui-là qui insinuait que « si la foule se rendait exactement compte de ce qu'elle acclame en *la Vierge folle*, ou même le soupçonnait, elle en serait effrayée », le même qui aujourd'hui se voile pudiquement et tristement la face, — ou bien de ces parangons de vertu qui réclament, par exemple, dans tel journal, l'interdiction de *la Possession* par le préfet de police au nom de la salubrité publique et dans tels autres mon internement dans une maison de fous!... Quand il s'agit d'une œuvre comme *la Possession*, d'un auteur qui a donné en près de trente ans le théâtre que l'on connait, et en deux ans des pièces comme *l'Animateur, l'Homme à la Rose, la Tendresse* et demain *la Chair humaine*, on est tout de même un peu pris de honte pour ces tumultueuses sincérités, si peu improvisées, qui naissent dans les couloirs de théâtre, à cette heure trouble où se concertent les courages! Voilà tant d'années qu'ils attendent l'heure de la défaite et qu'elle ne survient pas, tant d'années que le public casse leurs jugements et passe outre à l'obstruction ou au tir de barrage! On conçoit la rancune. J'ai tenu tête, indifférent à ces dénigrements qui, en France, nous le savons, sont de tradition, tandis qu'à l'étranger la critique respecte la renommée de ses écrivains et exalte leur effort vers la beauté. Qu'avais-je à redouter? La lutte n'est pas égale des deux côtés, et l'histoire est là pour nous convaincre que la foule des aboyeurs n'a jamais entamé la foi de l'artiste seul...

En ce qui me concerne, la cause est entendue. Comment le public aurait-il pu suivre ces prétendus mentors dans leurs vaines philippiques? Il se trouvait en face d'un théâtre non point indifférent à la morale, mais parfaitement moral, en prenant ce mot, non point dans un sens étriqué, mais dans son sens élevé, dans sa définition supérieure. Comment pouvait-on espérer que l'équivoque se prolongerait du moment qu'il s'agissait d'un idéaliste indéniable qui poursuit son étude dans tous les milieux? Certes cet idéaliste, ce poète pouvait jeter un jour cru sur certains aspects intérieurs de la vie, mais il obéissait toujours dans ce cas à une recherche de

beauté à travers le jardin des âmes. C'était là un programme auquel, pour le réaliser, a manqué quelquefois le talent, mais où n'ont jamais manqué, que je sache, la passion ni la bonne foi.

Si je résume ici les phases de cette lutte soutenue par un auteur durant sa vie entière, contre l'obstruction de la presse, c'est afin que de jeunes écrivains y puisent un réconfort, car cette obstruction et cette erreur, nous les avons connues maintes fois devant le roman français, au cours du XIXe siècle, mais je ne sache pas qu'il y ait eu jusqu'ici contre un auteur dramatique des attaques aussi répétées, aussi violentes et aussi vaines.

Dans mon théâtre complet, que j'ai retardé tout exprès, j'étudierai de plus près ces manœuvres, j'en expliquerai les causes, et je serai plus à l'aise encore pour le faire dans les mémoires que j'ai entrepris et dont la *Revue de Paris* a publié le premier chapitre. Là, je pourrai tirer quelques conclusions générales. Il sera bon de mettre les critiques en face de leur propre jugement. Ils se flagelleront eux-mêmes avec leurs propres textes, car (et ceci n'est pas sans intérêt à constater), ces critiques n'ignorent pas que leurs jugements sont sans lendemain, que les articles qu'ils écrivent tombent dans l'oubli après vingt-quatre heures écoulées, que nul ne les retient, même lorsque imprudemment ils les réunissent sous forme de livre; alors, ils opèrent dans l'ombre, sans nulle crainte d'un ridicule futur. Ce serait faire œuvre salutaire que de masser une fois pour toutes, dans un recueil, les critiques qui ont été autrefois dirigées contre Maupassant, Baudelaire, Flaubert, Zola, etc., contre *l'Arlésienne*, *Carmen*, *Pelléas*, etc. Malheureusement, quel auteur digne de ce nom s'adonnerait à cette misérable récolte? C'est dommage! On y trouverait pêle-mêle des signatures inconnues et des noms de qualité. J'estime que l'on ne devrait jamais oublier par exemple les injures d'un Brunetière à l'égard de Baudelaire. Les jeunes poètes devraient les savoir par cœur, de même qu'il serait tonique de relire de temps en temps les imbéciles attaques de Berlioz contre Wagner et celles de X, Y et Z, contre Debussy. Ce serait là, je l'avoue, un abominable trésor. On en tirerait par surcroît une savoureuse morale,

celle-ci : qu'il n'y a pas, devant l'art, que mauvaise foi et parti pris. L'erreur est due aussi à des causes moins basses et plus spécieuses. Il n'y a pas que déloyautés et envies embusquées; il n'y a pas que des journalistes obligés d'obéir à leurs directeurs, à des mots d'ordre émanant de leur maison! On trouve aussi à cette résistance une raison supérieure.

C'est qu'une pièce lorsqu'elle apporte une conception un peu neuve doit toujours choquer, non pas les êtres incultes, mais précisément ceux qui au contraire se sont enrichis de formules, de traditions. Je ne nie pas le tumulte des couloirs, le goût naturel de nier l'effort, la joie d'avilir, mais il y a aussi l'impossibilité de pénétrer immédiatement l'idée profonde de la pièce. Une impression neuve froisse en nous les traditions. Je l'ai déjà expliqué, je le redis ici. On devrait savoir surmonter la première impression que vous procure le contact d'une œuvre un peu nouvelle, car cette impression ne peut être que désagréable, en ce qu'elle blesse des conceptions acquises. A l'instant où la nouveauté apparaît, il se produit dans l'esprit du spectateur un petit choc, une espèce de vide intellectuel, de malaise. Les auditeurs ne savent pas s'accuser eux-mêmes d'infériorité, ni surmonter l'irritation que leur procure ce premier contact. Ce n'est que plus tard, avec un peu d'effort, de bonne volonté, et lorsque d'autres ont porté plus loin le flambeau qu'ils trouvent ces satisfactions intellectuelles, ces plénitudes d'esprit qu'ils ont refusé de ressentir à la première audition. Des gens qui, en musique, avaient la conception de la mélodie selon Gounod, devaient être nécessairement choqués par la conception wagnérienne; ainsi de suite... Chaque œuvre apporte une atmosphère à elle particulière qui l'enveloppe, l'étreint, et qui procure toujours aux premiers auditeurs une vague sensation d'incohérence. C'est la loi. En tête de la *Marche Nuptiale*, j'écrivis jadis ceci :

C'est toujours par ce qu'elle contient de vérité qu'une œuvre nouvelle choque ses contemporains. C'est toujours et seulement pour ce qu'elle aura contenu de vérité que cette œuvre est appelée à subsister dans l'avenir. Voilà la phrase qu'il faudrait inscrire au fronton de tous les théâtres. Le point déterminant de la conception suscite l'objection première et par un fatal mais

un peu mélancolique retour, c'est lui qui sera plus tard la sauvegarde et l'intérêt de l'œuvre.

Puisque je parle de la *Marche Nuptiale*, prenons comme exemple, si vous le voulez bien, la presse de cette œuvre jugée depuis dix-sept ans. Depuis elle est entrée en 1913 au répertoire des Français où elle s'est inscrite comme la plus stable et la moins contestée, peut-être, des œuvres contemporaines (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit admirable, mais ce qui veut dire que toute discussion désormais est éteinte autour d'elle). J'ai retrouvé il y a quelque temps les articles de journaux parus en 1905. C'était déjà l'antienne habituelle! Je copie au hasard :

La *Marche Nuptiale* n'est certes pas l'œuvre du premier venu, mais on n'y constate pas que M. Bataille soit en progrès; au contraire, les travers de son esprit s'accusent de plus en plus, tandis que ses qualités faiblissent. M. Paul Bourget nous avait conté une aventure de ce genre, dans une de ses plus fines nouvelles, le *Deuxième Amour*, mais il y avait mis un souci de la vraisemblance qui a manqué à l'auteur de la *Marche Nuptiale*... Lorsqu'on dit des banalités, il faut les dire au moins simplement!.. Après divers incidents, l'héroïne se tue. Elle enseigne que l'immolation tranquille des conventions sociales sur l'autel du dieu « amour » est non seulement un droit, mais un devoir. Alors, pourquoi le pianiste et pas le raffineur?... Cette femme est étrange! Et l'on se demande où M. Bataille a rencontré sa pareille.

PAUL SOUDAY *(l'Eclair)*.

« Qu'est-ce que c'est que cette petite femme là?... Que voulez-vous, nous ne comprenons plus... On est presque au supplice à suivre la marche, la course en zig-zag de cette femme effroyablement compliquée... On n'a pas épousé les sentiments du personnage principal, on n'est pas devenu son complice. Donc, la pièce, si vraie qu'elle puisse être, est manquée... Elle se sauve par la terreur que le public a de passer pour vulgaire en ne l'approuvant pas... L'objet de l'ouvrage n'est pas atteint.

ÉMILE FAGUET *(les Débats)*.

Cette mystique me fait l'effet plutôt d'une hystérique.

Je crois qu'il y avait matière à un beau roman, plutôt qu'à une pièce de théâtre.

LOUIS SCHNEIDER *(l'Information)*.

La *Marche Nuptiale* n'est pas une des meilleures pièces qu'ait produites M. Bataille... Le dénouement, d'un exemple déplorable pour des spectateurs dont la moralité n'est déjà que trop affaiblie,

est mal compréhensible... Il fallait nous montrer une autre femme, uniquement romanesque, un peu malade, un peu folle. La pièce est illogique et surtout malsaine.

ADOLPHE BRISSON *(les Annales).*

On éprouve à écouter cet ouvrage un malaise indéfinissable qui, presque jamais, ne se dissipe, même aux endroits où l'on est remué... M. Bataille n'a pas tiré de son idée première le parti qu'il pouvait.

ALFRED ATHIS *(l'Humanité).*

L'auteur est dispensé de tenir aucun compte de la réalité et il peut, à son gré, inventer des fantoches qu'au besoin il grime en croquemitaines... En ouvrant à Grâce la porte de sortie du suicide, M. Bataille a supprimé lui-même l'intérêt de l'étude qu'il avait ébauchée... La *Marche Nuptiale* est une sorte de dérision du rêve, des aspirations généreuses et tendres.

RENÉ DOUMIC *(Revue des Deux Mondes).*

Ce personnage nous dégoûte et nous ne comprenons pas que Grâce en paraisse troublée. Elle se tue, en fin de compte; elle fait bien... Nous sommes déconcertés, voilà. Et je crois que ce n'est pas notre faute. C'est une erreur. Cela arrive aux meilleurs auteurs.

GABRIEL TRARIEUX *(l'Art et les Nouvelles).*

Le théâtre veut qu'on soit à lui et rien qu'à lui. Il ne permet à ceux qui le servent qu'une dose, qu'une faible dose de littérature. Cette dose, M. Henry Bataille vient de la dépasser hier soir. Pour avoir disséqué ses personnages avec une complaisance de casuiste byzantin, M. Bataille a obscurci son idée première... La *Marche Nuptiale*, en dépit du grand, du très grand talent qui y est dépensé et devant lequel il convient de s'incliner, est donc une pièce fort imparfaite.

ROBERT DE FLERS *(la Liberté).*

L'auteur s'applique à développer je ne sais quelle floraison de plantes grasses, exotiques et vénéneuses qu'on ne peut respirer sans malaise...

LUCIEN MAIGUE *(Revue d'Art dramatique).*

Ces prétendus chapitres ne sont-ils pas des faits divers du journal de la névrose, pimentés d'une analyse superficielle?

(Le Soleil).

Nous devons avouer que nous n'y avons trouvé qu'un intérêt très restreint. L'héroïne nous donne avant tout l'impression d'une déséquilibrée, créant une incohérence qui laisse le spectateur indécis.

(L'Autorité).

Un sujet qui résulte bien plus de la science pathologique que de l'art théâtral... Que l'auteur étudie les devoirs d'êtres normalement

constitués au lieu des fautes commises par les dégénérés sous l'empire des rêveries morbides!...

P. D'AUTRÉMONT *(la Vie normale).*

J'arrête les citations. M. Henri Duvernois décrivait ainsi l'accueil que l'on fit à la pièce. On en reconnaîtra l'atmosphère : « Dans les couloirs de la répétition générale, on discutait furieusement. Alors que les pièces depuis quelque temps étaient acceptées, louangées et s'envolaient en fumée dans un brouhaha bénisseur et de bon ton, la *Marche Nuptiale* souleva des haines et des admirations passionnées. » M. Henri Duvernois ajoute avec quelque imprudence. « La raison en est simple; c'est une œuvre immense et profonde. » M. Duvernois se trompait certainement, mais, tout en exagérant, il ne se plaçait pas du mauvais côté.... Si j'ai relevé ces jugements, c'est parce que précisément, ceux-là ne sont nullement empreints de mauvaise foi, ou de colère. Aujourd'hui, le ton a monté. Mais que ce soit hier, que ce soit jadis ou maintenant, les arguments demeurent pareils, les objections identiques. Ajouterai-je qu'à la reprise de la *Marche Nuptiale* aux Français, la presse fut absolument palinodique et je crois bien que l'on aurait du mal à trouver un « éreintement » et même des réserves!

J'avais pris à cette occasion l'engagement écrit de continuer, dans ma bonne foi et dans ma solitude, à donner les ouvrages dont j'ai le dessein ou l'ambition. Au bout du compte, c'est l'ensemble de ces pièces et de ces personnages qui sera peut-être intéressant. J'ai annoncé que je dirais l'amour dans tous les cœurs. Ma conception est claire. J'ai pitié de tout ce qui souffre. Je hais les oppresseurs, je crois à l'affranchissement de la femme et de tous les esclaves. J'ai foi dans le progrès humain. Je déteste les idées conventionnelles. Et je mourrai avec la conviction que l'humanité marche vers des codes de justice et de fraternité en dépit de toutes les horreurs. Comme bien d'autres, je tiens de nos pères cet héritage d'idéalisme. Comme bien d'autres, il est juste que je sois frappé pour cela. Mais, si j'ai eu quelque mérite autrefois à me maintenir dans la ligne tracée, aujourd'hui, à l'approche de la cinquantaine, je ne m'illusionne pas outre mesure sur la valeur

de cette indépendance. Il est quelquefois difficile de commencer, il est plus aisé de continuer, surtout lorsqu'on a pour soi la foule et contre soi des ennemis aussi peu redoutables. La France, en dépit des résistances, a enrichi son patrimoine de toutes les œuvres libres qu'elle méritait d'avoir et qui ont fait son honneur, mais a-t-elle jamais eu la critique qu'elle méritait? Hélas! Cet esprit de dénigrement au moment même où il faudrait apporter la lucidié ou l'impartialité dans les jugements, cette complaisance devant la pornographie déguisée ou avérée, ces camaraderies de potaches, ces insultes niaises, ces diffamations éhontées de la pensée française, tout cela n'est pas très beau, mais heureusement tout cela est aussi sans mal aucun. La presse, de temps en temps, se rédime ou croit se régénérer en applaudissant au hasard quelque jeune auteur. Elle se grise alors et s'illusionne sur son rôle de prophète. Parfois elle tombe bien et nous pourrons citer avec joie Jean Sarment parmi les couronnnés de l'année dernière. Mais que d'erreurs naïves, que de banales explosions de satisfaction! A force la critique s'est si bien discréditée devant l'esprit public, que plus personne ne tient compte des opinions littéraires exprimées par un journal. Quand l'article est bon, le lecteur pense : « Tiens, un ami! », quand l'article est mauvais : « Tiens, qu'est-ce qu'il lui a fait celui-là? » C'est sommaire mais c'est à des jugements aussi simplistes et aussi formels que la foule en est arrivée! A qui la faute? Cette sorte de vieille critique subjective, si j'ose m'exprimer ainsi, est en train de mourir d'inanition, poussive et hors d'haleine. Une autre se substituera à elle un jour ou l'autre : la critique d'analyse. Mais il faudra pour cela que les mœurs du journalisme soient renouvelées de fond en comble. Nous en sommes loin! Jusque-là continuons sans péril.

Pour moi, j'ai encore quinze ou vingt ans de travail, si Dieu me prête vie, et je ne vois pas bien à quoi pourront aboutir les clameurs ou les criailleries autour de mes pièces. Pourront-elles m'empêcher de produire? Non, n'est-ce pas? Alors? Il faut tenir et résister, non point seulement pour soi-même, mais aussi pour les autres. C'est la moralité que nous devons tirer de cette histoire. Sur tous les terrains, que les artistes résistent, n'en descendent jamais aux concessions,

voilà le point important pour l'avenir des idées. Nous traversons une époque d'après guerre assez obscure et, disons-le franchement, assez laide. Il faut tenir et pour cela, point ne sera besoin d'enfler le ton démesurément, ni d'entasser des Pelions d'idées sur des Ossas de prédications, non! Permettez-moi encore de me citer moi-même. J'ai dit qu'un grand respect de l'Art, de ses lois, fût-on simple ouvrier de la basilique, une probité résolue, une volonté vigoureuse de ne pas déchoir et de ne jamais se dégrader, ce sont là des armes et des déterminations suffisamment efficaces. Plus que jamais le vieil adage « bien faire et laisser dire » sera de toute nécessité, prophétisais-je en 1917. Que chacun apporte une pierre, nourrissant dans son cœur la double ambition de bien accomplir un travail et d'aider à l'organisation générale du plus haut labeur humain. Libre aux sceptiques naturellement de n'en pas croire un mot et de hausser les épaules! L'important est de savoir qu'on ne mentira pas à soi-même.

HENRY BATAILLE

PRISCILLE SÉVERAC[1]

XI

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, Priscille se jeta sur son lit. Supprimant le monde extérieur qui l'assaillait aux cinq portes de ses sens, aveugle, sourde, inerte, elle fit en elle, par un suprême effort de volonté, ce qu'elle appelait « le grand silence ».

L'encouragement qu'elle espérait ne vint pas. La Voix consolatrice qui avait parlé, pendant qu'elle écoutait Giorgio Nera, sur les Fondamenta Nuove, resta muette; et dans l'abîme intérieur ce fut le vide absolu, ce furent les ténèbres de la mort... Priscille demeura la face dans l'oreiller, les bras en croix, ne sachant même plus si elle vivait, ayant perdu toute notion du temps et du lieu. Peut-être s'endormit-elle, car elle eut la sensation de s'éveiller au tintement d'une cloche sonnant huit heures. Elle bougea un peu la tête et rouvrit les yeux. Dans le noir de la chambre, une lueur tremblotait, envoyée par une fenêtre éclairée de l'autre côté du canal. Cette lueur si faible, la sonnerie prolongée en vibrations lentes, l'humidité qui émanait des vieux murs, l'approche de la nuit, la solitude, tout fut une souffrance pour Priscille. Un sentiment de désolation était dans les choses, et comme un refus tacite de secours. Jamais elle n'avait connu, à ce

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

degré, l'affreuse détresse de l'exil; jamais ce dénuement spirituel, aggravant la misère matérielle; jamais une aussi totale absence de Dieu.

Elle se dit :

« Le Maître m'abandonne-t-il? »

Il n'y avait, dans cette forme de son angoisse, aucune révolte — à peine l'expression très humble du doute, mais ce doute n'allait pas sans un remords et le remords sans une poignante douleur. L'idée qu'elle offensait un Être adoré, qui avait mis en elle ses complaisances, lui fut plus intolérable que la pire torture physique, et cependant, pour la première fois depuis vingt années, Priscille Séverac osait dire à Celui qui l'avait choisie :

« Pourquoi?... »

Hélas! Qu'exigeait-il d'elle? Il l'avait prise à sa famille, martyrisée dans sa chair, conduite, de maison en maison, sans lui laisser le loisir d'un attachement durable. Il l'avait voulue toujours malade, toujours pauvre, toujours incomprise, souvent bafouée. Pour l'amour de lui, que d'épreuves, au sens humain, elle avait subies, et maintenant, quel fardeau elle portait! Cette mission, pourquoi cette mission? Qu'avait-elle à faire, l'humble servante, avec les grands-ducs et les empereurs? Et voilà que le secours des hommes défaillant soudain, le secours céleste défaillait aussi! Le guide retirait sa main. La Voix se taisait. Dans ce cœur de son cœur, mystérieux pour elle-même, où la pensée parlée s'exprimait comme le parfum caché s'exprime dans le calice fermé de la fleur avant l'éclosion, — tout concentré, sans expansion au dehors, et pourtant réel, âme de la rose que seule connaît la rose, — dans ce sanctuaire de la Voix, Priscille n'allait-elle pas entendre, — ô terreur! — le ricanement de l'ennemi?... Satan suit Dieu comme l'ombre suit le corps; il marche dans ses pas; il rôde autour de ses citadelles; il laisse les impies à leurs plaisirs pour tenter Job sur son fumier et Jésus sur la montagne... C'était lui qui avait détourné de Priscille l'amitié de Siora Maria; lui qui avait soufflé sur la promesse du Russe comme sur une lampe éteinte au vent de l'oubli; lui qui jetterait Priscille, sans amis et sans argent, sur le pavé de la ville étrangère...

« Non!... Non!... Il ne sera pas vainqueur!... Non! Je ne plierai pas devant lui! » cria Priscille.

Le son de sa propre voix frappa ses oreilles comme un bruit inaccoutumé. Il lui parut que quelqu'un s'éloignait dans les ténèbres et que sa souffrance s'apaisait un peu. Elle écouta en elle. Rien encore... Pourtant le silence n'était plus le même silence : c'était une sorte d'attente, un sommeil spirituel, sans rêves, mais calme, et pâli par le pressentiment d'une aube... Alors, elle s'assit sur son lit. Trop faible pour se tenir debout, elle étendit la main, trouva, sur la table de chevet, la boîte d'allumettes et la lampe où restait un peu de pétrole. La lampe étant allumée, elle prit sa Bible et l'ouvrit au hasard, comme elle avait vu faire à Samuel Séverac, comme elle avait fait, bien souvent, aux heures difficiles de sa vie.

Et elle lut :

Tu demeureras parmi ceux d'une maison rebelle, qui ont des yeux pour voir mais qui ne voient point et des oreilles pour ouïr mais qui n'entendent point, parce qu'ils sont d'une maison rebelle.

Toi donc... fais-toi l'équipage d'un homme qui va partir et pars de jour, à leurs yeux; pars de ton lieu pour aller en un autre, à leurs yeux; peut-être qu'ils y prendront garde, quoiqu'ils soient d'une maison rebelle.

Tu porteras de jour, à leurs yeux, ton équipage, semblable à celui d'un homme qui part... Tu le porteras sur l'épaule à leur vue; tu l'emporteras quand il fera obscur; et tu couvriras aussi ta face... car je t'ai mis pour être un signe dans Israël.

...La parole de l'Éternel me fut encore adressée et il me dit :

« Voici ceux de la maison d'Israël qui disent : « La vision que cet » homme voit ne s'accomplira qu'après un grand nombre de jours » et il prophétise pour des temps qui sont encore éloignés.

« C'est pourquoi, dis-leur : ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : « Aucune » de mes paroles ne sera plus différée, mais la parole que j'aurai » prononcée sera mise à exécution, dit le Seigneur l'Éternel [1]. »

Comme Priscille achevait le dernier mot du dernier verset, elle entendit en elle la Voix qui parlait sans paroles, et cette voix commandait :

« Pars! »

1. Cf. Ezéels, XII.

XII

Majestueuse et dépeignée, vêtue d'une camisole jaune à ramages et d'un jupon vert amplement froncé sur les hanches, Siora Maria servait les premiers clients. Ils déjeunaient debout, pressés de partir pour l'embarcadère, car c'étaient de petits employés de fabrique et des ouvriers travaillant à Murano. Une vieille femme, agenouillée, lavait le carreau de la salle. Toutes les tables étaient rangées dans un coin, toutes les chaises empilées sur les tables. Quand un courant d'air faisait battre la porte de la cuisine, une odeur de café arrivait au nez des gens. On voyait, parmi les cuivres des casseroles, briller le cuivre plus riche et plus clair du haut chignon de Beppa; puis la porte se refermait en claquant; les verres du comptoir vibraient, et sur le mur, tremblaient les portraits du roi et du pape.

Dehors, il faisait doux et bleu. Le puits de marbre aux reliefs frustes, était, au centre de la placette, comme une chose précieuse. Il n'y avait pas, dans les peintures des églises, un assemblage de couleurs plus magnifiques que les ocres et les rouges des maisons, avec le vert vif des jalousies, et les reflets de ces nuances dans l'eau du canal, et le bleu du ciel par-dessus tout. Le soleil de Venise est un grand alchimiste, car il a ce pouvoir de transmuer en or ce qu'il touche. Les âmes des hommes éprouvaient aussi sa vertu. Elles étaient dorées de joie et bienveillantes. Siora Maria, elle-même, daignait rire avec les clients, et ne chipotait pas sur la petite monnaie. Enfin, l'un après l'autre, les ouvriers s'en allèrent; la vieille laveuse acheva d'éponger le carreau mouillé; Beppa et sa mère disposèrent les tables et les chaises selon l'ordre accoutumé, et Siora Maria se retira dans sa chambre. Beppa qui avait fait sa toilette dès son lever, à la chandelle, pendant que tous dormaient dans la maison, avait maintenant, un peu de liberté. Sur le seuil de la trattoria, elle se tint, respirant l'air tiède et mou, toute languissante de sa jeunesse, le cœur gonflé par le sang rapide qui l'étourdissait un peu. Elle pensait à sa robe de noces qu'elle achèterait bientôt; elle voyait Giorgio à son bras, dans l'église; et soudain, elle

s'imaginait vieille femme, telle qu'elle serait un jour, ridée et cassée, comme Priscille Séverac... Cette idée la rendait mille fois plus amoureuse...

Des barques passèrent qui allaient à l'Erberia, près du Rialto, chargées de légumes ou de poissons. Elles glissaient, sur le canal, à l'autre bout de la placette. Les paysannes qui fournissaient la *Stella d'Oro* vinrent apporter des paniers d'œufs, des fromages, des poulpes à frire et des écrevisses de mer, rosâtres au fond des paniers bruns. Beppa discutait les prix, dans le chantant dialecte qui adoucit par l'expression les sentiments les plus âpres, et le marché conclu, elle se reprenait à songer, svelte et rose en son châle noir, appuyée à la porte de la trattoria.

« O Zorzi!... »

Il était venu sans bruit derrière elle, et Beppa avait connu sa présence par le baiser qu'il lui avait mis sur le cou... Honteuse, elle rentra dans la salle, et tira la porte après elle, mais elle emportait dans sa chevelure toute la splendeur du matin, et son petit visage nacré, ses yeux verts, riant sous leurs cils fauves, éclairaient la trattoria sombre et laide. Elle dit à son fiancé :

« Attends! Je vais te servir! Il y a du café chaud pour toi. »

Il lui répondit qu'il n'avait faim que d'elle, et qu'un baiser seulement pourrait le nourrir. Beppa feignit de s'offenser, jeta une chaise entre elle et Giorgio, courut, butta contre une table, et ravie, laissa les bras du jeune homme la saisir. Il lui donna un baiser qu'elle ne lui rendit pas, et un autre, plus long qu'elle lui rendit. Et ce fut l'éternel manège des amants, les mots chuchotés, les hardiesses timides, les refus hésitants, la douce querelle de pigeons qui se jouent au bord d'un toit... A peine, quand la porte s'ouvrit, eurent-ils le temps de séparer leurs lèvres... Qu'aurait dit Siora Maria en les voyant ainsi enlacés? Mais ce n'était pas Siora Maria qui troublait le jeu charmant. Beppa reconnut la maigre silhouette, la longue figure creusée de Priscille.

— Bonjour, monsieur Nera, bonjour mademoiselle Beppa!... Je pense que votre maman se porte bien?... J'espérais la rencontrer ici, et je comptais sur vous, monsieur Nera, dont je sais l'infatigable bonté, pour me servir d'interprète...

Elle gardait cette politesse cérémonieuse à l'ancienne mode, ce tour de langage solennel, qu'elle devait à ses lectures et qui n'avait, dans sa bouche, rien de factice et d'ampoulé. Malgré l'heure très matinale, elle était vêtue comme pour le voyage, et elle portait à la main sa valise brune.

— Où allez-vous ainsi? — demanda Nera.

— Je pars.

— Comme ça?

— C'est le désir de votre bonne tante, je le sais; mais c'est aussi l'ordre du Maître. Vous voyez, mon cher monsieur Nera, tout s'accorde merveilleusement... J'admire l'ordre parfait que je découvre dans les desseins du Seigneur à mon égard... Que de bontés il a pour moi, me tirant après lui, mes pas dans ses pas, jusqu'au but...

— Si vous êtes contente, eh bien!...

Il n'osa pas dire toute sa pensée.

Priscille, chancelante, s'assit.

— Je dois quitter Venise, monsieur Nera. Comment?... Je l'ignore... Je n'ai, dans ma bourse, que vingt-trois francs soixante-cinq, somme, hélas! insuffisante pour payer mon voyage. Donc, je prie madame votre tante de vouloir bien accepter ce peu d'argent et de recevoir aussi, en gage du futur paiement de ma dette, cette boucle d'oreille dépareillée, qui me vient de ma pauvre mère... C'est tout en or, avec des grenats... Je l'ai pieusement gardée jusqu'ici, la boucle jumelle appartenant à ma sœur aînée... J'ignore absolument la valeur de cette chose, mais si madame votre tante l'estime supérieure au prix de location de ma chambre, peut-être nous sera-t-il possible de conclure un arrangement.

En parlant ainsi, Priscille avait retourné son porte-monnaie sur la table. Il en tomba deux billets de dix lire, trois d'une lire, treize sous de billon et un minuscule objet enveloppé de papier de soie.

— Qu'a-t-elle dit? — demanda la jeune fille.

Nera traduisit, tout ému. Cependant, Priscille sortait du papier déroulé une boucle d'oreille ronde, ornée d'une étoile en grenats de Perpignan, telle qu'on en voit aux vieilles femmes de campagne. Ce pauvre bijou qu'elle n'avait jamais

voulu vendre, dans les pires détresses de sa vie, tremblait au bout de ses doigts.

Elle murmura :

— Voilà tout ce qui me reste de mes parents, avec ma bible.

— Que dit-elle? — demanda encore Beppa en prenant la boucle d'oreille pour l'examiner.

— C'est tout ce qui lui reste de sa famille, — expliqua Giorgio, en italien... — O Beppa, si nous étions riches, je dirais à la tante de laisser aller cette pauvre femme et je n'aurais pas la cruauté de garder ce bijou qui, à mon avis, ne vaut pas grand'chose. Si elle quitte la maison avec un ressentiment contre nous, je suis sûr qu'il nous arrivera malheur, parce que c'est une bonne âme... Beppa, mon cœur, nous sommes si heureux que je ne peux pas supporter le chagrin des autres et que je voudrais partager mon contentement avec le monde entier.

— Zorzi! — dit Beppa qui s'attendrissait, — il n'y a pas un cœur meilleur que le tien.

Elle était troublée, parce que sa mère et le cousin Demetrio lui avaient fait grand peur en parlant d'espionnage et de police. La visite du Russe mystérieux qui devait revenir et n'était pas revenu, inquiétait aussi Beppa. Néanmoins, elle défendait Priscille qu'elle croyait un peu bizarre seulement, mais « bien douce ».

Quand Zorzi était là, et qu'il affirmait l'innocence de Priscille — lui qui pouvait causer avec elle — Beppa se rangeait à l'opinion de l'homme qu'elle aimait. Comme lui, elle était bonne, et, comme lui, elle voyait les gens et les choses, à travers leur grande joie d'amour qui embellissait le monde entier.

Elle regarda Priscille et trouva que cette pauvre femme ressemblait tout à fait à sainte Anne.

— Ce que tu penses, — dit-elle à Zorzi, — je le pense, et ce que tu feras, avec toi je le ferai, pourvu que ma mère ne me tourmente pas...

— Eh bien, elle ne saura rien, ta mère... Il y aura un secret entre nous deux.

— Ah! Zorzi! — que dirait ser Demetrio?

— Aurais-tu du regret, toi, Beppa, si nous sauvions cette personne qui, je te l'assure, est une âme sainte et si nous l'aidions à retourner dans son pays? Elle nous rendrait l'argent, et, d'ailleurs, tu conserverais, comme gage, la boucle d'oreille...

— Ah! je n'aurais pas le cœur assez dur pour l'en priver... Non, non, si tu as confiance en elle, fais ce qui te paraîtra bon. Je serai toujours de ton avis.

Ils sourirent, tous deux, envahis par une douceur qui venait du plus profond de leurs âmes, parce qu'ils étaient à cette heure de la vie où le jeune amour soulève les êtres comblés au-dessus d'eux-mêmes, où les amants ont envie d'être un peu des dieux pour quelqu'un. Alors, le spectacle de la souffrance est intolérable; l'aumône est un plaisir qu'on se fait à soi-même; le pardon des offenses passées est à peine méritoire; tout sentiment égoïste se dissout dans une sympathie générale qui déborde la personne aimée et couvrirait l'univers. Ce privilège presque divin n'appartient pas toujours aux esprits les plus cultivés; des simples, comme Giorgio et Beppa, le possèdent. Il ne dure parfois qu'un moment, mais les émotions qu'il crée et les actes qu'ils inspirent ne s'oublient plus. Il est, dans l'ordre sentimental, ce qu'est, dans l'ordre intellectuel un éclair de génie, et c'est par lui que l'amour fait son chef-d'œuvre.

« Le Maître est là » pensait l'illuminée dont se décidait le sort dans la petite salle sombre d'une auberge vénitienne. Si Dieu est amour, il était bien vrai que Dieu était là. Deux beaux jeunes gens qui s'aiment avec un si grand désir de généreuse bonté, fussent-ils bien humbles, nés dans le peuple, sans instruction, et destinés à une existence vulgaire, ils égalent en beauté Isaac et Rébecca, Rachel et Jacob. Priscille tout ignorante qu'elle était de l'amour humain, avait une sensibilité trop délicate pour ne pas deviner le miracle de sympathie qui s'accomplissait en sa faveur. Avec une confiance que rien ne justifiait devant la raison, elle attendit que Giorgio Nera se remît à parler français. Enfin, sans lâcher la main de Beppa qu'il avait prise, il parut simplement continuer dans une autre langue, la conversation commencée...

— ... C'est cela qu'il faut faire, et nous le ferons, oui,

madame Séverac. Je vous prêterai l'argent nécessaire pour payer votre chambre et votre billet; et quand vous serez revenue chez vous, vous me renverrez cet argent... pas tout à la fois, certes! A votre gré, par petites sommes, sans vous tourmenter à cause de cette dette... Siora Maria n'en saura jamais rien, parce qu'elle nous romprait la tête en criant que je suis un imbécile... Mais je sais à qui je parle, madame Séverac. Vous porterez bonheur à notre ménage... Quant à la boucle d'oreille, vous la garderez, c'est notre désir, n'est-ce pas, Beppa?

La jeune fille insista :

— Si!... Si!...

Alors Priscille fondit en larmes.

Dans l'après-midi, toute seule, se dirigeant au hasard de ses souvenirs, elle s'en alla vers les Esclavons. Elle voulait revoir, avant de quitter Venise, cette maison qui était, à ses yeux, la « maison rebelle » désignée par le Prophète.

Pendant une heure entière, elle marcha, et elle s'égara bien des fois, mais Giorgio lui avait prêté un petit plan de Venise qu'elle lisait tant bien que mal et qui lui paraissait une chose merveilleuse.

De la terrible crise nocturne, des émotions du matin, des espérances, des déceptions, elle sortait, plus forte que jamais et plus confiante. Un reste d'excitation nerveuse la rendait plus sensible à la beauté de cette ville qu'elle allait quitter. Pour la première fois elle en recevait un plaisir physique, accablant et doux, qui s'achevait en mélancolie.

Trop de couleurs autour d'elle, trop de formes charmantes! Ces marbres où le soleil indolent s'attardait pour les pénétrer de sa vie lumineuse, ces routes d'eau, entre des palais, ces monuments, ces arcades, cette église ouverte, — caverne d'or aux voûtes peuplées de géants — ces vols de pigeons dans le bleu du ciel, tout cet inconnu des siècles défunts dont Priscille sentait l'ombre invisible sur la ville, tout cela qui lui était si profondément étranger, tout cela pesait sur son âme...

Elle rêva devant les colonnes de la Piazzetta et le Lion ailé de l'Évangéliste. Que d'énigmes l'entouraient! Heureux

les savants qui comprennent la figure et le langage des pierres antiques! La fille de Samuel Séverac ne savait que le Livre de Dieu. Aucune des idées familières aux voyageurs ne pouvait naître dans son intelligence nourrie de la poésie biblique, mais elle songeait à Tyr, la cité « qui habite aux avenues de la mer et qui fait commerce avec les peuples dans plusieurs îles. Ses confins sont au milieu de la mer et ceux qui l'ont bâtie l'ont rendue parfaite en beauté [1]. »

Et pourtant, le soir de son arrivée, avec Giorgio Nera, Priscille avait trouvé Venise bien laide et bien triste; elle avait cru que c'était une ville de pauvres gens et que le Grand-Duc l'avait choisie à cause de sa misère!

Les impressions de ce premier soir lui revenaient, et celles de la visite à l'Albergo Danieli. En avançant sur le quai, au delà du pont de la Paglia, elle pouvait apercevoir la « maison rebelle », l'inhospitalière maison dont jamais plus la Porteuse de promesses ne franchirait le seuil.

Des gondoles s'arrêtaient, en face de cette maison. Des gens entraient et sortaient. Sans doute, il y avait une fête... Le Grand-Duc, oublieux de sa parole, se réjouissait-il, avec ses amis et ses serviteurs, et des femmes pareilles aux filles de Babylone, tandis que la Messagère se tenait au dehors, tandis que « l'Homme du conseil de Dieu » gémissait dans les ténèbres de la mort apparente?

« Ils ont des oreilles pour voir et ils ne voient point; ils ont des oreilles pour entendre et ils n'entendent point... »

N'importe! Priscille avait obéi au maître qui la dirigeait; elle avait fait son devoir et tout ce qui restait obscur dans la conduite du Grand-Duc, s'éclaircirait peut-être, un jour prochain. Elle s'abstenait de le condamner; elle se souvenait, avec reconnaissance, qu'il lui avait envoyé son serviteur... Et pourtant, il était de la « maison rebelle », et la Messagère l'abandonnait.

Il la chercherait, bientôt, dans Venise, et il ne la trouverait plus. Au temps de la grande calamité qui allait venir, sans doute se souviendrait-il d'elle. Ses oreilles seraient ouvertes; ses yeux dessillés. Trop tard. La Maître l'avait dit. Des

1. Egéchiel, XXVII.

cataclysmes bouleverseraient la terre. L'humanité, affligée de fléaux et de maladies, verrait, avec épouvante, l'Antechrist s'élever de l'Orient. Les armées de la Bête se déchaîneraient contre l'Agneau, et l'Ange descendrait qui tient la clé du puits de l'abîme.

Jusqu'à ce que paraisse l'Élu, « l'Homme du Conseil de Dieu », sanctifié par le martyre et sauveur désigné du monde.

XIII

Les Bridains et les Pouldu ne comptaient plus revoir Priscille. Elle leur avait envoyé, de Venise, une carte illustrée représentant le Campanile, avec ces mots écrits en travers :

Souvenir respectueux de votre dévouée
P. S.

Depuis, rien. Ils se demandaient quelquefois si leur ancienne domestique n'habitait pas quelque prison italienne ou quelque hôpital de fous. Aucun d'eux ne doutait plus, maintenant, qu'elle n'eût la tête dérangée.

Ils n'aimaient pas beaucoup parler d'elle, parce qu'ils avaient subi son influence et qu'ils craignaient le ridicule. Comment avouer que cette fille extravagante les avait obligés, naguère, eux, des bourgeois sensés, des libres penseurs, des matérialistes — à regarder du côté de l'autre monde?... Madame Bridain avait eu du vague à l'âme; madame Pouldu était retournée à l'église de son enfance; Léon, lui-même, le positif Léon, l'ennemi des superstitions cléricales, avait essayé d'évoquer des esprits logés dans un guéridon tournant!... Et ils avaient poussé la bonté — ou la bêtise — à un tel point qu'ils avaient écouté les divagations de Priscille! Ils avaient cru — ou presque — à la survivance mystérieuse du Tsar! Ils avaient espéré qu'ils toucheraient, intégralement, les coupons de leurs titres!

Priscille partie, l'enchantement s'était dissipé. Plus de livres de spiritisme sur le guéridon immobilisé! Plus d'église! plus de malaise moral! Les Bridain et les Pouldu se réveillaient d'un étrange rêve, et le souci de l'argent, le goût des

bons repas attestaient leur retour à la santé. Du fond de l'Auvergne, une bonne leur était venue qui aimait l'argent et les gros plats, une bonne qui ne chantait pas d'hymnes dans la cuisine, dormait pesamment, parlait crûment, riait fort; qui, le soir, quand on l'admettait dans la salle à manger où la famille était réunie, écoutait la lecture du feuilleton, mais ne comprenait rien à la politique.

Celle-là ne cassait pas les assiettes, par nervosité, mais elle les lavait à peine.

Lorsque Priscille arriva, sans s'être annoncée, à la fin d'avril, madame Bridain ne l'accueillit pas très chaudement.

— Que vous voilà maigrie et pâlie! — lui dit-elle avec une intention de reproche, comme si Priscille s'était engagée à revenir grasse et florissante.

L'infortunée Messagère ne tenait pas beaucoup de place sur la chaise qu'elle occupait. Ses vêtements montraient la trame; une de ses chaussures bâillait. Le crêpe de son chapeau, roussi et fripé, avait la triste couleur d'une souris morte. Quant au visage de Priscille, il était si jaune que, par contraste, le bleu obscur des yeux semblait avivé.

Poliment, elle demanda des nouvelles de la famille et s'extasia sur la belle mine de madame Bridain qui dans son fauteuil, était comme un Bouddha femelle, tassé, ramassé et cramoisi.

— Tout le monde va bien... Et, vous savez, Priscille, j'ai eu de la chance. J'ai trouvé une bonne, qui me convient admirablement.

— J'en suis heureuse pour madame... Oh! j'étais sûre que le Seigneur ne laisserait pas madame dans l'embarras...

— Et vous, Priscille?...

— Madame?

— Vous, est-ce que le Seigneur vous a tirée d'embarras?...

Madame Bridain fixait, du regard, la bottine blessée.

— Il m'a ramenée en France... C'est pour le pas décisif.

— Comment?

— Je prie madame de me pardonner. J'ai peine à expliquer les choses... Et j'aurais tant et tant à dire!... Qu'ils sont merveilleux, les desseins du Maître à mon égard! Il m'a conduite au bord de l'abîme et il m'en a sauvée, pour mani-

fester son amour... Il a suscité des serviteurs de sa gloire lorsque les hommes de peu de foi se dérobaient.

— Vous étiez partie pour voir le Grand-Duc...

— Madame l'a su?

— Oui, je l'ai su... Eh bien, l'avez-vous vu, le Grand-Duc?

— Il m'a envoyé son secrétaire, un monsieur très respectable, très noble dans ses manières, et bien que je n'aie pu le voir lui-même — sa porte est consignée à cause des bolchevistes! — il a reçu le message... Ainsi j'ai rempli toute une partie de ma mission...

L'idée que Priscille avait en relations avec un membre de la famille impériale russe, modifia les sentiments de madame Bridain.

— Mais alors, — dit-elle...

Priscille devina sa pensée.

— Madame s'étonne de me voir si mal vêtue, — dit-elle avec un radieux sourire. — C'est qu'il y a eu un petit malentendu entre son Altesse et moi... J'attendais des ordres de Son Altesse qui ne venaient pas et je n'osais partir... Et tout mon argent fondait... Alors, de braves gens... Oh! si je racontais toute cette histoire à madame, ce serait bien long... De braves gens, des cœurs charitables m'ont secourue... Ils m'ont donné le moyen de rentrer en France, dans mon village, où je me suis reposée quinze jours, par ordre du Maître... Et j'étais là depuis une semaine quand une lettre m'est arrivée, de Venise, avec un mandat de cinq cents francs! C'était le secrétaire de Son Altesse qui m'écrivait, au nom du Grand-Duc... Il disait qu'il regrettait bien de ne pas m'avoir revue, qu'il était allé à Rome pour des affaires politiques, et qu'il avait su tous mes ennuis... « Son Altesse Impériale, très touchée de votre dévouement pour le malheureux peuple russe, vous envoie cet argent afin que vous puissiez vous reposer, et elle souhaite la réalisation de nos espérances communes... » ... Oui, madame, cet excellent et respectable monsieur s'exprime ainsi, dans sa lettre... Nos espérances communes?... Madame ne comprend pas?... Il s'agit du Tsar... car il n'est pas mort, et je suis dirigée vers lui à Paris même, et je fais le pas décisif...

Madame Bridain, en tas dans son fauteuil, ahurie par des sentiments divers, écarquillait les yeux et la bouche.

— Le Grand-Duc... le Tsar... Priscille... Cinq cents francs... Faut-il qu'il y ait des toqués sur la terre!

Néanmoins elle ressentait une involontaire considération pour Priscille.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire?

— ... Madame pense bien que je n'ai pas conservé les cinq cents francs de Son Altesse... J'ai payé une dette sacrée... Ces deux braves jeunes gens de Venise qui avaient cru en moi... Parce que, dans le train, j'avais fait la connaissance de monsieur Nera... La belle-mère tient un hôtel... *L'Etoile d'Or*... En italien, *Stella d'Oro*... Alors, monsieur Nera et sa fiancée m'ont avancé l'argent du voyage... Et l'on aurait dit que Son Altesse avait prévu exactement la somme dont j'avais besoin... Mon retour... Le temps du repos... Le remboursement à monsieur Nera... Le second voyage à Paris... Et voilà, je n'ai plus rien.

Madame Bridain perdit tout sentiment de considération

— C'est bien votre faute, — dit-elle, aigrement; — vous êtes la victime de vos idées... de vos idées saugrenues... Un Grand-Duc s'intéresse à vous; il vous envoie cinq cents francs, et vous dilapidez tout!... Demandez-lui donc de vous caser, à votre Grand-Duc... Quant à moi, qui ai perdu des mille et des mille avec les fonds russes...

— Je ne sollicite rien, — dit Priscille qui rougit, — je suis casée. Dieu a mis sous mes yeux une annonce de journal qui me concernait évidemment : on demandait une personne d'un certain âge, sérieuse, sachant bien coudre et peu exigeante pour un service très doux... Lingère dans une pension de famille, avenue de Wagram... La propriétaire est une dame du monde, âgée, très respectable : madame Quenelle... Je lui ai écrit en lui envoyant mes certificats et elle m'a acceptée.

— Vous lui avez parlé du Tsar?

— Chaque chose en son temps, — dit sentencieusement Priscille. — J'ignore les intentions de Dieu sur madame Quenelle. Aujourd'hui, qui est mon dernier jour de liberté, j'ai voulu saluer madame Bridain et sa famille, et je me

retire, en m'excusant d'avoir peut-être dérangé madame...

— Vous reviendrez nous voir, — dit madame Bridain, radoucie.

— Peut-être... Je serai très libre dans ma nouvelle place. A partir de six heures tous les jours, je disposerai de mon temps jusqu'au dîner... C'est l'effet d'une convention particulière avec madame Quenelle, la propriétaire de la pension. Pour m'assurer cet avantage, j'ai consenti à une forte réduction sur mes gages... Mais je dois une part de mon temps au Maître, et le service de l'homme passe après celui de Dieu... C'est une chose d'importance, puisque j'arrive au moment du pas décisif...

Elle se retira, sur cette déclaration renouvelée, sans avoir expliqué ce qu'était le pas « décisif » et d'ailleurs, elle ne le savait pas très bien elle-même. Ce « pas », c'était l'ensemble des circonstances inconnues qui aboutiraient à la rencontre de la Messagère et de l'Élu, rencontre certaine, imminente, préparée par les événements antérieurs. Elle aurait lieu *à Paris même*, annonçait la Voix prophétique. Priscille, comme elle avait quitté Angoulême pour Paris, Paris pour Venise, Venise pour le village charentais, était partie, brusquement, malgré les admonestations de sa famille, emportant dans la valise brune, sa bible et le portrait du Tsar, et n'ayant en poche que l'argent indispensable au voyage. Les souvenirs pénibles, interprétés après coup, changeaient d'aspect dans sa mémoire. Elle oubliait qu'elle avait maudit la « maison rebelle », et, s'il lui restait quelque chagrin de n'avoir pas vu Son Altesse le Grand-Duc, face à face, elle attribuait à un malentendu la cruelle épreuve morale des derniers jours. Si elle avait imaginé que le sécrétaire de Son Altesse était à Rome, sans doute l'eût-elle attendu sans perdre sa sérénité. Mais Dieu avait voulu éprouver la foi de sa servante, et lui démontrer que ses véritables amis n'étaient point parmi les « grands de la terre ». La bénédiction serait sur la maison de Giorgio Nera, qui avait cru. Quant à l'Altesse, sa générosité, servant les desseins du Ciel à travers Priscille, compensait dans une petite mesure, la tiédeur de sa confiance.

Et d'ailleurs, tout cela, c'était le passé. Un anneau dans la chaîne, un pas sur le chemin. Priscille allait sans tourner

la tête, vivant dans l'avenir, comme les grands imaginatifs, Juive errante qui n'avait pas toujours cinq sous dans sa poche, plus pauvre que le vieil Ahasvérus, espérant la Terre promise où elle entrerait à la suite de l'Élu. Un chapitre de sa vie commençait, qui, aux yeux des profanes n'était qu'un épisode dans un roman disparate, mais qui, à ses yeux, se révélait nécessaire et logiquement lié aux épisodes précédents. Encore une maison, après tant de maisons, où elle avait fait halte; encore des visages autour d'elle, après tant d'autres qui étaient, dans sa mémoire, comme les visages lointains des morts. Ceux d'aujourd'hui, ceux d'hier, hommes et femmes, amis et ennemis, vivaient d'une vie moins réelle, pour Priscille, que la mystérieuse figure qu'elle n'avait jamais vue de ses yeux de chair : le Martyr, l'Humilié, celui qui avait souffert une passion comparable à celle du Christ. Celui-là qu'elle aimait en Dieu, elle l'avait créé et le recréait chaque jour dans sa pensée. Il était tout près d'elle — de l'autre côté d'un voile tendu, et, de ses tâtonnantes mains, Priscille, guidée par la Voix, effleurait ce voile.

Elle avait passé chez les Bridain comme une étrangère; elle passa comme une étrangère parmi les habitants de la nouvelle maison. Si la promiscuité quotidienne de ses anciens maîtres l'avait inclinée à leur découvrir, partiellement, son secret, le rythme de la vie l'éloignait, au contraire, des maîtres nouveaux et supprimait toute occasion de confidences.

Madame Quenelle et sa fille quadragénaire, dirigeaient une pension de famille où l'Américaine abondait. Deux appartements couplés, communiquant par une porte entre les deux salons, occupaient toute la superficie d'un étage. Il y avait des chambres sur la rue et d'autres, moins coûteuses, sur la cour. Au fond de cette cour, était la lingerie qui servait aussi de chambre à Priscille. Elle vivait, confinée en cette pièce où l'électricité s'allumait de bonne heure, loin des domestiques, loin des hôtes, loin des dames Quenelle, délicieusement seule, entre sa table à ouvrage et son lit. Toute la journée, assise sur une chaise près de la fenêtre dont le rideau de vitrage était relevé, elle raccommodait du linge, et quand elle levait les yeux, elle apercevait d'autres fenêtres, percées dans une

muraille grisâtre. Pas un coin de ciel. A midi, un pâle reflet de soleil qui remontait bien vite vers le toit. Priscille travaillait dans un éternel crépuscule, usant ses yeux, courbant son dos, inattentive au roulement amorti des voitures et à l'égouttement continu de la fontaine dans la cour. Privée de tout ce qui peut distraire la vue et l'ouïe par des sensations agréables, elle se réfugiait dans son domaine intérieur, où parlait doucement la Voix. La solitude et le silence étaient bienfaisants pour ses nerfs surmenés. Toutes les lingères qui l'avaient précédée chez madame Quenelle, n'avaient pu résister à l'ennui : Priscille ne s'ennuyait jamais. Il lui suffisait de prendre ses repas à l'office, entre la cuisinière et la femme de chambre, pour satisfaire son instinct de sociabilité qui était, à la vérité, inconstant et faible. Quelquefois, madame Quenelle, digne personne à cheveux blancs, en robe de soie noire, ou mademoiselle Quenelle, forte créature un peu hommasse, entraient dans la lingerie et causaient avec Priscille. Ces dames, qui ne connaissaient rien de sa vie morale et de ses aventures, l'estimaient, pour son habileté, sa politesse, sa douceur, la correction surprenante de ses manières et de son langage. Avant de savoir qu'elle était protestante, elles la prenaient pour une religieuse laïcisée. Quant aux pensionnaires, presque tous Anglais, Américains ou Espagnols, Priscille ne les voyait guère, mais elle était frappée par la diversité de leurs races et de leurs langages et elle songeait que la maison de madame Quenelle était une réduction de la Tour de Babel.

Dès six heures de l'après-midi, Priscille considérait que le « service de l'homme » était terminé. Le « service du Maître » commençait alors, lecture de la Bible, méditations, correspondance, et par les beaux jours, une courte promenade, occupaient jusqu'au dîner le temps de la Messagère. Elle n'avait pas entièrement renoncé au travail de nuit, favorable à cette excitation nerveuse qui lui donnait l'illusion de la force, mais elle devait en limiter la durée. Cette vie aussi régulière que la vie monacale, avec la discipline volontaire qui remplace la règle imposée; avec l'alternance jamais rompue du travail manuel, du travail intellectuel, de l'exercice physique et du repos, eut la meilleure influence sur la santé de

Priscille, pendant tout l'été de 1920. Après la grande secousse du voyage en Italie, une détente suivit, une période de calme relatif où la Voix, moins pressante, permit à Priscille de goûter la paix.

Dieu, — écrivait-elle, — *dans sa bonté paternelle, m'ordonne de réparer mes forces en vue de ce* pas décisif *que je ferai bientôt. L'heure va sonner où je prendrai mon bâton et ceindrai mes reins pour le* départ; *et cette fois, ma route sera tracée, droite, jusqu'à la demeure encore ignorée, sombre comme le Sépulcre, qu'habite le nouveau* Lazare, *l'*Homme du Conseil de Dieu.

Elle savait déjà que le temps de la rencontre suprême arriverait avant la fin de l'année en cours; que le Tsar attacherait la Messagère à sa personne et lui ferait partager de terribles épreuves. Ensemble, ils connaîtraient la faim, le froid, peut-être les supplices. Et le jour de la victoire luirait,

Dieu, écrivait-elle encore, dans ce style biblique que la lecture de l'Ancien Testament lui avait enseigné par une étude de quarante ans, *Dieu assisterait-il, impuissant, à la destruction physique et morale de l'homme* créé à son image? *Qui pourrait le croire? Dans le bouleversement général, secouant le monde jusque dans ses assises, n'y aurait-il pas un* sens caché *sur lequel la* Lampe prophétique *viendrait jeter un rayon de lumière?*

Si nous remontons de quelques siècles (sic) *en arrière, que trouvons-nous? L'homme créé par Dieu, s'est détourné de son Créateur et s'est corrompu. Dieu* choisit *le peuple hébreu que désormais il désigne comme* son *peuple et dont il fait le* dépositaire *de ses desseins futurs en vue de* se glorifier. *Ce peuple, également, lui est infidèle. Dieu cherche à le ramener à lui par la voix de ses prophètes, mais en vain. En dernier lieu, il lui envoie son* Propre Fils. *Les Hébreux le* rejettent, *le mettent* à mort, *comblant ainsi la mesure de leurs forfaits. Dès lors les calamités fondent sur eux; leurs pays est conquis par l'ennemi, eux-mêmes « errant parmi les nations ».*

Dieu aurait-il abandonné son peuple? Voici la période désignée par l'Écriture comme le « temps de la détresse pour Jacob ». Dieu entend le cri de son peuple et intervient pour le délivrer. « Quand l'Ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit

de l'Éternel lèvera un étendard contre lui », *délivrant* celui-là *même qu'ils ont* méconnu, *comme l'Envoyé*, l'Oint *de Dieu; qu'ils ont rejeté, mis à mort. « Ils verront* Celui *qu'ils ont percé. »*

Ses pieds se tiendront, en ce jour-là, sur le Mont des Oliviers, *sur le lieu même où il a été* abaissé. *Là il sera* glorifié, *à la vue de toutes les nations. Le glaive tendu en jugement, sera transformé en sceptre de grâce, de miséricorde et de paix. Le Peuple délivré sera comme un jardin arrosé d'eaux vives... Alors les peuples, de leurs épées forgeront des socs et de leurs lances des serpes. Une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre nation et* l'on n'apprendra plus la guerre. *Ils s'assiéront, chacun sous sa vigne et sous son figuier, et la* SOCIÉTÉ DES NATIONS *sera établie par le* Souverain Maître.

Jusqu'à ce moment, les peuples travaillent pour le feu *et les nations s'épuisent pour le* néant.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce sujet, le peuple hébreu figurant, dans le passé, le peuple russe, *autour duquel gravitent les nations; Dieu préparant un titre de gloire, à la face de l'univers, à l'Homme de son conseil, le Tsar Nicolas II là où il lui a donné* une croix. L'*Ennemi vaincu, la Russie et les Alliés avec elle, jouiront, sous le sceptre du* Vainqueur, *des fruits paisibles de la victoire*[1].

Des pages et des pages, couvertes de cette gracieuse écriture qui reflétait le tempérament délicat et morbide de Priscille Séverac, s'accumulaient ainsi, pendant les heures consacrées au « service spirituel », dans la lingerie de la pension Quenelle.

Et c'était le temps que le général Wrangel, maître de la Crimée, annonçait la chute prochaine des Rouges...

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

1. Textuel.

COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN[1]

3e *PARTIE* : DU 30 AVRIL AU 14 JUILLET 1917

Dans notre entretien du 25 avril, le général Nivelle m'avait dit que sa démission était à la disposition du Gouvernement quand celui-ci l'estimerait nécessaire. Mais son entourage était loin d'acquiescer à une telle abnégation. Les hommes dont la fortune est attachée à celle d'un chef sont acharnés contre sa disgrâce. Il y avait, en outre, au Grand Quartier, certains groupements, installés dans la Guerre, et qui redoutaient les réformes et les changements de personnel déjà annoncés. Suivant la pittoresque expression d'un des intéressés, il s'agissait « d'avoir la peau du ministre de la Guerre » avant qu'il eût pu agir.

C'est alors que se fabriquèrent toutes ces légendes qui ont circulé par la suite : chiffres des blessés triplés, statistiques des combattants confondues avec celles des pertes, coup de téléphone arrêtant la victoire devant Hurtebise ou devant Brimont déjà enlevé. Mais la manœuvre la plus perverse fut celle qui s'adressait à nos alliés anglais.

Par un abus qu'aucun ministre de la Guerre n'avait pu

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

encore réprimer en dépit de décisions de principe, le Grand Quartier Général se trouvait en relations directes avec les gouvernements alliés, et pouvait ainsi leur présenter les choses selon ses vues à l'insu du Gouvernement français. C'est par cette voie que, dès la fin d'avril, les Britanniques furent avertis que nous aurions, M. Ribot et moi, trompé le maréchal Haig en doublant sciemment les pertes de l'armée française, que j'aurais donné l'ordre de suspendre toutes les attaques, abandonnant ainsi les Anglais aux coups des réserves allemandes, et que je ne voulais consentir à de nouvelles offensives qu'après en avoir fait approuver le plan par les Commissions parlementaires [1].

Le 21 avril, le général Nivelle avait écrit au maréchal Haig, que rien n'était changé à ses plans; « en particulier, aucun arrêt des opérations n'était à envisager ». Mais le lendemain, à la suite de la lettre (du même jour 21 avril) du général Micheler et d'une visite dans les secteurs, il avait prolongé jusqu'à la fin d'avril la période de préparation et réduit l'ampleur des attaques. Il s'agissait de faire croire aux Anglais que c'était une intervention du ministre de la Guerre qui avait tout arrêté, tout gâté et qui paralysait l'armée française.

Bien entendu, rien ne pouvait me mettre en garde contre ces inventions et ces manœuvres, et j'en avais à peine le soupçon par des rumeurs qui commençaient à circuler, quand, le 4 mai, se réunissait enfin à Paris le Conseil franco-britannique que je réclamais depuis la dernière semaine d'avril. Au début de la première réunion, le langage de Lloyd George n'était pas sans refléter quelque chose des inquiétudes qui lui avaient été suggérées; mais, aussitôt après la réunion, j'eus avec lui un entretien particulier où je n'eus aucune peine à déchirer toutes les intrigues. De ce jour date, entre le Premier anglais et moi, une collaboration aussi étroite que confiante qui a duré jusqu'au jour où j'ai quitté le pouvoir.

1. A la fin de février 1917, sous le ministère Briand-Lyautey, deux députés, membres de la Commission de l'armée, MM. Albert Favre et Viollette, avaient rendu visite au général Nivelle qui leur avait exposé ses plans, et ils en avaient au retour entretenu la Commission. On retardait le fait de deux mois pour m'en attribuer la responsabilité, et on ajoutait que c'était par mon ordre que le général Nivelle avait dû parler.

Les experts militaires à cette conférence étaient les généraux Pétain et Nivelle, du côté français, le général Robertson et le maréchal Haig du côté anglais. Une réunion de ces quatre grands chefs aboutit à un protocole signé à l'unanimité et auquel les représentants des deux gouvernements donnèrent le même jour leur assentiment également unanime.

Ce protocole déclarait indispensable la poursuite des opérations offensives sur le front occidental, mais constatait que *le plan de l'offensive commencée en avril était devenu inopérant. La rupture n'était plus à envisager*, et il ne s'agissait plus de viser des objectifs lointains, mais d'abattre et d'user, avec toutes les forces disponibles, la résistance et les forces de l'ennemi, et de détruire ses divisions, par des attaques incessantes et à objectifs limités, puissamment appuyées d'artillerie.

C'était comme le martèlement de la Somme qui recommençait.

Ce protocole, inspiré, en grande partie par le général Pétain qui y avait mis sa marque, ouvrait la porte à sa nomination comme général en chef de l'armée française. De mes conversations avec Lloyd George comme avec le maréchal Haig et le général Robertson, il ressortait qu'aucune objection ne serait faite du côté anglais à une telle mesure, le jour où le Gouvernement français s'y déciderait.

***

Pendant ce temps, le plan d'opérations arrêté à la fin d'avril se déroulait sur le rythme prévu : le 30 au matin, se déclanchait l'assaut de Moronvilliers; le 4 mai, la Ve armée attaquait au nord de Brimont et la Xe armée enlevait Craonne; le 5 mai, la VIe armée donnait l'assaut aux hauteurs sud de l'Ailette.

On a prétendu que c'est la réunion franco-anglaise du 4 mai qui avait, d'autorité et malgré moi, décidé la reprise des opérations. Un énorme effort de propagande a été déployé pour faire croire que j'abandonnais les Anglais en pleine bataille et qu'il avait fallu l'arrivée en foudre et une scène violente de Lloyd George pour me contraindre à laisser s'engager l'attaque de Craonne et du Chemin-des-Dames. On

est allé jusqu'à falsifier les dates, en reportant au 5 mai, pour les besoins de la cause, la prise de Craonne qui est du 4. Mais il n'y a pas de mensonges qui tiennent contre les faits. Aucune intervention anglaise, sous aucune forme, n'a modifié, si peu que ce fût, le plan de nos opérations arrêté à la fin d'avril, et la bataille de Craonne était engagée quand s'ouvrait le Comité franco-anglais.

Les opérations de la IVe et de la Ve armée furent particulièrement ingrates. La IVe armée s'accrochait péniblement à la crête de Moronvilliers sans pouvoir avancer de plus de 200 mètres. La Ve armée se heurtait à de formidables organisations souterraines et à une guerre de mine affreuse qui dévorait régiments sur régiments. La Xe et la VIe armées, furent plus heureuses, sans atteindre, pourtant, les objectifs restreints qui leur étaient assignés; sur le plateau de Craonne, l'assaut du 16 avril ne nous avait donné que la première ligne de la première position ennemie; l'assaut du 4 mai et des jours suivants, qui fut coûteux, nous en donna la seconde ligne, et le tas de pierres en ruines qu'était le village de Craonne, en avant de cette seconde ligne; mais, quand nous voulûmes atteindre la troisième ligne, nous en fûmes violemment repoussés.

Quant à la VIe armée, elle réalisa, moyennant des pertes sévères, une avance un peu plus marquée, mais sans même nous donner complètement les hauteurs sud de l'Ailette, ni le Chemin-des-Dames.

J'avais décidé de ne remplacer le général en chef qu'après un succès au moins d'estime qui lui sauverait la face, et en même temps ôterait à la mesure le caractère d'un coup de nerfs provoqué par un échec ou une déception irréfléchie. Si les résultats des nouvelles batailles étaient médiocres et chèrement payés, du moins les apparences étaient sauves. Le nom historique de Craonne sonnait bien dans les communiqués. Sur mes instructions, la presse, du 5 au 10 mai, célébra la victoire de Craonne! Mais quand des polémistes parlent aujourd'hui de « la disgrâce scandaleuse du vainqueur de Craonne », il convient de se rappeler que la victoire de Craonne nous donnait sur le plateau, après plusieurs jours de durs et sanglants combats, la ligne que l'horaire du 16 avril nous attribuait au bout de trente minutes.

***

Aucun obstacle ne s'opposait donc plus à la solution définitive de la crise, aucun, sauf la volonté d'une partie, je pourrais dire de la majorité, des membres du Gouvernement.

Après la nomination du général Pétain comme chef d'état-major général, la plupart s'étaient habitués à l'idée que les choses pourraient durer ainsi. Le commandant en chef avait été nommé il y avait cinq mois à peine : n'était-il pas dangereux de rouvrir si vite la crise du haut commandement ? Cette thèse était énergiquement défendue par MM. Léon Bourgeois et Maginot, plus énergiquement encore par M. Malvy qui était comme la tête de l'opposition à mes projets. Un malaise profond régnait dans le Gouvernement.

Il est des cas où il faut savoir avoir raison même contre tous. J'avais vécu, jour après jour, toutes les péripéties de l'offensive d'avril; chaque jour, par des renseignements accumulés, je pouvais en quelque sorte tâter le pouls de l'armée : si mes collègues avaient connu à fond, comme moi, l'état troublé, fiévreux de nos troupes, officiers et soldats, j'étais sûr qu'ils eussent pensé comme moi. Puisque seul je possédais les éléments complets d'appréciation, c'était mon devoir de faire à tout prix triompher la décision qu'exigeait, à mes yeux, le salut de l'armée.

Le 7 mai, j'estimais qu'il n'y aurait qu'inconvénient à attendre davantage, et M. Ribot adhérait à l'idée de saisir dès le lendemain le Conseil des ministres de la question du haut commandement. La délibération fut orageuse et violente. La dislocation du Cabinet semblait presque inévitable. Si le général Nivelle restait général en chef, je démissionnais, et j'eusse apporté à la tribune des faits auxquels aucun gouvernement n'aurait résisté. Si le général Nivelle était remplacé à la tête des armées, c'était M. Malvy et d'autres peut-être qui partiraient. Ce qui rendait la situation plus émouvante, c'est que, de part et d'autre, une seule préoccupation existait : adopter la solution la meilleure pour la Défense nationale. A la fin de la séance, toutefois, j'avais ramené à mon avis tout le Gouvernement, sauf M. Malvy qui restait intran-

sigeant. C'est l'époque où le général Nivelle lui écrivait pour l'assurer de « la reconnaissance collective » de l'armée.

Le Conseil du 10 fut enfin décisif : après une discussion des plus vives, où M. Malvy et quelques ministres proposaient d'attendre encore, je reçus mission à l'unanimité, de demander au général Nivelle sa démission. A l'unanimité également, il fut décidé en principe que le poste de chef d'état-major serait réservé au général Foch, quand le général Pétain serait devenu général en chef.

Le même jour, je mandais à Paris le général Nivelle. Quand il entra dans mon bureau, je n'avais plus devant moi l'homme abattu et résigné que j'avais connu le 25 avril, mais un chef prêt à la bataille. Je pensais pourtant qu'il accepterait l'inévitable.

Je lui rappelai notre entretien du 25 avril, l'engagement qu'il avait pris. Conformément à la promesse que je lui avais faite alors, j'avais le devoir de l'avertir que le Gouvernement estimait le jour venu, et de lui demander en son nom sa démission. Il pouvait la motiver pour toutes raisons qu'il lui plairait, raison de santé ou réforme exigée du Grand Quartier Général, qu'il lui serait trop pénible d'accomplir lui-même. Le Gouvernement désirait sauvegarder dans toute la mesure possible sa dignité. Puisqu'il affirmait avoir toujours regretté son armée de Verdun, accepterait-il d'en reprendre le commandement, soit immédiatement, soit après un congé de repos, à son choix?

Le général Nivelle, très fermé, très amer, me répondit qu'il réfléchirait. « Vous réfléchirez », lui dis-je, « mais vous n'avez pas oublié votre promesse du 25 avril : votre démission est à la disposition du Gouvernement? »

Le général riposta que, puisqu'on lui laissait le choix entre plusieurs solutions, il réfléchirait. D'ailleurs, il n'était pas malade, et quant à la réforme de Grand Quartier, il avait déjà pris toutes les mesures qu'on lui avait demandées. Que voulait-on de plus? Il répéta une fois encore : « Je réfléchirai. »

Il se retira sur cette réponse énigmatique.

C'était le soir. Il se rendit chez M. Malvy, à qui il déclara qu'il refusait de donner sa démission, qu'il se défendrait, qu'il se faisait fort de m'acculer à démissionner si on voulait

l'aider. Il se rendit également chez M. Briand, chez M. Maginot, chez des parlementaires, chez des journalistes. Il avait de nombreuses relations dans la presse; elles furent mobilisées, ainsi que tous les touche-à-tout des salons, de la littérature et de la politique qui gardaient leur foi en la méthode de Vaux-Douaumont. Des multitudes d'intrigues se nouèrent cette nuit-là, qui se traduisirent par des interventions presque menaçantes auprès du chef de l'État et du Président du Conseil. Un polygraphe très connu, très remuant, adressait en hâte à l'Élysée ce message : « La démission de Painlevé, c'est la fin d'un parti; la démission de Nivelle, c'est la fin de la France. » De ces intrigues, la plus perfide s'efforça (vainement d'ailleurs) de soulever contre moi les éléments de gauche, sous prétexte que je voulais livrer l'armée à des « généraux de sacristie » (*sic*). Dans tous les bureaux de rédaction, on me donnait comme perdu et démissionnaire avant quelques heures. Mais je portais en moi une force qui me permettait de traverser toutes les embûches : c'était l'inébranlable volonté de ne tenir compte d'aucune autre considération que du salut de l'armée.

Dans la matinée du lendemain 11 mai, le Comité de guerre devait se réunir. La journée allait être décisive. Par son acuité même, le différend touchait à son terme; mais sous le duel apparent de deux hommes c'était toujours en réalité, comme en décembre 1916, le duel de deux doctrines, et de l'issue de ce duel pouvait dépendre l'issue de la guerre.

***

Avant la séance, le général Nivelle s'était rendu à l'Élysée, accompagné de MM. Malvy et Maginot, et avait fait connaître au Président de la République son refus de donner sa démission : le ministre de la Guerre, affirmait-il, serait ainsi acculé à donner la sienne. Il fut surpris que son optimisme ne fût pas partagé par ses interlocuteurs.

A neuf heures et demie, le Conseil des Ministres, s'ouvrait [1] dans une atmosphère presque tragique, tant pesait sur tous

1. Etaient seuls absents M. Viviani et M. Albert Thomas, en mission l'un en Amérique, l'autre en Russie.

la gravité des résolutions à prendre. Deux jours plus tôt, c'est à grand'peine que j'avais amené l'unanimité du Conseil à l'idée d'accepter la démission promise du général en chef. Celui-ci refusant de la donner, il s'agissait de le relever du commandement suprême : la plupart des ministres reculaient devant une telle décision, et M. Malvy avait annoncé qu'il démissionnerait plutôt que d'y consentir. Dramatique conflit où les deux convictions qui se heurtaient ne s'inspiraient, l'une et l'autre, je veux le dire encore que de l'ardent désir de bien servir le pays.

Dès le début de la discussion qui fut ardente, je m'efforçai de rassembler en un bref exposé, toutes les raisons qui exigeaient la réforme immédiate du haut commandement : les fautes commises, les illusions obstinées et meurtrières, le malaise profond de toute l'armée, l'indignation des officiers combattants, le découragement des troupes qui, depuis la reprise des opérations, semblait se changer en colère et se manifestait par des symptômes inquiétants. Mais la majorité du Conseil restait hésitante ou répugnait à la mesure que je réclamais. J'en vins donc à cette déclaration : ma conviction étant absolue que le *statu quo* serait néfaste à l'armée, si je n'étais pas suivi par le Conseil, je ne pourrais me soustraire au devoir de donner ma démission et de m'expliquer devant la Chambre. C'est alors que M. Ribot prononça les paroles décisives : il annonça qu'il suivrait dans sa retraite le ministre de la Guerre. On décida de tenir une nouvelle séance l'après-midi, à laquelle serait convoqué le général Nivelle.

Elle fut pénible. Le général en chef reconnut que, le 29 avril, il m'avait promis de donner sa démission le jour où le Gouvernement la lui demanderait; mais il avait toujours sous-entendu, ajoutait-il, que c'était sous réserve d'apprécier si elle ne serait pas préjudiciable à la Défense nationale. Or il l'estimait actuellement inopportune et nuisible aux intérêts de l'armée.

Il refusa donc avec hauteur de démissionner : qu'on le relevât, si on le voulait.

Esquivant toute discussion sur la grande offensive de rupture du 16 au 21 avril, et sur ses maigres résultats comparés

à ses objectifs ambitieux, il s'efforçait de faire dévier le débat sur l'entretien téléphonique du 29 avril et l'attaque de la V[e] armée en mai. Il m'accusa de lui avoir, le 29 avril, donné l'ordre au nom du Conseil des ministres, qui en aurait délibéré, de suspendre l'attaque de Brimont. Je rétablis les faits, les dates, les textes; je montrai le désaccord profond qui existait, au sujet de cette opération, entre le général Nivelle d'une part, ses subordonnés et le nouveau chef d'état-major général d'autre part : ce désaccord, préexistant à toute intervention du Gouvernement, avait été résolu le 30 avril, par une entente directe entre le général en chef et le général Pétain, deux jours avant celui où l'attaque devait se déclencher.

Un autre incident se produisit à propos du général Mangin. Celui-ci avait déclaré à M. Doumer tenir du général Nivelle lui-même, qu'il avait été disgracié sur mon ordre : le général Nivelle aurait été contraint d'obéir et de demander que le général Mangin fût relevé de son commandement. Je réclamai quelques explications à ce sujet au général Nivelle, qui démentit le propos non sans impatience : « N'avais-je pas sa lettre du 1[er] mai? Est-ce que quelqu'un lui ferait l'injure de supposer qu'il avait pu écrire une telle lettre par ordre, et devait-il être tenu pour responsable de tous les racontars? »

Quand le général Nivelle se fut retiré, le Comité de guerre approuva à l'unanimité mes actes et mes décisions. Le général Pétain, réclamé par l'armée entière, serait nommé général en chef. Il fut convenu seulement qu'aucune mesure officielle ne serait publiée avant le Conseil des Ministres suivant qui devait se réunir le mardi 15 mai : dans cet intervalle, on s'efforcerait d'adoucir la transition et d'éviter tout éclat.

***

Qui allait remplacer le général Pétain dans le haut poste de chef d'état-major général de l'armée? L'avis de M. Ribot, comme le mien, était, je l'ai dit, que le choix du général Foch s'imposait : ce choix avait l'adhésion chaleureuse du Président de la République et l'adhésion de principe du Conseil.

Depuis le retour de Russie du général de Castelnau, le général Foch n'exerçait plus aucun commandement effectif, même intérimaire. Un de mes premiers actes avait été de lui confier une importante mission dans le Trentin et sur le front Italien, où l'on redoutait une offensive allemande. Mission particulièrement heureuse, car elle permit au général Foch d'être immédiatement prêt le jour d'octobre 1917 où le péril l'appela sur le Piave. Il venait de rentrer de cette mission et se trouvait en quelque sorte sans emploi. Il était, suivant son expression pleine d'humour mais qui dissimulait son amertume, comme Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.

Hiérarchiquement, le poste de chef d'état-major général de l'armée française balançait celui de général en chef. Les pouvoirs attachés à la nouvelle fonction étaient considérables; M. Clemenceau prétendait même (à tort) dans *l'Homme Enchaîné* que le ministre s'était dépouillé, en la créant d'une partie de ses prérogatives essentielles. Mais le poste n'avait pu subir en quinze jours[1] l'épreuve de l'application : dans la réalité, le rôle du chef d'état-major général ne serait-il pas uniquement ce que le ministre voudrait bien qu'il fût?

Cette incertitude sur ses futurs pouvoirs n'était pas sans inquiéter le général Foch. Et surtout, le regret d'avoir été enlevé à ses armées du Nord était chez lui si vif que, s'il n'eût consulté que son goût, il aurait préféré être remis à leur tête, et que le général Fayolle[2] fût nommé chef d'état-major général. Mais nous sûmes, M. Ribot et moi, apaiser les scrupules du général Foch. Le nouveau poste était un poste de tout premier plan, dont le titulaire devait avoir auprès des Alliés un prestige insigne : or, aucun chef ne répondait à cette condition aussi complètement que le vainqueur de l'Yser et le commandant de la bataille de la Somme. Il était, suivant l'expression du général Pétain qui poussait à ce choix de toutes ses forces, « l'homme désigné ».

1. Il avait été créé le 29 avril.

2. Le général Fayolle commandait le groupe des armées du Nord, le général Franchet d'Esperey ayant, le 29 avril, remplacé le général Pétain à la tête des armées du Centre.

Le 15 mai, le Conseil des ministres prenait donc les deux décisions suivantes que publiait le lendemain le *Journal officiel :*

Le général Pétain, chef d'état-major général, était nommé commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est.

Le général Foch était nommé chef d'état-major général de l'armée française.

« La seconde crise du haut commandement », comme on l'a appelée, était ainsi terminée.

Le général Nivelle était nommé commandant de groupe d'armées, sans commandement effectif, et un congé de repos lui était accordé. Il se trouvait donc transitoirement dans une situation analogue à celle dans laquelle avait été placé le général Foch en décembre 1916. On évitait ainsi à la mesure adoptée l'apparence d'une disgrâce brutale provoquée par un grave échec.

Ce furent MM. Malvy et Maginot qui se chargèrent d'avertir le général Nivelle des décisions définitives du Gouvernement : il en fut à la fois surpris et indigné. Jusqu'au dernier moment, il ne doutait pas que la crise se terminât par ma démission.

Six semaines plus tard, le 29 juin, son congé de repos étant terminé, le général Nivelle était remis purement et simplement à la disposition du ministre de la Guerre.

***

La double nomination de Foch et de Pétain fut accueillie dans l'armée comme dans le pays avec une faveur universelle. Je ne crois pas qu'aucune critique se soit élevée à l'époque contre les décisions du Gouvernement : les souvenirs du 16 avril étaient trop criants. C'est un an plus tard seulement, aux heures tragiques où notre front craquait sur le Chemin-des-Dames, que des campagnes systématiques furent entreprises dans les milieux les plus divers. En prenant la résolution de relever le général en chef, je savais bien d'ailleurs que cet acte me vaudrait un jour de furieuses attaques : je n'ai donc eu de ce chef aucune surprise. Chez les peuples antiques de l'Asie, quand le grand prêtre avait démérité

l'homme de la tribu qui avait mission de l'exécuter devait payer de sa vie l'acte sauveur, mais sacrilège, qu'il avait accompli.

Toutefois, si objectif et impersonnel que soit ce récit, qu'il me soit permis de protester un instant contre la légende, vraiment surprenante celle-là, qui, durant de longs mois, a associé mon nom à la disgrâce du général Foch.

En voici l'origine.

Le 2 décembre 1918, trois semaines après l'armistice, M. Clemenceau et le maréchal Foch se rendaient à Londres qui leur faisait un accueil triomphal. Au cours d'une réception à l'ambassade de France, M. Clemenceau prononçait un discours qu'un grand journal du matin analysait le 4 décembre en ces termes, aussitôt reproduits par toute la presse :

Un point d'histoire.

Un fait raconté par M. Clemenceau pendant son séjour à Londres en dit long sur ce que nous lui devons.

Un beau jour, dit-il, le général Foch me dit qu'il était mis en disponibilité. Alors je luis dis : « Ne bronchez pas, rentrez chez vous. »

Au bout de quinze jours, il était nommé chef d'état-major général de l'armée française.

J'opposai immédiatement à ce récit un démenti catégorique qui provoqua une rectification officieuse du Gouvernement, publiée par *le Temps* du même soir daté du 5 décembre. Mais cette rectification laissait subsister le fait essentiel. Voici comment elle rétablissait « la teneur intégrale » (*sic*) de l'allocution de M. Clemenceau.

J'ai vu le général Foch un jour où subitement, sans cause, il avait été remercié et rendu à la disponibilité. Ce fut une journée inoubliable pour moi que celle où il vint me dire : « Voilà ce qui vient de m'arriver. » Il me faisait l'honneur de me demander un conseil. Je lui ai dit : « Rentrez chez vous, ne récriminez pas, ne dites rien, et avant quelques semaines on aura besoin de vous. » Il n'avait pas besoin de mes conseils. Peut-être les avait-il devancés déjà. Sa conscience eût suffi pour éviter le danger de troubler par des querelles, la grande crise nationale que le pays traversait à cette heure douloureuse. Il est rentré chez lui, sans une parole de récrimination, et je crois bien que, *quinze jours après, il était chef d'état-major général de l'armée française.*

Comparons avec les faits, avec les dates.

C'est le 22 *décembre* 1916, sous un gouvernement dont je ne faisais pas partie, que le général Foch a été relevé de tout commandement effectif, en gardant le titre de commandant de groupe d'armées.

Ce titre est celui qu'il a gardé jusqu'au 15 mai 1917, date où il a été nommé chef d'état-major général.

Dans l'intervalle, le général Lyautey lui avait confié *par intérim*, en l'absence du général de Castelnau, le commandement du groupe des armées de l'Est, mais ce commandement avait pris fin automatiquement dès le retour en France du titulaire, le général de Castelnau.

Vers la fin de mars, à peine arrivé rue Saint-Dominique, j'avais chargé le général Foch d'une mission de haute importance en Italie, et il en était revenu depuis quelques jours quand je lui proposai pour la première fois le poste de chef d'état-major général.

M. Clemenceau n'a joué aucun rôle d'aucune sorte, auprès de qui que ce soit, dans cette désignation : il s'est borné à l'approuver dans *l'Homme Enchaîné* quand la nomination a paru à l'*Officiel*.

Par quelle confusion ou quelle superposition de mémoire s'explique l'extraordinaire récit de M. Clemenceau? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il provoqua contre moi, à travers tout le pays, dans une certaine presse, une campagne dont les échos ne sont pas éteints, mais trop méprisable pour que je m'y arrête davantage.

***

Soit, répondront certains adversaires, vous avez nommé Foch et Pétain; mais c'est un fait patent que vous les avez ligotés, paralysés. Il a fallu l'arrivée au pouvoir de Clemenceau pour qu'ils fussent enfin « désentravés ».

C'est en effet, et en propres termes, la légende qu'une propagande savante et prolongée s'est efforcée d'établir, et qui mérite, elle, d'être démentie.

Jamais, du 15 mai au 13 novembre 1917 (jour où j'ai quitté le pouvoir), il n'y a eu l'ombre d'un dissentiment entre le

général Foch, le général Pétain et moi, au sujet de la conduite générale de la guerre. Comme conseiller technique du Gouvernement, le général Foch était membre du comité de guerre et assistait à toutes les séances : dans les cas où une décision importante était à prendre, le général Pétain était convoqué et participait à la délibération. Tous les projets militaires et plans généraux d'opérations ont été étudiés par les deux chefs, défendus par eux dans leurs grandes lignes au Comité et adoptés ensuite par celui-ci. Jamais, durant cette période, le Gouvernement n'a paralysé ou « entravé » une initiative quelconque du haut commandement.

C'est donc un fait que la politique de guerre suivie du 15 mai au 13 novembre 1917 a été la politique préconisée d'accord par Foch et par Pétain. Qu'on n'aille pas croire d'ailleurs que je cherche à m'abriter derrière ces deux grands noms. De quelque façon qu'on juge cette politique de guerre, c'est moi qui en assume la responsabilité intégrale, puisque ces deux chefs suprêmes de l'armée française, c'est moi qui les avais choisis et précisément à cause des qualités et des conceptions que je savais être les leurs.

Dès 1915 et pendant toute l'année 1916, au cours de visites au front nombreuses et prolongées, comme ministre des Inventions, j'avais pu connaître de près la plupart de nos chefs militaires, et particulièrement les deux hommes auxquels allait être confié désormais le destin de nos armes : Foch, dont la pensée semble souvent jeter des lueurs sur de l'inconnu, dont les phrases brèves et comme hachées, limitées à l'essentiel, laissent à l'interlocuteur le soin de rétablir les raisons intermédiaires, volonté indomptable, capable dans les heures tragiques d'une énergie farouche qui lui inspire, avec les mots qu'il faut, les consignes décisives; Pétain, intelligence lumineuse et froide volonté, s'enveloppant souvent d'ironie, pour forcer celui qui lui parle à mieux découvrir sa pensée; Pétain, visage impassible et coup d'œil que rien ne trouble dans les situations les plus graves; cerveau organisateur qui ne laisse au hasard que l'inévitable. Avec eux, j'avais eu à débattre de l'aviation, de l'artillerie de tranchée, des méthodes de signalisation, des nouveaux engins de guerre et notamment des tanks, de leur armement, de leur

emploi. Rarement deux tempéraments furent plus dissemblables, et rarement mieux associés à une grandiose œuvre commune. Tels m'étaient apparus, tels m'apparaissent encore les deux chefs à qui ont incombé, durant les dix-huit derniers mois de la guerre, la conception, la préparation et l'exécution de toute notre politique militaire. Au cours des six mois de notre étroite collaboration, jamais je n'ai eu à trancher entre eux le moindre différend.

***

La tâche qu'ils assumaient et qui devait être si glorieuse, fut tout d'abord ingrate. Il s'agissait de rétablir le moral et la confiance d'une armée où grondaient les déceptions et les colères, d'une armée qui avait perdu déjà 1 100 000 tués et 340 000 prisonniers, et qui, après des espoirs grandioses et un échec cruel où ses meilleures divisions venaient d'être « écharpées », se trouvait engagée dans des offensives meurtrières pour de très médiocres résultats.

Le protocole du 4 mai signé par le général Nivelle et le général Pétain d'une part, et le maréchal Haig et le général Robertson d'autre part, constatait que le plan de l'offensive commencée en avril était devenu inopérant, et qu'il ne s'agissait plus de rompre le front ennemi, mais d'user l'adversaire par des attaques répétées à objectifs limités.

Depuis le 30 avril, nos opérations se poursuivaient vigoureusement. Où en étaient-elles le 15 mai?

Sur le front de Moronvilliers, depuis le 30 avril, la IVe armée, malgré son admirable élan et des pertes sévères, n'a pu avancer que de 200 à 300 mètres. L'ennemi, accroché furieusement au terrain, le défend pied à pied et par ses contre-attaques menace de nous rejeter de l'autre côté du versant : c'est une série de chicanes sanglantes, de gains et de reculs insignifiants.

Sur le plateau de Craonne, la « victoire » de Craonne des 4 et 5 mai nous avait donné la deuxième ligne de la première position allemande : mais tous nos efforts pour la dépasser et atteindre le bord nord du plateau, le long duquel courait la troisième ligne allemande, avaient été brutalement réprimés.

Nous étions bloqués, sans avoir même enlevé entièrement la première position ennemie que l'horaire de l'offensive du 16 avril nous donnait en quarante-cinq minutes!

L'attaque de la VIe armée était également bloquée sans même avoir conquis tout le Chemin-des-Dames. Des préparatifs s'y poursuivaient en vue d'une nouvelle offensive dans la première quinzaine de juin.

Mais ce sont les opérations de la Ve armée qui avaient donné les plus mauvais résultats. Nous avons vu que, le 30 avril, le général Pétain n'avait donné qu'avec répugnance son adhésion à ces opérations. Elles visaient à nous établir solidement sur la ligne de crêtes Sapigneul-Mont Spin; ce résultat une fois obtenu, on prendrait le fort de Brimont en le débordant.

Malheureusement, l'ennemi disposait là de défenses souterraines qui défiaient nos efforts, « de terriers profonds creusés dans la craie, sur lesquels nos plus gros calibres étaient sans effet et d'où sortaient des multitudes de mitrailleuses à la moindre attaque ». Le terrain lui permettait des contre-attaques *à la mine*, d'une violence inouïe, dans des conditions où il nous était impossible de contre-miner. Le 30 mai, le mont de Sapigneul (cote 108) avait « dévoré déjà » un bataillon de cuirassiers à pied, de nombreuses compagnies du 147e régiment d'infanterie et des 9e et 18e chasseurs. Le 31 mai, une contre-attaque, plus puissante que les autres, nous enlevait presque entièrement la position, anéantissant un de nos plus beaux bataillons (22e chasseurs).

Ordre ayant été donné par le général commandant le 2e corps d'armée de reprendre immédiatement le terrain perdu, le colonel de Reynies, commandant le sous-secteur intéressé, présentait par voie hiérarchique, le 1er juin, des observations qui faisaient ressortir l'insuccès certain de l'opération et les sacrifices entièrement stériles qu'elle entraînerait. Si l'attaque réussissait, « nos troupes seraient encore condamnées à sauter »; elle ne pouvait d'ailleurs réussir devant un ennemi prévenu et qui ferait jouer ses puissants et indestructibles moyens. « Si le devoir militaire m'impose d'obéir », écrivait le colonel en terminant, « ma conscience m'oblige à dire mon sentiment, entièrement partagé par le commandant de l'attaque, le

commandant Lafont, et tous les officiers qui ont vécu avec moi la journée du 31 mai. »

Le Grand Quartier Général, consulté par le corps d'armée, donna raison au colonel de Reynies et décida de renoncer à toute attaque dans la région Sapigneul-Mont Spin C'était renoncer du même coup à l'opération subséquente de Brimont.

En définitive, le 2 juin, les quatre offensives partielles, substituées le 23 avril par le général Nivelle à la tentative, désormais abandonnée, de la rupture, — décidées dans leur détail les 29 et 30 avril, — et commencées dès la fin d'avril, se trouvaient « stoppées » de par la résistance ennemie.

La tentative de rupture d'avril et les offensives de mai coûtaient au total à l'armée française 61 000 tués et 9 000 disparus (prisonniers), c'est-à-dire, en six semaines, des pertes presque égales à celles que lui avait coûtées en quatre mois la bataille de la Somme (80 000 tués et prisonniers) : de ces pertes, un peu plus d'un tiers incombait aux opérations de mai.

Du côté anglais, la nouvelle et puissante bataille sur la Scarpe, rallumée le 24 avril, s'était éteinte également sans résultats importants.

Toutefois, mesuré par l'usure des forces ennemies, le rendement des opérations franco-anglaises de mai était très supérieur à celui des opérations d'avril. Autant qu'on en peut juger par les statistiques d'outre-Rhin que nous connaissons aujourd'hui, les pertes allemandes en mai 1917 auraient été une fois et demie plus fortes qu'en avril, tandis que les pertes franco-britanniques[1] de mai n'atteignent qu'un peu plus de la moitié de celles d'avril. En mai, l'usure franco-britannique, tout en dépassant l'usure allemande, lui était pourtant comparable, alors qu'en avril, elle lui avait été terriblement supérieure.

***

La conduite de nos attaques de mai était donc beaucoup plus raisonnable que celle de notre offensive d'avril. Mais

1. Du 1er avril au 1er juin sur *tout le front occidental*, les pertes totales en tués et prisonniers étaient de 80 000 pour l'armée française et de 66 000 pour l'armée anglaise.

eussent-elles été impeccables, qu'en présence d'un ennemi si puissamment organisé, installé et groupé, elles seraient restées meurtrières et ingrates. Or, de l'avis de tous les officiers qui connaissaient la troupe, ce qu'il aurait fallu pour remonter le moral, c'étaient quelque bonne opération, donnant beaucoup de prisonniers, des résultats tangibles, et très peu de pertes. Mais une telle opération était impossible dans les conditions où nous nous trouvions. Par surcroît, des fautes persistantes, des habitudes mauvaises et mal corrigées, des préparations insuffisantes entraînaient encore trop souvent des pertes lourdes et inutiles, qui retentissaient profondément sur l'esprit ébranlé des soldats.

Aussitôt qu'après l'échec de la rupture, des opérations nouvelles avaient été annoncées, le découragement des troupes avait commencé à se transformer en défiance et en colère. Dès le 26 avril, ces symptômes inquiétaient le général Franchet d'Espérey qui avait désormais sous ses ordres la VI[e] armée où se préparait une attaque partielle sur l'Ailette, et il s'en ouvrait au général Nivelle : mais celui-ci lui répondait séchement d'obéir sans invoquer des considérations « dont les exécutants n'ont pas à se préoccuper dans l'exécution des ordres donnés ».

Le 3 mai, une velléité d'insubordination collective se manifestait à la 2[e] Division d'infanterie coloniale; elle fut facilement réprimée, mais une sourde agitation ne faisait que croître aussi bien dans les unités déjà éprouvées et qu'on ramenait au feu après un repos écourté, que dans les divisions fraîches qui, en approchant des lignes, recueillaient les récits émouvants des camarades qu'elles remplaçaient.

Les lettres écrites à l'époque par les officiers comme par les soldats témoignent de ce malaise croissant. En voici une que je choisis entre beaucoup d'autres semblables, parce qu'elle me fut transmise alors par un des plus ardents défenseurs du général Nivelle, M. Gustave Hervé. Elle émane d'un lieutenant d'infanterie qui, le 4 mai, avait attaqué un bois à l'ouest de Brimont.

10 mai 1917.

Nous venons de participer à un des crimes les plus évidents de cette guerre. L'année dernière, on se plaisait à reconnaître un progrès

dans nos procédés de guerre. La Somme, avec sa préparation minutieuse, semblait le début d'opérations sagement conduites par des hommes de valeur. Il semblait qu'en haut lieu on eût compris qu'au matériel boche, il fallait opposer un matériel plus formidable encore, et non des poitrines d'hommes.

Et voilà qu'au début de 1917 nous voyons s'écrouler toutes ces belles illusions.... Dans le même endroit, exactement; en août, la 41e division s'était fait massacrer aussi inutilement; le 4 mai, j'ai assisté et participé à une autre tuerie où, en moins d'une heure, 2 000 à 2 500 hommes sont tombés inutilement.

Suit une description minutieuse de l'opération : préparation d'artillerie absolument nulle; la veille même de l'attaque, à la suite d'une reconnaissance du sous-lieutenant Z., « un des officiers les plus courageux et les plus brillants » qui soient, l'arrière est prévenu : « défenses intactes, bois à peu près intact (les oiseaux y chantaient), les mitrailleuses pullulent, dont plusieurs sous casemates ».

Attaquer était une folie, poursuit l'officier : on attaque pourtant La nuit du 3 au 4, on nous fit prendre position dans la tranchée de départ. Aucun ordre préparatoire, on ignorait tout de l'attaque. L'artillerie était absolument muette et le resta jusqu'à cinq heures trente. De cinq heures trente à six heures cinquante, notre artillerie légère fit un semblant de préparation sur le bois; à la fin, ils tirèrent trop court et ils devaient nous tirer ainsi dans le dos jusqu'à la fin de l'attaque. J'ai gardé un éclat qui vint m'atteindre au bras.

Pourtant, malgré tout cela, à six heures cinquante, nous enjambâmes le parapet. Ce fut vraiment superbe, mais hélas! combien triste! Deux bataillons attaquèrent, et après deux heures de corps à corps dans le bois, plus de la moitié de ce dernier était à nous. Nous avons fait 192 prisonniers, pris de nombreuses mitrailleuses, du matériel... Malheureusement, les deux chefs de bataillon n'existaient plus, les deux capitaines adjoints étaient tués, vingt officiers étaient tombés; nous ne restions que quelques-uns dans le bois conquis... Des troupes ennemies toutes fraîches arrivèrent, les hommes en bras de chemise, pour nous contre-attaquer à dix contre un; ce fut, après une courte lutte, la panique, puis la retraite sanglante, jusqu'à notre tranchée de départ. Nous en pleurions de rage.

...Vous croyez peut-être qu'après cette malheureuse affaire où deux régiments sur trois avaient été épuisés, la division allait être relevée. Pas du tout. Avec ce qui restait des deux bataillons, on en forma un en réserve, et le 409e prit notre place sur le tremplin. Le 9, il attaquait le même objectif dans des conditions plus mauvaises encore, puisque sans préparation d'artillerie. Le résultat fut le même, et voilà comment nous restons dans nos tranchées de départ après avoir

laissé devant ce bois nos meilleurs combattants. Vous voyez où nous en sommes en 1917... C'est navrant.

***

De telles opérations ne pouvaient, hélas! réconforter le moral des troupes. Par le ton des lettres d'officiers, on peut augurer du ton des lettres des soldats. Durant toute la première quinzaine de mai, les menaces de désobéissance s'y multiplient. « On veut bien garder les tranchées, mais on n'attaquera plus ». — « On en a assez de se faire tuer sur des fils de fer ». — « C'est trop bête de marcher sur des mitrailleuses intactes ». Le 15 mai, le jour même où je signais les nominations de Foch et de Pétain, un cri d'alarme m'arrivait pour la première fois du Grand Quartier sur l'effervescence de l'armée. Le 20 mai, les premières mutineries graves éclataient. Elles allaient se succéder durant trois semaines, tantôt dans un régiment, tantôt dans un autre, sans lien entre elles, mais sous le coup de circonstances toujours semblables; la montée en ligne immédiate ou prochaine d'unités déjà décimées et arrachées au repos, ou au contraire d'unités fraîches, mais qu'indignaient et que surexcitaient les récits de leurs camarades descendant de la bataille.

Voici le tableau d'une de ces mutineries, la mutinerie d'un beau régiment d'infanterie, le 128e, décrit avec une frappante sincérité dans une lettre d'un jeune sous-officier, magnifique soldat.

Le moral du 128e régiment d'infanterie était excellent lorsque, le 16 avril, faisant partie des troupes d'exploitation du succès espéré, il franchissait l'Aisne pour attendre son tour d'entrer en action. Cette action se fit toute en marches et contre-marches, qui l'amenèrent finalement en arrière : il avait appris en cours de route l'échec de l'avance projetée, le peu de succès de nos tanks, la fausse nouvelle de la prise de Lens, dont beaucoup d'hommes étaient originaires, l'insuffisance des hôpitaux de l'arrière et les pertes énormes, toujours enflées, de certains régiments.

Malgré ces nouvelles si propices au découragement, le régiment monte en ligne le 29 avril plein d'entrain, car il sait qu'il doit attaquer à son tour; sa mission est d'enlever le Mont Spin et ses abords à l'est. Sa situation est mauvaise, même avant l'attaque; mais il a confiance en ses chefs et son ardeur habituelle ne lui fait pas redouter

les difficultés. Dans un bel élan, il part le 6 mai au matin, à l'heure prévue, et atteint en partie son premier objectif, là seulement où une brèche avait été pratiquée par l'artillerie; car les avis donnés par le colonel et les chefs de bataillon n'ont pas été entendus en haut lieu; ils précisaient cependant par écrit que la préparation d'artillerie était totalement insuffisante et que des seize brèches annoncées et fixées sur des croquis, une seule existait, celle par laquelle pénétrait le 1er bataillon dans la tranchée de Lemberg. Le 2e bataillon était arrêté par des fils de fer intacts et les feux des mitrailleuses allemandes qui n'avaient pas été neutralisées par notre artillerie. Ce demi-succès valait au 128e les félicitations écrites du général de brigade avec des promesses flatteuses de hautes récompenses. Le régiment justifia son ancienne réputation en restant *jusqu'au 15 mai* dans des tranchées sans abris et malgré de violents bombardements quotidiens. A peine était-il parti, le 15 au matin, que la position enlevée aux Allemands était reprise par eux, et ce fut un gros désappointement pour ceux qui avaient dépensé tant d'efforts et d'énergie pour maintenir en leurs mains la portion de terrain si difficilement conquise.

Le régiment vient au repos aux abords du village de Rouilly; deux bataillons seulement y trouvent des abris. Quelques unités sont mélangées avec le 120e régiment d'infanterie et le 117e régiment territorial. On songe alors aux pertes subies par le régiment, à l'insuffisant appoint de notre artillerie qui le devance ou le protège toujours avec parcimonie, et à l'inertie apparente, mais si décourageante, de notre aviation qui le laisse survoler chaque jour, par les avions ennemis, à de si faibles hauteurs. On songe que son action est bien inefficace, inutile peut-être, puisqu'elle est toujours isolée, à peine soutenue des autres armes. Un seul espoir reste, celui *du grand repos* qui a été annoncé par le général en récompense de l'effort soutenu qu'il a donné pendant quinze jours consécutifs; les permissions vont reprendre aussi.

Le 20 *mai*, le régiment reçoit l'ordre de remonter en ligne; adieu le repos, adieu les permissions! L'atmosphère est lourde; le temps orageux et déprimant. Le 120e régiment d'infanterie, le voisin, descendu deux jours avant le 128e, ne remonte pas; il dit qu'il va au repos et il appartient cependant au même corps d'armée. Chacun a touché en quatre jours deux prêts successifs augmentés des indemnités de tranchées, et le vin est facile à trouver dans les coopératives régimentaires et surtout chez les habitants du pays.

La lettre décrit alors l'excitation croissante de ces soldats qui trouvent trop de vin et trop peu de vivres à acheter. Un renfort de quatre cents hommes, insuffisant d'ailleurs à combler les vides, est venu du dépôt divisionnaire où souffle un mauvais esprit. Des groupes se forment autour des fortes têtes. Deux compagnies refusent de remonter en ligne.

Meeting, orateurs en plein air. Les uns invoquent la fatigue, d'autres flétrissent le scandale des privilégiés de l'arrière, ces embusqués du front; d'autres, l'incapacité des états-majors qui savent s'attribuer honneurs et profits, mais non organiser la victoire promise chaque jour; d'autres vantent les idées de la nouvelle Russie et l'exemple des soldats Russes.

Après intervention des cadres supérieurs, l'agitation finit par se calmer. La plupart des soldats remontent en ligne. Quelques-uns se refusent à rejoindre ou ne s'y décident que tardivement : ils sont arrêtés et traduits en conseil de guerre.

Toutes les mutineries ressemblent à celle-là, avec des détails plus ou moins graves, avec une résistance plus ou moins longue, avec parfois des voies de fait contre les officiers ou des menaces. Dans un cas, les mutins abandonnent leurs cantonnements emportant fusils chargés, munitions, mitrailleuses, et s'installent dans une creute. Dans un autre cas, à Soissons, à la suite de fausses rumeurs venues de Paris, deux régiments, le soir, désertent leur caserne, envahissent la gare, s'emparent d'une locomotive, annoncent qu'ils vont marcher sur le Parlement, et, après des violences, finissent par se soumettre.

Sur tout le front, flambaient et s'éteignaient ces petits incendies, brefs, sporadiques, comme des feux follets sur un étang.

***

Le nouveau commandement, à peine installé, avait donc à faire face à une situation des plus dangereuses et des plus délicates.

Sans doute l'effervescence était plus étendue que profonde. Mais un feu qui s'allume au milieu de tant de matières inflammables, où s'arrête-t-il? Devant l'adversaire allemand si redoutable, installé à 100 kilomètres de Paris, le seul fait de n'être pas certain que l'ordre donné à un régiment quelconque serait exécuté automatiquement, créait un grave péril. Qu'on imagine un duelliste, engagé dans un combat mortel, et qui ne serait pas sûr que l'un de ses muscles ne va pas brusquement lui manquer.

Nous avons vu que toutes les opérations, tant sur le front anglais que sur le nôtre, se trouvaient éteintes à la fin de

mai. D'autres attaques étaient en préparation. On avait d'abord envisagé, pour le mois de juin, une attaque franco-britannique sur Saint-Quentin : mais l'étude sérieuse des organisations allemandes avait montré, contrairement aux illusions antérieures du Grand Quartier, qu'avec l'artillerie dont disposaient les alliés, on irait à un échec rude. Il était donc décidé qu'avant la mi-juin, les Anglais attaqueraient la position de Messine en même temps que notre VIe armée reprendrait une action offensive sur le Chemin-des-Dames.

Mais le 3 juin, le général Maistre, qui commandait la VIe armée depuis le départ du général Mangin, demandait, étant donné l'état moral de cette armée et le fléchissement de certaines unités, à remettre en juillet l'opération projetée.

J'estime, écrivait-il, que pour permettre d'asseoir le jeu des relèves en vue de remettre au repos (avec permissions) les unités les plus fatiguées, il importe que la VIe armée soit stabilisée, pour un certain temps, sur l'ensemble du front.

Dans les conditions actuelles, terminait-il, il ne fallait pas se faire d'illusions : « *Nous risquerions de voir les hommes ne pas sortir des tranchées.* »

Conformément à cette demande, et après accord avec le maréchal Haig, le général Pétain, le 4 juin, ordonnait l'ajournement de l'opération de la VIe armée.

A ce moment, entre Soissons et Paris, il n'y avait plus que DEUX DIVISIONS sur lesquelles on pût absolument et intégralement compter. Si les Allemands avaient attaqué à fond à ce moment, la situation aurait pu devenir critique[1].

Le général Pétain m'a dit plus tard qu'aux temps de février et mars 1916, à Verdun, il avait connu bien des heures anxieuses, mais qu'aucune n'avait égalé celles où il sentait fléchir et ployer entre ses mains l'armée de la France qui lui avait été confiée.

Quelles que fussent les causes profondes de cette agitation et les circonstances atténuantes qu'on pût lui trouver, le salut du pays exigeait que l'ordre fût rétabli sans délai.

1. D'après les mémoires de Ludendorff, ils n'ont eu vent de la crise morale de l'armée française que trois semaines plus tard, dans la seconde quinzaine de juin : ils ont alors attaqué à fond sur le Chemin-des-Dames, mais, Dieu merci, l'heure périlleuse était déjà passée.

Un grand nombre de chefs de corps réclamaient des mesures draconiennes, des exécutions impitoyables, faute de quoi tout était perdu. L'immense mérite de Pétain fut, grâce à son sang-froid et à sa connaissance du troupier, de comprendre que la mesure n'était pas moins nécessaire que la fermeté. Jamais situation n'exigea un tel doigté dans l'énergie. Toute faiblesse entraînait la dissolution de l'armée, toute brutalité, sa révolte.

Le 7 juin, l'état du front était si menaçant que le général Pétain demanda, en son nom et au nom de tous les officiers responsables, le rétablissement des cours martiales[1]. Les délais qu'entraînaient les formalités des Conseils de guerre, le pourvoi en révision et l'exercice du droit de grâce par le Président de la République, enlevaient au châtiment son efficacité d'exemple. Mais pour donner satisfaction à cette demande, il eût fallu une loi, une discussion à la Chambre et au Sénat : même en comité secret, quel aveu d'une terrible crise intérieure de l'armée, que cette nécessité de revenir aux cours martiales, malgré leurs tragiques abus dénoncés un an plus tôt à la tribune des deux Chambres! Quel débat douloureux, dangereux, décourageant, et quelles conséquences funestes pourraient découler d'une pareille mesure! Je décidai donc de maintenir les Conseils de guerre en abrégeant au maximum les délais légaux, mais par un décret du 9 juin, je supprimai la procédure de revision dans les cas de refus collectifs d'obéissance : en outre, le Président de la République abdiquait son droit de grâce entre les mains du général en chef.

Toute discussion devant le Parlement était ainsi évitée. Je prenais sur mes épaules la responsabilité de ces mesures si pénibles. Elles provoquèrent toutefois, à l'intérieur de la Commision de l'armée de la Chambre, des protestations violentes dont je ne comprenais que trop la généreuse indignation et auxquelles je ne voulais pas répondre en révélant toute l'étendue du mal. Je revendiquai le droit d'agir pour le bien de l'armée, je répondis de tout. Qu'on me fît fusiller,

1. En 1916, une loi avait supprimé les cours martiales et les avait remplacées par des conseils de guerre réguliers : elle ouvrait en outre aux condamnés le recours en grâce auprès du Président de la République qui était rétabli. Un décret ultérieur de la même année avait rétabli en outre le recours en révision.

si l'on voulait, m'écriai-je, quand tout serait fini, mais qu'on me laissât rétablir l'ordre.

Les décisions du Gouvernement furent portées dès le 10 mai à la connaissance de l'armée. Ainsi que je l'espérais, ce fut comme un rappel à l'ordre brutal dans un coup de *cafard*. Aucun cas de refus collectif d'obéissance ne se produisit au front après le 10 juin, et comme le décret du 9 juin ne pouvait avoir d'effet rétroactif, aucune condamnation ne fut prononcée du fait des mutineries, que conformément aux garanties complètes fixées par les loi et décret de 1916.

Durant ces douloureuses semaines de juin, chaque soir, par courriers urgents, arrivaient à mon cabinet les funèbres dossiers des condamnations à mort dont aucune autorité militaire ne demandait la commutation. Après une étude attentive, une longue discussion téléphonique s'engageait, au fil direct, entre le général en chef et moi, sur les possibilités de clémence, à moins encore qu'une auto ne m'emportât rapidement à Compiègne. Le général Pétain n'était pas un de ces chefs qui s'étonnent qu'on les « chicane sur quelques exécutions », alors qu'un ordre d'offensive, qui dépend de leur décision, peut coucher par terre des milliers d'hommes. Il apportait à l'examen de la suprême décision le plus profond sentiment d'humanité. Le Président de la République ratifiait toutes les grâces auxquelles avait acquiescé le général en chef. Le total des condamnations à mort prononcées pour refus collectif d'obéissance atteignit presque cent cinquante sur lesquelles vingt-trois seulement furent exécutées.

On a parlé, on parle encore de centaines, de milliers d'exécutions, de « flots de sang versés »! Simples inventions de polémique. Un fait toutefois a pu, dans une certaine mesure, être à l'origine de la légende : c'est que, sur la demande expresse du Grand Quartier, tous les condamnés graciés furent envoyés immédiatement au Maroc, en Algérie, en Indo-Chine, et que leurs camarades, durant plusieurs mois, n'en eurent aucune nouvelle.

Mais les chiffres sont là. C'est en moins d'un mois, et au prix de vingt-trois exécutions, que le général Pétain est parvenu à rétablir l'ordre dans une armée de quatre millions d'hommes, douloureuse, meurtrie, frémissante. Les polémistes qui s'obs-

tinent, contre toute vérité, à évoquer les mois de juin et juillet 1917 comme une période d'effroyable et meurtrière répression, feraient bien de songer à certaines semaines de 1915 et de se renseigner sur certains excès des cours martiales, dont quelques-uns seulement nous sont révélés. Cette comparaison les rendrait plus prudents.

Dans une interview parue l'été dernier et que nous citons à titre documentaire, Ludendorff exprime son admiration pour l'extraordinaire redressement du moral que le général Pétain a obtenu en quelques semaines. C'est là, dit-il, un résultat plus important que le gain d'une grande bataille. Il ajoute que ce résultat n'a été possible qu'à cause du ferme soutien que le général Pétain a trouvé à l'intérieur, auprès de MM. Ribot et Painlevé, et que lui, Ludendorff, ne trouvait pas auprès du Gouvernement allemand.

Néanmoins, si modérées que fussent ces mesures de rigueur en ces heures de péril, elles étaient d'autant plus douloureuses, qu'elles atteignaient trop souvent des soldats vaillants, héroïques, que leur courage même poussait à prendre la tête des manifestations tumultueuses. C'est pourquoi, dès la victoire obtenue, j'ai réclamé l'amnistie pour les mutins de mai et juin 1917.

Il est un cas notamment qui, au milieu de l'immense drame, m'a laissé un souvenir ineffaçable. C'est celui du petit caporal Lefèvre, un enfant de moins de vingt ans, venu des pays envahis à travers les lignes, après avoir vu fusiller son père par les Allemands. Il s'était bravement battu, mais en juin il avait été le meneur d'une rébellion violente, et on lui avait arraché son fusil à temps quand il allait tirer sur un officier. Jusqu'à minuit je parlementai avec le général Pétain pour arracher cette grâce; mais l'affaire était trop grave, c'était lui le plus coupable; si de tels actes n'entraînaient pas une sanction exemplaire, les officiers du corps affirmaient énergiquement ne plus pouvoir répondre de la discipline. A trois heures du matin, je me levai, je fis réveiller le généralissime et tentai auprès de lui un dernier et inutile effort. L'affaire fut évoquée longuement plus tard à la tribune de la Chambre en Comité secret et en séance publique : je crois que le chagrin que j'en avais gardé était plus sincère que celui

qu'exprimaient, en effets oratoires faciles, certains interpellateurs.

Quand le danger est passé, les sévérités qui furent nécessaires revêtent facilement un caractère odieux. Que l'on compare donc celles dont j'ai dû assumer la responsabilité et les désastres qui seraient advenus si la résistance de l'armée française avait craqué! « La pire trahison que je pourrais commettre à l'égard de la démocratie», répondais-je le 7 juillet, devant la Chambre, aux reproches de l'extrême-gauche, « ce serait de laisser fléchir la discipline d'une armée dont dépendent le sort de la civilisation et la liberté des peuples[1]. » Je ne m'étonne ni ne m'indigne des critiques, si excessives soient-elles, que m'adressent parfois les orateurs populaires au sujet de la répression des mutineries de mai et juin 1917 : mais si je n'avais pas fait alors tout mon devoir, ceux qui m'incriminent seraient aujourd'hui sous la botte d'un caporal Prussien.

***

Il ne suffisait pas de réprimer. Il fallait guérir, et guérir à fond, et pour cela chercher les causes.

La double nomination de Foch et de Pétain, je l'ai dit déjà, avait été accueillie partout, mais notamment au front, avec une faveur universelle. Comme l'écrivait un jeune et brillant officier tué peu après : C'était « le seul rayon de soleil en des temps obscurs et troublés ».

Je ne m'arrête donc pas à l'opinion tendancieuse d'après laquelle ce serait le remplacement du général Nivelle qui aurait provoqué les troubles de l'armée. Au lendemain du 16 avril, une telle imagination n'eût pas été prise au sérieux. Qu'on relise donc les lettres (d'avril et de mai) des officiers et des soldats engagés dans l'offensive : c'est au contraire l'excitation croissante du front qui rendait urgente la réforme du haut commandement.

Je ne m'arrête pas davantage à l'opinion inverse d'après laquelle cette agitation serait tombée d'elle-même si, au lendemain du 16 avril, pour apaiser l'indignation de l'armée,

1. *Journal officiel* du 8 juillet 1917.

le Gouvernement avait pris contre les chefs responsables des sanctions beaucoup plus sévères et rendues publiques.

En admettant que la chose eût été possible, légale et juste, elle aurait eu les plus graves conséquences dans le présent et dans l'avenir. C'est le devoir d'un gouvernement de garder la mesure dans les heures les plus graves et de modérer les mouvements sincères, mais excessifs et irréfléchis de l'opinion.

Les vraies causes des mutineries de mai et de juin 1917, elles ressortent du tableau si exact et si minutieux de la démoralisation progressive d'un régiment d'infanterie, tel que l'a tracé plus haut un modeste témoin oculaire.

La cause principale, celle qui domine toutes les autres, c'est la fatigue de trois années de guerre et des pertes subies, et surtout la fatigue et la désillusion des opérations d'avril si coûteuses et si décevantes. Ne plus se heurter à des champs de fil de fer non détruits, ne plus marcher sur des mitrailleuses intactes, ne plus être sacrifiés inutilement, voilà la réclamation unanime qui monte de l'armée.

Toutes les armées belligérantes, entrées en guerre en même temps que l'armée française, subissaient une crise analogue. Celle de l'armée austro-hongroise et celle de l'armée russe étaient autrement graves. Quant à l'armée et à la marine allemandes, nous savons aujourd'hui qu'à la même époque étaient travaillées, la marine surtout, de révoltes violentes, où des officiers furent tués. L'armée italienne, mobilisée dix mois après la nôtre, allait connaître en octobre une terrible période de défaillance [1].

L'enquête officielle ordonnée en Italie après le désastre de Caporetto a abouti à cette conclusion que la démoralisation de l'armée italienne avait eu pour cause principale « des pertes excessives et inutiles ». Que dire des pertes de l'armée française, trois fois plus considérables, tandis que nos classes annuelles sont moindres? A population égale aucun pays n'a jamais supporté des sacrifices d'hommes et des dommages comparables à ce qu'avait supporté la France depuis le début de la guerre. Que, dans ces conditions, le moral de

1. La grande armée anglaise n'était entrée en scène qu'en 1916, et ses effectifs, inférieurs mais comparables aux nôtres, n'occupaient que 130 kilomètres du front, alors que nous en gardions 540 kilomètres.

son armée n'ait subi qu'un fléchissement passager et si vite redressé, c'est le plus éclatant témoignage de l'héroïsme et de la résistance de la race, facteurs principaux de la victoire.

Voilà la cause profonde des effervescences de mai et de juin, telle qu'elle s'impose à tout esprit impartial, qui étudie les faits, les récits directs des combattants, non les légendes tendancieuses, fabriquées dans certaines officines. Sur cette cause se greffent des causes secondaires : repos écourtés malgré les promesses, isolement moral dans lequel les officiers laissaient trop souvent leurs hommes et, surtout, privation de permissions. Des causes locales agissent également : organisation défectueuse des cantonnements, surabondance de vin, alors que les hommes touchent leur prime au retour des tranchées, et rareté des vivres.

Une autre cause de dépression était une conséquence des pertes elles-mêmes : pour combler les vides laissés par nos offensives dans nos meilleures unités (et c'étaient, trop souvent, les plus vaillants qui avaient disparu), il fallait recourir aux dépôts. Or, ces dépôts étaient alimentés, en grande partie, par ce qu'on a appelé « les fonds de tiroir » : c'est-à-dire par des hommes, les uns plusieurs fois exemptés, à juste titre, et physiquement inférieurs à la rude tâche qu'on exigeait d'eux; les autres (ce qui était pire), véritables embusqués, qui avaient trouvé, par ruse, le moyen de se soustraire, jusque-là, au devoir patriotique. Un troisième contingent, dont l'esprit était plus que médiocre, était constitué par les jeunes ouvriers d'usine : depuis longtemps livrés à eux-mêmes, habitués à de bons salaires, et à de faciles camaraderies féminines, et brusquement arrachés à tout cela, ils partaient sans aucun enthousiasme, pour cette vie de tranchées que la durée indéfinie de la guerre rendait chaque jour plus pénible à tous. Un régiment écharpé dans la bataille ne recevait donc de son dépôt, pour réparer ses pertes, que des contingents inférieurs par le nombre et plus encore par la valeur morale.

***

Reste enfin l'influence des événements de Russie.

Les multiples et saisissants détails fournis par les journaux

à grands tirages sur la Révolution russe surexcitaient les esprits lassés, aigris, excédés du présent et avides de nouveau. Mais lors même que la presse se serait tue, la présence des brigades russes eût suffi à renseigner les troupes.

Un des premiers actes du gouvernement provisoire de Pétrograd, présidé par le prince Lvof[1], avait été la publication d'un *prikase*, imposé par le soviet de Pétrograd et qui enlevait aux officiers le droit de punir et les soumettait à l'élection. Dès mon arrivée rue Saint-Dominique, j'avais télégraphié au ministre de la Guerre Goutchkof pour l'adjurer de ne pas donner suite au vote du soviet : je lui rappelais l'exemple de nos armées révolutionnaires qui avaient introduit imprudemment l'élection des officiers par les troupes et qui n'avaient pu vaincre qu'une fois cette pratique abolie. Mais le souffle qui emportait la Révolution russe était plus fort que les individus.

Pendant quelques jours, on avait pu laisser ignorer aux brigades russes le nouveau régime militaire instauré dans leur pays; mais quand le gouvernement provisoire désigna des représentants pour s'aboucher avec ses troupes de France, il fallut bien s'accommoder de la réalité. La veille de l'offensive du 16 avril, les soldats votèrent dans chaque brigade pour décider s'ils prendraient ou non part à l'attaque. Une grosse majorité se prononça affirmativement, et ils se firent hacher très bravement devant Brimont. Mais les semaines suivantes, l'exemple qu'ils donnaient par leurs soviets, leurs délibérations, leur attitude vis-à-vis de leurs officiers, démoralisaient les troupes françaises voisines, et la répercussion se faisait sentir sur tout le front. Le seul remède fut de les tranférer à l'intérieur. Mais leur influence avait déjà produit ses effets.

***

Pour remédier à ces causes multiples de dépression et de désordres, tout un ensemble de mesures étaient nécessaire qui intéressaient et le front et l'intérieur. Depuis les derniers jours

1. Keranski et Milioukoff faisaient partie de ce Gouvernement. Goutchkof était ministre de la Guerre.

de mai jusqu'au début de juillet, le rétablissement du moral fut une des préoccupations essentielles du Gouvernement et du Comité de guerre. C'est dans les séances de ce Comité, après des délibérations approfondies auxquelles participaient le général Foch et le général Pétain, que furent arrêtées, en un complet accord, les décisions qui allaient, si rapidement, ramener partout le calme. J'ai dit comment les mutineries s'étaient trouvées entièrement réprimées avant le 11 juin. Mais l'armée restait nerveuse et frémissante. Le prestige du nouveau commandement, la certitude que c'en était fini des attaques imprudentes et mal préparées raffermirent les esprits. Sous l'impulsion et le contrôle vigilant du général en chef, des relations plus étroites s'établissaient entre les officiers et leurs hommes. Ceux-ci sentirent qu'il y avait quelque chose de changé, et que le souci de leur bien-être, de leur santé physique et morale, était une préoccupation constante de leurs chefs. Les permissions, si passionnément désirées et si longtemps retardées, furent accordées à dose massive dans tous les corps.

Ce brusque et considérable afflux de permissionnaires, que le front ne pouvait écouler assez vite, ne fut pas sans entraîner tout d'abord des inconvénients graves, qui montraient, après le 15 juin, que le feu couvait encore sous la cendre. Au départ, les permissionnaires stagnaient des heures sous un soleil torride, rassemblés dans des champs entourés de fil de fer et destinés aux prisonniers allemands. De bonnes gens leur donnaient et des mercantis leur vendaient largement à boire. Excités par l'attente, la chaleur, la boisson, encore tout pleins de leurs souffrances de la veille, ils échappaient d'un coup à toute surveillance et se livraient, à travers les gares de passage, aux plus fâcheux excès, criblant de pierres vitrages et wagons, molestant les officiers qu'ils rencontraient et qui s'efforcaient de les rappeler à la raison. Ils donnaient ainsi, bien plus que la chose n'était vraie au fond, l'impression de bandes déchaînées, consternant les populations patriotes et encourageant les éléments de désordre. Les quelques gendarmes qui surveillaient les gares étaient impuissants.

Les préfets signalaient unanimement la dangereuse

impression de défaitisme laissée par les permissionnaires partout où ils passaient ou séjournaient. En revanche, tous les chefs de corps se plaignaient, au retour de leurs hommes, des excitations dont ceux-ci avaient été l'objet dans les grandes villes et les centres ouvriers[1]. A Paris, derrière des grèves innocentes et légitimes, une effervescence superficielle, mais pourtant inquiétante, se manifestait : et c'est à ce moment qu'affluaient certains jours, à la gare de l'Est, à la gare du Nord, des dizaines de milliers de permissionnaires, ne sachant où passer la nuit, abandonnés à eux-mêmes et par suite aux louches entreprises. Dans le bassin de la Loire, une immense population ouvrière accumulée, que les mercantis de tous genres exploitaient sauvagement, devenait de plus en plus menaçante presque chaque jour, depuis la fin de mai, les télégrammes du préfet annonçaient les pires catastrophes et réclamaient des tirailleurs sénégalais et de la cavalerie. Bref, il fallait faire face, à la fois, sur tous les fronts, à tous ces périls.

Le grand litige qui, en présence de cette situation, s'éleva au sein du Comité de guerre, fut de savoir s'il fallait fermer la Bourse du Travail, dissoudre la C. G. T. et arrêter ses meneurs. Parmi ces meneurs, il en était un qui concentrait alors toute l'attention; c'était le secrétaire du Syndicat des métallurgistes, et on peut dire que le dilemme se posait ainsi : arrêterait-on ou n'arrêterait-on pas Merrheim?

Un dilemme analogue et non moins dramatique s'était posé devant le Gouvernement au début de la guerre, quand il s'était agi d'appliquer ou non le carnet B. En mai et juin 1917, comme en août 1914, le Gouvernement se refusa à rompre avec la classe ouvrière. En juillet 1917, M. Clemenceau a reproché sévèrement à M. Malvy d'avoir ménagé Merrheim : ce ne fut pas une décision de M. Malvy, ce fut une décision unanime du Gouvernement, ce fut l'avis unanime du Comité de guerre qui, après de longues discussions auxquelles prirent part le général Foch et le général Pétain, aboutit à cette conclusion que des mesures brutales conduiraient à des

1. Je discuterai plus loin à ce sujet, la lettre dont il a été tant question, adressée par le général Nivelle le 26 février 1917 à M. Malvy et au général Lyautey, au sujet du moral de l'armée et de l'intérieur.

catastrophes. De cette décision, je revendique toute ma part de responsabilité, car j'en fus un partisan résolu.

Quand M. Clemenceau arriva au pouvoir le 17 novembre 1917, il ne ferma pas la Bourse du Travail, il n'arrêta pas Merrheim. Au contraire, pour la première fois, celui-ci fut reçu directement par le Président du Conseil, ministre de la Guerre.

***

Une politique d'ailleurs se juge par ses résultats. Quels furent les résultats des mesures adoptées par le Gouvernement?

La robuste énergie du général Foch que, durant toute cette crise, j'avais constamment sentie comme un réconfort à côté de moi, sait, avec des moyens presque dérisoires, mettre fin aux désordres le long des voies ferrées de l'intérieur : en entente étroite avec le général Pétain et sans enlever d'effectifs au front, il organise une surveillance efficace des trains de permissionnaires. Dans la seconde quinzaine de juillet, les manifestations tumultueuses que j'ai décrites sont de plus en plus rares; elles s'éteignent complètement en août.

Tout un ensemble de mesures paralyse la propagande révolutionnaire dans les usines. A Paris, l'effervescence est tombée, grâce à l'autorité et à l'esprit de décision du nouveau préfet de police, M. Hudelo; les abords des gares sont étroitement surveillés, les permissionnaires soustraits aux contacts interlopes.

A Saint-Étienne, je n'envoyai ni cuirassiers ni Sénégalais, j'envoyai avec mes pleins pouvoirs deux hommes d'expérience : un des membres de mon cabinet, le colonel Dhé, aussi clairvoyant et résolu que pondéré, et le spécialiste des coopératives ouvrières, M. Héliès. En quelques jours, ils organisèrent, dans des baraquements, des restaurants et des dortoirs ouvriers, brisèrent le despotisme des mercantis et réglèrent par un barème équitable la difficile question des salaires. Jusqu'au jour où j'ai quitté le pouvoir, aucun désordre ne s'est plus produit dans ce bassin de la Loire, où la situation avait, à certains moments, semblé tragique.

Au début de juillet, les choses avaient pris un cours si favorable que je résolus de frapper un grand coup et de passer la Revue du 14 non à Longchamp, mais en plein milieu ouvrier,

à la Barrière du Trône. Malgré des avertissements pessimistes, le Préfet de Police, consulté, se montra favorable au projet, qui fut adopté par le Conseil des ministres. Ce fut la plus belle manifestation militaire de la guerre : tous les régiments à fourragères avaient envoyé une délégation avec leur drapeau. A travers la rue Saint-Antoine et les rues les plus populeuses de Paris, le landau ouvert qui conduisait le président de la République accompagné du ministre de la Guerre, du général Foch et du gouverneur militaire de Paris, défila SANS ESCORTE, sans autre service d'ordre que le service strictement nécessaire pour assurer la circulation. Il ne recueillit que des acclamations. La foule entassée sur les trottoirs ou massée aux fenêtres, fit un accueil inoubliable aux glorieux emblèmes, déchirés par la mitraille. La journée eut à l'étranger un énorme retentissement; elle coupait net la propagande savante et perfide qui, depuis des semaines, représentait la France comme moralement à bout et Paris comme prêt à la révolte.

Au front, je l'ai dit déjà, après le 10 juin 1917, aucun refus collectif d'obéissance ne se produisit plus. Chaque jour dans la seconde quinzaine de juin, nous sentions avec une joie profonde, le général Pétain, le général Foch et moi, décroître l'accès de fièvre qui avait secoué cette héroïque blessée qu'était l'armée française. En juillet, un certain malaise persistait encore. Mais, à la fin du mois, à Bischoote, l'armée Anthoine, aux côtés des Anglais, remportait une brillante victoire, enlevant d'importantes positions au prix de pertes insignifiantes; mais le 20 août, à Verdun, le Mort-Homme et la cote 304, — noms symboliques, terres arrosées de sang —, étaient reconquis dans un assaut magistral qui ne coûtait presque rien à l'infanterie. Ce jour-là, j'ai vu, à quelques centaines de mètres de la ligne de feu, des fantassins porter en triomphe des artilleurs et des aviateurs, hommage de simples au beau travail de l'artillerie : la méthode de guerre que réclamaient les combattants était acquise. C'en était fini, et bien fini, de la crise morale, de l'indiscipline, des dissensions qui avaient causé tant d'inquiétudes. L'armée française avait retrouvé sa santé, sa confiance en elle-même et en ses chefs, son unité.

PAUL PAINLEVÉ

(A suivre.)

SUR

L'ALBUM DE LA VAGABONDE

« OU SONT LES ENFANTS? »

La maison était grande, coiffée d'un grenier haut. La pente raide de la rue obligeait les écuries et les remises, les poulaillers, la buanderie, la laiterie, à se blottir en contre-bas tout autour d'une cour fermée.

Accoudée au mur du jardin, je pouvais gratter du doigt le toit du poulailler. Le Jardin-du-Haut commandait un Jardin-du-Bas, potager resserré et chaud, consacré à l'aubergine et au piment, où l'odeur du feuillage de la tomate se mêlait, en juillet, au parfum de l'abricot mûri sur espaliers. Dans le Jardin-du-Haut, deux sapins jumeaux, un noyer dont l'ombre intolérante tuait les fleurs, des roses, des gazons négligés, une tonnelle disloquée... Une forte grille de clôture, au fond, en bordure de la rue des Vignes, eût dû défendre les deux jardins; mais je n'ai jamais connu cette grille que tordue, arrachée au ciment de son mur, emportée et brandie en l'air par les bras invincibles d'une glycine centenaire...

La façade principale, sur la rue de l'Hospice, était une façade à perron double, noircie, à grandes fenêtres et sans grâces, une maison bourgeoise de vieux village, mais la roide pente de la rue bousculait un peu sa gravité, et son perron boitait, six marches d'un côté, dix de l'autre.

Grande maison grave, revêche avec sa porte à clochette d'orphelinat, son entrée cochère à gros verrou de geôle

ancienne, maison qui ne souriait que d'un côté. Son revers, invisible au passant, doré par le soleil, portait manteau de glycine et de bignonier mêlés, lourds à l'armature de fer fatiguée, creusée en son milieu comme un hamac, qui ombrageait une petite terrasse dallée et le seuil du salon... Le reste vaut-il la peine que je le peigne, à l'aide de pauvres mots? Je n'aiderai personne à contempler ce qui s'attache de splendeur, dans mon souvenir, aux cordons rouges d'une vigne d'automne, que ruinait son propre poids, cramponnée, au cours de sa chute, à quelque bras de pin. Ces lilas massifs dont la fleur compacte, bleue dans l'ombre, pourpre au soleil, pourrissait tôt, étouffée par sa propre exubérance, ces lilas morts depuis longtemps ne remonteront pas grâce à moi vers la lumière, ni le terrifiant clair de lune, — argent, plomb gris, mercure, facettes d'améthystes coupantes, blessants saphirs aigus, — qui dépendait de certaine vitre bleue, dans le kiosque au fond du jardin.

Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés, si le secret est perdu qui ouvrait, — lumière, odeurs, harmonie d'arbres et d'oiseaux, murmure de voix humaines qu'a déjà suspendu la mort, — un monde dont j'ai cessé d'être digne?...

Il arrivait qu'un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l'herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée, ou un minuscule jardin bordé de cailloux, planté de têtes de fleurs, révélassent autrefois, — dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille, — la présence des enfants, et leurs âges différents. Mais ces signes ne s'accompagnaient presque jamais du cri, du rire enfantins, et le logis, chaud et plein, ressemblait bizarrement à ces maisons qu'une fin de vacances vide, en un moment, de toute sa joie. Le silence, le vent contenu du jardin clos, les pages du livre rebroussées sous le pouce invisible d'un sylphe, tout semblait demander : « Où sont les enfants? »

C'est alors que paraissait, sous l'arceau de fer ancien que la glycine versait à gauche, ma mère, ronde et petite en ce temps où l'âge ne l'avait pas encore décharnée. Elle scrutait la verdure massive, levait la tête et jetait par les airs son appel : « Les enfants! Où sont les enfants ? »

Où? nulle part. L'appel traversait le jardin, heurtait le grand mur de la remise à foin, et revenait, en écho très faible et comme épuisé : « Hou... enfants... »

Nulle part. Ma mère renversait la tête vers les nuées, comme si elle eût attendu qu'un vol d'enfants ailés s'abattît. Au bout d'un moment, elle jetait le même cri, puis se lassait d'interroger le ciel, cassait de l'ongle le grelot sec d'un pavot, grattait un rosier emperlé de pucerons verts, cachait dans sa poche les premières noix, hochait le front en songeant aux enfants disparus, et rentrait. Cependant au-dessus d'elle parmi le feuillage du noyer, brillait le visage triangulaire et penché d'un enfant allongé, comme un matou, sur une grosse branche, et qui se taisait. Une mère moins myope eût-elle deviné, dans les révérences précipitées qu'échangeaient les cimes jumelles des deux sapins, une impulsion étrangère à celle des brusques bourrasques d'octobre... Et dans la lucarne carrée, au-dessous de la poulie à fourrage, n'eût-elle pas aperçu, en clignant les yeux, ces deux taches pâles dans le foin : le visage d'un jeune garçon et son livre? Mais elle avait renoncé à nous découvrir, et désespéré de nous atteindre. Notre turbulence étrange ne s'accompagnait d'aucun cri. Je ne crois pas qu'on ait vu enfants plus remuants et plus silencieux. C'est maintenant que je m'en étonne. Personne n'avait requis de nous ce mutisme allègre, ni cette sociabilité limitée. Celui de mes frères qui avait dix-neuf ans et construisait des appareils d'hydrothérapie en boudins de toile, fil de fer et chalumeaux de verre n'empêchait pas le cadet, à quatorze ans, de démonter une montre, ni de réduire au piano, sans faute, une mélodie, un morceau symphonique entendu au chef-lieu; ni même de prendre un plaisir impénétrable à émailler le jardin de petites pierres tombales découpées dans du carton, chacune portant, sous sa croix, les noms, l'épitaphe et la généalogie d'un défunt supposé... Ma sœur aux trop longs cheveux pouvait lire sans fin ni repos : les deux garçons passaient, frôlant comme sans la voir cette jeune fille assise, enchantée, absente, et ne la troublaient pas. J'avais, petite, le loisir de suivre, en courant presque, le grand pas des garçons, lancés dans les bois à la poursuite du Grand Sylvain, du Flambé, du Mars farouche,

ou chassant la couleuvre, ou bottelant la haute digitale de juillet au fond des bois clairsemés, rougis de flaques de bruyères... Mais je suivais silencieuse, et je glanais la mûre, la merise, ou la fleur, je battais les taillis et les prés gorgés d'eau en chien indépendant qui ne rend pas de comptes...

« Où sont les enfants? » Elle surgissait, essoufflée par sa quête constante de mère-chienne trop tendre, tête levée et flairant le vent. Ses bras emmanchés de toile blanche disaient qu'elle venait de pétrir la pâte à galette, ou le pudding saucé d'un brûlant velours de rhum et de confitures. Un grand tablier bleu la ceignait, si elle avait lavé la havanaise, et quelquefois elle agitait un étendard de papier jaune craquant, le papier de la boucherie; c'est qu'elle espérait rassembler, en même temps que ses enfants égaillés, ses chattes vagabondes, affamées de viande crue...

Au cri traditionnel s'ajoutait, sur le même ton d'urgence et de supplication, le rappel de l'heure : « Quatre heures! ils ne sont pas venus goûter! Où sont les enfants? ... » « Six heures et demie! Rentreront-ils dîner? Où sont les enfants?... » La jolie voix, et comme je pleurerais de plaisir à l'entendre... Notre seul péché, notre méfait unique était le silence, et une sorte d'évanouissement miraculeux. Pour des desseins innocents, pour une liberté qu'on ne nous refusait pas, nous sautions la grille, quittions les chaussures, empruntant pour le retour une échelle inutile, le mur bas d'un voisin. Le flair subtil de la mère inquiète découvrait sur nous l'ail sauvage d'un ravin lointain ou la menthe des marais masqués d'herbe. La poche mouillée d'un des garçons cachait le caleçon qu'il avait emporté aux étangs fiévreux, et la « petite », fendue au genou, pelée au coude, saignait tranquillement sous des emplâtres de toiles d'araignée et de poivre moulu, liés d'herbes rubannées...

— Demain, je vous enferme! Tous, vous entendez, tous!

Demain... Demain l'aîné, glissant sur le toit d'ardoises où il installait un réservoir d'eau, se cassait la clavicule et demeurait muet, courtois, en demi-syncope, au pied du mur, attendant qu'on vînt l'y ramasser. Demain le cadet recevait sans mot dire, en plein front, une échelle de six mètres, et rapportait avec modestie un œuf violacé entre les deux yeux...

— Où sont les enfants?

Deux reposent. Les autres jour par jour vieillissent. S'il est un lieu où l'on attend après la vie, celle qui nous attendit tremble encore, à cause des deux vivants. Pour l'aînée de nous tous elle a du moins fini de regarder le noir de la vitre, le soir : « Ah! je sens que cette enfant n'est pas heureuse... ah! je sens qu'elle souffre... »

Pour l'aîné des garçons elle n'écoute plus, palpitante, le roulement d'un cabriolet de médecin sur la neige, dans la nuit, ni le pas de la jument grise. Mais je sais que pour les deux qui restent elle erre et quête encore, invisible, tourmentée de n'être pas assez tutélaire : « Où sont, où sont les enfants?... »

***

LA « FILLE DE MON PÈRE »

Quand j'eus quatorze, quinze ans, — des bras longs, le dos plat, le menton trop petit, des yeux pers que le sourire rendait obliques — ma mère se mit à me considérer, comme on dit, d'un drôle d'air. Elle laissait parfois tomber sur ses genoux son livre ou son aiguille, et m'envoyait par-dessus ses lunettes un regard gris-bleu étonné, quasi soupçonneux.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait, maman?

— Eh... tu ressembles à la fille de mon père.

Puis elle fronçait les sourcils et reprenait l'aiguille ou le livre. Un jour, elle ajouta, à cette réponse devenue traditionnelle :

— Tu sais qui est la fille de mon père?

— Mais c'est toi, naturellement!

— Non, mademoiselle, ce n'est pas moi.

— Oh!... Tu n'es pas la fille de ton père?

Elle rit, point scandalisée d'une liberté de langage qu'elle encourageait :

— Mon Dieu si! Moi comme les autres, va. Il en a eu... qui sait combien? Moi-même je n'en ai pas connu la moitié.

Irma, Eugène et Paul, et moi, tout ça venait de la même mère, que j'ai si peu connue. Mais toi, tu ressembles à la fille de mon père, cette fille qu'il nous apporta un jour à la maison, nouvelle-née, sans seulement prendre la peine de nous dire d'où elle venait, ma foi. Ah! ce Gorille... Tu vois comme il était laid, Minet-Chéri? Eh bien, les femmes se pendaient toutes à lui...

Elle leva son dé vers le daguerréotype accroché au mur, le daguerréotype que j'enferme maintenant dans un tiroir, et qui recèle, sous son tain d'argent, le portrait en buste d'un « homme de couleur » — quarteron, je crois, — haut cravaté de blanc, l'œil pâle et méprisant, le nez long au-dessus de la lippe nègre qui lui valut son surnom.

— Laid, mais bien fait, poursuivit ma mère. Et séduisant, je t'en réponds, malgré ses ongles violets. Je lui en veux seulement de m'avoir donné sa vilaine bouche.

Une grande bouche, c'est vrai, mais bonne et vermeille. Je protestai :

— Oh! non. Tu es jolie, toi.

— Je sais ce que je dis. Du moins elle s'arrête à moi, cette lippe... La fille de mon père nous vint quand j'avais huit ans. Le Gorille me dit : « Élevez-la. C'est votre sœur. » Il nous disait *vous*. A huit ans, je ne me trouvai pas embarrassée, car je ne connaissais rien aux enfants. Une nourrice heureusement accompagnait la fille de mon père. Mais j'eus le temps, comme je la tenais sur mes bras, de constater que ses doigts ne semblaient pas assez fuselés. Mon père aimait tant les belles mains... Et je modelai séance tenante, avec la cruauté des enfants, ces petits doigts mous qui fondaient entre les miens... La fille de mon père débuta dans la vie par dix petits abcès en boule, cinq à chaque main, au bord de ses jolis ongles bien ciselés. Oui... tu vois comme ta mère est méchante... Une si belle nouvelle-née... Elle criait. Le médecin disait : « Je ne comprends rien à cette inflammation digitale... » J'écoutais, épouvantée, ce mot « digitale » et je tremblais. Mais je n'ai rien avoué. Le mensonge est tellement fort chez les enfants... Cela passe généralement, plus tard... Deviens-tu un peu moins menteuse, toi qui grandis, Minet-Chéri?

C'était la première fois que ma mère m'accusait de mensonge chronique. Tout ce qu'une adolescente porte en elle de dissimulation perverse ou délicate chancela brusquement sous un profond regard gris, divinateur, désabusé... Mais déjà la main posée sur mon front se retirait, légère, et le regard gris, retrouvant sa douceur, son scrupule, quittait généreusement le mien :

— Je l'ai bien soignée après, tu sais, la fille de mon père... J'ai appris. Elle est devenue jolie, grande, plus blonde que toi, et tu lui ressembles, tu lui ressembles... Je crois qu'elle s'est mariée très jeune... Ce n'est pas sûr. Je ne sais rien de plus, parce que mon père l'a emmenée, plus tard, comme il l'avait apportée, sans daigner nous rien dire. Elle a seulement vécu ses premières années avec nous, Eugène, Paul, Irma et moi, et avec Jean le grand singe, dans la maison où mon père fabriquait du chocolat. Le chocolat, dans ce temps-là, ça se faisait avec du cacao, du sucre et de la vanille. En haut de la maison, les briques de chocolat séchaient, posées toutes molles sur la terrasse. Et chaque matin, des plaques de chocolat révélaient, imprimé en fleurs creuses à cinq pétales, le passage nocturne des chats... Je l'ai regrettée, la fille de mon père, et figure-toi, Minet-Chéri...

La suite de cet entretien manque à ma mémoire. La coupure est aussi brutale que si je fusse, à ce moment, devenue sourde. C'est, qu'indifférente à la Fille-de-mon-père, je laissai ma mère tirer de l'oubli les morts qu'elle aimait, et je restai rêveusement suspendue à un parfum, à une image suscités : l'odeur du chocolat en briques molles, la fleur creuse éclose sous les pattes du chat errant...

COLETTE

LE RIRE DE MOLIÈRE

Dans deux articles qui parurent ici même, et qui furent réunis ensuite en un volume, M. Bergson a donné une théorie du rire et du comique qui se rattache à l'idée générale de sa philosophie, et qui, après vingt-cinq ans, paraît aussi solide qu'au premier jour. Mais les idées de M. Bergson ne nous sont jamais présentées comme des vérités toutes faites, arrêtées une fois pour toutes; ce sont des idées en mouvement, qui nous excitent moins à adopter ces idées qu'à épuiser ce mouvement. La critique littéraire a une tendance fâcheuse à considérer les philosophes comme des intrus dans son domaine; de leur côté, les philosophes abordent parfois les problèmes de l'art et du goût avec une terrible ingénuité. Ce dernier cas n'est pas celui de M. Bergson, qui a démêlé avec une singulière finesse les replis et les nuances du comique. Et loin d'épuiser la matière, il indique à la critique la manière de l'exploiter. J'en voudrais donner un exemple à propos de Molière.

M. Bergson lui-même a pris à Molière plusieurs de ses références. Et son essai sur *le Rire et la signification du comique* aurait aussi bien pu recevoir la forme d'un essai sur Molière. Car le comique, c'est le comique de Molière, et la comédie, c'est la comédie de Molière. « Disons, écrivait Brunetière, qu'après cinquante ans écoulés bientôt, de même qu'un bon roman est celui qui se rapproche le plus du roman de Balzac, — d'*Eugénie Grandet* ou du *Ménage de Garçon* — à condition

d'être un peu mieux écrit, de même en France une bonne comédie, fût-elle de Labiche ou d'Augier, sera toujours celle qui nous rappellera le plus la comédie de Molière; et nous ne la louerons peut-être jamais mieux qu'en montrant comment, par où, par quels mérites, et au besoin par quels défauts, elle rappelle celle de Molière. » Toutes réserves faites sur le rapprochement avec le roman (M. Bourget serait aujourd'hui de l'avis de Brunetière), il est certain que Molière nous présente — après La Fontaine — l'exemple d'un genre qui s'identifie avec un de ceux qui l'ont traité et absorbé chez eux en une expression définitive. Au lieu que l'élan vital de la tragédie et du drame aboutît également sur plusieurs voies, sans qu'on puisse dire qu'Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Racine, soient allés plus loin l'un que l'autre, l'élan de la comédie ne franchit tous les obstacles qu'avec Molière, comme l'élan vital proprement dit ne les a franchis, sur notre planète du moins, qu'avec l'homme.

***

La théorie de M. Bergson, dans ses directions essentielles, tiendrait en peu de lignes. La vie a pour ennemi, pour contraire, et aussi pour pente inévitable, l'automatisme; l'énergie vitale, en se dégradant, donne du mécanisme. Or le rire fait fonction de sifflet avertisseur, de réaction, de défense, contre cet automatisme et ce mécanisme. Nous rions quand du mécanique est plaqué sur du vivant, et le rire suffit à frapper de mauvaise conscience ce mécanique, à maintenir leur primat aux puissances de création, de souplesse et de fraîcheur. Dans les sociétés animales, qui réalisent la perfection de l'automatisme instinctif, il n'y a rien qui ressemble au rire; rire est le propre de l'homme, ou plutôt des sociétés humaines. M. Bergson lui attribue ces trois caractères : il est purement humain; il ne s'adresse qu'à l'intelligence pure; il ne concerne que l'homme en société.

Comme le génie tragique provoque la terreur et la pitié et les élève au sommet de l'art, le génie comique provoque le rire et en fait une réalité esthétique. Or l'art du XVIIe siècle constituait pour le rire vrai, le comique naturel et profond,

un milieu privilégié, puisque ces trois caractères du rire sont ceux-là mêmes que toute la critique classique reconnaît aux formes littéraires nées autour de Louis XIV.

Le rire est purement humain, et l'art classique du XVIIe siècle, s'il n'est pas purement humain, tend de toutes ses forces à l'être. Le sentiment de la nature se cantonne à peu près dans La Fontaine, regardé d'un œil terne par Louis XIV et exclu des grands genres par Boileau, ou dans madame de Sévigné, qui n'écrit pas des livres pour le public, mais des lettres à sa famille. Comme au centre de la sculpture grecque et de la peinture de la Renaissance, il y a, pour principe de cette littérature, sinon l'homme et la femme nus, du moins l'homme et la femme vrais, — l'*Homo sum*. La raison d'être de ce siècle littéraire est de descendre dans la nature humaine plus profondément et de l'exposer plus lucidement qu'on ne l'a fait avant ni après lui.

Le rire ne s'adresse qu'à l'intelligence pure. Il n'y a pas, dit M. Bergson, de comique sans impossibilité. La comédie doit donner au spectateur l'illusion qu'il comprend entièrement un personnage comique, qu'il le manie comme un objet, qu'il le possède. Le mécanique, c'est ce que l'intelligence comprend, et rire du mécanique revient à une façon de le comprendre. Dès que nous sommes émus, dès que nous sympathisons, nous ne rions plus. Or aucun siècle n'a mis plus haut que le XVIIe les valeurs d'intelligence. La philosophie qu'il a produit, le cartésianisme, est à la fois un intellectualisme et un mécanisme. Ses écrivains représentatifs sont ses auteurs dramatiques et ses moralistes. Il a voulu comprendre, comprendre, d'abord et surtout, l'homme.

Enfin le rire ne concerne que l'homme en société. Et l'art du XVIIe siècle, c'est l'art de l'homme en société, comme le lyrisme du XIXe, après Rousseau et Chateaubriand, c'est l'art de l'homme individuel, isolé, révolté. Brunetière a longuement et fréquemment montré que les genres propres au XVIIe siècle peuvent s'appeler les genres communs, les genres qui exigent un public, présent en chair et en os, comme le théâtre, le sermon, l'oraison funèbre : les moralistes, comme La Rochefoucauld et La Bruyère, ont tiré leur littérature des salons, des cercles, des sociétés. Non Pascal à vrai dire

qui a écrit ses *Pensées* seul dans une chambre : mais n'a-t-il pas fallu attendre Rousseau, Chateaubriand et le siècle du lyrisme pour que les *Pensées* apparussent ce qu'elles sont aujourd'hui? Et il ne faut pas confondre les *Pensées* avec l'*Apologie*, qui eût été un vrai livre du XVII[e] siècle. L'art de la comédie, qui fait appel au rire commun, représente le genre commun par excellence.

Si nous essayons de réunir ces trois points de vue en un seul, nous pourrons dire que le XVII[e] siècle s'est efforcé de créer, de diverses manières et en divers sens, des caractères, depuis les caractères tout en force comme ceux de Corneille, — ce Michel-Ange, — jusqu'aux caractères tout en modelé et en vérité, comme ceux de La Bruyère, — ce peintre hollandais. — Or il est un art dont on a épuisé toute l'essence quand on a dit qu'il crée des caractères, c'est la comédie. « En un certain sens, écrit M. Bergson, on pourrait dire que tout *caractère* est comique, à la condition d'entendre par caractère ce qu'il y a de *tout fait* dans notre personne, ce qui est en nous à l'état de mécanisme une fois monté. » Nous vivons non en tant que nous exprimons, analytiquement et de façon prévue, notre caractère, mais en tant que notre caractère évolue, se modifie, choisit. Cet enrichissement et ce choix, la comédie les laisse absolument de côté. Le caractère qu'elle met en scène peut être, comme c'est le cas dans Molière, fortement vivant; il n'en demeure pas moins un type prévu, et que nous reconnaissons parce qu'il est tiré autour de nous (non en nous bien entendu) à des centaines d'exemplaires. La comédie, dit M. Bergson, « est le seul de tous les arts qui vise au général ». Beaucoup plus que la tragédie. Un personnage tragique est lui-même bien avant d'être une passion ou un vice, et cette passion, ce vice, ne deviennent tragiques qu'en s'incorporant à lui, en passant dans la substance même de son individu. Mais le vice comique ne s'incorpore pas aux personnages, il « jouera d'eux comme d'un instrument ou les manœuvrera comme des pantins ». Tandis que le personnage de drame existe par lui-même, le personnage de comédie existe par son vice, c'est-à-dire par son caractère. « Si je vous demande, écrit M. Bergson, d'imaginer une pièce qui s'appelle le Jaloux, vous verrez que *Sganarelle* vous viendra

à l'esprit, ou *George Dandin*, mais non pas *Othello*; *le Jaloux* ne peut être qu'un titre de comédie. » Notons d'ailleurs que lorsque Molière écrivit *le Prince Jaloux* sous forme de tragi-comédie, il connut le seul échec absolu de sa carrière dramatique. La tragédie de Vénus tout entière à sa proie attachée, c'est *Phèdre*, et Racine n'eût pu appeler sa pièce *Amoureuse*. Mais ce titre parut tout indiqué à M. de Porto-Riche quand il prit la femme en émoi d'amour comme un sujet de comédie, ou de quasi-comédie (ce n'est pas un hasard si le théâtre n'a donné ses chefs-d'œuvre qu'avec les genres tranchés, et si les genres mixtes n'ont encore ni leur *Phèdre*, ni leur *Tartuffe*).

Ainsi le rire de Molière, le comique de Molière, la comédie de Molière sont installés dans l'art du XVIIe siècle comme dans leur lit naturel. Toutes les puissances de cet art tendent à réaliser la perfection de la comédie, à se traduire par le rire, par un grand rire non élémentaire et dionysiaque comme celui de Rabelais, mais clair, cristallin, apollonien, humain. Ce n'est pas seulement parlant contre le siècle, mais parlant contre son siècle que Bossuet a proféré le *Væ videntibus!* de l'Évangile, et montré, d'un geste théâtral, après le cadavre d'Henriette d'Angleterre dans la basilique de Saint-Denis, celui de Molière entre les médecins du *Malade Imaginaire*. Peut-être n'eût-il pas osé s'attaquer, du vivant de Molière, au comédien ordinaire du roi. Mais il était naturel que le prédicateur de l'Évangile dénonçât en Molière mort ce que les puissances d'immortalité avaient déjà fait de lui : le comédien ordinaire de l'humanité.

***

On a écrit souvent sur la philosophie de Molière. S'il y a une philosophie de Molière, elle ne saurait être que celle de la comédie. S'il y a une philosophie de la comédie, elle ne saurait être que celle de Molière.

Mais avant la philosophie de la comédie, il y a une philosophie du rire et du comique. Et la raison pour laquelle M. Bergson a écrit *le Rire*, c'est sans doute qu'ayant réfléchi à ce problème, il a constaté, peut-être avec quelque sur-

prise, que la philosophie du rire se rapprochait de la sienne, et que l'homme qui rit est un bergsonien qui s'ignore. Le rire, comme le bergsonisme, est une réaction contre le mécanique et le tout fait, une prise de courant sur la spontanéité de la vie. Nous rions quand la vie devient automatique, et comme l'automatisme guette la vie à chacun de ses tournants, comme nous sommes, ainsi que le disait Leibnitz, automates dans les trois quarts de nos actions, comme la vie sociale, la vie professionnelle sont des systèmes d'automatisme, il n'y a presque rien dans l'individu ni dans la société qui ne soit comique par un certain côté. Le comique, dit M. Bergson, est plutôt raideur que laideur. « Toute raideur de caractère, de l'esprit ou même du corps, sera suspecte à la société, parce qu'elle est le signe possible d'une activité qui s'endort et aussi d'une activité qui s'isole, qui tend à s'écarter du centre commun autour duquel la société gravite, d'une excentricité enfin. » On peut tomber dans l'automatisme et s'isoler, soit comme individu, d'où le comique de la distraction, soit comme faisant partie d'un groupe, d'où le comique professionnel, celui du militaire, du bureaucrate, du médecin, du professeur.

Or Molière n'a eu d'autre philosophie que l'art de dénoncer, de rendre sensibles, l'automatisme et la raideur, et d'en faire rire. L'enfant, qui est tout spontanéité et besoin de rire, discerne de bonne heure et avec finesse l'automatisme chez ceux qui l'entourent. Une maman dont parle, je crois, James Sully, fut très humiliée lorsque, après une semonce que son petit garçon paraissait écouter attentivement et les yeux fixés sur elle, l'enfant lui dit : « C'est drôle! Quand tu parles, il n'y a que ta mâchoire d'en bas qui remue. » (Eût-elle été suffisamment consolée par cette remarque de M. Bergson : « Est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral seul est en cause? ») Mettons que ce soit là une exception. Les enfants aiment leurs parents, et s'ils rient à ce qu'ils aiment, ils ne rient pas de ce qu'ils aiment. C'est généralement l'automatisme du professeur qui fournit la plus riche matière aux observations comiques du jeune âge. Et l'automatisme propre à l'homme instruit se nomme pédantisme. Le Pédant

était, au temps de la jeunesse de Molière, une figure traditionnelle des troupes comiques, et il faisait pendant au Matamore, qui incarnait l'automatisme propre au militaire. *Le Pédant joué* (que Molière a utilisé comme on sait) a été inspiré à Cyrano par un de ses maîtres, comme *Ubu-roi* à Jarry. Or presque toutes les premières farces de Molière dont nous avons conservé les titres, ont le Pédant (le Docteur) comme personnage principal, et le Docteur est même le personnage le plus comique de *la Jalousie du Barbouillé.*

Le Pédant ou le Docteur prennent l'automatisme à l'une de ses sources les plus naturelles. Et cependant Molière, après en avoir usé si largement dans ses premières farces, y renonce presque après *le Dépit Amoureux,* ne l'introduit que comme pantin de hasard dans des farces rapides telles que *le Mariage Forcé* ou *la Comtesse d'Escarbagnas.* C'est que le Pédant traditionnel n'est qu'un personnage de collège, et, à partir du moment où Molière s'installe à Paris, il sent que sa comédie, faite pour des spectateurs hommes, doit s'attaquer à l'automatisme des sociétés d'hommes, non à l'automatisme des sociétés d'enfants (la pire farce s'adresse à l'enfant qui subsiste en l'homme). Le métier du pédant est de régenter l'enfant avec des formules apprises. Et le Pédant fait partie de l'enfance de la comédie au même titre qu'il appartient à la comédie de l'enfance. La comédie adulte fera rire de ceux qui régentent non plus les enfants, mais les hommes, la société, avec leurs formules apprises. Le médecin y prendra la place du Pédant. Le pédantisme sera ridiculisé non d'après des souvenirs de collège, mais sous des formes qu'il contracte dans la société, celles des précieuses, des femmes savantes, des poètes et des savants de salons, des quadragénaires qui se remettent sous la férule, comme M. Jourdain. Le rire, police sociale, se porte non aux places traditionnelles (ce qui serait un automatisme), mais aux points menacés.

L'École des Femmes, que l'on considère parfois comme le chef-d'œuvre de Molière, présente à l'état nu la lutte de l'automatique et du vivant, c'est-à-dire les puissances élémentaires du comique. Nous le voyons d'autant plus clairement que Molière (les scènes épisodiques de Georgette et

d'Alain mises à part) a réalisé ce tour de force de construire sa pièce avec un seul personnage comique, celui d'Arnolphe. Tout le comique des cinq actes coïncide donc avec le comique d'un caractère. Et pourquoi Arnolphe est-il comique? Est-ce parce qu'Arnolphe, âgé de quarante-deux ans, veut épouser une fillette de seize? Pas du tout. *L'École des Maris* nous présente comme naturelle et heureuse une union encore plus disproportionnée. Le ridicule d'Arnolphe consiste à avoir voulu et à vouloir encore préparer mécaniquement ce qui doit être le fruit le plus naturel, le plus spontané, le plus délicat de la vie, — l'amour. Il y a douze ans qu'il a choisi Agnès pour la rendre idiote autant qu'il se peut, la former aux soins de son ménage et à l'honneur de sa couche. Il s'y est pris par la force, la contrainte, le mécanique, — et il continue. Comme le docteur dispute selon les principes du syllogisme, comme le médecin guérit ou tue selon les règles, Arnolphe veut se faire aimer avec de l'autorité, des procédés, des maximes. Et plus il plaque du mécanique sur la vie, plus la vie, par ses seules forces, fait tomber ce mécanisme, le rend inutile et ridicule. Nous savons que, s'il se mariait, les précautions qu'il prend depuis douze ans pour éloigner l'infortune conjugale n'aboutiraient qu'à rendre plus assuré et plus opulent l'ombrage de son front. Tout le rythme de la pièce tient en ceci : un homme qui comprime la vie, et la vie qui, à chaque fois qu'il pèse sur elle, le repousse, le jette à terre et le bafoue. Bien qu'il soit mis par Horace lui-même au courant de toutes les ruses des deux amoureux, chacune des précautions qu'il prend tourne contre lui, comme ses douze ans de précautions ont fait tourner contre lui toute la nature d'Agnès. De sorte que l'action comique n'est que la projection dynamique d'un caractère comique. Qu'est-ce à dire, sinon que tout le comique du caractère d'Arnolphe et toute l'action de *l'École des Femmes* expriment le thème que M. Bergson appelle le diable à ressort? Mais ce serait un exemple inverse de ceux qu'il donne. Dans ceux-ci (*Le pauvre homme? Qu'allait-il faire dans cette galère?* Le Docteur du *Mariage Forcé*) le personnage comique figure un ressort sur lequel on appuie, et qui, en se détendant, en revenant à son idée fixe, fait rire. Ici au contraire le personnage comique fait rire en appuyant

mécaniquement sur une réalité vivante qui, retrouvant son équilibre et sa nature, lui heurte et lui meurtrit le nez.

Les valeurs comiques de *Tartuffe* sont inverses de celles de *l'École des Femmes*. Ici, le personnage central n'est pas comique. M. Bergson nous dit bien, et très finement : « Il est si bien entré dans son rôle d'hypocrite qu'il le joue, pour ainsi dire, sincèrement. C'est par là, et par là seulement, qu'il pourra devenir comique. » Et je crois d'ailleurs que Coquelin l'avait compris ainsi. Tartuffe n'est pas l'imposteur, c'est le cagot, ou, mieux, le cafard. Ce que Molière (pour des raisons de prudence) donne pour un masque est bien une figure. J'accepterais ces lignes de M. Bergson à condition de changer le *pourra* en *pourrait*. Car enfin, à aucun moment de la pièce (sauf un seul, auquel je vais venir, et l'exception confirmera la règle) Tartuffe n'est comique. On conçoit fort bien un Tartuffe comique, et (Molière y a peut-être d'abord songé) comique de la manière que dit M. Bergson. Alors c'était une autre pièce. La plan de Molière veut que d'un bout à l'autre Tartuffe reste odieux : mais d'autre part *Tartuffe* est une comédie, il a pour sujet la mécanisation de l'homme et le grotesque humain, et l'on sait quel art prodigieux Molière a employé à maintenir sur le plan comique un sujet qui ne l'est pas. L'homme comique sera Orgon, et nous pourrons considérer *Tartuffe* comme le type de la pièce conçue sur le deuxième thème bergsonien : le thème du pantin à ficelles. Le pantin à ficelles, c'est Orgon, les doigts qui le font mouvoir c'est Tartuffe. Toute la tirade

> Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre!...

et la scène où Orgon chasse son fils nous en donnent la sensation physique, nous font éprouver dans nos membres même le jeu de ficelles qui réunit au corps de la dupe la main du scélérat. On trouverait un exemple non certes plus important, mais encore plus caractéristique, dans la scène de *l'Avare* entre Harpagon et Frosine. Harpagon est le pantin, Frosine la main. Mais la ficelle ne peut faire marcher que la moitié du pantin. Quand Frosine lui laisse espérer l'amour de Marianne, il prend son air gai, il « marche ». Quand Fro-

sine lui demande de l'argent, il prend son air sérieux, il ne « marche pas ».

J'ai dit que Tartuffe, au théâtre, ne faisait rire qu'une fois, et d'une explosion générale : c'est quand il est démasqué par Orgon. Sarcey écrit qu'il a vu jouer Tartuffe des centaines de fois, et que l'effet, sur tous les publics, est toujours prodigieux. A ce vers :

Ah! ah! l'homme de bien! vous m'en vouliez donner?

« un rire s'élève de tous les coins de la salle : un rire de vengeance, si vous voulez, un rire amer, un rire violent, peu importe! » Et ces épithètes indiquent que pour Sarcey ce n'est pas le rire ordinaire. On ne rit pas seulement du mot d'Orgon, qui est en effet comique, et qui apporte, comme un fleuve à la mer, son tribut à l'insondable bêtise du personnage. On rit bien de Tartuffe, — non de ce qu'il dit, puisqu'il ne dit rien, mais de cela même qu'il ne peut plus rien dire. Au fond c'est le rire qui vous prend devant une personne qui tombe. Un enfant qui tombe ne fait rire personne. Un grave magistrat qui s'étalera par terre en suivant un cortège officiel fera rire toute une ville, parce que ce qui tombe avec lui c'est le prestige social, le masque public, qui en impose à toute cette ville, à toute une nation. Cette fiction de vie sociale, qui, brisée un moment, devient tout à coup du mécanique et du physique, cela fait rire. Dans *Tartuffe*, ce qui tombe tout à coup, ce qui se brise d'une façon retentissante avec les éclats même du rire, c'est le masque de Tartuffe, ce masque qui n'en est pas un pour les psychologues, mais qui en est un pour le public (et cela légitime après tout le titre de *l'Imposteur*). Le comique n'est pas dans le caractère de Tartuffe, pas plus que dans celui du magistrat qui s'aplatit, mais bien dans l'accident qui leur arrive. Vous me direz que si nous avions pour l'un ou pour l'autre de l'amour, de la vénération, nous ne ririons pas (la fille de Triboulet ne rit pas de son père) et que par conséquent le caractère social de l'un, le caractère individuel de l'autre, entrent pour quelque chose dans notre rire. D'accord. Nous rions quand Tartuffe tire la ficelle à laquelle répond Orgon, et nous rions encore quand la ficelle casse dans ses mains.

Au troisième thème comique que dégage M. Bergson, celui de la boule de neige, il semble au premier abord que rien ne réponde dans Molière. M. Bergson n'en donne pour exemple que les péripéties accumulées par le hasard dans le vaudeville ordinaire. En réalité il s'agit du type de vaudeville dont la formule a été fournie à la deuxième moitié du XIXe siècle par *le Chapeau de paille d'Italie*, et dont la vogue ne paraît pas encore épuisée. N'est-ce pas cependant à ce thème qu'on peut rattacher *l'Étourdi*? Le fait que la pièce est empruntée à un original italien, d'ailleurs fortement modifié, n'importe pas : Molière a choisi, traité, animé le sujet. *L'Étourdi* est un enlèvement différé par des circonstances qui font boule de neige, comme *le Chapeau* est une noce dont le terme est différé par un enchaînement analogue. Mais la boule de neige, qui soumet les caractères aux circonstances, n'est que le plus bas degré du comique, et Molière, dès *les Précieuses Ridicules*, retournera définitivement cette formule, en soumettant les circonstances aux caractères. Déjà dans *l'Étourdi*, l'intérêt était non seulement dans la boule de neige, mais dans l'entrain et le génie de Mascarille, crevant tous les obstacles comme un écuyer de cirque des cercles de papier.

Si le plus bas degré du comique est représenté par une comédie où il n'y a que des circonstances sans caractères, le plus haut degré serait peut-être atteint par une comédie où il n'y aurait que des caractères sans circonstances. Et tel est précisément le cas du *Misanthrope*. D'autre part, selon la définition bergsonienne, ce qui fait le comique d'un caractère, c'est la raideur. Il était dès lors naturel que Molière considérât cette raideur à l'état pur, l'isolât en un caractère, qui est précisément celui d'Alceste. Le rire provoqué par la raideur vient de ce que la raideur est suspecte à la société, de ce que la société exige au contraire de l'individu une souplesse constamment entretenue et disponible. A la raideur devait donc s'opposer, dans la comédie même, la vie de société, et la comédie de la raideur devait s'identifier avec la mise en scène de la vie de société. Le ridicule, dans Alceste, ne porte nullement, comme l'a dit lourdement Rousseau, sur la vertu, mais sur la raideur. Si Molière avait donné un vice ou un

travers à Alceste, le ridicule eût porté sur ce vice ou ce travers. Et, comme il ne lui en a pas donné, le ridicule ne porte que sur la raideur, c'est-à-dire sur l'essence du comique. Cette pointe extrême et logique du comique ressemble à ce que devient chez Corneille la pointe extrême et logique du tragique : le tragique est à base de volonté comme le comique est à base de raideur; et la formule dramatique de Corneille produit dans *Pompée* ou *Rodogune* la volonté pour la volonté, comme celle de Molière devient dans *le Misanthrope* la raideur pour la raideur. Il serait intéressant (mais il y faudrait trop de juges) de rechercher pourquoi la comédie réussit pleinement là où la tragédie échoue à moitié.

Alceste fait rire par la seule raideur de son caractère. Cette raideur est mise en valeur d'abord par les agitations et les grimaces de trois pantins à ficelle, Oronte, Acaste, Clitandre, — deuxième figure comique —; ensuite par un Tartuffe femelle entre les mains duquel la ficelle casse deux fois, Arsinoé (la première fois sur la souplesse de Célimène, la seconde fois sur la raideur d'Alceste), troisième figure comique —; enfin par cette souplesse de Célimène, qui n'est pas un personnage comique, mais qui est un personnage vivant. Nous pouvons ne pas aimer Célimène, mais nous l'admirons toujours un peu, et nous n'en rions jamais. Si elle nous fait rire, c'est, comme Molière lui-même, et comme Rivarol, par son esprit. Même lorsque après avoir arrangé comme on sait Arsinoé, devant les marquis, elle l'accueille avec des démonstrations d'amitié, nous rions d'Arsinoé plus que de Célimène, et le

> Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine!

suffit pour que Célimène soit de moitié dans notre rire, et le gouverne. Ce rire de joie qui secoue la salle quand Tartuffe est démasqué, vous ne l'entendrez pas quand, dans la scène des billets, Célimène est pareillement découverte. Or si nous rions, c'est d'Alceste et des marquis envers lesquels tromperie était justice. Eux partis, on ne rit ni d'Alceste ni de Célimène, et la scène n'a plus rien de comique, elle est simplement humaine.

Le Misanthrope occupe dans la comédie une place à part.

On pourrait l'appeler la comédie de la comédie. Dans ce milieu de conscience claire, paraissent être contredites les lois ordinaires du comique, qui implique chez les personnages une certaine inconscience. « Le comique, dit M. Bergson, est inconscient. Comme s'il usait à rebours de l'anneau de Gygès, il se rend invisible à lui-même en devenant visible pour tout le monde. Un personnage de tragédie ne changera rien à sa conduite parce qu'il saura comment nous la jugeons; il pourra persévérer, même avec la pleine conscience de ce qu'il est, même avec le sentiment très net de l'horreur qu'il nous inspire. Mais un défaut ridicule, dès qu'il se sent ridicule, cherche à se modifier, au moins extérieurement. » Pourrait-on le dire d'Alceste? Alceste est peut-être le seul personnage comique qui ne craigne pas le ridicule, qui l'exige au contraire et qui y trouve son élément naturel.

Tous les hommes me sont à ce point odieux
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Il paraît donc invulnérable, intérieurement, au ridicule. Et cependant, puisque c'est un personnage comique, il faut bien qu'il ait un talon d'Achille, un travers dont il ne saurait accepter de prendre conscience sans le démentir ou s'en corriger. Et ce point vulnérable, il ne faut rien moins, pour le trouver, que la finesse de Célimène. Les derniers vers du portrait qu'elle trace d'Alceste nous le font connaître :

Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

Alceste pourra accepter toutes les conséquences de sa raideur et de sa misanthropie, sauf celle-là. Le voilà pire que Philinte. Philinte se contente, par « philanthropie », de cacher ses vrais sentiments, de leur en substituer d'autres. Alceste, par misanthropie, par manie de la sincérité, les combat. Pour rendre Alceste ridicule, Célimène le fait paraître dans cette fausseté même qu'il vient de reprocher aux autres. Elle met en lumière, chez lui, le contradicteur. Et le contradicteur est franchement ridicule, d'un ridicule bien classé. Il rentre dans le genre du pantin à ficelles. Il suffit de prendre devant lui une attitude ou d'exprimer une opinion, pour

qu'il se transporte automatiquement vers l'attitude ou l'opinion contraire. Alceste n'est peut-être pas cela, mais Célimène veut qu'il soit cela pour être ridicule à son tour, lui qui vient de ridiculiser autrui. Car, devant la raideur, Célimène représente l'esprit social qui la dénonce. Et Alceste lui-même rend hommage à son succès :

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire.

Célimène a d'ailleurs une bonne raison de ne pas être ridicule : elle a vingt ans. Il est vrai qu'Alceste n'en a peut-être pas beaucoup plus (nous avons aujourd'hui besoin d'un effort de réflexion pour l'admettre, et au théâtre son rôle, comme celui de Célimène, s'est fixé vers la quarantaine) et que les deux marquis les ont à peine. La jeunesse, dans Molière comme dans le XVII[e] siècle, n'est presque jamais ridicule, et les jeunes filles jamais : il n'y a pas de Thomas Diafoirus femelle (il est vrai que les auteurs dramatiques et les romanciers se sont rattrapés depuis). C'est que la jeunesse n'est pas l'âge de la raideur, et surtout qu'elle ne l'était pas au XVII[e] siècle, où l'éducation mondaine était plus rapide, et où l'âge ingrat se prolongeait moins qu'aujourd'hui. En tout cas les raideurs et les travers de la comédie ont besoin de caractères fixés, invétérés, ankylosés. Les vrais personnages de comédie seront les vieillards, ou tout au moins des personnages déjà pourvus de fils et de filles à marier. Le mariage de ces fils et de ces filles sera (*le Misanthrope* mis à part) le sujet presque obligatoire de la comédie. L'attitude insolente du *Fils Naturel* devant son père, dans la pièce de Dumas fils, ayant révolté le public, Sarcey se demande pourquoi le même public accepte si bien les pères ridicules et bafoués de Molière. Cela tient, répond-il, au respect traditionnel qu'on a pour Molière. Mais pourquoi les acceptait-on déjà au XVII[e] siècle? Sarcey en donne ces deux raisons que l'autorité paternelle était bien assise, les pouvoirs les moins discutés étant les plus tolérants, — et que le public de Molière étant un public lettré qui se rappelait l'antiquité, respectait la tradition de Plaute comme nous respectons celle de Molière. Les deux raisons me paraissent médiocres. Il n'est pas vrai que les pouvoirs les moins discutés sont les plus tolérants : s'ils ne

sont pas discutés c'est qu'ils ne tolèrent pas de l'être, et ils ne le tolèrent que lorsqu'ils ne peuvent plus l'empêcher. Et à supposer que la seconde raison fût valable pour le XVIIe siècle, le serait-elle pour le temps de Plaute, dont le public ignorait les modèles grecs, et considérait l'autorité paternelle comme une magistrature sacrée? La vraie cause paraît être (et Sarcey, homme de théâtre, aurait dû le voir) dans les exigences mêmes du genre comique. Le rire et le sens du comique font partie d'une police inconsciente de la société qui cherche à éliminer du corps social la raideur de l'automatisme. Or la raideur et l'automatisme sont l'apanage inévitable de la vieillesse et de l'âge qui la précède immédiatement. L'homme alors vit sur ses habitudes acquises et sur son caractère formé. Il est donc une proie toute désignée pour le rire, et le terme vieillard de comédie s'entend fort bien. Le cadre naturel de la comédie, de Ménandre à Molière, c'est une famille où la vie jeune et souple triomphe de la vie mécanisée. Cette dérision à l'égard des vieillards, localisée dans la comédie, peut fort bien coexister, à Rome et en France, avec le respect ordinaire de la vieillesse : ils ne mettent pas en jeu le même appareil social, pas plus que le châtiment des enfants et l'amour des enfants ne mettent en jeu le même appareil moral. Reste la question de savoir pourquoi le public n'a pas accepté l'outrage au père dans *le Fils Naturel*. Tout simplement parce que *le Fils Naturel* n'est pas une comédie, mais un drame bourgeois, qui comporte des lois dramatiques très différentes. Le public du XVIIe siècle n'eût pas davantage accepté cela dans une tragédie. Le père du *Fils Naturel* peut être odieux, il n'est pas ridicule, et comme le public ne rit pas de lui, comme son fils non plus ne rit pas de lui, mais l'insulte, nous n'avons plus du tout affaire aux lois ordinaires du rire et du comique.

Car le comique de Molière, de lui-même, ne tourne jamais au drame. Mais il dépend de nous d'en tirer, si nous voulons, du drame. Le vers célèbre d'Alfred de Musset serait plus vrai s'il disait non qu'on devrait pleurer de cette gaîté, mais qu'on en pourrait pleurer. La foule qui rit aux pièces de Molière le comprend pleinement, sainement, et comme il a voulu être compris. Celui que *l'École des Femmes* et *le Tar-*

tuffe induisent à des réflexions tristes sur la nature humaine, ajoute à Molière une philosophie qu'il n'a pas cherchée, mais qui ne le dénature pas, et que son œuvre accepte et supporte. Quand on représenta *Boubouroche*, Courteline voulait qu'on jouât une partie du second acte en drame, et Antoine lui dit ce vrai mot d'homme de théâtre : « Il faut tout jouer en farce; s'il y a du drame, il sortira tout seul. » Ainsi, du rire de Molière, le sérieux, le drame sortent tout seul, sortent d'autant mieux que tout est poussé vers la gaîté et la farce. C'est que le vrai rire comique est un flux qui a pour reflux la réflexion sur le rire, réflexion qui ne fait plus rire.

***

Les fines analyses que M. Bergson a données du rire et du comique nous ont servi à reconnaître les sources du rire et les directions du comique moliéresques. Mais Molière n'est pas seulement un homme qui fait rire et un inventeur de comique : c'est un créateur de ces êtres organisés, complets, vivants, que sont ses comédies. Et si le rire et le comique ont leurs lois, la comédie aussi a les siennes, des lois nouvelles, originales, qui ne peuvent se déduire de celles du rire et du comique, et qui exigent qu'on pose à leur sujet d'autres problèmes, qu'on emploie une autre méthode, plus littéraire que psychologique.

M. Bergson lui-même nous fournira un exemple intéressant de ce besoin où nous sommes de nous adapter ici à un problème nouveau. Il remarque avec raison que rien n'est plus naturellement comique que la distraction, isolement individuel que le rire social corrige ; « avec la distraction, on n'est peut-être pas à la source même du comique, mais on est sûrement dans un certain courant de faits et d'idées qui vient tout droit de la source ». Mais il ajoute, ou plutôt il conclut que le distrait « a tenté généralement la verve des auteurs comiques ». Or l'expérience nous montre qu'il n'en est rien. Il n'y a pas un seul distrait professionnel chez Molière, bien qu'on trouve une jolie scène de distraction dans *l'École des Femmes*. Il n'existe au théâtre qu'une seule comédie qui roule sur la distraction. C'est *le Distrait*, de

Regnard. Et *le Distrait* est la plus médiocre comédie de Regnard, la seule qui ait absolument disparu, et depuis longtemps, du répertoire. Aucun public ne la supporterait. M. Bergson nous cite comme un bon exemple de comique un philosophe aux théories duquel on objectait l'expérience, et qui répondit : L'expérience a tort. Or l'expérience nous montre, dans la distraction, du comique incontestable qui n'est jamais devenu comédie. Il est peu probable qu'elle ait tort, peu probable que les auteurs dramatiques qui se sont méfiés de ce sujet aient eu tort. M. Bergson nous a trop bien appris à ne pas conclure de la solution d'un problème particulier à la solution d'un autre problème particulier, pour que nous négligions cette occasion de distinguer, fût-ce contre lui, le problème du comique et celui de la comédie.

Quand Regnard écrivit *le Distrait*, le théâtre comique était sous l'influence des *Caractères* de La Bruyère. Déjà les *Caractères* de Théophraste étaient probablement en recueil d'exemples à l'usage de la comédie attique, et il y aurait tout un livre à écrire sur l'imitation de La Bruyère par la comédie postérieure à Molière. Influence peut-être fâcheuse : La Bruyère c'est, artistiquement, l'anti-Molière, comme Fénelon c'est, moralement, l'anti-Bossuet. Or le Ménalque de La Bruyère, morceau de bravoure dans son livre, sautait trop aux yeux pour qu'on n'essayât pas bien vite de le mettre au théâtre. Regnard s'y essaya, échoua, et on ne recommença plus.

Déjà, en lisant le portrait de Ménalque, nous sommes frappés de ceci : que chacun des traits rapportés est comique, et que l'ensemble du portrait l'est fort peu. Ménalque nous paraît un personnage mécanique créé pour supporter tous ces traits de distraction, laborieusement colligés, et dont l'accumulation est invraisemblable. Ce qui manque absolument à ce portrait c'est le mouvement, et par conséquent la vie. Ce portrait, si artificiellement construit, paraît égaré dans le livre de La Bruyère comme il est perpétuellement égaré dans le monde. C'est que le distrait n'est pas un caractère, mais le contraire d'un caractère, et à plus forte raison d'un caractère comique. Un distrait c'est une série d'actes de distraction, avec lesquels on ne peut ni remplir cinq actes,

ni créer un mouvement continu et croissant. « Avec toutes vos interruptions, disait le président de la Chambre à je ne sais quel braillard, vous feriez un très beau discours. » Voire! Pas plus qu'on ne fait une comédie avec des actions comiques.

Une comédie c'est un mouvement, je ne dis pas nécessairement une action. Il n'y a guère d'action dans *le Misanthrope*, et pourtant il y a comédie parce qu'il y a mouvement; le mouvement furieux d'Alceste lâché dans un salon, dans le monde, et qui, du premier vers, mimé par le mouvement du corps autant que dit par la voix, jusqu'au dernier, celui de la fuite vers un endroit écarté, anime et entraîne tout. Toutes les pièces de Molière sont en mouvement physique, aussi bien réglé sur le corps humain que la période antique sur les poumons de l'orateur, et c'est pourquoi nous le voyons si à son aise dans la comédie-ballet. Il y a du ballet, du mouvement puissant, réglé, comique, jusque dans *le Misanthrope* et dans *le Tartuffe.* Got disait à Sarcey, des scènes de Molière, « qu'il n'y avait rien de si facile que de mettre de la musique dessous; le moment des modulations est indiqué, et la progression constante de la phrase musicale est suivie avec un art prodigieux jusqu'à l'explosion finale de la masse de l'orchestre ». Ce que Got dit de chaque scène, on peut le dire, mieux encore, de chaque pièce.

On a parlé beaucoup des trois unités, mais il en est une dont on n'a rien dit, sans doute parce qu'elle va de soi, dans la tragédie aussi bien que dans la comédie : c'est l'unité de mouvement. Une comédie sur le distrait, faite de cette série de petits mouvements tourbillonnaires que sont les distractions, manquerait de cette unité, et c'est pourquoi elle est impraticable. Les pièces qui sont toutes en « mots » laborieusement amenés et qui manquent de mouvement général fatiguent vite le spectateur. « Est comique, dit M. Bergson, tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est seul en cause. » C'est exact. Mais il ajoute que le poète tragique a soin d'éviter tout ce qui pourrait rappeler la matérialité de ses héros : ils ne boivent pas, ne mangent pas, ne se chauffent pas, même ne s'assoient pas. Soit. Mais les personnages comiques guère plus, et

la vraie raison est-elle bien celle-là? Si les trois quarts au moins d'une pièce tragique ou comique sont joués debout, si les personnages marchent, passent, s'arrêtent momentanément sur la scène, c'est qu'ils figurent le mouvement tragique ou comique, qu'ils sont autant de mobiles animés par la *vis comica* ou l'*aura tragica*. Qu'il s'agisse de *Tartuffe* ou du *Misanthrope*, de *Cinna* ou de *Britannicus*, on s'assied au milieu de la pièce, dans une scène d'arrêt, d'explication ou de conversation. Mais il est absolument de règle qu'une tragédie ou une comédie ne commencent ni ne finissent jamais sur une scène assise; parce qu'elles doivent commencer sur du mouvement et finir sur du mouvement. Prenez les tragédies de Corneille et de Racine et les comédies de Molière. Deux fois sur trois, au moins, l'un des six derniers vers commence par le mot *allons!* ou bien contient un terme de mouvement analogue. Si la première scène du *Tartuffe* est le chef-d'œuvre de l'exposition comique, comme l'exposition de *Bajazet* est le chef-d'œuvre de l'exposition tragique, cela tient à ce que l'une et l'autre sont conçues sur un thème de mouvement, celle de *Tartuffe* sur la marche endiablée de madame Pernelle, la seconde sur l'arrivée d'Osmin. Une tragédie ou une comédie finissent sur *Allons!* comme la messe sur *Ite missa est*. Voyant madame Sarah Bernhardt mutiler la fin de *Phèdre*, supprimer le *Allons!* de Thésée pour avoir l'avantage de terminer la pièce sur les vers qu'elle-même prononçait en mourant, cette sardoufication de Racine me donnait autrefois à peu près la sensation des feuilles de vigne qui corrigent les antiques au Musée du Vatican.

Le mouvement est, si possible, encore plus essentiel à la comédie qu'à la tragédie. Il y aurait une manière originale et féconde de refaire toute la critique dramatique : ce serait de découvrir et de formuler le schème moteur de chaque pièce, un schème moteur qui, à la limite, s'exprimerait peut-être soit par une formule algébrique, soit par une phrase musicale. Mais au-dessus des schèmes moteurs de chaque comédie, on pourrait formuler un schème moteur général de la comédie. M. Legrand a donné à un livre érudit et bien fait sur la comédie nouvelle à Athènes, le titre *Daos*. Daos, le Davus latin, c'est l'esclave habile, le *servus callidus* qui

mène la pièce, et qui se retrouve dans la comédie italienne, dans Molière, jusqu'à ce qu'il arrive avec Figaro à l'apothéose où il disparaîtra. Comment se fait-il donc qu'à Athènes, à Rome, en France, dans les trois littératures classiques, la comédie ait tourné autour de ce type? La tradition ne se serait pas établie s'il n'y avait eu une raison profonde. Tout simplement le *servus callidus* est le délégué au mouvement. Ce n'est pas le personnage comique, sauf quand il reçoit des coups. Il fait rire de ses dupes beaucoup plus que de lui. Mais il est mieux que le personnage comique. Il est la comédie elle-même. La comédie française classique commence et finit sur ce thème, avec *l'Étourdi* et avec *Figaro*. Or qu'est-ce que *l'Étourdi?* C'est Mascarille en mouvement. Et qu'est-ce que *le Mariage?* C'est Figaro en mouvement. *l'Étourdi* a été écrit à Lyon peut-être dans les plus joyeuses années de Molière, celles dont d'Assoucy nous a laissé un gai crayon. Rien d'étonnant que Molière y ait omis le lyrisme pour du mouvement comique. *Vivat Mascarillus fourbum imperator!* Mais *imperator* de comédie, et qui ne veut que la comédie, et qui ne vit que pour elle. Quant à Figaro, la fin de son mouvement est de sauter de la comédie dans la vie politique, de faire la Révolution, et d'enterrer, avec l'héritage de Philémon et de Ménandre, deux mille ans de théâtre.

Mais si les farces de Molière sont menées volontiers par le Daos comique (Scapin, Mascarille, Sbrigani) il ne saurait en être de même des grandes comédies. Il faut qu'elles soient menées non du dehors par un maître fourbe, mais du dedans par les vices et les travers humains. Et cependant la figure extérieure du mouvement comique reste la même. Ce n'est plus le serviteur, c'est la servante. Ces servantes, invention originale de Molière, les Dorine, les Nicole, les Toinette, à quoi servent-elles dans l'action proprement dite? A rien. Elles ne servent qu'à mettre du mouvement, à incarner la force comique. Et c'est pourquoi elles sont, avec ce mouvement, l'âme de la comédie. Enlevez de *Tartuffe*, Dorine, madame Pernelle, monsieur Loyal. Il vous reste tous les caractères et toute l'intrigue, vous n'avez en apparence supprimé que des hors-d'œuvre, des entr'actes. En réalité, vous avez supprimé, avec le mouvement de la comédie, la comédie

même, vous lui avez coupé bras et jambes, il ne vous reste et il n'en reste qu'un drame.

Voyez ce miracle de mouvement qu'est la scène de monsieur Loyal succédant à celle de l'incrédulité de madame Pernelle. Monsieur Loyal ne bouge guère, mais sa froide impudence excite les bras à frapper comme le violon exciterait les jambes à danser. On ne donne pas de coups de bâton dans la haute comédie, et Boileau (aussi agélaste en ces matières que notre distingué confrère du *Temps*) ne voudrait même pas qu'on en donnât dans les *Fourberies de Scapin*. Mais voyez-les, ces coups de bâton, frémissants et peints sur la scène (comme la possession physique dans tels vers de *Phèdre*) mieux que s'ils étaient reçus en chair et en os. D'abord le poing d'Orgon

> Du meilleur de mon cœur je donnerais sur l'heure
> Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
> Et pouvoir à loisir sur ce mufle asséner
> Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

Puis les fourmis qui se communiquent au bras de Damis :

> A cette audace étrange
> J'ai peine à me tenir, et la main me démange!

Mais Dorine, qui représente l'âme de la comédie, tient à ce que les formes traditionnelles soient observées, à ce que tout se passe sous le bois classique :

> Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
> Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton!

La comédie étant un art de mouvement, Molière n'est le maître de la comédie que parce qu'il est le maître du mouvement comique. La comédie c'est le comique plus que le mouvement organisateur, et quand ce mouvement organisateur est puissamment et pleinement présent, le comique lui-même passe au second plan. Il peut n'y avoir dans une comédie de Molière qu'un seul personnage comique : c'est le cas de *l'École des Femmes*, et jamais tous les personnages d'une de ses pièces ne le sont. Il peut y avoir, en même temps que des situations comiques, des situations tragiques : c'est le cas du *Tartuffe*. Mais, si les caractères et les situations ne sont pas nécessairement comiques, le mouvement est toujours un

mouvement comique : condition nécessaire et suffisante d'une comédie.

Analyser ce mouvement comique, coïncider avec l'élan créateur de la comédie, demanderait de longs développements. J'ai voulu montrer seulement, à propos de Molière, que cet élan créateur pose des problèmes originaux qui dépassent le problème du comique et ne sauraient y être ramenés. Si j'écrivais une *Philosophie de Molière*, elle serait plus proche de Sarcey que de Brunetière. Elle porterait sur la manière dont Molière a vécu son art, sur les habitudes qui ont peu à peu fait coïncider son génie avec le génie même de la comédie. Son cas est sans doute analogue à ceux de Shakespeare et de Corneille. Savoir parler une langue c'est savoir penser en cette langue. Ces hommes n'ont parlé ainsi théâtre que parce qu'ils pensaient théâtre. Mais leur pensée qui est une pensée de théâtre, la critique la considère comme si elle se produisait à la ville. Et les conditions mêmes de la critique font qu'on ne parviendra sans doute jamais à dissiper complètement ce malentendu. Je crois qu'une philosophie comme celle de M. Bergson, une analyse du mouvement, peuvent nous y aider.

ALBERT THIBAUDET

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES[1]

20 *décembre* 1915. — Trois fumeurs de kif rêvent au coin de la place, devant l'échoppe du kaouadji[2].

Le jour s'achève, triste et sombre, quelques feuilles d'un vert flétri jonchent le sol. Elles ne savent pas mourir en beauté. L'automne est une apothéose pour notre vieux monde, le suprême éclat des choses finissantes, plus exquises d'être à l'agonie. L'Afrique ne connaît que l'ivresse ardente du soleil; dès qu'il disparaît, elle s'abandonne, lamentable.

Mais les fumeurs échappent à la mélancolie des saisons : un chardonneret chante au-dessus de leurs têtes, dans une cage suspendue à l'auvent de la boutique; un pot de basilic, placé devant leurs yeux, arrondit sa boule verte et le kif s'évapore lentement, fumée bleuâtre, au bout des longues pipes ciselées et peintes.

Ils ont ainsi toutes les chansons, toute la verdure et tout le soleil...

Ce sont deux jeunes hommes et un vieillard. Leurs yeux vagues larmoient, perdus dans le mystère d'une extase; ils ne bougent pas, respirent à peine. Leurs visages doux et béats s'alanguissent en une même torpeur voluptueuse.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1922.
2. Vendeur de café.

Le vieillard murmure des paroles sans lien, d'une étrange voix chantante et suave :

— Viens Lella!...

... ô ma gazelle!

... mon petit œil!

... mon petit foie!

... Viens, ô ma dame! ma cherifa!...

... Viens!

Le jour s'éteint.

Les fumeurs de kif continuent à contempler le vide.

Mollement un mûrier trempe ses branches dans la nuit, et les feuilles tombent silencieuses, comme à la surface d'un étang.

10 *janvier* 1916. — Ma voisine de terrasse, — la farouche, l'inquiète, la chevrette noire et soupçonneuse, — ne s'enfuit plus à mon approche. Lella Meryem dut lui faire savoir que je serais une alliée.

Parce que les tourments sont trop lourds à supporter dans l'isolement, parce que sa mère et les autres femmes du logis la trahiront pour quelques réaux, c'est à moi, l'étrangère, la Nazaréenne, que Lella Oum Keltoum découvre sa détresse... Un soir, elle osa m'appeler, et depuis lors, au moghreb, comme toutes les Marocaines et tous les oiseaux babillards, perchée sur le mur qui sépare nos terrasses, elle bavarde inlassablement.

Mais, à mesure que le crépuscule assombrit le monde, Lella Oum Keltoum sent épaissir les ténèbres de son cœur et noircir la fatalité.

Étrange enfant, mauvaise, irascible, sans beauté ni grâce, et cependant attachante en sa révolte désespérée. Elle lutte, elle se cabre, elle brave sa mère, son tuteur, les notaires et le cadi, tous vendus au chérif pour la livrer comme une proie. Elle crie sous les coups, a des ruses puériles, répond à la violence par de fausses promesses, mais jamais ses lèvres ne prononcent l'acceptation solennelle qu'imposa la prudence du père. L'entêtement de cette fillette l'emporte sur le superbe Moulay Hassan et déjoue ses profonds desseins.

Lella Oum Keltoum exècre sa mère, ses négresses et les

parentes de son entourage. Elle les maudit, par derrière, d'effroyables malédictions.

— Puissent les punaises rouges te dévorer tout entière!

— Puisse ta langue enfler dans ta bouche et t'étouffer!

— Puisse ton ventre se couvrir de lèpre!

— La cécité dans tes yeux, s'il plaît à Dieu!

Elle affirme son autorité sur les esclaves comme une enfant rageuse, leur jette ses babouches au visage, les humilie et les frappe haineusement.

Lella Oum Keltoum éprouve une joie mauvaise en me contant les tourments qu'elle leur inflige. Ses yeux de chatte, vifs et perçants, luisent de cruauté...

Chaque jour cependant approche le terme de son malheur... Qui saurait modifier les arrêts d'Allah?

— Pourquoi, — lui dis-je, — refuses-tu d'épouser Moulay Hassan? Il est riche, noble et grand parmi les grands!... Combien de vergers, de terres et de belles demeures il possède! Il te donnerait beaucoup de présents.

— Il est vieux, — réplique-t-elle d'une voix irritée, — il a trois femmes, et moi je veux mon cousin Moulay El Fadil...

— Quoi, ce jouvenceau qui étudie à la mosquée?

— Oui, sa barbe est encore toute petite... nous avons joué ensemble quand nous étions enfants. C'est lui que je préfère.

— Sais-tu seulement s'il te veut pour épouse?

— Par Allah, qui donc refuserait mes biens? — riposte la fillette en se rengorgeant. — Mais Moulay Hassan est puissant et le fils de mon oncle a peur... Moi, je ne crains personne, — ajoute-t-elle avec un rire acide.

Sa brusque expansion s'arrête, son regard s'éteint... et j'aperçois sa mère, la grosse négresse mielleuse qui s'approche, tout épanouie d'affabilité. Ses hanches trop lourdes la font osciller de droite et de gauche, tel un kemkoum[1] de hammam. Elle exhale un parfum de roses et d'huile rance.

Nous échangeons d'innombrables politesses et nos sourires les plus suaves.

1. Cruche ventrue en cuivre dont le fond est arrondi et qui ne peut se tenir sans branler.

— Puisses-tu, — ajoute enfin Marzaka la négresse, — raisonner un peu cette folle! Je n'ignore pas ton entendement et les gens louent ta prudence.

— Il ne saurait y avoir meilleurs conseils que ceux d'une mère, — répondis-je, afin de ne point éveiller sa méfiance. — Les jeunes ont tout avantage à consulter leurs devanciers.

Je craignis, un instant, de m'attirer, par ces paroles, la rancune de Lella Oum Keltoum. Mais, habituée aux ruses, elle sut deviner la mienne, car elle insista pour que je vinsse le lendemain, sur l'invitation que m'en faisait la négresse.

Bien que nos demeures soient mitoyennes, il me fallut faire un long détour afin d'arriver chez mes voisines. Leur porte se terre au fond d'une impasse, à laquelle on n'accède que par un dédale de ruelles sombres et ruinées.

Le palais de Sidi Mhammed Lifrani se dégrade aussi lamentablement que les masures d'alentour. De longues crevasses, d'où s'échappent des herbes et des résédas sauvages, lézardent ses murailles; les pluies ont raviné sa façade. La somptuosité du patio, pavé de marbres noirs et blancs, proteste contre l'incurie des habitantes. Une lèpre jaunâtre ronge les ciselures des stucs; les colonnes s'effritent, les mosaïques arrachées aux murs y ont laissé de petits trous poussiéreux; les précieuses peintures et les ors des boiseries meurent sous les infiltrations de l'hiver. Dans les salles négligées, traînent de vulgaires ustensiles; les esclaves roulent le couscous et allument des canouns sur les tapis... Les sofas n'ont pas même la décence de leur misère, de larges déchirures bâillent à travers leurs brocarts où les arabesques d'or n'ont laissé que des traces jaunâtres. Les taches de bougie maculent toutes les étoffes. Des mousselines salies et trouées protègent de flasques coussins, dont les esclaves ont dérobé la laine...

Lella Oum Keltoum, à qui toutes ces choses appartiennent, n'est encore qu'une faible petite fille. Par l'appui de Moulay Hassan et la complaisance du tuteur légal, Marzaka, la négresse, règne seule en cette demeure. Elle domine toutes les femmes et ne sait les diriger.

Après la mort de Sidi Mhammed Lifrani, son premier soin fut de vendre les esclaves, ses compagnes, dont la peau

trop claire assombrissait la sienne. Ce ne sont plus à présent que faces de nuit, où luisent des yeux et des dents.

Le teint bronzé de Lella Oum Keltoum y gagne un éclat imprévu. Au milieu de cet étonnant entourage, elle semble vraiment une souveraine. Pauvre petite sultane ployée sous la tyrannie maternelle et plus esclave que ses esclaves! Ses révoltes augmentent le malaise qui plane en ce logis. On y sent des intrigues, des convoitises, des haines.

Nous échangeons de vagues politesses, tout en buvant du thé. Marzaka, assise auprès de moi sur le sofa, épuise les compliments. Lella Oum Keltoum garde un silence maussade et son visage devient plus dur lorsque sa mère l'en réprimande. Chacune m'épie, les paroles se font rares.

... De la rue, à travers les murs, parvient une mélopée dont le sens m'échappe. Mais les femmes ont reconnu cet appel, car toutes, sans plus se soucier de ma présence, elles se précipitent vers le vestibule.

Seule, Lella Oum Keltoum reste avec moi. Son visage aussitôt se détend :

— O chérie! — me dit-elle, — tu rafraîchis mon cœur. En te voyant, j'oublie mes peines si cuisantes... Ce matin, on voulait chercher les notaires pour entendre mon consentement. J'ai dit « Non! » et l'esclave m'a battue.

— Quelle esclave osa frapper Lella Oum Keltoum?

— Ma mère, ce charbon, cette truie!

Le retour des femmes interrompt l'enfant. Deux Bédouines les accompagnent, sordides et belles en leurs haillons drapés. La plus jeune, une superbe créature au profil rigide, couverte de tatouages, svelte et musclée, étend sur le sol du sable divinatoire.

L'excitation est extrême parmi les négresses, toutes interrogent à la fois. — Lella Oum Keltoum réclame avec insistance, des prédictions!

— O Allah! — dit la devineresse, — tout est noir autour de moi, je ne distingue rien... Apportez quelque chose de blanc, afin de m'éclairer...

Marzaka lui glisse une piécette d'argent, qu'elle saisit avidement. Sa vision devient plus nette :

Lella Oum Keltoum, — reprend-elle d'une voix chantante, —

tu m'es envoyée par le Seigneur et son Prophète. Sur lui, la bénédiction et le salut!

En toi, je vois le désir d'une chose qui ne fut pas écrite au livre de ta destinée.

Laisse-là!

En une chose proche sera pour toi le bien.

Cet homme est celui qui t'apportera la félicité.

Il t'aime. Et toi, tu dis un jour « oui » et l'autre « non ».

Il faut te conformer aux desseins du Puissant.

Contente-toi de peu, en attendant qu'il te donne beaucoup.

Car alors, — s'il plaît à Dieu! — rosira ton visage, et jaunira celui de tes ennemis.

La fillette écoute avec émotion. Elle ne songe point que sa mère et les esclaves ont reçu les sorcières dans le vestibule... Elle ne s'étonne pas de la précision de son horoscope et de l'obscurité de tous les autres.

Il t'est venu un gros pain, dont tu mangeras ainsi que les tiens, — disent les Bédouines à Marzaka.

Celui qui goûtera ce pain se réjouira, les autres pleureront.

Et à moi :

Tu tiens, entre tes mains, ta destinée comme un oiseau captif.

Une parole a été prononcée, une autre suivra.

Ce qui doit s'accomplir, bientôt s'accomplira.

Chacune découvre ce qui lui plaît dans le jargon des devineresses, et, malgré que les femmes aient influencé l'oracle d'Oum Keltoum, il leur semble qu'il se passe là quelque chose de grave, de religieux, d'évident. Leurs cervelles primitives accueillent l'extraordinaire avec simplicité. Ces Bédouines en haillons, dont on excite le verbe par des piécettes, savent, à n'en point douter, tous les secrets du Temps.

13 *janvier* 1916. — Rêve écroulé d'un grand prince, cité trop vaste et déchue, Meknès somnole dans l'engourdissement de l'Islam.

Seules, désormais, les cigognes hantent les palais de Moulay Ismaïl. Parmi les ruines, des rosiers escaladent les citronniers, les grenadiers, les orangers et mêlent leurs fleurs aux fruits éclatants que nul ne cueille.

Les cimetières sont des jardins où l'on s'assemble, sous les micocouliers aux lourdes ramures, pour contempler, à l'heure

du moghreb, l'horizon des montagnes lointaines derrière les tombes.

J'aime en Meknès ses contrastes de gloire et d'agonie.

Quelques bourricots, silhouettes minuscules et brunes, traversent l'immense place el Hedim. Des autruches à demi sauvages règnent sur l'Aguedal, destiné au déploiement des armées chérifiennes. Les rues enchevêtrent leur labyrinthe, coupé de soleil et d'ombre; des gamins, échappés à la médersa, troublent parfois leur quiétude... Un grave chérif, dont les passants baisent dévotement le burnous, frôle la poussière de ses draperies. Des femmes voilées heurtent à un seuil, s'engouffrent, silencieuses et gauches, par la porte entr'ouverte... Un notable trottine sur sa mule, suivi d'esclaves noirs et luisants. Les muezzins jettent leurs invocations du haut des minarets... et la vie s'écoule, monotone, calme, heureuse, facile, à l'ombre des treilles et des vieux murs.

Pourtant, chaque année, vers cette époque du Mouloud, Meknès sort de sa léthargie pour devenir la plus frénétique cité de l'Islam.

Depuis deux jours, ses fils, frappés d'une subite et sanguinaire folie, se sont mués en aïssaouas aux regards hallucinés, aux cris rauques, aux trépidations épileptiques.

De tout le pays accourent, par bandes, les membres de la confrérie : maigres Sahariens, élancés, vigoureux et bruns; habitants des rivages et des villes, dont la démence passagère secoue la nonchalance; pâtres, cultivateurs, guerriers; Berbères aux vêtements grossiers et aux traits rudes; Algériens et même Tunisiens que la longueur du trajet ne détourna pas du pèlerinage au tombeau de leur très saint patron Sidi ben Aïssa.

Mais les lettrés jugent et déplorent leurs pratiques, si contraires aux enseignements de Notre-Seigneur Mohammed, envoyé d'Allah.

Certes, Sidi ben Aïssa fut un homme sage, ennemi du désordre. Il n'avait pas prévu les excès auxquels ses disciples se livreraient en son nom, et s'en fût assurément fort affligé. Il prêchait la prière et le renoncement devant Allah, qui surpassent tous les soins de ce monde.

Le sultan, qui régnait alors, imprimait sur Meknès le sceau de sa gloire. Il voulait en faire une cité colossale et splendide, rivale des plus célèbres capitales de l'Europe. Des milliers de captifs chrétiens, d'esclaves noirs venus du Soudan, de prisonniers assujettis pendant les combats, construisaient, sans relâche, des remparts et des palais. Les plus habiles artisans, recrutés jusqu'aux confins de l'Empire fortuné, mettaient leur art au service du souverain, pour en exécuter les orgueilleuses conceptions. Une effervescence, un excès d'activité bouillonnaient dans toute la ville...

Sidi ben Aïssa voyait avec tristesse que les « serviteurs d'Allah », oubliant leurs premiers devoirs, s'employaient uniquement à l'exaltation du puissant despote. Et comme, par la grâce du Seigneur, il était fort riche en biens de ce monde, il se prit à parcourir les souks, chaque matin, à l'heure où se recrutent les ouvriers, afin d'embaucher, à un prix supérieur, tous ceux qui désiraient du travail. Puis, il les mettait en prière jusqu'au moghreb, et les rétribuait suivant ses promesses.

Ainsi, les chantiers se vidèrent peu à peu, à la fureur du Sultan. Pourtant il n'osa faire mourir son pieux concurrent, et se contenta de le chasser.

Sidi ben Aïssa, s'éloignant de la ville, suivi de quelques fidèles, passa près de la demeure de Sidi Saïd, également réputé pour sa sainteté, et dit :

— Celui qui n'a pas de feu en emprunte au voisin.

A ces paroles, Sidi Saïd saisit une outre vide, souffla dedans avec force et, par un prodige d'Allah, — lui seul est tout-puissant, — le ventre du Sultan se mit à gonfler démesurément, en même temps que l'outre...

Le souverain, affolé, implora son pardon. Il ne l'obtint qu'en rappelant l'exilé à Meknès et en s'humiliant devant Dieu.

Mais les disciples de Sidi ben Aïssa, frappés par le miracle, voulurent abandonner leur maître pour se ranger sous la direction de Sidi Saïd.

— Qu'avez-vous à faire de mes conseils? — leur demanda celui-ci. — Votre cheikh est complet.

Et il les renvoya, persuadés, auprès de lui.

C'est ainsi que Sidi ben Aïssa fut surnommé le « Cheikh el Kamel » (le cheikh complet) et que sa mémoire demeura jointe à celle de Sidi Saïd, en une même vénération.

Après la mort de Sidi ben Aïssa, ses disciples donnèrent les marques d'une excessive douleur.

Depuis lors, ils se réunissent chaque année à Meknès, pour le Mouloud, emplissant la ville de leurs chants, de leurs musiques et de leurs danses.

Ceci nous fut conté, un jour, par le cadi, tandis que nous traversions le pittoresque cimetière où le Saint repose.

A travers les aloès, les hautes herbes et les oliviers aux troncs difformes, on aperçoit le marabout de Sidi Saïd, émergeant d'un bosquet.

Svelte, et nettement profilé sur l'horizon, un palmier solitaire le domine.

— Les hommes, — avait ajouté mélancoliquement notre compagnon, — ne sont que des hommes, les jours ne sont que des jours, les époques ne sont que des époques, et l'Univers est au Vainqueur.

10 *février* 1916. — Vrais joyaux des *Mille et une Nuits*, les bijoux des Marocaines sont lourds et somptueux. Ils s'harmonisent avec les soieries trop magnifiques, les fards trop violents, les parfums trop enivrants, les demeures trop luxueuses.

Ils éclipsent la beauté des femmes, ils éblouissent, ils accablent... Les khelkalls qui s'entre-choquent au moindre pas, pèsent aux fines chevilles qu'ils enserrent. Les rkhaïs meurtrissent et déforment les oreilles, malgré la chaînette qui les soutient sur la tête. Les énormes pierreries jettent un éclat dont la brutalité blesse et déconcerte.

Dans les demeures en fête, il y a des femmes vêtues de brocarts et plus étincelantes que des idoles.

Des bracelets d'or ciselé chargent leurs bras; des rangs de perles fines encerclent leurs cous bruns; les cabochons précieux font d'étranges saillies sur leurs bagues; les ferronnières enrichies de diamants brillent au milieu du front sous l'échafaudage compliqué des turbans rehaussés de

broderies et de plumes. Quelques-unes portent de hauts diadèmes où les pierreries jettent des lueurs vertes et rouges parmi les entrelacs du métal. D'autres ont la tête ceinte d'un souple bandeau, d'où tombent de longs glands en rubis. Les nattes noires encadrant le visage sont piquées d'agates et d'améthystes. Des émeraudes scintillent sur les boucles de ceinture, délicatement ouvrées.

Étincelante d'or et de gemmes précieuses, la Marocaine tout entière est un joyau dont on ne perçoit que le resplendissement.

Sur l'ordre de Lella Fatima Zohrah, les esclaves ont apporté ses coffrets. La vieille chérifa, en femme de traditions, résiste aux nouvelles coutumes. Ce ne sont point des boîtes européennes, vulgaires et prétentieuses, selon les goûts d'aujourd'hui, mais d'anciennes cassettes peintes, rehaussées de clous aux dessins réguliers, incrustées d'ivoire ou de nacre.

Elle en tire d'invraisemblables bijoux : des « tagerat » en grosses perles de filigrane d'où pendent trois rosaces d'or, constellées de pierreries; des plaques précieuses et lourdes, d'une allure toute byzantine; des émaux rutilants comme des flammes figées; des boucles d'oreilles dont le chaton d'émeraude se ferme d'un petit couvercle en or perforé, afin qu'on y puisse enclore les parfums qui tomberont goutte à goutte sur les épaules...

Est-ce croyable? Tant de parures, et si merveilleuses, à une vieille femme dédaignée de son époux, et qui ne les porte jamais!... Un trésor où la perfection du travail rivalise avec la valeur des pierres.

Lella Fatima Zohrah me fait constater leur splendeur désuète.

— Ce sont, ô ma fille, de très vieilles choses, passées de mode. Elles appartinrent à la sultane Aïcha Mharka, mère de Moulay Hassan. J'en fus parée moi-même dans ma jeunesse, et, s'il plaît à Dieu, je t'en prêterai lorsque tu iras à des fêtes, car certains de ces colliers restent encore appréciables...

» Regarde ces perles, — continua-t-elle en s'animant, —

ne dirait-on pas des gouttes de lune? Et ces bagues, excellemment ciselées, réjouissantes à l'infini... Cette sfifa [1] que brodent les émeraudes, plus transparentes et vertes que les ailes de sauterelles, me couronnait au jour de mes noces... Et ces bracelets me furent donnés en présent par Moulay Hassan alors que j'étais son unique épouse.

La voix de la vieille cherifa s'est insensiblement altérée.

Émoi des souvenirs évoqués, des années où elle fut jeune et peut-être charmante?...

Regret d'un amour qu'elle aurait éprouvé pour l'inconstant mari?...

Ou, plus simplement, volupté des bijoux, toujours palpitante au cœur des femmes?...

Je ne sais...

Lella Fatima Zohrah resserre les cassettes et les bijoux merveilleux.

Son visage n'a point changé.

Il garde son secret sous une constante et sereine expression d'apathie.

12 *mars* 1916. — Deux paons se promènent dans un beau jardin.

Nonchalants et fiers, ils s'en vont à petits pas étudiés, comme ceux d'une belle. Et le bout de leur queue balaye le sol qui reluit, fraîchement lavé.

Des profonds parterres, les arbres et les fleurs jaillissent, pleins de sève. Jamais émondés, livrés à leur fantaisie et mêlés de plantes sauvages, ils croissent au hasard dans leur rigide encadrement de mosaïques. Par caprice ornemental, plutôt que pour séparer le jardin du reste de la cour, Si Ahmed Jebli le fit entourer de balustrades en bois tournés et peints, à travers lesquelles s'évadent quelques branches.

Une touffe de bananiers agonise en un enchevêtrement de palmes jaunes que le vent froisse; un poirier tendrement fleuri abrite leur déclin de son triomphant renouveau; des oranges éclairent la sombre masse de leurs arbres, d'invisibles violettes exhalent leur odeur.

1. Bandeau frontal réservé aux mariées.

Allégresse des fleurs dans la lumière et dans l'azur; des rameaux très blancs, balancés par la brise, qui papillonnent sur le ciel; des boiseries multicolores; des treillages; des petits papillons aux couleurs vives; des superbes oiseaux dont la somptuosité s'unit si parfaitement à celle du décor, et qui réussissent, — comme ce palais, — à faire de la beauté avec de trop insolentes splendeurs!

Savent-ils, ces paons, qu'ils sont bleus, au paroxysme du bleu, — du même bleu que les balustrades extrêmement bleues, et que l'incroyable bleu profond du ciel? Ont-ils conscience de leur harmonie, en ce beau jardin artificiel et passionné, lorsqu'ils vont boire aux bassins cerclés de mosaïques et qu'ils font la roue sous les arcades, auprès des portes où miroitent autant d'ors et de rayonnantes magnificences que les leurs?

Savent-elles, ces belles recluses chargées de bijoux et de soieries, accroupies dans l'ombre des salles, savent-elles, ces négresses qui circulent, portant à bras tendus les corbeilles de fruits ou les plateaux de cuivre, — l'accord qu'elles forment avec toutes choses de leurs demeures?

Et celui qui voulut cet ensemble, qui mit ces femmes et ces oiseaux dans le jardin, qui allia le désordre des parterres à la précieuse recherche des boiseries et des vasques, Si Ahmed Jebli, sait-il quel chef-d'œuvre il réalisa?

Non, sans doute... Les Mauresques, les paons, les esclaves, les fontaines et les fleurs ne raisonnent point.

Ni le riche marchand aux conceptions d'artiste, ni ses frères musulmans qui, sans cesse, créent de la beauté, qui sont eux-mêmes de la beauté.

Mais d'instinct, et d'autant plus intensément, ils en vivent.

20 *mars* 1916. — C'était au grand soir des noces, dans une des plus riches familles de Meknès.

La mariée, accroupie sur la mertha, — haute estrade dressée au milieu du patio, — présidait comme une sultane la cour de ses femmes en vêtements somptueux. Quatre d'entre elles portaient l'izar, luxe suprême, draperie de gaze formant une sorte de peplum impondérable et chatoyant, qui amortit l'éclat du caftan de brocart.

Aussi les avait-on installées sur des sièges élevés, garnis de coussins. Elles s'y tenaient très raides, recueillies et scintillantes, toutes pénétrées de leur importance, car la parure devient, en cette occasion, une chose grave, d'un caractère rituel, presque religieux. Et les autres invitées, simplement accroupies sur les sofas, ne s'étonnaient pas de ce que les plus belles fussent mises ainsi en évidence, — puisque telle est la coutume.

Des passantes, attirées par la fête, occupaient, anonymes, enveloppées de leurs haïks, un autre coin du patio. Elles contemplaient la mariée, fantôme voilé d'or et de pourpre; les fillettes portant des cierges; les invitées aux atours merveilleux et, surtout, les quatre idoles immobiles.

Deux d'entre elles voilaient leurs caftans sombres d'un izar en mousseline jaune. La troisième, une négresse fort noire, l'air bestial et satisfait, avait un izar blanc sur un caftan rose à ramages. La quatrième — la plus splendide — était revêtue d'un caftan émeraude, broché d'or, et d'un izar géranium. Sa volumineuse coiffure, ceinte de bandeaux d'or, se couronnait d'un turban de plumes. Une ferronnière de diamants brillait au milieu de son front, d'énormes anneaux d'oreilles enrichis d'émeraudes, des colliers de perles et de pierreries aux longues pendeloques, la paraient d'une manière somptueusement barbare, et, hiératique, elle pensait :

— Oh! que cette coiffure me fait mal!... Je voudrais tant remuer un peu... Cette fête a un caractère étonnant! Voilà bien les *Mille et une Nuits*!... Ces vêtements m'écrasent, je n'en peux plus... il faut cependant rester jusqu'au bout.

Pendant ce temps, la neggafa[1], aux pieds du fantôme doré de l'arousa[2], faisait la présentation des cadeaux :

Allah! — psalmodiait-elle d'une voix chantante, —
Allah soit avec ma maîtresse, ma bénédiction!
Allah soit avec Lella Fatima
Qui a jeté ce caftan broché
En faveur de la mariée,
Et que cela lui soit rendu avec le bien!
S'il plaît à Dieu!

1. Sorte de maîtresse des cérémonies.
2. La mariée.

Allah soit avec ma maîtresse, m'a bénédiction!
Allah soit avec la haute influence!
Allah soit avec la femme du hakem
Qui a jeté ces bracelets
En faveur de la mariée.
Et que cela lui soit rendu avec le bien!
S'il plaît à Dieu!

Tous les regards se tournaient, un moment, vers l'idole impassible que j'étais...

Depuis trois jours, je suivais les cérémonies de ces noces et j'avais varié mes toilettes, selon l'usage, en graduant savamment leur splendeur.

Lella Fatima Zohra me parait chaque fois de ses nobles mains. Elle m'avait prêté quelques-uns de ses lourds et inestimables joyaux pour ajouter aux miens.

— Car, — me disait-elle, — du moment que tu revêts nos costumes pour les fêtes, il convient que tu sois la plus belle, afin que les critiques t'épargnent. On te regardera plus qu'une autre, ô ma fille! Sache qu'aucun détail de ta toilette ne passera inaperçu. Mais, — grâce à Dieu! — ton époux ne « rétrécit » pas avec toi!... Tes parures, neuves et superbes, sont bien dignes de la femme du gouverneur... Laisse-moi cependant te mettre ces anneaux d'oreille, que le chérif m'apporta récemment de Fès. Les tiens, — encore que les pierres en soient estimables, — sont très anciens, passés de mode, ... les invités en riraient.

Lella Fatima Zohra est la sagesse même. Elle connaît le cœur des femmes.

Le premier jour, j'avais un caftan de satin « raisin sec » et une tfina de mousseline blanche; le second jour, un caftan de brocart noir à grands ramages multicolores; et le troisième jour j'étais devenue cette idole éblouissante drapée de gaze géranium.

Du fard avivait mes joues trop pâles, des dessins bruns et minutieux s'élevaient entre mes sourcils à la courbe rectifiée; mes yeux s'allongeaient de kohol. La cherifa combina ma coiffure avec art et mon visage apparaissait minuscule au milieu des joyaux, sous l'enroulement soyeux du turban.

Parfois j'apercevais dans un miroir, accroché au-dessus d'un sofa, cette étrange sultane empanachée. Je doutais que ce pût être moi!... Mais je me sentais ainsi mieux adaptée au cadre, à la fête et à la foule brillante des noces.

Yasmine et Kenza s'enorgueillissent de mon faste, elles s'en trouvent rehaussées à leurs propres yeux.

— Tu étais la plus salée de toute l'assemblée! — déclare Kenza. — Tu avais une démarche plus noble que les autres, on eût dit une femme du Dar Makhzen[1]... Je ne regardais que toi, et, te voyant si belle, mon cœur dansait!

23 *mars* 1916. — Un petit terrah[2], portant ses pains au four, s'attarde à bavarder devant une porte. Je dérange son aventure, car c'est justement là que je me rends, et une tête ronde, noire, crépue, disparaît à l'instant où je m'engage dans l'impasse. Au fond du vestibule, je retrouve Minéta, la petite négresse bavarde et coquette. Elle me sourit de toutes ses dents et de ses yeux d'émail mauve.

Ce n'était que moi!... elle se rassure. J'ai, dans les harems, la réputation d'être discrète. Minéta ne craint pas que je la dénonce, elle regagne la porte avec une tranquille impudeur...

Lella Lbatoul buvait le thé, entourée de femmes. Elle m'accueillit par des reproches :

— Qu'est-ce que cette absence! Tu oublies tes amies pour les abandonner ainsi? Nous ne t'avons point vue depuis combien de jours?

— Pardonne-moi, lui dis-je, — j'étais invitée aux noces de Lella Henîa, fille d'El Ouriki, j'y ai passé toute la semaine.

— Ah! — s'écrie une inconnue, esclave en visite dans la maison, — c'est toi la femme du hakem? Que tu es heureuse d'avoir un tel époux!... Il ne te ménage pas les parures. On m'a répété qu'à ce mariage tu portais un caftan de brocart vert et un izar splendide, qui valait, au moins, trois réaux la coudée.

J'ai gagné beaucoup dans l'estime des Musulmanes, depuis que je rivalise de luxe avec elles. Lella Lbatoul me regarde

1. De la maison impériale.
2. Garçon qui porte les pains au four et les rapporte à domicile.

encore plus amicalement. Il faut que je lui décrive mes toilettes successives dans leurs moindres détails.

— Habille-toi ainsi, pour venir me voir.

— O ma sœur! Quand je revêts vos costumes, je ne circule comme vous que la nuit, — et pour une fête.

— C'est juste — approuve-t-elle, — tu connais nos coutumes... Pourtant, j'aurais eu un extrême plaisir à t'admirer.

— Lorsque vous célébrerez des noces dans cette maison.

— Mais nous n'avons personne ici à marier, pas la moindre jouvencelle....

— J'attendrai donc que Si Ahmed te donne une coépouse, — dis-je en riant.

— Tais-toi! mauvaise! — s'écrie la jeune femme, — ou bien je vais souhaiter que le hakem te répudie.

Nous continuâmes ainsi à nous taquiner, tout en croquant des pâtisseries.

— Où est Minéta? — demanda tout à coup Lella Lbatoul, — voici plus d'une heure que je ne l'ai vue...

Les esclaves se taisaient, aucune n'ayant aperçu la négrillonne, ou ne voulant la trahir.

— Restez ici, vous autres! Et sur toi, la bénédiction d'Allah, ô ma mère Fatima! — reprit la « Maîtresse des choses » en s'adressant à une vieille femme. — Va donc, je te prie, dans le vestibule et sur la terrasse. Je gage que cette fille de péché est encore à bavarder avec les passants. Par le serment! O Prophète! elle sera corrigée...

La vieille ne tarda pas à revenir, suivie de Minéta, très penaude.

— Tu as dit vrai! Elle s'amusait avec le terrah, cette calamité!

Lella Lbatoul fit un signe, une esclave apporta une baguette et la lui donna. Je tentai d'intervenir.

— A cause de ma visite, pardonne-lui encore aujourd'hui!

— Demande-moi ce que tu voudras, mais pas cela, ô chérie! J'ai juré par le Prohète!.....

Elle tendit sa baguette à la coupable, d'un geste impératif.

Alors, la fillette releva ses caftans, les fixa soigneusement dans sa ceinture, laissant ainsi ses jambes et ses cuisses à nu, jusqu'au bas de son petit ventre noir. Puis elle prit la

baguette et se mit à s'en fouetter elle-même, à coups cinglants, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Des lignes blêmes commencèrent à rayer sa peau. Lella Lbatoul, impassibie, la surveillait.

— Comment se fait-il qu'elle frappe si fort, murmurai-je?

— C'est qu'elle sait bien que, si elle ne tapait pas comme il convient, deux esclaves s'empareraient d'elle aussitôt et lui infligeraient, de leurs mains, un châtiment plus cuisant.

Quelques gouttes de sang glissaient le long des cuisses, et la négrillonne pleurait à gros sanglots, la bouche crispée, tout en continuant à se fustiger, consciencieusement, sans faiblesse, pour l'amour du petit terrah.

9 *avril* 1916. — Des cris furieux et des gémissements troublent la quiétude où s'alanguissait le quartier.

Par Moulay Ahmed! ils sortent de la maison de Kaddour notre mokhazni, et je reconnais son timbre altéré de rage, auquel se mêle, stridente et aigre, la voix de Zeïneb.

Leur porte n'est point fermée, j'entre sans bruit dans le vestibule où j'aperçois le patio. Ils ne m'ont point vue, car je reste dans l'ombre, et ils ne contemplent que leur colère.

L'homme est debout, frémissant, superbe, des lueurs féroces éclairant ses yeux. Une envie de tuer le torture... Toute son instinctive sauvagerie contracte son visage. Il ne fait pas un geste, mais ses mains crispées étreignent le burnous bleu...

La femme tourne autour de lui comme une bête mauvaise. Elle siffle, elle se moque, elle injurie; elle provoque les coups prêts à tomber. Sa lèvre inférieure, qu'elle mord, saigne, et un mince filet rouge coule sur son menton.

— O gens! comme il me traite!

— Elle parle! Cette fille de chienne!

— Le chien, c'est toi!

— O la plus vile des peaux de mouton sur qui tous les hommes se sont étendus!

— Moi! moi qui t'ai rendu honorable!

— Tu n'étais qu'une vaurienne, tu tournais parmi les jeunes gens.

— O mon malheur! Moi qui étais une vierge bien gardée! qui lui ai donné la considération! Il demandait l'aumône,

ou « qui veut m'embaucher? » C'est moi qui l'ai fait sortir, avec un selham et des caftans propres, devant les gens!

— O fille de l'âne, cet autre! Si tu m'as fait des vêtements, c'est moi qui les ai payés! et tu m'as dérobé du fil et des galons!... Où est allé mon salaire? Ce que je reçois je le donne.

— Oui, tu vas le porter aux courtisanes de Sidi Nojjar, et tu me laisses en haillons!

— Toi, pécheresse! tu me voles. Tu as envoyé à ta mère! C'est de moi que tu habilles tes parents. C'est de moi que tu fais tes bracelets. Même la farine, en mon absence, tu m'en soustrais pour la revendre!... Va chercher ce chien qui est ton oncle pour que je m'arrange avec lui.

— Qu'Il maudisse le tien! Je suffis seule à ma défense. Une poule n'a pas peur de toi! Chapon!

A cette injure trop cinglante, l'homme tressaille, il pousse une sorte de rauque hurlement et saisit Zeïneb par les cheveux d'où la sebenia glisse. De son bras maigre et musclé, de son poing nerveux, il frappe — au hasard, sur le nez, sur les joues, sur les seins.

Zeïneb se tord en criant, elle se dresse telle une vipère, crache au visage de son époux, y trace des sillons sanglants avec ses ongles.... Couple tragiquement mêlé qui roule sur le sol...

Kaddour tape comme une brute, aveugle de colère. Il ne m'entend ni ne me voit... J'essaye de les séparer. Alors, seulement il s'aperçoit de ma présence. Et soudain, rendu à lui-même, il se relève, s'immobilise, correct, les pieds joints en garde-à-vous, et fait le salut militaire!...

Zeïneb gémissante reste affalée. J'avise Mina qui pleure dans un coin :

— Soigne ta sœur! Et toi, — dis-je à Kaddour, — viens avec moi.

Nous sortons. Kaddour me suit, penaud, sans prononcer une parole; son turban, plus désordonné que de coutume, penche vers l'oreille, son visage saigne.

— Honte à toi! — lui dis-je enfin, — de battre ainsi ta femme! Qu'avait-elle fait?

— Elle bavardait avec les voisines, malgré ma défense. Lorsque je suis rentré, rien n'était cuit, et elle m'accueillit

par des paroles amères. Mina s'est jointe à elle; ces femmes se liguent contre moi, je m'en débarrasserai... Je vais aller trouver le cadi pour répudier Zeïneb.

13 *avril* 1916. — Des coups légers à la porte...

Un Marocain, sans doute, car les Nazaréens n'ont point cette discrétion de bon aloi et font du heurtoir un affligeant usage.

— Qui est là? — crie Rabha.

Une fois ce devoir accompli, elle continue son mouchoir brodé.

Les coups résonnent à nouveau, délicatement, sans impatience.

— Qui est là? — reprend la fillette.

Elle laisse à regret son ouvrage et traverse le patio à pas lents. Chemin faisant, elle aperçoit une rose dans les feuilles, s'en empare, la pique dans ses cheveux, derrière son oreille qu'orne déjà le grand anneau d'argent aux tremblantes pendeloques.

De petits coups lui rappellent l'attente résignée du visiteur.

— Qui est là? — demande-t-elle encore, afin de lui donner de l'espoir.

— Ton prochain en Allah, — répond une voix derrière la porte.

Après un long conciliabule, Rabha arrive, l'air sérieux et m'informe :

— C'est une esclave de Marzaka, notre voisine. Elle te dit d'aller chez sa maîtresse.

— Réponds-lui que j'y passerai demain, s'il plaît à Dieu!

Au bout de quelques minutes, Rabha revient, la mine de plus en plus mystérieuse :

— Elle demande que tu viennes tout de suite.

— Allons! fais-la monter.

La messagère est une vieille, extrêmement noire et borgne, que Marzaka charge de ses commissions importantes.

— Le salut! O Lella!

J'écourte les compliments.

— Tu porteras à ta maîtresse mon salut le plus excellent... Qu'y a-t-il? Pas de mal, s'il plaît à Dieu?

— Il n'y a rien d'autre que le bien. Lella Marzaka te prie de venir maintenant.

— Pourquoi?

— Pour voir Lella Oum Keltoum — répond la négresse avec un certain embarras.

Je n'insiste pas... Accroupie dans un coin, Rabha écoute, attentive; Yasmine et Kenza sont entrées, sans pudeur, pour surprendre notre entretien; Kaddour rôde à travers la galerie, et je présume que Hadj Messaoud, au fond de sa cuisine, est déjà, comme les autres, informé d'un événement que j'ignore toujours.

Un silence insolite régnait chez mes voisines. Lella Oum Keltoum est invisible; les esclaves, muettes et en attente, prennent des allures solennelles. Marzaka doit faire effort pour ne point omettre les formules de bienvenue. Elle renvoie ses négresses et s'affale, dramatique, sur le sofa...

— Chose étonnante! Cette fille me tue!.. En vérité sa tête est folle!... Hier soir, elle avait accepté le mariage avec Moulay Hassan. J'envoyai aussitôt prévenir le Cadi. Or, ce matin, quand elle sut que les notaires devaient venir, elle a fait serment de répondre « Non » à toutes leurs demandes. Honte sur nous! Honte sur la maison!...

Marzaka se frotte les joues, elle essuie des larmes qui ne coulent pas, et se pâme, réellement bouleversée. J'aurais pitié de sa ridicule détresse, si je ne savais, par Lella Meryem, ce qui rend cette mère si favorable à Moulay Hassan : des bracelets de cheville, déjà reçus, lourds et de bon argent, — et le collier promis pour les noces, où les émeraudes et les rubis dépassent la grosseur d'un pois chiche. Son âme vile ne peut résister à l'appât d'un pareil présent. Vendre son enfant, au chérif qu'elle respecte et qu'elle craint, lui paraît tout naturel.

— Que veux-tu de moi, et que puis-je en cette affaire?

Marzaka sanglote presque, elle m'embrasse l'épaule :

— Je suis réfugiée en toi! O Lella! Seule, tu sais raisonner la tête de ma fille. Parle lui!... Dis-lui de ressaisir son entendement. Elle a promis hier... Je suis réfugiée en toi! — reprend-elle, suivant la formule consacrée qui lie.

Il me répugne d'être mêlée à ces intrigues, mais je ne puis

décemment refuser de voir Lella Oum Keltoum, surtout après l'invocation de la négresse.

— Qu'elle vienne donc et laisse-nous seules, avec Allah.

Marzaka se lève pesamment. Sa croupe tendue de brocart semble un coussin bien gonflé qui se détache du sofa.

Elle traverse la cour en se dandinant et pénètre dans une autre pièce, où elle adjure sa fille de m'écouter, d'être raisonnable.

Lella Oum Keltoum arrive enfin, l'air soucieux, fait clore la lourde porte, et, déridée tout à coup, s'assied dans l'ombre, près de moi. Nous parlons à voix basse, devinant bien qu'on nous épie...

— C'est ma mère qui t'a fait venir? Cette esclave, engendrée d'esclaves!... Sache qu'hier elle m'a battue, bien que je sois sa maîtresse. Et c'est pourquoi j'ai dû promettre d'accepter le mariage. Mais de ma vie, je ne répondrai « Oui » devant les notaires. J'aimerais mieux couper ma langue entre mes dents!... contre cela, elle ne peut rien, la chienne!... Plus tard, quand je serai la plus forte, et que j'aurai épousé Moulay El Fadil, c'est moi qui la battrai, qui la ferai manger par les rats, s'il plaît à Dieu!...

— Ecoute, lui dis-je, — ta mère s'est réfugiée en moi, il faut bien que je te parle : tu n'ignores pas que Moulay El Fadil n'osera jamais te demander, et d'ailleurs, il se réjouit avec des femmes, des prostituées, hachek[1]! c'est par toi-même que je l'appris... Alors, pourquoi refuses-tu Moulay Hassan qui est le plus noble et le plus riche du pays?

La petite s'écarte de moi, soudain méfiante. Puis elle se rapproche en riant, et m'embrasse.

— Ta tête pense une chose, et ta bouche en prononce une autre... Que m'importe le fils de l'oncle? On me le donnerait, je ne le prendrais pas. Il est misérable auprès de Moulay Hassan. Celui-là seul est digne de moi. Mais je ne l'épouserai jamais. Il me veut et je ne le veux pas... Ma mère, il l'a payée. Moi, je ne suis pas comme elle, fille d'un esclave noir, Moulay Hassan ne peut pas m'acheter.

Lella Oum Keltoum frémit en lançant très haut ces paroles. Elle a oublié toute prudence, et les négresses

1. Formule équivalente à « sauf ton respect ».

tapies avec Marzaka derrière notre porte, et les sournoises vengeances cruelles.

Une fierté la transfigure. Malgré le sang maternel, Lella Oum Keltoum est bien de la race des Chorfa Imraniïne. Elle a leur orgueil magnifique, cet orgueil qui donne à Moulay Hassan tant de prestige, en dépit de ses vices et de son intelligence médiocre.

On a heurté à la porte tandis que nous causions. Ce sont les notaires. Une esclave les précède à travers le patio.

Les dignes hommes! Si blancs, si pudiques, dans l'enveloppement de leurs mousselines; l'air compassé, religieux et solennel qui convient; les pas feutrés, la démarche grave, les gestes onctueux et lents... O notaires incorruptibles! Gardiens des actes, dépositaires des serments les plus sacrés!...

Derrière toutes les portes, toutes les grilles, toutes les balustrades, toutes les fentes des boiseries, des femmes curieuses les contemplent avec émotion.

Ils s'accroupissent, impénétrables, sur les sofas de la grande salle où on les a conduits. Puis, les négresses les enferment soigneusement, verrouillent les volets et la porte, et Marzaka fait venir sa fille dans le patio.

Lella Oum Keltoum s'y rend, sans résistance, elle s'approche tout contre la porte qui la sépare des notaires. Sa silhouette se détache sur les rayonnantes décorations peintes et ciselées dans le cèdre, son petit visage brun reste souriant... Peut-être éprouve-t-elle une volupté en parlant à ces hommes qu'elle ne voit point...

— Tu es bien Lella Oum Keltoum, fille de Sidi Mhammed Lifrani? — Que Dieu le prenne en sa miséricorde!...

— Oui, mes seigneurs.

— Nous sommes venus, suivant la clause insérée dans le testament de Sidi Mhammed, ton père, — qu'Allah lui donne le repos! — pour entendre de toi, si tu consens à épouser, avec dot, selon la loi coranique, Moulay Hassan, ton parent.

— Non! Non!

Lella Oum Keltoum a presque crié ces mots, par défi à sa mère. Son visage reprend l'air opiniâtre et mauvais qui lui est ordinaire. La petite chèvre se bute en un farouche entêtement.

Dans la salle close, les notaires doivent être consternés. Ils craignent la rancune de Moulay Hassan et la risée des gens. C'est la troisième fois qu'ils se dérangent inutilement pour cette fillette!... Pareil refus, si contraire aux habitudes, — on les a fait venir afin d'enregistrer une adhésion, — leur paraît un scandale.

Après quelques moments de silence, l'un d'eux reprend d'une voix persuasive :

— C'est notre devoir, Lella Oum Keltoum, de bien préciser nos questions pour éviter toute erreur. Nous te demandons si tu acceptes d'être la femme de Moulay Hassan en légitimes noces?

— J'avais compris, et je dis : « Non ».

— Qu'Allah t'accorde son assistance!

Lella Oum Keltoum retourne, de son allure dédaigneuse, vers la salle où je l'attends.

Les notaires s'en vont. Ils dissimulent leur dépit sous une austérité de circonstance.

A travers la maison, les esclaves commentent la scène avec animation.

Et j'aperçois Marzaka, effondrée sur le divan, comme un coussin à moitié vidé de sa laine; elle secoue la tête et gémit :

— As-tu vu cette autre!... la pécheresse. O mon malheur!... O mon malheur!... Elle m'a tuée!...

20 *avril* 1916. — Des notaires causent dans une petite mesria[1]. Ils sont pareillement ennuagés de mousselines très blanches, d'une extrême finesse. Leurs turbans s'enroulent en plis réguliers, leurs djellabas impeccables s'ornent d'une simple ganse. Ils semblent plus immaculés que les autres.

Si Abd El Kader grasseye, selon la coutume de Fès. Ses joues molles retombent avec onction; ses yeux laissent filtrer des regards atténués sous les paupières lourdes; tout son être est imprégné de mansuétude.

Malgré l'apparence joviale d'une face rubiconde, ornée aux tempes de petites mèches frisées, Si Thami n'est pas moins patelin personnage. Il arrondit ses gestes, ne parle

1. Pièce indépendante du reste de la maison où le maître reçoit ses amis.

qu'à voix grave et lente, tel un azzab lisant le Koran à la mosquée. Le moindre propos l'effarouche, il ne se permet que d'insipides plaisanteries pieuses, dont il rit lui-même d'un rire discret, tout enroué de pudeur.

Hadj Bou Médiane somnole dans une perpétuelle apathie. Il est plus savant, dit-on, que les autres, c'est pour cela qu'il se tait... Parfois, cependant, son visage noir s'éveille, et une voix sort, étrangement fluette, de l'énorme corps affalé au milieu des draperies. Chacun écoute avec déférence l'avis du « lettré ». Puis la discussion se ranime et Hadj Bou Médiane retombe dans sa torpeur.

Il s'agit, — sujet passionnant entre tous et jamais épuisé depuis des siècles, — de savoir s'il est permis d'écrire le Koran avec une encre dans laquelle une souris est tombée.

— Cela se peut, — prétend Si Abd el Kader, — si la souris n'est point morte, mais c'est péché si elle s'est noyée.

— Pourtant, — objecte mon mari, — la souris, même vivante, est un être impur qui suffit à corrompre l'encre...

— Il est permis, — déclare Si Thami, — de faire ses ablutions avec l'eau dont un chien a bu. Or, comme la souris, le chien est un animal impur et l'on ne saurait employer l'eau dans laquelle son cadavre aurait séjourné...

Lentes et paisibles, s'écoulent les heures en la mesria proprette. Des nattes de jonc couvrent les murs et le sol; les manuscrits s'entassent auprès d'un encrier en poterie tout hérissé de calames. Les notaires sont accroupis sur leurs petits tapis de feutre rouge, dont ils ne se séparent jamais, afin de pouvoir faire les prières rituelles en quelque lieu qu'ils se trouvent. Ils sirotent le thé à la menthe, ou boivent une gorgée d'eau dans une coupe de verre qu'ils se passent... et ils discutent, avec une béate satisfaction, sur des questions absurdes pour lesquelles ils font étalage de science et de raisonnement.

Je vais saluer Zohor, la femme de notre hôte, Si Thami. Elle est toujours installée, au rez-de-chaussée, dans une longue chambre qui donne sur le patio. Des cotonnades à ramages garnissent les sofas. Les coussins s'arrondissent ou s'allongent sous leurs housses de mousselines. Il ne sont point de soie, mais de toile brodée, à chaque extrémité, en teintes mono-

chromes. Aucun luxe n'apparaît dans la maison, — tout y est simple, convenable et propre. Une vieille esclave aide aux soins du ménage; elle éleva Si Thami et le vénère. A présent les enfants du maître l'appellent Dada.

Zohor fait, pour m'accueillir, un grand effort d'amabilité, car elle est naturellement indolente. Sa vie glisse, insipide et monotone, telle l'huile qui coule sans bruit. Après les premières formules de politesse, nous nous taisons... elle ne s'intéresse à rien de moi ni de personne; elle parle peu, ne monte pas aux terrasses et ne s'impatiente jamais. C'est l'épouse admirable.

Son mari la traite avec une douceur hautaine empreinte de mépris.

Nous nous taisons... cela ne fait rien, il n'est pas nécessaire de parler quand on n'a rien à dire. Il suffit d'être là pour honorer l'amie et jouir de sa présence. Zohor allaite son dernier-né avec une sereine bestialité. De temps à autre elle répète, indifférente :

— Il n'y a pas de mal sur toi?

— Quel est ton état?

Et puis, nous nous taisons encore...

La nuit tombe, les notaires se séparent sans avoir terminé la discussion... chacun s'en va, son petit tapis rouge bien plié sous un bras. La ruelle silencieuse s'émeut à peine de leurs pas discrets.

A.-R. DE LENS

(A suivre.)

L'ASSASSINAT D'ALEXANDRE II[1]

Pour que le complot pût s'organiser avec succès dans le plus profond mystère et atteindre son but, le parti de la « Volonté du Peuple » dut avoir recours aux plus audacieux de ses agents, aux terroristes les plus déterminés et aux bandits les plus experts de l'association criminelle. Quelques données biographiques sur ces exceptionnels scélérats doivent trouver leur place dans ces pages.

Ryssakow (Nicolas, fils de Jean) n'avait que dix-neuf ans, mais c'était déjà un terroriste convaincu et prêt à tout. Il appartenait à la classe bourgeoise par son père qui était directeur de la scierie d'un riche capitaliste dans le district de Wytégra, gouvernement d'Olonetz, près de Saint-Pétersbourg. Né en 1861, il entra, à l'âge de neuf ans, à l'école de district de son pays. En 1878, il était à l'Institut des Mines et reçut parfois dans cet établissement, vu sa très grande pauvreté, des secours pécuniaires de l'administration. En décembre 1879, après l'arrestation de Schirïaïew, Ryssakow fit une apparition dans le logement de l'inculpé, pour réclamer des effets lui appartenant, qui s'y trouvaient : cette démarche fut cause de son arrestation, et l'on décou-

1. Suite du rapport de police dont la première partie a paru dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1922. Ainsi qu'il a été expliqué dans la précédente note de la rédaction, la *Revue de Paris* a tenu à conserver à ce document toute sa saveur, en n'en modifiant le ton en aucune manière.

vrit que Ryssakow vivait à peu près complètement avec la femme Anne Dolgoroukow, une coaccusée de Schirïaïew. Il fut relâché, mais en décembre 1880, lors d'une perquisition chez un ouvrier suspect, Jean Gawrilow, on constata que Ryssakow habitait avec lui le même logis. Cette perquisition décida ce dernier, influencé par Jéliabow, à abandonner les études et à vivre dans la position illégale des socialistes, à accepter même un faux passeport (sous le nom de « Glazow »), à franchir, en un mot, le Rubicon qui séparait l'enfer anarchiste du reste de la société. Depuis cette époque, il adhéra aux cercles des terroristes et reçut de Jéliabow un subside mensuel de 30 roubles. Les dépositions des autorités scolaires de l'école réale et de l'Institut des Mines furent, du reste, très favorables à Ryssakow quant à sa conduite et à son application. Les personnes qui le connaissaient le plus intimement ne purent se décider à croire, en lisant les journaux, que le criminel fût ce même Ryssakow que tout le monde connaissait pour un garçon très calme et ne s'occupant jamais de politique. Dans des lettres à sa famille, qui habitait au fond d'un pays désert, au milieu des forêts d'Olonetz, il parlait de ses études et l'assurait qu'il n'était pas tombé dans les erreurs de la masse des étudiants, « qu'il était pour la monarchie absolue et ne voulait pas de révolution ». Il cachait soigneusement son jeu; car, en réalité, il était déjà, à cette heure, un terroriste cynique et fanatisé au dernier point. Le matin du 1er mars, Ryssakow, s'étant levé de très bonne heure, s'était montré gai et communicatif avec la maîtresse du logis; il assurait qu'il se dépêchait pour se rendre à son « service ». Durant l'enquête, il fit une profession de foi des plus extravagantes; il exposa que le terrorisme était un des moyens de la lutte politique, du fait *a*) qu'il servait de sauvegarde au parti lui-même; *b*) que son activité prouvait aux yeux du peuple la puissance des révoltés et leur créait un réel prestige; *c*) que c'était une riposte aux mesures répressives du gouvernement. Ce sont ces considérations qui, selon lui, déterminèrent le parti à perpétrer le crime; mais, loin d'accepter tous les points de vue des siens et ne sympathisant pas avec le terrorisme envisagé comme moyen permanent de lutte,

Ryssakow estimait qu'un attentat contre le chef du pouvoir était la seule solution possible de la crise actuelle. Les révoltés pourraient travailler ensuite pour le bien du peuple. Tout socialiste, selon lui, portait son droit « dans le canon de son revolver »; mais une fois le régicide commis, on pouvait s'attendre : *a*) à la cessation de la « terreur » très inutile sous un nouveau régime, *b*) au développement pacifique de la propagande socialiste, et *c*) à la suppression de toutes les conditions économiques actuelles qu'il supposaient pouvoir provoquer une « terreur agraire », villageoise, très sanglante, contre les propriétaires fonciers, ou bien une révolte brutale, inapaisable et que le parti n'aurait pu guider, une révolte tellement sanglante, que « nous-mêmes », comme s'exprima Ryssakow, en parlant de ces criminels endurcis dont il était, aurions eu « peur d'une tuerie pareille »; *d*) le régicide, enfin, devait mettre un terme aux hostilités sans merci entre le pouvoir suprême et les socialistes. C'est à la suite de tous ces considérants, que Ryssakow, selon l'expression de Jéliabow, « se rua » sur l'idée du crime. En donnant son consentement à Jéliabow, il n'agissait pas comme un instrument aveugle, mais avec une conscience très claire, en harmonie avec les mouvements « de son âme et de son cœur ». Son incorporation dans la nouvelle « cohorte militante des volontaires », qu'inventèrent de ce temps les cercles anarchistes, ne se fit pas attendre. Le 1er mars, Ryssakow travaillait déjà activement; il s'était donné rendez-vous avec Griniéwetzki à la confiserie Andréïew, d'où ils sortirent ensemble avec leurs engins cachés sous leurs pardessus.

Afin de prouver qu'il ne partageait point les idées des terroristes, ou bien par manque de courage, Ryssakow commença à faire des aveux dès la première heure; il indiqua le logement des conspirateurs dans la rue Téléjnaïa et il fit plusieurs autres dépositions fort utiles à l'enquête. Il parla beaucoup du repentir qu'il ressentit, soi-disant, grâce aux réflexions que lui inspira sa détention à la forteresse; il proposa ses services au gouvernement pour dévoiler et découvrir tous les mystères des anarchistes, et ne demanda qu'un peu de liberté pour atteindre ce but. Ce spécimen rare entre tous

les scélérats célèbres, déjà rongé au début de la vie par l'action corrosive des idées criminelles, fanatisé au point de commettre, aux yeux de l'univers, le forfait le plus inouï, tenait encore évidemment à la vie. Il avoua qu'il eut un éclair d'hésitation au moment de lancer sa bombe... Son extérieur ne révélait point, du reste, sa perversion : c'était un homme blond, aux yeux bleus, aux longs cheveux châtains rejetés en arrière, le nez un peu relevé, plutôt fort que maigre, taille moyenne.

Jéliabow présentait un type beaucoup plus accentué et par conséquent beaucoup plus horrible. Il a été déjà souvent mentionné dans ces pages, car il n'en était pas à ses débuts dans la carrière révolutionnaire. C'était un révolté cynique, fanatisé par le programme terroriste au point d'être devenu un bandit redoutable encore plus qu'un révolutionnaire hardi. Il se considérait comme chargé d'une mission sacrée : quand, lors des préparatifs pour l'attentat d'Alexandrowsk, un des conjurés, fatigué du travail de nuit pour le creusement de la mine, succomba à un engourdissement, Jéliabow manqua lui casser la tête d'un coup de revolver; il le considérait comme une sentinelle coupable. Le nom du grand organisateur était devenu populaire : c'était le « terrible Jéliabow », le grand organisateur de nouveaux attentats. Il était doué d'une force d'activité surprenante. Impossible d'admettre qu'une ombre de remords ait touché son cœur entre le crime qu'il organisa et l'heure de son expiation; pendant l'enquête et le jugement, il conserva la plus grande présence d'esprit, un sang-froid raisonné et calme; il entrait dans les détails, discutait avec les juges et le Procureur; il se sentait dans une situation presque normale et avait des instants de gaieté. Cet homme cruel avait pour femme une personne au-dessus de sa classe, — la fille d'un riche marchand, Iakhnenko, du gouvernement de Kiew; il avait des enfants, mais il abandonna sa famille pour se réfugier dans les clans terroristes. Après le crime du 1er mars, sa femme demanda à changer de nom.

Lors de son arrestation, le 28 février, on trouva sur lui un revolver à cinq coups, avec lequel il ne se défendit point : l'œuvre qu'il venait d'organiser ne manquerait pas, il en

était sûr, de s'achever et sa capture ne pouvait qu'accélérer l'exécution du forfait. Il fit des allusions à un attentat prêt à s'effectuer, et en se promenant, le 1er mars, dans la cour de la prison, il entendit le bruit de l'explosion fatale et ne put cacher sa joie, étant persuadé que le crime venait d'être consommé. Pendant l'enquête, il assura qu'il figurait comme agent du troisième degré près du Comité exécutif (le degré le plus élevé) et que c'est à ce titre qu'il reçut l'ordre d'organiser l'attentat. Il s'adressa aux « cohortes militantes », entre autres à une « cohorte » de la « classe ouvrière ». Quarante-sept volontaires se rendirent à son appel, à ce qu'il assurait, mais il ne choisit, par prudence, que les plus sûrs d'entre eux, et notamment Ryssakow, sur lequel il fondait de grandes espérances, car il travaillait à faire de cette jeune victime un révolutionnaire hors ligne. Jéliabow avoua son entière participation au crime du 1er mars, quoique personnellement il ne fût pas un de ses acteurs à l'heure où il se commit. Il adressa même une requête au procureur de la Chambre d'appel en le priant de l'englober dans l'enquête des régicides, car il appréhendait que le pouvoir judiciaire, par manque de preuves formelles contre un « vétéran révolutionnaire » comme lui, préférât peut-être avoir recours à une « légalité apparente » au lieu d'une « justice intérieure ».

Jéliabow commença sa propagande en 1876, parmi la classe rurale ; il venait de quitter l'université d'Odessa ; à cette époque, il habitait la campagne dans une cabane de paysan, et vendait des concombres au marché. Il fut bientôt impliqué dans le grand procès des 193, et, lors du jugement, fit partie des 120 inculpés qui présentèrent une protestation contre la compétence du Sénat dans le jugement de leur cause. Il ne subit, du reste, point de peine et fut relâché après une détention préventive de sept mois. Au printemps de 1879, il adhérait déjà au groupe « Terre et Liberté », qui se transformait peu à peu en un cercle terroriste ; au congrès de Lipetzk, il figura en qualité de doctrinaire et d'orateur des plus fanatiques. C'est de cette époque que dataient ses relations avec Sophie Pérowskaïa, sa concubine et son acolyte zélée. Les congrès anarchistes de Lipetzk et

de Woronège terminés, Jéliabow passa très vite des paroles à l'action; car c'est dès l'automne de cette même année 1879, qu'il commença à organiser, sans interruption, des attentats dirigés contre le chef du pouvoir. Son biographe (dans une brochure parue à Genève, avec la fausse estampille de Londres et rédigée par Tikhomirow) le considère comme un homme doué d'un talent d'organisation immense. Il ne perdait jamais courage; à l'heure des plus grands revers que subissait le parti, il se bornait à dire : « Que faire? à présent tâchons de réparer cela », et il recommençait son travail avec un surcroît d'énergie. Son activité était telle qu'il ne lui restait que de rares heures à consacrer au sommeil. Aussi tombait-il parfois évanoui de fatigue, en dépit de sa vigueur. Ses traits ne purent être conservés à la postérité, car une fois détenu, il ne consentit jamais à se laisser photographier, et il faisait des grimaces devant l'appareil. Il n'existe de lui qu'un petit médaillon paru dans le *Calendrier de la Volonté du Peuple* pour 1883, fait d'après un croquis crayonné de mémoire par un des affiliés.

Kibaltschitsch était un type absolument différent de ses complices. C'était un triste, un silencieux, un mélancolique. Ukrainophile, fantaisiste en politique, mais par-dessus tout philosophe et savant, il personnifiait le terrorisme pratique. Il avait choisi une spécialité sinistre : il ne s'occupait ni d'organisation, ni de propagande; il s'était éloigné du mouvement. Étant arrivé le premier à l'idée que les matières explosives devaient, à l'avenir, servir de moyens énergiques dans la lutte contre le gouvernement, c'est à l'étude des questions techniques qu'il voua depuis l'année 1878 toute son activité, ses connaissances et ses facultés. Sa carrière révolutionnaire n'était que de très courte durée et n'offrait jusque-là rien de particulier. Né en 1854, fils d'un prêtre du gouvernement de Tschernigow, il commença ses études au séminaire ecclésiastique de Nowgorod-Séwersk, et entra, à dix-neuf ans, en 1871, à l'Institut des Ingénieurs; mais il y resta à peine deux ans, puis il passa à l'Académie Médico-Chirurgicale, où il s'enrôla dans les cercles socialistes. Une perquisition faite chez lui durant l'année 1875, dans un village où il habitait en Ukraine, permit de découvrir des papiers, des

libelles révolutionnaires et de faux passeports. Tout cela lui valut une détention très prolongée à Kiew et dans la prison préventive de Saint-Pétersbourg. Il fut jugé par le Sénat et condamné, le 1er mai 1878, à un mois de prison. Dès qu'il eut purgé cette condamnation, il entra dans la catégorie des « illégaux », mais, jusqu'au printemps de l'année 1879, il se tint tranquille et ne prit point part à l'activité terroriste. On découvrit seulement qu'il avait eu quelques rapports avec les inculpés du procès Mirski, lors de l'attentat contre le général Drenteln. En 1879, il offrit, par l'entremise de Kwiatkowski, ses services au parti de la « Volonté du Peuple » en déclarant que, pour rendre la lutte énergique, chacun de ceux qui sympathisaient avec le parti devait fournir un concours actif.

La « Volonté du Peuple » accepta sans délai l'offre de Kibaltschitsch et, depuis lors, il fut le principal technicien du parti et ne s'occupa plus qu'à fabriquer de la dynamite et d'autres matières explosives, ou à inventer des engins meurtriers. C'est lui qui fournit la nitroglycérine pour l'attentat près d'Odessa, où il habitait, dans ce temps, sous le pseudonyme d' « Iwanitzki »; avec Wéra Folippow il participa aussi au fameux attentat d'Alexandrowsk. Lui-même était loin d'être un technicien habile : il renversa un jour tant d'acide sulfurique sur le plancher, qu'il dut payer le dégât fait à l'étage inférieur; une autre fois, survint chez lui une explosion qui mit en émoi toute la maison qu'il habitait. C'était plutôt un pseudo-savant qui passait des journées entières enfermé dans un laboratoire que les anarchistes trouvèrent le moyen d'organiser et d'entretenir pour lui. Kibaltschitsch écrivait peu, mais lançait parfois des articles dans la *Volonté du Peuple*, signés du pseudonyme « Doroschenko »; il parlait encore moins, évitait toujours le bruit. Cet homme féroce possédait, au dire de ses amis, un caractère des plus doux et des plus confiants : c'était un crédule innocent et un bon enfant parmi les siens; ce n'est qu'en se tenant très éloigné de l'activité fiévreuse, des nouvelles du jour et de toutes les péripéties compliquées de la lutte, que ce terroriste taciturne trouva moyen de se vouer entièrement au but proposé. Il avait décidé d'inventer

de nouveaux engins, et il y parvint à force de labeur : les experts qui étudièrent, lors de l'enquête, les bombes projectiles qui servirent à perpétrer le crime, constatèrent même les connaissances techniques de l'inventeur. Tout en s'étant voué au perfectionnement des matières explosives, Kibaltschitsch ne négligeait point d'autres projets : il combinait un nouveau mode de locomotion aérienne, qui le hantait à tel point que, quelques jours avant son exécution, il tint à mettre son projet sur le papier, afin de léguer son idée à la postérité; il demanda qu'on le soumît à l'appréciation des experts; il en parla même lors de son jugement, devant les juges. Mais c'est une idée criminelle qui porta Kibaltschitsch à s'adonner à ses études : l'auréole vénérable d'un ami de la science n'illuminera jamais la mémoire de cet anarchiste,

Quant à Timothée Mikhaïlow, c'était un simple paysan âgé de vingt et un ans. Les données biographiques qu'on put recueillir sur lui étaient peu détaillées et n'offraient aucun intérêt. Mikhaïlow ne sut jamais expliquer les principes du parti auquel il s'était rallié. Les « cohortes militantes » devaient, selon lui, défendre l'ouvrier contre ses ennemis (particulièrement les espions) et rouer de coups les contremaîtres qui n'étaient pas aimés dans les ateliers : c'est ce qu'il appelait « la terreur ».

Les données sur le principal meurtrier, sur celui qui jeta la bombe fatale et périt lui-même victime du crime qu'il venait de commettre, sur l'individu dont le fanatisme régicide s'exalta au point de sacrifier sa propre existence pour atteindre le but criminel, sont plus ou moins sommaires. C'était un anarchiste recruté depuis peu, qui n'avait point encore fait parler de lui; mais l'organisateur de l'attentat, Jéliabow, connaissait parfaitement l'audace et le fanatisme de ceux qu'il avait choisis. Ignace Griniéwitzki, né en 1856, dans le gouvernement de Grodno (dans le Nord-Ouest), district de Bielsk, était d'origine noble, issu d'une famille de petits propriétaires lithuaniens catholiques; il avait étudié, pendant un temps, à l'école de son district, puis à l'école réale de Biélostok. Ayant fini son cours il passa à l'Institut technologique de Saint-Pétersbourg. Incorporé dans les rangs des

terroristes en 1880, il s'occupa de la propagande dans les fabriques du faubourg de Wyborg, à Saint-Pétersbourg, où l'on ne le connaissait que sous le pseudonyme de « Michel Iwanowitsch »; parmi les siens, il portait le surnom de « Kotik » (Petit Chat). Dans son logement de la rue Simbirskaïa, les régicides se réunissaient souvent pour se concerter, pendant les dernières semaines avant l'attentat.

Dans le nombre des six principaux accusés du procès des régicides, figuraient deux femmes comme complices actives du forfait. La part que prirent les femmes russes aux attentats révolutionnaires est un fait à retenir. Il n'a pas de précédent dans l'histoire des révolutions en Europe. Les données qu'on recueillit pendant tous ces procès démontrèrent que les femmes furent souvent les initiatrices des complots et des crimes; qu'elles travaillaient à fanatiser les révoltés et dirigeaient même, parfois, les entreprises du monde révolutionnaire; qu'elles prenaient personnellement part aux attentats les plus hardis : en un mot, qu'elles jouaient un rôle capital dans le mouvement nihiliste russe. C'est vers l'année 1860 qu'elles débutèrent en soulevant dans la presse les problèmes insolubles du « travail », de « l'émancipation », de « l'éducation supérieure », de « l'égalité des femmes et des hommes », etc. Les victimes que firent leurs articles furent nombreuses; car, sous le prétexte de s'adonner aux études et à la science, un nombre considérable de filles et de mères abandonnèrent leurs familles. Cet abandon du toit paternel ou du foyer domestique constituait une réaction contre le régime patriarcal et le rigorisme de la discipline de la famille qui, jusque-là, étaient les bases de la vie privée en Russie. D'autre part les classes supérieures subirent en Russie, à partir de 1861, le contre-coup des grandes réformes sociales et économiques qui diminuèrent grandement les moyens d'existence et le bien-être d'une partie de la petite noblesse et de la bourgeoisie. Il fallait dès lors songer à travailler, à gagner son pain; mais pour gagner quelque chose, il fallait acquérir des connaissances, étudier, apprendre un métier. Beaucoup se jetèrent dans le journalisme et y remportèrent même quelques succès; mais ce domaine ne suffit point à la masse des

postulantes ; il fallait chercher d'autres occupations, plus lucratives, exercées, jusque-là, uniquement par le sexe mâle. On parlait déjà, à cette heure, de quelques femmes-médecins qui pratiquaient dans le nouveau monde : cet exemple fut suivi avec enthousiasme. Non seulement à Pétersbourg et à Moscou, mais en province même, les femmes émancipées se jetèrent dans les études d'anatomie comparée et de philosophie, s'armèrent du scalpel et du microscope, sans avoir d'ailleurs aucune des connaissances nécessaires pour pouvoir suivre avec profit des cours académiques ou universitaires. Tout charme féminin disparut chez ces « étudiantes » aux cheveux coupés, aux lunettes de couleur et aux allures masculines, qu'on rencontra alors dans toutes les rues. La modestie, la décence, la douceur, la foi religieuse, la conscience des devoirs féminins leur semblaient autant de principes stupides. Elles se trouvèrent bientôt sur le chemin de la dépravation, non seulement intellectuelle, mais souvent physique.

Entre 1860 et 1870, les femmes émancipées apparurent, dans le monde russe, un peu partout : on les rencontra dans les bureaux, devant les casses des typographes, dans les salles de rédaction des journaux, à la table des sténographes, même dans les salles d'audience des tribunaux officiels. En 1871 fut promulgué un règlement sur l'accession des femmes aux diverses professions libérales. Il ordonna la séparation des étudiants et des étudiantes dans les cours de médecine. Beaucoup d'étudiantes émigrèrent alors en Suisse, où l'Université de Zurich admettait les étudiantes à siéger sur les bancs académiques. Plus de 140 femmes russes gagnèrent ce pays en 1872 et 1873, dans le but d'obtenir un diplôme de médecine, et aussi de rejoindre les socialistes les plus avancés, qui depuis longtemps avaient choisi la Suisse comme asile. La propagande antigouvernementale de ces femmes fut si active que le gouvernement leur fit tenir, en 1874, un avertissement, les engageant à rentrer en Russie, sinon elles seraient privées, à l'avenir, de certains droits civils. La plupart des « étudiantes » de Zurich revinrent dans leur pays et y commencèrent une grande propagande dans les villages et les usines, d'après les instructions qui furent élaborées au centre socialiste suisse. Leur participation à

l'activité anarchiste se développa encore plus tard, l'élément féminin fut souvent le plus actif dans ce monde indiscipliné. Ces nouvelles adeptes gagnaient le cœur des masses ; elles étaient braves et allaient parfois au-devant du danger, car souvent la femme la plus pervertie est capable d'actions héroïques : les prostituées de Paris finissaient leurs jours sur les barricades de la Commune. Si les premiers pionniers du nihilisme en Russie, parmi les femmes, n'avaient pas eu tant de succès, le mouvement n'aurait jamais atteint des proportions si considérables.

Les femmes révoltées n'avaient plus rien à perdre, tout était néant à leurs yeux ; elles méprisaient la société, n'avaient foi en rien ; l'histoire était un mensonge fabriqué pour l'avantage des têtes couronnées ; la religion, une superstition. Restait un seul but : détruire l'État. Tout était flétri chez ces femmes devenues presque sauvages. Les plus notoires avaient d'ailleurs un extérieur repoussant (Sophie Loeschern, Tatiana Lébédewa, Anne Iakimowa et bien d'autres) ; et quant à leurs mœurs, les enquêtes et les procès, surtout ceux qui concernèrent les communautés révolutionnaires de Kiew, révélèrent des détails curieux sur ces phalanstères où hommes et femmes vivaient en commun, dans la licence la plus effrénée. Ces révélations furent particulièrement pénibles aux anarchistes, car elles rendaient bien suspectes leurs prétentions au pur idéalisme. Une rage sourde tourmenta les anarchistes lors du procès de Kowalski, quand le procureur Strelnokow exposa le système chiffré grâce auquel correspondaient les femmes inculpées : ce système utilisait uniquement des mots obscènes. Par contre, lors du procès des régicides, Sophie Pérowskaïa s'insurgea contre les accusations d'immoralité formulées à l'adresse des terroristes.

Cette Pérowskaïa n'appartenait point, par sa naissance, aux classes inférieures ou moyennes de la société, qui fournirent le principal contingent des socialistes. Son arrière-grand-père était le comte Alexis Razoumowski (fils du dernier hetman de l'Ukraine), ministre de l'Instruction publique, l'un des grands seigneurs les plus connus, de son temps, en Russie, possesseur d'une fortune considérable, qui fut répartie entre plusieurs enfants naturels, élevés avec

les plus grands soins, et pour lesquels il obtint le nom de « Pérowski ». L'aîné d'entre eux, Nicolas, fut le grand-père de Sophie Lwowna (fille de Léon), dont le père occupa des postes élevés dans l'administration, ayant été vice-gouverneur, puis gouverneur civil de la Tauride, et plus tard, à Saint-Pétersbourg, membre du conseil de l'Intérieur. Sa fille, Sophie, naquit en 1854 et reçut, jusqu'à l'âge de quinze ans, une éducation de famille, dans la maison de ses parents; mais elle fut très gâtée par sa mère (Warwara Serguéïewna), une femme aux idées très avancées; la jeune personne subit, en outre, l'influence pernicieuse d'une institutrice dévouée aux idées socialistes. Depuis cet âge, en 1869, elle se mit à faire de mauvaises lectures et commença à fréquenter les cours féminins établis, dans ce temps-là, au cinquième gymnase de Pétersbourg, près du Pont Alartschine (les cours Alartschine). Ces leçons étaient suivies par toutes les nihilistes et les « émancipées » dont regorgeait la capitale, et c'est là que la Pérowskaïa se lia avec des socialistes renommées : Sophie Loeschern von Hertzfels, les femmes Kornilow, Wilberg et d'autres du même genre, lesquelles devinrent ses amies. Elle passa seule avec ces femmes un été, pendant une absence de ses parents, et en l'année 1870, quitta subitement la maison paternelle pour vivre dans les cercles socialistes. Elle adhéra tout d'abord au cercle de Nicolas Tschaïkowski (actuellement domicilié à Londres), cercle qui était alors très en vogue; puis travailla, comme institutrice dans une école de village, dans le gouvernement de Twer, à Iédimnowo; mais en 1871, elle fut impliquée dans le procès d'un des affiliés des « Tschaïkowski », Nicolas Goutscharow. En 1872, elle se rallia encore plus étroitement aux clans socialistes, accepta, dès lors, une « position illégale » (d'après le terme usité) et travailla comme aide-chirurgien dans les villages du bassin Volga-Kama où elle s'occupa à vacciner les enfants, vivant parmi les paysans, couchant sur la paille, ne se nourrissant que de pain noir, — dans l'espoir de gagner la confiance du peuple et d'avoir un accès plus facile dans le monde des travailleurs pour le succès de la propagande. En novembre 1873, on l'arrêta à Pétersbourg, au milieu d'un groupe

d'ouvriers, plaidant la cause des idées nouvelles, mais on la relâcha bientôt, uniquement par manque de preuves (elle appartenait en ce temps-là, au petit cercle des « Troglodytes »). En 1874, elle reparut dans le gouvernement de Twer, dans un hôpital où elle faisait fonctions de garde-malade auprès des pauvres; plus tard, elle suivit à Simféropol (en Crimée) des cours pour obtenir le diplôme d'aide-chirurgien; mais pendant tout ce temps, elle n'interrompait pas sa propagande, elle suffisait à tout et sut s'arranger de manière à ne pas se trop compromettre; néanmoins, elle fut impliquée dans le grand procès de la propagande de 1874 à 1877, et on la jugea en 1878. Elle fut néanmoins relâchée et rendue à son père, après quoi elle alla s'établir à la campagne, en Crimée; mais la police l'arrêta pour propagande encore cette même année. On l'exila alors dans le gouvernement d'Olonetz; elle parvint, cependant, à s'enfuir de la station du chemin de fer, à Tschoudowo, pendant une nuit qu'elle passa à la gare. A partir de cette époque, elle entra dans le cercle de « Terre et Liberté » et prit la part la plus active aux tentatives ayant pour objet de faire évader des détenus anarchistes de la prison de Nowo-Belgorod, gouvernement de Charkow; l'activité passionnée dont elle fit preuve à cette occasion lui valut une réputation immense parmi les anarchistes. Elle ne comptait pas encore, du reste, dans les rangs de ce parti ; car lors du congrès de Woronège (juillet 1879), elle soutint des luttes violentes contre le projet qu'on débattait sur l'organisation d'un foyer terroriste permanent, qui eût à sa disposition bombes et dynamite. Quelques mois plus tard, elle en vint à faire réellement partie des cercles terroristes, et se lança même dans les entreprises les plus criminelles. C'est à cette époque qu'elle fit la connaissance de Jéliabow; bientôt s'établit entre eux une parfaite communauté d'idées et de sentiments, et les derniers mois avant le crime du 1er mars, elle cohabitait avec le fameux bandit-anarchiste. Sa participation à l'attentat contre le chemin de fer Moscou-Koursk et à celui de la rue Italianskaïa, à Odessa (en compagnie de Sabline) a déjà été mentionnée. En juin 1880, elle vint se fixer à Pétersbourg, où elle

demeura avec Jéliabow (« Slatwinski ») sous le nom de « Lydie Woïnow ». Elle s'occupa, en même temps, de propagande parmi les ouvriers du faubourg de Saint-Pétersbourg, tandis que Griniéwitzki avait choisi le rayon du faubourg de Wyborg. Après l'accomplissement du crime, elle ne voulut point fuir à l'étranger, comme le lui proposaient ses amis; elle resta à Pétersbourg, et le 10 mars, l'officier de police Schirokow l'arrêta, à cinq heures de l'après-midi, alors qu'elle passait en « drojki » sur la Perspective de Newski, en face du théâtre Alexandre. Pendant l'enquête, la Pérowskaïa n'eut pas une minute de repentir. Quelques jours avant sa mort, elle reçut, de même que Jéliabow, une lettre anonyme de condoléances et d'hommages de la part des socialistes polonais de Lemberg, qui leur donnaient les titres de « sœur » et de « frère ». Le dernier acte de son existence fut un miracle d'hypocrisie; elle adressa à sa mère une lettre tendre et soumise (reproduite dans une brochure publiée par Tikhomirow); dans cette lettre, elle assurait que son seul chagrin était de causer de la peine à sa mère; cette fille criminelle affectait de l'adorer, oubliant, à l'heure où elle écrivait ces lignes mensongères, les onze années douloureuses qu'elle lui avait fait passer. Les biographes de Sophie Pérowskaïa (Tikhomirow et Krawtnsschiki-Stepniak), malgré leur admiration pour cette grande criminelle, sont cependant unanimes à constater ses nombreux défauts : son caractère entêté, son esprit hautain, son mépris pour le sexe masculin, sa dureté de cœur et sa cruauté. Elle surpassait les plus exaltés dans son fanatisme pour le crime; c'est avec des exclamations de joie qu'elle accepta la mission de réunir les fils conducteurs; c'est elle qui se proposa pour tirer un coup de pistolet sur une bouteille remplie de nitroglycérine, pour faire sauter tout le monde si la police survenait; ce n'est qu'à regret, qu'elle consentit à céder à Anne Iakimowa le rôle d'épouse « Kobyzew », dans la boutique de la Petite-Sadowaïa. Jéliabow lui-même avait des moments de désespoir en travaillant avec cette femme; son caractère était si autoritaire et si méchant que les anarchistes convenaient qu'elle pouvait pousser au suicide ceux qui lui étaient subordonnés. Le vice apparaissait sur ses traits, bien qu'ils fussent assez

fins et qu'elle semblât plus jeune qu'elle ne l'était; son front était fuyant et très bombé, ses cheveux, d'un blond fade, étaient coiffés en arrière; elle avait la laideur d'un être déclassé. Cet ensemble n'empêcha point ses admirateurs de propager une véritable légende sur sa beauté.

La seconde femme qui figura parmi les six principaux membres du complot régicide, appartenait à un milieu très différent de celui d'où sortait Sophie Pérowskaïa. Hessy Helfmann ou Holtermann (fille de Meyer) avait pour père un bourgeois israélite de la ville de Mozyr, gouvernement de Minsk; elle était née en 1855. Un désaccord avec sa famille, qui voulait la marier à un simple juif vieux croyant et sans aucune éducation, fut la cause de sa fuite de la maison paternelle. Elle vint se fixer à Kiew pour travailler. Elle débuta comme couturière, gagnant quelques sous pour vivre, mais se préparant en même temps, à un examen d'admission aux cours de sages-femmes organisés à l'Université. Toutes ces « étudiantes » formaient un cercle de socialistes et de nihilistes; aussi enrôlèrent-elles facilement dans leurs rangs cette juive illettrée, qui resta toute sa vie une ignorante, mais qui, par son dévouement à la cause anarchiste, fut souvent précieuse aux révoltés. Ces derniers l'utilisèrent principalement pour organiser les logements des conjurés; plus tard, on lui confia une mission plus sérieuse, — celle de surveiller le laboratoire et le dépôt de dynamite de la rue Téléjnaïa, en compagnie de Sabline. Durant le complot régicide, elle fut entièrement initiée à tous les plans des criminels et les aida de son mieux. Cette juive illettrée, ne possédant ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'éducation, devint peu à peu la complice de ceux qui tentaient de remanier le monde entier d'après les théories subversives de la science « sociologique ». Hessy Helfmann figura dans le complot du régicide comme représentant de l'élément juif, de cet élément qui donna une masse d'affiliés à la cause révolutionnaire, dès le début du mouvement. Le parti sémite explique ce fait par des considérations relatives à l'amour du prochain, inné, soi-disant, chez les Juifs, par leur tendance à servir le bien-être de l'humanité actuelle et future jusqu'à l'oubli de soi-même; ce serait en vertu de ces prin-

cipes qu'ils devinrent souvent acteurs de la lutte entreprise pour le bien de l'humanité.

Hessy Helfmann était une juive très brune, au nez camard. Petite de taille, elle était d'une laideur remarquable. Elle s'était attachée, depuis quelque temps, à l'anarchiste Nicolas Kolodkiéwitsch et, lors du crime du 1er mars, se trouvait enceinte, fait qui influa grandement sur son sort.

Les efforts réunis du parquet et de la police permirent de mener à bonne fin en trois semaines l'enquête sur les principaux inculpés du 1er mars. Par ordre de l'empereur, le procès fut soumis au Sénat dirigeant, transformé en Cour de haute justice. Le 26 mars, les membres du Sénat se réunirent dans la salle d'audience de la Chambre d'appel au palais de Justice (rue Litéïnaïa) pour juger la cause des régicides. Les séances étaient publiques, la salle et la rue inondées de monde. Devant la cour comparurent six inculpés : Nicolas Ryssakow (dix-neuf ans), Timothée Mikhaïlow (vingt et un ans), Nicolas Kibaltschitsch (vingt-sept ans), André Jéliabow (trente ans), Sophie Pérowskaïa (vingt-sept ans) et Hessy Helfmann (vingt-six ans).

Après la vérification d'identité des témoins et les formules d'usage, formules en réponse auxquelles Sophie Pérowskaïa et Hessy Helfmann déclarèrent franchement que leur état consistait à « s'occuper d'affaires révolutionnaires », Jéliabow commença par opposer des objections à la teneur de l'acte d'accusation; mais elles furent rejetées. En réponse à la question : « A quel culte appartenez-vous? », il déclara que, quoique baptisé orthodoxe, il ne professait point cette religion, mais qu'il admettait le fond de la doctrine de Jésus-Christ, qu'il croyait à la vérité et à la justice des préceptes évangéliques, que « la foi était morte sans les œuvres », et que tout vrai chrétien devait lutter pour la vérité, pour les droits des opprimés et des faibles, et en, cas de nécessité, souffrir pour eux. Dès le début, l'inculpé se mit à exposer ses convictions et ses points de vue. Car c'était le moment propice qu'attendaient avec impatience tous les anarchistes, pour pouvoir, sous l'égide de la justice, pérorer sur les théories socialistes, sur leurs convictions

personnelles, vanter leur parti et leurs hauts faits. Lecture faite de l'acte d'accusation, quand vint le tour de Jéliabow, il commença à développer des théories socialistes, mais il fut arrêté court par le président et dut rentrer dans le domaine des faits et des dates. Jéliabow se donnait le rôle principal du complot; il parla plus que les autres, discuta, releva les expressions, riposta aux témoins; tandis que les autres inculpés furent plutôt avares de paroles et d'explications, surtout Mikhaïlow et les deux femmes. Les dépositions des nombreux témoins, les explications données par les experts et tous les autres détails de l'enquête, occupèrent les séances des deux premières journées. Le matin du 28 mars, le représentant du ministère public commença son réquisitoire, un modèle de sagacité et d'éloquence judiciaire, qu'il prononça d'une voix nette et sonore avec une grande finesse de nuances, dans les intonations,

Le réquisitoire du parquet terminé, le président donna la parole aux avocats des accusés. Ces défenseurs furent désignés *ex-officio* par la Cour : MM. Ounkowski pour Ryssakow, Hartoulari pour Mikhaïlow, Gerke pour la femme Helfmann, Guérard pour Kibaltschitsch, Kédrine pour la femme Pérowskaïa; quant à Jéliabow, il refusa d'accepter un avocat et désira se défendre lui-même. Le rôle d'un avocat dans une telle cause était, sans doute, très pénible; mais une fois qu'elle fut dévolue aux sommités du barreau de Saint-Pétersbourg, ces juristes renommés remplirent leur tâche assez correctement. Ounkowski mit en valeur la jeunesse de Ryssakow et l'influence intellectuelle qu'exerçait Jéliabow sur l'inculpé; Gerke mit en relief que sa cliente, Hessy Helfmann, avait moins que les autres pris part à tous les actes du crime; Kédrine, que Sophie Pérowskaïa était la victime de mauvaises influences et que l'exil, par voie administrative, joua un grand rôle dans le développement de sa carrière anarchiste. Les plaidoyers des avocats de Kibaltschitsch et de Mikhaïlow furent plus tendancieux et forcèrent le président à interrompre plusieurs fois MM. Guérard et Hartoulari, pour les remettre dans les limites des faits et pour couper court à des insinuations sur les sévérités du gouvernement vis-à-vis des socialistes.

Dès que Jéliabow commença son discours, le Président fut forcé de rappeler l'accusé à l'ordre, de lui défendre de parler au nom de tout le parti et d'énoncer les professions de foi des anarchistes. Il traita, du reste, très modérément l'accusé, qui méritait même que la parole lui fût ôtée; l'effet sur lequel Jéliabow comptait fut donc complètement manqué. Les dernières paroles que les accusés prononcèrent devant la Cour n'apportèrent rien de nouveau. Sophie Pérowskaïa protesta contre les accusations d'immoralité formulées à bon endroit et à l'endroit du parti; Kibaltschitsch parla de son appareil de locomotion aérienne.

Le procureur demanda la peine de mort pour tous les six coaccusés, et à six heures du matin, la Cour décréta cette peine; sa sentence fut annoncée le 30 mars à cinq heures de l'après-midi. La loi octroyait aux condamnés le droit de présenter un recours en grâce dans l'espace de vingt-quatre heures; Ryssakow et Mikhaïlow présentèrent une supplique; mais Jéliabow, Sophie Pérowskaïa et Kibaltschitsch ne le firent point. La femme Helfmann déclara qu'elle était enceinte, ce qui fut officiellement constaté le 31 mars; son exécution fut remise, et au mois de juin elle présenta un recours en grâce, à la suite duquel, le 2 juillet, Sa Majesté l'Empereur daigna lui accorder la vie et commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Le public s'occupa du sort du malheureux enfant que devait mettre au monde cette mère criminelle : un certain capitaine de marine en retraite, Théodore Fonton, présenta même une pétition, demandant qu'on lui permît d'adopter cette victime du sort et de l'élever.

Les recours en grâce furent rejetés le 1er avril. Deux jours plus tard, le 3 avril, à huit heures du matin, deux tombereaux, larges et très élevés, sortirent de la cour de la prison préventive, située dans la rue Schpalernaïa. Sur le premier se trouvaient Jéliabow et Ryssakow, sur le second, Kibaltschitsch, Mikhaïlow et la Pérowskaïa. Les condamnés étaient assis, le dos tourné aux chevaux, dans le costume noir des détenus, en gros drap; une planchette ovale suspendue au cou et couvrant leur poitrine, portait l'inscription en blanc « Régicide ». Deux voitures suivaient les tombereaux avec cinq

prêtres en habits sacerdotaux de deuil. Sur tout le parcours, une foule innombrable se pressait, de même que sur le vaste plateau où devait avoir lieu l'exécution. Sur une plate-forme élevée se dressait une potence pour les condamnés; en face se trouvait une estrade pour les autorités et pour le public privilégié, parmi lesquels figuraient quelques diplomates et les correspondants des principaux journaux illustrés de l'étranger.

Les condamnés passèrent d'une manière très différente les dernières heures de leur existence. Jéliabow et la Pérowskaïa refusèrent de recevoir un prêtre; Kibaltschitsch y consentit et à deux reprises entra avec lui dans des discussions théologiques. Mikhaïlow écouta longtemps les exhortations de la religion et se confessa. Quant à Ryssakow, il professa le repentir le plus sincère, renia toutes ses erreurs, se confessa, communia et lut l'Évangile : il mourut avec les sentiments religieux d'un chrétien, en monarchiste convaincu. Jéliabow, Kibaltschitsch et la Pérowskaïa montrèrent la plus grande tranquillité; la veille de l'exécution, cette dernière s'était couchée à dix heures du soir, comme de coutume; pendant le trajet vers le lieu du supplice, elle était calme et ses joues se coloraient parfois d'incarnat, mais au moment de monter au supplice, ses forces l'abandonnèrent.

Arrivés devant l'échafaud, les cinq condamnés furent placés chacun près d'un poteau et la sentence de mort fut lue à haute voix. Les prêtres montèrent ensuite et leur offrirent la croix à baiser, mais la Pérowskaïa refusa de le faire. Les condamnés se firent leurs adieux. Jéliabow et Mikhaïlow s'embrassèrent et embrassèrent la Pérowskaïa. Le bourreau Frolow procéda alors à l'exécution, en commençant par Kibaltschitsch et en finissant par Ryssakow. Quelques minutes plus tard, le décès des suppliciés fut constaté par trois médecins militaires, et à neuf heures cinquante-cinq le procureur de la Chambre d'appel annonça que la sentence était exécutée.

★ ★ ★

LE CULTE D'ICARE[1]

VI

— Raoul Héricourt a été bien, — relatait quelques instants plus tard M. de Laderrière à sa sœur, lors de sa visite quotidienne, dans le salon aux housses grises, rue des Capucins. — Bien, mais rien de plus. Enfin il a de l'énergie.

Sur la pendule, les Horaces de cuivre tendaient leurs glaives pour la bénédiction de leur père.

Alourdie au milieu de ses dentelles dans une robe de soie mauve et fanée, madame Gheerbrandt riposta, en déposant sa broderie et son livre :

— C'est un brouillon. Madame Taffin me le disait encore tout à l'heure sur les marches de Saint-Géry. Un touche-à-tout. Notre pauvre père détestait ces sortes de gens. Dimanche aux promenades, il faisait sourire. Raoul n'a même jamais appris à se coiffer. Il a l'air d'un je ne sais quoi. D'un artiste... Seigneur voici la lampe qui crache encore!

— Mon Dieu, il a l'air d'un savant. Et nous avons besoin de ces intelligences-là en temps de guerre. Peu importe s'il se pommade ou non... Mais ta Carcel empeste, ma chère Julie.

— Notre bonne mère préférait les bougies à toutes ces inventions-là. Elle n'avait pas tort. Sonne, je te prie, pour que Théodore apporte le candélabre... Il mange comme un

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

ogre, votre savant. Quand il dîne ici, la cuisinière n'en revient pas... Théodore, un candélabre.

— Et mon madère, avec le biscuit. Il oublie toujours le biscuit.

— Est-il vrai, mon oncle, que vous devenez un rouge? — s'écria la petite Gertrude en rentrant. — La mère Sainte-Jeanne nous a dit en classe que ce Carnot faisait couper les têtes sous la Terreur.

— Tu l'entends, Charles? Tu entends cette innocente?

— J'aurais aimé un autre nom pour notre cercle. Mais il faut rallier les masses, et vivre avec son temps... L'Empire lui-même s'est qualifié de libéral.

— Vous n'allez pas faire guillotiner l'abbé Anzart, j'espère, — demanda Gertrude.

— Ni le comte de Malametz, — ajouta sa sœur Angèle en renattant sa tresse blonde devant le miroir.

— N'ayez crainte, petite... Que lisez-vous là, Julie? *Monsieur de Camors*. Hem! Cà sent le fagot. Votre confesseur vous réprimandera.

— Croyez-vous?... Cet auteur a du monde. Et il donne des leçons diverses.

— Tant mieux... Je me retire. J'ai des amis à souper.

— Attends ton madère. Le voici.

— Je t'obéis... Il est fameux. Ton pauvre Casimir se délectait.

— Il ne t'aurait pas approuvé d'élire un Raoul Héricourt, tu sais.

— Mais si.

A genoux pour l'angelus, madame de Laderrière priait quand son mari rentra. Il la salua de loin sans oser interrompre l'oraison. Lui-même crut devoir se signer devant la copie de *l'Assomption* qu'imagina Murillo, et qui tenait le panneau central de la pièce, avec le canapé de tuya et de velours bleu. Il aima que sa chère Flore fût par lui surprise en cette posture de vertu. Elle était si jeune et si blonde avec un col de linge rabattu, des manches élégamment retroussées, un corsage en grenadine plein de vie palpitante, de beaux bras nus dans les manches transparentes, et un corps souple dans le deuil de la robe enflée sur l'ampleur des jupons, de

la crinoline. Adorable, elle égrenait son rosaire d'ébène et d'argent. Tout à coup elle se signa, bondit au cou de son mari, puis très lentement elle lui donna tout un baiser voluptueux. Il la sentit en ses bras chaleureuse. Quand ils se furent étreints, il annonça :

— Nous avons maté les Rouges. La présidence de monsieur Héricourt est maintenue. Nous dirigeons le journal à notre gré.

— Vous êtes un vainqueur, Raphaël, toujours un vainqueur.

Elle l'attira près d'elle sur le canapé de velours bleu. Elle l'étouffa dans ses caresses. Il finit par se dégager. Flore le trouvait si bien de profil entre ses favoris plats. Elle respectait cet air de seigneur, cette bouche pincée. Elle admirait cette taille droite en veston bleu et ces hautes jambes en pantalon gris-perle. A cette fille de villageois enrichis par l'acquisition de biens nationaux et qu'avaient instruite les Ursulines d'Arras, son mari représentait le type du noble. Tout amoureuse, elle le lui dit encore, bien qu'il fût de roture, en somme. Modestement il fit allusion à la prévoyance de son aïeul qui avait, le lendemain de Leipzig, racheté le domaine de leur nom et pris la particule afin de tromper la vindicte des Bourbons, de leurs préfets, au retour des princes, car un de Laderrière avait, sous la Révolution, présidé un collège électoral de l'Artois et obtenu les votes en faveur de Robespierre. Aujourd'hui, le petit-fils se flattait de revenir à cette opinion de l'ancêtre. Légitimistes et orléanistes ayant tenu sa famille à l'écart, ayant même usé de leur influence aux Tuileries pour entraver la carrière politique du conseiller général, Flore trouvait ce retour bien juste. Son mari siégerait au parlement entre Thiers et Gambetta. Ce serait sa revanche sur ces dames de Hauteclocque et de Malametz. Flore bondit sur le capiton du fauteuil et marqua son plaisir par un pas de cancan tel qu'elle l'avait vu dans *le Magasin pittoresque*, puis s'empourpra toute confuse, et se cacha le rire dans les mains.

On sonnait à la grande porte. Des sœurs et des cousines entrèrent enfouies sous de longs châles noirs, sous des crêpes épais, avec deux prêtres. Pour eux dont il redoutait

l'espionnage, M. de Laderrière s'excusa d'avoir dû, malgré les répugnances de son éducation, se commettre avec les gens du Cercle Carnot. Mais il vendait ses récoltes aux Moulins, il achetait aux Forges, à bon compte, les instruments aratoires de ses fermes et métairies. En même temps, il offrait du Sauternes que la servante apportait sur un grand plateau chinois. Ainsi que Gerbore et Demonchaux, que Cattaert et de Grigny, parbleu, M. de Laderrière ne pouvait pas refuser son concours à la Banque d'Artois. L'un des prêtres le démasqua tout de suite. Il ne voulait subir ni la tyrannie des bonapartistes, ni les insolences des royalistes. Voilà quelle était la raison de ces assemblements. Au reste ses sœurs et cousines ne pardonnaient pas aux nobles douairières d'accepter leurs visites sans les rendre. L'autre prêtre, sur la réserve, murmura des blandices. La famille néanmoins félicita M. de Laderrière de montrer son importance en fondant le Cercle Carnot, en y prévalant. Mais il seyait qu'il y maintînt le respect de l'ordre et de la religion.

On passa dans la salle aux lambris gris qu'ornaient en estampes les chasses d'Horace Vernet. On se mit à table. Le prêtre approbateur était hâve et long dans une soutane soyeuse. Après le potage crémeux, en mangeant la carpe aux morilles, il blâma l'Empire de n'avoir pas fait, en 59, l'unité de l'Italie sous l'autorité souveraine du pontife. Il but un verre de Johannisberg. Aussi ne méconnaissait-il pas l'utilité d'une opposition qui rappellerait aux ministres d'Émile Ollivier le devoir d'être aussi des hommes d'État comprenant l'histoire. La France eût acquis pour alliés dans cette guerre le monde catholique, toutes les nations chrétiennes, l'Autriche d'abord, croyait-il, si elle eût suivi cette politique. Les cousines alors vantèrent les lapereaux en gelée. Elles obligèrent les hommes à se servir plus copieusement. N'importe, la France se trouvait seule. Or les deux prêtres savaient, par les rapports parvenus au Vatican, avec quel art et quelle ténacité la Prusse s'était de longtemps préparée, comment toutes les Allemagnes avaient été convaincues depuis dix ans par les pasteurs prussiens et les curés bavarois, de suivre aveuglément, et jusqu'à la mort, Bismarck dans ses entreprises. Le pâté de pigeons aux truffes mérita qu'on

fît trêve un instant aux discussions. Le maréchal Niel seul avait vu clair, reprit l'amphitryon, qui cita les jugements de Raoul Héricourt sur ce point. Ni les Chambres, ni l'empereur n'avaient soutenu le maréchal. Quelle faute grave, dont le « moulin à vent » ne consolait qu'à demi, même après huit ans de bouteille. L'un des prêtres hochait la tête en homme mystérieusement averti qui n'ignorait rien. L'autre ecclésiastique approuvait de ses mains grasses, en vidant un verre de bière dorée, mousseuse. Il rompit enfin le silence pour dire que, selon monseigneur Parisis, la frivolité française excitait, dans les vertueuses Allemagnes, une indignation sacrée. A ce propos, il regrettait la nomination à la présidence du nouveau cercle. A l'évêché M. Raoul Héricourt passait pour immoral. Les noceurs lui savaient des maîtresses parmi les artistes du café-chantant et parmi les plus vicieuses des couturières. Néanmoins la tourte aux quenelles fut acclamée, savourée. Du silence accompagna la piété de ces actions avant le Volnay de 1852, « ce Volnay du coup d'État ». A Paris, on avait vu Raoul Héricourt, depuis son veuvage, avec une danseuse du bal Mabille. M. Desmuliez le certifiait à tous. Il n'allait guère à l'église, ce qui désolait Caroline Cavrois, bien qu'il eût fait construire une chapelle aux Moulins pour les ouvriers et qu'il envoyât de l'argent parfois aux écoles des Frères.

On parlait plus haut et tous ensemble, à cause des vins et de la bonne chère, et de l'attrait qu'exerce sur les imaginations le vice. Madame Vanbroock avait reçu des plaintes de ses apprenties. Les dames s'effarèrent à l'idée que Raoul Héricourt se tenait mal. L'amphitryon souriait un peu. Égayée, Flore se mordait les lèvres. Ses yeux brillaient. Pourtant, après avoir goûté son Chambertin, elle déclara que tout cela ne lui semblait guère possible. Raoul Héricourt était trop laid. Cousines et sœurs renchérirent. Ni couturières, ni danseuses n'eussent accepté les hommages d'un ban-ban, d'un si mal peigné, d'un original qui parlait tout seul dans la rue Ernestale, sans voir personne, en marchant droit devant lui. M. de Laderrière pensa que l'inventeur était bien trop occupé de ses calculs, de ses machines nouvelles tant pour voler dans les airs que pour extraire

dans les fabriques de sucre un jus plus abondant des betteraves. Un tel homme n'avait pas le temps de courir, et à son âge. Malgré les framboises au Porto, l'abbé pourtant insista. Par les enfants de Marie il était renseigné. M. Raoul Héricourt avait un pavillon de chasse à Mercatel, où il ne donnait pas le bon exemple. Il recevait clandestinement des femmes perdues. Les cousines s'indignèrent alors. Qu'il était imprudent de placer ce Lovelace à la tête d'un parti nouveau! La cousine qui pelait sa poire prédit que bientôt il compromettrait l'influence de ce parti auprès des honnêtes personnes. Les sœurs, grasses et moites dans leur deuil, n'en revenaient pas. Un Héricourt, le petit-fils du dragon de l'empereur, le petit-neveu du sublime aérostier qui, sur Valmy, Maubeuge et Fleurus, avait plané dans la mitraille comme le représente le tableau du musée, reproduit par les gravures! Que de logis où elles jaunissaient en apprenant l'héroïsme aux petits! Quoi, il s'abaissait ainsi, le fils d'Omer Héricourt, l'ami de Lamartine et de Victor Hugo! Et tous alors, en goûtant au muscat, de rappeler les prouesses du grand-père, du cavalier, son beau cheval turc, sa charge d'Austerlitz à la tête de son régiment, les grâces de sa sœur Aurélie mariée au comte de Praxi-Blassans, la mère du général qui, vainqueur des Arabes en Kabylie et des Toucouleurs sur le Sénégal, avec Faidherbe, vainqueur des Autrichiens en Italie, commandait à Forbach, maintenant, entre Bazaine et Mac-Mahon.

La saveur du muscat et celle du flanc au kirsch agitèrent les éloquences. Sœurs et cousines, prêtres apparentés, Flore elle-même ne tarirent plus. Raoul disparut de leurs esprits. Ils s'exaltèrent en évoquant les gloires anciennes de la ville, en citant les émules de Juste et Bernard Héricourt. Leurs bataillons, leurs escadrons avaient traversé l'Europe sous les drapeaux victorieux, avec ces capitaines, ces majors, ces colonels revenus si vieillis de la Bérézina, puis demi-soldes, carbonari, conspirateurs, pour, vers 1830, rétablir la constitution et la liberté. Et tous étaient les oncles des hommes de ce parti-prêtre qui avait suivi l'abbé de Praxi-Blassans, reçu les leçons du Père Loriquet à Saint-Omer, planté à la porte Saint-Michel les croix des missions, défendu Charles X

en chaire de Saint-Nicolas. « Ou péché avec Lamennais, s'écria Flore, le dieu du peuple. » Tous parlaient ensemble. L'âme d'Arras les conviait. Les femmes relevèrent leurs voiles. Flore, au piano, joua l'air triomphal du *Carillon*. Mais les prêtres condamnèrent Robespierre et la Terreur. Ils épouvantèrent les dames par la description du sang répandu sur la place de la Comédie. Inutilement, et selon les idées chères à Raoul Héricourt, M. de Laderrière tenta de répondre, en tranchant, pour une deuxième tournée, le gâteau. Il ébaucha le rôle constructeur de l'Incorruptible à la Convention. Il indiqua le patriotisme de Danton et ses effets miraculeux. Il esquissa l'interprétation républicaine des évangiles par Joseph Le Bon. Cette impartialité eût ému d'irrépressibles colères si le distributeur des parts n'avait soigneusement attribué ces plaidoiries au professeur Debricke et au journaliste Delannoy, aux deux Rouges les plus effrayants de la cité, plaidoiries entendues au café des Allées, un dimanche après la musique, devant les promeneurs. Toutefois le prêtre hâve perça le masque. Il accusa directement Raoul Héricourt de vouloir, dans Arras, réhabiliter Robespierre, l'ami de Juste-Émile, et peut-être lui dresser une statue. Voilà ce qu'on vitupérait dans le monde légitimiste, rue des Capucins, rue des Quatre-bosses, rue Baudimont. Le cercle Carnot n'avait-il pas dû, un moment, se nommer le Cercle Robespierre? Quelques-uns, à l'hôtel de ville, l'assuraient, Fardel lui-même. Raoul Héricourt rêvait de mettre le monstre de la Terreur sur un piédestal, au milieu du square Saint-Waast. Et debout, les poings fermés, l'ecclésiastique lança des anathèmes. Au salon, il suppliait la Sainte-Vierge de l'Assomption peinte.

Tour à tour, chacune des sœurs et cousines présenta l'opinion de son mari, de son frère, de ses parents, pour exécrer Robespierre et les bourreaux jacobins. Elles bafouèrent la Déesse Raison, une fille de joie à demi nue sur un char. Elles pleurèrent André Chénier : « Et pourtant j'avais quelque chose là! » Elles se firent trembler avec les histoires des Tricoteuses, des Septembriseurs, du verre de sang offert à mademoiselle de Sombreuil. Tous les souvenirs reparurent des romans composés pendant la Restauration, afin de plaire aux ci-devant, et que, petites filles, elles avaient

lus en larmoyant sur les malheurs du noble émigré, sur la bravoure des chouans, sur la fin tragique de Marie-Antoinette, pour laquelle l'impératrice Eugénie affichait une dévotion si touchante.

L'impératrice! Ces dames l'adoraient. Sur le guéridon de tuya, Flore ouvrit l'album et montra la photographie de la souveraine aimée du khédive Ismaïl. On lui devait le canal de Suez. N'avait-elle pas récemment conduit le petit prince en voltigeur, le mignon, jusqu'au train l'emmenant de Saint-Cloud, avec l'empereur, vers Sarrebruck, où nos rudes soldats devaient s'émouvoir en voyant le petit garçon ramasser les balles perdues. Quelle mère! Elle avait élevé son fils en héros, comme il seyait à des Napoléons. Et durant le choléra, ce qu'elle avait été sublime dans les salles des pestiférés, les soignant, les encourageant, les embrassant même! Du reste elle gouvernait. L'empereur avait trop vieilli. La voilà régente, heureusement. Avec quelle fermeté elle sut faire répondre par Benedetti au roi Guillaume. Cette espagnole se montra plus française que toute autre. « Cette guerre, c'est sa guerre, » s'écria Flore en battant des mains. La beauté de son visage et l'élégance de ses toilettes blanches dans le fond de la calèche qu'emportait, entre les acclamations de la foule, le quadrige à la Daumont mené par deux jockeys chevauchant sous l'or en crépines de leurs casquettes, Flore se les rappelait avec une émotion très vive.

En l'impératrice, les prêtres avaient confiance pour l'avenir du monde catholique. Elle avait toujours employé les forces de la France pour la défense des États pontificaux.

M. de Laderrière concéda que sans religion le peuple ne se peut conduire. D'ailleurs il ne croyait point à l'avènement de la république, mais à la nécessité d'une simple opposition que ce mot illusoire désignerait. Ainsi les gens raisonnables feraient dévier les passions des Rouges, les endigueraient et les canaliseraient. La république athénienne, la république de Périclès, absorberait celle des Rouges. Elle les réduirait au silence. Elle détournerait le cours des mouvements populaires. Ce disant, M. de Laderrière se croyait un politique très fin, très hardi. Une phrase de Platon citée en grec rehaussait la valeur de ses paroles. Il reconduisit

les prêtres sur le perron, il leur traduisit une phrase de Platon, avec l'espoir qu'ils propageraient une bonne opinion de sa valeur intellectuelle. Ils le complimentèrent beaucoup, en effet, avant de partir. Ils avaient besoin de subsides pour leurs paroisses, pour achever Notre-Dame-des-Ardents, et le nombre des donateurs n'était pas indéfini. Les yeux baissés et les mains jointes, ils s'éloignèrent et murmurèrent dans la nuit de la ville que troublaient seuls les abois des chiens : « Cet excellent monsieur de Laderrière veut nous doter de la république athénienne avec Périclès. Mais où trouver Périclès? Serait-ce monsieur Raoul Héricourt? »

Le soir même, ils le demandaient à madame Dufour d'Hamelincourt. Pour Notre-Dame-des-Ardents, ils quêtaient chez les vieilles dames recluses au couvent des Charriottes. En un appartement que lui louaient les sœurs, haut de plafond comme une église, décoré d'images saintes et de propreté flamande, éclairé de bougies fumeuses en des chandeliers de cuivre radieux, madame d'Hamelincourt, très petite, et ses derniers cheveux bien lissés, épanouit ses révérences au seuil du salon. Elle mena les prêtres vers la Jeanne d'Arc sous globe, les fit asseoir dans les fauteuils de tapisserie et d'acajou recourbés, leur montra beaucoup d'avis mortuaires, plusieurs lettres de deuil, invitations à des funérailles, et l'article important de *la Semaine religieuse*. A trois, ils jugèrent les personnes décédées sans trop d'indulgence, mais souhaitèrent que Dieu les reçût en sa miséricorde infinie. Madame Dufour marquait plus de révérence à l'égard du Père Hauvant, si blême, qu'à l'égard de l'abbé Verbroock, trop cramoisi pour avoir bien soupé. De celui-ci, elle maltraita l'audace, quand il eut nommé la république athénienne. Quelles idées païennes était-ce là? Cette très pieuse dame les réprouvait absolument. Dans quelle misère ses aïeules émigrées n'avaient-elles pas vécu à Londres? Elles pleuraient devant l'unique verre de lait arrosant le pain bis de leurs repas. Et ses grand'tantes guillotinées à seize et quinze ans par Joseph Le Bon, pour une lettre à leur frère qui était au camp des Princes, et où elles avaient eu, par hasard, l'imprudence de marquer le nombre de bataillons

et de canons qui, lors, avaient tout un mois traversé Arras avant de se rendre à Landrecies.

Prudemment les deux ecclésiastiques marquèrent leur horreur de ce supplice. Ils attendaient que madame Dufour leur indiquât le montant des sommes dévolues par sa piété aux vitraux des Ardents. Elle leur avait fixé pour sa décision ce soir et cette heure. Ils n'en parlèrent point d'abord. Un silence gênant avertit de la minute grave. Elle ôta ses lunettes et s'essuya les yeux, larmoya, pleura. Sa petite figure ronde et fripée se tuméfia sous les bandeaux gris. C'était un chagrin véritable. Elle reniflait. Elle s'expliqua. Veuve depuis douze ans, elle demeurait responsable de l'héritage en immeubles qu'elle gérait pour ses filles mariées à Paris et à Lille, donc pour ses gendres et ses petits-enfants. Un tiers des revenus seulement lui appartenait en propre. Avait-elle dépassé la mesure en dotant, hélas! si peu, l'école chrétienne, l'église des Ardents, la chapelle des Dominicains, le Bon Pasteur? Ses filles indignes avaient ensemble invité le notaire à la réprimander. Oui, la réprimander! Un poing menu, crispé, s'abattit sur la table et la frappa violemment. Madame Dufour était en colère. Ses filles pour qui elle avait tant fait, depuis l'éducation aux Dominicaines d'Esquermes, malgré le prix de la pension, jusqu'à ces unions heureuses avec le commissaire-priseur de Lille et le percepteur de Paris! Ses filles, enfin, ses filles s'opposaient aux aumônes de leur mère, à ses œuvres de piété... Ses filles voulaient tout pour leurs toilettes, leurs théâtres, leurs réceptions, pour leurs vices. Et le notaire qui se prêtait à cette infamie! Et les gendres qui menaçaient de se plaindre à Monseigneur! Oui, d'écrire à Monseigneur! Et pis encore, de publier leur lettre dans *le Carillon*, dans le journal des républicains!

De nouveau madame Dufour pleurait. Les deux prêtres se regardèrent. Un instant ils crurent qu'elle donnait un prétexte, une excuse mensongère à son refus. Ensuite ils connurent bien que cette colère ne trompait pas. Ils savaient leur sainte. Elle eût voulu se dépouiller entièrement pour la maison de Notre-Dame, pour le palais des pauvres, comme elle disait. Car les pauvres sont le Jésus éternel, douloureux,

toujours crucifié. Récapitulant, de mémoire, ce qu'ils avaient obtenu déjà pour les familles misérables des Basses-Rues, du Château, pour les filles repenties du Bon Pasteur, pour la construction des Ardents, l'abbé Verbroock estima qu'en effet madame Dufour avait bien pu leur donner, en quatre ans, une part importante de sa fortune. Une de ses maisons, rue des Gaughiers, les clercs de maître Brame la proposaient en vente. Ils l'avaient même affiché dans l'étude. Ce qui avait surpris tout le monde. On avait appris que, depuis un an, madame Dufour n'avait point payé les factures de ses fournisseurs, ni les mémoires du plombier, du menuisier, du maçon. Apparemment l'aliénation de ce bien inquiétait les filles et les gendres. Le commissaire-priseur de Lille était connu pour défendre les opinions de Thiers et même de Jules Favre. Le percepteur de Paris envoyait à ses amis du Pas-de-Calais, secrètement, *la Lanterne* de Rochefort, à l'architecte Cattaert, par exemple.

Tout de suite les deux prêtres s'étaient compris. Loin de vitupérer contre les filles et les gendres, ils leur avaient reconnu le droit aux conseils de prudence. Ils étaient responsables du bien familial devant leurs enfants mineurs. L'Eglise ne voulait rien accepter du bien d'autrui que des innocents pussent un jour regretter. Tous deux consolèrent madame Dufour. Elle avait largement secouru les pauvres de sa paroisse, plus que ses moyens ne le lui permettaient. Le Seigneur ne demandait pas l'impossible. Notre-Dame-des-Ardents n'en serait pas moins protectrice si quelques vitraux de couleurs manquaient à l'abside. Et ils félicitèrent la sainte pour l'ouvroir qu'elle inaugurait afin d'assurer un travail lucratif aux mères chrétiennes. Même l'abbé Verbroock lui promit la visite de Monseigneur à cet ouvroir, une visite de gratitude pour tant de dévouement charitable et pieux.

A ces mots, madame Dufour se dressa toute menue dans sa robe simple, sous ses bandeaux lisses. Le petit visage fripé, édenté, rose encore aux pommettes, s'illumina. Les yeux minuscules scintillèrent entre les rides. Elle voulut que le Père Hauvant lui confirmât cette promesse. Il le fit, hâve et courbé, maussade, mais déférent.

Il dut, comme son ami, accepter le vin chaud et les tartelettes aux fruits exquises, sortant du four, qu'une vieille en bonnet et en pèlerine noirs apporta sur un plateau de vermeil qu'elle offrit avec des génuflexions. Et comme la vieille dame prenait sa part, l'abbé Verbroock s'écria :

— Le voilà, le péché de notre sainte. Elle aime trop les pâtisseries excellentes. Satan vous guette, madame. Il vous guette dans ces miettes à la cannelle...

Elle sourit d'abord, puis s'inquiéta. Peut-être disaient-ils vrai, ces ministres de Dieu qui vidaient prestement leurs verres, puis s'époussetaient le rabat et la ceinture. Et comme la servante refermait la porte sur eux, madame Dufour tomba sur les genoux devant une chaise, joignit les mains et, la tête basse, entreprit un acte de contrition. Bien des larmes mouillèrent ses doigts et son chapelet.

VII

Au sortir du couvent, par les rues très obscures, les deux prêtres gardèrent le silence d'abord. Au seuil du Père Hauvant, après avoir parlé de sainte Mélanie qui se dépouilla pour l'église du ve siècle, à la voix de saint Jérôme et de Rufin, l'abbé Verbroock soupira longuement. Il manifesta sa crainte de ne jamais voir s'achever Notre-Dame-des-Ardents. Or, rien depuis la destruction par les jacobins, sur la Petite Place de l'antique chapelle, rien ne rappelait plus le miracle de la Sainte Chandelle que donna la Sainte Vierge aux trouvères pour guérir toute une foule de malheureux embrasés par cette fièvre gangréneuse, et délirants, suppurants, voyant leurs membres noircir, se décharner, tomber de leurs corps. Prodige si populaire dans toute la France, si présent à toutes les mémoires des pieuses gens, et qui faisait d'Arras un lieu spécialement saint qui jadis avait attiré un si grand concours de pèlerins. Et plus un édifice digne de la Sainte Vierge miraculeusement apparue, autour duquel pussent se rassembler les multitudes. La foi devenait-elle avare à ce point dans ces Flandres mêmes où elle s'était montrée prodigue pour tant de basiliques, de cathédrales,

d'abbayes, aux temps passés! Verbroock agitait son parapluie dans l'espace, vers l'escalier de Saint-Waast et le portique de droite si massif dans la nuit. Une sorte de courroux se mêlait à cette indignation théorique contre le déclin de la croyance en Artois, aux Charriottes même, parmi les dames recluses. Ni madame Bégaigne ni mademoiselle Bécourt n'avaient accru leurs subsides. Le Père Hauvant craignit qu'on ne l'entendît derrière une fenêtre dans la rue sonore, regretter publiquement cette pénurie, et il poussa brusquement son collègue dans le noir corridor, après avoir ouvert la porte à gros clous de sa demeure bâtie au XVIIe siècle.

Cinq allumettes furent vainement grattées contre la muraille. Le chanoine enfin alluma la chandelle qui se dressait sur une tablette de bois cru avec les mouchettes et leur plateau de bronze. Il précéda l'abbé dans une salle immense, froide, mal crépie, carrelée de briques. Il suspendit à des clous son chapeau, sa mante. Au centre, quatre chaises de paille avoisinaient un secrétaire de noyer sur lequel, entre les paperasses et les bouquins, le Père Hauvant assujettit le luminaire. Ce qui réveilla une chauve-souris. Elle se mit à voleter sous les solives du plafond très rapidement de la porte aux fenêtres sans rideaux, que les feuilles du jardin eussent protégée seules contre les excès du soleil estival. Verbroock se découvrit et salua la pauvreté du lieu.

— Il est pitoyable que tout cela se puisse produire, monsieur l'abbé! — commença le Père Hauvant debout et les bras croisés devant l'autre qu'il avait fait asseoir. — On ne garde pas la mesure. Je conçois que les libéralités de madame Dufour d'Hamelincourt aient été acceptées, même sollicitées, pour les œuvres du diocèse, mais non jusqu'au moment de la ruiner, d'inquiéter sa famille et de susciter contre l'église des ennemis.

— Des ennemis?

— Trop d'ennemis.

Verbroock joignit les mains, et toussa, cramoisi :

— Monsieur l'archiprêtre, ne vaut-il pas mieux que l'église compte pour adversaires des Saive et des Abel, ceux dont les préférences vont à l'avarice, à la gourmandise et au luxe, sans charité à l'égard des malheureux, sans piété à l'égard du

Sauveur et de sa Sainte Mère? Quels faux amis seraient ces gens-là si nous prétendions les conserver comme nos fidèles, à tout prix, en tolérant leurs vices, en aidant leur cupidité, par... *politique*! Mieux vaut que le diable, en chacun, se déclare. Alors on l'exorcise.

Et l'abbé déploya un geste de guerre.

— Ce n'est pas l'avis du Vatican, ni celui du diocèse, par suite.

— Saint Jérôme força les grands riches du Mont Palatin à se dépouiller de tout. Mélanie ne garda qu'une natte et une tasse pour se retirer dans la Thébaïde, pour y devenir sainte, et cependant elle avait possédé le quart de l'Espagne, en bien privé, outre ses domaines d'Italie. Je n'ai pas réduit madame Dufour à la natte et à la tasse, moi.

— Elle ne nous a pas donné le quart de l'Espagne, mais les temps sont changés depuis saint Jérôme. Ils ont même changé depuis Charles X. Vous n'avez pas connu l'Artois en 1827. La dévotion importée par les Espagnols du XVI[e] siècle y régnait sans conteste. L'évêque dominait la province. Moi j'étais séminariste à l'époque, je puis concevoir la différence. Ah! quand l'abbé de Praxi-Blassans y plantait la croix de mission au milieu d'un peuple immense, dans la ville pavoisée, ici-même! L'Eglise a perdu une forte part de son influence. Et cette perte, elle le doit peut-être à des ecclésiastiques comme ceux qui vous obéissent en dépassant votre pensée... *Testi invoco Jesum.*

— Amen... Pourtant on nommait Arras, avant la Révolution, la ville aux trois cents clochers. Laisserons-nous s'achever sa déchéance? Abandonnerons-nous ses vingt mille âmes à l'athéisme des Desmuliez et des Lagache?

— Aux républicains?... voulez-vous dire... Bah! leurs femmes sont encore dévotes. Elles n'oseront pas oublier la messe ni leurs Pâques. Par elles, nous obligerons les maris à garder une attitude respectueuse. Les Demonchaux, les de Grigny nous recevront quand même. Seulement ne les abandonnons point à leurs forces. N'y a-t-il pas dans notre clergé un jeune prêtre que les livres de votre Lamennais égarèrent secrètement, ou un tonsuré de 48, de ceux qui bénirent les arbres de la Liberté et les bannières des compa-

gnonnages? Réunissons-les à monsieur de Laderrière, à monsieur Demonchaux, à Cattaert ou Gerbore, etc...

— Servir la messe de la république athénienne, confesser tous ces Périclès et tous ces Démosthènes? Il y eut dans Arras deux prêtres de l'Oratoire qui commencèrent ainsi. Ils ont mal fini tous deux. Ils se nommaient Joseph Le Bon et Fouché. Je ne saurais me charger de leurs fautes.

— Je ne vous l'ai pas offert non plus. Je ne pense pas que vous puissiez ressaisir un Cattaert dont le seul dieu est une équation. Vous êtes Josué. Contentez-vous d'arrêter le soleil là où vous le rencontrez, puis d'en faire couler l'or qui vivifiera nos œuvres de charité, nos œuvres de dévotion constructive, le cercle des ouvriers catholiques, par exemple. Où en sommes-nous?

— Quarante-sept adhésions.

— C'est peu.

— Très peu.

— La plupart sont empoisonnés par ce vilain folliculaire, Delannoy. Il les force à chanter le Dieu des Bonnes Gens. Il leur cite à tout bout de champ les impudences de leur Rochefort, de leur Blanqui, de leur Proud'hon, de leur Jules Favre, de leur Gambetta. Les nôtres se découragent. Ils ne trouvent rien à répondre. Bien que je leur fasse lire Montalembert et Lacordaire, ni Flahaut, ni les siens ne réussissent à convertir dans la minoterie Gerbore, ni ceux de Le Petiot dans les tanneries Lagache, ni les frères Letevez à la brasserie Drubens.

— L'enfer souffle partout.

— Ces canailles n'adorent que leurs vices.

— Ils ne supportent plus que nous les empêchions de forniquer, de se soûler, de s'enfumer dans les tavernes.

— Ils veulent vivre selon leurs instincts.

— Ne plus travailler.

— S'emparer des richesses pour boire et manger à mort, pour faire la débauche à mort. Ils deviennent républicains, car la République leur promet ça.

— Au Bon Pasteur seulement la place nous manque pour les filles perdues que la police y envoie. Blanche Herbaux y est revenue, prise en flagrant délit sur les remparts. Après

son repentir, tout ce que nous avons fait pour l'établir rue des Vieilles Haudriettes!

Dans sa colère, l'abbé Verbroock se frappait les flancs à coups de poing. Il avait cru au repentir de Blanche et lui avait donné une croix d'argent, une pèlerine bleue. Large, ventru, sanguin, il se démenait. Le Père Hauvant marchait de long en large, à la lueur tremblante de la chandelle, par le vide sinistre de la salle. Il effraya la chauve-souris. Elle alla tomber vers un angle pour repartir selon l'oblique dans la région des solives où elle se maintint à tire d'aile, sans bruit aucun, tantôt précédée, tantôt suivie par son ombre rapide. De son regard M. Hauvant la suivait. Elle lui semblait telle que la pensée de l'Église se précipitant de l'est à l'ouest, du nord au sud, de Baudimont à Rouville pour rassembler vers Saint-Waast les âmes en fuite. Il reprit :

— Saint Paul, Origène, saint Jérôme, saint Martin, Grégoire de Tours, saint Remi, Urbain II, comment surent-ils obtenir des peuples tant de sacrifices pour la foi? Ils surent, eux, baptiser et latiniser les barbares, jeter l'Europe en armes sur les chemins du Saint-Sépulcre, deux siècles durant.

— Sommes-nous moins instruits, moins pourvus?

— Cependant les esprits s'écoulent hors de l'Église comme l'eau fuit d'un panier.

— Vous, monsieur l'archiprêtre, qui êtes austère, logique à l'exemple de Pascal, à l'exemple de Jansénius, obtenez-vous mieux?

— Vous qui mettez la grâce et le ciel à la portée de tous, ainsi que l'insinuèrent madame Guyon, les quiétistes, Fénelon lui-même, cela vous réussit-il?

— Monseigneur conseille l'indulgence. Il veut que nous participions à la vie mondaine et à la vie politique, selon la coutume des Jésuites. Nous avons essayé.

— Nous essayons toujours.

— Rien ne prévaut. Maintenant le plus stupide, Gossart lui-même, se croit philosophe.

— Desmuliez récite du Voltaire à tout venant.

— Monsieur Gerbore atteste l'éclectisme de Cousin.

— Debricke ne jure que par Auguste Comte et Littré.

— Et Raoul Héricourt par Claude Bernard.

— C'est bizarre, autour de cet homme que tous détestent, des forces se combinent. Son nom, quand on le prononce, oblige à la discussion, au blâme ou à la louange, à l'invective, à l'expansion des idées. Et cela fait mal à la ville.

— Il porte avec lui le souvenir des siens : le fondateur des Moulins, l'aérostier de Fleurus, le dragon d'Austerlitz, le ministre de Louis-Philippe, leurs émules et leurs pareils. Qu'est-il par lui-même?

— Rien.

— Un inventeur manqué.

— Un ambitieux sans renom.

— Un débauché assez vil.

— Et pourtant, de son nom cité par monsieur de Laderrière à souper, nous courons d'idée en idée jusqu'au point de craindre pour l'avenir de l'Église, pour le royaume de Dieu!

Le Père Hauvant s'arrêta dans le milieu de la salle pleine d'ombres gesticulantes.

— Pour le royaume de Dieu! — répétait l'abbé Verbroock.

Les deux prêtres se regardèrent. L'un imputait sa détresse à la panse de l'autre, à cette figure mafflue, à ce crâne large, à ces mains potelées, et, sous la soutane neuve, à cette vigueur trop visible qui démentaient la parole des sermons et la rigueur des préceptes. L'autre attribuait sa déception à la taille dominante de l'archiprêtre, à l'usure de ses vêtements, à ces yeux caves et impérieux, à cette mine hâve enseignant l'austérité, le jeûne et le cilice, épouvantant la foule des luronnes, des buveurs, des gourmandes et des passionnés. En silence tous deux s'accusaient de n'avoir pas compris les hommes, l'Artois, sa sensualité flamande, sa passion d'Espagne, et de perdre ainsi l'empire offert par le Christ aux successeurs de saint Pierre.

Et pourtant ils se savaient également dévoués à la gloire du Sauveur, également convaincus de leur mission, pareillement aveugles en leur foi, souples assez pour user alternativement, avec intelligence, de fureur et d'aménité, selon la qualité des âmes à conduire vers le salut. Néanmoins ils se toisaient. Leurs rages différentes se reprochaient autant que des fautes individuelles ce déclin de la religion dans leur ville.

Face à face, ils se dévisageaient, sans haine certes, mais comme pour se pénétrer mutuellement de leurs pensées qui visiblement s'attribuaient l'impuissance dans le bien et la défaite par l'erreur. Leurs yeux se disaient tout. Bien que l'archiprêtre et l'abbé ne fussent pas les éminences officielles du clergé artésien, ils passaient pour diviser par leurs influences, en deux courants spirituels, la société catholique, ses confesseurs, ses prédicateurs et ses pénitents. On surnommait toujours les amis du Père Hauvant, « les jansénistes », et ceux de l'abbé Verbroock, « les quiétistes ». On plaisantait même celui-ci pour toutes les « Madame Guyon » qu'il entreprenait afin de leur apprendre l'art de ramener les indifférents vers la pratique par une recherche facile de la grâce. Il était le consolateur des veuves et des mères frappées dans leurs ardentes affections par la faux de la mort. Le lendemain des funérailles il intervenait, lui, les siens, vieux coadjuteurs ou jeunes séminaristes émus par le roman spirituel de Fénelon et de sa dangereuse amie. La grâce, ils la promettaient comme un délice presque sensuel. Ils la définissaient selon saint Augustin l'analyste, saint Jérôme le doctrinaire, sainte Thérèse l'illuminée. Les veuves attendaient ce retour divin des épousailles où Jésus remplacerait le défunt. Les mères espéraient revoir leurs enfants à cette minute de tendresse céleste. Et parfois elles les revoyaient dans les bras de la Vierge suppliée opiniâtrément, selon toute une méthode logique de pleurs, d'oraisons, de jeûnes épuisants, de litanies murmurées, les paupières closes, dans la nuit. Madame Desmazières avait revu sa fille.

A plusieurs reprises le Père Hauvant avait condamné ces pratiques, ces « sorcelleries ». Mais quoi, par la terreur des enfers qu'il décrivait, avait-il obtenu mieux? Si madame Dufour d'Hamelincourt se vautrait sous son lit la nuit pour échapper aux griffes des démons qu'il lui faisait entrevoir, si elle passait des louis sous les portes sans oser les ouvrir, pour que l'offrande aux pauvres lui valût le secours immédiat des anges, était-ce cela qui ramenait à une horreur si constante les filles, les gendres de la sainte, Saive le commissaire-priseur, Abel le trésorier général? Non, ni eux ni d'autres. C'est ici, comme en Flandres, et dans les maisons les plus

honnêtes, les plus fermées, les plus catholiques, la taverne de Steen, la Kermesse de Rubens, la danse de Téniers... le perpétuel festin de Balthazar. Chez les Pères de la rue aux Ours, dans leur chapelle, leurs dévotes déposent des gigots et des volailles derrière l'autel. Voilà leur offrande... Ces bons Pères engraissent à vue d'œil, car ils confessent toutes les bouchères, pâtissières, charcutières et rôtisseuses de la ville.

Verbroock se mit à rire malgré sa fureur. Le Père Hauvant se permit une mine gaie durant une seconde.

Aussitôt il se plaignit parce que les confesseurs ne manifestaient point assez leurs courroux contre les familles où l'on raisonnait sur le dogme. Chez les Monchepieux, pour avoir trop lu saint Augustin, on en venait à lui préférer la folie de l'hérésiarque Pélage si combattu par l'évêque d'Hippone. Madame Monchepieux commençait à prétendre que l'on ne péchait point à l'ordinaire, qu'elle n'avait pour sa part jamais péché de façon grave, sa laideur l'empêchant d'être coquette, et son mauvais estomac d'être gourmande. Cette femme maladive, abîmée par un eczéma perpétuel, d'ailleurs charitable et douce, doutait qu'il fût utile de faire son salut. Le sien lui paraissait presque certain. Elle attendait la mort avec un orgueil détestable. C'était là l'hérésie même de Pélage condamnée par Augustin et Jérôme entièrement. Et dans son ouvroir, cette madame Monchepieux réunissait bien des personnes disgraciées, pauvres, dévotes, que leur misère physique et sociale préservait de tous vices, faute de pouvoir en assouvir aucun raisonnablement. Une église se formait dans l'église d'Arras. Le chanoine Engerand, ce mystique, cet égaré, parmi ces sorcières agonisantes, ces monstres mâles et femelles, en loques noires, parmi ces mendiants lamentables, pérorait sans prudence, fier de ses indéniables extases. Et pour ces larves hideuses, il inaugurait un service de foi à Saint-Nicolas.

Verbroock plaisanta tout ce manège. On ne peut rien sans la grâce divine. Il cita : « *Non statim ex libero arbitrio homo facit, sed Domini arbitrio.* » Qu'importait, au reste? Ces bonnes gens aimaient Dieu, pratiquaient. Même deux ou trois semblaient dans le bonheur. Par l'imagination, ils vivaient au ciel, déjà, oui, malgré leur crasse, leurs jeûnes, leurs ulcères

et leur puanteur. Mais le Père Hauvant prit sur le secrétaire une petite brochure mal imprimée : *l'Epitre aux Artésiens* du chanoine Engerand. Monseigneur l'ayant connue chargeait le Père Hauvant d'un examen sérieux au point de vue dogmatique. Tout de suite l'hérésie de Pélage avait ressuscité dans ce texte.

— Plutôt imbécile! — jugea Verbroock, et de rire.

Le Père Hauvant le réprimanda. Il le contraignit à traduire le latin de saint Jérôme, la fameuse lettre contre le moine breton sollicitée par saint Augustin. Pour l'obtenir, le saint évêque avait d'Hippone envoyé son disciple espagnol Orose au monastère de Bethléem. Jérôme avait alors fulminé dans sa réponse à Ctesiphon Urbicus contre l'orgueil humain qui refuse le fardeau du péché originel, qui croit tout conquérir par l'exaltation de la volonté. C'est le péché d'Adam. C'est l'hérésie d'Origène qui pense l'homme capable d'éviter absolument le péché. C'est l'erreur de Jovinien à propos du baptême. C'est l'erreur d'Evagre traitant de l'impossibilité dans son volume dédié à sainte Mélanie. C'est le mensonge de Pollade...

— Parfaitement, — approuvait Verbroock en traduisant avec peine. — Le triomphe de la grâce rayonne dans la lettre de Jérôme. Comme il me donne raison, ici même, en portant ce dernier coup à Rufin et à l'origénisme! Comme déjà Jérôme annonce madame Guyon et monsieur de Cambrai! Il les consacre par avance. Il leur écrit une préface. Il condamne Bossuet... Pardon! Pardon! Il condamne Bossuet... *Deus est qui operatur in nobis velle et perficere!... Velle et perficere! Velle et perficere!*

Et le maître des quiétistes artésiens dansa, une main en l'air, l'autre sur la page du livre ancien, jauni.

De là naquit une discussion ardente. Le Père Hauvant réfutait. Il attesta les Ecritures et ce qu'avaient soutenu sur ce problème les Pères de l'Eglise. Il voulut confondre l'abbé, textes en mains, et protégeant la lueur de la chandelle qu'il emportait, il le traîna vers une porte basse, l'ouvrit pour la fuite d'un rat occupé dans les monceaux de bouquins à terre. D'énormes volumes reliés en veau se dressaient par piles le long du mur, jusqu'aux toiles d'araignée tapissant la voûte

de ce réduit. A déplacer les tomes de la Patrologie grecque, l'exégète dérangea toute une tribu de noires souris. Elles plongeaient dans leurs trous entre les interstices des briques formant le pavage, tandis que, nerveux, Verbroock poussait des cris à leur vue. Il sautilla en ses gros souliers à boucles d'argent.

— Tenez-vous donc en repos, cria l'autre furieusement. Ces maudites bêtes ont grignoté trois phrases de saint Grégoire de Nazianze, qui vous édifieraient.

— Madame Guyon disait simplement à Fénelon : « Il m'est mis dans l'esprit que, comme sainte Catherine de Gênes a été un exemple de pur amour, je serai un exemple sans exemple de foi vive et d'abandon total, le jouet de la Providence sans résistance, et vous aussi, — bien que votre foi ne soit pas si vive. Soyons des exemples sans exemple de l'indépendance de Dieu à se servir en nous de tous les moyens pour faire son œuvre ». Dieu veut en elle. C'était le *velle et perficere* de saint Jérôme. Cela même!

— Mais non.

— Mais oui... Lisez *le Moyen court* de la béate.

— Jamais, monsieur, je ne lis de livres condamnés.

Ils se défiaient. Verbroock épanouit son rire. Le Père Hauvant serra les mâchoires qui saillissaient sous le parchemin jauni du visage.

Revenus dans la grande salle, avec des in-folio qu'ils ouvraient sur des chaises, qu'ils feuilletaient à genoux devant, leur passion de se dominer les enivra. Ils se croyaient tout intelligence et sans corps, sans autre expression de leurs êtres que leurs bouches rageuses, leurs yeux flamboyants.

— « Étant accoutumée avec Dieu à une souplesse infinie, je fais sans attention et sans secours tout ce qu'il me faut faire... » Voilà la vérité telle que la goûtait madame Guyon. Voilà où il nous faut parvenir.

— Vérité commode et qui place le Seigneur à l'origine de tous les crimes... Quel satanisme! D'ailleurs ne soutenait-elle pas cette énormité, votre héroïne : Dieu veut que nous abandonnions le culte de nos vertus pour que nous songions plus aisément à lui seul, à lui seul?... Cet égoïsme de Dieu! Quelle turpitude! Dieu voudrait que nous fussions sans vertus,

de peur qu'en les améliorant, qu'en nous y attachant, nous en arrivions à le négliger. Lui qui est toutes les vertus! Mais un Lucifer ne parlerait pas autrement à une fille qu'il tenterait de corrompre!

— A Blanche Herbaux, gloire du Bon Pasteur.

— Vous riez! Vous riez!

Le Père Hauvant referma brusquement son in-folio d'où s'évada la poussière en nuage. Verbroock eut peur. Il regarda cette salle vide immense, dont tous les meubles avaient été vendus pour secourir des infortunes. Alors le respect le glaça :

— Je surveillerai vos pélagiens et le chanoine Engerand, monsieur l'archiprêtre, et de très près... bien que leur nombre aux prêches de Saint-Nicolas me semble infime.

— Le nombre des chrétiens était plus infime encore autour du tapissier ambulant dans l'église d'Antioche, en l'année 50. Deux siècles plus tard tout l'Occident à genoux écoutait le verbe de saint Paul répété par les prêtres.

— Mais Jésus s'exprimait par le verbe de son apôtre.

— Combien étaient-ils à Rome ceux qui écoutaient avec le moine Augustin Luther parler les disciples de Savonarole?... Et un siècle plus tard... la guerre de Trente Ans ravageait l'Europe.

— La guerre de Trente Ans... La guerre! Toujours la guerre! Nous avons demain une bénédiction des drapeaux...

— Et deux messes militaires pour le départ des lanciers.

— Comme elles reviennent à la Sainte Vierge, les mères qui tremblent pour leurs fils soldats, les fiancés qui tremblent, les femmes des officiers en campagne... Hier la cathédrale était pleine.

— Quand les enfants ont peur, ils se réfugient dans la robe de leur mère. Sachons les y retenir, monsieur l'abbé. Je vous souhaite le bonsoir.

PAUL ADAM

(A suivre.)

PARMI LES LIVRES

Batouala, qui a gagné le prix Goncourt, est un livre assez faible. L'exemplaire porte en sous-titre : *véritable roman nègre*. Est-ce du langage qu'il s'agit?

Il y a dans cet ouvrage trois éléments : un plaidoyer contre les blancs; une description des coutumes indigènes; enfin la forme littéraire qui enferme ce plaidoyer et cette description.

Le réquisitoire contre les blancs, M. Maran, qui est homme de couleur et, je crois, fonctionnaire, se défend de l'avoir écrit. Après nous avoir confié qu'il avait employé six ans à écrire son roman : « Au cours de ces six années, dit-il, pas un moment, je n'ai cédé à la tentation de dire mon mot. J'ai poussé la conscience objective jusqu'à y supprimer des réflexions que l'on aurait pu m'attribuer... Ce roman est donc tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. »

Il est exact qu'on ne trouverait pas dans le roman les réflexions de l'auteur : elles sont dans la préface. C'est ce que M. Maran appelle écrire objectivement. S'il le croit, il est naïf. S'il veut nous le faire croire, il est simple. Il ne parle pas lui-même; mais il fait parler ses personnages. Il se contente de rapporter leurs paroles, il est vrai, mais il est maître de leur faire dire ce qu'il veut. Bissibinghi veut se faire milicien, et voici le tableau qu'il trace de la vie du *tourougou* :

Au lieu de payer l'impôt, c'est nous qui aidons à le faire rentrer. Nous y parvenons, en pillant et les villages imposés et ceux qui ont acquitté leurs redevances. Nous faisons pilonner le caoutchouc. Nous recrutons ceux qui porteront les sandoukous. Tel est le travail du milicien. Partout où l'on passe, afin d'obtenir notre bienveillance, les chefs et leurs hommes nous comblent de présents. Ces petites satisfactions rendent la vie du tourougou douce, plaisante, facile et délectable, cela d'autant plus que les commandants ne connaissent que mal la langue du pays où ils sont, — notre pays et notre langue. En conséquence, tel village s'est-il montré peu généreux? On vous invente une de ces bonnes, délicieuses histoires, qui n'ont ni queue ni tête, et on vous la débite à cet excellent commandant. Celui-ci, qui est toujours juste, sensé et clairvoyant, commence d'abord par emprisonner toute la population : poules, chefs, chiens, femmes, cabris, enfants, esclaves, récoltes. Ensuite, poules, cabris, chiens, récoltes et femmes sont vendus à l'encan. Et l'on verse à l'impôt l'argent obtenu de la sorte. Parfois ils répartissent, entre leurs amis, cabris et poules, à moins qu'ils n'en fassent cadeau au Gouverneur qui se souviendra de leur gentillesse, à la saison des avancements.

Ne vous récriez pas. Ce délicieux tableau de l'administration française n'est pas de M. Maran. Il est du pauvre nègre Bissibinghi, qui est « irréfléchi ». M. Maran n'a fait que lui prêter un style de journaliste. Mais il n'est pas plus responsable des idées de Bissibinghi sur le Gouvernement que de ses idées sur la médecine, qui sont puériles. C'est un simple témoignage. On peut se demander, il est vrai, si M. Maran a jamais entendu un nègre parler ainsi par antiphrase. Il nous le dit. Croyons-le.

Il a tout de même ajouté quelques traits de son cru. Un nègre ayant été éventré par une panthère, les habitants du village vont trouver le commandant. « Le commandant s'était montré d'une amabilité charmante. Aux conseils demandés, il avait répondu, sur un ton enjoué, que Batouala pouvait bien crever, et tous les m'bis avec lui. » M. Maran peut dire que le mot a été prononcé et qu'il est un romancier objectif. Je ne doute point de sa véracité. On ne peut même pas lui reprocher d'attaquer les mauvais fonctionnaires. Ce qui est grave, c'est d'avoir fait, d'abus qui peuvent être abominables, le principe même et la règle uniforme de la conduite des Français aux colonies. Je me trouvais en 1911 sur le Niger, à 900 kilomètres de la côte, et j'y ai vu fonder

la ville de Kouroussa. Le fonctionnaire qui gouvernait cette brousse lointaine était, non seulement un homme cultivé, mais un administrateur très éclairé, très actif, qui multipliait les tournées, qui étudiait les moyens d'augmenter la prospérité du pays; et comme une épidémie de variole avait éclaté, il nous quitta aussitôt pour visiter le village atteint.

M. Maran peut répondre que, comme romancier, il est exempt de vues d'ensemble, et qu'il a le droit de choisir les faits qu'il décrit. Mais il s'est interdit à lui-même cette réponse, par le ton de sa préface, qui est tout politique. Il se donne une tâche et il appelle tous les écrivains de France à la rescousse. Il se peut qu'il ait souvent raison. Mais il doit se soumettre à la loi de toute critique, et sans laquelle il n'est pas d'honnêteté : faire des dénombrements complets. Descartes a établi cette règle dans le temps que les ancêtres de M. Maran étaient occupés à chasser. Mais il faut qu'il apprenne à la connaître.

Il est inadmissible qu'il argue de son droit de romancier pour faire à son gré de la polémique. Batouala tient aux noirs assemblés un discours incendiaire : « Je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des blancs... Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes? Même pas. Un chien? Ils le nourrissent et soignent leur cheval. Nous? Nous sommes moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous tuent lentement. » Il y a trois pages de cette déclamation, qui se termine par ce gracieux couplet : « Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler. Longtemps, on avait cru qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait et on les respectait à l'égal des fétiches. Il avait fallu en rabattre. Aussi faciles que les femmes noires, et plus vénales, elles avaient des vices que ces dernières ignoraient... »

Il est vraiment trop commode de dire que c'est là le tableau d'une sédition, et qu'il faut bien faire parler les gens comme ils parlent en effet. Est-ce aussi par souci de vraisemblance que M. Maran prête à ce même Batouala, qui a le ventre ouvert et qui agonise depuis quinze jours, des idées générales et des aperçus philosophiques :

Une fois de plus, dans son délire, il dit tout ce qu'il avait à reprocher

aux blancs, — mensonge, cruauté, manque de logique, hypocrisie. Il n'y avait ni bandas ni mandjas, ni blancs ni nègres. Il n'y avait que des hommes. Et tous les hommes étaient frères. Il ne fallait ni voler, ni battre son voisin. Guerre et sauvagerie était tout un. Et ne voilà-t-il pas que l'on forçait les nègres à participer à la sauvagerie des blancs, à aller se faire tuer pour eux, en des palabres lointaines! Et ceux qui protestaient, on leur passait la corde au cou, on les chicottait, on les jetait en prison! Marche, sale nègre! Marche et crève!...

Cette déclaration de pacifisme, *in extremis*, au fond d'un village m'bi, ne peut passer que pour ce qu'elle est : de la littérature personnelle à l'auteur, et de la pire. Encore une fois, M. Maran a matériellement raison, quand il se défend d'avoir rien formulé expressément. Seulement son livre contient juste ce qu'il faudrait dire dans un village pour qu'il se révoltât. Et il ne contient que cela.

Tous ces griefs viennent se fondre dans une idée générale, qui est celle des méfaits de la civilisation. « Jadis, avant la venue des blancs, on vivait heureux. Travailler peu et pour soi, manger, boire et dormir, de loin en loin avoir des palabres sanglantes où l'on arrachait le foie des morts pour manger leur courage et pour se l'incorporer, — tels étaient les jours heureux que l'on vivait, jadis, avant la venue des blancs. » — Les mêmes idées se retrouvent à peu près dans la préface. Seule a disparu l'allusion mélancolique à l'anthropophagie, que les blancs ont si méchamment rayée des douces traditions noires : « Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents... tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. A ta vue, des larmes de sourdre, et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes. »

L'antithèse entre le bon indigène et le barbare conquérant est un effet littéraire qui n'est pas très nouveau : il est déjà dans *Alzire*, de M. de Voltaire. Sans doute la civilisation n'apporte pas seulement des bienfaits. Elle nous a valu le livre de M. Maran. Mais pourtant, en même temps qu'il déplore le bon vieux temps, Batouala est irrité parce qu'on ne construit pas assez vite le chemin de fer. Et il ne parle pas des hôpitaux, qui rendent, je crois, quelques services.

J'ai vu en Guinée, des régions d'où la fièvre jaune et le paludisme avaient été extirpés par cette administration tant décriée. « Ils nous tuent lentement », écrit pourtant M. Maran.

Si j'ai insisté sur ces idées fondamentales du livre, c'est qu'elles coïncident, dans ce qu'elles ont de plus médiocrement littéraire, avec les tendances qui étaient celles de l'école réaliste aux environs de 1880, et qui sont encore en partie celles de l'académie Goncourt. On jouait au massacre, et les poupées étaient le magistrat, le bourgeois, le militaire, le colon. De cette littérature coloniale, la première manifestation a été, je crois, *Une Blanche*, et la dernière *Les Sauterelles*, de M. Fabre. Le livre de M. Maran est dans cette tradition, et c'est là, sans doute, une des raisons qui l'ont fait choisir. Je distingue mal les autres. Car les autres éléments du livre sont médiocres. La description des mœurs est souvent amusante, mais ne dépasse pas en mérite celle qu'on rencontre dans tant de récits de voyageurs qui n'ont jamais prétendu à l'honneur des lettres. Et quant à la forme, elle est sans valeur. Le livre est composé de façon que l'auteur y couse bout à bout un certain nombre de scènes de la vie des noirs. Première scène : le réveil de Batouala; deuxième scène : circoncision et excision, avec la danse de l'amour; troisième scène : Batouala raconte à Bissibinghi les légendes et la cosmogonie des m'bis; quatrième scène : la mort de Batouala. C'est un procédé rudimentaire. Pour relier ces diverses scènes, l'auteur a trouvé un motif qu'on pouvait croire abandonné aujourd'hui à l'opéra comique : la rivalité de deux hommes, Batouala et Bissibinghi, au sujet de Yassiguindja, qui est la femme préférée de Batouala. Enfin pour achever l'ouvrage par une scène de haut goût, tandis que Batouala meurt, Bissibinghi et Yassiguindja, auprès de lui, s'occupent à d'autres jeux : beau sujet pour une composition de littérature.

C'est cette littérature, vraiment trop médiocre, qui empoisonne tout l'ouvrage. On nous avait promis des notations précises, et il est vrai qu'il y a quelques tableaux agréables. Mais les paysages sont ternes et incertains; le pittoresque est cherché en farcissant les phrases de termes indigènes, ce qui est un procédé vraiment trop facile; le dialogue a l'air d'être fait avec des fragments de la presse coloniale. Enfin

on comprendrait fort bien que M. Maran, homme de couleur, eût écrit un pamphlet contre les blancs aux colonies; mais on eût souhaité qu'il le fît franchement, sans se retrancher derrière ses personnages. A l'en croire, ceux-ci ne sont que colère et déclamation amère contre les blancs. Cependant il dit sans sa préface : « J'écoutais les conversations de ces pauvres gens. Leurs plaisanteries prouvaient leur résignation. Ils souffraient et riaient de souffrir. » — Comment accorder le livre et l'avant-propos?

***

Il n'y a aucune comparaison à faire entre ce faible essai, mis en évidence par le caprice de cinq vieux naturalistes, et un livre comme *l'Épithalame*, dont il s'est trouvé le rival. D'autres romans encore lui ont été opposés, parmi lesquels *la cavalière Elsa*, de M. Mac Orlan.

L'idée de ce livre capricieux paraît être une vue du temps où les armées bolcheviques conquerront le monde : et dans cette vue de l'avenir subsiste une donnée du passé, les soldats étant maintenus dans l'enthousiasme par une belle fille qui marche à leur tête, image et symbole de la Révolution. Ainsi les troupes de l'Ère nouvelle, que les Allemands disciplinent et qui ont pour noyau une élite des régiments chinois, marcheront romanesquement sur les pas d'une femme, la cavalière Elsa.

Ces armées conquérantes, dont les dix-huit millions de soldats anéantissent jusqu'au dernier homme les armées professionnelles des autres pays, sont étrangement commandées. A leur tête est Dorojdine, qu'on appelle Le Clown, et qui est clown en effet : l'homme de confiance du gouvernement de Prolovelf, qui a remplacé Lenine. Puis vient un état-major de trois hommes, qui ont pour surnoms Hamlet, Falstaff et Puppchen. Falstaff « pouvait être âgé de quarante ans. Très court sur jambes, il les croisait avec peine à cause de son ventre énorme. Sa figure congestionnée dès la tombée de la nuit, se prolongeait en trois mentons retombant sur sa poitrine en cascades figées. Il portait la barbe soigneusement rasée et grisonnait aux tempes ». — Si sa barbe

était soigneusement rasée, comment pouvait-il la porter? Laissons-le à ce petit problème.

Hamlet était pareillement obèse, mais grand et jeune : vingt-sept ans, nous dit M. Mac Orlan, qui a fait de lui, avec un soin curieux, un portrait achevé. « C'était également un juif d'une préciosité parfaite et d'une culture littéraire aussi surprenante que la boutique d'un brocanteur malveillant. Il connaissait tous les pièges que la littérature combinée avec l'immoralité peut tendre aux hommes. Il éprouvait pour Elsa une grande affection, l'affection classique de Des Esseintes pour l'âme neuve de son choix dont le possesseur se dégoûtera avant le jour de l'échéance. En dégoûtant ses élèves de leur belle âme, Hamlet les achetait à vil prix, en évitant les minutes gênantes du marchandage. » De corps flasque, il n'a pas fait la guerre. Raffiné et mou, il est né embusqué. « Hamlet, dit encore M. Mac Orlan, considérait intimement l'époque où il vivait comme une prodigieuse manifestation de mauvais goût. Il ne se gênait pas pour l'exprimer, mais le choix de ses mots, en rendant ses phrases incompréhensibles au vulgaire, l'abritait contre toute persécution. Il espérait sortir, sain et sauf, de cette aventure, dont il n'imaginait pas la fin. » — Quant à Puppchen, c'est un petit vieillard qui a des façons d'officier à l'ancienne mode.

Eh! dites-vous, voilà un bel état-major : Le Clown, Falstaff, Hamlet et Puppchen, sous l'invocation d'Elsa! — On critique toujours les états-majors; mais celui-là n'est pas si mauvais. La preuve c'est qu'à l'arrivée à Paris où les bolcheviki organisent la Foire Sociale, Le Clown, c'est-à-dire Dorojdine, généralissime des armées rouges, s'étant réservé dans cette foire une échoppe où il se désarticule sur un tapis, la foule s'écrie avec enthousiasme : « C'est quelqu'un. » Les meilleurs chefs d'État ne se comportent pas autrement.

Et même, si l'on y réfléchit, les hommes, dans leurs plus grandes entreprises, n'ont pas eu d'autres conducteurs. Devant leurs armées une image symbolique, qui a les traits d'une femme, qui est leur foi, leur espoir, leur amour, leurs trois vertus, et pour qui ils se font tuer : Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs! Puis, pour combiner leurs actions, Falstaff qui est l'instinct; Hamlet qui est l'esprit,

gâté précisément parce qu'il est esprit; enfin Puppchen, qui est la tradition. Les deux obèses et le petit vieux. L'usage est de les représenter sous des figures plus héroïques; mais ils président bien à tous les événements de l'histoire. M. Mac Orlan a mis le symbole en conte et en caricature.

Qui est donc cette Elsa dont M. Mac Orlan, correspondant de guerre, a cueilli le nom au bord du Rhin? C'est une petite juive de Coblenz, dont les premiers destins sont assez aventureux. Il est difficile, quand on est élevé à la dignité de symbole, de vivre honnêtement. La Petite Secousse de M. Barrès en savait quelque chose. A Coblenz, puis en Silésie, Elsa Grünberg connaît des jeux profitables. Ses parents émigrent enfin à Sébastopol, où ils trouvent leur voie. Le père Grünberg est nommé par le soviet local commissaire des embellissements de la rue. Elsa commence par faire attacher aux palissades des maisons qui se construisent sur le Boulevard de la Discipline, les toiles rouges et vertes diaboliquement peintes par son amie Natacha. Mais surtout elle marque son génie en trouvant un style ornemental convenable pour décorer les cadavres des pendus, accrochés en foule inesthétique aux arbres de la ville.

Par les soins des chômeurs, les pendus furent revêtus de toiles peintes selon l'humeur des deux jeunes filles. La misère de leurs vêtements se dissimula dans un sac enluminé non sans charmes. Vus de loin, ils équivalaient à d'énormes lanternes de Venise, à des ballons chinois, ou à ces animaux fantastiques que les enfants du Tonkin promènent dans les processions et dans les fêtes de nuit. Avec leurs énormes fruits rouges bariolés de bleu et de noir, ou jaunes zébrés de vert, les arbres des boulevards ne déshonoraient plus la ville. Une telle splendeur publique rendait la population épuisée nonchalante de ses mauvais vêtements.

Il y a, dans l'ingénieux génie de M. Mac Orlan, la promesse d'un excellent sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, surtout pour une période troublée. Mais, dites-vous, au milieu de tout cela, quelle est la fable du livre? Car nous n'imaginons guère un roman sans qu'on nous y raconte une aventure personnelle, et nous devinons que cette aventure, achevée en catastrophe, sera celle d'Elsa. — Nous y voici justement, comme dit la commère dans les revues.

Dans les premiers temps qu'elle vivait à Sébastopol, Elsa, encore pauvre et affamée, a rencontré, au pied d'un raidillon où elle hissait une voiture de bois, un marin français nommé Bogaert, descendu à terre avec deux camarades.

Bogaert qui est impulsif se précipita ainsi qu'un jeune bœuf sur la voiture et l'amena à sa destination comme un coup de masse heureux sur la tête du nègre fait sonner la cloche.

La fillette mit quelque temps à le rejoindre et Bogaert lui donna son véhicule. Je puis affirmer que cette enfant le remercia d'un joli sourire... Enfin la fillette prononça deux ou trois paroles que nous ne comprîmes pas, puis regardant bien droit dans les yeux ce jeune veau de Bogaert, elle lui dit *en francais*, comme dans les romans de Chtchédrine : « Au revoir, monsieur! » Elle répéta : « Au revoir. »

Telle fut la première rencontre de Bogaert et d'Elsa. Ce petit récit, qui est très agréable, forme le début du roman. Voyez maintenant comme les événements s'enchaînent. Elsa, qui a quinze ans, a un corps ferme et une âme de conquérante. « Quelle belle fille je serais à Paris! » soupire-t-elle. Les circonstances allaient lui permettre d'y faire une entrée magnifique et singulière. Elle groupe autour d'elle « les hommes capables de lui procurer l'atmosphère nécessaire aux conquérants. » Vous les connaissez déjà : c'est Falstaff, Hamlet, et Puppchen. Ceux-ci reconnaissent à leur tour le pouvoir de cette belle fille pour entraîner les masses, et ils en font la Cavalière, la figure de légende, l'apparition de la Victoire chevauchant avec les armes rouges. Ou plutôt non : mais la figure qu'il plaira à chacun d'imaginer : une sœur de charité pour l'un, une fiancée pour l'autre; pour celui-ci une fille du peuple qui demande vengeance; pour celui-là, une mère. Et elle les regardera mourir. L'armée l'adore, et elle est célèbre dans l'univers.

Les soldats rouges, redoutables parce qu'ils ont une vieille discipline et un uniforme nouveau, avec une coiffure inconnue en Europe, arrivent à Paris. Pendant ce temps, Bogaert a fait un héritage. Il n'est plus matelot, il est peintre, il habite Montmartre et le voilà Commissaire du peuple aux Beaux-Arts. A l'entrée des bolcheviki, il retrouve Elsa.

C'est à ce moment qu'il se produit deux drames tout ensemble dans la destinée d'Elsa. En arrivant à Paris, la Cavalière

redevient femme. Elle regarde avec curiosité les journaux de modes, elle va dans les magasins; elle a d'autres curiosités encore, et Bogaert lui fait reconnaître que l'amour n'est point ce qu'elle en croyait savoir. Mais en même temps, le rôle épique et légendaire de la jeune femme est achevé. Elle était au milieu de l'armée rouge, comme une petite fleur bleue au moyeu d'une immense roue en acier Krupp. Cette petite fleur est maintenant inutile. Le prestige s'efface. L'influence va aux dactylographes qui représentent l'intelligence travailleuse et dure, les ouvrières sans sexe, et qui détestent Elsa. De leur côté Falstaff, Hamlet et Puppchen la supprimeront sans regret, puisqu'elle est inutile. La malheureuse sent le danger : elle se réfugie chez Bogaert; mais Bogaert a filé. Ainsi la femme est trahie comme l'héroïne. Le double destin aboutit à la même sentence, et Elsa est égorgée un soir par Hamlet, dans un cabinet particulier, après une orgie. C'est toujours à l'esprit que revient le rôle d'assassiner l'idéal; et Elsa est tout de même, quoique impure et à la ressemblance du temps, un idéal.

La preuve, c'est qu'elle ne disparaît pas quand son corps a péri. Son âme, libérée de la matière, s'en va rejoindre les âmes de ceux qui survivent à leurs funérailles, poètes qui ne meurent pas tout entiers tant que leurs œuvres durent. Mais tout à coup il se passe une chose plus effrayante. Sur la terre, les Rouges brûlent les musées et les bibliothèques. Et à mesure, les âmes des sages, les âmes des artistes, consumées avec leurs ouvrages, s'anéantissent en fumée. Demeurée seule, l'ombre d'Elsa égorgée se réfugie, comme le tenta Elsa vivante, dans l'atelier de Bogaert. Cette fois, point de porte qui arrête sa substance diaphane. Et je veux croire que si elle avait été aimée, Elsa fût demeurée, invisible et sauvée, dans la demeure pleine de rêves, confondue avec eux. Mais Bogaert est parti, l'ayant désirée peu de temps. C'est pourquoi sans doute Elsa doit périr tout à fait (je dis sans doute, car M. Mac Orlan ne donne aucune explication de ce qui va se passer). Une force invisible attire vers la fenêtre l'âme légère et sans plus de défense qu'une plume dans le vent : cette âme enjambe l'appui, se suspend à la barre, se détache et s'abîme enfin dans le néant définitif.

***

Le roman d'aventures ramène par la main le roman historique. M. Henri Béraud nous a donné *le Vitriol de lune.*

Le passé apparaît à l'historien comme un chaos de faits désordonnés. Une tendance naturelle à l'homme pousse celui-ci à mettre de l'ordre dans ce fouillis et à construire ces modèles mécaniques, qu'on appelle les livres d'histoire. Des érudits de grande valeur ont cru pouvoir aller plus loin, et découvrir des sortes de lois, ou du moins des enchaînements. On a parlé de déterminisme historique. La différence entre les romans faits par les érudits et ceux qui sont l'ouvrage des romanciers ne tient qu'à un trait : les romanciers renchérissent encore sur la logique et sur la liaison des faits. Ils imposent l'unité au fatras historique. Tantôt, comme dans *Guerre et Paix*, ils soumettent le monde à une doctrine. Tantôt ils resserrent les liens entre les personnages, et le Masque de fer devient le frère de Louis XIV. M. Henri Béraud vient de nous donner ainsi une histoire de Louis XV bien mieux liée qu'elle ne l'est à l'ordinaire. Les Jésuites, ayant fait frapper Louis XV par Damiens, et celui-ci ayant péri dans un supplice horrible, il se trouve un vengeur qui après des années de ruse patiente s'introduit auprès du roi et l'empoisonne. Ainsi Louis XV ne serait pas mort en 1774 de la petite vérole, mais d'un poison subtil, le vitriol de lune, versé dans son breuvage, par un témoin indigné de la mort de Damiens.

Ainsi construit, le livre sera distribué en trois parties. La pièce centrale sera l'attentat et la mort de Damiens. Le dénouement sera l'empoisonnement de Louis XV. Et la première partie sera de toute nécessité consacrée à nous montrer d'avance l'exécuteur de cet empoisonnement. Cet exécuteur, M. Béraud l'a choisi avec beaucoup de soin. C'est un petit garçon, nommé Blaise, fils d'un boulanger de Lyon. Sa mère est génoise, d'un pays où l'art des poisons est connu, et qui a toujours conspiré pour la liberté. Pour ne pas faire de l'aimable Blaise un fanatique et un empoisonneur, l'auteur lui a donné un oncle, Giambattista, crépu comme un mulâtre, qui assumera cette partie désobligeante du rôle. En manière

de compensation, Giambattista reçoit de M. Béraud un don presque magique de musicien, et une flûte de cristal rapportée de Chine.

Les passants attardés qui, la nuit, se hâtaient le long des échoppes, s'arrêtaient sur le seuil de la boulangerie. Giambattista, à demi nu, jouait de l'instrument devant la bouche embrasée du four. Le cristal reflétait des lueurs d'incendie; le torse rouge et les bras musclés du flûtiste se détachaient comme une vision d'enfer, et l'étrange musique gagnait la ruelle obscure, comme portée par l'odeur du bois qui brûlait en crépitant.

Le tableau est achevé, et le roman contient cent autres petits cadres aussi parfaits. Le livre commence donc à l'enfance de Blaise. Son père le boulanger étant mort soudain, l'enfant est recueilli par M. Farge qui le donne à madame Farge comme petit laquais. Et voici encore une gouache d'un fini charmant :

Madame Farge était une duègne chétive et tousseuse, plus poudrée qu'une comédienne, et qui semblait empaquetée dans ses dentelles. A son côté, sur la commode, grimaçait un singe et, sur le dossier de la bergère, un perroquet fouillait du bec dans un bol de chènevis. En face de la dame, dans un fauteuil, il y avait un jésuite.

Tout le début est composé de ces images de la vie provinciale. Mais sur ses vieux jours M. Farge se débauche, emmène son petit laquais à Paris, et la seconde partie commence sur des tableaux fort différents. Dans cette grande ville où il a tout le loisir d'errer, Blaise espère retrouver son oncle, dès longtemps disparu. Ce n'est qu'un jeu de lui faire retrouver le jésuite de madame Farge, le P. Marion. Celui-ci l'emmène dans la maison que les Pères habitent dans la rue Gilles-Cœur, et là Blaise retrouve enfin Giambattista, qui conspire avec eux.

Pour les plus modérés, l'objet de la conspiration est d'avertir le roi par une légère blessure. Seuls les plus fanatiques méditent la mort de Louis XV, assurés de régner eux-mêmes quand le Dauphin serait couronné. Mais qui sera l'instrument de l'attentat? Il ne faut compter que sur un fou. On va le chercher dans un repaire de valets, qui est peint avec beaucoup de vigueur. Le portrait de Damiens est traité avec la même fermeté.

L'homme leva les yeux. Ils étaient profonds et hardis. Son aspect était celui d'un Catalan. Son teint bistré, ses cheveux noirs, coupés en vergettes sur le front, son nez aquilin, sa bouche très creuse lui faisaient un visage bizarre, mais non déplaisant. Il y avait dans son air quelque chose de tragique, et, dans ses mouvements, on ne sait quoi de maniaque. Il vacillait un peu, flottait sur des jambes grêles.

On peut penser que la suite a été faite sur les documents. Le point culminant est le récit du supplice de Damiens : poing coupé, cuisses, bras et pectoraux tenaillés, puis arrosés de plomb fondu, enfin écartèlement. Les chevaux glissent, on les renforce. Le supplicié, projeté en l'air, est tendu par les traits comme une vivante croix de Saint-André. Les membres résistent et il faut les entailler; enfin les cuisses cèdent, le ventre éclate, le malheureux hurle encore. Autour du supplice, le triste ciel de mars, empli de la clameur des cloches; le public consterné, le bourreau même pris de pitié, les magistrats en robe rouge, Meaupou impitoyable. C'est un morceau de haut goût. Giambattista est dans la foule avec Blaise. « Le sang de cet homme demande vengeance », dit l'Italien. — « Il sera vengé », dit Blaise.

Cette vengeance fait, comme on l'a dit, la troisième partie. Pour la troisième fois le décor change, et il va être tout brillant et divertissant, d'abord au Palais-Royal, puis à Versailles. Blaise, ayant sauvé madame du Barry dans un incendie, a le privilège de servir aux repas. Il verse le vitriol de lune dans le verre du roi, pendant que celui-ci, haletant, caresse la favorite. Nous voici au dénouement : un affidé du comte du Barry poignarde Blaise, mais il est lui-même saisi par Giambattista qui lui fait sauter les yeux des orbites à coup de pouce. Après cette justice faite, l'oncle désespéré brise sa flûte et reprend le chemin de l'Italie.

S'il faut avouer des préférences personnelles, j'attache plus de prix à un roman dont l'analyse est serrée, et où notre temps revit; mais ce recueil de vignettes est très amusant à feuilleter; il est si varié qu'à chaque page qu'on tourne, on a une surprise : le dessin, tantôt voluptueux, tantôt tragique, tantôt pittoresque, est toujours d'une sûreté saisissante; c'est le travail parfait d'un artiste excellent.



Un jury féminin a couronné M. Raymond Escholier, auteur de *Cantegril.* C'est un livre très agréable, auquel il n'est pas très facile d'assigner un rang. Le style, qui est pourtant l'essentiel d'un ouvrage, et qui en fait la force, n'a pas de qualités particulières. Le tour est soigné, ce qui est tout autre chose; mais ni un personnage, ni une scène, ni un paysage, ni un rayon de lumière ne sont peints avec cette vérité qui fait tout à coup reconnaître la nature. Dans un livre très bien écrit, trop bien écrit peut-être, *Tuvache ou la tragédie pastorale,* il ne faut que dix lignes à M. Louis Léon-Martin pour nous rendre sensibles les carrés du potager ordonnés au cordeau.

Il y avait des carottes frisées, des choux luisants et bleus, des haricots en vrille le long des perches, des poireaux grêles. Des pommiers bas, fixés à des fils de fer tendus, délimitaient les plants qui portaient à leurs angles des poiriers coniques. Dévalant la colline, les vignes sulfatées s'alignaient à la parade de leurs échalas et, définissant les parallèles, se rejoignaient à l'horizon.

Il n'y a rien dans *Cantegril,* qui soit de cette exactitude et de cette force. Mais, malgré un style un peu mou, le roman se lit avec beaucoup de plaisir. C'est une suite de bons contes, qui ont un joli bouquet de terroir. Et le héros unique de ces contes, c'est le joyeux Cantegril, aubergiste aux Trois-Pigeons, dans le bourg de Saint-Gauderic, lequel est proche de Saint-Gaudens; Cantegril, joyeux luron, âme ensoleillée, cœur chaud et tendre à la tentation, esprit avisé et retors, prompt à la défense, fertile en inventions, excellent en conseils, point trop scrupuleux, surveillant jaloux de son bien, adorant sa femme et ses enfants, ayant à la ville voisine une vieille maîtresse qui le dorlote, bon républicain, esprit fort, d'ailleurs excellent cuisinier et devenu, dans sa grasse maturité, un personnage considéré, cossu et tout fleuri d'une sagesse qui aime à boire. Et d'avoir créé ce type de Figaro languedocien, de Gil Blas aubergiste et électeur, il me semble, pour un écrivain, que ce n'est pas si mal.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA TÉLÉGRAPHIE PAR INDUCTION

Un problème difficile de la navigation aérienne est celui de l'atterrissage la nuit, ou par temps de brume. Les signaux lumineux utilisés pour guider le pilote présentent certains inconvénients; ils sont d'ailleurs inefficaces dans le cas de brume intense.

Le champ d'aviation de Villacoublay vient d'être le théâtre d'une expérience démontrant la possibilité de résoudre aisément et pratiquement ce problème, en faisant appel à un mode de signalisation déjà ancien, la télégraphie par induction.

Le principe de l'induction, comme on le sait, remonte au début même de la science électrique, dont il est un des fondements : on le doit à Faraday qui l'énonça vers 1832. Il se traduit par le phénomène suivant, très simple en lui-même : si l'on dispose côte à côte deux conducteurs fermés dont l'un est alimenté par une source électrique, et que par un moyen quelconque on fasse varier le courant parcourant ce premier conducteur, on constate dans le second l'existence de variations correspondantes de courant électrique. Ce second conducteur devient le siège d'un courant variable, dit courant induit, sous l'influence des variations du courant, dit courant inducteur, du premier circuit.

Pour l'utilisation particulière qui nous intéresse, on dispose sur le terrain d'aviation un conducteur qui jouera le rôle d'inducteur, et sera parcouru par un courant subissant des variations un grand nombre de fois par seconde, 600 par exemple (plus ces variations sont rapides, plus l'effet à distance est grand). On dispose sur l'avion un autre conducteur fermé, dans lequel prend naissance le courant induit, et l'on décèle l'existence de ce courant aux oreilles du pilote par le bruit qu'il est susceptible de donner dans des écouteurs téléphoniques. Plus l'avion se rapprochera du câble inducteur, plus le son perçu sera intense. Et voilà comment en suivant, non des yeux, mais, si l'on peut dire, des oreilles, le moderne fil d'Ariane, l'aviateur touche sûrement à son but.

On imagine bien que l'application du principe de l'induction à un problème aussi particulier et délicat ne va pas sans quelques difficultés, et les nombreux insuccès auxquels se sont heurtés les chercheurs qui depuis longtemps avaient poursuivi une application analogue, ne font que souligner le mérite de M. Loth, auquel est due l'intéressante expérience rapportée ici. On sait que cette application est la transposition, à l'usage de l'aéronautique, de la solution que cet ingénieur avait donnée à un problème analogue de la navigation maritime : le pilotage des bateaux dans les passes étroites et difficiles, telles que l'entrée des ports.

L'idée d'utiliser un câble, jouant le rôle de circuit inducteur, pour établir des communications avec un bateau, a donné lieu à des expériences anciennes, et même à des brevets. Divers savants, ingénieurs ou expérimentateurs ont travaillé dans cette voie : on peut citer, en particulier, les noms de Preece (1884), Evershed (1892), Stevenson (1892), Owens (1903). La raison principale de l'échec de ces précurseurs semble résider dans le défaut de sensibilité des appareils utilisés pour déceler le courant induit de réception. En effet, le courant variable induit dans le circuit récepteur est extrêmement faible, dès que la distance entre le câble inducteur et le cadre induit est notable. Ce n'est que lorsqu'on a pu amplifier dans des proportions considérables le courant de réception, que l'utilisation de la méthode est entrée dans le domaine pratique. Les appareils spéciaux, permettant cette

amplification indispensable, sont empruntés à l'arsenal plein de ressources que les développements récents de la télégraphie sans fil fournissent aux recherches scientifiques les plus diverses.

En possession de cet appareil amplificateur, les recherches poursuivies simultanément, vers la fin de la guerre, par les marines américaine et française ont abouti à des résultats positifs, vainement poursuivis jusqu'alors. Il semble d'ailleurs, d'après les renseignements publiés sur ces recherches, que la solution obtenue en France soit adaptée d'une façon plus étroite aux besoins maritimes; l'appareil employé permettant non seulement de déterminer la direction du câble pilote, mais de maintenir avec certitude le bateau à droite ou à gauche de ce câble : cette dispositon est d'un grand intérêt pratique pour éviter les collisions.

L'appareil placé à bord des avions permet, lui aussi, de déterminer la direction du fil pilote conduisant au terrain d'atterrissage, et donne les moyens de maintenir la trajectoire de l'avion exactement au-dessus de ce fil. Pour obtenir ce résultat, le circuit induit présente naturellement une certaine complexité : en fait il se compose de trois bobines disposées comme des cadres; deux de ces cadres sont verticaux, l'un étant orienté suivant l'axe longitudinal de l'avion et l'autre suivant l'axe transversal; le troisième cadre est horizontal. Ces différentes dispositions de circuit correspondent à des effets particuliers à chaque position de l'avion par rapport au fil pilote : lorsque l'avion vole parallèlement au fil pilote, l'effet d'induction sur le cadre vertical longitudinal est maximum par rapport à l'effet d'inductiou sur le cadre vertical transversal, qui est nul; si l'avion se dirige directement sur le fil pilote, l'effet sur chaque cadre est l'inverse du précédent; enfin, l'effet produit sur le cadre horizontal est nul, lorsque l'avion reste à l'aplomb du fil pilote. On conçoit qu'en surveillant au moyen d'un téléphone, et, comme on l'a dit, après amplification, la distribution relative des courants entre les différents cadres, il soit possible d'être très exactement renseigné sur la route suivie par l'avion relativement au fil pilote. Il est donc possible de conformer sa route au tracé de ce fil.

L'expérience a montré qu'un avion évoluant à 2 000 mètres prend le contact du câble pilote, c'est-à-dire commence à entendre les effets d'induction dus au courant parcourant ce câble, dans une zone s'étendant à 2 000 mètres de part et d'autre du câble; si l'avion n'est qu'à 1 000 mètres d'altitude, la zone de prise de contact s'étend sur plusieurs kilomètres.

On envisage la possibilité de disposer en étoile autour du terrain d'atterrissage un certain nombre de câbles convergents; suivant la direction du vent, on exciterait l'un ou l'autre de ces câbles, de façon à amener l'avion atterrissant à se présenter dans le sens le plus favorable par rapport au vent. Ceci écarterait le danger du capotage à l'atterrissage.

L'intéressante expérience de Villacoublay montre comment une méthode, qui a pu sembler longtemps ne présenter qu'un intérêt spéculatif, et rester dans le domaine de la théorie, est transformée par la judicieuse utilisation d'un moyen scientifique nouveau, fourni par un des derniers progrès de la T. S. F. La télégraphie par induction, qui avait pu, autrefois, dans l'esprit imaginatif des précurseurs, faire naître les espoirs que seule a pu réaliser la télégraphie sans fil moderne, paraît enfin sortir, au moyen d'un léger emprunt fait à cette dernière, de la stérilité qui, pratiquement, l'avait caractérisée jusqu'ici.

***

LA TÉLÉPHONIE SANS FIL

Les toutes récentes expériences de téléphonie sans fil (gala de T. S. F. du théâtre des Champs-Élysées, concerts instrumentaux du poste de la Tour Eiffel entre Paris et Lille et Paris et Bruxelles), constituent dans leur ensemble une éclatante démonstration de l'existence pratique de la téléphonie sans fil, des services aussi nombreux qu'importants qu'elle est appelée à rendre. Quelles espérances doit-on fonder sur ce nouveau moyen de communication?

Les seules ondes hertziennes permettant une transmission téléphonique parfaite sont les ondes dites « entretenues », c'est-à-dire celles dont l'amplitude demeure constante. Fait particulièrement heureux, leur production est beaucoup plus simple, beaucoup plus aisée que celle des ondes amorties.

Trois méthodes sont à l'heure actuelle concurremment employées pour la génération des ondes entretenues : l'arc voltaïque, l'alternateur à haute fréquence, et le tube à vide ou lampe-valve à trois électrodes.

L'emploi de l'arc et de l'alternateur à haute fréquence en téléphonie sans fil présente de difficiles problèmes de modulation de l'onde porteuse, dont la solution imparfaite a sa répercussion sur la valeur des résultats obtenus.

La téléphonie sans fil pratique date vraiment de l'apparition et du développement de la lampe à trois électrodes. La description du mode de fonctionnement de cet instrument ne saurait trouver sa place ici. Mais il est bon de dire que la lampe-valve à trois électrodes constitue un outil vraiment unique entre les mains du radiotechnicien, en ce sens qu'il permet non seulement la génération d'ondes électriques entretenues extrêmement pures, c'est-à-dire la génération d'un véhicule parfait, mais encore la détection et l'amplification de ces mêmes ondes à la réception, ce qui a fourni le moyen d'augmenter dans d'extraordinaires proportions la sensibilité des récepteurs et de réaliser des portées beaucoup plus grandes tout en ne mettant en jeu à l'émission que de faibles énergies. Il convient d'ajouter également que la lampe à trois électrodes se prête merveilleusement à la modulation des ondes porteuses, sans qu'il soit nécessaire de faire passer des courants intenses dans le microphone transmetteur, solutionnant ainsi l'important problème de la modulation qui entrava longtemps le développement de la radiotéléphonie à l'aide de l'arc Poulsen.

Les perfectionnements incessants des lampes à trois électrodes, au cours des quelques dernières années, ont permis de réaliser des appareils radiotéléphoniques simples, légers, d'un encombrement très réduit, d'un maniement facile, ne nécessitant pas des opérateurs l'éducation professionnelle indispensable aux sans-filistes et permettant de couvrir des

portées excessivement intéressantes. Cet ensemble de qualités semble réserver à la radiotéléphonie sans fil une foule d'applications utiles, en particulier liaisons entre postes à terre et tous engins de transport modernes, entre postes mobiles, diffusion des renseignements météorologiques, des nouvelles de presse, de Bourse, de propagande, etc., c'est-à-dire dans tous les cas où il ne saurait être question d'établir des lignes fixes, aériennes, souterraines ou sous-marines.

A l'heure actuelle, la téléphonie sans fil est employée à bord des « Goliath » qui font le trajet Paris-Londres; à bord de chalutiers et de remorqueurs qui restent ainsi en liaison avec leur port d'attache; dans des exploitations forestières d'Afrique et d'Amérique; pour la transmission quotidienne des cours commerciaux des principaux marchés américains.

Malheureusement, toute médaille a son revers, et devant les brillantes promesses d'aussi multiples applications, il est prudent de ne point fonder trop de chimériques espoirs.

En regard de ses multiples avantages, la radiotéléphonie présente, dans l'état actuel de sa technique tout au moins, de graves inconvénients qui limitent fortement son champ d'utilisation. Pour une même puissance mise en jeu, la téléphonie sans fil permet d'abord une portée beaucoup plus faible que la télégraphie sans fil, moitié moindre environ. En outre elle provoque un brouillage à la réception beaucoup plus intense que sa compétitrice la télégraphie sans fil en ondes entretenues, dont l'emploi tend à devenir général.

La télégraphie sans fil en ondes entretenues permet des syntonies, des accords excessivement aigus et il est possible ainsi de placer côte à côte dans une même gamme de longueurs d'ondes un nombre considérable de transmissions radiotélégraphiques sans risque de brouillage.

Il n'en va plus de même en radiotéléphonie. Une émission radiotéléphonique occupe une large bande de longueurs d'onde de part et d'autre de la longueur d'onde fondamentale de son onde porteuse. Ceci tient à ce fait que les vibrations sonores de la voix humaine possèdent des fréquences comprises entre 200 et 2 000 périodes par seconde, fréquences qui s'ajoutent à celle de l'onde porteuse, ou s'en retranchent, et il en résulte que l'émission radiotéléphonique couvre à elle

seule une bande de largeur correspondant à 4 000 périodes par seconde environ. Sans répercussion très grave lorsqu'il s'agit d'ondes porteuses de petite longueur, ayant des fréquences de l'ordre des centaines de milliers de périodes par seconde, il n'en est plus de même pour les ondes porteuses de grande longueur ayant des fréquences de l'ordre des dizaines de mille.

Pour prendre un exemple concret : dans une gamme de longueurs d'onde comprise entre 7 100 mètres et 7 800 mètres qui conviendrait parfaitement à la radiotéléphonie transocéanique, le calcul montre qu'il ne serait possible de placer qu'une seule transmission en duplex.

Entre 1 500 mètres et 1 650 mètres on arriverait à placer simplement trois communications simples simultanées et tout juste deux communications en duplex.

Les applications de la radiotéléphonie pure semblent donc pour le moment tout au moins devoir être assez limitées et être envisagées surtout pour les communications aux petites distances entre postes fixes, ou postes fixes et mobiles.

Toutefois par la combinaison de la radiotéléphonie avec la téléphonie par fil on pourrait obtenir des résultats très intéressants : ce système (« Wired Wireless ») a permis, aux États-Unis, de faire cinq communications sur un même circuit téléphonique ordinaire; il est employé également sur le réseau de la Compagnie électrique du Nord, entre Beautor et Hirson (40 km.).

G.-M. DE CHARMETTES

APRÈS LES FÊTES

J'ai fait quelques réflexions sur les fêtes, dont la première a été de me demander si l'on peut dire qu'il y en ait encore. A proprement parler, il n'y a plus guère que des congés. A mesure que l'homme réussit à mieux aménager son existence matérielle, qu'il la rend plus commode et plus agréable, il voit, par une sorte de compensation, s'éteindre en regard l'autre moitié de sa vie, ce royaume de la fantaisie et du rêve, qui mettait autrefois une part d'éclat et de joie dans les destinées les plus misérables. Les fêtes étaient des revanches. Elles perdent toute raison d'être, du moment que le plaisir qui s'y concentrait devient à peu près également répandu sur la suite des jours. Un des caractères les moins douteux de l'homme moderne, c'est l'affaiblissement de son imagination. Il n'éprouve plus le besoin de rien se représenter, de rien ajouter à la vie même qu'il s'est faite. Il suffit, pour se convaincre de cette disposition, de regarder un de ces spectacles historiques comme on en montre parfois encore, et où des figurants honteux de leurs déguisements défilent à la hâte parmi des spectateurs indifférents ou gouailleurs. L'homme moderne ne se rattache plus à aucune fable, aucune légende et la concession qu'il se fait de l'Univers est toute mécanique. La maison même qu'il habite n'est qu'un abri qui lui est prêté : une famille n'a pas le temps d'y prendre racine, ni les souvenirs de s'y loger. Dans cet appauvrissement général des conditions de son existence et cette déso-

lation confortable, il peut bien se flatter d'avoir diminué le poids et le nombre de ses peines. Mais tout se tient : les fêtes lui manquent en même temps.

Pourtant, s'il en subsiste encore certaines, ce sont celles que nous venons de passer, les seules, du reste, que le langage ordinaire désigne encore de ce nom. On pourrait dire que Noël est le dernier jour d'attendrissement de l'humanité, le seul qui, pendant la guerre, en ait suspendu un instant les horreurs. Cette fête, en effet, est si belle! Elle unit les attraits de tous les climats. Elle évoque la pureté diaphane d'une nuit d'Orient, et le Nord y a ajouté la poésie brillante du froid, le charme muet de la neige. Elle nous représente la vie la plus modeste et la plus humble, celle des bergers, celle du bœuf et de l'âne, et, sur ces obscurs travaux, elle fait éclater les chœurs des anges et la voix de l'universelle espérance. Il faudrait être mort à tous pour n'être pas sensible à la beauté d'un tel jour. Il suffit qu'un homme, si désabusé qu'il puisse se croire, ait encore foi dans un idéal quelconque pour qu'il se sente atteint en un pareil jour dans ce qu'il y a de plus profond et de plus naïf. Un autre se rappelle les paradis perdus de l'enfance, la gloire de la vie domestique, la maison illuminée. A cette journée merveilleuse une autre répond, celle de l'Épiphanie. Alors que tant d'autres personnages qui avaient enchanté l'imagination humaine, ont rompu tout rapport avec nous, les Rois-Mages sont les derniers qui reviennent encore nous voir. Ils reparaissent chaque année, à la tête de leur pompe étrange, avec leurs couronnes impériales, leur air débonnaire. Les serviteurs déchargent leurs trésors, les chameaux avancent hors de l'ombre leurs têtes et leurs cous de cygnes, un grand éléphant agite derrière eux sa trompe d'un air engageant. O vieux rois, ne vous laissez pas effrayer par nos machines : ne cessez pas de revenir. La vie n'est plus rien, si elle n'entretient pas quelque commerce avec une foi et avec un rêve.

***

Entre ces deux journées dorées, intervient plat, froid, terne, officiel, le premier jour de l'année. Celui-là n'a rien

à nous dire et comme il ne nous rattache à rien, il ne fait que nous exposer aux forces funestes. Tout le bruit de vœux et de souhaits dont nous nous étourdissons les uns et les autres n'est fait que pour essayer de les conjurer. Après le jour de l'espérance, c'est celui de la réalité, le jour de pluie après le jour de neige. Au milieu du décor de joie qui nous entoure, nous sentons que la mort renouvelle ses droits sur nous.

Les hommes vivent sous la domination du Passé, du Présent et de l'Avenir, mais ils ne dépendent pas également de ces trois puissances et, selon leur âge et leur nature, ils sont plus particulièrement soumis à l'une d'elles. Les sujets du Passé aiment à rentrer dans leur mémoire, parce qu'ils y disposent d'un monde qui, en fait, est tout à leurs ordres. Sous couleur de se souvenir, ils s'inventent une autre vie. Ils ne reçoivent du dehors que la matière de leur ouvrage et, avec leurs efforts trompés, leurs amours manquées, leurs amitiés déçues, ils tissent une riche et délicate tapisserie aux fils d'or, où les figures de l'Amitié, du Travail, de l'Amour sourient parmi les nuances rares. Pour ces poètes intérieurs, le présent est trop grossier. Leur roi est plus indulgent, c'est le Passé, qui leur permet de déguiser leurs rêves en souvenirs.

Les sujets de l'Avenir ont moins de sensibilité et plus d'imagination. Ou bien secs, ambitieux, concentrés, ils visent et calculent, ou bien, chimériques, contrariés par la maladie ou l'adversité, mais n'acceptant pas de se décourager, ils remettent d'être eux-mêmes à plus tard, et donnent rendez-vous à la vie dans le futur. Mais je crois que les sujets du Présent sont de beaucoup les plus nombreux, les uns parce qu'ils jouissent vivement de ce qu'ils ont pu saisir et que cette jouissance éclipse à la fois le souvenir et l'espérance, les autres, parce qu'ils acceptent simplement ce qui leur est donné. La plupart des hommes ne vivent guère qu'au jour le jour et par habitude. L'avenir leur est masqué par le lendemain. Ceux mêmes qui se plaisent à considérer l'avenir n'aiment à l'évoquer qu'intérieurement, dans la perspective et le prolongement de leurs désirs, mais ce qui nous apparaît dans un jour comme celui qui ouvre l'année, c'est au contraire l'avenir dans ce qu'il a d'extérieur, d'inhumain, d'étranger, et il n'est guère de cœur où il n'éveille ainsi la défiance et la

crainte. Sans doute cette vie ordinaire n'a rien d'imposant ni de magnifique, mais, par la répétition des mêmes occupations, elle bannit les grandes questions, elle donne pratiquement une impression de perpétuité et sa monotonie même exclut l'idée de la mort. Mais la secousse du changement de l'année rompt soudain ce train machinal. Chacun alors se regarde, étonné du rôle où il se surprend. Ce qui donne au premier jour de l'an cette tristesse presque étrange, c'est qu'il est plein de somnambules réveillés.

Toute notre vie intérieure est gouvernée par le désir sourd et continu de nous épargner la vue de quelques idées que nous redoutons, et nous ne nous lassons pas d'accumuler les précautions en ce sens. Pour désespérer quelqu'un, il suffirait souvent de lui montrer dans son ensemble la vie qu'il accepte en détail. Un de ses anciens rêves reviendrait alors insulter à cette médiocrité dont il se contente. Tout notre art, toute notre ruse sont donc employés à nous épargner cette représentation. De là l'éparpillement, le morcellement de notre temps. On dirait que nous le cassons exprès en petits morceaux, pour être plus sûrs de ne pas pouvoir en recomposer l'image. Mais, dans ce jour sans emploi où l'année commence, nous pouvons difficilement éviter de jeter autour de nous un regard circulaire et de prendre de notre vie cette vue générale que nous voulions éviter d'en avoir. De là le malaise et la mauvaise humeur que laissent voir alors beaucoup d'entre nous. La cause en est vraiment profonde. Les uns s'en veulent à eux-mêmes de l'état où ils se sont laissés réduire. D'autres, coulant un regard sournois vers leurs proches, voient en eux l'obstacle et la gêne qui les ont empêché d'arriver à la véritable expression d'eux-mêmes. Tous, ainsi troublés, tourmentés, aspirent à rentrer, à redescendre au plus vite dans le chemin creux de la vie journalière. Quand il y a dans une petite ville un clocher, ou une tour élevée, d'où l'on découvre une vaste étendue, il est rare que les habitants y montent jamais. Ils laissent ce plaisir aux voyageurs et disent que cela les essoufflerait, ou que le temps leur manque. Peut-être leur répugnance s'explique-t-elle aussi par le fait que la vue qu'ils auraient de là-haut cadrerait mal avec les représentations nécessaires à leur vie ordinaire.

Ils apercevraient des horizons presque infinis, un ciel immense, et, de cette élévation, le toit de leur maison ne leur apparaîtrait plus que comme un éteignoir posé sur leurs jours.

***

Faut-il donc éviter de nous représenter notre vie, et toute la sagesse est-elle d'essayer d'oublier nos anciens rêves? Pour répondre à cette question, il faudrait d'abord démêler la vraie nature de ces rêves. Nous leur trouverions alors quelque chose d'un peu naïf et d'un peu niais. Sans doute ils ont un air généreux, mais ce qu'ils demandaient en somme à la vie, c'étaient des plénitudes faciles, des victoires immédiates, et, pour ainsi dire, un sublime de féerie. C'est à nous, à mesure que nous avançons en âge, de nous faire de la vie une conception moins glorieuse et plus pénétrante. Le vrai moyen de ne pas pleurer sur ses rêves de jeunesse, c'est de continuer à grandir. Nous concevons alors des bonheurs plus hauts. Notre vie s'embellit autant que nous nous oublions et dans la mesure où nous délaissons notre surface pour notre profondeur. Nous voyons alors apparaître dans notre destinée une des sources qui fécondent la vie de l'humanité tout entière. Nous sommes comme ceux qui ont profondément creusé dans le sol de leur domaine, jusqu'à atteindre l'eau souterraine. Elle ne leur appartenait pas plus qu'à d'autres : mais, en récompense de leur foi et de leurs recherches, elle vient jaillir dans leur jardin.

ABEL BONNARD

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE : *Dans l'ombre de la cathédrale.*
A L'OPÉRA : *L'Heure espagnole.*

Le même jour, qui fut le lundi 5 décembre, l'Opéra-Comique donnait dans l'après-midi une répétition générale, et l'Opéra une première représentation le soir. La pièce de l'Opéra-Comique était un sombre drame; celle de l'Opéra une comédie musicale de haut goût.

C'est un fort beau livre que le roman de M. Blasco Ibañez qui fut publié à Valence en 1903, et dont la traduction française a paru dans cette *Revue* en 1907. On conçoit qu'il ait intéressé un musicien aussi distingué d'esprit que M. Georges Hue. Mais il n'était pas possible de le mettre à la scène sans s'écarter de la forme traditionnelle; c'est en effet un roman de mœurs, où l'intrigue tient peu de place.

Gabriel Luna, qui a quitté le séminaire pour courir l'Europe et fréquenter les milieux anarchistes, revient à Tolède pour y mourir, rongé de tuberculose. Son frère Esteban, sacristain de la cathédrale, le recueille. Gabriel se trouve singulièrement dépaysé. Chanoines, desservants, diacres, organistes, artisans qui travaillent pour les gens d'église, tous ceux qui l'entourent sont attachés à la cathédrale, en vivent, et forment entre eux comme une cité ecclésiastique, séparée du monde. Les entretiens de Gabriel avec les uns et les autres, ses exhortations aux humbles, ses discussions avec deux

prêtres, le sévère don Antolin et le pieux don Luis, infirme et fanatique de musique, occupent au moins la moitié du volume, qui vers la fin seulement s'éclaire d'un pâle rayon de joie.

Esteban a une fille, Sagrario, qui a quitté la maison paternelle pour suivre à Madrid un fils de famille. Repoussée, elle est tombée au dernier degré de la misère. Sa mère est morte de chagrin. Elle revient, et sur les instances de Gabriel son père lui pardonne. Gabriel et Sagrario, tous deux condamnés à une mort stérile, sont portés l'un vers l'autre par un sentiment qui ne peut s'épanouir.

« Je te connais trop tard, dit Sagrario à Gabriel. J'aurais voulu t'aimer en pleine jeunesse; n'être belle et fraîche que pour toi; avoir les grâces et les charmes d'une grande dame pour adoucir le reste de ta vie. Ma reconnaissance n'a rien à t'offrir. Je suis affreuse; je porte en mes entrailles la mort qui peu à peu me consume. Qui m'approche est empoisonné. Gabriel, pourquoi m'aimes-tu? — Parce que je suis un infirme, un disgracié comme toi. »

C'est dans un jardin pauvre et sombre que ces aveux sont échangés; des sons d'orgues y parviennent : c'est la dernière sonate de Beethoven, jouée par don Luis dans la cathédrale voisine. Gabriel murmure :

« Notre vie sera comme un de ces jardins abandonnés où l'on voit pointer les bourgeons verts parmi les troncs caducs, les branches sèches... Ce sera un printemps triste et sans fruits, mais il aura des fleurs. Le soleil ne se lève que pour les hommes des hauteurs; pour nous il est trop loin, ma douce amie; au fond de notre puits, embrassons-nous, levons la tête, et bien que ses rayons soient pour nous sans chaleur, adorons-le comme une étoile inaccessible. »

Ce bonheur dérobé ne sera pas de longue durée. Une nuit que Gabriel est de garde auprès de l'autel de la Vierge, parée pour une fête de ses plus beaux atours, des voleurs s'introduisent dans l'église : Gabriel reconnaît avec horreur les artisans à qui il a prêché la révolte, un sonneur de cloches, un cordonnier dont l'enfant est mort de faim. Ils viennent dérober les joyaux amassés par la piété des fidèles. Gabriel a souvent réclamé le retour à la société de ces richesses

inutiles. Cependant le vol lui fait horreur. Il défend le trésor dont il a la garde, et frappé à la tête, s'abat sur les marches de l'autel.

Roman de mœurs, et roman à thèse, car il est clair que la sympathie de l'auteur est tout acquise à son héros, et qu'il déplore avec lui la dureté des riches, les excès du fanatisme et les préjugés réactionnaires du clergé espagnol, qu'il oppose à l'esprit libéral du clergé français. Il prend Gabriel comme avocat pour faire le procès de l'Inquisition, et le charge de dire à ses compatriotes quelques vérités sévères sur la torpeur de pensée où ils se complaisent autour de leurs églises. C'est un débat où nous n'avons pas à intervenir. *Cosas de España.* Mais soit qu'il évoque le temps de Charles-Quint ou de Philippe II, soit qu'il nous transporte dans le cloître de Tolède au xxe siècle, la ressemblance de ses peintures est saisissante, car Blasco Ibañez possède à un degré éminent ce don, si particulier aux artistes de sa race, de l'accent vigoureux, sans retouche, tout d'un trait. Il y ajoute un sentiment profond, mais fièrement réprimé de pitié pour la douleur humaine, dont son style est pénétré comme d'une vibration grave et persistante.

Comment transposer pour le théâtre une œuvre aussi purement littéraire? En remplaçant autant que possible les discours par des scènes, des tableaux ou des visions, et on était conduit ainsi à une sorte de drame narratif, dont le théâtre contemporain nous a déjà offert quelques exemples comme le *Pasteur* de M. Sacha Guitry, le *Louis XI* de M. Paul Fort, ou dans le genre lyrique la *Légende de Saint Christophe* de M. Vincent d'Indy. Mais les collaborateurs de M. Georges Hue n'ont pas eu cette hardiesse. Ils ont découpé trois gros actes qu'ils ont remplis de leur mieux en jetant dans le premier le retour de Gabriel, que pour des raisons qui m'échappent ils appellent Manuel; au second, c'est Sagrario qui revient au bercail, et à peine a-t-elle eu le temps de s'installer auprès de la fenêtre, avec sa corbeille de linge à ravauder, que Manuel s'approche d'elle, devient tendre, et voilà le duo d'amour qui commence. C'était par d'autres détours que dans le roman la tendresse, peu à peu et malgré eux, rapprochait ces deux êtres. Ici, c'est le coup de foudre avec

toutes ses conséquences. Dès la douzième réplique, Manuel s'écrie :

Nous n'avons pas le droit de jeter en pâture
A la souffrance
De pauvres êtres nés de nous.

Ce Manuel n'*y* va pas, comme on dit, par quatre chemins. Il fait bien de se presser, d'ailleurs, car le rideau va tomber, le troisième acte approche, et là il n'aura plus qu'à mourir, après une dernière entrevue avec Sagrario où une larme leur échappe :

Larme bénie!
Nouveau baptême!
Regretter la foi, c'est la retrouver

Auprès du couple extasié, Esteban parle de son église, comme un livre, ou comme un guide :

J'ai pour ami tout un peuple muet
D'images saintes.
Et dans leurs yeux, que l'on croit sans lumière,
S'anime quand je passe un familier regard.

Il pardonne à sa fille, après un *Notre père.* Tomasa est une femme du peuple selon la formule de son emploi : comme dame Marthe de *Faust* et tant d'autres depuis, c'est ce qu'on appelle en argot de théâtre « une dugazon ». Aussi est-elle bonne, accorte et familière :

Jésus! comme il est maigre!
Qu'as-tu donc fait là-bas, mauvais sujet,
Pour y gagner une aussi triste mine?
Rien de très catholique, je pense,
Mieux valait prendre la soutane,
Tu serais plus gras.

Les trois voleurs n'ont que des bouts de rôles. Les personnages ecclésiastiques, si importants et si nécessaires dans le roman, ont disparu. Il ne reste que leurs costumes. Les comparses qui les portent y tiennent beaucoup, et c'est ainsi qu'à la fin de la pièce, réveillés en sursaut par les cris d'appel, les chanoines arrivent revêtus de leurs habits sacerdotaux, comme s'ils ne les quittaient pas pour dormir.

Brochant sur le tout, une querelle de mendiants sous le porche de l'église au premier acte, un Salut à la cantonade au second, et au troisième des Vêpres avec des enfants de chœur chantants et dansants qui sont des chanteuses et des danseuses en travestis. C'est de la figuration. Mais l'influence de la religion sur les âmes, le resserrement des existences autour du sanctuaire, ces intrigues de cour et ces commérages de petite ville, ce zèle irréfléchi, cette déférence sournoise, cette torpeur béate qui ne veut pas se réveiller, rien de tout cela, qui est le sujet du livre, n'est même sommairement indiqué. Comment l'indiquer d'ailleurs, avec des personnages tous de convention, dont aucun mouvement n'est pris sur le vif, et qui n'ont point d'âme?

M. Georges Hue méritait mieux, sans aucun doute, car sa musique est fine, sensible, bien venue, toujours agréable à entendre, ce qui n'est pas, en notre temps surtout, un mérite ordinaire. La symphonie en est remarquable, d'un coloris brillant et fondu qui fait songer à un tableau de maître. A la répétition générale, on l'entendait un peu trop; je pense que cet excès, qui tient à l'exécution, aura été atténué par la suite. J'aime moins le chant, qui selon l'usage adopté depuis trente ans par presque tous nos compositeurs, n'est pas un chant, ni un récitatif. L'accent de la parole s'y reconnaît, mais déformé; tantôt la voix monte, tantôt elle reste sur la même note, sans qu'on sache trop pourquoi, car jamais ces inégalités ne s'approchent d'une mélodie définie. Ce sont les différents degrés de l'émotion que le musicien croit traduire ainsi. Il s'abuse. Une grande émotion n'a pas nécessairement pour image un grand intervalle, pas plus que l'indifférence ne se maintient, d'un bout à l'autre d'une phrase, sur le même ton. Il suffit d'écouter une conversation, si banale soit-elle, pour y discerner, de mot en mot et de syllabe en syllabe, de presque incessantes variations dans l'intensité, le rythme et la hauteur des sons. Quand nous causons, nous ne psalmodions pas. « Partie à Madrid », dit Tomasa dans l'une des premières scènes de l'ouvrage, et l'auteur écrit au-dessus de ces mots cette indication : « presque parlé ». Mais il attribue à chacune des syllabes la même note, un ré grave, avec la même valeur. Ce n'est pas ainsi qu'on parle. Un peu plus

loin, quand Manuel maudit les trésors de la cathédrale, « qui dorment là d'un avare sommeil », il l'oblige à monter brusquement d'une quinte sur la deuxième syllabe du mot *avare.* Pourquoi? L'indignation ne s'exprimerait-elle pas plutôt par un mouvement descendant? Aucune de ces objections ne viendrait à l'esprit, si le chant avait sa ligne, indépendante des paroles. Mais il prétend suivre les paroles. C'est pourquoi on est porté à lui demander compte de chaque note.

Ce système de mélopée est une convention ajoutée aux autres conventions du drame lyrique. Ce drame est né du réalisme. Il a comme lui la prétention d'imiter la vie ordinaire; et c'est pourquoi il réduit le spectacle et supprime le merveilleux. Il veut observer du plus près possible les mouvements de la vie; mais comme il néglige les mouvements invisibles, ses personnages ne sont que des mécaniques, sans rien d'humain. Il veut user d'un style familier; mais ce style ne convient pas à toutes les conditions, ni à toutes les situations. C'est un poncif, ni plus ni moins que le style noble de la décadence classique. Depuis trente ans qu'il existe, le drame lyrique n'a donné qu'un seul chef-d'œuvre, et c'est *Louise* de M. Gustave Charpentier. Mais *Louise* contient des airs caractérisés. En dépit des règles du genre, la musique y reprend ses droits, et c'est par quoi l'œuvre est forte, et s'impose. Quant à *Pelléas et Mélisande*, ce n'est pas un drame lyrique selon la formule réaliste, puisque le sujet en est légendaire, et si le chant s'y efface, s'y réduit souvent à une sorte de psalmodie, ce n'est pas du tout pour suivre la nature, mais au contraire pour s'en écarter, amortir le relief, émousser les contours, et prêter aux figures une rigidité hiératique, qui les rend plus touchantes. *Pelléas et Mélisande* est une œuvre unique en son genre.

Le drame lyrique ne saurait survivre au réalisme qui l'a fait naître, et c'est avec un profond regret que je vois tant de musiciens de talent aux prises avec un genre mort.

L'interprétation a été satisfaisante. Madame Marthe Davelli a composé avec beaucoup de soin et d'abnégation la triste figure de Sagrario. M. Friant a une voix forte, mais je ne puis lui pardonner d'avoir prêté à Manuel une tête

aux longs cheveux de faux Christ anarchiste. M. Vieuille donne une carrure sympathique au sacristain, et madame Tiphaine est larmoyante à souhait. Tout cela fort conventionnel sans doute. Mais le moyen de faire autrement?

***

L'Heure espagnole[1] avait été jouée pour la première fois à l'Opéra-Comique en 1911 et n'y avait eu qu'un petit nombre de représentations. Elle a ensuite été donnée à Londres, au théâtre de Covent-Garden, puis en Amérique, sur les plus grandes scènes de New-York et de Chicago, et à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, toujours avec un grand succès. Elle vient de faire son entrée à l'Opéra, et le succès est devenu de l'enthousiasme. A la première représentation on pouvait voir, après la chute du rideau, toute la salle debout, acclamant les interprètes et les auteurs. Personne ne se souvient d'avoir assisté à l'Opéra, sinon pour certaines représentations des ballets russes, à une manifestation aussi vive ni aussi spontanée. A la seconde représentation, il a fallu recommencer le morceau d'ensemble qui termine l'ouvrage. *L'Heure espagnole* fait partie désormais du répertoire de l'Opéra, et y attire le public.

Ce résultat n'est paradoxal qu'en apparence et tient au caractère de l'œuvre, qui n'a rien de réaliste. La comédie de M. Franc-Nohain, que M. Maurice Ravel a mise en musique, est toute de fantaisie. L'intrigue est comparable à celles de nos anciens fabliaux : ce n'est plus la farce du *Cuvier*, c'est la farce des *Horloges*. On y voit en effet des amoureux, tour à tour ardents et transis, prendre la place du balancier. Un muletier musclé les monte, contenant et contenu, jusqu'à la chambre de la belle horlogère. En effet, c'est le jour où l'horloger Torquemada, dit Totor par un « diminutif plein de charme », quitte la maison pour régler les horloges municipales. Juste comme il allait sortir, le muletier Ramiro est

1. Parue dans *la Revue de Paris* du 15 novembre 1904.

survenu, client intempestif qu'il a prié d'attendre son retour. Concepcion sa femme est fort déçue :

Il reste, voilà bien ma chance;
Le jour de la semaine où mon époux est loin,
Mon unique jour de vacance
Me sera-t-il gâté par ce fâcheux témoin?

Ramiro, de son côté, ne sait trop quelle contenance prendre :

Il faut pourtant qu'avec la señora je cause.
Mais de quoi diable lui parler?
J'aurais mieux fait de m'en aller,
Car je n'ai jamais su dire aux femmes des choses...

C'est pourquoi il accepte bien volontiers la distraction que lui offre, pour se débarrasser de sa présence, l'impatiente Concepcion :

Tout muletier a dans le cœur
Un déménageur
Amateur

Quand *l'Heure espagnole* de M. Franc-Nohain a été jouée à l'Odéon, sans musique, en 1906, Émile Faguet qui s'y était beaucoup diverti ne craignit pas de comparer l'auteur à La Fontaine. Le sentiment littéraire du célèbre critique ne l'avait pas trompé. L'agrément de l'invention, la malice aimable, le tour aisé, la grâce preste et le sourire du style rangent M. Franc-Nohain en cette lignée qui depuis le fabuliste s'était continuée par les poètes du XVIII[e] siècle tels que Gresset, Parny, Panard. Lignée toute française, dont les talents échappent à qui ne connaît pas toutes les finesses de notre langue. Cependant *l'Heure espagnole* a été fort appréciée en Angleterre et en Amérique. C'est que la musique lui servait de truchement.

On raconte de je ne sais quel musicien, de Mozart peut-être, qu'en son enfance il disait un jour à un de ses professeurs : « Pourquoi me grondez-vous toujours en fa mineur? » D'une oreille non moins subtile, M. Ravel a su discerner le chant inclus en chaque phrase du texte, ce chant d'accompagnement que les grammairiens anciens appelaient si justement

la « prosodie »; et loin de l'émousser, de le comprimer en quelque récitation monocorde, il en a légèrement exagéré les saillies naturelles, comme la caricature avive les angles du dessin. Caricature fort surveillée d'ailleurs, sans outrance qui rompe la ligne. Un contour accidenté, où la voix tantôt monte et tantôt s'abaisse sur une syllabe tonique, selon le sens et l'expression, par des intervalles variés, dont le rapprochement fait presque une mélodie. C'est ainsi que par un de ces concours dont l'inspiration seule décide, la musique se précise ici en même temps que la parole. Chaque syllabe, ayant le ton juste, est entendue jusqu'aux derniers recoins de la salle, et c'est en même temps un régal pour l'oreille.

> Or je suis, à votre service
> Muletier du gouvernement.

Devant ces mots indifférents en apparence, bien des musiciens auraient cru ne pouvoir mieux faire que de répéter d'un bout à l'autre de la phrase la même note, avec à peine une élévation sur les deux rimes. M. Ravel a mieux écouté. C'est pourquoi il emploie ici toute une octave, marque d'une quinte ascendante les mots *je suis*, d'une tierce seulement le mot *service*, le mot *muletier*, et fait tomber la voix d'une autre quinte sur le mot *gouvernement*. Rien de plus exact; rien aussi de plus musical. Sans l'inégalité du rythme, ce serait un chant. Quand le rythme s'égalise, le chant tout naturellement se dégage, comme en ce couplet de Ramiro, si caractérisé qu'il se prête à une reprise :

> Voilà ce que j'appelle une femme charmante.

Le chant règne aussi, mais avec de plus ironiques artifices, tels que sauts d'octaves et ports de voix, dans le rôle du poète Gonzalve, qui fait de la littérature à tout propos et même, comme le lui reproche amèrement Concepcion, hors de propos. A la fin, quand il quitte l'horloge où il fut monté, puis descendu, c'est une sérénade à l'espagnole qu'il improvise, sur un accompagnement de l'orchestre imitant la guitare, avec les modulations par ton entier qui caractérisent le genre :

> Adieu, cellule, adieu, donjon,
> Adieu cuirasse et morion.

L'horloger Torquemada chante moins : il est trop bon commerçant pour cela. Ne le voyons-nous pas, quand il rentre à la fin et découvre les deux amoureux dans sa boutique, leur vendre froidement des deux horloges qui furent les instruments de leur ruse, d'ailleurs vaine? L'autre amoureux, c'est don Inigo Gomez, « roi de la haute banque », qui arrondit noblement ses phrases et de joie se met à chanter sur un mouvement de valse quand l'idée lui vient de se glisser à son tour dans une horloge :

Tant pis, ma foi, si je déroge.

Concepcion est nerveuse; son impatience se marque par des sursauts, des écarts, et sa double déception descend de plus d'une octave, note par note, sur ces mots :

La pitoyable aventure!

L'orchestre se moque d'elle, contrefaisant des sérénades quand elle évoque de romantiques souvenirs :

Et ces gens-là se disent Espagnols,
Dans le pays de doña Sol!

L'orchestre s'amuse beaucoup tout au long de la pièce. L'introduction symphonique accroche des sonneries, des tictacs, des airs de boîte à musique, des cris d'oiseaux mécaniques, sur un fond d'harmonie soutenu. Un peu plus loin, quand le muletier raconte que sa montre détraquée lui vient d'un oncle toréador, à qui un jour de courses tragiques elle a sauvé la vie, l'orchestre saisit les mots au vol et nous montre, en dix-huit mesures, une course de taureaux avec ses passes accélérées jusqu'au coup de corne et de tam-tam. Il suffit que Gonzalve enfermé dans son horloge se souvienne de la mythologie et toujours poète se compare à une nymphe hamadryade en son arbre, pour qu'à l'orchestre soudain un souffle de vent passe, apportant avec lui l'écho d'un chalumeau rustique. Ces allusions ne sont jamais poussées jusqu'au point où elles deviendraient le sujet principal. Le cours de la musique qui les porte est toujours sensible et ne s'interrompt pas. Cet ouvrage si léger en apparence est en vérité construit solidement, et contient à lui seul plus d'idées musicales que bien des partitions compactes. Mais ces

idées sont présentées d'emblée en tout leur développement, au lieu que d'autres musiciens, plus économes et plus fidèles aux recettes de Wagner, prendraient soin de nous en servir les morceaux séparés et d'en accommoder à diverses sauces les moindres restes. L'enchaînement de l'harmonie, très rigoureux, se dérobe pourtant sous des altérations posées, avec une habileté extrême, juste aux endroits qu'il faut pour que tout l'édifice penche, sans s'écrouler. C'est ce que voulait dire Debussy quand il comparait cette musique, si différente de la sienne, mais dont il sentait vivement le charme, à « la maison d'un sorcier ».

L'Heure espagnole se termine par un extraordinaire quintette où les cinq personnages chantent, avec les contorsions de voix les plus comiques, ce couplet au public :

Un financier et un poète,
Un époux ridicule, une femme coquette
Qui se servent dans leurs discours
De vers tantôt longs, tantôt courts,
Au rythme qui se casse,
A la rime cocasse,
Avec un peu d'Espagne autour,

On ne saurait mieux résumer le caractère de cet ouvrage où la verve du poète comme celle du musicien gardent toujours une exquise pureté de style. L'interprétation de l'Opéra s'est inspirée de ce caractère, et c'est pourquoi elle a si bien réussi. Le décor de M. Mare ne multiplie pas les accessoires. Au-dessus d'une baie vitrée, un rayon chargé d'horloges. Au-dessous, une longue table où l'horloger assis tourne d'abord le dos au public. Sur la table, une poupée dansante, à droite un automate chasseur de papillons, à gauche deux nègres musiciens. Tout le fond d'un ton d'ocre uniforme qui s'accordera également au blanc de la robe de Concepcion, à l'aigrette verte de Gonzalve, au velours noir d'Inigo et à la cape brune de Ramiro. La mise en scène, où l'on reconnaît l'intervention d'un véritable artiste du théâtre, n'est pas moins soutenue. Elle traduit aux yeux les mouvements du discours et les met en plein relief, sans jamais se laisser divertir par un de ces effets arbitraires que tant de comédiens ont coutume d'ajouter au texte de l'auteur, oubliant qu'au

théâtre tout ce qu'on ajoute vient en déduction. Ce sont de tels effets, consacrés ensuite par l'usage, qui forment ce qu'on appelle la tradition. Il n'y a pas de tradition, même à l'état naissant, dans la mise en scène de l'Opéra. Si Concepcion trépigne d'impatience, ce sont les triolets en quadruples croches de l'orchestre qui soulèvent ses talons. Si elle jette à terre les montres de l'établi, c'est sur ces mots : « avoir quelque chose à casser ». Gonzalve prend la canne d'Inigo pour s'en faire une guitare : ce sont ces accords de sérénade qui lui suggèrent son idée. Ramiro ne mâchonne pas, comme on l'a vu faire sur d'autres scènes, un cigare dont il n'est pas ni ne pouvait être question. Il lui suffit de s'asseoir à califourchon sur sa chaise, et comme se parlant à soi-même de confier au public l'indigence de sa conversation, pour que sa naïveté mette la salle en joie. Il lui suffit, quand le dénouement approche, de désigner d'un bras alternatif les deux horloges, pour donner tout son prix à la réponse qu'il reçoit : « sans horloge ». Enfin, on n'a pas cru devoir orner la scène d'un escalier quand la maîtresse du logis spécifie, dès le début, que « l'escalier est au fond du couloir ». L'escalier se monte beaucoup, au théâtre, depuis dix ans. Il est possible cependant de faire d'excellente mise en scène, et même d'y montrer de l'esprit, sans escalier.

Les artistes sont merveilleux d'aisance en des robes qui pourtant ne sont pas, comme on dit, de leur « emploi ». Mais l'emploi est une règle de l'ancien répertoire, inapplicable ici. Un tragédien excellera dans la bouffonnerie, à la seule condition de comprendre son rôle, et d'avoir de l'esprit parce que la supériorité de sa technique lui donne toutes les facilités. M. G. Dubois, tant de fois frappé à mort dans le duel fatal de *Roméo et Juliette*, est devenu un horloger vieillot, au dos attentif, au nez flaireur; M. Huverty, si furieux au premier acte de la *Valkyrie* sous le casque cornu de Hunding, rayonne de bonhomie et de satisfaction financière; M. Cousinou a échangé les haillons du mendiant d'*Ascanio* pour la cape d'un rustre candide; M. Fabert, de Mime geignant sous la menace de Siegfried, s'est changé en un niais chercheur de rimes, et mademoiselle Fanny Heldy, si touchante sous les voiles d'*Antar* ou d'*Hérodiade*, est aussi la plus amusante des Espa-

gnoles de comédie, trépidante, sémillante, toute en œillades. Tous les cinq sont des fantoches, avec tant de naturel qu'on jurerait qu'ils n'ont rien été d'autres de leur vie. Tous les cinq ont une diction parfaite, des voix superbes ou charmantes. C'est une présentation qui fait le plus grand honneur à l'Opéra.

***

Camille Saint-Saëns est mort le 16 décembre 1921, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il venait d'arriver à Alger pour y passer l'hiver : depuis bien des années il lui était prescrit d'éviter durant la mauvaise saison la rigueur de nos climats, et sa *Suite algérienne*, souvenir d'un de ses premiers voyages, date de 1880.

Quelques semaines plus tôt, nous pouvions le voir encore à l'Opéra, où l'on reprenait *Ascanio* : c'était un des ouvrages qui lui étaient le plus chers, et il n'avait plus été joué depuis 1890. Il ne manquait pas une répétition, attentif à tous les détails, et il lui arrivait de se mettre au piano lui-même, pour indiquer un mouvement, une nuance. Il avait gardé, en même temps que la lucidité parfaite de l'esprit, cette facilité d'exécution que Wagner, en 1861, trouvait prodigieuse : Saint-Saëns déchiffrait alors les partitions de *Tannhauser*, de *Lohengrin*, de *Tristan et Yseult*, devant l'auteur qui se reconnaissait incapable de les jouer aussi bien.

La représentation d'*Ascanio* qui eut lieu le 9 novembre dernier, sous la direction de M. Reynaldo Hahn, fut un succès. Comment ne pas se féliciter d'avoir donné au vieux maître cette dernière joie? Trois jours après, il me faisait l'honneur de m'écrire :

« C'est une œuvre sur laquelle j'avais fondé des espérances qui avaient failli se réaliser et que le destin contraire avait arrêtée dans son essor. Espérons que la mauvaise fortune ne la poursuivra pas. En tout cas, si la réussite ne lui vient pas, ce ne sera pas de votre faute. »

Ceux qui n'ont aperçu Camille Saint-Saëns que de loin, et dans les cérémonies officielles, chargé de décorations, pliant

sous le poids des honneurs, se le représentent comme une sorte de pontife ou de patriarche de la musique, exposé, au milieu de nuages d'encens, à la vénération des fidèles. La vérité est que sa vie entière ne fut qu'une lutte, où les déceptions l'emportent de beaucoup sur les triomphes.

C'était un des musiciens les mieux doués par la nature qui aient jamais paru sur terre : dès la première enfance, il montrait une finesse d'oreille et une sûreté de mémoire dont on ne trouve un pareil exemple que chez Mozart. Il y joignait une vive intelligence, développée par de sérieuses études et une curiosité d'esprit à peu près universelle : Saint-Saëns fut poète, historien, archéologue, physicien, astronome. Tout cela à ses moments perdus, ou plutôt aux heures de découragement, qui furent nombreuses en sa longue carrière. Mais bientôt la musique, qu'il croyait abandonnée, s'emparait de nouveau de ses pensées. Il laisse une œuvre immense, et qui comprend tous les genres : musique vocale, musique de chambre, symphonies, poèmes symphoniques, opéras, ballets, opéras-comiques, musique religieuse.

L'indépendance de son caractère ne lui a jamais permis d'appartenir à aucune coterie, et la portée de son esprit, en lui montrant à l'avance le danger de certains engouements, lui a souvent fait jouer le rôle ingrat de prophète de malheur. Après avoir été l'un des premiers en France à comprendre Wagner, à le recommander, à l'imposer, il a osé écrire, en 1881 : « Je ne suis pas, je ne serai jamais de la religion wagnérienne. » Après avoir fondé, en 1871, la Société nationale de musique, il s'en est retiré en 1886, quand l'influence de César Franck et de ses disciples, qu'il jugeait pernicieuse à l'art français, y devint prépondérante. Quant à la musique nouvelle, celle qui a commencé de se faire connaître depuis une vingtaine d'années, il la détestait cordialement, et ne s'en cachait pas. On lui a beaucoup reproché cette intransigeance. Elle avait le mérite de la sincérité, et du courage. Certes il eût été plus habile d'accueillir avec bienveillance les jeunes musiciens, de se poser comme leur protecteur, sinon leur maître. Mais pour Saint-Saëns, c'était pactiser avec l'ennemi.

Certes son goût fut étroit. S'il l'avait eu plus large, il fût devenu un critique, et non un créateur. Un créateur n'a pas

seulement le droit, il a le devoir de ne pas admettre ce qui répugne à son tour d'esprit. Et comment demander à un homme qui a connu Berlioz et Wagner, qui a eu pour amis Bizet, Gounod, Massenet, de comprendre ou même de tolérer les musiciens du xx[e] siècle? Combien de fois Saint-Saëns n'a-t-il pas dû envier le sort de ses anciens compagnons de luttes et d'espérances, morts avant d'avoir vu un changement de style qui pour lui ne pouvait être que l'abomination de la désolation?

Pour juger équitablement Saint-Saëns, il faut le comparer aux musiciens français, que je viens de nommer, de sa génération. Alors on reconnaîtra aisément qu'il leur fut supérieur ou égal par la pureté de l'expression et la hauteur de la pensée. Le public avait d'autres exigences; il ne leur fit jamais aucune concession. C'est pourquoi il n'a jamais connu la popularité, et ce n'est qu'avec le temps qu'il a conquis la gloire.

LOUIS LALOY

LE CONSEIL SUPRÊME DE CANNES

Le Conseil Suprême qui vient de se réunir à Cannes a commencé ses travaux dans des conditions particulièrement graves. Jamais il n'y avait eu plus de polémiques internationales; jamais il n'y avait eu de désaccords plus vastes et plus apparents; jamais il n'y avait eu de projets plus grandioses et plus vagues. La Conférence de Washington, la question des sous-marins, la priorité belge, le problème des réparations étaient pêle-mêle le sujet des controverses. Pour sortir de toutes ces difficultés, M. Lloyd George avait, disait-on, le dessein d'entreprendre l'œuvre immense d'une reconstitution économique de l'Europe, et afin de la mener à bien, de réunir une conférence à peu près universelle. L'Allemagne faisait à ces nouvelles un accueil à la fois empressé et suspect. On était en droit de se demander ce qui sortirait de ce chaos; on ne le sait pas encore au moment où cet article est imprimé.

Dans les jours qui ont précédé la Conférence, le monde politique français a essayé de mettre un peu d'ordre parmi ces notions diverses et de substituer à cette multiplicité éblouissante quelques idées claires et distinctes. Le gouvernement, libéré des interpellations qui tenaient la première place dans l'ordre du jour des Chambres, a pu s'expliquer. Le Parlement qui faisait un louable effort pour terminer le budget avant le 31 décembre et qui a réussi à le voter, ce qui ne s'était pas vu depuis bien des années, a pris le temps de demander

quelques éclaircissements au Cabinet et de faire connaître ses vœux. A propos de la discussion du budget des Affaires étrangères, il y a eu en particulier au Sénat un débat important et utile. Le gouvernement n'est pas allé à Cannes sans avoir connu l'état d'esprit des Assemblées et sans avoir fait d'intéressantes promesses. On peut donc dire qu'avant le Conseil Suprême il y avait un programme français fixé dans ses grandes lignes.

Il est simple et il est déterminé par les conventions existantes, faites d'accord avec nos Alliés et acceptées par l'Allemagne. Au mois de mai 1921, un état de paiement a été officiellement dressé. Il n'a pas été obtenu sans difficultés ni sans de grands sacrifices de notre part : mais il a le mérite d'exister, et de fixer ce qui sera payé. L'Allemagne a effectué les deux premiers paiements. Mais au moment d'effectuer le troisième et le quatrième, qui doivent avoir lieu le 15 janvier et le 15 février, elle se dérobe et elle déclare qu'elle en est incapable : elle annonce même une déclaration semblable pour les échéances suivantes. A parler net, elle signifie qu'elle ne paiera pas. La Commission des réparations cependant est allée à Berlin; elle a voulu se rendre compte exactement de la situation de l'Allemagne; elle a conclu dans une lettre très précise que l'Allemagne était en mesure de faire face aux échéances de janvier et de février; elle a même ajouté que l'Allemagne s'exposait à des conséquences graves, si elle se refusait à payer. Or, malgré cet avertissement d'une clarté parfaite, le gouvernement de Berlin a demandé un délai. La Commission s'est contenté de répondre que cette requête n'était pas admissible, alors que le cabinet allemand ne dit ni de quel délai il a besoin, ni quelle somme il peut verser tout de suite. Elle avait fait ainsi tout son devoir, et il n'est pas sans intérêt de noter que ses décisions avaient été prises à l'unanimité. Après avoir entendu les explications du gouvernement allemand, il lui restait à rendre un jugement.

C'est à ce moment que les gouvernements auraient été appelés à intervenir. Il leur appartenait de dire alors quelles mesures prendraient les Alliés conformément aux conclusions de la Commission des réparations, si l'Allemagne persistait à ne pas tenir ses engagements. Tels étaient les termes simples et précis du

problème posé devant l'opinion française. Nous avons deux bonnes raisons de le voir sous cet aspect : la discussion du budget a fait paraître dans la lumière la plus crue quels sont nos besoins, et les nouvelles venues d'Allemagne ne nous laissent aucune illusion sur la politique pratiquée avec la complaisance du Cabinet Wirth ou malgré lui. Nous avons encore à dépenser pour les réparations 80 milliards; nous avons à payer pour les pensions plus de 40 milliards : ces chiffres suffisent à prouver que la nécessité de toucher les sommes qui sont dues par l'Allemagne est primordiale pour notre pays. Pendant ce temps, l'Allemagne qui a par ses ressortissants des avoirs importants à l'étranger, qui a des industries prospères, qui a un budget de nation riche, qui multiplie le nombre des fonctionnaires et fait une politique d'assistance coûteuse, se déclare pauvre. Après avoir promis d'exécuter ses promesses, elle ajoute qu'elle a toujours pensé le faire dans les limites du possible, et elle entend fixer elle-même ces limites. Un journal, le *Neue Badische Landzeitung* écrivait récemment cette phrase caractéristique : « Avant le 10 mai, il ne nous était pas permis de dire que nous ne pouvions pas payer; l'important était de remplir nos obligations pour prouver par là qu'elles étaient inexécutables .» Sept mois après la signature des accords de Londres et l'établissement de l'état des paiements, l'Allemagne découvre son incapacité. Aux Alliés de conclure et de déclarer avec fermeté comment l'Allemagne sera obligée de payer, puisqu'elle ne le fait pas de bon gré? M. de Lasteyrie au cours de son excellent rapport sur le budget des dépenses recouvrables venait précisément de dire dans une phrase décisive que les Alliés auraient dû imposer à l'Allemagne une Commission de la dette. Était-ce là enfin la politique des Alliés?

Dans le discours qu'il a prononcé au Sénat en réponse aux questions de M. Ribot, M. Briand a dit qu'à Londres M. Lloyd George avait déclaré tout de suite que la France ne peut plus faire de sacrifices, qu'elle doit être restaurée, qu'elle doit être payée. S'il en était ainsi, la résistance allemande ne serait pas de longue durée. Toutes les fois que l'Allemagne a constaté un accord complet entre l'Angleterre et la France, elle s'est inclinée devant leurs décisions. Mais toutes les fois qu'elle a supposé ou discerné un désaccord, elle a essayé d'en

profiter. Sa bonne ou sa mauvaise volonté a toujours été en fonction de la solidité de l'Entente. Si elle a manifesté avec tant de sans-gêne l'intention de ne pas payer le 15 janvier, M. Lloyd George est-il certain qu'elle n'ait pas trouvé dans ce qui se disait en Angleterre, de quoi entretenir ses illusions, et s'encourager à la résistance? Elle a envoyé ses financiers; M. Rathneau est allé s'entretenir avec les hommes d'affaires anglais; M. Hugo Stinnes a parlé d'un vaste projet qui touche à la fois les chemins de fer allemands et la reconstitution économique de la Russie. L'écho de ces conversations a dû venir jusqu'à M. Lloyd George et elles l'ont intéressé d'autant plus vivement qu'il avait lui-même un projet. M. Lloyd George a une grande vivacité d'imagination et, comme l'a dit spirituellement M. Ribot, il voit tous les côtés d'une question; il ne les voit pas en même temps; il change de point de vue pour mieux voir. Il a soudain pensé à un Congrès européen qui s'occuperait des affaires économiques. On conçoit que l'Allemagne se soit montrée enthousiaste à l'idée d'une conférence où elle aurait sa place et où elle pourrait tenter de modifier ce qui a été établi à Versailles. On conçoit que la France ne puisse s'engager à la légère et sans garanties dans une conférence qui une fois lancée peut aller on ne sait où. Aucun pays ne peut se désintéresser des questions internationales qui touchent au relèvement de l'Europe et à la régénération de la Russie : mais aucune conférence ne peut faire de miracles et rétablir dans le monde un équilibre qui sera le résultat du temps et de longs efforts.

Quand M. Briand est parti pour Cannes, cette conférence d'ailleurs n'apparaissait plus que comme une possibilité de l'avenir. La question qui demeurait au premier plan était, comme il convient, celle des réparations. La logique avait ainsi repris tous ses droits. Il restait à attendre le jugement de la Commission des réparations. A Londres, M. Lloyd George et M. Briand avaient examiné ensemble les garanties qui pourraient être prises, si la Commission des réparations les demandait. Ils avaient étudié les mesures nouvelles à prendre pour instituer un contrôle suffisant, pour imposer à l'Allemagne un assainissement de ses finances, pour l'amener à faire un effort fiscal, et au besoin même à mettre à la

disposition de sa dette des ressources qui ne sont pas celles du gouvernement allemand, mais celles du peuple allemand. M. Briand laissait entendre au surplus qu'il pouvait y avoir des modalités diverses. Mais dans l'ensemble deux conclusions semblaient acquises : les conversations de Londres avaient un caractère préparatoire, elles ne liaient pas le gouvernement français, elles étaient subordonnées au consentement de la Belgique et de l'Italie; et d'autre part le problème des réparations, demeurant au premier plan, ne pouvait recevoir de solution qui entraînât de notre part un nouveau sacrifice.

Dès l'ouverture de la Conférence, on a vu non sans inquiétude reparaître d'abord le projet de reconstitution européenne qui était né à Londres. Il avait été accueilli à Bruxelles et à Paris avec tant de froideur qu'on avait pu croire qu'il était ajourné, sinon écarté. Mais M. Lloyd George tenait à son idée, et il l'a exposée dans un grand discours. Si M. Lloyd George a tant de desseins variés, c'est qu'il a aussi beaucoup de préoccupations. Il est nécessaire de se les rappeler, ne fût-ce que pour comprendre l'état d'esprit du Premier anglais. L'Angleterre souffre d'une crise industrielle et d'une crise de chômage : elle croit que dans la situation actuelle des changes, l'Allemagne a trop de facilités pour exporter, elle croit aussi que si l'Allemagne était moins surchargée par l'état des paiements, elle achèterait davantage et que l'industrie britannique s'en trouverait mieux. Nous pensons qu'elle se trompe, mais elle est persuadée qu'elle a raison, et M. Lloyd George suit l'opinion. Il tient d'autant moins à la heurter, même pour la convaincre, que les élections anglaises sont proches. Les discussions de Cannes, dès leur début, n'ont pas été à l'abri des préoccupations électorales. M. Lloyd George a besoin de succès. Combattu par les conservateurs, il est assuré de l'appui de M. Winston Churcheil et des libéraux de la coalition. Mais pour lutter contre les libéraux indépendants de l'opinion de M. Asquith qui ont fait campagne contre les réparations et contre les prétendus excès de l'impérialisme français, il est naturellement tenté d'apparaître en grand pacificateur de l'Europe, au besoin en défenseur de l'Allemagne vaincue, et en homme d'État qui résiste à la politique française. Ce n'est certes pas l'attitude que M. Lloyd George

avait prise lors des élections de décembre 1918. Mais trois années ont passé : il se présente aujourd'hui comme le soutien d'un grandiose projet d'où sortira une Europe reconstruite.

Nous n'en connaissons pas encore les bons effets : mais nous en avons tout de suite éprouvé les inconvénients. Les entretiens de Londres, suivis des premières conversations de Cannes, ont eu pour effet d'inquiéter nos amis belges, et de nous donner l'apparence d'un rôle qui ne convient nullement à notre pays. Le programme britannique, faisant dépendre les paiements de l'Allemagne de la reconstitution économique et du relèvement du mark, supposait un allégement important des obligations que l'Allemagne doit remplir en 1922. Pour arriver à ce résultat, pour réduire le versement allemand de 3 milliards et demi à 500 millions, on avait imaginé à Londres que la Belgique qui a un droit de priorité et qui doit être payée intégralement en 1922 ne toucherait que 250 millions sur les 1 200 qui lui sont dus et pour le surplus attendrait 1923. Les négociateurs français avaient, comme bien on pense, posé la condition que la Belgique serait consentante. Mais la Belgique ne peut renoncer, et surtout avec un gouvernement nouveau, à sa part légitime. Rien ne subsiste donc de cette combinaison, si la Belgique n'en veut pas : ni l'opinion, ni le Parlement en France n'auraient compris un projet qui fût établi aux dépens de la Belgique et qui pût jeter la plus légère ombre sur nos relations avec notre alliée. Cet incident, qui a soulevé beaucoup d'émotion, montre à lui seul combien est périlleux le système britannique qui revient au fond à renoncer au principe de la solidarité des alliés dans le recouvrement des créances allemandes.

Enfin il s'est produit le jour même où s'ouvrait la Conférence un fait significatif, qui découvre complètement les mauvais effets de ces combinaisons sans cesse renouvelées et de ces retouches apportées aux conventions signées. Le gouvernement de Berlin s'est décidé à répondre à la Commission des réparations qui lui demandait de légitimes explications sur le délai qu'il demande pour payer. Et qu'a-t-il trouvé à dire? Il a annoncé à la Commission des réparations qu'il était bien inutile de donner des explications immédiates puisque les gouvernements alliés étaient réunis à Cannes. Il

aime mieux attendre les résultats des délibérations de la conférence et des projets de M. Lloyd George que de s'exposer au jugement de la Commission. Sans perdre de temps la Commission des réparations a répliqué fermement à Berlin qu'elle maintenait son point de vue et qu'elle laissait à M. Wirth la responsabilité de sa décision. Elle tient ses pouvoirs du traité de Versailles : c'est à elle d'examiner la demande de délai. Cette thèse est irréfutable, et si le Conseil suprême, cédant aux suggestions de M. Lloyd George, prenait une décision relative au moratorium en dehors de la Commission des réparations, on pourrait dire que cette Commission est désormais privée de toute sa force et a perdu sa raison d'être.

Au point où en sont aujourd'hui venues les choses, le désaccord entre la politique française et la politique anglaise, qui est sensible depuis longtemps, est de telle nature qu'il faut prendre parti. Le *Times* écrivait récemment avec raison que la profonde erreur des conférences interalliées qui ont précédé a été de ne jamais concilier réellement les opinions divergentes, de se terminer par des accords apparents qui laissent croître les dissensions. Les hommes d'État réunis à Cannes ont jugé que l'heure était venue de mettre fin à ces difficultés renaissantes, de reprendre le traité de garantie, et de signer un pacte franco-anglais auquel pourraient être associées l'Italie et la Belgique. Mais quel sera ce pacte? Sur quel programme commun sera-t-il établi? Implique-t-il des contre-parties et sont-elles acceptables? Autant de questions très graves qui engagent l'avenir, et au sujet desquelles notre pays ne peut faire aucune concession. Ce que nous voulons, parce que c'est pour nous une nécessité, ce sont des garanties, c'est le paiement des réparations, c'est la possibilité de prendre des mesures pour obliger l'Allemagne à s'exécuter. M. Lloyd George n'a pas précisément sur ces sujets les idées qui sont celles de notre pays. L'Angleterre poursuit la recherche chimérique d'un contrat que l'Allemagne accepte et tienne. Nous, nous savons par expérience que l'Allemagne a déchiré la notion de contrat et qu'elle a ainsi introduit dans la politique internationale, un élément de trouble permanent. Et nous savons que vaincue, elle ne tiendra des promesses que contrainte et forcée.

C'est pourquoi nous avons tout fait depuis deux ans pour maintenir l'Entente : l'autorité de l'accord franco-britannique nous paraissait une garantie d'ordre et de paix, qui intéressait l'Angleterre tout autant que nous. Nous avons admis qu'il était politique de ne pas nous en tenir trop étroitement à la lettre du traité de Versailles qui consacrait nos droits; nous sommes entrés dans la voie des arrangements. Deux années d'expérience nous laissent déçus, à côté d'amis dont les bonnes volontés faiblissent, en face d'une Allemagne dont l'audace s'accroît. Le Conseil Suprême, à peine réuni, nous offre la perspective aléatoire d'un Conseil futur, plus vaste encore, où les questions qui nous touchent seraient peu à peu débattues devant des délégués neutres, des délégués allemands et des délégués des Soviets! On comprend que ce début ait troublé le public et que l'annonce même d'un pacte de garantie, sur lequel on ne savait rien, n'ait diminué ses graves préoccupations.

La Conférence de Cannes dure encore au moment où ces lignes sont écrites. Quelle que soit sa conclusion, elle sera jugée selon des principes faciles à définir. Nous ne sommes, de parti pris, hostiles à aucun projet raisonnable; nous ne refusons pas de tenir compte des circonstances. Mais nous savons qu'il n'y a ni détente politique, ni reconstruction européenne, ni vastes ouvertures de crédits possibles si les paiements de l'Allemagne ne sont l'objet d'un règlement sérieux, réalisable, et respecté de bonne foi. Nous avons des droits précis : il nous est impossible d'y laisser porter la moindre atteinte sans la certitude d'avantages équivalents. La Conférence de Cannes vaudra ce que vaudront les garanties de notre sécurité et de nos droits à des réparations : l'opinion française entière n'a pas d'autre maxime, et n'acceptera pas de projets plus vagues ou plus vastes si les intérêts qui la touchent le plus ne sont pas sauvegardés.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LE DERNIER ÉTÉ

Et de l'été le bail est à terme trop court
SHAKESPEARE

I

C'était en 1891 ou 92, le 31 mai, vers six heures du soir, le vieux Jolyon Forsyte était assis sous le chêne, devant la terrasse de sa maison, à Robin Hill. Il s'y attardait jusqu'à l'heure où les moucherons commencent à piquer, avant de quitter la splendeur de cet après-midi. Sa main brune et mince, marquée de veines saillantes, tenait le bout d'un cigare entre les doigts effilés, aux ongles longs. Cette mode des ongles pointus et polis, il l'avait conservée des premières années du règne de Victoria, alors qu'il était si distingué de ne toucher à rien, même du bout des doigts. La voûte de son front, sa grosse moustache blanche, ses joues creuses, sa mâchoire longue et maigre se trouvaient protégées du soleil couchant par un vieux panama brun. Il avait les jambes croisées; son attitude était toute de sérénité, et faite d'une sorte d'élégance, celle d'un vieillard qui, tous les

1. Le Dernier Eté (Indian Summer of a Forsyte), paru en 1918, fait partie d'un ensemble d'ouvrages où M. John Galsworthy, l'un des plus célèbres écrivains actuels de l'Angleterre, a raconté l'histoire d'une famille anglaise, les Forsyte. Ce récit fait suite au *Man of Property* et met en présence Irène Forsyte et son oncle Jolyon. Irène, à la suite d'un épisode dramatique, a perdu l'homme qu'elle aimait et quitté son mari. Le vieux Jolyon, qui a toujours porté à sa nièce un tendre intérêt, habite la maison construite jadis par celui qu'aimait Irène.

matins, parfume à l'eau de Cologne, son mouchoir de soie. A ses pieds reposait un chien à la toison blanche et noire, qui voulait passer pour un loulou de Poméranie, le chien Balthazar; entre son maître et lui, le sentiment d'aversion primitive avait fait place, avec le temps, à de l'attachement. Tout près de sa chaise, il y avait une balançoire, et sur la balançoire était installée une des poupées de Holly, appelée « la sotte Alice », le corps replié en avant sur les jambes, et son nez maussade enfoui dans son jupon noir. Elle était toujours en pénitence; aussi, peu lui importait de bien se tenir. Après le chêne, la pelouse s'abaissait en pente, et s'étendait jusqu'à la fougeraie; s'étant offert ce luxe, elle se transformait en champs qui descendaient jusqu'à l'étang, jusqu'aux taillis et jusqu'au point de vue « superbe, remarquable », devant lequel Swithin Forsyte s'était extasié, sous ce même arbre, quand il était venu, avec Irène, quatre ans auparavant, visiter la maison. Le vieux Jolyon avait entendu parler de cet exploit de son frère, de cette promenade en voiture devenue célèbre à la Banque Forsyte. Swithin! Et le brave garçon s'était laissé mourir en novembre dernier, âgé seulement de soixante-dix-neuf ans, en jetant un nouveau doute sur la longévité indéfinie des Forsyte, question qui s'était déjà posée à la mort de la tante Anne. Swithin était mort, ne laissant comme survivants que Jolyon et James, Roger, Nicolas et Timothée, Julie et Esther! Et le vieux Jolyon pensa : « Quatre-vingt-quatre ans! je ne les sens pas..., sauf quand j'ai ma douleur ».

Sa mémoire se mit à fouiller le passé. Il n'avait guère senti son âge depuis qu'il avait acheté la malchanceuse maison de son neveu Soames et qu'il s'y était installé, là, à Robin Hill, près de trois ans auparavant. C'était comme s'il avait rajeuni à chaque printemps, en vivant à la campagne avec son fils et ses petits-enfants... June et les petits du second mariage, Jolly et Holly; en vivant là, loin du brouhaha de Londres et du caquetage du cercle des Forsyte, affranchi de ses conseils d'administration, dans une délicieuse atmosphère faite de repos et de distractions; il y avait largement de quoi s'occuper à mettre la dernière main à la maison et à ses huit hectares et à satisfaire les

caprices de Holly et de Jolly. Toutes les rugosités et toutes les amertumes accumulées dans son cœur pendant cette longue et tragique histoire de June, de Soames, d'Irène, sa femme, et du pauvre jeune Bosinney, s'étaient adoucies à la longue; même la mélancolie de June s'était dissipée à la fin... témoin ce voyage en Espagne qu'elle faisait actuellement avec son père et la seconde femme de ce dernier. Leur départ, chose curieuse, lui laissait une paix parfaite, une paix bienheureuse et pourtant vide, parce que son fils était absent. Ce fils ne lui donnait à présent que de la joie et du bonheur; c'était un bon garçon, mais les femmes, vous savez... même les meilleures portent un peu sur les nerfs, à moins naturellement qu'on ne les adore.

Dans le lointain, un coucou fit entendre son appel; le roucoulement d'un pigeon ramier sortait de la prairie, venant de l'orme le plus proche. Comme les boutons d'or et les pâquerettes étaient sortis de terre depuis la dernière fenaison! Et puis le vent avait tourné au sud-ouest... quel air délicieux, plein de sève! Le vieux Jolyon rejeta son chapeau en arrière et laissa au soleil le bas de son visage. On aurait dit que, ce jour-là, il manquait de compagnie, il lui manquait un joli visage à regarder. Les gens traitent les vieillards comme s'il ne leur fallait plus rien. Avec cette philosophie contraire aux traditions des Forsyte, qui, toujours empiétait sur son esprit, il pensa : « On n'en a jamais eu assez! même avec un pied dans la tombe, il vous faudrait encore quelque chose, que je n'en serais pas surpris. » Ici, à la campagne, loin des affaires absorbantes, ses petits-enfants et les fleurs, les arbres et les oiseaux de son petit domaine, sans oublier le soleil, la lune et les étoiles planant au-dessus d'eux, tout cela lui disait nuit et jour : « Sésame, ouvre-toi. » Et Sésame s'était ouvert, à quel point, il ne le savait peut-être pas lui-même. La nature, ainsi qu'on avait commencé de dire en son temps, avait toujours éveillé en lui un écho, écho spontané et presque religieux, bien qu'il n'eût jamais perdu l'habitude de dire simplement « un coucher de soleil » en parlant du soleil couchant, d'appeler une vue « une vue », si profonde que pût être l'émotion éprouvée. Mais, à présent, la nature lui faisait positivement

mal, tellement il la sentait. Pendant toutes ces journées tranquilles, radieuses, aux après-midi plus longs, tenant la main de Holly dans la sienne, précédé du chien Balthazar (attentif à chercher ce qu'il ne trouvait jamais), le vieux Jolyon flânait. Il regardait les roses s'ouvrir et les fruits qui bourgeonnaient sur les espaliers; il regardait le soleil éclairer les feuilles des chênes et les arbrisseaux des taillis. Il regardait les feuilles des nénuphars se dérouler en chatoyant, et les épis argentés de l'unique champ de froment; il écoutait les étourneaux et les alouettes et les vaches d'Aurigny qui ruminaient, remuant doucement leur queue touffue. Et chaque jour de cette belle saison, une douleur lui venait au cœur, rien que de l'amour de toutes ces choses, parce qu'il sentait, peut-être, tout au fond de lui-même, qu'il n'avait plus bien longtemps à en jouir. La pensée qu'un jour — peut-être dans moins de dix ans, peut-être dans moins de cinq — il serait privé de tout cet univers, avant qu'il n'ait épuisé ses facultés d'aimer, lui faisait l'effet d'une sorte d'injustice qui menaçait l'horizon. S'il existait un au-delà, il n'y retrouverait pas ce qu'il voulait; ce ne serait pas Robin Hill, ni des fleurs, ni des oiseaux, ni de jolis visages, de ceux qu'il avait autour de lui et qui n'étaient pas déjà si nombreux. Avec le temps, sa haine des conventions avait augmenté; les idées orthodoxes qu'il affichait au cours des années 1860 comme il avait arboré des favoris, par simple bravade, il s'en était détaché depuis longtemps, ne gardant de révérence que pour trois choses seulement : la beauté, l'honorabilité, la fortune; et maintenant, ce qui comptait le plus pour lui, c'était la beauté. Il s'était toujours intéressé à beaucoup de choses et lisait encore le *Times*, mais il risquait d'interrompre sa lecture à tout moment, s'il entendait seulement siffler un merle. L'honorabilité, la fortune... c'est bien fatigant; les merles et les couchers de soleil, voilà qui ne le fatiguait jamais; ils lui laissaient seulement un malaise, et comme l'impression qu'il ne pourrait pas s'en rassasier. Le regard perdu dans le rayonnement paisible de cette fin de journée et se portant sur les fleurs jaunes et blanches de la pelouse, une pensée lui vint : ce beau temps ressemblait à la musique d'*Orphée* qu'il avait entendue

récemment à Covent-Garden. C'était un opéra admirable qui ne ressemblait ni à Meyerbeer, ni tout à fait à Mozart; mais dans son genre, peut-être encore plus beau, il gardait quelque chose de l'âge d'or classique dans sa sobriété et sa maturité. Et la Ravogli « qui valait presque l'ancien temps »... il ne pouvait décerner de plus grande louange. Orphée et cette nostalgie de la beauté qu'il perdait, de son amour qui descendait aux enfers, comme disparaissent, de la vie, l'amour et la beauté; cette nostalgie qui chantait et palpitait à travers la musique divine, vibrait aussi ce soir-là dans toute cette beauté attardée de la nature. Du bout de sa bottine à élastiques et à semelles de liège, le vieux Jolyon frôla involontairement le flanc du chien Balthazar, éveillant l'animal qui se mit à chercher ses puces; car bien qu'il fût censé n'en pas avoir, rien ne pouvait l'en persuader. Quand il eut fini, il frotta l'endroit qu'il avait gratté contre le mollet de son maître et se réinstalla sur le dessus de la bottine indiscrète. Un souvenir vint à l'esprit du vieux Jolyon... celui d'un visage qu'il avait vu trois semaines auparavant à l'Opéra... Irène, la femme de son animal de neveu, Soames, le grand propriétaire. Bien que ne l'ayant plus rencontrée depuis la réception donnée dans sa vieille maison de Stanhope Gate, en l'honneur des malencontreuses fiançailles de sa petite-fille June avec le jeune Bosinney, il s'était souvenu d'elle tout de suite, car il l'avait toujours admirée... une si jolie créature! Après la mort du jeune Bosinney, dont elle avait eu le tort de devenir la maîtresse, il apprit qu'elle avait quitté Soames sur-le-champ. Dieu seul savait ce qu'elle avait fait depuis : la vue de son visage, aperçu de profil au premier rang, était, depuis trois ans, la seule indication que la jeune femme fût encore en vie. Personne ne parlait jamais d'elle, et cependant son fils Jo lui avait dit quelque chose, une fois, une chose qui l'avait complètement bouleversé. Le jeune homme l'avait apprise, croyait-il, par Georges Forsyte, qui avait aperçu Bosinney, dans le brouillard, le jour où il avait été écrasé par accident... et cela expliquait le désespoir du jeune homme... une violence de Soames envers sa femme, violence révoltante. Jo l'avait vue, elle aussi, le jour où on avait su la nouvelle, il l'avait vue un

moment et la description qu'il en avait donnée était toujours restée dans l'esprit du vieux Jolyon... « égarée et perdue », avait-il dit. Le lendemain, June était allée chez eux, refoulant ses sentiments; elle y était allée et la femme de chambre en larmes lui avait raconté comment sa maîtresse s'était enfuie dans la nuit et avait disparu. Somme toute, quelle tragique histoire! Une chose demeurait certaine, Soames n'avait jamais pu remettre la main sur elle. Et il habitait maintenant Brighton, faisant la navette entre cette ville et Londres. Triste destinée pour le riche propriétaire! En effet, quand il prenait quelqu'un en grippe comme son neveu, le vieux Jolyon n'en démordait plus. Il se rappelait encore, avec quelle impression de soulagement, il avait appris la nouvelle de la disparition d'Irène. Quel coup de se la figurer prisonnière dans cette maison où elle avait, sans doute, dû se réfugier, dans son égarement, quand Jo l'avait entrevue, se réfugier un moment « comme un animal blessé retourne à son gîte », après avoir appris par les journaux, dans la rue, la nouvelle de la « mort tragique d'un architecte ». Son visage l'avait beaucoup frappé l'autre soir... plus beau qu'il ne l'avait cru, mais semblable à un masque sous lequel il se passerait quelque chose. C'était encore une jeune femme — vingt-huit ans, peut-être. Ah, mon Dieu! Sans doute avait-elle eu un autre amant depuis le temps. Mais à cette pensée subversive — car les femmes mariées n'ont pas le droit d'aimer : même une fois, c'est trop — son cou-de-pied se releva, soulevant, par ce mouvement, la tête du chien Balthazar. La sagace bête se dressa et regarda le vieux Jolyon en face : « Promenade! », semblait-il dire, et le vieux Jolyon répondit : « Allons, mon vieux. »

Lentement, selon leur coutume, ils traversèrent la pelouse constellée de boutons d'or et de marguerites et ils pénétrèrent dans la fougeraie. Le chien Balthazar avait une prédilection pour ce terrain rocailleux où parfois il découvrait une taupe. Le vieux Jolyon tenait à y passer, bien que l'endroit fût sans beauté, mais il espérait bien l'embellir un jour et il pensait : « Il faut que je fasse venir Varr pour s'en occuper, il vaut mieux que Beech. » Car les plantes, comme les habitations et comme les maladies humaines, exigent les soins des meilleurs

experts. Des escargots y habitaient et, quand ses petits-enfants l'accompagnaient, le vieux Jolyon leur en montrait un et leur racontait l'histoire du petit garçon qui avait dit : « Maman, c'est-y que les prunes, elles ont des jambes ! — Non, mon petiot. — Ah, zut alors, v'la-t-y pas que j'ai avalé un escargot ! » Et tandis que les enfants sautaient et se cramponnaient à sa main, en pensant à l'escargot qui descendait le long du gosier du petit garçon, ses yeux brillaient de malice. Émergeant de la fougeraie, il ouvrit la barrière qui, à cet endroit, donnait accès dans le premier champ, sorte de parc très étendu, dans lequel on avait taillé, en l'entourant d'un mur de briques, le jardin potager. Le vieux Jolyon évita ce potager qui, au moment, ne lui disait rien, et se dirigea vers l'étang, en descendant la colline. Balthazar, qui avait l'œil sur les rats d'eau, trottinait devant lui, à l'allure d'un vieux chien qui prend de l'âge et fait tous les jours la même promenade. Arrivé au bord de l'eau, le vieux Jolyon resta immobile, en remarquant un autre nénuphar éclos depuis la veille; demain, il le montrerait à Holly quand sa « petite chérie » serait remise de l'indisposition causée par une tomate qu'elle avait mangée à son déjeuner — elle était très délicate de l'estomac. Maintenant que Jolly était au collège — son premier trimestre — Holly restait avec lui presque toute la journée, et à ce moment il sentit combien elle lui manquait. Il éprouva aussi cette douleur qui, à présent, le tracassait souvent : un petit tiraillement du côté gauche. Il se retourna vers la colline. Oui, vraiment, ce jeune Bosinney, le pauvre, avait admirablement tiré parti de la maison; il se serait bien débrouillé s'il avait vécu. Où était-il à présent? Peut-être hantait-il encore ce théâtre de ses derniers travaux, la scène de sa tragique aventure amoureuse. Ou bien l'esprit de Philippe Bosinney était-il dispersé dans toute son œuvre? Qui pouvait le dire? Mais ce chien qui se crottait les pattes de boue! Et Jolyon se dirigea vers les taillis. Il y avait eu là une des plus exquises floraisons de jacinthes des prés, et il connaissait un endroit où s'en attardaient encore quelques-unes, comme de petits carrés de ciel tombés entre les arbres, à l'abri du soleil. Il dépassa l'étable et le poulailler installés là, et suivit un sentier étroit qui s'enfonçait au

plus épais des buissons, en allant droit vers un des carrés de jacinthes bleues. Balthazar, prenant encore l'avance, poussa un sourd grognement. Le vieux Jolyon le poussa du pied, mais le chien resta immobile, à l'endroit même où il n'y avait pas la place de passer, et son poil se dressa lentement tout le long de son échine velue. Était-ce le grognement du chien, ou l'impression qu'un homme éprouve dans un bois? mais le vieux Jolyon sentit aussi un frisson lui courir le long de l'épine dorsale. Ici, le chemin bifurquait, et sur un vieux tronc moussu, il aperçut une femme assise. Elle regardait de l'autre côté et il eut tout juste le temps de penser : « Elle n'a pas le droit d'être là, il faudra que je fasse mettre un écriteau », avant qu'elle ne se retourne. — « Grands Dieux! » Le visage qu'il avait vu à l'Opéra, et justement la femme à laquelle il venait de penser! Dans ce premier moment de confusion, il crut que tout se brouillait devant lui, comme si un spectre... quel étrange effet... peut-être le rayon oblique du soleil sur sa robe d'un gris violet. Et alors elle se leva et resta debout souriante, la tête un peu inclinée de côté. Le vieux Jolyon pensa : « Comme elle est jolie! » Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre; et avec une certaine admiration, il s'expliqua son silence. C'était sans doute un souvenir qui l'avait amenée là, et elle ne voulait pas s'en défendre par des excuses banales.

— Ne laissez pas ce chien toucher à votre robe, — dit-il. — Il a les pattes mouillées. Ici, Balthazar!

Mais le chien continua à se diriger vers la visiteuse, qui abaissa la main et lui caressa la tête. Le vieux Jolyon dit vivement :

— Je vous ai vue à l'Opéra, l'autre soir, vous ne m'avez pas remarqué.

— Mais si, je vous ai bien vu.

Il sentit une flatterie subtile dans sa réplique, comme si elle avait ajouté : « Croyez-vous qu'on puisse manquer de vous voir? »

— Ils sont tous en Espagne, — dit-il brusquement. — Je suis seul; je m'étais fait conduire en ville pour aller à l'Opéra. La Ravogli chante bien. Avez-vous vu les étables?

Dans une situation si lourde de mystère et de quelque

chose qui ressemblait fort à de l'émotion, il se tourna instinctivement vers ce coin de sa propriété, et elle marcha à côté de lui. Son corps se balançait légèrement, avec une démarche on ne peut plus française; sa robe aussi était d'un ton de gris à la française. Il remarqua deux ou trois fils d'argent dans ses cheveux couleur d'ambre, des cheveux étranges pour des yeux sombres et le teint laiteux de son visage. Un regard de côté lancé subitement par ces yeux de velours brun l'émut. Il semblait venir d'une grande profondeur, de très loin, presque de l'autre monde, et, en tous cas, de quelqu'un qui ne vivrait guère dans celui-ci. Et il dit machinalement :

— Où habitez-vous maintenant?

— J'ai un petit appartement à Chelsea.

Il ne voulait pas savoir ce qu'elle faisait, il ne voulait rien savoir du tout, mais le petit mot malveillant lui échappa :

— Seule?

Elle acquiesça. Il éprouva un soulagement de l'apprendre, et la pensée lui traversa l'esprit que, sans un revirement du sort, elle aurait été la propriétaire de ces bois, et lui aurait fait, à lui, visiter les étables.

— Toutes des vaches d'Aurigny, — murmura-t-il. — Elles donnent le meilleur lait. Celle-ci est une jolie bête. Ho! Myrtille.

La vache de couleur fauve avec des yeux aussi bruns et aussi doux que ceux d'Irène elle-même, restait absolument tranquille, car on venait de la traire. Elle les regarda du coin de ses yeux brillants, tendres, cyniques; et, filtrant à travers ses lèvres grises, un peu de salive passa en bavure et tomba sur la paille. Une odeur de foin, de vanille et d'ammoniaque s'éleva dans l'étable fraîche et vaguement éclairée, et le vieux Jolyon dit :

— Il faut que vous veniez dîner avec moi. Je vous renverrai en voiture.

Il se rendit compte qu'un combat se livrait en elle, bien naturel d'ailleurs, à cause de ses souvenirs. Mais il désirait sa compagnie; un visage charmant, une jolie femme, une tournure charmante, de la beauté! Il avait été seul tout l'après-midi. Elle lut peut-être dans son regard inquiet, car elle répondit :

— Merci, mon oncle, j'aimerais bien.

Il se frotta les mains et dit :

— Bravo! eh bien, alors, rentrons!

Et précédés du chien Balthazar, ils remontèrent à travers le pré. Le soleil était maintenant presque au niveau de leurs visages, et il apercevait non seulement les fils d'argent, mais de petites lignes juste assez profondes pour marquer sa beauté d'une fine empreinte de médaille — l'aspect particulier de l'être qui ne partage pas sa vie avec d'autres. « Je la ferai entrer par la terrasse, — pensa-t-il. — Je ne la traiterai pas comme une visiteuse ordinaire. »

— Que faites-vous toute la journée? — dit-il.

— Je donne des leçons de musique; je m'occupe aussi d'autre chose.

— Le travail! — dit le vieux Jolyon, ramassant la poupée de la balançoire et arrangeant son jupon noir. — Rien de tel, n'est-ce pas? Je ne travaille plus maintenant. Je me fais vieux. De quoi est-ce que vous vous occupez encore?

— J'essaye d'aider les femmes qui ont eu des malheurs.

Le vieux Jolyon ne comprit pas tout à fait.

— Des malheurs? — répéta-t-il; puis brusquement il se rendit compte que ses paroles signifiaient exactement ce qu'il aurait voulu dire lui-même s'il s'était servi de ce terme. Assister les Madeleines repentantes de Londres! Quelle étrange et terrifiante occupation! Et la curiosité ayant raison de sa répugnance naturelle, il demanda :

— Pourquoi? Que faites-vous pour elles?

— Pas grand'chose. Je n'ai pas d'argent de trop. Je ne peux leur donner que de la sympathie et quelquefois un peu à manger.

Involontairement la main du vieux Jolyon chercha son porte-monnaie. Il dit vivement :

— Comment les découvrez-vous?

— Je vais à l'hôpital.

— Un hôpital! Pouah!

— Ce qui me fait le plus de mal, c'est que presque toutes elles ont eu leur part de beauté.

Le vieux Jolyon redressa la poupée.

— De beauté, — s'écria-t-il, — ah! oui c'est bien triste! —

et il se dirigea vers la maison. Entrant par une porte-fenêtre et passant sous les stores encore baissés, il la précéda dans la pièce où il avait l'habitude de lire le *Times* et les pages d'un magazine d'agriculture aux énormes gravures de raves ou d'autres plantes, que Holly s'amusait ensuite à colorier.

— Le dîner est dans une demi-heure. Vous voulez peut-être vous laver les mains? Je vais vous mener dans la chambre de June.

Il vit qu'elle regardait avec avidité autour d'elle; que de changements depuis qu'elle avait visité la maison en dernier lieu avec son mari ou avec son amant, peut-être avec les deux ensemble, il ne le savait pas, il n'aurait pu le dire! Tout cela était tombé dans l'oubli et il préférait qu'il en fût ainsi, mais que de changements! Dans la galerie, il lui dit :

— Mon fils Jo est peintre, vous savez. Il a beaucoup de goût. Ce n'est pas le mien naturellement, mais je l'ai laissé faire à sa tête.

Elle se tenait debout, immobile, tandis que ses yeux erraient à travers la galerie et la salle de musique telles qu'elles étaient maintenant, ne formant qu'une seule et vaste pièce sous le grand plafond vitré. Elle faisait au vieux Jolyon une étrange impression. Essayait-elle d'évoquer quelqu'un dans l'ombre de cet espace dont tout le coloris était gris perle et argent? Lui, il aurait fait mettre de l'or, c'est plus gai, plus cossu. Mais Jo avait des goûts français qui s'étaient révélés dans cet ensemble de grisailles rappelant l'effet de la buée des cigarettes que le jeune homme fumait toujours, et où flambait çà et là une petite note de bleu ou de rouge vif. Ce n'était pas son rêve à lui. Par la pensée, il avait pendu dans ce « hall » des toiles de maîtres, des natures mortes dans leurs cadres dorés, qu'il avait achetées jadis. Et maintenant où étaient-elles? Vendues pour un morceau de pain! Car ce quelque chose, qui le faisait, seul des Forsyte, marcher avec son temps, l'avait averti de ne pas lutter pour les garder malgré tout. Mais dans son cabinet de travail, il avait encore des « bateaux de pêche hollandais au coucher du soleil ».

Il se mit à gravir lentement l'escalier avec Irène, car il sentait sa douleur au côté.

— Voici les salles de bain, — lui dit-il, — et les autres installations. Je les ai fait daller. Les chambres d'enfants sont par là. Et ici, il y a les chambres de Jo et de sa femme; elles communiquent toutes. Mais vous vous souvenez, je pense.

Irène fit signe que oui. Ils remontèrent le couloir et entrèrent dans une grande chambre à plusieurs fenêtres meublée d'un petit lit.

— Ça, c'est la mienne, — dit-il.

Les murs étaient couverts de photographies des enfants et d'aquarelles, et il ajouta d'un ton vague :

— Ce sont des œuvres de Jo. On a une vue magnifique d'ici. Par temps clair on voit la grande tribune d'Epsom.

Le soleil à présent se couchait derrière la maison, et sur le « point de vue » un brouillard lumineux s'était posé comme l'émanation de la longue et prospère journée. On voyait peu de maisons, mais les champs et les arbres scintillaient vaguement, se perdant dans un vague contour de dunes.

— Le pays change, — dit-il brusquement, — mais il demeurera quand nous ne serons plus de ce monde. Regardez ces grives, les oiseaux sont délicieux ici le matin. Je suis ravi de m'être affranchi de Londres.

Le visage d'Irène était près du carreau de la fenêtre et il fut frappé de son expression endeuillée. « Comme je voudrais pouvoir lui donner l'air heureux, — pensa-t-il, — jolie figure, mais triste. » Et ramassant son broc d'eau chaude, il sortit dans le couloir.

— Ici, c'est la chambre de June, — dit-il en ouvrant la première porte et en posant le broc. — Je crois que vous trouverez tout ce qu'il faut.

Il referma la porte derrière elle et retourna dans sa chambre. Il se mit à rêver, tout en se brossant les cheveux avec ses grandes brosses d'ébène et en s'imbibant le front d'eau de Cologne. Cette femme était arrivée si étrangement, semblable à une apparition, mystérieuse, romanesque même, comme si son désir de société, de beauté avait été réalisé par… par qui peut bien s'occuper de réaliser ce genre de

choses. Devant le miroir il redressa sa taille encore droite, passa les brosses sur sa grosse moustache blanche, lissa ses sourcils d'eau de Cologne et sonna.

— J'ai oublié de dire que j'avais une dame à dîner. Prévenez le cuisinier d'ajouter un plat et dites à Beacon d'atteler deux chevaux au landau pour la reconduire à Londres ce soir à dix heures et demie. Mademoiselle Holly est-elle endormie?

— Je ne pense pas, — répondit la femme de chambre. Et le vieux Jolyon, suivant le couloir, marcha furtivement sur la pointe des pieds jusqu'à la nursery. Il ouvrit la porte dont il faisait spécialement huiler les gonds pour pouvoir se glisser le soir auprès des enfants sans être entendu.

Mais Holly était bien endormie, et reposait comme une madone en miniature, de ce type que les anciens peintres ne distinguaient pas de celui de Vénus, quand ils avaient achevé son portrait. Ses longs cils foncés étaient collés sur sa joue, son visage reflétait une paix parfaite — sans doute était-elle remise de son petit malaise. Et le vieux Jolyon, dans la pénombre de la chambre, resta debout, en adoration devant l'enfant. Il était si charmant, grave et aimant, ce petit visage. Le vieillard avait sa large part de cette faculté bénie de revivre dans les jeunes. Ils étaient pour lui sa vie future... tout ce que son paganisme foncier admettait peut-être d'une vie future. Et il y avait cette enfant avec tout l'avenir devant elle; son sang, un peu de son sang à lui coulait dans ses petites veines. Elle était là, sa petite compagne qu'il fallait rendre aussi heureuse qu'il le pouvait, afin qu'elle ne connût que la tendresse. Son cœur se gonfla, et il sortit, étouffant le bruit de ses bottines vernies. Dans le corridor, une pensée extraordinaire l'assaillit; dire que des enfants en arrivaient à être... ce qu'Irène, avait-elle dit, s'efforçait de secourir : des femmes qui avaient toutes été autrefois de petites créatures comme celle qui dormait là. « Il faudra que je lui donne un chèque, — songea-t-il, — pauvre femme! c'est plus fort que moi. » Il n'avait jamais pu supporter la pensée de ces parias; cela blessait trop profondément, jusqu'au vif, la vraie délicatesse qui se dissimulait sous des couches de formalisme et de respect humain;

cela blessait trop gravement ce qu'il y avait de plus profond en lui, cet amour de la beauté qui lui faisait encore, même à son âge, battre le cœur à l'idée de passer sa soirée en compagnie d'une jolie femme. Et il descendit, écartant les portes à deux battants, dans les régions reculées de la maison. Là, dans sa cave, il y avait un vin du Rhin qui valait au moins deux livres la bouteille, un Steinberg meilleur que n'importe quel Johannisberg qu'on eût jamais dégusté, un vin d'un bouquet parfait, parfumé comme une pêche et digne des dieux! Il sortit une bouteille, la maniant avec la précaution d'une mère et la tint à hauteur de la lumière pour la regarder. Enchâssée dans sa couche de poussière, cette bouteille au long col, au ton moelleux, lui donnait grand plaisir à voir. Depuis trois ans, depuis le déménagement de Londres, le vin avait eu le temps de se reposer, et devait être en parfait état. Il l'avait acheté trente-cinq ans auparavant; son palais, dieu merci, était toujours le même et il avait gagné le droit de boire ce vin. Elle apprécierait le cru; pas un soupçon d'acidité sur une douzaine de bouteilles. Il essuya la bouteille, la déboucha de ses propres mains, approcha le nez, respira son parfum, et retourna à la salle de musique.

Irène était debout près du piano; elle avait ôté son chapeau et une écharpe de dentelle qu'elle portait, de sorte que l'on voyait ses cheveux d'ambre et la pâleur de son cou. Dans sa robe grise, se détachant sur le bois de rose du piano, elle fit au vieux Jolyon l'effet d'un joli portrait.

Il lui offrit le bras et, cérémonieusement, ils se dirigèrent vers la salle à manger. La pièce, qui avait été aménagée pour permettre à vingt-quatre personnes d'y dîner à l'aise, ne contenait à présent qu'une petite table ronde. Dans sa solitude actuelle, la vue de la grande table oppressait le vieux Jolyon; il l'avait fait enlever jusqu'au retour de son fils. Là, en compagnie de deux copies, vraiment très bonnes, de madones de Raphaël, il avait coutume de dîner seul. C'était l'unique heure mélancolique de sa journée, par ce temps d'été. Il n'avait jamais été un gros mangeur, comme ce grand diable de Swithin, ou Sylvanus Heythorp, ou Anthony Tornworthy, ces copains d'autrefois; et ce dîner solitaire, sous l'œil des madones, n'était pour lui qu'une ennuyeuse corvée qu'il

expédiait vivement pour arriver au plaisir plus éthéré que lui procuraient son cigare et son café. Mais ce soir, c'était une autre affaire! Ses yeux pétillaient en regardant son invitée assise en face de lui, et il parlait de l'Italie, de la Suisse, lui racontait des histoires de voyages qu'il y avait faits, et d'autres aventures qu'il ne pouvait plus servir à son fils et à sa petite-fille, parce qu'ils les connaissaient.

Ce nouvel auditoire lui était précieux; il n'était pas devenu un de ces vieillards dont les radotages font le tour du même cercle de souvenirs. Se lassant vite lui-même des gens indifférents, il évitait instinctivement de fatiguer les autres, et son culte naturel de la beauté le mettait plus particulièrement en garde, quand il s'agissait de parler à une femme. Il aurait voulu qu'elle se donnât davantage; elle murmurait bien quelque chose, souriait et semblait se plaire à ses récits, et, malgré cela, il avait l'impression de cet éloignement mystérieux qui était pour moitié dans son charme fascinateur. Il ne pouvait supporter les femmes qui se jetaient à la tête des hommes, et qui bavardaient sans arrêt, ni ces femmes à la bouche dure, au ton impérieux, qui en savaient plus long que tout le monde. Il n'y avait qu'une qualité chez la femme qui l'attirât, c'était le charme, et plus il était discret, plus il lui plaisait. Et celle-ci avait du charme, alangui comme le soleil de l'après-midi sur ces montagnes et ces vallées d'Italie qu'il avait aimées. Et puis, l'impression qu'elle était en quelque sorte un être à part, cloîtrée, semblait la rendre plus proche de lui, et en faire une compagne étrangement désirable. Quand un homme est très âgé et retiré de toutes choses, il aime à se sentir en sécurité, à l'abri des rivalités de la jeunesse, car il voudrait encore tenir la première place dans le cœur des belles. Et il but son vin du Rhin, observa le mouvement des lèvres de la jeune femme et il se sentit presque jeune. Mais le chien Balthazar, couché, regardait ses lèvres aussi et méprisait dans son for intérieur les silences de leur conversation, et ces coupes aux tons verdâtres où les gens buvaient une liqueur d'or qui n'était pas de son goût.

Le jour finissait presque quand ils retournèrent dans la salle de musique. Un cigare aux lèvres, le vieux Jolyon dit :

— Jouez-moi du Chopin.

Aux cigares qu'ils fument, aux musiciens qu'ils aiment, on reconnaît les hommes et de quoi leur âme est faite. Le vieux Jolyon ne pouvait supporter ni un cigare fort, ni la musique de Wagner. Il aimait Beethoven et Mozart, Haendel et Gluck et Schumann, et il éprouvait un penchant secret pour les opéras de Meyerbeer. Mais, depuis quelques années, il avait été séduit par Chopin, de même qu'il avait pris le goût de la peinture de Botticelli. En cédant à ces goûts, il avait eu conscience qu'il s'écartait du type classique de l'âge d'or. Leur poésie n'était point celle de Milton, de Byron, de Tennyson; de Raphaël et de Titien; de Mozart et de Beethoven. Elle était pour ainsi dire derrière un voile; cette poésie ne heurtait personne en plein visage, elle s'insinuait sous la poitrine et nous étreignait, nous faisait fondre le cœur. Était-ce bon pour lui? Il n'en était pas toujours certain, mais cela lui était bien égal, tant qu'il pouvait voir les tableaux de l'un ou entendre la musique de l'autre.

Irène s'assit au piano, sous la lampe électrique festonnée de gris perle, et le vieux Jolyon, dans un fauteuil d'où il pouvait la voir, croisa les jambes et se mit à tirer lentement des bouffées de son cigare. Elle resta quelques instants les doigts sur les touches, évidemment occupée à fouiller sa mémoire pour savoir ce qu'elle lui jouerait. Puis elle commença et alors le vieux Jolyon sentit sourdre au fond de son être une jouissance âmère qui ne ressemblait presque à rien d'autre au monde. Il tomba peu à peu dans une sorte d'extase interrompue seulement par le mouvement de la main portant le cigare à ses lèvres et l'en retirant à de longs intervalles. La réalité, c'était elle et le vin du Rhin qu'il avait bu et l'odeur du tabac; mais il y avait aussi un monde ensoleillé se fondant en clair de lune, et des mares parsemées de cigognes avec des arbres azurés au-dessus, aux troncs desquels des roses lie de vin mettaient une note flamboyante, et des champs de lavande où passaient des vaches d'un blanc de lait, et où une femme tout en ombres, aux yeux noirs et au cou blanc souriait, tendant les bras. Et, à travers l'air qui était comme de la musique, une étoile tomba et s'accrocha à la corne d'une vache. Il ouvrit les yeux. Le

beau morceau, elle jouait bien... le toucher d'un ange. Et il les referma. Il se sentait merveilleusement triste et heureux, comme on se sent, quand on se tient debout sous un tilleul tout fleuri de miel. Non pas revivre sa vie, mais rester simplement là à se réchauffer au sourire des yeux d'une femme et en savourer le bouquet. Et il retira brusquement sa main, car le chien Balthazar s'était dressé jusqu'à lui, et la léchait.

— Magnifique, — dit-il. — Continuez, encore du Chopin!

Elle se remit à jouer. Cette fois la ressemblance entre elle et la musique de Chopin le frappa. Le balancement qu'il avait remarqué dans sa démarche était aussi dans son jeu, dans le nocturne qu'elle avait choisi et la douceur sombre de ses yeux, la lumière sur ses cheveux comme le rayon d'une lune d'or. Séduisante sans doute, mais rien d'une Dalila, ni en elle, ni dans sa musique. Une longue spirale bleue s'éleva de son cigare et se dispersa dans l'air. « Nous nous évanouirons ainsi, pensa-t-il. Plus de beauté! Plus rien! »

Irène s'arrêta encore.

— Voulez-vous que je vous joue du Gluck? — dit-elle. — Il avait l'habitude de composer dans un jardin ensoleillé avec une bouteille de vin du Rhin auprès de lui.

— Ah! oui, jouez-moi *Orphée*.

Et une fois encore sa pensée s'envola. Il se sentait maintenant environné par des champs de fleurs d'or et d'argent où des formes blanches oscillaient dans un rayon de soleil et où des oiseaux aux teintes vives voletaient de-ci de-là. C'était le plein été! Des ondes, toutes de douceur et de regret, s'attardaient en lui et inondaient son âme. Un peu de cendre de son cigare tomba, il sortit son mouchoir de soie pour l'enlever et respira un parfum mélangé de tabac et d'eau de Cologne. « Ah! pensa-t-il, ce n'est que l'été de la Saint-Martin. » Et il dit :

— Vous ne m'avez pas joué « Che faro ».

Elle ne répondit pas, ne bougea plus. Il eut conscience de quelque chose, d'un étrange bouleversement. Soudain il la vit se lever et se détourner — et il se sentit pénétré d'un remords poignant. Quel imbécile! Quel vieux maladroit! Comme Orphée naturellement, elle aussi cherchait son bien-

aimé perdu dans cet antre du souvenir. Et, troublé jusqu'au cœur, il se leva de sa chaise. Elle s'était élevée jusqu'à la grande fenêtre au bout de la pièce. Avec précaution il la suivit. Elle tenait les mains croisées sur sa poitrine, il pouvait tout juste apercevoir sa joue, très pâle. Et, gagné par l'émotion, il dit :

— Voyons, voyons, ma chérie!

Les mots lui avaient échappé machinalement, car c'était ceux qu'il adressait à Holly quand elle avait mal, mais leur effet fut immédiat, désastreux. Elle leva les bras, s'en couvrit le visage et se mit à pleurer.

Le vieux Jolyon resta debout à la regarder de ses yeux que l'âge avait creusés. A voir ce fol accès de honte qui semblait s'emparer d'elle devant son abandon, cette attitude si différente de la quiétude, de l'empire sur soi-même qu'elle respirait, on aurait dit que pour la première fois elle se laissait aller en présence de quelqu'un.

— Voyons, voyons..., — mumura-t-il, et étendant la main avec des égards infinis, il l'effleura doucement. Elle se retourna et s'appuya sur lui, de ses bras qui couvraient toujours son visage. Le vieux Jolyon resta immobile, laissant reposer sa main amaigrie sur l'épaule de la jeune femme. Pauvre petite! Il fallait la laisser pleurer de tout son cœur. Ça lui ferait du bien. Et le chien Balthazar, intrigué, se mit sur son séant pour les observer.

La fenêtre était encore ouverte, on n'avait pas tiré les rideaux, et les dernières lueurs du jour entraient timidement se mêler à celle de la lampe allumée à l'intérieur de la pièce; il y avait un parfum de foin coupé. Avec la sagesse que donne une longue vie, le vieux Jolyon ne parla pas. Le chagrin lui-même finit, avec le temps, par épuiser ses sanglots; seul le temps apaise la douleur, le temps qui voit passer tous les changements d'humeur, toutes les émotions à tour de rôle, le temps qui donne le repos. Les vieillards le savent. La phrase : « Comme un cerf altéré soupire après l'eau courante » lui traversa l'esprit, mais elle ne pouvait lui servir de rien. Ensuite il eut conscience d'un parfum de violettes et il comprit qu'elle se séchait les yeux. Il avança le menton et appuya sa moustache contre le front d'Irène,

qu'il sentit frémir d'un tremblement de tout le corps, comme un arbre qui secoue toutes ses gouttes de pluie. Elle porta la main du vieillard à ses lèvres comme pour dire : « C'est fini! pardonnez-moi! »

Ce baiser, chose étrange, fut pour lui plein de réconfort; il la reconduisit à l'endroit où elle avait été si bouleversée. Et le chien Balthazar, les suivant, déposa à leurs pieds l'os d'une des côtelettes qu'ils avaient mangées.

Désireux d'effacer le souvenir de cette émotion, il ne sut rien imaginer de mieux que de lui faire admirer des porcelaines, et, en passant lentement avec elle d'une vitrine à l'autre, il sortait sans cesse des pièces de Saxe, de Lowestoft et de Chelsea, les retournant et les maniant de ses mains maigres et veinées dont la peau, légèrement tachée de son, donnait une telle impression de vieillesse.

— J'ai acheté ça chez Jobson, — disait-il, — ça m'a coûté trente livres. C'est très ancien. Ce chien laisse ses os partout. Cette vieille « coupe de bord », je l'ai dénichée à la vente de ce farceur de marquis, qui a eu des malheurs. Mais vous ne vous en souvenez pas. Et ceci, savez-vous ce que c'est?

Et il était réconforté en pensant qu'avec son goût elle s'intéressait vraiment à ces choses, car en somme il n'y a rien de plus calmant pour les nerfs qu'une pièce de porcelaine dont l'authenticité vous inspire des doutes.

Quand les roues de la voiture, à la fin, firent craquer le sable de l'allée, il dit :

— Il faudra que vous reveniez, il faudra venir déjeuner pour que je puisse vous montrer mes bibelots au grand jour, et ma « petite chérie »! c'est un amour. Ce chien semble vous avoir prise en amitié.

Car Balthazar, sentant qu'elle était sur le point de partir, se frottait contre sa jambe. Le vieux Jolyon sortit avec elle sous le porche.

— Il vous ramènera, — dit-il, — en une heure un quart. Prenez ceci pour vos protégées, — et il lui glissa dans la main un chèque de cinquante livres. Il vit ses yeux s'éclairer et l'entendit murmurer : « Oh! mon oncle! » et une vive sensation de joie lui traversa le cœur. Cela représentait un petit secours pour une ou deux pauvres créatures, et cela signi-

fiait qu'elle reviendrait encore. Il avança la main à travers la portière et serra encore la sienne. La voiture partit. Il resta debout, regardant la lune et l'ombre des arbres et il pensa : « Quelle douce nuit!... Irène!... »

II

Après deux jours de pluie, l'été commença, plein de grâce et de soleil. Le vieux Jolyon se promena et causa avec Holly. D'abord il se sentit plus droit et plein d'une nouvelle vigueur, puis il perdit sa quiétude. Presque tous les après-midi ils entraient dans les taillis et marchaient jusqu'au tronc d'arbre. « Eh bien! elle n'est pas là! pensait-il, naturellement. » Et alors il se sentait rapetissé, et il traînait du pied en remontant la colline jusqu'à la maison, la main pressée contre son côté gauche. De temps en temps, une pensée l'agitait : « Est-elle venue? ou l'ai-je rêvé? » Et il regardait avec fixité dans le vide, pendant que le chien Balthazar le fixait aussi. Naturellement elle ne reviendra plus. Il ouvrit les lettres d'Espagne avec moins d'empressement. Ils ne revenaient qu'en juillet et, chose bizarre, il sentit qu'il pourrait supporter cette absence. Tous les jours, à dîner, il tendait son regard vers la place qu'elle avait occupée... Et comme elle n'y était pas, il ne lui restait plus qu'à l'en détacher.

Au bout d'une semaine, il pensa : « Il faut que j'aille en ville m'acheter des chaussures. » Il fit donner l'ordre à Beacon d'atteler et se mit en route. Après Putney, on se dirigeait vers Hyde-Park, lorsqu'il se dit : « Je pourrais aussi bien aller la voir à Chelsea », et il cria :

— Conduisez-moi donc où vous avez mené cette dame l'autre soir.

Le cocher tourna vers lui sa large figure rouge et ses lèvres humides répondirent :

— La dame en gris, monsieur?

— Oui, la dame en gris. — Naturellement. Est-ce qu'il en existait d'autre! Le butor!

La voiture s'arrêta devant un pâté d'immeubles à trois étages, loué en appartements, bâti un peu en retrait de la

rivière. L'œil exercé du vieux Jolyon lui dit qu'on ne devait pas les louer cher. Dans les soixante livres par an, j'imagine, réfléchit-il, et, en entrant, il regarda la liste des locataires. Le nom de « Forsyte » n'y était pas, mais à côté du « premier étage, porte C », il lut ces mots « madame Irène Heron ». Ah! elle avait repris son nom de jeune fille. Sans savoir pourquoi, il en éprouva du contentement. Il monta lentement; son côté le faisait un peu souffrir. Il se reposa un moment avant de sonner, pour laisser passer la sensation de tiraillement et de palpitation qu'il avait là. Elle n'y serait pas et alors il serait temps de songer aux chaussures! Cette pensée ne lui souriait pas. Qu'avait-il besoin de chaussures à son âge? Il ne pourrait même pas user toutes celles qu'il possédait déjà.

— Madame est-elle chez elle?

— Oui, monsieur.

— Annoncez monsieur Jolyon Forsyte.

— Oui, monsieur, voulez-vous venir par ici?

Le vieux Jolyon suivit une toute petite bonne, de seize ans environ, dans un salon où les stores étaient baissés. En fait de meubles, il n'y avait guère dans la pièce qu'un simple piano droit; le reste n'était que vague parfum et marques de bon goût. Il resta debout, au beau milieu, son chapeau haut de forme à la main et il pensa : « Je suppose qu'elle n'est pas très riche! » Dans un miroir au-dessus de la cheminée il vit son image. Quel vieux bonhomme! Il entendit un froufrou et se retourna. Elle était si près de lui que sa moustache effleura presque son front, juste au-dessous des fils qui argentaient ses cheveux.

— Je venais en ville, — dit-il. — J'ai eu l'idée de passer vous voir, pour vous demander comment vous étiez rentrée l'autre soir.

Et, la voyant sourire, il sentit un soulagement soudain. Elle était peut-être vraiment contente de le voir.

— Voudriez-vous mettre votre chapeau et venir faire un tour dans le parc?

Mais pendant qu'elle était allée mettre son chapeau, il fronça les sourcils. « Le parc! et James! et Émilie! Madame Nicolas ou quelque autre membre de ma chère famille va

probablement être là en train de caracoler. Et puis, ils iront échanger des potins sur leur rencontre. Vaut mieux pas! » Il ne tenait pas à faire revivre les échos du passé dans les cercles des Forsyte. Il ôta un cheveu blanc du revers de sa redingote strictement boutonnée et passa la main sur ses joues, ses moustaches et son menton carré. Quelle impression de creux, là, sous les pommettes! Il n'avait pas mangé beaucoup ces derniers temps... Peut-être ferait-il mieux de demander un fortifiant au petit médicastre qui soignait Holly. Mais elle était revenue, et quand ils furent dans la voiture, il lui dit :

— Voulez-vous que nous allions nous asseoir aux jardins de Kensington, au lieu d'aller au parc? — et il ajouta avec un clignement d'œil :

— Il n'y a pas de gens à caracoler par là — comme si elle était dans le secret de sa pensée.

Laissant la voiture, ils entrèrent dans cette enceinte choisie et, en flânant, se dirigèrent vers la pièce d'eau.

— Vous avez repris votre nom de jeune fille, à ce que je vois, — et il ajouta :

— Je n'en suis pas fâché.

Elle glissa une main sous son bras :

— Est-ce que June m'a pardonné, mon oncle!

Il répondit doucement :

— Mais oui, oui, naturellement... pourquoi pas?

— Et vous?

— Moi? Je vous ai pardonné dès que j'ai su le fin mot de l'histoire.

Et peut-être disait-il vrai; son instinct l'avait toujours conduit à pardonner à la beauté.

Elle poussa un profond soupir.

— Je n'ai jamais regretté... je ne le pouvais pas... Avez-vous jamais aimé très profondément, mon oncle?

A cette étrange question, le vieux Jolyon regarda droit devant lui. Avait-il profondément aimé? Il ne semblait pas s'en souvenir. Mais il n'aimait guère le dire à cette jeune femme dont la main touchait son bras, dont la vie semblait en quelque sorte suspendue au souvenir de ce tragique amour. Et il pensa : « Si je vous avais rencontrée, vous,

quand j'étais jeune, j'aurais peut-être perdu la tête. » Il fut pris du désir de se retrancher dans des réflexions générales.

— L'amour est une chose bizarre, — dit-il, — et souvent fatale. C'étaient bien les Grecs, n'est-ce pas, qui avaient fait de l'amour une déesse? Ils avaient sans doute raison, mais ils vivaient à l'âge d'or.

— Phil les adorait.

Philippe! ce nom le choqua, car, tout d'un coup, avec sa faculté de deviner le fin fond des choses, il comprit pourquoi elle supportait ainsi sa compagnie. Elle voulait parler de son amant! Soit! Si ça lui faisait plaisir! Et il dit :

— Ah! j'imagine qu'il y avait un peu du sculpteur chez lui.

— Oui. Il aimait l'équilibre et la symétrie, il aimait la façon absolue dont les Grecs s'adonnaient à l'art.

L'équilibre! Le pauvre garçon n'en avait pas du tout, si son souvenir était exact; et quant à la symétrie, il était assez bien bâti sans doute; mais ses yeux étranges et ses pommettes hautes... De la symétrie?

— Vous aussi, vous appartenez à l'âge d'or, mon oncle?

Le vieux Jolyon se retourna vers elle. Se moquait-elle de lui? Non, ses yeux étaient doux comme du velours. Est-ce qu'elle voulait le flatter? Mais alors dans quel but? Il n'y avait rien à tirer d'un vieux bonhomme comme lui.

C'était une idée à Phil. Il avait l'habitude de répéter : — Mais je ne puis jamais lui dire combien je l'admire.

Ah! voilà encore, son amant mort, son désir de parler de lui! Et il pressa son bras, à demi fâché de ces rappels, et à demi reconnaissant, comme s'il sentait quel lien ils créaient entre elle et lui.

— C'était un jeune homme plein de talent, — murmura-t-il. — Il fait chaud. Je souffre de la chaleur à présent. Asseyons-nous.

Ils prirent deux chaises sous un châtaignier, dont les larges feuilles les abritèrent de la paisible gloire du soleil de l'après-midi. C'était un plaisir de se trouver assis là avec elle, en l'observant, et de sentir qu'elle était contente d'être auprès de lui. Et le désir d'augmenter, s'il le pouvait, ce contentement, le fit poursuivre :

— Je suppose qu'il vous a laissé voir un côté de son caractère que je n'ai jamais vu. Avec vous, il devait naturellement paraître à son avantage. Ses idées sur l'art étaient un peu... nouvelles pour moi..., — il avait arrêté juste à temps le mot « osées ».

— Oui, mais il avait coutume de dire que vous aviez un véritable sentiment de la beauté.

« Diable! voyez-vous cela! » pensa le vieux Jolyon, mais il répondit avec un clignement d'œil :

— Ma foi, c'est vrai, car sans ça, je ne serais pas assis ici avec vous.

Elle était attirante quand elle souriait des yeux comme ça.

— Il pensait que vous étiez de ceux dont le cœur ne vieillit jamais. Phil avait une vraie divination.

Il ne fut pas dupe de ce compliment qu'il sentait provenir du passé, et de cet ardent désir qu'elle éprouvait de parler de son amant perdu — nullement dupe ; et cependant cela avait du prix, parce qu'elle contentait ses yeux, et son cœur qui, en vérité, ne connaissait pas la vieillesse. Était-ce parce que, à l'inverse d'elle et de son amant perdu, il n'avait jamais aimé jusqu'à la folie, et qu'il avait toujours conservé son équilibre et son sentiment de la symétrie? Eh bien, cela lui avait laissé, à quatre-vingt-quatre ans, le don d'admirer toujours la beauté. Et il pensa : « Ah! si j'étais peintre oú sculpteur! Mais je suis un vieux bonhomme. Il faut faire la moisson pendant que le soleil brille. »

Un couple, les bras enlacés, traversa le gazon devant eux au bord de l'ombre projetée par leur arbre. Le soleil tomba crûment sur les deux visages jeunes, mais pâles, aplatis, incultes.

— L'humanité est bien laide! — dit tout d'un coup le vieux Jolyon. — Ce qui me surprend, c'est que l'amour puisse triompher de cela.

— L'amour triomphe de tout!

— C'est ce que pensent les jeunes, — murmura-t-il.

— L'amour ne connaît ni âge, ni limites, ni mort.

Avec cet éclat sur son pâle visage, sa poitrine haletante, ses grands yeux sombres et doux, elle avait l'air de Vénus

ressuscitée. Mais ces exagérations amenèrent une réaction immédiate; et, clignant des yeux, il dit :

— Eh bien, s'il y avait des limites à l'amour, nous ne serions pas de ce monde; car, par le ciel, il lui faut supporter bien des choses.

Puis, ôtant son chapeau, il en lissa le tour d'un revers de main. Ce diable de chapeau haut lui échauffait le front; ces jours-ci il avait souvent le sang à la tête, sa circulation n'était plus aussi bonne qu'autrefois.

Elle restait encore assise, immobile, regardant droit devant elle et soudain elle murmura :

— C'est bizarre que moi, je sois encore de ce monde.

Les paroles de Jo : « Égarée et perdue » lui revinrent à la mémoire.

— Ah! — dit-il — mon fils vous a vue un instant ce jour-là.

— C'était votre fils? J'ai bien entendu une voix dans l'antichambre. J'ai cru pendant une seconde que c'était... Phil.

Le vieux Jolyon vit trembler ses lèvres. Elle les couvrit de sa main, puis elle la retira et continua tranquillement :

— Ce soir-là, je suis allée sur le quai de la Tamise; une femme m'a saisie par la robe. Elle m'a parlé d'elle-même. Et quand on sait ce que peuvent souffrir d'autres gens, on a honte de soi.

— Une de ces femmes?

Elle acquiesça, et un sentiment d'horreur remua le cœur du vieux Jolyon, l'horreur que peut éprouver un être qui n'a jamais eu à lutter contre le désespoir. Presque à contre gré, il murmura :

— Racontez-moi, voulez-vous?

— Il m'était égal de vivre ou de mourir. Quand on en est là, le sort cesse de vouloir vous tuer. Elle m'a soignée trois jours; elle ne m'a pas quittée. Je n'avais pas d'argent. Voilà pourquoi maintenant je fais ce que je peux pour elles.

Mais le vieux Jolyon pensait : « Pas d'argent! Quel sort comparable à celui-là? Est-ce qu'il n'englobe pas tous les autres? »

— Je voudrais bien que vous fussiez venue me trouver. Pourquoi n'êtes-vous pas venue?

Irène ne répondit pas.

— Parce que je m'appelais Forsyte, sans doute? Ou bien est-ce la pensée de rencontrer June qui vous a tenue à l'écart? Et comment cela marche-t-il maintenant?

Involontairement, son regard la parcourut du haut en bas. Peut-être qu'à ce même moment elle avait faim... Et pourtant, elle n'était pas maigre, non, vraiment.

— Oh! je gagne de quoi vivre.

La réponse ne le rassura pas; il avait perdu confiance. Et ce diable de Soames! Son sentiment de la justice l'empêcha de porter condamnation. Non, elle serait certainement morte plutôt que d'accepter un sou de lui. Malgré son air de douceur, il devait y avoir de la force en elle — force et fidélité. Mais pourquoi aussi le jeune Bosinney s'était-il fait écraser, en la laissant comme cela dans l'embarras!

— Eh bien, maintenant, il faudra venir me trouver, — dit-il, — si vous avez besoin de n'importe quoi; sans cela je serai très fâché.

Il mit son chapeau et se leva.

— Allons goûter quelque part. J'ai dit à ce paresseux de laisser reposer les chevaux pendant une heure et de venir me chercher chez vous. Nous prendrons un fiacre tantôt. Je n'ai plus la force de marcher comme autrefois.

Ce fut une joie pour lui, cette flânerie à travers le parc jusqu'à Kensington, le son de la voix d'Irène, le regard de ses yeux, la beauté subtile de cette silhouette charmante se mouvant à ses côtés. Une joie, de prendre le thé chez Ruffel, dans High Street; il en sortit avec une grosse boîte de chocolats pendue à son petit doigt. Une joie encore, le retour à Chelsea dans un « handsom » en fumant son cigare. Elle avait promis de venir à la campagne le dimanche suivant et de lui faire encore de la musique. Déjà en pensée il cueillait les œillets et les premières roses qu'elle emporterait le soir. Quel plaisir de lui faire ce petit plaisir, même venant d'un vieux bonhomme comme lui! La voiture était déjà devant la porte lorsqu'ils arrivèrent. C'était bien là un tour de ce garçon qui se faisait toujours attendre quand on avait besoin de lui! Le vieux Jolyon entra un instant pour lui dire adieu. La petite antichambre sombre de l'appar-

tement était imprégnée d'une odeur désagréable de patchouli. Sur une banquette, qui était le seul meuble de l'entrée, contre le mur, il vit une femme assise. Il entendit Irène dire doucement :

— Un petit instant.

Dans l'étroit salon quand la porte fut refermée, il demanda gravement :

— Une de vos protégées?

— Oui; maintenant, grâce à vous, je puis lui venir en aide.

Il resta debout, regardant droit devant lui et caressant son menton volontaire qui, dans son temps, avait fait peur à bien des gens. L'idée de la sentir ainsi mise directement en contact avec cette créature de rebut l'attristait et l'effrayait. Que pouvait-elle faire pour ces parias? Rien. Simplement se salir, et peut-être s'attirer des ennuis. Il dit :

— Prenez garde, ma chère. Le monde interprète tout au plus mal.

— Je le sais.

Il fut interloqué par ce tranquille sourire.

— Alors... à dimanche, — et il murmura : — Adieu.

Elle tendit la joue pour qu'il l'embrassât.

— Adieu, — dit-il encore. — Soignez-vous bien.

Et il sortit sans regarder la personne assise sur le banc. Il rentra en traversant par le chemin de Hammersmith, de façon à pouvoir s'arrêter dans un magasin qu'il connaissait, et lui faire envoyer deux douzaines de bouteilles du meilleur Bourgogne : elle devait avoir besoin parfois d'un stimulant. Ce ne fut qu'en traversant Richmond Park qu'il se souvint qu'il était venu en ville dans le but de se commander des chaussures, et il s'étonna d'avoir eu une idée aussi mesquine.

GALSWORTHY

(Traduit par madame ARNAVON.)

(A suivre.)

UN OBSERVATEUR MÉCONNU DE LA RUSSIE

LE MARQUIS DE CUSTINE

Le peuple russe serait-il à ce point impénétrable et inconsistant que personne n'ait réussi à mesurer le danger de compter sur lui? Peut-être les mobiles qui, là-bas, agissent sur les âmes ne sont-ils pas intelligibles à des cerveaux occidentaux; c'est ce que les Russes se plaisent à affirm r. Suivant eux, la Russie est un jeu de la nature qu'on ne peut comprendre avec la raison, il faut y croire sans essayer d'y trouver de motifs. Explication qui parut suffisante au temps où leurs prestigieux romanciers nous envahissaient avec tant d'impétuosité. Un aveu de Dostoïewsky est aussi à retenir : « Chaque Russe est vaste comme son pays et terriblement enclin à tout ce qui est fantasque et désordonné »; à quoi il ajoutait judicieusement : « Et c'est un grand malheur d'être vaste sans génie particulier. » Avec un reste d'orgueil national sous une feinte humilité, dans cette formule tous les éléments d'une psychologie du Russe sont inclus. On ne s'en inquiéta pas. Le slavisme eut chez nous des fanatiques; la religion de la souffrance humaine recruta d'innombrables dévots. Acclamés par ces *ultras*, les cosaques, aurait-on pu croire, campaient pour la seconde fois dans les Champs-Élysées.

Mais depuis qu'on la voit, cette nation, la plus nombreuse de l'Europe, s'acharner à se détruire avec l'inconscience d'un

aliéné oublieux des nécessités vitales, beaucoup ont dû se demander jusqu'à quel point étaient restés ignorés les symptômes d'une telle démence collective et dévastatrice.

Ce n'est pas que les moyens de se renseigner aient fait défaut. Après Mérimée et vers le même temps que Melchior de Vogüé, si enthousiastes tous deux des trésors littéraires qu'ils découvraient, d'autres publicistes d'une haute valeur ont tenté de décrire et de juger les Russes, soit en sociologues, soit en moralistes politiques. Sans les ouvrages d'Anatole Leroy-Beaulieu, de Mackenzie Wallace, on essayerait en vain de se tracer une image de l'ancien empire moscovite. Pourtant, aucun de ces scrupuleux écrivains ne s'est révélé aussi clairvoyant qu'un simple touriste promenant sa curiosité, un quart de siècle avant eux, à travers la Russie. Amateur mis par la suite en concurrence avec les professionnels, il a cette chance d'avoir formulé beaucoup plus de prévisions hardies qu'on n'en rencontre dans les importants travaux ultérieurs. Pour une telle singularité, ce voyageur perspicace n'obtiendra-t-il pas que l'attention, détournée de lui depuis longtemps, s'arrête encore un instant sur son nom ?

***

Le marquis Astolphe de Custine, en rassemblant ses observations, n'avait pas le moindre souci d'ordre ou de méthode. Tout est épars et sans lien dans ses lettres sur *la Russie en 1839*, quatre volumes accueillis avec quelque faveur et bientôt oubliés[1]. Trop de dissertations intempestives et déclamatoires, trop de prétention à révéler une philosophie religieuse de l'histoire, rendraient cette lecture fastidieuse, n'était la quantité de remarques lumineuses et de choses nettement vues qui brillent tout à coup comme des étincelles sous la cendre. Il ne se lasse pas de célébrer la profondeur de ses pensées, la fermeté de sa foi catholique, la rigidité de sa morale. Tout en feignant de faire peu de cas de son personnage, quelle satisfaction il tire de l'originalité de son caractère et de l'heureuse diversité de ses dons ! La fatuité est son principal travers. Mais qu'on élimine le plus possible l'auteur de son

1. *La Russie en* 1839. 4 vol. Paris, librairie Amyot, 1843.

œuvre, le reste récompensera de ne pas s'être laissé rebuter. Libéral par ses origines, aristocrate par goût, hostile au régime hybride de la monarchie de Juillet, Custine était venu chercher en Russie, il l'avoue, des arguments contre le gouvernement représentatif; il en revint presque partisan des constitutions. C'est pourtant trop dire; car ayant espéré atteindre à des solutions, il ne rapporta que des problèmes.

Son mérite est d'avoir conservé intacte l'indépendance de son jugement, pas plus ébloui des prévenances flatteuses de la famille impériale que dupe des empressements calculés de la société.

Les Russes, il le savait d'avance, ne sont profonds que dans l'art de feindre. Dès ses premiers pas sur le sol de l'empire, il se tient en garde contre leur talent à tromper un interlocuteur. Tous leurs récits, il les écoute avec un très méfiant scepticisme et ne se laisse pas prendre à de feintes confidences. Il regarde partout d'un œil bien ouvert, et s'excuse seulement de ce que ses investigations ont eu de trop sommaire ou, faute de connaître la langue, d'insuffisamment direct.

Mais il se vante quand il raconte que ses prétendues lettres telles qu'il les a publiées ont été « écrites chaque nuit sous le coup des spectacles et des réflexions de la journée ». Elles n'ont rien de si spontané. Du reste, il lui échappe d'avouer que, par précaution contre la poste et les cabinets noirs, il les rapporta lui-même en France, « cachées entre la forme et la doublure de son chapeau ». Frappait-on à sa porte, il s'interrompait dans ses rédactions et faisait semblant de lire pour n'être pas soupçonné d'écrire sur la Russie. Revenu à Paris, il employa trois ans à préparer son livre, ce qu'il explique par ses hésitations à faire connaître ses opinions. Aussi sont-ils tout le contraire du style épistolaire, ces morceaux qu'il retravailla à loisir et piqua à l'excès d'interpolations, d'axiomes et d'apophtegmes. Une de ses joies, ce sont les digressions. « Je m'y complais ; cette espèce de désordre séduit mon imagination éprise de tout ce qui ressemble à la liberté. » Y a-t-il été encouragé par un des maîtres de son esprit, Montesquieu, si sobre pourtant et si contenu ? « Je vois des gens, — a remarqué celui-ci, — qui s'effarouchent des digressions; je crois que ceux qui savent en faire sont comme les gens qui ont de grands

bras, ils atteignent plus loin. » Mais si Montesquieu doutait qu'il sût en faire, ce scrupule n'a jamais arrêté Custine.

Ce n'est pas qu'il s'abusât sur la perfection de son œuvre. Dans des lettres pleines d'abandon à Varnhagen von Ense, il ne se ménage pas les critiques. « Il faut de l'esprit pour juger un livre dont la forme est continuellement en contradiction avec le fond ; la forme est légère, décousue, le fond est sérieux. C'est beaucoup attendre du lecteur que de lui dire pendant quatre volumes : je vous donne mes idées, faites mon livre [1]. »

Comme preuve de sa sincérité, il cite la fréquence de ses contradictions. Sans embarras, il change d'avis sur un personnage ou une institution. Ainsi ses premiers pas dans Pétersbourg l'ayant amené à visiter le Palais d'Hiver reconstruit après un incendie, en un an, sur un ordre formel de Nicolas, il est très ému d'apprendre ce qu'a coûté de souffrances cette fantaisie inhumaine. Comment devrait être qualifié un souverain « appelé père par tant d'hommes immolés sous ses yeux » ? C'est qu'il a su que six mille ouvriers ont travaillé nuits et jours, enfermés dans des salles surchauffées dont il fallait sécher au plus vite les murailles. Certains étaient obligés de se mettre sur la tête des espèces de bonnets de glace, afin de conserver l'usage de leurs sens dans cette température brûlante. Il en mourait chaque jour un nombre considérable, aussitôt remplacés. A combien d'imprécations et d'invectives incitait la visite de « cet asile des vanités, de la magnificence et du plaisir » ! Aucune ne nous est épargnée.

Mais qu'il se trouve en présence de l'autocrate, le voilà fasciné.

Son front superbe, ses traits qui tiennent de l'Apollon et du Jupiter, sa physionomie peu mobile, imposante, impérieuse, sa figure plus noble que douce, *plus monumentale qu'humaine*, exerce sur quiconque approche de sa personne un pouvoir souverain. Il devient l'arbitre des volontés d'autrui, parce qu'on voit qu'il est le maître de sa propre volonté.

Nicolas achève de le séduire en daignant faire pour ce Français l'analyse de sa fonction et un exposé de principes

1. Lettres du marquis A. de Custine à Varnhagen d'Ense et à Rachel de Varnhagen, publiées par Ludmilla Assing. Bruxelles, Henry Merzbach, 1870.

inattendu Il comptait bien, peut-on supposer, que Custine à Paris ne s'astreindrait pas à être discret.

J'aime mon pays, lui dit le tsar, et je crois l'avoir compris ; lorsque je suis bien las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe en me retirant vers l'intérieur de la Russie... Je vais vous dire une chose que je ne dirai pas à un autre, mais je sens que vous me comprendrez, vous. Je conçois la république, c'est un gouvernement net et sincère ou qui du moins peut l'être ; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable état de choses. Mais je ne conçois pas la monarchie représentative, c'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine que l'adopter jamais.

Encouragé à parler, Custine renchérit ; pour lui, le gouvernement représentatif n'est qu'une trêve signée entre la démocratie et la monarchie sous les auspices de deux tyrans fort bas, la peur et l'intérêt ; c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance...

Monsieur, vous parlez avec vérité, reprend l'empereur en lui serrant la main ; j'ai été souverain représentatif (en Pologne) et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de cet infâme gouvernement... Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique... J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue.

Sur son pouvoir absolu, il s'exprime avec une très raisonnable bonhomie.

Pétersbourg est russe, mais ce n'est pas la Russie... Heureusement que la machine administrative est fort simple dans mon pays ; car avec des distances qui rendent tout difficile, si la forme du gouvernement était compliquée, la tête d'un homme n'y suffirait pas.

Au sortir de cette audience, Custine s'est appliqué à donner une explication de l'autocratie. Il se représente le redoutable empereur comme un despote qui est tel non par goût, mais à cause de l'état arriéré de ses peuples. Le pouvoir exorbitant du maître est la trop juste punition de la faiblesse des grands. Une nation opprimée a toujours mérité sa peine. Dans l'histoire de la Russie, personne, hors l'empereur, n'a fait son métier; la noblesse, le clergé, toutes les classes de la société se sont manqué à elles-mêmes. Nicolas avait conscience d'être le dispensateur de l'existence à ses innom-

brables sujets. « L'air appartient à l'empereur ; on n'en aspire que ce qu'il en départ inégalement à chacun. » Avec son génie souverainement pratique et tout national, ne pouvant se fier qu'à lui-même pour le bien qu'il voulait répandre, sans que d'ailleurs sa seule volonté pût y suffire, il s'astreignait à gouverner un peuple d'automates qu'il supposait ne pouvoir se mouvoir qu'avec sa permission. Son erreur fut sans doute de se refuser à croire que les Russes étaient perfectibles. Les voyant autour de lui bassement adulateurs, cupides et sans aucune dignité morale, jugeant les masses populaires abêties par l'ignorance, les craintes superstitieuses, la misère sans espoir d'amélioration, il s'inspira d'un mépris général pour ses sujets.

Que seul dans son empire il eût le droit de vouloir lui paraissait donc une nécessité de son rôle. Avec le sentiment d'une aussi formidable responsabilité, cet homme ou plutôt ce gouvernement personnifié en venait à s'interdire l'apitoiement et l'indulgence non seulement comme des défaillances, des manquements à sa tâche, mais plus encore comme une apostasie, un oubli de sa propre majesté. S'il mutilait l'enseignement, c'est qu'il n'estimait pas ses sujets capables d'en supporter les bienfaits ; de même il leur défendait de sortir de l'empire, afin qu'ils ne fussent pas contaminés par le contact avec des nations entachées de libéralisme. Logiquement, il faisait déporter en Sibérie ceux qui, comme Dostoïewsky, se procuraient clandestinement des journaux français. Quand, plus tard, il permit le séjour de Paris à une foule de Russes, ce fut dans la pensée que la France, telle qu'il se la représentait en proie au péril incessant des révolutions, les dégoûterait à jamais des réformes politiques. Le progrès était proscrit comme un vin trop capiteux pour des cerveaux débiles, mais l'abrutissement par la vodka, qui supprime la faculté de penser et de raisonner, s'accordait avec son système.

Ayant adopté le régime compressif, Nicolas, en somme, voyait juste quand il discernait que la solidité de son gouvernement risquait d'être compromise par le moindre relâchement dans la discipline sociale. Il s'en institua le gardien inexorable. Et peut-être, mieux obéi et moins trompé par ses

fonctionnaires, son règne aurait-il démontré que seul l'absolutisme convenait à un peuple superficiel et avili.

Selon Custine la Russie était encore plus loin de la liberté que ne le sont la plupart des peuples, non du mot, mais de la chose.

Dans une émeute, dans un massacre, à la lueur d'un incendie, on peut crier *Vive la liberté* jusque sur les frontières de la Sibérie ; un peuple aveugle et cruel peut se révolter, éventrer ses maîtres, il n'en sera pas plus libre ; la barbarie est un joug.

Aussi hésite-t-on à juger Nicolas I[er], lorsqu'on connaît le pays où il était condamné à régner.

Après avoir bien regardé autour de moi pour voir ce qu'on me cachait, bien écouté pour entendre ce qu'on ne voulait pas me dire, je ne crois pas exagérer en assurant que la Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux, parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation.

Et cette affirmation que la vie en Russie est plus triste que partout ailleurs, il y revient à plusieurs reprises, en insistant sur ce qu'il ne s'agit pas seulement des misérables serfs attachés à la terre, mais des habitants de tout l'empire.

Tout ici est sombre et contraint ; le silence préside à la vie et la paralyse... L'ordre social coûte trop cher en Russie pour que je l'admire... Ce qu'on voit au premier coup d'œil en entrant au pays des Russes, c'est que la société telle qu'elle est arrangée par eux, ne peut servir qu'à leur usage ; il faut être Russe pour vivre en Russie.

Aussi quand il en sort, quel soulagement !

Assurément, la Prusse ducale ne passe pas pour le pays de la licence ; eh bien, en traversant les rues de Tilsitt et plus tard celles de Kœnigsberg, je croyais assister au carnaval de Venise.

Le climat, l'atmosphère, tout concourt à développer l'impression que Custine avait ressentie, chaque jour, plus envahissante, pesante, pénible à subir.

Marécages sans bornes, steppes sans végétation sous un ciel sans lumière... La terre grise est bien digne du pâle soleil qui l'éclaire non d'en haut, mais de côté, presque d'en bas, tant ses rayons obliques forment un angle aigu avec la surface de ce sol disgracié du créateur... Les plus beaux jours de l'année sont bleuâtres. Si les nuits ont une clarté qui étonne, les jours conservent une obscurité qui attriste.

Ou encore cette formule d'une justesse frappante.

Dans ces régions du globe, le jour est une aurore sans terme et qui ne tient jamais ce qu'elle promet.

Une autre thèse d'un intérêt purement historique, est développée, reprise, fortifiée à toute occasion.

C'est Pierre le Grand qui, avec toute l'imprudence d'un génie inculte, toute la témérité d'un homme d'autant plus impatient qu'il est censé tout-puissant, avec la persévérance d'un caractère de fer, est allé dérober bien vite à l'Europe les fruits de la civilisation tout venus, au lieu de se résigner à en jeter lentement les semences dans son propre terrain. Cet homme trop vanté n'a produit qu'une œuvre factice ; le bien qu'a fait ce génie barbare fut passager, le mal est irréparable... Pierre le Grand et Catherine II ont montré que le despotisme n'est jamais si redoutable que lorsqu'il prétend faire du bien ; car alors il croit excuser ses actes les plus révoltants par ses intentions, et le mal qui se donne pour remède n'a plus de bornes.

Tout ce qu'il voit en Russie, ou peu s'en faut, le confirme dans cette appréciation.

La superbe ville créée par Pierre le Grand, embellie par Catherine II, tirée au cordeau par tous les autres souverains à travers une lande spongieuse et presque toujours submergée, se perd enfin dans un horrible mélange d'échoppes et d'ateliers, amas confus d'édifices sans nom, vastes places sans dessin et que le désordre naturel et la saleté innée du peuple de ce pays laissent depuis cent ans s'encombrer de débris de toutes choses, d'immondices de tous genres. Ces ordures s'entassent d'année en année dans les villes russes pour protester contre la prétention des princes allemands qui se flattent de policer foncièrement les nations slaves.

Pétersbourg, il n'en doute pas, n'était, un demi-siècle auparavant, « qu'une Laponie badigeonnée ».

Une constatation que d'autres, et notamment Rousseau dans *le Contrat social*, avaient faite avant lui et que beaucoup ont répétée depuis, ne fut plus fortement exprimée par aucun que dans ces lignes.

La nature et l'histoire ne sont pour rien dans la civilisation russe. Rien n'est sorti du sol ni du peuple. Il n'y a pas eu de progrès ; un beau jour tout fut importé de l'étranger. C'est le triomphe de l'imitation, avec plus de métier que d'art et la différence d'une gravure à un dessin. Ce peuple qui a tant de grâce et de facilité est dépourvu de génie créateur.

Même l'âme russe jusqu'aux plus intimes profondeurs de la conscience a été façonnée par des influences étrangères. Un indigène qui se piquait d'être affranchi de préjugés s'est laissé aller à de curieuses réflexions.

Avec notre naturel flexible nous devenons cosmopolites dès que nous sortons de chez nous, et cette disposition d'esprit est déjà une satire contre notre gouvernement... La Russie est à peine aujourd'hui à quatre cents ans de l'invasion des barbares, tandis que l'Occident a subi la même crise depuis quatorze siècles. Une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations... Les Russes payaient tribut aux mahométans, quand ils continuaient cependant à recevoir de l'empire grec ses arts, ses mœurs, ses sciences, sa religion, sa politique, avec ses traditions d'astuce et de fraude et son aversion pour les croisés latins. Si vous réfléchissez à toutes ces données religieuses, civiles et politiques, vous ne vous étonnerez plus du peu de fond qu'on peut faire sur la parole d'un Russe, ni de l'esprit de ruse qui s'accorde avec la fausse culture byzantine.

Sur le rôle que jouent en Russie la religion et le clergé, Custine puise dans ses ardentes convictions de catholique des arguments nombreux et pressants contre le schisme. Selon lui, l'humiliation des ministres du culte est la première punition de l'hérésie ; il explique ainsi que les popes soient méprisés du peuple, malgré ou pour mieux dire à cause de la protection du souverain, et cela parce qu'ils sont placés sous la dépendance de celui-ci, même en ce qui concerne leur mission divine.

La religion byzantine, religion toute politique, ne répond pas aux besoins les plus sublimes de l'âme humaine ; elle aide la police à tromper la nation, voilà tout.

On prêchait fort peu dans les églises, l'autorité politique et religieuse s'opposant le plus qu'elle pouvait aux discussions théologiques. Dès qu'on tentait d'expliquer des questions débattues entre les cultes chrétiens, le silence était imposé. C'est au point que jamais la religion n'a été enseignée publiquement en Russie. Il en est résulté ces multitudes de sectes qui surgissent pour peu qu'un paysan se prenne à interpréter un passage de la Bible, ce qui donne naissance aussitôt à une nouvelle hérésie. L'opiniâtreté de l'ignorance en facilite la propagation. Envier aux Russes la puissance de leur foi,

c'était les juger sans les connaître. On aurait dû ne s'inquiéter que de leur crédulité.

Conserver à l'élément cérémoniel la prédominance dans la vie religieuse, sans qu'il soit rien changé aux formes byzantines déterminées par les premiers conciles œcuméniques, telle était la seule tâche que s'imposât le personnel ecclésiastique. Son éducation rudimentaire et sa paresse ne lui en permettaient pas plus.

Nous pouvons voir reflétée dans les icones roides, archaïques, sans expression, — écrivait Mackenzie Wallace, — l'immobilité de l'Église orientale en général et de l'Église russe en particulier... Elle s'en tient obstinément à la promesse du Christ que pas un iota, pas une virgule ne disparaîtront de sa loi jusqu'à la consommation des siècles.

Toutefois, ces Russes, comme ils sont un peuple enfant, s'indignent plus vite et plus fort que d'autres quand on leur dessille les yeux. Curieux mélange, dans ces cerveaux, de vénération et de méfiance, d'humilité et de soupçons injurieux. Ces mêmes gens qui croyaient le ciel réservé seulement à leurs maîtres, se montraient tout aussi convaincus de l'insatiable cupidité des seigneurs et des popes, lesquels, d'après les moujiks, n'étaient contenus dans leurs exactions que par la bienfaisante autorité de l'empereur. Sans cette contrainte supérieure, à quelle sorte d'oppression le prêtre et le *barine* n'eussent-ils pas soumis le paysan? L'attachement au tsar se tournait ainsi contre l'ordre social, les classes riches et le clergé. Un propriétaire du bas Volga a raconté à Anatole Leroy-Beaulieu que ses anciens serfs ne lui avaient pas caché leur étonnement de le voir revenir de Pétersbourg après le meurtre de l'empereur Alexandre II. « Petit père, lui disaient-ils, nous te croyions pendu ou en prison avec les autres seigneurs et assassins du tsar. »

A l'époque où Custine parcourut la Russie, la question de l'émancipation des serfs ne se posait même pas. Nicolas, croit-on, percevait le courant qui entraînerait un jour à l'affranchissement; il n'y était pas opposé, mais il lui eût répugné d'y céder. Pendant le séjour de notre compatriote dans ce pays du mystère, un fait sur lequel il parvint à se renseigner très exactement, assure-t-il, l'éclaira sur les dispositions

de l'empereur et la manière de raisonner des paysans. L'anecdote est sinistrement typique.

Le sort des serfs de l'empereur avait toujours été de beaucoup préférable à celui des autres. C'est pourquoi, le souverain ayant acquis un domaine dans un gouvernement voisin du Volga, une députation de paysans vint le supplier d'acheter en outre les hommes et les terres du voisinage. Tout en accueillant les délégués avec bonté, Nicolas leur avait répondu. « Je ne peux pourtant pas acquérir la Russie tout entière. Mais un temps viendra, je l'espère, où chaque paysan de cet empire sera libre : si cela ne dépendait que de moi, les Russes jouiraient dès aujourd'hui de l'indépendance que je leur souhaite et que je travaille de toutes mes forces à leur procurer dans l'avenir. »

De retour chez eux, les délégués proclament que le Père veut leur délivrance ; il n'aspire qu'à faire leur bonheur, il l'a dit lui-même. Ce sont donc les seigneurs et leurs préposés qui sont les ennemis des paysans et qui s'opposent aux bons desseins du Père. « Vengeons-nous, vengeons l'empereur ! »

Ils croient faire œuvre pie en se jetant aussitôt sur leurs maîtres. Tous les seigneurs d'un canton et tous les intendants sont massacrés à la fois avec leurs familles. On embroche l'un pour le faire rôtir tout vif, un autre est bouilli dans une chaudière. Ils éventrent aussi les délégués, tuent de diverses manières les préposés des administrations, font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent. Bientôt la sédition met des villes entières à feu et à sang et dévaste toute une province, non pas au nom de la liberté, personne ne sachant ce que c'est, mais au nom de la délivrance et au cri de *Vive l'empereur*, seuls mots clairs et bien définis pour les émeutiers.

C'est presque toujours par un respect aveugle pour le pouvoir, — fait observer Custine, — que les Russes troublent l'ordre public.

Le silence sur cet effroyable malentendu fut d'autant plus rigoureusement imposé que des paroles du tsar en avaient été l'occasion. Pour les coupables, bientôt traqués, on les extermina ou on les déporta en Sibérie. Du côté des victimes, les rares survivants reçurent l'ordre de se taire en des termes à les rendre discrets pour toujours. De la part d'une presse à peu

près inexistante, pas de crainte à avoir. Ainsi ce drame dans une lointaine province de l'énorme empire s'acheva dans le mystère, comme, après une lame de fond, disparaît, corps et biens, une barque engloutie en plein océan.

Ceci se passait en 1839. Il fallut encore attendre vingt-deux ans avant que le servage fût aboli. Quand enfin Alexandre II accorda l'émancipation, la condition des serfs était déjà bien améliorée. Cette fois encore, suivant une remarque de Tocqueville, c'est au moment où l'abus était le moins lourd qu'il parut le plus irritant. Peut-être aussi les peuples trop fortement opprimés par le despotisme sont-ils impuissants à secouer le joug ; un commencement de liberté leur est nécessaire pour qu'une liberté plus grande puisse être atteinte. Malgré les louables intentions qu'il n'est pas impossible de lui attribuer, évidemment l'empereur Nicolas n'était pas celui qui eût facilité la détente.

Contre les misères du servage, les paysans n'avaient eu d'autres ressources, trop souvent, que la révolte ouverte ou, pour le moins, la résistance passive, la fuite, l'incendie, le meurtre. Toutefois, il y aurait injustice à englober tous « les propriétaires d'âmes » dans l'horreur soulevée par l'odieuse cruauté de quelques-uns, telle cette dame qui tua à coups de canif un petit garçon serf parce qu'il avait négligé de prendre soin d'un lapin apprivoisé. Sauf de monstrueuses exceptions, la plupart des seigneurs terriens vivant sur leurs domaines et dont les revenus dépendaient en grande partie de leurs rapports avec les tenanciers, s'inspiraient à la fois du souci de leurs intérêts et de l'expérience acquise dans la fréquentation quotidienne du moujik. Pour eux, le paysan était un enfant imprudent, fantasque, paresseux, qui aurait couru à une ruine certaine s'il n'avait été surveillé de près.

L'odieux de ce régime, Custine le sent, le dépeint, en gémit. Mais il est convaincu du danger d'inculquer des opinions libérales à des populations si mal préparées à les comprendre. Tout partisan qu'il fût d'une réforme, il n'en prévoyait certes pas la réalisation à une date aussi proche que celle où elle s'est produite. Et sa manière de parler du servage, en un temps où il eût été séditieux de soupçonner qu'on pourrait l'abolir, diffère, comme de juste, de celle des autres publicistes par qui la

Russie n'a été étudiée qu'après l'émancipation. Pour ceux-ci, dans le rôle commode de « prophètes du passé », l'étude de la question offrait des facilités inconnues à notre voyageur. C'est déjà très méritoire de l'avoir poussée jusqu'au point où il est parvenu. N'est-ce pas d'une hardiesse étonnante pour l'époque que d'avoir noté ce qui suit :

Tout esprit sérieusement préoccupé des idées qui fermentent dans le monde politique, ne peut que gagner à examiner de près cette société ; elle est gouvernée en principe à la manière des États les plus anciennement nommés dans les annales du monde, *mais déjà toute pénétrée des idées qui fermentent dans les nations modernes les plus révolutionnaires.*

Un vrai mécompte pour lui est d'avoir précédé de quatre ans seulement ce baron westphalien von Haxthausen qui, vers 1843, découvrit que la propriété collective, sous le nom de *Mir*, était en usage chez les paysans de la grande Russie ; ce dont s'emparèrent avec joie les Russes, tout enorgueillis d'une singularité nationale qu'ils n'avaient d'ailleurs pas pris la peine de remarquer sur leurs propres domaines.

***

Cette constatation dont il se serait réjoui, a échappé à Custine. Mais que d'autres où sa sagacité s'exerçait à définir le caractère de cette race bizarre ! Parmi les extravagantes cruautés d'Ivan IV le Terrible, il cite ce fait qu'en 1577 fut fouetté dans les écuries pour avoir mal dirigé le siège d'une ville, le prince Michel Nozdrovoty, officier d'un rang élevé. A deux siècles et demi de là, un frère d'Alexandre Ier, le grand-duc Constantin, gouverneur de Pologne, passait une revue de sa garde, sur une place publique de Varsovie. Voulant montrer à un étranger de marque ce qu'est la discipline dans l'armée russe, il descend de cheval, s'approche d'un général et, sans le prévenir d'aucune façon, lui perce tranquillement le pied de son épée. Le général demeure immobile, ne pousse pas une plainte : on l'emporte après que le grand-duc a retiré son épée.

Or, quand Ivan IV résolut d'abdiquer, las d'exercer plus longtemps sa monstrueuse férocité, alors seulement l'empire

s'émut. « La nation menacée de délivrance s'éveilla comme en sursaut pour déplorer la perte d'un tel tyran. »

Même incompréhensible élan de loyalisme après la mort d'Alexandre I[er]. Son successeur, suivant l'ordre d'hérédité, aurait dû être l'aîné de ses deux frères, le fantasque et sauvage Constantin. Mais ce czarewitch avait en secret renoncé au trône et s'appliqua même à faire prêter serment à son cadet Nicolas. Néanmoins, le populaire le crut injustement dépossédé du pouvoir ; et par fidélité au prétendu présomptif, les troupes s'insurgèrent pour réclamer cet empereur de qui elles auraient eu tout à craindre.

Devant une telle persistance des pratiques les plus barbares et d'aussi stupéfiantes aberrations, on se demande avec l'historien Karamzine : est-ce le caractère de la nation qui a fait l'autocratie, ou l'autocratie qui a fait le caractère russe?

Contradictoires et déconcertantes, ces natures impulsives combinent la droiture et l'ignominie des sentiments, sont répugnantes et délicates, tantôt attrayantes, tantôt méprisables, extrêmes toujours. En s'acharnant à traduire ses sensations à mesure qu'elles surgissent, Custine semble parfois divaguer, non sans une acuité de vision qui persiste à travers la diversité de ses impressions. Au surplus, il renonce à exprimer un jugement et se borne à en apporter pêle-mêle les éléments les plus opposés. Ce n'est pas à nous d'y mettre plus d'ordre que lui.

Le peuple russe a reçu en partage l'élégance naturelle, la grâce qui fait que tout ce qu'il arrange, tout ce qu'il touche ou qu'il porte, prend à son insu et malgré lui un aspect pittoresque. Condamnez des hommes d'une race moins fine à faire usage des maisons, des habits, des ustensiles des Russes, ces objets vous paraîtront tout simplement hideux ; ici, je les trouve étranges, singuliers, mais significatifs et dignes d'être peints.

Le plus grand plaisir de ce peuple, c'est l'ivresse, autrement dit l'oubli. Pauvres gens : il leur faut rêver pour être heureux ; mais ce qui prouve l'humeur débonnaire des Russes, c'est lorsque des moujiks se grisent ; ces hommes tout abrutis qu'ils sont, s'attendrissent au lieu de se battre et de s'entre-tuer selon l'usage des ivrognes de nos pays ; ils pleurent et s'embrassent. Intéressante et curieuse nation !... Jamais je ne m'émeus sur le sort de cette population sans plaindre également l'homme tout-puissant qui la gouverne.

Plus loin, la compassion fait place à la critique.

En quoi le peuple russe se distingue particulièrement, c'est par le manque d'invention. Pour inventer, il faudrait de l'indépendance; il y a de la singerie jusque dans ses passions... La comparaison, voilà son talent; contrefaire, voilà son génie... Il sera dans l'histoire ce qu'est dans la littérature un traducteur habile. Les Russes sont chargés de traduire la civilisation européenne aux Asiatiques.

La pitié et la sympathie, pourtant, l'emportent quand il avoue ceci :

Ce qui accroît mon malaise depuis que je vis parmi les Russes, c'est que tout me révèle la valeur réelle de ce peuple opprimé. L'idée de ce qu'il pourrait faire s'il était libre exaspère la colère que je ressens en voyant ce qu'il fait aujourd'hui.

Inutile d'en citer plus ; aucune conclusion ne se dégagerait de cette série de remarques. Moralité, intelligence, dignité de caractère, esprit de conduite, en tout la race slave diffère tellement de ce que l'Occident tient pour normal qu'il n'est possible ni de la comparer, ni de la juger. En quel pays autre que la Russie l'improbité populaire chercherait-elle, par exemple, à s'excuser avec le cynisme bon enfant de ce dicton. « Notre Seigneur volerait aussi s'il n'avait pas les mains percées. » On ne peut pas s'indigner à fond contre des gens aussi naïvement dépravés.

Custine ne tâche pas d'expliquer ; il note tout avec une franchise que rend encore plus méritoire la timidité des observateurs qui lui ont succédé.

Par contre, son appréciation, quand elle porte sur les classes privilégiées, devient tout à fait ferme. Plus d'atténuations, ni de réticences. C'est cette rigueur qui ne lui a pas été pardonnée.

N'écoutez pas les forfanteries des Russes ; ils prennent le faste pour l'élégance, le luxe pour la politesse, la police et la peur pour les fondements de la société. A leur sens, être discipliné, c'est être civilisé... Malgré toutes leurs prétentions aux bonnes manières, malgré leur instruction superficielle et leur profonde corruption précoce, malgré leur facilité à deviner et à comprendre le positif de la vie, les Russes ne sont pas encore civilisés. Ce sont des Tartares enrégimentés, rien de plus.

Ce qui résulte des excès de l'absolutisme, il l'indique en ces termes :

Les seigneurs russes bien que souverains dans leurs domaines... ne sont rien dans l'État : chez eux, ils abusent de tout, ils se moquent de l'empereur parce qu'ils corrompent ou intimident les agents secondaires du pouvoir légitime, mais le pays n'en est pas plus pour cela gouverné par eux. Tout-puissants pour le mal qui se fait en détail et à l'insu de l'autorité suprême, ils sont sans force comme sans considération dans la direction générale du pays.

Sur ce sujet, il est intarissable. Entre vingt autres la tirade qui suit, même élaguée et raccourcie, donnera l'idée en même temps de sa verbosité et de la justesse de la plupart de ses traits.

Sans moyen âge, sans souvenirs anciens, sans catholicisme, sans chevalerie derrière soi, sans respect pour sa parole, toujours Grecs du bas Empire modernisés par les Prussiens au XVIIIe siècle et les Français au XIXe, polis par formules comme des Chinois, grossiers ou du moins indélicats comme des Kalmoucks, sales comme des Lapons, beaux comme des anges, ignorants comme des sauvages (j'excepte les femmes et quelques diplomates), fins comme des Juifs, intrigants comme des affranchis, doux et graves dans leurs manières comme des Orientaux, cruels comme des barbares, moqueurs par nature et par sentiment de leur infériorité, légers mais en apparence seulement, les Russes ont tous l'esprit nécessaire pour acquérir un tact extraordinairement aiguisé, mais nul n'est assez magnanime pour s'élever au-dessus de la finesse

Il accorde finalement que sa sévérité pourrait dépasser la mesure.

Puisque les Russes ont de la grâce, — consent-il à reconnaître, — il faut bien qu'ils aient un genre de naturel que je n'ai pu discerner. Le naturel de ce peuple est peut-être insaisissable pour un étranger qui passe par le pays aussi rapidement que moi en Russie. Nul caractère n'est aussi difficile à définir que le leur.

Et encore ceci qui fut âprement exploité contre lui :

Je l'avoue ingénument, j'ai passé en Russie un été terrible, parce que je n'ai pu parvenir à bien comprendre qu'une très petite partie de ce que j'ai vu.

Très judicieux dans ses observations de psychologue, Custine perd pied sur le terrain politique. Toutes ses prévisions ont été démenties par les événements.

A l'époque de son voyage, Nicolas se complaisait en d'imprudentes provocations à la France et aux idées nouvelles. « Cette situation de roi des rois, de chef des gouvernements monarchiques, d'arbitre de l'Europe... était plus apparente que réelle[1]. » Custine s'y laissa prendre et crut sincèrement, comme beaucoup d'autres et non des moindres, l'Occident menacé par une imminente invasion de Cosaques[2]. Il se figura la Russie fomentant l'anarchie en Europe, avec l'espoir d'affaiblir des adversaires sur lesquels elle s'apprêtait à fondre et qu'elle pourrait asservir. C'est son mépris pour la monarchie bourgeoise de Juillet qui probablement lui inspira cette terreur des desseins du gouvernement russe.

L'Europe, disait-on à Pétersbourg, prend le chemin qu'a suivi la Pologne ; elle s'énerve par un libéralisme vain, tandis que nous restons puissants, précisément parce que nous ne sommes pas libres ; patientons sous le joug, nous ferons payer aux autres notre honte.

Quelle vraisemblance qu'une aussi déraisonnable idée ait germé dans le cerveau de quiconque avait part là-bas à la direction des affaires extérieures?

Mais, afin de donner un semblant de réalité au romantisme de cette politique, Custine dénonce, et cette fois avec une grande justesse de coup d'œil, la classe d'employés hostiles dans le fond de leur cœur à l'ordre de choses qu'ils administrent et qui poussaient la nation vers un but que peut-être ils ne voyaient pas nettement eux-mêmes; c'étaient, en grande partie, des fils de popes, espèces d'ambitieux vulgaires, de parvenus sans talent, « gens approchant de tous les rangs et qui n'ont pas de rang et, pour tout dire en un mot, des révolutionnaires chargés de maintenir l'ordre établi ». En quoi, il ne se trompait pas, comme on a pu le vérifier vingt ans plus tard, quand commença l'agitation libérale, émancipatrice et constitutionnelle contre le régime conservateur de Nicolas Ier.

1. Alfred Rambaud. *Histoire de la Russie*, p. 659.

2. Vingt ans plus tard, Mérimée confiait à un ami ses vues sur la politique russe. « Quand la Russie aura fini sa petite révolution, on verra comme elle marchera dans la voie des conquêtes. Voyez comme elle s'est assimilé la Mingrélie, la Géorgie, etc. La raideur des Anglais, leur mépris nullement déguisé pour toute autre race que la leur... les empêcheront de jamais fonder un établissement durable aux Indes. Du jour où les Russes y arriveront, les Anglais sont perdus. » (Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené.)

Et cette conspiration permanente qui minait et sapait secrètement l'absolutisme, il la rattache à une autre sur laquelle des révélations lui auraient été faites. Les historiens ont-ils rencontré dans leurs recherches quelques traces de l'organisation secrète qu'on lui a divulguée? Ce qu'il en dit sans oser rien affirmer, mérite d'être reproduit, ne serait-ce qu'afin de provoquer des rectifications.

Napoléon avait pressenti le danger de la puissance russe ; voulant, en politique italien, affaiblir l'ennemi de l'Europe révolutionnée, il recourut d'abord à la puissance des idées. Il profita de ses rapports d'amitié avec l'empereur Alexandre et de la tendance innée de ce prince vers les institutions libérales, pour envoyer à Pétersbourg, sous prétexte d'aider à l'accomplissement des desseins du tsar, un grand nombre d'ouvriers politiques, sorte d'armée masquée chargée de préparer en secret la voie à nos soldats. Ces intrigants habiles avaient mission de s'ingérer dans le gouvernement, de s'emparer surtout de l'éducation publique (?) et d'infiltrer dans l'esprit de la jeunesse des doctrines contraires à la religion politique du pays... J'étais bien loin de m'attendre à trouver en Russie ces vestiges de notre politique et à entendre sortir de la bouche des Russes des reproches analogues à ceux que nous font les Espagnols depuis trente-cinq ans. Si les malignes intentions que les Russes attribuent à Napoléon furent réelles, nul patriotisme ne les peut justifier. On ne sauve pas une partie du monde en trompant l'autre.

***

Un point faible de Custine, et ce n'est pas le seul, est d'affecter le ton désinvolte d'un grand seigneur s'amusant au rôle d'homme de lettres. Ce qu'il lui a plu de remarquer et de retenir, il condescend à le mettre par écrit ; aux lecteurs d'apprécier la faveur qu'il leur fait.

C'est là du pur dandysme ; sous ce mince vernis, percent la vanité et la coquetterie. Raisonneur incoercible, il a le culte, l'idolâtrie de ses réflexions. Il se contemple, se mire et s'admire, soit que sa pensée se répande en une période à la Bossuet, soit qu'elle se concentre dans des maximes « à la manière de » Tacite, Pascal ou Montesquieu. Mais cet effort pour égaler les maîtres n'aboutit trop souvent qu'à une phraséologie déjà démodée de son temps. Cinquante ans plus tôt, on eût mis son image en vignette de frontispice, burinant sur des tables

d'airain quelqu'un de ses aphorismes : « Sous un despote, un sujet qui se croit des droits est un rebelle. » Ou : « Il n'y a d'homme libre en Russie que le soldat révolté. »

Sa grandiloquence l'entraîne aux pires cocasseries. A Moscou notamment, il ne se contient plus. Les audaces de son style rivalisent avec les étrangetés de l'architecture qu'il veut dépeindre :

Sous les successeurs de Gengis-Khan, l'Asie s'est ruée une dernière fois sur l'Europe ; en se retirant, elle a frappé du pied la terre, et il en est sorti le Kremlin.

Craignant de n'avoir pas encore exprimé assez fortement la violence de son émotion, à peine a-t-il repris du souffle qu'il s'écrie :

Qui pourrait approcher sans une religieuse terreur de ce boulevard sacré dont une pierre détachée par Bonaparte a rebondi jusqu'à Sainte-Hélène pour écraser le triomphateur au milieu de l'Océan?... Pardon, je suis né du temps des phrases,

ajoute-t-il bonnement, un peu confus tout de même de l'élan de son lyrisme.

Ces extravagances n'auraient dû nuire qu'à l'écrivain ; elles ne diminuent pas la valeur de ses jugements et le courage qu'il eut à les émettre.

Dieu soit loué ! Nous pouvons respirer librement et penser tout haut! — déclarait Custine hors de Russie. — Beaucoup de gens sans doute ont éprouvé la même sensation. Pourquoi nul voyageur ne l'a-t-il exprimée? C'est ici que j'admire sans le comprendre, le prestige que le gouvernement russe exerce sur les esprits. Il obtient le silence non seulement de ses sujets, c'est peu, mais il se fait respecter même de loin par les étrangers échappés à sa discipline de fer. On le loue, ou du moins on se tait. Voilà un mystère que je ne peux m'expliquer.

Dans cet État soumis au plus rigoureux despotisme, il fallait s'interdire de prévoir que le moindre changement fût jamais souhaitable. Un silence approbateur était la consigne acceptée partout. Custine s'en indignait. Sa critique, quoique contenue, parut en Russie et même au dehors une nouveauté d'une audace intolérable. Dans un empire privé de toutes les libertés, celle de ses appréciations fit scandale.

Cette fois du moins, la règle du silence ne fut pas observée.

Trois éditions du livre enlevées en deux ans[1], il ne restait aux Russes qu'à décrier cette publication, puisqu'ils n'avaient pu l'étouffer. L'auteur d'ailleurs les y provoquait. « Le silence officiel qu'on fait règner autour d'eux les abuse, concluait-il... S'ils veulent se faire reconnaître des nations de l'Europe et traiter avec nous d'égaux à égaux, qu'ils commencent par se résigner à s'entendre juger. » Irrités de l'être sans l'excessive indulgence à laquelle on les avait habitués, ils entreprirent de discréditer l'auteur et son ouvrage. « Quatre mois de voyage, il n'a rien vu », disaient-ils. Son livre devint le réservoir où ils puisèrent leurs plaisanteries classiques contre la légèreté française. C'est du moins Vogüé qui le prétend. Et lui-même forçant le ton comme pour flatter les détracteurs du trop sincère touriste, il range Custine dans la catégorie des voyageurs qui traversent le monde sans que leur pensée sorte de France. « Stendhal est peut-être une exception unique pour sa façon de regarder. Voyez les pires, ce hâbleur de Custine par exemple : ils ont suivi la grande route, écouté les propos de table d'hôte, et tout pris pour argent comptant[2]. »

Dans la circonstance, c'est contre Vogüé lui-même que le reproche se retourne. On le constate à regret ; mais, à n'en guère douter, il a décrié les *Lettres sur la Russie* d'après ce qu'il en entendait dire, sans être allé voir ce qu'il devait en penser.

Par contre, Sainte-Beuve estimait que :

c'est plus qu'un livre agréable; au milieu de beaucoup de répétitions, de bel esprit, d'afféterie même et de prétention à étaler ses propres sentiments qu'on ne lui demande pas, l'auteur a observé avec sagacité, avec profondeur. Il dévoile (et c'est la première fois qu'on le fait) les plaies et les lèpres de cette société russe, de cette civilisation plaquée ; il révèle sur le prince, sur les grands, sur tous, d'affreuses vérités. Ce livre *porte coup* (c'est l'opinion de bons juges non suspects de faveur)[3].

1. Signalons à propos de l'accueil fait au livre de Custine une petite brochure intitulée *Un mot sur l'ouvrage de M. de Custine*, éditée en 1843. C'est un secrétaire de l'Ambassade de Russie à Paris qui en fait mention dans son journal; appréciant ensuite la relation que Xavier Marmier venait de publier d'un voyage dans le Nord et qu'il estime jolie, méritoire et honnête, il ajoute : « Mais qu'il y a loin de là au talent descriptif de Custine ! » (Journal de Victor de Balabine, publié par M. Ernest Daudet, Paris 1914). — Le 1er volume seul a paru.

2. *Regards historiques et littéraires*, p. 155.

3. *Chroniques parisiennes*, p. 62.

Voilà qui est grave : un jugement d'une valeur considérable émis après avoir été médité, et que Sainte-Beuve n'eût certes pas toléré qu'on écartât sans en donner de raisons. Mais, se demandera-t-on, pour le formuler sur des pays étrangers et lointains, l'expérience des voyages ne manquait-elle pas au casanier auteur des *Lundis*? De toute sa vie, il est vrai, sauf pour une rapide excursion en Italie, il n'a poussé hors du quartier Latin que jusqu'à Lausanne et Liége. Tout de même, chez l'homme qui sut lire mieux qu'aucun autre, cet ouvrage avait mis en éveil un sens critique merveilleusement avisé; l'impression ressentie a, de plus, été soumise au contrôle de gens réputés compétents. L'éloge qu'il accorde n'a-t-il pas plus de poids qu'un dénigrement sommaire pour se débarrasser d'un témoignage importun? Avec un vif regret, dans ce cas très exceptionnel, on se voit forcé de prendre contre Vogüé le parti de celui dont il s'est fait le malencontreux contradicteur.

La caution de Sainte-Beuve suffirait pour celle des œuvres de Custine dont nous avons à nous occuper. S'il fallait parler des romans du même auteur, d'autres déposeraient non moins favorablement. Balzac consacra un article des plus élogieux au *Monde comme il est*[1], dont la publication date de 1835; après celle d'*Ethel* (1839), roman inférieur au précédent, mais non sans intérêt, il lui écrivit une longue lettre de critiques amicales, le 10 février 1839, recueillie dans la *Correspondance complète*, et lui dédia *l'Auberge rouge*. « En reconnaissance du secours que M. de Custine a prêté à l'auteur durant la seule et unique représentation de *Vautrin* », il lui offrit un exemplaire de la pièce; dédicace qui ne pouvait échapper à M. de Spœlberg de Lovenjoul.

Cet extraordinaire collectionneur avait aussi classé dans ses trésors une importante étude inédite de Balzac sur la Russie; ce manuscrit doit se trouver à Chantilly, avec les inestimables archives léguées à l'Institut[2]. Ce serait le document à consul-

1. *Œuvres complètes*, t. XXII, p. 239. (Édition Calmann-Lévy.)

2. Ces renseignements sur les rapports de Balzac et de Custine nous ont été fournis avec le plus obligeant empressement par M. Fernand Vandérem; ils nous ont permis d'apprécier une sûreté et une étendue d'information qui ajoutent encore à la haute valeur du critique et de l'homme de lettres.

ter, si les circonstances y étaient plus propices. Mais encore conviendrait-il de le lire avec circonspection ; car Balzac en 1840, dans sa *Revue parisienne*, proclamait l'empereur Nicolas « le seul homme en ce moment à la hauteur de son empire, digne de la grande Catherine et de Pierre le Grand, à la fois Pape et Empereur ». A cette époque, il s'épuisait en flatteries au parti légitimiste, dont il s'était mis par genre et par vanité, et en insultes à la monarchie de Juillet. Sainte-Beuve, à qui Balzac s'était promis de passer sa plume au travers du corps et qui ne s'en trouvait pas plus mal, a signalé avec une savoureuse malice les théories historiques de son adversaire à l'usage des violents de tous les partis[1]. Il suppose même que cette ferveur pour l'absolutisme avait inspiré au gouvernement russe la pensée de confier à Balzac le soin de le défendre. « Balzac est allé en Russie, note-t-il le 7 septembre 1843, pour devenir le réfutateur officiel de M. de Custine ; ce qui est certain, c'est qu'il est parfaitement impropre à ce rôle... » Si donc le manuscrit compris dans les collections Spœlberch date du même temps, c'est vraisemblablement un essai d'apologie commandé à Pétersbourg et qui n'y aura pas été agréé.

Enfin comment ne pas rappeler que Baudelaire, ayant envoyé un exemplaire des *Fleurs du mal* à M. de Custine, en fut remercié par une lettre que le poète tint à insérer parmi d'autres *testimonia*, dans des éditions postérieures aux poursuites encourues par lui? Ceci soit dit pour établir que Custine, comme littérateur, n'était nullement dédaigné par ses contemporains.

Il n'en était malheureusement pas ainsi de l'homme. Dans la société de son temps, il fut disqualifié par ses mœurs. Avec indulgence, on en peut dire ce que la duchesse de Duras écrivait d'un autre. « Il n'y a pas de situation plus cruelle que de valoir mieux que sa conduite. » Ceux mêmes comme Philarète Chasles, qui ont parlé le plus durement de la façon dont « il subissait, tête basse, le mépris public », reconnaissent que « sans se racheter, il était loyal, généreux, honnête, charitable, éloquent, spirituel, philosophe distingué, presque poète[2] ». Sa vie dégrada son talent, a prononcé M. Edmond Biré,

1. *Port-Royal*, t. I, Appendice.
2. *Mémoires*, t. I, p. 310.

De cette vie, dans ce qu'elle eut d'avouable, il suffira de rappeler, pour le remettre à son rang et le situer dans son temps, qu'il était petit-fils de ce général Custine qui commanda les armées de la République, et fils du plénipotentiaire de vingt-deux ans que la Convention chargea de missions près des cours de Brunswick et de Prusse, tous deux morts sur l'échafaud. Il avait pour mère cette séduisante Delphine de Sabran, « héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang », a dit d'elle Chateaubriand qui s'en laissa aimer. Quoique choqué vraisemblablement de ce qu'après lui elle eût accepté Fouché comme protecteur et ami, il ne fut pourtant pas oublieux de la passion qu'il avait inspirée à la châtelaine de Fervaques. En 1822, ambassadeur à Londres, il accueillait le jeune Astolphe qui préludait à ses voyages par une excursion en Angleterre et en Écosse. Plus tard, au pouvoir et fréquemment relancé par madame de Custine, solliciteuse tenace, il réclama la pairie pour l'héritier du nom. La mauvaise réputation de son candidat était trop établie pour que les démarches de Chateaubriand pussent aboutir.

De 1825 à 1827, Custine avait vu mourir sa très jeune femme, son fils, sa mère et sa grand'mère. « J'ai été longtemps, écrivait-il, à me remettre de l'étonnement que m'a causé tant de malheur... Les voyages et les soins d'un ami m'ont sauvé. »

Durant le règne de Louis-Philippe, il chercha dans les lettres une diversion à ses chagrins et ses déboires ; il produisit des œuvres d'imagination, fit jouer des drames, et surtout publia de copieuses notes sur ses voyages en Espagne, puis en Russie.

De son livre *l'Espagne sous Ferdinand VII* on peut dire qu'il y apprit à connaître ses défauts ; s'il ne s'en corrigea pas entièrement, il ne les montra plus que très atténués, quand il décrivit l'empire du tsar Nicolas.

D'ailleurs, de sa part, aucune étude spéciale, aucun programme avant de commencer son enquête. Venu en Russie pendant la belle saison, il est bien résolu à n'y pas affronter un hiver. Ne sachant pas un mot de la langue, c'est son courrier livonien, un *feldjœger* parlant l'allemand, qui fait office d'interprète, « espion déguisé » en outre, et chargé de le surveiller. Après s'être longtemps attardé à Pétersbourg,

il voyage en poste jusqu'à Moscou, dans sa calèche plus confortable que la *tarantass* indigène, mais peu résistante aux cahots des routes. « Souvent, sa voiture roule sur trois roues et sur une gaule de sapin traînante pour remplacer la quatrième. » Il passe par Yaroslaw, atteint Nijni-Novgorod, hésite à s'avancer plus avant vers l'Est, y renonce et revient par Vladimir à Moscou. Des lettres d'introduction lui donnent accès chez les gouverneurs de province; il fait causer les gens au hasard des rencontres, et c'est tout. De ce qu'étant en Espagne, il avait traversé le détroit de Gibraltar et qu'en Russie il a failli pousser jusqu'à Kasan, il est tout fier de dire : « Partout où j'ai posé le pied sur la terre, depuis Maroc jusqu'aux frontières de Sibérie... » Il se prendrait volontiers pour un explorateur ; mais ses voyages ne sont que les flâneries d'un gentilhomme instruit, curieux, craignant la fatigue et le labeur, et pressé de rentrer chez lui pour y rédiger ses récits.

Quarante ans plus tard, quand Anatole Leroy-Beaulieu se décida à publier ses études sur la Russie, il s'était astreint à neuf années de travaux préparatoires, à quatre séjours en pays moscovite et avait consacré huit ans à mettre au point trois gros volumes in-8° ; en posant la plume, sa bonne foi l'obligeait, néanmoins, à confesser combien, malgré un tel effort, ses conclusions lui paraissaient incertaines et revisables. N'était-ce pas un embarras d'ailleurs qu'un si complet outillage de qualités intellectuelles et morales pour analyser des principes gouvernementaux dénués de sincérité et d'où résultait le pire dévergondage administratif? L'ampleur et le poids de ce bagage semblent avoir encombré l'enquêteur tout le long de la route. Tandis que Custine, la tête fraîche, l'esprit en éveil et l'allure libre, circulant au gré de sa fantaisie, n'a été gêné ni par des idées préconçues, ni par un contrôle trop rigoureux de ses acquis quotidiens.

L'un qui n'osait tout dire et s'interdisait de trop craindre, soulageait sa conscience par de vagues anathèmes contre un empire sourd aux objurgations de la raison ; et les risques de dévastation qu'il entrevoyait, il les prophétisait un peu à la manière biblique, comme ce qui doit s'accomplir à la fin des temps.

L'autre, sous un régime de contrainte autrement sévère

que celui qu'avait à ménager Leroy-Beaulieu, s'est affranchi des égards accordés, surtout en France, aux inadmissibles susceptibilités de la censure tsariste. L'Europe, alors et longtemps après, traitait la Russie en enfant gâtée, dont elle soupçonnait bien les défauts et même les vices, mais ne permettait pas qu'on en parlât. Custine eut l'audace d'enfreindre les consignes imposées aux publicistes occidentaux; il dénonça tout net ce qu'il avait eu l'occasion de remarquer, sans se targuer, loin de là, d'avoir tout vu.

Après le sien, on ne trouverait guère à citer que le livre ou plutôt le pamphlet de Grenville Murray, œuvre de circonstance et de coterie politique; en qualité de correspondant de la *Pall Mall Gazette* lors du congrès de Berlin, le journaliste y a accumulé, sans aucune contre-partie, les plus virulentes accusations contre les gouvernants et la nation russes [1]. A force de déblatérer sur les excès et la débilité de l'autocratie, la corruption des fonctionnaires, les vices ignobles de la population, il se trouve avoir vaticiné avec une justesse de visionnaire; quand il condamne la Russie à être frappée par le destin comme tous les États barbares et à tomber par pièces et morceaux, on croit entendre clamer Isaïe. « C'est pour cela que l'enfer a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini ; et tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux dans Israël, avec tout le peuple, y descendra en foule ». (Ch. V, v. 14.) Outrances terrifiantes et vagues qui, par leur exagération même, approchaient de l'horrible réalité.

Ceci absoudrait les gens de sens droit qui n'ont pas su voir ou pas osé dire pourquoi la Russie ne justifiera jamais ni les espérances, ni toute la terreur qu'elle a inspirées. Quel jugement motivé pourrait-on porter sur une nation qui, de son propre aveu, aimerait mieux s'anéantir que se modérer? Et à qui s'appliquent-elles autant qu'à ces effrénés idéologues si dédaigneux de l'application de leurs théories, les paroles désolantes de Shakespeare :

Nous sommes tous fous à des degrés divers ; car nous sommes tous des esclaves de nos vices qui sont de vraies folies à l'état chronique,

1. *La Russie chez les Russes*. 1 vol. traduit par J. Butler. Paris 1878.

ou des victimes de nos rêves qui s'abattent sur nous comme des folies à l'état aigu [1]...

***

Quelques mots encore sur le bizarre Custine. Plusieurs amitiés, et des plus flatteuses, lui étaient restées fidèles. Madame Récamier l'admit toujours parmi les familiers de l'Abbaye aux Bois ; il était reçu chez madame de Girardin, chez Lamartine, et lié avec tous les auteurs de son époque. Mais il se laissait oublier pendant des mois ou même des années par de mystérieux séjours en Allemagne ou en Italie. Il revint mourir dans sa campagne de Saint-Gratien, près d'Enghien, le 26 septembre 1857. Peu de semaines avant cette définitive disparition, il adressait encore de Rome à Philarète Chasles une longue et affectueuse lettre où, pour la dernière fois, il prédisait, mais cette fois à faux, l'avenir de la papauté et de l'Europe.

Une revision des prédictions inspirées par la Russie devait tenter la curiosité. C'est ainsi qu'un attentif lecteur des philosophes du XVIIIe siècle, M. Louis Proal, a recherché dans leurs écrits l'opinion qu'ils se faisaient de l'empire moscovite en voie de formation [2]. A l'autre extrémité de l'Europe, l'énorme édifice dressait déjà des façades de plus en plus étendues, avec des annexes, des appendices, le tout sans substructions, bâti trop vite, d'après un parti pris qui ne tenait compte ni de la nature du sol, ni de la qualité des matériaux. Sauf Voltaire, adulateur aussi zélé de Pierre le Grand et de Catherine que de Frédéric II de Prusse, tous les penseurs s'inquiétaient de tant d'incohérences et de malfaçons. Diderot de qui le mot sur les Russes « pourris avant d'être mûrs » est si souvent cité, Jean-Jacques Rousseau, le comte de Ségur et plus encore Condillac multiplièrent les avertissements.

Rousseau reprocha, le premier, à Pierre le Grand de n'être qu'un génie imitatif et d'avoir voulu, de ses sujets, faire des Allemands au lieu d'en faire des Russes. « Si vous ne leur avez d'abord appris à être des citoyens, — compléta Condillac,

1. *Le Soir des rois*. Traduction E. Montégut, t. III p. 364.
2. *Mercure de France*, 16 août 1918.

— quel avantage la Russie retirera-t-elle de vos travaux et de vos talents?... On n'attendait pas de vous les connaissances d'un charpentier, on voulait un législateur... Et le législateur doit établir de telle sorte son gouvernement que l'État puisse se passer d'hommes extraordinaires pour le gouverner, et ne craigne ni la médiocrité, ni même les vices de ses conducteurs. »

En se guidant sur la raison, c'était s'élever jusqu'à la divination ; la marche ininterrompue des événements l'a démontré. Du temps de Custine la valeur de ces jugements *a priori* pouvait encore être contestée. Sa tâche fut de les contrôler sur place. Ne serait-ce que d'en avoir vérifié l'exactitude, sans que d'ailleurs on ait voulu l'en croire, il y a de quoi lui savoir quelque gré. C'est là toute la part de mérite que nous avons essayé de lui restituer.

ALFRED DUMAINE,
Ambassadeur de France.

MARGUERITE DE VALOIS

REINE DE NAVARRE, EN GASCOGNE

(Septembre 1578-Février 1582)

A mon ami Paul Platet, sieur des Bachelards.

Le séjour de Marguerite de Valois, reine de Navarre, en Gascogne est un des épisodes les plus intéressants de ses *Mémoires*. Elle ne dit pas tout et l'on doit suppléer aux lacunes, aux réticences et aux omissions de son récit. Mais avec les détails qu'elle donne, son Livre de comptes et les autres documents du temps, il est possible de reconstituer sa vie dans le Midi lointain. Le principal attrait de cette partie de son autobiographie, outre qu'elle est un chapitre de l'histoire de France, c'est qu'elle présente en raccourci l'image des idées, des sentiments et de la culture de cette Valois-Médicis, l'une des trois perles de la couronne des Marguerites.

En 1578, depuis six ans qu'elle avait épousé, malgré elle, le roi de Navarre, Henri de Bourbon, un huguenot, la fille de Catherine de Médicis n'était pas sortie de la Cour de France, sauf pour un court voyage aux Pays-Bas. C'était la faute de sa mère et des rois ses frères et surtout celle des événements. Son mari, converti au catholicisme, sous peine de

mort, à la Saint-Barthélemy, forcé de marcher avec les troupes royales contre La Rochelle, où nombre de survivants des massacres s'étaient retranchés, avait au retour du siège vécu au Louvre, surveillé, suspect et guettant l'occasion de regagner son royaume de Navarre.

La Rochelle n'avait pas été prise, ni le parti protestant exterminé ; les troubles recommencèrent. Charles IX était miné par la phtisie ; le duc d'Anjou, son frère puîné, parti pour la Pologne où la reine-mère, qui l'aimait « uniquement », l'avait fait élire roi. Le dernier fils de Catherine, le duc d'Alençon, un Valois-Médicis de belle marque lui aussi, cultivé, raffiné, ambitieux, et par surcroît, turbulent et fourbe, réclama la lieutenance générale, que le départ de son frère laissait vacante, et ne l'ayant pas obtenue, il s'entendit avec tous les malcontents, huguenots, néo-catholiques, catholiques modérés et factieux de toute origine. Il projetait de s'enfuir à Sedan, dans la principauté protestante de Bouillon, sur la frontière du royaume, et de dicter de là ses conditions.

Le roi de Navarre était du complot. Après trois tentatives, dont la dernière coïncida avec une nouvelle prise d'armes des protestants, la reine-mère, qui craignait que son fils et son gendre, — Charles IX dépérissant à vue d'œil, — ne voulussent, en cas de vacance du trône, empêcher le retour en France du roi de Pologne, héritier légitime, les tint sous bonne garde au château de Vincennes et embastilla les maréchaux de Cossé et de Montmorency, qu'elle croyait leurs complices.

Aussi, quand Charles IX fut mort, Henri III, s'échappant du pays des « Sarmates », avait pu sans opposition rentrer en son royaume de France. Mais l'Ouest et le Midi étaient en armes. Le gouverneur du Languedoc, un autre Montmorency, jusque-là catholique zélé, avait, pour sauver le chef de sa maison et se sauver lui-même, conclu une alliance avec les huguenots du Midi.

Catherine était convaincue que le nouveau roi, l'ancien vainqueur de Jarnac et de Moncontour, briserait la coalition des protestants et des catholiques unis et irait se faire couronner à Reims « le plus triomphant roi qui fut jamais ».

Elle prenait pour amour des armes un feu de jeunesse que l'abus des plaisirs avait éteint et pour génie militaire les succès dus à l'habileté manœuvrière du véritable chef de l'armée royale, le maréchal de Tavannes. Le César et l'Alexandre qu'elle imaginait en sa tendresse se lassa vite de faire campagne, et il accorda aux rebelles une trêve dont ils profitèrent pour renforcer leur organisation et lever en Allemagne une armée d'auxiliaires protestants.

Henri III avait mis en liberté les princes prisonniers, mais il les gardait à sa suite. Il montrait de la sympathie au roi de Navarre, dont la belle humeur et la verve gasconne l'amusaient, dont le tempérament amoureux, qui trouvait si pleinement à se satisfaire à la Cour, le rassurait. Mais il ne pardonnait pas au duc d'Alençon, qu'il suspectait d'avoir voulu lui ravir sa couronne. Il l'humiliait et le laissait humilier par ses favoris.

Le duc s'enfuit du Louvre (15 sept. 1575) et alla prendre le commandement des coalisés, à qui se joignit l'armée de secours allemande. Quelques mois après, le roi de Navarre, dont Henri III avait cessé de « faire cas », prit aussi le large (5 fév. 1576) et se dirigea vers ses États pyrénéens. A Vendôme, il était retourné au prêche, et, ayant après plusieurs mois d'hésitation abjuré publiquement le catholicisme, il avait été reconnu pour chef du parti protestant, comme premier prince du sang de la religion. Le roi de France n'était pas prêt à la guerre. La classe militaire faisait défection ; des milliers de gentilshommes allaient rejoindre son frère. En deux ans il s'était aliéné les peuples et les grands par sa paresse, sa hauteur, ses prodigalités, ses exactions et la faveur exclusive qu'il montrait à des jeunes gens beaux et bien faits, parés et attifés comme des femmes. La reine-mère, épouvantée du danger qu'il courait, se décida, par crainte du pire, à signer, avec le duc d'Alençon, le traité d'Etigny (près de Sens), qui accorda à son fils rebelle un accroissement d'apanage et le titre de duc d'Anjou, aux mercenaires allemands une indemnité de guerre et aux réformés la liberté de culte dans tout le royaume (7 mai 1576). Alors les catholiques ardents s'élevèrent contre cette paix qui semblait reconnaître dans l'État l'existence de deux religions, et ils commencèrent à faire des

ligues. Henri III, humilié de sa défaite et inquiet de cette agitation, réunit les États généraux à Blois et leur fit voter le rétablissement de l'unité de foi. Catherine, autrefois belliqueuse, inclinait à la paix depuis qu'elle savait son fils incapable, par mollesse et par dégoût de l'action, de poursuivre la ruine du parti protestant; mais, mise en demeure de se soumettre à la volonté royale ou de se démettre du pouvoir, elle négocia si bien qu'elle réussit à regagner le duc d'Anjou et Damville, chefs des catholiques modérés ou politiques. Les huguenots, réduits à leurs seules forces, furent obligés de subir le traité de Bergerac (7 sept. 1577), qui restreignait l'exercice de leur culte à une ville par bailliage, outre les villes et les châteaux-forts où il était autorisé avant le commencement des hostilités.

Mais il était plus facile de mettre par écrit les conditions du vainqueur que de les faire exécuter aux vaincus.

Du vivant de Charles IX, Marguerite était aussi heureuse qu'il était possible, eu égard au malheur des temps. Belle, élégante, intelligente, et pour tous les dons de l'esprit et du corps, sans oublier le prestige du sang et de la naissance, admirée, adulée, adorée, elle avait occasion de se consoler des infidélités de son mari, avec qui, la franchise des cœurs sauve, elle vivait en parfaite harmonie. Mais dès l'avènement d'Henri III, « quelle mutation »! Le frère et la sœur s'étaient auparavant si entr'aimés, dit Brantôme, qu'ils ne faisaient « qu'un corps, une ame et une mesme volonté ». Des causes de leur rupture, on ne sait que ce que Marguerite en a dit, et ce n'est peut-être pas tout. Il lui en voulait mortellement d'avoir, pendant qu'il était en Pologne, donné son affection, et entière, comme elle faisait toujours, au duc d'Alençon, ce frère qu'il détestait et redoutait. Aussitôt après son retour en France, à Lyon, il avait, pour se venger, dénoncé au roi de Navarre, qui n'en fit que rire, une prétendue visite de sa sœur à un amant malade et alla faire même conte à la reine-mère, qui, très chatouilleuse en matière d'honneur féminin, jeta « feux et flammes ». Convaincu cette fois d'erreur et réduit à s'excuser, il récidiva. Il s'ingéniait à déshonorer Marguerite, obligeant son facile époux, malgré qu'il en eût, à renvoyer celle de ses filles d'honneur, Thorigny, qu'elle

aimait le plus, « sans en amener aultre raison, sinon qu'il ne falloit point laisser à des jeunes princesses des filles en qui elles eussent une si particulière amitié ».

Pour brouiller son frère et son beau-frère que sa sœur travaillait à maintenir en bon accord, comme la sauvegarde de leur sécurité, il lança entre eux la belle madame de Sauve, une fine coquette, dont ils s'éprirent jusqu'à vouloir se la disputer, les armes à la main. Des amis les réconcilièrent, mais le roi de Navarre, qui fut toujours crédule en amour, se laissa persuader par cette charmeuse que sa femme, par jalousie, — un sentiment dont elle était bien incapable, — avait favorisé les prétentiôns de son rival. Il « s'estrangea » de la reine, cessant, ce qui était le plus grave indice de son humeur, de la mettre dans la confidence de sa bonne fortune, comme il avait fait jusque-là. Il faisait lit à part, rentrait tard et se levait tôt pour n'avoir pas occasion de lui parler. Il s'était enfui de la Cour sans lui dire adieu.

Mais Henri III, furieux de penser qu'elle avait aidé à ce départ, lui donna le Louvre pour prison. C'est en cette retraite forcée qu'elle commença, dit-elle, à prendre goût à la lecture où elle trouva « soulagement » à ses peines et « acheminement à la dévotion ». Elle parle avec enthousiasme de la découverte de « ces deux biens », l'étude et la dévotion, « qu'elle n'eust jamais goustez entre les vanitez et la magnificence de sa fortune prospère ». Elle apprit à lire « en ce beau livre universel de la nature tant de merveilles de son Créateur, que toute ame bien née faisant de cette congnoissance une eschelle de laquelle Dieu est le dernier et le plus hault eschelon, ravie, se dresse à l'adoration de cette merveilleuse lumière et splendeur de cette incompréhensible essence ; et faisant un cercle parfaict ne se plaist plus à aultre chose qu'à suivre cette chaisne d'Homère, cette agréable encyclopédie, qui partant de Dieu mesme retourne à Dieu mesme, principe et fin de toutes choses ». Elle s'élève à l'idée première sur les ailes de Platon.

Sa captivité dura quelques mois. Le duc avait aussitôt écrit à la reine-mère que, si on traitait sa sœur indignement, « on le mettroit au dernier désespoir ». Catherine, attentive à saisir tout moyen de rapprochement, persuada au roi de lui lais-

ser emmener sa fille à Étigny, pour bien montrer à son fils que Marguerite était libre. L'année suivante, quand il déclara la guerre au roi de Navarre, elle obtint encore qu'il permît à la reine sa femme, pour des raisons de haute convenance, de s'en aller, loin du théâtre des opérations militaires, aux eaux de Spa. Marguerite, instruite des desseins du duc d'Anjou sur les Pays-Bas, s'assura dans toutes les villes où elle passait, à Mons, à Cambrai, etc., qu'une partie de l'aristocratie supportait impatiemment la domination espagnole et qu'elle accueillerait son frère en libérateur, s'il apparaissait avec une armée. Mais au retour de sa cure, et bien que la paix eût été signée avec les protestants à Bergerac, Henri III trouvait toujours quelque prétexte pour empêcher la reine de Navarre d'aller rejoindre son mari. Il ne pouvait pas croire qu'elle eût oublié toutes les injures du présent et du passé, et sachant sa puissance de séduction, il appréhendait de la voir hors d'atteinte.

Il fallut bien qu'il entendît raison. Le duc d'Anjou, de nouveau disgracié, bafoué par les mignons, et, sur un soupçon de fuite, arrêté une nuit dans sa chambre, et gardé à vue, s'évada du Louvre, et cette fois par la fenêtre de sa sœur (14 fév. 1578).

Henri III, si ému de crainte et de colère qu'il fût, ne pouvait se venger de la coupable, par peur des représailles. Le fugitif, retiré en son apanage, protestait de son obéissance et ne semblait occupé qu'à rassembler des troupes pour envahir les Pays-Bas, mais ne pouvait-il pas à l'occasion les employer contre le roi son frère?

Les huguenots n'avaient pas cessé de « remuer ménage » et refusaient d'exécuter les clauses du traité de Bergerac. Leur chef, ou, comme on disait, le protecteur des Églises, se plaignait en outre de n'être gouverneur de Guyenne qu'en titre et il réclamait non par amour, mais par dignité, sa femme qu'Henri III retenait comme une sorte d'otage. La coalition des protestants et des catholiques unis pouvait se reformer, et encore plus redoutable qu'en 1576, le nombre des malcontents s'accroissant toujours. Catherine se flattait d'amuser le duc d'Anjou de vagues promesses de concours aux Pays-Bas, mais pour assurer la paix qu'Henri III estimait le plus grand des biens et qu'elle, expérience faite de son incurable inertie, regardait comme une impérieuse nécessité, elle ne

voyait d'autre moyen que de contenter le roi de Navarre. C'était le maître de l'heure.

Elle offrit donc au roi son fils d'aller négocier l'exécution de la paix avec les protestants du Midi, puisqu'il en coûtait à sa dignité et à sa paresse d'y aller lui-même, mais c'était à condition qu'elle pût emmener sa fille. Quelle que fût sa confiance en son habileté diplomatique, elle prévoyait que son gendre, à leur première rencontre, réclamerait la présence de la reine. Il fallait lui ôter cette raison ou ce prétexte d'atermoiement.

Catherine pensait que Marguerite, bonne catholique et qui n'avait épousé un huguenot que par obéissance filiale, se ferait scrupule d'exciter, dans le Midi, des troubles qui ne pouvaient profiter qu'aux hérétiques. Elle tiendrait plutôt à gloire d'employer en faveur du catholicisme et de la paix sa beauté, son intelligence, tous ses moyens de persuasion, et, satisfaite de ce grand rôle, elle en oublierait ses déceptions et ses rancunes.

Les conseils de la reine-mère et la leçon des faits décidèrent Henri III à laisser partir sa sœur. Il n'épargna pour l'adoucir et se l'attacher ni les belles paroles, qu'il avait à souhait, ni les bienfaits. Comme assignat de sa dot, il lui donna, « en échange des soixante-sept mille cinq cens livres de rente qu'elle devoit prendre par chascun an sur les receptes générales », le domaine royal d'Agenois, Rouergue et Quercy et les quatre jugeries de Verdun, Rieux, Rivière et Albigeois, sises en la sénéchaussée de Toulouse, avec « la nomination aux offices et bénéfices ». Toutes ces terres et droits confinaient aux fiefs que le roi de Navarre tenait de la Couronne de France : Albret, Foix, Armagnac, etc., et n'étaient pas loin du Béarn et de la Navarre, où il était prince souverain. Outre cette pension, « telle que les filles de France ont accoustumé d'avoir », Henri III lui en « donna encore une de l'argent de ses coffres ».

C'était déjà une belle réparation. Il multiplia les avances, « prenant la peine, raconte Marguerite, de me venir voir tous les matins et me représentant combien son amitié me pouvoit estre utile », et celle du duc d'Anjou dangereuse. Mais il ne put « esbranler la fidélité » qu'elle avait vouée à son autre

frère, quelques raisons d'intérêt qu'il fît valoir. Ferme et constante en ses affections, comme son père Henri II, à qui elle ressemblait tant au physique et au moral, elle protestait du très humble service du duc, au moment même où le roi constatait que, malgré des défenses formelles, il continuait les préparatifs d'expédition aux Pays-Bas et risquait de provoquer une invasion des Espagnols en France. Avec plus de sincérité, elle le remerciait, pour ce qui était d'elle, de tant d'honneurs et de bien qu'il lui faisait et promettait « de ne travailler à autre chose étant auprès du roi son mari que de le maintenir en son obéissance ».

Quand elle alla prendre congé de lui à Ollainville avec la reine-mère et lui dire adieu, le passé semblait oublié et tous les sujets de querelle, sauf un, écartés.

Le clergé fit, de très mauvaise grâce d'ailleurs, les frais de ce voyage en pays hérétique.

La maison de Marguerite avait été royalement montée : 33 dames ou filles d'honneur, 10 femmes de chambre, 6 maîtres d'hôtel, 8 panetiers, 4 échansons, 3 écuyers tranchants, 5 écuyers d'écurie, 5 aumôniers, 2 chapelains, 3 clercs de chapelle, 5 médecins, 1 apothicaire, 1 chirurgien, 1 chancelier, 1 général des finances, 8 conseillers, 22 secrétaires, 5 contrôleurs, 5 maréchaux des logis, et en outre une foule de valets, d'huissiers, de gens de métiers, de fournisseurs, de portiers, de palefreniers, de muletiers, de cochers, de charretiers, et d'aides de toute sorte, en tout près de 300 personnes.

Le chancelier, garde des sceaux de la reine et président de son conseil, Guy du Faur de Pibrac, qui n'est plus guère connu que comme poète pour ses *Quatrains moraux*, était en ce temps-là un personnage : ancien ambassadeur au Concile de Trente, président au Parlement de Paris et conseiller du roi. De maison toulousaine, allié ou apparenté à la noblesse du pays, homme de confiance d'Henri III, qu'il avait suivi en Pologne, et frère du chancelier du roi de Navarre, il était tout désigné pour servir d'agent de liaison entre les deux rois, et entre le mari et la femme.

Les protestants du Midi voyaient avec inquiétude arriver Catherine de Médicis et sa fille avec leurs Cours de dames et de filles d'honneur. Ils soupçonnaient la reine-mère d'un

autre dessein que l'exécution du traité de paix. Ne se faisait-elle pas accompagner ou suivre de tous les Bourbons catholiques, duc et duchesse de Montpensier, cardinal de Bourbon, princesse douairière de Condé, comme pour les donner en exemple au roi de Navarre, qui, seul de sa maison avec son cousin le prince de Condé, s'obstinait dans l'hérésie? Et en effet, il n'est pas impossible qu'elle ait rêvé, car c'était une grande imaginative, de ramener par persuasion au catholicisme son gendre qu'elle y avait converti de force lors de la Saint-Barthélemy. Les croyances d'Henri de Bourbon paraissaient bien flottantes. Après sa fuite, il avait tant différé d'abjurer à nouveau qu'il semblait n'être revenu au protestantisme que pour reprendre la direction du parti protestant. Ses mœurs, qui étaient débordées, scandalisaient les ministres. Il bâillait au prêche et même un jour s'amusa, dit-on, à lancer des noyaux de cerise au nez du prédicant. Il avait dans son armée et son conseil des catholiques : Lavardin, Miossens, Gramont, Duras, Roquelaure, qu'il avait beaucoup de peine à faire accorder avec les chefs réformés, Turenne, Quitry, La Noue, d'Aubigné. Entre ces serviteurs bigarrés, les délibérations tournaient souvent à la querelle et à la provocation, et une fois il fut obligé de se jeter entre eux, les larmes aux yeux, pour faire rentrer au fourreau les épées qui en étaient sorties. Mais, prévoyant comme il l'était et déjà préoccupé de ses chances d'héritier présomptif, tolérant d'ailleurs et humain de nature, il maintenait de son mieux dans ses États cette union des protestants et des catholiques que Montmorency-Damville avait inaugurée dans le Languedoc. Quand les États généraux de Blois lui avaient délégué pour le prier de se refaire catholique, il leur avait répondu qu' : « Il a accoutumé de prier Dieu en une si belle assemblée que si sa religion est la bonne, comme il croit, qu'Il (Dieu) veuille l'y confirmer et assurer; que si elle est mauvaise, lui fasse entendre la bonne et illuminer son esprit pour la suivre et y vivre et mourir et, après avoir chassé de son esprit toutes erreurs, lui donner force et moyen pour aider à la chasser de ce royaume et de tout le monde s'il est possible ». Les pasteurs indignés firent effacer ces lignes ; le roi les rétablit. Plus clairement encore, il écrivait en cette même année 1577 :

« Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons. »

Assurément il n'était pas impossible que ce chrétien *latitudinaire* se muât en catholique d'étiquette, et c'est tout ce que la Cour de France lui demandait, estimant que sa défection serait la ruine du parti protestant et le rétablissement de l'autorité royale. Mais pour qu'il changeât de parti par pur intérêt politique, en vue de son avenir, il aurait fallu qu'il crût en l'amitié constante d'Henri III, cet être tout féminin mené par ses nerfs et ses mignons, et qu'il livrât ses compagnons d'armes en proie à leurs ennemis : erreur de psychologie et trahison dont cet esprit si fin et ce roi gentilhomme était incapable.

Cependant les deux reines approchaient avec tout leur train. Parties d'Ollainville le 2 août (1578), elles arrivèrent le 28 à Cognac, où Catherine eut une première déception. Elle espérait que le prince de Condé, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, viendrait l'y saluer, mais ce Bourbon sectaire, le seul véritable huguenot de sa race, et qui affectait l'intransigeance pour se distinguer du chef de sa maison, ne parut pas. La Cour repartit et à petites journées gagna Bordeaux, où elle parvint le 18 septembre. Là, il y eut un nouvel arrêt et plus long.

Le roi de Navarre s'était rappelé ou on lui avait rappelé la déclaration des États de Béarn contre la validité de son mariage avec une catholique et il demandait qu'une nouvelle cérémonie eût lieu au temple selon les rites de l'Église réformée. Cette prétention d'épouser à nouveau sa femme était assez plaisante. Voulait-il, par cette affectation de zèle, gagner du temps ou rassurer ses coreligionnaires sur ses intentions? Les reines restèrent douze jours à Bordeaux.

Catherine estimait que le rapprochement des époux était le meilleur prélude aux négociations de la paix. Elle entendait que Marguerite fût reconnue de tous pour reine de Navarre, et, depuis leur entrée en Guyenne, dont son gendre était gouverneur en titre, elle lui faisait faire dans les villes capitales des entrées solennelles. Dans ces cérémonies d'apparat, Marguerite se préparait à un plus grand rôle, cherchant

par delà les Gascons à faire impression sur le roi son mari. Elle mettait ses soins à plaire, heureuse de s'éloigner de la Cour de France, où elle avait tant souffert, et d'être reine, même en Navarre, pour de bon.

Elle venait d'accomplir ses vingt-cinq ans. Un crayon de la Bibliothèque nationale, reproduit dans les *Femmes de Brantôme* de Bouchot et les *Portraits* de Niel, la représente en 1571, l'année d'avant son mariage. C'est la tête mignonne d'une adolescente qu'on croirait à peine sortie de l'enfance, n'était le plein achèvement du cou et des épaules. L'ovale du visage ne laisse pas du tout deviner les joues légèrement pendantes, un défaut de l'âge, et non de toujours, comme le veut un médisant. Le front est haut, le menton court, les lèvres charnues. La jeune fille s'était épanouie en une jeune femme attirante. Elle était si sûre de sa beauté éclairée par de grands yeux noirs, que contrairement à l'usage elle ne portait pas de masque le plus souvent. Ses cheveux aussi étaient noirs, et, le blond étant alors à la mode, elle mettait comme les brunes une perruque, mais elle ne se défendait pas à l'occasion de porter ses cheveux naturels, mais frisés, éventés, relevés et crêpés, tout pénétrés et traversés d'air et de lumière, et non aplatis en bandeaux sombres à la manière des Espagnoles.

Des perfections cachées de son corps, Brantôme, son grand amoureux platonique, ne veut rien dire par respect, lui d'ordinaire si indiscret, mais il glorifie sa gorge, qu'elle découvrait hardiment, comme un tel chef-d'œuvre de forme et de blancheur, que les plus privées parmi ses dames la « baisoient avec ravissement ».

Elle passait pour la femme de France la plus superbe en vêtements, la plus recherchée en parures, la plus inventive en ajustements, et qui n'avait pas son égale pour l'élégance et le goût : « Cette belle reyne, dit encore Brantôme, en quelque façon qu'elle s'habillast, fust à la françoise avec son chaperon, fust en simple escoffion, fust avec son grand voille, fust avec un bonnet, on ne pouvoit juger qui luy siedsoit (seyait) le mieux ny quelle façon la rendoit plus belle, plus admirable et plus aymable, tant en toutes ses façons se sçavoit-elle bien accommoder, tousjours y adjoutant quelque invention nouvelle non commune et nullement immitable ».

Bordeaux vit le jour de son entrée solennelle (21 septembre) paraître « en triomphe la plus belle et accomplie reyne du monde, montée sur une belle hacquenée blanche harnachée fort superbement, et elle vestue toute d'orangé et de clinquant, si sumptueusement que rien plus ; laquelle le monde ne se pouvoit assez saouler de la voir, l'arregarder, l'admirer et l'exalter jusqu'au ciel ».

Ce jour-là, Marguerite, descendue suivant la coutume aux Chartrons, y fut haranguée par l'archevêque, Antoine Prévost de Sansac, par le maréchal de Biron, qui parla deux fois comme lieutenant-général du roi et comme maire, et par le premier président au Parlement de Bordeaux, Largebaston. A tous trois elle répondit « si éloquemment, si sagement, si promptement », que, déclara le premier président à Brantôme, elle surpassa de beaucoup les reines Marguerite (d'Angoulême, sœur de François Ier) et Jeanne d'Albret, cependant « deux des bouches d'or les plus disertes de la France ».

La reine-mère, à qui Brantôme s'empressa d'aller rapporter cet éloge, répliqua qu' « encore qu'elle fust sa fille elle pouvoit dire sans mentir que c'estoit la plus accomplie princesse du monde et qui disoit ce qu'elle vouloit et des mieux ».

Catherine s'effaçait, pour mieux la faire valoir. Elle souhaitait que la renommée de ces succès de beauté, de parure et de parole arrivât jusqu'au roi de Navarre et lui apprît de quelle merveille il ne tenait qu'à lui de redevenir le seigneur et maître.

Le résultat qu'elle en attendait était si avantageux au roi et au royaume de France qu'elle aurait pu dire à Marguerite ce que dans les *Peines d'amour perdues*, qui risquent d'être de Shakespeare, un grand seigneur dit à la princesse de France envoyée par son père au roi de Navarre pour lui réclamer l'Aquitaine :

« A présent, Madame, évoquez vos meilleurs esprits. Considérez qui est le roi votre père qui vous envoie et à qui il vous envoie et quel est son ambassadeur. Vous-même estimez à son prix la gloire [que vous avez] aux yeux du monde entier de traiter avec l'héritier de toutes les perfections qu'un homme peut avoir, l'incomparable Navarre ; l'enjeu n'est autre que l'Aquitaine : une dot pour une reine. Soyez donc envers lui

aussi prodigue de séductions que la nature le fut en vous faisant toute séduction, quand elle en affama tout le reste du monde pour vous les départir toutes profusément. »

Marguerite n'avait pas besoin d'exhortation. Elle voulait reparaître plus belle et plus désirable à cet époux si distant qu'il ne semblait plus se souvenir d'elle. Elle se préparait à la prochaine rencontre comme à une lutte dont le prix était un cœur royal. La vieille amie et la plus intime de Catherine, sa compagne de voyage, Louise de Clermont, première duchesse d'Uzès, avait vu grandir tous ces Valois et continué de vivre avec eux en une telle familiarité que Charles IX, à dix ans, lui écrivait : « Ma vieille lanterne », et signait : « Votre jeune falot », qu'en style noble Marguerite l'appelait : « ma sibylle » et Henri III irrévérencieusement : « la plus belle pucelle de France ». Elle-même, en termes plaisants, dans une lettre au roi de France, son « mignon », comme disait la reine-mère, décrivait les apprêts de l'amoureuse. « Sire, ma fidellité seroit trop cachée si je ne vous faysois entendre promptement le soupçon en quoy je suys de quelque entreprise qu'a la Royne vostre sœur laquelle je ne puis descouvrir, mais vous qui avez cognoissance parfaite d'elle, je m'asseure que vous l'entendrez soudain qu'aurez veu ceste lettre. Il y a troys jours qu'elle se tient renfermée et n'a que troys femmes de chambre avec elle, l'une avec le glaive, l'autre avec la paste et la dernière avec le feu ; tousjour dans l'eau, blanche comme lys, sentant comme basme (baume), se frotte et refrotte, fait encensemens, de sorte que l'on diroit que c'est une sourcière avec charmes... » Marguerite n'avouait pas, de peur du ridicule, que si elle se baignait, se frictionnait et se faisait parfumer, friser, crêper et épiler, c'était afin de séduire son mari. « Ses plus famylières amies » lui demandant pour qui elle prenait tant de soins, elle répondait « que ce n'estoit pour plaire à autruy, mais à elle seule ». Toujours sur le même ton de raillerie, l'épistolière rassurait Henri III, qui pouvait craindre que sa sœur ne se passionnât tant pour les intérêts du roi de Navarre qu'elle en oubliât ceux du roi de France : « Vous estes son cœur, son tout et... tous ces dits charmes se font pour votre service. » Elle lui donnait des nouvelles de la reine sa mère, qu'elle espérait bien lui ramener « saine et victorieuse », et promettait de lui mander tout ce qui

serait survenu « *quand nous aurons vu le nouveau marié*[1] ». Le « nouveau marié », c'est évidemment le roi de Navarre, soit que Louise de Clermont s'amusât de son intention de réépouser sa femme, soit qu'elle estimât qu'après plus de deux ans de séparation et environ six ans d'infidélité, la reprise valait un commencement.

A la première entrevue à Casteras, puis à La Réole où il accompagna les deux reines, le roi de Navarre montra « grand ayze et contentement » (2 octobre 1578). Il avait amené pour leur faire honneur une nombreuse troupe de gentilshommes « bien équipés et bien parés », parmi lesquels le vicomte de Turenne, Henri de la Tour d'Auvergne, un tout jeune homme, apparenté aux Montmorency, l'un de ses meilleurs lieutenants et qui passait pour être son Mentor, ou comme dira plus tard Catherine son « maître d'école ». Autant qu'on en peut juger par la lettre assez embarrassée de Catherine à son fils, il semble que Marguerite ait ressenti quelque gêne à se retrouver en face de son mari. Elle n'accepta pas de se rendre à l'heure même dans la maison où ils devaient « loger et coucher ensemble », et qui pourtant n'était séparée de celle de sa mère que par la largeur de la rue. Peut-être appréhendait-elle que ce mari de vingt-quatre ans, si gaillard, en cet après-midi d'octobre qui fut très chaud, ne s'avisât d'inaugurer par une passade le retour à la vie commune. Peut-être était-ce, comme l'explique la reine-mère, de peur de lui « donner peine » et pour le laisser aller se rafraîchir? Ce serait en ce cas une première marque d'attention déférente.

Catherine, dont la passion était de négocier, au lieu de laisser le temps au nouveau ménage de se reconnaître, commença aussitôt à entretenir son gendre des bonnes intentions du roi son fils. Les jours suivants elle entreprit de le réconcilier avec le maréchal de Biron, lieutenant-général en Guyenne et en droit son subordonné, qu'il accusait de méconnaître ses prérogatives de gouverneur et d'appliquer rigoureusement les clauses de l'Édit de pacification contraires aux réformés.

1. C'est cette lettre que deux bons érudits ont publiée comme le témoignage péremptoire des amours incestueuses d'Henri III et de sa sœur; on voit le danger des partis pris. — Ce n'est pas ici le lieu de démontrer que tous ces préparatifs de conquête conjugale ont eu lieu à Bordeaux pendant le séjour qu'y firent les deux reines du 18 au 30 septembre.

Bien que Marguerite avec raison fût d'avis de ne pas trop presser son mari, elle s'associa aux instances de sa mère. Le roi de Navarre consentit à voir le maréchal, mais quand ils furent en présence, il ne put ou ne voulut pas se maîtriser et s'échappa en reproches. On les apaisa « tellement quellement », c'est-à-dire plutôt mal que bien. « La reine de Navarre, écrit Catherine à Henri III, s'est fort employée et a bien servi envers ledit sieur roi de Navarre, son mari, pour ledit sieur de Biron », mais, comme on l'apprend par ces mêmes lettres, ce n'était pas par amour conjugal que le chef du parti protestant s'accommoda en apparence avec le zélé défenseur en Guyenne des volontés d'Henri III.

Après cinq jours passés à La Réole (3-7 octobre), Catherine et Marguerite partirent pour Toulouse, où elles devaient rencontrer le gouverneur du Languedoc, Montmorency-Damville. Le roi de Navarre les quitta à Marmande (9 octobre) ; il les revit encore en passant le 11 et le 15 aux étapes. Sauf pendant le long séjour qu'elles firent à Toulouse, ville ultra-catholique (19 octobre-6 et 10 novembre), où sa présence eût soulevé une émeute, il n'était jamais bien loin.

En toutes ces rencontres, il se déclarait prêt à traiter, mais même s'il était sincère — et il n'y a aucune raison de croire qu'il ne le fût pas — il avait à compter avec « aucuns de la religion prétendue réformée, qui, écrivait Catherine, ont tant de malice au cœur », qu'ils empêchent l'effet de ses bonnes intentions. Aussi se dispensa-t-il d'aller au rendez-vous fixé par la reine-mère à l'Isle-en-Jourdain, sous prétexte « d'un furoncle ». Les défiances étaient si grandes que les catholiques ne voulaient pas d'une ville protestante ni les protestants d'une ville catholique pour y tenir la conférence de la paix. Turenne l'emporta et fit accepter par Pibrac la capitale du duché d'Albret, Nérac. Les deux reines se dirigèrent vers Auch, où elles pensaient demeurer jusqu'à l'arrivée des députés des Églises (21 novembre).

Le roi de Navarre, maintenant fort empressé, multiplia en cours de route les visites aux voyageuses. Il s'invitait à dîner, restait à coucher. Il les rejoignit à Auch et fit solennellement son entrée dans cette capitale de son comté d'Armagnac, dont les consuls lui avaient, deux ans auparavant, fermé les portes, et

qui ce jour-là lui présentèrent les clefs de la ville avec d'humbles excuses. Catherine était allée avec le maréchal de Biron et d'autres personnes de qualité « à une tente de palombes ». « Nous trouvasmes, raconte Turenne, la reyne Marguerite et les filles. Le roy de Navarre et ladite reyne se saluèrent et se tesmoignèrent plus de préparation à un accomodement qu'ils n'avoient faict les autres fois qu'ils s'estoient veus. Les violons vinrent. Nous commencâmes tous à danser » (23 novembre). La politique ne s'y opposant plus, le charme de l'épouse opérait.

Mais pendant le bal qui suivit le souper, un messager vint dire au roi de Navarre, à l'oreille, que les catholiques s'étaient emparés de La Réole. Ce n'était qu'un soulèvement des habitants de la ville contre le capitaine Favas, un huguenot, qui les gouvernait tyranniquement. Mais le roi crut à un coup de main organisé par Biron. Il s'esquiva discrètement avec Turenne et alla se saisir de la ville de Fleurance à titre de gage. Catherine fut très « marrie » de ce contretemps. Elle fit partir pour La Réole Biron, qui n'eut pas de peine à y rétablir l'ordre. « A la fin il fut résolu que la place « seroit remise aux protestants, mais que le sieur d'Ussac en auroit le gouvernement et [que] le sieur de Favas n'y rentreroit. »

Aussitôt cet incident réglé, le roi de Navarre alla trouver à Jegun la reine-mère, qui avait laissé sa fille à Auch, et parler avec elle de la conférence, et, s'étant retiré en son logis, soudain il lui fit dire « qu'il désiroit faire acte de bon mary et aller voir la reyne sa femme » (29 novembre). A l'instant il monta à cheval, lui cinquième et gagna Auch au galop.

Quelques jours après (4 décembre) il retournait à Auch, toujours aux mêmes fins conjugales.

Il précéda les reines à Nérac, la capitale de son duché d'Albret, où Marguerite fit le 15 décembre une entrée solennelle. Le grand poète français du Midi protestant, Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas, avait « dressé » en vers un compliment où trois nymphes, la latine, la française et la gasconne, se disputaient à qui la première rendrait hommage à la reine de Navarre, sœur du roi de France, et la perle des princesses lettrées. La nymphe gasconne eut,

comme il convenait, la préférence pour les raisons qu'elle disait en sa langue :

Iou soun nympho Gascoue ; ere es are Gascoue,
Soun marit es Gascoun ; e sous sulgets gascous.

(Je suis nymphe gasconne; elle (Marguerite) est maintenant Gasconne,
Son mari est Gascon et ses sujets Gascons).

Le roi de Navarre, duc d'Albret, assistait au triomphe de sa femme avec tous les gentilshommes qu'il avait pu réunir. Il traitait ses hôtes de son mieux, se faisant envoyer d'Eauze par le gouverneur tout le gibier qu'on pourrait prendre et d'ailleurs un tonneau de vin de Graves, onze pipes de vin blanc et clairet, des perdrix, des cailles, des grives, des pêches, des poires et autres fruits. Il a « faict, écrit Catherine, et faict faire tout ce qu'il se peult envers nous et ceulx de nostre suitte de bon acueil et bonne chère ».

Comme les fêtes de la Noël approchaient, Marguerite et Catherine quittèrent la ville huguenote et se retirèrent à une lieue de là au Port-Sainte-Marie, qui était au roi de France, pour y faire leurs dévotions. Elles y passèrent tout le mois de janvier, la conférence étant encore retardée par de nouvelles agressions entre catholiques et protestants et un redoublement de défiances. Cependant Marguerite ne laissait pas d'aller souvent à Nérac et Henri à Port-Sainte-Marie, en sorte qu'ils se voyaient presque tous les jours. Le roi de Navarre s'assurait par expérience que sa jeune femme, si intelligente, était le défenseur naturel de leurs intérêts communs et la médiatrice toute désignée de ses désaccords avec la reine-mère.

Mais la reprise de la vie en commun ne dépassait pas, à ce qu'il semble, la limite de l'entente cordiale, Marguerite avait peut-être rêvé mieux. A vingt-cinq ans le cœur bat et parle plus fort qu'à dix-huit ou vingt. De ce que la jeune femme avait espéré et de ses déceptions sentimentales, n'y a-t-il pas un indice dans une lettre à la duchesse d'Uzès, qui venait de quitter le Midi et s'en retournait à Paris? Cette vieille amie, qui s'était amusée tant de ses préparatifs de

séduction, lui avait-elle prédit, lors du passage des deux Cours à Port-Sainte-Marie (octobre 1578), qu'elle fixerait le cœur d'Henri de Bourbon? Elle, qui n'avait réussi qu'à s'assurer la sympathie de ce compagnon d'intempérance amoureuse, écrivait à sa « Sibylle » au retour de ce même lieu de Port-Sainte-Marie : « où, dit-elle, je n'ay passé sans me ressouvenir de vous et de vos prophéties que je ne tiens pour oracles, n'estant advenu que le contraire de ce que vous prédisiez et la mesme chose que je vous ay tousjours dicte. Ne croyez pas, madame de Pecquigny, car ce sont resveries de son aage ». Elle ajoute, il est vrai, de suite : « Je suis pour cette heure à Nérac fort contente et heureuse : je le dis sans dissimulation. » Mais alors pourquoi laisse-t-elle la bonne madame de Pecquigny, dans un post-scriptum, confirmer et, à ce qu'il semble, contredire ces assurances. « Madame, tout ce que je vous puys dire de la royne est qu'elle ne fust jamais si belle ni plus joyeuse ; et en les plaisirs désire incessamment sa Sibille, qui luy a predict beaucoup de choses qui sont, à mon advis, jà advenues. Elle dict que non et moy je dis que si » (mars 1579).

Le roi de Navarre, de nature infidèle, répugnait aux recommencements. Sa femme pouvait au moins se dire pour se consoler, si elle en sentait le besoin, qu'elle n'était pas seule à s'apercevoir de son goût de changement. La belle Charlotte de Sauve, dame d'honneur de Catherine, cette « Circé », dont trois ans auparavant au Louvre, il était épris à en perdre la raison, avait de nouveau essayé, mais sans succès, le pouvoir de ses charmes. Dans l'entourage de la reine-mère, il n'avait d'yeux que pour Dayelle (Victoire d'Ayala), une Espagnole, que tous les historiens, sur la foi de d'Aubigné, confondent avec la Cypriote Davila [1].

Son exemple était contagieux. A La Réole, à Auch, en toutes les rencontres avec les deux reines, les gentilshommes de sa suite, ces rudes capitaines, dont la plupart étaient jeunes, avaient regardé avec plaisir les filles et les dames que Catherine et Marguerite voulaient « parées comme déesses ». A

1. Pour être court, je n'en donnerai qu'une raison. Davila (Marguerite), entrée comme fille au service de la reine-mère en 1573, en sortit en 1577; donc elle n'était pas du voyage.

chaque étape, on causait et on dansait. A Nérac où le séjour fut plus long, les préférences se fixèrent et l'attrait des yeux, comme aurait dit Pibrac, coula jusqu'au cœur. Le vicomte de Turenne lui-même, un froid politique, s'était, lui aussi, amouraché d'une des filles de la reine-mère, La Verne[1]. On dansait partout et tous les jours, avant le dîner, pendant la soirée ; cette jeunesse, comme on le voit en d'autres époques de longues guerres, avait la folie aux pieds. Catherine, qui avait hâte de conclure et de retourner à Paris auprès du roi son fils bien-aimé, montrait quelque humeur de ces liaisons, contrairement à ce qu'on répète de sa diplomatie galante. Elle inclinait à croire que ces huguenots amoureux prolongeaient à dessein les négociations pour retarder son départ et retenir ses filles.

Les députés des Églises, dont la présence était indispensable pour délibérer et conclure, étaient enfin arrivés. La conférence s'ouvrit le 2 février 1579 et la reine de Navarre y tint le rôle de modératrice. Un jour que sa mère, outrée des exigences et des défiances de ces représentants du parti, leur avait parlé «royalement et bien haut jusqu'à leur dire que (elle) les feroit tous pendre comme rebelles », elle « se mist en devoir d'appaiser le tout et mesme plura (pleura), suppliant Sa Majesté de leur donner la paix ». Après de vives discussions et beaucoup de marchandages, les protestants acceptèrent les quatorze places de sûreté qu'on leur offrait, en outre des huit qu'ils possédaient déjà, mais ils promirent de les restituer toutes dans les six mois. L'accord fut signé à Nérac le 28 février 1579.

La reine de Navarre avait contribué à faire accepter ce compromis. Ce n'est pas seulement par exagération de poète que Du Bartas, un réformé, en lui dédiant la réédition de ses œuvres en 1582, la louait, outre l'infinité de grâces et de l'âme et du corps, de « l'incroiable connoissance » qu'elle a des affaires d'État, qui rend digne sa main de plusieurs sceptres, sa tête de plusieurs couronnes et son esprit du gouvernement de plusieurs empires. Elle avait tellement pris à cœur les

1. Et non, comme le prétendent encore les historiens, de madame de La Vergne, gouvernante des filles de Marguerite, une dame d'âge mûr, comme il convient pour ce genre de fonctions.

intérêts de son mari qu'elle voulait laisser sa mère poursuivre seule un voyage projeté en Languedoc et qu'elle revint, après un court séjour à Agen (12-16 mars), passer la fin du mois à Nérac. Mais Catherine insista et finit par la décider à l'accompagner. Le roi de Navarre suivit les reines, ne les quittant qu'aux approches des villes trop catholiques ou quand elles s'arrêtaient, comme à Castelnaudary (16-19 avril) pour faire leurs Pâques. Il tenait à montrer aux Églises, toujours soupçonneuses, que, malgré sa courtoisie, il gardait mêmes convictions entières. Et Marguerite renonça par déférence conjugale à reparaître dans la fanatique Toulouse.

Entre Marguerite et Henri, c'est à défaut d'amour un accord étroit. Catherine aurait voulu ramener sa fille et son gendre à la Cour, estimant que les huguenots se montreraient plus faciles à exécuter les articles de Nérac, quand leur chef serait loin. Le roi de Navarre ne repoussait pas l'idée d'un voyage à Paris, mais, comme on devine, pour d'autres raisons. Le duc d'Anjou avait envahi les Pays-Bas, où la diplomatie de sa sœur lui avait préparé les voies, et, après quelques succès qu'il ne put poursuivre, faute de moyens, il venait de rentrer en France, furieux contre le roi son frère, qui l'avait désavoué, et impatient de tenter encore l'entreprise avec de plus grandes forces. Le monde protestant commençait à s'émouvoir et à craindre que le duc de Parme, le meilleur général de Philippe II, débarrassé de cet adversaire et réconcilié avec les provinces du sud catholiques, n'écrasât de tout son poids les calvinistes du nord, qui luttaient avec peine sous le commandement de Guillaume d'Orange. La reine d'Angleterre, Élisabeth, avait montré jusque-là plus d'appréhension du triomphe des Français que de celui du catholicisme, mais maintenant elle ne défendait plus au duc d'Anjou d'intervenir aux Pays-Bas et même elle l'y excitait, lui faisant espérer en récompense le don de sa main. Il est possible qu'à Nérac le roi de Navarre ait, dans l'intérêt général de la cause, poussé ses coreligionnaires à signer la paix, afin de laisser les troupes du parti disponibles pour une autre guerre. C'est pour être plus près du duc d'Anjou et de la frontière qu'en avril il annonçait et faisait annoncer par Pibrac à Catherine ravie d'aise son intention de l'accompagner quand elle retournerait en France.

Marguerite aussi souhaitait de revoir la Cour et le duc d'Anjou, mais c'était en compagnie de son mari. A la proposition que Catherine lui fit de l'emmener par le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, où elle avait affaire, tandis que le roi de Navarre irait seul en droiture à Paris, elle répondit par celle de prendre tous les trois ensemble la route de Limoges. Elle ne voulait pas se séparer de lui. Toutefois il lui en coûtait de quitter sa mère, et le jour des adieux, elle s'enferma dans sa chambre et pleura beaucoup.

Et lui, comme pour se faire pardonner de garder sa femme et de renvoyer son voyage à la fin de l'année, il se montrait le plus conciliant des chefs de partis et le plus aimable des gendres. Le jour où il prend congé d'elle à Mazères (28 avril), aux portes de Castelnaudary, il m'a, écrit Catherine, « fort humblement remercyée », en présence de sa femme, du maréchal de Biron et du secrétaire d'État, Pinart, « et promis de se comporter doresnavant si bien » que le roi et moi aurions « occasion de contentement ; et oultre cela, de fort bonne façon promit aussy très franchement toute bonne amityé audict mareschal de Biron ». Quand il sut la date exacte de son départ, il fit, la nuit, à cheval « six grandes lieues de Gascogne qui en valent bien dix ou douze de France », pour lui dire un dernier adieu (8 mai 1579). Ce jour-là il se laissa couper par elle la touffe de cheveux qui couvrait son oreille gauche. Les huguenots du Midi en portaient une sur chaque oreille, probablement en souvenir des attentats catholiques, et comme pour signifier qu'ils ne voulaient rien entendre tant qu'ils n'en auraient pas obtenu justice ou tiré vengeance. Pendant le séjour de Catherine en Gascogne, le roi de Navarre lui avait permis de mettre les ciseaux à celle de droite, mais, comme s'il n'avait pardonné qu'à demi, il avait toujours refusé de sacrifier celle de gauche. Après la chute de cette mèche, qui s'appelait alors un « toupet », et qu'on peut dire rebelle, il se tourna vers les siens et dit : « Il les faut tous coupper et oster. »

La reine-mère partie, le couple royal se rendit à Pau, la capitale du Béarn, où Marguerite fit une entrée solennelle (26 mai).

Le Béarn était l'héritage maternel d'Henri de Bourbon et

le seul de ses États, avec la Navarre, sur lequel le roi de France ne pouvait prétendre de suzeraineté. Aussi Jeanne d'Albret avait-elle travaillé en toute liberté à y établir la Réforme. En Albret, en Armagnac et dans ses autres domaines qui relevaient de la couronne de France, elle était tenue à des ménagements de droit ; en Béarn, à la simple considération de ses intérêts politiques et diplomatiques. Pau, capitale du Béarn, et Nérac, capitale de l'Albret, étaient les deux villes symboliques de sa situation de vassale et de souveraine. A Nérac, pendant les guerres civiles, les églises avaient été saccagées, mais les catholiques continuaient à rester libres d'aller à la messe ; à Pau, tout exercice du culte leur était interdit. Jeanne avait promulgué contre les délinquants des peines très sévères sans aller pourtant, à ce qu'il semble, jusqu'à la condamnation à mort que les États du Béarn, animés de l'esprit d'intolérance du temps, réclamaient. Mais Henri, pendant sa demi-réclusion du Louvre, avait promis à Charles IX et à Henri III oralement, et, par déclaration scellée et signée de sa main, à l'archevêque de Vienne, député des États généraux de Blois, « de contenter les catholiques du Béarn, lorsqu'il iroit audict pays ». Or, depuis, ses conseillers et lui faisaient « semblant » de douter des paroles et de la signature ou ne s'en voulaient « souvenir ». La réception faite à la reine de Navarre ne changeait rien aux lois existantes. Tout au plus, lui accordait-on de faire dire la messe pour elle et ses serviteurs dans une chapelle du château.

La plupart des historiens racontent à plaisir les galanteries de Marguerite et ne disent rien ou presque rien de ses sentiments religieux. C'est ne la comprendre qu'à moitié. Dès son plus jeune âge elle s'affirma constante en son orthodoxie. Encore enfant, lors du colloque de Poissy, quand la Cour et même la famille royale étaient infectées d'hérésie, elle déclarait à son frère, le futur Henri III, qui lui arrachait son chapelet et ses Heures, qu'elle aimerait mieux mourir que d'abandonner l'Église romaine. Elle ne s'était résignée à épouser Henri de Bourbon que par obéissance de fille et de sujette et même à l'instant du mariage, comme elle tardait à dire le oui irrévocable, Charles IX avait dû lui pousser la tête en signe de consentement. Elle était catholique avec pas-

sion. Elle aimait le Créateur à sa façon, qui était la forme traditionnelle, autant que les plus belles de ses créatures, et même un peu plus. Toute sa vie tient dans ces deux amours. Et assurément l'hérésie de son mari était pour un peu, sinon pour beaucoup, dans la médiocre inclination qu'elle eut toujours pour lui. Jeune ou vieille, elle a lu des ouvrages qu'on est surpris de trouver aux mains même d'une reine dévote. Dans l'inventaire de sa bibliothèque, qui, il est vrai, ne fut dressé qu'en 1608, mais qui reste pourtant un témoignage caractéristique de ses goûts intellectuels et littéraires, figurent en nombre les œuvres de la plupart des Pères de l'Église, saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas, saint Jean Chrysostome, saint Bernard et d'autres docteurs et défenseurs de la foi. On a vendu tout récemment relié à ses armes l'*Enchiridion* d'Eckius (*Enchiridion locorum communorum adversus Lutherum, Parisiis,* 1565), un manuel de controverse que le fameux adversaire de Luther avait publié, comme il le dit dans sa préface, « à l'intention de ceux qui n'ont pas loisir à cause de leurs occupations de lire de gros volumes, afin qu'ils eussent en main de quoi réfuter les hérétiques ». Il serait intéressant de savoir en quelle année elle se l'est procuré.

A son départ de Paris pour la Gascogne, elle avait emmené en qualité de « précepteur », pour parfaire son éducation, un savant homme, Choisnin, un homonyme et peut-être un parent de Jean Choisnin, ce secrétaire de Monluc qui a laissé un récit de l'élection de Pologne. C'était l'habitude des grands personnages qui aimaient les lettres et qui voyageaient pour leurs affaires ou leur plaisir d'attacher à leur personne un lecteur et commentateur de marque. Ce que dit de Thou, en ses Mémoires, du rôle de François Choesne, un juriste, et de l'abbé d'Ossat, depuis cardinal, auprès de Paul de Foix, allant en ambassade, des livres qu'ils lui lisaient, des résumés qu'ils en faisaient et des questions qu'ils débattaient ensemble, peut donner une idée assez exacte, à la différence des ouvrages près, des services que Marguerite recevait de Choisnin. Il est vraisemblable que les problèmes de controverse religieuse ont dû être soulevés souvent par cette souveraine catholique, grande lectrice des Pères et des livres d'apologétique, en route pour le Midi protestant, et qui cherchait peut-être à se munir

d'arguments et de textes contre la dialectique et la documentation des ministres instruits à l'école de Genève.

Peut-être aussi, en réfléchissant aux nombreuses variations religieuses de son mari, s'est-elle flattée, en la vanité de sa science toute fraîche, de ramener à l'Église romaine ce protestant si tiède, qui venait à peine d'en sortir.

Il est notable qu'en ce moment des réformés, qui approchaient de très près le roi de Navarre, se préoccupaient de l'affermir en sa foi. L'un de ses gentilshommes, Du Plessis-Mornay, bon diplomate et qui s'annonçait théologien, se trouvant de loisir à Londres après la conclusion de la paix de Bergerac, entreprit d'écrire un *Traité de l'Église auquel sont disputées les principales questions qui ont esté meues sur ce point en nostre temps ;* et dont la dédicace à Henry roy de Navarre, prince et seigneur souverain du Béarn et premier prince du sang de France, explique le dessein. « S'il vous plaist le vous faire lire, vous y verrez à peu près, quel doist estre le droit estat de l'Église de Dieu, quel il est à present sous la tyrannie du pape en l'Église romaine et conséquemment quel honneur Dieu vous fait en nostre temps, vous eslisant entre tant de grands princes pour la délivrer de telles servitudes. » L'ouvrage parut en 1579, aux alentours de l'accord de Nérac, avec un avis au lecteur, dont les termes sont aussi à considérer. « Que si aucuns y en a qui l'improvent du tout, je les prie d'y vouloir respondre de poinct en poinct, et de raison en raison, avec un esprit de sincérité et de douceur... *cerchans pour prix de victoire le salut du peuple et non la gloire du monde.* » A quelle sorte de contradicteur pouvait-il bien penser?

Les rapports de la reine de Navarre avec Montaigne à cette époque sont bien curieux. Elle avait pu le voir dans les voyages qu'il avait faits à la Cour de France et elle le vit certainement à son arrivée en Gascogne. Elle avait lu sa traduction, parue en 1569, de l'ouvrage de Raimond Sebond, *Theologia naturalis sive Liber creaturarum*, où ce médecin du xve siècle, qui professait à l'Université de Toulouse, avait, à la suite de saint Thomas d'Aquin, établi « par raisons humaines et naturelles » « contre les athéistes tous les articles de la religion chrestienne ». Elle était sans doute de « ces dames », au secours de qui il était venu « pour descharger

leur livre » — ce livre qu'il avait fait sien en le mettant en français — de deux « répréhensions » ou « objections », l'une que la foi n'avait que faire de l'aide de la raison, l'autre que les « arguments » de l'auteur « sont faibles et ineptes à vérifier ce qu'il veut ». Mais ce n'est pas uniquement pour leur complaire qu'il a écrit ou qu'il achève [1] le célèbre chapitre XII des *Essais*, l'apologie de Raimond Sebond, où il prend à partie et secoue si rudement cette raison humaine, qui se vante en sa superbe d'atteindre par ses seuls moyens à la vérité. Il en veut à « ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines », comme responsables de toutes les misères présentes. Vingt ans de combats, de supplices, de massacres démontraient clairement le danger de toucher à l'ordre de choses établi et de livrer les problèmes de l'École aux débats de la place publique et à l'appétit des masses. L'hostilité systématique de Montaigne au mieux de peur du pire, — sauf les adoucissements que suggérait l'esprit de douceur et de charité, — s'inspirait de cette expérience cruelle. S'il se plaisait à opposer philosophie à philosophie, coutume à coutume, loi à loi, morale à morale, nature à civilisation et à triompher de ces vérités universelles qu'une montagne ou une rivière arrête et confine, il avait un plus haut dessein que l'amusette des contradictions. Conservateur social, et pour cause, il accumulait les déraisons de la raison humaine pour guérir du goût du changement tous les rêveurs de progrès. Était-il sage de bâtir sur cette base ruineuse et, dans l'espérance vaine d'une amélioration, d'ébranler les fondements de l'Église et de l'État au risque de s'ensevelir sous leurs ruines [2]?

Cette critique radicale de la raison aboutirait en rigoureuse logique au scepticisme pyrrhonien, s'il y avait plus de certitude à douter qu'à croire. Montaigne ne trouve ou ne

1. En mars 1580, Montaigne met la dernière main à la première édition des *Essais*, qui parut l'année même.

2. Le chapitre IX du livre III des *Essais*, éd. de 1588, contient ce qu'on pourrait appeler la Politique de Montaigne. Le titre : *De la Vanité* n'est pas si trompeur qu'il le paraît, car rien n'est aussi vain à son goût que « ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société ». Le meilleur gouvernement, c'est celui qu'on a. « Rien ne presse un estat que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. »

semble trouver d'assurance qu'aux vérités de la Révélation, c'est-à-dire à celles que Dieu même certifie. Sans doute, c'est aller un peu loin, comme l'ont fait les éditeurs des *Démonstrations évangéliques*, que de placer ce penseur ondoyant, fuyant et divers, plein de tours, de retours et de détours, à côté de Raimond Sebond, entre saint Augustin, le théoricien de la grâce, et Descartes, le père du rationalisme. Il serait lui-même bien surpris d'être compté parmi les Docteurs de l'Église. Si on l'avait un peu poussé, il aurait peut-être avoué que la meilleure des religions, c'est pour chaque peuple celle qu'il a. Et toutefois dans cette même *Apologie* de Raimond Sebond, en telle de ses pages qu'il faut reconnaître sincère, sous peine de ne lui accorder aucune sincérité, il parle avec une émotion véritable de l'humilité qu'inspire le scepticisme : « Cette-cy présente l'homme nud et vuide ; recognoissant sa faiblesse naturelle ; propre à recevoir d'en haut quelque force estrangière ; desgarny d'humaine science et d'autant plus apte à loger en soy la divine ; anéantissant son jugement pour faire plus de place à la foy, ny mescreant ny establissant aulcun dogme contre les observances communes ; humble, obéissant, disciplinable, studieux, ennemy juré d'hérésie et s'exemptant par conséquent des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulces sectes : c'est une charte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous renvoyons et commettons à Dieu et renoncerons à nous, mieulx nous en valons. »

Même avant l'apparition des *Essais* (mars 1580), Marguerite a certainement entendu Montaigne exposer quelques-unes de ses raisons contre la raison et témoigné le désir de les lire largement développées, comme il fit. « Vous pour qui j'ay pris la peine, dit la dédicace de l'*Apologie*, d'estendre un si long corps contre ma coustume... » Il est vrai qu'il ne la nomme pas, mais de qui pouvait-il être question, dans les termes que voici : « Vous qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist... » Cette louange ne convenait qu'à la femme du roi de Navarre, sœur du roi de France, et si belle

qu'elle pouvait d'un regard se faire obéir. Enfin quand Montaigne parle de cette puissante princesse anonyme comme « instruicte » « tous les jours » dans l'art « d'argumenter » et qui continuerait à trouver, dans le livre de Sebond de quoi exercer « son esprit » et « son estude », ne pense-t-on pas naturellement à la royale élève de Choisnin?

S'il prônait tant la suffisance de Raimond Sebond, ce n'était pas sans intention. Il craignait que Marguerite, par esprit de prosélytisme ou désir de gloriole, ne fût tentée de tirer, à tout propos et hors de propos, contre ses contradicteurs, cette arme de critique transcendante qu'il avait forgée à d'autres fins. « ... Ce dernier tour d'escrime, il ne le faut employer que comme un extresme remède. » Il valait mieux se servir dans ces luttes de dialectique des passes enseignées par l'honnête Sebond. Opposer à ses adversaires l'impuissance de la raison, c'est se déclarer soi-même impuissant à les en convaincre. La riposte nouvelle « est un coup désespéré, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à vostre adversaire les siennes et un tour secret dont il se faut servir rarement et reserveement. C'est grande témérité de se perdre vous mesme pour perdre un autre... » Et il concluait gravement : « Nous secouons icy les limites et dernières clostures des sciences ausquelles l'extrémité est vitieuse comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune ; il ne faict mie bon estre si subtil et si fin. » Il lui accordait toutefois que « si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingénieux en vostre présence aux dépens de son salut et du vostre, pour vous deffaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos Cours, ce préservatif, à l'extresme nécessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera ny vous ny vostre assistance ».

Mais que voulait-il dire par ces nouveaux docteurs? L'histoire des idées en ce seizième siècle qui en a remué tant est assez mal connue. Les controverses entre catholiques et réformés sur les points de dogme qui les séparaient ont tellement accaparé l'attention qu'on en a oublié le travail de sape des ennemis plus ou moins conscients des deux Églises et de tout le christianisme. Le Consistoire de La Rochelle tenu en avril 1571, sous la présidence de Théodore de Bèze,

avait excommunié les hérétiques de la Transylvanie et de la Pologne, qui, ne distinguant pas en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine, renouvelaient les erreurs d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, etc., et celles qu'on ne s'attendait pas à trouver ici, de Mahomet, « le plus redoutable des anti-trinitaires ». Fauste Socin, dont les prédications eurent un tel succès en Pologne et ailleurs que son nouvel arianisme prit forme d'Église, avait longtemps demeuré à Lyon. Giordano Bruno, le fameux moine napolitain, qui interprétait les dogmes et les sacrements en un sens symbolique, fugitif d'Italie, expulsé de Genève, penseur errant à la recherche d'une terre de libre examen, qu'il ne trouva point, enseignait en cette année 1579 la philosophie, mais pour quelques mois ou quelques semaines, à l'Université de Toulouse.

Est-ce à lui ou aux hérésiarques condamnés par le Consistoire que pensait Du Plessis-Mornay en son *Traité de la Vérité de la religion chrestienne*, qu'il publia en 1581, avec ce sous-titre explicatif : *Contre les athées, épicuriens, payens, juifs et mahumédistes et autres infidèles*. La préface, comme celle du *Traité de l'Église*, était adressée au roi de Navarre. « En ces misérables temps, Sire, que l'impiété qui ne souloit parler qu'à l'aureille et entre les dents a osé se mettre en chaire et se desgorger en blasphèmes contre Dieu et son Église.... » Mais il ne semble pas que Socin et Bruno aient fait école en France.

Au vrai le mal du moment, c'était moins l'incrédulité que l'indifférence. Beaucoup se dégoûtaient des fermes croyances qui avaient mis le royaume à feu et à sang et quelques-uns s'en prenaient presque au christianisme de la fureur des guerres civiles. Il y avait un fléchissement de la foi dont les âmes religieuses s'inquiétaient ou s'indignaient. Dans ses *Deux Dialogues du nouveau langage français italianizé et autrement desguizé*, qui venaient de paraître en 1578, Henri Estienne, huguenot passionné, accusait tout le monde dans le présent et le passé : Bonaventure Des Périers, « ce contempteur et moqueur de Dieu », l'auteur de ce livre détestable, le *Cymbalum Mundi ;* Rabelais, un « Lucian réincarné », qui a brocardé toute sorte de religion, et surtout Machiavel, qui lui est doublement odieux comme Italien.

Il est vrai que le penseur florentin a placé à part et si haut

la politique dans le gouvernement des États que la religion n'apparaît plus guère que comme son humble servante. Or, les principes qu'il avait posés — à l'usage des princes exclusivement — étaient en train de devenir la règle de vie de beaucoup de gentilshommes et surtout de courtisans. Ceux-là « se moquent de toute religion et de ceux qui se formalizent pour aucune ». Mais le machiavélisme n'est pas, comme le croit Estienne, la cause des guerres civiles ; ce sont les guerres civiles qui sont la cause de l'extension du machiavélisme.

Les poètes, de grands coupables eux aussi, au dire d'Estienne, usent des mots ciel, fortune, astres, dieux et nature à la place de celui de Dieu et de Providence, comme s'ils n'étaient point chrétiens. Montaigne raconte dans son journal de voyage qu'il fut à Rome repris — oh ! si doucement — d'avoir écrit quelquefois Fortune pour Dieu. Même le joyeux Noël du Fail termine ses *Contes et Discours d'Eutrapel*, qui abondent en gauloiseries, par une Épistre de Polygame, — un nom certes bien choisi pour un prêcheur — contre les athées et ceux qui vivent sans Dieu. C'était pour aider un gentilhomme « à soutenir la fureur des questions et alarmes que vous présentent certains vos voisins, s'embrouillans et confondans parmy la nature, luy attribuans le cours, l'estat et la conduite de toute chose, ne faisans cas de religion, sinon en tant qu'elle retient le simple peuple en obéissance ».

Est-ce parmi les indifférents et les incrédules ou parmi les croyants de la Réforme qu'il faut classer les « nouveaux docteurs », dont Montaigne constate le crédit et appréhende la malice? Quelle que fût sa prévention contre les auteurs conscients ou non des malheurs publics, il n'est pas croyable qu'il ait parlé avec mépris des protestants, dont il connaissait les principaux chefs, et qu'il les ait mis côte à côte, dans deux paragraphes qui se suivent, et comme affecté de les confondre avec les tireurs d'horoscope, chiromanciens, nécromants, et autres bateleurs, si bien accueillis dans les Cours. Lui qui fut toujours soigneux de son repos, et qui pouvait craindre que son apologie de Raimond Sebond ne fût mal interprétée, voulait probablement, par précaution, répudier toute intelligence avec la tourbe des esprits déréglés et tirer, si l'on peut dire, son épingle du jeu.

Marguerite, au contraire, visait des hérétiques moins distants que les Sociniens de Pologne et qui lui paraissaient bien plus dangereux que les païens, les infidèles et les athées, et c'est sur eux qu'elle voulait essayer l'effet de sa dialectique. Elle allait, souveraine catholique, régner dans une Cour protestante, parmi des populations protestantes, en contact avec des pasteurs qui considéraient le papisme comme une détestable idolâtrie. Elle s'attendait à des disputes et s'y préparait. Au besoin, elle opposerait à tous ces grands argumentateurs de Genève la vanité de l'argumentation. Elle rappellerait au roi de Navarre les engagements qu'il avait pris et souscrits, et elle lui remontrerait qu'il ne devait pas pour une opinion hasardeuse refuser à ses sujets catholiques les libertés qu'il réclamait pour ses coreligionnaires de France et s'aliéner la bienveillance d'Henri III.

L'occasion s'offrait à elle de faire brêche à la législation intolérante du Béarn et d'éprouver la complaisance de son mari. A Pau, pendant son séjour et sous ses yeux, tout exercice du culte continuait à être interdit aux catholiques. Pour les empêcher d'entrer dans le château, on levait le pont-levis, « à l'heure que l'on vouloit dire la messe » pour elle et sa suite dans la chapelle. Comme « ils estoient infiniment désireux de pouvoir assister au saint sacrifice, de quoy ils estoient depuis plusieurs années privez », le jour de la Pentecôte (7 juin 1579), d'accord assurément avec la reine, « ils trouvèrent moyen » de s'introduire dans le château et se glissèrent dans la chapelle. Mais ils furent aperçus par un huguenot et dénoncés à Jacques Lallier, sieur du Pin, secrétaire du roi de Navarre et spécialement chargé des affaires de la religion, qui les fit appréhender devant Marguerite et traîner brutalement en prison.

Marguerite, outrée de cette violence et de l'affront qu'on lui faisait, alla se plaindre au roi et réclamer la mise en liberté des prisonniers. Du Pin « se mit en tiers sans y estre appellé » et, avant que son maître eût le temps de répondre, il justifia l'arrestation et signifia à la reine qu'elle devait se tenir contente de la tolérance dont elle jouissait. Elle, qui était naturellement hautaine, indignée de l'audace « d'un homme de telle qualité », supplia son mari, si elle était si heureuse

que d'avoir quelque part en ses bonnes grâces, « de lui faire raison de ce petit homme ». Henri, la voyant si « merveilleusement passionnée d'une juste colère », fit sortir du Pin et lui promit d'arranger cette affaire à sa satisfaction avec les conseillers du Parlement de Pau.

Mais à la réflexion, les conséquences de cet incident lui apparurent graves. Toucher à la législation religieuse du pays, c'était provoquer dans les États du Béarn, qui allaient se réunir, une opposition fâcheuse et parmi tous les réformés un grand mécontentement. Garder les catholiques en prison ou les traduire en justice, c'était fournir à la Cour de France l'occasion de lui reprocher son manque de parole.

En effet, la reine-mère, aussitôt prévenue, écrivit de Marseille le 15 juin au roi son fils de « faire une bonne depesche par courrier exprès » au roi de Navarre « et qu'il l'aist avant le XXV de ce mois qu'il tient ses Estats de Béarn pour l'admonester comme de vous-mesmes à permettre à ses subjects catholiques dudict païs de Bearn l'exercice de leur relligion comme vous permectez en vostre royaulme à vos subjects estans de la Relligion prétendue réformée la liberté de leur conscience et exercice de leur dicte relligion ». Seulement, pour ne pas brouiller le ménage de Navarre, elle lui recommandait bien d'écrire de telle façon qu'il ne mît pas sa sœur en cause. Henri III rappela donc, comme de lui-même, à son beau-frère « la promesse qu'il luy avoit faicte quelquefois ».

Cette invitation, si discrète qu'elle fût, était une atteinte à la pleine indépendance du Béarn, et le roi de Navarre pouvait, à la rigueur, en rendre la reine responsable. Poussé par Du Pin, qui n'avait fait qu'une fausse sortie, aigri par la « malicieuse » Rebours, une des filles de Marguerite, qui avait remplacé, dans son cœur jamais inoccupé, Dayelle partie avec la reine-mère, il exprima « son ennuy et fascherie non petite » en termes très vifs et chargea par surcroît le chancelier Pibrac, d'aller de sa part les redire à la reine.

Pour avoir le temps d'aviser, il ajourna la réunion des États du Béarn, quitta Pau et partit avec la Cour pour Montauban, où devait se tenir à la fin du mois une assemblée des grands de la religion. A Eauze, en cours de route, il s'alita, souffrant « d'une grande fièvre continue avec une extresme douleur de teste

qui luy dura dix-sept jours (16 juin-2 juillet) : durant lesquels il n'avoit repos ny jour ny nuict et le falloit perpétuellement changer de lit à autre ». Marguerite resta tout le temps près de lui, sans se déshabiller. Les soins qu'elle lui donna lui furent si agréables qu'il s'en louait à tout le monde. L'incident de la Pentecôte fut oublié.

Le vicomte de Turenne s'était « particulièrement » employé, c'est elle-même qui le dit, à la rapprocher de son mari. Le chef huguenot, qui était son cousin à la mode de Bretagne, fut-il touché de son dévouement ou céda-t-il à un sentiment plus tendre? Il avait vingt-trois ans. La Verne, sa maîtresse, avait suivi Catherine, dont elle était une des filles d'honneur. La reine de Navarre avait vingt-six ans. Belle et sensible, venue en Gascogne avec l'espérance de conquérir son mari, elle avait été dédaignée pour Dayelle, pour Rebours, et elle le voyait plus que jamais occupé, Rebours étant restée malade à Pau, d'une autre de ses filles, Fosseuse, presque une enfant, à qui au mois de mars déjà, il faisait de petits cadeaux utiles, sirop de capillaire, sirop somnifère, sur ordonnance du médecin, y ajoutant de lui-même des conserves de rose et du sucre candi. Ces deux isolés se sont peut-être, en causant au chevet du malade, sentis moins seuls. En tout cas, il est remarquable que Marguerite ne dise rien en ses Mémoires de son long séjour à Montauban, pendant presque tout le mois de juillet, et qu'elle n'ait pas été curieuse des délibérations, où les chefs du parti arrêtèrent de recommencer la guerre si on voulait les contraindre à exécuter les clauses de l'accord de Nérac qui leur étaient défavorables. C'est que probablement elle avait l'esprit et les yeux occupés ailleurs.

JEAN-H. MARIÉJOL

(La fin prochainement.)

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. RAYMOND POINCARÉ

« L'homme, dit un philosophe, est une intelligence servie par des organes. » Cette définition s'applique merveilleusement à M. Raymond Poincaré. L'intelligence est sa faculté maîtresse. Tous les autres dons sont chez lui un appoint du premier. Nul ne comprend et n'expose mieux tous les côtés d'une question. Qu'il s'agisse d'une plaidoirie, d'une harangue académique, d'un rapport parlementaire, d'un discours politique, d'une déclaration ministérielle, d'un message présidentiel, rien n'est oublié de ce qui doit être dit, rien n'est négligé de ce qui peut être utile à la cause, tous les arguments sont en lumière, développés en raison exacte de leur importance, et chacun à la place qui convient. Le sujet est « traité », et traité précisément comme la circonstance le demande, sans aucune erreur de ton ou de goût, et aussi sans aucun ornement intempestif. M. Poincaré ne recherche ni le brillant ni l'éclat, surtout l'« éclat emprunté ». Ses formules sont frappées au coin de la bonne prose de la bonne époque. A l'Académie ce n'est pas le fauteuil de Chateaubriand qu'il occupe, c'est celui de Patru ou de Guizot.

Les grands orateurs en général sont de médiocres écrivains. Gambetta, Waldeck-Rousseau ont dirigé des journaux, ils

ont rarement écrit un bon « premier Paris », comme on disait alors. Jaurès n'y réussit pas toujours. Même un article de revue est encore un cadre trop étroit pour qui est habitué aux redondances du développement oratoire. M. Poincaré, parce qu'il est intellectuel, parce que les idées chez lui se présentent en lignes serrées, parce qu'il a le besoin de leur donner une forme arrêtée, aime à écrire et sait écrire. La préparation de ses discours se fait sur le papier. La plume fraye le chemin à la parole. Il ne serait pas exact de dire qu'il « prend la peine » d'écrire ses discours, même ceux qu'il ne lira pas. Pour lui, c'est tout au plus un exercice, et reposant à sa manière, car, pour les esprits positifs, c'est une satisfaction que de voir la pensée intérieure, d'abord indistincte et flottante, prendre corps peu à peu sur les feuillets de la « copie ». Ses qualités d'écrivain sont ses qualités d'orateur : il est sobre, il est précis, et en même temps il est complet.

Ceux qui se piquent de tout expliquer par l'influence du milieu n'ont pas manqué de voir en M. Raymond Poincaré le produit type du sol lorrain. « Froids, réfléchis, ordonnés, calculateurs, les Lorrains, disait Élisée Reclus à une époque où nul ne pouvait prévoir la haute fortune du collégien Raymond Poincaré, n'ont rien du mysticisme. » Leur religion, c'est le patriotisme, ainsi qu'il est naturel pour une province frontière, et qui a durant un demi-siècle porté au flanc la blessure non cicatrisée de l'amputation. Leur horizon est limité mais net, celui qui convient à des cerveaux solidement emboîtés dans une tête courte et presque ronde. Chez eux, les traits un peu tendus, l'ensemble trapu et ramassé, donnent l'impression de la santé et de l'équilibre plutôt que de la bonhomie et de la grâce. On a remarqué que Bar-le-Duc, patrie de M. Raymond Poincaré, est sur la rive méridionale de l'Ornain, c'est-à-dire du côté de l'ombre, du côté qui voit le soleil mais qui n'en jouit pas. C'est le côté de l'opérateur qui prend un film. Il a besoin de lumière et non d'imagination.

Le film du président Poincaré est d'une composition parfaite. Il se poursuit sans accrocs. On n'y trouve ni ratés ni répétitions. C'est une biographie qui ne prête pas aux anecdotes. Plutarque ne l'eût pas jugée pittoresque. La

montée a des paliers, mais pas de soubresauts. Déjà Raymond Poincaré écolier ne connaît pas d'échecs, parce qu'il ne se disperse pas en fantaisies étrangères à la classe. Cependant un projet de langue universelle, en collaboration avec son frère Lucien, le futur recteur de Paris, est pour le moins en dehors du programme. Mais ce n'est qu'un accident, intéressant d'ailleurs comme indice de curiosité d'esprit, et une année de vétéran à Louis-le-Grand, le Louis-le-Grand monacal et volontiers sordide des âges héroïques, achève de façonner M. Raymond Poincaré aux fortes disciplines classiques. Elle le forme même suffisamment pour lui ôter le besoin — ou en tout cas le désir — de recommencer. Raymond Poincaré aimait la vie d'intérieur, mais non la vie d'internat. Le palais de l'Élysée lui fera plus tard le même effet que le vieux collège de Clermont.

***

M. Poincaré n'a pas été jeune longtemps, si l'on entend par là l'époque de l'attente, du tâtonnement et de la préparation professionnelle. Il est arrivé à toutes les situations à l'âge minimum et chaque fois il s'est trouvé prêt à répondre à l'appel de la destinée sans avoir rien fait pour le provoquer. Il est chef de cabinet de ministre, conseiller général, député, à l'heure ou les plus ambitieux en sont encore à chercher leur voie. Député à vingt-six ans, il sera ministre à trente-deux et sénateur à quarante-deux, porté par les événements, désigné par ses talents beaucoup plus que par son désir. Le barreau continue à le retenir : il est encore le sécrétaire du bâtonnier du Buit, alors qu'il est déjà un des espoirs du Parlement. C'est que, malgré le caractère décidé de son genre de talent, M. Raymond Poincaré est un timide. Il ne se lance pas à l'aventure dans la politique. Il ne se refuse pas, mais il est difficile de s'offrir moins. Si jamais les sorcières de Macbeth lui ont prédit les honneurs qui l'attendaient, il n'a pas dû les remercier. Encore moins a-t-il fait quoi que ce soit pour hâter la réalisation de leurs prophéties. « Vous allez vers l'avenir mystérieux, lui disait M. Lavisse en le

recevant à l'Académie, mais en regardant où vous posez le pied. » Et il ne pose le pied que sur un terrain ferme. C'est par la grande porte du budget, dont il est rapporteur général à trente ans, qu'il entre au ministère. A l'instruction publique, puis aux finances, ce jeune successeur des Jules Ferry et des Léon Say, se fait aussitôt remarquer. Il connaît son département quel qu'il soit, et les vieux routiers du parlementarisme évoquent à son propos le souvenir de Pitt et des enfants prodiges de la politique. Sa puissance de travail et d'assimilation mérite le suffrage des connaisseurs. C'est M. Ribot qui le rappelle à l'instruction publique, où il dépose en 1895 le projet grandiose qui consiste à restaurer les universités, et à ranimer les foyers intellectuels de nos provinces, une des œuvres de la France moderne à laquelle il s'est le plus constamment intéressé.

A ce moment, où s'ouvre devant lui la grande route des honneurs suprêmes, M. Poincaré paraît se dérober. Sans renoncer à la politique, il s'en désintéresse dans la vie quotidienne. Pendant onze ans, il ferme l'oreille aux sirènes qui essayent de le ramener au rivage ministériel. C'est qu'il préfère le Palais. Il plaide, il ne songe qu'à la gloire du barreau; on pronostique en lui un futur bâtonnier plutôt qu'un hôte de l'Élysée, et c'est peut-être à quoi il aspire au fond du cœur. Cet ancien ministre a beau devenir un jeune sénateur, ce jeune sénateur fait l'effet d'un vieux consulaire désabusé des luttes du Forum. Cette période d'apparente inactivité politique n'est pourtant pas perdue. Du Palais, M. Raymond Poincaré retiendra jusque dans la vie politique les méthodes de travail et de discussion. Toute affaire suppose un dossier; toute plaidoirie une étude approfondie des pièces. Mais dans le dossier comme dans la plaidoirie de l'adversaire, il y a beaucoup à observer, et il peut y avoir des arguments à tirer. Un procès met en présence deux avocats dont chacun soutient ce qu'il juge être le bon droit. Mais après le jugement, il n'y a plus deux adversaires, il y a deux confrères, deux égaux, qui peuvent collaborer le lendemain et qui suivent en tous cas les mêmes règles professionnelles. De là une conception répandue de la vie parlementaire. Chacun y plaide à sa

façon la cause de l'intérêt national. Entre hommes politiques, il peut y avoir des différends, mais sauf exception, il est peu de désaccords irréductibles. La longue période qu'il a passée au Palais a donné en outre à l'esprit curieux et chercheur de M. Poincaré le loisir d'observer et de méditer. M. Poincaré a réfléchi. C'est une opération à laquelle le tumulte des assemblées n'est pas favorable. M. Raymond Poincaré s'est donné la liberté et le temps de « faire oraison », comme disait Renan : c'est une de ses originalités. Même les théories qui choquent son esprit de mesure et son sens instinctif des possibilités retiennent son attention. Il a remercié les socialistes de nous avoir « forcés à réfléchir davantage sur les origines et les causes des faits économiques et sociaux, qu'une habitude inconsciente nous ferait volontiers transformer en principes éternels ».

Aussi quand il rentre dans l'arène comme ministre des finances d'un cabinet Sarrien en 1906, parce que l'abstention ne lui paraît pas une attitude excusable en face du nuage qu'il voit monter à l'horizon, M. Poincaré n'est pas dépaysé. Au contraire, il est en possession de tous ses moyens et cette seconde partie de sa carrière politique sera une ascension continue et irrésistible. M. Poincaré a été pendant huit ans au premier plan, d'abord comme président du conseil (14 janvier 1912), puis comme président de la République. Ces huit années ont vu s'ouvrir, se dérouler et se clore un des plus prodigieux chapitres de l'histoire universelle. Il est encore impossible de mesurer la portée de ces formidables événements et encore plus de prévoir le terme de leurs répercussions. Mais ce qui est acquis dès maintenant, c'est qu'ils n'ont pas surpris M. Raymond Poincaré. « Gouverner, c'est prévoir » a-t-on dit. Le président du conseil de 1912 avait prévu la tempête. Il a déployé pour la prévenir, ou pour en atténuer le danger, toutes les ressources d'un esprit minutieusement averti, sans illusions sur la gravité de la lutte, sans espoir puéril en une solution facile et rapide, armé de confiance raisonnée à l'heure des mauvais débuts, sans rien négliger d'autre part de tout ce qu'on peut « ôter à la fortune par conseil et par prévoyance ».

Le rôle d'un président de la République est ingrat, surtout

dans les crises suprêmes. Il est visible que M. Poincaré en a souffert. Sa farouche résolution de ne pas accepter le renouvellement de son mandat, son âpre besoin de rentrer dans la mêlée, d'écrire autre chose que des messages et d'émettre des vérités non approuvées par le protocole, ne laissent aucun doute sur le mauvais souvenir qu'a laissé dans le cœur du président l'impuissance où il s'est trouvé de faire prévaloir certaines idées ou d'en combattre certaines autres, alors qu'on l'accusait, par une lugubre ironie, de césarisme et d'abus de pouvoir.

On s'explique l'état d'esprit de M. Poincaré si l'on se souvient qu'il est avant tout un légiste. Il connaît la loi, il l'étudie, il lui obéit. Appuyé sur la Constitution, il sait tout ce qu'elle lui promet, et aussi tout ce qu'elle lui interdit. Il est facile d'imaginer le trouble d'un homme tel que M. Poincaré, quand au cours de la guerre, étant Président de la République, il s'est aperçu que le droit écrit ne lui donnait presque aucun pouvoir. Et tandis qu'il était réduit à l'inaction, il apercevait près de lui un autre Président, le Président du Conseil, dont la puissance résulte non du droit écrit, mais du droit coutumier, et qui était le maître à peu près absolu. L'exercice direct du pouvoir par M. Poincaré, Président de la République, aurait été à ses yeux illégale. La dictature, en fait, a passé légalement entre les mains d'un homme qui avait été son adversaire, M. Clemenceau. L'histoire émouvante des idées de M. Poincaré, durant son séjour à l'Elysée, est dans ce conflit. On comprend ainsi que, redevenu sénateur, il ait eu le désir de saisir à son tour la puissance efficace, qui est attachée à la Présidence du Conseil, et qu'après avoir fait sept ans l'expérience du pouvoir limité, fondé sur le droit écrit, il ait voulu le pouvoir réel, accordé par le droit coutumier.

***

La fin de son septennat a donc été saluée par le président Poincaré comme une libération. On a senti dès lors que le rideau allait se lever pour le troisième acte de sa vie politi-

que. Nous voyons, pour la première fois depuis que la présidence existe, un ancien chef de l'État redevenir président du Conseil. Thiers, dont M. Poincaré s'est chargé de retracer la carrière dans la collection des « Figures du Passé », est mort à la veille de son retour au pouvoir. M. Poincaré a heureusement devant lui une carrière que Thiers en 1877 avait tout entière parcourue. De son illustre prédécesseur, il a l'expérience, la vaste culture, l'autorité aux yeux de l'étranger, l'esprit clair et le sens du droit. La partie qu'il s'agit de jouer est en apparence plus séduisante, puisque nous sommes au lendemain d'une guerre victorieuse au lieu d'être au lendemain de la défaite. Mais la victoire n'a rendu ni ce que s'en promettaient les enthousiastes, ni même ce qu'en attendaient les gens les plus méfiants. Nul n'a dénoncé cette décevante conclusion d'un gigantesque effort avec plus de tenacité et d'éloquence que l'ancien président, mais ses protestations jusqu'ici n'étaient pas sorties des colonnes des revues ou des journaux.

Une telle attitude simplement négative, ne pouvait suffire longtemps. Un ancien président, dans toute la force de l'âge et la plénitude de l'intelligence, ne pouvait se contenter d'être un publiciste, même éminent. Ce rôle d'avocat-consultant ne convient qu'à un homme en retraite. M. Poincaré tient à montrer qu'il n'est pas un retraité. Il a critiqué l'œuvre des différents gouvernements qui se sont succédé depuis trois ans, mais la critique, aisée pour tout le monde, l'était trop pour lui. On est en droit de demander autre chose à un homme d'État qui a son passé.

Le caractère du président Poincaré ne le pousse pas à revendiquer bruyamment le pouvoir. Il lui est arrivé de se dérober aux occasions beaucoup plus souvent que de les faire naître. Ses adversaires l'accusent de fuir les responsabilités, il est plus juste de dire qu'il ne court pas au-devant mais qu'il ne recule pas en face des plus lourdes, quand il estime que l'heure du devoir a sonné. Il a longtemps oscillé entre le barreau et la tribune, et, ce sont les événements qui ont aiguillé sa carrière plus peut-être que sa volonté. De là vient sans doute que sa vie publique n'a pas connu de déconvenues, même si elle n'a pas échappé à

quelques désillusions. « Fixez vos préférences et localisez votre activité », conseillait-il un jour à la jeunesse. Il ne l'a pas toujours fait lui-même, surtout il ne l'a pas fait tout de suite. La richesse et la variété de sa culture intellectuelle lui permettaient d'autres succès que ceux de la politique. Même depuis deux ans, alors qu'il paraissait envisager un retour au gouvernement comme une revanche de l'attitude décorative à laquelle la grandeur élyséenne l'a sept ans condamné, c'est tout d'abord la liberté d'écrire qu'il a le plus appréciée.

Il s'est révélé polémiste, et le polémiste est chez lui de même qualité que l'orateur. Il est difficile d'avoir en ces matières une langue plus pure, un style plus sobre, une dialectique plus serrée. « On ne trouve pas chez vous le mot pour rire », lui disait M. Lavisse il y a douze ans. C'est toujours vrai et M. Poincaré aurait tort de forcer sur ce point son talent. On ne trouve pas non plus souvent chez lui la note émue. Il y a des sensibilités à fleur de peau qui se déclenchent au commandement. Numa Roumestan s'émeut lui-même au son de ses paroles émues. M. Poincaré n'est pas né sur les bords ensoleillés où le mirage et la réalité se confondent en fictions ingénues. La Meuse coule vers le nord, parmi des populations qui ne s'émeuvent qu'à bon escient et qui n'expriment pas leur émotion avant de l'avoir ressentie. « Nature discrète et recueillie », écrit Vidal de la Blache en parlant du pays meusien. On en peut dire autant de ceux qui l'habitent.

Le « Génie du christianisme » n'a jamais dû avoir d'action sur lui, non plus que la religiosité esthétique de ceux qui se piquent d'avoir la piété sans la foi. M. Raymond Poincaré n'est pas anticlérical, mais il a peut-être besoin de quelque effort pour ne pas l'être. Il est de la lignée bien française de nos anciens légistes et hommes de robe, toujours en garde contre Rome, et qui pensent comme Voltaire que le pape est un personnage sacré dont il faut « baiser les pieds mais lier les mains ». Il respecte les croyances et comprend que d'autres y cherchent un refuge, mais il ne cache pas qu'il n'a pas besoin de ce refuge. « Ce qui nous sépare, disait-il un jour à certains modérés, c'est la question religieuse. » Il

croit que la science réduit de jour en jour le domaine de l'inconnu, et il n'est pas très convaincu qu'il y ait un abîme infranchissable entre l'inconnu et l'inconnaissable.

Il a dépeint en ces termes dans la préface d'un volume d'éducation populaire son idéal démocratique. « Cherchons moins à former des esprits agréables et frivoles que des caractères sérieux et réfléchis, moins des mémoires richement meublées que des jugements éclairés et fermes, moins des imaginations vives que des volontés droites et agissantes. » Dans ce portrait du bon citoyen, l'auteur n'apparaît-il pas un peu comme Véronèse parmi les musiciens des Noces de Cana?

IGNOTUS

LES PROCHAINS DRAPEAUX

ET ÉTENDARDS DE L'ARMÉE

Parmi les multiples questions que soulève l'organisation de l'armée prochaine, l'une d'elles mérite, dès à présent, d'attirer l'attention. Quelles inscriptions fera-t-on figurer sur les drapeaux et étendards de nos régiments? Le problème sans doute échappe en quelque sorte à l'emprise matérielle des choses militaires et, à l'inverse de la plupart d'entre elles, il est sans répercussions sur notre existence politique ou économique. Son rôle n'est cependant pas négligeable au point de vue éducatif et moral, tant pour l'armée elle-même, que pour l'ensemble de la nation. Qui de nous, saluant un drapeau qui passe, entouré de sa garde, aux sons d'une marche guerrière, n'a cherché du regard les noms inscrits en lettres d'or sur le blanc de la soie flottante et, à lire ces mots flamboyants, Austerlitz, Iéna, Sébastopol, ne s'est senti remué par ces grands souvenirs? Il n'est pas de meilleure, ni de plus vivante leçon de patriotisme qu'on puisse recevoir. Le ministre de la Guerre est donc sage, quand, dans sa sollicitude éclairée pour l'immense patrimoine de gloire française, il s'est préoccupé de faire figurer sur les drapeaux[1], à côté des titres du passé.

1. Circulaire de décembre 1920 aux commandants de corps d'armée.

les titres également immortels des générations actuelles. Les vieilles enseignes, noircies, trouées, usées par quatre ans de rudes épreuves, celles que nous vîmes défiler sous la voûte de l'Arc de Triomphe en une matinée de juillet radieuse, sont désormais des reliques. Leur place est au musée de l'armée. D'autres les remplaceront, dans les unités, et les noms inscrits dans leurs plis rappelleront l'histoire de la Grande Guerre.

***

Le symbolisme du drapeau a évolué au cours de notre histoire, en même temps que, peu à peu, s'élaborait la notion moderne de la patrie. Il a commencé par être un signe matériel permettant à chacun de reconnaître le groupement dont il faisait partie, un moyen facile de ralliement ou d'alignement. Ainsi, les douze enseignes des douze tribus d'Israël; au temps de Rome, les bannières propres à chaque cohorte ou légion; dans l'ancienne France, les drapeaux, oriflammes, cornettes, étendards ou fanions aux couleurs et armoiries si diverses qui, concurremment avec les signes distinctifs de l'uniforme, servaient à identifier d'un coup d'œil à quelles unités on avait affaire et les emplacements occupés. Cette utilité du signe matériel s'est prolongée jusqu'à nos jours, indépendante des autres significations que prenait le drapeau. Témoin le commandement : « Drapeaux sur la ligne », de notre règlement sur les revues et défilés. Témoin encore le drapeau par bataillon qui s'est maintenu dans l'armée allemande et, dans la nôtre, les fanions à attributs caractéristiques de l'arme ou de l'unité dont l'usage a été régularisé pour la première fois par Napoléon Ier en 1811.

Ensuite, il est devenu représentatif du pouvoir personnel. Sans remonter au *labarum* de l'antiquité qui signalait la présence de l'impérial César, il y eut chez nous, tiré d'insignes religieux, la bannière des ducs de France, d'azur fleurdelisé d'or, sur laquelle, au xve siècle, Charles VII ajouta la croix blanche de ses alliés Armagnacs. Simultanément, la croix rouge, combinaison de la Croisade avec l'oriflamme de saint Denis, passait aux Bourguignons, suppôts des Anglais. Peu

à peu, le blanc devint la couleur du commandement : Henri IV, qui l'avait emprunté à l'écharpe des protestants, donnait à ses subordonnés, comme point de ralliement, le blanc de son panache et Louis XIV, colonel général des troupes, fera enfin du drapeau blanc le drapeau personnel du roi. Même quand la Révolution lui aura substitué le drapeau tricolore, la tendance persistera du signe individuel; encore aux dernières années de l'Empire, Napoléon Ier manifestait l'intention de donner à la draperie des enseignes françaises sa couleur préférée, le vert, semé d'abeilles d'or [1].

L'évolution se poursuivant, le drapeau prend alors une troisième signification qui le lie au régime de gouvernement en vigueur. Le drapeau blanc devient l'insigne de la monarchie absolue. Il est, selon la définition qu'en donne Chateaubriand [2], « le vieux drapeau des morts »; il pend le long du bâton qui le porte « parce qu'aucun souffle de vie ne le soulève ». Napoléon cède sur les couleurs, mais il les relègue dans l'ombre; il adopte l'aigle et, dans ses proclamations, il dit à ses soldats : « Vos aigles » et non plus « Vos drapeaux ». Dans cet ensemble, hampe, aigle, étoffe et cravate, qui est tout à la fois un jalon, un pivot de manœuvre, un signe distinctif pour le régiment et un emblème politique, l'aigle, seul qui compte, appartient à l'Empire. Il en ira de même de 1852 à 1870. Entre temps, Louis-Philippe couronne d'un coq plus bourgeois, la hampe du tricolore restauré. Enfin, n'est-il pas une manifestation de cet ordre, l'acte des républicains de 1848, faisant vendre aux enchères publiques la plupart des drapeaux et étendards distribués aux régiments sous la monarchie de Juillet..?

Cependant, à travers ces subtilités de dynasties, lentement, mûrement, avec une emprise toujours croissante, le sentiment de la perpétuité de la France s'incorpore au drapeau; chaque jour, elle l'imprègne davantage pour aboutir au symbolisme parfait que nous lui voyons aujourd'hui. Tel est l'effet d'une tradition ininterrompue, aussi vieille que l'idée de patrie elle-même. Monarchique, le blanc était

1. Berthier au Ministre de la Guerre, 23 octobre 1911. — Cité dans Hennet, *L'ancien drapeau de la France.*

2. Discours prononcé par Chateaubriand à la Chambre des Pairs le 7 août 1830.

en outre la couleur nationale. Henri IV l'avait décrété le premier dans une ordonnance datée du camp de Saint-Denis, le 18 juillet 1590, tandis qu'il procédait pas à pas à la conquête de son royaume. En 1721, le père Daniel, écrivait dans son *Histoire de la milice françoise* : « En campagne, on attache à la cornette une espèce d'écharpe de taffetas blanc qui est la couleur de France. » Ainsi, dans la variété des enseignes, parmi la multiplicité des couleurs, emblèmes et figures héraldiques, l'indice de la nationalité se révèle à cette cravate uniforme fixée au fer de lance. Survient la Révolution qui adopte de nouvelles couleurs. Curieuse coïncidence : amalgame du blanc royal, du rouge et du bleu de Paris, elles sont une évocation exacte des anciennes *couleurs du roi*, de cette livrée rouge, blanche et bleue qui remonte au XIVe siècle. Mais ces premiers républicains ne changent d'abord rien aux drapeaux des régiments et ceux-ci conservent leurs signes particuliers distinctifs jusqu'en 1794, quelques-uns même jusque sous l'Empire. Il faudra que les émigrés continuent d'arborer, dans les emblèmes de leurs unités, la cravate blanche, pour que, sur la proposition du duc de Choiseul-Praslin, l'Assemblée constituante décide, le 22 octobre 1790, d'adopter la cravate tricolore comme indice de l'armée révolutionnaire. Les prescriptions ultérieures de Napoléon Ier, en 1803 et en 1811, conservent à la cravate tricolore ce même caractère de symbole exclusif. Ainsi jusqu'à la fin des guerres de l'Empire, la nationalité du drapeau reste figurée dans la cravate. Le retour du drapeau blanc en 1815 provoque un renversement, symptomatique d'ailleurs, de la prédominance acquise par l'idée de patrie dans le drapeau national. Désormais, la soie flottante tout entière est seule représentative de cette idée; elle est le signe respecté d'une religion unanime, et dans les fanions tricolores de nos grands chefs, c'est à la cravate que se réfugient les indices personnels de leur commandement. En définitive, l'évolution du drapeau s'est poursuivie des siècles durant dans un esprit de traditionnelle méthode. Elle a pour terme l'unification complète des emblèmes employés dans l'armée.



Dans ce grand corps social qu'est une armée moderne, il est cependant nécessaire de laisser la vie circuler et d'accorder par suite à ses multiples cellules régimentaires, une part de cette individualité propre et caractéristique qu'elles ont jadis possédée. Tel est l'objet d'un esprit de corps bien compris. C'est par leurs traditions que les unités se distinguent le mieux les unes des autres et leur expression la plus vivante, la plus généreuse, la plus complète, la plus accessible à l'esprit des humbles est réalisée par les inscriptions figurant au drapeau de chaque régiment. Un rapide aperçu historique, en ce qui les concerne, nous va précisément mettre en mesure de saisir le sens dans lequel il conviendrait de procéder aujourd'hui.

Sous l'ancienne monarchie, l'usage n'était pas répandu de signaler sur les drapeaux et étendards les faits d'armes glorieux auxquels ils avaient assisté à la tête des régiments. Et cela s'explique aisément. L'extrême variété des enseignes suffisait à différencier un corps de ses voisins; d'ailleurs, les inscriptions brodées sur chacune étaient la simple reproduction des chiffres, armoiries et devises que les colonels-propriétaires portaient sur leur blason personnel. On cite pourtant le cas d'un régiment de la vieille France ayant obtenu du roi l'autorisation de rappeler sur son drapeau un événement mémorable. En 1673, l'armée assiégeait Maëstricht. Le 18 juin, plusieurs colonnes d'attaque venaient d'échouer à l'assaut d'un ouvrage. L'attaque ayant été reprise sous les yeux de Louis XIV, le régiment de la Couronne, aujourd'hui le 45e d'infanterie, réussit à entrer dans la position et à s'y maintenir. En récompense, il put arborer sur son drapeau cette inscription : *Hanc Coronam Mastreka dedit.*

Avec la Révolution, la tendance égalitaire se montra d'abord opposée à toute distinction honorifique particulière. Les drapeaux de 1791, ceux qui aidèrent à sauver la Patrie en danger, inscrivirent, avec le numéro de la demi-brigade à laquelle ils appartenaient, ces seuls mots : « Discipline et obéissance à la loi. » Ainsi commençait à s'établir,

autour du drapeau, le culte de la patrie impersonnelle, par le simple rappel d'un devoir social. Bientôt, aux armées de la République qui s'étaient distinguées, le gouvernement décerna, à titre de reconnaissance nationale, un grand drapeau d'armée, indépendant des insignes régimentaires et sur lequel on inscrivait : « Telle armée a bien mérité de la patrie », ou « n'a cessé de bien mériter de la patrie ». La paix revenue, cette sorte de bannière était remise en grande pompe par le général victorieux au sein du gouvernement, puis déposée sous le dôme des Invalides. Des réjouissances populaires complétaient la cérémonie.

Bonaparte, quand il commandait l'armée d'Italie, eut le premier l'idée de récapituler sur le drapeau de son armée, avec le nom des combats livrés sous ses ordres, la liste des places prises et les conquêtes réalisées. Le drapeau qu'il rapporta au Directoire le 20 frimaire an VI, après la paix de Campo-Formio, portait sur une face : « A l'armée d'Italie, la Patrie reconnaissante »; et au revers, l'expressive énumération ci-après :

150 000 prisonniers. — 170 drapeaux. — 550 pièces de siège. — 600 pièces de campagne. — 5 équipages de pont. — 9 vaisseaux de 64 canons, 12 frégates de 32, 12 corvettes, 18 galères. — Armistice avec le roi de Sardaigne. — Convention avec Gênes. — Armistice avec le duc de Modène, le roi de Naples, le pape. — Préliminaire de Léoben....

Donné la liberté aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène, Massa, Carrare, de la Romagne, de la Lombardie, etc., aux peuples du département de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque...

Envoyé, à Paris, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, Corrège, Albane, des Carraches, Raphaël, Léonard de Vinci, etc.

C'était là un beau tableau de fin de campagne et Bonaparte ne tenait pas à laisser le peuple français ignorant des prouesses accomplies par ses troupes, ni des services rendus par lui à son pays.

Au cours même des opérations et pour provoquer l'émulation dans les rangs de l'armée, il avait encore imaginé d'inscrire sur les drapeaux de chaque régiment, les noms des combats auxquels chacun d'eux s'était distingué depuis Montenotte. Certains corps qui s'étaient conduits de façon

particulièrement remarquable, obtinrent en outre de joindre à cette liste, des devises très significatives, extraites de citations à l'ordre qu'ils avaient méritées, ou des éloges enflammés que leur avait adressés le général en chef. C'était une imitation des usages de l'ancien régime, haussée au ton de l'époque : « Brave 18e, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous. » — « La 75e arrive et bat l'ennemi. » — « La terrible 57e que rien n'arrête. »

Bonaparte usa de procédés identiques pendant la campagne d'Égypte, mais cette initiative, si féconde sur le champ de bataille pour développer l'esprit de l'armée, déplut à un gouvernement débile, que la moindre réputation militaire rendait soupçonneux. Aussi, le 21 juillet 1798, un décret du Directoire enjoignait-il aux corps de déposer leurs drapeaux, « commun monument de leurs exploits », entre les mains du conseil d'administration; en échange, de nouveaux insignes, sans inscriptions ni légendes, leur seraient distribués.

Le Directoire n'en fut pas moins balayé à quelque temps de là et l'innovation de Bonaparte, en matière de devises, indique quelle sera son attitude quand il deviendra empereur.

Tout d'abord, le culte du drapeau exalté; mais le drapeau — l'aigle — exaltation de l'Empire! Des enseignes nouvelles solennellement distribuées au Champ de Mars le 5 décembre 1804, au troisième jour des fêtes du Couronnement, l'aigle seule figurera habituellement dans les combats; l'étoffe restera en arrière, avec la caisse du corps, au logement du colonel. Après Iéna, Paris offrira des couronnes d'or aux drapeaux de la grande armée. Plus tard seulement, après les déboires de la guerre d'Espagne et quand il fallut exciter l'émulation individuelle dans les corps composés en majorité de jeunes recrues, Napoléon fera appel aux usages créés à l'armée d'Italie. « Sa Majesté, écrira Berthier au ministre de la Guerre [1], désire que l'on mette au bas de l'aigle une espèce de tablier (ainsi appelle-t-il la partie flottante) sur lequel, d'un côté sera écrit : *l'Empereur Napoléon au ne régiment*; de l'autre, les noms des batailles où s'est trouvé le régiment depuis le départ des armées de Boulogne pour la campagne d'Alle-

1. Amsterdam, le 12 octobre 1811.

magne. » Ces prescriptions furent mises en vigueur par un ordre à l'armée daté du 12 février 1812. Il était spécifié que l'on ferait figurer sur les drapeaux, les batailles où l'Empereur avait commandé en personne; c'étaient Ulm, Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Eckmühl, Essling, Wagram.

On le voit, tout le récent passé révolutionnaire se trouvait aboli; Marengo, victoire de Bonaparte; Auerstaedt, victoire de Davout, n'étaient point évoquées. A leur tour, les drapeaux blancs de la Restauration d'ignorer les victoires impériales; ils flottèrent en Espagne, en Morée et sur la terre africaine. La conquête de l'Algérie et le siège d'Anvers, sous le règne de Louis-Philippe, eussent également pu fournir la matière exclusive des inscriptions à porter sur les enseignes tricolores de la monarchie d'Orléans. Mais aucun nom de victoire ne figura sur les emblèmes de l'armée française de 1815 à 1852.

A peine élu président de la République, en 1851, le prince Louis-Napoléon s'empresse de revenir à la coutume du fondateur de la dynastie qu'il projette de rétablir. Les drapeaux distribués en 1852, ceux-là mêmes qui devaient ensuite s'illustrer en Crimée, en Italie et au Mexique, portent donc dans leurs plis, à la place d'honneur, les victoires du premier Empire. Mais, comment ne pas tenir compte des événements militaires mémorables qui se sont produits depuis Waterloo? Il y a cette conquête de l'Algérie, commencée sous le règne de Charles X, continuée par Louis-Philippe et qui se poursuit encore. Elle a mis très haut la renommée de nos troupes, créé une tradition nouvelle dans notre armée et largement satisfait à son besoin permanent d'exploits et de conquêtes. C'est un lot de gloire qu'il serait très impolitique de négliger au moment même où la moisson s'achève. De plus, la deuxième République, à la faveur de laquelle le nouveau régime cherche à s'implanter, se rattache directement aux souvenirs de la première; elle s'efforce de les faire revivre. Il importe alors au second Empire, héritier de la démocratie, de prendre également appui sur les victoires militaires de la Révolution.

Telles sont les considérations qui ont fait inscrire sur les drapeaux des régiments de Napoléon III « les noms des prin-

cipales batailles auxquelles chaque corps avait participé en suivant la filiation de son numéro, depuis 1792 [1] ». Le ministre de la Guerre ayant décidé, par suite des dimensions des insignes distribués, qu'il ne serait porté que quatre inscriptions en moyenne sur chacun, on dut faire un choix parmi le grand nombre de batailles auxquelles chaque corps avait assisté. On supprima d'abord les combats sans importance; ensuite les batailles perdues, « quelle que soit la gloire qu'y ait acquise le corps, afin de ne pas perpétuer un souvenir pénible ». « Enfin, dit le rapport au ministre établi par le dépôt de la guerre en date du 24 février 1852, on a conservé en première ligne les noms des batailles inscrites de 1805 à 1815 sur les drapeaux par ordre de l'Empereur, et ensuite les grandes batailles gagnées, en conservant de préférence les plus récentes, parce qu'elles paraissent devoir produire plus d'effet par les souvenirs des contemporains qui peuvent se trouver dans les corps. » Successivement, de nouveaux noms vinrent s'ajouter et ils n'étaient pas rares les drapeaux et étendards qui, à la fin de l'Empire, portaient dans leurs plis huit inscriptions glorieuses. Des abus s'étaient même glissés. Ainsi, le régiment de zouaves de la Garde Impériale, fusionné en 1871 avec le 4e zouaves, portait sur son drapeau quatorze inscriptions dont trois du second Empire et onze du premier. Or, chacun sait que la création des zouaves remonte seulement au 1er octobre 1830.

Désormais, le principe des inscriptions à faire sur les emblèmes des régiments semble être définitivement adopté. L'interruption qui suivit la campagne de 1870 n'eut qu'un caractère provisoire. Sitôt notre armée réorganisée, l'administration de la guerre entreprit une nouvelle étude dont les résultats apparurent lors de la distribution solennelle des drapeaux, faite le 14 juillet 1880 par le président de la République. On s'était reporté aux inscriptions de 1852. Après les avoir contrôlées et rectifié un certain nombre d'erreurs qui dataient de cette époque, on ajouta des noms de batailles plus modernes. Le nombre des inscriptions fut ramené à quatre. Plus tard, à la suite des campagnes coloniales,

1. Dépôt de la Guerre. Note du 14 février 1852.

les noms d'Extrême-Orient, Madagascar, Casablanca, etc., élevèrent, pour certains corps, le nombre de leurs inscriptions à cinq, six et même sept (drapeau du 1er régiment d'artillerie coloniale).

Aucune inscription relative à la guerre de 1870 ne fut admise. Décision bien compréhensible au lendemain de l'année terrible; elle resta cependant quelques mois hésitante. En octobre 1878, le général Borel, alors ministre de la Guerre, approuvait quelques rares exceptions que les corps avaient d'ailleurs d'eux-mêmes proposées. Ainsi, la majorité des officiers du 1er de ligne exprimait le désir que, sur le drapeau du régiment, on inscrivît le nom de Gravelotte, en remplacement du combat de Biberach de 1800 qui y figurait déjà. — « Je pense, écrivait au ministre le colonel du 45e de ligne, que le nom de Friedland doit être remplacé par celui de Belfort. » — A son tour, le 57e de préférer Rezonville à la Moskowa. — Le 110e revendiquait l'Hay-Chevilly (3 et 4 décembre 1870) et le siège de Paris. — Le ministre avait déjà autorisé les régiments de cuirassiers de la division Bonnemains et de la brigade Michel à porter sur leurs étendards le nom de Reichsoffen; les 16e et 39e de ligne à ajouter celui de Coulmiers. — Là-dessus, le général Borel ayant cédé son portefeuille au général Gresley, celui-ci prescrivait, le 27 janvier 1879, « de faire disparaître les noms des batailles et des combats de la campagne de 1870 ».

A signaler enfin que pas la moindre allusion à l'ancien régime ne fut alors faite, sans qu'on puisse formuler d'autre argument que celui de la circulaire ministérielle du 19 novembre 1878, laquelle prescrivait de prendre « pour base du travail des inscriptions les noms qui figuraient sur les drapeaux et étendards distribués en 1852 ». Or, il ne fut question, comme on sait, sous le second Empire, que « des affaires auxquelles chaque corps avait pris part depuis 1792 jusqu'en 1852 ». Par routine, les bureaux deviennent les plus fermes soutiens de la tradition; peu leur importe qu'elle soit justifiée ou sans fondement sérieux. C'est très vraisemblablement pour se conformer à ce précédent, qu'en 1879, l'ancien régime a été omis.



Et cependant, dès cette époque de rénovation militaire, une autre conception se dessinait. Quand il revendiquait, pour son régiment, le souvenir des combats livrés autour de Paris en 1870, le colonel du 110e s'exprimait de la sorte : « Il y a des défaites aussi glorieuses que des victoires quand elles sont teintées d'un sang généreusement versé. » Dans son esprit, la petite famille régimentaire se serre autour de l'emblème qui la guide à travers les péripéties émouvantes d'une existence tourmentée, certes, mais sans cesse honorable. Cet autre exprime la notion de la grande patrie collective et la voit planer au-dessus des régimes : « Le colonel (du 27e de ligne) trouve les quatre noms proposés parfaitement choisis (Fleurus, Hohenlinden, Iéna, Sébastopol) parce que chacun d'eux rappelle non seulement une date glorieuse pour le régiment et pour la France, mais encore une période distincte de notre histoire militaire contemporaine, la République, le Consulat, le premier et le second Empire. »

L'exclusion de l'ancien régime paraît bientôt une anomalie. Un citoyen français habitant l'Italie — au contact de l'étranger, la patrie ne prend-elle pas son entière valeur? — adressait, en 1909, au ministre de la Guerre, la belle lettre ci-après :

Monsieur le Ministre,

Je me permets d'appeler votre attention sur un oubli, oubli facilement réparable et qui fait que l'un des plus beaux noms de nos victoires ne se trouve pas inscrit sur les drapeaux des régiments qui y prirent part; je veux dire les combats qui se livrèrent autour de York-Town et qui amenèrent la capitulation du général Cornwallis.

Il y a, c'est vrai, un décret émané après la guerre et qui a prescrit que, pour les noms de batailles à inscrire sur les drapeaux, on ne serait pas remonté au delà de 1789, mais on peut modifier ce décret; en fait, l'année 1789, au point de vue militaire, n'a rien de particulièrement saillant pour que l'on choisisse cette date comme point de départ, tandis que la campagne faite par les quatre régiments qui partirent pour l'Amérique, sous les ordres du marquis de Rochambeau, a marqué l'ouverture de l'ère nouvelle, bien avant que la Convention le proclamât et, au point de vue militaire, on pourrait bien dire que

c'est l'armée qui, par la campagne de libération des États-Unis d'Amérique, a marqué le premier pas dans les voies de la liberté.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur le Ministre, que cette date pourrait figurer sur les drapeaux des quatre régiments qui y ont pris part, en inscrivant le nom de York-Town avant les autres? Peut-on modifier le décret qui suivit la guerre, d'après ce que me dit M. le colonel du 99e de ligne, le régiment où j'ai servi de 1887 à la fin de 1889?

... Je serais heureux de voir cette lacune comblée; je pense à la joie qu'en éprouveraient les jeunes camarades de mon vieux 99e et des trois autres régiments...

L'auteur de cette lettre souhaitait avec raison une liaison plus intime entre les actions d'autrefois et les événements de l'histoire moderne. En suggérant d'incorporer l'Indépendance américaine à laquelle la France avait collaboré, au faisceau des souvenirs révolutionnaires, n'évoquait-il pas en outre, bien avant l'heure et sans le soupçonner, le geste en retour des États-Unis d'Amérique accompli en 1917? Quoi qu'il en soit, dans sa réponse, le ministre de la Guerre rendait hommage à l'inspiration de son correspondant occasionnel et il l'informait qu'il ne lui paraissait pas possible, *du moins pour le moment*, de revenir sur la disposition en vertu de laquelle aucune inscription relative à l'ancien régime n'était admise sur les drapeaux de la troisième République.

Depuis, il y a eu la guerre et la victoire. Le « moment » ne semble-t-il pas venu de faire mieux et plus que n'ont fait nos devanciers en matière d'inscriptions aux drapeaux?

La première observation qui vient à l'esprit touche à cette limitation à quatre inscriptions faite en 1880. S'agit-il d'une considération d'ordre matériel? Brodés sur le blanc de la partie flottante, les caractères doivent être de dimensions telles qu'ils soient lisibles à une certaine distance. Par ailleurs, il ne semble pas qu'on puisse accroître les dimensions actuelles de nos drapeaux ou étendards. Leurs proportions sont élégantes; ils restent maniables, portatifs, n'offrent pas trop de prise au vent et, en outre, le taffetas de l'étoffe présente assez de consistance pour qu'en sortant de sa gaine, il n'ait pas l'apparence chiffonnée d'une soie trop légère. Dès lors, on admet que le nombre total des inscriptions peut être porté à huit. Le problème qui se pose consiste donc à trouver, pour chaque régiment, les huit

noms de batailles qui représentent le mieux, dans son passé historique, les prouesses accomplies. Examinons les conditions générales dans lesquelles il conviendrait d'exercer ce choix.

Il va de soi que l'on doit tenir compte des inscriptions actuelles. Mais les maintenir de façon rigoureuse n'est pas indispensable. Les points de vue spéciaux adoptés en 1852 autorisent aujourd'hui une revision moins sommaire que celle qui consisterait à la seule rectification d'erreurs matérielles. Celles-ci, toujours possibles malgré le soin avec lequel les travaux sont chaque fois exécutés, proviennent de l'incertitude qui persiste pour bien des corps de troupe, dans leur filiation numérique, en matière d'organisation et aussi de lacunes existantes dans leur historique. On s'est aperçu de ces lacunes au moment du travail de 1880 et la réfection, entreprise depuis lors, des historiques des régiments de l'armée française n'a pas été conduite avec moins d'arbitraire que précédemment, si l'on considère la compétence des auteurs ou la méthode employée. Même aujourd'hui, les difficultés sont réelles quand on étudie la part prise par chaque unité dans les événements de la Grande Guerre; à plus forte raison quand il s'agit d'une histoire ancienne pour laquelle les documents sont rares, incomplets et que l'on ne peut plus faire appel à la mémoire des exécutants. Ainsi, à chaque distribution nouvelle de drapeaux, une mise au point des inscriptions paraît s'imposer.

Elle se justifie d'autant que, volontiers, les corps s'efforcent chaque fois d'atteindre la limite des inscriptions fixées. Ceci explique pourquoi certains noms, autant dire inconnus de notre histoire, évocateurs d'événements insignifiants, figurent sur les drapeaux de nos régiments. Les savants se souviennent que Sagonte fut jadis prise par Annibal, mais bien peu de Français connaissent la bataille de 1811 du même nom dont s'honore le drapeau du 16e d'infanterie. Que dire de ces autres noms relevés au hasard : Alkmaer, Matehuala, Chiclana, Sédiman, Aculcingo, Ribas, etc. qui ornent maints drapeaux? Est-il vraiment nécessaire de les conserver? Et doit-on persister dans l'opinion du maréchal de Saint-Arnaud quand, en 1852, il exigea que

fussent évoquées sur les emblèmes de l'Empire, toutes les campagnes où le sang français avait pu couler? Sentiment fort louable, certes, mais il est d'autres moyens moins sommaires et autrement efficaces d'attester la générosité traditionnelle de notre race.

Cet élagage accompli, il importe de fixer la part qui sera faite à chacune des grandes époques de notre histoire militaire et, d'une manière générale, ce qui revient à la récente guerre et ce que gardera le passé. A ce propos, qu'on ait soin de se tenir en garde contre toute erreur d'appréciation due à l'optique déformante avec laquelle on examine les événements contemporains. Chacun exagère volontiers ce qu'il a vu de ses propres yeux.

Ceci posé, il n'en reste pas moins que les batailles livrées pendant la grande guerre méritent d'occuper la place d'honneur sur les prochains drapeaux de l'armée réorganisée. Les raisons apparaissent à tous : jamais conflit ne fut plus vaste, et d'autre part, pour la première fois, c'est vraiment la nation en armes qui a combattu. Il ne s'ensuit pas qu'on doive proscrire une part si minime soit-elle de notre histoire antérieure et que, parmi les hauts faits militaires dignes de s'inscrire sur nos drapeaux, certains d'entre eux puissent être proscrits : on ne saurait considérer d'autre limite à l'évocation des gloires de notre armée, que celle imposée à chaque régiment du fait de sa création, et le drapeau doit évoquer, dans chaque unité, la vie passée entière.

A peine reste-t-il parmi nos troupes une centaine de régiments dont on puisse, avec certitude, faire remonter la filiation jusqu'à l'ancienne monarchie; et la proportion est bien faible de ceux dont les parchemins datent des XVIe ou XVIIe siècles. Raison de plus, pensons-nous, pour conserver avec soin la trace d'un passé qui, certes, ne fut point exempt de la plus pure gloire. Et quel admirable coup d'œil sur ce passé que de voir côte à côte figurer sur les drapeaux de régiments, les noms des batailles d'autrefois, celles que gagnèrent Condé, Turenne, Luxembourg, Catinat ou le maréchal de Saxe, puis les victoires napoléoniennes, enfin les noms désormais immortels de celles où nous ont mené Joffre, Foch et Pétain.

Justifions par quelques exemples cette manière de voir. Voici le drapeau du 1er régiment d'infanterie dont les quatre inscriptions actuelles sont : *Fleurus* (1794), *Moeskirch* (1800), *Biberach* (1800), *Milianah* (1842). Loin de nous la pensée que de telles citations ne soient ni élogieuses, ni méritées. Mais combien médiocrement elles nous font revivre le passé de cette unité. Elle n'eut pas, au XIXe siècle, la bonne fortune de concourir brillamment aux grandes victoires de l'époque, bien qu'elle fût à peu près partout, à Wagram, à Leipzig, à Montmirail, en Crimée, en Italie; aussi son drapeau n'offre-t-il qu'une évocation de faits secondaires. Or, ce régiment, créé en 1569 avec les vieilles bandes françaises de Picardie que menait Philippe de Strozzi, débute à Moncontour; il est ensuite avec Henri IV à Coutras (1587). Au siècle suivant, on le trouve à Rocroy (1643), aux Dunes (1569), à Seneffe (1674). Sous Louis XV, il est avec le maréchal de Saxe à Raucoux (1746). N'est-ce pas gaspiller une abondante moisson de valeur guerrière, de devoir et de sacrifices, que laisser ainsi sans un souvenir apparent quelques-uns de ces noms éloquents? Et n'est-il pas à souhaiter que les soldats de demain versés au 1er régiment lisent sur leur drapeau, ce suggestif ensemble :

Moncontour, Fleurus, Moeskirch, Guise, Verdun,
la Somme, l'Ourcq.

Autres exemples. Croit-on que Bomarsund, inscrit sur le drapeau du 3e, ne serait pas avantageusement remplacé par la Somme (1636), où Richelieu déclarait que *Piémont*, l'ancêtre du 3e, s'était montré l'« un des plus braves régiments du monde »? que le Wahal (1795) ou Kabylie (1867), qui figurent sur le drapeau du 68e, ne cèderaient pas volontiers leur place à Siège de Prague (1741), en souvenir du coup de main légendaire que Chevert, lieutenant-colonel du régiment, réussit avec ses grenadiers?

Faut-il insister davantage et la cause ici soutenue n'est-elle pas déjà gagnée en ce temps d'union sacrée persistante? Associons donc dans notre armée, sans arrière-pensée, toutes nos gloires militaires. Les Français qui combattaient à

Rocroy et à Fontenoy apprenaient à ceux d'hier à se bien comporter au même titre que les grognards de l'Empereur; tous avaient à un égal degré le culte de la fidélité au drapeau. Noble tradition s'il en fut, génératrice des plus pures vaillances.

Ainsi élargies dans la durée, les listes d'inscriptions vont-elles étendre encore leurs limites, embrasser jusqu'aux guerres malheureuses? Non, en principe, du seul fait de cette solidarité qui nous tient dépendants les uns des autres : est-il possible que tel groupement particulier se glorifie d'événements qui, dans les circonstances d'ensemble où ils se sont produits, ont été néfastes à la nation entière? Dès lors, on comprendrait mal qu'un régiment, si brillante qu'ait été sa participation, inscrivît sur son drapeau le nom d'une bataille perdue. Le cas existe cependant, qui ne peut être imputable qu'à des erreurs matérielles. Fuentès de Onoro figure sur deux drapeaux actuels. A son obscurité, ce nom joint d'être un échec que nous infligèrent les Anglo-espagnols le 5 mai 1811; il est à supprimer. La bataille de Toulouse, livrée par Soult à Wellington le 10 avril 1814, la veille du jour où Napoléon abdiquait à Fontainebleau, pour être plus connue, n'en mérite pas davantage d'être portée sur les drapeaux de trois de nos régiments.

On ne saurait toutefois se montrer rigoureusement absolu dans cet ordre d'idées. Il est des batailles demeurées indécises du fait du commandement, que les troupes avaient cependant bel et bien gagnées et qui, par conséquent, leur font honneur sans conteste. En outre, si funeste soit-elle, une guerre donne toujours lieu à de glorieux épisodes. Certes, en 1880, à la dernière distribution générale d'emblèmes à nos régiments, les souvenirs de 1870, encore trop amers à nos cœurs, empêchaient d'évoquer sur nos drapeaux n'importe quel fait touchant à la défaite. On sait que beaucoup plus tard seulement, il fut admis qu'on pouvait créer une médaille commémorative... Mais aujourd'hui, la situation n'est plus la même; la victoire des fils compense, efface l'infortune des pères; la France a reconquis ses provinces perdues; elle touche au Rhin de nouveau. Dès lors, la valeur guerrière de ses soldats retrouve, en soi, tous ses droits.

Les erreurs des chefs d'armée n'obscurcissent plus le généreux sacrifice des cuirassiers à Froeschwiller, au calvaire d'Illy, des « marsouins » à Bazeilles, la splendide attitude des troupes sur tous les champs de bataille. Qu'il soit donc admis, désormais, à titre exceptionnel, si l'on veut, et pour des cas d'espèce dûment contrôlés, que nos régiments pourront puiser, sans distinction, dans leur capital entier d'héroïsme.

De toute façon, les souvenirs récents de la Grande Guerre resteront la source principale, mais comment choisir parmi eux? Vue sous son plus large aspect stratégique, la guerre mondiale comporte trois périodes distinctes. Guerre de mouvements, au début, à travers des alternatives émouvantes, elle aboutit à l'incontestable victoire de Joffre sur son adversaire. Durant cette première période, se sont livrées les grandes batailles manœuvrées, de 1914, mêlées gigantesques comme il ne s'en était jamais produit encore, et que les limites de notre esprit obligent, aujourd'hui, à découper en tranches, pour nous en faire saisir l'immense ensemble. La section historique de l'état-major de l'armée, chargée d'établir le récit officiel des événements militaires, envisage, au cours de cette période, trois grandes catégories d'*opérations* : bataille des frontières, bataille de la Marne, Course à la mer. Chacune de ces catégories se subdivise en *batailles d'ensemble*, qui, elles-mêmes, se décomposent en *batailles* proprement dites, celles-ci étant, non pas de simples épisodes livrés par des éléments d'unités, mais de véritables batailles, au sens ancien du mot, où des armées entières, de plusieurs centaines de milliers d'hommes, se sont trouvées engagées.

La deuxième période, dite de stabilisation, nom barbare, est celle durant laquelle les belligérants, en présence, ont usé réciproquement leurs forces qui se faisaient équilibre, chacun cherchant, de son mieux et au plus vite, à conquérir la prédominance. Elle comporte, avec moins de complexité cependant, le même fractionnement en opérations, batailles d'ensemble et batailles. Ainsi, les opérations autour de Verdun, en 1916, comprennent la bataille d'ensemble, livrée du 21 février au 16 décembre, qui se subdivise, à son tour, en une bataille défensive et deux batailles offensives.

Enfin, dans la troisième période, celle de la décision, au cours de laquelle le génie supérieur de Foch réduisit l'ennemi battu à demander grâce, l'enchevêtrement des actions est à peu près extrême. Si encore, pendant la campagne défensive du printemps 1918, où l'on vit se produire les grands chocs préparés et voulus par Ludendorff, on peut identifier des champs de bataille distincts sur des secteurs et des fronts bien délimités : — deuxième bataille d'ensemble de Picardie (21 mars à mai 1918) comportant elle-même la bataille de l'Avre et la première bataille de Noyon; puis, troisième bataille des Flandres (9 avril à juin), troisième bataille de l'Aisne (27 mai à juin), bataille du Matz (9 juin); enfin, la quatrième bataille de Champagne (15-18 juillet) fractionnée en bataille de la montagne de Reims et bataille de Prosnes-Massiges, cela ne devient guère possible en ce qui concerne la campagne offensive qui court du 18 juillet jusqu'à l'armistice du 11 novembre. Durant ces dernières opérations, en effet, le front s'allume progressivement sur toute son étendue, des Vosges à la mer du Nord, et se transforme en une immense arène sanglante dans laquelle, en permanence, les combattants font rage. On a appelé cela la bataille de France et c'est bien le terme générique qui convient le mieux; mais il n'est pas officiel et les techniciens la subdivisent en une dizaine de batailles d'ensemble, comptant un total de vingt batailles proprement dites.

Encore ne s'agit-il là que du seul front de France. Il convient d'ajouter ceux de Gallipoli et de Macédoine, ainsi que le front d'Italie, à partir d'octobre 1917. Jamais, dans aucune guerre antérieure, une somme aussi élevée de batailles ou de combats n'avait été atteinte.

Or, c'est dans cette foule de noms que les régiments ont à choisir ceux qui représentent le mieux leur contribution à la lutte. On peut l'affirmer, sans crainte d'aucun démenti, chacun n'éprouvera que l'embarras du choix. Si étendu que soit celui-ci, est-il de nature à donner à tous satisfaction? Nous ne le pensons pas.

On a beau faire, ces noms restent pour la plupart d'entre nous des expressions froides, scientifiques; elles ne frappent pas l'imagination et ne font point battre les cœurs. Leur

détermination a été faite par des bureaux anonymes, en vue d'un travail intellectuel déterminé. Après examen de la carte et des documents, on a recherché le terme géographique donnant le mieux la représentation d'ensemble d'une même opération. Point d'autre souci que celui de l'exactitude ou la fidélité de synthèse. Napoléon, quand il décidait du nom que prendraient ses batailles, faisait entrer, en ligne de compte, d'autres considérations qui ont bien leur valeur; à côté de la précision toujours discutable en ces sortes de choses, il envisageait des motifs d'euphonie, de prestige, de tradition. Avec la méthode de dénomination employée aujourd'hui, jamais Austerlitz ne se serait appelée Austerlitz, et ce serait dommage!

Plus encore. Ce qui empoigne avec tant de force la foule et les soldats, ce sont moins ces noms généraux, que certains épisodes locaux, entrés dès maintenant dans le domaine de la légende et qui sont à peu près ignorés de la liste officielle des batailles. On n'y trouve ni Dixmude, ni Notre-Dame-de-Lorette, ni Bouchavesne, ni le Chemin-des-Dames; pas davantage Vauquois, Douaumont, Vaux, les Éparges, l'Hartmannswillerkopf, tant d'autres noms qui courent sur toutes les lèvres, ont enfiévré l'opinion publique et illustré maints régiments que l'on serait avide de connaître en voyant leurs drapeaux.

Va-t-on ignorer, sur ceux-ci, de tels noms? Ils répondent cependant le mieux à ce rôle évocateur et entraînant qui reste désormais leur seule utilité.

Supposons enfin que l'on s'en tienne aux noms officiels des batailles envisagées au point de vue du commandement : la Marne, Course à la mer, Champagne, Verdun, la Somme, etc. Un nombre considérable de régiments ont participé à ces grandes opérations; par suite, elles figureront uniformément sur la majorité des emblèmes de l'armée française, et les mêmes inscriptions, trop souvent répétées, ne seront plus une distinction pour personne. On confondra les unités qui se trouvaient à Verdun, en période héroïque, avec celles qui n'ont contribué qu'au service de la tranchée, si infernale fût cette dernière. Combien il serait plus expressif de décomposer ces immenses affaires en leurs épisodes les

plus marquants. Cela donnerait aux drapeaux des régiments la diversité nécessaire et permettrait à chacun de dire : « J'étais à Douaumont », « J'étais à Bouchavesne », ou « J'étais à Vauquois ».



En résumé, un problème se pose, dès à présent, qu'il importe de résoudre en même temps que celui de la réorganisation de notre armée : en prévision d'une prochaine distribution aux troupes de nouveaux drapeaux et étendards; comment déterminer les inscriptions à faire figurer sur ces emblèmes? Les noms qui seront choisis doivent évoquer l'ensemble des souvenirs glorieux d'un passé toujours héroïque, sinon heureux, témoignant, par là l'unité de la patrie, en dépit des siècles et malgré les bouleversements politiques. Par ailleurs, tenant compte des traditions particulières à chaque unité, elles marqueront le mieux possible le lot personnel de vaillance et la part individuelle prise dans les diverses actions. Ainsi se trouvera réalisée la fusion bienfaisante et féconde des individus dans la collectivité, celle des petites patries encore vivaces dans le cadre de la grande, de plus en plus élargi.

LIEUTENANT-COLONEL J. REVOL

SUR

L'ALBUM DE LA VAGABONDE

LUXE

De l'or, des velours que la lumière moire comme une huile épaisse, des brocarts aux couleurs de la rose, du pavot, du sang; — des soies lamées pareilles à l'eau sous la lune, à l'aurore dans les nuées; — des gazes qui retiennent des dessins d'algues, de fleurs prisonnières entre deux lames de givre; — des perles en chapelets serrés qui voilent et dévoilent une chair plus nacrée qu'elles...

Où donc, ces splendeurs? Mais au music-hall. Sur quelles scènes chercherez-vous, en ce temps-ci, l'effort vers le luxe, la recherche de la couleur, le beau gaspillage de la matière coûteuse? Au music-hall, seulement au music-hall. Ce défilé n'a rien épargné. L'étoffe précieuse, la pierre taillée ruissellent du haut jusqu'en bas des femmes, balaie les planches poussiéreuses; des traînes larges comme des rivières charrient la broderie grenue; de vastes manches chargées de glands plient sous leur poids un fragile bras nu... Une théorie de belles figurantes, dans la posture des crucifiées, étalent des robes-panneaux, ocellées et rayonnantes...

C'est magnifique. Magnifique. Je l'écris assez froidement, pour avoir contemplé de même un spectacle qui ne saurait se passer, pour susciter un plus fiévreux, un plus complet et délicat plaisir, d'une collaboration inestimable : celle du corps féminin. Non que la femme manque. C'est par vingtaine qu'elle enrichit, bien choisie, le somptueux défilé. Mais la mode actuelle du music-hall a fini d'associer la femme à son costume. Voici, toute blanche et toute nue, la statue : d'autre part un mannequin à beau visage, et probablement

femelle, supporte un ensevelissement de manteaux, de fourrure, de crinoline, de lés à peine taillés, et qui ne se soucient guère de souligner, en les moulant, une ronde hanche, une cuisse longue, un dos et une gorge fringants.

A cause de ce dédain, à cause de cette scission entre le vêtement et la femme, le défilé de l'autre soir était admirable, certes, mais pas beaucoup plus admirable, ni guère autrement qu'un défilé de rideaux splendides. Étalage, profusion, plutôt que parure. Et comme il faut quand même que le music-hall nous conserve le culte du nu féminin, c'est son paganisme spécial, c'est sa poésie, moins libertine parfois qu'ingénue, qui obligent un costumier, asservi à la mode ou pauvre d'invention, à fendre d'un coup le rideau-costume sur la chair qu'il cachait sans la parer, sur la chair échappée un moment à sa gangue et qui surgit aussi surprenante, aussi tendre que la jeune fève dans sa cosse de peluche ou la noix blanche dans sa coque éclatée.

***

RÉVEILLON

Il y a, assises à une table juste devant moi, deux petites Sud-américaines et leurs maris. L'une en vert, l'autre en rose de Chine, elles ont de ravissants visages pareils, d'un blanc-vert de gardénia sous des cheveux noirs coupés court, des visages enfantins, où la ciselure des paupières bombées, des ailes du nez, de la bouche ronde comme une fleur écrasée, apparaît à la fois rudimentaire et divine. Les maris, soucieux et jeunes, parlent peu, les deux femmes ne parlent pas du tout. Depuis une heure et demie, elles ne sont occupées qu'à manger, à boire aussi. Elles ont bu le consommé, mangé les huîtres, le homard farci, la dinde aux truffes et aux marrons, le foie gras, la salade multicolore, la glace, la bûche de Noël en chocolat; les voici affairées aux fruits et aux petits fours, et elles contrôlent la carte du menu avec une gourmandise sévère. Elles mangent sans fatigue, ne s'emplissent pas les joues, demeurent blanches et fraîches. A trente ans, elles pèseront le poids d'une barrique, et se feront porter en automobile le long d'une promenade argentine ou brési-

lienne. Mais aujourd'hui, elles réjouissent l'œil, parmi l'air poussiéreux et sec du réveillon, à l'égal d'un fruit de velours ou la hampe cristalline d'un jet d'eau. Il n'y a rien encore de vil, ni de menacé en elles. Elles sont entièrement et irréprochablement physiques. Leur nuque courte et vigoureuse, l'humidité et la couleur de leurs bouches gloutonnes, et jusqu'aux mains oisives, jusqu'aux doigts retroussés, tout leur animal heureux et lustré parle de pays lointain, d'appétits sans honte et de grâce sans pensée.

Ce couple rose et vert, cette sauvagerie si douce est le centre paisible d'un tumulte froidement agencé. Les maîtres d'hôtel ne servent plus à manger, mais apportent les bouteilles casquées et les engins à entretenir et susciter la soif, c'est-à-dire des trompettes à tête de chien et de canard, des baudruches en forme de saucisse, de crapaud, de cochon, embouchées d'un sifflet de bois, où soufflent docilement les femmes scintillantes, et les hommes âgés qui demain rougiraient d'essayer, en famille, le mirliton de leur petit-fils. Les saucisses en baudruche éclatent, les têtes de chien et de canard beuglent, les cochons de caoutchouc se flétrissent en exhalant une plainte affreuse. Il y a beau temps que la bataille des boules de neige — coton hydrophile enveloppé de gaze givrée — décime la verrerie. Les tulipes de cristal, fauchées, répandent le champagne sur des tuniques de trois cents louis, et une arrosée, tout à l'heure inconsciente et secouant ses aigrettes retombantes comme une jument qui encense, récupère soudain une lucidité de caissière pour estimer le dégât. D'ailleurs, on ne trouverait pas, sous ce plafond quadrillé de lumières blanches et rouges, un bon pochard ou une dame authentiquement saoule. Le jazz-band, remonté pour la nuit, appelle en vain, frénétiquement, les danseurs : on a serré, jusqu'au centre du restaurant, les tables à souper. Au cœur de la musique, une timbale bat comme un piston d'usine et ne s'arrêtera qu'au jour levant. Il s'agit, pour tous, d'attendre le lever du jour, malgré l'envie de fuir, la tentation de respirer l'air neuf de la nuit et son brouillard qui panse les muqueuses desséchées. Deux grosses dames ont collectionné âprement un fagot de cannes à musique, de lignes à pêcher où danse un boudin de laine,

de syrinx longues d'une aune. Elles serrent contre elles ces trophées de carton qui sentent la colle, comme si, échouées dans une gare, elles assuraient le sort des parapluies en attendant un train.

Au fond du restaurant, près du vestiaire, je découvre enfin le coin où on s'amuse. Deux hommes un peu ventrus, Français par chance, rient gros, de tout leur cœur. Deux Américains âgés, cheveux blancs, rides bien rasées, leur donnent la réplique, nasillant dans leur langue tandis que les deux Français ne savent pas un mot d'anglais. La mimique suffit. Tous quatre, se servant d'une tringle de cuivre et d'une bande de papier pour limiter un espace de tapis, ont organisé un concours de saut en longueur. Innocents, rajeunis par la vertu du vin et l'absence de leurs femmes, ils jouent, basques relevées et monocles au vent, ils jouent, retournés à l'enfance, au préau d'école, bien défendus du monde réel par une baguette de cuivre et un ruban de papier...

***

LETTRES ANONYMES

Une grande ville du Centre, ravagée par les lettres anonymes, devient un enfer. Des fonctionnaires délirent et meurent, des ménages unis divorcent. Derrière ses portes qu'elle tient si soigneusement closes, la Province pleure en secret, cache ses drames, soupçonne, se tait, s'écorche à son cilice. Qui écrit ces lettres? Quelle patience, quelle haine, — ou quelle maladie, — arme, depuis trois ans, la main qu'un jour on trouvera peut-être, coupée, exsangue, dans une ruelle? On imagine là-bas, paraît-il, que cette besogne est d'une femme. Cela se peut. On incrimine la malveillance, la persévérance dans le mal, l'ingéniosité féminines dévoyées par l'oisiveté, par une infirmité ou une gangrène inguérissables. Nous cherchons malgré nous une excuse, à tout le moins une explication...

— C'est une malheureuse vieille fille, qui cherche à se consoler d'avoir vécu sans amour.

— C'est une victime obscure, qui se venge.

— C'est une folle...

Je n'y vois pas de nécessité. Dans l'*Armature*, une jeune femme écrit dans un bureau de poste un pneumatique anonyme, banal comme une invitation à dîner. « Monsieur, on rit de vous, et votre femme... etc., etc. » Elle l'écrit distraitement, sans but, et l'envoie, au hasard, chez un ami qui est marié... Nulle fièvre ne fait trembler sa main, d'où le petit bleu tombe, caillou qu'on détache du bout du pied, en haut de la montagne, et qui tuera peut-être un berger avant d'arriver en bas.

J'ai connu un couple, mari et femme, gens par ailleurs aimables, et même obligeants, qui se livraient, comme par vocation artistique, à la rédaction de billets anonymes. Il va sans dire que le hasard seul me livra — bien tard, trop tard — un secret caché comme la *Lettre volée*, c'est-à-dire confié à la naïveté publique.

L'homme avait sûrement une vilaine âme, la femme manquait de volonté. Paresseux à déguiser son écriture, il employait sa femme, qui apportait au terrible jeu sa servilité amoureuse, une gaminerie jouée, et l'adresse manuelle d'une brodeuse un peu peintre. Combien de fois, arrivant chez elle l'après-midi, l'ai-je trouvée assise à la table, toujours bien rangée, qui supportait des papiers de formats divers, un flacon d'encre bleue, un autre de rouge, des pinceaux, des ciseaux, le petit pot de colle, une minuscule lampe à alcool en argent. La corbeille à papiers — une vannerie chinoise noire très fine — contenait souvent des fragments de journaux découpés comme par des souris, des tampons de papier mouillés de colle. A mon entrée la jeune femme ne se levait pas, m'offrait sa main tachée d'encre et un grand sourire enfantin. Puis elle jetait sur la table, sans hâte, un carré de broderie.

— Oh! ne regardez pas, ne regardez pas! Ce n'est pas encore réussi!

— Quoi donc?

— Un joli, joli, joli petit dessin que je fais pour un coussin... Et un monogramme pour le linge de table... Si vous êtes gentille, je ferai un coussin pour vous...

L'étrange, c'est qu'en effet elle brodait aussi le coussin

pour moi. Quelquefois, elle jouait le jeu avec raffinement. Après avoir dit « oh! ne regardez pas! » elle se ravisait :

— Vous voulez voir? Vous voulez vraiment voir?

Elle soulevait un coin de la toile ajourée, puis le rabattait vivement :

— Non, non! Ce que j'ai dit est dit! Venez, nous prendrons du thé au salon.

Il arriva ce qui devait arriver. La surprise, la pâleur ignominieuse, les mains qui cherchent à cacher une mosaïque de lettres typographiques découpées dans des journaux et, collés sur du papier écolier, les mots soulignés ou complétés à l'encre rouge... Mais la découverte n'a pas d'intérêt. Ce qui demeure, ce qui pourrait éclairer le drame de Tulle, c'est la tranquillité, la ponctualité du bon ménage épistolier, qui décidait, en tournant le sucre au fond de la tasse, après déjeuner, ses vilenies quotidiennes :

— Ma chérie, quels sont tes projets aujourd'hui?

— Mon trésor, je vais t'acheter des chaussettes de soie. J'en profiterai pour jeter à la boîte la lettre pour madame X..., tu sais, celle où je lui en raconte un bon bout sur son mari, et le pneumatique pour le fiancé de mademoiselle Z...

— Voilà un mariage bien compromis, ma chatte!

— Tais-toi! j'en ris encore! Je ne sais pas où j'ai été chercher tout ça!

— Tu ne perds pas de vue l'avancement qu'on doit donner à Chose, à son ministère?

— Heureusement que tu me le rappelles! Il ne le tient pas encore...

— Tu rentreras de bonne heure? J'ai à te parler d'une idée bien rigolote.

— Je vais et je reviens, mon aimé. Tu me diras ça au coin du feu, bien tranquille... Quelle bonne soirée d'amoureux!...

Car rien ne défend que s'organise, au sein des crimes, une sorte d'innocence. Le massier d'un groupe de voleurs devient un comptable scrupuleux. Et la digne compagne d'un assassin fronce des sourcils de bonne ménagère, quand elle nettoie au petit matin la veste de son homme : « Encore une tache! Tu ne pouvais pas faire attention? »

COLETTE

LE CULTE D'ICARE[1]

VIII

Au lendemain, Verbroock s'éveillait, la prière anx lèvres, avec l'angélus du matin. Avant que la servante en bonnet noir lui montât, au retour de la messe, le café au lait bouillant, il enfilait ses bas et sa culotte, se plongeait le visage dans l'eau, savonnait sa large face, la rasait vite, s'introduisait dans une chemise propre, endossait la soutane de l'avant-veille dûment brossée, reprisée, détachée par Brigitte. Sincère, il remerciait le Seigneur pour ces commodités. Il aimait cette chambre badigeonnée en jaune, et le carreau verni en rouge vif. Il trouva doux le prie-Dieu en tapisserie, et bien luisante la commode si ventrue, supportant la Sainte-Vierge de plâtre. Le jardin au soleil l'enthousiasma, qui remplissait le cadre de la fenêtre, qui lui prodiguait le concert des moineaux et le bourdonnement des guêpes. Que le bon Dieu fût en tout cela, dans le chapelet poli sous les phalanges, dans le crucifix d'argent si cher au baiser pieux, comment Verbroock en eût-il douté? Quand on recherche les causes, on a vite fait d'atteindre les plus lointaines, soumises à notre perception. Et ensuite? Peut-on nommer hasard les inconnues? Pourquoi ne pas dire de ces forces qu'elles sont divines et créatrices, et bien supérieures aux mondes innombrables, minuscules, aux millions de soleils, de nébuleuses et de pla-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

nètes épars dans les espaces du firmament. Il n'y a qu'à s'incliner sans comprendre, prier, croire et se confier. Amen. Verbroock répéta ses litanies.

Que le fils du pauvre charpentier, que Jésus mort sous la huée d'une canaille en émeute, dans un bourg de l'Asie, puis oublié tout un siècle, sauf dans les cœurs humbles de quelques artisans, de quelques esclaves persécutés, se soit, au troisième siècle, épanoui sur l'Occident du vieux monde, qu'il soit brusquement devenu la victoire de Constantin, la puissance des papes, la sagesse organisatrice des clercs, l'érudition des moines, l'idéal soudain des Barbares accourus par millions jusqu'à l'Atlantique, avec leurs haches, leurs torches et leurs chevaux ensanglantés; que le Christ soit devenu le communisme charitable des monastères, l'élan des croisades, l'art des cathédrales, du Vinci, de Michel-Ange, de tous les peintres, de tous les sculpteurs, enfin le poème de Dante, l'intelligence de Léon X, la vertu de saint François, le génie de Pascal, la perspicacité de madame Guyon, la politique de Richelieu et de Joseph de Maistre, le socialisme de Lamennais, l'éloquence de Lacordaire, tant de villes catholiques, tant de peuples à genoux devant la croix, dans les Amériques comme en Europe; que cela reste l'évidence même après la Réforme, l'Encyclopédie, la Révolution et le positivisme, Verbroock y trouvait la preuve du dogme, en récitant ses patenôtres. La douleur du Crucifié se confond avec celle de toutes les races civilisées par le génie méditerranéen. La douleur et Jésus seront un seul dieu quelque jour sur l'univers. Ah! ce copeau de vingt siècles échauffé au rabot du Christ!

Verbroock eût pleuré de bonheur. La santé de sa foi lui parut plus robuste que jamais, plus robuste que ses jambes de grand marcheur, que ses bras d'athlète, que son estomac de convive flamand, que son esprit où miroitaient tant de sciences, tant de conceptions larges.

Heureux, il nouait la serviette derrière son cou, et non sans feuilleter un tome du cher Fénelon, savourait, gourmand, toute une cuiller de cassonnade trempée dans le café au lait du bol. Il mordit la mollesse de la tartine au beurre copieux, pour l'admiration de la vieille Brigitte incapable d'un tel appétit... Elle demanda la permission d'envoyer

à Bordeaux la lettre qui commandait une pièce de bon vin, puisque les trois cents francs de la métairie étaient reçus.

Verbroock sourit d'abord à l'espoir de ces délices, puis hésita tout à coup. Le spectre des Heinchin s'évoquait, leur misère dans cette cour des Basses-Rues. Ils y campaient à douze, faméliques et sales, hideux, sous un chariot démantibulé. Verbroock entendit les petites tousser, les vieux geindre, le nouveau-né vagir et l'accouchée se plaindre parce que le docteur lui prescrivait du vin. Et la cadette, sous sa tignasse, étique et presque nue, qui lavait les feuilles de salade et les bouts de légumes récupérés parmi les ordures ménagères du quartier. Trois cents francs procureraient un logis à cette nichée, quelques provisions, des lits et des bancs.

— Baste, ma vieille, je ne boirai de vin cet hiver que chez mes amis! Mais j'ai des amis chez qui l'on dîne! Tu porteras cet argent à madame Demonchaux pour l'œuvre, et particulièrement pour la famille Heinchin, de ma part. Il faut tirer cès malheureux de leur détresse.

— A c't'heure... C'est trop donner, ça... Vous vous retirez le pain de l'bouck... C'est pon raisonnable, monsieur.

L'abbé bondit en riant hors de sa chambre, dégringola l'escalier, caressa la chatte, coiffa son chapeau de travers, empoigna sa canne. Verbroock était content, très content. Au passage, il avait entrevu, non sans plaisir, la salle basse et ses buffets de campagne en chêne, bien cirés, le salon, les six chaises d'acajou contre le mur, les deux fauteuils capitonnés, le Saint-Jean-Baptiste d'or brillant sur la pendule, à l'abri du globe, le Christ marchant sur la tempête dans la gravure encadrée de noir. Les rideaux de velours ennoblissaient le lieu. En vérité, quand il possède tant de superflu, un chrétien peut se passer de vin rare.

Dehors le prêtre retrouva sa bonne ville d'Arras, sonnante et carillonnante pour les agonies, les offices, les baptêmes et les funérailles. Il côtoya les murs en briques du Petit Séminaire. Il fit la révérence aux deux chanoines qui se saluaient. Là-bas, sur la place de la Comédie, des soldats rouges et bleus avec leurs guêtres blanches s'effaçaient devant les

dévotes, hideuses, sous leurs mantelets verdis et leurs capelines usées, oui, mais si généreuses envers le pauvre, si courageuses contre leurs appétits, afin de vivre en ascètes sans auréole dans leurs tristes logements et leurs mauvaises odeurs, afin de tout sacrifier à un idéal de vertu. Verbroock les savait toutes. Elles étaient ses pénitentes, son armée de propagande.

— Je marche en Dieu, avec Jésus, — se murmurait-il, en tournant à droite et frappant, de son grand pas, les trottoirs ou le pavage herbu. — Jésus marchait-il avec ce cœur-là dans Jérusalem?

Verbroock eût embrassé l'air et ces pigeons qui s'envolaient. « Hardi! brave cheval de trait, âne patient, quelle leçon il nous donne sous les paniers de la maraîchère assise, pipe en bouche et parapluie au poing. Merci, honnête brasseur qui roulez le tonneau. Te voilà, juif obséquieux qui regagnes ta boutique de confection et qui pérores dans les tavernes après avoir appris par cœur un article de la biographie Michaud! »

Sur la place de la Madeleine toujours déserte et spacieuse, Verbroock ouvrit son bréviaire. En passant, il adressait une courte prière au premier apôtre des Atrébates, car le tombeau de Saint-Waast avait jadis été le centre de l'Arras primitif et des bâtiments construits là par les moines du VIIe siècle, avant qu'au XIIe, l'abbaye bénédictine sortît du sol, bien avant qu'au XVIIIe, Don Vigor de Briois eût édifié en leur place l'imposante abbaye. La présente cathédrale, malgré ses proportions géantes, n'en fut d'abord que la chapelle.

Verbroock admirait cette richesse des Bénédictins autrefois, et qui avaient tant édifié quand lui récoltait si peu. Ce porche majestueux de l'ancienne abbaye entre ses couples de hautes colonnes, sous l'entablement dominé par les énormes statues de la Science et de la Foi, semblait toujours, à l'abbé, la porte même du sépulcre où reposait, avec l'esprit civilisateur de l'Église latine, saint Waast, le catéchiste de Clovis, le coadjuteur de saint Remi, premier évêque d'Arras et de Cambrai, reconstructeur des autels vainement abattus par les Huns.

Verbroock, plaignant la mauvaise mine de jeunes ouvrières

en route pour la fabrique, évoquait un moment ce prélat, sans doute vigoureux, en sayon gallo-romain, guerrier à demi, cavalier, tantôt mitré, tantôt casqué, comme ses prêtres et ses moines, foule anxieuse mais combative, derrière lui, qui portait la crosse et le bouclier, qui dressait l'intelligence du légiste contre la brutalité des Barbares aux lances courtes, aux haches lourdes, aux armures d'écailles métalliques, aux chevelures tordues, comme dans les livres d'Augustin Thierry.

Verbroock salua madame Henin, en grand deuil, de qui la face épaisse, quadragénaire, ressemblait à celle de Philippe le Hardi, cuirassé en chaperon de vair et en chausses à la poulaine, ce duc de Bourgogne qui avait d'ailleurs, et là même, épousé la comtesse d'Artois si petite sous le hennin, que reçurent les Bénédictins derrière leur abbé resplendissant. Il fallut encore saluer une personne imposante dans ses crêpes et son cachemire noir qui, pour causer un moment, s'appuya sur son parapluie, comme selon la posture du Roi Soleil sur sa haute canne. Madame Davesnes, au grand nez entre ses boucles postiches, ne différait pas beaucoup de Louis XIV en effet, qui, parmi ses mousquetaires cérémonieux, l'épée au travers de l'habit, avait peut-être, en songeant à Fénelon, durant les guerres de Flandres, visité l'abbaye de Saint-Waast, les cloîtres des cours, franchi le péristyle, longé les suites de cellules ouvertes pour les révérences de chaque religieux, parcouru les larges salles du musée actuel et les appartements grandioses des prieurs, examiné la bibliothèque aux quarante mille volumes, et terminé par une prière d'égal à égal devant le maître-autel de l'église abbatiale.

A cela pensait Verbroock sans écouter trop le bavardage de madame Davesnes qui redoutait l'appel de la garde mobile, de ses trois fils, les avocats, de ses quatre neveux, les étudiants, de leurs dix cousins cultivateurs, médecins de campagne, avoués ou notaires. La rassurant de la mine, Verbroock évoquait l'apparition de Louis XV très joli, poudré, prisant le tabac de sa boîte en or. Les marquis impertinents, chamarrés, amis de Voltaire et de Rousseau, apparurent à leur tour sous le porche aux sons imaginés des fifres et des tambours. Plus tard, roide et musqué, le Robespierre de Raoul

Héricourt avait dû souvent passer le même seuil pour consulter certains des volumes rassemblés par les moines dans le palais où fréquenta Fouché en professeur de physique, les Carnot en officiers mathématiciens, Joseph Le Bon en maître de rhétorique, puis en prêtre assermenté, grand faiseur de sermons.

Verbroock se blâma de mêler les fantômes de son esprit à ses oraisons de tierce. Et il prit congé de madame Davesnes. Pourquoi madame Henin ressemblait-elle au fastueux duc de Bourgogne, elle, si minutieusement économe dans sa petite maison aux chaises de paille, aux tables boiteuses, aux pendules mortes, aux armoires déteintes, aux gravures jaunies, à la vaisselle ébréchée, aux fils rustiques, grands fumeurs et oisifs? Madame Davesne, orgueilleuse, altière, avait plus de raison pour s'identifier à Louis XIV. Elle aimait, comme lui, régenter l'univers, et même Dieu, dont elle ne souffrait pas qu'il lui pût manquer. Avec quelle hauteur elle blâmait Napoléon III, non pour avoir déclaré cette guerre, mais pour enrôler les jeunes hommes de sa famille : audace inouïe. Son confesseur crut l'entendre bougonner à travers ses salons dorés, remplis de meubles Empire, de trônes capitonnés, de statues italiennes, de portraits fiers.

L'abbé, cependant, avec sa marche, reprit ses psaumes et ses litanies. Il se força d'être tout à Dieu, d'en être possédé. Il écarta la hantise de la République athénienne et du Cercle Carnot... «Non moi en Dieu, mais Dieu en moi», se répétait-il, et, avec ses souvenirs de Fénelon : « Mourir à moi-même », et encore : «Coupez-le-moi jusqu'aux dernières racines», et aussi : « M'accuser, c'est m'occuper de moi, c'est soustraire ce temps au Sauveur... M'oublier, m'oublier tout et entièrement. »

Le pouvait-il, dans cette rue des Agaches où les servantes conversaient de perron à perron? Le balai en main, les unes s'annonçaient une victoire en Alsace. Les autres puisaient l'eau de la fontaine, parlaient de leurs frères et de leurs fiancés partis avec leurs régiments. Elles remuaient leurs seaux. Elles se montraient leurs emplettes de poisson, de légumes et de fruits. Plusieurs discutaient les prix avec les villageoises à hottes et à paniers, avec celles exhibant leurs volailles des cages accrochées aux flancs de la bourrique.

Néanmoins, l'abbé Verbroock finit par s'absorber dans ses oraisons, car le péristyle à l'antique de Saint-Nicolas, ses marches et son fronton angulaire surgirent brusquement derrière une dame en noir, qui lui riait aimablement, qui le priait de venir goûter aux huîtres d'une bourriche arrivée ce matin, encore mouillée par les vagues et pleine de varech humide.

Verbroock avait donc grimpé, inconscient, la rue Saint-Aubert, la Terre-de-Cité, la rue Baudimont, et il avait fallu, pour l'arrêter, cette rencontre de madame Adam. « Feu son mari eût tant aimé ce régal d'huîtres fraîches et de vieux Sauternes! » La veuve, comme toujours, parlait abondamment du colonel, de son cheval blanc, de son attitude quand il présentait, au ministre de Louis-Philippe, les gardes nationales du Pas-de-Calais sur la Grand'Place. Qu'il eût bien organisé les gardes mobiles et les francs-tireurs! L'épouse fidèle rappela comment, près d'Austerlitz, un boulet lui avait brutalement arraché le shako et rasé l'occiput. Elle en gardait la visière. A la Bérézina, une lame de cosaque lui avait coupé l'index. Qui donc allait, dans Arras, instruire les mobiles? On disait que M. de Grigny venait de recevoir une lettre de service. Son père à elle était mort après Wagram, devant Presbourg, en pourchassant l'ennemi le soir du jour où le colonel Héricourt avait été tué. Son cousin, le général Schramm, qui, parfois, dînait à sa table, ne croyait pas aux gardes mobiles. M. de Tenlé, le préfet impérial, préférait les francs-tireurs. Elle riait toujours, élégante ainsi que les dames peintes par Winterhalter, avec des manches à gigot. De longues boucles grises à l'anglaise longeaient sa figure olivâtre, point trop ridée malgré la soixantaine. Elle craignait pour l'artillerie. Une écharpe en crêpe de Chine glissait vers la taille. Ses mains agitaient une ombrelle doublée de vert pâle et un ridicule de velours avec perles d'acier.

Verbroock ferma son bréviaire. Il n'y avait qu'à causer. D'ailleurs il aimait les huîtres. De plus, il savait par expérience que la cuisinière de la veuve réussissait aussi bien le flan de crème et d'œufs battus que les mauviettes lardées, rôties au four sur pains de mie. Pourquoi n'eût-il pas dîné tantôt dans cette maison amie? Il remarqua seulement alors

la foule insolite qui, de toutes les rues, débouchait sur le parvis de Saint-Nicolas. Beaucoup de jouvenceaux mornes, dans le costume bordé et sous l'étroit chapeau de paille à la mode, voire dans les blouses bleues et sous la casquette du populaire, accompagnaient les femmes en noir ou en bonnet blanc tuyauté. N'étaient-ce pas les mobiles et leurs mères qui venaient accomplir de suprêmes dévotions à l'heure où la patrie les réclamait?

L'abbé pensa, qu'à la faveur de la guerre, bien des âmes indifférentes, même hostiles, reviendraient au divin Pasteur. La colonelle l'espérait. Elle suggéra le dessein d'annoncer, pour le dimanche suivant, une messe des Mobiles. C'était vraiment une dame intelligente, reconnut Verbroock, et qu'il convenait d'entendre. A l'instant, elle présenta les fils de sa boulangère, deux gaillards blonds, musclés par les labeurs du pétrin. Chapeau bas, rougeauds et gauches, ils rappelèrent à l'abbé qu'il leur avait appris le catéchisme pour la première communion. Madame Adam le priait d'être leur confesseur, puis de les recommander lui-même à M. de Grigny et à M. de Malametz, qui seraient le commandant et le capitaine. Eux n'osaient le demander, s'étant, par insouciance, écartés de la pratique. Verbroock accepta, comptant, par eux, gagner d'autres garçons. Il leur tendit la main qu'ils serrèrent bien fort.

— Vous comprenez? Ça fera tant de plaisir à la mère, puisque l'on part.

Bien que le luxe d'un cachemire français, d'une coiffure en dentelles noires, d'une broche en or, lourde comme sa chaîne et ses boucles d'oreilles, la parât, madame Frampon s'inclina profondément, puis s'émut, pleura sans une parole. Elle haussait les épaules et secouait la tête en se mouchant. Mademoiselle Adolphine, chétive, une main sur son œil éternellement malade, la consolait. Nièce de la colonelle, elle annonçait aux jeunes gens et à leur mère quelle gloire serait celle d'entrer à Berlin, comme au temps de Napoléon Ier, derrière les tambours et les musiques, sous les drapeaux flottants. Ils approuvèrent d'ailleurs. Avec les mitrailleuses la victoire était certaine. L'abbé voulut tout de suite mettre à profit cette rencontre. Il sut que, sur le Marché-aux-Vaches,

les recrues de la garde mobile devaient se réunir le lendemain avant de se présenter à la citadelle, et les garçons des villages sur les Allées, jusqu'à la Porte-des-Soupirs. Il pensa qu'il serait bien de conduire une bande importante de jeunes hommes au point de rassemblement, et que ces deux gars lui faciliteraient l'organisation du cortège en lui amenant leurs camarades. Affaire conclue tandis qu'ils montaient les marches monumentales de Saint-Nicolas. La colonelle se montra très habile en excitant la vanité de la boulangère. Verbroock, avec les fils, se fit très camarade. Louis lui parut déluré, Jules franc, solide, tout d'une pièce. Et, hardis, ils questionnaient sur les ballons de Raoul Héricourt. A l'exemple de son ancêtre, planerait-il par-dessus les Prussiens et saluerait-il les obus au passage? Il essayait une mitrailleuse dans la nacelle de son nouvel appareil, prétendaient les gens des Moulins dans les estaminets de la Grand'Place. Verbroock réprima son rire. Mais la colonelle, point, ni la hideuse Adolphine, si maigre, cadavre debout, et déjà trop mûre dans un suaire de châles noirs. Elle assura, en bégayant, que ce fou et les Rouges voulaient la République, une statue de Robespierre sur la place du Théâtre, devant la rue des Rapporteurs. La colonelle espéra que tous les honnêtes gens empêcheraient cette apologie du crime. Madame Frampon leva les mains au ciel. Malicieux, Verbroock insinua que le colonel Adam avait été jacobin, à Mons, dans son adolescence, et que le père de la colonelle avait servi dans les armées de la Convention, sous la Terreur, qu'il s'était même alors couvert de gloire, comme la chère dame le contait fièrement à tous.

Ils passaient entre les hautes colonnes à l'antique. Ils tentèrent de s'introduire dans la masse dense des fidèles. Verbroock salua ses vieilles amies. En mantelets sordides, en capelines sales, et gantées de coton noir, elles exhalèrent leurs haleines puantes avec leurs prières. Elles lui sourirent, de toutes leurs rides crasseuses entre les brides des chapeaux et des bonnets grotesques trop petits pour leurs mèches grises, pour leurs fronts morts, verdâtres et luisants. Des veines en saillie ressemblaient sur les tempes à des vers rongeant, par avance, ces têtes de fantômes. Bien qu'il pût vivre, et depuis longtemps, au milieu de ces larves, Verbroock ne

parvenait point à les fréquenter sans dégoût ni terreur. Et, pourtant, ces sorcières étaient presque toutes de très pieuses âmes, pleines de foi. Elles vivaient selon la tradition de l'ascète, dans leurs maisonnettes humides, obscures, dans leurs mansardes, dans leurs caves, dans leurs chambrettes que meublaient des images saintes, des scapulaires et des chapelets suspendus, et qui fleuraient le graillon de lamentables fricots.

L'office n'étant pas commencé, elles assaillirent Verbroock de leurs humbles questions. La plupart étaient en épouvante pour cette statue de Robespierre, ce prêtre infâme de la déesse Raison, ce coupeur de têtes nobles ou saintes. Les Rouges voulaient cela, cet Héricourt, ce Delannoy, ces républicains du Cercle Carnot. Les moribondes se signaient sur leurs rides, sur leurs bouches rentrées, aux creux de leurs épaules fragiles. Que, depuis huit jours, les soldats chantassent *la Marseillaise*, cela leur semblait aussi la fin de tout, la promesse de la guillotine dressée de nouveau sur la place du Théâtre.

Verbroock les comprit. Nées vers le début du siècle, parvenues à l'âge de la connaissance dans le triomphe de la Restauration, elles avaient alors reçu l'empreinte que les émigrés au pouvoir et leurs amis, nobles ou prêtres, bourgeois, paysans, appliquaient dans les écoles, dans les paroisses, sur l'esprit de la province. Jadis séduit par la Salente de Fénelon et naguère par *le Livre du Peuple* qu'écrivît passionnément Lamennais, certes l'abbé Verbroock ne partageait pas cette haine un peu folle de ses dévotes pour l'Incorruptible, pour le libérateur du Tiers. Et puis, ce Flamand aimait croire qu'en ses veines coulait le sang d'Artevelde. Il l'avait dit à Monseigneur, lui reprochant quelques libertés prises dans l'exercice de ses fonctions liturgiques, et quelques franchises de la parole en chaire. Par ailleurs, Verbroock pensait bien que la statue de Robespierre ne serait pas inaugurée sous la régence de l'impératrice Eugénie. Il rassura les dévotes qui ne ménagèrent pas leurs anathèmes au nom de Raoul Héricourt.

— Il est exécré par tous et partout, — conclut la colonelle à l'oreille de son confesseur.

— Arras le hait, — dit mademoiselle Adolphine, — mais ne pense qu'à lui.

Parce qu'ils s'insinuèrent tous trois dans l'épaisseur des fidèles pour gagner les chaises de madame Adam, ils se trouvèrent auprès de madame Gerbore.

— Savez-vous qu'on s'est battu près de Wissembourg? — murmura-t-elle. — Il a fallu soixante-dix mille Allemands pour faire reculer un peu les six mille turcos et zouaves du général Douay. Ces Prussiens nous sont vraiment bien inférieurs.

— Mon Dieu, oui, — murmura la colonelle. — C'est un succès bien éphémère.

— Éphémère... on peut le dire.

— Espérons-le, — dit Verbroock.

Elles se turent. La messe commençait. Quelle que fût la solennité de sa vêture, de sa hallebarde, le suisse ne put fermer les portes. Il y avait trop de fidèles entassés sur le péristyle et même étagés sur les marches. Au dehors, les cloches des autres églises répondaient à celles de Saint-Nicolas. Verbroock reconnut le glas de Saint-Géry honorant un gros mort, le grand-père Lagache, le fondateur des tanneries modernes. L'alleluia de la cathédrale fêtait le mariage d'une maîtresse dentellière et d'un brasseur. Saint-Jean-Baptiste, gravement, de son bourdon, convoquait trente familles à la messe du bout de l'an, pour la mémoire de la tante Demonchaux. La clochette des Charriottes appelait, à la chapelle, les religieuses et les dames recluses avec madame Dufour d'Hamelincourt. Celle des Ursulines invitait leurs pensionnaires à chanter pour nos soldats souffrant sur les champs de bataille un *Salutaris hostia* spécialement. Au Sacré-Cœur, de même, le clavier du sonneur engageait les jeunes filles et les Dominicaines à réclamer du dieu Sabaoth la victoire qu'il dispense.

En surplis, en aumusse, rapidement revêtus à la sacristie, Verbroock, dans une stalle du chœur, écoutait se prolonger ces appels des églises et des couvents. Une brise de l'est les engouffrait dans la nef. Murmurant ses oraisons, l'abbé, en toute émotion, offrait, aux cieux, sa ville d'Arras qui l'invoquait.

Autour de Saint-Géry c'était le Tribunal, la justice de la

cité, la dialectique de ses avocats, tout un idéal d'équité quotidienne, l'esprit de maître Paris, défenseur des plus humbles causes, et l'intelligence lettrée de l'avoué Desmazières; et, autour de ce sanctuaire le plus ancien, tous les souvenirs des temps chrétiens que rassemblait le bon M. Lecesne en son histoire d'Arras; et aussi l'activité des rues commerçantes de la Petite Place aux maraîchères criardes, aux boutiques d'orfèvres, de cordiers, de tonneliers, de confectionneurs, de taillandiers pour les besoins des villageois, toutes ces boutiques ouvertes sous les vieilles arcades, derrière les piliers trapus, avec leurs enseignes médiévales : *A la Baleine*, où le fruste Waterlot étale ses montres et ses chaînes d'or; *A la Tourterelle*, où Gossart offre ses graines à fleurs et ses semences; *A la Syrène*, où Rosé Jessus fait déguster ses genièvres et ses cognacs; *A l'Asne Rayé*, où Gossec expose les fusils de chasse, les carnassières et les poires à poudre; *Au Hanap d'Argent*, où l'on montre les bouteilles de vénérable bourgogne, de célèbre curaçao et d'illustre Schiedam; *Au Bas d'Or*, où les demoiselles si méritantes débitent leurs merceries; *Au Pastoureau*, où l'on choisit les bêches, les pelles, les rateaux, les leviers, les roues de charrues, les sécateurs. Verbroock, en une seconde, voyait la Petite Place et ses négoces surgir en sa mémoire, puis ceux de la rue de la Taillerie, où les Fardel père et fils chargent sur les charrettes de la campagne les barres de fer retentissantes, les socs brillants, les fourches aiguës, puis ceux de la Grand'Place où chaque samedi les spéculateurs en grains et les agents des moulins Héricourt, de la minoterie Gerbore, des huileries de Saint-Nicolas écoutent le sévère Dehodencq fixer les cours, le froid M. Demonchaux estimer les valeurs des avoines, des orges, des blés débordant les mille sacs béant sur le pavé, pour les achats des brasseurs dociles aux indications du gros Caudelier, toujours grivois, tapeur dans le dos, tandis que les cultivateurs attendent, anxieux dans leurs blouses neuves et roides d'apprêt, la sentence de ces messieurs propre tantôt à ruiner les espoirs du village, tantôt à les enrichir. Saint-Géry et Saint-Jean-Baptiste, de leurs cloches, évoquaient toute cette vie du département concentrée là, et pour laquelle, ardemment, le prêtre suppliait le Seigneur en répondant tout bas aux paroles de l'officiant.

Aussi bien, la sonnerie lancée par la chapelle du Saint-Sacrement lui suggéra les maisons blanches, rue d'Amiens, les claironnades et les cris des casernes, les amoureux solitaires dans les bocages des Allées, Petiote, le trop joli Petiote, gouvernant les arroseurs du Jardin Botanique, les soldats du génie terrassant près de la citadelle, les familles cossues dans leurs maisons du boulevard Crespel, parmi leurs meubles polis, leurs rideaux de velours, leurs pendules sous globes, leurs portraits de famille, leurs estampes de l'Empire et de la Restauration, leurs livres d'histoire, les fumets de ragoûts succulents, les comptes des fermages et des métairies dans les registres ouverts sur la plaque rabattue des secrétaires en acajou. Verbroock pensait ainsi toute la vie de la cité, en écoutant tinter les cloches, psalmodier les chantres, bruire le vent, s'agenouiller, pour l'élévation, la foule pieuse des mères, des épouses et des conscrits que les dangers de la guerre rendaient à Dieu sur cette colline où s'était longtemps dressée la cathédrale primitive, démolie avec ses merveilles d'art, par les fureurs de la révolution jacobine.

— Mon Dieu, — supplia l'abbé, se prosternant pour saluer l'hostie aux mains du chanoine qui l'élevait au ciel, — mon Dieu, donnez-nous la victoire afin que la gratitude éternelle de ce peuple s'offre à votre puissance, qu'il vous laisse, en lui, aimer son âme et la sauver. Amen.

Et l'émotion qui consacrait Arras dans le cœur de son prêtre le fit deux fois sangloter.

IX

A porter les pains de luxe, les couronnes et les miches, de seuil en seuil, selon le trot, le galop du petit cheval qui traînait leur tapecu, Jules et Louis Frampon s'étaient, dans Arras, fait mille amis. Ils le savaient : les grelots au collier de Ch'tiot annonçaient de bonne heure, par les rues, l'apparition de la flûte, encore brûlante, sur quoi le beurre allait fondre avant d'être savouré entre deux gorgées du laitage que le café brunit et qu'épaissit la cassonnade. Jules et Louis savaient quel réveil joyeux la gourmandise de la ville atten-

dait d'eux, avec les carillons du matin. Depuis Baudimont jusqu'à Rouville, à Saint-Michel et à Meaulan, servantes, bourgeois, marchands, officiers, dames et messieurs, pensaient aux Frampon, en allumant le feu dans la cuisine, en descendant à la boutique, en chaussant les pantoufles dans les premiers rayons du soleil, en revêtant l'uniforme, en s'étirant sous les courtines de guipure et de satin, en aspirant la première bouffée de la brise par la fenêtre ouverte. Beaux et solides, tous deux se félicitaient de leurs mariages récents avec de jolies villageoises de Mercatel et de Fampoux, pour la douleur de cent autres, qu'auparavant, ils avaient, sur les remparts, embrassées dans les ombres du crépuscule, après les avoir séduites à l'aube, en leur vendant la croûte dorée sur la mie blanche. Se rappelant leurs blondes et leurs brunes, celles de jadis et de naguère, ils en riaient, heureux encore de leurs épouses mamelues et ardentes, pendant qu'ils fouettaient l'air par-dessus la crinière de Ch'tiot endiablé, difficile à contenir, eût-on dit, mais qui, de lui-même, s'arrêtait devant les maisons clientes.

S'ils regrettaient cette vie joyeuse avant les risques de la guerre, les Frampon goûtaient aussi l'orgueil d'être bientôt des vainqueurs. Ils n'en doutaient pas. Soit en recevant les sous, soit en marquant du couteau la planchette du payeur à terme, Louis demandait, rue d'Amiens, le fils de la maison désigné pour la garde mobile par son âge et ses antécédents militaires. Le plaisantant, les deux frères lui proposaient de se joindre à leur bande. Qu'il eût acquis un remplaçant lors de la conscription, ou qu'il eût été, grâce au sort, mis dans la seconde partie du contingent, tout jeune homme, pensaient les Frampon, inquiet de son destin au régiment, accepterait la protection de l'abbé Verbroock et la cordialité de leur offre. Ils se donnaient l'apparence d'organisateurs, de chefs. Les choses se passèrent ainsi tout d'abord sur la Terre-de-Cité, carrefour des cinq rues, et aux alentours de la boulangerie où l'odeur du pain chaud parfumait le vent. Les paroissiens de Saint-Nicolas n'ignoraient pas l'influence de l'abbé ni son libéralisme. Ensuite, le fils de l'imprimerie voisine acquiesça de bonne humeur. Les boulangers promirent leurs balles de chasseurs émérites aux cuirassiers blancs. Avec un Napoléon, le bache-

lier, enthousiaste pour l'histoire de Rome et de France, croyait le triomphe certain. Il ne serait pas inférieur aux zouaves de Wissembourg, aux turcos. Eux aussi, les gens du Nord, contiendraient bien à cinq mille soixante-dix mille Pruscos. Toutefois, il blêmit un peu lorsque les Frampon parlèrent de l'Adèle qu'il laisserait. Une minute il adora la petite cabaretière dolente, coiffée de tresses et si blanche de corps. Elle aimait la gloire, répondit-il. Lundi, elle le chérirait davantage, quand il la rejoindrait en vareuse de sergent, le képi sur l'oreille et les guêtres blanches boutonnées jusqu'aux genoux, les guêtres de Magenta et de Solférino. Certes, il se joindrait à leur bande. Aussitôt il évoquait la campagne d'Iéna. Il relatait la mort de Louis de Prusse, sabré par un maréchal des logis français, sous un arbre. Sans le dire, il se vouait à un pareil exploit. Le visage espagnol de l'imprimeur se colorait entre les mèches brunes. Il fit apporter du genièvre aux boulangers qui l'avalèrent sans quitter leur voiture. Eux proposèrent d'enrôler aussi le Neptune de métal rouge qui, de son trident, dompte un dauphin, sur le rocher artificiel de la fontaine. Franchement, ils rirent tous trois. Ch'tiot repartit au galop par la rue Saint-Aubert, entre les magasins entrouverts, les façades bien crépies.

A la maréchalerie, les garçons qui ferraient un gros cheval paisible ne rirent qu'un moment. A ces gaillards pleins de bière et de bonne soupe, il ne plaisait pas trop de se battre. Courtin pourtant asséna sur l'enclume un coup de marteau, et demanda si le Prusco, qui recevrait ça de lui, irait le dire à sa mère... N'empêche, se faire cogner pour Badingue...

— A ch't'heure, n'as-tu pon voté pour lui?

— Et ti, pour qui que t'as voté, hé sôt?

— Mi je ne grinche pon... aussi?... J'y vas de bon cœur...

— Et mi toudis...

— V'là tes dix-huit sous, min fieu... Lundi, c'est ta cousine Euphrasie qui nous portera la miche?

— Alors, vous serez à la caserne aussi, chois deux. Et vos femmes quo'qu' ch'est qu'elles disent ed' ça?... All' sont braves, quoi?

— Des Françaises, hein! patron! Deux françaises d'Artois,

et la tête sous le bonnet... Faut pon que le roi de Prusse il nous ennuie.

— Avise, faudrait pon qu'y eut du Jecker là-dessous, comme dans ches' guerres du Mexique. Ch'brigand-là avait promis vingt millions à Morny si Badingue envoyait la flotte et les zouaves lui quer, à La Puebla, les soixante millions que chette banque elle réclamait.

— Tout ça, ch'est des bleuses vues, patron... Aujourd'hui, on peut pon laisser la Prusse se mettre en Espagne, et nous menacer par là.

— Comme en 1814, quand j'étais un p'tiot? Quand les cosaques sont venus manger nos chandelles. Ch'est toudis vrai... A se revoir, Jules, à se revoir, Louis... Hue Ch'tiot!

Déjà le cheval galopait sous la crinière flottante, passait devant la boutique aux cœurs d'Arras, entre l'hôpital Saint-Jean et le marché couvert. Il grimpait la pente de la rue en faisant étinceler le pavage et s'arrêtait devant la chapellerie. Jules tendit à la bonne la couronne chaude et les flûtes. Les commis de la boutique leur offrirent des képis bleus à bandes écarlates arrivés de Paris. Ces garçons avaient coiffé les leurs. Ayant fait cinq mois de service, ils se trouvaient pour cela sergents, dirent-ils. L'espoir de commander un peloton les remplissait visiblement d'orgueil. Ils décernèrent quatre jours de salle de police à Jules qui essayait de travers cet insigne. Louis, par contre, gagna leur estime militaire. Ils acquirent la coiffure. Bismarck allait voir... Quand les Artésiens seraient là... Tous quatre rirent d'eux-mêmes en se vantant. Mais ils se croyaient courageux et forts, malins aussi. Il leur tardait d'avoir en mains le fusil et la baïonnette. Il leur semblait qu'à courir tous, sus à l'ennemi, en criant, comme les ancêtres de Fleurus, gravés, avec le ballon de Juste-Émile Héricourt, sur les images, ils chasseraient les Prussiens de même. Ensuite ils s'en iraient, lieutenants vers Austerlitz, capitaines vers Iéna. Ils entreraient à Berlin, buvant partout de la bière mousseuse, embrassant, palpant des filles mamelues et blondes, dévorant toute la choucroute et tous les jambons de l'Allemagne.

Au seuil d'un estaminet, quelques camarades acclamèrent le képi de Jules. Joyeux, les frères répondirent en claquant

du fouet. A la papeterie, tandis que Louis entaillait la planchette, madame Bradier survint. Elle pleura. Son « petit chou » qu'elle élevait dans du coton, comment supporterait-il le poids du sac, les marches, la pluie? Bien qu'il se laissât pâlir, les yeux rouges, Maxime, surnommé « le toussard », haussa les épaules. Autant que lui, Bonaparte n'était-il pas, avant Arcole, maigre et hâve? Cependant... du feu luisait dans ses yeux caves. La mère reprochait au jeune homme de fréquenter le théâtre, de lire Victor Hugo et de se faire des idées fausses. Il verrait. Elle sanglota. Elle se réfugia derrière son comptoir, les vitrines pleines de saintes estampes, de scapulaires et de chapelets, derrière les livres de messe en pile, les numéros de *la Semaine Religieuse*, ceux de *l'Univers* et du *Figaro*, les traités de vénerie, les manuels d'agriculture, les classiques, les statuettes de Jeanne d'Arc et de Marie Alacoque prêtes pour la clientèle de dévotes, de séminaristes et de chanoines, de familles nobles et de collégiens.

A côté, l'oiseleur, furieux d'abandonner son commerce et sa mère, invectivait contre le régime :

— L'empire, c'est la paix! Que menteux! Et il paraît qu'en ce moment-ci, ils perdent des batailles partout... oui partout.

— Veux-tu te taire, hé! tête d'andouille, — lui cria Louis.

L'autre, un grand dépeigné en chemise rose et en pantalon jaune, serra les poings. Mais la huée de jeunes villageois entassés dans une charrette lente couvrit sa voix de colère, l'effraya. Sa mère, tremblante, le fit rentrer parmi ses cages à serins de Hollande et à perruches, ses mues à poules de Houdan et à coqs de Crèvecœur, ses niches à bichons. Le pépiement des oiseaux, le gloussement des volatiles et les abois des roquets l'emportèrent sur les protestations du pacifique.

— A ch' t'heure si on perd une bataille, drochi, on en gagnera l'autre dro'là... hannon! Vive l'empereur!

Vive l'empereur! proclamèrent très gais les gens de boutique qui balayaient leurs trottoirs, ceux qui, sur l'échelle, nettoyaient leurs vitrines, ceux qui fumaient leur pipe de terre noire, ceux qui buvaient leur bistouille dans l'estaminet aux contrevents verts, et les joueurs de billard apparus, la craie aux doigts.

Excité par les acclamations, les gestes, Ch'tiot s'élançait. Louis eut du mal à l'arrêter devant la librairie Topino qu'un rassemblement assiégeait pour voir la caricature multicolore de l'*Eclipse*. Elle représentait un zouave et un uhlan, celui-ci très dépité, celui-là fort hilare devant le coq gaulois près de terrasser l'aigle de Prusse. On regardait aussi l'estampe où Juste-Émile Héricourt, dans sa nacelle d'*Arras-Égalité*, salue, au-dessus de Maubeuge, les boulets autrichiens de 1793. On tâchait d'apercevoir, à l'intérieur du magasin, M. Desmazières et M. Codron avec Topino. Père et fils déployaient une carte d'état-major sous le doigt de M. de Grigny chamarré, botté, éperonné, accru d'un bonnet de police à gland d'or, d'un sabre, d'un revolver en sautoir. Que montrait ainsi l'officier sur la large feuille?

Entrebâillant la porte du magasin pour déposer la couronne et les flûtes, Jules entendit répéter les noms du général Frossard, de Spickeren, du maréchal Mac Mahon, de Frœschwiller, de Woerth, de Reichshoffen, de Niederbronn, mais le vieux Topino, brusquement, enjoignit de refermer. Après avoir sauté dans la voiture, en route déjà, Jules dit à Louis que le père Topino et M. Desmazières administraient une pile aux Prussiens sur l'atlas, et qu'ils se prenaient au sérieux, et qu'ils avaient des mines de gens préoccupés comme si leur jeu était réel.

Le marchand d'habits congestionné, bien qu'il fût large et lourd, leur exhiba une centaine de pantalons gris à passepoil rouge, effets d'ordonnance pour la garde mobile. Il se vanta d'en fournir trois mille à l'intendance avant quinze jours, avec autant de vareuses bleues pourvues de cols et de parements écarlates. D'Elbeuf, de Roubaix, de Paris il avait obtenu les draps et distribué le travail de couture aux pauvresses des Basses Rues. De nouvelles commandes lui arrivaient le matin même. Sa mère, grasse, imposante sous les cheveux blancs, trônait dans la boutique. Elle vint choisir méticuleusement ses pains. Elle plaignit les Frampon d'avoir à risquer leurs vies si jeunes, et maudit la guerre, qu'elle n'admettait pas entre deux peuples civilisés comme celui de Prusse et celui de France.

Les deux frères soutinrent qu'il y aurait toujours la guerre,

comme l'orage et la peste. Impatient, Ch'tiot repartait. Il les entraîna dans la rue Ernestale, pendant que Jules avouait que, tout de même, on était heureux comme ça et qu'il était dur de penser à la mort.

X

— Dehodencq, regardez là-haut... sous la couronne du beffroi, cet oiseau qui tourne.

— Hé oui... C'est une buse, hein.

— Une buse, pardi, et que Raoul Héricourt lâche dans l'espace, au crépuscule, pour apprendre le secret du vol.

— Qué toqué, min fieu!... — jugea Rosé Jessus en affectant, par plaisanterie, l'intonation du patois.

— C'est-y celle qu'il apprivoise? On dit qu'au sifflet elle revient du bout du monde.

— Et même qu'il la dirige avec la voix.

— Est-ce, Dieu, possible!

— Un sorcier, cet homme-là?

— Dites un peu, Isambert, vous qui tirez bien, si vous lui descendiez sa bête.

— Un beau coup.

— Je n'ai que du petit plomb et du six à perdrix. Saperlotte!

— Moi j'ai bien du cinq à lièvre... Mais elle file... Tenez. Elle a disparu.

Les chasseurs, vraiment dépités, rejetèrent vers le dos leurs fusils dont ils avaient instinctivement saisi la bandoulière. Un instant, au milieu de la Petite Place, ils demeurèrent vains de paraître en guêtres de toile boueuses, en jaquettes de coutil, leurs carnassières au flanc, trop lourdes et sanglantes, avec des hases et des pouillards bien visibles dont le poil et les plumes traversaient les mailles du filet.

Entre ceux-ci, les jeunes filles qui sortaient de leurs magasins et de leurs ateliers, celles qui cousaient assises sur le pas des portes et au bord des caves, admirèrent Petiote, réputé pour son talent de chanteur, et si beau vraiment, le chapeau sur l'oreille, dans son costume étroit et vert. Avec ses compagnes, Célina, pour l'intriguer, fredonna bientôt la tyrolienne célèbre

qu'il prolongeait souvent le soir en flânant avec ses amis par les rues désertes, et que tous les gens d'Arras essayaient alors de réussir :

— Laï tou la la... Laï tou la la ah ah!

L'accorte lingère réalisa par le brio de ses vocalises le principal du refrain. Aussi lorsqu'elle se fut arrêtée, Petiote continua, comme pour relever le plaisant défi de cette fillette mamelue que serrait bien à la taille le cordon du tablier. Ses roulades s'élancèrent au ciel pendant qu'il marchait vers la rue des Trois-Visages, le fusil sur l'épaule et la moustache en crocs. Isambert qui, sur ses hautes jambes, dominait ses compagnons, profita de l'incident pour rire à la fine Dorothée, à ce chignon d'or, à ce fichu de soie sur le caraco blanc plein de vie. Il eût bien voulu séduire l'alerte passementière en la bourrant de gâteaux dans la pâtisserie de la rue Ernestale, mais la gracieuse fille bernait cet homme de trente ans qu'elle ne jugeait plus assez jeune bien qu'il lui plût, élégant, généreux, fier. Elle lui rendait ses œillades en riant avec Rosalie, l'apprentie tapissière qui avait encore ses tresses dans le dos et une devantière de cotonnade. Elle rejoignait Pingrenon sur les remparts, dès la nuit, et se laissait chérir sur les bancs. Elle n'en soufflait mot, car lui aussi, pour ses vingt-sept ans, semblait, à la gamine, presque vieux. La plupart de ses camarades auraient certainement fait honte à la vaniteuse séduite par l'aisance et le luxe de l'agioteur, la beauté de ses trois épagneuls roux, sa sveltesse et sa verve.

Derrière l'Hôtel de Ville, ces demoiselles saluèrent leurs amies arrivant aussi par groupes pour assister à la conférence. L'abbé Verbroock allait, ce soir-là, parler de saint Joseph le charpentier et du travail, qui est divin dans toutes les religions. Dorothée lut ainsi, de sa large bouche, l'affiche manuscrite contre la porte de l'ouvroir Sainte-Catherine. Bien que Célina et les ouvrières regrettassent de consacrer à l'ennui cette heure prise avant le souper sur leurs loisirs amoureux, elles y venaient en foule. Rosalie prouva que, dans les fabriques, les patrons, de plus en plus, embauchaient les Enfants de Marie seulement. Appartenir à cette association, c'était, pour leur jeunesse laborieuse, un certificat indispensable de bonne

conduite, et, remarqua Dorothée, l'espérance d'être soutenues par l'influence des religieuses. Aussi les voluptueuses craignirent-elles, en chuchotant, l'amour, si funeste pour Octavie. Devenir mère, c'était perdre, avec le ruban bleu ciel, son gagne-pain et l'honneur, c'était encourir les insultes des voisins, la réprobation du quartier, l'infamie. Oui, la malheureuse Octavie Cruichon, si gentille et tout innocente, ses parents la chassaient. Véronique l'affirma en tendant hors du col rabattu son cou maigre, sa figure piquetée de rousse : une lettre anonyme avait hier dénoncé l'état de la pauvrette, assura Véronique, sa compagne, aux directeurs de la filature Baudimont. Sur l'heure ils l'avaient congédiée. « Et l'amant parti pour la guerre »... pleurait la sensible Gertrude grasse comme une caille. Toute pâle, une coquette se récriait : « Quoi ! Polute, le joli sergent du génie »? — « Oui, ma chère. » La pécheresse n'avait plus qu'à se jeter, conclut une lectrice de feuilleton, dans le bassin du Rivage, si quelque bonne âme ne la recueillait.

Ce fut une clameur de protestataires aux chignons fauves ou noirs. « Non, non ! »

« Ce soir, on l'enfermait au Bon-Pasteur avec les filles repenties », annonça la belle Hortense. « Pour s'user les yeux, seize heures par jour, à piquer de la toile à soldats », grognait Hubertine la plumassière.

Une rumeur de désolation se propagea dans les groupes d'adolescentes en jupes de serge, en caracos blancs et en tabliers de cotonnade. Sous les fanchons de dentelle, sous les bandeaux plats, sous les chapeaux de paille noire, les minois s'attristaient. La belle Hortense essuya ses yeux d'Espagne, Véronique déclara que c'était révoltant. Le chœur répéta. Une grosse en caraco vert révéla que la blanchisseuse d'Octavie avait parlé trop à confesse. La lettre anonyme venait du Petit Séminaire. On avait reconnu le papier. Véronique le certifia, plus rageuse. Du reste, la lettre était écrite sur le ton ordinaire des bigots. Hubertine la récita. Il y était écrit qu'une brebis galeuse ne devait pas contaminer le bon troupeau des ouvrières chrétiennes. Octavie, la gentille Octavie, si blanche et si blonde, si timide et qu'un rien faisait rougir ou pleurer, Octavie, brebis galeuse, parce qu'elle

avait cédé trois mois trop tôt à son fiancé! La clameur s'élevait unanime contre cette calomnie. De la colère naissait dans les cœurs. Chacune appréhendait pour soi la cruauté du scandale. Les plus sages se rebellaient contre l'impitoyable force qui contraignait leurs sentiments et leurs instincts. Tout à coup Dorothée montra le ciel. Un vol de pigeons s'évadait. Les jeunes filles regardèrent plusieurs qui montraient des ailes teintes en rouge : les pigeons d'Héricourt. Elles savaient que certains ramiers, pour ses expériences sur les essors, portaient un tel signe distinctif. Et elles admirent qu'ils traversent le ciel de leur élan multicolore.

— Eux, du moins, on les délivre, — murmura Dorothée en roulant une mèche folle autour de son chignon, de peur de choquer les religieuses.

— Qu'ils doivent se sentir heureux en liberté! — soupira la belle Hortense, et elle se caressa une gorge interdite, ce soir, aux baisers d'un amant délicieux.

— Ah! la liberté! — gémit Véronique, une larme dans les cils roux.

Un essaim de choucas parut à son tour dans l'espace. Il croassa. Il tourbillonna. Des couples se formèrent qui peut-être se retrouvaient après les peines d'une captivité longue. Rosalie agita son mouchoir à carreaux. Par une acclamation, toutes les Enfants de Marie fêtèrent la délivrance des oiseaux. De leurs vols en cercle, ils couronnaient le lion du beffroi. Les uns montaient par-dessus, très haut vers le zénith, et diminuaient jusqu'à n'être que taches ou points. Les autres descendaient jusqu'aux balustres de pierre et l'on discernait le fauve de leurs corps, le noir de leurs pennes. Ceux-ci se jouaient, viraient et chaviraient, se livraient à mille ébats joyeux. Ceux-là partaient à tire d'aile pour la campagne et le voyage dans l'étendue. Et les jeunes ouvrières se plurent à les envier, à leur rire, à les appeler en vain.

Un troisième essor ,les enthousiasma. Des tourterelles s'élançaient aux cieux. Le soleil couchant illuminait de rose les ailes blondes. Un couple revint au beffroi, se percha sur une corniche. Les deux bestioles se courtisèrent. Ce fut d'en bas une ovation. Gertrude leur envoya des baisers, puis

toutes les amoureuses. Aux dernières arrivantes Hubertine criait :

— Héricourt qui ouvre toutes ses cages! Voyez donc.

— Il va lâcher tous ses oiseaux.

— Quelle fête de liberté!

— On voit bien à c't'heure qu'il est pour la République, — nota le maçon, qui passait une planche sur l'épaule, et il rit.

— Toudis comme sa famille... — ajoutait une vieille en bonnet blanc.

— C'est y pas triste qu'y soit un vrai ours!

— Vive la liberté! — lança de sa voix aigre la petite Rosalie, et elle tressauta avec ses nattes en proférant ce cri séditieux appris de Pingrenon le grammairien.

Une clochette tinta dans l'intérieur et la cornette d'une sœur Augustine apparut au seuil de l'ouvroir.

— Zut! — fit Hubertine, — ça va commencer, le sermon.

— Quand on sera en république, pour sûr qu'il n'y en aura plus, des conférences... à l'heure des amours!

— Pour sûr... ma fine!

— Pour sûr! — affirmèrent en chœur les Enfants de Marie.

Malgré l'impatience de la clochette qui tintait précipitamment, et la sévérité de la religieuse qui claquait des mains, les jeunes filles saluèrent d'une ovation encore les vingt colombes soudain jaillies du beffroi pour déployer sur la ville leur compagnie blanche et rose dans le rayon du soir.

— Entrez, mes enfants! Entrez. Pourquoi n'entrez-vous pas? — demandait la vieille religieuse courte et carrée dans sa vêture noire, dans l'armature de linge raide qui encadrait sa figure rustique ornée d'une touffe de poils gris au menton. — Voyons, qu'y a-t-il?

— Nous regardons, ma mère, les pigeons que monsieur Héricourt délivre, — répondit la belle Hortense.

— Avant qu'on nous mette en cage, nous regardons voler la liberté sur la ville, — expliqua la malicieuse Véronique en grimaçant de sa frimousse piquetée.

— En voilà une idée! — protesta l'Augustine. — Voulez-vous bien vous taire, effrontée! Et puis, est-ce une toilette décente pour une fille chrétienne de venir ici en cheveux?

Et sans pèlerine! La prochaine fois je renverrai celles qui se présenteront nu-tête et les épaules découvertes.

— Il fait trop chaud, ma mère!

— La décence avant tout, n'est-ce pas! Entrez. Entrez... Au cantique, s'il vous plaît.

Résignée, maussade, cette centaine de filles entonna :

De Marie
Qu'on publie
Et la gloire
Et les grandeurs;
Qu'on l'honore...
Qu'on l'implore...
Qu'elle règne sur nos cœurs!

A grand tapage de souliers, elles se bousculèrent entre les bancs, étouffèrent des rires coquins, puis s'alignèrent droites, les mains jointes. Alors le silence s'établit, et l'abbé Verbroock entra, son cahier à la main.

Ses auditrices regrettèrent qu'il leur fût un sympathique bonhomme, en sa face ronde et sa carrure solide, derrière sa mine narquoise, que tout de suite il les intéressât. Il développait ce thème : on ne peut pas être paresseux. Les riches chassent, ce qui souvent est pénible, les jours de chaleur ou de grand froid, les semaines de pluie. Les belles dames, rue des Capucins et boulevard Crépel, brodent dans leur salon, ou lisent, et leur grands'mères tricotent. Dans la campagne d'Achicourt, de Beaurains, de Mercatel ou de Vimy, la plupart des gens qui ont acquis un peu d'aisance préfèrent au repos le travail, jusqu'à la mort, dans leurs betteraves et leurs œillettes, afin d'améliorer leur bien-être et d'arrondir leur lopin. Personne, en vérité, ne demeure réellement oisif. Les plus opulents d'Arras s'exténuent pour diriger les banques ou les entreprises industrielles. Napoléon Ier travaille tout enfant à l'école de Brienne, pour devenir lieutenant et remédier, avec sa solde, à la misère des Bonaparte dans leur humble maison d'Ajaccio. L'empereur Napoléon III a rédigé son traité du paupérisme et son essai sur César, même en dehors de son métier de souverain, il compose des livres. L'impératrice apprit à soigner les malades dans les hôpitaux pendant les épidémies. Elle a inauguré le canal de Suez et, de

toutes ses forces, auparavant, contribué avec les ingénieurs à l'achèvement de cette grande œuvre de civilisation. Ici, dans l'Artois, telle et telle famille n'ont gagné leurs fortunes que par un siècle de labeur acharné, poursuivi de père en fils : les Crespel, en trouvant le moyen d'extraire le sucre de betterave, les Casimir Périer en fondant les mines d'Anzin, avec les Héricourt. Et le dernier, celui que vous connaissez, bien qu'il boite, n'a-t-il pas risqué sa vie dans maintes ascensions périlleuses après avoir longtemps étudié l'aéronautique et les moyens plus sûrs de rendre l'homme maître dans les airs? Les anciens Grecs, Dédale et Icare, en Crète, avaient aussi cherché la solution de ce problème cinq mille années avant la naissance de Jésus, parce que leurs dieux et leurs demi-dieux, Jupiter, Vulcain, Hercule, Mercure avaient, selon la fable, accompli, eux-mêmes, des travaux extraordinaires. Enfin Notre Seigneur Jésus-Christ voulut grandir dans la maison d'un charpentier, apprendre l'usage du rabot et de la doloire, souffrir ensuite parmi les misérables pêcheurs du lac afin de donner aux siècles l'exemple du travail divin et créateur.

L'abbé Verbroock s'animait. Les jeunes filles écoutaient sans trop d'indifférence. Il donnait à chaque idée une forme vive, humaine. Il décrivit ces officiers du génie si pimpants sur la Place du Théâtre, aux Allées, dans la rue Saint-Aubert, mais qui, dix ans, au lycée, à l'École Polytechnique, à l'École de Metz, avaient bravement accepté le sévère, le dur apprentissage des mathématiciens. Puis l'abbé introduisit les jeunes filles dans la vie de la fourmilière et de la ruche, dans les camps riverains de la loutre et du castor. Elles aimèrent qu'il leur évoquât les ruchers de Blangy, qu'il leur racontât l'organisation de la cité parmi les abeilles, qu'il leur sourît en les comparant à de ravissantes et blondes abeilles empressées autant, dans leurs ateliers, dans leurs magasins, dans leurs fabriques, pour y subir, de bon cœur, la loi commune, et créer, à leur tour. Le Seigneur n'avait-il pas, en sept temps, élaboré ces miracles de l'univers sensible, connaissable et inconnaissable? Elles possédaient la jeunesse et la grâce auxquelles tant de personnes rendaient hommage quand elles se promenaient à midi, le soir, pour égayer la ville de leur

babil et de leurs rires. A ces heures-là, beaucoup sortaient aussi, qui les admiraient, charmantes et joyeuses.

De quoi voulaient-elles se plaindre? De ne pas tenir encore la richesse, de ne porter point des robes de soie et de velours, de n'habiter pas des palais? Mais l'église n'est-elle pas un palais ouvert à chacune? Quel édifice dans la région valait la cathédrale pour la majesté de l'architecture, pour la beauté des proportions, pour l'espace des galeries? L'église, c'est le palais de tous. Il est chauffé en hiver et frais pendant les mois torrides. Des tableaux le décorent, et tous les luxes. Que n'allaient-elles s'y reposer, s'y complaire plus souvent? La bibliothèque de l'œuvre leur offrait, dans les appartements d'un hôtel ancien, un autre abri, où les marquis d'Hamelincourt, jadis, avaient, de père en fils, séjourné. Quel seigneur eût souhaité un parc plus beau que celui des Allées? Que n'y flânaient-elles chaque matin, au réveil des oiseaux? Enfin, la nature leur assurait, dans la campagne, le long de la Scarpe, sous les peupliers, de longues promenades à l'ombre.

Si fraternellement, M. Verbroock les conviait à saisir les bonheurs tangibles, vrais, faciles, qu'elles s'étonnaient de n'avoir pas encore obéi à sa voix; qu'elles se blâmaient de leur sottise refusant ces dons si proches. L'abbé certainement les instruisait dans l'art de vivre heureuses avec peu, de s'amuser avec les récits qu'il savait faire de la vie des saintes et qu'il transformait en des espèces de romans. Sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, sainte Agnès devenaient, pour les ouvrières, aussi captivantes que les héroïnes de Montépin et de Ponson du Terrail quand l'abbé Verbroock avait disserté sur l'existence de ces pieuses dames. Il s'attardait plus à dire leurs aventures et leurs voyages que leurs piétés. A propos de sainte Ursule et de son exode, il lisait telles pages de Victor Hugo relatives au Rhin.

Mais bientôt, rentrant chez elles, les ouvrières avouaient que dans le palais de la cathédrale il eût été meilleur de jaser beaucoup et de prier un peu, d'y lire le feuilleton et non le paroissien, d'amener son amoureux et non une grand'-mère dévote.

XI

Devant l'hôpital Saint-Jean, l'aéronaute se décidait. Il lui fallait cet aigle, et l'observer.

Contournant le marché couvert, Raoul Héricourt, avisa Deleury debout sur le seuil de sa maison basse et longue. Déjà le traiteur mettait en route ses porteuses, car il cuisinait surtout pour la ville. A midi et demi, il envoyait vers ses clients un quarteron de vieilles servantes en tabliers bleus et bonnets blancs, avec, en de hauts paniers cylindriques, les plats du menu superposés, bouillants et bien clos. Deleury ôta sa casquette de loin. Avant qu'il achevât son salut, Raoul Héricourt, bousculant la maîtresse des porteuses, Élisa la Brûlée, jadis défigurée par une flamme, commanda :

— Deleury, je vous achète votre aigle.

— Mon aigle? A ch'theure il n'est mie à vendre.

— Montrez-le-moi, au moins.

L'aéronaute haussa les épaules. Son ordinaire envie de meurtre lui crispa les poings. Ce crétin voûté, malingre, mal rasé, avec du duvet de poule sur les manches, pourquoi résistait-il aux besoins de la science? Il poussa le maître-queux dans la cour. Au bout du poulailler, en une cage spéciale, « le plus lourd que l'air » apparut lamentable et farouche, sur un bâton sali de fiente. Raoul Héricourt pria le traiteur de mettre le rapace dans le grenier, afin qu'on pût le voir tenter un vol. Deleury se récria : l'animal était dangereux. Son possesseur montra les serres étreignant le barreau sous les pattes jaunes, la vigueur des cuisses dans leurs culottes de plumes brunes, l'ampleur des ailes qui, d'un seul coup, casseraient la jambe d'un homme. Cependant l'oiseau semblait pacifique. En son œil, sous le sourcil de plumes, nulle flamme inquiétante ne luisait. Seul le bec recourbé, pointu, solidement combiné avec les os du crâne, eût pu devenir une arme. D'ailleurs l'animal n'était plus jeune, comme le signifiait la sotte histoire qu'une fois encore le traiteur contait. Apprivoisé en Angleterre par les compagnons de Louis Bonaparte, et alléché par l'odeur habituelle de lar-

dons qu'ils accrochaient dans les tubes de leurs chapeaux, ce même aigle avait plané au-dessus du prince et de ses amis, lors de la tentative pour soulever à Boulogne, en sa faveur, les sujets du roi Louis-Philippe. La foule avait ri du miracle et les gendarmes s'étaient saisis de l'oiseau. Le greffier du tribunal l'avait confié au commissaire-priseur pour son restaurant de Boulogne, où l'aigle bonapartiste attira les baigneurs. Deleury l'avait acheté en 1841, assurait-il, malgré sa toux.

Sans écouter ce radotage, Raoul Héricourt, une fois de plus, examinait la construction de l'animal, la force des pattes, la puissance des serres et de leurs doigts rugueux, la solidité des épaules à l'attache des ailes et leur envergure. L'aéronaute pensait qu'à l'introduire dans telle grange des Moulins Héricourt prolongée par un boulingrin qu'entourait une grille et qu'on pourrait couvrir à claire-voie, cet aigle reprendrait ses aises, qu'il tenterait parfois de s'envoler, que ses mouvements révéleraient probablement une loi mécanique de l'essor. De plus, si Deleury ne mentait pas entièrement, l'aigle, autrefois dressé à suivre dans l'espace ses maîtres et leurs lardons, reprendrait de telles habitudes. A la longue il saurait partir et revenir en son gîte. Des expériences quotidiennes seraient ainsi permises. Il fallait que Deleury cédât son oiseau historique, ce « plus lourd que l'air ».

Raoul Héricourt regarda le cuisinier dans les yeux :

— Voyons, Deleury, deux cents francs? Non? Trois cents? Non? Cinq? Non? Prenez garde, le Jardin des Plantes à ce prix m'en adressera. Et vous aurez perdu la somme que j'offre pour ce pitoyable animal. Il ne vivra plus longtemps, vous savez.

Deleury ricana. De sa tête grise il niait.

— Ch'est-y que vous y donneriez mille francs? — questionna tout à coup une blonde ébouriffée, sortie des cuisines, une anguille en mains, le corsage ouvert à demi sur les dômes d'une gorge très charnue.

La fille riait, rougeaude, les dents claires. Raoul Héricourt devina que cette luronne aux jupons courts était la maîtresse de céans et que le patron quinquagénaire lui devait un cadeau de cette valeur pour reconnaître des complaisances lascives.

— Comme l'esprit tourne en ville contre Napoléon, cet oiseau-là nous fera du tort, — opina-t-elle.

Il n'y avait qu'à tourner les talons et à proposer :

— Six cents? Réfléchissez. Si oui, vous me l'apporterez aux Moulins, ma belle, tout à l'heure.

A la dérobée, M. Héricourt cligna de l'œil. Il n'en doutait pas : cette gaillarde avide tiendrait à l'aubaine, même réduite de moitié, persuaderait son ridicule amant de livrer une bête sans utilité au fond de cette cage. Depuis des ans, les Artésiens ne s'intéressaient plus à l'aigle de Boulogne.

Raoul Héricourt s'en alla boitant, par la rue des Agaches et la rue Méaulens, vers les Moulins qu'il administrait pour la Banque d'Artois. Aujourd'hui surtout il approuvait son père d'avoir exigé que la direction technique de l'entreprise demeurât entre les mains des Héricourt et qu'il eût dans ce but contraint ses fils d'entrer à l'École Polytechnique. Si Olivier avait préféré l'artillerie, ce qui lui valut de périr au siège de Sébastopol, sous les baïonnettes des Russes attaquant sa batterie, Raoul s'était vite épris de sa tâche industrielle, après avoir aimé les cours de mécanique. Et se croyant apte à réussir le lancement prochain du premier aéroplane en état de voler par-dessus les lignes allemandes, il remerciait le destin qui l'avait remis dans l'atmosphère de ses aïeux, de ses ancêtres, meuniers cupides et calculateurs sous la Révolution, dragons courageux de l'Empire, agriculteurs et diplomates de la Restauration, capitalistes de Louis-Philippe, orateurs de 48. En lui-même il sentait vivre ces intelligences du temps passé. Elles l'avaient rendu mathématicien de bonne heure, puis, durant l'adolescence, téméraire autant que le fameux aéronaute Juste-Émile, que Bernard et Augustin, les cavaliers de Napoléon. Plus tard elles avaient fait Raoul Héricourt diplomate, politique même, à l'image de Praxi-Blassans et d'Omer Héricourt. Sous sa gérance, les Forges et Moulins prospéraient fort. Fabricant d'huiles, quincaillier, meunier, actionnaire des mines, armateur, il avait su maintenir l'équilibre entre les influences bonapartistes et républicaines, entre la préfecture, les ministres et l'opposition qui, tour à tour, le secondaient dans l'application des règlements administratifs, dans les relations avec les ouvriers des usines, avec les mineurs

de Lens. L'argent ne lui avait pas plus manqué pour ses expériences d'aviation que pour le rachat des charbonnages à Béthune, que pour la fondation des sucreries nouvelles à Bailleul et à Souchez. Maintenant il allait pouvoir certainement réaliser le songe d'Icare, et placer aux cieux le génie créateur des Héricourt.

Ainsi marmonnant, l'inventeur adressa des actions de grâces au palladium de la famille, la petite vierge d'albâtre, taillée vers la fin du XVIe siècle, et abritée dans la niche surmontant le porche des Moulins. Il salua la tête aux larges boucles coupée d'un coup de sabre par les sans-culottes de 1793 et raccommodée par les soins pieux de Caroline Cavrois, avec trois agrafes de laiton. Les mugissements et les sifflets de la vapeur n'irritèrent qu'un peu son être habitué. Ni les apparitions des chauffeurs noircis par les huiles du graissage, ni celles des charbonniers déversant la houille du haut des tombereaux jusque dans les caves où ronflaient sur leurs fournaises les eaux des générateurs, ni la trépidation de l'air devant la chambre des machines luisantes, tournantes et gesticulantes, ni le recul des wagonnets se heurtant sur les rails au fond de la cour, ne troublèrent sa pensée rapide. Raoul Héricourt n'entendait pas plus ces tumultes que les pulsations de son cœur.

Il escalada le perron, répondit au salut des manœuvres empilant les sacs de farine sur un camion, sourit aux capucines encadrant les fenêtres de leurs jaunes, de leurs rouges, de leurs jolies feuilles. Il pénétra dans la maison de ses aïeux et l'aima. Soigneusement il avait rétabli dans le style de 1780 la grande cuisine d'apparat où, parmi les bahuts cirés, les cuivres brillants, le maître d'alors présidait à la longue table de chêne les repas des parents et des servantes. Raoul Héricourt en avait exclu ce que le goût pitoyable de sa grand'tante y avait introduit. Au mur s'étalait la gravure populaire de Juste-Émile Héricourt en ballon, saluant de sa nacelle les boulets autrichiens de Fleurus. Raoul le contempla, se souvenant de son enfance déjà séduite par de tels exploits. Dans une pièce voisine, l'époque de Caroline Cavrois survivait entre ses meubles de tuya et de tapisserie, sa pendule, borne d'or sous globe, ses gravures d'Horace Vernet, ses grands

coquillages roses, le secrétaire dans lequel s'était, soixante ans, composée, titre à titre, la fortune industrielle des Forges et Moulins. L'héritier aspira l'odeur persistante de la fondatrice, une odeur d'iris et de tabac à priser encore, très faible. Toute une minute il s'attarda devant le portrait représentant la dame, sévère et joufflue, en large coiffe de toile bise, en fichu de soie brune, et un chien bichon dans ses mains à mitaines. Sans la bien voir, Raoul espéra de l'aigle maintes révélations. En 1855, près de ce Mouillard qui l'avait, par ses lettres, attiré en Algérie dans une ferme de la Mitidja, il avait observé le départ pour l'essor de lourds oiseaux marins, et il avait admis l'opinion de ce correspondant, la nécessité de la vitesse initiale avant le vol plané sans battements d'ailes. Là même, les vieilles tantes, Caroline, Augustine, s'étaient vraiment intéressées à ce principe quand elles l'avaient appris du jeune voyageur. Elles lui avaient permis, à leurs frais, de reconstruire les modèles d'avions ébauchés jusqu'alors.

Dès ce moment, sur ce tapis à fleurages, sur ce bouquet même, Raoul s'était passionnément voué à la conquête de l'air par le plus lourd. Que de calculs, que d'observations méticuleuses sur le vol des oiseaux, que de constructions fragiles et toujours détruites, à l'instant de l'action, par une connivence de forces imprévues, ironiques et hostiles! Et cette jambe cassée en pleine jeunesse, en plein amour, sa transformation en un infirme comique pour les uns, lamentable pour les autres. Finies les voluptés sentimentales. Finies les luxures partagées sincèrement par de chaleureuses complices qui, les joues chaudes, se débarrassent en hâte de leurs cachemyrs hindous, de leurs robes en dentelles, de leurs jupons, de leurs crinolines afin d'apparaître fines Vénus à bracelets, à boucles d'oreilles à bas de soie rayés. Adieu, Marguerite candides, puis sensibles, Louisa moqueuses, puis vicieuses, Flore espiègles, puis lascives. Elles disparurent de son existence avec leurs patchoulis, leurs effluves de rose et de musc, leurs bijoux scintillants, leurs gaietés d'opérette, leurs rires de cafés chantants, leurs étreintes d'ophidiennes.

Voilà ce que, sur la rosace de ce tapis, Raoul Héricourt chassa de son avenir en se consacrant au culte d'Icare. Qu'est-il maintenant pour le monde? Une espèce de saltimbanque

aérien, un maladroit, un génie incompris qui fait sourire, un sauteur, comme le qualifient les francs-maçons de la Loge « Amitié ».

Tuer! Qu'il serait bon de tuer! Raoul Héricourt claqua furieusement la porte et s'enfuit à travers les corridors qui joignent les maisons isolées, peu à peu réunies par des architectes successifs, selon les besoins d'une famille qui se multipliait, qui s'enrichissait. Dans ces corridors il suspendit cent images relatives aux exploits célèbres de l'aéronautique, aux inventions curieuses ou folles. Il y en a dans les escaliers aussi, et dans les soupentes, depuis les plans de Léonard de Vinci jusqu'aux hélicoptères à vapeur. En une gravure sur bois du XVIIe siècle, le mécanicien Besnier y paraissait, mouvant de ses pieds, de ses mains et de ses coudes les deux perches pourvues d'écrans à jonction angulaire, avec lesquelles il put, en 1678, se jeter d'un toit et atterrir doucement. Raoul Héricourt la revoyait toujours avec émoi, car c'était la conception vraie de l'appareil emportant son moteur. Sur une estampe finement coloriée, Blanchard manœuvrait en catogan les directives de sa frégate volante ayant pour voiles d'énormes éventails arrondis et à demi pliés. Raoul haussait les épaules à la vue de ce jouet complexe et sans résultat. Un dessin original à la plume lui suggérait des réflexions utiles. C'était la machine de 1842, celle de Nenson, munie de deux hélices pour la propulsion, d'une queue-gouvernail pour la direction. Sauf le moteur, tout l'essentiel du vol était, au moins, prévu. Et c'était à cela que Raoul Héricourt appliquerait son bi-détonateur, sa tige-piston mue par les explosions alternatives des deux pistolets bouche à bouche. L'hélicoptère à vapeur de Ponton d'Amécourt emportait bien là-haut sa machine et son combustible, mais il eût fallu joindre un parachute ou des plans de sustentation, et depuis sept ans les expériences n'avaient pas fourni de résultats. On en citait toujours un coefficient excessif de probabilités dangereuses. L'hélice qui se vissait dans l'air, s'y appuyait avec moins de sûreté à mesure que la traction par la vitesse augmentait; et c'était l'inconnu, la chance, à chaque seconde, de s'abîmer sur le sol. Il eût convenu d'agencer plusieurs moteurs et nombre d'hélices capables de maintenir le vol en cas d'un arrêt ou d'une

rupture. Le dessin offrant l'image de l'hélicoptère ne permettait pas ces espoirs. Le poids nécessaire eût annihilé l'essor. Lui-même, aux usines de Vimy, en avait construit trois, sans obtenir un essai décisif.

Raoul Héricourt regrettait ces vaines tentatives, l'argent dépensé. Comment n'avoir pas admis tout de suite qu'avec la vapeur rien ne réussirait dans l'air? Il s'accusait de sottise en traversant la chambre de la bisaïeule si dévote, en bousculant les bergères de bois gris et de velours jaune, le prie-Dieu, la table à trictrac. Dans l'appartement de Juste-Émile, où se tenait le conseil d'administration, les tapisseries anciennes l'attiraient toujours au passage. L'inventeur regardait, en y pensant, le siège d'Arras, ses remparts, les cavaliers, les carrosses et les mousquetaires décoratifs, la perruque du roi, les lances de l'escadron rectangulaire et lointain. Dans la bibliothèque, rien n'avait été changé depuis la fin du major dans l'Atlantique. Raoul Héricourt retrouva l'oiseau artificiel de son collaborateur Pénaud, et il s'amusa quelques instants à tordre vigoureusement le caoutchouc longitudinal pour que, pendant la détorsion, l'hélice tournât et entraînât vers le plafond cette sorte de libellule aux ailes de parchemin, à la longue queue empennée. Elle vola plusieurs mètres, alla heurter le mur et retomba le long des livres, en crissant. Un jouet. Rien qu'un jouet. Un aéroplane pour fourmis. Heureusement Pénaud a prouvé qu'un plus lourd que l'air, en état parfait d'équilibre, peut, sans moteur agissant, planer à une certaine altitude et glisser doucement jusqu'au sol. Découverte considérable... Et puis Pénaud a compris le mémoire de sir George Cayley, le mémoire de 1809 publié par le *Journal de Nicholson.*

Raoul Héricourt tira son paletot noir et son feutre. Il s'affaissa dans le fauteuil aux oreillettes de Juste-Émile. « Qu'eût-il pensé ce Cayley, de sa théorie mécanique, lui? Eût-il cru à la nécessité d'obtenir la sustentation par la vitesse? Eût-il, comme moi, fait le voyage d'Égypte pour regarder, avec ce pauvre Mouillard, s'envoler les vautours? Ils attendaient si patiemment sur l'arête du rocher, vers dix heures du matin, l'échauffement du sable et de l'air, l'ascension de ses couches dilatées, avant de courir un peu, les ailes

ouvertes, horizontales, contre la brise, puis de la laisser progressivement soulever leur envergure et le corps. Enfin ils allaient, sans effort, « ils coulaient sur la brise » comme disait Mouillard. Ou bien ils commençaient à décrire des cercles dans l'espace, si lentement, si puissamment, jusqu'à l'instant où ils disparaissaient à nos yeux éblouis, tout en larmes... Quelle science des lois éoliennes possédaient ces vautours! Et que notre ignorance était humiliante, à les regarder, simples et tranquilles, monter au zénith, décroître dans l'or de l'atmosphère africaine, y devenir un moineau, une mouche, un point, rien! »

Raoul Héricourt se rappelait l'intelligence aiguë de son correspondant, comme il avait la foi du chercheur. Et cette Hollandaise paisible, trop institutrice et si protestante, que le professeur de dessin avait épousée, qu'on retrouvait jouant de l'orgue Alexandre en leur logis modeste, rue de l'Église-Catholique, après les promenades dans la lumière intense d'Amon-Râ, entre les dunes du désert, autour des Pyramides, aux pieds du Sphinx défiguré jadis par les balles des Mameluks et presque enfoui dans le sable. De ce monstre symbolique, monumental et trapu, de ses grosses lèvres immuables, que de fois ils avaient imploré sinon une réponse, du moins une suggestion! Sans impatience, les bédouins attendaient dans leurs burnous, près de leurs chameaux vautrés, ou les fellahs en kitôn et en bonnet de Grecs antiques, près de leurs grands ânes aux selles de cuir pourpre. Mouillard parlait alors. Ce Lyonnais, timide à l'ordinaire, éduqué par les tristes pluies de son pays originel, humilié par sa ruine de colon algérien, devenait soudain orateur, prédicateur, apôtre. Il appelait les grands oiseaux « les maîtres ». Il leur prêtait une intelligence supérieure à celle des hommes. Il leur croyait du talent, de la science, même du génie. Jupiter, à l'en croire, n'avait jamais apparu que sous les espèces d'un aigle. Ainsi d'autres dieux. Athèna-Minerve n'était que le nom du grand-duc, et Toth celui de l'ibis. Cet étrange Mouillard eût volontiers soutenu qu'avant l'évolution des autres élites animales jusqu'au degré physique et intellectuel où elles devinrent l'humanité, fort longtemps les grands oiseaux de proie détinrent la suprématie sur les êtres vivants. Le professeur

de dessin enseignait-il cela durant ses leçons de perspective aux enfants du Khédive, à ses élèves basanés des Écoles militaires?

Raoul Héricourt chercha dans un carton les lettres du Lyonnais pleines de croquis reproduisant l'ombre de chouettes, de corbeaux, de vautours en plein vol, comme il les étudiait au désert, pleines aussi de chiffres à comparer les poids et les mesures des « maîtres », leurs vitesses. Reproduire en mécanique la force et les moyens des grands « voiliers », des « planeurs » ou des « rameurs », c'était la hantise de cet esprit. Raoul Héricourt revivait les conversations chuchotées par cet homme si maigre dans son caban de bure au milieu des janissaires en armes, des mamamouchis aux larges turbans, des « sept fils du barbier » accroupis dans leurs échopes, des Aladins fastueux dans leurs gandouras à raies, des almées en paquets dans leurs voiles sombres, des enfants aux yeux couverts de mouches, des femmes vivant par les yeux seuls, entre leurs serre-têtes et leurs voiles noirs réunis à la racine du nez par une spirale d'or, tout ce peuple des Mille et Une Nuits grouillant par les rues du Vieux Caire, le long des boutiques étroites comme des armoires, que comblent d'invraisemblables richesses, tous les trésors de la féerie, des étoffes précieuses, des tapis de mosquée, et qu'habitent tant de fumeurs accroupis, le chibouk aux lèvres, le chapelet d'ambre entre leurs doigts velus, le fez en tête.

Était-ce la sagesse, ce repos de l'Orient, cette lenteur de l'Islam, au travail, pourtant, si productive de chefs-d'œuvre, mosquées du Mokattam, superbes tombeaux des Khalifes, couleurs et formes de costumes parant la souplesse d'un peuple majestueux, odeurs du bazar aux parfums enivrants, regards de femmes blotties dans leurs voiles sur le trot de leurs ânes, jeunes effendis en gandouras de soie et en cafetans de laine finement brodée, chameliers pareils à des statues de bronze, vivant près de leurs dromadaires indignés par de si lourdes charges et par la foule qui les coudoie. Raoul Héricourt haussa les épaules. Il écouta mugir et siffler l'usine, vibrer ensemble les bâtiments des Moulins, palpiter les soupapes et tourner les régulateurs des machines. Il regarda courir les porteurs de sacs sur les passerelles flexibles, et des commis

sortir en hâte avec des dépêches bleues que le télégraphiste venait de remettre aux bureaux. C'étaient là sans doute les ordres d'expédition attendus pour l'intendance des armées en campagne, et qui nécessitaient un prompt transport des sacs vers les trains arrêtés en gare. Raoul Héricourt savait qu'avant peu d'heures les farines arriveraient dans les manutentions des camps, et que, le surlendemain, elles nourriraient les soldats de Mac-Mahon, elles se métamorphoseraient en vigueur et en joyeux courage, pour la victoire propre à chasser du sol gallo-romain les multitudes barbares.

Comme on les poursuivrait mieux ensuite, par toute la forêt germanique, du Rhin à l'Elbe et à l'Oder, de Sarrebrück à Stettin, si l'avion, avant l'hiver, était créé, si les nouveaux Icares devançaient la retraite des armées prussiennes vers leurs refuges, si des archanges exterminateurs laissaient tomber leurs bombes sur la déroute, et même si, en un simple ballon sphérique, à la façon d'Émile Héricourt, quelques observateurs audacieux reconnaissaient, bien avant notre cavalerie, la direction de la fuite!

Le traiteur allait-il envoyer son aigle? En Égypte, Mouillard rappelait constamment ses propres expériences faites à Lyon avec un aigle apprivoisé, qu'enfant il avait recueilli dans les combles de la filature paternelle. Raoul Héricourt souhaitait fort les répéter quotidiennement. Il choisit pour cela l'ancien vestibule de gauche par où l'on entrait dans la vieille maison des Moulins au temps de la Restauration. Il en avait banni le paravent à paysages tyroliens, la provision de bois à brûler, l'horloge à coffre, les poissons et leur bocal. Il avait abattu la cloison séparant cette pièce des anciennes cuisines, puis le mur dressé avant la buanderie, et celui du poulailler. Ainsi une sorte de longue galerie semblait offerte aux ébats de l'aigle.

Enfin la bête arriva dans la cage du traiteur, sur une charrette que conduisait elle-même la luronne. Mais ayant sauté prestement à terre, elle refusa de remettre l'oiseau si elle ne recevait cinquante francs pour son entremise. Sans elle, « le vieux », disait-elle, en eût exigé mille, car il était superstitieux et croyait sa fortune liée à la présence de l'aigle historique dans son restaurant. Et la fille sa gaussa de son

maître. Épanouie, et la poitrine roulante sous la transparence d'un caraco trop étroit, les poings sur les hanches, les dents au soleil, elle tentait de son rire humide. Son bonnet à trois pièces noué sous le menton ne contenait pas les cuivres, les ors de ses mèches, la touffe de son chignon. La bavarde contait les faiblesses et les ridicules de son maître et qu'il l'adorait.

Follement désireux d'avoir l'aigle, Raoul Héricourt l'eût tuée. Pour en finir, il lui accorda les cinquante francs. Comme il allait prendre la somme dans sa chambre la bacchante l'y suivit, referma la porte, et croyant qu'elle se devait pour prix d'épingles de cette transaction, elle se recoiffa et décoiffa devant la glace. Puis, à force d'agaceries, obtint d'être complimentée, baisée à la joue, aux lèvres, au cou, à l'épaule, au sein. A cette plumeuse de volailles il plaisait apparemment de pouvoir se dire la maîtresse de M. Héricourt. Ils se retrouvèrent débraillés à demi, elle qui de ses bras rouges et ses mains de vachère tâtait le palissandre du piano, lui qui, maigre, verdâtre et velu, haïssait plus cette chambre aux poufs capitonnés, aux torchères élevées par des négresses en bronze, aux gravures blondes représentant la *Prise de la Smala* et *l'Assaut de Malakoff*. La pendule en forme de chalet suisse émit des sons pâles et précipités. Les amants impromptus se regardèrent.

Elle éclata de rire. Raoul Héricourt, se rajustant, pensait davantage aux cinq kilos que pesait l'aigle de Mouillard dans le grenier de Lyon, à la joie de l'écolier enfin sûr qu'une surface planante d'un mètre carré supportait l'animal, et non les quarante mètres que l'illustre Lalande eût prétendu indispensables, car le *Journal des Savants* avait publié la formule de cet astronome fixant à cent vingt-sept mètres l'envergure du plan nécessaire pour soutenir un homme dans l'espace.

M. Héricourt ne se défit point sans peine de la luronne. Enfin il la congédia, lâcha l'aigle dans l'espèce de galerie ménagée d'avance à travers les vestibules et les cuisines de Caroline Cavrois.

Pendant une minute de sage défiance, l'oiseau demeura tout immobile en sa carrure, le cou recourbé entre les ailes,

l'œil palpitant. Sans doute n'osait-il point avancer par crainte de barreaux possibles. Leur disparition, il l'attribuait à une erreur de la vue. Bloc trapu, solide, vêtu de plumage brun, il se concentrait, forces et réflexion, pour une audace. Il l'osa prudemment. Il piétina. Ses griffes grincèrent sur les carreaux. Le corps oscilla. Timidement les ailes closes remuèrent. Soudain la bête marcha, en déployant au quart son envergure d'ailes, dont les rames extrêmes pliées sur l'articulation médiane traînaient à terre.

Raoul Héricourt attendait, l'être tendu. Au réel, il vivait toute la réflexion anxieuse de ce captif à peine libéré. L'observateur, avec ses épaules, répétait les mouvements de la bête. Il eût voulu se réduire à sa mesure, s'introduire dans ce corps, penser avec ce cerveau en boîte étroite et puissamment armée du bec courbe. L'animal eût alors compris l'obligation de voler sans battement tout à l'heure, afin d'instruire Prométhée sur les moyens de conquérir l'espace.

« Comme dit Mouillard, Prométhée, lui, n'a su tirer de son vautour aucune leçon, se murmura Raoul Héricourt... Et cependant c'était bien cela qu'il fallait. Un grand oiseau, revenant chaque midi vers sa pitance humaine, du fond des airs, en planant. »

Brusquement l'aigle se décidait. Il allongea le cou. Il souleva les dômes de ses ailes. Il les ouvrit à moitié. Il alla. Il courut. De ses longues plumes il battit le vide. L'aigle s'éleva. Mais presque aussitôt il fut dans les perspectives de la buanderie, du poulailler, au bout. Il ne planait pas. Il ramait. Raoul Héricourt conçut que l'animal allait s'abattre devant les grillages, qu'il n'indiquerait pas maintenant, ni jamais, le passage du vol ramé au vol sans battement. Alors qu'on le délivrât, qu'on le contemplât gagner les altitudes aériennes. Plutôt le perdre, et son prix, que de le posséder captif, inutile là, simple modèle de construction équivalant au squelette de muséum bien monté. Raoul Héricourt cria qu'on ouvrît. Et lui-même se précipita dehors, la jumelle à la main, puis aux yeux, tandis qu'il se remémorait le principe de Mouillard : l'ascension est produite par l'utilisation adroite de la force du vent. Nulle autre force n'est nécessaire.

L'aigle sortit en battant l'air vers la prairie, les éteules,

les champs de betteraves étendus jusqu'à l'horizon. Raoul Héricourt vit diminuer la bête dans l'orbite de sa jumelle. Il enrageait. Le vol battant n'allait-il pas se changer en vol planant? L'oiseau cependant montait dans la lumière. Il était midi. La chaleur du 2 septembre dépassait trente degrés. Les conditions étaient analogues à celles qui favorisent, en Égypte, l'essor élevé du grand vautour. De plus, la violence du vent oriental offrait toute la résistance calculée par Mouillard pour soutenir le glissement de l'oiseau sans qu'il eût à mouvoir ses ailes étendues, sauf les rémiges suprêmes, organes de direction. L'aigle continua lentement à s'élever. Sans doute cherchait-il à reconnaître le pays avant de choisir un terrain de chasse. Soudain il monta vite et un peu. Il tendit ses ailes qui s'immobilisèrent, son corps entre elles s'amenuisa. L'envergure ne fut plus qu'un plan géométrique en vitesse prodigieuse. Il s'amincit encore. Il monta. Il monta. Il allait disparaître dans l'éclat de la lumière. Raoul Héricourt se penchait vers cet élan. Une seconde il s'imagina, puis se crut l'aigle lui-même. Il comprit... Avant que l'essor eût disparu, le génie de l'homme s'exaltait dans un immense orgueil qui s'écria :

— Je sais!... Je sais!...

Les forgerons, les domestiques, les manœuvres, qui regardaient avec lui, s'ébahirent.

— Je sais!... Je sais! — répétait Raoul Héricourt qui ne trouvait pas encore les mots pour exprimer sa foi surgie dans un moteur de grande vitesse emportant sur la résistance de l'air un plan horizontal dirigé par les flexions intérieures de ses extrémités, par la pression sur l'air d'une queue verticale et loin du centre.

— Je sais!... Je sais! — pouvait-il seulement dire en suffoquant.

Et il s'en fut loin des tumultes.

PAUL ADAM

1919

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES[1]

23 *avril* 1916. — Quatorze plats, coiffés de leurs couvercles coniques, en paille tressée ou en poterie, s'alignent devant la salle où le tajer Ben Melih a réuni ses hôtes.

Il se plaît, quand il reçoit, à étaler une excessive magnificence.

Nous ne sommes que cinq, et les esclaves ont disposé, auprès de nous, une dizaine de mrechs d'argent, lourdement ciselés, pleins d'eau de rose; des brûle-parfums dont les effluves estompent la pièce d'une buée bleuâtre; des plateaux chargés de tasses et de verres; des buires en cristal contenant les sirops variés; des coupes débordantes de pâtisseries.

Tout est splendide, abondant et riche... trop riche! Ce n'est point la seigneuriale opulence de Moulay Hassan, mais un luxe neuf, indiscret, qui dénonce la très récente fortune du marchand. La demeure rutile insolemment de ses couleurs et de ses ors, que le temps n'a point encore atténués; les brocarts des tentures et les mosaïques étincellent à l'envi; les piles de coussins menacent les précieuses stalactites du plafond; les tapis, selon le goût d'à présent,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier.

ont été tissés en Angleterre, sur de fantaisistes modèles asiatiques. Un piano à queue voisine avec un phonographe, et le tajer Ben Melih aime à raconter qu'il le fit venir à grands frais, alors qu'aucune route n'était tracée, à travers le bled. Il fallut quatre chameaux pour transporter la lourde caisse, et quatre autres suivaient afin de les relayer... Les 1 600 réaux[1] que coûtèrent cet instrument procurent au marchand le plaisir vaniteux de relater son odyssée, tout en tapant avec un doigt, au hasard, sur les notes désaccordées.

De la coupole dorée, qui s'arrondit au centre de la salle, descend un lustre aux scintillantes pendeloques, et des glaces appliquées le long des parois prolongent et répètent la splendeur trop fastueuse des choses.

Le tajer Ben Melih est un personnage rubicond, aux mains grasses. Un très gros diamant brille à son annulaire, malgré que le Coran interdise aux hommes les bijoux d'or et les pierreries. Des mousselines superposées calment l'éclat de son caftan géranium, dont le bord heurte des chaussettes d'un vert pistache, fort irritant. Car le marchand, dans ses voyages, prit quelques habitudes d'Europe. Ses commensaux, qui fréquentent aussi Manchester et Marseille, Si Abd el Kerim à la figure chafouine, et le noir Si Aïssa Zerhouni, affectent certain mépris pour les Marocains à l'entendement étroit. Leurs critiques ne ménagent ni les lettrés, ni les chorfa, ni les sultans; elles s'exercent même très volontiers à leurs dépens.

— En l'an 1330[2] — nous raconte Si Abd el Kerim, — Fès fut assiégée pendant trois mois par les Berbères qui pillaient les douars environnants et répandaient l'épouvante. Notre maître Moulay Hafidh dut se résoudre à appeler les Français à son secours. Mais, lorsque leurs troupes approchèrent de la ville, le sultan eut une hésitation. Il réunit tous les ouléma pour prendre leurs conseils et décider avec eux s'il convenait de laisser l'armée du général Moinier pénétrer dans la sainte cité de Mouley Idriss... Le sultan, qui était lui-même un lettré, se plaisait aux controverses.

1. 8 000 francs.
2. L'an 1330 de l'hégire — 1911 de l'ère chrétienne.

Comme il arrive toujours en pareil cas, l'entretien dévia, — et il discutait interminablement avec les ouléma sur le sexe de la fourmi qui, selon les Écritures, adressa la parole à Salomon, — les uns prétendant que c'était une fourmi-mâle, et les autres une fourmi-femelle, — tandis que les Français entraient à Fès, sans rencontrer de résistance... Allah est le plus savant!

A ces paroles, Si Ben Melih fut pris d'un tel rire qu'il faillit pâmer, tandis que Si Aïssa Zerhouni se convulsait de plaisir.

— Certes! — s'écria le marchand, après qu'il se fut calmé — cette histoire est fort divertissante, mais je puis vous citer un trait, plus curieux encore, de nos mœurs arriérées : Mouley Ahmed et Mouley Mahmoud, petits-fils du sultan Mouley Abd er Rahman, héritèrent en commun de la demeure paternelle. Aucun d'eux ne voulut se désister de son droit, moyennant une redevance à l'autre. Or, selon la coutume des Chorfa Alaouïne, un frère ne saurait voir les femmes de son frère; — et leurs épouses et concubines demeurant ensemble dans cette maison, ils se trouvent ainsi proscrits de leur propre logis. Ils ne peuvent dépasser les petites mesrias attenantes qu'ils habitent. En sorte que, s'ils veulent parler à une épouse ou une favorite, et faire avec elle ce qu'ils ont à faire, il leur faut l'envoyer quérir par une esclave, qui la remmène une fois l'entretien terminé...

Nous accueillîmes ce récit par des exclamations et des compliments. Et nous nous dilations intérieurement, en songeant que si l'on en venait aux anecdotes de harem, il y aurait fort à rire avec celles qui circulent sur la maison de notre hôte... Ainsi nous devisions en l'attente du repas.

Pendant ce temps, les esclaves avaient encore aligné quelques plats devant nous, et Mahjouba la négresse passait l'aiguière aux ablutions.

On servit d'abord la bastilla, sorte de galette croustillante, feuilletée, toute farcie de pigeonneaux, saupoudrée de cannelle et de sucre. Puis un agneau rôti dont le ventre recélait un succulent couscous. Ensuite vinrent d'innombrables poulets diversement assaisonnés; des tajines de mouton aux olives, aux jeunes courgettes, aux fonds d'artichauts,

au fenouil, aux fèves tendres et vertes, aux aubergines, aux pommes précoces, à tout ce que le Seigneur fit pousser d'excellent à travers le bled et les jardins. Entre les plats, des hors-d'œuvre couvraient la mida pour exciter nos appétits; mais, malgré l'extrême acidité des citrons au vinaigre, des piments rouges et des poivrons confits, nous regardâmes défiler les derniers mets d'un œil morne et sans désir.

Et nous répondions avec accablement aux insistances de Si Ben Melih :

— Pardonne-nous!... Grâce à Dieu, nous sommes rassasiés! Certes! Tu n'as pas restreint avec nous!...

— Si je n'ai pas restreint, — proteste le marchand, — c'est dans la restriction, car, pour honorer des hôtes tels que vous, il ne devrait plus rester en ville un poulet ni un seul mouton!... Au moins, goûtez encore à ce méchoui.

Mais le méchoui au cumin ne saurait nous tenter, pas plus que la charïa [1], — les petits cheveux, — que les femmes ont roulé patiemment, un à un, entre leurs doigts; ni les beignets bourrés de crème, de viandes, ou d'amandes pilées; ni les beraouat à la frangipane; ni les confitures de limons, de tomates et de fleurs d'oranger.

La verve des convives s'est éteinte, ils ne songent plus à médire de leurs compatriotes.

Affalés sur les sofas, nous nous taisons, l'esprit lourd et la pensée vague. Les pâtisseries que les esclaves passent en même temps que le thé, nous font presque horreur; le moindre geste nous semble épuisant...

Pourtant je me lève et je suis Mahjouba la négresse, afin d'aller dans le harem où l'on m'attend. J'accomplis cette visite sans joie, par simple bienséance, car les femmes du tajer Ben Melih ne méritent pas seulement leur réputation de dévergondage. Ce sont les plus communes, les plus grossières créatures que j'aie rencontrées; leurs conversations feraient rougir un eunuque!

Elles m'entourent, me tripotent, m'examinent, tâtent mes vêtements, évaluent mes bijoux, s'enquièrent du prix de tout ce que je porte, soulèvent mes jupes, me posent des

1. Sorte de vermicelle.

questions malséantes, rient de mes moindres paroles avec des airs sournois et vicieux, m'indiquent d'invraisemblables remèdes...

J'ai peine à me défendre entre leurs mains curieuses et leurs langues déchaînées. Yakout, la favorite, s'est emparée de ma bague, qu'elle prétend échanger contre un vulgaire anneau dont elle fait miroiter devant moi la pierre.

Elles sont toutes couvertes de joyaux et de brocarts rutilants; elles exhalent des parfums violents et leurs visages, si fardés, ont des expressions plus équivoques encore que ceux des cheikhat de Fès. Où donc le tajer Ben Melih a-t-il été recruter son harem? Les esclaves rivalisent avec leurs maîtresses, d'inconduite et de propos obscènes.

Une jeune fille très brune, aux épaisses lèvres violettes et sensuelles dans la face ronde, se glisse près de moi et murmure une plaisanterie, que je feins de n'avoir pas entendue.

Elle ne connaît pas la honte! C'est Halima, la fille aînée du marchand, l'immariable jouvencelle. Qui voudrait épouser celle que tous les hommes du pays ont approchée? Ses scandaleuses aventures ne se racontent qu'après avoir dit : « Hachek ! » (Sauf ton respect!)

Elle a dépassé les limites du célibat. Sachant trop bien qu'aucun Meknasi ne consentirait à devenir son gendre, Si Ben Melih fit pressentir un caïd du Zerhoun, en lui offrant, avec la fille, des troupeaux de moutons, des oliveraies et des sacs de réaux. Malgré l'appât, le montagnard déclina, lui aussi, l'opulente alliance.

Il eût peut-être passé sur la réputation de Halima, mais il craignit de corrompre à jamais son harem, en y introduisant une femme sortie de celui du marchand. Par une fatalité, la vierge la plus pudique, et la mieux gardée, devient une fille de péché dès qu'elle pénètre chez Si Ben Melih! Et les répudiations, la bâtonnade, les châtiments variés, pas plus que les verrous, ne sauraient empêcher les débordements de toutes ces perverses.

Las de surveiller, de sévir et de frapper en vain, Si Ben Melih se résigne à ne plus voir, à ne plus entendre,... il voyage. Sans doute, n'a-t-il d'espérance qu'en les compagnes

dont, au paradis, le Rétributeur dédommagera ses infortunes terrestres :

De bonnes et belles femmes,
Des femmes vierges aux grands yeux noirs, bien enfermées dans des pavillons,
Et que jamais homme ni génie n'a touchées... [1].

... Je me sens fort mal à l'aise au milieu de ces effrontées. J'ai tenté de prendre congé, mais je suis enlacée dans un réseau de protestations et de mains familières.

Deux visiteuses, emmitouflées dans leurs haïks, détournent heureusement l'attention. Elles quittent leurs babouches au seuil de la salle et nous saluent.

La première écarte ses draperies de laine, et fait glisser, au bas du menton, les linges dont elle avait masqué son visage. C'est une vieille aux dents cariées, aux petits yeux larmoyants entre les rides — fort déplaisante en vérité!... Elle me considère sans bienveillance et va s'accroupir à l'autre bout de la pièce, entraînant Khaddouje et Saadia, les co-épouses. Sa compagne, effacée, discrète, toujours voilée, se place derrière elle et ne prononce pas une parole, désintéressée, semble-t-il, de l'entretien.

Le vide, subitement, s'est fait autour de moi. Les femmes, les favorites, les esclaves, les grandes et les petites filles, enveloppent la vieille à figure d'entremetteuse, attentives, les regards brillants, un sourire suspect au coin des lèvres. Elles discutent à voix basse avec animation.

Personne, maintenant, ne s'occupe de moi. Je suis toute seule dans mon coin, sur le sofa déserté. Même, il me semble sentir une gêne causée par ma présence, un désir d'en être débarrassées...

Je me lève et prononce, par politesse, quelques formules de départ, auxquelles on répond à peine.

Mais, dans le mouvement que j'ai fait en me rapprochant du groupe, j'aperçois le pied de la silencieuse et pudique forme voilée, qui se recule un peu plus dans l'ombre.

Et c'est un large pied, robuste, aux phalanges embroussaillées de poils!...

1. Coran.

27 *avril* 1916. — Dès le matin, le soleil pénètre à travers les fentes des volets et ces quelques rayons suffisent à ranimer tous les ors, toutes les couleurs, toutes les harmonies, assoupis dans l'ombre. Mais la splendeur des boiseries peintes me trouve indifférente, en ce jours de printemps étincelant et passionné.

Il y a trop d'azur dehors et trop d'allégresse pour rester enfermée, même en un palais. Les arbres du riadh étouffent entre les murs, mes amies musulmanes souffrent d'un malaise qu'elles ne raisonnent point... Elles voient un ciel plus bleu dans l'encadrement des tuiles, au-dessus de leurs patios, elles respirent un air plus vibrant. Le vent leur apporte l'âme forte, amère et saine des fleurs sauvages, et les lourds parfums voluptueux des orangers et des rosiers. Les petits rapaces roux se disputent et piaillent sur leurs terrasses; les tendres ramiers s'attardent en caresses.

Que devinent-elles de cette griserie épandue sur la terre, de cette nature en délire qu'elles ne connaîtront jamais?

Lella Meryem soupire et me confie ses rêves :

— Si Mouley Abd Allah voulait me conduire dans cette arsa qu'il possède au bord de l'oued!... Tu viendrais avec moi! Nous y passerions quelques jours, car il y a un petit pavillon. C'est chose permise d'emmener sa femme en un jardin, lorsqu'il est bien clos...

Rares! ô si rares! Lella Meryem, les citadines qui se sont étendues sous les figuiers à l'ombre épaisse, qui ont connu le goût des feuilles fraîches et des petites fleurs écloses dans les herbes!

Parfois, la nuit, furtivement, mystérieusement, s'ébranle en caravane le harem de quelque bourgeois, de quelque riche marchand... Mais une cherifa ne saurait s'échapper des murailles qui l'enserrent, même sous la protection des ténèbres et des voiles. Ma folle petite amie sait fort bien que ses désirs ne peuvent pas, ne doivent pas être satisfaits; — qu'elle ne connaîtra du printemps que sa caresse énervante et tiède, et cette oppression délicieuse, dont tout son être est troublé...

Pourtant chaque année, à cette époque, elle se leurre de vains projets. Elle imagine des séjours dans les jardins

qu'elle conçoit comme ceux du Paradis décrits par le Livre :

Couverts de verdure, où jaillissent les sources,
Là des fruits, des palmiers et des grenades,
Des sièges élevés au-dessus du sol,
Des coupes préparées,
Des coussins disposés par rangées,
Des tapis étendus...

Et Lella Meryem répète, tel un refrain :

— Si Mouley Abd 'Allah voulait me conduire dans son arsa, au bord de l'oued!

Ainsi, toutes les prisonnières se sentent tourmentées par l'attrait des choses impossibles.

Celles qui vivent en un froid patio, miroitant de mosaïques, envient le bonheur des autres, maîtresses d'un riadh où l'on peut cueillir des oranges et surveiller l'éclosion des feuilles.

Pourtant ces privilégiées ne jouissent point non plus d'un cœur apaisé. Elles rêvent aux vergers dont on ne voit pas les murs, aux tapis étalés dans l'herbe. Là se borne leur ambition; le bled immense les effraye; l'idée d'une promenade n'effleure même pas leur esprit. Inhabitués au mouvement, leurs membres n'en supporteraient pas la fatigue. Et je sais que les femmes du tajer Ben Melih, qui partirent cette nuit pour l'arsa où le maître les emmène parfois, ne changeront rien à leurs habitudes. Elles n'iront point se perdre dans les sentiers, ni s'ébattre à travers la verdure. Elles ne quitteront guère les sofas disposés sous les arbres, et, tout le jour, accroupies, presque immobiles, elles boiront d'innombrables tasses de thé, — comme à la ville.

Le printemps éveille des instincts plus vagabonds au cœur des hommes. Dès que le soleil tiédit les rues encore luisantes de pluie, on les voit s'acheminer vers la campagne. Les lettrés, blancs et soignés, s'en vont à petits pas, tenant leur inséparable tapis de prière. Les artisans, les jeunes bourgeois, les étudiants, seuls ou par bandes joyeuses, envahissent les vergers. Chacun balance au bout de son bras la cage de jonc où voltige un canari. Les pépiements enivrés dans les branches ne leur suffisent pas, il faut, pour compléter leur extase, les roulades et les vocalises d'un virtuose.

Parfois aussi, l'un d'eux, plus sentimental, gratte les cordes d'un gumbri, et les grêles notes sautillantes se mêlent aux cris des insectes. Escortés de leurs esclaves, des notables, à mule, gagnent les arsas plus lointaines, où ils festoieront jusqu'au moghreb.

Cet exode de toute la ville suscite en moi la nostalgie des grands espaces illimités. Le riadh m'apparaît plus étroit, plus écrasé par ses murailles, et d'une somptueuse mélancolie. Les fleurs y poussent en des parterres trop réguliers, elles se heurtent aux mosaïques des allées, elles s'étiolent loin du soleil. Comme les musulmanes, elles souffrent d'être belles et recluses, et de ne pouvoir s'épanouir dans le printemps.

30 *avril* 1916. — Les esclaves s'affairent tandis que, installées sur des sofas, nous, les privilégiées du destin, attendons, patientes et oisives.

Malgré nos caftans de satin et nos tfinat de mousseline neuve, ce n'est point une fête de noces qui nous assemble, mais la réjouissance intime à laquelle nous fûmes conviées par Lella Fatima Zohrah.

Moulay Hassan lui a fait construire, au fond de son riadh, le superbe hammam, pavé de marbres et de faïences, que nous inaugurons aujourd'hui.

Comme les sultans, ses ancêtres, le chérif a le goût de bâtir et ne recule devant aucune somptuosité. Ce présent, offert à l'épouse délaissée, veut peut-être lui faire mieux accepter la quatrième union qu'il prépare.

Lella Fatima Zohrah ne songeait point, en sa résignation, à combattre son involontaire et malheureuse petite rivale... Mais la splendide générosité de son époux comble ses désirs les plus intenses et la relève aux yeux des gens. Qui donc oserait plaindre une femme possédant un pareil hammam en sa demeure?

Une coupole s'élève au-dessus de la salle de repos où nous sommes réunies, et ses bois peints et dorés s'éclairent étrangement, par une vingtaine de petites ouvertures, dont les lumières symétriques participent à la décoration. Des mosaïques, d'une extrême finesse, montent aux murs, rejoi-

gnant les stucs ciselés. Une fontaine ruisselle en sa précieuse niche de marbre blanc. Le tintement des eaux enchante notre silence.

Lella Meryem, aujourd'hui, reste immobile et muette. Marzaka, trop parée, affecte des allures rigides. Lella Oum Keltoum garde ses airs maussades... Malgré les projets du chérif, Lella Fatima Zohrah, la très sage, a sans doute jugé nécessaire d'inviter sa jeune parente, pour éviter les commentaires et ne point déplaire à l'époux...

Le temps s'écoule comme les eaux inutiles de la fontaine. Le temps n'est ici d'aucun prix. Chose monotone, vide et superflue. On apprend, en pays d'Islam, à attendre, sans rien faire, durant des heures, à « patienter ». Une négresse, enfin, sort des chambres de chauffe.

— Tout est prêt, — dit-elle. — le sol est si brûlant qu'on n'ose y mettre le pied.

Sa face bestiale s'épanouit. Plus un hammam est chaud, plus il est confortable. Cela dénonce qu'on n'a pas épargné le bois.

Nous abandonnons lentement les sofas. Dès la première porte, une moiteur nous enveloppe. Dans la salle suivante règne la chaleur. Mes compagnes, aidées par leurs esclaves, quittent leurs vêtements sans la moindre gêne. Elles sont trop naturelles pour connaître d'autre pudeur que celle de l'instinct, — devant l'homme.

La pudeur naquit aux pays froids, elle fond à la chaleur, comme la neige. Et, dans cette pièce, il fait terriblement chaud!

Les négresses ont, en hâte, rejeté leurs caftans. Toutes les femmes sont nues. Elles s'engouffrent par une troisième porte dans l'étuve, troupeau de brebis blanches encadrées de brebis noires.

Un brouillard dense et brûlant atténue encore la lumière parcimonieuse qui filtre des voûtes. Les formes confuses semblent s'agiter dans un rêve. Lella Meryem devient une blancheur imprécise et charmante; Lella Fatima Zohrah s'effondre sur le sol comme un tas de linge; une esclave blanche, favorite du chérif, surgit, sculpturale, à travers la buée... Les autres femmes, bronzées ou noires, ont

disparu, absorbées, anéanties, happées par les ténèbres.

Des groupes se forment suivant les préséances. Lella Fatima Zohrah me fait asseoir auprès d'elle et de Lella Meryem, sur les dalles chaudes. Un peu plus loin, Marzaka et Lella Oum Keltoum se sont installées avec d'autres parentes. Les petits clans de négresses restent invisibles au fond de l'ombre.

Des enfants s'amusent et barbottent, bébés gras et potelés, roulant avec béatitude dans l'eau ruisselante, fillettes grêles, petits garçons qui garderont plus tard, en leur souvenir, la vision de ces femmes qu'ils ne reverront plus... De jeunes esclaves circulent, belles comme des bronzes antiques, les membres fermes, les seins arrondis, les reins polis et luisants. Ce sont là ces mêmes négresses aux faces de singe et aux rires niais...

Elles plongent, dans l'eau bouillante d'un bassin, les énormes cruches de cuivre, — les kemkoum dont le fond est rond et qui oscillent sur leur base, — et elles aspergent leurs maîtresses avec des gestes parfaits. Une esclave de Lella Fatima Zohrah frotte le dos de la matrone. Son buste se courbe et s'élève, dans l'harmonie du mouvement; son corps ruisselle de sueur et la lumière diffuse, qui tombe de la voûte, y accroche quelques reflets.

Mes yeux, habitués à cette ombre, distinguent à présent les rotondités noires de Marzaka, les chairs flasques, les seins ballottants de quelques vieilles, et, tout à coup, m'apparaît Lella Oum Keltoum, souple, juvénile, attirante en sa gracilité de bel animal sauvage. Ses cheveux défaits et crépus s'ébouriffent comme une crinière; ses jambes sveltes, ses bras fuselés s'étirent voluptueusement tandis que son esclave la masse, la lave et la parfume.

Lella Oum Keltoum n'est plus la fillette à la mine maussade, laide et sans charme, parée de sa seule révolte. C'est un fruit vert, plein de sève, déjà gonflé par le printemps, dont la saveur acide peut exciter la convoitise de Moulay Hassan.

Mes yeux se sont tournés instinctivement vers Lella Fatima Zohrah.

Impassible, la vieille cherifa regardait, elle aussi, le corps brun de l'adolescente...

1er *mai* 1916. — ... — Or, — continua le mohtasseb[1], — Si Abd el Hamid excitant la jalousie des gens par son orgueil et sa rapacité, ses ennemis voulurent le perdre. Comme il était gardien des trésors impériaux, voici ce qu'ils imaginèrent.

Un jour que Si Abd el Hamid se présentait au Maghzen[2], quelqu'un remarqua une toile d'araignée sur sa djellaba. Chacun, aussitôt, cria au scandale, car, disait-on, il fallait qu'il eût pénétré dans le lieu préposé à sa garde, avec de malhonnêtes intentions, pour en avoir rapporté cette toile d'araignée...

... Et, par la permission d'Allah, notre maître, ce petit détail entraîna la disgrâce d'un puissant...

Nous étions à cette heure savoureuse qui suit un repas d'amis. Certes, délectable ce repas, mais non de ceux dont l'abondance empêche l'allégement de l'esprit. Nos convives, rassasiés et satisfaits, se plaisaient aux anecdotes, tout en parfumant leurs vêtements d'effluves et d'eaux odorantes.

Tandis que le mohtasseb terminait son récit, au milieu d'une discrète approbation, j'entrevis une forme blanche glissant en hâte sous les arcades... Nos hôtes, par bienséance, avaient baissé les yeux, afin de ne point apercevoir cette chose indécente et prohibée, — une femme.

Yasmine entre aussitôt et, selon les convenances, me chuchote à l'oreille.

— Viens parler à Zeïneb.

— Dis-lui de patienter, je suis avec des gens.

Mais il paraît qu'il y a urgence, car Yasmine me presse de la suivre.

La femme de Kaddour s'est réfugiée dans une pièce voisine, pour ne pas être vue par les hommes. Sa pudeur ne va point jusqu'à modérer l'éclat de sa voix... je subis, sans y rien comprendre, des invocations et des pleurs.

Zeïneb garde son haïk, tout en écartant de son visage les linges trempés de larmes... Le désespoir et la colère alternent sur sa face.

— O ma petite mère! O Lella! Je suis réfugiée en toi!...

1. Prévôt des marchands.
2. Cour du sultan.

Je veux retourner dans ma famille... Dis au hakem d'obliger Kaddour à me rendre mon acte de mariage!... O mon malheur! Comment supporter un homme tel que lui! Il me dénude aux yeux de tous!

— Allons! explique-toi?... Quelle est cette histoire?

— Depuis l'hiver, il m'a promis un caftan « courge » et je suis lasse de l'attendre!... Vois, le mien est en lambeaux! Les pauvresses de Mouley Abdallah auraient honte d'en porter un semblable!

Elle rejette son haïk pour me montrer un caftan déteint, effiloché, béant par maintes déchirures, — en vérité, fort minable.

— Prends espoir. Nous sommes le premier du mois, Kaddour doit toucher sa paye aujourd'hui.

— Ce matin, il l'a reçue. Aussitôt, j'ai réclamé ce caftan et il me répond qu'il n'a plus rien!...

— Comment! Tout son argent dépensé en quelques heures?

— Il dit qu'il a réglé ses dettes... Je le connais! Ses dettes, il ne les paye jamais, ou lorsque les gens veulent l'emmener devant le pacha... Par ma tête! je suis sûre qu'il a mangé cet argent à acheter des oiseaux. Depuis qu'il a vu dix cages chez l'Amin el Mostafad, il a perdu son entendement. La maison est pleine de canaris. — Puisse Allah les rendre muets! — Avant de me nourrir, il leur donne du millet. Ces canaris m'ont tuée!...

Je m'efforce de calmer Zeïneb, et lui dissimule que, ce matin même, Kaddour me fit admirer une superbe cage, au treillis en piquants de porc-épic, ornés de perles multicolores. Il y sautillait un canari, obstinément silencieux, malgré les compliments, les objurgations et les injures dont, tour à tour, l'accablait son maître.

— Si tu l'entendais la nuit! — me dit Kaddour. — Il fait plus de bruit que le veilleur du Ramadan avec sa trompette! Que sont, auprès de lui, les canaris de l'Amin?... Je l'ai eu pour 25 réaux, il serait bon marché à 40.

Kaddour, évidemment, n'a même pas songé à ses promesses, — comment peut-on préférer un caftan à un canari? — ni qu'il leur faudrait vivre ce mois-ci.

— Va-t'en avec le bien! — dis-je à Zeïneb. — Je parlerai

à ton mari. Peut-être a-t-il encore de quoi te payer ce caftan couleur courge.

Puis, je fais chercher Kaddour.

— Qu'ai-je entendu de toi, avec ce canari?

— Ah! tu sais déjà!... Ce Zerhouni! un voleur! — je le citerai devant le pacha, — un fils d'adultère, un trompeur!... M'avoir vendu 25 réaux une femelle qui ne sait même pas dire cui-cui!...

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, mais le caftan de ta femme.

— O Allah! qu'elle est pressée!... Certes elle l'aura, sans aucun doute. A présent, je n'ai plus rien... Je lui achèterai son caftan dès que ce Zerhouni m'aura rendu l'argent qu'il m'a volé. Je saurai bien où trouver ce coupeur de routes; Salah, le porteur d'eau connaît son cousin. J'irai le chercher à Fès, s'il le faut!... 25 réaux, un canari femelle!

— Fort bien! mais Zeïneb réclame son acte de mariage.

Kaddour sursaute. Malgré les canaris, Zeïneb lui est chère.

— Aï! Comment ferai-je?... Personne, assurément ne voudra me prêter... Je suis sous ta protection et celle d'Allah. Donne-moi 10 réaux, je te les rendrai dans un mois.

Je sais ce que l'on risque à prendre Kaddour pour débiteur, mais son enfantillage et son embarras me touchent.

Dès qu'il a l'argent, Kaddour retrouve toute sa gaîté. Que lui importe le mois suivant et, après tant d'autres, cette nouvelle dette qu'il ne payera jamais?

Pourvu qu'il achète le caftan et ne se laisse pas tenter par un chardonneret!

Je suis passée chez lui, tout à l'heure, pour m'en assurer. Cette fois le ménage est en paix. Grâce à Dieu! les 10 réaux ont eu cet heureux effet.

— Zeïneb, montre-moi ton beau caftan « courge ».

Elle rit.

— Je ne l'ai pas acheté. Qu'ai-je à faire d'un caftan? Le mien durera, s'il plaît à Dieu, jusqu'à la fête prochaine... Regarde ces bracelets. Combien ils sont lourds! Le Juif les vend 40 réaux, je lui en ai versé 10 et il patientera pour le reste.

4 *mai* 1916. — Zohor est entrée dans la miséricorde d'Allah. Elle passa, douce et terne, en ce monde, et ne lui témoigna que de l'indifférence. Elle tenait peu de place et faisait peu de bruit.

Pourtant ses parentes assemblées poussent de grands cris pour déplorer sa mort. On s'étonne que la discrète Zohor provoque une si bruyante douleur. Les exclamations s'élèvent parmi les sanglots :

— O ma maîtresse! ô mon pain! — gémit l'esclave.

— O ma mère, tu m'abandonnes! — s'écrie une fillette avec conviction.

— O ma sœur, pourquoi me laisses-tu?

— Quelle souffrance tu causes à mon cœur!

— Qui t'a détournée de nous, ô chérie?

— Montre-moi le chasseur, celui qui donne la mort.

— O joie de la maison, où t'es-tu enfuie?

... Puis elles se taisent, car les mkablat sont arrivées pour faire à la morte sa dernière toilette.

Lorsqu'elle est parfumée, lavée, habillée de vêtements blancs n'ayant ni ganses ni boutons, on l'enferme dans un cercueil. Les hommes retournent à la terre, enveloppés d'un simple linceul, mais les femmes sont recluses jusque dans la mort.

La vieille Dada s'affaire aux préparatifs, elle en oublie de pleurer... Pourtant elle aimait cette douce maîtresse indolente. Qui ne la chérissait, la pauvre! la colombe dont le cœur était blanc?

Lorsque les amis de Si Thami, les notaires bénins et compassés, les parents et les voisins, s'ébranlent en cortège, après avoir récité le Coran, de longs cris désespérés fusent à travers les portes closes, derrière lesquelles les femmes épiaient la cérémonie. L'esclave se griffe le visage comme une berbère... Zohor s'en va au milieu des lamentations.

— O ma sœur!

— O ma mère!

— O la meilleure des voisines!

Son caftan radis lamé d'argent, — celui-là même que je lui vis aux noces de Rita, — recouvre le cercueil. Il promène une note gaie dans l'ombre des ruelles étroites. Parfois

un rayon de soleil frôle les plis du satin et projette de beaux reflets roses sur les murailles rapprochées.

Je ne me suis pas mêlée à l'escorte, où les femmes n'ont que faire, et je la vois disparaître au détour d'une rue.

... Un chat saute entre deux terrasses d'un bond nerveux et tendu; un petit terrah passe en riant, sa planchette bien garnie des pains qu'il porte au four; la vie continue... Que faisait Zohor dans la vie?... Pourtant, je reste là, oppressée par cette chose si poignante et si simple : l'effacement d'une existence.

— Pourquoi t'attrister? — me dit Larfaoui qui m'avait aperçue sortant de la maison mortuaire. — Allah seul est durable! La morte! elle ne souffre plus, et il nous reste encore, à nous, la joie et la beauté.

12 *mai* 1916. — Vainement, je cherchais la tombe de Zohor, au milieu des herbes sauvages, des grandes ombellifères aux tiges aqueuses, des cactus bleus, épais et gonflés d'eau par les dernières pluies...

La terre s'étire, féline et lascive sous le soleil; une buée légère s'évapore, frissonnante comme une volupté.

On m'avait dit :

— C'est la troisième pierre, à droite du chemin, près d'un olivier tordu.

Mais les tombes et les sentiers disparaissent sous la verdure, et tous les oliviers ont des troncs difformes, figés dans les convulsions d'une douleur sans fin... Seuls, leurs feuillages gris semblent endeuillés parmi le tendre éclat des fleurs et des jeunes pousses. Le cimetière rit. Il est accueillant et gai. Des pêchers, des pommiers, des abricotiers dévalent, masses roses et blanches, aussi pimpants que des bouquets. Leur douce odeur se mêle au parfum plus amer des anthémyses qui tendent, en offrande, leurs corolles vers la lumière. Aucune mélancolie ne se dégage des cimetières musulmans, mais une paisible assurance : le retour joyeux et simple des êtres à la nature...

Trois jeunes hommes rêvent à l'ombre d'un micocoulier. Ils ont suspendu, dans ses branches, une cage de jonc où sautille un canari. L'oiseau lance d'abord une timide roulade.

Puis il s'arrête, incertain, et repart... — un rayon de soleil frôle ses barreaux, — il le célèbre, et chante, et s'étourdit de pépiements enivrés. Sa petite âme d'harmonie exhale toute l'ardente allégresse du printemps...

Un sourire alanguit le visage des adolescents. Pendant des heures, ils resteront à jouir, à écouter l'oiseau.

J'ai oublié que je suis au cimetière... un cortège de femmes passe, d'où l'on m'appelle. Parentes, amies et pleureuses qui se rendent au tombeau de la pauvre Zohor. Il était là, tout près de moi, endormi dans la verdure, pierre anonyme et sans ornements. Pourtant, j'aurais pu le deviner, car les herbes alentour ont été récemment piétinées et ne se redressent qu'à demi, l'air brisé.

Chaque matin, durant ces trois jours, les hommes et les femmes sont venus, tour à tour, réciter ici les versets du Coran.

Aujourd'hui, des chanteuses funèbres accompagnent les parentes, pour les dernières lamentations. Elles étendent un drap blanc sur la tombe, et l'ornent de guirlandes. Les étoiles de jasmin, les boutons de rose à peine entr'ouverts, les mimosas, les giroflées délicates, répandent leurs parfums les plus grisants.

Le canari s'exalte de lui-même, ses roulades emplissent le cimetière. Ce n'est plus la voix de cette petite boule de plumes soyeuses et gonflées, mais la cantilène triomphante de la vie qui domine des chants mortuaires.

Allah! ô Allah! Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah!

psalmodient les pleureuses.

Allah! ô Allah! ô notre maître!
Il n'y a que Toi! ô notre maître!
Au nom d'Allah et par Allah! ô Puissant!
Notre Seigneur, c'est Lui, l'Unique!
Et sur Mohamed, ô Prophète!
Bénédiction et Salut!
O Allah! nous témoignons par les Saints,
Par ceux à la barbe blanche,
Par ceux à la barbe naissante.
Dieu nous en a gratifiés en ce bas monde
Et dans le séjour le dernier.

Par eux, nous témoignons, ô Allah!
Hélas! m'a fait pleurer la douleur du tombeau,
M'a pénétré le froid de ses murs!
Tous, nous passerons le destin de la mort,
Laissant nos biens à la joie des héritiers...
Allah! ô Allah! ô notre maître!
Il n'y a que Toi! ô notre maître!

Les femmes s'en vont... elles ne se réuniront plus désormais que le vendredi, sur la tombe de Zohor.

Puis, leurs visites s'espaceront, et le souvenir s'effacera dans les cœurs, ainsi que la pierre sous les herbes.

C'est le grand isolement qui commence, l'isolement infini où sombrent tous les êtres...

Mais des jeunes hommes, au printemps, suspendront toujours leurs cages parmi les branches, et les oiseaux continueront à célébrer au-dessus des tombes l'éternelle victoire de la vie.

A.-R. DE LENS

(A suivre.)

LA TRANSMUTATION

NATURELLE ET EXPÉRIMENTALE

Le mot de transmutation évoque les noms d'Albert le Grand, d'Arnaud de Villeneuve, de Raymond Lulle, de Paracelse, et de tous les chercheurs de pierre philosophale, d'élixir de sapience ou de quintessence. Pourtant, ce mot n'a pris de sens précis que le jour où l'Alchimie moyennageuse a cédé la place à la science chimique : on ne peut savoir si on a changé un corps en un autre qu'après avoir constitué à chacun d'eux un état civil précis, c'est-à-dire défini son individualité par des caractères essentiels. En cinquante ans, de Lavoisier à Jean-Baptiste Dumas, le gros de cette tâche préliminaire s'est accompli; nous avons acquis la notion expérimentale du corps simple, dont la personnalité se conserve à travers toutes les transformations physiques et chimiques que nous savons réaliser. Cette notion une fois acquise, le problème de la transmutation a un sens : il signifie faire du soufre avec du fer, ou de l'or avec du plomb. Mais en même temps qu'il prend une signification précise, il se met en contradiction avec toutes les affirmations de l'expérience, puisque celle-ci nous enseigne précisément la pérennité des éléments chimiques.

Heureusement, la raison humaine veille; elle s'appuie sur l'expérience, mais en la contrôlant et en délimitant la portée de ses affirmations. Les créateurs de la Chimie moderne n'ont jamais cru à l'impossibilité radicale de la transmutation,

même à l'époque où tous les faits connus semblaient établir cette impossibilité; Berthelot, pourtant peu enclin aux utopies, écrivait en 1885 : « Cette notion de l'existence définitive et immuable des 60 éléments distincts, tels que nous les admettons aujourd'hui, ne serait jamais venue à l'idée d'un philosophe ancien, ou bien il l'eût rejetée aussitôt comme ridicule; il a fallu qu'elle s'imposât à nous par la force inéluctable de la méthode expérimentale. Est-ce à dire que telle soit la limite définitive de nos conceptions et de nos espérances? Non, sans doute : en réalité, cette limite n'a jamais été acceptée par les chimistes que comme un fait actuel, qu'ils ont toujours conservé l'espoir de dépasser. »

Aujourd'hui, ce n'est plus 60 corps simples, comme au temps de Berthelot, c'est 83 éléments connus et catalogués qui s'inscrivent sur les Tables de la Chimie; c'est plus de 110 si on y fait rentrer les corps radio-actifs. Combien seront-ils dans vingt ans? Notre esprit, comme celui du philosophe grec dont parle Berthelot, se refuse à admettre 83 causes premières et indépendantes entre elles, il réclame un lien et une filiation; les données mêmes de la chimie classique, lorsqu'on les regarde d'un peu près, semblent bien justifier ce point de vue.

***

La plus ancienne de ces données, c'est l'existence de *familles naturelles* d'éléments. Lorsqu'on considère, par exemple, la série formée par le fluor, le chlore, le brome et l'iode, que tant d'analogies rapprochent, on ne peut se défendre de penser que le hasard ne produit pas de telles fraternités, et qu'une filiation peut seule les expliquer. De semblables constatations sont fréquentes en chimie; elles ont trouvé leur expression la plus originale, et en même temps la plus générale, dans la « loi périodique » de Mendeleef : lorsqu'on range les corps dans l'ordre croissant de leurs poids atomiques, on constate que le neuvième ressemble au premier, le dixième au second et ainsi de suite. Il y a donc un plan et un ordre dans le monde des corps simples; nous ne savons pas quelle a été la puissance organisatrice de cet ordre. Mais voici d'autres faits qui vont orienter nos idées.

Aussitôt que la Chimie a été maîtresse de ses principes directeurs, elle s'est appliquée à déterminer, pour chaque élément, son poids atomique rapporté à l'hydrogène. Cette détermination, qui résulte d'analyses chimiques, avait donné aux premiers expérimentateurs un résultat curieux : à part deux ou trois exceptions, dont celle du chlore était la plus frappante, tous les poids atomiques rapportés à l'hydrogène s'exprimaient par des nombres entiers : 12 pour le carbone, 14 pour l'azote, 16 pour l'oxygène, 31 pour le phosphore, 32 pour le soufre et ainsi de suite. De là à admettre que les atomes élémentaires n'étaient que des condensations successives de l'atome d'hydrogène, il n'y avait qu'un pas à franchir; l'hypothèse du protoatome d'hydrogène, constituant universel, formulée par Prout, séduisit l'esprit philosophique de Dumas; elle n'était pourtant que la conclusion hâtive d'analyses imparfaites; mais c'est un fait général dans l'histoire des sciences, que les grandes lois et les idées directrices n'apparaissent qu'à la faveur d'une expérimentation imprécise, comme ces tableaux dont l'ensemble ne s'apprécie que de loin et qui, examinés à la loupe, ne montrent qu'une juxtaposition confuse de taches colorées. C'est ainsi que les perfectionnements de la chimie analytique réduisirent à néant l'aventureuse hypothèse, dont bientôt on ne parla plus que comme d'une imagination sans fondement.

Pourtant, ce dédain était encore plus injustifié que le premier enthousiasme. Regardons en effet, d'un peu près, les premiers de ces poids atomiques rectifiés, avec les valeurs qui leur ont été attribuées par la Commission internationale :

Hydrogène.	Hélium.	Lithium.	Glucinium.	Bore.	Carbone.
1	4,0	6,94	9,0	10,9	11,91
Azote.	Oxygène.	Fluor.	Néon.	Sodium.	Magnésium.
13,90	15,87	18,9	19,8	22,8	24,12
Aluminium.	Silicium.	Phosphore.	Soufre.	Chlore.	
26,9	28,1	30,7	31,81	35,19	

S'ils s'expriment rarement par des nombres entiers, ils ne sont pourtant pas distribués au hasard, et il suffit d'un simple coup d'œil pour se convaincre qu'*ils se serrent autour de valeurs entières*, dont un seul, le phosphore, s'écarte de plus de deux dixièmes.

On pourrait aisément pousser plus loin en examinant les 28 corps simples dont le poids atomique est inférieur à 60 : ce sont les plus répandus, par suite ceux dont la purification peut être poussée le plus loin et les constantes mesurées avec le plus de précision; ce sont aussi les plus intéressants pour l'objet qui nous occupe, parce que les décimales de poids atomique sont déterminées avec d'autant plus de certitude que ce poids est lui-même moins élevé. Donc, sur ces 28 éléments, nous en trouvons 20 qui s'écartent de moins d'un dixième, en plus ou en moins, d'une valeur entière; il y en aurait eu 6, au plus, si la distribution avait été parfaitement régulière, et le calcul des probabilités, appliqué à ce cas particulier, montre qu'il n'y a pas une chance sur dix trillions, pour qu'une semblable répartition soit le résultat du hasard.

Dans quelque sens qu'on les retourne, ces faits laissent soupçonner l'existence d'une loi générale de formation, qui serait conforme à l'hypothèse de Prout, mais que masqueraient en partie des actions secondaires : imaginons un édifice, bâti tout entier avec des briques de même épaisseur; les paliers successifs de cet édifice, par exemple les hauteurs des marches d'un escalier, seront des multiples approximatifs de cette épaisseur; pourtant, cette règle ne sera pas rigoureuse, en raison de l'épaisseur variable des lits de ciment placés entre les briques. Ainsi, nous sommes conduits à rechercher le phénomène parasite qui vient causer les perturbations observées.

Tant que l'atome du soufre, ou celui du carbone n'a été pour les chimistes qu'un petit bloc insécable de carbone ou de soufre, le problème ainsi posé restait insoluble. Une explication est devenue possible le jour où les physiciens ont envisagé l'atome comme une espèce de système solaire dont le noyau central renferme, à lui seul, la presque totalité de la masse matérielle, tandis que des électrons infiniment légers décrivent autour de ce noyau des orbes planétaires. Certains de ces électrons sont loin d'être attachés indissolublement à l'atome, car ils passent incessamment d'un système atomique à un autre; il en est même qui, entièrement libérés, jouent aux comètes dans cet Univers en miniature. Si nous adoptons ce point de vue, qui est celui

de la science moderne, nous pouvons admettre que les atomes des divers éléments sont produits par la condensation d'un certain nombre de protoatomes d'hydrogène, avec élimination ou addition de quelques électrons, et cela suffirait à expliquer le décalage des poids atomiques par rapport aux nombres entiers. Si cette explication ne nous suffit pas, l'hypothèse d'Einstein vient, à son tour, nous ouvrir un large champ : en nous enseignant que l'énergie des corps entre pour une part dans leur masse matérielle, elle entraîne comme conséquence qu'une variation d'énergie produit une variation de masse; si les protoatomes d'hydrogène s'unissent, leur association doit modifier leur rythme vibratoire, c'est-à-dire leur énergie et, en dernière analyse, leur masse.

Il y a donc du large devant les faiseurs d'hypothèses, et ils ne se sont pas fait faute d'y exercer leur ingéniosité en nous apportant des plans d'architecture atomique qui satisfont aux données actuelles de la science. Je doute fort que ces constructions soient définitives; si l'imagination est indispensable au progrès de la science, elle ne peut s'exercer utilement que dans un domaine étroitement jalonné par les faits.

Voici précisément qu'un fait nouveau vient d'apparaître; la découverte récente des corps *isotopes*, en même temps qu'elle apporte un solide point d'appui aux doctrines évolutionnistes, lance dans une voie toute nouvelle nos idées sur l'unité de la matière.

***

C'est l'étude des séries radio-actives qui a conduit, d'une façon toute fortuite, à la notion d'isotopie. On sait que, dans l'état actuel de nos connaissances, l'évolution radio-active se poursuit suivant trois lignées distinctes dérivées de l'uranium, du thorium et de l'actinium. Je reproduis ici ces trois lignées, avec le poids atomique correspondant à chaque élément, sauf pour la série, encore trop mal connue, de l'actinium; il est d'ailleurs possible que ce dernier élément, loin d'être indépendant, appartienne à une branche collatérale dérivée de l'uranium. Enfin, j'ai besoin de rappeler ici que

la désintégration spontanée, qui fait dériver chaque corps du précédent, s'accomplit suivant deux modes différents : par expulsion d'un atome d'hélium électrisé positivement, ou particule α, dont le départ abaisse de 4 unités le poids atomique; ou bien par l'élimination d'un électron, ou particule β, qui ne produit aucune variation sensible dans le poids de l'atome.

Uranium I . .	238	Thorium	232	Actinium.
Uranium II. .	238	Mésothorium I .	228	Radioactinium.
Uranium X. .	234	Mésothorium II.	228	Actinium X.
Ionium	230	Radiothorium. .	228	Émanation de l'Actinium.
Radium. . . .	226	Thorium X. . .	224	Actinium A.
Émanation du Radium. . .	222	Émanation du Thorium . . .	220	Actinium B.
Radium A . .	218	Thorium A. . .	216	Actinium C.
Radium B . .	214	Thorium B. . .	212	Actinium D.
Radium C . .	214	Thorium C_1. . .	212	
Radium D . .	210	Thorium C_2. . .	212	
Radium E . .	210	Thorium D. . .	208	
Radium F ou Polonium. .	206	Plomb (?) . . .	208	
Plomb (?). . .	206			

En étudiant, dans son laboratoire d'Aberdeen, la généalogie de cette trentaine d'éléments, Soddy fit une constatation bien curieuse : il observa que l'expulsion d'une particule α, et celle de deux particules β produisent des effets égaux, mais de sens contraires, qui se neutralisent si parfaitement que le descendant reproduit, à s'y méprendre, les caractères de son ascendant. Suivant sa propre expression, « dans les familles radio-actives, les enfants ressemblent fréquemment à leurs arrière-grands-parents, et avec une fidélité si parfaite, qu'il n'existe aucun moyen connu de les séparer par l'analyse chimique. Mais, naturellemcnt, les deux membres intermédiaires sont très facilement séparables. De la sorte, tous les membres d'une même famille peuvent être rigoureusement distingués et identifiés, malgré que, en dehors de ce moyen, cela nous serait encore rigoureusement impossible ».

Considérons, par exemple, le thorium et le radiothorium, ou encore le mésothorium et le thorium X : mêmes réactions chimiques, mêmes solubilités des sels correspondants; il n'y

a pas jusqu'au spectre d'étincelles qui ne présente les mêmes raies caractéristiques; ces corps sont des éléments isotopes, qu'aucun procédé connu d'analyse ne permet de séparer, une fois mélangés, en dehors de l'évolution radio-active qui les révèle distincts et leur attribue des poids atomiques différents de 4 unités.

De semblables analogies se retrouvent, non seulement dans l'hérédité directe, mais encore dans l'hérédité collatérale; c'est ainsi que les trois émanations du radium, du thorium et de l'actinium, ou encore le thorium et l'ionium, se ressemblent à tel point que les ressources unies de la physique et de la chimie sont impuissantes à les distinguer : le physicien autrichien Horowitz a traité, en 1916, trente tonnes de pechblende de Joachimstal sans parvenir à y séparer le thorium et l'ionium mélangés; et pourtant, les poids atomiques de ces deux éléments, 230 et 232, ne sont pas rigoureusement identiques, si bien que le mélange, qui se présentait avec tous les caractères d'un corps simple, avait pour poids atomique 231,5.

Voici donc que la vie radio-active nous découvre un fait tout nouveau, et bien fait pour changer nos idées sur la simplicité des éléments. Mais, dira-t-on, ce phénomène singulier de l'isotopie est spécial au monde agité où sévissent les désintégrations; le domaine des éléments stables et rassis, qui est celui de la véritable chimie, échappe à ces fantaisies. Il n'en est rien, comme on va le voir maintenant.

On supposait, depuis longtemps, que le plomb était le produit final des désintégrations dans les deux familles de l'uranium et du thorium; mais cette manière de voir conduisait logiquement à attribuer le poids 206 à l'atome de plomb provenant de l'uranium, et 208 au plomb résultant de la désintégration du thorium. Cette conséquence échappe évidemment à un contrôle rigoureux, car nous ne pouvons prendre des échantillons d'uranium ou de thorium et en attendre patiemment la transmutation intégrale. Mais il existe dans la nature des minéraux d'uranium, et d'autres où le thorium est prépondérant; dans les uns, comme dans les autres, on trouve régulièrement du plomb, et il est naturel d'admettre que ce plomb s'est produit, au cours des âges géologiques,

par la désintégration des deux ancêtres radio-actifs; on peut isoler le plomb de ces deux provenances et, par des analyses chimiques rigoureuses, en déterminer le poids atomique. Or, il arrive, comme on pouvait le prévoir, que le plomb originaire des minéraux d'uranium présente un faible poids atomique (de 206,05 à 207,004 suivant les échantillons), tandis que le « plomb de thorium » possède un poids atomique élevé (de 207,7 à 207,9) : ce qui n'empêche pas les deux produits de présenter rigoureusement les mêmes propriétés, identiques à celles du plomb ordinaire, dont le poids atomique expérimental, 207,2, est intermédiaire entre 206 et 208, caractéristiques du « plomb d'uranium » et du « plomb de thorium ». Nous sommes donc conduits à envisager ce métal, d'où toute radioactivité est abolie, comme un mélange de deux variétés isotopes.

***

Abordons maintenant le problème par un autre bout, et sans mettre en jeu les forces radio-actives. Le grand physicien anglais sir J. J. Thomson, directeur du Trinity College de Cambridge, a créé une méthode d'analyse chimique, merveilleusement subtile, fondée sur l'emploi des « rayons positifs ». Considérons une ampoule à rayons X, dont la cathode est percée d'un trou, et où on a laissé subsister quelques traces d'un gaz raréfié. Lorsque la décharge électrique traverse l'ampoule, elle brise les atomes et en détache des électrons, projectiles légers et rapides dont la trajectoire rectiligne dessine, en avant de la cathode, le rayonnement cathodique. Mais on sait que, lorsqu'un projectile est lancé en avant, le recul de l'arme, conséquence des principes de la mécanique, rejette en arrière, avec une vitesse moindre, la masse plus lourde du fusil ou du canon. De même, lorsqu'un atome projette, en avant de la cathode, un ou plusieurs électrons, le résidu prend une direction inverse; il arrive donc qu'un certain nombre de ces résidus atomiques passent par le trou ménagé dans la cathode, d'où ils s'échappent, en portant avec eux leur charge électrique positive; telle est l'origine des rayons positifs. Ces rayons, tendus rectili-

gnement en arrière de la cathode, doivent à leur charge électrique d'être sensibles aux actions électriques et magnétiques; en utilisant simultanément ces deux moyens d'action, sir J. J. Thomson a pu ployer leurs trajectoires et en repérer la déviation en marquant les points de choc sur une cible, qui n'est autre qu'une plaque photographique où le rayon imprime sa trace.

Sans entrer dans des calculs qui ne seraient pas ici à leur place, on peut se rendre compte que les trajectoires ainsi recourbées le seront d'autant plus que les résidus atomiques seront plus lourds : lancés par une même force et dans la même direction, une balle de tennis et un pavé n'iront pas frapper le sol au même point. La méthode permet donc, dans un mélange gazeux, de trier les noyaux atomiques suivant leur masse, et de comparer ces masses entre elles au moyen des traces inscrites sur la plaque photographique. En fait, le procédé s'est montré si précis et si sûr, qu'il a permis de mesurer, au millième près, les poids atomiques de ces noyaux, qui ne diffèrent des atomes que par la masse négligeable d'un ou de deux électrons.

L'analyse par les rayons positifs a renversé toutes les notions classiques, en manifestant l'extrême complexité de ce que nous prenions pour des corps simples; ceux-ci sont, en général, des mélanges d'isotopes. C'est ainsi que le néon, un des « gaz rares » de l'atmosphère, s'est dédoublé en deux produits, dont les poids atomiques diffèrent de deux unités. Son compagnon, l'argon, se résout en atomes de masses 36 et 40; quant au krypton et au xénon, ils donnent des résultats d'une complexité surprenante : le premier est formé de six isotopes mélangés, et le second de cinq.

Introduisons maintenant dans l'ampoule une petite quantité de chlore soigneusement purifié, et soumettons-la à la même méthode d'analyse : nous constaterons que ce gaz, réputé simple, est constitué en réalité par quatre éléments principaux, de poids atomiques 35, 36, 37 et 38, et par deux éléments accessoires, auxquels correspondent les nombres 39 et 40. On ne trouve sur la plaque photographique aucune trace correspondant au poids atomique 35,19 admis par les chimistes; n'est-ce pas une preuve évidente que cet atome

n'existe pas et que nous sommes en présence d'un mélange, mais d'un mélange que toute notre physique et toute notre chimie étaient, jusqu'ici, aussi impuissantes à trier que nous le serions à séparer, avec un tamis, l'alcool et l'eau associés dans le vin?

Nous tenons, cette fois, la clef du mystère : si nous avons trouvé des nombres complexes pour les poids atomiques des éléments, c'est que ceux-ci sont, en réalité, des mélanges d'isotopes. L'isotopie n'est donc pas une propriété spéciale aux corps radio-actifs; elle appartient au monde entier de la matière. Par la même occasion, nous avons constaté que chaque isotope avait un poids atomique représenté par un nombre entier, et ceci nous ramène, par un détour imprévu, à la vieille supposition de Prout qui, rajeunie, se prête à toutes les explications que l'imagination scientifique pourra forger.

Nous avons mieux à faire qu'à nous lancer dans ces fragiles hypothèses; considérons plutôt ce que les faits nouveaux nous apportent. Ils nous montrent un monde matériel fabriqué tout entier d'après les mêmes lois évolutives qui se développent sous nos yeux par la radio-activité. Les éléments, aujourd'hui inactifs, sont des résidus de transformations radio-actives accomplies au cours des âges, et ils portent sur eux l'empreinte de cette vie antérieure : ce sont des *fossiles*; et de même que la géologie nous montre combien les espèces mortes sont plus nombreuses que les espèces vivantes, ainsi nous ne devons pas être surpris par l'abondance et la variété des atomes élémentaires inactifs; nous devons même nous dire qu'ils ne sont que les résidus de tranformations très compliquées qui ont fait apparaître, dans la suite des temps, d'autres éléments, aujourd'hui disparus. Cette opinion se fortifie encore lorsque nous considérons spécialement deux groupes d'éléments : les « gaz rares » et les éléments constitutifs des « terres rares ».

Les premiers forment un des ensembles les plus homogènes de la nature : tous compagnons de l'hélium, ils semblent avoir suivi la même fortune et passé par les mêmes avatars; comme l'hélium est, sous nos yeux, le résidu actuel des désintégrations, il est probable que l'argon, le néon, le krypton et le xénon furent, il y a des millions d'années, laissés pour

compte au temps de la genèse des éléments qui forment actuellement la croûte de notre planète. Quant au groupe de douze à quinze éléments dont les oxydes constituent les terres rares, ils tiennent une place à part entre les corps radio-actifs, auxquels ils sont fréquemment associés, et les éléments inactifs; suivant une idée chère au physicien philosophe qu'était William Crookes, ils apparaissent comme des résultats de la transformation d'une matière primordiale nés, pour ainsi dire, avant terme, et arrêtés brusquement, par une cause qui nous échappe, à des stades voisins de leur évolution.

Si le lecteur veut bien, maintenant, rassembler toutes ces données dans son esprit, il ne pourra pas échapper à cette conclusion que la transmutation naturelle des éléments est possible, puisqu'elle s'est réalisée et se réalise encore sous nos yeux; mais la nature en garde jalousement le secret; pour mieux dire, elle met en jeu des forces que nous ignorons, ou dont nous n'avons pas la disposition : températures inconnues au laboratoire, pressions formidables, peut-être radiations insoupçonnées, et, avec cela, l'aide puissante du temps. Et si nous ne sommes témoins que des transmutations par désintégration, qui effritent peu à peu l'atome lourd et le résolvent en atomes plus légers, rien ne nous interdit de penser que la nature a procédé, dans la traversée des siècles, à des intégrations atomiques en constituant les éléments par condensations progressives. Le spectre des nébuleuses se réduit finalement à celui de deux gaz principaux, l'hydrogène et le *nébulium*, dont le poids atomique est égal à 3; si ces nébuleuses doivent évoluer de façon à former des mondes semblables au nôtre, il faudra bien que les atomes déliés de ces gaz s'associent pour fabriquer du plomb, du fer, de l'uranium.

***

Ainsi, la transmutation naturelle est un fait indéniable pour les corps radio-actifs et, en ce qui concerne les autres, infiniment vraisemblable. Pour la reproduire au laboratoire, il faudrait que nous connussions les moyens que la Nature

met, ou a mis en œuvre pour la réaliser; or nous n'en avons actuellement aucune idée; la cause des désintégrations nous échappe, et, *a fortiori*, le mécanisme des intégrations. Cela n'a pas empêché les expérimentateurs de se mettre à l'œuvre, avec plus d'audace que de succès. Pour s'expliquer leurs tentatives, il faut avoir précisé, mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici, la structure que les physiciens attribuent à l'atome.

Le domaine atomique paraît être divisé en trois zones concentriques; la première et la plus extérieure est la seule qu'égratignent les actions physico-chimiques comme la lumière, la chaleur, le courant électrique et l'affinité chimique; dans son intérieur circulent, avec leurs charges négatives, un petit nombre d'électrons faiblement rattachés au centre attractif, de sorte qu'il faut peu de chose pour modifier leurs trajectoires, ou même pour transformer en comètes ces Neptunes du système atomique.

Plus à l'intérieur s'étend la deuxième zone de l'atome, qui est probablement occupée, comme la première, par des électrons en circulation incessante autour du centre, mais attachés d'une façon plus solide à ce centre attractif. Nous ne possédons qu'un seul moyen d'agir sur cette zone; il consiste à la bombarder avec les électrons à grande vitesse du rayonnement cathodique; sous l'action de ces projectiles, infiniment petits mais lancés avec une vitesse comparable à celle de la lumière, la deuxième zone entre en vibrations très rapides qui, propagées dans l'espace ambiant, constituent les rayons X.

A l'intérieur de ces deux enceintes se trouve le réduit central de l'atome; on suppose qu'il contient, outre un certain nombre d'électrons, les charges positives qui maintiennent autour d'elles le cortège tourbillonnant des électrons extérieurs. Ce soleil central paraît être extraordinairement petit, par rapport aux dimensions de l'atome lui-même; c'est à lui, pourtant, qu'est attachée l'individualité chimique, encore qu'il n'intervienne dans les réactions que par les électrons de la zone extérieure : de même, le général en chef concentre en sa personne tout ce qui caractérise son armée, sans intervenir lui-même dans les conflits.

Le peu que nous sachions sur ce noyau central de l'atome, nous le devons à Rutherford, qui a dirigé sur lui la plus puissante artillerie qu'on puisse employer dans la balistique atomique, celle des rayons α dont les projectiles, incomparablement plus lourds que les électrons, mais un peu moins rapides, sont constitués par des atomes d'hélium privés des deux électrons de leur zone extérieure. Quelques-uns de ces projectiles ont dû passer à très courte distance du but visé, car ils en ont subi la puissante attraction et ont été fortement déviés de leur trajectoire; certains l'ont même atteint de plein fouet et l'ont projeté violemment en avant dans leur propre direction. Mais le bombardement n'a réussi dans aucun cas à entamer le blockhaus de l'atome, et c'est là, pourtant, qu'il faudrait agir; l'avantage est resté, jusqu'à présent, à la cuirasse.

Toutes ces considérations, pour hypothétiques qu'elles soient, nous font accueillir avec méfiance les annonces de transmutation expérimentale, même signées des plus grands noms de la science. J'ai signalé, en leur temps, les expériences de Ramsay qui, ayant soumis une solution de sulfate de cuivre à l'émanation du radium, y découvrit ensuite des traces de lithium; répétées, avec des soins minutieux, au laboratoire de madame Curie, ces expériences n'ont pas donné les résultats annoncés, et on est tenté de croire que le lithium provenait en réalité des récipients en verre employés par Ramsay. Mais rien ne pouvait décourager le grand savant anglais; en faisant toujours intervenir l'émanation, il a cru assister à la naissance du néon aux dépens de l'hydrogène; reprenant ensuite des expériences de Collie et Paterson, il a fait agir, sur le même hydrogène, non plus l'agent radio-actif, mais le bombardement cathodique qui aurait donné naissance, suivant les conditions, à l'hélium, au néon, à l'argon, voire même au krypton; la synthèse des gaz rares aurait donc été réalisée. Les quantités produites sont toujours infinitésimales, et ne peuvent être révélées que par les procédés délicats de l'analyse spectrale. Toutes ces expériences, et quelques autres du même type, ont été reproduites et les résultats en ont été tantôt confirmés, tantôt démentis; il y aurait donc une grave imprudence à prendre nos désirs

pour des réalités et à les tenir pour acquis; le fussent-ils même, ils nous montreraient qu'il faut une dépense d'énergie formidable pour réaliser la transmutation d'un poids de matière insignifiant.

Et c'est là ce qui caractérise le point de vue de la science moderne sur la transmutation expérimentale. Tout ce que nous savons sur les énergies intérieures de l'atome, celles qui sont concentrées dans la zone centrale, nous apprend que ces énergies sont formidablement supérieures à celles qui apparaissent dans les réactions chimiques ordinaires. Dès lors, si jamais la transmutation est réalisée pour des quantités appréciables de matière, l'intérêt pratique de l'opération dépendra beaucoup moins des prix de cette matière que de la valeur de l'énergie produite ou dépensée. Celui qui, d'un kilogramme de plomb, tirera la quantité d'or équivalente, c'est-à-dire environ 950 grammes, pourra regarder avec mépris les quelques billets de mille francs produits par la vente du métal jaune, en regard des millions que représentera l'énergie produite par la transmutation. Et celui qui, suivant une voie inverse, parviendra à fabriquer l'or de toutes pièces en partant d'éléments plus légers comme l'aluminium, le fer ou l'argent, se ruinerait avant d'avoir fourni l'énergie nécessaire à la préparation d'un seul gramme du métal précieux.

Aussi pouvons-nous accueillir avec un parfait scepticisme la nouvelle, transmise récemment par les journaux, d'après laquelle un chimiste allemand aurait trouvé le moyen de fabriquer de l'or « en partant de divers métaux ». Nos voisins d'outre-Rhin seraient sans doute fort heureux de trouver, au fond de leurs cornues, le moyen de s'acquitter de leurs dettes; mais, de tous les procédés imaginés pour régler leurs comptes, celui-là paraît bien être le plus chimérique.

Pourtant, affirmons-le une fois encore, la transmutation expérimentale n'est pas une chimère. Nos arrière-neveux la pratiqueront peut-être et, par elle, acquerront une connaissance plus profonde de la matière, et plus d'emprise sur la nature. Attendons et espérons.

L. HOULLEVIGUE

MADAME DE NOAILLES

A L'ACADÉMIE BELGE

Le roi Albert, la reine et une foule choisie assistaient à la réception de madame de Noailles à l'Académie belge. Car il y a une Académie belge, comme vous ne l'ignorez point. Ce n'est pas depuis longtemps, mais cette jeune Académie fondée tout récemment marche déjà d'un pas ferme sur les meilleures traces de ses illustres aînées, et peut-être même a-t-elle pris sur elles certains avantages.

Il faut croire à l'utilité des académies, puisqu'on en met partout, qu'on en crée de nouvelles, et qu'on n'en supprime aucune. Si Bruxelles a beaucoup attendu avant d'avoir la sienne, on en voit assez bien les raisons. La vie intellectuelle est extrêmement ancienne et glorieuse en Belgique, mais s'est manifestée surtout, pendant de longs siècles, dans le domaine des arts plastiques et de l'art musical. Le pays des Van Eyck et de Memling, de Rubens et de Van-Dyck, de Roland de Lassus, de Grétry et de César Franck, des beffrois et des hôtels de ville, écrivait sa pensée dans la pierre, sur la toile peinte ou le papier réglé, mais n'avait point de littérature originale. Même particularité dans l'autre partie des Pays-Bas, désormais séparée, qui donnait au monde Rembrandt et toute une école de peintres admirables, mais dont les plus fameux écrivains, Érasme et Spinoza, étaient des penseurs

cosmopolites et humanistes de langue latine. Pourquoi ces anomalies? Pourquoi la sève spirituelle d'un peuple ne s'exprime-t-elle parfois que dans telle ou telle catégorie d'œuvres de l'esprit, à exclusion des autres? En ce qui concerne la Belgique et la Hollande, Taine constate le fait, comme tout le monde : à vrai dire il ne l'explique pas.

Mais depuis la dernière période du XIXe siècle, les choses ont heureusement changé. Il existe maintenant une littérature belge de langue française, particulièrement brillante et caractéristique. Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach, Charles van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Max Elskamp, Fernand Séverin, Albert Mockel, Demolder, Camille Lemonnier, George Eckhoud, et beaucoup d'autres, ont apporté à leur pays la seule parure qui lui manquât encore avant eux. Et ils ont bien un air de famille : ces écrivains de langue française sont tous très nettement belges. Quelle est la cause de cette brillante et un peu tardive floraison? L'indépendance et la constitution du royaume de Belgique, qui ne date que de 1830? Mais l'autonomie des Provinces-Unies au XVIIe siècle n'avait produit que de la peinture, et n'avait doté les lettres que d'un lieu d'asile pour les philosophes et autres réfugiés. Quoi qu'il en soit, l'éclosion d'une littérature devait normalement déterminer celle d'une Académie.

L'Académie belge se distingue de la française par deux particularités principales, qui sont peut-être des supériorités, ou qui du moins témoignent d'intentions plus libérales et plus hospitalières. Mais si le cardinal de Richelieu fut assurément un grand homme d'État, le libéralisme ne paraît pas avoir été sa qualité maîtresse. Contrairement à notre Académie, celle de nos voisins a des membres étrangers, et elle admet les femmes. Elle fait bien. Dans l'ordre littéraire, la communauté de langue importe plus que la nationalité politique. D'autre part, si le talent et la renommée sont les vrais titres académiques, comment exclure les femmes, de plus en plus nombreuses à cultiver avec éclat le roman et la poésie? Il est vrai que ces titres-là ne sont peut-être pas ceux dont les Quarante tiennent toujours le plus de compte, mais ils feraient mieux de ne pas l'avouer, et leurs confrères belges ont grandement raison de ne pas les imiter sur ce point.

Voilà donc madame de Noailles académicienne à Bruxelles, alors que cela lui est interdit à Paris, et qu'elle n'y peut occuper que ce fameux quarante et unième fauteuil, désormais bien insuffisant pour l'affluence qui s'y presse. C'est sur elle que s'est porté, selon l'expression de M. Maurice Wilmotte, le « tout premier choix » de l'Académie belge, qui ne pouvait en faire un meilleur.

La gloire de madame de Noailles n'a cessé de grandir depuis le *Cœur innombrable*, qui fut une révélation. Un poète nous était né. Autrefois, pour la naissance d'un prince, on sonnait les cloches, il y avait des réjouissances à la cour et à la ville. L'apparition d'un poète nouveau ne motive pas d'illuminations ni de festivités officielles : c'est pourtant un événement encore plus heureux. Celui-là fut du moins fêté par tous les lettrés, dont l'allégresse, plus discrète, n'en fut pas moins vive. Un poète! C'est le don gratuit, divin, qu'on espère et qu'on implore, sans jamais avoir la certitude d'être exaucé. Dans une nation de vieille et bienfaisante culture, on est toujours assuré de voir surgir des penseurs, des historiens, des publicistes éminents, voire des romanciers et des dramaturges assez distingués. Mais un poète, les bons laboureurs de l'intelligence ne suffisent pas à le faire éclore : cela tombe du ciel. Des siècles même très grands par ailleurs n'ont pas eu de poètes. Le XVIIIe n'a eu que sur le tard André Chénier, à peu près inédit de son vivant, et qui n'a été connu qu'au XIXe.

L'époque moderne a été certes plus privilégiée à cet égard que l'époque classique, qui a eu de grands écrivains en vers, mais n'a pas été très favorable au lyrisme. Précisément parce que nous étions comblés depuis cent ans, avec la prodigieuse épiphanie romantique, suivie du Parnasse et du symbolisme, parce que nous avions eu Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine, Moréas, Banville, Mallarmé, Heredia, et combien d'autres qui vaudraient l'honneur d'être nommés, nous pouvions craindre que cette veine ne fût provisoirement épuisée. De mauvais bruits couraient : des prophètes chagrins déclaraient la poésie incompatible avec les tendances utilitaires et scientifiques de notre temps. Quelques misérables, dignes du sort de Marsyas, avaient même le front de s'en réjouir, et de renvoyer les

Muses parmi les vieilles lunes. Et soudain une toute jeune femme, presque une adolescente, marquée du signe, venait nous rassurer, avec les prémices de sa moisson toute fraîche :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

A qui se fût mieux appliqué ce vers de celui que Moréas appelait : « Divin Tityre? » Il y a un côté bucolique chez tout poète véritable, parce que l'ingénuité et, pour ainsi dire, l'innocence des impressions, est ce qui le distingue d'abord des autres hommes. Mais c'était bien la plus ravissante et la plus tendre églogue que nous offrait madame de Noailles, nymphe des bois et des fontaines, voire des potagers et des vergers, âme faunesse, aux après-midi mallarméennes, et candidement éprise de la nature entière, jusque dans ses plus humbles créations, ne dédaignant pas les moindres plantes, même les plus comestibles, et ne se laissant pas distraire par le chêne de la mousse ou du champignon tapi modestement à ses pieds. De même que les maîtres de la littérature contemporaine, ne s'arrêtant plus aux rois et aux princesses de tragédie, avaient élevé les petites gens et les déshérités aux honneurs littéraires, madame de Noailles se penchait tendrement sur le menu peuple des végétaux. Son cœur panthéiste embrassait toute l'échelle des êtres, et son vers léger, varié, toujours mélodieux, s'irradiait avec le soleil, s'amplifiait comme la forêt, ou se familiarisait et miroitait doucement comme un jardin de curé sous la rosée.

Cette chronique trop brève n'a pas la prétention d'être une étude sur madame de Noailles. Je n'essayerai pas d'analyser en quelques mots ses autres volumes, ni les romans, *la Nouvelle Espérance, le Visage Émerveillé, la Domination*, ni les poèmes, *l'Ombre des jours, les Éblouissements, les Vivants et les Morts, les Forces éternelles*, me bornant à signaler l'ascension continue de son inspiration, qui, partie de l'idylle et sans l'abandonner, s'est élevée aux sommets philosophiques et pathétiques de la grande poésie.

Aussi bien, dans cette séance de l'Académie belge, M. Maurice Wilmotte a-t-il rendu pleine justice, en excellents termes, à celle qu'il faut bien appeler la récipiendaire. M. Maurice Wilmotte est un philologue, un romaniste éminent, auteur de

nombreux travaux de critique érudite, qui, par exemple, dans un petit volume intitulé : *les Francais ont la tête épique*, n'a pas craint de combattre les théories de M. Joseph Bédier, sur la formation des légendes et des chansons de geste. Débat des plus intéressants, que tout le monde peut suivre avec un vif plaisir, même sans compétence spéciale : mais pour l'arbitrer, c'est autre chose.

M. Maurice Wilmotte a éloquemment exprimé son admiration pour l'œuvre de madame de Noailles, et il l'a très heureusement définie. Il a fait état des origines de l'auteur, qui n'est pas turque le moins du monde, bien qu'on l'ait parfois insinué, mais née en France, française d'éducation avant de le devenir légalement par son mariage, roumaine par son père et descendante de la famille royale de Bîbesco, grecque par sa mère — comme André Chénier. Ce n'est pas seulement par affinité élective, mais par droit héréditaire, que madame de Noailles a entouré d'un culte filial la Grèce antique, dont l'influence n'a pas été moins sensible sur elle que sur Ronsard ou l'auteur de *l'Aveugle*, sur Leconte de Lisle ou sur Moréas, ce dernier athénien de naissance, et qualifié entre tous pour décerner à madame de Noailles le nom d' « abeille de l'Hymette ». Cet hellénisme atavique et joyeusement consenti ne l'empêche pas d'être romantique, en outre, ainsi que l'a remarqué M. Maurice Wilmotte. Et cela s'accorde à merveille, quoi qu'on en dise. Malgré la passion de la Renaissance et de l'âge classique pour la Grèce, passion un peu théorique et contredite par le parti des modernes, c'est le romantisme qui a le mieux compris l'antiquité. Et c'est lui qui a retrouvé les sources d'éternelle poésie, si pures et si jaillissantes aux temps d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle, un peu trop canalisées ou même à peu près taries à ceux de Boileau et de Jean-Baptiste Rousseau.

Madame de Noailles a répondu par le plus poétique et le plus délicieux discours. A l'Académie belge, c'est le nouvel élu qui répond à la harangue de bienvenue prononcée par le directeur. Éloge de la Belgique, de ses grands artistes, de ses villes exquises, de ses doux béguinages, des écrivains, qu'elle a récemment perdus, Verhaeren, Rodenbach, van Lerberghe, de l'héroïsme chevaleresque qui l'a dressée intré-

pidement contre l'envahisseur et qui a sauvé la civilisation. Éloge de la langue qui nous est fraternellement commune, à nos chers amis belges et à nous, les fils de France : « Noble langue française... personne vivante aux mille aspects, figure véritable de la liberté, vocabulaire de la justice, formule de la miséricorde, c'est elle qui, par son histoire aventureuse pleine de gloire et de science, par sa Révolution, par ses soldats sans haine, imposa au monde le droit d'être libre. » On dirait des litanies, des invocations de cantique, l'essor d'un verbe sacré. Delphes et Dodone ne sont pas hors du domaine de madame de Noailles, non plus que les vallons d'Arcadie ni les prés siciliens. Pindare et Archiloque voisinent chez elle au besoin avec Théocrite. M. Wilmotte l'a justement noté. Et la spontanéité de son génie est fécondée par l'universalité de sa culture : elle n'a pas manqué de rappeler que notre merveilleuse langue avait été la conseillère des plus grands esprits de toute provenance, de Dante, de Shakespeare, de Gœthe, de Kant, d'Henri Heine et de Nietzsche. Elle a salué en passant Voltaire et Hugo. Il n'y a place pour aucune intolérance dans ce grand cœur de femme qui est un grand poète.

Belle séance, glorieuse et profitable tant pour les bonnes lettres que pour l'amitié des deux pays, et comme on n'en voit pas beaucoup sous la coupole mazarine.

PAUL SOUDAY

WILSON RACONTÉ PAR TUMULTY

Le *New York Times* vient de publier une série d'articles sur le Président Wilson, qui ont fait grand bruit en Amérique. Ils sont écrits par Joseph P. Tumulty qui fut son secrétaire pendant onze ans, alors que Wilson était gouverneur à New Jersey, puis quand il fut Président des États-Unis à Washington. Il semble que l'ancien Président n'ait nullement inspiré cette publication. Remarquons d'ailleurs que M. Tumulty l'y raconte bien plus qu'il ne le fait parler. Remarquons même que, dans sa préface, il exprime la crainte de le mécontenter par cette publication; car « M. Wilson semble trouver que, puisqu'il peut rester silencieux tandis que ses ennemis parlent, ses amis devraient avoir le même stoïcisme ». Cependant, M. Tumulty préfère braver ce mécontentement, et contribuer, dans toute la mesure où il lui est possible, à faire rendre justice à l'homme qu'il aime, qu'il admire, et au sujet duquel tant d'idées fausses se sont répandues. Il veut surtout montrer, par une quantité de notes qui ont passé entre lui et Wilson — et où on voit, que dans la plupart des cas, ses suggestions, à lui, Tumulty, étaient acceptées — que le Président loin d'être entier, obstiné et dédaigneux de tout conseil, comme on l'a tant dit, accueillait au contraire et même sollicitait les avis et les critiques. Ce n'est pas qu'il manquât de décision, mais « il aimait ainsi mettre ses propres vues à l'épreuve, en examinant comment

d'autres esprits envisageaient la solution des situations et des problèmes en face desquels il se trouvait lui-même ».

On a accusé M. Wilson de manquer de chaleur et d'humanité. A cela M. Tumulty ne veut pas répondre. « J'aurais bien mal rempli ma tâche, dit-il, si l'on ne voyait sortir de ce livre un homme au cœur profondément humain, et passionnément désireux de servir l'humanité. Sa sincérité et sa réserve ont pu le faire juger froid par ceux qui se laissent prendre aux belles paroles des hommes politiques. Mais la carrière publique de cet homme fut dirigée non seulement par une grande intelligence, mais par un grand cœur. »

***

Si les articles de M. Tumulty ont eu tant de retentissement en Amérique, c'est qu'ils font la lumière sur bien des faits mal connus et apportent la solution de mainte controverse. L'histoire entière de la campagne électorale de New Jersey, la rupture avec le colonel Harvey, les relations et les démêlés de Wilson avec les autres chefs politiques : Roosevelt, Wood, Hugues, Root, Mac Combs, Bryan et Sullivan, les troubles du Mexique, forment une première partie toute pleine d'intérêt pour le public américain. Puis vient la campagne de réélection du Président et la longue lutte diplomatique qui précède l'entrée de l'Amérique dans la guerre mondiale, enfin l'entrée tant attendue des États-Unis dans cette guerre, et la participation active du Président à la Conférence de la Paix.

C'est certainement cette dernière partie qui offre pour le lecteur français un intérêt véritable. Cependant il faut bien dire que là encore les questions de politique intérieure sont intimement mêlées à l'action extérieure, à tel point que la guerre mondiale, à travers les notes de M. Tumulty, paraît de médiocre importance au regard de la lutte entre le parti démocrate et le parti républicain.

Cela nous choque au premier abord; mais, pour être juste, il faut remarquer que M. Tumulty, en tant que secrétaire et ami de M. Wilson, faisait son devoir en le tenant au courant de toutes les menées et tentatives de ses adversaires.

Les réponses du Président, au contraire, montrent un assez grand détachement des choses de politique intérieure, aussi longtemps qu'elles n'entravent point l'entreprise commencée qu'il poursuit avec le désir passionné de la mener à bien.

C'est surtout à partir de 1914 que les articles de M. Tumulty sont intéressants pour un lecteur français.

La proclamation de neutralité du président Wilson déchaîna un véritable ouragan d'opposition et de sarcasme, mais il avait prévu cela et il n'en resta pas moins fidèle au principe de neutralité qui, depuis tant d'années, était le principe même de la grande République américaine.

Les provocations de l'Allemagne sur l'Océan amenèrent le peuple américain à réclamer la préparation d'une éventuelle intervention militaire. La tâche du Président était infiniment plus ardue que le pays ne pouvait se l'imaginer. Il savait que le système américain de recrutement était absolument insuffisant et, dit Tumulty, désuet (*antiquated*) par rapport aux besoins présents, mais il fallait, avant d'y toucher, que les représentants et le peuple fussent eux-mêmes pénétrés de cette vérité. Là encore, ses adversaires font surgir de graves difficultés. Puis Tumulty montre le parti républicain développant avec enthousiasme son propre programme de préparation dans des « parades » publiques, dont le but est surtout de combattre le parti démocrate et le Président. C'est qu'en effet l'heure de l'élection présidentielle approche.

Mais Wilson ne se laisse pas influencer par le souci de sa popularité. Un jour où son secrétaire l'entretient des sentiments du pays qui, devant les attentats allemands à la liberté américaine, s'étonne de l'attitude wilsonienne, il répond : « Tumulty, il faut que vous compreniez ma situation. Si, pour être réélu Président, il faut que je déclare la guerre, je ne tiens pas à être Président. Je viens de m'absenter, j'ai eu le temps de penser à la guerre et à notre pays, s'il y est mêlé. L'opinion que le pays aura de moi dans dix ans m'importe infiniment plus que celle qu'il exprime aujourd'hui. Je comprends, certes, que le pays désire l'action, et j'agirai — comme je l'ai fait jusqu'à présent — quand l'action sera devenue nécessaire. Mais on ne me poussera pas à la guerre, dussent tous les membres du Congrès et

les Sénateurs se lever de leur siège pour m'appeler lâche. »

Cette apparente impassibilité du Président est voulue. Comme M. Tumulty nous l'a déjà fait remarquer, il considère qu'il ne peut agir sans l'assentiment du pays tout entier. Or l'indignation causée par les provocations de l'Allemagne, si grande soit-elle, peut n'être pas durable. Voici ce que Wilson disait à M. Tumulty, après la tragique affaire du *Lusitania* : « Le premier pas que je vais faire doit avoir été mesuré avec soin; car je ne pourrai le refaire en arrière. Je n'ignore pas l'émotion de notre pays, je sais qu'il est prêt à me suivre là où je voudrai le conduire... Mais, une fois la guerre commencée, quand nous verrions ses horreurs et ses sanglantes hécatombes, ne dirait-on pas : Wilson était bien pressé! Ne pouvait-il donc pas régler cette question avec l'Allemagne sans lui faire la guerre? »

Tandis que l'on reprochait son calme au Président, alors que l'opinion publique réclamait à grands cris une préparation active à la guerre imminente, que faisait Wilson? Il travaillait, sans bruit, avec une conscience scrupuleuse, avec une ardeur inlassable, à résoudre la question militaire. Quand, après avoir coulé le *Lusitania*, l'Allemagne, malgré sa promesse, coule d'autres bateaux, quand enfin, au mois de janvier 1917, l'Allemagne annonce aux États-Unis que la guerre sous-marine va reprendre avec plus d'intensité autour des côtes anglaises, et se borne à préparer un trajet spécial pour admettre un nombre restreint de bateaux américains dans cette zone, l'indignation de l'Amérique est portée à son comble. L'heure attendue par Wilson est arrivée. Le Président est prêt. Le 2 avril 1917 la guerre est déclarée.

***

A la fin du *War message* qu'il prononça devant le Congrès, le Président s'exprimait ainsi : « C'est une chose terrible que de conduire à la guerre ce grand peuple paisible, à la plus affreuse, à la plus désastreuse de toutes les guerres, où la civilisation elle-même semble engagée. Mais le droit est plus précieux que la paix, et nous combattons pour ce qui nous est le plus cher : la démocratie, le droit de ceux qui

sont soumis à l'autorité d'avoir une voix dans leur gouvernement, les droits et les libertés des petites nations; nous combattons pour qu'une réunion de peuples libres puisse amener la paix et la sécurité pour toutes les nations en imposant le règne du droit, et que la liberté soit enfin rendue au monde. Nous nous dévouerons à cette tâche avec l'orgueil de ceux qui savent que le jour est venu où l'Amérique a le privilège de verser son sang et de dépenser sa force pour les principes qui l'ont fait naître, et qui lui ont donné le bonheur et la paix. »

L'enthousiasme en Amérique est immense; le Président sent que son peuple est avec lui : « Maintenant, dit-il à son secrétaire, nous sommes certains qu'il n'y aura pas de retour en arrière de la part du peuple. Il n'y a qu'une route devant nous; notre conscience est nette; il faut nous préparer à l'inévitable : la lutte jusqu'au bout. Il faudra bien que l'Allemagne comprenne que nous avons des droits qu'elle doit respecter. »

Le Président, nous dit M. Tumulty, avant même que la guerre fût déclarée, avait posé comme principes fondamentaux : 1° que toute « politique » serait bannie de la conduite de la guerre; 2° que l'on ne choisirait pas des généraux « politiques »; 3° que toute l'énergie et la force de la nation viendraient aider les chefs de l'armée et de la marine à accomplir un effort suprême pour que l'influence morale et physique de l'Amérique se fasse promptement sentir. « Tous les efforts possibles seraient faits pour mettre l'embargo sur l'activité des fournisseurs, spéculateurs et profiteurs. » Une liste publiée par M. Creel et citée par M. Tumulty montre à quel point Wilson met en effet la politique de côté quand il nomme les chefs des principaux services de la guerre. Ils appartiennent en grand nombre au parti adverse. Le général en chef John J. Pershing est un républicain, gendre d'un des principaux chefs du parti; l'amiral Sims est un républicain notoire, et tant d'autres... Il s'agissait pour Wilson, avant toute autre considération, de chercher *the best man for the place* — l'homme le mieux qualifié pour le poste à remplir.

M. Tumulty nous indique alors en quelques mots l'étonnante rapidité avec laquelle tout s'organise, et comment

le travail préliminaire du Président « porte maintenant ses fruits ». Dix millions d'hommes sont enregistrés; trente-deux camps dont chacun renferme 40 000 hommes ont été construits. Deux mois après la déclaration de guerre, le général Pershing débarque en France avec son état-major. Le 10 octobre, les soldats américains sont sur la ligne de feu. M. Tumulty cite un discours qui n'a pas été publié, et qui était d'ailleurs confidentiel, où le Président Wilson, s'adressant aux représentants de l'Entente, leur explique pourquoi les troupes américaines n'arrivent pas aussi nombreuses en Europe qu'il avait été prévu d'abord. 90 000 hommes devaient débarquer chaque mois en France; or, 30 000 seulement peuvent être envoyés, non que les hommes manquent, ni les moyens de transport, mais parce que les ports français ne sont pas en mesure de recevoir un aussi grand nombre d'hommes et tout ce qui leur est nécessaire. Les Américains sont prêts, mais la France n'est pas en état de les recevoir sans préparation.

Dans ce discours inédit, Wilson insiste une fois encore sur le but désintéressé que l'Amérique poursuit dans la guerre : « Nous combattons pour que justice soit faite à chacun, et nous sommes prêts à nous arrêter de combattre dès que la justice pour chacun sera le programme de tous... Nous ne désirons aucunement faire une entrée triomphale à Berlin; mais, si les Allemands nous y forcent, nous ferons une entrée triomphale à Berlin, dussions-nous mettre vingt ans pour y arriver. Mais le monde va revenir à la raison. Je veux que vous soyez convaincus de notre sincère disposition à discuter la paix quand les propositions de paix seront elles-mêmes sincères, mais en même temps de notre ferme détermination de ne point discuter jusqu'à ce que la base de la discussion soit la justice, je veux dire la justice pour chacun. Aucune paix ne peut être durable, si elle est basée sur une injustice. »

L'heure des propositions de paix approche en effet. Déjà l'Allemagne, à plusieurs reprises, avait fait des ouvertures à l'Amérique, mais elles n'étaient point assez sincères pour que Wilson s'y laissât prendre. En octobre 1918 il ne consent à les accueillir que lorsque les Allemands capitulent sur tous les points, et acceptent les bases de paix posées en jan-

vier 1918 par le Président, d'accord avec les alliés. « Dès lors, ajoute M. Tumulty, la guerre est terminée, et le protagoniste de ce drame immense est Woodrow Wilson, qui, avec l'assentiment de tous les alliés, parle pour eux. Par son appel moral au monde neutre, il a d'abord isolé les empires centraux. Il se tient devant eux maintenant comme un sévère mentor, exigeant une paix dont ils ne peuvent choisir les conditions. Ces conditions sont les siennes, celles que les Alliés ont acceptées. » Le but que s'était proposé l'Amérique est atteint, la paix est faite, et le Président est impatient de se mettre à l'œuvre pour réparer toutes les injustices et organiser une paix durable.

Pour cette tâche, plus que jamais l'appui de la nation lui est nécessaire. Les élections du Congrès approchent et le Président, dans un appel au pays, vise à obtenir la majorité pour son parti. Il faut, pour mener à bien son entreprise, qu'il soit soutenu par le Congrès; il lui faut donc un Congrès démocrate. « Il ne doit y avoir de division, dit-il, dans cet appel, ni dans le conseil, ni dans la direction. L'unité de commandement est aussi nécessaire maintenant qu'elle l'était sur le champ de bataille. S'il arrive que la majorité au Sénat et à la Chambre des Députés soit enlevée au parti qui est maintenant au pouvoir, l'opposition nous combattra et nous fera sans cesse de l'obstruction. De plus le retour d'une majorité républicaine au Congrès serait certainement interprétée, de l'autre côté de l'eau, comme la répudiation de toute ma conduite. »

Malheureusement pour Wilson, les élections donnèrent la majorité à ses adversaires, « les républicains », et l'on peut dire que c'est maintenant que commencent pour lui les grandes difficultés.

***

Nous arrivons ici au chapitre que M. Tumulty a intitulé : *La grande aventure*. Là, comme toujours, et plus que jamais, nous semble-t-il, M. Tumulty se place au point de vue purement américain. Les vues, les grandes idées de Wilson sont autrement larges, autrement mondiales, c'est possible, mais

M. Tumulty reste en Amérique pour renseigner chaque jour le Président sur l'opinion publique, sur les manœuvres du parti adverse, sur les espoirs ou les déceptions de son propre parti, et il remplit son rôle en toute conscience, en s'y confinant absolument.

Ce ne fut pas sans appréhension que Wilson quitta l'Amérique pour venir à la Conférence de la paix. Il savait qu'il serait, en son absence, combattu dans son propre pays. Il se rendait bien compte de toutes les difficultés qu'il allait rencontrer en Europe. M. Tumulty rapporte une causerie avec M. Creel, où le Président s'exprimait ainsi : « C'est vers l'Amérique que le monde entier se tourne aujourd'hui, non seulement avec ses torts à redresser, mais avec ses espoirs et avec ses peines. Ceux qui ont faim comptent sur nous pour les nourrir; ceux qui sont sans toit attendent de nous un abri; ceux qui souffrent moralement ou physiquement nous demandent de les soulager. Et nous devons les satisfaire d'urgence, cela ne souffre aucun retard. Il en a toujours été ainsi. Les peuples supporteront leurs tyrans pendant des années, mais ils mettront leurs libérateurs en pièces, si tout n'est pas arrangé immédiatement. Et cependant, vous le savez, tous ces maux ne peuvent être réparés en un tour de main. Du plus profond de mon cœur, je souhaite me tromper, mais il me semble aller au-devant d'un désappointement tragique. »

A peine était-il embarqué que les chefs du parti républicain commencèrent leurs intrigues contre lui. Il était encore sur l'Océan quand Roosevelt criait à l'Europe : « Nos Alliés, nos ennemis et M. Wilson lui-même devraient comprendre que M. Wilson n'a aucune autorité maintenant pour parler au nom du peuple américain. Sa direction des affaires a été énergiquement répudiée. Le Conseil nouvellement élu est plus en droit que M. Wilson de parler des intentions du peuple américain à l'heure actuelle. M. Wilson et ses quatorze articles, ses quatre articles supplémentaires, ses cinq articles complémentaires, et tout ce qu'il peut bien dire ont cessé d'avoir le moindre droit à être considérés comme la volonté du peuple américain. Il est Président des États-Unis. Il fait partie du pouvoir qui fait la paix, mais il en fait seulement

partie... » Roosevelt ne craignait pas de proclamer ainsi bien haut que les Alliés étaient libres de repousser la Ligue des Nations et les quatorze points, et il laissait entendre que le Sénat les soutiendrait, quelle que fût la paix qu'il leur plairait de faire.

Ce n'était donc pas sous des auspices extrêmement favorables que le Président débarquait en France. Pourtant il sut s'imposer tout de suite. Fidèle à son principe : *The best man for the place*, il avait amené avec lui les hommes les mieux qualifiés pour le grand travail qui l'attendait en Europe. M. Tumulty les nomme, en insistant sur les nombreux experts, qui étaient tous des hommes extrêmement compétents et qui rendirent à Wilson d'inappréciables services. Mais le plus grand travail fut pour le Président qui portait la responsabilité de tout. Cet homme, dont la santé était délicate, a donné une somme de travail extraordinaire, et a montré une endurance peu commune. Laissons parler ici M. Baker qui était avec lui à Paris et dont M. Tumulty cite ces paroles : « Il est bien facile de juger les gens et même les Présidents, sans connaître les problèmes qu'ils ont à affronter. L'attitude distante du Président à Paris, sa répugnance à dépenser son énergie en affaires inutiles, conférences inutiles, voyages inutiles et surtout visites inutiles, étaient dues à la détermination d'économiser ses forces, afin de pouvoir les dépenser toutes pour l'accomplissement de la tâche qui lui paraissait essentielle. Il travaillait plus que qui que ce soit. Il avait quelquefois deux réunions en même temps. Un jour je trouvai une réunion des grands Quatre dans son bureau et, dans le salon à l'étage supérieur, une réunion de vingt à trente experts, économistes et financiers. Le Président faisait la navette entre les deux... Il fut toujours à Paris le conducteur, l'initiateur. Il travaillait plus longtemps, il avait plus de rendez-vous, il se donnait moins de loisir que quiconque à la Conférence, grand ou petit. Car il y était la figure centrale, tout était dirigé par lui. »

Tandis que le Président travaillait avec acharnement à Paris, le parti républicain en Amérique organisait sa politique d'obstruction. En février 1919, cependant, tout paraissait en bonne voie. « Le ton de la presse européenne était

plus aimable; certaines revendications étaient discrètement tenues à l'arrière-plan; la voix du libéralisme français, anglais, italien se faisait à nouveau entendre. Le 14 février, le Président rendit compte devant les membres de la Conférence du premier projet de Ligue des Nations. Ce projet comprenait tous ses articles sans changement. Il fut ratifié au milieu des applaudissements. » Malheureusement, juste à ce moment-là, le Président dut quitter Paris pour aller signer certaines lois aux États-Unis; mais il emportait le Pacte, sur lequel tous les alliés étaient d'accord.

Avant même que son contenu fût connu ou expliqué, le Pacte était dénoncé. Le seul fait, d'abord, que le document ait paru acceptable à l'Empire britannique suffit pour soulever immédiatement l'antagonisme des Irlandais-Américains, des Germano-Américains, des Italiens-Américains et de tous ceux dont la fortune politique dépendait de la continuation et de l'aggravation des préjugés de race. Une conférence fut organisée à Washington, où le Président déposait franchement le Pacte devant les Sénateurs et les Députés pour le soumettre à la discussion et à la critique. Il promet de faire les modifications demandées; mais, la veille même de son nouveau départ pour Paris, le sénateur Lodge, son adversaire le plus farouche, fait voter une résolution tendant à ce que la Ligue des Nations ne soit pas acceptée par les États-Unis, et que la paix avec l'Allemagne soit promptement négociée, — après quoi on pourra prendre en considération une Ligue des Nations qui assurerait la paix du monde.

Quand le Président arriva pour la seconde fois à Paris, le 14 mars, il trouva son œuvre bouleversée. Ici, nous citons textuellement M. Tumulty : « La Ligue des Nations était mise de côté; le plan d'une paix préliminaire avec l'Allemagne était basé sur un partage de ses dépouilles; l'Allemagne elle-même devenait un État esclave. Les Alliés formaient une alliance militaire pour la garantie de leurs gains. Une armée alliée allait marcher sur la Russie pour écraser les Bolcheviks, et le traité lui-même devait être appliqué par le haut commandement allié, renforcé d'une armée d'occupation. On permettait aux États-Unis, comme une

grande faveur, de payer les frais de l'expédition de Russie et les dépenses qui pourraient survenir par suite de la dictature militaire qui devait gouverner l'Europe. »

Le Président, une fois à Paris, se donne vingt-quatre heures pour se rendre entièrement compte de la situation, puis il agit et il fait publier cette note : « Le Président a dit aujourd'hui que la décision prise à la Conférence de la Paix dans sa réunion plénière du 25 janvier 1919 à cet effet que l'établissement d'une Ligue des Nations ferait partie intégrante du Traité de Paix, est définitive, et que le bruit qu'un changement aurait été envisagé est sans fondements. » Mais Wilson a de la peine à reprendre la direction de la Conférence. Les appétits se sont réveillés. La France réclame la rive gauche du Rhin et le bassin de la Sarre; l'Italie de nouveau réclame Fiume et la côte Dalmate, et le Japon, rompant un long silence, demande le Shantung et le droit de ses nationaux à l'égalité dans l'intérieur des États-Unis. Or, à ce moment, Wilson est terrassé par la grippe, et il semble que tout doive lui échapper à nouveau. Mais point : il se remet vite et reprend la direction de la Conférence.

Ici commence la série des câblogrammes publiés par M. Tumulty et qui passèrent entre lui et le Président. La plupart sont de M. Tumulty, qui tient Wilson au courant de l'opinion en Amérique. Les réponses sont peu nombreuses et généralement courtes. Le Président paraît ne se laisser influencer en aucune façon par les tiraillements incessants auxquels il est soumis. Citons cette réponse, faite à plusieurs câblogrammes annonçant que le Sénat voudrait avoir des données exactes sur ce qui se passe à la Conférence : « Je suis d'avis que nos amis du Sénat doivent être prévenus en toute franchise de la raison pour laquelle le traité complet n'a pu encore être publié. Si nous voulons que notre discussion du traité avec l'Allemagne soit autre chose que phrases creuses et duperie, il est nécessaire de considérer que certains détails sont sujets à être revisés, et que, par conséquent, ce serait une véritable maladresse que de les publier dans leur première forme, bien qu'il soit peu probable qu'aucun changement important y soit apporté. »

Un autre câblogramme répond à plusieurs envoyés

par Tumulty pour prévenir le Président de ce qui se dit et s'imprime. On dit que le Président est d'accord avec les Alliés pour couler les bateaux allemands; on dit que la Ligue des Nations sera employée à combattre le Bolchevisme en Russie et à faire payer l'Allemagne; on dit que Clemenceau revient à l'équilibre européen; on dit que Wilson cède sur tous les points; on s'indigne parce que les réunions de la Conférence ne sont pas publiques, et l'on crie à la violation de l'article 1 de la Déclaration. Le Président répond : « Votre câblogramme où il est question de malentendus concernant mon attitude et créés par les informations des journaux se rapporte à un point que j'avoue ne pas savoir comment traiter. Tout cela n'est qu'invention. Je n'ai rien cédé, et je n'ai rien eu à céder. Les manœuvres dont vous parlez sont purement imaginaires. Mais je ne puis rien pour les empêcher, parce que ceux qui envoient ces nouvelles veulent absolument avoir quelque chose à dire, qu'ils connaissent les faits ou non. »

Le Président semble, en effet, détester toute publicité. En tout cas, il montre une réserve et une véritable timidité à livrer au public ses pensées, ses recherches, avant qu'elles n'aient été mises au point, à lui faire connaître les difficultés qu'il a à résoudre, les obstacles qu'il lui faut surmonter. « Je crains, dit M. Tumulty dans un de ses câblogrammes, que le manque de publicité ne fortifie bien de fausses impressions. » Il conseille à Wilson de frapper un grand coup, qui tire la situation de son état d'indécision. « Le Président a essayé d'arriver au but en secret et maintenant, seule une publicité dramatique peut le sauver. C'est l'occasion maintenant de montrer l'audace qui l'a toujours aidé à gagner ses batailles. » Mais la situation est tellement tendue entre les grands Quatre — qui ne sont plus que trois — que, le 8 avril 1919, Wilson envoie au *George Washington* l'ordre de l'attendre à Brest. Aussitôt M. Tumulty câble à Wilson que « cet acte a été très mal interprété aux États-Unis. Le Président ne doit pas prendre la responsabilité d'une rupture de la Conférence; il doit au contraire rester jusqu'au bout et exiger l'acceptation des quatorze articles ». Tout ce qui peut lui nuire, dans ce qui se dit en Amérique,

lui est fidèlement câblé. Un des derniers câblogrammes apprend au Président que « le Sénat ratifiera le traité à condition que certaines réserves soient faites au sujet de la doctrine de Monroë, des questions d'immigration et de tarif et autres questions purement américaines ». Voici la réponse de Wilson : « Ma conviction est que l'adoption du traité par le Sénat avec des réserves mettrait les États-Unis en dehors du concert des Nations aussi bien que le rejet pur et simple. Il nous faut ou y entrer ou n'en point faire partie. N'en point faire partie pourrait être fatal à l'influence de notre pays et même à son avenir commercial; en faire partie lui donnerait la première place dans les affaires mondiales. »

Le Président quitte la France le 28 juin. Un câblogramme envoyé au *New York Times* décrit les adieux de Paris au Président Wilson : « Tandis que l'élément de nouveauté qui avait présidé à sa réception en décembre avait disparu, c'est un sentiment plus profond que les Parisiens lui témoignèrent hier au soir. Ce fut une ovation continue, des milliers de *Vive Wilson!* qui venaient du cœur. Le peuple de Paris montra sa reconnaissance à l'Américain à qui il devait la paix. Un très vieil homme, un Français, bondit devant la voiture du Président, et lui cria en anglais : *M. Wilson, thank you for peace!* Bien qu'il y ait eu maintes fois antagonisme entre le Président et les autres chefs d'État, les adieux furent cordiaux. Lloyd George s'est rendu hier au soir à la Place des États-Unis et a dit au Président : « Vous avez fait, pour rapprocher les peuples de langue anglaise, plus qu'aucun homme n'avait jamais fait. » Clemenceau, lui, avait l'air de perdre son meilleur ami quand il s'est séparé du Président à la gare des Invalides. »

***

Et maintenant, c'est la lutte *at home*. Il s'agit pour Wilson d'obtenir du Congrès la ratification du Traité de Versailles sans réserve. Mais la question très délicate du Shantung, qui intéresse de près l'Amérique, n'est pas sans lui causer de graves difficultés. La question d'Irlande n'est pas moins épineuse. Les sympathies de Wilson pour l'Irlande étaient

connues avant qu'il ne fût président. Mais il pouvait alors sans inconvénient exprimer son opinion et épouser la cause du malheureux pays. Les Irlandais d'Amérique et tous les Américains qui s'intéressent à leur cause s'indignèrent de ce que le Président ne les eût pas mis tout de suite en avant à la Conférence de la Paix. Mais Wilson considérait que la première des choses à obtenir, c'était l'établissement de la Ligue des Nations. Si la France et l'Angleterre n'y consentaient pas, aucune solution de la question irlandaise ne pouvait être obtenue par l'opinion du monde. « S'il avait voulu mettre la question irlandaise au premier plan de la Conférence, et faire un *sine qua non*, le résultat ne pouvait être qu'un échec. » Tandis que la Ligue des Nations, une fois constituée, ne pouvait manquer d'examiner la question irlandaise pour lui donner la solution imposée par la justice. Mais les amis de l'Irlande en voulaient au Président de ne pas agir immédiatement. En juin, un message de Wilson à son secrétaire était ainsi conçu : « Le comité américain des Irlandais a rendu extrêmement difficile, sinon impossible, l'aide que je m'efforçais d'apporter aux aspirations irlandaises à la Conférence de la Paix. Nous avions réussi à préparer les voies pour la venue des représentants irlandais à Paris, quand la commission américaine est allée en Irlande et s'y est conduite de telle manière qu'elle a provoqué l'indignation de l'opinion anglaise, de sorte que nous ne pouvons agir maintenant sans risquer de provoquer une rupture entre le gouvernement des États-Unis et celui de l'Angleterre. Je suis désolé que la commission américaine ait agi avec un tel manque de bon sens et de discrétion. »

L'acceptation de la Ligue des Nations par le Congrès reste pour le Président la question primordiale, qui entraînera la solution des autres, et c'est la recherche des moyens pour arriver à ce grand but supérieur qui domine tout dans la conduite de Wilson. Mais l'effort de ses adversaires s'intensifie encore plus que le sien. « Il est déjà facile de voir, dit M. Tumulty, et cela apparaîtra plus clairement à mesure que les années passeront, que l'opposition du parti républicain à la Ligue fut tout d'abord une politique de parti doublée d'une profonde antipathie pour son principal auteur, M. Wilson.

Sa réélection en 1916 avait fortement contrarié les chefs du parti républicain : le succès et le rôle du chef démocrate risquaient d'ôter son prestige à ce parti républicain. Sa réception en Europe accentua encore leur mécontentement. » Toutes les objections, toutes les critiques sont exprimées et provoquées systématiquement pour déconsidérer cette Ligue des Nations et celui qui l'a inspirée.

C'est alors que le parti démocrate propose au Président de faire un grand « tour » dans l'Ouest, où il prononcera des discours qui lui ramèneront la confiance du peuple et la popularité. Ce voyage, fortement déconseillé par l'amiral Grayson, médecin de Wilson, est néanmoins entrepris. « Mes amis du Capitole, dit Wilson, disent que ce voyage est nécessaire pour sauver le traité, et je suis prêt pour cela à n'importe quel sacrifice personnel. Même si, dans mon état de santé, cela devait me coûter la vie, j'en ferais avec joie le sacrifice pour sauver le traité. » Le 25 septembre à Pueblo, le Président, que le surmenage a mis dans un état effrayant, mais dont l'énergie ne semble pas entamée, est frappé d'une attaque de paralysie, et, malgré son désespoir d'abandonner la dernière chance de sauver le traité, il doit rentrer directement à Washington.

L'homme d'État est tombé pour ne plus se relever. Avec une énergie peu commune, il ne cesse un instant, durant sa maladie, de s'occuper des affaires du pays. « S'il n'avait été terrassé par la maladie, s'il avait pu mener en personne le combat pour la ratification, peut-être l'eût-il gagné, dit M. Tumulty. Quand il apprit que la défaite était inévitable, il parut profondément triste et découragé. *Ils nous ont déshonorés aux yeux du monde entier,* dit-il simplement. »

***

M. Tumulty s'était proposé de nous faire aimer et admirer le Président Wilson, comme il l'aime et il l'admire lui-même. Il y a réussi. En sortant de la lecture de ses articles on ressent une admiration sincère pour cet homme, si décrié aujourd'hui, qu'une foi ardente illumina et qu'une énergie indomptable anima. Il semble bien, à lire M. Tumulty, que Wilson est un

penseur transformé par les circonstances en homme d'action, et qui n'a pas le tempérament d'un homme politique. Citons, pour terminer, ce qu'il disait à son secrétaire le jour de son *Inauguration Day*, quand il fut réélu en 1916. « Je sens toujours en moi un détachement de la Présidence. La seule chose qui m'indispose quand je ne suis pas en train de remplir les devoirs de ma charge, c'est que l'on me rappelle que je suis Président des États-Unis. Je suis comme un homme qui a une grande tâche à remplir pendant ses heures de travail, mais qui est heureux, en dehors de ces heures-là, de reprendre le tranquille cours de ses pensées. Ah! mon ami, qu'il fera bon à être de nouveau libres! »

Hélas! ce n'est pas la liberté qu'a trouvé l'infortuné Président Wilson. La maladie le tient captif. Guérira-t-il assez pour pouvoir raconter lui-même son œuvre politique, comme M. Tumulty nous annonce qu'il en a formé le projet? Même si ce dessein n'est pas réalisé, le témoignage de l'attentif et fidèle secrétaire éclaire d'une lumière nouvelle cette grande figure silencieuse et à demi voilée qui ne doit pas tomber dans l'oubli.

TH. JULHIARD-PELLISSON

LE NOUVEAU MINISTÈRE

Le ministère Poincaré a succédé le 15 janvier au ministère Briand. Le retour de M. Poincaré au pouvoir était un événement depuis longtemps prévu; il était même attendu. Les idées exprimées par l'ancien président de la République depuis qu'il a quitté l'Élysée faisaient de lui le représentant d'une politique qui devait être essayée un jour. M. Poincaré ne prétendait pas s'imposer : ce n'est pas sa manière. S'il ne laissait passer aucune occasion de répandre sa pensée et de travailler dans les commissions, il évitait de provoquer des débats parlementaires et de précipiter les événements. Son heure devait logiquement venir : elle est venue.

Dès qu'il a été appelé à former le Cabinet, M. Poincaré a compris que son premier mérite serait d'agir vite et de ne pas prolonger, dans l'état des affaires européennes, la vacance du gouvernement français. Ses opinions étaient assez connues pour qu'il pût se mettre rapidement d'accord avec ses collaborateurs. Il a gardé plusieurs des ministres de son prédécesseur; il a pris pour lui, comme il était naturel, le département des affaires extérieures; il a appelé au ministère des Finances, M. de Lasteyrie, qui avait récemment exprimé dans un remarquable rapport les idées les plus nettes sur les paiements de l'Allemagne et les moyens de les obtenir. On a généralement moins compris qu'il eût retiré, même

pour lui confier la vice-présidence du Conseil, le département de la Guerre à M. Barthou qui le connaissait bien et qui avait préparé les projets de loi sur l'organisation de l'armée. Mais tous les partis réclamaient un prompt dénoûment de la crise ministérielle et ont fait un accueil favorable au nouveau président du Conseil. La déclaration ministérielle, énergique et claire, a tout de suite défini la position prise par le gouvernement. La Chambre a donné le premier jour à M. Poincaré la majorité de plus de 400 voix qu'elle devait au nouveau gouvernement. Le Sénat lui a manifesté toute sa confiance. On peut dire, malgré les manifestations des socialistes, que tout le monde s'est accordé pour faire un large crédit à l'homme d'État qui venait de prendre le pouvoir et qui a toute l'autorité nécessaire pour le bien exercer.

Le Parlement a senti qu'après la crise ministérielle il était nécessaire de retrouver le calme. La Conférence de Cannes avait commencé ses travaux dans des conditions que nous avons déjà étudiées et qui avaient causé une vive agitation [1]. A mesure qu'elle durait, les objections devenaient plus pressantes et plus significatives. Les différents groupes de la Chambre et du Sénat votaient des motions où étaient inscrites leurs inquiétudes. Lorsqu'un journal a révélé le texte d'un télégramme adressé par le Conseil des ministres à M. Briand, il est devenu manifeste qu'il y avait dans le gouvernement même un désaccord, et que le Président de la République ne partageait pas les idées du Président du Conseil. M. Briand a jugé qu'il devait quitter Cannes et revenir à Paris pour s'expliquer avec ses collègues et apprécier sur place la situation. Une heure après son arrivée à Paris, il était au Conseil des ministres, et il ne laissait pas ignorer son intention de se retirer. Il n'est pas en effet dans les règles de notre vie parlementaire que le chef du gouvernement ait une autre politique que celle du Conseil des ministres, lequel est présidé par le chef de l'État. Le télégramme du Conseil des ministres rendait publique une divergence de vues qui ne pouvait durer. Les renseignements

1. *Revue de Paris* du 15 janvier : *Le Conseil suprême de Cannes.*

recueillis par le Président du Conseil, après le Conseil des ministres et avant la séance de la Chambre, ne pouvaient que rendre sa résolution irrévocable. M. Briand a pris le parti qui convenait : il a donné sa démission simplement et tout de suite. Une discussion à la Chambre, suivie d'un vote qui aurait assuré la majorité à M. Briand, aurait aggravé le trouble et gêné le futur Président du Conseil. Avant de partir, M. Briand, cependant, a voulu s'expliquer et c'est un sentiment naturel. Il aurait pu écrire au Président de la République une lettre qui aurait été rendue publique. Il a préféré définir, dans un discours où se devinait très vite la décision de démissionner, l'état des négociations au moment où il quittait le pouvoir, et laisser ainsi, sur un débat que les événements trancheront, l'exposé personnel de la politique qu'il suivait et qui n'avait plus les adhésions dont il ne pouvait se passer.

Mais les journées qui avaient précédé la démission de M. Briand avaient été fort agitées. Dans une lettre, d'ailleurs très remarquable[1], le directeur politique du *Times*, M. Wickham Steed, qui est un sincère ami de notre pays, a pu parler, à propos de l'interruption de la Conférence de Cannes, « de la crise de nerfs qui travaille l'opinion française ». On veut penser que l'expression est exagérée. On doit bien cependant reconnaître que le changement ministériel n'a été ni préparé ni accompli dans le calme. Il était nécessaire de revenir le plus tôt possible au sang-froid et au travail réfléchi. La situation européenne réclame que le gouvernement se mette à l'œuvre. Les Chambres l'ont compris et ont évité les discussions inutiles. M. Poincaré de son côté s'est expliqué avec précision et avec modération. La déclaration ministérielle était ferme et nette. Le commentaire qui l'a suivie était d'un ton et d'une forme où l'énergie n'empêchait pas la mesure. Des journées d'effervescence, qui venaient de se terminer, il y avait quelque chose à retenir et c'est ce que nos amis d'Angleterre pourraient aisément y discerner : l'opinion publique était dans notre pays inquiète de la Conférence de Gênes, parce que l'Allemagne et les Soviets doivent y figurer; elle était inquiète du problème

1. Cette lettre a été publiée par les *Débats* auxquels elle était adressée le 20 janvier.

des réparations, parce qu'il avait pu sembler subordonné à la Conférence de Gênes; elle était inquiète du pacte franco-anglais, parce qu'il précédait le règlement des différends au lieu de le terminer. Ce sont les trois causes d'une émotion, d'un sursaut de la sensibilité nationale, d'où il faut conclure que la masse du pays considère que nos gouvernements ont atteint la limite des dispositions conciliantes. L'esprit public avait besoin d'être rassuré, et M. Poincaré n'y a pas manqué. Mais il avait besoin aussi d'être éclairé sur la réalité de la situation et sur les possibilités de demain, et c'est ce que M. Poincaré a sagement essayé de faire.

M. Poincaré connaît cette fortune insigne pour les hommes d'État d'arriver au pouvoir porté par un mouvement d'opinion. Mais c'est une situation délicate. Les mouvements d'opinion expriment des états sensibles autant ou plus que des états de l'intelligence. Beaucoup d'esprits simples ou passionnés attendent de M. Poincaré des paroles et des actes qui ne sont pas dans ses intentions. Le Président du Conseil a dû être plus touché qu'heureux des adhésions empressées, qui semblaient supposer des changements rapides, des améliorations immédiates, presque des miracles. La réalité n'est pas une matière qui se laisse modeler si vite. M. Poincaré a lui-même pris le soin, dès la première séance, d'être prudent et nuancé, tout en étant ferme, et de laisser prévoir des difficultés que sa patience et sa ténacité devront surmonter. On lui a objecté ses écrits et c'est sans doute là un mode d'argumentation que nous verrons reparaître. Mais il est inutile de s'y attarder. Les nécessités du pouvoir sont autre chose que les considérations d'un écrivain ou même d'un critique. Dans ses grandes lignes, la politique de M. Poincaré est fixée et il y est fidèle : les modalités de l'action dépendent des circonstances et c'est la part laissée à l'initiative, à l'adresse, à la volonté de l'homme d'État.

Dans le programme exposé par M. Poincaré, la restauration des finances françaises et l'exécution des réparations telle qu'elle résulte du traité de Versailles sont au premier plan. C'est ce qu'ont d'ailleurs dit tous les gouvernements et c'est ce qu'ont toujours voulu les Chambres. Mais M. Poincaré entend que ces questions dominent toutes les autres.

La reconstitution économique de l'Europe doit être commencée par la reconstitution des régions dévastées volontairement par l'Allemagne. Sur ce sujet, M. Poincaré s'est exprimé avec énergie. Il a évoqué en termes saisissants la situation de l'Allemagne qui se dérobe et qui ne fait rien pour tenir ses promesses. Il a proclamé la nécessité d'un contrôle sérieux sur le budget du Reich, sur les émissions de papier, sur les exportations. Il a indiqué l'éventualité des sanctions. Enfin il a tenu à formuler dès le premier jour une thèse qui n'a pas cessé d'être celle des gouvernements français : les délais de l'évacuation de la rive gauche du Rhin ne commencent de courir qu'autant que l'Allemagne exécute ses engagements, parmi lesquels M. Poincaré a cité non seulement ceux qui touchent le désarmement, mais aussi ceux qui concernent la question si difficile de la punition des coupables. Tels sont les premiers articles du programme ministériel; c'est aux résultats qu'il obtiendra sur ces points qu'il veut être jugé et qu'il conviendra de le juger.

Deux autres questions importantes ont été examinées par M. Poincaré : celle de la Conférence de Gênes et celle des rapports franco-britanniques. La Conférence de Gênes a été vivement critiquée, non seulement en France, mais aussi en Angleterre par lord Grey qui a prononcé sur les dangers de cette assemblée universelle un discours très remarqué. L'idée de participer à cette Conférence où seront présents les Allemands et les bolcheviks et où les affaires politiques risquent d'être évoquées a joué un rôle déterminant dans la crise qui a abouti au départ de M. Briand. M. Poincaré se considérerait-il comme engagé? On attendait sa réponse avec intérêt; le président du Conseil a déclaré que le gouvernement participerait à la Conférence, mais qu'il reprendrait sa liberté d'action si les conditions fixées à Cannes n'étaient pas strictement remplies. On sait que le protocole de Cannes a décidé que cette conférence serait purement économique, que les traités signés existants n'y seraient à aucun moment discutés et que la question des réparations ne figurerait à aucun ordre du jour des discussions. La France sera donc représentée à la Conférence de Gênes, si, comme il était convenu, les précautions prises

sont respectées et si la Conférence demeure dans le cadre fixé.

Reste la question capitale des relations franco-britanniques. M. Poincaré, après avoir parlé de nos rapports avec nos autres alliés, a exprimé nettement ses idées sur le projet du pacte préparé à Cannes. M. Briand a rapporté le texte de ce projet, qui d'ailleurs pouvait être retouché, le jour même où il a donné sa démission, et ce document a été publié. M. Poincaré a tout de suite déclaré qu'il serait très heureux si le pacte destiné à consolider la paix peut bientôt être signé entre la France et l'Angleterre. Mais il a suggéré deux modifications : l'une a pour objet d'inscrire une clause de réciprocité et de consacrer l'égalité parfaite des parties contractantes; l'autre, qui est tout aussi naturelle, est destinée à préciser que le pacte laisse subsister intégralement les garanties présentes et futures reconnues par les traités. Le cabinet de Paris négocie sur ce sujet avec le cabinet de Londres. Le point délicat est de fixer la méthode de cette négociation. Dans la pensée de M. Briand, le pacte devait être signé tout de suite, et les deux gouvernements auraient réglé, après, un certain nombre d'autres questions pendantes. M. Poincaré préfère une méthode différente : il souhaite achever d'abord les négociations franco-anglaises qui portent sur d'autres sujets, et à ce moment seulement procéder à la rédaction définitive du pacte. En d'autres termes le pacte que M. Lloyd George paraissait désireux de signer tout de suite serait la conclusion de l'œuvre diplomatique qui liquiderait les différents problèmes franco-britanniques.

Mais ce qui paraît être une simple question de méthode est au fond davantage. Le monde britannique conçoit autrement que nous l'ensemble du problème européen. Le pacte est surtout à nos yeux une garantie contre l'Allemagne et un moyen efficace de consolider la paix sur la frontière du Rhin. Il est pour les Anglais la clé de voûte d'une politique internationale. On est vivement frappé de constater qu'un journal comme le *Times* a moins remarqué la modération du discours de M. Poincaré qu'il n'a regretté sa discrétion à l'égard d'une politique mondiale. Le *Times* s'est toujours

montré sincèrement attaché à la collaboration franco-britannique, et il n'est pas suspect d'être indulgent aux conceptions de M. Lloyd George. Nous le voyons cependant soutenir des idées qui sont dans leurs traits essentiels celles du premier ministre, et nous sommes obligés de conclure qu'il est chez nos alliés quelques principes généralement admis, qui dirigent présentement toute la politique anglaise. Quand le *Times*, après avoir reconnu nos droits aux réparations et la nécessité de faire exécuter le traité de Versailles, nous invite « à ne pas vivre de négations » et parle de la nécessité d'une association large des peuples, nous ne pouvons pas ne pas être attentifs à ces paroles, qui montrent que les négociations entre Londres et Paris seront longues.

M. Lloyd Georges a d'ailleurs dans un récent discours défini publiquement sa politique. Les Anglais ne nous cachent pas leur thèse. Ils considèrent qu'aucun pays ne peut vivre seul dans les conditions présentes du monde : il y a une solidarité économique, et à leur jugement, l'Europe a besoin que l'Amérique ne se désintéresse pas d'elle, et que la reconstitution de la Russie ne soit pas livrée à l'initiative de l'Allemagne. Il était indispensable, pour amener l'Amérique à regarder vers l'Europe, de lui faire constater que les alliés étaient unis et que l'Angleterre et la France étaient d'accord. Ce n'est pas exactement l'idée qu'a donnée dernièrement la Conférence de Washington. Mais c'est l'idée que devait donner la Conférence de Cannes. Aux États-Unis, les partisans d'une politique de désintéressement à l'égard de l'Europe ont profité des incidents survenus à Washington et la proposition du sénateur Mac Cormick au sujet de la liquidation des dettes alliées à l'égard de l'Amérique a une signification qui ne doit pas nous échapper. M. Lloyd George tient pour sa part à montrer que l'Europe s'occupe dans un esprit d'union de régler ses difficultés économiques : il souhaite ainsi persuader les États-Unis qu'ils peuvent s'intéresser aux affaires européennes. Ainsi s'explique, d'après les témoignages anglais, la politique suivie à Cannes. Quelle que soit la valeur de cette doctrine en soi, elle est claire : M. Lloyd George, pour sauvegarder l'ordre économique et social, et pour obtenir la coopération des États-Unis veut le concours

de toutes les bonnes volontés, et il n'en excepte ni les bonnes volontés allemandes, ni même les soviétiques. Entre ce programme, et celui qu'a exposé M. Poincaré aux Chambres, il y a plus qu'une nuance : les négociations entreprises par M. Poincaré sont particulièrement délicates; elles exigent de sa part beaucoup de maîtrise; elles réclament aussi qu'il soit assuré de la majorité du Parlement.

On s'accorde à reconnaître que les questions extérieures dominent la politique : c'est l'évidence même. Mais dans notre régime parlementaire, aucun gouvernement ne peut vivre sans une majorité fidèle, et la cohésion de cette majorité dépend en grande partie des questions intérieures. La première condition pour un gouvernement qui a une politique extérieure et qui veut la suivre, c'est d'être assuré à l'intérieur de l'appui d'un parti. D'où vient la force de M. Lloyd George? Les hommes politiques de notre pays qui s'entretiennent avec lui ont autant d'intelligence, autant de culture, autant de sens des grandes affaires européennes. Mais il a eu prise sur eux, parce qu'il a une situation parlementaire plus solide, et qu'il est soutenu en Angleterre par une majorité qui le suit méthodiquement. Ministre depuis douze ans, M. Lloyd George est premier ministre depuis cinq. Quand il l'a jugé opportun, il a pu faire à son heure les élections. S'il dépend du Parlement, il a la ressource d'en appeler aux électeurs. De là une continuité, une stabilité, qui ont donné à M. Lloyd George, bien qu'il ait été très combattu, une situation prépondérante en Angleterre. Nous en sommes, de notre côté, à notre quatrième président du Conseil depuis deux ans. Le ministère de M. Millerand, prolongé par celui de M. Leygues, a duré une année, celui de M. Briand a eu la même période d'existence. La majorité de la Chambre, qui existe cependant, se cherche encore.

Tous les gouvernements, depuis les élections, ont tenté de former des ministères d'union, pouvant être soutenus par une très grande majorité dans les deux Chambres. Cette conception répondait au souvenir de l'union sacrée; elle répondait aussi à la notion de la politique nationale, telle qu'elle avait triomphé le 16 novembre dans la plupart des départements. Mais, à l'expérience, il faut bien avouer qu'elle n'a

pas semblé s'accorder exactement aux réalités. M. Millerand avait eu quelque difficulté à faire accepter son ministère, en raison même de sa composition. M. Briand a connu les mêmes objections, plus vives encore, et il a dû essayer de fixer à sa droite et à sa gauche une majorité plus limitée, et plus solide. Les temps n'étaient sans doute pas révolus : cette tentative n'a pas eu de résultat bien net. M. Poincaré, à son tour, au moment où il a composé son ministère, a eu la pensée de suivre la même méthode que ses prédécesseurs. En dehors de l'extrême droite et de l'extrême gauche, il n'a voulu exclure aucun parti : il a fait appel aux clemencistes en la personne de M. André Tardieu; il a fait appel aux radicaux-socialistes en offrant des portefeuilles à M. Gaston Doumergue et à M. Herriot; il a pensé à un jeune radical, qui est M. François Albert; il a failli ramener à ce ministère un vétéran des luttes radicales de jadis, M. Alexandre Bérard. L'événement a montré que le temps de ces combinaisons était passé, et M. Raymond Poincaré préside un ministère composé surtout de parlementaires appartenant au centre de la Chambre.

Les circonstances, sans qu'il ait eu à prendre cette initiative, l'invitent donc à dégager une majorité qui le suivra. Les groupes de l'Entente républicaine, de la gauche démocratique, des républicains de gauche, de l'action nationale lui fournissent les trois cents voix dont il a besoin. Ce n'est pas dire que d'autres ne viendront pas se joindre à ces voix et qu'il soit défendu à personne de s'associer aux partisans de la politique nationale, que fera M. Poincaré. Mais c'est dire que le moment est venu pour la majorité de la Chambre de montrer son existence et sa cohésion, et puisqu'elle a, par l'effet des circonstances, le chef qu'elle souhaitait, de se grouper et de le suivre. Un ministère doit gouverner pour tous, mais il est logique qu'il gouverne avec quelques-uns. Si les partis, dans notre régime, ont une raison d'être et s'ils ne sont pas destinés à être une cause permanente de désordre ou un obstacle à l'action, ils sont faits pour fournir des équipes successives travaillant à l'intérêt national. Le système paradoxal qui consiste à avoir une majorité pour les questions extérieures, et une pour les questions intérieures n'offre pour

le cabinet aucune sécurité et le met trop aisément à la merci d'une manœuvre parlementaire. Le jour où le gouvernement sera fort de l'appui raisonné d'une majorité cohérente, prenant sa responsabilité, il se sentira plus à l'aise pour conduire la politique et pour parler avec M. Lloyd George.

Dans les circonstances sérieuses où il exerce le pouvoir, M. Poincaré peut procéder à cette opération politique indispensable qui consiste à former une majorité vraie. Les idées qu'il représente sont celles des groupes les plus nombreux constitués au lendemain des élections du 16 novembre : elles ont été maintes fois exprimées au cours des deux années qui viennent de s'écouler, et récemment dans les motions votées pendant la Conférence de Cannes. Nul ne les a définies plus clairement que M. Poincaré, et nul n'en a précisé plus exactement le contenu. M. Poincaré a le savoir. On ne doute pas qu'il ait la volonté. Toute la question de l'avenir est de connaître ce qu'il pourra. En tous cas, l'expérience qu'il tente dans des conditions difficiles sera suivie avec attention, et avec un patriotique recueillement par toute la nation. Il a pu constater à la Chambre, que même auprès des groupes où il devinait de la réserve, il ne rencontrait pas d'hostilité. Dans l'intérêt général, chacun s'efforcera de ne pas le gêner, et tous s'emploieront, s'ils le peuvent, à l'aider.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

679

HISTORIQUE

DE « L'AME EN FOLIE[1] »

De 1905 à 1913 je n'ai rien écrit. On a prétendu que j'étais révolté par la froideur du public. N'en croyez rien... Presque toujours, on m'a fait l'accueil que j'étais en droit d'espérer... Si cela n'arrivait pas, je supportais gaiement l'infortune, étant de ceux que la contradiction stimule. D'ailleurs, en me plaignant d'être accablé par l'indifférence, on prouvait que l'on n'était pas indifférent. La vérité est que je traversais une période de stérilité et faisais le mort. Combien j'admire ceux de mes confrères qui, après avoir décidé que tels ou tels mois seraient employés à produire le roman ou la pièce de l'année, obtiennent l'objet demandé avec autant de sûreté que s'il sortait d'un distributeur automatique. Mon esprit n'a pas de ces complaisances. Ma seule chance de trouver quelque chose est de me laisser vivre. Sous l'influence des événements se crée, peu à peu, en moi un état que je comparerai à celui qui s'établit dans une chaudière close dont le foyer est en activité : je me mets sous pression. Un beau jour, je m'aperçois qu'une idée, d'apparence assez insignifiante, m'obsède avec une singulière persistance; bientôt, elle s'insinue, par de mystérieux tentacules, jusqu'aux émotions qui

1. Cet extrait de la préface de *l'Ame en folie*, fait partie du cinquième volume du *Théâtre complet* de M. de Curel, qui va paraître chez Crès.

m'ont distrait pendant les mois d'inertie, s'empare d'elles et les ramène au grand jour. Un drame s'ajoute à mes œuvres.

C'est exactement ce qui s'est passé pour *l'Ame en folie*; seulement, la mise sous pression a duré neuf ans; il est vrai que j'ai rattrapé le temps perdu en écrivant coup sur coup : *l'Ame en folie, la Comédie du génie, l'Ivresse du sage* et les versions nouvelles de *l'Amour brode, l'Envers d'une sainte, la Fille sauvage, le Repas du lion, le Coup d'aile.* Pourquoi l'incubation a été si longue?... C'est tout simplement que la littérature avait passé à l'arrière-plan de mes préoccupations.

J'avais, à cette époque, la jouissance de trois grands domaines situés en Lorraine annexée, dont un seul m'appartient encore. Je leur consacrais à peu près six mois par an. On voudra bien m'excuser si j'ajoute que, pendant l'autre moitié de l'année, j'habitais Paris. Si j'omettais ce détail, les journalistes, amis de l'absolu, ne manqueraient pas d'enrichir mon histoire d'une millième légende en racontant que j'ai erré dans une forêt pendant cent huit mois. Ce serait un conte de fées. Je logeais rue de Grenelle, et il n'y avait pas, dans les rues de Paris, de plus obstiné flâneur que moi. Seulement je n'en rapportais pas des sujets de pièces. Imitant l'abeille qui, se posant sur une corolle trop souvent visitée par ses sœurs, ne s'obstine pas à y plonger sa trompe et va chercher ailleurs un miel moins disputé, je n'attendais pas du boulevard une inspiration que lui demandaient tant de brillantes intelligences, et ma pensée allait de préférence vers la Lorraine et ses forêts.

Elles sont d'un abord plutôt rébarbatif, nos forêts. Le sol en est argileux et retient les eaux de pluie dans d'innombrables mares, la glaise colle en pesants paquets sous les bottes du chasseur. Il y a peu de hautes futaies. Presque partout, les chênes ombragent d'impénétrables fourrés d'épines noires, sombres repaires d'où l'on s'attend à voir s'élancer de redoutables fauves.

La propriété où je résidais le plus souvent et que je possède encore est située entre Avricourt et Sarrebourg. D'immenses nappes d'eau, brodées de nénuphars, enfonçant leurs golfes, comme de longs doigts fureteurs, dans l'épaisse toison forestière, la rendent particulièrement sauvage et solitaire. Ma maison est bâtie loin des villages, au milieu d'une clairière

enchâssée dans les bois qui s'entr'ouvrent sur un étang de plusieurs centaines d'hectares, où la cohue des canards, sarcelles, grèbes, morelles, oies sauvages, hérons, cigognes, se bouscule dans un tourbillon de vie intense. A côté de ma demeure se trouve la ferme avec son joyeux remue-ménage : le va-et-vient des charrettes, les galopades du bétail, les émeutes de la basse-cour, les sourdes rumeurs des étables et l'énergique intervention des hommes.

C'est là que je menais une existence à la fois active et contemplative, tout à fait conforme à mes préférences. J'ai reboisé plus de mille hectares de terres incultes. Que de conservateurs des forêts n'en ont pas fait autant! L'exploitation des bois, le repeuplement des coupes, exposées dans nos régions humides à être envahies par des essences parasites, la plantation des friches, la gestion des fermes, m'apportaient une occupation qui s'alliait à merveille avec la chasse, ma grande passion.

Celle-ci trouvait amplement de quoi se satisfaire. Autour de mon logis, cerfs, sangliers et chevreuils se promenaient par troupeaux. Je n'ai jamais été, comme on le soutient mordicus, maître de forges, mais si l'on tient absolument à ce que j'aie vendu quelque chose, on peut affirmer que, grâce à mes hécatombes de sangliers, j'ai été, pendant vingt ans, le plus gros marchand de cochons d'Alsace-Lorraine.

J'entends ici qu'on s'écrie : — Et ce boucher racontait à l'instant qu'il menait une vie contemplative!

Parfaitement!... Songez d'abord que je suis sylviculteur : je sème des glands, et, au bout de dix ans, mes chênes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe... En les regardant pousser, j'ai eu le temps de réfléchir... Beaucoup plus, je l'avoue, qu'aux heures où je massacrais de brutales bêtes noires... Lorsque mes chiens tiennent au ferme un énorme sanglier et que je prends mes jambes à mon cou pour leur porter du renfort, je culbuterais Molière, lui-même, s'il se trouvait sur mon passage, et, lui, de son côté, ne me regarderait pas comme un homme qui se perd dans la méditation. Mais la chasse n'a pas toujours cette allure désordonnée, et surtout, dans notre Lorraine, ce plaisir se prête merveilleusement à la rêverie sous le couvert d'une loi actuellement encore en vigueur. Ce qui,

dans toute l'Europe centrale, remplace la chasse aux chiens courants, c'est la conquête du trophée qui rappellera le souvenir d'une glorieuse capture : les redoutables défenses du sanglier, et surtout les bois, aux formes infiniment variées, des cerfs et des chevreuils. Pour s'emparer de ces précieuses dépouilles, il faut que, pendant les longs jours d'été, la chasse des mâles soit permise, puisque, dès l'automne, les brocards[1] sont privés de leurs ornements frontaux, et il importe, cependant, que les femelles ne soient pas troublées dans leurs soins maternels. De cette double nécessité est sortie une stratégie d'un intérêt passionnant. Elle est fondée sur une connaissance profonde des mœurs des animaux et fournit à l'observateur un exercice intellectuel au moins autant que physique. Si l'on veut bien m'accompagner pendant une matinée de juin, on s'associera peut-être un peu à mon enthousiasme.

Trois heures. De mon lit, je vois briller une étoile. S'il pleuvait, rien à faire, mais le temps sera superbe. Hop! Ma toilette sera pour le retour ainsi que le déjeuner. En fait de vêtements, le strict nécessaire, car je serai bientôt trempé de rosée et il ne faut pas imiter l'âne chargé d'éponges. Pantalon, chemise et chapeau, ces trois vêtements de couleur verte, de vieilles savates, quatre ou cinq cartouches dans les poches du pantalon, un couteau, une carabine express à deux coups rayée, une lorgnette pendue au cou, sur le dos un sac de toile retenu aux épaules par deux bretelles et pouvant contenir un chevreuil savamment replié. Me voilà prêt... En route!...

A peine dans le jardin, j'allume une allumette et l'éteins aussitôt. Un mince ruban de fumée succède à la flamme et flotte vers le sud... Bon!... Le vent vient du nord. Renseignement essentiel qui gouvernera mes opérations, car c'est avec la figure dans le vent que j'aborderai les bons endroits.

J'écoute. De toutes parts ricanent les chats-huants; là-bas, le rauque aboiement d'un renard. Du côté de l'étang, plouf! un brusque jaillissement d'eau. Quelque sanglier qui, avant de rejoindre sa bauge, fait de l'hydrothérapie.

Je traverse une petite étendue de plaine. La nuit est claire,

1. On appelle ainsi le chevreuil mâle. Il perd ses bois en novembre et les a complètement recouvrés en avril. Le cerf perd ses bois en mars et ils sont refaits dès les premiers jours d'août.

de pâles rougeurs qui devancent l'aurore repoussent, en noir, la croupe des Vosges et l'échine bossue du Donon. En passant, j'éveille une alouette qui s'élève et s'immobilise, pas bien haut, sur ma tête. Est-elle une boule plumeuse, dansant au sommet d'un jet d'eau dont le gazouillement fait son chant? Est-elle suspendue par un fil à cette étoile qui, là-haut, scintille encore? Pendant que, derrière moi, l'oiseau continue à osciller symboliquement entre ciel et terre, j'atteins la lisière et entre sous bois.

Ici règne l'obscurité complète. Mon chemin est invisible, mais, au-dessus de lui, une trouée qui laisse entrevoir un ruban de ciel marque sa direction. Je marche vite et silencieusement, ce qui me permet de saisir le moindre bruit : trottinement d'un lièvre, sifflement d'ailes des canards qui regagnent les étangs. Soudain, tout contre moi, dans le fourré, un souffle puissant suivi d'un fracas de tempête balayant les buissons... Une laie [1], après avoir manifesté son dégoût pour ma personne, emmène sa petite famille.

Voici que des clartés descendent, comme hésitantes, le long des troncs gris, elles invitent les fauvettes à de timides chansons qui ne s'achèvent pas..., mais d'effrontés coucous s'interpellent..., les merles échangent des bonjours tapageurs, aussitôt les nids crient famine, pendant que, sur la plus haute branche d'un chêne, le père salue d'un sifflement joyeux le jour nouveau.

Attention. Là-bas, sur mon chemin, s'ouvre un grand espace lumineux. C'est une des coupes de l'année, qui sont, pour les ruminants de la forêt, une table toujours servie. A toute heure, mais surtout à l'aube et au crépuscule, on a chance d'y rencontrer des gourmets attirés par les tendres rejets des arbres abattus. J'avance avec d'infinies précautions, ayant soin de ne pas tenir le milieu du chemin et de me coller contre le bord, où mon costume vert se confond avec les feuillages. Bien m'en a pris d'être prudent, car, à cinquante pas de moi, à l'endroit où le chemin aboutit à la coupe, sort, de celle-ci, une femelle de chevreuil [2] qui s'arrête et regarde dans ma direction. Je reste pétrifié, dans l'attitude où elle m'a

1. Sanglier femelle.
2. Nommée chevrette ou chèvre.

surpris. Si elle m'aperçoit, je suis flambé, car ces sales bêtes dénoncent l'intrus en aboyant à perdre haleine. Sous son regard fixe dardé vers moi, je fais des prodiges d'équilibre pour ne pas bouger. Elle guette longtemps, immobile autant que moi. Quelque chose lui paraît suspect dans ce paysage familier. Enfin, elle tourne la tête vers le taillis où elle doit avoir laissé des faons, car j'aperçois, entre ses cuisses, une mamelle gonflée. Je mets à profit son mouvement pour opérer un léger recul dans la bordure du chemin. De nouveau, la chèvre observe de mon côté. Cette fois, tout va bien, et rassurée elle retourne dans la coupe.

Me voici à la place qu'elle occupait il y a deux minutes. Je ne l'aperçois pas. Elle doit être masquée par cette longue rangée de fagots qui forme écran à vingt pas de moi. Dissimulé derrière un gros hêtre, je parcours, à la lorgnette, les trente hectares de la coupe... Rien... Mais je ne découvre pas le dixième du terrain encombré de tas de bois, et je parie qu'en un quart d'heure de soigneuse exploration... Comment l'explorer?... Oh! bien facilement!... Le long des coupes, à trois ou quatre mètres, dans l'intérieur du vieux gaulis, qui sera la coupe de l'hiver suivant, je fais pratiquer des coulées tortueuses comme celles des bêtes sauvages, pratiquées en contournant les trochées, en élaguant quelques branches et en ratissant feuilles et bois morts qui craqueraient sous les pieds. Sur ces pistes, je circule silencieux et invisible autour des clairières, j'examine mon gibier et je choisis les pièces que je veux sacrifier. C'est ce que je vais essayer de faire en prenant le sentier dérobé dont l'entrée se trouve justement à côté de moi. En quelques enjambées, je dépasse la barricade de fagots que j'avais devant moi et, comme je m'y attendais, j'aperçois ma chèvre tellement proche de mon sentier qu'il me serait impossible d'aller plus loin sans me trahir. Tout doucement, je me baisse à l'abri d'une trochée de charme où j'attendrai qu'elle ait changé de place. A peine suis-je accroupi, derrière mon buisson, que celui-ci s'agite à quelques centimètres de ma figure et j'aperçois le museau noir et verni d'un faon minuscule qui s'exerce à mordiller une feuille. Je retiens ma respiration et deviens statue. Alors un second museau se place auprès du premier et, avec une gentille maladresse,

cherche à lui arracher la feuille. O désastre! Dans l'ardeur de la dispute, le nouveau venu effleure mon visage de sa narine humide, fait un bond en arrière, puis s'arrête, indécis, pendant que son frère continue à mâchonner à trois centimètres de mon œil. Ces deux innocents ne connaissent pas encore ma race exécrée, mais la mère la connaît! Elle a surpris le mouvement de recul du petit. Les yeux fixés sur mon buisson, sa tête se penche à droite, puis à gauche et, enfin, s'immobilise, le cou, les prunelles, les oreilles, braqués sur moi dans une attitude si gracieuse que, tout en la maudissant, je l'admire. Une pirouette et plouf! plouf! plouf! la satanée bête, suivie de ses petits, détale par bonds saccadés qui hachent ses hoquets rauques. Elle traverse la coupe en semant l'alarme et, de toutes parts, éclatent les aboiements martelés par les ruades des croupes fuyantes. Bientôt, c'est un concert d'invectives que les rageuses femelles, retranchées dans les fourrés, m'envoient copieusement. Je me dis que ce n'est pas seulement chez les chevreuils que cela se passe. Dans nos villages, qu'un chien soit écrasé par une auto, ou une poule volée par des bohémiens, les femmes ne piaillent-elles pas indéfiniment sur le pas des portes?...

— Pstt... Pstt!...

Je me retourne vivement. R..., un garde-chasse, accourt tout essoufflé.

— Monsieur se fait engueuler...

— Ces rosses de chèvres...

— J'ai suivi les pas de Monsieur dans la rosée le plus vite que j'ai pu... Il y a deux gros sangliers dans un champ de trèfle sur Gondrexange...

— Ils seront rentrés au bois lorsque nous arriverons.

— Peut-être que non... Ils étaient comme chez eux... La plaine est tranquille et tant qu'ils ne verront personne...

— Alors, filons.

Depuis dix minutes, nous longeons un taillis très épais dont notre hâte ne nous empêche pas de scruter les profondeurs. Tout à coup, le regard de R... et le mien s'arrêtent en même temps sur un roncier.

— Monsieur voit-il l'œil de ce chevreuil?...

— Oui...

En effet, dans l'ombre du hallier, un œil brille, fixé sur nous. On ne voit d'abord que lui... Peu à peu, se précisent les contours d'une tête.

— C'est une chèvre... Horreur!... Fichons le camp!...

Nous reprenons notre course, laissant au gîte un animal bien convaincu que deux nigauds ne l'ont pas aperçu.

Enfin nous voici hors du bois :

— Ils y sont encore, — murmure mon compagnon dont la vue est extraordinairement perçante.

Tout en cherchant avec ma lorgnette, je réplique :

— C'est bien étonnant, car, dans leur direction, j'entends qu'on aiguise une faux. Comment ne se sauvent-ils pas?...

— Ceci va les décider, — répond R..., en désignant une charrette qui se dirige de leur côté.

Faisant signe à R... de rester en place, je me précipite le long de la lisière pour aller me poster en face des deux animaux qui chercheront à gagner la forêt par le chemin le plus court. S'ils obliquent à droite ou à gauche, je leur couperai la retraite en courant derrière une haie très épaisse qui me sépare des champs. Arrivé à l'endroit que je me suis assigné, je regarde par une ouverture de la haie et j'assiste à un spectacle peu banal. Mes deux cochons se sont rapprochés. L'apparition de la charrette les a décidés à déguerpir, mais leur allure est bizarre. Ils avancent à petits pas, se roulant, se bousculant, comme des viveurs abreuvés de champagne qui zigzaguent le long des rues. Le jeune trèfle est très sucré et ce n'est pas impunément que les bêtes en abusent : les vaches gonflent à en crever et mes sangliers, tout à fait pompettes, ont perdu l'instinct de la conservation. Ils sont si lambins que je perds patience et suis sur le point de les tirer à très longue portée. Heureusement, les conducteurs de la charrette les découvrent et poussent des hurlements. Cela décide mes deux noceurs un peu dégrisés à prendre le galop, ils passent à quarante pas de moi et j'en tue un.

— Bravo! — s'écrie R... en me rejoignant. — Mais vous avez tiré deux fois. Est-ce que l'autre n'est pas blessé?

— J'ai tiré les deux coups sur celui-ci... Voyez... Ma première balle est placée trop haut. C'est la seconde qui l'a tué.

Les charretiers accourent pour contempler ma victime que

R..., les manches retroussées et le couteau à la main, se prépare à vider. Je me sépare de lui pour continuer ma tournée.

Six heures! La plupart des animaux sont remisés pour la journée, cependant je me dirige du côté de prairies où l'on va rarement sans rencontrer des chevreuils. Pour m'y rendre, j'ai à traverser une grande étendue de forêt sur laquelle je fonde peu d'espoir, car elle est très épaisse et j'avancerai entre deux murailles de verdure. Mais bah! Le hasard a été si souvent mon ami!... Je marche avec lenteur, m'arrêtant pour écouter, cherchant à démêler dans la masse des feuillages une tache fauve ou grise, à présent surtout que je longe un taillis d'une douzaine d'années, entrecoupé de dépressions marécageuses qui permettent à la vue de pénétrer assez loin... Ah tiens!... La tache fauve que je cherchais!... Deux taches!... Elles se meuvent très doucement, l'une suivant l'autre... Ma lorgnette ne les quitte plus... Je les attends à cette petite éclaircie... Enfin!... Dans la place vide s'encadre la tête d'un beau cerf... J'examine ses bois... Mon futur trophée!... De la grosseur du poignet, sous leur fine toison grise, déjà longs de quarante centimètres, presque la moitié de la longueur qu'ils auront... La tête disparaît, entraînant une ligne dorsale qui rougeoie entre les feuilles et puis une autre tête... Celle-ci, moins remarquable. Pendant un instant elle arrête sur moi son regard, mais avec une indifférente indolence, et c'est sans se presser que le second cerf disparaît derrière son compagnon. Je l'ai constaté souvent, les cerfs en travail de la végétation formidable qui, dans l'espace de quelques semaines, prend son entier développement sur leur crâne, perdent le sentiment du danger. Ils se retirent au cœur de la forêt pour s'y gaver de feuillages et d'herbes grossières, pendant que les biches, au plus épais des taillis, allaitent leurs faons.

Sept heures... Le soleil devient ardent... Je presse le pas et bientôt me voici à l'entrée d'une étroite prairie sillonnant la forêt d'un long ruban très sinueux et dont les bords irréguliers mordent à chaque instant les lisières du bois en y creusant des recoins favorables aux surprises. Je maraude longtemps sans rien rencontrer et, sur le tapis velouté dont j'aperçois déjà l'extrémité, pas la moindre tache fauve. Plus

qu'un espoir : à ma droite, s'ouvre une de ces poches que la prairie envoie dans la forêt. S'il y a quelque chose, ce ne peut être que là-bas, au fond du cul-de-sac, dans une friche couverte de broussailles... J'examine à la lorgnette... Rien!... Ma dernière chance est épuisée... Les moustiques me dévorent... Rentrons!... Je tourne les talons avec un regard d'adieu au bon endroit... Halte! Ce papillonnement rapide surpris entre deux touffes de genêt, ne serait-ce pas le battement des oreilles d'un animal que tourmentent les moustiques?... (Ils ont tout de même du bon!...) Vite, ma lorgnette, où j'ai le plaisir de voir se loger la superbe encolure d'un vieux brocard. Mais comment l'approcher?... Sous bois je ferais trop de bruit, car on a négligé d'y pratiquer une coulée traîtresse. Il n'y a qu'un moyen : ramper directement à travers la prairie. Je saisis entre mes dents la courroie de mon fusil tendue comme une corde de violon, de façon à ce que mon arme se place horizontalement sous mon menton, puis me voici à quatre pattes progressant dans l'herbe épaisse. Bientôt je lève la tête pour vérifier si mon animal est toujours là. O désastre! Il est sorti de la friche en marchant vers moi et il a entrevu mon mouvement... Les yeux fixés dans ma direction, il attend... De sa part et de la mienne trois minutes de pétrification qui paraissent éternelles, puis mon brocard plonge le nez dans l'herbe... Malheur à moi si je me fiais à son apparente sécurité!... J'ai affaire à un vieux routier qui n'ignore pas que l'ennemi, s'il y en a un, profitera pour l'approcher du moment où il sera occupé à manger. Aussi voyez : sa silhouette est celle d'un animal qui broute, mais au lieu de brouter, il guette... Ne criez pas au miracle... Les bêtes, lorsqu'elles jouent, simulent des embuscades et des attaques, pourquoi seraient-elles incapables de recourir pour sauver leurs vies à des stratagèmes qu'elles singent pour s'amuser?... Cependant, de nous deux, c'est mon brocard qui le premier perd patience... Il relève la tête, de nouveau regarde longuement de mon côté, puis son museau retourne dans l'herbe et cette fois exécute un mouvement caractéristique de va-et-vient. Décidément je l'aurai!... et je continue à ramper jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à bonne portée, je lui envoie une balle. Victoire!...

A neuf heures et demie, je rentre à la maison, mon brocard sur le dos. Déjà, mon sanglier m'y attendait.

Ce récit, dont tous les épisodes sont scrupuleusement exacts, n'aura pas été inutile si j'ai fait comprendre à quel point nos méthodes permettent à un observateur d'entrer dans l'intimité des bêtes sauvages. Mais c'est à l'époque du rut que nos chasses deviennent prodigieusement instructives. Nous ne perdons plus de longues heures à fureter çà et là, car ceux que nous cherchons, lorsqu'ils n'accourent pas au-devant de nous, prennent souvent la peine de nous dire où ils sont.

Ma bonne étoile m'a conduit dans une ville de province le jour même où un conférencier parlait de *l'Ame en folie.* Quelle joie d'aller l'entendre!... L'orateur commença par affirmer qu'il s'était précisément beaucoup occupé des questions que soulevait ma pièce, et que « ce n'était pas du tout ça... » Puis, en guise d'introduction à ce qu'il allait révéler sur l'amour, il se mit à décrire l'éclosion du printemps au sein de la nature, les habitants des forêts lancés en pleine idylle, les loups embrasés de passion, le brocard folâtrant auprès de la chevrette, et les cerfs bramant à l'ombre des futaies. J'étais fixé. Le brave garçon ne m'aimait pas : voilà tout ce qu'il était capable de nous apprendre.

Le printemps, contrairement à ce que croient beaucoup de citadins, ne donne pas le signal d'un embrasement général. Il est avant tout la saison des naissances. La nature veut que les petits apparaissent dès les premiers beaux jours et qu'ils aient la série entière des mois chauds pour se développer avant le retour des intempéries. Pour les oiseaux et les mammifères de petite taille, le rut et la parturition ne sont séparés que par quelques semaines et ont lieu vers la fin de l'hiver. Les gros animaux obéissent à une loi très différente. Loups et renards, dont les portées viennent au monde à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril, entrent en amour vers janvier-février. Le rut des chevreuils commence vers le 20 juillet et se prolonge pendant la première quinzaine d'août. Celui des cerfs éclate vers le 10 septembre et s'éteint vers le 15 octobre. Ceux qui ont entendu les cerfs bramer au printemps peuvent se vanter d'avoir l'oreille fine! Les faons de

chevreuils et de cerfs naissent à la même époque, aux environs du 15 mai.

Chez les sangliers, la gestation s'achève à une date moins fixe, ce qui provient de ce que, les années où la nourriture est abondante, les très jeunes laies sont fécondées à des époques irrégulières. La naissance des marcassins se place principalement en avril-mai, on en rencontre déjà en février, quelques portées surviennent encore en juin.

Si la nature a eu pour l'homme primitif les mêmes attentions que pour les autres mammifères de grande taille, — et on risquerait de la calomnier en le contestant, — il est certain que les quelques semaines de rut annuel de notre ancêtre occupaient, sous nos climats, une partie d'août et de septembre de manière à ce que les enfants naquissent en mai. Lorsque avec un clignement d'œil égrillard le chanteur de café-concert vous décrira deux amoureux allant sous bois cueillir le muguet joli, ayez un souvenir pour votre première grand'mère qui, parmi les blanches clochettes, cueillait sous son ventre sanglant le fils du premier homme.

Dans les livres d'histoire naturelle le brocard est célébré comme un modèle de fidélité conjugale : on le rencontre souvent en compagnie d'une chèvre et l'on admet légèrement que c'est toujours la même. Dès le mois de juin, on voit les brocards se lancer vivement à la poursuite des chèvres qui se sauvent à toute vitesse, mais vers le 15 juillet, lorsque arrivent les jours de grâce, certaines chèvres, au lieu de fuir en ligne droite, se mettent à tourner en cercle autour d'un buisson, ayant sur leur croupe le menton du brocard... Bientôt elles s'arrêteront. C'est le moment où le chasseur, au moyen d'une feuille ou d'un brin d'herbe imite le petit sifflement doux : fîp!... fîp!... avec lequel les chevreuils s'appellent et souvent le brocard accourt en bondissant se faire tuer. Il y a des jours où ces animaux sont tellement étourdis par la passion qu'ils obéissent à un cri d'oiseau vaguement ressemblant à un fîp chéri. J'ai même eu connaissance d'un brocard qu'avait attiré le grincement d'une brouette à la roue mal graissée. Il avait cru discerner l'expression de sentiments répondant aux siens dans ce bruit vulgaire. Cette façon de danser devant le miroir n'est donc pas uniquement propre à notre

espèce. Souvent le brocard vient à l'appeau en compagnie d'une chèvre amoureuse, ce qui, de la part d'un modèle de fidélité conjugale, serait assez déplacé. Il y a des jours où l'on peut s'évertuer à siffler sans qu'aucun soupirant ne se montre, d'autres où ils affluent de toutes les directions. Il m'est arrivé, à la nuit presque close, d'apercevoir dans une prairie un brocard en conversation intime avec une chèvre sous les yeux d'un brocard moins bien armé qui se tenait à l'écart. A mon coup de sifflet les trois animaux bondissent vers moi. Je tire le plus gros des deux mâles et, à cause de l'obscurité, le manque. Le trio se sauve. Nouveau coup de sifflet. Le mâle que j'avais manqué revient seul et je le manque de nouveau. Les hommes possédés du démon de luxure ne profitent pas mieux que cet animal des leçons qu'ils reçoivent.

Les noces du cerf sont autrement somptueuses que celles du chevreuil. Chez moi, vers le 5 septembre, et un peu plus tard dans les montagnes des Vosges, les grands cerfs commencent à parcourir la forêt, flairant les biches et emmenant celles que leur odorat désigne comme devant devenir clémentes à leurs désirs au bout de sept à huit jours. Chaque seigneur d'importance forme ainsi, pour son usage exclusif, un sérail dans lequel le nombre des épouses dépend de l'abondance et de la force des rivaux qui se les disputent. Auprès de son sérail, le sultan fait bonne garde sans le secours d'eunuques. Il se promène autour du troupeau et ramène à grands coups d'andouillers, au sein de la famille, les volages personnes tentées de s'égarer. Aux environs des belles captives circule la racaille des petits cerfs à l'affût d'une bonne fortune qui, dans les bois fourrés comme les miens, n'est pas bien rare, car l'œil du maître ne peut être partout. Environ deux jours avant qu'une biche soit en état d'accepter les hommages de son royal amant, celui-ci commence à l'obséder de ses intercessions. Jour et nuit il l'assiège en émettant des supplications bruyantes. Enfin elle entre en folie et se donne. C'est avec une indescriptible furie que le mâle s'empare d'elle et Don Juan paraîtrait bien petit garçon si, en regard des indiscrétions d'Elvire, de dona Anna et de Zerline, la biche énumérait les exploits du dix cors. Mais voilà que cette biche, au bout de deux jours consacrés à la passion, s'éloigne

tout à coup à pas menus, parfaitement apaisée, sous l'œil indifférent de son heureux vainqueur. Elle en a pour un an! Une de mes plus brillantes interprètes à laquelle je racontais que sur trois cent soixante-cinq jours il n'y en a que deux pour l'amour chez la biche, s'est écriée : « Ne vous payez donc pas ma tête!... » Devant la même révélation une brave mère de famille a soupiré : « Ce n'est pas beaucoup!... » Une vieille demoiselle très pieuse s'est détournée avec mépris : « Ne me parlez pas de ces horribles bêtes qui se marient sans bénédiction!... »

Pendant que sa compagne apaisée va retrouver ses faons, le cerf poursuit de nouvelles conquêtes, mais peu à peu les biches inflammables se font rares, bientôt il ne reste plus que les jeunes femelles de l'année précédente, moins pressées que les vieilles d'entrer dans la danse. C'est alors que se livrent les batailles les plus acharnées, quelquefois mortelles. Quel afflux de convoitises exaspérées autour de la dernière vierge de la forêt! Le monstre qui emmènera cette fluette génisse dans sa clairière favorite, pourra se vanter d'être un rude adversaire.

Les moyens d'expression du cerf sont très variés. Je connais au moins douze cris différents auxquels je puis attribuer un sens très précis. Il y a le claironnement du désir, simple invite aux amoureuses du lendemain, qui s'empressent d'accourir vers celui qu'à la voix elles reconnaissent pour le plus gros. Il y a les modulations insinuantes, doucereuses et tendres, quelquefois presque gémissantes. Il y a le hurlement de défi plus terrible que le mugissement du taureau. Il y a le grognement de satisfaction bestiale et aussi le soupir de soulagement. Depuis que les loups ont disparu de nos bois, les cerfs sont les seuls animaux à posséder un vocabulaire aussi richement pourvu, et, ma foi, lorsque j'écoute leurs confidences, je me dis que le Diable boiteux, lorsqu'il voyait au travers du toit des maisons, n'était guère mieux renseigné que moi sur des impressions sensiblement équivalentes.

Il y a quelques années, un certain cerf, que nous nommions le Gueulard, se distinguait par l'extraordinaire fréquence de ses cris. En soufflant dans la pointe perforée d'une grosse coquille marine, pour imiter les triomphants accents d'un

rival, nous avions essayé de le faire venir. Mais ces appels, dans bien des cas très efficaces, avaient pour singulier résultat de l'éloigner. Grâce à ses incessantes clameurs, je parvins sans peine à me trouver sur son passage. Je vis alors apparaître un assez beau cerf, boitant très bas, et dont les bois bizarres ressemblaient à deux longues pinces d'écrevisse. Après sa mort, je constatai que le pauvre animal, sans doute venu de loin, avait reçu deux coups de chevrotines[1] dont l'un avait criblé son foie et ses entrailles de blessures mal cicatrisées, et dont l'autre avait amputé une de ses pattes de derrière au bas de la cuisse. Désormais trop faible pour conquérir les femelles et contraint de fuir la présence des jaloux, malgré cela torturé par le désir, il parcourait la forêt, jetant aux quatre vents du ciel l'aveu poignant de sa détresse. J'avais tué un poète!...

Voulez-vous, pour la seconde fois, me suivre pendant une de mes sorties matinales?... Eh bien, partons!... C'est aujourd'hui le 25 septembre. Quatre heures sonnent au clocher d'un lointain village... Les étoiles brillent. L'air est vif. Sur les prairies basses flotte une vapeur laiteuse. De mon lit, chaque fois que je m'éveillais, et c'était souvent, j'entendais bramer. Devant la porte, sous les épicéas du jardin, j'écoute. Des beuglements sourds m'arrivent de toutes les directions. Quel grand jour s'annonce!... Un pas léger écrase le sable de l'allée, et je devine la longue silhouette un peu penchée de mon garde R... Comme moi il dort mal pendant ces nuits chaudes de l'ardeur des cerfs. Il a passé celle-ci blotti contre un arbre au point culminant de la forêt et il me met au courant des tragédies qui se sont jouées depuis la soirée d'hier. La plus récente vient de se dénouer par une terrible bataille, pas loin d'ici, et nous décidons d'aller rendre visite au vainqueur dont les grognements heureux parviennent jusqu'à nous.

Obligés de prendre un large circuit pour arriver à bon vent et puis d'attendre que s'éloignent d'importuns chevreuils capables de nous dénoncer, nous atteignons la prairie sur laquelle on entend bramer, au petit jour, vers six heures. Tout de suite nous apercevons, à travers un léger voile de

1. Un chasseur, qui se respecte, ne tire le cerf qu'à balle.

brume, et à cent mètres de nous, un dix cors accompagné de quatre biches, dont il ne semble pas s'occuper. J'en fais la remarque à mon compagnon.

— Elles sont « finies »... — me répond-il gravement.

En effet, notre animal, les yeux obstinément fixés vers un point que le brouillard nous cache, pousse des beuglements qui n'expriment pas l'ivresse. Tâchons de découvrir ce qui trouble sa félicité.

Par une coulée traîtresse, qui, sous bois, fait le tour de la prairie, nous en gagnons l'autre extrémité, et là nous apparaît le seigneur de l'endroit, un splendide quatorze cors, qui veille sur trois biches, pas finies, celles-là!... Une est couchée, la seconde pâture; quant à la troisième, elle tourne en rond autour des deux autres, au petit trot, serrée de près par le cerf. Lorsque celui-ci s'arrête, elle s'arrête également, et alors l'énorme fiancé, la gueule grande ouverte, le cou gonflé, les cornes couchées sur les épaules, exhale une supplication que la nature ne permet pas encore à la belle d'exaucer. Il ne tiendrait qu'à moi de tuer le soupirant, mais les reproducteurs de sa taille, nécessaires à la prospérité de l'espèce, ont été décimés pendant la guerre, et jusqu'à nouvel ordre je ne sacrifierai que des sujets de carrure et de conformation médiocres. Je suis sur le point de m'éloigner, lorsque, de la lisière opposée à la nôtre, part un mugissement profond auquel répond furieusement notre cerf, qui fait tête au côté dangereux. Alors apparaît le provocateur, un douze cors un peu moins gros que le premier. Il s'avance d'un pas cadencé, la mine si fière et avec une façon si noble de brandir les blanches extrémités de ses bois, que j'ai la vision d'un antique paladin venant, sous les yeux de sa dame, pourfendre un preux ennemi. A quarante pas de son rival il s'arrête, piétine le gazon, poignarde le sol de ses andouillers. Tant de beauté lui vaut ma sympathie. Je fais des vœux pour son triomphe. Au même instant, le quatorze cors, avec la rapidité de l'éclair, charge mon paladin qui détale, poursuivi, c'est le cas de le dire, l'épée dans les reins, jusqu'au seuil de la forêt. Puis le quatorze cors rejoint ses biches, lesquelles, toutes trois, se sont mises à paître; le dix cors qui, pendant le duel, s'était rapproché

dans l'espoir que la bagarre lui permettrait un accouplement furtif, retourne tout penaud à ses neutres suivantes. La brume s'est enfin dissipée, nous apercevons, disséminés sur la prairie, à distance respectueuse du groupe amoureux, quelques gringalets, huit ou six cors, qui, d'un œil affamé, guettent les ébats du jouisseur en chef. Ainsi va le monde!... La biche récalcitrante reprend son manège de cirque au bout du museau du cerf, et le trimballerait sans pitié jusqu'au soir, si un geai qui s'est étourdiment posé au-dessus de ma tête ne s'envolait en piaillant. La biche s'arrête le cou tendu, ses compagnes l'imitent, le cerf subitement calmé devient attentif. Décidément l'oiseau a donné l'alarme. Toute la bande, au trot, s'en va dans la forêt.

D'une jeune coupe peu distante s'élèvent de temps en temps des grondements passionnés. En dix minutes nous y sommes. Devant nous le taillis monte en pente douce. Vers le haut stationne un cerf d'assez maigre apparence. A quarante pas de lui se tient une biche qui l'intéresse, car souvent il tourne la tête de son côté. Pourquoi ne la rejoint-il pas?... Ah! Ah!... De derrière un buisson surgit tout à coup un solide huit cors qui fonce sur le pauvre soupirant et le fait disparaître en un clin d'œil, puis, glorieux de cet exploit, il s'arrête, le regard ardent fixé sur les feuillages qui ont englouti le fuyard, et il pousse un cri d'un accent tellement expressif qu'on peut aisément le traduire : « N'y reviens plus, hein! »

Cela dit, mon faraud retourne vers la belle, mais exactement à la place occupée tout à l'heure par le disparu, il s'arrête. Pourquoi ne la rejoint-il pas?... Ah! Ah! Un gros dix cors avance majestueusement, se campe derrière la biche et la pousse vers le haut de la coupe, dans un fourré où ils entrent tous deux. La petite comédie qui vient de m'être offerte pourrait s'intituler *la Navette*. Que de pièces de l'ancien répertoire, que de rengaines du théâtre moderne elle résume!

— C'est un dix cors que Monsieur devrait tuer... — suggère mon compagnon. Au fond, il s'indigne de ce qu'à la chasse mon plus grand plaisir soit d'observer et il ne comprend pas que j'aie toujours un peu de peine à supprimer

une de ces brutes splendides. Cependant, comme il faut en maintenir le nombre à des proportions raisonnables, je fais signe que oui, et nous nous dirigeons du côté où des roulements d'orgue déchaîné trahissent la retraite du plus heureux des trois.

Maintenant la voix tonne à cent mètres de nous, au cœur du fourré. Il y a deux partis à prendre. Ou bien aller me poster sur l'autre bord de l'enceinte que R... traversera lentement de manière à pousser vers moi les deux amoureux. Ce sera mon affaire de leur barrer la route. L'autre moyen est plus pittoresque et c'est lui que je m'empresse de choisir.

R... se place derrière moi, tire de son sac la conque marine, et imitant la voix claire d'un cerf plus faible que celui qu'il s'agit d'attirer, il lance un premier appel, auquel un hurlement répond aussitôt. Ça va bien!... Pendant cinq minutes les défis s'échangent. D'abord la voix du pacha se rapproche, mais il est trop jaloux pour abandonner même un instant sa biche autour de laquelle rôdent d'invisibles galants, et il n'avance plus. R... multiplie les tentations. Il tire de sa coquille des grognements de porc satisfait, qui doivent blesser au vif notre Othello. Peine perdue! Il recule en s'éloignant de moi tout en continuant ses appels, espérant par sa retraite engager Othello à le poursuivre... Cela ne prend pas! Alors, par signe, j'indique à R... que nous allons changer de tactique. Je vais essayer d'aller surprendre le cerf, pendant que mon compagnon attisera de loin sa rage bruyante dont j'ai besoin pour m'orienter. Et me voilà exécutant une danse serpentine à travers les buissons que je crains d'effleurer et posant le pied sur les feuilles mortes qui jonchent le sol, avec une lenteur prodigieusement déséquilibrante, à moins que l'ennemi, grâce à un hurlement de taureau, ne me permette deux ou trois longues foulées dont le bruit disparaît dans le vacarme. Enfin s'ouvre devant moi une petite clairière au fond de laquelle le dix cors... Hop!... Cela dure à peine le temps qu'il me faut pour écrire cette ligne, il est vrai que si je n'y mettais bon ordre cela se renouvellerait six ou sept fois en dix minutes...

Retombant sur ses pattes, le noble animal répond par un éclat de tonnerre à une provocation de R... Sa rage

est telle que, pour l'assouvir, il se précipite sur un pin de trois mètres de haut et de quelques coups d'andouillers le réduit en copeaux. Une balle à l'épaule lui rend à tout jamais le calme.

R... est là. Avec une émotion pieuse il contemple ma victime tout en préparant son couteau pour l'ouvrir. En attendant, je lui décris le spectacle auquel il m'a été donné d'assister. Mon récit se termine par ces mots appliqués à la biche :

— Avant ce soir elle aura trouvé un remplaçant.

— C'est déjà fait, Monsieur, — répond R... de ce ton pénétré qu'il prend toujours lorsqu'il parle de chasse.

Ces quelques souvenirs ont fait entrevoir quelles différences de caractères séparent les trois principales espèces auxquelles j'avais affaire. Ainsi les chevreuils sont turbulents, querelleurs et intolérants. On a vu avec quelle unanimité une assemblée de ces animaux invectivait contre l'homme. Ils sont tellement irritables que, dans leur ardeur à l'injurier, ils approchent parfois jusqu'à portée de fusil le chasseur qui les a dérangés. En captivité leur ardeur va jusqu'à la férocité. J'avais enfermé, dans un enclos de trois hectares, en partie boisé, quelques brocards achetés en Allemagne et destinés à être introduits dans ma chasse pour infuser aux chevreuils de mon voisinage un sang nouveau. Lorsque j'allais visiter mes prisonniers, je n'entrais chez eux qu'en tenant d'une main une chaise et de l'autre un long fouet. Des coins les plus éloignés de leur parc, les brigands accouraient vers moi, et ils s'entendaient pour m'assaillir tous ensemble. Collé le dos contre un arbre, la chaise tenue par son dossier, tendue les pieds en avant pour briser l'élan des agresseurs, je leur administrais avec le fouet une correction soignée dont ils n'avaient pas l'air de se soucier tant était grande leur fureur. Il m'est arrivé d'empoigner par les cornes un brocard qui me chargeait; je parvins, en effet, à le contenir, mais en payant cher ma victoire, car il me laissa l'intérieur des mains labouré jusqu'aux os par ses andouillers. Ainsi des animaux provenant de différents fournisseurs s'étaient rapidement mis d'accord pour me faire un mauvais parti.

La première fois que j'ai lâché des brocards étrangers,

on a retrouvé au bout de quelques jours leurs cadavres poignardés, lacérés, étripés par les autochtones. Je n'ai réussi à faire accepter mes colons par la population de l'endroit qu'en les lâchant à l'automne, quand les chevreuils, ayant perdu leur bois, devaient rester inoffensifs jusqu'au printemps. Malgré cela, les métèques se reconnaissaient pendant des mois à leur excessive timidité. J'ai vu l'un d'eux, gros et fort, très empressé derrière une chèvre, se sauver honteusement à l'approche d'un malingre brocard du pays.

Dans une forêt chaque taillis garni de pousses tendres, toute clairière aux herbes savoureuses, devient le fief d'un vieux brocard qui n'y tolère que les femelles et leurs petits et poursuit à outrance ceux de ses frères qui seraient tentés de s'aventurer sur son domaine.

Les cerfs ont l'humeur beaucoup plus douce. Hors de l'époque du rut, les mâles font bon accueil à l'étranger. J'ai lâché des cerfs achetés au loin; ils étaient fatigués du voyage, dépaysés, leurs bois sciés n'étaient plus des armes, ils se trouvaient en présence de redoutables sires, et cependant il ne leur était fait aucun mal.

A la vue de l'homme, le cerf s'éloigne silencieusement, tandis que la biche salue l'intrus d'une espèce de hoquet sourd, mais sans se laisser aller, comme la chevrette, à une interminable crise de fureur. Les biches dérangées par les sangliers se sauvent sans crier au lieu que les chevreuils aboient contre sangliers et cerfs presque autant que contre l'homme.

Cerfs et chevreuils sont absolument dénués de courtoisie envers leurs compagnes. En temps de neige on déposait de la nourriture pour les animaux dans des endroits où je me ménageais les moyens de les observer. Cerfs et biches se ressemblaient en foule autour du festin, mais si occupées qu'elles fussent à manger, les biches, à l'approche d'un grand cerf, s'écartaient avec appréhension, et si elles ne se déplaçaient pas assez vite, un bon coup de corne les rappelait au devoir. Un troupeau est-il en train de brouter, qu'un cerf coiffé lève brusquement la tête, aussitôt ses voisines font un bond de côté. C'est chez les carnassiers qu'on voit apparaître un peu de gentillesse et d'attachement des mâles pour les

femelles. Le loup, après avoir livré de violents combats pour conquérir la louve, reste son compagnon jusqu'à l'époque du rut suivant. Il chasse de concert avec elle, et lorsque le couple s'empare d'une proie, la louve en a la meilleure part. Les louveteaux sont élevés par le père aussi bien que par la mère. Il en est de même chez les renards.

Les biches, entre elles, font preuve d'un caractère assez pointu. Elles échangent des coups de dents qui éparpillent des touffes de poils et s'adressent de petits cris aigres qui ne ressemblent pas à des compliments. Cela ne les empêche pas de vivre en société, ce qui ne saurait nous surprendre.

En hiver les cerfs se rassemblent en troupeaux souvent très nombreux. J'en rencontre quelquefois trente ou quarante ensemble. Lorsque cette forêt d'andouillers arrive vers vous en glissant sur l'épaisseur d'un jeune taillis, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. De leur côté les biches suivies de leurs faons et accompagnées de quelques cerfs de petite taille se réunissent en congrégations fort importantes. Les très gros cerfs vivent à l'écart ou par petits groupes de deux ou trois.

Les ruminants qui refont leurs bois tous les ans permettent une excellente vérification du tort que peut faire à une espèce toute modification maladroite des rites de sa reproduction. A l'état de nature le rapport des deux sexes chez les cerfs et les chevreuils est de un contre un. Aussitôt que des destructions trop sévères font qu'il n'y a plus qu'un mâle pour trois ou quatre femelles, on en est averti par une notable décroissance de la longueur des bois, l'atrophie des andouillers et la forme crochue qu'affecte la tige principale. En visitant la collection d'un chasseur, on peut suivre, année par année, les progrès ou les erreurs de son exploitation. A-t-il laissé moins de deux mâles pour cinq femelles, ou bien, tout en ménageant assez de mâles, a-t-il exterminé les vieux, ceux qui, en accaparant les femelles, empêchaient les jeunes de s'exténuer, un connaisseur l'apprend du premier coup d'œil lorsqu'il pénètre dans l'appartement où sont exposés les trophées. Et ce ne sont pas les seules espèces à bois caduques qui se montrent aussi sensibles à la mauvaise répartition des âges et des sexes. Ainsi les sangliers ont souvent à souffrir, au point de vue de

la race, de ce que le chasseur, au milieu de la troupe qui passe à portée de son fusil, prend toujours le plus gros cochon pour cible, ce qui fait qu'à la longue les reproducteurs des deux sexes sont fort jeunes. Si l'on compare les poids moyens des sangliers tirés pendant plusieurs années consécutives, on vérifie que le poids s'abaisse rapidement, tout comme celui des ruminants à bois, lorsque l'équilibre voulu par la nature n'est pas suffisamment respecté.

Les sangliers sont, de tous nos grands mammifères, les plus sociables. A part les vieux individus trop maussades pour s'associer aux jeux des bêtes rousses [1], tout ce monde vit en communauté, grogne, renifle, soupire, se souille et se bauge dans la plus parfaite entente. Chez eux le noyau social est constitué par la famille : une laie suivie de ses marcassins de l'année et de ceux des deux années précédentes, à l'exception des laies précoces qui, souvent dès l'âge de huit mois, deviennent mères à leur tour. Pendant la journée les sangliers se tiennent au plus épais des fourrés dont ils ne sortent qu'à la nuit tombante. L'exemple que j'ai cité d'une rencontre tardivement matinale est assez exceptionnel. La soirée offre de meilleures chances. A la fin des longs jours, le sanglier qui n'a pas mangé depuis trois ou quatre heures du matin pense au blé savoureux qui l'attend. Embusqué sur les lisières, il écoute les bruits de la plaine et guette le départ des cultivateurs. Vers huit heures les champs de blé ou d'avoine placés dans les coins éloignés des villages sont envahis. C'est le moment de m'asseoir au creux d'un sillon, la tête noyée dans les épis de l'épaisse moisson avec laquelle je me confonds. A l'horizon, derrière mon dos, le globe rouge du soleil descend sur la forêt de Parroy. A cinquante mètres devant moi, la bordure de ma forêt dans laquelle craquent déjà les branches sèches. Longtemps avant d'apercevoir mes cochons, je suis prévenu qu'ils dévorent le blé qui m'environne par des claquements de gencives mouillées et des grincements d'épis étirés entre leurs dents pour en faire jaillir la graine encore laiteuse. Vraiment j'ai l'air d'un berger gardant son troupeau, car ils festoient sans se préoccuper de ma présence. Cependant une grosse nourrice, qui surveille les ébats des enfants, me remarque

1. On nomme ainsi, à cause de leur couleur, les sangliers adolescents.

et reste en arrêt, le regard sur moi. Immobilité complète. Habituée qu'elle est à saccager des cultures protégées par des mannequins, la bonne bête me prend pour l'un d'eux et retourne à ses occupations. Il me serait facile de la tuer, mais je me réserve pour un très gros sanglier qui vient ici toutes les nuits et que je préfère à la racaille qui m'entoure. Dix minutes d'attente et l'important cochon ne paraît pas. L'obscurité se fait. Il faut me décider... Voici deux marcassins arrêtés côte à côte à quelques mètres de moi. D'un coup de chevrotines je les cloue tous deux sur place. Pour cet assassinat les cultivateurs me béniront.

Une laie ne défend ses marcassins que si elle est âgée, vigoureuse et très sûre de sa force, et alors elle se montre dangereusement vindicative et méchante. La vulgaire poule de nos basses-cours défend plus courageusement ses poussins qu'une jeune laie, qui abandonne sa nichée à la première alerte pour se sauver bien loin. Par contre, les marcassins de trois semaines, moins gros que des lapins de garenne, sont déjà capables de rejoindre leur mère à de longues distances en suivant sa trace. Moins débrouillard était un petit garçon de quatre ans que j'ai connu. En jouant il s'était écarté de sa bonne, laquelle, de son côté, avait probablement trouvé à se distraire. Cela se passe à Pau, sur une promenade appelée la Basse-Plante. Le gamin, dans son affolement, pousse des cris affreux. Autour de lui un attroupement se forme. Un gros monsieur décoré, sagace et bienveillant, se penche vers lui et l'interroge :

— Eh mon Dieu! mon petit ami, qu'avez-vous pour crier ainsi?

— Je suis perdu! sanglote le gosse.

— Comment vous appelez-vous?

— François de Curel.

— Où demeurez-vous?

— Là!... et il montre, à cent pas du groupe, une maison qui borde la promenade.

— Allez-y bien vite, et vous ne serez plus perdu!

Le petit garçon suivit ce conseil, puisque me voici, et son histoire est une excellente confrontation de l'instinct avec la raison. Combien les marcassins se montrent supérieurs au

petit François, mais le petit François comprend à l'instant même combien il est ridicule, si bien qu'après plus de soixante ans il se moque encore de sa propre bêtise.

Chez ces animaux l'instinct de solidarité est très développé. Quand ils font tête aux chiens, ce n'est pas seulement son propre individu que chacun d'eux défend, mais toute la bande. Dans ma jeunesse, au lieu d'attaquer le sanglier, comme je le fais à présent, avec de petits roquets, je lançais de forts mâtins, très mordants, et il en résultait souvent de sanglantes batailles. J'ai vu des troupes de sept ou huit gros sangliers, bien alignés comme des soldats, exécuter contre les chiens de véritables charges de cavalerie. En dépit de leur brutalité proverbiale, ces animaux sont affectueux envers leurs frères, très communicatifs à en juger par les grognements variés qu'ils ne cessent d'échanger. Au repos, entassés dans leurs bauges, ils ronflent à qui mieux mieux dans une cordiale promiscuité. Assez sensibles au froid, ils n'ont d'autre but, en couchant ensemble, que de se réchauffer mutuellement. Ce ne sont que des bêtes!...

FRANÇOIS DE CUREL,
de l'Académie française.

(A suivre.)

COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN[1]

LA POLITIQUE DE GUERRE FOCH-PÉTAIN

Je me suis efforcé de retracer avec exactitude, sans les exagérer, sans les atténuer, l'histoire des *mutineries* de mai et juin 1917. Cette histoire a été singulièrement déformée par les passions des partis. Dans des volumes consacrés à l'apologie de l'offensive du 16 avril, on peut lire, à deux ans de distance, cet extraordinaire récit : les soldats étaient enchantés des opérations de l'offensive; ils se savaient victorieux, quand des lettres venues de l'arrière et provoquées par une propagande perfide, leur auraient fait croire à un échec, d'où leur découragement et leur révolte. Il y a là un tel renversement de la vérité, une contradiction si grossière avec les faits et les documents qu'il est inutile d'insister sur cette affabulation.

Je n'ai parlé nulle part de ces innombrables ballots de journaux défaitistes qui auraient été distribués dans les tranchées, ni des 600 000 (*sic*) *brochures* de la Fédération des Métaux soi-disant expédiées au front; cela pour une bonne raison; c'est que ces distributions n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelques policiers Parisiens.

Les statistiques précises que j'ai réclamées à ce sujet en

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

mai, juin et juillet du Grand Quartier Général m'ont signalé *en tout* quelques brochures, ou tracts, ou lettres de personnages extrémistes saisis dans la zone de l'avant, et de nombreux papillons « assez de tués », collés dans des gares et des localités du front.

Quant aux journaux, le Haut Commandement, durant le printemps et l'été 1917, m'a signalé *une fois*, en vrac, tous les journaux d'extrême-gauche, *l'Humanité, le Bonnet Rouge, le Journal du Peuple, la Tranchée Républicaine, la Victoire* (sic); mais c'est sur la presse à grand tirage qu'ont porté ses observations réitérées, sur les descriptions trop évocatrices de la Révolution russe, sur les réclamations excessives concernant le régime des soldats au front, etc. Le généralissime demandait en outre que le gouvernement ne se bornât pas à l'action négative de la censure, mais communiquât à la presse une orientation positive, pour habituer les esprits à l'idée que la victoire exigerait encore une longue constance.

En réalité, c'est dans les grands centres et dans les usines que la propagande défaitiste était à redouter : j'ai dit plus haut les mesures efficaces par lesquelles elle fut paralysée. La censure réprima les campagnes contre les revisions répétées des exemptés et réformés : malheureusement, je l'ai dit, les hommes ainsi restitués au service armé n'avaient pas en général besoin de mauvais conseils pour manifester peu d'enthousiasme.

***

Comme exemple des légendes auxquelles ont donné lieu les mutineries, je citerai celle « des deux syndiqués de Saint-Étienne[1] ».

J'aurais fait gracier « deux sous-officiers relativement instruits », condamnés à mort pour avoir « débauché leurs hommes »; et cela malgré l'opposition de toutes les autorités militaires, et parce que l'un était « un membre important de la Bourse du Travail de Saint-Étienne » et l'autre « un instituteur membre du Syndicat du département de la Loire ».

1. Voir, par exemple, le livre de M. Mermeix, *Nivelle et Painlevé*, p. 176-177 et 206.

Il est parfaitement exact que j'ai fait gracier les deux premiers mutins condamnés à mort; ou plus exactement, après une longue discussion, j'ai obtenu l'adhésion du Haut Commandement à cette mesure de clémence. Ce n'étaient pas deux sous-officiers, mais deux simples soldats : aucun d'eux n'était de la Loire, ni affilié à aucun syndicat de la Loire. Le premier était un cultivateur du Pas-de-Calais, père de famille, soldat taciturne, dont le livret ne portait aucune punition. Le second était un instituteur de l'Oise dont la femme était restée entre les mains des Allemands en pays envahis et venait seulement de rentrer en France. Par suite de lenteurs (imputables d'ailleurs à la seule justice militaire), les faits n'étaient plus récents et l'ordre était entièrement rétabli dans l'unité qui en avait été le théâtre. On ne pouvait donc invoquer la nécessité de l'*exemple*. Mais, surtout, les deux condamnés semblaient avoir été désignés au hasard, l'instituteur parce qu'antérieurement noté comme une tête un peu exaltée. Des personnalités des plus honorables, un sénateur, des députés (de nuances diverses), un préfet, répondaient de l'un ou de l'autre et intercédaient pour eux. C'est dans ces conditions que leur peine fut commuée. N'empêche que, dans des livres d'apparence documentée, l'affaire « des deux syndiqués de Saint-Étienne » revient comme un leitmotiv. Et voilà comme on écrit l'histoire, avec des précisions impressionnantes qui n'ont que le défaut d'être imaginaires.

***

Mais la légende vraiment formidable est celle qui attribue à la Sûreté générale elle-même *l'organisation* des mutineries. On sait que ce fut une des accusations portées contre M. Malvy[1] par M. Léon Daudet dans sa lettre du 1er octobre 1917 au Président de la République. A l'appui de cette accusation, M. Léon Daudet me communiqua une pièce dont l'objet était d'établir que la révolte de Cœuvres (localité du front) avait été préparée et déclenchée par les agents de la sûreté. Cette

1. M. Malvy n'était plus ministre à cette époque. Il avait démissionné au cours des derniers jours du cabinet Ribot. Dans le ministère que j'avais formé le 13 septembre 1917, c'est M. Steeg qui était ministre de l'Intérieur.

note avait été rédigée, d'après de soi-disant témoignages, par le secrétaire de M. Henry Bérenger, et transmise par le sénateur de la Martinique à M. Daudet avant d'être soumise à la commission de surveillance des étrangers dont M. Béranger était membre. Si invraisemblable que fût une telle accusation, je voulus que l'incident fût élucidé à fond, et j'ordonnai au Grand Quartier Général de procéder d'urgence à l'enquête la plus serrée. Les conclusions en furent écrasantes, pour l'accusation ; non seulement, elles n'en laissèrent rien subsister, mais elles en firent éclater l'absurdité. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces conclusions furent rédigées et signées par le général Debeney, alors major général des armées, dont les préventions contre l'ancien ministre de l'Intérieur n'étaient un secret pour personne.

Je rappelle pour mémoire que ce chef d'accusation contre M. Malvy fut écarté par la Haute Cour à la quasi-unanimité [1].

***

Mais, dira-t-on, le général Nivelle, *avant l'offensive d'avril*, n'avait-il pas écrit une lettre prophétique au ministre de l'Intérieur et au ministre de la Guerre, pour demander d'énergiques mesures de police, faute desquelles le moral des troupes risquait d'être gravement compromis?

Il est parfaitement exact qu'à la fin de février de 1917, le général Nivelle avait écrit à M. Malvy, puis au général Lyautey, une lettre très détaillée où il dénonçait — en réclamant qu'elles fussent réprimées — l'agitation ouvrière de l'intérieur, l'indiscipline des usines de guerre, la propagande pacifiste et les répercussions de ces menées sur le moral de l'armée.

Mais cette lettre avait été retirée presque immédiatement par le général en chef, et voici dans quelles circonstances.

Dès qu'il l'avait reçue, M. Malvy en avait manifesté une vive indignation. « C'était », déclarait-il au général Lyautey,

1. Ainsi que le chef d'accusation d'après lequel M. Malvy aurait livré à l'ennemi les plans de l'offensive du 16 avril. Nous avons vu que le plan détaillé de l'attaque du Chemin-des-Dames avait été capturé le 15 février par les Allemands sur le corps d'un capitaine français, et que, le 5 avril, dans un autre coup de main, ils s'emparèrent également du plan de l'attaque entre Brimont et Craonne.

« un coup de poignard dans le dos. » Une explication eut lieu, devant le général Lyautey, entre le général Nivelle et le ministre de l'Intérieur. « Votre lettre ne m'apprend rien », disait celui-ci; elle est faite avec les renseignements de mes propres subordonnés[1], dont je tiens compte dans toute la mesure que je crois possible. » Le général Nivelle déclara qu'il n'avait jamais voulu incriminer ni critiquer les actes du ministre de l'Intérieur et retira purement et simplement sa lettre. Elle n'avait donc laissé aucune trace au cabinet de la rue Saint-Dominique quand j'y arrivai le 20 mars 1917. Je n'en ai jamais entendu parler avant le commencement des mutineries en mai. Rien ne pouvait me faire soupçonner son existence. Comment aurais-je pensé que le général Nivelle eût signé un pareil réquisitoire contre M. Malvy avec qui je le voyais en telle intimité, et auprès duquel il cherchait un appui contre le ministre de la Guerre?

Qu'il me soit permis ici de faire une observation. Si vraiment l'état moral de l'armée se trouvait profondément ébranlé le 26 février 1917 de par la faiblesse du ministère de l'Intérieur, je n'en serais responsable d'aucune façon, n'étant pas alors au gouvernement et n'ayant été auparavant ni ministre de l'Intérieur, ni ministre de la Guerre, ni président du Conseil. Il me serait donc facile de grandir mon rôle en disant : « Quand je suis arrivé le 20 mars rue Saint-Dominique, j'ai trouvé l'armée très démoralisée, la lettre du général Nivelle du 26 février l'atteste; l'échec du 16 avril a achevé de la déprimer et de la jeter dans l'indiscipline. Grâce aux chefs que j'ai choisis et aux mesures que j'ai prises, j'ai tout remis en ordre en moins d'un mois. » Mais comme une telle version serait mensongère dans ses prémisses, je ne m'abaisserai pas à lui laisser quelque crédit. La

1. Le procès Malvy nous a appris les conditions dans lesquelles cette lettre et d'autres analogues furent rédigées. Depuis le jour d'août 1914 où le gouvernement avait décidé de laisser dormir le fameux carnet B, certains fonctionnaires de la Sûreté Générale considéraient la politique suivie comme une véritable trahison. L'un de ceux-ci envoyait ses rapports, en même temps qu'au ministre, au deuxième bureau du Grand Quartier où il avait un homme à lui : là, après quelques additions et quelques changements de forme, le rapport était soumis à la signature du général en chef, puis transmis au gouvernement comme émanant du Grand Quartier et rédigé d'après ses renseignements.

vérité, c'est que du 20 mars jusqu'en mai, à aucun moment, le général en chef ne m'a fait part de la moindre inquiétude sur le moral des troupes. Au contraire, elles m'étaient dépeintes comme pleines d'ardeur, de confiance et brûlant d'attaquer : c'était même une des raisons qu'on invoquait pour ne point retarder l'offensive projetée. Tous les récits d'officiers combattants témoignent de l'élan merveilleux de l'assaut du 16 avril et s'accordent à déplorer qu' « une si magnifique force morale ait été gaspillée et gâchée dans une entreprise impossible ». « La prise de la ligne d'Hurtebise, en d'autres temps, eût passé pour un des grands faits d'armes du siècle », écrit le général Mangin à propos de l'assaut de la 10e division d'infanterie coloniale. « Un incomparable fait d'armes », c'est ainsi que le général Buat qualifie la prise de Loivre par le 3e bataillon du 133e. Attestations de l'exceptionnelle vaillance des hommes, en même temps que de l'ampleur démesurée des objectifs, puisque « le grand fait d'armes du siècle », puisque « l'incomparable fait d'armes », ne représentaient qu'une minime partie de la tâche que les troupes devaient accomplir en quelques heures.

Ne déplaçons donc pas les responsabilités. Si la rupture tentée le 16 août a échoué, ce serait un crime contre ceux qui ont jonché de leurs corps le Chemin-des-Dames et les plaines de l'Aisne que d'incriminer « le moral des soldats ». Quant aux troubles qui ont suivi l'échec, je les ai retracés sans autre préoccupation que d'être scrupuleusement exact. Et si l'on suppose un instant que les lettres des soldats ont pu être influencées par une propagande défaitiste, qu'on tienne compte seulement de celles des officiers : elles suffisent.

Voici d'ailleurs un dernier témoignage dont l'auteur ne saurait être suspect de tiédeur patriotique : c'est celui de M. Étienne Lamy, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française, ancien combattant de 1870 et qui, malgré son âge, avait en 1914 repris du service comme commandant. Envoyé en mission à la fin de mai, par le ministère de l'Agriculture, dans la région de Soissons, il me remettait à son retour une étude minutieuse sur les origines de la crise morale que traversait l'armée. Il concluait ainsi :

La discipline a reçu de sérieuses atteintes dans l'armée de Soissons.

Les témoins de ces désordres ne redoutent pas que la défense du pays soit compromise, parce que le mal n'est ni de la lâcheté, ni un penchant naturel vers l'anarchie. L'armée éprouve une rancune profonde et générale contre une méthode militaire QUI NE PROPORTIONNE PAS LES SACRIFICES D'HOMMES AUX RÉSULTATS OBTENUS. Troupes et officiers de troupes pensent que les états-majors, trop invisibles, ne préparent pas assez les actions par l'étude sur le terrain, ne s'assurent pas assez, par l'aéronautique, des ressources et de l'épuisement chez l'adversaire, et ne rendent pas, grâce à un emploi précis de l'artillerie, notre feu assez inoffensif pour les soldats français. Il importe ou que ces préjugés déprimants soient démentis par une surabondance de preuves, ou que des garanties soient données contre le retour des fautes. Là est le remède essentiel et sans lequel le mal ne disparaîtra pas.

***

Pour en finir avec l'historique du 16 avril et de ses conséquences, j'ai encore à parler du fameux rapport des trois généraux, qui a fait couler tant d'encre et qui décevra si complètement les curiosités quand il sera publié.

L'échec meurtrier de la grande offensive de rupture avait naturellement produit une émotion profonde dans le monde parlementaire. A la fin de mai, dès que la Chambre eut repris ses séances, de nombreuses demandes d'interpellation avaient été déposées, et c'est à grand'peine que le 14 juin, au moment où l'armée était toute frémissante encore, j'avais obtenu qu'elles fussent renvoyées en juillet. Le 28 juin, à la Commission de l'Armée, un certain nombre de membres, *appartenant aux opinions politiques les plus diverses*, déclaraient insuffisantes les sanctions prises par le gouvernement[1] et me sommaient de mettre les généraux Nivelle et Mangin à la retraite d'office. J'avais répondu on l'a vu plus haut que je comptais rendre un corps d'armée au général Mangin[2]. Quand au général Nivelle, si les fautes du 16 avril étaient

1. Les généraux Nivelle, Mangin, Mazel avaient été, comme on l'a vu, relevés de leur commandement et mis à la disposition du ministre; le général Micheler, qui commandait le G. A. R. par délégation du général Nivelle, était redevenu simple commandant d'armée.

2. Procès-verbaux de la Commission de l'armée, séance du 29 juin 1917.

trop évidentes, on ne pouvait pourtant oublier ses brillants services de l'automne 1916, à la tête de l'armée de Verdun.

La discussion des interpellations en comité secret s'ouvrit dès la première semaine de juillet : elle fut pénible et émouvante, et suivie de séances publiques assez orageuses. Ce ne fut pas seulement de l'extrême-gauche ou de la gauche, comme on l'a dit souvent, que vinrent les accusations véhémentes. Un des jugements les plus sévères prononcés sur le général Nivelle fut peut-être celui de M. Baudry d'Asson[1]. C'est un député de la droite, le lieutenant Ybarnegaray (3 citations), témoin oculaire de l'assaut d'Hurtebise, qui en retraça un tableau dont l'effet sur toute l'assemblée fut foudroyant. Pour calmer les passions et éviter des manifestations qui risquaient de troubler l'équilibre, encore si précaire du front, je m'engageai à soumettre à un conseil d'enquête les événements d'avril 1917. Qu'on m'excuse de rappeler ici mes paroles : Après avoir fait ressortir l'étendue des territoires libérés depuis le 1er février et les résultats qu'avait obtenus l'offensive elle-même — cela à un moment où la paralysie de l'armée russe permettait à l'ennemi d'employer contre nous, comme une immense réserve, ses troupes du front Est —, je reconnaissais que des fautes graves avaient été commises, fautes que je ne cherchais pas à nier et qui ne devaient plus se renouveler. La France était assez forte, assez sûre d'elle-même pour n'avoir rien à redouter de la vérité. Et je poursuivais ainsi :

Des chefs qui pourtant pouvaient invoquer de glorieux services, ont été relevés de leur commandement. La loi ne met entre les mains du ministre aucune autre sanction sans une enquête préalable dont elle a fixé la procédure. En permettant aux généraux mis en cause de fournir leurs explications, cette enquête, qui s'ouvrira dans quelques jours, délimitera la responsabilité de chacun et permettra au gouvernement de prendre en pleine connaissance de cause ses résolutions définitives[2].

1. M. Baudry d'Asson se plaignait amèrement (*Journal officiel*, 8 juillet 1917) que « pour des raisons politiques on eût élevé au plus haut degré de la hiérarchie militaire et suivi dans leurs conceptions des généraux de second ordre, évinçant ainsi les plus dignes que le ministre de la Guerre remettait enfin à leur vraie place ».

2. *Journal officiel* du 8 juillet 1917.

***

Le décret du 15 août 1914, ratifié par la loi du 30 mars 1915, me donnait le droit strict de mettre à la retraite d'office un officier général quelconque, sous la seule condition de prendre l'avis du général en chef si l'officier appartenait au front, ou, dans le cas contraire, *d'un général*, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. Mais il était certain qu'une affaire de telle importance était de celles auxquelles s'appliquait la loi du 10 avril 1917, qui prévoyait l'avis préalable d'un conseil d'enquête de *trois généraux* : cet avis d'ailleurs ne liait pas le ministre qui restait entièrement libre de sa décision.

D'après la loi du 10 avril 1917, ce conseil devait se composer de trois généraux ayant commandé durant la guerre au moins un corps d'armée. Il importait d'autre part, pour l'autorité de l'avis et pour le respect de la discipline, qu'aucun de ces chefs n'eût été au front l'objet d'une disgrâce ni ne se fût trouvé sous les ordres du général Nivelle. Les généraux Brugère, Foch et Gouraud rentraient dans ces conditions, et il eût été difficile d'en trouver d'autres. Je les désignai donc, non sans rencontrer de leur part une vive répugnance à accepter la mission qui leur était confiée [1].

Après de longues auditions des grands chefs engagés dans l'offensive, les procès-verbaux et le rapport me furent communiqués dans le courant d'octobre. Les procès-verbaux montraient la violence des dissensions entre certains chefs :

1. Une difficulté légale se présentait : parmi les quatre généraux en cause, il en était un, le général Micheler, qui exerçait encore un commandement au front. Or, dans la zone des armées, la loi du 10 avril 1917 prévoyait le seul avis du général en chef. Le général Micheler ne pouvait, par suite, être soumis à la procédure d'un conseil d'enquête.

C'est pourquoi le conseil des trois généraux devait *tout d'abord* fonctionner comme une *commission d'étude*, chargée de démêler les ordres et les responsabilités enchevêtrés des quatre généraux. Son président, le général Brugère, insistait expressément sur ce fait que la commission n'avait aucune sanction *à proposer* comme conclusion de ses travaux.

Cette étude une fois terminée, le ministre, dans le cas où il eût estimé que des sanctions paraissaient s'imposer, aurait eu légalement à prendre l'avis du général en chef pour une sanction visant le général Micheler, et l'avis du conseil des trois généraux (fonctionnant alors comme conseil d'enquête) pour des sanctions visant les généraux Nivelle, Mangin ou Mazel.

aussi le général Brugère m'avait-il demandé avec instance, dans l'intérêt de l'armée, de les tenir rigoureusement secrets, et je le lui avais promis. Par la suite, on s'est emparé dans ces procès-verbaux de certaines phrases isolées du général Foch pour en faire une condamnation impitoyable de l'offensive d'avril et pour accuser le gouvernement de n'avoir pas empêché une tentative « si évidemment chimérique ». Parlant du Conseil de guerre de Compiègne du 6 avril, le général Foch aurait dit : « Le gouvernement a cherché la lumière, mais ses yeux sont restés fermés. » Mais les conclusions de la Commission sont bien loin d'avoir, dans un sens ou dans l'autre, la netteté qu'on leur a souvent attribuée. Sans doute, le rapport s'ouvre par une lettre qui renferme un jugement bref et sévère, sur le général Nivelle et sur le général Micheler : mais cette lettre est signée du seul président, le général Brugère, et exprime son avis personnel : « Pour la préparation comme pour l'exécution de cette offensive, le général Nivelle n'a pas été à la hauteur de la tâche écrasante qu'il avait assumée. »

Mais le rapport lui-même est vague, imprécis; c'est un rapport « à l'eau de rose », dont les auteurs, on le sent, n'ont voulu ni approuver les plans de l'offensive, ni accabler des camarades violemment attaqués.

Les résultats de la retraite d'Hindenburg et ceux de l'offensive étaient énumérés à peu près dans les mêmes termes que j'avais employés devant la Chambre les 14 juin et 7 juillet; mais les opérations du 16 au 23 avril, sur lesquelles j'avais demandé exclusivement l'avis de la Commission, étaient à peine effleurées. Et voici les principales conclusions :

La part de hasard est si grande à la guerre qu'il paraît impossible d'affirmer que le plan du général Nivelle n'était pas réalisable. Il faut reconnaître toutefois que le commandant en chef avait fait choix d'un terrain extrêmement difficile et qu'il attaquait à fond, sur un front de 80 kilomètres, un ennemi averti, formidablement retranché et disposant de nombreuses réserves...

En résumé, quelles que soient les observations que l'on puisse présenter sur la direction donnée à l'offensive du 16 avril, le général Nivelle n'en reste pas moins l'excellent commandant de la 11e armée pendant les grandes journées de Verdun.

Quant au général Mangin, après un hommage éclatant à

ses qualités de soldat, il était dit de lui qu'il demeurait « le magnifique commandant du groupe d'attaque de Verdun, dont il faut modérer plutôt que stimuler la bouillante ardeur ».

Je demandai par écrit à la Commission des précisions sur les opérations du 16 au 23 avril. Mais surtout je lui signalai certaines affirmations erronées qu'elle avait accueillies, sans les vérifier, au cours de ses auditions. C'est ainsi qu'on pouvait lire dans son rapport : *Des chiffres fantastiques furent donnés dans certains journaux comme indiquant avec exactitude le total des tués et des blessés*, alors qu'aucun journal n'avait publié aucun chiffre de pertes. Un autre passage accusait le sous-secrétariat du Service de Santé d'avoir, par un calcul faux, *augmenté sensiblement le chiffre réel des pertes*, alors que l'erreur provenait exclusivement du Grand Quartier et avait été *immédiatement* rectifiée par M. Godard. Enfin, en termes enveloppés, le rapport dénonçait l'émotion de nombreux parlementaires présents le 16 avril sur le front d'attaque et peu habitués aux batailles, comme ayant *jeté l'alarme à l'arrière* : écho d'une légende qui ne reposait sur aucun fondement.

Ces erreurs n'auraient eu que peu d'importance si le rapport n'avait jamais dû être connu que du ministre pour lequel seul il était fait et qui était en état d'être renseigné. Si je voulais les rectifier, c'est qu'il était à prévoir que le rapport serait réclamé par les Commissions de la Chambre et du Sénat, et je redoutais par-dessus tout un froissement entre le Parlement et le général Foch, dont, à la même époque, je m'efforçais de faire le chef d'État-Major interallié, en attendant mieux.

La Commission allait se réunir pour examiner les questions que je lui avais posées, quand le désastre de Caporetto provoqua le brusque départ du général Foch pour l'Italie. Avant ce départ, je demandai au futur maréchal quel était le sens *pratique* des conclusions du rapport auquel il avait collaboré. Avec sa brusque rondeur, il me répondit : « A Mangin, un corps d'armée pour commencer, et le plus tôt possible. A Nivelle, une armée, mais plus tard, plus tard, quand il se sera calmé. »

Je quittai le pouvoir avant que le général Foch revînt du front du Piave. Dans l'intervalle, M. Clemenceau m'avait

demandé impérieusement, au nom de la Commission de l'armée du Sénat, communication *immédiate* du fameux rapport et je la lui avais refusée comme c'était mon droit strict. Le nouveau président du Conseil ne se décida lui-même qu'après hésitation à ouvrir aux deux Commissions de l'armée le dossier de l'enquête des trois généraux, et il ne le fit que moyennant des conditions exceptionnelles de discrétion. J'ai déjà dit qu'il offrit au général Mangin, comme je l'avais fait moi-même en août, un corps d'armée que celui-ci accepta après deux mois de résistance. Malgré de multiples objurgations, M. Clemenceau se refusa toujours à rappeler au front le général Nivelle et le nomma commandant en chef des troupes d'Algérie et de Tunisie, poste d'apparat plus que poste d'action. Le général Mazel fut placé à la tête d'une région. Le général Micheler garda le commandement d'une armée.

Telle fut l'histoire vraie de la Commission des trois généraux. Et si l'on veut savoir la légende qu'une intrigue française lui a substituée à travers le monde et notamment à travers toute l'Amérique, la voici : J'aurais déféré à une Cour martiale (*sic*) les grands vainqueurs du 16 avril 1917, et par un inqualifiable abus d'autorité, j'aurais essayé de dicter un verdict de condamnation à ce tribunal souverain!

***

Aujourd'hui, nous pouvons considérer avec quelque recul les événements du printemps de 1917. D'autre part, nous connaissons exactement ce qui se passait alors chez l'ennemi. Efforçons-nous d'aboutir à des conclusions objectives.

Nous avons vu que l'offensive anglaise du 9 avril avait surpris les Allemands. Leurs réserves et leurs divisions d'intervention étaient sur notre front de l'Aisne : d'après Ludendorff, pendant deux jours, leur situation fut critique; la brèche était ouverte, mais les Anglais n'ayant pas poussé assez vite leur avance à fond, la brèche eut le temps de se refermer, et la bataille se déroula ensuite sans qu'à aucun moment les Allemands aient connu une situation aussi tendue qu'aux temps de la bataille de la Somme.

Si vain qu'il soit de refaire le passé à coup d'hypothèses, on est tenté d'imaginer ce qui se serait passé si Mangin et la VIe armée eussent été devant Vimy tandis que l'armée anglaise aurait attaqué sur l'Aisne. Les lignes allemandes eussent été crevées à fond sur la Scarpe, tandis que la puissante et plus prudente méthode anglaise eût fixé implacablement les réserves allemandes sur le Chemin-des-Dames. La bataille aurait eu de tout autres résultats.

Ludendorff a écrit également que si l'armée russe avait été capable de tenter en avril l'éphémère effort de juillet 1917, il se demande comment l'armée allemande aurait pu *tenir le coup*. Malheureusement, en juillet, l'armée française n'était pas capable de renouveler à trois mois d'intervalle l'immense effort du 16 avril. De tout cela, il résulte logiquement que la substitution du plan Nivelle au plan Joffre fut en soi un malheur. Si le plan Joffre eût été maintenu, les armées franco-britanniques auraient pu attaquer en février, quand la Russie était encore menaçante, et attaquer sur un front plus vaste (et autrement facile que le plateau de Craonne) un ennemi surpris en flagrant délit de recul et dont les réserves eussent été moins nombreuses et plus dispersées. Les surprises de Vimy et de Moronvilliers se seraient produites sur toute la ligne d'assaut.

Mais les choses étant ce qu'elles étaient en avril 1917, eût-il mieux valu suspendre l'offensive jusqu'en juillet? La question reste douteuse. Quelles auraient été, dans cet intervalle, les initiatives de l'ennemi, qui, en tout cas, aurait eu trois mois de plus pour reconstituer ses effectifs endivisionnés, son matériel, ses stocks de munitions? La vraie faute ne fut pas d'attaquer, mais d'attaquer sans tenir compte ni des forces de l'ennemi ni des circonstances extérieures.

Des campagnes persistantes ont été menées pour répandre l'idée que, telle quelle, l'offensive du 16 avril avait été une grande victoire, et que seule la propagande défaitiste avait pu la faire passer pour un échec. Question de mots, si l'on veut, mais facile à trancher. Vaincre, c'est imposer sa volonté à l'ennemi; on est vaincu, s'il vous impose la sienne. En avril 1917, nous voulions rompre le front de l'armée allemande; celle-ci nous a arrêtés sur sa première position :

c'est un échec. Le 15 juillet 1918, l'ennemi voulait rompre notre front en Champagne; nous avons reculé, nous avons perdu des prisonniers mais l'ennemi n'a pas passé. Est-il un Français qui ne regarde cette bataille comme une victoire de Gouraud?

Et voici une conclusion que je crois impartiale et dénuée de toute passion : les circonstances ont voulu qu'au printemps de 1917 les dirigeants stratégiques de notre armée fussent des chefs qui avaient plus d'imagination que de jugement et plus d'audace que de méthode, cela à un moment où de brusques et profonds changements dans la situation militaire rendaient téméraire un plan qui, dès l'origine, était déjà aventureux.

On a voulu justifier après coup les plans de l'offensive d'avril 1917 par le succès des offensives allemandes de mars et mai 1918. Leur avance foudroyante n'est-elle pas comparable à la marche prévue des vagues d'assaut, des armées Mangin et Mazel? Pourquoi n'avons-nous pas réussi à exécuter en avril 1917 ce que les Allemands ont exécuté deux fois en 1918?

C'est que les plus belles conceptions militaires ne valent que si on a la puissance de les réaliser. En 1918, les Allemands avaient *les moyens* adaptés à leur but, et avant tout les fameux obus à l'ypérite[1] qui leur permettaient de réduire de huit jours à trois heures la durée des préparations d'artillerie : d'où la possibilité de la *surprise* et de l'attaque inattendue du fort au faible et non du fort au fort; par conséquent, l'avantage du *nombre*. Pour pousser de l'avant à toute vitesse au delà de la zone efficace de leur artillerie, ils avaient d'innombrables mitrailleuses, dont ils employaient le *tir plongeant* pour créer, à deux ou trois kilomètres au devant d'eux, un nuage de balles plus meurtrier que les classiques barrages d'obus.

Mais la cruelle leçon du printemps de 1917 ne sera pas perdue pour nous. Les moyens qui nous ont fait défaut, nous allons employer un an à nous les procurer. Ce sont les mitrailleuses allemandes qui ont brisé l'assaut du 16 avril : à la fin de juin 1918, contre les mitrailleuses sous coupoles nous

1. Le redoutable gaz suffocant et corrosif, l'*ypérite*, doit son nom à ce que les Allemands l'employèrent pour la première fois en juillet 1917 devant Ypres.

aurons une artillerie lourde rapide deux fois plus nombreuse; contre les mitrailleuses légères nous aurons 3 000 petits tanks.

***

J'ai dit que les offensives franco-britanniques, — offensives d'usure, — poursuivies tout le mois de mai 1917 conformément au protocole franco-britannique du 4 mai, s'étaient éteintes à la fin de mai, sur de maigres succès. D'autres opérations étaient prévues pour juin : le plan d'une attaque commune sur Saint-Quentin un instant envisagé, avait été abandonné comme voué à un échec devant la puissance des organisations allemandes. Mais il avait été convenu en mai qu'avant la mi-juin les Anglais attaqueraient plus au nord, du côté de Messine : ce devait être le premier acte d'une puissante poussée vers le nord ayant pour but final de libérer la côte Belge. Pendant l'attaque de Messine, notre VIe armée prendrait l'offensive sur l'Ailette.

Nous avons vu que, le 4 juin, sur la demande formelle du général Maistre commandant la VIe armée et vu l'épuisement et l'état moral des troupes, le général Pétain, après accord avec le maréchal Haig, avait dû différer *sine die* l'attaque sur l'Ailette. Je n'ai point oublié cette matinée du 4 juin où, à cinq heures, le général Foch et moi nous rejoignions en gare de Creil le général Pétain en route pour le Grand Quartier anglais, ni cet entretien en wagon, où le général Pétain après nous avoir communiqué la lettre du général Maistre, nous décrivit la situation et les mesures qu'elle lui semblait comporter.

Le 8 juin, par une attaque puissante et admirablement menée au canon et à la mine, les Anglais remportaient à Messine une de leurs plus brillantes victoires, qui ne leur coûtait que de faibles pertes. Pendant quelques semaines, il était impossible de demander une offensive à l'armée française; mais tandis qu'elle gardait 540 kilomètres de front, les Allemands multipliaient entre le 15 juin et le 20 juillet de fougueuses attaques sur le Chemin-des-Dames et en Champagne : elles furent toutes repoussées avec des pertes considérables[1]. Vraisemblablement, l'ennemi avait été (*mais tar-*

1. On a prétendu que cette défensive nous avait coûté trois fois plus cher

divement) prévenu des troubles dont notre armée était le théâtre, et surtout il voulait prévenir l'offensive franco-britannique qu'il redoutait en juillet.

***

Durant ce mois de juin, notre politique militaire avait fait l'objet de deux graves délibérations du gouvernement auxquelles avaient pris part le général Foch et le général Pétain. Quels plans allaient être adoptés? Pourquoi, demandait M. Léon Bourgeois, appuyé de plusieurs de nos collègues, pourquoi avait-on renoncé à l'attaque de Brimont qui devait faire suite à celle de Sapigneul-Mont Spin? Pourquoi l'offensive prévue en juin sur l'Ailette n'avait-elle pas lieu?

Le général Pétain apporta des explications décisives. Armé des rapports officiels, il montra l'échec complet de l'attaque de la Ve armée sur le Mont Spin, et par suite l'impossibilité d'exécuter l'opération ultérieure éventuellement prévue, à savoir de déborder Brimont par le nord en s'appuyant sur la ligne de crêtes, Mont-Sapigneul-Mont-Spin solidement conquise. Au sujet de l'offensive de la VIe armée, il donna lecture de la lettre du général Maistre. Quand les troubles du front seraient complètement apaisés, il déclencherait sur le front ennemi une succession de coups de marteau, puissamment préparés par l'artillerie comme le prévoyait le protocole du 4 mai, analogues en un mot à celui de Messine et n'entraînant que des pertes faibles. La première de ces offensives aurait lieu en juillet dans le nord, en étroite coopération avec l'armée anglaise.

Le général Foch appuya les conceptions du général en chef. « Après le choc du 16 avril, s'imaginer qu'en quelques mois, l'armée française serait redevenue capable de recommencer une offensive à la même échelle, c'était n'avoir aucun sens des possibilités. »

Les décisions du général Pétain furent approuvées par le Comité de guerre à l'unanimité. La coopération prochaine de l'armée russe avait donné lieu toutefois à un angoissant

que les offensives d'avril et de mai sur le même front; c'est exactement la proportion inverse qui est la vraie.

débat. Sous l'impulsion de Kerenski, elle devait attaquer en juillet sur le Dniester. « L'armée russe n'est plus qu'une façade », affirmait le général Pétain. « Il faut nous attendre à ce qu'elle s'effondre quand elle bougera. »

Dans ces conditions, n'était-il pas préférable de la maintenir plus longtemps à l'état de menace virtuelle. Mais, d'après tous les renseignements, la fraternisation germano-russe faisait de tels ravages qu'à rester immobile l'armée russe risquait de se dissoudre rapidement. Mieux valait encore tenter un dernier effort.

Dans la première semaine de juillet, la VIIe et la VIIIe armées russes attaquaient brillamment au nord et au sud du Dniester. Pendant ce temps, les armées britanniques et l'armée Anthoine, côte à côte, achevaient hâtivement devant Paschendaële leurs ultimes préparatifs. La première offensive française après les mutineries était imminente.

***

Il s'agissait donc d'entraîner à de nouvelles attaques notre armée à peine convalescente du rude choc d'avril et frémissante encore de l'idée que des plans démesurés lui avaient causé des pertes cruelles et stériles. Il s'agissait d'obtenir un nouvel élan de soldats recrus de gloire mais aussi de fatigue et dont un chef avait dû écrire, un mois plus tôt, qu'on risquait de les voir « ne pas sortir des tranchées ».

Il fallait pour cela les convaincre qu'il y avait quelque chose de changé, que les fautes du 16 avril ne se renouvelleraient plus, qu'on ne leur imposerait plus des objectifs chimériques.

C'est ce que je m'efforçais de faire dans mes discours du 14 juin et du 7 juillet.

J'annonçais aux soldats que de grands efforts allaient encore leur être demandés, « mais des efforts fructueux, dont chacun coûterait cher à l'ennemi et dont pourraient se réjouir quand elles en constateraient les résultats toutes les unités qui y auraient pris part ».

Le 14 juin, comme type des prochaines batailles, je prenais l'attaque toute récente de Messine.

Puisque des craintes se sont fait jour tout à l'heure sur les attaques trop meurtrières, laissez-moi vous dire que le chef qui est

actuellement à la tête de l'armée a toujours préconisé les méthodes qui économisent les vies humaines, méthodes énergiques, mais prudentes, rationnelles et de bon rendement. Ces méthodes, ce sont les mêmes que vous avez vu appliquer d'une façon magistrale dans ces dernières batailles anglaises dont vous connaissez les résultats, acquis au prix de pertes tellement faibles qu'elles semblent invraisemblables [1].

De même, le 7 juillet, je proclamais que notre politique de guerre « ne demanderait pas l'impossible aux poitrines humaines » et qu'elle tirerait de la machine de guerre, sous toutes ses formes le maximum de ce qu'elle peut fournir.

Certes de cruelles épreuves nous attendent encore. Sanglante est la rançon qui libérera l'humanité; mais ces épreuves nous les surmonterons à force de constance et de stoïcisme. *Quelles seront les péripéties de la bataille de demain? Sera-ce sur place que nous abattrons la force allemande ou reculera-t-elle sous notre poussée?* C'est le secret de l'avenir; mais il est une chose que nous pouvons dès maintenant affirmer avec certitude : c'est de la fermeté de nos âmes que dépend notre destin.

***

Ce discours du 7 juillet fut accueilli avec une faveur universelle. « Vifs applaudissements répétés. Acclamations sur tous les bancs », enregistre *l'Officiel*. La presse ne fut pas moins chaleureuse : *l'Action Française*, sous la plume de M. Maurras, lui consacra trois articles, dont le second commence ainsi : « On a devant les yeux ce discours admirable... D'ailleurs, ce n'est pas un discours, c'est un acte » [2]. Quinze jours plus tard, le Sénat, après que sa Commission de l'armée eut passé tous mes actes au crible, se levait tout entier à ma descente de la tribune, et m'accordait sa confiance à l'unanimité. Si je rappelle tous ces détails, on pense bien que ce n'est pas par une puérile vanité. Mais en 1918, une légende fut répandue avec persistance non seulement à travers la France, mais à travers l'Amérique et le monde entier : le 7 juillet 1917, j'aurais proclamé du haut de la tribune que nous ne ferions plus d'offensives, et permis ainsi

1. *Journal officiel* du 15 juin.

2. Un an plus tard, le même journal taxait quotidiennement le même discours de *trahison inconsciente* ou de *semi-trahison* (sic).

à l'Allemagne de jeter sur la Russie ses forces qui faisaient face à l'armée française.

Il me suffit de remarquer qu'au jour même où je parlais, deux puissantes offensives (en sus de celle de l'armée Anthoine) étaient en préparation et une troisième à l'étude, à savoir l'une sur le front de Verdun, une autre sur le front de l'Ailette, la dernière sur Saint-Mihiel et Briey.

Il est vrai que, lorsqu'il s'est agi de préciser, la légende s'est atténuée : j'aurais proclamé qu'il n'y aurait plus de *grandes* offensives, d'offensives à la Napoléon [1]. En bref, sous sa forme la moins déraisonnable, la thèse est la suivante :

« Tandis qu'après mai 1917, les Anglais continuaient à frapper de grands coups dans les Flandres, l'armée française n'aurait plus tenté que de petites offensives, et par surcroît le ministre de la Guerre aurait annoncé publiquement qu'il en serait ainsi. »

Petites offensives, soit, si on juge de la grandeur d'une offensive par ses propres pertes et non par le mal qu'on fait subir à l'ennemi. Mais passons. De tous les grands coups frappés par les Anglais dans les Flandres, un des plus efficaces a été la bataille de Messine : or c'est précisément cette bataille que je préconisais comme type des prochaines offensives.

***

Et d'autre part que se passait-il en réalité sur le front oriental?

Tant que durait la paralysie militaire de la Russie, l'Allemagne avait pu transporter un grand nombre de divisions sur le front occidental et organiser entre l'Est et l'Ouest une noria géante, le front russe servant en quelque sorte de *sanatorium* aux divisions fatiguées par les batailles de France.

C'est ainsi qu'en avril 1917, le nombre des divisions alle-

1. Voici la phrase isolée de mon discours qu'on invoque pour appuyer la légende :

« C'en doit être fini des plans ambitieux et téméraires dont les apparences grandioses dissimulent mal le vide et l'impréparation. C'en doit être fini des conceptions *prétendues à la Napoléon*... qui prétendent disperser et mettre en pièces en quelques jours des armées qui sont, en fait, des nations en armes. »

On remarquera que je ne parle nullement des offensives à la Napoléon, mais des offensives ambitieuses *prétendues* à la Napoléon, comme celle du 16 avril.

mandes sur le front franco-britannique s'élevait à 151 et atteignait même 152 en juin, soit 25 de plus qu'au temps de la bataille de la Somme.

Mais quand deux armées russes s'ébranlèrent et dispersèrent les contingents autrichiens délabrés, force fut bien à l'Allemagne de parer le coup et de retirer du front occidental quelques divisions sans les remplacer.

Combien?

Quatre en juillet et une *cinquième* plus tard.

Autrement dit, jamais, à partir d'avril 1917, le nombre des divisions allemandes présentes sur le front franco-britannique n'est descendu au-dessous de 147, soit au minimum une vingtaine de plus qu'au temps de la bataille de la Somme.

Ce dont on peut s'étonner, c'est que, devant l'offensive résolue de Kerenski, les Allemands n'aient rappelé que quatre divisions. Ils en eussent rappelé davantage s'ils avaient su n'avoir rien à redouter de l'armée française.

Malheureusement, l'ardeur des deux armées russes s'éteignit comme un feu de paille. Leur offensive n'était qu'un sursaut suscité par l'éloquence de Kerenski et qui ne pouvait durer. Dans la seconde quinzaine de juillet, dès le premier choc, l'offensive allemande de Galicie effondre les troupes russes qui refusent de combattre et fuient, ce qui ne surprit aucun de ceux qui connaissaient leur état matériel et moral. La prévision du général Pétain se vérifiait. Réduite désormais à la défensive purement passive, la Russie, malgré la résistance honorable de Riga, allait cesser, chaque jour davantage, de compter sur l'échiquier militaire européen, jusqu'au jour où elle en disparaîtra complètement par la paix de Brest-Litowsk.

On peut dire que l'impuissance de la Russie était définitive lorsque le 31 juillet, après dix-huit jours d'une préparation d'artillerie sans précédent qui força quatre divisions ennemies à se retirer avant la bataille, les troupes anglaises donnèrent l'assaut à la crête de Paschendaële, assaut puissant et magnifique, mais très coûteux, contre un ennemi presque inébranlable; assaut qui devait se renouveler les mois suivants, constamment appuyé par les brillantes attaques de l'armée Anthoine, sous les ordres du maréchal Haig. Ces attaques firent l'admiration de nos alliés par leur sûreté et

les résultats qu'elles obtinrent presque sans pertes. Les 20 et 21 août, l'armée de Verdun commandée par le général Guillaumat reprenait d'un coup le Mort-Homme et la cote 304 : ce fut une des victoires les plus parfaites de cette guerre, et dont la méthode dépassa encore en maîtrise celle de Messine. Le 20 octobre, tandis que les Anglais et l'armée Anthoine progressaient sensiblement du côté de Paschendaële, la VIe armée, sous les ordres du général Maistre, enfonçait la ligne de Hindenburg sur un front de 12 kilomètres, et une profondeur de 7, et dépassant le fort de la Malmaison et la forêt de Pinon, s'en allait border le canal de l'Oise. Nos pertes, dans cette opération, étaient inférieures au total (8 000) des prisonniers allemands du premier jour.

Ces deux offensives de Verdun et de la Malmaison nous rapportaient comme gains de terrain et comme prisonniers autant que la grande offensive de rupture du 16 au 22 avril.

Le bénéfice de ces victoires ne se mesurait pas seulement au terrain gagné et au mal fait à l'ennemi, mais à l'ascendant conquis par nos soldats, à leur confiance dans les nouvelles méthodes de combat, à l'entente complète entre les états-majors et les officiers de troupes comme entre les diverses armes. Jamais l'état moral de l'armée ne fut plus élevé qu'en octobre 1917 : c'est ce qui lui a permis d'*encaisser* sans faiblir les coups durs de mars et de mai 1918.

Mais quel que fût l'allant des armées franco-britanniques, l'usure de l'armée allemande[1], dès lors qu'elle incombait au seul front occidental, ne pouvait être suffisamment rapide pour venir à bout de l'ennemi en 1917. C'est ce que nos deux grands chefs avaient prévu dès le mois de juin. La période que nous venons de décrire n'est donc qu'une période transitoire : mais où nous mène-t-elle? Quelle est au fond la politique de guerre du Haut Commandement Foch-Pétain? Les événements qui précèdent n'en sont que des manifestations fragmentaires : quels en sont les dessous, les idées directrices, les buts? C'est là ce que je voudrais maintenant expliquer.

1. Le maréchal Haig, dans son rapport du 1er janvier 1918, estime que d'avril à décembre 1917, quarante divisions fatiguées ont été remplacées par quarante divisions fraîches, venues de Russie, sans compter les milliers de soldats transportés individuellement sur le front franco-britannique pour combler les vides.

***

Nous sommes à la fin de mai 1917. L'armée française traverse une crise grave, l'armée russe semble très malade. En tout cas, il faut tout prévoir comme si elle ne devait plus reprendre ses forces.

Un espoir se lève à l'horizon : l'Amérique est entrée en guerre. Mais que vaudra son concours militaire?

Le 15 juin, le général Pershing arrive à Paris. D'accord avec le général Foch, je lui réclame un million de soldats américains d'ici un an. Ils nous sont promis pour le 1er juillet 1918, et un autre million ensuite et plus encore si c'est nécessaire. Tant en France qu'en Angleterre, nous ne sommes guère que trois à y croire, le général Foch, le général Pétain et moi. Au continent russe défaillant va se substituer un autre continent d'au delà des mers.

Mais une période redoutable est à traverser : celle où la Russie n'est plus qu'une apparence chaque jour plus fragile, et où l'Amérique n'est pas encore là.

Et durant toute cette période, dès que l'armée française a retrouvé sa santé, une question se pose, à mesure que la Russie décline : « Faut-il attaquer sans attendre les Américains tandis que l'armée russe est encore une façade qui retient devant elle une fraction des divisions allemandes? ou faut-il attendre les contingents américains, au risque d'avoir à faire face momentanément à la totalité des forces allemandes, si la Russie s'effondre avant que l'armée des États-Unis puisse entrer en ligne? »

C'est la seconde alternative qu'adopte résolument la politique de guerre Foch-Pétain.

Un principe et une date dominent cette politique.

Le principe : ne point commencer la grande offensive *indéfinie*, l'offensive libératrice, avant d'avoir sur l'ennemi la supériorité définitive en hommes et en moyens d'action.

La date : juillet 1918, époque où la soudure des effectifs doit être réalisée par la présence d'un million d'Américains et qui sera l'échéance commune assignée à tous nos programmes de fabrication.

En 1917, la façade russe, même immobile, gênait l'*offensive*

de l'ennemi (en l'empêchant de jeter la totalité de ses forces sur notre front), mais non sa *défensive* contre les armées franco-britanniques; car son front d'Orient n'était pour l'armée allemande qu'une lointaine mais inépuisable réserve.

Si donc notre offensive était prématurée, en admettant même (hypothèse peu vraisemblable) qu'elle rompît le front retranché de l'ennemi, l'heure viendrait où celui-ci, retrouvant la supériorité, nous attaquerait sur une ligne inorganisée, non choisie par nous, offrant à la manœuvre allemande des flancs et des poches, et nous paierions cher notre témérité.

Bien souvent, j'ai entendu le général Pétain décrire ainsi, à l'avance, le mode de contre-attaque qui devait châtier en fait l'offensive de Ludendorff. Que de fois — la dernière à Rapallo en novembre 1917 — le général Foch, à propos de l'effondrement du front russe, m'a dénoncé la chimère dangereuse d'une grande offensive générale, suivant de quelques mois celle du 16 avril, dans l'état de nos divisions d'attaque!

Soyons reconnaissants à nos deux grands chefs d'avoir, par leur inébranlable patience, évité à nos armées le sort des armées de Ludendorff.

***

Voici donc la politique de guerre Foch-Pétain.

Le million de soldats américains promis nous assurera pour le 1er juillet 1918 la supériorité définitive en effectifs.

Quatre plans de fabrication devront nous assurer pour la même date la supériorité définitive en moyens d'action.

1° Un programme d'aviation de chasse suivi d'un programme d'aviation de bombardement, faisant de nous les maîtres de l'air;

2° Un programme d'artillerie lourde rapide, calculé pour doubler ce matériel;

3° Une commande de 2 500 petits tanks (suivie d'une commande supplémentaire de 500) : c'est la claire vision de Pétain qui les avait imposés malgré l'avis de la plupart des officiers d'état-major;

4° Une énorme commande d'obus toxiques et d'obus fumigènes. Ces derniers étaient destinés à masquer d'un nuage

l'avance des tanks : leur emploi contribua puissamment au merveilleux succès des petits tanks en juin et juillet 1918. Quant aux obus toxiques, les Allemands nous avaient révélé, à la bataille de Verdun, la redoutable et durable efficacité des obus à l'*ypérite* qui, agissant sur le personnel, permettaient de réduire de sept jours à trois heures les préparations d'artillerie. Je donnai aussitôt des ordres pour l'étude de la fabrication industrielle et à dose massive du produit; mais la mise au point ne fut complètement terminée et les commandes passées qu'après que j'ai eu quitté le gouvernement.

Ces programmes s'inspiraient de toutes les leçons douloureuses du 16 avril : nécessité de la maîtrise de l'air, de la destruction des retranchements souterrains et des coupoles blindées, de la protection contre les mitrailleuses par les tanks, des préparations rapides en vue de la surprise, etc.

***

Mais une telle politique de guerre à longue échéance ne pouvait être menée à terme qu'à condition de s'appuyer sur une politique économique qui lui fût adaptée. La soudure du blé n'était pas moins essentielle que la soudure des effectifs, ainsi que le ravitaillement de la France en matières premières. Enfin, le blocus de l'ennemi pouvait et devait être hermétique. D'où, comme corollaire de la politique de guerre, une politique « des vieilles classes », une politique du *fret*, une politique du *blocus*. Comme la politique militaire, elles furent menées par le gouvernement en étroit et constant accord avec le général Foch et le général Pétain.

Ce n'est pas tout. L'effondrement du front ennemi dans les Balkans devait être un élément essentiel de la victoire. La décision inflexible du gouvernement, la fermeté de M. Jonnart, représentant des puissances, l'audace et la célérité des mesures prises par le général Sarrail aboutirent enfin le 12 juin 1917 à l'abdication de Constantin, dans des conditions hérissées de difficultés et qui seront dites un jour. Ce ne sera pas un des chapitres les moins curieux de l'histoire de cette armée d'Orient, si méconnue, comme son chef, comme ce magnifique soldat qu'est le général Sarrail, qu'une

ingratitude sans nom a récompensé jusqu'ici de ses éclatants services.

Mais point de digression. Ce que je veux dire seulement, c'est que, dès l'été 1917, tout un ensemble de mesures était adopté, de concert avec l'Angleterre, pour que l'armée grecque fût en état de combattre en 1918 avec les alliés. On peut dire que, le 12 juin 1917 fut décidé le sort du front balkanique des empires centraux.

Ainsi, dès le début de l'été 1917, tous nos organismes militaires, économiques, diplomatiques étaient réglés sur le même rythme, tendus, orientés vers le même but, vers la même date : juillet 1918. C'est cette politique que j'exposais, dans ses grandes lignes, à la fin de juin 1917, devant la Commission de l'armée du Sénat. Et son président, M. Georges Clemenceau, résumant le débat concluait brièvement :

C'est entendu. Il s'agit de tenir un an. Dans un an, il y aura un million d'Américains en France, et on pourra marcher.

***

Toute politique de guerre comporte des risques. Le danger de celle-ci, c'était une Russie complètement défaillante avant que l'Amérique pût intervenir efficacement. Cette perspective inquiétait naturellement le gouvernement, et certains de ses membres eussent volontiers penché pour une prochaine offensive d'ensemble. A ces impatients, le général Pétain, impassible, opposait sa formule familière : « J'attends les Américains et les tanks. »

Mais un million d'Américains pourraient-ils traverser l'Océan et atteindre nos côtes infestées de sous-marins ennemis? Les marins, tant Anglais que Français, se partageaient entre deux écoles : la protection isolée et la protection par convoi. Préconisée par l'amiral Lacaze, cette dernière l'emporta. Ce fut un grand soulagement quand le 6 juilllet le premier convoi débarqua à Brest sans avoir perdu un homme, ni un fusil. Mais cet heureux événement eut bientôt, hélas! comme contre-partie l'effondrement du front russe.

La seule parade *immédiate* à la disparition désormais presque certaine du contrepoids russe eût été la paix; avec

l'Autriche. C'est pourquoi, ignorant d'ailleurs les pourparlers du Prince Sixte et leur échec, j'autorisai (avec l'adhésion de M. Ribot) le Deuxième Bureau à tenter en août du côté de Vienne un sondage, par l'intermédiaire qu'on lui proposait, le comte Revertera, familier de l'empereur Charles. Mais la tentative se heurta immédiatement au refus catégorique de céder Trieste à l'Italie; et d'ailleurs, il en ressortait avec évidence que l'Autriche était trop intimidée par l'Allemagne pour oser se séparer d'elle. Peut-être si on l'avait battue, eût-elle cédé à la nécessité. C'est pourquoi, à la même date, M. Lloyd George proposait aux alliés une puissante offensive contre l'Autriche. Mais la résistance formelle des experts britanniques et du maréchal Haig et l'avis défavorable des Italiens, qui estimaient que la saison serait trop avancée quand l'opération serait prête, coupèrent court à ce projet.

Quant à l'Allemagne, en dépit des légendes, jamais aucun personnage qualifié n'avait fait entrevoir (au contraire) la moindre concession en Alsace-Lorraine, ni même la libération sans condition de la Belgique [1].

***

Telle était la situation quand je pris le pouvoir, le 13 septembre 1917.

Fallait-il attendre? Fallait-il jouer le tout pour le tout? Mon cabinet était à peine formé que la redoutable alternative donnait lieu à deux graves et longues délibérations du Comité de guerre.

M. Doumer fut le porte-parole des partisans de l'offensive immédiate. Les effectifs alliés sur le front occidental dépassaient 4 500 000 hommes contre 2 700 000 Allemands, soit un avantage pour nous de 1 800 000 hommes. Dans ces conditions, comment hésiter?

Mais à la seconde délibération, le mémorandum lucide et logique présenté par les deux grands chefs rallia l'unanimité du Comité de guerre. En voici une brève analyse :

1. Le 9 octobre, le chancelier Kuhlmann déclarait au Reichstag : « A cette question : l'Allemagne peut-elle faire relativement à l'Alsace-Lorraine une concession quelconque à la France, nous répondons : Non, jamais. » (*Tempête d'applaudissements prolongés.*)

Effectifs. — La comparaison entre les effectifs globaux des armées adverses — 4 500 000 contre 2 700 000 — était frappante, mais simpliste, et ne résistait pas à un examen approfondi[1]. Elle ne tenait compte ni des différences des armées et de leur structure propre, ni de leur répartition sur le front, ni de l'âge des troupes et de leur valeur offensive, ni des 1 500 000 prisonniers et déportés employés derrière le front à des travaux qu'effectuaient chez nous des territoriaux.

Elle ne tenait pas compte de l'immense réservoir de divisions et d'hommes que constituaient pour l'ennemi ses armées du front Est devant une Russie inerte, ni des ressources considérables en soldats à mobiliser ou à endivisionner que recélaient les dépôts et les ateliers allemands tandis que nous étions à bout.

Nos pertes définitives en juin 1917 (morts, prisonniers, réformés) dépassaient largement *deux millions d'hommes*[2], atteignant principalement nos jeunes hommes de vingt à trente-deux ans. De ceux-là, il n'y avait plus un homme sur trois qui fût encore vivant et présent dans les tranchées.

La seule comparaison qui eût un sens était celle des effectifs réellement combattants en présence. En fait, sur le front franco-belge, les alliés (Français, Anglais, Belges et Portugais) avaient, par rapport aux Allemands, une supériorité d'environ 100 000 fusils. Sur le front français proprement dit, 104 divisions françaises faisaient face à 103 divisions allemandes.

Matériel. — En juillet 1917, notre artillerie lourde était inférieure à celle de l'ennemi. Nos chars d'assaut étaient en nombre insignifiant. Nous n'avions ni obus toxiques comparables aux obus à ypérite, ni obus fumigènes.

Moral. — Après l'offensive manquée d'avril et ses effets, toute offensive d'ensemble entamée prématurément et qui n'eût pas pleinement réussi aurait provoqué à nouveau, mais à un état bien plus aigu et cette fois peut-être irrémédiable, la crise dangereuse qu'avait traversée l'armée en mai et juin 1917.

1. Si nous avions eu réellement une telle supériorité numérique, comment excuser les ordres du Haut Commandement qui, en mai, rappelèrent au feu, après quatre jours de repos, des unités très éprouvées auxquelles on avait promis long repos et permissions?

2. Par rapport aux effectifs des classes annuelles, les pertes définitives de l'Allemagne sur tous les fronts n'atteignaient pas la moitié des nôtres.

En définitive, tenant compte de tous les enseignements de la guerre et de toutes les conditions présentes, le Haut Commandement estimait que, pour ne pas recommencer les fautes du 16 avril, notre offensive ne pourrait être déclenchée que sur un front de 35 à 40 kilomètres. La surprise et la rupture étant sûrement impossibles, nous serions réduits à une bataille d'usure de plusieurs mois comme celle des Anglais dans les Flandres. Nous aurions récupéré une bande de terrain, détruit 30 à 35 divisions allemandes; mais nos pertes eussent été au moins égales, et tandis que, pour les raisons indiquées, les Allemands eussent, sans grande difficulté, comblé leurs vides, nous aurions dû supprimer plusieurs divisions à une époque où les Anglais réduisaient, à l'intérieur de chaque division, le nombre des bataillons de 12 à 9.

Ainsi donc, dans le second semestre de 1917, une offensive où la France eut engagé toutes ses forces ne pouvait nous donner la victoire décisive, ni empêcher l'effondrement du front russe; bien loin de prévenir la ruée de toutes les forces allemandes qu'il fallait prévoir le jour où la Russie serait hors combat, elle l'eût vraisemblablement rendue mortelle, — à moins d'une paix blanche (*ou pire*) consentie auparavant! La seule politique qui pût nous conduire à la victoire se résumait ainsi : poursuivre inlassablement l'exécution de nos programmes de fabrication; préparer la coopération des forces américaines; continuer à affaiblir l'ennemi matériellement et moralement par des attaques « de bon rendement » comme celles de juillet et d'août, qui rendaient à nos troupes la confiance et l'inébranlable solidité nécessaires pour leur permettre d'accomplir leur rude tâche de 1918.

Telles étaient à la fin de septembre 1917 les conceptions du Haut Commandement auxquelles le gouvernement se rallia unanimement. La victoire de la Malmaison en fut, vingt jours plus tard, comme une illustration.

***

Je suis entré dans ces détails pour montrer d'une façon lumineuse que la politique de guerre suivie après le 15 mai 1917 fut la politique préconisée par le général Foch et le général Pétain pour des considérations purement militaires.

Aux heures graves de 1918, quand les Allemands menaçaient Villers-Cotterets, cette politique a été l'objet de violentes attaques. On a dénoncé cette *immobilité néfaste* de nos armées imposée par le gouvernement qui « ligotait nos généraux » et avait fait sortir la guerre « de l'actualité » (*sic*). On a parlé d'une « crise d'hystérie humanitaire », qui aurait retardé de dix-huit mois la victoire. On peut juger du bien-fondé de ces accusations.

Pendant les années 1918 et 1919, une propagande systématique et infatigable a décrit à travers le pays et à travers le monde l'état désespéré de la France en novembre 1917, sous le ministère Painlevé : les grands chefs paralysés, la sédition sévissant sur tout le front, l'intérieur démoralisé, la trahison s'étalant à ciel ouvert par la faiblesse ou la complaisance du gouvernement, les centres ouvriers en proie à l'émeute, etc. Mais le 17 novembre 1917 un sauveur s'était dressé, avait libéré les généraux, pris la trahison à la gorge, rétabli instantanément la discipline au front, l'ordre à l'intérieur; et au bout de quelques semaines[1] (*sic*), après des déboires momentanés et que les fautes antérieures rendaient inévitables, la grande offensive victorieuse commençait.

Que certains folliculaires dont c'est le métier mettent leur nom au bas de telles extravagances, soit! Mais j'ai, sur ma table, deux publications, entre beaucoup d'autres, signées l'une d'un historien candidat à l'Académie française, l'autre d'un député bien connu de l'Alsace, et où les choses sont contées de cette façon.

On vient de voir ce que vaut la légende des *grands chefs entravés*.

Quant aux mutineries du front, il y avait *plus de quatre mois* qu'il n'en était plus trace quand M. Clemenceau a pris le pouvoir.

La légende des *désordres intérieurs* n'est pas plus fondée. *Jamais*, durant les huit mois où je suis demeuré au ministère de la Guerre, il n'y a eu d'émeutes dans les centres ouvriers. Il est exact qu'à un certain moment des troubles graves ont éclaté dans le bassin de la Loire : incendie d'une

1. La rupture du front anglais eut lieu le 21 mars 1918, celle du front de l'Aisne le 27 mai.

mairie, occupation prolongée des usines par de véritables soviets, etc. Mais cela se passait en plein ministère Clemenceau à la suite d'une mesure d'*autorité*, l'envoi au front d'un secrétaire de syndicat, qu'il fallut d'ailleurs laisser rentrer triomphalement, avec cortèges, drapeaux rouges et fanfares.

Quant aux affaires de trahison, je me bornerai à dire ceci : j'ai eu, pendant mes deux mois de présidence, le triste *record* des arrestations et des scandales à liquider, presque tous legs d'un passé souvent lointain (affaire Duval, affaire Bolo, affaire Monnier, affaire Turmel, affaire Mata Hari, affaire Lenoir-Desouches, etc.).

Les responsabilités que j'ai dû prendre alors, je les évoque sans joies. Je ne suis pas de ceux qui s'en parent comme d'un titre de gloire. Mais j'ai rempli sans faiblesse tout mon devoir.

Mon principe fut de laisser à la justice une indépendance absolue en lui communiquant toutes pièces et tous renseignements susceptibles de l'éclairer. Je n'ai cherché ni à couvrir, ni à atteindre qui que ce soit. J'estime qu'il n'est pas de pire abaissement pour un régime que de faire de l'administration de la justice un moyen de gouvernement ou de terrorisme.

Et qu'il me soit permis de le constater : dans toutes les affaires graves qui ont entraîné une condamnation pour *intelligence avec l'ennemi*, c'est moi qui ai permis à l'instruction d'aboutir ou qui l'ai provoquée.

Pour ne parler que de l'affaire Bolo, qui a suscité contre moi de si odieuses campagnes, c'est moi qui, d'accord avec M. Ribot, ai *imposé*, à la force du poignet, l'envoi de commissions rogatoires en Amérique, d'où sont sorties les seules preuves solides de la culpabilité. Et ces preuves une fois acquises, c'est moi qui ai fait arrêter Bolo immédiatement : ce fut même un de mes premiers actes de Président du Conseil.

Mais c'est là un sujet qui excède le cadre de cet article. Il appelle pourtant la lumière; et je me réserve de le traiter un jour à part et à fond.

Ici, je ne veux apporter qu'une constatation relative au moral de l'intérieur. Il est des gens qui ont répété si souvent, après coup, que ce moral en octobre 1917 était détestable, qu'ils ont fini par le croire. En réalité, le pays restait calme

et résolu. Ce qui risquait de le troubler, c'étaient les outrances de certains polémistes, qui, pour servir leurs ambitions ou leur parti, boursouflaient des scandales isolés que le gouvernement réprimait avec rigueur.

La méthode qui consiste à crier : « Au feu! » pour faire croire à un incendie et se donner le mérite de l'avoir éteint, est très ancienne : tous les vieux sophistes de l'Agora l'ont pratiquée assidûment.

J'ai dit ce qu'avait été la manifestation du 14 juillet 1917 dans les quartiers les plus populaires de Paris. Mais il est un autre fait qui suffit à marquer l'étiage de l'esprit public avant l'arrivée de M. Clemenceau. Lorsque, le 27 octobre 1917, aussitôt connu le désastre de Caporetto, j'envoyai sur l'heure six divisions en Italie, il n'y eut, ni au front, ni à l'arrière, le moindre indice de récrimination ou d'étonnement. Le sentiment unanime fut qu'il *le fallait* : et pourtant les Allemands n'étaient qu'à 100 kilomètres de Paris.

***

Revenons aux questions militaires, et tout d'abord précisons quelques dates.

C'est le 17 novembre 1917 que M. Clemenceau arrivait au pouvoir. Il y était donc depuis quatre mois accomplis quand le front anglais fut enfoncé devant Amiens, depuis six mois quand le front français fut enfoncé sur l'Aisne, depuis huit mois quand la grande offensive victorieuse commença enfin.

Le 17 novembre, Kerenski était en fuite depuis plusieurs jours, Lenine et Trotzki triomphaient définitivement à Pétrograd. Le front russe n'existait plus qu'en apparence et pour quelques semaines. La ruée allemande était fatale. Fallait-il attaquer? Fallait-il attendre? Plus tragique encore qu'en septembre se posait la redoutable alternative dont dépendait l'avenir du Monde et qu'il fallait peser aux balances du Destin.

Les raisons étaient si fortes dans les deux sens, les conséquences de la décision si graves, qu'elles pouvaient faire hésiter les jugements les plus clairs et les plus fermes volontés. Foch et Pétain restèrent inébranlables. Les plans de fabrication se déroulèrent tels que je les avais arrêtés avec les deux grands chefs et le ministre des munitions, la fabrication

massive de l'ypérite pouvant enfin commencer au début de 1918. Les difficultés formidables de la traversée ayant retardé le transport des divisions américaines, le premier semestre de 1918 fut, comme on le sait, terrible à supporter, et il fallut un instant envisager la nécessité de remettre au début de 1919 l'offensive définitive. Mais par un coup de reins magnifique, les États-Unis, à partir d'avril 1918 triplent, chaque mois, les contingents promis. Ce n'est pas un million d'hommes, mais un million et cent mille hommes, qui sont au rendez-vous en juillet 1918, et sous le commandement suprême de Foch, à l'époque fixée et prévue dès juin 1917, Français, Anglais, Américains, Italiens, Belges et Portugais s'élancent vers la victoire. Sous les ordres de Franchet d'Esperey, les armées de Salonique s'ébranlaient à leur tour, qui allaient effondrer en septembre le front balkanique des Empires centraux.

La politique de guerre qui nous a conduits à la victoire la plus grandiose de l'histoire a été pourtant critiquée, a été pourtant l'objet de violentes critiques. Si, après mai 1917, nous avions continué à attaquer vigoureusement avec toutes nos forces, disent certains stratèges, nous aurions mis l'Allemagne à genoux en trois ou quatre mois, et la guerre eût été gagnée quatorze mois plus tôt. Voilà la thèse.

On l'appuie sur l'usure plus ou moins hypothétique des réserves allemandes, sur le fait par exemple que la 2e division de la garde, écharpée entre le 5 et le 10 mai, et la 28e division, relevée le 18 mai, au lieu d'être mises au repos, étaient jetées sans transition dans des secteurs *tranquilles* de l'Argonne ou de Verdun. Nous, dans ce même mois, nous renvoyions, non pas dans un secteur tranquille, mais en pleine bataille, des unités écharpées cinq jours avant (exemple : le 128e relevé le 10 mai et renvoyé en ligne le 20 mai). A quelle évaluation fantastique de notre usure les Allemands ne seraient-ils pas parvenus, s'ils s'étaient guidés sur le raisonnement précédent?

Mais, avant de discuter, il est intéressant de noter l'évolution des légendes attachées au 16 avril. La première, celle qui se répand, celle qui fait des ravages, c'est le coup de téléphone exigé par une douzaine de parlementaires affolés et qui arrête, le 16 au soir, l'immense bataille de l'Aisne, à l'instant où l'ennemi attèle ses canons pour se retirer derrière

la Meuse. Aujourd'hui, il n'est plus question, ni du 16, ni du 18, ni du 29 avril, ni d'une retraite de l'ennemi imminente et brusquement arrêtée. Laissons donc tomber cette poussière de mensonges. Il s'agit de savoir si, en poursuivant indéfiniment après le 15 mai (date de son départ) les offensives du général Nivelle, on aurait gagné la guerre en trois ou quatre mois.

D'une façon plus précise, la question se pose ainsi : *Dans l'été de* 1917, *le front occidental pouvait-il, à lui seul* (*ou aidé du faible et éphémère effort dont était capable la Russie*), *user l'armée allemande assez vite, malgré ses puissantes ressources de reconstitution, pour l'abattre?*

Oui, affirme la thèse que nous avons citée, qui est celle du général Nivelle et de ses partisans et qu'adopte le général Mangin quand il écrit : « L'arrêt de l'offensive était donc sans excuse[1]. »

Il est vrai que dans sa pensée, comme dans celle des partisans de la même thèse, l'arrêt de l'offensive est imputable au gouvernement civil, particulièrement au ministre de la Guerre, qui l'aurait imposé au Haut Commandement.

Mais nous savons que l'arrêt des opérations à la fin de mai, leur non-reprise au début de juin, furent décidés par le Haut Commandement, sur la demande formelle des officiers combattants affirmant qu'*on ne peut plus continuer.*

Nous savons que, durant l'été et l'automne de 1917, l'armée française ne s'est pas engagée avec toutes ses forces dans une nouvelle offensive, parce que le Haut Commandement Foch-Pétain résolvait catégoriquement par la négative la question que j'ai énoncée et que la thèse adverse résout catégoriquement par l'affirmative.

C'est donc l'avis des généraux Foch et Pétain qui serait *sans excuse.* C'est une opinion : je ne pense pas qu'elle rencontre l'assentiment général.

Mais laissons de côté les personnes, n'examinons que les doctrines.

Il est difficile, en pleine bataille, de se rendre compte de ses propres pertes, mais il est presque impossible d'évaluer,

1. C'est du moins la seule interprétation que j'aperçoive de cette phrase; car je n'ai trouvé nulle part, dans le livre du général Mangin, la date à laquelle il place cet « arrêt de l'offensive ». Voir *Comment finit la guerre*, page 144.

même très grossièrement, celles de l'ennemi : c'est plus tard, par des recoupements et des observations multiples, qu'on en acquiert quelque idée, à condition d'y apporter beaucoup d'esprit critique et de jugement et *une volonté impitoyable de ne pas se leurrer*. Toutes les armées, surtout au début, ont une tendance naturelle à s'exagérer considérablement les pertes de l'ennemi : c'est cette erreur qui, en 1916, a fait s'entêter l'armée allemande dans l'attaque de Verdun ; mais notre Grand Quartier a détenu le record de cette illusion en grandeur et en durée. En *1915*, il évaluait encore à 200 000 hommes[1] par mois le total des pertes définitives de l'Allemagne (sur tous les fronts), tandis que le chiffre vrai est d'environ 60 000 hommes. Le 25 avril 1917, le général Nivelle estimait à 200 000 hommes (tués, blessés, prisonniers) les pertes allemandes pour les neuf premiers jours de l'offensive, alors qu'elles étaient très inférieures à la moitié. L'évaluation des pertes ennemies, sur laquelle repose la thèse que je discute, est purement illusoire.

Mais nos pertes à nous, nous pouvons les connaître au bout de trois semaines environ avec précision; et c'est de l'usure *comparée* des deux armées que dépend la conclusion. Et si nous nous trompons du simple au double dans l'évaluation de nos pertes, il est bien évident que la conclusion a chance d'être renversée. Or quelles sont nos pertes pour les dix premiers jours de l'offensive d'avril? J'ai indiqué 33 000 à 34 000 tués, les partisans de l'offensive Nivelle en comptent 15 000, soit 45 p. 100 du premier chiffre. Des deux évaluations, quelle est la vraie? Voilà une question nette, positive, facile à trancher. Si j'ai tort, j'admets que toutes mes affirmations tombent; mais si j'ai raison, que reste-t-il des conclusions adverses?

1. En 1916, ministre du cabinet Briand, j'avais déjà montré combien de telles évaluations étaient exagérées, et le ministre de la Guerre avait mis à la tête d'un bureau spécial de statistique un jeune et éminent mathématicien M. P. Boutroux, fils du regretté philosophe. Celui-ci, par des méthodes sagaces et probantes, était arrivé à la conclusion que le chiffre en question était notablement inférieur à 100 000 hommes; mais le colonel du 2e bureau du Grand Quartier Général lui répondait que son calcul ne pouvait être exact, car « avec ces conclusions », écrivait-il, « l'Empire Allemand serait pire qu'Antée... Je n'ai pas montré votre travail au général en chef, car il serait de nature à le décourager. » Et quelques jours plus tard, il exprimait son vif mécontentement de ce que le général Joffre eût eu connaissance de ce travail par une autre voie.

Or j'ai expliqué déjà, il y a plus de deux ans, l'origine de cette extraordinaire divergence : c'est une statistique officielle du 13 mai, signée Nivelle, où les tués figurent dans une colonne dont le total atteint 15 589. Mais dans le corps du mémoire joint à la statistique, on lit : « Ne sont comptés comme tués que ceux dont la mort est certifiée par deux témoins. » La colonne « *disparus* » de la même statistique porte un total de 20 500, sur lesquels 4 000 environ étaient prisonniers, 3 000 à 4 000 égarés : les autres, plus de 13 000, ne devaient jamais revenir. Les statistiques vérifiées dans les trois mois qui suivent montrent que du 16 au 25 avril le nombre des tués sur le champ de bataille a été de 28 000 à 29 000. A ce nombre, il faut ajouter 5 000 blessés morts de leurs blessures, entre le 16 et le 25, dans les formations sanitaires de l'avant, et que le Grand Quartier avait trouvé le moyen, à l'époque, de ne faire figurer ni parmi les morts, ni parmi les blessés. Et l'on arrive à l'impressionnant total de 33 000 à 34 000 tués.

En octobre 1919, à la tribune de la Chambre, j'ai dénoncé l'audacieux et funèbre tour de passe-passe qui avait permis de vilipender en France et chez nos alliés le gouvernement d'avril 1917, et failli peser sur les décisions militaires de 1918. La persistance d'une si formidable erreur est une preuve de plus de la force d'illusion d'une école qui ne peut se résoudre à tenir compte des faits quand ils contrarient ses principes [1].

J'ai parlé, à plusieurs reprises, au cours de ces pages, du conflit de deux écoles.

A l'une, nous devons certes la mobilité, la vitesse, le mordant de notre infanterie, et un emploi efficace et hardi du 75. Mais elle a cru qu'on pouvait tout faire avec cela, et sa conviction, c'est qu'il n'est pas d'obstacle contre l'élan et contre la foi, et que le seul élément qui importe vraiment en guerre, c'est le fantassin avec son fusil.

1. En mai 1920, le général Mangin écrit (*Comment finit la guerre*, p. 138-139) : « Le 26 août 1917, sir Douglas Haig fut appelé à Paris pour conférer avec MM. Ribot et Painlevé qui lui exposèrent les pertes énormes des armées françaises : 25 000 tués et 95 000 blessés, disaient-ils, alors que les chiffres réels établis à cette date par les états de pertes des armées étaient de 15 000 et 60 000. » Les chiffres des pertes dont nous parlâmes M. Ribot et moi avec le maréchal Haig nous avaient été fournis par le Grand Quartier Général lui-même. Bien loin d'être exagéré, le chiffre de 25 000 tués était hélas! trop faible, puisque le chiffre vrai dépasse 33 000.

L'autre école, tout en gardant à notre infanterie ses précieuses qualités, calcule, sans se duper elle-même, les forces de toute nature en présence et ne demande pas l'impossible aux poitrines humaines. Elle sait, aussi bien que la première, que seule l'offensive donne la décision; mais elle sait aussi qu'une défensive victorieuse vaut mieux qu'une offensive manquée, et elle attend, avant d'attaquer, d'avoir les moyens de vaincre.

Et si la légende mensongère et puérile, d'après laquelle j'aurais, le 16 avril, arrêté d'un coup de téléphone l'immense bataille, est une manière symbolique de dire que j'ai, en mai 1917, substitué pour diriger nos armées la seconde école à la première, cela, oui, Dieu merci, je l'ai fait. A l'offensive aveugle et à outrance, j'ai substitué une méthode de guerre rationnelle qui sait voir les réalités même pénibles, qui ne se leurre pas avec des statistiques truquées et qui nous a menés au but à l'heure fixée par elle, par les moyens qu'elle avait préparés.

La patience inébranlable et la fermeté d'âme du Haut Commandement Foch-Pétain, durant la période ingrate et angoissante des attentes nécessaires, ont seules rendu possible cette histoire éternellement admirable de quatre mois qui s'ouvre le jour de juillet 1918 où le grand forgeron des armées interalliées commença le martèlement ininterrompu et implacable du front ennemi.

A la fin de février 1918, quand l'orage allemand s'amoncelait sur notre front, quand la soi-disant inertie du Haut Commandement faisait l'objet d'insidieuses critiques, j'ai revendiqué devant la Chambre la responsabilité d'avoir placé à la tête de nos armées Foch et Pétain, en disant que ce serait l'honneur de ma vie. A la fin de mai 1918, quand l'invasion ennemie déferlait sur la forêt de Villers-Cotterets, j'ai demandé à mes collègues du Parlement quelques semaines seulement de patience et de constance, avant que fût définitivement châtiée la témérité de Ludendorff.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus du passé, mais de l'avenir. Je souhaite profondément pour mon pays, que, dans l'organisation de la Défense Nationale, il suive les conseils de l'école de la raison et non ceux de l'école de l'illusion.

PAUL PAINLEVÉ

PRISCILLE SÉVERAC[1]

XIV

L'été s'écoula. Les pensionnaires provinciaux, venus à Paris pour quelques jours, et constamment renouvelés, remplacèrent les étrangers qu'attiraient les villes d'eaux et de montagne. Ils s'ajoutèrent aux fonctionnaires sans appartement et aux vieilles rentières sans domestiques qui composaient alors la clientèle stable de toutes les pensions de famille. Aussi, pour les dames Quenelle, n'y eut-il pas de morte-saison. Elles prirent leurs vacances l'une après l'autre, et Priscille Séverac s'en aperçut à peine, car l'absence de Madame ou de Mademoiselle ne changeait pas la mécanique de ses habitudes. La fraîcheur de la sombre lingerie, l'étroitesse de la cour qui bornait sa vue, atténuaient pour elle toutes les sensations de lumière et de chaleur qui accablaient, au dehors, les gens perdus dans les rues vides et brûlantes. Vers six heures, elle sortait pour sa promenade quotidienne. Elle avait coutume de remonter l'avenue de Wagram jusqu'à l'Étoile, et elle s'en allait, droit devant elle, avec cette allure d'automate qui la faisait se heurter aux passants dont l'existence lui était révélée par des chocs subits. Ni les affiches brutalement enluminées des cinémas,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

ni les boutiques, ni les petites tables des restaurants qui débordaient sur le trottoir, ni les types divers des promeneurs de ce quartier composite ne retenaient son regard, et elle ne voyait pas mieux Paris qu'elle n'avait vu Venise. Arrivée à l'Étoile, elle considérait l'Arc gigantesque dont elle ignorait l'origine et le caractère symbolique : sous le ciel enflammé, il évoquait pour elle les monuments de Ninive et de Babylone, et le roi Nabuchodonosor qu'elle connaissait beaucoup mieux que Napoléon. Plantée au bord du trottoir, frôlée par les automobiles qui emportaient des dîneurs vers les restaurants du Bois, ahurie par l'énormité et le fracas des tramways et des autobus, elle admirait les gens intrépides qui risquaient la traversée de la place immense, traversée aussi périlleuse — pensait-elle — que celle de la Mer Rouge. Puis, soudain, virant sur elle-même, elle repartait, refaisant en sens inverse le chemin déjà parcouru, et elle regagnait la pension Quenelle.

L'été?... Paris?... Ce n'étaient que de vaines apparences flottant autour de Priscille. Une seule réalité comptait : l'armée de ce Wrangel que le gouvernement français venait de reconnaître comme le véritable représentant de la Russie antibolcheviste. Après Koltchak, après Denikine, il était l'Annonciateur des temps nouveaux, celui qui précédait l'Élu de Dieu, comme l'étoile du matin précède le soleil levant. Dans les journaux que Priscille achetait, elle ne lisait que les articles concernant la Crimée et la Pologne. Ses écrits étaient pleins d'allusions à la victoire de Wrangel, liée, croyait-elle, au « pas décisif » de la Messagère. Pendant qu'elle reprisait les torchons de madame Quenelle, dans le jour avare qui lui venait par reflet, elle contemplait mentalement l'image singulière du monde qu'elle avait formée avec les souvenirs de ses lectures, en dépit de la géographie et de l'histoire. Entre la France dont Priscille concevait à peu près la forme et l'inconcevable Russie, s'étendait une vague Europe grouillante de peuples armés, où l'Allemagne, bête écrasée à demi mais non détruite, dressait sa tête hideuse. Au delà, c'était le pays de l'hiver éternel, le royaume de l'Antechrist vêtu de rouge. Là, s'élevait la « bête bolchevique », plus terrible que l'autre, « qui avait des cornes comme

l'agneau et qui parlait comme le dragon ». Elle séduisait les habitants de la terre, en leur promettant le bonheur dans l'égalité de tous par la justice; et elle les obligeait tous à porter sa marque sur leur front. « Et personne, en ce pays, ne pouvait acheter ni vendre. » Autour de l'Europe, il n'y avait plus, jusqu'à l'Amérique lointaine, que les ténèbres et les grandes eaux; et dans le ciel spirituel, invisible aux yeux humains, sept anges sonnaient de la trompette.

Ainsi, la pauvre servante vivait en esprit, avec le Voyant de Patmos, parmi les fléaux et les tonnerres, et quand elle s'arrachait à la contemplation du monde surnaturel, elle apercevait, en un lieu sombre, l'homme douloureux que tous croyaient mort. Était-ce dans une prison, dans une caverne sous la terre, dans une cabane au fond des bois, dans une chambre d'une misérable maison faubourienne? Priscille ne pouvait exactement déterminer le caractère de l'asile que l'Humilié avait choisi. Elle ne distinguait pas très bien les choses qui l'entouraient, mais elle le voyait, lui, dont elle connaissait si bien le visage, lui, dont le portrait colorié était toujours devant ses yeux. Il ne portait plus l'uniforme chargé d'épaulettes et de croix; il n'avait plus ces cheveux châtains et cette barbe châtaine qui prêtaient, par leur nuance douce, tant de douceur à ses yeux bleus. Son vêtement était celui d'un pauvre homme; sa barbe et ses cheveux étaient tout blancs; son visage maladif montrait l'empreinte de souffrances abominables, et ces longues rides, ces plis, ces boursouflures qu'on voit sur la figure des vieillards qui ont beaucoup pleuré. Cependant il ne pleurait plus; il avait usé toutes ses larmes. A cette évocation d'une ombre qui était pour Priscille aussi vivante qu'elle-même, la Messagère tressaillait de compassion. Elle lâchait l'ouvrage qui glissait de ses doigts à ses genoux et elle couvrait sa face de ses mains... Oh! que vienne le jour de la rencontre! Que ce corps souffrant soit pieusement soigné, que cette âme crucifiée soit guérie, que la prophétie s'accomplisse aux deux extrémités du monde, en Russie par le moyen de Wrangel, en France, par le moyen de Priscille Séverac!... Dieu est le maître de l'heure et son heure arrivera bientôt, disait la voix... Priscille, rassérénée, reprenait son travail, et tout en

comptant les fils de la toile que l'aiguille traversait, elle chantait sur le rythme d'un psaume :

L'homme rejette — Dieu choisit,
L'homme abaisse — Dieu élève,
L'homme confond — Dieu distingue,
L'homme abandonne — Dieu protège,
L'homme méprise — Dieu honore.

L'homme l'a abaissé, mis dans le noir cachot, sa tombe,
Dieu vient, comme un bouclier autour de lui.

L'homme l'a abaissé jusqu'à la mort,
Dieu l'élève, le désignant à l'avance :

Chef des Armées, généralissime,
Flèche polie du Dieu des cieux,

Investi de sa puissance [1].

Les premiers échecs de Wrangel, à l'automne de 1920 affectèrent Priscille sans ébranler sa foi. Plus fermement que jamais, elle attendait le jour fixé dans le ciel pour l'ineffable rencontre.

Un samedi d'octobre, elle allait sortir quand la vieille madame Quenelle entra dans la lingerie.

— Priscille, — dit-elle, — vous me rendriez service si vous mettiez la lettre que voici à son adresse.

— Je serai trop contente d'obliger Madame, — répondit Priscille en prenant la lettre, — mais je ne sais pas bien me conduire dans Paris. Si Madame veut m'expliquer...

— Il n'est pas besoin de grandes explications. Vous connaissez le Parc Monceau?

— Non, Madame.

— Est-ce possible?...

— Je crains de m'égarer; c'est pourquoi je borne mes pas à l'avenue de Wagram.

— Vous n'êtes pas curieuse de nouveautés! — fit madame Quenelle. — L'avenue de Wagram vous suffit?

— C'est le monde extérieur, Madame. Il ne m'intéresse pas.

— Le Parc Monceau vous intéresserait. Il y a des arbres,

1. Textuel.

de l'eau, des fleurs, et des bancs où l'on peut s'asseoir. Allez vous y reposer, après avoir porté ma lettre chez mon amie qui habite une rue toute voisine du Parc.

— J'irai volontiers, Madame. Il y a si longtemps que je n'ai vu la campagne! Des arbres, de l'eau, des fleurs, oh! quel rafraîchissement pour l'esprit! Le Parc?...

— Monceau... Retenez bien ce nom, parce que vous semblez distraite, ma bonne Priscille.

— Je m'y appliquerai, Madame.

— La maison de mon amie est tout près de là, en face de l'église russe. Pour y aller, vous suivrez la rue de Courcelles, puis... Mais vous ne m'écoutez pas!

Les yeux bleus de Priscille scintillaient, élargis, sous leurs paupières battantes.

Elle dit comme en rêve :

— L'église russe...

— Oui, l'église aux clochers dorés. Elle est aisément reconnaissable. Donc, en face, au numéro...

— Je demande pardon à Madame... Ces deux mots : « l'église russe », m'ont frappée... Une église russe à Paris? Les Russes s'y rendent-ils pour les offices?

— Naturellement, ils s'y rendent. L'église a été faite pour eux; ils y sont chez eux. L'église, c'est un morceau de la Russie.

Priscille, qui était debout, s'assit, les jambes fauchées par l'émotion.

— Un morceau de la Russie!... Et je ne le savais pas!...

La vieille madame Quenelle avait l'oreille dure et la vue basse. Sans remarquer le trouble de Priscille, elle continua :

— Vous pourrez visiter cette église, si cela vous plaît; mais vous êtes protestante, et vous ne comprendrez pas facilement un culte qui tient les saintes images en grande vénération.

— Cela n'a pas d'importance, Dieu éclairera son peuple quand il l'aura sauvé.

Cette fois, madame Quenelle mit son lorgnon sur son nez et considéra Priscille avec étonnement :

— Son peuple?

— Le peuple russe...

— Dites plutôt le peuple du diable! — s'écria la vieille dame indignée.

Comme les Bridain, comme beaucoup d'autres rentiers français, elle avait subi, très durement, la répercussion de la faillite russe. Et elle se rappelait les histoires épouvantables que certains proscrits — ses pensionnaires — lui avaient racontées.

Priscille ne protesta pas. Le moment n'était pas venu de révéler à madame Quenelle la présence d'une messagère prophétique dans sa lingerie.

L'idée de l'église russe obséda Priscille pendant qu'elle descendait la rue de Courcelles et se répétait mentalement les indications verbales qu'elle avait reçues. En elle s'approfondissait le silencieux abîme où, bientôt, la pensée divine allait devenir une voix. Le phénomène mystique s'annonçait par une espèce de transe. A la fois agissante et spectatrice de son action, Priscille vivait une vie double, son esprit se mouvant dans le rêve et son corps dans le monde réel. Boulevard de Courcelles, une automobile faillit l'écraser. Pour éviter le monstre métallique, elle se jeta sur un tri-porteur dont le conducteur en casquette l'insulta copieusement. Elle n'entendit pas les injures de cet homme; elle ne sentit pas les gouttes de pluie tiède qui tombaient du ciel mauve et doré. A chaque pas qu'elle faisait, un pan de l'univers, un fragment du passé croulaient derrière elle, et devant elle se déroulait dans une gloire la perspective indéfinie des temps qui allaient venir.

Elle se vit, marchant dans une petite rue sur un pavé encore humide qui réverbérait le ciel orageux du soir et devenait un pavement de jaspe, de cristal et d'or pur. L'odeur de l'automne s'exhalait des jardins touffus que pressaient des grilles. Les maisons étaient belles. Il n'y avait point de boutiques vulgaires, point de marchands poussant des voitures. Les automobiles glissaient, sur le pavement précieux, ainsi que des bêtes domptées. Et tous les passants s'en allaient vers l'église. Et tous étaient Russes. Et le regard de Dieu les couvrait tous.

L'église était dans un jardin, l'église d'or, parmi les arbres

d'or, sous le ciel d'or. Ses dômes et ses clochers bulbeux annonçaient l'architecture de la Jérusalem nouvelle. Dans l'espace qui précédait cette église, des hommes et des femmes attendaient quelque chose. Priscille se trouva parmi eux. Elle attendit avec eux, et leur langage étranger lui fut un enchantement. Des portes s'ouvrirent. Les gens montèrent les marches du parvis. Priscille monta derrière eux, inaperçue.

En d'autres temps, sa répulsion de calviniste pour un culte extérieur et sensuel, l'eût chassée de cette église; mais un délire d'enthousiasme se déchaînait en elle qui assourdissait sa raison. Tout ce qu'elle avait imaginé, à travers Isaïe, Ézéchiel, Daniel et Jean, elle le découvrait dans cette caverne d'or, dans ces jeux de la lumière sur les pierreries et les peintures, dans ces lampes suspendues, dans cette muraille orfévrée, barrière mystérieuse cachant le trône en feu de l'Agneau. Ignorante des arts et des littératures, elle s'était inconsciemment saturée de la vieille poésie orientale que le calvinisme a dépouillée de ses violences barbares et de ses fastueuses couleurs, pour en extraire une moralité. L'église catholique lui rappelait Rome et le pape; l'église orthodoxe lui fit comprendre le temple de Salomon, et son austérité protestante ne fut pas scandalisée par les aspects d'un édifice qu'elle interpréta dans un sens biblique. Sa haine pour les « images taillées » fléchit. Elle ne distingua plus les choses que dans les prestiges de la pénombre. Un brouillard d'encens remplissait l'église obscure et chatoyante. Les figures peintes de l'iconostase, les Vierges noires, le Christ bénissant de la voûte, les deux bouquets de flammes des hauts candélabres dorés, s'évaporaient dans ce brouillard bleu, lourd, immobile, comme dans le mystique élément où le Prophète visionnaire entrevoit ce que l'œil de l'homme ne saurait voir. Soudain, une voix aux sonorités de bronze éveilla l'église assoupie. Un prêtre qui avait de longs cheveux de nazaréen, vêtu d'une robe de velours sombre aux splendides broderies, se présenta devant la barrière d'or, sous les feux rouges des lampes, et commença l'office du soir.

Évaguée dans les hauteurs, l'âme de Priscille entendit la prière d'en bas, la lamentation du peuple exilé.

Elle retomba vers la terre.

Maintenant l'or, les flammes, les parfums, les visions célestes disparaissaient. Priscille ne voyait plus que les êtres de chair et de sang, ses frères en humanité, les Russes agenouillés autour d'elle.

Ils n'étaient pas très nombreux — un petit groupe d'hommes et de femmes, tous divers par l'âge, le type, la condition sociale et qui priaient comme savent prier les malheureux. Ces vêpres du samedi soir, c'était une cérémonie plus intime et plus touchante que les grands offices dominicaux où se retrouve toute la colonie russe, et ceux qui étaient là n'étaient pas venus, à cette heure crépusculaire, pour voir et pour être vus. Un sentiment de douleur émanait de ces silhouettes perdues dans l'ombre, penchées ou prosternées, et ce sentiment envahissait Priscille, se concentrait en elle, la faisait douloureuse de toute cette douleur. Il lui semblait que son cœur était gros des angoisses de ces inconnus, que leurs larmes appelaient ses larmes, qu'elle était, avec eux, comme eux, une exilée et une errante. Tremblante de tendresse, elle sentait une force s'en aller d'elle et les posséder tous... Il y avait, auprès d'elle, un jeune homme à la mine rustique, vêtu d'une blouse militaire sans insignes. Sa tête rasée, ses grosses pommettes, une expression à la fois pieuse, puérile et farouche, lui donnaient l'air d'un païen sauvage nouvellement converti. Plus loin se tenaient deux jeunes filles qui multipliaient les signes de croix; une femme coiffée d'un fichu; un vieillard élégant, aux favoris de magistrat; un autre vieillard squelettique, sans linge et chaussé de souliers éculés; enfin une dame âgée, encore belle, au visage meurtri, au manteau râpé, aux boucles d'oreilles étincelantes, sous le bord d'un chapeau déteint. Chacun de ces hommes chacune de ces femmes avait, derrière soi, le souvenir, d'une tragédie; chacun portait un deuil ou une angoisse pire que le deuil; chacun murmurait un nom, évoquait un cher visage et jetait, par-dessus l'Europe, un cri muet dans le vide, vers quelqu'un qui n'avait jamais répondu. Toutes les prières de ces proscrits étaient des appels. « Mon Dieu!... Mon Dieu!... » gémissaient-ils. Et cela signi-

fiait : « Mes enfants!... Mes parents!... Mes frères!... » Dans les demi-ténèbres de l'église, des fantômes se mêlaient aux vivants qui les contemplaient avec les yeux de l'âme — le peuple des absents, aussi vague et plus effrayant que le peuple des morts.

Priscille voyait ce que chacun voyait; elle souffrait avec tous et avec chacun; elle pleurait sur tous et sur chacun.

La voix murmurait tendrement en elle : « Pleure! Jésus a pleuré sur Lazare et il savait que son ami ressusciterait du tombeau. »

D'autres voix, autour d'elle, répondaient, lentes et dolentes, que nul instrument ne soutenait, merveilleusement accordées à l'unisson et pareilles au mélodieux soupir d'une seule bouche angélique :

« *Gospodi! Gospodi pomiliou!*[1]... »

La supplication venait-elle de chanteurs invisibles? Émanait-elle de la matière même de l'église, des murs, des métaux, des lampes ardentes, du pavé, qui participaient à l'immense douleur humaine? Montait-elle du sépulcre ou de l'abîme?

« *Gospodi!... Gospodi!...* »

Une longue note s'éleva, ténue et vacillante comme un fil de fumée. L'atmosphère s'embrasait sourdement. Dans le brouillard plus bleu, presque étouffant, le prêtre aux cheveux de nazaréen faisait les gestes rituels, et la lamentation mourait et renaissait comme le désespoir et l'espérance :

« *Gospodi!... Gospodi!* »

Le jeune homme qui priait à côté de Priscille tomba brusquement sur les genoux, et du front, toucha la pierre des dalles.

XV

Comme elle était entrée en suivant les fidèles, Priscille sortit en les suivant, la dernière après le dernier Russe.

La nuit éteignait l'or des clochers bulbeux, et la pluie

1. Seigneur! ayez pitié de nous.

d'automne crépitait sur les trottoirs de la rue. Où étaient le pavement de jaspe et l'architecture lumineuse de la Jérusalem nouvelle? De tout ce que Priscille Séverac avait vu et entendu pendant une heure d'extase, il ne restait que ceci : cette rue du Paris moderne, et ces gens qui s'en allaient vers leurs maisons, sans avoir soupçonné la présence de la Messagère.

« Le pas décisif! disait la voix. Le pas décisif!... »

Priscille marchait, courbée comme une très vieille femme.

Elle ne savait plus s'orienter. Elle hésita, retourna sur ses pas, parvint jusqu'au boulevard dont la largeur incommensurable la fit frémir d'épouvante. Après quelques minutes de tergiversations, elle se lança sur la chaussée. Les voitures lui semblèrent grossir fantastiquement. Elle recula. Une chose énorme aux yeux sanglants fut sur elle — et elle étendit les mains, sans crier...

Mais elle fut saisie comme par les serres d'un aigle et se retrouva sur le trottoir. La chose, qui était le tramway de l'Étoile, filait avec un grondement de foudre.

Quelqu'un parla, dans une langue inconnue. Priscille, hagarde, et secouée de frissons, crispait ses faibles mains sur le bras aux muscles durs qui l'enveloppait encore.

Elle balbutia :

— Monsieur... je vous remercie.

Et elle reconnut, à la lueur d'un bec de gaz, la figure sauvage et naïve, aux grosses pommettes, de l'homme qui l'avait sauvée.

— Vous, pas Russe? — dit-il, étonné.

— Non... c'est-à-dire... Par le cœur...

Il souriait et ses dents petites et belles brillaient entre ses lèvres charnues.

— Toute l'heure, — expliqua-t-il avec un accent bizarre, en s'appliquant à prononcer les mots difficiles, — toute l'heure, dans ce l'église...

— Oui, j'étais près de vous. Je priais comme vous... Mais je ne suis pas Russe... Seulement, je suis une amie du peuple russe... Vous comprenez?

Il sourit encore et remua doucement la tête.

— Pas Russe? Ça me n'est égal... Mais mauvais courir

quand un peu vieille... Il faut rentrer maison, madame, rentrer maison.

Les jambes de Priscille vacillaient.

— Je mènerai... je porterai... — dit le jeune homme. Si maison pas loin...

— Non, pas loin... Avenue de Wagram... Oh! monsieur, vous auriez la bonté...

Le Russe proféra énergiquement :

— Pas bonté!... Ça me n'est égal... Je mènerai. J'ai temps jusque théâtre.

— Théâtre?

— Danse... ballet...

Il prit le bras de Priscille et la soutint, respectueusement, comme si elle eût été sa grand'mère. Elle pensait :

« O Maître!... Quel est celui-là que vous m'avez envoyé? »

Quant au jeune homme, il s'efforçait de traduire ses pensées, dans un français comique et touchant, agrémenté de liaisons imprévues.

— J'ai venu France après guerre, par Caucase... J'ai passé Constantinople... Plus mon famille, plus mon l'argent, plus rien... Beaucoup malheur... Mais ça me n'est égal...

— Vous travaillez?

— Dans vieux souliers...

— Comment?

— Dans vieux souliers pour mettre ça, — répondit le Russe en montrant la semelle de sa chaussure... — Cordonnerier je suis... mais pas assez l'argent, parce que j'ai un ami avec moi... toujours malade... Et pour avoir plus l'argent, je vais ballet, le soir... Français aiment cette la danse de Russie...

— Vous êtes danseur? — s'écria Priscille, un peu offusquée.

— Danseur, le soir; cordonnerier, le jour. C'est parce que mon ami est malade...

— Pauvre garçon! Vous dansez par charité, et non par plaisir.

— Aussi plaisir, madame... Danse très jolie... Russes aiment danser, très beaucoup. Et Russes perdu toute l'argent. Alors, chantent, dansent. Colonel pauvre, prince pauvre,

général pauvre. Pas métier. Moi, soldat, moi pauvre, mais ça me n'est égal! Cordonnerier, danseur...

— Le roi David dansait devant l'arche, — dit Priscille. — Et vous allez donc à l'église avant d'aller danser?

— A cause de pécheurs...

— Qui est pécheur?

— Tous les hommes. Révolution venue à cause de péchés.

— Oui, oui, — fit Priscille ranimée par le bonheur... — Vous parlez selon la vérité... Le monde a été corrompu. La colère du Seigneur l'accable. Il faudra souffrir encore longtemps; mais l'heure de la victoire sonnera, et la Russie sera délivrée...

Le jeune homme faisait effort pour suivre ce discours précipité, haché de soupirs, dont il parut deviner le sens.

— Français pas comme vous, fit-il. Disent : « Fini, fini, Russie! Bolcheviki amis les Allemands. » Et Russes malheureux...

Il haussa les épaules :

— Ça me n'est égal. Révolution finira.

— Soyez-en sûr! — s'écria Priscille, — et croyez que le tsar...

Le jeune homme lui coupa la parole.

— Où est-ce maison? — dit-il, — comme s'il avait hâte de s'en aller.

— A deux pas... Je peux marcher seule, maintenant. Je n'ose pas vous retenir plus longtemps, monsieur... Recevez encore mes remerciements... Dieu qui connaît mes pensées vous bénira... Un jour, vous saurez... Mais je dois vous dire au moins mon nom... Je m'appelle Priscille Séverac, je suis une paysanne, une domestique, l'humble servante de Dieu... Et vous, ne me direz-vous pas votre nom?

— Féodor Ivanovitch.

— Comment?

— Féodor Ivanovitch, — répéta le cordonnier-danseur en tendant la main à Priscille... Je en vais, madame... Adieu... Bonsoir... Pluie tombe trop beaucoup. Rentrez dans maison.

— Et vous?

— Ça me n'est égal.

Il toucha sa casquette militaire et s'en alla, d'un pas souple et balancé.

Au seuil de la maison, Priscille le regardait s'éloigner, sous la pluie, et elle ne s'apercevait pas qu'elle serrait encore dans sa main la lettre écrite par madame Quenelle à une certaine personne qui habitait rue Daru — et dont elle avait oublié l'existence!

XVI

Celui qui m'a envoyé Giorgio Nera pour me conduire et me protéger à Venise, m'a envoyé pour me conduire et me protéger à Paris, ce jeune Russe si remarquable par sa piété — écrivait Priscille, le lendemain du jour mémorable. — *J'éprouve une réelle tristesse à ne pouvoir retracer exactement son nom que je n'ai pu retenir, car cet excellent jeune homme prononce assez mal le français. Et j'accuserais ici ma mauvaise mémoire — qui m'a couverte de confusion devant madame Quenelle — si je n'avais la certitude de retrouver bientôt mon sauveur, lié aux desseins de Dieu sur sa servante. Oui, ce Russe, dont le nom est analogue à Victor, autant que je m'en souvienne, m'aidera, je le sais, à faire* le pas décisif. *Il a été, près de moi, comme l'ange Raphaël auprès du jeune Tobie. C'est par lui, sinon avec lui, que s'accomplira la promesse relative au tsar. Alors, ceux qui pleurent seront consolés, et il n'y aura plus d'églises et de cultes divers, mais une seule église, un seul culte, sur la terre pacifique, l'union de tous les enfants de Dieu, vainqueurs de la Bête, et qui adoreront l'Éternel* en esprit et en vérité.

Et quelques jours plus tard :

15 octobre. — *Sur l'ordre du Maître, j'ai dû changer mes habitudes et le but de ma promenade quotidienne. Il m'a dit : « Tu n'as rien à faire sur l'avenue de Wagram. Ma volonté te ramène désormais dans les environs de l'église russe. Tu ne seras pas obligée d'entrer dans cette église. Il suffira que tu restes à petite distance, afin que* tous *ceux qui passeront dans la rue, pour se rendre à la cérémonie du soir, n'échappent pas à tes yeux. Malgré ta timidité naturelle, tu t'approcheras,* la première, *de celui qui est mon instrument et en qui j'ai mis mes complaisances.*

J'ai obéi. Je me suis tenue près de la grille qui ferme la

cour de l'église. J'ai vu passer beaucoup de gens, mais non point le jeune Russe. Est-il malade? Est-il retenu auprès de cet ami qui partage sa modeste existence? Que ne ferais-je pas pour les secourir?

Il m'est pénible d'ignorer son nom. Son accent, analogue à celui de M. Alexis Pouchkine, le secrétaire de Son Altesse le Grand-Duc, est beaucoup plus marqué et dénature le sens des mots. On devine que ce brave jeune homme n'a pas étudié notre langue. Et comment l'aurait-il fait, étant obligé de gagner sa vie et celle de son compagnon? Je suppose qu'il fréquente peu les Français et se tient, de préférence, parmi ses compatriotes. Quand nous nous retrouverons, je lui offrirai de l'aider, par la simple conversation, à s'exercer dans notre langue, ce qui ne sera pas sans utilité pour lui.

17 octobre. — *La Messagère souffre cruellement lorsqu'elle lit dans les journaux des affirmations offensantes pour le peuple russe* fidèle, *confondu avec une minorité agissante de* traîtres *et de* bandits.

25 octobre. — *Dieu presse la Messagère.* « *L'heure approche, me dit-il, où tu devras quitter cette maison. Il convient que tu prépares madame Quenelle à l'événement — ignoré de toi — qui entraînera ton départ. Sans rien lui confier de ta mission, explique-lui que tu seras obligée de plier ta tente avant la fin de l'année en cours.* »

30 octobre. — *La Messagère continue d'errer, chaque jour, dans les environs de l'église russe. Elle n'a pas revu son sauveur, mais beaucoup de visages russes lui sont désormais connus, et elle reçoit un grand réconfort de leur voisinage.*

3 novembre. — *Ce matin, madame Quenelle m'a donné une paire de vieilles bottines que j'ai réparées moi-même avec un morceau de cuir et de la colle. Cela m'a fait songer à ce jeune Russe, mon sauveur, qui fait le métier de cordonnier. Je crois* fermement *que je le reverrai bientôt. Il n'est pas revenu à l'église. Peut-être son ami qui paraît être d'une santé délicate a-t-il besoin de sa présence?...*

« *De quoi t'inquiètes-tu? me dit le Maître. Tu sais que je veille sur eux.* Ma main est sur leur maison. *Je t'ai laissé ignorer* son *nom pour que tu le connaisses d'abord en qualité d'*Instrument *et d'*Envoyé. *Pas un cheveu ne tombera de* sa

tête sans ma permission. Cesse donc de te tourmenter toi-même ».

4 novembre. — *Le Maître insiste : « Prépare le message qui sera remis au Tsar par l'intermédiaire du jeune Russe. »*

5 novembre. — *J'ai revu celui que je cherchais! Le Maître nous a menés l'un vers l'autre, comme des enfants que leur Père tient par la main. « Entre dans l'église, me dit-il, et tu trouveras ton guide. » La Messagère est entrée, côte à côte avec une vénérable dame, dans ce lieu magnifique comme le Temple de Salomon.* Il *était prosterné, en prières. Spectacle bien touchant.*

Après l'office, nous sommes revenus jusque chez madame Quenelle, en parlant de la Russie. Les sentiments de ce jeune homme sont tels que le Maître les avait annoncés. Je ne lui ai point parlé des desseins du Seigneur, mais j'ai vu que son âme serait bientôt prête à recevoir la révélation dans toute sa plénitude.

C'est une maladie de son ami qui l'a retenu si longtemps loin de notre quartier. Je crois que tous deux sont extrêmement pauvres. Que ne puis-je me dépouiller du peu que je possède, en leur faveur!

Dieu qui les a privés du nécessaire leur rendra au centuple les biens perdus.

XVII

Les promeneurs qui s'attardaient au Parc Monceau, par les beaux couchants d'automne, aperçurent quelquefois un couple étrange qui, d'abord, prêtait à sourire et donnait ensuite à penser. Certes, le soldat russe devenu civil, vêtu d'un vieil uniforme sans galons, n'est pas un type exceptionnel dans le Paris d'après guerre où l'on rencontre fréquemment des femmes plus bizarres encore que Priscille Séverac; mais, par leur assemblage, Priscille et Féodor prenaient un caractère fantastique et composaient une énigme vivante que l'on ne pouvait considérer sans étonnement.

D'où venaient ces deux êtres disparates? Quelle sorte de relation existait entre ce jeune hercule blond et cette maigre quinquagénaire à la démarche cassée, aux gestes incertains, à la longue figure jaune sous un chapeau de deuil? Qui eût écouté leur conversation, eût trouvé, dans leurs propos,

la même disparité que dans leur aspect physique. L'un parlait, avec les chantantes modulations des Slaves, un français barbare, sans articles, où les mots avaient des sons et des sens imprévus. L'autre employait ce que les Anglais appellent le « patois de Chanaan », mais sans aucune grandiloquence, à petites phrases courtes et simples.

Depuis qu'elle avait retrouvé le Russe à l'église, Priscille ne vivait plus que pour le revoir. Le temps qui s'écoulait, entre leurs rendez-vous au Parc Monceau, ne se mesurait plus par les heures régulières, par l'alternance des jours et des nuits : c'était une longue rêverie, coupée d'accès fébriles, une attente aussi passionnée que l'attente de l'amour, avec, par moments, cette intensité de désir qui soulève les voyageurs à la fin d'une traversée, lorsque apparaît la terre chérie comme un nuage bleu sur l'horizon. Priscille faisait son travail accoutumé avec une ponctualité automatique, mais son corps seul agissait, son corps seul habitait la maison de madame Quenelle. L'esprit, devançant le jour désiré, vivait toutes les émotions de la rencontre prochaine. Quand arrivait ce jour, Priscille perdait absolument la mémoire de ce qui n'était pas sa mission. Elle laissait l'aiguille piquée dans la toile, la boîte à ouvrage ouverte sur la table, et elle mettait son chapeau et son manteau avec des mains maladroites que le besoin de partir au plus vite faisait trembler.

Féodor Ivanovitch n'était pas toujours bien exact. Il n'avait pas de montre, et ne possédait pas le sens de l'heure. Quand il trouvait Priscille, errant dans l'allée du Parc, en proie à la torture nerveuse de l'espérance, il ne s'excusait même pas. Il disait seulement.

— J'ai plaisir...

Et l'intime satisfaction de son cœur éclairait sa figure puérile.

Il disait aussi :

— Vous, pareille ma maman.

Ce mot de « maman » attendrissait Priscille, mais Féodor se trompait : elle n'était pas une mère pour lui; elle n'était pas une femme, avec les instincts qui viennent de la chair et du sang; elle ne l'aimait ni comme un fils, ni comme un homme. Ils étaient, elle et lui, deux âmes au service

de Dieu, deux âmes qu'unissait une liaison toute spirituelle.

Elle ne pouvait pas lui expliquer cela, et elle prenait, comme il les lui donnait, ses témoignages affectueux, contente de faire du bien à un pauvre garçon sans patrie et sans mère. Elle savait aussi que cette tendresse filiale était un moyen d'action nécessaire pour suppléer aux insuffisances du langage. Féodor subissait le charme de Priscille, comme tant d'autres, — les Bridain, les Pouldu, Giorgio Nera, M. Pouchkine — l'avaient subi, bon gré, mal gré. Il ne semblait pas très étonné que cette pieuse femme lui eût témoigné, spontanément, une affection si chaude et si douce. Ne l'avait-il pas sauvée lorsqu'elle était presque sous les roues d'un tramway! Elle disait que Dieu avait fait un miracle en sa faveur et qu'il en ferait beaucoup d'autres. L'idée du miracle est familière aux primitifs; Féodor Ivanovitch acceptait toutes les interprétations que lui suggérait Priscille, lorsqu'elle parlait de leur première rencontre, de la Russie, d'un sauveur qui viendrait. Tout ce qui était confus, incertain, inachevé, dans cette histoire, ne gênait pas sa raison, car il ne raisonnait guère, et il se résignait, plus facilement que Priscille, à garder en lui, à sentir en elle, quelque chose d'incommunicable.

Elle, cependant, aurait voulu entendre le récit de sa vie, non par vaine curiosité, mais pour y découvrir des correspondances et des « figures », en exerçant son génie prophétique sur le passé. Une conversation logique, en termes précis et clairs, étant impossible, Priscille se contentait de lambeaux qu'elle rajustait malaisément. Elle savait que Féodor Ivanovitch était né du côté des monts Oural; qu'il était fils de pauvres paysans; qu'il avait fait la guerre; qu'il était revenu chez ses parents et s'était caché dans les bois pour échapper aux commissaires bolcheviks; enfin qu'il avait gagné le Caucase et Constantinople « en marchant beaucoup la nuit et presque mourant de pas manger », avec cet ami qui logeait maintenant dans sa maison. Les noms russes qu'il prononçait rendaient ce récit incompréhensible pour Priscille. Elle ne pouvait ni reconstituer, ni placer dans leur cadre et à leur date des événements racontés de cette façon désordonnée et fragmentaire.

Il lui était plus facile de comprendre la vie de Féodor à Paris. Comment il y était arrivé, venant de Constantinople, elle ne le savait pas très bien et tenait ce détail pour secondaire. Dieu l'avait conduit en France comme il avait conduit Priscille en Italie. Rien n'est plus simple. A quoi bon expliquer en détail telles et telles circonstances? Perdu dans l'immense ville, il avait fait métier de débardeur et de déménageur; il avait vendu des fourrures aux terrasses des cafés; et souvent, les poches vides, à jeun depuis le matin, il avait, sans vergogne, demandé l'aumône à des passants qui étaient « ses frères devant bon Dieu ». Enfin, il avait pu s'installer dans une chambre avec son ami. Ils raccommodaient des souliers que leur procurait une œuvre charitable. Et le soir, Féodor allait au théâtre.

Priscille, qui n'avait jamais vu un théâtre, se représentait ce lieu profane comme l'antre de la Bête impure et l'abomination de la désolation. Elle ressentait quelque tristesse à imaginer Féodor Ivanovitch sous la forme d'un baladin! Le jeune homme ne percevait pas cette répugnance. Le théâtre satisfaisait son instinct naturel du rythme et de la couleur. Il dansait comme il aurait bu, avec un goût de sauvage pour l'ivresse et le vertige. Tour à tour, machiniste, choriste, figurant de cinéma, il était engagé, maintenant, dans un music-hall de quartier qui exhibait une troupe russe, « à l'instar des grands ballets »; mais il y tenait un rôle modeste, parce que sa taille et sa corpulence nuisaient à la légèreté de ses pas.

— Je fais paysan, avec chemise rouge et bottes. Jeune fille vient. D'autres paysans vient. Je danse avec les d'autres.

— Où avez-vous appris la danse, monsieur Féodor?

— Dans village, dans régiment. Dimanche, dans caserne, toutes les soldats dansent avec musique du l'accordéon.

Priscille se consolait en pensant aux danses religieuses et guerrières des Israélites.

Un jour, ils étaient assis sur un banc, devant une pelouse d'un vert vif taché de feuilles mortes. Le ciel était limpide et glacé.

Féodor racontait ses peines :

— Théâtre fini. Plus l'argent.

— Comment vivrez-vous? — demanda Priscille.

— Je ferai cordonnerier... Ça me n'est égal! — dit-il en haussant les épaules d'un air insouciant.

Priscille s'accordait avec lui dans un mépris superbe des biens matériels.

— Ayez confiance en Dieu, monsieur Féodor. Il vous aidera, je le sais.

Et elle répéta, par deux fois, avec un ton affirmatif qui surprit le Russe :

— Je le sais, entendez-vous? *Je le sais.*

— Bon Dieu bien loin, — murmura Féodor.

Elle fut scandalisée par ces paroles. Quoi? L'Envoyé proférait une espèce de blasphème, après tant de marques de piété, tant de prosternations et de signes de croix devant les images de l'église?

— Il ne faut pas parler ainsi. C'est très mal. C'est un péché.

— Toute le monde pécheur.

— Justement : il faut que le monde fasse pénitence. Dieu est irrité. Le temps des grandes épreuves va venir pour tous. Les peuples seront broyés comme la paille sous les pieds des chevaux, dans l'aire. Ils seront vannés comme le grain, jusqu'à ce que le vent de la colère divine ait emporté tout ce qui est impur.

Féodor suivait ce discours dont la signification, aperçue vaguement sous les mots compliqués, troublait son âme superstitieuse. Sa volonté de comprendre apparaissait dans ses yeux, pieusement fixés sur Priscille...

Jusqu'à ce jour, elle avait retardé la révélation complète que le pauvre soldat russe n'aurait pas entendue. La Voix qui parlait en elle lui ordonnait d'instruire Féodor patiemment, de l'initier par degrés à la vérité qu'il servait déjà sans la connaître. La différence des langues était l'obstacle, le mur de verre — pas toujours transparent — qui les séparait. Leurs entretiens comportaient des malentendus inévitables quand Priscille et Féodor parlaient de la vie matérielle et quotidienne, cent fois plus graves quand ils touchaient aux idées politiques et religieuses.

— Je sais toutes ces choses, — reprit la Messagère, — comme

je sais, en ce qui vous concerne, que vous et votre ami serez épargnés. Dieu qui vous a déjà sauvés, vous sauvera. Comprenez-vous?

Il inclina la tête.

— Vous avez été bien malheureux, dans la forêt... Vous avez eu faim et soif... Les ennemis vous cherchaient...

— J'étais comme loup... Dormir le jour, marcher la nuit...

— Et votre ami...

— Pareil comme moi... Plus malheureux!... Quand je trouvai, caché dans bois, avec-z-habit paysan, grands cheveux, grande barbe... Il dit : « Tu viens me tuer? » Moi pleurer... jeter sur genoux, dire...

— Dire quoi?...

Un sentiment indéfinissable fit passer comme une onde sur la face enfantine aux grosses pommettes.

— Dire rien! — répondit-il en regardant Priscille par dessous. Soldat perdu comme moi. Nous partir.

Elle eut l'intuition que Féodor se méfiait un peu. Lui qui, dans son jargon, parlait complaisamment de son existence actuelle et surtout de son théâtre, il n'aimait pas parler de cet ami qui vivait avec lui comme un frère.

La délicate Priscille n'eût pas insisté; mais tout à coup, la voix intérieure commanda, et l'obéissance suivit l'ordre, dans un même instant.

— La main du Seigneur s'est étendue sur lui. Son rôle dans l'avenir sera grand. Je le vois, instrument de Dieu, comme moi, comme vous; instrument de la victoire.

Féodor Ivanovitch avait pâli sous son hâle. Il baissa le menton et considéra ses pieds. Puis il proféra quelques mots en russe, mêlés de soupirs.

La main de Priscille Séverac toucha son bras.

— Féodor?

Silence.

— Féodor Ivanovitch, à quoi pensez-vous? Ne sentez-vous pas que la bonté de Dieu vous a choisis — vous, moi... et lui! — pour sauver la malheureuse Russie?

Le ton solennel de Priscille parut émouvoir celui qui fermait son âme comme on ferme, d'un seul coup, un coffre sur un trésor secret.

Il dit, sans regarder Priscille :

— Bien malade...

— Votre ami?

— Trop souffrir... Pauvres connaissent souffrir; tout petits sont malheureux, grands sont malheureux, vieux sont malheureux... Disent : « Ça me n'est égal!... Bon Dieu a voulu comme ça. » C'est habitude de malheur qu'ils ont... Mais quand riche perdre tout, voir famille mourir, méchants hommes les maîtres, riche plus malheureux... Tomber de la chaise, on casse rien! Tomber de toit de la. maison, on casse bras, jambes, tête...

Épuisé par ce long discours, il soupira encore et se tut.

— Heureux les pauvres! — dit Priscille.

Elle se recueillit un moment. Des oiseaux s'appelaient pour la nuit, dans les ramures violettes. Une vapeur montait de la pelouse, pénétrait le mince uniforme du Russe et le manteau noir de Priscille. Les passants, plus rares, marchaient plus vite en se dirigeant vers les portes dorées du Parc. On voyait entre les arbres, les lumières des maisons s'allumer une à une.

Priscille Séverac reprit :

— Heureux les pauvres! Plus heureux, les riches devenus pauvres! Celui qui sauvera le monde est pareil à l'homme dont vous parliez tout à l'heure, qui tombe du toit de la maison. Il était le plus élevé de tous; il est le plus bas. Son humiliation est extrême, comme fut sa gloire. Et le monde dit : « Il n'est plus. »

Le Russe, fasciné, regarda Priscille et ne cessa plus de la regarder.

— Féodor Ivanovitch, apprenez la vérité : celui que l'on croit mort, reparaîtra. Le tsar...

Elle baissa la voix :

— Le tsar Nicolas II existe. Je vais vers lui. Il sauvera la Russie et le monde. Et vous aussi, vous allez vers lui, Féodor Ivanovitch. Je le sais.

Féodor était, dans le crépuscule, comme une statue de pierre, impénétrable.

Soudain, il se leva du banc. Sa figure était grise de peur. Il fit quelques pas à reculons, sans détacher ses yeux de Pris-

cille. Puis comme si des fils invisibles venaient de se rompre, brusquement libéré d'elle, il s'enfuit.

XVIII

Elle écrivit, un soir, sur son cahier :

« *Que n'ai-je le don des langues? Que ne puis-je exprimer en russe la pensée de Dieu? Si cette faculté m'avait été donnée, Féodor Ivanovitch aurait compris le bienfait de la révélation que je lui apportais. Il m'aurait écoutée avec joie et reconnaissance.*

Que s'est-il passé dans son esprit? Dès que j'ai prononcé le nom du Tsar, il a manifesté un grand trouble. Et tout à coup, il s'est levé; il est parti, sans un mot... Et depuis, il n'est plus revenu au Parc; il n'est plus revenu à l'église. Chaque jour, je suis allée l'attendre à l'endroit accoutumé. Attente inutile et bien triste.

Lui écrire? Il ne lirait pas ma lettre. Il ne sait pas lire.

Son ami sait *lire. D'après quelques paroles échappées à Féodor, c'est un homme plus instruit et d'une autre condition que son jeune camarade. Il connaît parfaitement le français, puisqu'il donne des leçons à Féodor Ivanovitch. Je présume qu'il a été riche et qu'il a perdu sa famille et ses biens. Ses infirmités le retiennent dans la solitude, et il a, paraît-il, l'absolue volonté de ne recevoir* personne, *pas même* un seul *de ses compatriotes russes.*

J'ai eu l'idée de m'adresser à lui; mais j'ignore son nom. Le Maître me dit : « Attends encore. Je te guide pas à pas. Tu ne vois pas le but, mais il est tout proche. Avant la fin de cette année en cours, tout *sera dévoilé. Qu'importe Féodor Ivanovitch? Il est un instrument que je prends, que je rejette, que je reprendrai, selon mes convenances.* »

18 décembre. — *Jours de grande lassitude physique. Les événements se précipitent. Wrangel accablé par l'Ennemi. Féodor Ivanovitch disparu. O Maître, douterai-je de ta volonté, parce que le fardeau que je porte me semble plus lourd? Non. Ma confiance en* Toi *est inébranlable.*

20 décembre. — *J'ai dit à madame Quenelle que je serais sans doute obligée d'abandonner mon poste dans sa maison. Elle m'a demandé pourquoi et quand je voulais partir. Je lui ai répondu : « Je ne suis pas maîtresse de moi-même. Je ferai selon la volonté de Dieu, qui me conduit. » Cette bonne et généreuse dame a insisté pour me retenir, et, voyant ma fermeté, a montré un regret bien amical de mes modestes services.*

21 décembre. — *Le Maître me presse. Pas un instant de répit. Il me dit : « Hâte-toi! Prépare le message! Tu dois quitter Paris le* 31 *décembre, mais d'ici là, ta mission sera* pleinement *accomplie!... » Le* 31 *décembre... Dans dix jours! J'ai communiqué cette décision du Maître à madame Quenelle. Elle m'a dit :*

« Vous avez sans doute en vue une autre place? »

J'ai répondu non.

Elle m'a dit encore :

« Où irez-vous?

J'ai dit :

« Où Dieu voudra. Je ne sais... »

Alors, madame Quenelle m'a offert d'augmenter mes gages. Je lui ai expliqué que, mon travail ayant été gêné par l'état de ma santé, Dieu m'interdisait de recevoir une rétribution quelconque *pour les dix derniers jours de mon service. Madame Quenelle a dit :*

« Comme il vous plaira... Vous êtes une personne à part, *ma bonne Priscille. »*

Et elle m'a quittée brusquement. Depuis, elle évite d'être seule avec moi.

23 décembre. — *J'éprouve une profonde tristesse en pensant à Féodor Ivanovitch, et le Maître me réconforte :*

« Tu le reverras un jour, me dit-il. Lui et son ami sont liés *à toi dans mes desseins. Tu ne comprends pas encore* où *je te mène. »*

24 décembre. — *L'ordre est formel. « Tu iras vers lui dans* sa *maison, » dit le Maître.*

Je connais son adresse. Rien ne m'est plus facile que d'obéir; rien n'est plus conforme au vœu de mon cœur. Et cependant, cette démarche m'effraie... Je n'ai pas tremblé lorsque je suis partie pour l'Italie. Je suis allée, hardiment, vers Son Altesse

le Grand-Duc. Pourquoi tant d'émotion lorsqu'il s'agit de me présenter chez un homme du peuple, *un pauvre* comme moi?

Le maître affirme que la vérité jaillira de cette rencontre. *Si je savais seulement la langue russe!*

25 décembre. — *J'irai* demain *chez Féodor Ivanovitch. Le message,* renouvelé et complété, *sera terminé cette nuit. Ma fatigue est infinie. Je ploie sous le fardeau, mais mon âme est forte et tranquille.*

XIX

Le tramway s'arrêta et le contrôleur dit à Priscille :

— Descendez là. Suivez la rue à gauche. Tournez à droite. Comptez deux rues et vous y êtes...

Elle remercia l'homme obligeant et resta sur le trottoir, pendant que la voiture s'éloignait.

Était-ce bien Paris, ce quartier si différent de tout ce que Priscille avait connu? Que de villes dans cette ville!

Le ciel gris de pierre, où le vent rabattait des fumées gris de plomb, semblait aussi compact que la masse des bâtisses qui couvraient, sur trois côtés, un immense terrain vague. De l'autre côté, le viaduc du Métropolitain dressait ses arches. Trous mal comblés, bosses galeuses, gravats, tessons, guenilles pourrissantes, lèpres vertes survivant à des jardins, chantiers ébauchés, chaos fétides, ce lieu tenait du dépotoir et du cimetière. Çà et là, des cahutes de chiffonniers. faites de toile goudronnée et de carreaux de plâtre, émergeaient comme des roulottes en détresse. Des écriteaux, fichés sur des pieux, annonçaient des lotissements, et des pistes boueuses, entre des palissades parallèles, dessinaient la forme des voies futures qui avaient déjà leur nom, en lettres blanches, sur des plaques d'émail bleu. Au premier regard, tout cet espace désolé paraissait mort; mais on distinguait bientôt les traces de la vie chétive et sournoise qui le peuplait d'une faune étrange : des chats, des chiens efflanqués rôdant parmi les détritus; des enfants sales jouant avec des chiffons et des boîtes à sardines; trois ou quatre voyous, couchés dans l'herbe, un cheval blanc, dont toutes les côtes saillaient,

une femme, assise au seuil d'une bicoque épluchant des légumes dans un poêlon. Tous ces êtres se confondaient avec les choses, dans une même couleur de misère. La vie semblait froide et raréfiée. Le vent qui emportait tous les bruits donnait l'illusion du silence.

Priscille chercha la rue dont le contrôleur du tramway lui avait parlé! Pouvait-il exister des rues où il n'y a pas de maisons? Perplexe, elle étudia les alentours, et découvrit la plaque indicatrice.

Il lui fallait traverser tout le terrain. Quel voyage!

Elle l'entreprit, appuyée sur son parapluie en guise de bâton, pataugeant dans la boue calcaire qui empâtait ses chaussures. Les voyous, à son passage, levèrent leurs faces blêmes sous les casquettes. Un gamin lui lança une queue de poireau et s'enfuit en ricanant. Un chien jaunâtre sortit d'une des cahutes et courut sur elle avec des abois féroces. Mais la femme noire, au chapeau de crêpe, qui éveillait ainsi la vie hostile du terrain vague, continua de marcher, indifférente, entre les palissades ébréchées.

Elle arriva au bout du terrain et prit vers la droite. Des rues coupaient profondément cette masse de maisons qui limitait l'espace libre. Priscille compta : la première... la seconde... Et elle vérifia le nom inscrit sur la plaque bleue. C'était bien là que demeuraient Féodor Ivanovitch et son ami.

Une rue sinistre, vraiment, bordée de vilaines boutiques, de débits peints en rouge brun, de petits hôtels qui sentaient le crime. Par les fenêtres, Priscille devinait, derrière des rideaux en loques, des chambres hideuses de saleté, où des femmes faisaient la cuisine, où des enfants braillaient, où des édredons écarlates, gonflés sur les lits, donnaient invinciblement l'idée d'une crasse indélébile et d'une invincible vermine.

Dans cette affreuse rue, Priscille Séverac, si propre, si correcte, avec sa robe noire et son chapeau de deuil, avait tout à fait l'air d'une dame, et les indigènes la regardaient beaucoup.

Elle pensait à la pauvreté qu'elle avait connue, austère et douce, et presque riante, dans la campagne charentaise,

ou dans les petites villes provinciales; à la pauvreté qui enrichit l'âme en réduisant les besoins et les désirs du corps, qui ramène à la simplicité primitive et donne tant de prix aux biens que possèdent en commun tous les enfants de Dieu : l'air, le soleil, l'ombre des bois, les fleurs et les fruits sauvages, les bêtes amies, la présence visible et sensible du Seigneur dans la création. Ici, c'était l'enfer des pauvres, l'œuvre de l'homme collaborant avec le démon, l'abîme où pas un reflet divin ne tremble.

Féodor Ivanovitch et son ami — l'inconnu qui avait été riche, l'homme « tombé du toit » — vivaient dans cet enfer!

Seuls, volontairement seuls, parmi le peuple de l'abîme.

Ils ne fréquentaient personne, avait dit Féodor. Ils ne voyaient ni Français, ni Russes. L'ami malade ne sortait jamais de sa chambre. Féodor, pour aller à son théâtre, devait, chaque jour, traverser Paris, à pied. C'était tout un voyage. Il se reposait dans l'église quelquefois, dans le Parc, plus souvent, depuis qu'il connaissait Priscille. Et après le ballet, il refaisait, en sens inverse, le même parcours, des quartiers riches aux quartiers bourgeois, et jusqu'à cette épouvantable ville des pauvres.

« Pourquoi ici et non ailleurs? » — se demanda Priscille. « Hélas! ils n'ont pas eu le choix. Les pharisiens et les princes des prêtres n'accueilleraient pas, dans leurs belles maisons, les publicains et les péagers. Le cœur des riches est si dur qu'ils ne peuvent supporter l'odeur du misérable. »

Elle examina les numéros des portes et vit qu'elle avait dépassé la maison où logeaient les Russes.

Elle revint en arrière et s'arrêta au seuil d'une bâtisse étroite, dont le plâtre noirci se lézardait.

La porte ouverte démasquait un couloir, aux parois peintes en lie de vin, qui sentait l'oignon, le chat et le linge sale.

Priscille s'engagea dans ce couloir et aussitôt une femme s'élança d'une espèce d'antre, en aboyant des mots indistincts.

Priscille salua poliment

— Je prie madame de m'excuser si je la dérange...

— Qu'est-ce que vous voulez? — vociféra la mégère.

— C'est bien ici que demeure monsieur Ivanovitch?

— Comment qu'vous dites?

— Ivanovitch... Féodor...

— Le Russe? Oui, y reste ici. Vous venez pour les souliers?

— Non, madame. Je désire prendre des nouvelles de monsieur Ivanovitch.

— Il n'est pas malade, allez! C'est son copain qui est malade... Lui, y s'en fait pas... Au quatrième, la porte en face...

Priscille ne distinguait pas, dans le noir, la rampe de l'escalier.

— Pas par là!... C'est la cave... Si vous voyez pas clair, faut prendre un lorgnon... Là, vous y êtes.

Et comme Priscille disparaissait dans la sombre spirale glissante, la concierge hurla, d'en bas :

— J' crois bien qu'il est sorti, mais y laisse quelqu'fois la clé sur la porte. Y a pas de sonnette. Vous frapperez.

— Je vous remercie bien, madame, pour le renseignement, — cria Priscille, penchée sur la rampe.

Une réponse assourdie lui parvint :

— Pas d' quoi!

Sur le palier du quatrième étage, Priscille Séverac fit une halte, tout essoufflée et sentant jusque dans sa gorge la palpitation désordonnée de son cœur.

Une clarté blême tombait d'un vitrage. Le palier, carrelé de briques, commandait un corridor obscur. Le robinet d'une prise d'eau laissait choir, toutes les secondes, une goutte qui marquait la fuite du temps, comme une horloge liquide... Tac... tac... tac...

Pas d'autre bruit. Les chambres semblaient inhabitées, à cette heure où les ouvriers sont au travail, et les enfants à l'école.

Il y avait une clé dans la serrure de la porte, en face de l'escalier.

Priscille regarda cette clé et songea que Féodor Ivanovitch devait être absent.

« Il n'est pas allé bien loin. Il va rentrer, puisqu'il n'a pas emporté la clé... Peut-être quelqu'un doit-il venir, « pour les souliers » ... L'ami malade ne peut pas ouvrir la porte... »

Ces pensées se succédaient, comme des images sur un écran, dans l'esprit de Priscille Séverac.

« Si j'entre... Que dira l'ami de Féodor!... Et que lui dirai-je? »

Immobile devant la porte, elle sentait dans tout son être, une répulsion pour cet acte si simple de toucher la clé, d'ouvrir. L'appréhension d'un mauvais accueil suspendait sa volonté. La Messagère de Dieu, la Prophétesse, n'était plus qu'une faible femme, malade de timidité.

Elle eut envie de redescendre la spirale obscure.

Tac... tac... tac... Les gouttes tombaient, et Priscille croyait les recevoir, lourdes comme des larmes de plomb, sur son cœur débile.

Elle appela :

« Maître!... O Maître!... Dirige mes mouvements!... Prends-moi par la main!... Voici que je suis pareille à l'épouse de Loth, changée en statue de sel!... Parle-moi, ô mon Maître! »

Une douceur s'infusa dans ses veines.

« Priscille! dit la voix intérieure... Qu'attends-tu?... C'est le pas décisif... »

Elle frappa du doigt la porte et attendit un signe qui ne vint pas.

Elle frappa encore.

Rien ne répondit, derrière le panneau de bois, mais dans l'âme de Priscille, la voix disait :

« Entre. »

La Messagère fit tourner la clé. La porte s'ouvrit.

Une petite chambre mansardée commandant une autre chambre. Un poêle allumé avec son tuyau de tôle noire. Sur une table, des casseroles, des assiettes, une théière, un pain entamé. Devant la fenêtre, une autre table chargée d'outils. Au mur, pendant à des clous, des chaussures attachées par paires. Un relent de colle et de vieux cuir.

Dans un coin, une veilleuse allumée sur une étagère, devant une icône de cuivre doré; et dans le coin opposé, un programme de théâtre, avec des danseurs rouges, bleus et verts, fixé sur le papier décoloré du mur par une épingle.

Priscille Séverac considérait toutes ces choses.

Elle était comme dédoublée et se regardait agir, avec une lucidité extraordinaire. La voix intérieure se taisait, mais

Priscille la sentait toute prête à parler, et elle n'avait aucunement la sensation de la solitude.

Elle heurta légèrement la table pour avertir celui qui devait être dans la chambre voisine dont la porte n'était qu'à demi fermée. N'entendant rien, elle s'avança jusqu'au seuil de cette chambre.

C'était une mansarde sans cheminée, meublée d'une commode en bois rougi, d'une « toilette » à la glace fendue et d'un petit lit en fer, étroit comme un lit de camp. Un rideau de cretonne obstruait la moitié de la fenêtre, laissant dans l'ombre le lit sur lequel un homme était couché; et dans cette ombre brillait une icône qui représentait une Vierge noire sur fond d'or.

L'homme était habillé, comme Féodor Ivanovitch, d'un ancien uniforme de soldat russe, sans insignes. Son bras levé cachait son visage. Il dormait si profondément que Priscille ne percevait pas le rythme de sa respiration, et son repos avait la majesté de la mort.

Auprès du lit, sur une chaise, une tasse était posée qui avait dû contenir du thé. Le carreau était net et toutes choses en bon ordre, tandis que la chambre précédente offrait un mélange désagréable d'objets divers. Sans doute, Féodor était-il plus attentif au bien-être de son ami qu'au sien propre. Ici, comme là, c'était la pauvreté, mais ici, elle paraissait moins affreuse.

Priscille pensait :

« L'homme tombé du toit... »

Qu'était-il? Un riche, avait dit Féodor. Sans doute, un noble, un seigneur, traqué par les bolcheviks et que le bon soldat avait sauvé. La fraternité du malheur effaçait toutes les différences que la naissance et la fortune avaient mises entre ces deux hommes.

Une compassion tendre et respectueuse retenait Priscille devant l'inconnu qui dormait. Elle éprouvait le même sentiment qu'elle avait connu dans l'église, parmi les exilés en prière. La mansarde n'était-elle pas un lieu sanctifié par la douleur, par la charité, par le dessein du maître qui avait — à leur insu — choisi Féodor Ivanovitch et son compagnon d'infortune?

L'homme endormi fit un mouvement. Son bras glissait, découvrant sa face pâle et paisible.

Il avait des cheveux tout blancs; la moustache et la barbe toutes blanches. Un cerne bleuâtre entourait ses yeux clos dont la paupière inférieure était gonflée. Sa figure détendue dans le sommeil exprimait la bonté, la résignation, une faiblesse tragique, une tristesse infinie.

Figure de martyr survivant au supplice; figure que la mort, une fois, avait touchée et qui gardait, de ce contact, une pâleur aussi terrible que celle de Lazare, lorsqu'il apparut à ses amis, hors de ses bandelettes déroulées.

Et Priscille reconnut celui qu'elle avait tant cherché, à travers le monde.

XX

Elle ne sut jamais combien de temps elle était restée dans cette chambre, les yeux fixés sur le « Tsar » qui dormait toujours. De ce qui se passa en elle, pendant qu'elle le contemplait, de cette extase silencieuse qui la tint comme endormie ou morte, elle ne garda qu'un souvenir indéfinissable.

Elle dit, plus tard :

« Je fus ravie au ciel, comme Élie et Jean. Pour expliquer la béatitude de ce moment, il n'y a pas de mots dans le langage des hommes. »

Un pas, dans la chambre voisine, la fit trembler tout à coup. Elle recula et se mit en travers de la porte, pour protéger de son corps, l' « Homme du conseil de Dieu ».

Un petit garçon au nez pointu, à la peau tachée de son, avait tourné la clé dans la serrure. Il entrait, sans façons.

En apercevant Priscille Séverac, il demanda :

— Les souliers sont-ils prêts?

Priscille ferma la porte de la « chambre impériale. »

— Que dites-vous, mon petit ami?

— Je viens chercher les souliers de papa. Le Russe avait dit qu'ils seraient prêts.

— Je ne suis pas au courant...

— Où qu'il est, le Russe?

Les yeux fureteurs du gamin arrêtèrent leur regard sur la porte fermée

— Il est sorti, — dit Priscille. — Vous reviendrez ce soir.

— Je peux attendre.

— Non, non, — fit-elle, précipitamment. — Personne ne doit rester ici.

— Vous y restez bien.

— Non, non! Je m'en vais!... Descendez avec moi...

Elle était obsédée par cette idée : « *Personne* ne doit pénétrer dans la chambre. »

L'éclat de ses yeux dut inquiéter le petit garçon. Il la suivit, quand elle sortit sur le palier.

— Pourquoi vous emportez la clé?

— La concierge la remettra tout à l'heure à monsieur Féodor. Il ne faut pas qu'on dérange le monsieur qui est malade.

Avec l'enfant, elle descendit la spirale sombre de l'escalier et retrouva la concierge hargneuse.

— Monsieur Féodor n'est pas rentré, dit-elle. Vous serez bien bonne de lui dire que Priscille Séverac est venue.

— Pri..?

— Priscille Séverac. C'est mon nom. Monsieur Féodor me connaît bien... Voici la clé que j'ai prise sur la porte...

— A cause du gosse? Vous avez bien fait. Il veut tout le temps aller chez le Russe, c'est curieux comme une pie... Et l'autre, qui est malade, celui qui ne sort jamais, va-t-il mieux?

— Il dort. Il ne s'est pas réveillé, — dit Priscille.

Elle se hâta de partir, pour éviter les questions de la concierge.

La rue... Les gens qui passent et qui ne savent rien... Le grand ciel gris sur le terrain coupé de palissades... le viaduc du métropolitain... Paris, dans le brouillard, là-bas... Oh! qu'ils sont beaux, parmi les gravats du sol infâme, qu'ils sont beaux, les pieds de la Messagère!

« J'exulterai comme Débora! Je chanterai comme Siméon. Loué, loué soit le Seigneur, l'Éternel, celui qui a fait alliance avec son peuple et qui a rempli toutes ses promesses! »

Elle va, si légère qu'il lui semble voler, la poitrine gonflée d'une sainte allégresse. Elle a envie de clamer sa victoire, de se prosterner, de sangloter; mais ses jambes rajeunies l'emportent. Elle va... elle va...

Le tramway...

Montera-t-elle dans cette voiture? S'éloignera-t-elle de la maison élue? Il le faut, hélas! Mais Priscille sait qu'elle reviendra. Elle monte, et s'assied, la face tournée vers la vitre...

La masse des maisons ouvrières, là-bas... La rue où est *sa* maison...

Tout s'éloigne. Tout s'évanouit.

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi suis-je partie? » gémit tout bas la Messagère.

Et, revenue chez madame Quenelle, dans le cadre familier de sa vie, ayant posé chapeau et manteau et repris son tablier blanc, elle répète encore :

« Pourquoi?... Pourquoi?... »

Elle marche à travers la lingerie, s'arrête soudain, marche encore, regarde fixement sans les voir, la fenêtre ou la cheminée, et tâche d'user l'excitation de ses nerfs, jusqu'à ce qu'elle tombe sur son lit, comme un tas de vêtements vides.

La voix lui parla, toute la nuit, et le lendemain, ce fut l'inévitable dépression nerveuse, la brisure des os, le tremblement des mains, les larmes.

Priscille fit l'effort de se lever, mais à peine vêtue, elle se courba, comme si elle portait un fardeau sur les reins, et force lui fut de rester couchée. Madame Quenelle vint la voir.

— Vous avez pris froid, hier? Vous avez la fièvre, ma bonne Priscille.

— Oh! que Madame ne s'inquiète pas! J'ai eu souvent de ces petites crises, après des émotions ou des fatigues. Demain je serai sur pied.

— Prenez au moins ce cachet de quinine...

— Madame voudra bien m'excuser : je ne dois prendre aucun remède.

— Qui vous en empêche? Un médecin?

— Je n'ai rien à faire avec les médecins. C'est à Dieu de me guérir. Puisqu'il m'emploie, qu'il me guérisse!

— Cependant...

— Je remercie Madame pour le cachet. Si Madame veut bien me permettre de reposer, ce léger malaise se dissipera facilement.

— Mais vous ne serez pas en état de partir le 31!...

Priscille eut un sourire mystérieux.

— Je partirai *précisément* le 31 décembre, et Madame pourra connaître alors les raisons de mon départ, qui sont graves, mais consolantes et fortifiantes pour les âmes fidèles... En vérité, je le dis à Madame, nous vivons des jours solennels.

Elle reposa, dans l'oreiller, sa tête au petit chignon gris, aux yeux luisants, et le sourire extatique demeura sur sa bouche entr'ouverte.

Madame Quenelle alla dire à sa fille :

« Je crois que notre brave lingère est un peu... »

Et elle se frappait le crâne.

Cette journée passée au lit, dans la quiétude, parut trop courte à Priscille Séverac. Dispensée d'agir, de parler, de manger, elle eut le doux sentiment de n'être plus qu'une âme.

Elle était heureuse d'un bonheur tranquille, après la joie exultante de la veille; et elle n'avait aucun étonnement, puisqu'elle n'avait jamais douté de la parole de Dieu. Peut-on s'étonner que la promesse du Tout-Puissant soit accomplie? Le Maître avait dit :

« Tu rencontreras le Tsar, dans l'abaissement et l'humiliation. »

Priscille l'avait rencontré, sous l'aspect d'un pauvre vieil ouvrier, et dans quelle misérable chambre!

Le Maître avait dit :

« Ta mission sera remplie avant la fin de l'année en cours. »

Et la révélation s'était faite le 26 décembre!

L'événement miraculeux — qui eût plongé le monde dans la stupeur et la crainte, si le monde avait pu le connaître! — était aussi simple, pour la Messagère, aussi fatal que le mouvement prévu de la marée ou les phases de la lune.

Priscille Séverac, qui ne vivait pas sur le même plan que les autres humains, ne concevait pas l'extraordinaire. Puisque tout est possible à Dieu, l'homme doit accepter, avec simplicité, tout ce qui vient de lui. La surprise, devant l'action divine, c'est une forme du doute.

Et c'était justement parce qu'elle n'éprouvait aucune surprise que le bonheur de Priscille était si doux. Elle le savourait, comme la récompense attendue après quarante années de confiance intrépide; et, songeant à ces temps terribles qui allaient venir pour la chrétienté, avant le triomphe de l'Agneau, elle s'accordait un jour de repos dans la joie sainte.

Elle, qui vivait tournée vers l'avenir et ne regardait jamais en arrière, elle se plaisait, maintenant, à considérer l'œuvre de Dieu dans sa vie passée. Partout, apparaissaient éclatantes les marques de la prédestination prophétique! Nourrie de la Parole divine, l'enfant élue avait reçu le baptême de la douleur, et le baiser du charbon ardent qui toucha les lèvres d'Isaïe. Au creuset de la souffrance physique, sur l'enclume de la pauvreté, le plomb de sa nature humaine et pécheresse s'était changé en or pur. Elle n'en avait point d'orgueil. Priscille Séverac, en elle-même, n'était qu'un vermisseau chétif. S'il avait plu à l'Éternel de la choisir comme un instrument et de se glorifier par elle, ce n'était pas qu'elle fût meilleure que les autres...

Elle revit la maison de Samuel Séverac, l'assemblée du soir dans la grande salle éclairée par le foyer brûlant, le père lisant à voix haute les visions d'Ezéchiel ou les plaintes de Jérémie; elle revit le pâturage et les moutons paissant, les femmes à la fontaine, les anciens du village assis au seuil des chaumières, tout ce qui représentait, pour la petite Priscille, les vivantes illustrations du Livre. Plus tard, elle avait compris que « le Seigneur, l'Éternel, le Sabaoth des Armées », est un Dieu jaloux, dont la colère plane sur le monde comme un ciel noir chargé de foudre. Elle avait annoncé, sur le mode véhément des vieux Prophètes, la nouvelle tribulation qui allait venir pour « Jacob », mais, sous les fureurs de la Sibylle, persistaient les impressions tendres reçues dans la première enfance, cette fleur de poésie biblique que n'avait pu sécher le souffle brûlant de l'Esprit.

Elle se rappelait aussi comment elle avait eu la révélation de son destin, lorsque de grands maux l'affligeaient et que les médecins — race incrédule! — épiaient les moindres mouvements de son âme. Elle se rappelait toutes les maisons où elle était entrée « comme Israël dans la maison de servitude » et les maîtres qui l'avaient aimée et ceux qui l'avaient méconnue.

Elle avait rendu l'amitié pour l'amitié et l'indulgence pour le mépris. Les bons n'avaient pu la retenir auprès d'eux; les méchants n'avaient pu la faire dévier de sa route, quand le Maître la poussait en avant.

Elle atteignait enfin le but de son dur voyage. Elle entrevoyait une existence nouvelle, qui ne serait pas sans souffrances et sans périls, mais qu'elle vivrait avec l'Élu du Seigneur et dans son ombre. Elle servirait le Tsar proscrit comme Féodor Ivanovitch le servait. Jusqu'au jour désigné pour le grand combat contre la Bête, tous trois s'abriteraient dans les ténèbres des bas-fonds de Babylone, où le couteau des bolcheviks ne saurait pas les atteindre. Combien admirable était la sagesse du Maître! Il avait sauvé le Tsar, par un moyen encore inconnu de Priscille, lors du massacre d'Ekaterinbourg — peut-être avec l'aide de quelque soldat ou de quelque paysan. — Il l'avait protégé contre les fauves, dans la forêt; il avait dirigé vers lui Féodor Ivanovitch, qui, reconnaissant l'Empereur, s'était jeté à genoux... Plus tard, par les soins du Maître, le Tsar et le soldat, devenus frères dans le même danger, avaient pu sortir de Russie et gagner la France. Pourquoi Nicolas II n'avait-il pas déclaré sa présence à sa famille éparse dans les cours d'Angleterre et de Danemark? Pourquoi laissait-il dans le deuil sa mère, sa sœur, ses amis, ses sujets fidèles? Pourquoi cette misère et cet abaissement? — Parce que, pour mériter la victoire, il devait passer par la voie de l'humiliation, afin de sortir, pur, de la mort apparente.

Quand il aurait vaincu la Bête et ramené le règne de la paix, le Tsar, conquis à la vraie foi, voudrait sans doute garder auprès de lui la Messagère. Mais Priscille Séverac, devenue bien vieille et bien cassée, n'accepterait de lui qu'une petite maison, dans un village; et elle mourrait, comme elle était née — paysanne.

Ainsi, la prophétie s'accomplirait.

Cependant, la tâche de Priscille était tracée quotidiennement. Hier, elle avait découvert le refuge du Tsar. Demain, elle retournerait vers l'Empereur et remettrait, en ses propres mains, le message.

Ce message qui contenait toute l'histoire de Priscille, toute l'explication du « plan de Dieu », avec les ordres directs du maître pour l' « Homme de son conseil », était préparé depuis longtemps. Priscille l'avait emporté en Italie. Elle en avait fait une copie destinée au Grand-Duc, et l'original, sans cesse remanié et complété, avait maintenant sa forme définitive. Priscille le serrait dans la vieille Bible noire, avec le portrait de Nicolas II.

La nuit passa, sans que Priscille pût dormir, et le lendemain matin, elle tenta vainement de se tenir sur ses jambes. Il lui fallut se recoucher. Madame Quenelle voulait appeler un médecin. Par complaisance pour sa maîtresse, et pour éviter la visite du docteur, Priscille accepta le cachet de quinine et les tisanes qu'on lui imposa.

La voix qui parlait en elle l'exhortait à la patience.

« Pourquoi te troubles-tu? Rien n'arrive que je n'aie décidé, dans ma sagesse suprême. Ce que tu appelles un mal, peut être un bien. Ma volonté est que tu te reposes. Demain, tu seras guérie, et tu porteras ton message au Tsar. »

Elle dormit tranquillement cette nuit-là.

Et le jour suivant, qui était le 29 décembre, elle s'éveilla avec une sensation délicieuse de rajeunissement. Ses jambes étaient souples. Son sang courait, chaud et vif. Son intelligence avait une lucidité singulière.

Elle prit le message dans la Bible noire et elle contempla, avec une tendresse respectueuse, le portrait du Tsar encadré de petits rubans tricolores, heureuse de reconnaître tous les traits du visage auguste, malgré la décoloration des cheveux. Au-dessous de l'image, elle inscrivit la date de la rencontre.

Après le déjeuner de midi, elle demanda, par déférence, à madame Quenelle la permission de sortir, et elle refit, à travers la ville indifférente, le trajet compliqué qu'elle avait fait une seule fois.

Un vent aigu sifflait sur le terrain vague où les palissades

vibraient. Il glaçait les membres de Priscille, sous ses vêtements trop minces, mais l'Illuminée, insensible au froid, s'en allait comme Moïse vers le Thabor. Le message, caché dans sa poitrine, la réchauffait comme une chose vivante.

Elle retrouva la rue sinistre, la maison au crépi lézardé, et le corridor qui sentait le chat et l'oignon. Sans hésiter, elle commença de monter l'escalier obscur. Elle pensait :

« Féodor Ivanovitch lui a sûrement parlé de moi. Ils savent que je suis venue. Ils m'attendent... »

Une voix cria d'en bas :

— Hé!... Dites donc!... Où allez-vous?

— Je vais chez... chez monsieur Ivanovitch.

— Descendez un peu... Faut que je vous cause.

La concierge glapissante, au bas des marches, faisait des gestes de rappel.

Priscille descendit à regret.

— Ne me reconnaissez-vous pas? — dit-elle. — Je suis la personne qui est venue l'autre jour... Priscille Séverac... Je vous ai dit mon nom.

— Je vous remets bien... Vous êtes venue le jour que le grand blond était sorti, et vous m'avez remis la clé, rapport à un gosse qui voulait entrer chez les Russes. J'ai dit à l'Ivanovitch, que vous étiez venue... et votre nom... et l'histoire de la clé, et tout...

— Et que je reviendrais?

— Et que vous reviendriez. Il a eu un peu de mal à comprendre, parce qu'il n'est pas fort sur le français; mais je sais lui parler. J'ai l'habitude de son patois... Eh bien, ma petite dame, il n'a pas eu l'air enchanté de votre visite.

— Comment?

— Il ne m'a pas confié ses sentiments. C'est une idée que j'ai eue, à voir sa tête... C'est-il pour ça ou pour autre chose, je l'ignore, mais hier, les oiseaux ont déniché...

— Pardon, madame, je ne saisis pas....

— Ils sont partis! — cria la femme. Ils ont déménagé, le blond et le vieux qui est malade... Déménagé, c'est une façon de dire, puisqu'ils étaient en garni, et qu'ils n'avaient, à eux, que leurs habits, leurs outils de travail et leurs bonnes Vierges dorées...

— Et... où sont-ils maintenant? demanda Priscille défaillante.

— Si vous croyez qu'ils m'ont laissé leur adresse!... Ils avaient payé leur mois : ils étaient libres de s'en aller... Je ne les regrette pas... C'étaient des gens bien tranquilles... Mais ces étrangers, on ne sait jamais d'où ça vient et où ça va... Dans le quartier, on commençait à parler d'eux. On les appelait les bolcheviks, parce qu'ils sont Russes...

XXI

Pendant deux jours, Priscille Séverac erra dans la cité des pauvres, parmi le peuple de l'abîme.

Les maisons qu'emplit une populace sordide, la virent passer, maigre et pâle, le dos courbé. Les lanternes rouges des hôtels borgnes, le reflet livide des bars éclairés à l'acétylène, colorèrent fantastiquement ce fantôme noir qui allait, coudoyant le meurtre et la prostitution et regardant l'invisible. Les gens ricanaient à son passage; mais quand ils l'approchaient, tous faisaient silence; ils s'interrogeaient, du regard, les uns les autres — et personne ne risquait un geste offensant.

Elle chercha le « Tsar » disparu, poussée par des impulsions irrésistibles, sûre de le retrouver, et n'essayant même pas de s'expliquer, par des raisons « humaines », la fuite imprévue des deux Russes. Elle ne disait pas : « Une ressemblance a pu m'abuser. L'ami de Féodor n'est peut-être pas le Tsar, mais un homme qui se cache et que ma visite intempestive a effrayé, comme Féodor s'est effrayé de mes paroles... Et d'ailleurs, si l'homme endormi est véritablement Nicolas II, l'idée que sa retraite est découverte et sa personnalité dévoilée, cette idée seule l'obligeait à fuir... Pourquoi aurait-il confiance dans une femme inconnue, qui peut être une espionne sous le masque de la sainteté?... » Ces hypothèses troublantes ne venaient pas à l'esprit de la Messagère. Elle n'admettait pas la possibilité d'une erreur, et d'un mystère qui resterait à jamais impénétrable.

Le soir du deuxième jour, la voix qui parlait en elle, commanda :

« Rentre chez madame Quenelle et fais tes préparatifs de départ. Je t'accorde une trêve pour reposer ton corps et ton âme. Ce qui te paraît inexplicable sera parfaitement expliqué, au jour choisi par moi. Ne possèdes-tu pas maintenant le gage matériel de ma fidélité à mes promesses? N'as-tu pas vu le Tsar, de tes yeux? La première partie de ta mission est terminée. La seconde — qui doit aboutir à la remise du message — commencera bientôt. L'avenir n'appartient qu'à moi. Sache donc vivre au jour le jour et sois persuadée que tout est bien. »

Priscille répondit en son cœur :

« Tout est bien, ô mon Maître! »

Le 31 décembre, elle fit ses adieux aux dames Quenelle. Les domestiques, ses compagnes, pleuraient de la voir partir. Elles avaient fini par aimer cette créature incompréhensible. Toujours prête à se sacrifier pour les autres, elle se fût volontiers nourrie des restes de leur table, et elle eût fait leur travail pour les soulager

— Revenez-nous vite, Priscille!

— Si Dieu veut que je revienne ici, lui-même m'y conduira.

— Quelqu'un vous attend?

— Personne.

— Où irez-vous donc?

— Chez le premier venu. Au village, on me connaît. Toutes les portes s'ouvriront pour moi.

— Attendez encore un jour. Nous fêterons ensemble le premier de l'an.

— Je ne suis pas libre d'attendre ou de partir.

— Nous vous accompagnerons à la gare.

— Inutile. Je dois m'en aller seule. Ma valise n'est pas bien lourde, et sur le boulevard, je prendrai le tramway.

Elle alla dans la lingerie chercher son bagage. La valise n'était pas encore fermée. Entre les vêtements bien pliés, il y avait, dans une enveloppe de papier brun, le cher trésor de Priscille : la Bible, les cahiers manuscrits, le portrait du Tsar.

La Messagère se mit à rêver, un instant. Elle pensait au

soir de son arrivée chez les Bridain, à son départ pour Venise, à tous ces voyages qu'elle avait faits et ferait encore... Elle n'était ni déçue, ni découragée, un peu mélancolique seulement, car la chair est faible.

Déjà les événements prenaient un sens nouveau et favorable. La voix suggérait les interprétations qui rassuraient la conscience de Priscille et qui fortifiaient sa foi. Dieu lui avait montré le Tsar, comme à Moïse la terre de Chanaan. Loué à jamais soit l'Éternel!

— Mais je le sais : *moi*, j'entrerai dans la Terre promise, et j'en cueillerai les fruits.

Elle ferma sa valise, arrangea son chapeau de crêpe sur ses cheveux gris et s'habilla d'un vieux manteau trop large, présent de madame Quenelle. Son porte-monnaie contenait cinquante-cinq francs.

— Je dépenserai bien cinquante francs pour mon voyage. Il me restera cinq francs lorsque j'arriverai à Aubeterre. C'est parfait.

Elle embrassa la cuisinière et la femme de chambre qui voulurent descendre avec elle jusqu'au seuil du vestibule. Le temps s'était adouci. Une foule bruyante se répandait devant les boutiques violemment éclairées. Le ciel bas, recevant la réverbération des feux de Paris, semblait une énorme fumée rougeâtre, étalée sur un volcan.

Priscille regarda cette lueur d'incendie, et elle pensa aux Sept Anges qui tiennent des trompettes d'or. Quand la première trompette retentirait parmi les tonnerres et les fulgurations, la Messagère reviendrait dans la grande ville avec « l'Homme du Conseil de Dieu ».

— Au revoir, Priscille! — dirent ses compagnes.

Elle leur sourit, détourna la tête, et s'en alla, heurtée par les passants, avec son vieux parapluie de coton noir et sa petite valise brune.

MARCELLE TINAYRE

MARGUERITE DE VALOIS

REINE DE NAVARRE, EN GASCOGNE[1]

(Septembre 1578-Février 1582)

La Cour de Navarre, au sortir de Montauban, se dirigea vers Nérac. La reine, sa belle-sœur, Catherine de Bourbon, et leur suite, descendirent la Garonne de Moissac à Agen en six bateaux. Le roi de Navarre avec sa troupe suivait à cheval. Les registres de ses comptes portent qu'il a fait payer demi-teston au batelier, « qui passa la rivière à dix-huit ou vingt chevaux, et un écu sol à une troupe de mariniers », qui, pour le divertir, dansèrent sur le rivage. Le 7 août, dames et gentilshommes étaient réunis à Nérac où ils devaient demeurer longtemps.

Le château était une ancienne forteresse quadrangulaire, flanquée aux quatre coins de tours rondes, entourée de douves profondes et accessible à l'ouest par un pont-levis qu'encadraient deux tours plus petites. Tout autour d'une large cour centrale s'alignaient les ailes de l'édifice, que les d'Albret, dès la fin du xve siècle, avaient commencé à démolir, pour transformer cette maussade demeure féodale en palais de la Renaissance et l'adapter aux besoins et aux goûts d'une vie nouvelle. L'aile septentrionale est seule encore debout avec sa façade

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1922.

en plein midi, où se découpe tout en haut, sous la corniche du toit, une loggia à l'italienne, dont la colonnade aux chapiteaux finement ouvragés et aux fûts décorés de spires porte des arceaux surbaissés. La Baïse aux eaux maigres, mais claires, contournait le château au sud et à l'est et séparait le jardin du Roi, planté de lauriers et de cyprès, du parc ou, comme on dit, la Garenne, où Marguerite fit tracer, au bord de la rivière, des promenades.

A l'intérieur, de belles tapisseries apportées de Pau masquaient la nudité des murs et animaient les salles et les chambres.

Ce fut en cette demeure princière que la reine de Navarre passa les quelques mois les plus brillants de son règne. Réconciliée avec son mari par ses bons services à Eauze et par les bons offices de Turenne, elle y vécut avec lui en des rapports si amicaux qu'il ne reconnaissait plus pour siens certains mots que le chancelier Pibrac pensait avoir entendus et reçus de sa bouche pour les redire à la reine. Après tant de déplacements et de chevauchées, elle peut, en ce retour de confiance qu'elle s'imaginait durable, s'abandonner à ses goûts de luxe, de représentation et de magnificence. Elle dépense pour les satisfaire plus que ses revenus ; elle emprunte à Pibrac, qui secrètement l'adore, ou sur sa garantie, environ 105 000 livres et elle en est réduite, pour payer ses créanciers, à vendre la maison qu'Henri III lui a donnée à Paris. Elle a les vertus royales et ruineuses de tous ces Valois-Médicis et leur appétit de grandeur et de plaisir.

Elle entretient de ses deniers une Cour telle que la pauvre Navarre n'en connut jamais, plus nombreuse que celle de la première Marguerite, sœur de François Ier, et qui n'a rien de l'austérité de celle de Jeanne d'Albret. Sa suite de trente-trois dames et filles d'honneur s'était encore accrue de l'entourage de Catherine de Navarre, sa belle-sœur. Tous les jours, ce sont bals, concerts ou spectacles.

Elle a ses musiciens ordinaires : deux joueurs de luth, un joueur de musette, trois autres exécutants, six violons, à qui se joignent à l'occasion les violons de la ville de Condom requis à cette fin, sans oublier les chantres de sa chapelle. Le roi de Navarre a un joueur de farces attitré, Nicolas Léon.

Il appelle ou retient au passage les troupes ambulantes de comédiens italiens, et par exemple celle de Massimiano Milanino et Scotiveli qu'il a fait venir pour distraire la reine mère et sa femme, et une autre de Paul de Padoue, qui joue devant lui plusieurs comédies.

La jouissance de ces plaisirs inconnus ou retrouvés, la vue de tant de femmes, dont beaucoup étaient jeunes et belles, et de celle surtout qui les effaçait toutes, étant, c'est le froid Montaigne qui parle, de « ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on voit parfois reluire comme des astres soubz un voile corporel et terrestre », tant de perfections admirées, et le charme ressenti en passant au hasard des rencontres, maintenant offert et savouré tous les jours, achevaient d'amollir les capitaines et les gentilshommes du roi de Navarre. Ils se montraient « aussi honnestes gens que les plus galants » que la reine eût vus à la Cour de France, « et n'y avait, continue-t-elle, rien à regretter en eux sinon qu'ils estoient huguenots ». Les passions qui avaient déchiré le pays avaient fait place à d'autres. « De cette diversité de religion, il ne s'en oyoit point parler, le roy mon mari et madame la princesse sa sœur allants d'un costé au presche et moy et mon train à la messe, en une chappelle qui est dans le parc ; d'où comme je sortois, nous nous rassemblions pour nous aller promener ensemble, ou en un tres beau jardin qui a des allées de lauriers et de cyprès fort longues, ou dans le parc que j'avois faict faire, en des allées de trois mille pas qui sont au long de la rivière ; et le reste de la journée se passoit en toutes sortes d'honnestes plaisirs, le bal se tenant d'ordinaire l'apres-disnée et le soir. »

Tout n'était pas innocent en cette idylle ou du moins ne le resta pas longtemps. Henri de Bourbon en était encore avec Fosseuse aux petits soins, la première étape du voyage au royaume du Tendre. Il contribuait en dons de confitures de Gênes, « d'abricots et de poires de safran apportées de Tours », de pâtes d'Italie, de boîtes de dragées, aux collations des filles d'honneur, mais il privilégiait de massepains, dont il semble qu'elle fut très friande, sa toute mignonne favorite platonique. Il faisait verser à son père, Pierre de Montmorency, baron de Fosseuse, une somme de

cent quatorze écus « pour certaines bonnes et justes raisons ». Hé ! oui.

A la Cour de Nérac il ne se parlait que d'amour. Sully, lui-même, le grave Sully avait, dit-il, « une maistresse comme tous les autres ». Mais que veut-il dire par là, ce mot au XVIe siècle désignant plutôt une dame qu'on servait en tout respect et tout honneur. Aussi n'est-on pas obligé d'entendre le passage si connu de d'Aubigné au sens méchant qu'il y met : « La reine de Navarre apprit au roi son mari qu'un cavalier estoit sans âme quand il estoit sans amour et l'exercice qu'elle en faisoit n'estoit nullement caché, voulant par là que la publique profession sentist quelque vertu et que le secret fust la marque du vice. » L'amour, inspirateur des hautes pensées et des nobles sentiments, c'est la thèse même du Banquet qu'elle lisait dans le commentaire de Marsile Ficin, traduit par Guy Le Fèvre de la Boderie, sous le titre de *l'Honneste Amour*, et qu'il lui avait dédié (1578). Ce livre qui est une adaptation aux idées chrétiennes d'un dialogue de Platon, elle l'a pratiqué et goûté jusqu'à s'en assimiler l'essence et à en copier presque textuellement des passages. Il représente l'idéal d'amour pur rêvé par Marguerite, et où elle n'a pas atteint ou pu se maintenir, tirée en bas par la partie matérielle de sa nature ou, comme elle aimerait à le faire croire, par les sollicitations grossières des âmes auxquelles la sienne s'appariait. Mais il lui resta de ce commerce même indirect avec l'esprit le plus élevé du monde antique et de cette conception, encore spiritualisée par l'interprétation chrétienne, une hauteur de sentiment, des aspirations et une attitude morale qui contrastent avec les abandons de sa vie passionnelle. Cette grande amoureuse est l'un des écrivains les plus chastes du XVIe siècle. Même dans les déclarations les plus ardentes de sa correspondance et dans la seule page sensuelle qu'elle ait écrite, — si, comme il est probable, *la Ruelle mal assortie* est son œuvre, — il n'y a pas un mot qui choque la pudeur et, qui, pour traduire le trouble du corps, ne soit du langage de l'âme. Ce souci des bienséances féminines qu'elle tenait de sa mère, ennemie des « lascivetés » a été fortifié encore par ce traité de *l'Honneste Amour*, qui a donné à l'usage du monde et à l'exemple maternel le support

d'une doctrine. En son autobiographie, où la peinture des sensations s'offrait comme d'elle-même, et avec abondance, elle n'a jamais voulu exprimer que les sentiments avec une telle recherche de décence et un tel éloignement de ce qui n'est ni noble, ni délicat, ni incorporel, si l'on peut dire, qu'elle mérite d'être regardée comme la première en date des Précieuses.

Son mari avait l'habitude en ses passions de brûler les étapes « à la soldade ». Que cette platonicienne se soit avisée de faire son éducation sentimentale et de lui apprendre les délicatesses de l'art d'aimer, il n'y a pas de quoi surprendre ; toujours elle aima à s'instruire et à instruire. Mais il n'était pas facile de transformer en héros de roman ce Béarnais, gaillard en ses propos, peu recherché en sa parure, impatient en ses plaisirs et qui ne savait « faire deux choses : tenir gravité et lire ». Cependant avec Fosseuse, du moins tant qu'elle fut toute jeune, il se résigna au rôle de soupirant. Marguerite avait, elle aussi, un ou plusieurs serviteurs.

Il est difficile d'imaginer des époux plus accommodants. Ils avaient dès les premiers temps de leur mariage constaté leur incompatibilité d'humeur et s'étaient accordés à vivre sous un régime de tolérance réciproque, elle, dévouée aux intérêts et complaisante aux passions de son mari, lui, indifférent au plaisir qu'elle prenait ailleurs. La seule différence qu'il y eût dans leur conduite, c'est qu'elle, par souci de sa réputation et des convenances, expliquait les liaisons, dont elle ne se cachait pas, comme la pratique avouable d'une « honneste liberté » en une Cour mondaine, tandis que lui se prévalait de ses bonnes fortunes et allait tout d'abord les raconter à sa femme.

Autrefois, à la Cour de France, quand il avait commencé à s'amouracher de Charlotte de Sauve, il avait parlé de cette « phantaisie » à Marguerite, et, dit-elle, — ce qui ouvre un jour singulier sur sa conception de la vie conjugale — « aussi librement qu'à une sœur, cognoissant bien que je n'en estois aucunement jalouse, ne désirant que son contentement ». Le malheur voulut qu'il se laissa persuader par sa maîtresse qu'elle l'était. Erreur bien excusable sans doute : « Nous croyons aisément ce qui nous est dit par personnes que nous aymons », mais qui lui avait fait ce grand tort de l'éloigner

de « la bonne grâce » de cet amant trop crédule, « par la privation de la franchise de quoy il avait jusques alors usé avec moy », et de susciter sa « mesfiance », qui « privant de la familiarité est le principe de la haine ». C'est tout le regret qu'elle a de la première en date de ses infidélités majeures.

Des diverses favorites qu'il eut en Gascogne pendant son séjour, elle ne dit jamais de mal à moins que celles-ci ne lui en fassent. Elle avait tenté de le reprendre et peut-être eut-elle une déception d'amour-propre de n'y avoir pas réussi. Mais elle en prit vite son parti. Elle nomme Dayelle, et c'est tout, et si elle en veut à Rebours, c'est d'être une « fille malicieuse », qui ne l'aimoit point » et, qui, comme auparavant madame de Sauve, lui faisait « tous les plus mauvais offices qu'elle pouvoit ». Elle se dit heureuse, que, durant la maladie de cette maîtresse, son mari se soit attaché à Fosseuse, « qui estoit plus belle et pour lors enfant et toute bonne ». Comment n'a-t-elle pas craint de laisser cette mignonne en proie à un homme dont elle savait le tempérament exigeant ou, si elle se doutait du danger, à quel rôle se prêtait-elle? Sa mère s'était résignée au partage avec Diane de Poitiers, mais elle ne cachait pas à Henri II qu'elle en souffrait. Marguerite, elle, consentait à patronner les inclinations de son mari. Etait-ce manque de sens moral ou rançon des libertés qu'elle s'octroyait? Peut-être les deux à la fois. Elle ne s'émut de la pastorale avec Fosseuse qu'au moment où elle tourna mal pour sa tranquillité.

La renommée de cette Cour se répandit à l'étranger. Plus tard en 1590, quand Henri de Bourbon, devenu roi de France, fut célèbre dans toute la chrétienté comme l'adversaire de l'hégémonie espagnole et comme le plus galant des héros, l' auteur des *Peines d'Amour perdues*, ce Sosie de Shakespeare, mêlant au gré de sa fantaisie poétique la légende et l'histoire, mit en scène un roi de Navarre, le roi de Navarre lui-même, qui décidait avec les grands d'ériger son Conseil en Académie vivant pour l'art et morte à l'amour, mais la belle princesse de France et son cortège de belles dames apparaissaient et soudain c'en était fini des résolutions de renoncement, et des vœux d'austérité. En France, l'opinion n'appréciait pas aussi favorablement cette mascarade sentimentale et phi-

losophique. Henri III colportait avec délices la chronique scandaleuse de l'Arcadie gasconne. Un synode national des Églises réformées, tenu à la Rochelle le 28 juin 1581, fulmina contre les fards, plissures, houpes, lardoires, guiquerolets, *seins ouverts*, vertugadins, et autres inventions diaboliques, qu'il interdisait aux fidèles. C'était avouer l'influence corruptrice de cette Valois-Médicis dans le monde huguenot. Montaigne lui-même, qui était capable de tout comprendre, mais qui dans la pratique de la vie blâmait le zèle, la passion, les hardiesses de pensée et de conduite, tous les excès, même celui de la vertu, comme nuisibles à la santé du corps social, rappelait rudement son infidèle disciple à la sagesse et au bon sens. « Je vous conseille, lui disait-il, en vos opinions et en vos discours autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose la modération et l'attrempance et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes me faschent [1]. » Et parmi ces voies-là n'est-il pas permis de supposer, outre l'esprit de prosélytisme, attesté par la tentative compromettante de Pau, les galanteries publiquement étalées d'une souveraine savante [2], qui, poursuivant les mêmes études que les hommes, estimait, contrairement aux idées reçues, avoir droit aux mêmes privilèges qu'eux en matière d'amour.

Parmi les amants de Marguerite, il n'est pas douteux, quoi qu'on en ait dit, qu'il faille compter le vicomte de Turenne. Peut-être avait-elle eu tout d'abord peu de sympathie pour ce parent huguenot, le conseiller le plus écouté d'un mari qui se dérobait, et qu'elle savait lui-même fort amoureux de La Verne, une des filles d'honneur de Catherine de Médicis.

1. La Préface de la première édition des *Essais* est datée du 1er mars 1580. Jusque là Montaigne n'a cessé de remanier son œuvre. Il n'est pas possible d'indiquer tous ces changements. Miss Grace Norton s'est particulièrement occupée de fixer la chronologie de la composition de l'*Apologie*. Cf. Pierre Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, II, p. 363-370. Voici une phrase, qui, si elle fait corps avec le reste de la Dédicace, permettrait de placer celle-ci pendant le fameux séjour de la Cour à Nérac, c'est-à-dire à la fin de 1579 ou tout au début de 1580.

2. Savante et précieuse, elle est aussi par surcroît féministe. L'abbé Urbain, qui a réédité quelques-uns des petits écrits de la Reine de Navarre, indique un plaidoyer de Marguerite en faveur de son sexe. On le trouvera en tête des *Fleurs des secrets moraux*, du P. Loryot, 1614. Elle y soutient que la femme « surpasse l'homme en toute sorte d'excellence, de perfection et de dignité ».

Mais après que La Verne fut partie avec la reine mère, elle eut à Eauze l'occasion de le mieux connaître. Comme les femmes de ce temps, elle aimait les vaillants hommes, habiles escrimeurs. Turenne était célèbre comme duelliste depuis sa rencontre d'il y avait quelques mois (17 mars 1579) avec Duras, un grand seigneur catholique, qu'il avait provoqué pour quelques méchants propos. Il le tenait à ses pieds et, sans vouloir l'achever — trait de générosité rare pour l'époque — il lui avait permis de se relever. Puis recommençant le combat, il l'avait fait reculer de plus de soixante pas à la pointe de l'épée, lorsqu'il fut assailli par neuf ou dix serviteurs de son adversaire qui le percèrent de coups, dont vingt-deux lui « tiroirent du sang ». Avec son bras qu'il porta longtemps en écharpe, il pouvait rappeler à Marguerite Bussy d'Amboise, un batailleur forcené, dont elle raconte avec tant de détails les traits de bravoure qu'il n'est pas défendu de croire qu'elle avait eu pour lui plus que de l'admiration. D'Aubigné dit en son *Histoire* que Turenne s'était « embarqué » dans l'amour de la reine de Navarre, et d'autres témoignages prouvent qu'il n'invente pas.

Au commencement de 1580, à Paris, un astrologue italien annonçait que la reine de Navarre courait danger de mort, du 21 au 29 mars, *per conto del honore* (pour des raisons touchant à l'honneur). Le chancelier Pibrac, alors de retour de Gascogne, informé de ce bruit et tremblant pour cette belle jeune reine, dont, malgré ses cinquante ans, il était profondément épris, courut chez le faiseur d'horoscopes et fut tellement troublé des preuves que celui-ci lui donna de sa faculté divinatoire qu'il alla aussitôt prévenir le roi et la reine mère. Henri III et Catherine étaient eux aussi au courant de la prédiction; ils recommandèrent à Pibrac d'avertir Marguerite en temps voulu ; une précaution qu'ils n'eussent pas suggérée, s'ils n'avaient pas eu vent de quelque galanterie. Pibrac, après avoir longtemps hésité, se décida enfin, à l'approche du terme fatal, à écrire à sa souveraine ; il lui conseillait de quitter Nérac, la ville huguenote, deux semaines avant Pâques, qui tombait en 1580 le 3 avril et d'aller faire ses dévotions accoutumées à Port-Sainte-Marie ou à Agen, villes catholiques de l'obéissance du roi son frère.

Mais cet observateur du ciel était cette fois un bien mauvais interprète des choses de la terre. Supposer le roi de Navarre jaloux de sa femme et capable de la tuer de sa main, c'était le fait d'un visionnaire et d'un Italien. Sans penser aux ides de mars, le ménage vivait en bonne harmonie. En février Henri fit cadeau à Marguerite de « deux paires de gants de fleur (?) parfumés, garnis de passemens d'or et d'argent du prix de 36 livres tournois et d'un panache d'oiseau de paradis où tout l'oiseau est, qui est des plus beaux et des plus rares, et qui lui avait coûté 300 livres ».

Même s'il avait ignoré — chose invraisemblable — les amours de Marguerite et de Turenne jusqu'au jour où Henri III lui aurait écrit, comme l'a raconté le premier un historien du XVIIe siècle, Mezeray, que son meilleur lieutenant « caressait » sa femme, il n'était pas homme à s'en émouvoir outre mesure. Il avait en ce moment d'autres soucis. Le colonel général de l'infanterie française, Philippe Strozzi, le porteur prétendu de cette lettre de dénonciation, venait en effet d'arriver à Nérac, le 3 mars, avec un ordre du roi de France, le sommant de restituer les places de sûreté. Mais quel intérêt Henri III aurait-il eu à joindre à son ultimatum une nouvelle qu'il voulait blessante? Si impulsif qu'on l'imagine, il n'allait pas s'aliéner, pour un plaisir de médisance, sa sœur, qui ne lui avait rendu jusque-là que de bons offices et dont le concours lui était plus que jamais nécessaire pour décider son beau-frère à obéir. Au vrai, il n'a écrit cette lettre diffamante que beaucoup plus tard, et, à l'époque où la relate une dépêche de l'ambassadeur florentin du 30 mai, elle s'explique, si elle ne se justifie point, par le désir de se venger des auteurs responsables, ou qu'il croyait tels, d'une nouvelle révolte.

A la fin de 1579 ou au début de 1580, les amants s'étaient d'ailleurs brouillés pour des raisons qu'on ne sait pas. Si l'on pouvait ajouter foi au *Divorce satyrique*, un pamphlet grossier, dont je ne sais comment émousser les précisions pour être intelligible sans blesser l'honnêteté, Marguerite, qui n'avait pas trouvé en Turenne le plaisir qu'elle attendait, aurait congédié ce flasque amoureux, « l'accomparant aux nuages vuides qui n'ont que l'apparence dehors ». C'est alors peut-être que Turenne s'en serait allé à Castres où on

signale sa présence le 11 janvier. Mais le roi de Navarre qui avait plus souci de l'intérêt de son parti que des déceptions de sa femme, l'aurait fait revenir et il aurait imposé une réconciliation. Que cette histoire ait été plus ou moins arrangée et salie par d'Aubigné, l'auteur probable du *Divorce satyrique*, il est certain que Turenne prit le parti de rompre. Il échangea la lieutenance générale de Guyenne, qui le retenait près de Nérac, contre le gouvernement du Haut-Languedoc, qui l'en éloignait. Il voulait — explique-t-il — en vue d'une nouvelle guerre qui s'annonçait prochaine, avoir le mérite ou assumer la responsabilité de ses actes. Il ajoute, et les termes de sa déclaration sont à peser : « J'avais outre cela un sujet qui me convioit à *m'esloigner dudict roy pour m'esloigner des passions qui tirent nos âmes et nos corps après ce qui ne leur porte que honte et dommage.* » Il ne parlerait pas si craintivement, comme d'un grand danger matériel et moral, d'une liaison avec une dame ou fille d'honneur ni des prétentions qu'il aurait, dit-on, laissé voir à la main de Catherine de Bourbon, sœur du roi de Navarre. Non, c'est bien l'aveu discret de ses amours avec Marguerite. Appréhendait-il que le roi de Navarre ne finît par s'émouvoir, non de la faute, mais du scandale, et, à la veille d'une nouvelle guerre de religion, estimait-il qu'il perdroit toute autorité sur les Églises et compromettrait son salut dans l'autre monde, si, lieutenant du chef du parti, il continuait à le tromper, au vu de tous, avec la reine, zélée catholique et sœur du roi de France, l'ennemi des huguenots? Ce sont probablement ces raisons d'intérêt et de conscience qui le décidèrent à quitter Nérac. Il n'en partit, c'est lui-même qui le dit, qu'après la prise de Sorrèze par les catholiques, qui est du 3 mars 1580, et cette fois pour ne pas revenir. Il a pu voir à Nérac Strozzi, qui y passa tout le mois de mars et les deux tiers du mois d'avril, mais parmi les dépêches que l'ambassadeur extraordinaire d'Henri III apportait, il n'y en avait aucune qui le concernât.

Le départ de Turenne est plus qu'une date dans la chronique amoureuse de Marguerite, c'est le prélude d'une prise d'armes; la plupart des gentilhommes protestants s'en allèrent aussi rejoindre leurs postes de combat. Adieu les fêtes, les concerts, les promenades et les propos galants dans les allées

ombreuses ou le long de la Baïse. La guerre approchait, celle que d'Aubigné a baptisée guerre des amoureux, imaginant en poète que Marguerite et ses dames avaient poussé leurs amants à la bataille pour se venger des bons contes d'Henri III sur la Cour d'amour de Nérac. La reine de Navarre, qu'il suppose furieuse de ces diffamations, aurait appris aux maîtresses de son mari (il en avait donc plusieurs, sans compter la platonique Fosseuse) « qu'elles avoyent en leur puissance la vie de leur maistresse (c'est-à-dire la sienne) et la disposition des plus grandes affaires de la France si bien qu'en se concertant avec elle la paix et la guerre du royaume estoyent entre leurs mains ». « Elle séduisit, dit-il encore, les maistresses de ceux qui avoyent voix au chapistre. Elle mesme gaigna pour ce point le vicomte de Turenne.... » Il se trompe ici d'époque et il exagère. Si les hommes se sont battus de meilleur cœur pour plaire aux dames, ils en avaient depuis longtemps envie. En juin 1579, à l'assemblée de Montauban, comme on le sait par Turenne lui-même, ils avaient résolu d'en appeler aux armes, si on les pressait de restituer les villes de sûreté, au terme fixé par l'accord de Nérac, et « chacun s'employoit (déjà) à se préparer en vue d'un nouveau remuement et à recognoistre des places ».

Pour entraîner la masse, Condé avait pris les devants. Il sortit secrètement de Saint-Jean-d'Angély, traversa Paris déguisé, et alla s'emparer de la forte place de La Fère, (29 novembre 1579), d'où il pouvait entrer en rapports avec l'Angleterre et l'Allemagne protestante. Un mois après, Merle, l'un de ces capitaines « larrons » que la paix ruinait, surprit Mende (25 décembre) « sur l'ordre, racontent ses Mémoires, d'un des principaux chefs de la religion », qu'il n'est pas difficile de deviner. Le roi de Navarre écrivit à Henri III pour s'excuser de cette agression qui n'avait « été faicte de son sceu ni de son consentement ». C'était un « faict particulier dont ceulx de la Religion *en général* portent beaucoup de desplaisir ». Il ne disait pas tous et ne pouvait avouer plus clairement qu'il n'était pas toujours maître de son parti. Même aveu d'impuissance en réponse à l'ordre que Strozzi lui apporta de restituer les places de sûreté... « Je mettray tousjour

peine d'obéir en ce qu'il ira de mon particulier ; seulement estant bien marry que *pour le général* je ne vous puis donner la satisfaction que vous me demandez. »

Naturellement il recommençait à se plaindre des agressions des catholiques et de la désobéissance du maréchal de Biron, mais il n'aurait pas couru les risques d'une révolte s'il n'avait eu la main forcée par les intransigeants.

Soudain, en avril 1580, les chefs huguenots, sans la promesse de concours d'une armée étrangère, contre l'aveu des gens de La Rochelle et de beaucoup d'Églises, malgré la froideur du duc d'Anjou et l'hostilité du gouverneur du Languedoc, Montmorency-Damville, mirent leurs troupes en campagne. Les Mémoires et les lettres de Marguerite prouvent clairement qu'elle n'était pas responsable du conflit. Elle s'était efforcée « de faire réussir les négociations de M. d'Estresse (Strozzi), écrit-elle au roi son frère, selon vostre veulonté que je dessire plus que chose du monde voir satisfaite an ce qui despand du roi mon mari et de moi. » Elle n'avait pas cessé d'avertir la Cour de France de l'aigreur des réformés, « pour y remédier en donnant quelque contentement » au roi de Navarre, en même temps qu'elle remontrait à celui-ci et aux gens de son Conseil « combien peu advantageuse leur seroit ceste guerre, où ils avoient un chef contraire, tel que M. le mareschal de Biron, grand cappitaine et fort animé contre eux, qui ne les feindroit (ne les ménagerait) ni ne les espargneroit, comme avoient fait d'aultres. » Femme du roi de Navarre et sœur du roi de France, elle risquait, quelque décision qu'elle prît en cas de rupture, de déplaire à l'un ou à l'autre. Aussi, quand il en était encore temps, pressait-elle sa chère Sibylle, la duchesse d'Uzès de bien suivre ses instructions « pour l'entretenement de la paix... et pour le contentement et repos de la meilleure de vos amies.... car je ne sais que ce seul moyen pour éviter la guerre que vous savez *combien je l'appréhende et la dois craindre.* » Elle dénonçait à Henri III les remuements et armements de Gramont et de Duras, deux grands seigneurs catholiques. « L'on dit qui l'ont (qu'ils ont) des comitions de M. le Mareschal de Biron et le roi mon mari croit que c'est luy qui leur fait jouer ce jeu pour le désespérer et luy faire prendre les armes, ce qui

(qu'il) ne fera pas et ne sera point dict que ce soit luy qui commanse... estant résolu dandurer jusques à l'extrémité pour faire connaistre sa bonne voulonté à l'antretenement de la paix. » Convaincue que ces provocations se faisaient contre l'intention de son frère, elle le suppliait très humblement de la « faire prontement paroistre à ceux qui lignoret ou la respecte peu ». Elle n'oublierait rien en cette occasion du service qu'il pouvait attendre « d'une très humble servante » qu'il honorait du nom de sa « bonne sœur ». C'était son intérêt comme son devoir. Car outre sa résolution de le servir, elle avait devant les yeux « mile malheurs représentés », qui se préparaient pour elle. « Si la gaire (guerre) est de sorte, Monseigneur, que falloient (manquaient) tous moiens pour la destourner, je n'orois autre recours que prier continuellement Dieu qui (qu'il) me voulut auter de ce monde. » Une lettre du roi de Navarre à sa femme, datée du 10 avril, cinq jours avant la déclaration de guerre, confirme ce qu'elle dit de ses sentiments pacifiques. « Ce m'est un regret extresme, qu'au lieu du contentement que je désirois vous donner... il faille tout le contraire et qu'aïez ce desplaisir de voir ma condition réduicte à un tel malheur. » Parlerait-il ainsi à une complice et pouvait-il signifier plus clairement qu'il entrait en campagne malgré lui et malgré elle?

Jusqu'au dernier moment elle voulut croire à la paix parce qu'elle la souhaitait de tout cœur. « ... Si les huguenots avoient du meilleur, c'estoit à la ruine de la religion catholique, de quoy j'affectionnois la conservation plus que ma propre vie. Si aussi les catholiques avoient l'avantage sur les huguenots, je voyois la ruine du roi mon mari. » L'alternative était si redoutable, qu'elle chercha jusqu'au dernier jour à se faire illusion, écrivant à Paris au chancelier Pibrac « qu'il ne falloit point croire que » ceux de la religion « voulussent prendre les armes ».

Contrairement à son espoir, la guerre éclata et il lui fallut prendre parti. « L'honneur », dit-elle, que son mari lui faisait de « l'aimer » — on a vu ce qu'il faut entendre par là — lui commandait de ne pas l'abandonner. Elle résolut donc de « courre » sa fortune. On peut croire aussi que la prise de Cahors (28-31 mai) y contribua. Ce combat de quatre jours

dans les rues de la ville, d'où le roi de Navarre, ce cadet de Gascogne paillard, railleur, et vantard, « sortit tout sang et poudre » avec un renom de héros, a dû faire impression sur son esprit romanesque. En tout cas, elle se remua beaucoup en juin pour empêcher certaines villes de se déclarer contre lui, promettant aux consuls d'Auch et de Condom de les protéger contre l'attaque et les déprédations des troupes huguenotes, s'ils gardaient la plus exacte neutralité. Fait plus grave, elle n'empêcha pas les gentilshommes de sa suite, mais aurait-elle pu les en empêcher ? d'aller frapper quelques bons coups d'épée en compagnie du roi son mari.

Cependant elle évitait de rompre avec la Cour de France et elle employait la duchesse d'Uzès à maintenir le contact. Elle voudrait faire croire à cette confidente qu'elle assistait, spectatrice résignée, au développement des hostilités. Dans une de ses lettres, elle signalait incidemment la prise de Cahors, mais insistait sur une rencontre possible du roi de Navarre et du maréchal de Biron près d'Agen, en épouse tendre. « Jugez, je vous supplie, en quelle peine, je puis estre, ma Sibille ; si vous plaignez ma douleur, je l'en estimeray moindre. » Elle ajoutait : « Je vous supplie, parlant à la royne ma mère, faites-luy souvenir de ce que je luy suis et qu'elle ne me veuille rendre si misérable, m'ayant mise au monde, que j'y demeure privée de sa bonne grâce et protection. »

Mais elle ne prend pas le deuil. Elle continue à entretenir sa Cour de dames aussi parée que par le passé. Elle fait autant de commandes qu'avant la guerre aux argentiers, aux orfèvres, aux tapissiers, aux couturiers, aux cordonniers. Elle se fait apporter de l'eau prise « sous les moulins de Barbaste », pendant l'été, pour trois bains. Est-ce que l'eau de la Galise, qui alimente ces moulins fameux, a plus de vertu que celle de la Baïse ? Elle achète des robes, des voiles, des soieries, des rubans, une glace de Venise garnie de nacre, or, perles et argent. Elle et ses filles se tiennent prêtes aux jeux de l'amour et du hasard.

Elle avait obtenu du roi et de la reine mère qu'ils commandassent au maréchal de Biron de ne pas approcher de plus de trois lieues de Nérac, à condition que le roi de Navarre

n'y entrât point. Mais il se plaisait tellement parmi les dames, et surtout avec Fosseuse, dont il était toujours plus épris, qu'il allait les visiter souvent, et même une fois il se logea dans la ville avec sa troupe et y demeura trois jours, « ne pouvant se départir d'une compagnie et d'un séjour si agréable ». Biron, qui guettait ce manquement, se présenta un matin devant la place « avec toute son armée en bataille près et à la vollée du canon ». Le roi de Navarre, qui venait d'en sortir, accourut et jeta quelques soldats dans les vignes pour faire front à l'attaque. Il n'y eut pas d'engagement, l'extrême pluie de ce jour ayant noyé la poudre des arquebuses. Seuls deux ou trois gentilshommes de l'armée catholique sortirent des rangs « et vinrent demander des coups de lance pour l'amour des dames ». Biron, en se retirant, fit tirer sept ou huit volées de canon dans la ville « dont l'une donna jusques au chasteau » (12 septembre 1580). Galamment il envoya un trompette à la reine pour s'excuser d'avoir fait son devoir contre le violateur de la neutralité. Mais Marguerite protesta qu'il ne pouvait s'attaquer à son mari sans s'attaquer à elle, qu'elle en était fort offensée et qu'elle s'en plaindrait au roi et à la reine mère. Comment pouvait-elle penser qu'ils lui donneraient raison contre ce fidèle serviteur?

Henri III avait eu quelque peine à croire que sa sœur eût, jusqu'au dernier jour, ignoré les projets belliqueux des huguenots et il avait vivement repris Pibrac, qui, sur l'assurance de sa souveraine, se portait encore garant, à la veille de la déclaration de guerre, de leurs intentions pacifiques. Quand survint la nouvelle que Cahors avait été « prins et sacagé, tous les habitans massacrés et le butin des églises publicquement vendu à Nérac », il manda le malheureux chancelier et, « publicquement au milieu de la basse-court du Louvre, en présence de plus de deux cens gentilshommes », il lui reprocha d'avoir trompé sa confiance, ajoutant : « Les officiers auxquels ma sœur a donné des offices et beneffices dans Cahors ont trahi la ville et receu l'ennemi ; je ne veux plus qu'elle aye ce moyen de me nuire; j'ay ce matin, commandé à mon procureur général, de faire saisir les terres qu'elle a ; et quant à vous, je vous deffends d'uzer de son sceau, ny sceller offices quelconques. » Pibrac alla trouver Catherine, « gisante au lit et

grièvement malade », et lui persuada de faire révoquer la saisie comme préjudiciable à l'honneur de sa fille, « pour ce que les registres du Parlement en demeureroient chargez », et fondée sur ce fait faux que les officiers et les bénéficiers de Cahors avaient été nommés par elle. Mais si Henri III avait été mal renseigné sur les événements de Cahors et la complicité de Marguerite, il ne douta plus de sa mauvaise foi. C'est alors seulement qu'il a écrit au roi de Navarre, et pour se venger, que Turenne était l'amant de sa femme. Il aurait dû, pour être exact, parler au passé.

Biron poussa si vivement les huguenots que Marguerite cria grâce. Elle supplia sa mère d'envoyer en Gascogne son frère, le duc d'Anjou, qui avait essayé de prévenir la guerre et s'offrait à rétablir la paix. L'ancien chef des protestants et des catholiques unis, impatient de rentrer aux Pays-Bas, avait intérêt à réconcilier les partis pour se procurer les soldats nécessaires à son entreprise. Pour des raisons tout opposées, Henri III et Catherine de Médicis l'acceptèrent comme médiateur, espérant l'enliser dans les négociations interminables du Midi et ajourner indéfiniment toute nouvelle bravade à la puissance espagnole. Le duc, assisté de Bellièvre et de Villeroy, les deux hommes de confiance du roi et de la reine mère, se mit facilement d'accord avec le roi de Navarre sur les conditions de la paix (Fleix, novembre 1580). Les protestants étaient autorisés à garder encore six ans les places de sûreté qu'ils avaient obtenues à Nérac.

Mais s'empresseraient-ils de restituer les autres? La Cour de France espérait que le négociateur y userait son temps et sa peine. Marguerite elle-même désirait aussi retenir le plus longtemps possible auprès d'elle ce frère si cher. L'affection qu'elle avait vouée à cet ancien compagnon d'infortune et d'humiliation était si entière qu'elle n'avait pas consenti, quelques avantages qu'Henri III lui eût fait entrevoir, à se déclarer contre lui ou même à le blâmer. Aussi lorsque parurent, sous le règne de Louis XIII, les Mémoires posthumes où elle contait avec tant de complaisance les amours de son mari et cachait si soigneusement les siennes, l'historiographe de France, Scipion Dupleix, qui pensait relever la réputation d'Henri IV en rabaissant celle de Marguerite, alla jusqu'à

publier dans une histoire officielle, entre autres accusations, qu'elle avait pour le duc d'Anjou « une amitié plus que fraternelle ». Mais cet ancien serviteur de la reine, et sa « créature », qui s'excusait de manquer à la reconnaissance par respect de la vérité, déclare naïvement les raisons de cette diffamation systématique et, sans souci de la contradiction, il admet, dans une autre histoire aussi officielle, que les liaisons dont elle a été soupçonnée furent un simple jeu de coquetterie. On voit quelle confiance il faut lui accorder. Il n'est pas croyable que la reine de Navarre, si jalouse de son honneur qu'elle n'a jamais avoué une seule de ses faiblesses, eût crié si haut son amour pour son frère si elle avait été pour lui ce que la nature même ne voulait pas qu'elle fût.

La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés à La Fère, elle de retour de Spa, et lui, accouru de Paris où le roi et les mignons s'ingéniaient à l'humilier, « Je mis peine, raconte-t-elle, de luy donner tous les plaisirs que je pensois luy pouvoir rendre ce séjour agréable : ce qui estoit si bien receu de luy qu'il eust volontiers dict comme Saint Pierre : « Faisons icy nos tabernacles. » Elle emprunte les paroles de l'apôtre au Christ transfiguré sur la montagne pour exprimer le ravissement de son frère et le sien. Mais était-ce la joie seule de s'être retrouvés dont le souvenir, à vingt ans de distance, lorsqu'elle écrivait sa biographie, la transportait d'enthousiasme ? On a supposé qu'elle a vu alors pour la première fois l'homme qu'elle semble avoir le plus aimé, Jacques Harlay de Champvallon.

Elle le revit à Fleix. Jacques de Harlay, sieur de Champvallon, appartenait à cette grande famille, qui, en ses diverses branches, a produit tant d'hommes éminents, magistrats, diplomates, prélats, hommes d'épée. Fils puîné de Louis de Harlay, sieur de Césy, et de Louise Stuart de Carr, une noble dame apparentée à la maison royale d'Ecosse, il avait passé du service d'Henri III à celui du duc d'Anjou, dont il devint le grand écuyer. On ignore la date de sa naissance, mais on sait qu'il mourut très âgé en 1630, et, en supposant qu'il eût à sa mort quatre-vingts ans, il serait né vers 1550. L'Estoile, en 1583, l'appelle le *jeune* Champvallon. Il avait donc à peu près le même âge que Marguerite, née en 1553.

Il était très beau, le plus bel homme de son temps, dit-on.

Que Marguerite appréciât la beauté, il suffit pour le croire de penser à l'admiration qu'elle eut toujours de la sienne. Son livre de chevet, le commentaire de Marsile Ficin sur le *Banquet* de Platon, est la glorification du beau en tant que splendeur visible de Dieu. De la contemplation des belles formes, l'âme s'élève à l'idée de la beauté divine, mais elle commence par elles. Toute sa vie Marguerite a aimé les perfections du corps, et même alors que l'âge eût dû la détourner de comparaisons fâcheuses, elle n'a pas cessé d'adorer le Créateur à travers ses créatures.

De Champvallon, elle ne dit pas un mot dans ses Mémoires, qui s'arrêtent d'ailleurs à l'époque où elle aurait été obligée de le nommer, mais ce n'est pas une preuve qu'elle ne l'a pas aimé, et même beaucoup. Il serait d'ailleurs aussi paradoxal de prétendre qu'elle a commis avec lui le premier de ses manquements, depuis si répétés, à la foi conjugale. Mais, après quelques expériences où elle ne se donnait qu'à moitié, soudain, en ces alentours de la trentième année qu'un des historiens des grandes dames du temps, le comte Hector de La Ferrière, déclare l'âge critique de la vertu des femmes, il semble qu'elle se soit éprise corps et âme et qu'elle ait ressenti pour la première fois une tendresse plus ardente et plus entière, l'amour-passion.

L'histoire est nécessairement sur certains points de détail une science conjecturale. On suppose qu'à Fleix, où le roi de Navarre et le duc d'Anjou étaient réunis pour débattre les conditions de la paix, Marguerite était trop absorbée par les négociations pour s'occuper de Champvallon. Ce serait à Coutras où, après la signature de la paix, la Cour de Navarre et la suite du duc d'Anjou passèrent ensemble tout le mois de décembre (1580) que la reine et le grand écuyer devinrent amants. Mais il n'y en a d'autre preuve que la facilité des rencontres et la fringale de plaisir d'une jeunesse désœuvrée.

A Cadillac, un témoin se produit. Marguerite et le duc d'Anjou y séjournèrent deux mois (24 février-15 mars 1581) dans le vieux château fort des Foix-Candale, en partie restauré dans le style de la Renaissance. Le roi de Navarre, qui était retourné dans ses États, faisait de courtes ou longues apparitions à la cour de sa femme, ne pouvant passer plus

d'une semaine sans voir Fosseuse. C'est dans cette villégiature que Marguerite avait été surprise « en ses privautez » avec Champvallon, et peut-être par d'Aubigné, alors à Cadillac. Cet incident, de quelque façon qu'il l'ait connu, lui a paru si mémorable qu'il le rapporte dans son *Histoire Universelle* et l'on peut croire, sans lui faire injure, qu'il n'a pas gardé jusque-là le secret. En bon huguenot, il détestait la très catholique Marguerite et s'était déjà permis sur ses mœurs de ces brocards cruellement érudits et laborieusement aiguisés dont cette lettrée devait plus que toute autre femme sentir la pointe. Et cependant il s'étonne et presque s'indigne, qu'après ces outrages et la découverte d'un pareil secret, elle ait voulu, pour l'éloigner, l'embarquer dans l'expédition que Catherine de Médicis préparait, pour soustraire le Portugal à l'emprise espagnole.

Mais cette fois il ne calomniait pas celle qu'il diffamait. L'amour, qu'il fut le premier à dénoncer, est, quand les amants se retrouvèrent à la Cour de France, attesté par nombre de contemporains : L'Estoile, Busini, l'agent florentin, Busbecq, l'ambassadeur de l'Empereur, comme aussi par les accusations d'Henri III et le bruit public, que personne n'a jamais démenti. On n'est pas obligé de croire, sur la foi du *Divorce satyrique*, que Champvallon se faisait porter au Louvre dans une malle et que Marguerite, par recherche de raffinement, le recevait « dans un lit esclairé de divers flambeaux entre deux linceuls de taffetas noir ». Mais quand le pamphlétaire s'irrite que la reine de Navarre, dans l'excès de sa passion, appelât ce mignon de couchette « son seigneur et maître » et « son Apollon », il paraît plus véridique, parce qu'il se rencontre ici avec un autre témoin, qui pourrait bien être Marguerite elle-même.

Les lettres de la reine de Navarre à son amant, que Guessard a publiées à la suite des Mémoires, sont mal connues ou même inconnues des historiens de la littérature. Sainte-Beuve, qui, lui, les a lues, se demande si la femme qui a écrit son autobiographie en une langue d'une si pure et si élégante simplicité, était capable — ou coupable — de « la haute métaphysique et du pur Phœbus presque inintelligible » de cette correspondance. C'est qu'il ignorait la source de ce plato-

nisme échevelé. Tout ce que je veux dire après un rapide examen, c'est que les lettres recueillies au XVIIe siècle par Conrart et reproduites par Guessard, ne sont pas toutes adressées à Champvallon et qu'elles ne sont pas, sous la forme où Conrart se les procura, de véritables lettres.

Dans la première, par exemple, après une tirade sur la tendance des amants à rendre l'Amour responsable de leurs peines, l'épistolière raconte très naturellement au bien-aimé qu'elle vient de lui trouver une femme. C'est une veuve, mère de deux enfants, bien dotée et point jalouse, qui désire être à elle et ne les gênera pas en leurs amours. Celle que sa fille lui avait proposée, mère de famille elle aussi, était d'une humeur jalouse et glorieuse, dépensière, moins riche et moins belle que l'autre. Or Champvallon avait trente ans en 1580 ou 81, l'année où Marguerite se lia avec lui, il était garçon et si jeune, même s'il était veuf, qu'il ne pouvait avoir une fille d'âge à lui donner le conseil de se remarier. Il paraît bien que sa première femme a été Catherine de Bréval, fille de Robert de La Marck, IVe du nom, prince de Sedan et de Bouillon, qu'il épousa en août 1582, au grand désespoir, semble-t-il, de sa royale maîtresse.

Il est question aussi dans cette lettre de la « Banque », où la rivale de tout repos que Marguerite se préparait avait des fonds placés. La « Banque », sans autre précision, c'est à cette époque la Banque de Lyon, un établissement en quelque sorte officiel qui prêtait au roi de France à gros intérêts l'argent de ses actionnaires et celui des déposants. Marguerite faisait valoir aussi que sa candidate parlait « bien italien ». En quoi cette connaissance du beau parler toscan pouvait-elle intéresser Champvallon, alors qu'il ne s'agissait que de trouver une épouse assez complaisante et assez aveugle pour admettre le partage avec la reine?

Le « Désert », les « Saints Pères » et d'autres indications se rapportent mieux à cette retraite d'Usson, où Marguerite passa dix-neuf ans de sa vie et que ses panégyristes, touchés de sa dévotion et fermant les yeux sur des ardeurs moins innocentes, célébrèrent comme un « Tabor ». Le favori à qui elle proposait ce ménage à trois était probablement un de ces nombreux amants d'Auvergne, qu'en cette sorte de

réclusion, elle choisissait de son mieux, dans toutes les classes, peut-être Pomini, Italien ou fils d'Italien, maître chantre à la cathédrale du Puy, élevé par la grâce d'un cœur royal à la dignité de secrétaire et à la noblesse.

Les autres lettres, celles qu'on peut croire destinées à Champvallon, ont été certainement arrangées. Une maîtresse n'écrit pas à un amant de ce style, en découpant à son intention les commentaires de Marsile Ficin. Il y a dans ces épanchements trop de métaphysique sur l'amour, son objet, son origine, sur la Vénus terrestre et la Vénus céleste, et sur l'union de deux âmes amoureuses, si complète qu'elle est un échange, chacun des aimés mourant en soi pour vivre en l'autre et vivant de la mort de l'autre.

Et cependant l'on aurait tort de croire que la correspondance, qui est tout entière de Marguerite (sauf deux lettres de Champvallon), soit un simple recueil d'extraits choisis ou un exercice littéraire. On y distingue les phases d'une grande passion et qui s'accordent très bien avec ce que l'on sait des rapports de la reine avec Champvallon, après leur séparation en Gascogne : désir de l'amant lointain, peines de l'absence, piques, brouilles, trahison, colère et mépris, pardon et réconciliation, appréhension de l'avenir et consentement au sacrifice du plaisir le plus vif pour assurer la sécurité de l'être aimé. En contraste avec la subtilité des doctrines et la préciosité des sentiments, elles se terminent toutes par des déclarations enflammées. « A Dieu, ma vie, je baise un million de fois ces beaux yeux et ces beaux cheveux, mes chers et doux liens. » « Je baise un million de fois cette amoureuse et belle bouche. » « A Dieu, mon beau soleil, à Dieu, mon bel ange, beau miracle de la nature... » « A Dieu, mon tout, ma vie et mon souverain bien... » « Soyez mon seul plaisir, mon seul ange et ma vie. » La formule ne varie guère sauf que quelquefois elle entremêle l'amour platonique et l'autre et les concilie comme elle peut : « Ainsy remplie de cette divine et non vulgaire passion, je rens en imagination mille baisers à vostre belle bouche, qui seule sera particippante au plaisir réservé à l'âme. » Ah! pauvre reine Margot! Elle aspire à s'élever au ciel et retombe à terre de tout le poids de son humanité.

Et c'est presque partout que se retrouve cette ardeur

d'admiration et presque dans les termes qui scandalisaient l'auteur du *Divorce satyrique.* « ... A Dieu seule et parfaite beauté qui pourra pour jamais régner dans mon cœur. Je baise un million de fois ses beaux liens, beaux rayons d'Apollon. » Parlant de la souillure que le mot de mariage, prononcé dans sa chambre, y avait laissée : « Elle en a esté, dit-elle, pour certain pollue et n'y oserois plus faire nul sacrifice à Apollon qu'elle ne soit par vous redédiée. »

Aussi peut-on imaginer ce qu'a souffert Marguerite quand elle vit partir cet amant si cher (avril 1581). Après six mois passés à surveiller l'exécution du traité de Fleix, le duc d'Anjou, emmenant son grand écuyer, quittait la Gascogne, en route pour une nouvelle invasion des Pays-Bas, malgré les ordres du roi, son frère, et les remontrances de la reine sa mère. Sa sœur avait d'autres raisons de le vouloir retenir, et n'y ayant pas réussi, elle eut beaucoup de peine à lui pardonner. C'est à ce moment-là qu'il lui échappa de dire, à en croire d'Aubigné, que « si toute l'infidélité estoit bannie de la terre, son frère l'en pourroit repeupler ». Comme elle n'a pas cessé d'aimer et d'honorer ce prétendu félon, ce propos si contraire à ses sentiments peut, s'il est vrai, donner la mesure de l'exagération de sa douleur. Elle renonce aux toilettes éclatantes et revient aux livres, ces grands consolateurs, dont elle a déjà éprouvé en sa prison du Louvre l'action bienfaisante. Elle achète un Plutarque, les *Mémoires* de Du Bellay, les *Discours* de Cicéron, un dictionnaire grec-latin-français, etc. Elle tâche de se concilier Dieu, faisant cadeau aux religieuses du Paravis (près de Port-Sainte-Marie) de dix aunes et demie de treillis noir pour doubler une chasuble ; d'une étole ; d'un phanon et d'un parement d'autel de toile d'argent et de soie noire. Le noir domine comme si la religion elle-même devait prendre le deuil de ses chagrins d'amour.

Son espoir fut dès lors de quitter cette Gascogne où l'année d'avant elle se déclarait si heureuse de vivre. Elle guette du côté de la Cour de France un appel qui lui permette de se rapprocher de Champvallon. « Bien vous dirai-je, écrit Bellièvre à Catherine de Médicis le 1er juin 1581, qu'elle (la reine de Navarre), n'eust jamais plus de désir qu'elle a maintenant d'aller à la Court... » Assurément le changement d'humeur

de son mari l'y poussait, mais combien plus le départ de son amant.

Bien que sa femme se fût compromise pour lui dans la dernière guerre, le roi de Navarre, dont la reconnaissance n'était pas la principale vertu, oubliait tout ce dévouement pour une contrariété sentimentale. Il s'était aperçu, à Coutras et à Cadillac, que le duc d'Anjou tournait autour de Fosseuse, à mêmes fins, à mêmes mauvaises fins, et il avait failli en « vouloir mal » à Marguerite, qu'il pensait faire « de bons offices » pour son frère contre lui. Elle, aussitôt ce soupçon deviné, représenta si fortement au duc la peine où il la mettait par cette recherche qu'il força sa passion « et ne parla » plus à Fosseuse. Mais la jeune fille, « qui aimoit estresmement » le roi de Navarre, raconte toujours Marguerite, lui permit, pour lui ôter la jalousie de ce poursuivant, d'autres « privautez » que celles que « l'honnesteté peut permettre », et elle s'abandonna « tellement à le contenter en tout ce qu'il vouloit d'elle que le malheur fut si grand qu'elle devint grosse ». Dès lors, au lieu d'être l'aimable suivante, qui lui rendait « à l'endroict du roy son mari, tous les bons offices qu'elle pouvoit », elle se conduisit en rivale jalouse et haineuse. En peu de temps, la reine de Navarre connut son mari « tout changé ». « Il s'estrangeoit de moy, dit-elle, il se cachoit et n'avoit plus ma présence si agréable. »

Aussitôt que la Cour fut revenue à Nérac, après le départ du duc d'Anjou, la favorite mit « en teste » au roi de Navarre d'aller aux Eaux-Chaudes en Béarn, sous prétexte de se guérir d'un mal d'estomac, mais, en réalité « pour trouver une couverture à sa grossesse ou bien pour se défaire de ce qu'elle avoit ». Mais il aurait fallu passer par Pau. Marguerite, lors de l'esclandre de la Pentecôte, avait juré et protesté qu'elle ne remettrait jamais les pieds dans ce « petit Genève ». Elle supplia son mari de l'excuser si elle ne l'accompagnait pas aux Eaux-Chaudes, ayant fait serment de n'entrer jamais en Béarn que la religion catholique n'y « fust ». Il insista, elle ne céda point. Finalement il partit avec Fosseuse en compagnie de deux autres filles, Rebours, son ancienne maîtresse, et Villesavin, et de la gouvernante. La Reine alla les attendre à Bagnères-de-Bigorre,

« où, raconte-t-elle, elle versa autant de larmes qu'eux buvoient de gouttes des eaues où ils estoient (8-26 juin 1581) ».

Mais elle exagère sans doute. La lettre qu'elle lui écrivit dès l'arrivée esquisse si joliment les accidents du voyage, les chemins de montagnes, les mulets, « qui, je crois, dit-elle, sont aussi vieux que moi », la société de dames et de gentilshommes, réunis là pour se récréer ou se guérir, et marque d'un trait si précis et quelquefois si malicieux les choses et les gens, qu'elle aurait dû le dégoûter d'une maîtresse incapable de ce style. « Je n'espargne, ajoute-t-elle, ni les violons ni les comedians à se facheux logis pour le rendre agréable. Ils jouèrent hier la tragédie d'Esfigenie (Iphigénie) estremement bien et demain je les ferrai jouer dans un fort beau pré où il y a des arbres... ce qui ne sera Monsieur sans vous y souhaiter. »

Il est vrai qu'elle recevait de Rebours des nouvelles alarmantes. Fosseuse se vantait, si elle avait un garçon, de se débarrasser de la femme légitime et de se faire épouser par son royal amant. Et il n'est pas impossible que le roi de Navarre le lui ait promis, inaugurant l'habitude qu'il eut toute sa vie de promettre le mariage aux maîtresses qui mettaient leurs premières faveurs à ce prix. Aussi Marguerite avait-elle intérêt, pour couper court à ces espérances, à essayer elle-même la vertu fécondante des sources. Aujourd'hui, annonce-t-elle à son mari, « j'en ai beu et espère qu'ele me serviront, sinon à tous mes maux, pour le moins à ce que je desire le plus pour vostre contentement », c'est-à-dire, à lui donner un héritier. Même indication à sa mère. « Je suis aux bains de Banières, où je suis venue pour voir si (s'ils) me seroit si heureux que de povoir faire par moi oguemanter le nombre de vos serviteurs. »

Quand le roi de Navarre revint des Eaux-Chaudes avec son quatuor féminin, il était bien résolu, pour complaire à sa maîtresse, d'imposer à sa femme l'humiliation de repasser par Pau, mais « touché des larmes et des paroles » de la reine, « qui lui disoient ensemble qu'elle eliroit plustost la mort », et sur les représentations de la noblesse présente, « il changea de dessein » et s'en retourna à Nérac.

Marguerite, qui compatissait aux faiblesses du cœur,

voyant que tout le monde parlait de l'état de Fosseuse, offrit à la jeune fille de l'emmener avec elle, dans une maison écartée, jusqu'à sa délivrance. Mais la maîtresse, qui peut-être la soupçonnait de quelque noir projet, cria très haut à la calomnie et tout en colère alla se plaindre à son amant. Lui, qui pourtant devait savoir à quoi s'en tenir, se courrouça fort contre la reine, disant que « sa fille », ainsi l'appelait-il par tendresse, « feroit mentir à tous ceux qui la taxoient ». Il ne lui en coûtait pas de se dédire. Le matin où Fosseuse fut prise des douleurs de l'enfantement, il demanda sans façon à sa femme, après quelques excuses sur ce qu'il lui avait celé, de se lever et d'aller la secourir. « Vous savez, lui dit-il, combien je l'ayme, je vous prie, obligez-moi en cela. » A quoi elle répondit qu'elle l'honorait trop pour s'offenser « de chose qui vinst de lui », qu'elle y allait et ferait comme si c'était sa fille. Elle se leva aussitôt, fit porter Fosseuse dans une chambre à part, et, pour se débarrasser des bavards, envoya le roi avec tout son monde à la chasse. « Dieu voulust, ajoute Marguerite, qu'elle (Fosseuse) ne fist qu'une fille qui encore estoit morte. » C'est un cri de soulagement ; car elle estimait le roi capable d'épouser sa maîtresse, si elle avait eu un garçon.

Il était en son égoïsme exigeant jusqu'à l'indiscrétion. De retour de la chasse, trouvant la reine au lit, où elle s'était remise de fatigue, il la pressa d'aller visiter l'accouchée, comme elle faisait pour ses autres filles, quand elles étaient malades, « pensant par ce moyen oster le bruit qui couroit ». Mais elle refusa nettement de se faire montrer au doigt par cet excès de complaisance. « Il se fascha fort ; » elle lui fit sentir qu'elle ne méritait pas cette récompense. La favorite « le mit souvent, dit-elle, en des humeurs pareilles contre moi ».

Privée de son amant, mal vue de son mari, elle accueillit volontiers les avances d'Henri III, qui lui faisait écrire par la reine-mère de revenir à la Cour. Catherine comptait que sa fille y ramènerait aussi son gendre. Elle ne savait pas ou ne voulait pas savoir les querelles du ménage royal. Peut-être espérait-elle que le roi de Navarre, tant elle le croyait léger et l'appréciait mal, ne résisterait pas à la tentation de suivre

Fosseuse, qui, en sa qualité de fille d'honneur, était obligée de suivre la reine.

Le roi de France faisait même calcul, qui était d'éloigner du Midi le chef du parti protestant. Marguerite voudrait nous faire croire qu'il la rappelait pour la brouiller avec son mari et la rendre à jamais misérable. C'est une explication trop facile des malheurs qui lui survinrent à Paris ensuite de ses fautes. Elle prétend aussi que « les belles apparences de bienveillance » ne la « fesoient poinct tromper aux fruitcs que l'on doibt esperer de la Cour, en ayant eu par le passé trop d'experiences ». Mais si elle avait de si justes motifs de défiance, pourquoi a-t-elle accepté de lui avec tant d'empressement l'argent nécessaire à un voyage en France? Il ne lui convient pas d'alléguer qu'elle se proposait d'y passer seulement quelques mois pour y accommoder ses affaires, c'est-à-dire ses embarras financiers, avec l'espoir que cette absence « servirait comme de diversion pour l'amour de Fosseuse » et que le roi « ne la voyant plus s'embarqueroit possible avec quelque aultre qui ne lui seroit pas si ennemie ». Au vrai, elle cache la principale raison de son départ qui est une raison de sentiment ; elle pèche ici, comme ailleurs, par omission. En dépit de sa haute culture, elle fut toujours l'esclave de ses impulsions. Elle avait quitté la Cour de France, où elle était persécutée et diffamée, pour celle de Navarre, qu'elle rêvait d'égaler à l'autre, et maintenant attirée par un mirage d'amour, elle retournait au théâtre de ses humiliations, sans vouloir réfléchir que le roi son frère, outre les ressentiments du passé, la rendait, pour surcroît de griefs, responsable de la dernière guerre.

C'en était fait. Elle partit de Nérac le 29 janvier 1582 et s'éloigna de la Gascogne en compagnie de son mari, qui s'attardait aux pas de Fosseuse. La reine-mère vint au-devant d'elle jusqu'en Poitou pour voir son gendre et lui « donner asseurance de la volonté et bienveillance du roi ». Mais à La Mothe-Saint-Heraye, où ils se rencontrèrent, elle ne réussit pas à lui prouver qu'il avait intérêt à s'en convaincre par lui-même. Quelque amoureux qu'il fût, il ne consentit pas à dépasser la zone d'influence protestante.

Ainsi disparaissait l'espérance conçue par la reine mère

d'enlever aux huguenots leur chef et de rétablir l'autorité royale dans le Midi. Elle avait trop compté sur les moyens de séduction de sa fille et pas assez estimé l'intelligence de son gendre, Elle le croyait un peu fol et le fait est qu'il l'était, mais seulement en amour. Il était si discrètement fin qu'il ne laissait rien voir de sa finesse. Sa belle humeur, ses gaillardises, l'exubérance de sa nature faisaient illusion. Il ne paraissait occupé que de chasse et des dames. Peu de gens imaginaient qu'en cette ardente recherche de mouvement et de plaisir il y eût place pour la réflexion et le calcul. Mais s'il ne se résignait pas, même dans les délibérations, à rester assis et s'il s'en remettait à ses conseillers du détail des affaires, il intervenait toutes les fois qu'il fallait pour rectifier une erreur de direction.

Marguerite ne fut jamais qu'un instrument aux mains de cet habile homme. Il la laissa faire tant qu'elle défendit bien ses intérêts et adoucit les exigences de la Cour de France. Le rôle qu'elle joua dans les négociations de Nérac et de Fleix, cette grande autorité dont parlent Du Bartas et Montaigne, ce n'était en somme qu'une délégation de son mari pour arracher des concessions à Catherine de Médicis et mieux exploiter l'affection fraternelle du duc d'Anjou. Mais le pouvoir de la mandataire s'arrêtait aux termes du mandat. Quand elle s'attaqua, par zèle catholique, à la législation intolérante du Béarn, au risque de le brouiller avec les réformés de France et de porter atteinte à ses droits souverains, il lui fit signifier rudement de ne pas s'entremettre dans les affaires religieuses de ses États. Elle se le tint pour dit et, pour toute satisfaction, s'accorda celle ne ne plus reparaître dans les pays où le libre exercice du catholicisme était défendu. Il l'inclina toujours plus vers lui, la cajolant si bien ou la laissant si bien cajoler que, catholique fervente, elle prit parti contre les catholiques et permit aux gentilshommes de sa maison de combattre dans l'armée huguenote.

Leur grand désaccord vint d'où on ne l'aurait pas attendu. Il la voulait aussi dévouée à ses plaisirs qu'à ses intérêts. Elle cachait avec soin ses galanteries ; il étalait les siennes. Ce n'est pas assez de dire qu'elle n'en était pas jalouse ; elle s'y montrait complaisante plus qu'il n'eût fallu pour son

honneur ; elle caressait la favorite en titre, entrait dans les confidences, s'étonnait comme d'une disgrâce de n'être plus dans le secret. Mais il ne lui savait pas gré de ses attentions et trouvait toujours que ce n'était pas assez. Il ne l'aimait plus, si, lors de leurs premières rencontres en Gascogne, il l'avait un moment aimée. Les maîtresses avaient toujours raison contre la femme légitime. Aimable de nature, mais brutalement instinctif, et, sous des apparences de bonne grâce, égoïste et impérieux, il était tout à la sensation présente, ardent à la satisfaire, irrité qu'on y pût contredire. En sa passion pour Fosseuse, il n'admit plus de bornes à la condescendance de Marguerite. Sans souci de leur dignité à tous deux, il n'exigea pas seulement que, reine, elle donnât des soins à une suivante en mal d'enfant illégitime; il aurait voulu qu'épouse, elle couvrît sa faute et se portât même garante de son innocence.

Que cette fille de France, hautaine et impulsive, qui se glorifiait d'être fille, sœur et femme de rois, se soit abaissée si longtemps à lui céder en tout, c'est ou bien qu'elle avait, d'après les idées morales de tous les temps et même du XVIe siècle, beaucoup à se faire pardonner ou encore qu'elle s'était ressentie longtemps des persécutions d'Henri III. Elle trouva pendant quelques années soulagement et gloire à tenir une Cour aussi belle que le lui permettait la médiocrité de ses revenus et à jouer à la souveraine. Mais le jour vint où elle se lassa de cette vie monotone, dans une petite ville, aux confins de la Navarre, sans même la consolation, en sa détresse sentimentale, de la sympathie et de la confiance de son mari, à défaut d'amour. En France, elle retrouverait une mère dévouée, son frère très cher, le duc d'Anjou, un Henri III, peut-être plus pitoyable, et, par-dessus tous les autres plaisirs de la Cour, elle se promettait celui de revoir Champvallon.

JEAN-H. MARIÉJOL

MI-LAN

L'Etranger, celui dont la face n'est pas semblable à ta face, apportera le trouble dans ta maison.

I

L'aïeul et sa petite-fille cheminent lentement. Leurs pieds nus s'enfoncent à peine dans le sable fin, tassé, le sable nacré qui garde les seules empreintes des crustacés étranges. Il n'est pas de route tracée sur la plage. Câu-van-Bây s'appuie, d'une main, à l'épaule de Mi-Lan; de l'autre, il porte, pressé contre sa poitrine, un objet rectangulaire, enveloppé dans un lambeau de soie. Sa haute taille est courbée. Sa face maigre a les teintes d'un ivoire patiné par le Temps. Ses yeux « dorment » sous les paupières flétries.

La fille est belle. La brise marine qui plaque sa tunique contre son corps jeune, révèle des lignes charmantes. Son turban de crépon noir enserre un opulent chignon.

Brusquement, le vieillard s'arrête.

— Je suis fatigué, enfant. N'est-il pas, près d'ici, quelque rocher sur lequel nous puissions nous asseoir?

— Un sampan est couché sur la plage. Encore une dizaine de pas, s'il vous plaît, ô Père.

Près de la barque renversée, Mi-Lan laisse glisser à terre la corbeille de joncs tressés qu'elle portait sur la hanche. Elle installe l'aveugle et s'assied à son côté.

Ils sont face à la mer. Le murmure des vagues est à peine

perceptible. Les rayons du soleil frappent, obliquement déjà, les pics de roches roses et moirent la nappe liquide de riches reflets. La jeune fille a rejeté sur ses épaules le chapeau conique en feuilles de latanier, retenu à son cou par un cordon de soie. Elle rêve. Et son rêve est une douloureuse vision : ce matin elle a quitté la case où elle naquit, où son père et sa mère vécurent et sont morts... le familial champ de riz... le village minuscule dont les paillotes basses dominent la mer et s'y reflètent... Elle a dit adieu aux compagnes de son enfance, à celle qu'elle chérit entre toutes : Daï-Liên.

Un usurier, le Chinois A-Trieu, a ruiné l'aïeul par de louches manigances. Il a tout pris dans la fragile maison, tout... jusqu'à la natte où s'étendait le vieillard. Plusieurs hommes n'osant protester, murmuraient. A-Trieu avait alors laissé quelques vêtements et la Tablette sacrée, le « Linh » représentant l'âme des Ancêtres. Compatissantes, des voisines partagèrent leur riz avec les malheureux, puis l'aïeul s'était chargé de la Tablette sainte; Mi-Lan, des hardes. Ils étaient partis. Longtemps, entre la mer et la forêt, Daï-Liên accompagna son amie portant la pesante corbeille. Ce fut enfin la séparation dernière et la marche pénible sous le soleil de feu. Baÿ était las, Mi-Lan était lasse. La route était longue qu'il restait à faire, le voyage plein d'inconnu. La jeune fille songe à cet inconnu, au mystère de l'avenir... Son regard très doux suit la courbe gracieuse de la rade de Mi-qué, se repose avec complaisance sur les pentes vertes qui descendent vers l'eau chatoyante, sur les monts de Marbre aux crêtes fines et fières, nettement découpées dans le ciel de turquoise. Mi-Lan sourit : le charme de la nature splendide et sereine agit sur son âme cependant que le visage du vieillard au regard mort reste tragique.

Soudain la voix de Baÿ s'élève, sanglotante, cassée :

— Le Sage a dit : « Sois bon comme le bois de santal qui parfume la hache dont on le frappe. » Je voudrais pardonner au Chinois qui m'a volé, je ne le puis. Lorsque j'ouvre la bouche, des paroles de malédiction se pressent sur mes lèvres. Dois-je souhaiter, A-Trieu, qu'un jour proche, la tombe de tes Ancêtres soit profanée?

— Père, père! calmez-vous. La tombe de nos Ancêtres sera

rachetée. Je vais à Hué pour cela; à Hué où les femmes et les filles gagnent des piastres en triant le chiendent. Et je travaillerai tant, je travaillerai si bien, que je gagnerai l'énorme somme que nous devons au Chinois.

— Nous ne lui devons pas une aussi forte somme. Quand mon fils mourut, après une longue maladie, et que ta mère — pauvre chère âme de bonté! — suivit son époux dans la tombe, j'avais emprunté trois cents piastres au Chinois. Chaque année, j'ai fidèlement donné ma dîme de paddy. Cette année, la récolte de riz a été insuffisante, le typhon a dépouillé les plants de thé; alors, A-Trieu est venu. Il a réclamé durement son argent, augmenté des intérêts (à un taux énorme!) de huit années. En vain, j'ai protesté contre une telle mauvaise foi. Je n'avais aucune preuve établissant le payement de ces intérêts. A-Trieu a porté plainte devant le tribunal du huyên et le mandarin, grassement payé, a rendu une sentence injuste : ma rizière appartient au Chinois. A lui, sont mes plants de thé; à lui, — ô mes Pères! — sont les tombes des Ancêtres.

Comme si le fardeau d'une telle iniquité s'apesantissait réellement sur ses épaules, Baÿ courba la tête, accablé. Après un moment de silence que Mi-Lan respecta, l'aveugle reprit :

— Jadis, l'Annamite ayant imploré en vain la justice d'un huyên avait une dernière ressource : le Nam-Va. Mais se coucher ainsi à la porte d'un magistrat, attendre de longues journées et de longues nuits qu'il daigne entendre notre plainte, se tuer même en protestant éperdûment est, maintenant, inutile puisque le maire du village est nommé par le Résident français; alors le Français étouffe l'affaire pour ne pas s'attirer les reproches de ses chefs, et notre saint Empereur reste dans l'ignorance de ces actes révoltants.

» Tu es à l'aurore de ta vie, Mi-Lan, tu peux encore t'étonner lorsque tu rencontres l'injustice, le vol, la bassesse ou la méchanceté sur ta route. Hélas! les vieillards, eux-mêmes, ne parviennent pas toujours à la résignation, à la souffrance passives. Mon Père, dont le précieux linh repose contre mon cœur, était arrivé à ce degré de sainteté. Il lisait le livre de la Raison, il méditait les sentences, il élevait son âme avec les poètes antiques, tout en cultivant sa rizière. Il vivait dans la paix,

dans le calme, accueillant comme un hôte envoyé par les Génies, le malheureux qui lui tendait la main. Sa parole était celle d'un honnête homme, nul ne l'eût mise en doute, nul ne se fût avisé de lui demander des papiers comme preuve de sa bonne foi. Ainsi que lui, à cette époque, vivaient presque tous les Annamites. Après le labeur de la journée, le soir amenait les longues rêveries... C'était l'heure des légendes jolies, contées par les vieillards à la peau ridée... On allait prendre son repos le cœur plus léger, l'âme meilleure... La sérénité des saints Bouddhas disparaît de l'Annam : nous avons appris à redouter le lendemain!

» Souvent, le soir, sous les auvents des paillotes, les murmures ou les doléances remplacent la récitation des poèmes, le chant des complaintes... Pourtant, mon enfant, il faut éviter cela. Il faut vivre comme nos pères ont vécu. Il faut rester en contact avec l'âme de nos Ancêtres, c'est l'âme véritable de notre patrie d'Annam... Et ce Chinois maudit me prive de la sépulture de mes Pères! Ah! Mi-Lan, qu'importe la pauvreté! qu'importe la perte de ma rizière, si je puis rentrer en possession des terres sacrées!

— L'exil sera de courte durée, vous rachèterez les tombes... Ne pensez plus à ces choses douloureuses, je vous en prie! Maintenant, Père, vous est-il possible de vous remettre en route? Le soleil va descendre dans la mer et nous ne sommes pas encore à Tourane où nous devons coucher.

Baÿ se leva. Mi-Lan jeta un regard d'adieu sur le paysage familier, sur la baie scintillante enchâssée dans les frondaisons qui s'assombrissaient : là-bas, à l'extrême pointe de la rade, le village natal était caché dans cette masse de verdure... A cette heure, les jeunes filles emplissaient leurs urnes à la source claire et bavardaient, accroupies sur les mousses... Elles riaient, insouciantes et gaies. Daï-Liên était parmi elles, toute fière de ses dents nouvellement laquées et du bracelet d'argent offert par son fiancé...

Très loin, au large, un grand bateau européen disparut. Le coup de sifflet grêle d'un train invisible arrivant de Faï-fo, fut répété par l'écho lointain. Mi-Lan prit la main de l'aveugle.

Ils traversèrent la plage de sable tiède et s'engagèrent dans un étroit sentier bordé de broussailles épineuses; çà et là,

entre les cycas rabougris et les frêles aréquiers, des paillotes se blottissaient parmi les bananiers. Un enfant traversa le chemin en poursuivant des volailles criardes; des porcs noirs se vautraient dans des flaques d'eau fétide. Sur le seuil des cases, maintenant plus rapprochées les unes des autres, des femmes, assises sur les talons, regardaient passer les voyageurs et s'interpelaient avec des rires de crécelles, sans cesser de mâcher leur bétel.

La nuit était tout à fait tombée lorsque Baÿ et sa petite-fille arrivèrent au fleuve. Sur la rive opposée, Tourane alignait ses maisons, lumineuses dans l'obscurité. Mi-Lan cherchait le logis du passeur parmi les pauvres cabanes noyées de ténèbres. Elle se demandait avec quelque angoisse, si l'homme consentirait à traverser le Song-kaï à cette heure tardive et quel serait le prix de ce service, quand un appel impératif la fit tressaillir :

— Ho! sampanier, ho!... Mau[1]!

La jeune fille se pencha sur l'eau noire et vit, tout au bord de la berge, près des sampans accostés, une silhouette claire d'Européen. Elle eut un instinctif recul.

— Un Français! — dit-elle à mi-voix.

— Ne tremble pas mon enfant, — conseilla l'aïeul (qui tremblait lui-même) — ce Français ne nous maltraitera peut-être pas sans raison et, s'il est bon, il nous permettra de nous accroupir, très loin de lui, à l'arrière du sampan.

Cependant, le passeur se hâtait. Le Français avait levé la tête au moment où le falot du batelier éclairait le visage inquiet de la jeune fille, proche de la face morne du vieillard. Il sourit et questionna en mauvais annamite :

— Veux-tu passer l'eau, vieux grand-père?

Baÿ se troubla. Il hésita quelques secondes avant de répondre d'une pauvre voix enrouée par l'émotion :

— Occidental! nous allons à Tourane.

— Alors, hâte-toi, tu voyageras avec moi.

Ils descendirent la pente raide. La main de l'aveugle pesait sur l'épaule de Mi-Lan, qui indiquait le chemin le meilleur :

— Par ici, Père... posez votre pied plus à gauche... là, tout droit maintenant.

1. Vite!

Le Français était excellent, sans doute, car il poussa la condescendance jusqu'à soutenir l'aveugle qui trébuchait en embarquant.

— Mau! — répéta-t-il.

Le batelier saisit ses avirons et le bateau démarra. Tandis que l'embarcation dansait sur le fleuve, où zigzaguaient les reflets des feux de Tourane, le Français demanda :

— Connais-tu Tourane, aïeul?

Baÿ frémit devant une telle indiscrétion. Il répondit pourtant :

— Je ne connais pas Tourane. J'y vais pour la première fois afin de monter dans la voiture à feu qui court, rapide comme le vent, jusqu'à Hué.

— C'est à Hué que j'habite; puis-je t'y rendre quelque service?

Tout en craignant que le Français ne se moquât de lui, Baÿ conta brièvement comment le Chinois de Faï-fo l'avait ruiné après avoir ruiné tant de cultivateurs de son village et des villages environnants. A Hué, où sa sœur est mariée à un sergent de miliciens, Mi-Lan gagnera des piastres en triant le chiendent. Lorsque la somme sera parfaite, on rachètera la tombe des Ancêtres.

Le Français regardait attentivement Mi-Lan et paraissait s'intéresser au récit du vieillard. Quand le sampan toucha le sable de la rive, il dit :

— Nous voici arrivés. Dois-je t'indiquer la demeure de l'un de tes amis ou t'aider à chercher un gîte pour la nuit? La prochaine voiture à feu partira seulement demain, vers la sixième heure.

— Mon ami, Huyn-dinh-Co habite près du marché.

— Ce n'est pas loin d'ici. Prends cette voie, ta petite-fille ne peut se tromper.

Baÿ et Mi-Lan se confondirent en remerciements.

— Que le calme soit en ton âme, — dit le Français, en imitant drôlement le grave salut du vieillard.

Mi-Lan conduisait son aïeul et regardait autour d'elle. Tourane lui parut une ville considérable où chaque chose devenait un sujet d'étonnement : les splendides constructions

qui semblent affirmer la puissance et la fortune des Européens, les étrangères à visage clair, vêtues si bizarrement, les « coolies pousses » courant torse nu, les importantes boutiques chinoises et les échoppes malabares où s'étalaient les cotonnades. En traversant la rue de Đong-khanh, elle fit ranger l'aveugle au bord de la route pour laisser passer une congaïe violemment parfumée, couverte de soies multicolores et de bijoux. Cette femme marchait, arrogante, en faisant claquer ses sandales. Ses tuniques de gazes changeantes voltigeaient et découvraient sa hanche provocante. Un jeune garçon la précédait, portant un photophore dont la lumière crue attirait l'attention des passants et allumaient les pierreries aux doigts de la femme. Elle fumait avec une gracieuse désinvolture. Quand elle passa près de Mi-Lan, la jeune fille retint, à grand'peine, une exclamation de surprise. Cette congaïe, elle la connaissait... Oui, c'était bien Thi-Sau... Thi-Sau dont la mère vend de la soupe aux coolies! Thi-Sau partie du village depuis moins d'une année... Par quel miracle, Thi-Sau se trouvait-elle — en si peu de temps! — riche au point de se promener dans un appareil aussi somptueux? Mi-Lan allait faire part de sa stupéfaction au vieux Baÿ, lorsqu'elle aperçut une matrone respectable qui crachait de dégoût derrrière la congaïe élégante. Les reins grotesquement cambrés, un gamin la suivit en contrefaisant son dandinement lascif. Un milicien jeta une injure grossière en passant. Thi-Sau ne détourna pas la tête.

Alors, confusément, Mi-Lan comprit : ces parures étaient aussi honteuses que brillantes. Elle plaignit Thi-Sau. Elle plaignit la femme miséreuse qui vend, au marché, la soupe aux coolies. Une sentence du Tao-teu-kinh revint à sa mémoire :

— Éloigne le mal de ton esprit et garde ton cœur pur afin de connaître la sérénité.

Elle pensait : la pauvre Thi-Sau aux riches joyaux ignore sans doute ce conseil du Sage, et ce n'est pas tout à fait sa faute, elle ne sait pas lire.

Longtemps avant le départ du train, Baÿ et sa petite-fille étaient en gare de Tourane. L'aveugle portait toujours, avec respect, la précieuse tablette représentant l'âme de son père.

Mi-Lan avait glissé, dans sa corbeille de joncs tressés, quelques victuailles pour la route.

Craintifs, ils s'installèrent dans un wagon de quatrièmes indigènes. D'autres voyageurs vinrent s'asseoir à côté d'eux, chargés de colis encombrants. Un Tonkinois cherchait à caser un bloc volumineux formé de chapeaux immenses. Comme il heurtait ses voisins, chacun se récriait en riant. Les hommes et les femmes fumaient. Une congaïe, dont les lobes d'oreilles étaient distendus par de pesants boutons d'or et qui semblait tirer vanité de son éclatante tunique zinzoline, coudoyait une sordide bà-gia. La vieille femme aux crasseux vêtements, lançait, de temps à autre, un jet de salive, rougie de bétel, qui s'écrasait en flaques, sur le plancher du wagon. Des enfants pleuraient, d'autres dormaient malgré le vacarme. Des boys causaient entre eux et se gaussaient de leurs maîtres européens.

Le train s'ébranla. Une crainte saisit le vieux Baÿ : n'était-il pas inquiétant de voyager avec une telle rapidité dans une aussi diabolique voiture? Il s'intéressa aux conversations de ses voisins et cessa de trembler. La voie longeait la rue et le fleuve. Les bateliers, debout dans leurs sampans, criaient des souhaits et des adieux qui se perdaient dans le fracas de ferrailles. Mi-Lan regardait, amusée, la fuite des jolies demeures occidentales, elles s'espacèrent. Ce fut la mer toute proche, les vols effrayés des canards sauvages, les pentes boisées humides et fraîches. On traversa le col des Nuages. La ligne serpentait en courbes hardies au-dessus des vagues blanches d'écume, s'accrochait à flanc de rocher, franchissait les précipices, traversait la brousse. La jolie lagune de Lang-câu, criblée de soleil, resplendissait telle le bouclier fameux qu'en son ascension glorieuse, Ly-ông-thân laissa choir. Uniformes, les petites stations se succédèrent. Au passage, des congaïes présentaient leurs marchandises : soupe, thé, riz, poissons, fruits et bétel. Enfin, ce fut Hué. A la sortie de la gare, quelques « pousses » offraient leurs services aux Européens affairés. Les boys, obséquieux, se chargeaient des valises. Les voyageurs indigènes se dispersaient et trottinaient à pas menus le long de l'arroyo de Phù-cam ou de la route de Hué. Des poussières dansaient dans la clarté chaude.

II

— Ma maison sera votre maison, Père, et ma sœur Mi-Lan aura, comme aujourd'hui, sa part aux repas de famille.

Mac, qui avait écouté en silence la dolente histoire du vieux Baÿ, offrait, aux exilés, l'hospitalité la plus cordiale. Le doï, gars musclé aux pommettes saillantes, aux yeux vifs, était assis au bord du lit de bambous sur lequel il avait installé l'aveugle.

— Je placerai la Tablette de vos Ancêtres à côté de celle de mes Pères. Ensemble, nous leur rendrons le culte jusqu'au jour où leurs sépultures étant rachetées, vous leur dresserez, de nouveau, un autel dans votre demeure.

— Le Thât tout-puissant te comblera de ses faveurs, ô mon fils. Et je me réjouirai dans l'au-delà de voir, mêlé à ton sang, celui de ma race.

Dans un berceau de rotin, suspendu par une longue corde à une poutre de la toiture, un bébé s'agita. L'aïeul leva un doigt comme pour bénir le fils du doï, et son geste ressemblait au hiératique quyet des idoles bouddhiques. Cependant, Thi-Liêt se précipitait vers son nourrisson et lui donnait le sein. Le jeune Dà ayant achevé son repas, sa mère imprima, au berceau, un mouvement giratoire et l'enfant s'endormit.

Devant les tablettes saintes, des baguettes odorantes se consumaient; la fumée de l'encens animait en les frôlant, les incrustations de nacre. Les femmes s'étaient accroupies près de la natte. Thi-Liêt n'avait pas la sveltesse de Mi-Lan. Elle était petite, ses seins durs tendaient l'étoffe du cai-ao. Ses yeux rieurs, son nez court, ses joues rondes composaient un visage amusant et poupard, visage-type de la femme annamite, mais en cet instant quasi solennel, ce visage était presque grave. Comme pour l'accomplissement d'un rite, Thi-Liêt se leva et prépara la qua-co'i : la boîte à compartiments renfermant le tabac, le bétel, la chaux et la noix d'arec. Elle l'apporta respectueusement devant son mari qui choisit une tranche d'arec, étendit la chaux rosée, et enveloppa le tout dans la plus tendre feuille de bétel. Il présenta la bouchée au vieillard en disant :

— Voici le bétel, ô Père! C'est un grand honneur pour moi de vous l'offrir sous mon toit.

— Merci, mon fils. Je suis heureux de te savoir aussi respectueux des antiques usages. Je craignais — pardonne cette mauvaise pensée — je craignais que, restant en contact avec les Occidentaux moqueurs, tu n'eusses abandonné la foi des Ancêtres.

— Pourquoi, vieux père, cette pensée méchante? Ne peut-on rester fidèle aux séculaires traditions annamites en apprenant à manier le fusil? Ne peut-on servir sa patrie en servant les Français?

— Mon fils, j'ai cru que c'était chose impossible. Oh! je le sais, nous devons plier devant les Européens parce qu'ils sont les plus forts : à éviter les éléphants, il n'y a point de honte! Nous devons accepter les lois étrangères, souvent très dures, les impôts que nos maîtres lèvent en nos provinces, de l'An-Nam-Dât au Nam-Ky-Dât. Oui, nous devons accepter tout cela : mais... je ne puis oublier les horreurs de la conquête, horreurs renouvelées au temps de l'Empereur Tu-Duc... nos villages incendiés, nos pagodons profanés par les soldats blancs... J'ai vu le supplice de deux notables. J'ai entendu bien des plaintes contre nos Maîtres. Souvent, j'ai tremblé de crainte à leur approche...

— Les Européens vous ont-ils maltraité, vieux père?

— Une seule fois. C'était un Occidental rouge et gras. Il marchait rapidement sur deux roues d'acier. Au tournant de la route, il se jeta presque sur moi. Je m'écartai, pas assez vite sans doute, car l'homme sauta à bas de sa machine et me frappa avec violence de ses poings fermés. Cette aventure est lointaine, mes yeux n'étaient pas encore morts, mais je garde toujours le souvenir du regard pâle, brouillé par la colère, que me jeta cet Occidental.

— N'avait-il pas bu, celui-là?

— Peut-être... J'avais très peur, mon fils, et je pense encore qu'il eût été préférable de rencontrer le Seigneur Tigre au détour du chemin que cet homme en fureur... Alors, ô Mac, je te plaignais de servir des Maîtres qu'il est déjà si dur de supporter.

— Un Occidental injuste et méchant ne doit pas vous

donner une aussi mauvaise opinion du caractère français.

— Je t'avoue, mon fils très cher, que j'ai trouvé hier à Tourane un Français compatissant, mais c'est celui-là qui me paraît une exception, non pas l'autre! Pourtant je sais que notre devoir est d'obéir aux Maîtres. Jamais ma voix ne s'élève contre eux. Avec toi seulement, Mac, et... la porte close, je puis montrer ma pensée sans crainte.

— Je suis certain que vous penseriez autrement si vous compreniez mieux les Français. Ils ont le caractère fantasque, il est vrai, mais notre soleil de feu n'est pas fait pour leurs crânes fragiles; notre climat leur est meurtrier. Ils sont énervés parce qu'ils sont malades.

— Pourquoi viennent-ils chez nous, alors?

— Père, il ne faut pas déplorer leur présence sur la terre d'Annam. Ils nous ont débarrassés des brigands sanguinaires; ils ont assaini notre sol et nous ont appris à en tirer des richesses inconnues. Ils ont créé des villes, des comptoirs où les piastres passent de leurs mains dans les nôtres. S'ils lèvent des impôts, c'est pour tracer des routes, jeter des ponts sur les rivières, construire des voitures à feu, des nha-tep dans lesquelles la parole s'entend d'un pays à l'autre et qui transmettent les nouvelles aussi rapidement que la pensée.

— Nos Pères ne connaissaient pas ces choses diaboliques et vivaient heureux.

— Nous pouvons vivre heureux en connaissant ces découvertes.

— Heu, heu... — fit Baÿ d'un air de doute.

Puis il marmotta entre ses dents :

— La race claire ne fraternisera jamais avec les Giao-Chi... mais je m'oublie, ô mon fils! et je récompense bien mal ta piété filiale en te contrariant ainsi. Tu es jeune et mon front se penche vers la terre; nous ne pouvons penser semblablement. Hélas! chacun de tes cheveux marquera, en blanchissant la perte d'une illusion... garde toute ton espérance; elle t'est nécessaire : ta vie est encore un long chemin dont l'espérance est le soleil. Je suis las, laisse-moi dormir.

Mac plaça l'oreiller de rotin sous la tête du vieillard, rabattit l'auvent de la paillote et passa dans la pièce voisine où les femmes, déjà, s'étaient glissées sans bruit.

Elles s'étaient étendues l'une à côté de l'autre sur le lit de camp réservé au repos des époux et parlaient à voix basse.

— Pourrais-je, sœur aînée, trier le chiendent? demandait Mi-Lan.

— Sans aucun doute. Toutes mes voisines y travaillent. D'ailleurs, Mac est l'ami du caï de « méssié » Théclat, le Français qui prépare et vend le chiendent; il te présentera à son maître. Et puis je connais la congaïe de messié Théclat, c'est Cô-Nam.

— Est-il bon ce « messié »?

— Ni bon, ni mauvais. Il crie, il se met en colère comme tous les Européens. Il roule alors des yeux blancs et devient tout rouge. On n'a qu'à se sauver quand il est ainsi, ce n'est pas difficile. Quand il est de bonne humeur, il dit des grivoiseries ou fait des compliments galants. Dans ce cas, il ne faut pas que Cô-Nam l'entende car elle est jalouse et mal élevée; elle insulte les femmes qu'elle croit ses rivales et crache sur leur passage.

— On ne doit pourtant être jalouse que d'un mari aimé?

— Elle aime peut-être le sien.

— Oh! Thi-Liêt! peut-on aimer un Occidental?

— Oui, certainement puisqu'il y a des filles d'Annam qui sont heureuses de devenir leurs épouses temporaires. Ils sont généreux le plus souvent, et donnent à leurs congaïes, des piastres, des coupes de soie, des bijoux. Cô-Nam est heureuse avec messié Théclat. Elle ne fait aucun travail, elle se promène et fume des cigarettes. Elle a un collier de soixante grains d'or qui vaut plus de cent piastres. Et Cô-Ba, l'épouse du mandarin à trois galons, chef de Mac, est encore plus heureuse! Elle a des serviteurs, des bagues françaises ornées de diamants, des pantalons de soie brochée et, pour la saison froide, un cai-ao de velours, doux comme le duvet de la tourterelle. C'est la bà-gia Cai-Boung qui l'a mariée; c'est elle qui marie toutes les filles d'Annam (celles qui veulent épouser un Français). Lorsqu'un messié arrive à Hué, la bà-gia Cai-Boung lui fait visite et, suivant le prix qu'il offre, elle lui présente les jeunes congaïes qui se marieraient volontiers avec lui. Il choisit... Et puis il donne des piastres à la Cai-Boung. Et les congaïes aussi donnent des piastres en recon-

naissance. Aussi, la Cai-Boung est très riche. Elle a fait construire, vers Kim-long, vers Gia-hoï, et même ici sur la route du Nam-giao, de belles demeures qu'elle loue aux Européens à un prix très élevé.

Thi-Liêt s'était assise sur la natte et parlait avec animation. Ses yeux étroits brillaient entre les lourdes paupières. Mi-Lan la regardait stupéfiée.

— Je suis pourtant certaine que tu n'aurais pas voulu d'un étranger comme mari!

— Pourquoi pas? Devenir une cô n'est pas une honte, je pense? Il est des Français qui épousent leurs congaïes pour toujours; elles deviennent alors de vraies madames et leur mari est toujours bon pour elles. L'Occidental qui habite la splendide demeure sur le Phù-cam est ainsi marié avec une Tonkinoise. Il y a plus de dix années qu'il l'a amenée ici. Il n'a jamais pris d'épouses secondes... Il a offert à son beau-père, un cercueil en bois de teck...

— N'es-tu pas plus heureuse, Thi-Liêt, d'appartenir à un homme de ta race? Mac n'est-il pas le meilleur mari?

Thi-Liêt leva les yeux et aperçut le doï debout près de la porte. Elle rougit et se mit à rire en découvrant ses dents laquées :

— Mac est le meilleur mari! — dit-elle.

Et l'époux amoureux sourit tendrement.

• •

III

Le roucoulement des ramiers annonçait l'aube. Dans l'air frais, le tintement des cloches commença : c'étaient des sons clairs, des appels aériens; d'autres coups frappés au loin, semblaient redits par un écho. Puis les chocs se précipitaient, et le son mourait en un descrescendo d'une douceur exquise.

Mi-Lan rejeta l'épaisse moustiquaire et se leva. Elle rajusta ses vêtements, ouvrit l'auvent. Les bambous frissonnaient. Le ciel de tendre saphir était pur, radieusement. Le long de l'arroyo, des sampaniers s'appelaient; leurs rames glissaient sur l'eau ocreuse aux molles vibrations. Une femme, une

batelière chanta. Elle jeta un cri harmonieux; d'autres voix répondirent.

Et la jeune fille, en contemplant le quotidien miracle de la douce Nature, répétait tout bas le verset du Livre sacré :

Vie : Pleurs et Ténèbres. — Joies et Lumière.
Après l'adversité, reste le bonheur à espérer.

Mi-Lan sourit : Certes, la vie lui réservait encore beaucoup d'heures de « joies et de lumière »... Une belle aurore n'est-elle pas un gage d'espérance?

A l'entour, le village s'animait. Des femmes partaient au puits de la pagode ou en revenaient. Elles portaient leurs urnes de terre vernissée, suspendues au ganh. D'autres vaquaient aux soins ménagers. Des miliciens passèrent sur la grande route en marquant le pas dans un français fantaisiste :

— Ine, té! Ine, té!

Sur son lit de bambous, l'aïeul dormait. La flamme vacillante d'une lampe à opium agitait des reflets et des ombres sur sa face. Mi-Lan pénétra dans l'étroite pièce servant de cuisine. Thi-Liêt vint l'y rejoindre. Ensemble, elles préparèrent le thé et le riz tandis qu'au dehors, Mac enroulait son turban, ajustait son salacco.

— Bonne journée, frère aîné! — dit la jeune fille.

— Bonne journée, sœur cadette! Que tes doigts soient agiles, et qu'à la nuit tombante, le chiendent, par toi trié, monte à la hauteur de ta hanche.

— Merci, frère. Que les mandarins galonnés qui te commandent aient la parole douce comme du miel.

Lorsque Mac eut disparu au détour de la route; Thi-Liêt s'assura que l'aïeul dormait. Elle s'approcha de sa sœur dont elle dénoua le lourd chignon. Tout en lissant les cheveux d'ébène, elle dit avec mystère :

— Mi-Lan, as-tu remarqué un « messié » français, jeune, très élégant?... Hier, il s'est promené sur la route...

— Non, je n'ai rien vu de semblable.

— Oh! où avais-tu les yeux? Quand tu es partie au travail, il était à l'ombre des gommiers. Ta camarade Thi-Môi n'a pas manqué de lui lancer des œillades...

— Moi, je ne l'ai pas vu.

— Eh bien, s'il revient aujourd'hui, regarde-le.

— Pourquoi sœur aînée, dois-je regarder cet Occidental?

— Parce que tu lui plais peut-être...

— Ai-je besoin, Thi-Liêt, de plaire à un Européen? Et puis, tu fais erreur.

— Je ne fais pas erreur. Ce Français est celui que tu rencontras à Tourane, et la Cai-Boung m'a dit...

— Thi-Liêt! tu parles à cette femme!

— Elle est venue après la sieste, tandis que l'aïeul était allé respirer l'air frais au bord du fleuve. Elle m'a dit qu'elle avait remarqué ta beauté et que tes dents n'étaient pas encore laquées.

— En quoi cela l'intéresse-t-elle? et pourquoi, ô sœur, as-tu écouté la Cai-Boung?

— La Cai-Boung est très polie. Elle m'a offert des cigarettes et du bétel parfumé. Elle s'est accroupie à côté de moi, sur la natte. Elle a caressé mon petit Dà tandis qu'il s'amusait avec le collier de grains d'or qu'elle porte sur son cai-ao lilas; alors elle m'a dit qu'il est bien triste de te voir travailler du matin au soir pour gagner si peu d'argent quand tu pourrais, sans peine, devenir riche tout à coup. Pouvais-je ne pas l'écouter? Elle dit la vérité, cette femme...

— Thi-Liêt!

— Voyons, petite sœur, tu es venue à Hué pour gagner des piastres. Ne veux-tu pas racheter la tombe des Ancêtres? Combien de temps mettras-tu pour économiser la somme nécessaire? Compte bien : tu gagnes à peu près vingt « cents » par journée de travail, soit une piastre tous les cinq ou six jours. Il faudra donc voir s'écouler plus de quatre automnes avant que les trois cents piastres ne soient accumulées dans le coffre de camphrier. Es-tu certaine que... l'aïeul sera encore vivant à une date aussi lointaine?

— Oh!...

— Nous t'aiderons suivant nos moyens, Mac l'a promis... Mais ce sera très long encore! Tandis que si tu devenais l'épouse du Français, tu pourrais racheter, non seulement les tombes, mais la rizière.

— Je m'étonne de t'entendre parler ainsi, sœur aînée. Par-

donne-moi, mais il me semble que ce n'est pas le langage d'une bonne Annamite. Crois-tu donc que je pourrais me marier provisoirement avec un être qui n'est pas de ma race? et que l'aïeul accepterait les piastres gagnées de cette façon?

— Je ne suis pas une bonne Annamite! ô dieux! Il ne faut pas penser semblable chose, sœur cadette... Et tu ignores si l'aïeul n'accepterait pas avec reconnaissance ce... sacrifice.

— Je ne le crois pas. Veux-tu que je lui parle?

— Non, il repose. Réfléchis d'abord. Et, tu sais, ce Français, est beau. Je l'ai vu. Il a des yeux ardents et des dents saines. Tel un palmier, son torse est droit. Et souple avec cela! L'échine du seigneur Tigre ne l'est pas davantage. Ne serais-tu pas heureuse de partager la couche d'un homme aussi bien doué?

Gênée, Mi-Lan abaissa ses longs cils sur ses joues dorées. Elle ne répondit pas. La jeune femme la regarda, les prunelles coulées aux coins des yeux et dit très vite :

— Ta coiffure est terminée. Voici Thi-Môi qui part à l'atelier, demande-lui conseil.

— Elle serait ravie d'une telle aubaine, Thi-Môi, ajouta Thi-Liêt à voix basse, et ma sœur est une sotte. —

Une grange au bord du Phù-cam, c'est l'atelier. De la toiture, de longues toiles d'araignées pendent. Les congaïes sont alignées devant leurs peignes et bavardent en travaillant. Elles délient les paquets de chiendent, préparé d'une façon sommaire par ceux qui l'ont récolté. Elles peignent les brins par poignées et reforment les paquets solidement. Par degrés, à côté de chacune, la pile des paquets s'élève. Un caï circule entre les bancs et surveille le travail. Dans la cour, les coolies emballent à la presse le chiendent trié. On entend la voix du Maître invectivant grossièrement les hommes qui commettent quelque maladresse.

Plusieurs enfants, portant sur la hanche un frère ou une sœur plus jeunes, entrèrent dans le hangar. Les mères tendirent le sein à leur dernier-né et se remirent à l'ouvrage. Une jeune fille commença une complainte, l'histoire de la guerrière de Cu'u'-chan. Les congaïes terminaient chacune

des phrases que psalmodiait la chanteuse, par cette interjection gutturale :

— Ho, khouan! ho, khouan!

Triêù-An avait les mamelles longues, longues de trois pieds.

— Ho, kouan! ho, kouan!

Elle les attacha dans le dos afin de tirer plus parfaitement de l'arc, puis elle monta sur un éléphant.

— Ho, houan! ho, houan!

Un éléphant haut comme une colline, un éléphant aux défenses acérées.

— Ho, kouan! ho, kouan!

Et Triêù-An se mit à la tête des brigands, des brigands armés et couverts de masques hideux.

Et son arc se brisa, alors elle prit une lance et se jeta dans la mêlée.

Elle combattit comme une furie.

Et le Chinois poltron, le Chinois repassa la Porte d'Annam.

— Ho, kouan! ho, kouan! — reprenait le chœur des congaïes.

— Mi-Lan, pourquoi ne chantes-tu pas? — demanda Thi-Môi, la rieuse — es-tu malade?

— Je ne suis pas malade.

— Alors, tu rêves à ton amoureux.

— Je n'ai point d'amoureux.

— C'est un grand malheur, sais-tu? Moi, j'en ai trois et je ne sais celui que je préfère.

Les voisines riaient. Mi-Lan pensait : « La journée s'avance et je n'ai guère gagné plus de quatorze « cents ». Le chiendent était, aujourd'hui, particulièrement cassant et mauvais. Quand le caï va passer il me traitera peut-être de paresseuse... Pourtant, j'ai travaillé avec ardeur. Mes yeux se troublent, mes doigts sont humides de sueur... Thi-Liêt disait, ce matin qu'il faudra, au moins quatre années d'un pareil labeur pour amasser trois cents piastres, et que l'aïeul... ô dieux! pourquoi Thi-Liêt m'a-t-elle parlé ainsi? Si l'aïeul mourait maintenant, avec quel chagrin son âme joindrait-elle celles des Ancêtres?

» Épouser un Français est au-dessus de mes forces, vrai-

ment... Et cette Caï-Boung qui m'attendait à la sortie de midi... sera-t-elle là ce soir... tout à l'heure? Je revois encore le sourire mielleux de ses lèvres fardées. Ses yeux perçants me fascinaient comme la prunelle du serpent fascine l'oiseau. Mes compagnes admiraient son ombrelle à dentelles, sa ridicule ombrelle européenne, ses sandales brodées de perles... Cette femme me cause une insurmontable répulsion... Cinq cents piastres... Le Français donnerait cinq cents piastres, d'abord ... et des bijoux d'or... et tous les mois, beaucoup de piastres encore... Oh! combien je préférerais un mari de ma race! un mari point grossier comme les coolies, un mari qui connût les saints caractères, et qui le soir, devant les étoiles, réciterait les poèmes de l'Annam tandis que je bercerais son fils aîné! Mon père était ainsi et ma mère fut heureuse. La mort même ne les sépara point. L'amour d'un Français ne doit pas être semblable à celui-là. Je ne connais ni les usages, ni le langage des Français. Si mon amie Daï-Liên était ici, je lui demanderais conseil. Elle est sérieuse. Thi-Môi est une écervelée, pourquoi Thi-Liêt veut-elle que je lui parle de ces choses graves? Ma sœur a parfois d'étranges idées... Je suis certaine que les ancêtres n'exigent pas un sacrifice aussi dur. »

IV

— Vénéré père, — dit Mac, — voici mon oncle Hanh-Kiên venu pour vous visiter; et celui-ci est Hanh-Phuoc, son plus jeune fils. C'est l'interprète d'un riche marchand de bois. Tous deux sont lettrés et seront heureux de vous écouter parler, ô père!

— Qu'ils soient les bienvenus!

Baÿ déposa sa pipe à opium sur le plateau, repoussa l'oreiller de rotin propice aux rêveries, s'assit sur la natte et pria les nouveaux arrivants de prendre place à ses côtés.

Han-Kiên avait un rude visage semblable à celui de son neveu Mac, mais ses cheveux grisonnaient. Phuoc était un bel adolescent aux lèvres fines. Il portait avec distinction la transparente tunique de « tia-tau », cette légère soie dont se vêtent les lettrés.

La conversation s'engagea à propos d'un vers du Tuy-Kiêu.

Le soleil descendait à l'horizon. Devant la porte, Mi-Lan tenant le petit Dà sur ses genoux, chantait, à mi-voix une ronde enfantine :

Con méo, con méo, con méo!
Ai day may trio chang day em tao? [1]

Dà battait des mains. Le joli visage de la jeune fille reflétait le doux incarnat du crépuscule et, par la baie largement ouverte, Phoc regardait Mi-Lan...

— Frère aîné, — disait Hanh-Kiên, — ne veux-tu pas profiter de la caresse de la brise? Ecoute! elle chante et fait vibrer les feuilles des bananiers...

— Allons respirer le souffle de la nuït naissante, mon frère, notre sommeil sera peuplé de meilleurs rêves.

Ils s'étaient installés sous l'auvent relevé et continuaient d'échanger leurs pensées. Au delà de Nam-Giao, les gongs des pagodes résonnèrent; d'autres battements moins lointains leur répondirent, saluant la nuit proche et chassant les esprits méchants. Graduellement, cuivres et bronzes se turent. Des tubéreuses parfumaient l'air. Baÿ cita le divin Nguyên-Hiep :

« Les fleurs et leur douceur, le soir, excitent l'odeur des souvenirs. »

Puis il parla du passé de l'Annam, du passé imprécis et légendaire, fastueux et terrible. Il mêlait l'histoire aux mystères sacrés.

Quelques filles, ses compagnes de travail, s'assirent auprès de Mi-Lan; plusieurs garçons vinrent; des enfants s'accroupirent à l'entour. Et depuis, chaque soir, devant la case de Mac le milicien, les gens du hameau s'assemblaient. Le vieux Baÿ, dans son langage imagé contait...

Il contait les multiples incarnations du bouddha Huyên-Vu transformé, tantôt en conquérant magnifique, tantôt en bonze guérisseur. Il parlait des esprits diaboliques, innombrables et divers, qui errent par les nuits sans lune, tels que cet étrange Doc-Cuoc, originaire de Quang-yen ne possédant

1. « O chat, ô chat, ô chat! Qui t'a appris à grimper sans l'apprendre à mon petit frère? »

qu'une moitié de corps, Doc-Cuoc expert en la subtile science magique. L'aïeul vantait les charmes et la fidélité de la princesse Tiên, fille du « roi Hung » :

— Tiên était belle... si belle que le soleil s'arrêtait dans le ciel afin de la mieux contempler quand elle allait à la lagune baigner son corps ravissant... —

D'autres fois, il s'apitoyait sur le malheureux Lê-Sat recevant du roi Thâi-Tong le cadeau sinistre « un sabre, une coupe empoisonnée, un cordon de soie pourpre... » ou bien, il vouait à la vengeance des divinités infernales Dinh le sanguinaire qui charmait ses loisirs en faisant cuire et manger les gens qu'il déclarait à tort coupables d'un crime.

Baÿ connaissait aussi des fables spirituelles qui provoquaient de fréquents accès de gaieté chez les auditeurs attentifs.

Plus belliqueux, Hanh-Kiên retraçait les épisodes les plus merveilleux des luttes antiques contre le Chinois, l'héroïsme des Ancêtres. Alors Mac, qui avait combattu les farouches compagnons du Dé-Tham, narrait quelques détails de la chasse au brigand :

— Nous étions dans la vallée, on savait que l'ennemi était proche, mais on ne voyait rien que la brousse autour de soi, « mon yeutenant » monta sur une paillote. Il n'avait pas encore porté la lunette à ses yeux que... pan! il roulait en bas de la cahute. Les bambous craquèrent sous le poids de son corps, un grand jet de sang m'inonda la figure. Il était mort. Ah! malheur! Et les cuivres sonnèrent la charge... Allez, c'est beau, la charge! Quand on l'entend, on se sent des ailes aux talons. Les marsouins hurlaient et bondissaient comme des ma-qui. Nous les avons suivis, nous sautions les palissades enfin découvertes. Les balles bourdonnaient à nos oreilles comme un essaim d'abeilles... Des rangs entiers s'effondraient, car les brigands tiraient juste, mais on avançait quand même, on passait sur les cadavres, on trouait des poitrines... Le soleil n'était pas encore caché derrière la colline que nous étions dans le fortin. Je fus nommé sergent le lendemain.

Le vieux Baÿ hochait la tête, et l'on ne savait pas exactement s'il admirait ou désapprouvait le soldat et ses chefs

français. Les femmes frissonnaient d'horreur. Thi-Liêt avait pour ces trembleuses, des regards qui semblaient dire :

— Vos maris n'auraient pas fait cela, ils sont bons, tout au plus, à casser des cailloux le long des routes, ou à diriger un sampan. Moi, je suis l'épouse d'un héros,... d'un héros qui porte le salacco et dont la manche est galonnée d'argent!

Han-Kiên, parfois aussi, priait le jeune Phuoc de réciter quelque poème, Phuoc, de sa mélodieuse voix, déclamait les versets désignés ou des stances à la gloire des combattants pour faire plaisir à son cousin Mac le guerrier.

Et Mi-Lan extasiée contemplait le beau garçon à la voix suave, au front pâle, qu'un reflet de lune inondait de clarté...

Longtemps après le départ des hôtes de son aïeul, lorsque dans la nuit tout à fait noire, la jeune fille rêvait, étendue sur sa natte, la jolie vision charmait encore son esprit et chassait le sommeil de ses paupières... Sans que cette douce image disparût, l'obsédante pensée revenait lancinante, telle une douleur un instant oubliée : Dois-je suivre les conseils de Thi-Liêt? Dois-je épouser le Français?

Elle se rappelait avec quelle grâce coquette, la Caï-Boung avait agité la main pour l'appeler... et quels regards jaloux lui avaient lancés ses compagnes à cette invite... et les compliments de la femme sur ses dents « ravissantes comme la perle de Tang-Lac », sur ses lèvres, « pourpres ainsi que la fleur de l'hibiscus », sur ses yeux d'étoiles, sur sa peau claire... Une flamme montait à ses joues alors... Sa gorge était devenue sèche, subitement.

La Caï-Boung disait combien un mari serait heureux de posséder un semblable trésor et que — si ce mari était français — il donnerait de l'or, beaucoup d'or en échange de cette beauté offerte. En parlant, la Caï-Boung gesticulait. Les gemmes de ses bagues accrochaient des rayons de soleil. Deux fois, Mi-Lan éblouie, avait dû baisser ses paupières. La femme l'avait quittée avec des protestations de dévouement, d'amitié. Rentrée à la maison, Mi-Lan avait trouvé Thi-Liêt en colère, le petit Dà pleurant, et l'aïeul tristement couché sur le lit de bambous. Sa face lui parut plus émaciée, le pli des lèvres exangues avait plus d'amertume. Un grand découragement s'était apesanti sur l'âme de la jeune fille tout à coup.

Phuoc était venu et il avait semblé que la sérénité du paradis entrât avec lui. Dà avait tendu ses mains innocentes, Thi-Liêt ne criait plus et l'aïeul sourit en reconnaissant la voix du jeune homme. Il l'avait appelé et prié de préparer quelques pipes d'opium. De ses doigts effilés, Phuoc avait saisi la longue aiguille d'acier. Méthodiquement, il la plongeait dans le pot de porcelaine craquelée. Quand il l'en retirait une gouttelette tremblait à son extrémité; avec soin, le jeune homme cuisait ensuite l'opium qui se dorait, brunissait au contact de la flamme. Il chargeait la pipe menue et la présentait à l'aveugle qui aspirait la divine fumée. Un grand calme s'épandait sur sa face soudain rassérénée.

Cette scène familiale n'était-elle pas l'image du bonheur? Fallait-il renoncer à cette douce vie? épouser un étranger aux habitudes inconnues ou choquantes?

Dans la nuit noire, Mi-Lan frémissait à cette pensée... puis soudain, avec émoi, elle se souvint de la caresse des grands yeux de l'adolescent lorsqu'il avait à la prière de l'aïeul, récité les vers magnifiques :

« O mon amie! vous êtes belle comme la fleur du lotus qui, toute fraîche, entr'ouvre ses pétales au milieu du jour...

» ... Loin de vous, une seule journée me semble longue comme trois automnes. »

Quelle tendresse vibrait dans la voix du jeune homme! Vraiment, l'épouse élue par Phuoc sera bien heureuse et chérie des Génies. Ah! que ce fût elle, Mi-Lan et la vie ressemblerait au chemin symbolique « tapissé de mousses, embaumé par le parfum des fleurs les plus suaves, ombragé de palmiers où nichent les phénix, oiseaux de bonheur ».

Devenir la femme de Phuoc... Jamais encore, Mi-Lan n'avait pensé que ce fût chose possible. N'était-elle pas l'aînée? Phuoc était si jeune! Pourtant Hanh-Kiên n'a-t-il pas parlé, hier, de lui donner une compagne? Qui sera-t-elle? Peut-être Thi-Môi? Peut-être — Phuoc est si beau! si distingué! — la fille du riche marchand de bois dont il est l'interprète? Elle, Mi-Lan, sera l'épouse du Français rencontré à Tourane, de l'Occidental qui agit avec bonté mais dont le regard semble railler. A cet homme, elle donnera la beauté admirée par la Caï-Boung. Cette beauté se fanera. Le Français

versatile et fantasque répudiera sa femme comme on jette, loin de soi, une fleur que l'on a cueillie, qui vous a charmé un instant, mais qui s'est flétrie, hélas!

Chaque jour, Thi-Liêt affirme que les Ancêtres exigent ce sacrifice, qu'il est criminel de ne pas écouter les ordres venus de l'Au-delà; que les aïeux se vengeront cruellement de l'affront fait à leurs restes mortels, que la malédiction s'étendra à tous les membres de la famille.

Le vieux Baÿ doit connaître la volonté des Génies avec plus de certitude que Thi-Liêt. Mi-Lan demandera son avis... après que seront annoncées les fiançailles de Phuoc.

Peu à peu, le sommeil alourdissait les paupières de la fille. Les grillons bourdonnaient. Un termite rongeait une solive avec un grincement de scie. Mi-Lan voyait s'ouvrir devant ses pas, le merveilleux chemin tapissé de mousse... quels délicieux parfums répandaient les fleurs éclatantes! L'ombre des palmiers lui semblait fraîche... Les ailes déployées d'un couple de phénix agitaient l'air léger et caressaient sa joue... Phuoc tenait sa main... La voix de l'aimé était tendre, toute proche!

— O mon amie! vous êtes belle comme la fleur du lotus...

Mi-Lan s'endormit.

CL. CHIVAS-BARON

(A suivre.)

LE DERNIER ÉTÉ[1]

III

Les ombres légères du passé qui remplissent en foule les journées d'un vieillard avaient rarement assiégé aussi peu les yeux du vieux Jolyon que dans les soixante-dix heures qui le séparaient encore du dimanche; à leur place, c'était l'ombre de l'avenir, avec le charme de l'inconnu, qui offrait ses lèvres. Le vieux Jolyon ne s'agitait plus maintenant; il n'allait pas voir le tronc d'arbre renversé parce qu'elle *venait déjeuner*. La perspective de ce repas lui apportait une merveilleuse certitude, qui chassait un monde de doutes, personne ne manquant un repas, sauf pour des raisons majeures. Le vieux Jolyon fit mainte partie sur la pelouse avec Holly. Elle tenait la batte, pendant que lui, jetait les balles de cricket, se préparant ainsi à rendre le même service à Jolly pendant les vacances. La petite fille n'était pas une Forsyte, mais Jolly en était un — et dans la famille Forsyte, la première place et la batte de cricket reviennent aux hommes, jusqu'à ce qu'ils y renoncent et atteignent l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Le chien Balthazar assistait à la partie et se couchait sur la balle dès qu'il le pouvait. Un petit domestique à la figure ronde comme la lune attrapait les balles. Le temps passait et pourtant chaque jour semblait, au vieux

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1922.

Jolyon, plus long, et plus radieux que le précédent. Le vendredi soir il prit une pilule pour le foie, car son côté lui faisait assez mal; ce n'était pas du côté droit, mais n'importe, aucun remède ne vaut celui-là. Si quelqu'un lui avait dit qu'il avait pris à la vie un intérêt nouveau, et que ce genre d'intérêt ne lui valait rien, il aurait eu pour réponse un de ces fermes regards de défi du fond de ses yeux gris fer, qui semblaient dire : « Je connais mes affaires. Mêlez-vous de ce qui vous regarde. » Il avait toujours été comme cela et il continuerait.

Le dimanche matin, pendant que Holly était à l'église avec son institutrice, il alla passer l'inspection des plates-bandes de fraises. Accompagné du chien Balthazar, il examina chaque pied minutieusement et réussit à découvrir deux douzaines au moins de fraises bien mûres. Se baisser le fatiguait et un vertige le prit, tandis que le sang lui montait à la tête. Après avoir placé les fraises dans un plat sur la table du déjeuner, il se lava les mains et se baigna le front d'eau de Cologne. Devant son miroir, il se trouva maigri. Quel échalas il avait été dans sa jeunesse! Être svelte, voilà qui était bien; il ne pouvait supporter les gens gras, mais tout de même ses joues à lui étaient peut-être bien maigres. Irène arrivait par le train de midi et demi et devait venir à pied, par la route qui passait à la ferme de Drage, en entrant par l'extrémité du taillis. Après avoir regardé dans la chambre de June si l'eau chaude était préparée, il partit à sa rencontre lentement, car le cœur lui battait. L'air embaumait, les alouettes chantaient et on pouvait apercevoir la grande tribune d'Epsom. Quelle belle journée! C'était sans doute, par un temps pareil, cinq ans auparavant, que Soames avait amené là-bas le jeune Bosinney pour regarder le site avant de commencer à bâtir. June le lui avait dit souvent, c'était le jeune Bosinney qui avait tout de suite trouvé l'emplacement exact de la maison. Tous ces derniers jours, le vieux Jolyon avait beaucoup pensé au jeune homme, comme si son ombre hantait vraiment la scène de ses derniers travaux, courant la chance de la rencontrer, elle : Bosinney, le seul homme qui eût possédé son cœur, celui auquel elle s'était donnée de tout son être avec ivresse. A son âge, bien entendu,

on n'imaginait plus ces choses-là, mais une vague souffrance l'agitait, comme le fantôme d'une jalousie impersonnelle; et aussi un sentiment plus généreux de pitié pour cet amour si tôt perdu. En quelques pauvres mois, tout avait été fini! Oh mon Dieu! Il regarda sa montre avant d'entrer sous bois — midi un quart seulement — encore vingt-cinq minutes à attendre! Il tourna le coin du chemin, et alors il l'aperçut, exactement à l'endroit où il l'avait vue la première fois, assise sur le tronc d'arbre; il comprit qu'elle avait dû venir par le train précédent, pour pouvoir rester là, seule, deux heures au moins. Il avait manqué deux heures de sa compagnie! Quel souvenir pouvait bien lui rendre ce coin si cher? Elle lut sur son visage ce qu'il pensait, aussi tout de suite elle lui dit :

— Pardonnez-moi, mon oncle, c'est ici que j'ai su pour la première fois...

— Oui, oui, l'endroit est à votre disposition, tant que vous voudrez. Mais vous avez une figure de Londres; vous donnez trop de leçons.

Il se tourmentait qu'elle eût à donner des leçons, des leçons à une bande de jeunes filles qui tapotaient des gammes avec leurs doigts épais.

— Où les donnez-vous?

— J'en donne surtout dans des familles juives, heureusement.

Le vieux Jolyon eut un sursaut; à tous les Forsyte, les Juifs font l'effet de gens douteux et d'étrangers.

— Ils aiment beaucoup la musique, et ils sont très aimables.

— Il ne manquerait que ça, qu'ils ne le soient pas.

Il prit le bras d'Irène — son côté lui faisait toujours un peu mal à la montée — et dit :

— Avez-vous jamais rien vu d'aussi joli que ces boutons d'or? Ils ont poussé comme ça en une nuit.

Les yeux de la jeune femme semblaient réellement voler à travers le champ, comme des abeilles à la poursuite des fleurs et du miel.

— Je voulais vous les montrer, je n'ai pas laissé mettre les vaches à paître.

Puis, se souvenant qu'elle était venue pour parler de

Bosinney, il lui indiqua l'horloge au-dessus des écuries :

— Je suppose qu'il ne me l'aurait pas laissé mettre là; il n'avait pas la notion de l'heure, si j'ai bonne mémoire.

Mais elle, en pressant son bras contre le sien, au lieu de répondre, se mit à parler des fleurs, et il comprit que c'était pour qu'il ne crût pas qu'elle venait uniquement à cause de son amant perdu.

— La plus belle fleur que je puisse vous montrer, — lui dit-il d'un ton triomphant, — c'est ma petite chérie. Elle va être de retour de l'église à l'instant. Il y a quelque chose en elle qui me fait songer un peu à vous.

Il ne lui sembla pas singulier de tourner ainsi la phrase, au lieu de dire : « Il y a quelque chose en vous qui me fait songer à elle. » Ah! la voilà qui arrivait.

Suivie de près par l'institutrice française, d'un certain âge, dont l'estomac avait été détraqué vingt-deux ans auparavant pendant le siège de Strasbourg, Holly accourut vers eux, en passant sous le chêne. Elle s'arrêta à quelques mètres pour caresser le chien Balthazar. Elle faisait cela pour se donner l'air de ne songer à rien d'autre. Mais le vieux Jolyon qui savait à quoi s'en tenir, dit :

— Eh bien! ma chérie, voici la dame en gris que je vous ai promise.

Holly se redressa et leva les yeux. Il les observa toutes les deux d'un air malicieux. Irène sourit, Holly passa d'un regard d'interrogation à un sourire timide, puis à une expression plus grave. Elle avait le sentiment de la beauté, cette enfant; elle savait ce qu'il en était! Il observa avec plaisir le baiser qu'elles échangèrent.

— Madame Heron, mademoiselle Beauce. Eh bien, mam'zelle, le sermon était-il intéressant?

Maintenant qu'il n'avait plus beaucoup de temps à vivre, la seule partie du service religieux qui pouvait encore l'intéresser était celle qui se rapportait au monde, c'est-à-dire le sermon. Mamzelle Beauce tendit une main arachnéenne et gantée de chevreau noir — elle avait vécu dans les meilleures familles — et, dans son visage maigre et jaunâtre, ses yeux un peu tristes semblaient demander : « Êtes-vous bien élevé? » Chaque fois que Holly ou Jolly faisaient quelque

chose qui lui déplaisait — ce qui n'était pas rare — elle leur donnait en exemple les petits « Tayleurs » et disait, en roulant les *r* : « Jamais les petits Tayleurs ne feraient une chose parrreille; ce sont des enfants bien élevés. » Jolly détestait « les petits Tayleurs ». Holly se demandait comment elle leur était tellement inférieure. « Drôle de corps, cette petite bonne femme », se disait Jolyon en pensant à mademoiselle Beauce.

Le déjeuner fut réussi; les champignons qu'il avait ramassés lui-même sous la bâche, les fraises choisies, et une autre bouteille du vin de Steinberg lui remplirent le corps d'un parfum tout éthéré... et de la certitude d'une petite poussée d'eczéma pour le lendemain. Après le déjeuner ils prirent leur café turc sous le grand chêne. Il vit sans regret mademoiselle Beauce se retirer pour écrire sa lettre dominicale à sa sœur, qui avait jadis compromis son avenir par l'absorption accidentelle d'une épingle; événement cité journellement en exemple aux enfants pour les inciter à manger lentement et à digérer ce qu'ils mangeaient. Au bas de la pente gazonnée, étendus sur une couverture de voyage, Holly et le chien Balthazar se taquinaient et se caressaient. A l'ombre, le vieux Jolyon, les jambes croisées, savourait voluptueusement son cigare, tout en regardant longuement Irène assise sur la balançoire. Une silhouette grise, fine et légère, se balançant vaguement; quelques taches de soleil par-ci par-là, des lèvres entrouvertes, des yeux noirs et doux sous des paupières légèrement baissées. Elle avait l'air heureux; sûrement cela lui faisait du bien de venir ainsi le voir. L'égoïsme de la vieillesse n'avait pas encore entièrement prise sur lui puisqu'il trouvait encore du plaisir à celui des autres. Il se rendait compte que ce qu'il désirait, même très vivement, n'était pas tout au monde.

— C'est tranquille ici, — dit-il. — Il ne faut pas venir si vous trouvez ça ennuyeux. Mais quel bonheur de vous voir! Le visage de ma petite chérie est le seul, à part le vôtre, qui me fasse plaisir à regarder.

A son sourire, il comprit qu'elle ne dédaignait pas d'être appréciée et il en fut rassuré.

— Ce n'est pas une blague, — dit-il. — Je n'ai jamais

fait de compliments si je ne les pensais pas. En somme je ne me souviens pas d'avoir exprimé mon admiration à une femme, sauf à la mienne autrefois; mais dans le mariage les femmes sont si bizarres...

Il resta silencieux, puis reprit brusquement :

— Elle s'attendait à me l'entendre dire plus souvent que je ne l'éprouvais; voilà ce qui en était.

Le visage d'Irène refléta un trouble mystérieux, et craignant de l'avoir peinée, il se hâta d'ajouter :

— Quand ma petite chérie se mariera, j'espère qu'elle rencontrera un homme qui connaisse le cœur des femmes. Je ne serai pas là pour le voir. Le mariage met trop de choses à l'envers. Je ne veux pas qu'elle ait à lutter contre cela.

Et, se rendant compte qu'il n'avait fait qu'aggraver ses propos, il ajouta :

— Ce chien-là, il faut toujours qu'il se gratte.

Un silence suivit. A quoi pensait-elle, cette jolie créature dont la vie était gâchée, pour qui l'amour était fini et qui cependant était faite pour l'amour? Un jour peut-être, quand il ne serait plus là, elle retrouverait un compagnon, moins déséquilibré que ce jeune homme qui s'était fait écraser. Ah! mais son mari?

— Est-ce que Soames ne vous tourmente plus jamais? — demanda-t-il.

Elle secoua la tête. Son visage s'était subitement fermé. Malgré toute sa douceur, il y avait en elle quelque chose d'irréconciliable. Et ce fut comme un aperçu sur le caractère inexorable des antipathies entre les sexes, qui se fit jour dans son esprit. Il appartenait à la civilisation du début de la période victorienne — tellement plus ancienne que celle de sa vieillesse — et il n'avait jamais songé à ces choses primitives.

— C'est une consolation, — dit-il. — On peut voir la grande tribune d'Epsom aujourd'hui. Voulez-vous que nous fassions un tour?

Il la conduisit à travers les parterres de fleurs et le verger; contre le grand mur extérieur, les pêches et les brugnons poussaient, exposés au soleil. Il lui fit visiter les étables, la serre des vignes, les couches d'asperges et de champignons,

la roseraie et le kiosque d'été; et la mena même dans le potager pour voir les minuscules petits pois que Holly aimait tant à sortir de leurs cosses avec son doigt, pour les ramasser ensuite de sa langue dans la paume de sa petite main brune. Il lui montra bien des choses merveilleuses, tandis que Holly et le chien Balthazar gambadaient en avant ou revenaient de temps en temps pour qu'on fît attention à eux. C'était un des après-midi les plus heureux qu'il eût jamais connus, mais cela le fatiguait et il fut heureux de s'asseoir dans la salle de musique et de se laisser offrir le thé. Une petite fille, grande amie de Holly, était venue, — une enfant blonde aux cheveux courts comme ceux d'un garçon. Et, à distance, les petites filles s'amusaient, sous l'escalier, sur les marches et dans la galerie. Le vieux Jolyon réclama du Chopin. Elle lui joua des études, des mazurkas, des valses. Au bout d'un moment, les deux enfants s'approchèrent tout doucement et restèrent immobiles devant le piano, écoutant, leurs têtes brune et blonde penchées en avant. Le vieux Jolyon les regardait.

— Montrez-nous comment vous dansez, vous deux.

Timidement, avec un faux départ, elles commencèrent. Et puis, plongeant et tournant, sérieuses, pas très adroites, elles passèrent et repassèrent devant sa chaise, aux sons de la valse. Il observait à la fois les petites danseuses et le visage de celle qui jouait, souriante, tournée vers elles. Il pensait : « Il y a des éternités que je n'ai vu un aussi joli tableau. » Une voix s'écria :

— *Hollii! Mais enfin — qu'est-ce que tu fais-là — danser le dimanche! Viens donc!*

Mais les enfants s'approchèrent tout près du vieux Jolyon, sachant qu'il les protégerait; ils levèrent les yeux vers ce visage, qui était décidément enchanté.

— Tant vaut le jour, tant vaut l'œuvre, mam'zelle. C'est à moi qu'il faut s'en prendre. Allons, trottez, mes petites, allez goûter.

Quand elles furent parties, suivies du chien Balthazar, il regarda Irène avec un éclair de malice dans les yeux.

— Eh bien, voilà! Sont-elles assez gentilles? Avez-vous des petites parmi vos élèves?

— Oui, trois, et deux d'entre elles sont des amours.

— Jolies?

— Ravissantes.

Le vieux Jolyon soupira; il avait une prédilection insatiable pour les tout petits.

— Ma « petite chérie », — dit-il, — adore la musique, elle sera musicienne un jour. Vous ne me donneriez pas votre avis sur son jeu, je suppose?

— Mais si, naturellement.

— Vous n'aimeriez pas...

Il n'osa pas ajouter « lui donner des leçons ». L'idée qu'elle en donnait lui était désagréable, pourtant cela lui fournirait l'occasion de la voir régulièrement. Elle quitta le piano et s'approcha de sa chaise.

— J'aimerais beaucoup, mais il y a... June. Quand reviennent-ils?

Le vieux Jolyon fronça le sourcil.

— Pas avant le milieu du mois. Qu'est-ce que ça fait?

— Vous m'avez dit que June m'avait pardonné; mais elle n'a pu oublier, mon oncle.

— Oublier, il faudra bien qu'elle oublie, si lui le veut!

Comme pour répondre, Irène secoua la tête.

— Vous savez bien que c'est impossible; on ne peut pas oublier.

Toujours ce malheureux passé! Il dit, d'un air vexé, et comme pour couper court à tout :

— Eh bien, nous verrons.

Il lui parla pendant plus d'une heure des enfants et de mille petites choses jusqu'au moment où la voiture avança pour la ramener chez elle. Et quand elle fut partie, il retourna s'asseoir et il resta là à se passer la main sur le visage et le menton, en rêvant de la journée.

Ce soir-là, après le dîner, il alla dans son cabinet de travail et il prit une feuille de papier. Il resta quelques instants sans écrire, puis il se leva et demeura debout, immobile, devant le chef-d'œuvre des *Bateaux de pêche hollandais au coucher du soleil*. Il ne pensait pas au tableau, mais à la vie. Il allait laisser quelque chose à Irène dans son testament; rien n'aurait pu à ce point remuer les calmes profondeurs

de la pensée et du souvenir. Il allait lui laisser une partie de sa fortune, de ses aspirations, de ses actions, de ses qualités, de son travail, de tout ce qui avait fait cette fortune. Il allait lui laisser aussi une part de tout ce qui lui avait manqué dans la vie, tandis qu'il avait marché droit et ferme vers son but. Ah! Qu'est-ce qui lui avait manqué? les *Bateaux de pêche hollandais* faisaient une vague réponse. Il traversa la pièce jusqu'à la baie, tira le rideau de côté et l'ouvrit. Une brise s'était levée et une feuille de chêne de l'année précédente — échappée par miracle aux balais des jardiniers — se traînait le long de la terrasse en pierre, avec un petit bruissement qui cliquetait dans le crépuscule. A part cela, tout était très calme au dehors, et il sentait l'odeur des héliotropes arrosés de frais. Une chauve-souris passa. Un oiseau fit retentir son dernier cri. Et juste au-dessus du chêne, la première étoile brilla. Faust, dans l'opéra, avait troqué son âme contre quelques années nouvelles de jeunesse. Idée morbide! Aucun marché de ce genre n'était possible; c'est là qu'était la vraie tragédie! Pas moyen de se rendre jeune à nouveau, ni pour l'amour, ni pour la vie, ni pour quoi que ce soit. Rien d'autre à faire que de jouir de la beauté, de loin, tant qu'on le pouvait, et puis de lui léguer quelque chose dans son testament. Mais combien? Comme s'il ne pouvait se livrer à ce calcul devant la paisible liberté de la nuit champêtre, il se retourna et se dirigea vers la cheminée. Ses bronzes préférés y étaient placés : une Cléopâtre avec l'aspic contre son sein; un Socrate; un lévrier jouant avec son petit; un homme fort enrênant des chevaux. « Ceux-là durent, » pensa-t-il, et une angoisse lui traversa le cœur. Ils avaient mille ans de vie devant eux!

« Combien? » De toutes façons, une somme suffisante pour la préserver de la vieillesse avant le temps, pour empêcher le plus longtemps possible des rides de se creuser sur son visage et des fils gris de ternir l'éclat de sa chevelure. Il pouvait avoir encore cinq ans à vivre. Elle aurait alors bien dépassé la trentaine. « Combien? » Dans ses veines, elle n'avait pas une goutte de son sang. Fidèle à la tenue de sa vie depuis quarante ans et davantage, depuis qu'il avait fondé cette chose mystérieuse, une famille, une pensée le mettait en

garde : « Pas une goutte de son sang, aucun droit à rien. » C'était donc un luxe, son idée! Une folie, une faiblesse, une lubie de vieillard, tombé en enfance. Son véritable avenir reposait en ceux qui étaient de son sang et en qui il revivrait après sa mort. Il se détourna des bronzes et demeura en contemplation devant le vieux fauteuil en cuir vert, dans lequel il était resté assis à fumer tant de centaines de cigares. Et soudain, il lui sembla la voir là, assise, vêtue de sa robe grise, parfumée, douce, gracieuse, ses yeux sombres levés vers lui. Mais quoi? Elle ne tenait pas vraiment à lui, elle était toute à son amant perdu. Mais elle était là, bon gré, mal gré, et elle lui donnait de la joie par sa beauté et par sa grâce. On n'avait pas le droit de lui infliger la société d'un vieillard, pas le droit de l'inviter à faire de la musique, pas le droit de l'admirer sans lui offrir une récompense. Le plaisir se paye en ce monde! « Combien? » Après tout, la fortune était considérable, ce petit legs ne priverait ni son fils, ni ses trois petits-enfants. Il avait tout gagné lui-même, presque jusqu'au dernier sou. Il pouvait bien en disposer comme bon lui semblait et s'accorder ce petit plaisir. Il retourna à son bureau. « Eh bien, je vais le faire », pensa-t-il. « Qu'ils pensent ce qu'ils voudront; je vais le faire », et il s'assit. « Combien? » Dix mille, vingt mille? Combien? Ah, si seulement, avec son argent, il pouvait acheter un an, un mois de jeunesse! Cette pensée le fit tressaillir et il écrivit rapidement :

Mon cher Herring,

Préparez-moi, je vous prie, un codicille ainsi conçu : « Je laisse à ma nièce Irène Forsyte, née Irène Heron, nom qu'elle porte à présent, quinze mille livres, libres de tous droits. »
Croyez à mes sentiments dévoués.

Jolyon Forsyte.

Après avoir cacheté et timbré l'enveloppe, il retourna à la fenêtre et respira profondément. Il faisait nuit, mais beaucoup d'étoiles brillaient maintenant.

IV

Il s'éveilla à deux heures et demie. C'est l'heure, comme il en faisait l'expérience depuis longtemps, où toute pensée fâcheuse inspire une terreur folle. Il savait aussi par expérience qu'un second réveil plus normal, vers huit heures du matin, montrait l'inanité de ces folles appréhensions. Ce matin-là, la pensée qui prit une force soudaine fut que s'il tombait malade — chose qui n'avait rien d'improbable à son âge — il ne verrait plus Irène. De là à se rendre compte que tout serait fini au retour d'Espagne de son fils et de June, il n'y avait qu'un pas. Comment pourrait-il justifier ce désir d'avoir la compagnie de celle qui avait volé — à cette heure matinale, on ne mâche pas les mots — le fiancé de June? Le fiancé a disparu, mais June est une petite personne entêtée avec le cœur chaud, mais la tête dure comme du bois. Et c'est vrai, — elle n'est pas de celles qui oublient. Et vers le quinze du mois prochain, ils seront de retour. Il lui restait à peine cinq semaines pour profiter de ce nouvel attrait de l'existence... ou du moins des jours qu'il avait encore à vivre. L'obscurité lui révélait dans son absurde clarté la nature de son sentiment : l'admiration de la beauté, la soif de voir ce qui enchantait ses yeux. Bien déraisonnable, à son âge. Et pourtant, quelle autre raison invoquer pour demander à June de supporter ce douloureux rappel du passé, et comment empêcher son fils et sa belle-fille de le trouver bien étrange? Il en serait réduit à aller en cachette à Londres, ce qui le fatiguait, et la plus légère indisposition le priverait même de cela. Il était couché, les yeux grands ouverts, serrant les dents à cette perspective. Il se traitait de vieux fou, tandis que son cœur, tantôt battait très fort, tantôt semblait s'arrêter tout à fait. Il vit l'aube éclairer les fentes des volets, il entendit les premiers cris et les gazouillements des oiseaux, le chant des coqs, avant de se rendormir. Quand il se réveilla il se sentit las, mais l'esprit calmé. Aucune nécessité de se tracasser avant cinq semaines, une éternité à son âge! Mais cette terreur matinale avait cependant laissé sa trace et légèrement enfiévré la volonté de celui qui en faisait toujours

à sa tête. Il la verrait aussi souvent qu'il le voudrait ! Pourquoi ne pas se rendre à Londres faire le codicille chez son avoué, au lieu de lui écrire; peut-être aimerait-elle aller à l'Opéra? Il irait par le train; il ne voulait pas que Beacon, le cocher, rît encore sous cape, derrière son dos. Les domestiques sont si bêtes; il y a bien des chances, pensait-il, pour que mes gens soient au courant de toute l'histoire d'Irène et du jeune Bosinney. Les domestiques savent tout et soupçonnent le reste. Il lui écrivit dans la matinée :

Ma chère Irène,

Je suis obligé d'aller en ville demain. Si vous voulez passer un moment à l'Opéra, venez donc dîner tranquillement avec moi...

Mais où? Il y avait dix ans au moins qu'il n'avait dîné quelque part à Londres, sauf à son cercle ou dans des maisons particulières. Ah! cette espèce de nouveau restaurant près de Covent Garden...

Envoyez-moi un mot demain matin à l'hôtel Piedmont pour me dire si je puis vous y trouver à sept heures.

Affectueusement vôtre,

Jolyon Forsyte.

Elle comprendrait bien qu'il voulait simplement lui faire un peu plaisir; l'idée qu'elle pourrait deviner ce désir obsédant qu'il éprouvait de la voir lui était instinctivement désagréable. Il ne convenait pas qu'un homme aussi âgé prît tant de peine pour aller vers la beauté et surtout la beauté chez une femme.

Le lendemain, le voyage, bien que court, et la visite chez l'avoué le fatiguèrent. Il faisait chaud, et, après s'être habillé pour dîner, il s'étendit sur la chaise-longue de sa chambre pour se reposer un peu. Il eut sans doute une espèce d'évanouissement, car il revint à lui. Se sentant mal à l'aise, avec quelque peine, il se leva pour sonner. Mon Dieu, il était sept heures passées! Et il n'était pas prêt, elle serait forcée d'attendre! Mais soudain le vertige le reprit et l'obligea à

retomber sur le canapé. Il entendit la voix de la femme de chambre lui disant :

— Monsieur a sonné?

— Oui, venez ici.

Il la voyait mal, les yeux obscurcis par un nuage.

— Je ne me sens pas bien, je voudrais des sels.

— Oui, Monsieur.

La voix de la femme de chambre avait une intonation d'effroi. Le vieux Jolyon fit un effort.

— Ne partez pas. Dites à ma nièce... une dame qui attend dans le hall... une dame en gris... Dites que monsieur Forsyte n'est pas bien... la chaleur. Il regrette beaucoup, et s'il ne descend pas tout de suite, qu'elle ne l'attende pas pour dîner.

Quand elle fut partie, il pensa faiblement : « Pourquoi ai-je dit une dame en gris? Elle est peut-être en tout autre chose. Des sels! » Il ne perdit pas connaissance cette fois; cependant il ne sut pas comment Irène se trouva debout auprès de lui, lui faisant respirer les sels, et lui glissant un coussin derrière la tête. Il l'entendit dire anxieusement :

— Mon cher oncle Jolyon, qu'est-ce qu'il y a?

Il se rendit vaguement compte d'une douce pression de ses lèvres sur sa main. Ensuite, il respira profondément les sels, leur découvrit soudain de la force et éternua.

— Ah! dit-il, ce n'est rien. Comment êtes-vous venue ici? Descendez dîner. Les billets sont sur la table de toilette. Je serai remis dans un instant.

Il sentit sa main fraîche sur son front, respira un parfum de violettes, et demeura partagé entre une certaine joie et l'idée bien arrêtée de se remettre.

— Tiens! vous êtes bien en gris, — dit-il. — Aidez-moi à me relever.

Une fois debout, il se secoua.

— Qu'est-ce qu'il m'a pris de me trouver mal comme ça?

Et il alla très lentement vers la glace. Quelle mine de déterré il avait! La voix d'Irène, derrière lui, murmura :

— Il ne faut pas descendre, mon oncle; il faut vous reposer.

— Jamais de la vie! Un verre de champagne me remettra bientôt d'aplomb. Je ne veux pas que vous manquiez l'opéra.

Mais le trajet à travers le corridor fut malencontreux. Quels tapis il y avait dans ces palaces modernes, si épais qu'on y trébuchait à chaque pas! Dans l'ascenseur, il remarqua l'air préoccupé d'Irène, et il dit avec une ombre de malice :

— Je suis un drôle d'hôte.

Quand l'ascenseur s'arrêta, il dut se cramponner au banc pour l'empêcher de glisser sous lui, mais après le potage et un verre de champagne il se sentit beaucoup mieux, et commença de se réjouir de ce malaise qui avait mis tant de sollicitude dans sa manière d'être avec lui.

— J'aurais aimé vous avoir pour fille, — dit-il soudain, et épiant le sourire de ses yeux, il continua :

— Il ne faut pas vous ensevelir dans le passé à votre âge; il sera bien temps quand vous aurez le mien. Vous avez une bien jolie robe; elle est d'un style qui me plaît.

— Je l'ai faite moi-même.

« Ah! une femme capable de se faire une jolie robe n'a pas perdu le goût de vivre », se dit-il.

— Sachons profiter du beau temps et finissez votre verre. Je voudrais voir des couleurs à vos joues. Il ne faut pas gaspiller sa vie; ce n'est pas bon. C'est une nouvelle actrice qui joue Marguerite ce soir, souhaitons qu'elle ne soit pas trop grosse. Et Méphisto! je ne puis rien imaginer de plus affreux qu'un gros bonhomme dans le rôle du diable.

Mais, après tout, ils n'allèrent pas à l'Opéra, car en se levant de table le vertige le reprit et elle l'obligea à rester tranquille et à se coucher de bonne heure. Quand il se sépara d'elle à la porte de l'hôtel, après avoir payé la course jusqu'à Chelsea, il se rassit un moment pour savourer le souvenir de ses paroles : « Vous êtes trop bon pour moi, mon oncle. » Dame! Qui ne le serait! Il aurait voulu rester en ville encore un jour pour la mener au « Zoo », mais deux jours de sa compagnie à lui l'ennuiraient à mourir. Non, il fallait attendre jusqu'au dimanche; elle avait promis de venir. Ils arrangeraient les leçons de Holly, ne fût-ce que pour un mois; ce serait toujours quelque chose. Ça ne plaira pas à cette petite mademoiselle Beauce, mais il faudra bien qu'elle s'en accommode. Et, aplatissant son vieux chapeau claque contre sa poitrine, il se mit en quête de l'ascenseur.

Il se fit conduire à la gare de Waterloo le lendemain matin, luttant contre l'envie de dire : « Menez-moi à Chelsea. » Mais il avait trop le sentiment de la mesure. De plus, il ne se sentait pas encore très vaillant, et ne voulait pas courir le risque d'un nouvel écart, celui de la veille au soir, loin de chez lui. Et puis, Holly l'attendait, ainsi que ce qu'il lui rapportait dans sa valise. Elle n'était certes pas intéressée sa « petite chérie », elle était toute tendresse. Et alors, avec le cynisme un peu amer des vieillards, il se demanda un moment si ce n'était pas par un sentiment intéressé qu'Irène le supportait. Non, ce n'était pas son genre non plus. Si elle songeait à quelque chose, ce n'était guère au beurre à mettre dans les épinards, elle n'avait pas le sentiment de la fortune, pauvre petite! Et, d'ailleurs, il ne lui avait pas soufflé mot du codicille et ne comptait pas le faire. A chaque jour suffit sa joie.

Dans la victoria qui vint à sa rencontre à la gare, Holly retenait le chien Balthazar, et leurs caresses lui furent une fête. Il passa toute la fin de cette belle journée chaude et presque tout le lendemain à se reposer à l'ombre, heureux et paisible, tandis que le soleil, qui longtemps s'attardait, faisait ruisseler de l'or sur les pelouses et les fleurs. Mais le jeudi soir, pendant son dîner, solitaire, il commença à compter les heures; soixante-cinq heures à attendre avant de pouvoir aller encore à sa rencontre dans le petit bois et remonter à ses côtés à travers champs! Il avait eu l'intention de consulter le docteur au sujet de son évanouissement, mais assurément le bonhomme lui prescrirait de prendre du repos, et d'éviter toute fatigue et toute émotion. Et le vieux Jolyon n'avait pas l'intention de se laisser entraver, ni de se laisser découvrir une infirmité, si toutefois il en avait une. Il ne pouvait pas s'offrir ce luxe-là, à son âge, surtout avec cette nouvelle raison de vivre. Il évita soigneusement d'y faire allusion dans ses lettres à son fils. Ça pourrait les faire revenir dare-dare! Il garderait le silence : jusqu'à quel point songeait-il à ne pas gâter le plaisir des autres, ou à ménager le sien? Il ne se le demanda pas.

Ce soir-là, dans son cabinet de travail, il venait de finir son cigare et s'assoupissait lorsqu'il entendit le bruissement

d'une robe et eut l'impression d'un parfum de violettes. Ouvrant les yeux, il la vit, vêtue de gris, debout devant la cheminée tendant les bras. Chose curieuse : tandis que ses bras semblaient ne rien tenir, on eût dit qu'ils entouraient le cou de quelqu'un, et son cou à elle était renversé, ses lèvres ouvertes, ses yeux clos. Elle disparut aussitôt et il ne vit plus que la cheminée et les bronzes. Mais les bronzes et la cheminée avaient disparu pendant qu'elle était présente, il n'était resté que le foyer et le mur. Ébranlé, tourmenté, il se leva. « Il faut que je prenne un remède, » pensa-t-il. « Je dois avoir quelque chose. » Le cœur lui battait trop vite, il avait une sensation d'asthme à la poitrine. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit pour avoir un peu d'air. Un chien aboyait au loin, un des chiens de la ferme de Drage, sans doute, au delà des taillis. Une belle nuit calme, mais noire. « J'ai dû m'endormir, » songea-t-il. « Ç'est ça. Pourtant, j'en jurerais, j'avais les yeux ouverts! » Un bruit pareil à un soupir sembla répondre.

— Qu'est-ce que c'est? — dit-il vivement. — Qui est là?

Portant la main aux côtés pour calmer les battements de son cœur, il sortit sur la terrasse. Quelque chose de feutré se sauva en courant dans l'obscurité. « Hou! » C'était ce grand chat gris. « Le jeune Bosinney était comme un grand chat, » pensa-t-il. « C'était lui tout à l'heure qu'elle... qu'elle... était en train... Il la tient toujours. » Le vieux Jolyon marcha jusqu'au bord de la terrasse, et plongea les yeux dans l'obscurité; il discerna à peine le poudroiement des marguerites sur la pelouse dont l'herbe n'avait pas été coupée. Aujourd'hui ici-bas, et disparus demain! Et la lune qui se levait, la lune qui voyait tout, les jeunes et les vieux, les vivants et les morts, et qui s'en souciait comme de cela! Bientôt ce serait son tour. Pour un seul jour de jeunesse, il donnerait ce qui lui restait à vivre. Et il retourna vers la maison. Il pouvait voir les fenêtres de la chambre de Holly là-haut. Sa « petite chérie » était endormie. « Pourvu que ce chien ne l'éveille pas. Ah! qu'est-ce qui nous fait aimer, et qu'est-ce qui nous fait mourir! Allons, il faut que je monte me coucher. »

Traversant la terrasse dont les pierres se cendraient au clair de lune, il franchit le seuil de la maison.

V

A quoi un vieillard peut-il bien passer son temps, sinon à songer à un passé bien rempli? A faire cela, on ne s'agite ni ne s'échauffe : ce n'est que le reflet du pâle soleil d'hiver. La frêle enveloppe peut supporter ce doux battement des dynamos de la mémoire. Le présent, il doit s'en méfier, et l'avenir est à éviter. Abrité sous l'ombre épaisse, il doit suivre le rayon de soleil qui rampe à ses pieds. S'il fait un soleil d'été, qu'il n'aille pas s'y exposer, le prenant pour l'été de la Saint-Martin! Ainsi, sans doute, il déclinera doucement, lentement, imperceptiblement, jusqu'à ce que la nature impatientée l'étreigne à la gorge, qu'il suffoque et rende l'âme un beau matin à l'aube, avant que le monde ne s'anime; et sur sa tombe on inscrira : « Il est mort comblé d'années. » Oui! s'il suit ces principes avec régularité, un Forsyte peut encore se survivre longtemps.

Le vieux Jolyon avait conscience de tout cela et pourtant il avait en lui quelque chose qui dépassait tous les principes des Forsyte. Car il est écrit qu'un Forsyte n'aimera pas la beauté plus que la raison; et que sa santé passe avant tout. Et ces jours-là, quelque chose palpitait en lui, dont chaque battement usait la frêle enveloppe. Sa raison le lui disait, mais elle savait aussi qu'il ne pouvait arrêter le battement, et que, même s'il le pouvait, il ne le ferait pas. Et pourtant, si on lui avait dit qu'il vivait sur son capital, il vous aurait foudroyé du regard. Non, non, un homme ne vivait pas sur son capital; ça ne se faisait pas. Les conventions du passé ont toujours plus de réalité que les faits du présent. Et lui, à qui la pensée de vivre sur son capital avait toujours été anathème, n'aurait pu supporter l'idée d'appliquer à son propre cas un jugement aussi grossier. Le plaisir est sain; la beauté bonne à voir; ah! revivre dans la jeunesse des jeunes!... et que faisait-il d'autre au monde?

Méthodiquement, comme il l'avait toujours fait, il régla sa vie. Le mardi, il allait en ville par le train; Irène venait dîner avec lui et ils allaient à l'Opéra. Le jeudi, il se faisait conduire en ville, et, remisant le gros cocher et les chevaux,

il la retrouvait dans les jardins de Kensington, reprenant la voiture après avoir quitté la jeune femme, et rentrait chez lui pour dîner. Il laissait entendre simplement qu'il avait des affaires à Londres ces deux jours-là. Le mercredi et le samedi, elle venait donner des leçons de musique à Holly. Plus il prenait de plaisir à sa compagnie, plus il apportait de scrupule à n'être pour elle qu'un vieil oncle naturellement aimable. Non, rien d'autre, même en pensée... Car, après tout, il y avait son grand âge. Et pourtant, si elle était en retard, il se mourait d'inquiétude. Si elle manquait de venir, ce qui arriva deux fois, il avait un regard triste de vieux chien, et il en perdait le sommeil.

Et ainsi un mois passa, un mois d'été dans les champs et dans son cœur, avec la chaleur de l'été et la fatigue qui en résulte. Qui aurait pu croire quelques semaines auparavant qu'il envisagerait le retour de son fils et de sa petite-fille avec une sorte de crainte! Il y avait une si délicieuse liberté dans ces quelques semaines de beau temps, un regain de l'indépendance dont jouit un homme avant de fonder une famille. Et cette nouvelle intimité avec un être qui ne demandait rien et restait toujours un peu une inconnue, gardant en elle l'attirance du mystère! Les fleurs avaient des couleurs plus vives, les parfums et la musique et le soleil prenaient une valeur vivante, ils n'étaient plus là seulement pour vous rappeler les plaisirs d'autrefois. Il avait maintenant des raisons de vivre, qui, constamment, l'incitaient à anticiper. Il vivait pour ce moment-là et non dans la contemplation du passé, et cela fait une différence considérable pour un homme aussi âgé que lui. Les plaisirs de la table, toujours sans grande importance pour quelqu'un de sa sobriété, avaient perdu tout intérêt. Il mangeait peu, sans savoir quoi; il maigrissait tous les jours et prenait plus mauvaise mine. Il était redevenu « comme un échalas » et, à ce corps amaigri, le front massif et les tempes creuses donnaient plus de dignité encore. Il se rendait bien compte qu'il aurait dû voir le médecin, mais la liberté lui était trop douce. Il lui eût trop coûté de soigner son essoufflement et son point de côté aux dépens de sa liberté. Retourner à l'existence végétative qu'il avait menée, environné des revues d'agri-

culture aux illustrations grandeur nature, avant que cet intérêt nouveau fût entré dans sa vie. Non! — Il dépassait sa ration de cigares. Il s'en était toujours tenu à deux par jour. Maintenant il en fumait trois et quelquefois quatre, comme un homme dont travaille l'imagination créatrice. Mais très souvent il pensait : « Il faut que je renonce au cigare et au café, que j'abandonne mes randonnées à Londres. » Mais il n'en faisait rien; personne autour de lui n'avait — inestimable avantage! — le droit de surveiller ses actes. Les domestiques peut-être s'étonnaient, mais ils étaient — de par leurs fonctions — muets. Mademoiselle Beauce était trop préoccupée de sa propre digestion et trop « bien élevée » pour se permettre des allusions personnelles. Holly ne pouvait encore observer les changements extérieurs de celui qui était son jouet et son dieu. C'était à Irène elle-même que revenait le soin de le prier de manger davantage, de se reposer aux heures chaudes de la journée, de prendre un fortifiant et ainsi de suite. Mais elle ne lui disait pas qu'elle était la cause de son amaigrissement, car on ne voit pas soi-même les ravages qu'on cause.

Au début de la seconde semaine de juillet, Jolyon reçut, de Paris, une lettre de son fils, annonçant leur retour à tous pour le vendredi suivant. Cela devait fatalement arriver; mais avec cette touchante imprévoyance dans laquelle il est donné aux vieillards de vivre afin qu'ils puissent durer jusqu'au bout, il n'avait jamais admis absolument le fait. Maintenant, il comprenait et il fallait aviser. Il avait cessé de pouvoir imaginer sa vie sans ce nouvel élément d'intérêt, mais les choses qu'on n'imagine pas n'en existent pas moins quelquefois, ainsi que les Anglais s'en aperçoivent constamment à leurs dépens. Il resta assis dans son vieux fauteuil de cuir, repliant la lettre, et mâchonnant entre ses lèvres le bout d'un cigare sans l'allumer. Après-demain, il faudrait renoncer à ses expéditions du mardi à Londres! Il pourrait peut-être encore y aller une fois par semaine, sous prétexte de voir son homme d'affaires; même cela dépendra de sa santé, car maintenant ils commenceront à faire des tas d'histoires! Et les leçons! Il faudra les continuer! Il faudra qu'elle avale ses scrupules et quant à June, elle n'aura qu'à mettre ses senti-

ments dans sa poche. Elle l'a bien fait une fois déjà, le lendemain du jour où elle apprit la mort de Bosinney; ce qu'elle a fait alors, elle pourra sûrement le recommencer, maintenant. Voilà quatre ans qu'on lui a fait cette injure... ce ne serait pas chrétien de garder vivant le souvenir des anciens griefs. La volonté de June est forte, mais la sienne, à lui Jolyon, l'est plus encore, car le sablier pour lui se vide. Irène, si douce, fera bien cela pour lui, elle domptera sa répulsion naturelle plutôt que de l'affliger! Il faut continuer les leçons, comme cela, il sera sauf. Allumant enfin son cigare, il essaya de se figurer comment expliquer à tous cette étrange intimité, comment voiler et envelopper la simple vérité : qu'il ne pouvait plus se passer de cette vision de beauté. Ah! Holly! Holly s'est attachée à elle, elle aime les leçons. C'est elle, sa « petite chérie », qui le sauvera.

Ce soir là, après dîner, il eut de nouveau le vertige, mais il ne s'évanouit pas. Il ne voulait pas sonner, sachant que cela ferait une histoire et attirerait l'attention sur son voyage du lendemain. Quand on devient vieux, le monde entier conspire pour restreindre votre liberté, et pour quelle raison? Simplement pour prolonger un peu l'existence. Il n'en voulait pas à ce prix. Il n'y eut que Balthazar, le chien, à le voir revenir tout seul de cette faiblesse. Il le regarda de son air inquiet aller au buffet et boire du cognac, au lieu de lui donner un biscuit. Quand il eut trouvé la force d'affronter l'escalier, il monta se coucher. Le lendemain, il ne se sentait pas encore très solide, mais la pensée de la soirée le soutint et le fortifia. Il avait toujours tant de joie à lui offrir un bon dîner — il la soupçonnait de ne pas manger à sa faim lorsqu'elle était seule. A l'Opéra, il aimait voir le rayonnement et l'éclat de ses yeux, le sourire inconscient de ses lèvres. Elle n'avait pas beaucoup de distractions, et c'était la dernière fois qu'il pourrait lui offrir cette fête. Pendant qu'il préparait sa valise, il se prit à appréhender la fatigue de s'habiller pour le dîner et aussi l'émotion de lui parler du retour de June.

Ce soir-là on jouait *Carmen* et, attendant instinctivement le plus longtemps possible, il décida de ne lui annoncer la nouvelle qu'au dernier entr'acte. Elle prit la chose d'une façon calme, bizarre; en fait, il ne sut pas très bien comment,

car la musique entraînante s'éleva à nouvau, imposant le silence. Le masque recouvrait son visage, ce masque derrière lequel il se passait tant de choses qu'il ne pouvait voir. Il lui fallait sans doute le temps d'y réfléchir! Mieux valait ne pas insister; elle venait donner sa leçon dans l'après-midi du lendemain, il la verrait alors quand elle se serait habituée à cette idée. Dans le fiacre, il ne parla que de Carmen, il en avait vu de meilleures dans l'ancien temps, mais cette actrice-ci n'était pas du tout mauvaise. Quand il lui prit la main pour lui dire bonsoir, elle se pencha vivement et l'embrassa au front.

— Adieu, mon cher oncle, vous avez été si bon pour moi.

— Alors, à demain, — dit-il. — Bonsoir. Dormez bien.

Elle répondit doucement : « Dormez bien », et à la portière du fiacre, qui s'en allait déjà, il aperçut son visage tendu vers lui et sa main qui semblait s'attarder en un geste d'adieu.

Il regagna lentement sa chambre. On ne lui donnait jamais la même et il ne pouvait s'habituer à ces chambres dernier cri avec leurs meubles tout neufs et leurs tapis gris-vert parsemés de roses... Il n'arriva pas à trouver le sommeil et cette maudite Habanéra ne cessait de lui marteler la tête. Il ne savait pas assez bien le français pour en suivre les paroles, mais il en connaissait le sens, si elles en avaient un; une chanson de Bohême, sauvage et inexplicable. Oui, il y a vraiment dans la vie quelque chose qui, à sa musique, fait danser les hommes. Et là, étendu, ses yeux sondaient, du fond de leurs orbites creuses, le royaume des ténèbres, où régnait l'inexplicable. Vous croyez tenir la vie, mais l'inconnu se glisse derrière vous, vous prend par la peau du cou, vous force à aller ici, vous force à aller là, et finalement vous étrangle! Ah! pour lui, il n'en avait plus pour longtemps : le grand sommeil lui ferait du bien.

Comme il faisait chaud dans cette chambre! Que de bruit! Son front brûlait; elle l'avait juste embrassé là où logeait son tourment, tout juste comme si elle eût deviné le point douloureux et eût voulu l'effacer sous son baiser! Mais au lieu de cela, ses lèvres avaient laissé une brûlure obsédante. Elle ne lui avait jamais parlé tout à fait sur ce ton, jamais

elle n'avait ainsi laissé s'attarder son geste d'adieu, ou ne l'avait suivi des yeux en s'éloignant. Il sortit du lit et tira les rideaux : sa chambre donnait sur la Tamise; il n'y avait pas beaucoup d'air, mais la vue du large fleuve qui coulait, calme, éternel, l'apaisa. « La grande affaire, c'est de ne pas causer d'ennuis », songea-t-il. « Je vais penser à ma « petite chérie » et m'endormir. » Mais il fallut longtemps pour que la chaleur et la vie palpitante de la nuit s'éteignissent graduellement jusqu'au bref assoupissement de ce matin d'été. Et c'est à peine si le vieux Jolyon ferma l'œil.

Quand il arriva chez lui le lendemain, il alla dans le jardin, et, aidé de Holly qui avait pour les fleurs un goût délicat, il cueillit une grosse gerbe d'œillets. C'était, lui dit-il, pour la dame en gris — le nom qu'ils se lançaient encore; — il les mit dans une coupe de son cabinet de travail où il comptait entreprendre Irène, dès son arrivée, au sujet de June et des prochaines leçons. Le parfum et le coloris des fleurs lui seraient un secours. Après le déjeuner, il s'étendit, car il se sentait très fatigué et la voiture n'amènerait pas la visiteuse de la gare avant quatre heures. Mais, dès que le moment approcha, il ne put rester en place, et gagna la salle d'études, dont les fenêtres donnaient sur la grande allée. Les stores étaient baissés et Holly, à l'abri de la chaleur d'une journée brûlante de juillet, s'occupait avec mademoiselle Beauce de leurs vers à soie. Le vieux Jolyon éprouvait une antipathie naturelle pour ces créatures méthodiques dont la tête et la couleur lui rappelaient les éléphants, qui découpaient une telle quantité de trous dans de belles feuilles vertes et qui, trouvait-il, sentaient horriblement mauvais. Il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre garnie de perse pour voir l'allée et respirer un peu d'air. Le chien Balthazar, qui appréciait la fraîcheur de la perse par les journées de chaleur, fut d'un bond auprès de lui. Sur le piano droit, une housse, d'un violet presque passé au gris, était étendue, et dessus séchait la première lavande, emplissant la pièce de son parfum. Malgré la fraîcheur du lieu, peut-être à cause de cette fraîcheur même, la palpitation de la vie impressionna plus vivement ses sens affaiblis. Chaque rayon qui filtrait à travers les fentes avait un éclat irritant, le chien

répandait une odeur forte; le parfum de la lavande était accablant; les vers à soie soulevant leur dos gris vert semblaient terriblement vivants, et la tête sombre de Holly penchée sur eux avait des reflets soyeux étonnants. C'est une chose merveilleuse et d'une force cruelle que la vie, quand on se sent vieux et faible; elle semble se rire de vous dans ses formes multiples et sa trépidante vitalité. Jusqu'à ces dernières semaines, il n'avait jamais éprouvé cette impression curieuse d'être emporté ardemment, pour une moitié de son être, dans le courant du fleuve de la vie, tandis que l'autre moitié restait sur la berge, regardant la première aller à la dérive. La présence d'Irène seule mettait fin à ce dédoublement.

Holly tourna la tête et de son petit poing brun montra le piano, car montrer du doigt n'était pas « bien élevé », et elle dit malicieusement :

— Regardez la dame en gris, Bon Papa; n'est-ce pas qu'elle est jolie aujourd'hui?

Le cœur du vieux Jolyon eut une palpitation et pendant un instant la chambre fut obscurcie d'un nuage, puis elle s'éclaira, et il dit avec malice :

— Qui l'a ainsi habillée?

— C'est mam'zelle.

— Hollie, — dit l'institutrice, — ne faites pas la sotte!

Hein, cette petite prude de Française! Elle n'avait pas encore pris son parti des leçons de musique qu'on lui avait enlevées. Rien à faire de ce côté-là. Sa « petite chérie » était leur seule amie, et les leçons étaient pour elle après tout. Et il n'en démordrait pas, non, pas pour un empire! Il caressa la toison chaude de la tête de Balthazar et il entendit dire :

— Quand maman reviendra, il n'y aura pas de changements, n'est-ce pas? Vous savez, elle n'aime pas les nouvelles figures.

Les paroles de l'enfant semblèrent jeter un froid, en révélant au vieux Jolyon l'opposition qui menaçait sa liberté de fraîche date. Ah! il faudrait peut-être se résigner à n'être plus qu'un vieillard, livré à l'affection et aux soins; ou bien lutter pour conserver cette intimité nouvelle et précieuse, et

la lutte le fatiguait à mourir. Mais son visage aminci et tiré s'endurcit dans sa résolution, tellement que l'ossature seule en ressortit. C'était sa maison, c'était son affaire; il n'en démordrait pas. Il regarda sa montre, vieille et usée comme lui-même; il l'avait depuis cinquante ans. Quatre heures sonnées déjà! Et, posant un baiser sur le front de Holly, il descendit dans le hall. Il voulait trouver le moyen de parler à Irène avant qu'elle ne montât donner sa leçon. Dès qu'il entendit le bruit des roues, il sortit sous le porche et vit tout de suite que la victoria était vide.

— Le train est arrivé, Monsieur, mais la dame elle n'est pas venue.

Le vieux Jolyon leva vivement les yeux : son regard sembla écarter la curiosité de ce gros garçon, et le mettre au défi de voir l'amère déception qu'il éprouvait.

— C'est bon, — dit-il, — et il rentra dans la maison. Il alla dans son bureau et s'assit, tremblant comme une feuille. « Qu'est-ce que cela voulait dire? » Elle avait pu manquer le train, mais il savait bien que non. « Adieu, mon cher oncle. » Pourquoi « adieu » et non pas « bonsoir »? Et sa main qui s'attardait à la portière! Et son baiser! Qu'est-ce que cela signifiait? Un sentiment d'alarme et d'irritation s'empara de lui. Il se leva et se mit à se promener de long en large sur le tapis d'Orient, de la fenêtre au mur. Irène allait l'abandonner. Il en était certain et pas moyen de se défendre. Un vieillard qui veut contempler la beauté, c'est ridicule! L'âge lui fermait la bouche, paralysait ses facultés de combat. Il n'avait droit à rien de ce qui était ardent et vivant, droit à rien d'autre que les souvenirs et le chagrin. Il ne pouvait plaider sa cause auprès d'elle; même un vieillard a son amour-propre. Sans défense! Une heure durant, affranchi de toute fatigue corporelle, il arpenta son salon, passant près de la coupe d'œillets qu'il avait cueillis et dont le parfum le narguait. Entre toutes les choses dures à supporter, la prostration de la volonté est une des plus pénibles pour un homme qui n'en a jamais fait qu'à sa guise. A cinq heures, on lui apporta le thé avec une lettre. Pendant un instant l'espoir lui fit battre le cœur. Il ouvrit l'enveloppe avec le couteau à beurre et lut :

Mon cher oncle Jolyon,

Je ne peux pas supporter l'idée de vous causer une déception, mais j'ai été trop lâche hier soir pour vous le dire. Je sens que je ne pourrai plus venir donner des leçons à Holly, maintenant que June va être de retour. Il y a des choses trop profondes pour qu'on les oublie. J'ai eu tant de joie à vous voir, vous et Holly. Peut-être vous reverrai-je encore quelquefois quand vous viendrez en ville, bien que cela ne vous vaille rien; je me rends compte que vous vous fatiguez trop. Je crois que vous devriez vous reposer tranquillement pendant ces chaleurs, et maintenant que votre fils et June reviennent auprès de vous, vous vous trouverez si heureux. Merci mille et mille fois de toutes vos gâteries.

Tendrement à vous,

Irène.

Et voilà! Cela ne lui valait rien, le plaisir, et les choses auxquelles il tenait par-dessus tout; rien, d'essayer d'éloigner le sentiment de la fin inévitable de tout, l'approche de la mort aux pas furtifs et bruissants. Cela ne lui valait rien! Elle-même n'avait pas compris qu'elle pouvait justifier pour lui un nouveau bail avec la vie, l'incarnation de toute la beauté qu'il sentait lui glisser entre ses doigts.

Il laissa refroidir le thé, n'alluma pas son cigare et se mit à marcher de long en large, tiraillé entre le sentiment de sa dignité et son désir de vivre. C'est intolérable d'être étouffé lentement, sans avoir un mot à dire, de continuer à vivre encore, quand votre volonté est aux mains des autres, décidés à vous accabler de soins et de tendresse. Intolérable! S'il essayait de lui dire la vérité, pour voir... la vérité, — qu'il lui fallait la voir plutôt que de continuer à traîner ainsi sa vie. Il s'assit à son vieux bureau et prit la plume. Mais il ne pouvait écrire. Quelque chose se révoltait en lui à l'idée d'avoir à l'implorer ainsi, l'implorer de laisser ses yeux se réchauffer à sa beauté. C'était comme faire l'aveu qu'il radotait. Non, cela, il ne le pouvait pas. Et, au lieu de cela, il écrivit :

J'avais espéré que le souvenir des anciens griefs ne viendrait pas se mettre en travers de ce qui était une joie pour moi et pour

ma petite-fille. Mais les vieillards apprennent à renoncer à leurs fantaisies; ils y sont forcés, même à la fantaisie de vivre, tôt ou tard, et le plus tôt est peut-être le mieux.

Croyez à mon affection,

Jolyon Forsyte.

« C'est amer », pensa-t-il, « mais je n'y puis rien. Je suis fatigué. » Il cacheta sa lettre et la mit à la boîte pour la levée du soir, et, en l'entendant tomber, il pensa : « C'est l'adieu à tout ce que j'avais entrevu. »

Ce soir-là, après le dîner auquel il goûta à peine, après son cigare qu'il ne fuma qu'à moitié, se sentant faible, il monta lentement l'escalier et se glissa furtivement dans la nursery. Il s'assit sur la banquette de la fenêtre. Une veilleuse brûlait et il pouvait juste distinguer le visage de Holly, dormant la joue appuyée sur une main. Un jeune hanneton bourdonna contre le papier gaufré dont la cheminée était garnie; dans l'écurie, un des chevaux piétinait fiévreusement. Dormir comme cette enfant! Il écarta deux lames des jalousies et regarda au dehors. La lune se levait, d'un rouge de sang. Il n'avait jamais vu de lune si rouge. Les bois et les champs là-bas s'endormaient aussi, aux derniers reflets de la lumière d'été. Et la beauté, comme un fantôme, errait... « J'ai eu une longue vie », pensa-t-il, « et le meilleur de presque toutes choses. Je suis un ingrat. J'ai vu tant de beauté dans mon temps. Ce pauvre Bosinney disait que j'avais le sens de la beauté. On voit une figure dans la lune ce soir! » Un papillon de nuit passa, et puis un autre, et encore un autre... « Des dames en gris! » Il ferma les yeux. La sensation qu'il ne les rouvrirait plus l'envahit. Il la laissa augmenter, se laissa défaillir. Puis, avec un frisson, et péniblement, il releva les paupières. Il était atteint sans doute, profondément atteint; il faudrait après tout faire venir le médecin. Peu lui importait maintenant. Dans ce fourré là-bas, le clair de lune va se glisser; il y aura des ombres et ces ombres seront les seules à veiller. Pas un oiseau, pas une bête, ni insectes, ni fleurs; rien que les ombres, les ombres mouvantes : « Des dames en gris! » Elles vont passer par-dessus ce vieux tronc d'arbre, chuchoter ensemble. Elle et Bosinney! Étrange pensée! Et

les grenouilles et les petites bestioles de chuchoter aussi! Comme le tic-tac de la pendule fait du bruit dans la chambre! Tout est fantastique : au dehors, sous les rayons de cette lune rouge, et au dedans avec la petite veilleuse paisible, le tic-tac de la pendule, la robe de chambre de la nurse qui pendait à l'angle d'un paravent, longue comme une silhouette de femme. « Dames en gris! » Une étrange pensée l'assaillit. Existait-elle? Était-elle jamais venue? Ou bien n'était-elle que l'émanation de toute la beauté qu'il avait aimée et qu'il devait bientôt quitter? Le fantôme gris violet, aux yeux noirs, avec son auréole de cheveux d'ambre, qui erre à l'aube, au clair de lune, et à l'heure des jacinthes bleues. Qu'est-ce qu'elle est? Qui est-elle? Existe-t-elle? Il se leva et resta debout un moment, se cramponnant au rebord de la fenêtre pour retrouver le sentiment de la réalité, puis il se mit à marcher vers la porte, sur la pointe des pieds. Il s'arrêta au pied du lit, et Holly, comme ayant conscience de ce regard posé sur elle, remua, soupira, et se pelotonna comme pour mieux se défendre. Et, toujours sur la pointe des pieds, il sortit dans le couloir obscur, gagna sa chambre, se déshabilla immédiatement et s'arrêta en chemise de nuit devant le miroir. Quel vieil épouvantail! les tempes creuses, les jambes si maigres! Ses yeux fuyaient sa propre image, et un air de fierté passa sur son front. Tout s'était ligué pour le mettre à bas, même son ombre dans le miroir, mais il n'était pas encore à terre! Il se coucha et resta longtemps sans dormir, s'efforçant d'atteindre à la résignation, sachant trop bien que les contrariétés, les tourments ne lui valaient rien.

Il se réveilla au matin si peu reposé et si faible qu'il envoya chercher le médecin. Après l'avoir ausculté, le bonhomme fit une figure longue d'une aune et lui ordonna de rester au lit, en lui défendant de fumer. Ce n'était pas une privation; il n'avait aucune raison de se lever, et, quand il était souffrant, le tabac perdait toute sa saveur. Il passa la matinée tout alangui, avec les stores baissés, le chien Balthazar couché auprès de son lit. Avec son déjeuner on lui apporta une dépêche qui disait : « Reçu votre lettre, viendrai cet après-midi; serai auprès de vous à quatre heures trente. Irène. »

Elle allait venir! Tout de même! Alors elle existait et il n'était pas abandonné. Elle allait venir! Il sentait une douce tiédeur l'envahir, ses joues et son front brûlaient. Il prit son potage et repoussa le plateau, restant bien tranquille jusqu'à ce qu'on eût fini de desservir et qu'il se trouvât seul; mais de temps à autre un éclair passait dans ses yeux. Elle allait venir! Son cœur battait très vite, puis semblait ne plus battre du tout! A trois heures, il se leva, s'habilla posément, sans bruit. Holly et Mademoiselle devaient être à cette heure dans la salle d'études, et les domestiques se reposaient sans doute après leur repas. Il ouvrit la porte avec précaution et descendit. Dans le hall, le chien Balthazar était couché, solitaire; il suivit le vieux Jolyon qui traversa son bureau et sortit au plein du soleil de l'après-midi. Il voulait aller à sa rencontre dans le petit bois, mais il sentit tout de suite que par cette chaleur il n'y arriverait pas. Alors il s'assit sous le chêne près de la balançoire, et le chien Balthazar, que la chaleur incommodait aussi, se coucha près de lui. Il resta là, assis, à sourire. Quelle orgie de minutes radieuses! Quel bourdonnement d'insectes et quels roucoulements de pigeons! La quintessence d'un jour d'été! Admirable! Et il était heureux comme un roi. Elle allait venir, elle ne l'avait pas abandonné! Il avait tout ce qu'il voulait de la vie; seulement pas assez de souffle, et trop d'oppression, là, à cet endroit. Il la verrait quand elle surgirait de la fougeraie, se balançant très légèrement, silhouette d'un gris violet effleurant les pâquerettes, les dents-de-lion, les reines des prés de la pelouse, les reines des prés avec leurs couronnes fleuries. Il ne bougerait pas, mais elle viendrait à lui et dirait : « Mon cher oncle, je vous demande pardon! » et elle s'assiérait sur la balançoire et le laisserait la contempler et lui raconter qu'il avait été souffrant, mais qu'il allait bien à présent; et le chien lécherait la main d'Irène. Ce chien sait que son maître l'aime beaucoup. C'est un bon chien.

On était très à l'ombre sous cet arbre, le soleil ne pouvait l'atteindre, mais seulement jeter plus de clarté sur le reste du monde, si bien qu'il apercevait la grande tribune d'Epsom, là-bas, très loin, et les vaches broutant le trèfle dans le champ et chassant les mouches d'un coup de queue. Il respirait le

parfum des tilleuls et de la lavande. Ah! voilà qui expliquait le tintamarre des abeilles! Elles étaient agitées, affairées, comme son cœur à lui s'affairait et s'agitait. Étourdies aussi et grisées de miel et de bonheur, comme il avait, lui, le cœur étourdi, le cœur grisé. Été... été... semblaient dire les abeilles, les grandes et les petites, et les mouches aussi!

L'horloge des écuries sonna quatre heures. Dans une demi-heure, elle serait là! Il avait juste le temps de faire un tout petit somme, car il avait si peu dormi ces derniers temps; et puis il serait prêt à l'accueillir, tout prêt pour la jeunesse et la beauté, venant vers lui à travers la pelouse ensoleillée... La dame en gris! Et, s'installant dans son fauteuil, il ferma les yeux. Un duvet de chardon porté par un léger souffle d'air se posa sur sa moustache, plus blanche encore que lui. Il ne s'en aperçut pas, mais sa respiration le fit remuer, sans le détacher. Un rayon de soleil filtra et se fixa sur sa bottine. Un bourdon se posa et se mit à errer sur son panama. Et la vague délicieuse du sommeil envahit le cerveau qu'il abritait et la tête s'inclina en avant et reposa sur la poitrine. Été... Été... Ainsi bourdonnaient les abeilles.

L'horloge sonna le quart. Le chien Balthazar s'étira et leva les yeux vers son maître. Le duvet de chardon ne remuait plus. Le chien posa le menton sur le pied baigné de soleil. Le pied ne bougea pas. Le chien se retira vivement, se dressa et bondit sur les genoux du vieux Jolyon; il regarda son visage et gémit; puis, sautant à terre, il resta sur son séant, les yeux levés. Et, soudain, il poussa un long, un très long hurlement.

Mais le flocon de duvet restait immobile comme la mort, comme la figure de son vieux maître.

Été... été... été!... Ah! les pas silencieux sur la pelouse!

JOHN GALSWORTHY

(Traduit par madame JACQUES ARNAVON)

PROMENADE A MONTMARTRE

Comme il y a deux Louvre, il y a deux Montmartre et tout aussi distincts l'un de l'autre que le Musée de son célèbre vis-à-vis. Les habitués de la Butte ne l'ignorent pas... Quant aux malheureux qui fréquentent encore les établissements de plaisir des environs et même de la place Blanche et de la place Pigalle, mieux vaut ne point chercher à les convaincre de l'existence d'un pays dont ils n'ont jamais eu la moindre idée... Ces deux pays ont d'ailleurs chacun sa clientèle, ses mœurs, ses coutumes... Lorsque j'y pense, je me demande comment nous avons pu vivre, si légers d'argent et d'expérience, dans ce village qu'était alors Montmartre... et comment nous avons pu faire, surtout, pour nous en échapper à temps. Sans doute, Montmartre mène à tout mais, comme du journalisme, il convient d'en sortir... Or, à présent que j'en suis sorti et la plupart de mes amis aussi, ce n'est pas sans étonnement que je me rappelle ce temps charmant où il suffisait de chanter chez Frédéric pour avoir à boire.

Sur le volet de son établissement, cet excellent homme avait fait dessiner un lapin russe sous lequel on lisait cette devise : « Le premier devoir d'un honnête homme est d'avoir un bon estomac. » Certes!... mais il fallait certainement que nous eussions l'âme chevillée au corps car Frédé n'y regardait point à un verre près, du moment qu'il buvait avec nous.

Son cabaret, où des générations d'écrivains, de poètes et de peintres se succèdent sans le réduire à la faillite, est le dernier du genre et le plus accueillant. Il est sis à l'angle de

la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent, derrière le petit cimetière du Calvaire, au bas des pentes ravinées et dévastées de l'ancien parc de la Belle Gabrielle. C'est le *Cabaret du Lapin Agile*... un cabaret tout simple, d'aspect banlieusard, et comme oublié, croirait-on, au revers de la Butte par les entrepreneurs, ou toléré par eux, dans le voisinage des chantiers, afin que les manœuvres y puissent aller boire à la pause... Et de fait, s'il vous arrivait, un après-midi, de pénétrer dans la petite salle du *Lapin*, vous y respireriez cette atmosphère si particulière aux bistros des environs de Paris, presque toujours déserts... sauf le dimanche, et si paisibles dans leur pittoresque abandon.

Mais, ici, c'est dimanche tous les soirs. Et quels dimanches!... Je me souviens des convives de la grande table où Pierre Mac-Orlan m'accueillit et me fit asseoir, à la place du bout, comme une recrue de l'équipage. Picasso, Max Jacob, Warnod Dépaquit, Girieud, Asselin, Deslignères, Dorgelès, m'accueillirent. Quant à Pierre Mac-Orlan, il parlait en chef et c'est grâce à lui qu'une fois installé à cette fameuse grande table, je jouis de la considération que me valait un tel honneur et bénéficiai, en même temps, du plus large crédit.

... Le cubisme en était à ses origines. Partout, dans les ateliers où nous fumions des pipes; au 13 de la place Émile-Goudeau — qui ne marque pas seulement un numéro d'immeuble mais une date pour la nouvelle littérature et ses succédanés; à l'hôtel du Poirier, en face; à l'hôtel Bouscarat, place du Tertre et jusque chez l'Ami Émile, qui fit orner son arrière-boutique de fresques qu'il ne comprenait pas très bien, on ne parlait que de cette découverte : le Cubisme!

— Lorsque tu fais un paysage — confiait le maître à ses auditeurs — il faut que ça ressemble d'abord à une assiette.

Or, Picasso ne riait pas... ni ses disciples... Mais les discussions n'en finissaient plus, sous la lampe de Frédéric et il arrivait bien souvent à l'aube de nous surprendre en train de tâcher de nous mettre d'accord sur les principes les plus extravagants.

— Si tu ne peux pas, — disait encore Picasso, — peindre en entier une personne, tu mets les jambes à côté, sur la toile.

Aucun de nous n'osait lui demander pourquoi. Et nous,

rentrions fatigués, les uns peut-être illuminés de ce qu'ils pensaient être la vérité des temps modernes, les autres ébranlés dans leurs plus secrètes convictions... Nous rentrions... Le petit jour se levait; il accrochait un blême reflet aux ailes immobiles des moulins de la Galette et je pensais, la tête encore farcie de ce que j'avais entendu, aux vers que m'envoyaient de province Jean-Marc Bernard et Tristan Derème et je les récitais mentalement, ces vers, pour me défendre de devenir tout à fait fou :

> Que l'aube est froide après une nuit d'insomnie! [1]

L'aube a toujours joué un rôle important dans la vie d'artiste et elle continue d'être pour d'autres, à Montmartre, ce qu'elle fut pour nous. Ah! que désertes étaient alors les ruelles bordées de vieux murs... et calmes et comme reculées dans une atmosphère de province! Des maisons basses, des jardins, des tonnelles, des perspectives villageoises plongeant sur la brume de Paris, nous imprégnaient de leur machinale présence et nous n'avions pas grand mal à nous donner pour éprouver la délicieuse illusion d'être demeurés — passé l'époque — à la campagne, avec quelques amis...

***

C'est là tout le charme de Montmartre; charme si grand que la jeunesse d'aujourd'hui n'a pas manqué de s'y laisser prendre en baptisant la vieille Butte de cette appellation de « Commune libre de Montmartre » qui lui convient mieux qu'aucune autre. Des élections fantaisistes dotèrent la Commune d'un maire et d'un garde-champêtre. N'est-ce pas tout un programme? Ce maire est notre vieux camarade Dépaquit, philosophe, poète et dessinateur, excellent homme au demeurant et fort apprécié par ses administrés. Jules Dépaquit couronne des rosières sur la Butte; il encourage les arts; préside aux unions libres; tolère tous les excès et ne se frappe point.

Admirons une pareille sagesse! C'est elle qui gouverna de tout temps la bohème montmartroise et lui valut une telle

1. *Jean-Marc Bernard* : — *Sub Tegmine Fagi*, 1 vol.

fortune... Sans elle qu'eussions-nous gagné à fréquenter les cabarets et à nous coucher tard?... Je n'ose me le demander car, enfin, il n'est pas qu'à Montmartre où l'on passe les nuits à boire et à fumer... Mais dites-moi, dans quel pays, il est possible de s'amuser mieux qu'à Montmartre et de tirer plus grand profit de ses amusements?... Des cabarets, la chambre qu'habitait Max Jacob, des ateliers étaient nos lieux de rendez-vous. *Chez Adèle*, entre les murs tout nus d'une petite cour semée de gravier, nous passions des après-midi entiers autour d'une table, à parler des poètes. C'était notre grande occupation... Puis nous allions, en bande, à *la Belle Gabrielle* prendre l'apéritif, avant de nous retrouver au *Lapin* sous la lampe voilée d'une large écharpe rouge de Frédéric. Seul le crédit décidait de nos habitudes. Nous en profitions sans compter et, lorsque l'un de nous possédait quelque argent, cet argent nous servait, non pas à régler d'interminables ardoises, mais à frapper d'étonnement plusieurs nouveaux bistros qui finissaient toujours par nous servir à boire gratis, dans les heures difficiles.

Place du Tertre, cependant et en dépit de mille travaux d'approche, un seul débitant de boissons — que je ne nommerai pas — se refusait à rien entendre. Chez lui, tout le monde payait comptant... Quel homme! Je le revois, toujours curieux de ce qui se passait dehors et plein de méfiance dès qu'un client entrait chez lui. Pareilles façons nous indignaient. Nous les condamnions à voix haute; mais cela n'arrangeait pas les choses... lorsqu'un beau jour Jules Dépaquit, une valise à la main, traversa la place du Tertre. Le débitant, qui regardait toujours dehors, vit Dépaquit, l'air malheureux qu'il avait pris et surtout la valise. Cela lui parut singulier.

— Où allez-vous, monsieur Jules? — demanda-t-il, en entrebâillant la porte de son débit.

Dépaquit revint sur ses pas, poussa la porte, entra, désigna sa valise.

— Mon père est mort, — expliqua-t-il sans hâte.

— Ah?

Les deux hommes se considérèrent en silence un moment puis Dépaquit s'assit.

— Mon pauvre monsieur Jules! — soupira le débitant, un peu gêné.

— Eh! oui...

Comment Dépaquit arriva-t-il à se faire offrir un premier verre? je l'ignore. Peut-être le demanda-t-il, sans insister de cette voix qu'on a dans les grandes douleurs ou bien — touché par la valise et convaincu du même coup qu'on ne lui racontait pas une histoire — le débitant se laissa-t-il aller à un bon mouvement?... Dépaquit ne s'en souvient plus. Toutefois, ce premier verre fut suivi d'un second, puis d'un troisième et d'une quantité d'autres... jusqu'à celui qui vous délie la langue et vous pousse à dire les dernières vérités.

— Voilà, — fit alors Dépaquit de cet air malicieux qui lui est propre ainsi qu'à ses desseins, — je vous remercie de vos bontés... Merci mille fois... Vous avez été bien aimable...

L'autre en éprouva comme une subite frayeur.

— Et votre père, — s'informa-t-il.

— Il va très bien, — répondit Dépaquit. Et maintenant... bonsoir... bien le bonsoir... Je vous ai eu, n'est-ce pas?

Force fut au débitant de le constater et d'en demeurer là. Mais le lendemain, comme Dépaquit traversait la place du Tertre sans sa valise de la veille, la porte du bistro s'entr'ouvrit et une voix pleine d'intentions fit entendre ces paroles :

— Monsieur Jules!... A présent... même avec une malle... je vous préviens... même avec une malle, non, ça ne prendrait plus!

***

D'autres histoires sont moins gaies : celle par exemple du chansonnier Gaston Couté qu'on dut descendre, un soir, à l'hôpital Lariboisière, après une crise d'alcoolisme. Celle d'Utrillo, que les marchands de vin faisaient boire dans une pièce où ils le tenaient enfermé et où ils l'obligeaient à peindre ces admirables toiles que, depuis, les amateurs couvrent de billets de banque; celle du poète Bannerot qu'on reconnut après sa mort pour être un garçon de talent... Et tant d'autres! La liste n'en finirait pas... Triste liste, aussi longue que celle de nos additions sur l'ardoise des bistros et que la guerre

devait allonger encore pour attacher un peu de sa funèbre gloire aux noms de Drouard et de Wasley.

Se peut-il que, déjà, tant de nos camarades aient disparu sans avoir eu le temps de laisser, après eux, une œuvre qui les défende comme ils le méritaient! Le public qui ne les connaissait point, n'a pas les mêmes raisons que nous de déplorer leur mort. Et la faute n'en est peut-être pas au public, mais à nous tous qui gaspillions, sans souci, les plus belles années de notre existence. Nous avions beau voir, de très près, où conduit la bohème et nous sentir à tout moment menacés du danger, nous n'y pensions plus ou à peine le lendemain...

Ce n'est pas que je le regrette. La vie de bohème, dans les arts, a son utilité : elle nous habitue aux bons comme aux mauvais jours et nous dépouille des influences bourgeoises. Mais la bohème qui dure, et surtout à Montmartre, est terrible car enfin je veux bien qu'il soit divertissant de tout prendre à rebours du bons sens, un jour arrive où la jeunesse nous quitte et avec elle le goût du paradoxe et des extravagances...

Ce doit être un jour comme les autres... un de ces jours dont rien ne signale l'importance... quoiqu'on n'ait plus envie de rien de nouveau... ni de rire... ni même de s'en aller. Où irait-on? Les habitudes sont prises. On reste donc à Montmartre et les amis qui ont fait leur vie ailleurs vous abandonnent. Encore un jour! encore un an... trois ans... dix ans... La fête est bien finie... Une autre recommence... Alors le vieux bohème mendie une place parmi des inconnus et, qu'il le veuille ou non, attriste ses voisins par ses racontars d'autrefois...

J'en ai connus de ces vieux-là. Ils s'asseyaient à notre table et nous parlaient du temps... de leur temps, où l'on savait rire et où l'on faisait, à les en croire, beaucoup mieux les choses qu'aujourd'hui... Les vieux soldats tiennent de pareils propos à leurs cadets, mais au régiment, les vieux soldats sont un peu des tyrans et on les supporte tandis qu'à Montmartre le prestige des anciens bohèmes disparaît avec l'âge et finit par sombrer dans l'indifférence absolue.

Que nous importait, en effet, que le *Cabaret du Lapin Agile*

se nommât autrefois : *Ma Campagne* ou le *Cabaret des Assassins*? Il demeure pour nous *le Lapin* et encore un *Lapin* bien différent de celui qu'apprécient actuellement les amateurs de pittoresque. Or ces derniers, en gens sages, n'ont que faire de tout ce qu'on peut bien leur raconter. Pour eux, qui ne cherchent à Montmartre qu'à passer une agréable soirée, les rapins à cheveux longs et leurs compagnes de mœurs simples suffisent. Qu'iraient-ils chercher où nous avons, nous-mêmes, quelque difficulté à ranimer des souvenirs?... Ils y perdraient leur temps car ce qui subsiste de Montmartre mérite encore qu'on en savoure la disparate et singulière joyeuseté par opposition à la solennelle tristesse qui pèse partout ailleurs sur les lieux de plaisir.

***

Je ne prétends point fournir dans ces pages un guide du parfait touriste de la Butte, mais qui veut la connaître cette Butte dans ses aspects les plus divers, se fera tout d'abord conduire place du Tertre et y prendra l'apéritif sur le zinc de Spielman. Là, tout lui donnera l'impression qu'il a quitté Paris pour un lointain village.

Sur la place, des enfants s'amusent; des femmes vont à la fontaine; un vieux monsieur devant un chevalet, ou un tout jeune artiste, brosse sur la toile une vue du Sacré-Cœur; des chiens errent; des moineaux familiers vous entourent.

A gauche, dans une perspective étroite et anguleuse, la rue Norvins se perd entre les façades décrépites des maisons. En face, l'hôtel Bouscarat forme l'angle de la place. Cher hôtel Bouscarat! Sous son toit, les deux chambres aux fenêtres rustiques sont celles que nous avons tous habitées jadis, en compagnie d'aimables filles aussi candides que les grisettes de la désuète bohème de Murger... A droite, la rue du Mont-Cenis descend à pic sur un horizon de vapeurs et de banlieues pelées et vagues.

La vue en est étrange certains soirs et obsédante de détresse sans objet. Un arbre dépasse la ligne des toits... La cloche de l'église tinte, de si près qu'elle vous emplit d'une secrète nostalgie.

Soirs de province où d'autres cloches sonnaient, comme celle-ci, à l'heure quiète et confuse des bougies allumées dans la chapelle de la Vierge... Soirs que Verlaine a chantés :

Mon Dieu! Mon Dieu! la vie est là
Simple et tranquille
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville...

Soirs de Montmartre, que vous êtes donc reposants à chérir! De vieilles dames, la chaisière, ces demoiselles de la confrérie de Marie, de jeunes personnes déjà! si méthodiques, se hâtent vers l'office quotidien... Et quel silence, soudain, envahit derrière elles les ruelles de la Butte! Des gens dînent à de petites tables... Cent petites tables sont partout dressées. Alors une chanteuse des rues arrive comme une ombre et gémit sa plainte. Elle n'a plus d'âge, cette malheureuse et, depuis des générations, elle a le même répertoire de chansons banales, usées et sans accent...

Mais j'ai profité des pinsons
Qui font leurs nids dans les buissons,

module-t-elle...

Est-ce un reproche à l'adresse de tant de couples enlacés sous les lampes? Et a-t-elle eu jamais un nid, cette pauvresse, un nid d'artiste, sous les toits, où il voisinait avec celui des hirondelles? Personne ne s'en souvient plus... ni même elle, peut-être, tellement ce temps est reculé dans sa mémoire... Mais voici le joueur de guitare qui prélude, son plateau pour la quête placé par terre devant lui. Voici la « gosse » de treize ans qui braille, entre les tables...

La nuit est tout à fait venue à présent. Les petits magasins, les étages des maisons, les bistros et Paris, dans le lointain, fourmillent de mille feux. Les becs de gaz jettent sur le trottoir leur clignotante lumière. Les tables se dégarnissent et, dans le vide qui se fait sur la place et aux terrasses des restaurants, les appels fous des trains montent des gares du Nord et de l'Est avec une rauque ampleur... Il n'y a plus personne autour des tables. Seuls, les habitués du petit verre occupent l'intérieur des manezingues et regardent défiler, à la lueur douteuse des réverbères, les bigotes, aux manières peureuses et comme ratatinées, qui reviennent de l'église.

***

Par ici, mesdames et messieurs... Faites encore le tour de la place, jusqu'aux escaliers de la rue du Calvaire et jusqu'au restaurant du Coucou. Vous dominez de là Paris... Vous en découvrez le large grouillement... n'est-ce pas? Et quel air on respire!... Suivez-moi, le long des échopes allumées. Nous revoici rue Norvins jusqu'au croisement de cette rue avec la rue Saint-Rustique. La maison d'angle a pour enseigne : *Au Consulat d'Auvergne*... Admirez... Mesdames et messieurs... vous avez tout le temps... A droite, un cabaret bas de plafond où Renoir a peint sur le mur un portrait d'homme et une nature morte. Le portrait a été vendu et la nature morte, cachée par un badigeon, n'est plus visible... Au fond du cabaret, un billard et, derrière, un jardin bordé de tonnelles donnant, de haut, sur la rue des Saules. Ici, tout vous parlera de nos premières amours et de notre jeunesse... N'insistez pas.

Les amours sont fragiles,

dit la chanson... fragiles et trompeuses et cela n'a au fond qu'une médiocre importance. Vous ne trouvez pas ces tonnes agréables? Nous y buvions, jadis, autour d'une chandelle plantée dans le goulot d'une bouteille vide. Mais une bouche étourdie soufflait vite la chandelle. Et personne ne s'en trouvait plus mal... Comment?... la rue des Saules? Oui... oui... c'est elle qui conduit au *Lapin Agile*... Vous savez... Mais, à droite, vous avez d'abord la rue Cortot et la maison des peintres... une grande baraque avec un porche de plâtre qu'Utrillo a souvent reproduit dans son étonnant et tragique caractère. Il habite toujours cette maison, comme sa mère Suzanne Valadon, comme Utter, comme Galanis... C'est une maison qui deviendra célèbre un jour. Il faudra l'avoir vue aussi bien que cette jolie bicoque rose à volets verts que Ramon Pichot a achetée plus bas, à l'angle de la rue de l'Abreuvoir, et où il vit tout en travaillant à une prochaine exposition.

Vous pouvez descendre mais la pente est roide... A droite, des fondrières dont je vous ai déjà dit qu'elles sont tout ce qui reste du parc de la Belle Gabrielle. C'ést sinistre... A gauche,

en haut de cet immeuble, laid et baroque, l'atelier de Chas-Laborde que vous connaissez puis, en face, le mur du cimetière d'où émergent de grands arbres pleins d'oiseaux... et enfin à deux pas, après ces bornes plantées au milieu de la rue, le cabaret de Frédéric et de Berthe que je vous ai présenté au début de ces pages sous son appellation actuelle de *Cabaret du Lapin Agile.*

La rue Saint-Vincent en borde l'un des côtés. Dans cette rue, juste derrière *le Lapin*, la maison de Jules Dépaquit... Suivez... Suivez toujours et n'ayez pas peur, malgré cette muraille crevassée qui soutient à droite des jardins campagnards et, à gauche, ces palissades de fort mauvaise réputation. La rue Saint-Vincent est le rendez-vous des amoureux. Elle est étroite comme un boyau et le bec de gaz, qui devrait l'éclairer, ne reste pas longtemps... et pour cause... allumé. Voyons, laissez les amoureux en paix. Ne les dérangez pas... Bruant a chanté cette rue dans son temps. Il y passe encore quelquefois pour se rendre au *Lapin Agile* dont il a acheté le terrain et l'immeuble pour empêcher les démolisseurs d'arracher à la Butte son dernier refuge. On aime beaucoup Bruant par ici, et l'on a bien raison car c'est toujours quelqu'un Bruant, à Montmartre comme ailleurs...

Mais nous arrivons aux escaliers de la rue du Mont-Cenis. Là, se trouve le comptoir de *la Belle Gabrielle* ou de Marie la bonne hôtesse tant celle-ci fut secourable à tous les arts. En face, la maison de Berlioz, avec une plaque commémorative et, à droite, la montée de la rue du Mont-Cenis qui nous ramène à la place du Tertre, d'où nous sommes partis.

A cette heure, les volets des maisons sont tous clos. Les bourgeois dorment et les artistes sont en bordée chez Frédé ou au Moulin de la Galette. Je vais vous y conduire pour vous donner une dernière impression...

Sur un ciel roux d'où se lèvent des lueurs, la carcasse noire, hérissée de trois ailes des vieux moulins de la Galette, vous invite. Venez... Vous allez voir danser les petites bonnes, les trottins, les humbles filles des concierges du quartier et leurs amants si distingués. La salle est pleine. C'est une immense salle où un orchestre de jadis et un jazz-band se donnent tour à tour la réplique et font succéder

le fox-trott au boston. La lumière éclatante emplit tout. Les murs, badigeonnés de couleur verte, la réfléchissent comme des miroirs et, sur la foule bruyante et houleuse, des projecteurs de music-hall promènent un torrent de clartés. Nous voilà loin de l'ancien *Moulin* peint par Renoir et de sa clientèle à demi formée de rapins et d'étudiants! Loin même du plaisir qu'on avait à danser! Ce n'est plus un plaisir aujourd'hui, mais une sorte de passion frénétique, un vice étourdissant, une folie, un délire... Vous n'avez qu'à regarder cette cohue qui s'étreint et qui, n'ayant plus même la place de tourner, tant elle est compacte, piétine et se pénètre intensément. Ce n'est plus de la danse. C'est un remous « d'unanimisme » à dégoûter Jules Romains lui-même s'il y croyait toujours.

Je ne sais si cela vous plaît. En tout cas, *la Galette* n'a guère mieux à vous offrir actuellement. On y danse partout, entre les tables comme dans la salle et jusque dans les lavabos. Il faut que la jeunesse s'amuse ou qu'elle croie s'amuser. Quel travail! Les danses se succèdent sans arrêt... cuivres ou banjo, castagnettes ou trompe d'automobile... En avant, la musique! Plus fort! Encore! Encore! Un nègre pousse des cris stridents. Mille cris lui répondent et c'est à qui, des danseurs et des musiciens, lesquels auront raison des autres. Match obstiné, chaudement disputé des deux côtés... jusqu'à minuit, l'heure fatidique des pistons et du tambour donnant au milieu des huées le signal du départ.

. . . .

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque nous reviendrons à Montmartre... les uns avec une épouse aussi bourgeoise qu'ils le seront eux-mêmes devenus, les autres tout à fait célèbres ou désolés d'avoir raté leur vie... que restera-t-il de ces lieux où nous nous retrouvons encore? Je l'ignore. Déjà, des maisons neuves s'élèvent à la place des bicoques d'autrefois. Les jardins, comme celui qui s'étendait derrière le *Cabaret du Lapin Agile*, sont remplacés par des immeubles à cinq étages et les taxis se risquent assez souvent dans ces régions où ils n'étaient jamais montés.

C'est la fin de Montmartre ou, tout au moins, du Montmartre de notre jeunesse. Celle-ci finit aussi comme elle

peut et nous n'avons pour nous souvenir d'elle que la ressource d'évoquer dans des livres le temps de ses folies.

J'ai donc écrit ces pages pour essayer de ranimer les fantômes de jadis... Mais ce n'est pas une tâche aisée car, où que nous tentions de fixer notre regard sur un point du passé, tout ce qui nous éloigne de lui, déforme et trouble notre vision. Cependant, puissent ces pages apporter au lecteur le témoignage du culte que je garde à Montmartre comme il en a, certainement un lui-même, pour tel ou tel autre pays où il n'oublie jamais qu'il y a vécu à vingt ans.

FRANCIS CARCO

PARMI LES LIVRES

Un lecteur, élevé dans le respect du roman naturaliste, lequel se flattait d'être exact, goûte avec un peu d'inquiétude les romans d'aventures qui sont aujourd'hui à la mode. A chaque page, il se demande : « Est-ce vrai? » Et un esprit sceptique lui gâte son plaisir.

La Société des Gens de Lettres vient de donner un prix très mérité à *Terre de Chanaan*, de M. Chadourne. Le livre, que les lecteurs de cette Revue connaissent, est une histoire contée par Jean Loubeyrac, Périgourdin, maintenant parvenu à la paisible cinquantaine, — une histoire qui lui advint, jeune homme, dans la mer des Antilles.

Jean, tout enfant, du temps de son enfance en Dordogne, avait un ami, nommé Jérôme Carvès. Un jour, Carvès voulut explorer un de ces abîmes, qu'on nomme des gours. Il descendit au bout d'une corde que tenait Jean, et reparut souillé de terre, saignant et triomphant. Et il disait : « S'il y avait un trésor caché là dedans! Dis, on serait riche tous les deux! » Le faible Jean admirait Jérôme avec épouvante, et obéissait sans que l'autre prît la peine de commander.

Il se retrouvèrent à Paris. Jean sortait avec dégoût d'un procès qu'il avait engagé contre un tuteur infidèle et qui l'avait presque ruiné; il méditait de se retirer dans son petit domaine. Jérôme venait de Sumatra. Il allait maintenant rechercher d'anciennes mines d'or, pour le compte de l'Agence minière tropicale, dans l'État de Puerto Leon, aux lisières du Venezuela. Il persuada Jean de le suivre. Le paquebot les mena de Bordeaux à Trinidad. Là ils prirent passage sur la *Mariquita*, brick de deux cents tonneaux

commandé par un mulâtre courtaud et musclé qui s'appelait le capitaine Cupidon. La *Mariquita* allait justement à Puerto Leon, où elle menait le cirque ambulant dirigé par M. Wang, citoyen chinois. Elle leva l'ancre aux premières lueurs de l'aurore.

Le cirque Wang comprenait onze personnes, dont la plus charmante était miss Letchy, l'acrobate; et cette acrobate était un être supérieur. Au physique, une Pallas blonde; le front et le nez d'une pureté classique; les yeux luisant d'un éclat vert dans l'ombre où ils s'enfoncent; mais la bouche, charnue et sanglante, mettait dans cette froideur un éclair de passion.

Le cinquième jour, ils arrivèrent à Puerto Leon. C'est à ce moment que Jean fit plus ample connaissance avec miss Letchy. Elle le mit en garde contre les dangers de Puerto Leon, qui est un enfer gouverné par un mulâtre et peuplé de joueurs de poker. Puis en quelques paroles, l'acrobate révéla son âme. « Je vous dis cela parce que vous m'intéressez, pauvres chercheurs de Toison d'or; parce qu'au fond je vous admire et que je souhaite votre succès. J'ai un furieux intérêt pour tout ce qui, dans cette vie médiocre, reflète une passion, une idée souveraine... »

Passons la description pittoresque et classique tout ensemble de l'hôtel Victoria, tenu par le Bavarois Breitkopf, et venons directement au bar de la Fé en Dios, où Carvès rencontre un caissier à lunettes, qui a eu des malheurs et qui se nomme Barju. L'auteur et Dieu ont voulu en outre que Barju fût alcoolique, afin de le faire parler plus facilement. Et voici en effet ce qu'il apprend à Jérôme. Le placer existe, et lui, Barju, en sait le chemin. Mais il y a, à Puerto Leon, une vieille canaille corse, Sampietri, si avare, qu'il ne se résout même plus à faire des affaires, pour ne pas se séparer des dollars qu'il empile. Sampietri a envoyé son fils Miguel, un garçon faible et violent, joueur et débauché, à la recherche de l'or.

On voit que le roman va, selon la méthode éternelle et si simple du cinéma, se transformer en une course de vitesse. « Barju, nous partons, dit Carvès. Il s'agit de repérer le placer, faire des prélèvements d'or et être au bureau du câble un jour, une heure, une minute, avant Miguel Sampietri. »

Jérôme et Barju partent donc secrètement; pour dépister les soupçons, Jean restera à Puerto Leon. Il accompagne seulement son ami au rendez-vous de départ, au milieu de la nuit, à une lieue de la ville.

En face de, nous, la muraille de la forêt se dressait, masse plus sombre que la nuit elle-même. Du ciel tombait un pâle rayonnement sur la cime des arbres dont on devinait, étalée à l'infini sous les étoiles, l'ondulation immobile. La rivière déchirait la forêt en une large brèche plate et miroitante, un vaste couloir enfoncé dans les ténèbres. Le clapotis des eaux entre les tiges des joncs et les racines des palétuviers était la seule rumeur dans le silence de la jungle proche.

Jean attendit deux mois, étouffé d'ennui dans sa chambre de l'hôtel Victoria. Enfin, un après midi, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement. « Un être en guenilles, demi-nu, couvert d'une poussière rouge qui lui donnait l'apparence d'une statue de terre cuite, la barbe hérissée, semée de poils blancs, se précipita... » C'était Barju, criant victoire. Pendant ce temps Carvès télégraphiait, pour établir ses droits sur le placer et sa priorité. Il n'avait pas encore fini de dicter que Miguel Sampietri revenait à son tour; mais trop tard. Pour se venger, les Sampiétristes assassinaient Barju dans la nuit.

Il fallait maintenant exploiter la mine. Carvès embaucha du monde; l'agence minière lui envoya un chèque de dix mille dollars. Miguel Sampietri semblait avoir accepté sa défaite. Il ne gardait point rigueur à Carvès. Il le rencontrait chez des amis. Mais il lui rafla en une nuit, au poker, les dix mille dollars. La situation était grave. Miss Letchy sauva tout : avec une générosité hautaine et une dignité cavalière, elle prêta les dix mille dollars à Carvès, et alluma une cigarette avec le reçu.

A ce moment l'auteur a placé un intermède. Il a imaginé qu'un président, naguère renversé par une révolution, vient en fomenter une autre à Puerto Leon; mais il est surpris par la police, et, dans la bagarre, le cirque Wang vient à brûler. Vous vous demandez peut-être dans quel dessein M. Chadourne a imaginé cette fable, qui coûte la vie à un kangourou apprivoisé. La vérité est qu'il a voulu, par un moyen

élégant, rompre l'engagement de miss Letchy, et il n'a rien trouvé de mieux que de tout brûler. Ainsi miss Letchy, libre, peut, le lendemain, dire à Carvès : « Emmenez-moi avec vous. »

La troisième partie se passe dans la forêt; l'auteur en a décrit la vie farouche, tandis que la troupe défriche une piste pour gagner le placer. Enfin, dans une vallée étroite, nos hommes rencontrent le torrent aurifère. Le travail s'organise. On trouve des pépites grosses comme des noix. Mais bientôt le placer s'épuise. La fièvre décime les mineurs. Carvès, qui s'ennuie déjà, part alors avec le gros de la troupe, vers un autre placer, plus lointain, dans la montagne. Et il laisse en arrière Letchy qui grelotte de fièvre, et Jean pour la soigner. Letchy sent qu'elle va mourir. Mais elle ne le fait point sans avoir d'abord raconté sa vie qui est suffisamment romanesque. Elle ne faisait partie du cirque Wang que pour assouvir une vengeance. Elle avait aimé don Ramon Manera. Celui-ci, de retour à Puerto Leon, avait été fusillé, avec la connivence de son propre frère, qui héritait. C'est de ce frère, don Juan, que Letchy a juré la perte. C'est pour le perdre qu'elle a dénoncé la conspiration, et provoqué l'aventure où le cirque Wang a brûlé. Ayant fait ces confidences, et non sans nous avoir appris qu'elle aimait passionnément Carvès, miss Letchy expire à l'aube.

Jean, ayant planté une croix sur la tombe, va à la recherche de Jérôme, qui est parti, comme on sait, vers un placer dans la montagne. Mais vous sentez bien que le roman est fini, et qu'il ne reste plus qu'à ménager à Jérôme une belle catastrophe, et, aux deux amis, une belle rencontre. Ce que M. Chadourne a inventé est assez heureux. Il a supposé que les mineurs atteignaient, par une étroite fissure, un ancien temple évidé dans la roche, grimaçant de dieux et de bêtes, et où les lueurs du soir faisaient miroiter de l'or. A cette vue, les hommes étaient pris d'un délire furieux. Un coup de pioche malheureux, en faisant glisser un bloc, fermait l'issue où ils avaient passé, et ils étaient pris dans cette tanière, avec leur or imaginaire, comme des rats dans un piège. Vous imaginez les hallucinations, les fureurs. Enfin un Anglais propose de faire sauter à la dynamite la roche qui bouche la fissure. Jérôme survécut seul à l'explosion,

l'auteur n'ayant aucune raison d'épargner les simples comparses qui l'accompagnent.

Ce conte a de l'agrément. Il est orné de charmants paysages. En voici un qui me semble fort beau : c'est l'embouchure de l'Orénoque.

Pendant une semaine, nous contemplâmes les mornes étendues de l'estuaire, dont les boues roulent vers l'Océan, sous un ciel aveuglant et cotonneux. Le fleuve élargissait chaque jour sa lente poussée et les rivages devinrent invisibles. C'était autour de nous une vaste étendue d'eau jaunâtre qui se confondait avec le ciel, alourdie par les alluvions des forêts et des plaines sur qui le géant depuis des siècles et des siècles prélevait son tribut. Et le fleuve chargé de dépouilles pénétrait entre les longues houles océaniques, refoulait patiemment les lames et les courants, mêlait ses flots bourbeux aux eaux salées et glauques qu'il teintait d'ocre et de violets putréfiés.

Je confesse que je ne connais pas l'Orénoque; mais les tons ocres et violets n'ont pas été inventés. Ils existent à l'embouchure du Rio de la Plata, qui a, en rejoignant la mer, l'aspect d'une marmelade de pruneaux. Et quant aux rivages dont la ligne grise s'éloigne et disparaît tandis que la mer et le ciel blanc se rejoignent, on les retrouve en Afrique dans l'estuaire de la Gambie.

A ces tableaux s'ajoutent des scènes, qui sont souvent très heureusement peintes. Mais le génie français, tout porté vers la définition des caractères, se retrouve même dans ces fictions. L'auteur, au milieu de ces histoires de mineurs et de mulâtres, s'est intéressé à Jérôme Carvès, qui lui a paru un type d'homme curieux : celui pour qui le but n'est rien, le plaisir étant dans la recherche et dans l'action, l'aventurier véritable, qui se dégoûte de ce qu'il a conquis; inquiet et joueur et ne vivant à l'aise que dans le risque. Par la forte étude de ce caractère, l'esprit d'analyse se fait jour dans le récit d'aventures.

***

Cette liaison entre le roman qui pique la curiosité par le récit des faits et celui qui éveille la sympathie par le tableau de la vie intérieure, donne un hybride assez curieux. Le livre de M. L. Aragon, *Anicet ou le Panorama,* en est un exemple étrange, mais intéressant.

Je suis assez fortement embarrassé, je l'avoue, pour parler de ce livre charmant, mais saugrenu. Il commence par ces mots singuliers :

Aničet n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace.

Qu'est-ce que cela veut dire au juste? La règle des trois unités, passe encore. Je suppose que par là il faut entendre une façon stricte de composer sa vie. Mais la relativité du temps et de l'espace est un dogme embarrassant. Au sens mathématique, il faut comprendre que l'espace et le temps, au lieu d'être des axes de coordonnées fixes, sont des axes de coordonnées mobiles, ce qui complique beaucoup les équations. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire à un poète? Il nous faut donc chercher une explication plus humaine. Anicet entend-il que l'espace et le temps sont des données fantasques et variables, susceptibles d'allongement et de resserrement, et que, pour tout dire, la vie est un rêve? Je le croirais volontiers, mais sans en être sûr.

La première aventure d'Anicet n'est pas moins troublante. Il se trouve dans un passage, qu'il appelle le passage des Cosmoramas, et où se trouvent, selon l'usage, un naturaliste, un tailleur, un bandagiste, un épicier, une parfumeuse, un hôtel meublé. C'est là du moins ce qu'y voit le commun des mortels. Mais, comme dit l'auteur, « le faux-jour qui naît du conflit des lampes aux vitrines et de la clarté blafarde du plafond, permet toutes les erreurs et toutes les interprétations ». Phrase symbolique, qui est une maxime et qui pourrait être la devise du livre. Et en effet, Anicet, jeune bourgeois et né d'un agent de change, commet dans ce passage d'étranges erreurs d'interprétation. Il a le sentiment que la main de bois, à la vitrine de l'orthopédiste, soudain vivante, écrit seule et devient un scorpion. Pour l'apaiser, Anicet lui offre un fruit pris à l'épicerie. Mais ces fruits se changent, ceux-ci en viandes malades, ceux-là en forêt des tropiques. De la boutique du naturaliste, s'échappe une faune qui peuple cette forêt. Le buste aux cheveux teints qu'on voit chez la parfumeuse est ce qui reste d'un homme dévoré par un tigre. Comment s'échapper de cette jungle? Voici la

boutique du tailleur. Il semble à Anicet qu'il revient d'un long voyage. Mais pourquoi ces mannequins n'ont-ils pas de tête? Tout s'explique. Ils ont oublié leur tête dans une autre époque. Et en effet, Anicet, reculant à son tour jusque dans cette époque, y voit une foule de mains, de jambes, de visages, de fragments qui s'assemblent, et il reconnaît des gandins du second Empire et de belles dames coiffées en bandeaux, qui dansent un chahut endiablé. Il danse avec eux. Pour lui servir de partenaire, une jeune Moresque sort de la boutique de parfumerie. Et au milieu de mille mouvements qui les rapprochent et que l'étrange public applaudit, elle explique à Anicet la philosophie du désir. C'est le désir qui fait la beauté de l'univers. Et ce n'est que trop vrai, car Anicet s'apercevra tout à l'heure que sa danseuse a cinquante ans et des dents fausses. Cependant leurs paroles transforment le décor autour d'eux. Ils sont dans une île déserte, et déjà ils y prennent gaillardement leurs aises, quand soudain Anicet est appréhendé par deux sergents de ville, tandis que son propre père le considère avec indignation. Des mains des sergents de ville il passe entre celles des autres personnages de Guignol, le commissaire et les juges. Ceux-ci l'acquittent comme irresponsable. Mais sa famille ayant reconnu à ce trait qu'il était poète, le bannit, comme le veut l'usage.

Telle est du moins l'histoire qu'Anicet raconte dans une auberge, à un inconnu nommé Arthur, métaphysicien, camelot, hommes de lettres en France et sorcier chez les nègres. L'éblouissant récit où cet Arthur explique comment il résiste aux tribulations de la vie en se réfugiant dans l'espace à quatre dimensions, est vraiment un des plus savoureux qu'on puisse lire. Arthur a eu en Angleterre une maîtresse nommée Gertrude, si voisine de lui, si subtile et si clairvoyante que leur amour compliqué était devenu une lutte.

Nous portâmes dans l'amour nos méthodes d'exaltation. Nous nous y adonnâmes aux confusions de plans, de lieux, d'instants et de durée... Une factice rivalité d'imagination nous poussa aux fantaisies les plus folles. Nous nous aimâmes dans toutes les contrées, sous tous les toits, dans toutes les compagnies, sous tous les costumes, sous tous les noms.

C'est d'un Barrès opiomane, géomètre et tourneur de films.

Mais c'est fort amusant. Et il se trouve justement que la Gertrude d'Arthur n'est autre que la parfumeuse d'Anicet. A cette étrange coïncidence, vous reconnaissez qu'elle est elle-même un symbole. Cette sorte de muse chimérique, prodigue de rêves, fuyante et idéaliste jusqu'à l'extrême rosserie a été celle qui a charmé, dans la force de leur génie, les contemporains d'Arthur. Mais une autre génération est venue; et la muse métaphysique devenue vulgaire en vieillissant n'est plus bonne qu'à berner de fantasmagories les tout jeunes gens, qui sont les contemporains d'Anicet. Au fond ces deux récits ne font qu'un chapitre d'histoire littéraire.

J'ai insisté sur ce préambule, parce qu'il donne le ton de l'ouvrage, et aussi parce qu'il en est la meilleure partie. L'histoire rocambolesque qui se dévide ensuite n'a point de rapport avec lui.

Aucune chambre n'étant vide, Anicet demande à partager celle d'un autre voyageur. L'aubergiste va s'enquérir, revient et le conduit sans mot dire dans une chambre où est couchée une dame très belle, brune, et nommée Mirabelle. Anicet se croit en bonne fortune et agit en conséquence. Mais aussitôt sept hommes masqués entrent par sept portes secrètes.

L'un offre à Mirabelle une boule de verre argenté, dérobée pour elle dans un parc aux environs de Paris. Et c'est un très beau présent, car le monde y apparaît simplifié, théorique, facile à embrasser, et l'image de celui qui regarde y est au centre des choses. Le second offre à la dame couchée un polygone de taffetas gorge de pigeon, dérobé, que dis-je? découpé pour elle avec les propres ciseaux d'un chef de rayon inattentif dans un magasin de nouveautés. Et c'est aussi un présent inestimable, car l'étoffe étant rose ou grise selon qu'on la regarde, on se sent tour à tour triste ou gai. Le troisième présente une mandarine dérobée à un éventaire dans un théâtre et qu'il n'a pu sauver qu'en courant sur le rebord du balcon, poursuivi par un nègre et en se laissant choir sur le parterre. Le quatrième masque, qui a l'accent italien ou peut-être slave, offre un cryptogramme qu'il a dé obé dans une salle au ministère des Affaires étrangères, après avoir été lancé dans cette salle par un bambou haut de plusieurs mètres auquel un complice imprimait un mouvement

pendulaire. Le cinquième masque qui s'appelle Omme, a apporté par galanterie l'Ohm-étalon, dérobé dans la cave même du Conservatoire des Arts et Métiers. Le sixième masque, qui est peintre, apporte un disque de voie ferrée, faute duquel le rapide de 24 h. 30 et le rapide de 0 h. 29 ent ent en ce moment même en collision. Et le septième, qui est très pauvre, n'offre rien qu'une petite photographie jaunie; mais pour la conquérir, il a dû tuer le poète sans talent qui s'en était éperdument épris, après l'avoir ramassée sur le bitume où un jeune homme l'avait laissée.

Je crois qu'en cherchant un peu, vous trouverez à ces derniers présents, comme aux premiers, des significations qui en augmentent beaucoup la valeur : ce qui, en matière de cadeau, n'est pas si absurde. Sachez seulement qu'Anicet entra dans l'association des hommes masqués, et devint le huitième adorateur de Mirabelle.

Son premier exploit fut le vol des musées. Les Greuze, les Boucher, les Meissonier, les Millet, les Harpignies, les Pissarro, les Carolus-Duran, les Antonin Mercié, les Bartholomé et les Dalou disparurent à la fois et les conservateurs éperdus les virent dans les flammes d'un bûcher allumé sur l'Arc de Triomphe. Il serait trop long de raconter ici les aventures qui arrivèrent ensuite à Anicet dans la compagnie de ses étranges camarades. J'en viens à la fin. Mirabelle s'appelle en réalité madame Gonzalès. Son mari, qui est banquier et dont les affaires vont mal, a le mauvais goût de se tuer devant Anicet, qui, dès longtemps filé, est arrêté aussitôt par un détective excessif.

A ce moment l'idéologie, qui avait quelque peu disparu du roman, reprend tous ses droits. Une fois en prison, Anicet ressent une merveilleuse sérénité. Il est délivré de son passé, qui sèche dans sa mémoire comme dans un herbier. Tous les soucis se sont évanouis. Les quatre murs ne sont pas plus resserrés que la contrainte accoutumée des circonstances. La longueur même du temps allonge la vie. « Les questions ne se posent plus, c'est très simple. Ici commence une vie tout unie, plaisante. A partir de ce point j'échappe à toutes les peines et à toutes les joies; la faculté de s'étonner faisait tout le mal. » Dans sa cellule, par la seule force de la pensée, Anicet recrée le monde extérieur par de simples sensations muscu-

laires. Son avocat l'interroge, et leurs conversations prennent promptement un ton singulier. Quand Anicet dit la vérité, ses aveux semblent incroyables. Docile comme il est aux suggestions, Anicet forge alors une histoire fausse de tout point, et cette invention pure a la force terrible de la vraisemblance. Il se résigne donc à ne plus dire que des fables, à reconnaître qu'il a été l'amant de Mirabelle et le meurtrier de Gonzalès, puisque à ce prix tout s'enchaîne commodément. Et pendant qu'il se laisse aller à cette dangereuse invite du destin, il pense au couperet brillant. A son ordinaire, il s'abandonne aux associations d'idées. Ce couteau se change en un bras nu, en arc-en-ciel, en horloge. Un être sujet à cette sorte de distraction se défend difficilement. A l'audience, Anicet paraît se désintéresser de la partie qui se dispute et dont sa tête est l'enjeu. « Il sembla, écrit un journal, s'ennuyer profondément et ne prêter une faible attention qu'aux propos des femmes qui déposèrent. » Après la plaidoirie, interrogé sur ce qu'il voulait ajouter, Anicet répond ces paroles mystérieuses : « Le procès qui se plaide ici, c'est le procès de la vie. » Aussi avoue-t-il tous les forfaits qu'il n'a pas commis, en ajoutant que tous les coaccusés sont ses complices, ce qui soulève chez ces gens, enfoncés dans les contingences, des protestations furieuses. Nous ne saurons jamais quelle fut la sentence, car le livre s'arrête là.

Anicet dit quelque part : « Nous rangeons nos souvenirs dans une armoire où l'on met aussi les nuages. » Tout le livre a été envahi par les nuages, qui l'ont changé en un brouillard inconstant. Les caractères changent d'aspect en se déplaçant, et la fresque des événements se décompose en tableaux qui se succèdent. Il y a des jeux d'éclairage singuliers; les figurants n'ont pas moins de deux ou trois personnalités; Mirabelle, poétique et souveraine, est aussi la fille Masson, ou la veuve Gonzalès. Le diplomate italien della Robbia est un chef de bande et un dangereux coquin. Le livre est, selon son titre, un panorama dont les images glissent et se remplacent. Il est si subtil que, pour qu'il devînt sa propre parodie, il ne serait pas nécessaire d'y changer une ligne. L'auteur, en mêlant l'hégélianisme au roman-feuilleton, s'est-il à la fois joué des philosophes et des concierges? S'est-il seulement diverti? A-t-il, en se divertissant, enfermé des sens profonds

dans des fables fuyantes, ou nous montre-t-il perfidement ces symboles pour nous inciter à y ajouter des significations dont il se moque en secret? Est-il sérieux, ironique, ou sérieux et ironique tout ensemble? On ne saurait engager les lecteurs bien assis, et qui aiment la bonne foi, à s'engager dans la partie de cache-cache où M. Aragon les attire sournoisement. Mais ceux qui aiment le oui et le non, ceux qui s'amusent à faire miroiter la vie, prendront plaisir à ce livre diapré, miroir de mille reflets; et dans sa liberté changeante, il leur paraîtra plus réel que ces cubes de pierre taillés par les maçons réalistes.

***

M. André Salmon, en écrivant *l'Entrepreneur d'illuminations*, a satisfait au goût qu'il a pour les monstres choisis.

Il y avait dans le bois des Célestins, près de Château-Briard, une hutte ruinée, où la Cataud avait élu domicile. La Cataud, qui présentait cette singularité d'avoir au lieu de mains des pinces de homard, avait figuré sous le nom de la Belle des Mers dans le *Vivarium Nord et Sud*, le plus riche en phénomènes qui fût dans le monde entier. Elle avait eu une fille, jolie et blonde comme il sied, et nommée Francine. Le directeur de la troupe s'en croyait le père, quand elle fut reconnue par le piston. Justement irrité, le directeur avait chassé le scandaleux piston, la Belle des Mers et leur enfant. Le musicien n'avait pas tardé à se noyer dans l'Ille, et depuis ce temps, la merveille aquatique, plus simplement appelée la Cataud, vivait dans les bois, avec Francine.

Reine barbare en ses loques rouges et noires, couleur de feu et de la marmite, la pipe courte aux dents, ses cheveux gris pendant en pluie de Mars sur son cou parcheminé, la Cataud accroupie préparait la soupe du matin, serrant entre ses pinces une immense cuiller de plomb pareille à un casse-tête océanien. Si elle rajoutait, posant sa louche dans la bruyère, des brindilles au foyer, le bois sec craquait sinistrement entre ses pinces et un lugubre sifflement d'agonie s'élevait de sa pipe crasseuse en même temps que les volutes bleues, très pures, de la fumée malodorante.

Or ce matin-là, Francine, qui faisait métier de vendre des paniers, avait reçu de la marquise du Hocqueton deux pièces blanches. Elle rejoignait sa mère dans le bois des Célestins, quand elle eut le malheur de rencontrer Farigou.

Jean-François Farigou, bâtard, ex-pupille de l'assistance publique, ex-caporal au 8e régiment d'infanterie de marine, ex-ferblantier ambulant, et pour le moment trimardeur, avait de petits yeux verts, qui battaient comme des lampes exténuées, et un nez pointu comme la gueule d'un loup, sortant d'une broussaille de poils roux et gris. Ce n'était pas un méchant homme; il abondait en discours et il était attentif au progrès, qu'il considérait principalement dans les divers violons où la malice des hommes l'enfermait. Il avait même un certain honneur de gueux. Mais nécessité n'a point de loi. Il reniflait au loin la chair fraîche, et quand la victime criait, il la tuait avec simplicité pour la faire taire. Farigou vit Francine, la suivit, la saisit, et il allait la rendre muette d'un coup de couteau, quand il se vit avec horreur saisir par les horribles pinces rouges de la mère. Il tua le monstre, mais fut à ce moment même ligoté par un autre personnage, le citoyen Marat, qui passait dans sa carriole. Farigou fut mis sous les verrous, avoua ingénument des crimes dont le souvenir était oublié, et fut guillotiné. Quant à Francine, elle fut recueillie par le citoyen Marat.

Marat, révolutionnaire farouche, est un petit bourgeois qui organise les feux d'artifice du pays, est un excellent homme, qui ayant pour passion un musée de la Révolution, qu'il s'est constitué à l'aide d'un grand nombre de pièces fausses, selon l'usage des musées, n'hésite pas à le sacrifier pour y installer Francine. Il veille sur son enfance avec tendresse et dévouement. Mais la voilà grande. Et un jour qu'il la surprend dans un costume fort simple, coiffant ses cheveux blonds d'un bonnet rouge, il s'écrie : « la Déesse Raison ! » et sans prendre garde à l'inconséquence de cet acte après cette exclamation, il fait tout justement ce qu'avait fait Farigou.

Cette fois Francine ne cria pas. Mais à peu de temps de là, elle trompa Marat avec le marquis du Hocqueton. La vengeance de Marat occupe la fin du livre. Il fait simplement, avec les poudres préparées pour les artifices, sauter le marquis et Francine. On le met en prison, comme naguère Farigou, et il y meurt d'apoplexie, le 31 juillet 1914, en voyant passer des cortèges auxquels il ne comprend rien, et qui chantent la *Marseillaise*.

HENRY BIDOU

A PROPOS DES INDÉPENDANTS

Voici le moment de l'année où les expositions de peinture deviennent plus nombreuses; le salon des Indépendants est ouvert. Ce n'est pas seulement l'amateur de tableaux que ces spectacles doivent attirer, mais quiconque s'intéresse à l'esprit de notre temps et s'efforce de le saisir; c'est en de pareils lieux qu'il se confesse et s'avoue. Entrons aux *Indépendants.* Une pluie triste flagelle Paris. Allons-nous retrouver ici la fête de l'art?

Dès le premier regard, nous renonçons à cette espérance. Il sort au contraire de l'ensemble de ces œuvres quelque chose de presque plaintif. Des images confuses et noires couvrent les murs. Des nus pareils à des corps de suppliciés sont jetés sur les parois, des paysages durs et froids basculent dans leurs cadres, des natures mortes titubent. La patience myope des vieilles filles voisine avec l'ignorance présomptueuse. Çà et là s'étalent ces petites espiègleries géométriques dont on fit d'abord grand bruit et que déjà personne ne regarde plus. D'autres images, rien que par leur gaucherie sinistre, par leur aspect blême et faux, prennent sur l'âme une sorte de pouvoir indu, comme ces scènes peinturlurées sur les baraques foraines, où l'on voit l'explorateur du pôle aux prises avec des ours blancs et l'anarchiste qui jette sa bombe. Mais, dans cette comparaison, il faut avouer que ce sont les peintres des foires qui l'emportent, au moins par la probité de leur technique et par l'effort qu'ils font vers une

exécution aussi satisfaisante qu'il leur est possible. Par endroits, le talent apparaît aussi. Il y a plaisir à regarder des œuvres comme le boxeur de M. Luc-Albert Moreau, ou la nature morte, d'une poésie aiguë et exquise, peinte par M. Foujita, ou le tableau plein, solide et superbe de M. Sabbagh.

Mais autour de quelques toiles comme celles-là, où viennent se concentrer le talent, l'effort, la méditation de véritables artistes, quel égarement! C'est ici qu'on voit à nu le désordre poignant de l'âme moderne. On est entouré d'ouvrages qui semblent demander leur chemin. Certains jurent qu'ils l'ont trouvé, mais nous savons ce que valent ces affirmations tranchantes, ce que durent ces certitudes passagères. Dans cette absence de tradition, et comme pour augmenter encore le désarroi, viennent s'exercer les influences de tous les siècles. Comment des artistes se formeraient-ils dans ces courants d'air? Les miniatures persanes, les statues d'Angkor ou de Bouroubou-dour, les œuvres grecques archaïques, celles de la Chine, celles du Japon, viennent, par le truchement douteux d'un moulage ou d'une photographie, se présenter tour à tour à l'incertitude des artistes contemporains. Mais, derrière chacune, il y a tout un monde d'idées, de sentiments, qui ne peut pas se reconstituer en quelques instants dans l'âme d'un homme moderne, et sans la connaissance duquel celui-ci ne peut pas recevoir d'elles une influence profonde. Hors de l'immense doctrine où il s'épanouit comme un lotus, le sourire sublime du Bouddha n'est plus que la moue de deux grosses lèvres. Ces œuvres des mondes étranges serviront tout au plus à donner aux productions de leurs imitateurs un faux air de certitude et de fixité. Elles ne guident ceux qui les suivent que pour quelques pas et lâchent leur main sans leur avoir rien appris.

Dans cette confusion, cependant, parmi les formules improvisées et les recherches errantes, on voit certaines tendances se dégager. L'une consiste à redescendre, à se soustraire au joug odieux de l'esprit, à essayer de redevenir primitif, sauvage. Mais, pour l'homme moderne, la barbarie est un paradis perdu. Il essaie en vain de se refaire une laborieuse ignorance, il n'en reste pas moins le fils ingrat et dénaturé d'une longue civilisation, et il ne lui suffit pas de refuser son héritage pour retrouver des trésors. Les statues qu'il refait à

l'imitation de l'art nègre n'auront jamais, dans leur pauvre difformité, le style involontaire, le mauvais prestige, l'air malfaisant et magique des idoles qu'il a prises pour modèles. Une autre tendance, toute contraire, marque chez ceux qui l'éprouvent un désir d'échapper à l'égarement du plein air, de se redonner une doctrine : ils veulent rétablir la suprématie de l'esprit et lui apporter le butin des sens. Mais on remarque chez eux une inégalité trop sensible entre les théories et les œuvres. Celles-ci ne font qu'afficher les intentions de leurs auteurs, au lieu que les théories devraient, au contraire, venir à la fois se justifier et se faire oublier dans la plénitude heureuse de l'œuvre d'art. En regardant de pareils tableaux, nous avons l'impression de les voir à l'envers. C'est pour le peintre lui-même que le sujet traité devrait se traduire par ces combinaisons de lignes et de volumes. Pour nous, nous devrions n'y voir d'abord que de graves objets ou de beaux corps, et n'avoir des rapports recouverts par ces apparences qu'une perception confuse, soutien obscur de notre plaisir. Tout art, si secret qu'il veuille être, doit, sous peine de manquer à sa fonction, se présenter aux yeux par quelque chose de communicable. C'est là ce qui fait défaut à la plupart de ces tableaux dont nous sommes entourés. Ils n'arrivent pas jusqu'à nous, ils restent virtuels. Ainsi nous sommes ramenés à notre première impression. Ce qui manque ici, c'est la joie, la fête même de l'art, telle qu'elle rayonne d'innombrables œuvres anciennes. Qu'elles sont difficiles à retrouver, les sources de vie!

***

Cependant, en considérant ces tableaux, il faut penser aux idées qu'ils recouvrent, et dont ils tirent ce qu'ils ont d'existence. Chaque époque a ainsi ses idées admises, reçues à peu près de tout le monde; il est d'autant plus important de les définir que, le plus souvent, on ne prend pas la peine de les exprimer, de les énoncer; on se contente d'y faire allusion, comme à des vérités hors de doute, et, pareilles à des eaux souterraines, elles nourrissent, sans apparaître, les opinions parculières. Sous l'immense majorité des œuvres que

nous voyons ici, coulent et sont répandues deux idées proprement modernes, l'une, qu'il n'est pas nécessaire à un artiste d'apprendre, l'autre, qu'il lui faut, à tout prix, être original.

Montrer l'inanité ou le ridicule de pareils principes, c'est chose aisée. Est-il besoin de redire qu'un artiste n'est libre que dans la mesure où il est savant, et que son effort de chaque jour consiste justement à conquérir sa liberté par son travail? Est-il besoin de remarquer qu'autrement il est condamné à ne même pas pouvoir réellement se produire, et à donner pour le résultat authentique de sa sensation et de son effort, ce qui n'est que l'effet du hasard et de l'impuissance? Quant à l'idée d'être original de propos délibéré, il n'est pas de critique, de raillerie, de sarcasme, qui puisse en châtier suffisamment la bouffonnerie. Certaines qualités ne sont pas des buts qu'il faille viser, mais des niveaux qu'on atteint sans y penser, par l'augmentation et la plénitude de son être. Un artiste qui veut être original ressemble à un homme qui ferait la grimace pour ne ressembler à personne. Il a beau écarquiller les yeux et tirer la langue, nous reconnaissons le caractère tout ordinaire de son visage, et il ne réussit, en se tourmentant, qu'à perdre l'air honnête qu'il aurait peut-être eu dans son naturel. Ces opinions, lorsqu'on les démasque, n'ont pas de quoi arrêter un instant l'attention de l'intelligence : leur pouvoir n'en est pas moins étendu, et nous avons d'autant plus de peine à nous soustraire à leur influence que celle-ci est plus confuse et plus mêlée à l'esprit de toute l'époque. Mais ce n'est pas assez de bafouer ces idées, il faut les étudier d'un peu près. Si l'on suit leur cours, on arrive à des affluents qui les grossissent.

Telle est, par exemple, la façon de penser qui oppose le talent au génie, l'un lent, lourd, pédestre, studieux, l'autre brusque, impatient, ailé, immédiat, triomphant sans études et sans connaissances; conception funeste, fort discutable, et qui, aujourd'hui, n'en est pas moins implicitement admise par presque tous. Il est inutile de dire que non seulement les grands, mais les bons artistes d'autrefois vivaient sur de tout autres principes. Ils n'en avaient jamais fini de travailler. Leur développement était tout intérieur. Talent, génie, ce ne sont là que des étiquettes. Bien loin qu'on crût

autrefois que le génie dispense du travail, on pensait le contraire, à fort juste titre, et l'on estimait avec l'abbé du Bos « que les grands maîtres font des études plus longues que les artisans ordinaires[1] ». Mais il a suffi que tout fût changé, que ce fatal contraste entre le talent et le génie fût établi, admis, fixé, pour que cela dictât leur choix à toutes les âmes faibles. Pourquoi s'infliger l'humiliation d'apprendre, pourquoi consacrer de longs efforts à obtenir une place médiocre, quand, sans rien savoir, par une sorte de témérité et de cabriole heureuse, on peut d'un seul coup, atteindre au rang? Dans une pareille alternative, il n'est pas étonnant que la plupart des artistes n'aient pas hésité et qu'ils aient choisi d'avoir du génie.

***

Arrêtons-nous un instant. Nous sommes parvenus à un point d'où notre objet se découvre. Dans les arts, on peut être poussé à produire par deux raisons. Dans le premier cas, celui des véritables artistes, il y a dans la sensation, l'émotion reçue au contact des choses, un surplus qui déborde naturellement dans l'œuvre d'art. L'artiste produit comme le coupable avoue, celui-ci étant trop plein de ce qu'il a fait, celui-là de ce qu'il a éprouvé et senti. L'artiste est riche entre tous les hommes, il ne peut se soulager que par ses dépenses. Cela ne veut pas dire que son œuvre se fasse toute seule, mais, quelles que soient la peine et la douleur nécessaires à sa création, elle n'en tire pas moins son origine de ce phénomène de surabondance.

Mais il peut y avoir une autre raison de produire; c'est de se produire : c'est de vouloir se détacher, se mettre en avant, se proposer aux yeux de tous. Cette distinction nous permet d'expliquer deux faits dont on avait remarqué l'opposition. D'une part il n'est pas douteux que la plupart des hommes s'éloignent de plus en plus des arts et se soustraient à leur empire. De l'autre, en littérature, en peinture, en sculpture, la production n'a jamais été plus nombreuse. L'époque

1. *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, Dresde, 1760, II, 115.

offre-t-elle donc à la fois deux signes contraires, et ces nouveaux peintres, écrivains et sculpteurs brûlent-ils pour l'art d'un amour zélé, qui compense la froideur des autres? Rien moins que cela. Ce qu'aiment la plupart de ces producteurs, c'est eux-mêmes. Ce qu'ils recherchent, c'est une occasion de s'exhiber. On ne saurait se rendre compte du monde moderne, tant qu'on n'a pas suffisamment remarqué cet immense échauffement des vanités et des amours-propres qui en est un des principaux caractères. Dernièrement encore, je voyais une jeune femme qui venait de faire paraître un livre, et qui s'était ingéniée pour qu'on en parlât le plus possible. Après que nous nous fûmes entretenus de cet ouvrage, où, naturellement, elle racontait son histoire, je lui demandai quelles étaient ses lectures ordinaires et ses auteurs favoris; elle me regarda avec surprise, et me fit entendre, sans grands détours, qu'elle ne s'intéressait qu'à elle seule. Comme il serait un peu choquant d'avouer cela crûment, cela s'appelle, d'habitude, aimer la vie.

Cette distinction nous fait voir que, sous le nom d'artistes, on confond présentement deux races qui n'ont pas le moindre rapport. Les uns, les véritables artistes, sont en fait les plus modestes des hommes, non point seulement parce qu'en face des merveilles de la nature, à côté des œuvres des maîtres, ils ne peuvent avoir qu'une pauvre estime de leurs propres talents, mais surtout parce qu'ils sont engagés dans une trop grande, une trop belle aventure pour avoir le temps de penser à eux. Ils n'y songent pas plus que le pèlerin sur la route ou le marin sur la mer. Qu'on relise les lettres de Michel-Ange ou celles de Poussin et l'on verra dans quel admirable état de simplicité intérieure peuvent vivre les plus grands artistes. Nous aimons les tableaux des primitifs, nous ne pouvons en voir sans qu'ils nous enchantent. Pourtant beaucoup d'entre ces peintres n'étaient pas des hommes de génie, loin de là; mais émerveillés de tout ce qui s'offrait à leurs yeux, ils nous racontent leur bonheur et c'est sans penser à nous parler d'eux qu'ils nous révèlent des trésors d'amour, de douceur, de fine malice. Un grand nombre des œuvres modernes sont à l'opposé. Leurs auteurs n'ayant pas d'autre désir et pas d'autre fièvre que de nous occuper de leur personne,

et d'en obséder l'univers, il est logique que l'idée d'être original, la rage d'être soi ait primé pour eux tout autre mérite. Ils ne heurtent les cymbales des arts que pour nous avertir qu'ils existent, et quand nous nous tournons vers eux, ils n'ont rien à nous donner et rien à nous dire. De là vient, je crois, l'impression de malaise, de tristesse particulièrement pénétrante que nous ressentons dans ces expositions. Autour de quelques vrais artistes, nous y voyons trop de personnalités à la fois ambitieuses et indécises, qui se tourmentent en vain sans arriver à remplir le cadre de l'œuvre d'art. Nous avions cru entrer dans les jardins superbes des Muses et nous errons dans les déserts de la Vanité impuissante.

***

En face des tableaux, regardons maintenant le public, et, tout d'abord, ceux qui lui servent d'éclaireurs et d'avant-coureurs, et qui se piquent de s'y connaître. Il semble que dans le désordre où se débat l'art moderne, le meilleur moyen, pour essayer d'en sortir, serait que les habiles eussent le courage de dire chacun son avis, avec le plus de précision et de décision possible : ainsi ils favoriseraient peut-être la formation d'une doctrine féconde et ouvriraient la carrière aux talents nouveaux. Mais ils s'exposeraient aussi à être convaincus d'erreur, et à compromettre leur importance : cela suffit pour qu'ils n'aiment pas à se prononcer, et quand deux d'entre eux se trouvent en face d'un tableau et qu'ils en parlent en même temps, ils se regardent l'un l'autre pour être avertis par l'expression de leurs visages et tomber à peu près d'accord. J'en vois un qui erre de salle en salle, cherchant un tableau qui le fixe, intelligent, inquiet et faible, comme un petit grain de fer à la recherche d'un morceau d'aimant. Sa crainte est de n'avoir pas tout compris. En présence d'une œuvre clairement exprimée et traduite, il juge avec connaissance, pénétration, non sans sévérité; mais, devant l'obscur et l'informe, on dirait que son intelligence lui tombe des mains : il attend, il se réserve, et, dans le doute, il trouve moins de risques à admirer qu'à blâmer. S'il est par trop déconcerté, il a recours à certains

mots qui lui servent à masquer son incertitude. C'est ainsi qu'un jour où nous regardions ensemble une toile où étaient représentées des figures géométriques colorées de teintes plates, comme je lui avouai que je ne recevais aucun plaisir de cet ouvrage, il me regarda sévèrement : « Détrompez-vous », me dit-il, « c'est très important ». Le mot *important* est un écran admirable.

Quant au public proprement dit, il ne fait, lui aussi, que manifester, plus visiblement la timidité générale. Les visiteurs s'en vont, de salle en salle, indécis et abasourdis. C'en est fini de ces railleries par lesquelles on accueillait autrefois les œuvres nouvelles. Ce public est-il donc devenu plus subtil et plus curieux? Nullement. Sa manière de répondre à la bizarrerie de tout ce qu'on lui présente, c'est de se passer de plus en plus des œuvres d'art, de vivre sans elles, et là est l'indice grave et menaçant. Mais chacun sait, d'autre part, que les tableaux des impressionnistes, d'abord bafoués, honnis, ont, depuis, valu des sommes énormes. Voilà pourquoi le visiteur profane, en présence de l'œuvre qui lui paraît la plus saugrenue, n'ose plus railler; on l'a désarmé de son rire. Il se dit que la toile qu'il regarde, un jour peut-être, vaudra, elle aussi, très cher. Il la respecte déjà à ce titre, et tous, plus ou moins, nous lui ressemblons en quelque chose. Il est bien vrai qu'il y eut jadis un préjugé très fort contre la nouveauté; mais il n'est pas moins vrai que nous l'avons remplacé par le préjugé contraire : il en existe un, à présent, en faveur du nouveau, quel qu'il soit, et si pauvrement qu'il se manifeste. C'est de ce préjugé que profitent tant d'œuvres à peine existantes, qui, drapées dans le souvenir du tort fait jadis aux impressionnistes, nous défient de les mépriser.

***

Je voudrais terminer ces notes en peignant, moi aussi, un petit tableau. Il s'agit d'une scène dont j'ai été témoin il y a quelque temps. Dans une pièce éclairée par la lumière de la matinée, une jeune femme peignait le portrait d'un de ses parents. Celui-ci, son oncle, était un bourgeois de

Paris, un vieillard vert et alerte, plein de bonne humeur. Il avait d'abord cru que ce n'était rien de poser, mais il s'était aperçu, depuis, de la gêne que cela comporte. Quant à la jeune artiste, elle était charmante dans sa longue blouse, avec ses cheveux blonds et courts, son air d'attention, son petit visage auquel ses sourcils froncés donnaient une expression presque despotique. Elle jugeait le portrait à peu près fini, mais le nez lui donnait encore du travail. Il aurait été plus simple de le supprimer, quitte à faire une théorie pour justifier cette suppression, mais il y a dans ces vieilles familles bourgeoises un fonds d'honnêteté qui empêchait l'artiste de se ranger à ce parti. Elle se contentait de marbrer le visage peint sur sa toile de touches jaunes et vertes, qu'elle posait, je crois, assez au hasard, mais dont elle admirait ensuite l'audace. Enfin, ce fut fini et le modèle put bouger; en se voyant ainsi figuré, et bariolé d'une façon aussi imprévue, l'excellent homme fut d'abord décontenancé et jeta un regard rapide à son image dans la glace, comme pour se rassurer, en présence du mensonge spécieux de l'œuvre d'art, par le témoignage honnête et plat du miroir. Puis il se tourna vers moi. Qu'allait-il dire? Oserait-il avouer son sentiment, exprimer une critique? Il n'en fut rien. Au contraire, il essaya, comme c'est la mode, de prononcer des mots techniques :

— C'est moderne, n'est-ce pas, me dit-il, en hochant la tête, c'est curieux, vraiment vu d'une façon personnelle...

O bourgeois, disais-je en moi-même, antique ennemi des artistes, voici que tu t'es rendu! Tu te croirais ridicule d'avouer ce que tu penses. Je crains que tu ne le sois bien plus, en disant tout le contraire. Tu cèdes, tu n'es plus toi-même, les nouveautés les plus singulières te traînent enchaîné à leur char, mais, en vérité, les arts ne vont pas mieux pour cela.

ABEL BONNARD

LE

SAINT-SIÈGE ET LES PEUPLES

Le Sacré Collège, après avoir accompli les rites traditionnels qui marquent le Conclave, a choisi comme successeur à Benoît XV, le cardinal Achille Ratti. L'opinion publique de tous les pays a suivi avec une particulière attention pendant les premiers jours du mois de février les nouvelles venues de Rome. On ne cherchait pas seulement à se renseigner sur des cérémonies qui rassemblent de grandes traditions politiques et religieuses. Dans le monde aujourd'hui tourmenté de tant de grands problèmes, conscient de son renouvellement, mais préoccupé de son destin, le Saint-Siège est en même temps une haute puissance morale et un pouvoir politique, dont l'activité touche toutes les nations. La mort de Benoît XV est soudainement intervenue à l'heure où le Pape, sortant de la cruelle période d'incertitude qui s'était prolongée autant que la guerre, avait fixé des desseins et commençait de les réaliser. Le choix du souverain Pontife qui lui succède intéressait ainsi à la fois la chrétienté, et d'une manière plus générale, la politique de tous les peuples.

Le nouveau Pape est un homme de grand savoir et de grande expérience. Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne, vice-préfet, puis préfet de la Bibliothèque vaticane, il a consacré une partie de sa vie à l'étude. C'est Pie X qui l'avait

jadis appelé à Rome. En ces dernières années, Benoît XV eut la pensée d'utiliser ses connaissances et ses qualités personnelles en lui confiant une mission difficile. Au moment où le Saint-Siège s'est préoccupé d'établir des rapports avec la Pologne et de se renseigner sur la situation exacte du clergé orthodoxe, c'est Mgr Ratti qui en 1918 a été nommé visiteur apostolique en Pologne et en Russie. Quelques mois plus tard, en juin 1919, quand la Pologne a été constituée en État indépendant, Mgr Ratti a été envoyé comme nonce apostolique et sacré évêque à Varsovie. Prélat très informé des affaires internationales, en même temps que des questions juridiques et religieuses, parlant plusieurs langues et en particulier sachant très bien le français, Mgr Ratti a donné à ceux qui l'ont approché l'impression d'accomplir ses fonctions avec autant d'autorité que de bienveillance. A son retour de Pologne, il avait été nommé archevêque de Milan; il retrouvait ainsi la direction du diocèse où il est né, et où il a autrefois été chanoine de Saint-Ambroise, l'une des plus illustres églises de Lombardie. Il y a quelques mois seulement que Benoît XV l'a créé cardinal. Dès que la nouvelle de la mort du Pape a été connue, le nom de Mgr Ratti a été prononcé comme étant l'un de ceux parmi les cardinaux qui, par sa culture et l'étendue de son esprit, avaient des titres incontestés à recueillir la succession du souverain Pontife qui venait de disparaître.

***

Le Conclave a duré plusieurs jours. C'est que durant son pontificat Benoît XV avait déterminé au Vatican certaines tendances et qu'il n'avait pas eu le temps de leur donner tout leur développement. Dès la signature de l'armistice, il avait manifesté qu'il avait ses intentions. Les événements offraient à l'activité politique du Vatican des possibilités nouvelles : le Pape savait dans quelle direction il allait. Au lendemain de sa mort, il a paru que tous les cardinaux n'étaient pas de son avis. Ainsi le Sacré Collège se trouvait amené, dans une période de l'histoire particulièrement féconde en événements et en changements, à prendre une

décision grave. Fallait-il suivre les méthodes de Benoît XV? Convenait-il d'en chercher de nouvelles? C'est du moins sous cette forme simplifiée que de l'extérieur on pouvait concevoir le problème. Mais la réalité était plus complexe et plus nuancée.

Il est d'abord, parmi les éléments qui influent sur la décision du Sacré Collège, des questions essentiellement religieuses que le public connaît mal et que d'ailleurs il n'a pas qualité pour apprécier. Les affaires qui touchent la doctrine, l'enseignement, les séminaires, les congrégations ont évidemment une grande part dans les résolutions prises par le Conclave. Toute l'histoire de la papauté nous enseigne que dans cet ordre d'idées la continuité des desseins de l'Église n'a pas empêché la variété dans les pontificats. A considérer le pouvoir du Vatican sous son aspect politique, il est de même évident que la diversité des méthodes et des tempéraments, si sensible pour les contemporains et si attachante pour les historiens, s'accorde avec l'unité de la politique pontificale. Les mots d'intransigeance et de conciliation qu'on emploie volontiers, et qui répondent à des réalités substantielles, n'ont cependant qu'un sens relatif quand il s'agit d'une puissance comme celle du Saint-Siège, ayant des traditions aussi anciennes et des directions générales aussi précises. Pie X a été classé parmi les papes intransigeants et pourtant, dans la question délicate de la pacification en Italie, il s'est montré fort hardi. La rigidité doctrinale laisse intacte la conception des intérêts politiques du catholicisme, intact le choix des méthodes. Quand le conclave s'est réuni le 2 février, il était de notoriété publique que deux courants opposés y étaient représentés. Mais il était facile de prévoir qu'au bout de quelques jours une transaction interviendrait et toute la question était de savoir au profit de quel personnage.

C'est ce qui s'était passé en 1914, lorsque Pie X mourut peu de temps après la déclaration de guerre. Les cardinaux qui avaient tenu de grands rôles pendant le pontificat de Pie X défendaient leurs méthodes et leurs tendances, tandis que d'autres jugeaient que les circonstances exigeaient un changement. Le cardinal Serafini était le candidat des

premiers; le cardinal Maffi, le candidat des seconds. Pendant trois votes, c'est-à-dire pendant un jour et demi, il n'y eut aucun résultat. Au soir du second jour, les partisans du cardinal Maffi, constatant qu'ils n'arrivaient pas à le nommer, et d'accord avec lui, donnèrent leurs voix au cardinal della Chiesa qui fut élu le lendemain, 3 septembre. Disciple de Léon XIII et de Rampolla, substitut à la secrétairerie d'État, le cardinal della Chiesa avait été éloigné de Rome par le cardinal Merry del Val. Il avait reçu l'évêché de Bologne, pour lequel il avait manifesté sa préférence, et qu'il ne devait pas quitter jusqu'à son retour à Rome. La dignité et la netteté de son attitude durant tout son séjour à Bologne lui valaient d'être, onze ans après avoir quitté le Vatican, l'élu du Sacré Collège dans les circonstances les plus difficiles, où la Papauté se fût trouvée depuis longtemps.

Cette fois encore, le Sacré Collège a été placé soudain en face d'un grand problème. Que sera la Papauté d'après guerre? Le conflit de 1914 a secoué toutes les nations; c'est un monde nouveau qui se crée. Quel y serait le rôle de l'Église? A regarder l'ensemble des événements, on constatait que bien des forces échappaient à l'Église. Elle n'avait à sa disposition ni les modernes puissances de la finance et de l'industrie les plus solidement établies dans les continents, ni les puissances dispersées des organisations socialistes. Dans ces vastes mouvements qui ont été sensibles dès la fin de la guerre et dont les répercussions nous échappent encore, on a pu voir à la fois se répandre d'un côté des idées de bouleversement venues de Russie, de l'autre des idées de rénovation, mêlant curieusement l'empirisme et l'abstraction, venues des pays anglo-saxons et dans la mesure où elles participaient de l'esprit religieux, plus inspirées de l'Ancien Testament que de Rome. Les mois qui ont suivi l'armistice, et durant lesquels a été élaboré le traité de paix, ont été à cet égard pleins d'enseignement. La Société des Nations qui venait d'être fondée siégeait à Genève et d'ailleurs le Pape n'en faisait pas partie. Au premier abord, il pouvait paraître qu'à une époque où la politique devenait internationale, le pouvoir international par excellence, le plus ancien et le plus vénérable, demeurait en dehors des évé-

nements. C'est en ces circonstances, cependant, que Benoît XV a su dans les mois qui se sont écoulés entre la paix et sa mort, dégager les éléments d'une politique.

***

On a tout dit sur l'attitude du Pape pendant la guerre. On a noté les espérances qu'elle avait fait naître en France et les déceptions qu'elle a causées. On a relevé aussi pour l'histoire tous les témoignages d'amitié que Benoît XV avait tenté de donner à la France. On a expliqué le formidable travail de la propagande allemande et la manière dont elle avait exploité les préventions contre l'Angleterre protestante, la France antireligieuse et la Russie schismatique, Quand on avait vu le souverain Pontife choisir, comme secrétaire d'État le cardinal Ferrata, qui avait laissé en France tant de souvenirs, puis le cardinal Gasparri, attaché par des liens si forts à l'Université catholique de Paris, on avait cru qu'il était possible au Pape de prononcer le jugement suprême et retentissant qui se serait imposé à la conscience du monde. Les nations qui souffraient et qui luttaient avec le sentiment profond de leur bon droit, attendaient avec une confiance passionnée : Benoît XV ne crut pas devoir prononcer les paroles qui étaient ardemment souhaitées.

Quelles que fussent ses préférences il voyait les conseillers du Vatican très partagés; il entendait les voix diverses qui parvenaient jusqu'à Rome, où nous n'avions alors aucun moyen de nous exprimer; il priait pour la juste paix, que le clergé français commentait en ajoutant la paix par la victoire; il essayait, sans succès, de la proposer à l'heure où les armes n'avaient pas encore amené une décision suffisamment claire et il se réfugiait dans l'œuvre de charité qui ne distinguait pas entre les belligérants et qui secourait toutes les misères affligeant le monde. Si la politique de Benoît XV au cours de la guerre a donné lieu à des critiques en tous pays et dans notre pays, si elle a déconcerté des espoirs légitimes au milieu de la tourmente, l'organisation méthodique de son œuvre charitable lui a mérité la reconnaissance de tous les peuples. Lorsque notre ambassadeur, M. Jonnart, a remis

ses lettres de créance à Benoît XV, ses premières paroles ont été pour évoquer la mission qu'il s'était donnée de soulager la douleur. Et quelque temps avant sa mort, le Pape a appris qu'à Constantinople une statue lui a été élevée par les Musulmans, les Arméniens, les Grecs, les Israélites et les protestants de l'Empire ottoman, comme « au bienfaiteur des peuples ».

Ce qu'il n'avait pu faire pendant la guerre, il l'a tenté dans les trois années qu'a duré son pontificat après l'armistice. La paix le rendait libre de suivre désormais sa politique et de reprendre, conformément aux principes du grand Pape qui avait été son maître, le dessein de rendre à l'Église, dans le monde bouleversé et renouvelé, la sympathie et la confiance des sociétés contemporaines. Les événements lui donnaient occasion de prolonger les rêves apostoliques formés par Léon XIII. Le mérite de la politique de Benoît XV a été de discerner tout de suite les perspectives que lui offrait le monde né de la guerre : question romaine, question russe, question d'Orient, question irlandaise, question des États nouveaux de Pologne, de Tchéco-Slovaquie, de Hongrie, question des relations avec la France, forment le vaste ensemble de ses préoccupations. Il a marqué les grandes lignes d'une entreprise considérable, et son successeur trouve ainsi l'esquisse déjà tracée d'une action qui peut s'étendre sur de longues années.

***

Nous avons déjà parlé ici de la reprise des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Ce qu'il faut ajouter aujourd'hui, c'est que Benoît XV a fait tous ses efforts pour faciliter le rapprochement. Il a accueilli notre ambassadeur avec une amitié et une confiance toutes particulières; il s'est montré aussi conciliant que possible; il aurait voulu faire plus, et il n'a pas dépendu de lui d'y réussir. La question du statut de l'Église de France lui tenait au cœur : le régime présent résulte des lois acquises, mais les modalités pratiques improvisées à la suite des événements de la Séparation ont besoin, de l'avis de tous, d'être précisées et codifiées, et quelle que soit

la date où cette œuvre soit accomplie, c'est à Benoît XV que revient d'avoir facilité les premières conversations. De même dans la question romaine, s'il a fait preuve d'une sage réserve et ne s'est pas laissé entraîner par l'enthousiasme exigeant des partis politiques, il a favorisé une détente au point qu'une solution paraisse un jour possible et que l'Italie soit libérée de cette cause de difficultés.

On se rappelle que l'entrée en guerre de l'Italie avait posé pour le Saint-Siège un problème délicat. Les représentants des puissances ennemies auprès du Vatican avaient dû quitter Rome et s'établir en Suisse. Ainsi était apparue la situation spéciale où se trouvait le Saint-Siège et la difficulté qu'il éprouvait à garder le libre exercice de la souveraineté pontificale. Il n'était pas question de modifier cependant la loi des garanties, mais les circonstances nées de la guerre amenèrent des ménagements. La guerre et l'union sacrée avaient en même temps pour résultat de faire collaborer des catholiques aux ministères italiens. Les dernières élections enfin donnaient un grand nombre de sièges aux catholiques du parti populaire et rendaient leur concours indispensable à la majorité. De tous ces faits la conséquence a été une atténuation du conflit entre Quirinal et Vatican, des égards, une manière nouvelle de considérer et de pratiquer les relations nécessaires. Benoît XV, avec beaucoup de mesure et de sagesse, sans diminuer l'importance du problème de la souveraineté pontificale, usa des circonstances pour modifier le protocole de réception des chefs d'État catholiques au Vatican. Les règles rigoureuses qui étaient prescrites avaient donné lieu souvent à de graves difficultés. Un protocole unique, déjà en vigueur pour les chefs d'État non catholiques, a été adopté il y a quelque temps, et on peut dans cette décision voir un témoignage de l'esprit qui animait Benoît XV.

L'état du monde après la guerre offrait à la Papauté l'occasion d'assurer à l'Église des forces nouvelles. Sur les ruines de l'Empire des Habsbourg, étaient nés de jeunes États qui à Rome avaient une tendance à se tourner vers la France. Benoît XV avait aperçu la possibilité d'établir un accord entre la politique du Saint-Siège et la politique

française au sujet de ces États, qui sont nos alliés. Il entretenait avec eux des relations amicales; il intervenait dans une intention pacificatrice en Tchéco-Slovaquie; il signait un Concordat avec le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes.

L'Orient lui inspirait de plus vastes projets. La Russie schismatique est depuis longtemps un sujet de réflexions pour Rome. Au cours de la guerre en 1915, l'accord qui favorisait les prétentions de la Russie sur Constantinople avait jeté dans le monde du Vatican une vive émotion et il avait servi d'argument contre nous. Le triomphe possible de l'orthodoxie russe sur le catholicisme en Orient était de nature à inquiéter tous ceux qui à Rome continuaient la politique de pénétration à laquelle Léon XIII avait donné toute son attention. La disparition de l'Empire des tsars a immédiatement ouvert à la Papauté d'autres perpectives. Benoît XV a tout de suite songé aux Églises qui sont différentes de celles de Rome par le rite et la liturgie, mais qui sont soumises à la Papauté. L'Ukraine, et la Pologne ont été l'objet de sa sollicitude : il leur envoya des diplomates en qui il avait particulièrement confiance et parmi eux Mgr Ratti qui vient de lui succéder dans la chaire de Saint-Pierre. Plus loin enfin, dans l'orient d'Asie, il a favorisé la propagande catholique, l'a préférée volontairement à la propagande latine, et, conformant sa politique à la situation nouvelle du Levant, il a créé une congrégation spéciale, fondé un Institut pour les prêtres, qui auront à s'occuper de l'Orient et qui seront en contact avec les fidèles de rites orientaux, Syriens, Chaldéens, Grecs. Ainsi renouant avec la tradition de Léon XIII, il songeait à l'union de toutes les églises chrétiennes.

***

Si l'on veut résumer à grands traits l'œuvre de Benoît XV, on peut dire qu'il a rétabli les relations avec la France, amélioré les rapports avec l'Italie, resserré les liens avec les États successeurs de l'Autriche, gagné la confiance des chrétientés orientales, ménagé l'avenir dans les pays voisins

de la Russie, travaillé à l'union des Églises. Il ne convient pas de risquer des considérations sur ce que fera l'élu du conclave de cette œuvre à peine commencée. Il faut remarquer cependant que le premier acte de Pie XI a été de donner au peuple la bénédiction du balcon extérieur de la basilique de Saint-Pierre, alors que tous les papes depuis Pie IX donnaient la bénédiction du balcon intérieur. Pour tous les Romains, si familiers avec ces nuances, pour tous ceux qui connaissent les coutumes du Vatican, c'est une innovation qui a un sens. Pie XI a montré ainsi l'attention qu'il veut donner non seulement aux rapports du Saint-Siège et de l'Italie, mais aux relations du Vatican avec tous les peuples. Toute l'histoire de l'Église prouve qu'il n'y a pas de gouvernement plus capable de prendre des décisions et de concilier par un accord subtil les traditions anciennes avec les renouvellements nécessaires. Le Sacré Collège a voulu que, dans les conditions si complexes et si graves de la politique internationale, l'élu du Conclave fût un homme versé dans les grands problèmes du monde. L'avenir nous dira ce que la méditation sur les affaires universelles inspirera au Souverain Pontife. Mais on peut dès aujourd'hui remarquer la satisfaction que les représentants des nations ont exprimée le lendemain du Conclave, et la confiance qu'ont inspirée la hauteur de vues, la volonté conciliatrice, et la vaste doctrine de celui à qui le Sacré Collège venait de donner son suprême témoignage.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85[bis], *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIII[e]).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1922

		Pages.
★ ★ ★	L'Assassinat d'Alexandre II. — I.	5
MARCELLE TINAYRE	Priscille Séverac. — II.	29
PAUL PAINLEVÉ	Comment j'ai nommé Foch et Pétain. — II.	55
COLETTE YVER	L'Homme et le Dieu	82
A.-R. DE LENS	Derrière les vieux murs en ruines. — I.	119
PAUL ADAM	Le Culte d'Icare. - III.	139
FRANCK-L. SCHŒLL	Colonies alsaciennes dans la Prairie américaine.	168
ÉMILE MAGNE	Une Amie inconnue de Molière.	191
ANDRÉ CHAUMEIX	La France et le Saint-Siège.	218

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1922

GÉNÉRAL ESTIENNE	Les Forces matérielles à la Guerre.	225
HENRY BATAILLE	Avant " la Chair humaine ".	239
MARCELLE TINAYRE	Priscille Séverac. — III.	252
PAUL PAINLEVÉ	Comment j'ai nommé Foch et Pétain. — III.	271
COLETTE	Sur l'Album de la Vagabonde	305
ALBERT THIBAUDET	Le Rire de Molière.	312
A.-R. DE LENS	Derrière les vieux murs en ruines. — II	334
★ ★ ★	L'Assassinat d'Alexandre II (*fin*).	359
PAUL ADAM	Le Culte d'Icare. — IV.	378
HENRY BIDOU	Les Livres : les Romans.	400
G.-M. DE CHARMETTES	Les Sciences : Télégraphie et Téléphonie	414
ABEL BONNARD	La Vie parisienne : Après les Fêtes.	421
LOUIS LALOY	La Musique : Opéra et Opéra-Comique	426
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Conseil Suprême de Cannes	441

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1922

		Pages.
JOHN GALSWORTHY. . .	Le dernier Été. — I.	449
ALFRED DUMAINE	Le Marquis de Custine et la Russie	476
JEAN-H. MARIÉJOL . . .	Marguerite de Valois en Gascogne. — I	503
IGNOTUS.	Études et Portraits : M. Raymond Poincaré.	535
Lt-COLONEL REVOL. . . .	Les prochains Drapeaux et Étendards de l'Armée. .	544
COLETTE.	Sur l'Album de la Vagabonde.	564
PAUL ADAM.	Le Culte d'Icare (*fin*)	570
A.-R. DE LENS.	Derrière les vieux murs en ruines. — III	609
LOUIS HOULLEVIGUE. . .	Les Sciences : La Transmutation naturelle.	627
PAUL SOUDAY.	Les Lettres : Mme de Noailles à l'Académie Belge.	641
TH. JULHIARD-PELLISSON.	La Vie à l'Étranger : Wilson raconté par Tumulty.	647
ANDRÉ CHAUMEIX. . . .	La Politique : Le nouveau Ministère	663

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1922

FRANÇOIS DE CUREL . .	Historique de « l'Ame en folie ». — I.	673
PAUL PAINLEVÉ.	La Politique de Guerre Foch-Pétain	697
MARCELLE TINAYRE. . .	Priscille Séverac (*fin*).	733
JEAN-H. MARIÉJOL . . .	Marguerite de Valois en Gascogne. — II	773
CL. CHIVAS-BARON . . .	Mi-Lan. — I	801
JOHN GALSWHORTY. . .	Le dernier Été. — II	824
FRANCIS CARCO.	La Vie parisienne : Promenade à Montmartre.	853
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres.	865
ABEL BONNARD	La Vie artistique : A propos des « Indépendants ». .	877
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Saint-Siége et les Peuples	886

D'

138-22. — Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris.